

# LACAN

## *Le Désir*

1958-59

Ce document de travail a pour sources principales :

- Le désir et son interprétation, sur le site [Gaogoa](#) (au format texte).
- Le désir et son interprétation, sur le site [E.L.P.](#) (sténotypie au format image).
- Le désir et son interprétation : trois fascicules au format « *thèse universitaire* ».

Les références bibliographiques privilégient les éditions les plus récentes.

Les schémas sont refaits.

N.B. :

- Ce qui s'inscrit entre crochets droits [ ] n'est pas de Jacques LACAN.
- Pour que s'affiche « l'algèbre lacanienne », il faut la police de caractères spécifique, dite « Lacan », disponible sur la page d'accueil du superbe site de Pascal GAONAC'H : [Gaogoa](#).

## TABLE DES SÉANCES

Leçon 1	<a href="#">12 Novembre 58</a>		Leçon 16	<a href="#">08 Avril 59</a>	HAMLET (4)
Leçon 2	<a href="#">19 Novembre 58</a>		Leçon 17	<a href="#">15 Avril 59</a>	HAMLET (5)
Leçon 3	<a href="#">26 Novembre 58</a>		Leçon 18	<a href="#">22 Avril 59</a>	HAMLET (6)
			Leçon 19	<a href="#">29 Avril 59</a>	HAMLET (7)
Leçon 4	<a href="#">03 Décembre 58</a>		Leçon 20	<a href="#">13 Mai 59</a>	
Leçon 5	<a href="#">10 Décembre 58</a>		Leçon 21	<a href="#">20 Mai 59</a>	
Leçon 6	<a href="#">17 Décembre 58</a>		Leçon 22	<a href="#">27 Mai 59</a>	HAMLET (8)
Leçon 7	<a href="#">07 Janvier 59</a>		Leçon 23	<a href="#">03 Juin 59</a>	
Leçon 8	<a href="#">14 Janvier 59</a>	Ella SHARPE (1)	Leçon 24	<a href="#">10 Juin 59</a>	
Leçon 9	<a href="#">21 Janvier 59</a>	Ella SHARPE (2)	Leçon 25	<a href="#">17 Juin 59</a>	
Leçon 10	<a href="#">28 Janvier 59</a>	Ella SHARPE (3)	Leçon 26	<a href="#">24 Juin 59</a>	
Leçon 11	<a href="#">04 Février 59</a>	Ella SHARPE (4)	Leçon 27	<a href="#">01 Juillet 59</a>	
Leçon 12	<a href="#">11 Février 59</a>	Ella SHARPE (5)			
Leçon 13	<a href="#">04 Mars 59</a>	HAMLET (1)			
Leçon 14	<a href="#">11 Mars 59</a>	HAMLET (2)			
Leçon 15	<a href="#">18 Mars 59</a>	HAMLET (3)			

[Sigmund Freud : Über die allgemeinste Erniedrigung des Liebeslebens \(1912\)](#)

[Sigmund Freud : Das Unbewußte \(1915\)](#)

[Ella Sharpe : Dream analysis, Chapter V, Analysis of a single dream](#)

[Ernest Jones : The Oedipus-Complex as An Explanation of Hamlet's Mystery](#)

[William Shakespeare : Hamlet](#)

[William Shakespeare : La nuit des rois.](#)

Nous allons parler cette année du *désir* et de son interprétation.

Une analyse est une thérapeutique, dit-on, disons un traitement, un traitement psychique qui porte à divers niveaux du psychisme sur :

- d'abord...
  - ça a été le premier objet scientifique de son expérience
  - ...ce que nous appellerons *les phénomènes marginaux ou résiduels*, le *rêve*, les *lapses*, le *trait d'esprit*, j'y ai insisté l'année dernière,
- et sur des *symptômes* d'autre part...
  - si nous entrons dans cet aspect curatif du traitement
  - ...sur des symptômes au sens large, pour autant qu'ils se manifestent dans le sujet par des inhibitions, qu'elles sont constituées en symptômes et soutenues par ces symptômes.
- D'autre part, ce traitement modificateur de structures, de ces structures qui s'appellent névroses ou neuro-psychoses que FREUD a d'abord en réalité structurées et qualifiées comme neuro-psychoses de défense.

La psychanalyse, intervient pour traiter à divers niveaux avec ces diverses réalités phénoménales en tant qu'elles mettent en jeu le désir.

C'est nommément sous cette rubrique du *désir*...

comme *significatifs* du *désir*

...que les phénomènes que j'ai appelés tout à l'heure résiduels, marginaux, ont été d'abord appréhendés par FREUD, dans les symptômes que nous voyons décrits d'un bout à l'autre de la pensée de FREUD.

C'est l'intervention de l'*angoisse*, si nous en faisons le point clé de la détermination des symptômes, mais pour autant que telle ou telle activité qui va entrer dans le jeu des symptômes est *érotisée*, disons mieux :  
c'est-à-dire *prise dans le mécanisme du désir*.

Enfin que signifie même le terme de défense à propos des neuro-psychoses, si ce n'est défense - contre quoi ? - contre quelque chose qui n'est pas encore autre chose que le *désir*.

Et pourtant cette théorie analytique...  
au centre de laquelle il est suffisant d'indiquer que la notion de *libido* se situe, qui n'est point autre chose que *l'énergie psychique du désir*, c'est quelque chose, s'il s'agit d'énergie, dans quoi, je l'ai déjà indiqué en passant, rappelez-vous autrefois la métaphore de l'usine, certaines conjonctions du *symbolique* et du *réel* sont nécessaires pour que même subsiste la notion d'énergie. Mais je ne veux pas ici, ni m'arrêter ni m'appesantir  
...cette théorie analytique donc repose tout entière sur cette notion de *libido*, sur *l'énergie du désir*.

Voici que depuis quelque temps, nous la voyons de plus en plus orientée vers quelque chose que ceux-là mêmes qui soutiennent cette nouvelle orientation, articulent eux-mêmes très consciemment...

au moins pour les plus conscients d'entre eux ayant emprunté à FAIRBAIRN, parce qu'il l'a écrit à plusieurs reprises, parce qu'il ne cesse d'articuler ni de l'écrire, nommément dans le recueil qui s'appelle *Psychoanalytic Studies of the Personality*  
...que la théorie moderne de l'analyse a changé quelque chose à l'axe que lui avait donné d'abord FREUD en faisant ou en considérant que la libido n'est plus pour nous « *pleasure-seeking* » comme s'exprime FAIRBAIRN, qu'elle est « *object-seeking* ».

C'est dire que Monsieur FAIRBAIRN est le représentant le plus typique de cette tendance moderne.

Ce que signifie cette tendance orientant la fonction de la *libido* en fonction d'*un objet* qui lui serait en quelque sorte prédestiné, c'est quelque chose à quoi nous avons déjà fait allusion cent fois, et dont je vous ai montré sous mille formes les incidences dans la technique et dans la théorie analytique, avec ce que j'ai cru à plusieurs reprises pouvoir vous y désigner comme entraînant des déviations pratiques, quelques unes non sans incidences dangereuses.

L'importance de ce que je veux vous signaler pour vous faire aborder aujourd'hui le problème, c'est en somme ce voilement du mot même « *désir* » qui apparaît dans toute la manipulation de l'expérience analytique, et en quelque sorte quelle impression, je ne dirais pas de renouvellement, je dirais de dépaysement, nous produisons à le réintroduire.

Je veux dire qu'au lieu de parler de *libido* ou d'*objet génital*, nous parlons de *désir génital*, il nous apparaîtra peut-être tout de suite beaucoup plus difficile de considérer comme allant de soi que le *désir génital* et sa maturation impliquent par soi tout seul cette sorte de *possibilité*, ou d'ouverture, ou de plénitude de réalisation sur l'*amour* dont il semble que ce soit devenu ainsi doctrinal d'une certaine perspective de la maturation de *la libido*.

Tendance et réalisation...

et implication quant à la maturation de la libido ...qui paraissent tout de même d'autant plus *surprenantes* qu'elles se produisent au sein d'une doctrine qui a été précisément la première non seulement à mettre en relief, mais même à *rendre compte* de ceci que FREUD a classé sous le titre du *ravalement de la vie amoureuse*<sup>1</sup> :

- c'est à savoir que si en effet le désir semble entraîner avec soi *un certain quantum* en effet *d'amour*,
- c'est justement et précisément, et très souvent d'un amour qui se présente à la personnalité comme conflictuel, d'un amour qui ne s'avoue pas, d'un amour qui se refuse même à s'avouer.

---

<sup>1</sup> Sigmund FREUD : (1912) Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse in *La vie sexuelle*, Paris, 1969, P.U.F., pp. 55-65.

D'autre part, si nous réintroduisons aussi *ce mot* « *désir* »...  
là où nous déterminons comme « *affectivité* », comme  
« *sentiment positif ou négatif* », sont employés couramment  
dans une sorte d'approche honteuse - si l'on peut  
dire - des forces encore efficaces, et nommément  
par la relation analytique, par le transfert  
...il me semble que du seul fait de l'emploi de *ce mot*,  
un clivage se produira qui aura par lui-même quelque  
chose d'éclairant.

Il s'agit de savoir si le transfert est constitué,  
non plus par une *affectivité* ou des « *sentiments positifs ou négatifs* »  
que ce terme comporte de vagues et de voilés,  
mais s'il s'agit...

et ici on nomme le désir éprouvé par un seul  
...de désir sexuel, désir agressif à l'endroit  
de l'analyste, ce qui nous apparaîtra tout de suite  
et du premier coup d'œil.

Ces désirs ne sont point tout dans *le transfert*, et de ce  
fait même *le transfert* nécessite d'être défini par autre  
chose que par des références plus ou moins confuses  
à la notion positive ou négative d'affectivité.

Et enfin de sorte que si nous prononçons *ce mot* « *désir* »,  
le dernier bénéfice de cet usage plein c'est que nous  
nous demanderons : « *Qu'est-ce que c'est que le désir ?* »

Ce ne sera pas une question à laquelle nous aurons ou  
nous pourrions répondre. Simplement, si je n'étais ici  
lié par ce que je pourrais appeler le rendez-vous  
urgent que j'ai avec mes « *besoins pratiques expérimentiels* »  
je me serais permis une interrogation sur le sujet  
du sens de *ce mot* « *désir* », auprès de ceux qui ont été  
plus qualifiés pour en valoriser l'usage,  
c'est à savoir les poètes et les philosophes.

Je ne le ferai pas, d'abord parce que :

- l'usage du mot « *désir* »,
- la transmission du terme,
- et la fonction du désir dans la poésie,

est quelque chose que, je dirais, nous retrouverons  
après coup *si nous poursuivons assez loin notre investigation*.

S'il est vrai...

comme c'est ce qui sera toute la suite  
de mon développement cette année  
...que la situation est profondément marquée, arrimée,  
rivée à une certaine fonction du langage, à un certain rapport du sujet au signifiant,  
l'expérience analytique nous portera...

je l'espère tout au moins  
...assez loin dans cette exploration pour que  
nous trouvions tout le temps :

- à nous aider peut-être de l'évocation proprement poétique qui peut en être faite,
- et aussi bien à comprendre plus profondément à la fin la nature de la création poétique dans ses rapports avec le désir.

Simplement, je ferai remarquer que les difficultés dans le fond même du jeu d'occultation que vous verrez être au fond de ce que nous découvrira notre expérience, apparaissent déjà en ceci par exemple que précisément on voit bien dans la poésie combien le rapport poétique au désir s'accommode mal, si l'on peut dire, de la peinture de son objet. Je dirais :

- qu'à cet égard la poésie figurative...  
j'évoque presque « *les roses et les lys de la beauté* »  
...a toujours quelque chose qui n'exprime le désir que dans le registre d'une singulière froideur,
- que par contre la loi à proprement parler de ce problème de l'évocation du désir, c'est dans une poésie qui curieusement se présente comme la poésie que l'on appelle « *métaphysique* ».

Et pour ceux qui lisent l'anglais, je ne prendrai ici que la référence la plus éminente des *poètes métaphysiques* de la littérature anglaise : John DONNE<sup>2</sup>, pour que vous vous y reportiez pour constater combien c'est très précisément le problème de la structure des rapports du désir qui est là évoquée dans un poème célèbre.

---

2 John Donne : [Poésies](#), coll. Poésies Gallimard, 1992.



Par exemple *The Extasie* dont le titre indique assez les amorces, dans quelle direction s'élabore poétiquement sur le plan lyrique tout au moins, l'abord poétique du *désir* quand il est recherché, visé lui-même à proprement parler.

Je laisse de côté ceci qui assurément va beaucoup plus loin pour présentifier le *désir* : le jeu du poète quand il s'arme de l'action dramatique, c'est très précisément la dimension sur laquelle nous aurons à revenir cette année.

Je vous l'annonce déjà parce que nous nous en étions approchés l'année dernière, c'est *la direction de la comédie*.

Mais laissons là les poètes.

Je ne les ai nommés là qu'à titre d'*indication liminaire*, et pour vous dire que nous les retrouverons *plus tard*, plus ou moins diffusément.

Je veux plus ou moins m'arrêter à ce qui a été, à cet endroit, *la position des philosophes*, parce que je crois qu'elle a été très exemplaire du point où se situe pour nous le problème...

j'ai pris soin de vous écrire là-haut ces trois termes « *pleasure-seeking* », « *object-seeking* » ...en tant *qu'elle recherche le plaisir*, en tant *qu'elle recherche l'objet*.

C'est bien ainsi que depuis toujours s'est posée la question pour la réflexion et pour la morale, j'entends la morale théorique, la morale qui s'énonce en préceptes et en règles, en opérations de *philosophes*, tout spécialement, dit-on, d'*éthiciens*, je vous l'ai déjà indiqué.

Remarquez au passage en fin de compte *la base de toute morale* que l'on pourrait appeler physicaliste, comme on pourrait voir en quoi le terme a le même sens, en quoi dans la philosophie médiévale on parle de « *la théorie physique de l'amour* », au sens où précisément elle est opposée à « *la théorie extatique de l'amour* ».

### *La base de toute morale...*

qui s'est exprimée jusqu'à présent, jusqu'à un certain point dans la tradition philosophique ...revient en somme à ce qu'on pourrait appeler la tradition hédoniste qui consiste à faire établir une sorte d'équivalence entre ces deux termes du *plaisir* et de *l'objet* :

- au sens où *l'objet* est l'objet naturel de la libido,
- au sens où il est un bienfait, en fin de compte à admettre le *plaisir* au rang des « *biens* » cherchés par le sujet, voire même à s'y refuser dès lors qu'on en a le même critère, au rang du *souverain bien*.

Cette tradition hédoniste de la morale est une chose qui assurément n'est capable de cesser de surprendre qu'à partir du moment où l'on est en quelque sorte engagé dans le dialogue de l'école, qu'on ne s'aperçoit plus de ses paradoxes, car *en fin de compte* quoi de plus contraire à ce que nous appellerons l'expérience de la raison pratique, que cette prétendue convergence du *plaisir* et du *bien* ?

En fin de compte, si l'on y regarde de près, si l'on regarde par exemple ce que ces choses tiennent dans ARISTOTE, qu'est-ce que nous voyons s'élaborer ? Et c'est *très clair*, les choses sont *très pures* dans ARISTOTE.

C'est assurément quelque chose qui n'arrive à réaliser cette *identification* du *plaisir* et du *bien* qu'à l'intérieur de ce que j'appellerai « *une éthique de maître* » ou quelque chose dont l'idéal flatteur...

les termes de la *tempérance* ou de l'*intempérance* ...c'est-à-dire de quelque chose qui relève de *la maîtrise* du sujet par rapport à ses propres habitudes.

Mais l'inconséquence de cette théorification est tout à fait frappante. Si vous relisez ces passages célèbres qui concernent précisément l'usage des plaisirs, vous y verrez que rien n'entre dans cette optique moralisante qui ne soit du registre de cette maîtrise d'*une morale de maître*, de ce que le maître peut discipliner, peut discipliner beaucoup de choses, principalement comportant relativement à *ses habitudes*, c'est-à-dire au maniement et à l'usage de son *moi*.

Mais pour ce qui est du « *désir* », vous verrez à quel point ARISTOTE<sup>3</sup> lui-même doit reconnaître, il est *fort lucide* et *fort conscient* que ce qui résulte de cette théorisation morale pratique et théorique, c'est que les *ἐπιθυμία* [épithémia], les *désirs* se présentent très rapidement au-delà d'une certaine limite qui est précisément la limite de la maîtrise et du moi dans le domaine de ce qu'il appelle nommément *la bestialité*.

Les *désirs* sont exilés du champ propre de l'homme, si tant est que l'homme s'identifie à *la réalité du maître*, à l'occasion c'est même quelque chose comme les perversions et d'ailleurs, il a une conception à cet égard singulièrement moderne du fait que quelque chose dans notre vocabulaire pourrait assez bien se traduire par le fait que *le maître* ne saurait être jugé là-dessus, ce qui reviendrait presque à dire que dans notre vocabulaire, il ne saurait être reconnu comme responsable.

Ces textes valent la peine d'être rappelés.

Vous vous y éclairerez à vous y reporter.

À l'opposé de cette tradition philosophique, il est quelqu'un que je voudrais tout de même ici nommer... nommer comme - à mes yeux - le précurseur de ce quelque chose que je crois être nouveau, qu'il nous faut considérer comme nouveau dans, disons, le progrès, le sens de certains rapports de l'homme à lui-même, qui est celui de l'analyse que FREUD constitue

...c'est SPINOZA, car après tout je crois que c'est chez lui, en tout cas avec un accent *assez exceptionnel* que l'on peut lire une formule comme celle-ci :

« *Que le désir est l'essence même de l'homme* ».

Pour ne pas isoler le commencement de la formule de sa suite, nous ajouterons :

« *Pour autant qu'elle est conçue à partir de quelqu'une de ses affections, conçue comme déterminée et dominée par l'une quelconque de ses affections à faire quelque chose* ».

---

3 Aristote, *Éthique de Nicomaque*, Livre VII, Chapitre II, § 1. Traduction, préface et notes : Jean Voilquin, éd. Garnier 1940 (avec texte grec), ou Flammarion, coll. GF, 1965.

On pourrait déjà beaucoup faire à partir de là pour articuler ce qui dans cette formule reste encore, si je puis dire, irrévéle.

Je dis « *irrévéle* » parce que, bien entendu, on ne peut pas traduire SPINOZA à partir de FREUD, il est quand même très singulier...

je vous le donne comme témoignage très singulier, sans doute personnellement j'ai peut-être plus de propension qu'un autre, et dans des temps très anciens j'ai beaucoup pratiqué SPINOZA ...je ne crois pas pour autant que ce soit pour cela qu'à le relire à partir de mon expérience, il me semble que quelqu'un qui participe à l'expérience freudienne peut se trouver aussi à l'aise dans les textes de celui qui a écrit le *De Servitute humana*<sup>4</sup>, et pour qui toute la réalité humaine se structure, s'organise en fonction des attributs de la substance divine. Mais laissons de côté aussi pour l'instant - quitte à y revenir - cette amorce.

Je veux vous donner un exemple beaucoup plus accessible, et sur lequel je clorai cette référence philosophique concernant notre problème. Je l'ai pris là au niveau le plus accessible, voire le plus vulgaire de l'accès que vous pouvez en avoir.

Ouvrez le dictionnaire du charmant défunt LALANDE : *Vocabulaire Philosophique* qui est toujours, je dois dire...

en toute espèce d'exercice de cette nature, celui de faire un « *Vocabulaire* » ...toujours une des choses les plus périlleuses et en même temps les plus fructueuses, tellement *le langage* est dominant en tout ce qui est des problèmes. On est sûr qu'à organiser un « *Vocabulaire* », on fera toujours quelque chose de suggestif. Ici, nous trouvons ceci :

« *Désir (Begerang, Begehrung)*...

il n'est pas inutile de rappeler ce qu'article le désir dans le plan philosophique allemand : ...tendance spontanée et consciente vers une fin que vous imaginez. »

---

4 Spinoza : L'éthique, quatrième Partie : [De la servitude humaine](#), ou de la force des affects.

« *Le désir repose donc sur la tendance dont il est un cas particulier et plus complexe. Il s'oppose d'autre part à la volonté ou à la volition en ce qu'elle superpose :*

- *la coordination, au moins momentanée, des tendances,*
- *l'opposition du sujet et de l'objet,*
- *la conscience de sa propre efficacité,*
- *la pensée des moyens par lesquels se réalisera la fin voulue. »*

Ces rappels sont fort utiles, seulement il est à remarquer que dans un article qui veut définir *le désir*, il y a deux lignes pour le situer *par rapport à la tendance*, et que tout ce développement se rapporte à *la volonté*. C'est effectivement à ceci que se réduit le discours sur le désir dans ce *Vocabulaire*, à ceci près qu'on y ajoute encore :

« *Enfin selon certains philosophes, il y a encore à la volonté un fiat d'une nature spéciale irréductible aux tendances, et qui constitue la liberté. »*

Je ne sais quel air d'ironie dans ces dernières lignes, il est frappant de le voir surgir chez cet auteur philosophe. En note :

« *Le désir est la tendance à se procurer une émotion déjà éprouvée ou imaginée, c'est la volonté naturelle d'un plaisir »* (citation de ROQUE).

Ce terme de « *volonté naturelle* » ayant tout son intérêt de référence. À quoi LALANDE personnellement ajoute :

« *Cette définition apparaît trop étroite en ce qu'elle ne tient pas assez compte de l'antériorité de certaines tendances par rapport aux émotions correspondantes. Le désir semble être essentiellement le désir d'un acte ou d'un état, sans qu'il y soit nécessaire dans tous les cas de la représentation du caractère affectif de cette fin. »*

Je pense que cela veut dire du *plaisir*, ou de quelque chose d'autre. Quoiqu'il en soit, ce n'est certainement pas sans poser le problème de savoir de quoi il s'agit, *si c'est de la représentation du plaisir, ou si c'est du plaisir*.

Certainement je ne pense pas que la tâche de ce qui s'opère par la voie du vocabulaire, pour essayer de serrer la signification du désir, soit une tâche simple, d'autant plus que peut-être la tâche vous ne l'aurez pas non plus par la tradition à quoi elle se révèle absolument préparée.

Après tout le désir est-il la réalité psychologique, rebelle à toute organisation, et en fin de compte serait-ce par *la soustraction* des caractères indiqués pour être ceux de *la volonté* que nous pourrions arriver à nous approcher de ce qu'est la réalité du *désir* ?

Nous aurions alors le contraire de ce qui nous a abandonné à *la non-coordination - même momentanée - des tendances*, *l'opposition du sujet et de l'objet* serait vraiment retirée.

De même nous serions là dans une « *présence* », *une tendance sans conscience* de sa propre efficacité, *sans penser les mots* par lesquels elle réalisera la fin désirée.

Bref, assurément nous sommes là dans un champ dans lequel en tout cas l'analyse a apporté certaines articulations plus précises, puisqu'à l'intérieur de ces déterminations négatives, l'analyse dessine très précisément au niveau, à ces différents niveaux, « *la pulsion* », pour autant qu'elle est justement ceci :

- *la non-coordination - même momentanée - des tendances*,
- *le fantasme* pour autant qu'il introduit une articulation essentielle, ou plus exactement une espèce tout à fait caractérisée à l'intérieur de cette *vague détermination* de *la non opposition du sujet et de l'objet*.

Ce sera précisément ici cette année notre but que d'essayer de définir ce qu'est *le fantasme*, peut-être même un peu plus précisément que la tradition analytique jusqu'ici n'est arrivée à le définir.

Pour ce qui reste, derniers termes de l'idéalisme de la pragmatique qui sont ici impliqués, nous n'en retiendrons pour l'instant qu'une chose : très précisément combien il semble difficile de situer le désir et de l'analyser en fonction de références purement objectales.

Nous allons ici nous arrêter pour entrer à proprement parler dans les termes dans lesquels je pense pouvoir cette année articuler pour vous le problème de notre expérience, en tant qu'ils sont nommément ceux du désir, du désir et de son interprétation.

Déjà le lien interne, le lien de cohérence dans l'expérience analytique du *désir* et de *son interprétation*, présente en soi-même *quelque chose* que seule l'habitude nous empêche de voir combien est suggestive déjà à soi toute seule l'interprétation du désir, et *quelque chose* qui soit en quelque sorte lié de façon aussi interne, il semble bien, à la manifestation du désir.

Vous savez de quel point de vue, je ne dirais pas nous partons, nous cheminons...

car ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes ensemble - je veux dire qu'il y a déjà cinq ans que nous essayons de désigner les linéaments de la compréhension par certaines articulations de notre expérience

...vous savez que ces linéaments viennent cette année converger sur ce problème qui peut être le problème point de concours de tous ces points, certains éloignés les uns des autres, dont je veux d'abord pouvoir préparer son abord.

La psychanalyse...

et nous avons marché ensemble au cours de ces cinq ans

...la psychanalyse nous montre essentiellement ceci que nous appellerons :

- *la prise de l'homme dans le constituant de la chaîne signifiante* ,
- que cette *prise* sans doute est liée au fait de l'homme,
- mais que cette *prise* n'est pas *cœxtensive* à ce fait, dans ce sens que l'homme parle sans doute, mais pour parler il a à entrer dans le langage et dans son discours préexistant.

Je dirais que cette loi de la subjectivité que l'analyse met spécialement en relief, sa dépendance fondamentale de langage est quelque chose de tellement essentiel que littéralement sur ceci glisse toute la psychologie elle-même.

Nous dirons qu'il y a une psychologie qui est servie, pour autant que nous pourrions la définir comme la somme des études concernant ce que nous pourrions appeler au sens large, une sensibilité en tant qu'elle est fonction du maintien d'une totalité ou d'une homéostasie. Bref, les fonctions de la sensibilité par rapport à un organisme.

Vous voyez que là tout est impliqué, non seulement toutes les données expérimentales de la *psycho-physique*, mais aussi bien tout ce que peut apporter, dans l'ordre le plus général, la mise en jeu de notion de « *forme* » quant à l'appréhension des moyens du maintien de la constance de l'organisme. Tout un champ de la psychologie est ici inscrit, et l'expérience propre soutient ce champ dans lequel la recherche se poursuit.

Mais la subjectivité dont il s'agit...

- en tant que l'homme est pris dans le langage,
- en tant qu'il est pris, qu'il le veuille ou pas,
- et qu'il y est pris *bien au-delà* du savoir qu'il en a,

...c'est une subjectivité qui n'est pas immanente à une « *sensibilité* »...

en tant qu'ici le terme « *sensibilité* »  
veut dire le couple stimulus-réponse

...pour la raison suivante :

c'est que *le stimulus* y est donné en fonction d'un *code* qui impose son « *ordre* », au besoin qui doit s'y *traduire*.

J'articule ici l'émission, et non pas d'un signe...  
comme on peut à la rigueur le dire, au moins dans la perspective expérimentale, dans l'épreuve expérimentale de ce que j'appelle *le cycle stimulus réponse*. On peut dire que c'est un signe que le milieu extérieur donne à l'organisme d'avoir à répondre, d'avoir à se défendre. Si vous chatouillez la plante des pieds d'une grenouille, elle assure un signe, elle y répond en faisant une certaine détente musculaire

...mais pour autant que la subjectivité est prise par le langage, il y a émission, non pas d'un signe, *mais d'un signifiant*, c'est-à-dire, retenez bien ceci qui paraît simple :

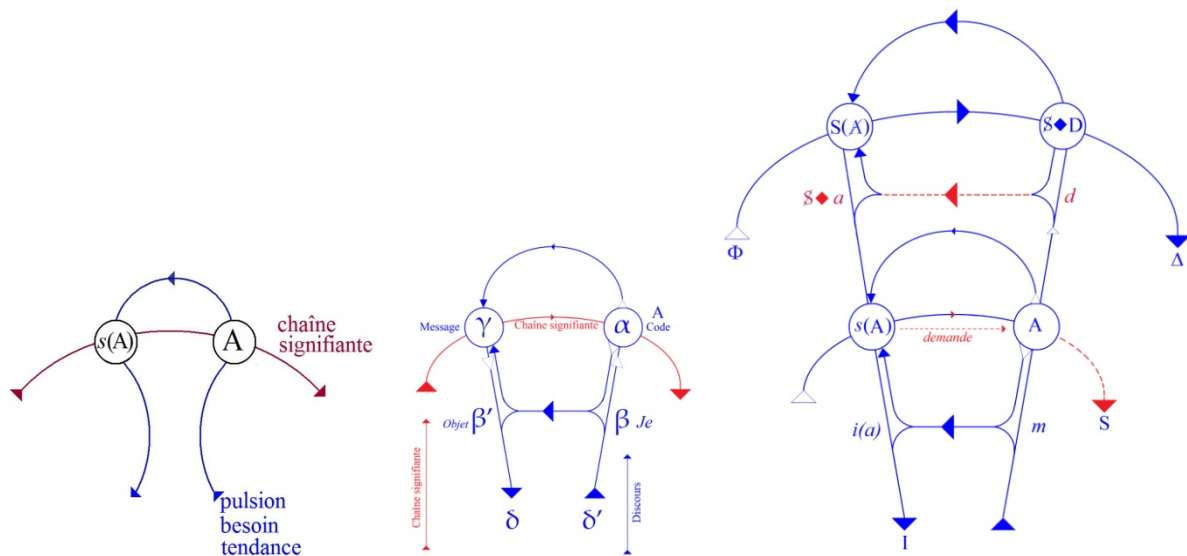


que quelque chose, le signifiant qui vaut,  
non pas comme on le dit quand on parle dans  
*la théorie de la communication* de quelque chose qui vaut par  
rapport à une troisième chose, que ce signe *représente*.  
Encore tout récemment, on peut lire ceci :  
avec trois termes, ce sont les termes minimum :

- il faut qu'il y ait *un récepteur*, celui qui entend,
- il suffit ensuite d'un signifiant, il n'y a même pas besoin de parler d'émetteur, il suffit d'un *signe* et de dire que ce signe *signifie* une troisième chose, qu'elle *représente* simplement.

On la construit fausse [ *la théorie de la communication* ], parce que *le signe* ne vaut pas par rapport à une troisième chose qu'il représente, mais il vaut par rapport à un autre signifiant qu'il n'est pas.

Quant à ces trois schémas que je viens de mettre sur le tableau :



je veux vous en montrer, je dirais non pas la genèse  
car ne vous imaginez pas qu'il s'agit là d'étapes...  
encore que quelque chose puisse  
s'y retrouver à l'occasion

...d'étapes effectivement réalisées par le sujet.

Il faut bien que le sujet y prenne sa place,  
mais n'y voyez pas d'étapes au sens où il s'agirait  
d'étapes typiques, d'étapes d'évolution, il s'agit  
plutôt d'une génération, et pour marquer  
l'antériorité logique de chacun de ces schémas sur  
celui qui le suit.

Qu'est-ce que représente ceci que nous appellerons D pour partir d'un D ?  
Ceci représente la chaîne signifiante.  
Qu'est-ce à dire ?

Cette structure basale, fondamentale, soumet toute manifestation de langage à cette condition d'être réglée par une *succession*, autrement dit par une *diachronie*, par quelque chose qui se déroule dans le temps. Nous laissons de côté les propriétés temporelles intéressées, nous aurons peut-être à y revenir en leur temps. Disons qu'assurément toute la plénitude de l'étoffe temporelle, comme on dit, n'y est point appliquée.

Ici les choses se résument à la notion de la *succession*, avec ce qu'elle peut déjà amener et impliquer de notion de *scansion*.

Mais nous n'en sommes même pas encore là.  
Le seul élément discret, c'est-à-dire différentiel, est la base sur laquelle va s'instaurer notre problème de l'implication du sujet dans le *signifiant*.

Ceci implique...

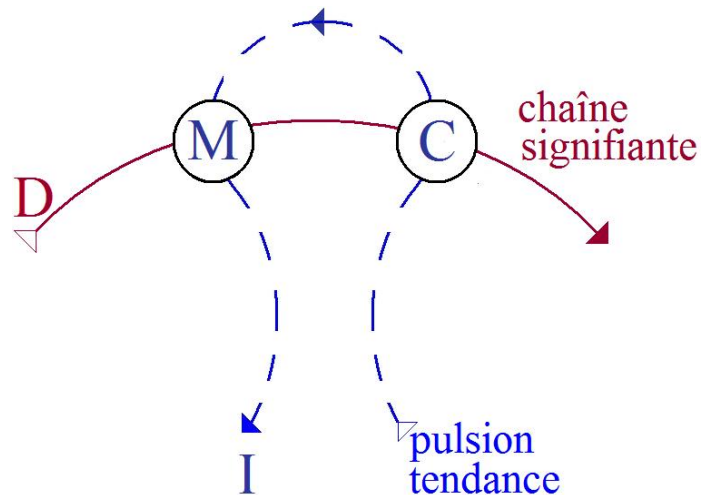
étant donné ce que je viens de vous faire remarquer, à savoir que le signifiant se définit par son rapport, son sens, et prend sa valeur du rapport à un autre signifiant d'un système d'opposition signifiante

...ceci se développe dans une dimension qui implique du même coup et en même temps une certaine synchronie des signifiants.

C'est cette synchronie des signifiants, à savoir l'existence d'une certaine batterie signifiante dont on peut poser le problème de savoir quelle est la batterie minimale. [ $\alpha, \beta, \gamma, \delta$  ; Cf Écrits : La lettre volée ]

J'ai essayé de m'exercer à ce petit problème. Cela ne vous entraînerait pas trop loin de votre expérience de savoir si après tout on peut faire un langage avec une batterie qui semble être la batterie minimale, une batterie de quatre. Je ne crois pas que ce soit impensable, mais laissons cela de côté.

Il est clair que dans l'état actuel des choses nous sommes loin d'en être réduits à ce minimum. L'important est ceci qui est indiqué par la ligne pointillée qui vient recouper d'avant en arrière en la coupant en deux points, la ligne représentative de la chaîne signifiante, c'est à savoir la façon dont le sujet a à entrer dans le jeu de la chaîne signifiante.



Ceci qui est représenté par la ligne pointillée représente la première rencontre au niveau *synchronique*, au niveau de la simultanéité des signifiants.

Ici, **C** c'est là ce que j'appelle le point de rencontre du *Code*.

En d'autres termes :

- c'est pour autant que l'enfant s'adresse à un sujet qu'il sait parlant, qu'il a vu parlant, qui l'a pénétré de rapports depuis le début de son éveil à la lumière du jour,
- c'est pour autant qu'il y a quelque chose qui joue comme jeu du signifiant, comme moulin à paroles,

que le sujet a à apprendre très tôt que c'est là une voie, un défilé par où essentiellement doivent s'abaisser les manifestations de ses besoins pour être satisfaits.

Ici, le deuxième point de recoupement **M** est le point où se produit le *Message*, et est constitué par ceci : c'est que c'est toujours par un jeu *rétroactif* de la suite des signifiants que *la signification* s'affirme et se précise.

C'est-à-dire que c'est après coup que le message prend forme à partir du signifiant qui est là en avant de lui, du code qui est en avant de lui et sur lequel inversement lui, le message, pendant qu'il se formule à tout instant, anticipe, tire une traite.

Je vous ai déjà indiqué ce qui résulte de ce processus. En tout cas ce qui en résulte et qui est marquable sur ce schéma, c'est ceci : c'est que ce qui est à l'origine sous la forme d'éclosion du besoin...

de *la tendance* comme disent les psychologues ...qui est là représenté sur mon schéma, là au niveau de ce « Ça » qui ne sait pas ce qu'il est, qui étant pris dans le langage, ne se réfléchit pas de cet apport innocent du langage dans lequel le sujet se fait d'abord discours.

Il en résulte que même réduit à ses formes les plus primitives d'appréhension de ceci par le sujet : qu'il est en rapport avec d'autres sujets parlants, se produit ce quelque chose au bout de la chaîne intentionnelle que je vous ai appelé ici la première identification primaire **I**, la première réalisation d'un idéal dont on ne peut même pas dire à ce moment du schéma qu'il s'agisse d'un idéal du moi, mais qu'assurément le sujet y a reçu le premier *seing*, *signum*, de sa relation avec l'Autre.

La deuxième étape du schéma peut recouvrir d'une certaine façon une certaine étape évolutive, à cette simple condition que vous ne les considériez pas comme tranchées. Il y a des choses tranchées dans l'évolution, ce n'est pas au niveau de ces étapes du schéma que ces césures se trouvent là. Ces césures, comme quelque part FREUD l'a remarqué, se marquent au niveau du jugement d'attribution par rapport à la nomination simple.

Ce n'est pas de cela que je vous parle maintenant, j'y viendrai dans la suite.  
Dans la première partie du schéma et dans la seconde, il s'agit de la différence d'un niveau *infans* du discours, car il n'est peut-être même pas nécessaire que l'enfant parle encore pour que déjà cette marque, cette empreinte mise sur le besoin par la demande, s'exerce au niveau déjà des vagissements alternants. Cela peut suffire.

La deuxième partie du schéma implique, que même si l'enfant ne sait pas encore tenir un discours, tout de même déjà il sait parler et ceci vient très tôt. Quand je dis « *sait parler* » je veux dire qu'il s'agit, au niveau de la deuxième étape du schéma, de quelque chose qui va au-delà de la prise dans le langage.

Il y a à proprement parler rapport pour autant qu'il y a appel de l'Autre comme présence, cet appel de l'Autre comme *présence*, comme présence sur fond d'*absence*, à ce moment signalé du *fort-da* qui a si *vivement impressionné* FREUD à la date que nous pouvons fixer à 1915, ayant été appelé auprès d'un de ses petits-fils...  
devenu lui-même un psychanalyste  
...je parle de l'enfant qui a été l'objet de l'*observation* de FREUD.

Voilà qui nous fait passer au niveau de cette seconde étape de réalisation du schéma, dans ce sens qu'ici, au-delà de ce qu'articule la chaîne de discours comme existante au-delà du sujet et lui imposant, qu'il le veuille ou non, sa forme, au-delà de cette appréhension, si l'on peut dire *innocente* de la forme langagière par le sujet, quelque chose d'autre va se produire qui est lié au fait que c'est dans cette expérience du langage que se fonde son appréhension de l'autre comme tel, de cet autre qui peut lui donner la réponse, la réponse à son appel, cet autre auquel fondamentalement il pose la question que nous voyons, dans *Le diable amoureux* de CAZOTTE, comme étant le mugissement de la forme terrifique qui représente l'apparition du surmoi, en réponse à celui qui l'a évoqué dans une caverne napolitaine :  
*Che vuoi ? Que veux-tu ?*

La question posée à l'Autre de ce qu'il veut, autrement dit, de là où le sujet fait la première rencontre avec le désir, le désir comme étant d'abord le désir de l'Autre, le désir grâce à quoi il s'aperçoit qu'il réalise comme étant cet au-delà autour de quoi tourne ceci :

- que l'Autre fera qu'un signifiant ou l'autre, sera, ou non, dans la présence de la parole,
- que l'Autre lui donne l'expérience de son désir en même temps qu'une expérience essentielle,
- car jusqu'à présent c'était en soi que la batterie était là des signifiants, dans laquelle un choix pouvait être fait,
- mais maintenant c'est dans l'expérience que ce choix s'avère comme commutatif, qu'il est à la portée de l'Autre de faire que l'un ou l'autre des signifiants soit là, que s'introduisent dans l'expérience, et à ce niveau de l'expérience, les deux nouveaux principes qui viennent s'additionner à ce qui était d'abord pur et simple principe de succession impliquant ce principe de choix.

Nous avons maintenant un principe de substitution, car - et ceci est essentiel - c'est cette *commutativité* à partir de laquelle s'établit pour le sujet ce que j'appelle, entre le signifiant et le signifié, *la barre*.

À savoir qu'il y a entre le signifiant et le signifié cette coexistence, cette simultanéité qui est en même temps marquée d'une certaine impénétrabilité, je veux dire le maintien de la différence, de la distance entre le signifiant et le signifié : S/s

Chose curieuse, *la théorie des groupes* telle qu'on l'apprend dans l'étude abstraite des *ensembles*, nous montre le lien absolument essentiel de toute commutativité avec la possibilité même d'user de ce que j'appelle ici le signe de la barre, dont on se sert pour la représentation des fractions.

Laissons cela pour l'instant de côté.  
C'est une indication latérale sur ce dont il s'agit.

La structure de la chaîne signifiante à partir du moment où elle a réalisé l'appel de l'Autre, c'est-à-dire où *l'énonciation*, le procès de l'énonciation se superpose, se distingue de la formule de l'énoncé, en exigeant comme tel, quelque chose qui est justement la prise du sujet, prise du sujet qui était d'abord innocente, mais qui ici...

la nuance est là pourtant essentielle  
...est inconsciente dans l'articulation de la parole .

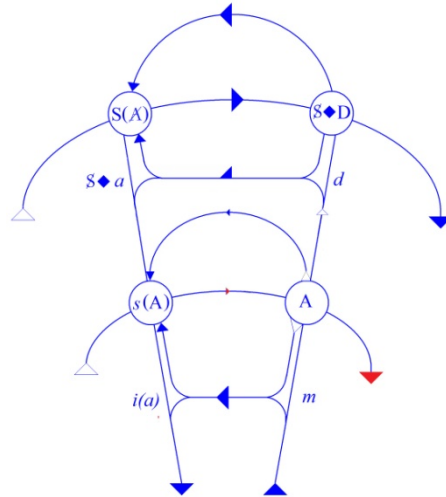
À partir du moment où la commutativité du *signifiant* y devient une dimension essentielle pour la production du *signifié*, c'est à savoir que c'est d'une façon *effective*...

et retentissant dans la conscience du sujet  
...que *la substitution d'un signifiant à un autre signifiant* sera comme telle l'origine de la multiplication de ces significations qui caractérisent l'enrichissement du monde humain.

Un autre terme également se dessine, ou un autre principe qui est le principe de similitude, autrement dit qui fait qu'à l'intérieur de la chaîne, c'est par rapport au fait que dans la suite de la chaîne signifiante, un des termes signifiants sera ou non semblable à un autre, que s'exerce également une certaine dimension d'effets qui est à proprement parler la dimension métonymique.

Je vous montrerai dans la suite que c'est dans cette dimension - essentiellement dans cette dimension - que se produisent les *effets* qui sont caractéristiques et fondamentaux de ce qu'on peut appeler le discours poétique, les effets de la poésie.

C'est donc au niveau de la deuxième étape du schéma que se produit ceci qui nous permet de placer au même niveau que le message, c'est-à-dire dans la partie gauche du schéma, ce que le message dans le premier schéma, l'apparition de ce qui est *signifié* de l'Autre *s(A)* par opposition au *signifiant* donné par l'Autre *S(A)* qui, lui, est produit sur la chaîne, elle pointillée puisque c'est une chaîne qui n'est articulée qu'en partie, qui n'est qu'implicite, qui ne représente ici que le sujet en tant qu'il est le support de la parole.



Je vous l'ai dit, c'est dans l'expérience de l'Autre, en tant qu'Autre ayant un désir, que se produit cette deuxième étape de l'expérience.

Le désir [d], dès son apparition, son origine, se manifeste dans cet *intervalle*, cette *béance* qui sépare l'articulation pure et simple, *langagière*, de *la parole*, de ceci qui marque que le sujet y réalise quelque chose de lui-même qui n'a de portée, de sens, que par rapport à cette émission de la parole et qui est à proprement parler ce que le langage appelle son être.

C'est entre les avatars de sa demande et ce que ces avatars l'ont fait devenir, et d'autre part cette exigence de reconnaissance par l'Autre, qu'on peut appeler exigence d'amour à l'occasion, où se situe un horizon d'être pour le sujet, dont il s'agit de savoir si le sujet, oui ou non, peut l'atteindre.

C'est dans cet *intervalle*, dans cette *béance*, que se situe une expérience qui est celle du désir, qui est appréhendée d'abord comme étant celle du désir de l'autre et à l'intérieur de laquelle le sujet a à situer son propre désir. Son propre désir comme tel ne peut pas se situer ailleurs que dans cet espace.

Ceci représente la troisième étape, la troisième forme, la troisième phase du schéma. Elle est constituée par ceci : c'est que dans la présence primitive du désir de l'autre comme opaque, comme obscure, le sujet est sans recours.



Il est *hilflosigkeit*. J'emploie le terme de FREUD, en français cela s'appelle *la détresse du sujet*. C'est là ici le fondement de ce qui, dans l'analyse, a été exploré, expérimenté, situé comme l'expérience traumatique.

Ce que FREUD nous a appris après le cheminement qui lui a permis de situer enfin à sa vraie place l'expérience de l'angoisse, c'est quelque chose qui n'a rien de ce caractère, à mon avis par certains côtés diffus, de ce qu'on appelle l'expérience existentielle de l'angoisse.

Que si l'on a pu dire dans une référence *philosophique* que l'angoisse est quelque chose qui nous confronte avec le néant, assurément ces formules sont *justifiables* dans une certaine perspective de la réflexion.

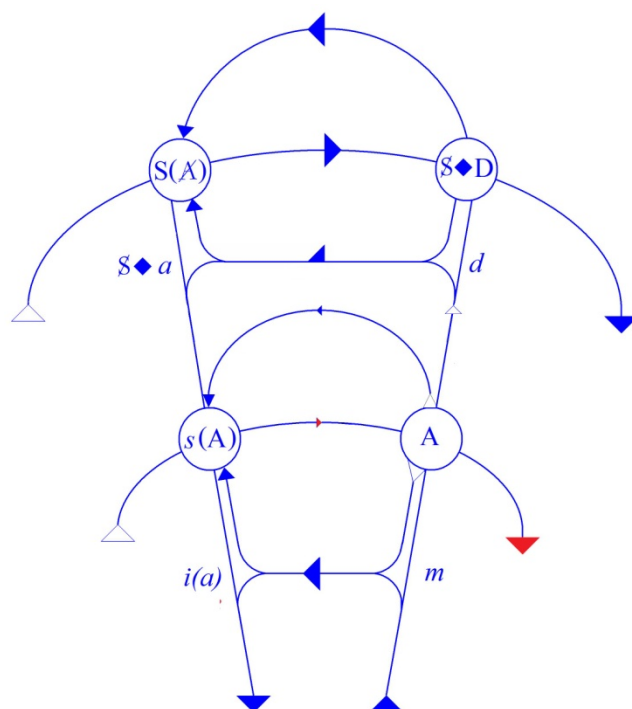
Sachez que sur ce sujet, FREUD a un enseignement articulé, positif, il fait de l'angoisse quelque chose de tout à fait situé dans une théorie de la communication. L'angoisse est un signal.

Ce n'est pas au niveau du désir...  
si tant est que le désir doive se produire  
à la même place où d'abord s'origine,  
s'expérimente la détresse  
...ce n'est pas au niveau du *désir* que se produit *l'angoisse*.

Nous reprendrons cette année attentivement, ligne par ligne, l'étude de *Inhibition, Symptôme, Angoisse* de FREUD.

Aujourd'hui, dans cette première leçon, je ne peux faire autrement que déjà vous amorcer quelques points majeurs pour savoir retrouver ensuite, et nommément celui-là. FREUD nous dit que *l'angoisse* se produit comme un signal dans le *moi*, sur le fondement de l'*hilflosigkeit* à laquelle elle est appelée comme signal à remédier.

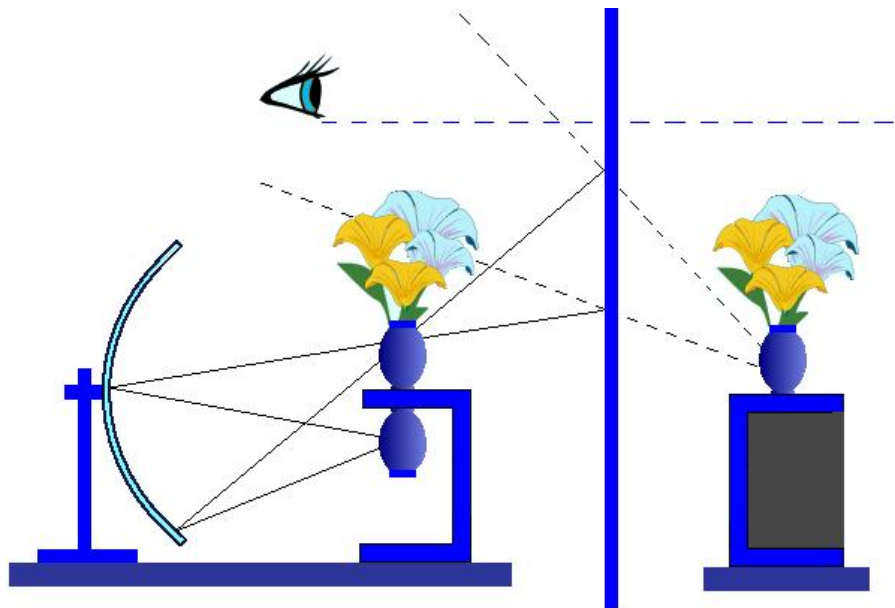
Je sais que je vais trop vite, que cela méritera que *tout un séminaire* je vous parle de cela, mais je ne peux vous parler de rien si je ne commence pas par vous montrer le dessin du chemin que nous avons à parcourir.



C'est en tant donc qu'au niveau de cette troisième étape intervient l'expérience spéculaire, l'expérience du rapport à l'image de l'autre en tant qu'elle est fondatrice de l'*Urbild* du *moi*, que nous allons en d'autres termes retrouver cette année à utiliser dans un contexte qui lui donnera une résonance toute différente, ce que nous avons articulé à la fin de notre première année concernant les rapports du *moi idéal* et de *l'idéal du moi*, c'est en tant que nous allons être amenés à repenser tout cela dans ce contexte-là, qu'est l'action symbolique que je vous montre ici comme essentielle.

Vous allez voir quelle utilisation elle pourra enfin avoir. Je ne fais pas allusion ici uniquement à ce que j'ai dit et articulé sur la relation spéculaire, à savoir la confrontation dans le miroir du sujet avec sa propre image.

Je fais allusion au schéma dit *optique*, c'est-à-dire à l'usage du miroir concave qui nous permet de penser la fonction d'une image réelle elle-même réfléchie, et qui ne peut être vue comme réfléchie qu'à partir d'une certaine position, d'une position symbolique qui est celle de *l'Idéal du moi*.



Ce dont il s'agit est ceci : dans la troisième étape du schéma nous avons l'intervention comme tel de l'élément *imaginaire* de la relation du *moi [m]* à l'autre *i(a)* comme étant ce qui va permettre au sujet de parer à cette détresse dans la relation au désir de l'autre. Par quoi ? Par quelque chose qui est emprunté au jeu de maîtrise que l'enfant à un âge électif, a appris à manier dans une certaine référence à son semblable comme tel .

L'expérience du semblable au sens où il est regard, où il est l'autre qui vous regarde, où il fait jouer un certain nombre de relations imaginaires parmi lesquelles au premier plan les relations de *prestance*, les relations aussi de soumission et de défaite.

C'est au moyen de cela, en d'autres termes, comme ARISTOTE dit que l'homme pense, il faut dire que l'homme pense, il ne faut pas dire l'âme pense, mais l'homme pense avec son âme.  
Il faut dire que le sujet se défend.  
C'est cela que notre expérience nous montre.

Avec son *moi*, il se défend contre cette détresse, et avec ce moyen que l'expérience imaginaire de la relation à l'autre lui donne, il construit quelque chose qui est la différence de l'expérience spéculaire flexible avec l'autre.

Parce que ce que le sujet réfléchit, ce ne sont pas simplement des jeux de prestance, ce n'est pas son opposition à l'autre dans le prestige et dans la feinte, c'est lui-même comme sujet parlant, et c'est pourquoi ce que je vous désigne ici [*§* *◇* *a*] comme étant ce lieu d'issue, ce lieu de référence par où le désir va apprendre à se situer, c'est le fantasme.

C'est pourquoi le fantasme, je vous le symbolise, je vous le formule par ces symboles : *§* *◇* *a*.  
Le *§* ici...

je vous dirai tout à l'heure pourquoi il est *barré* ...le *§*, c'est-à-dire le sujet en tant que parlant, en tant qu'il se réfère à l'autre comme regard, à l'autre imaginaire.

Chaque fois que vous aurez affaire à quelque chose qui est à proprement parler un fantasme, vous verrez qu'il est articulable dans ces termes de référence du sujet comme parlant à l'autre imaginaire.

C'est cela qui définit le fantasme, et la fonction du fantasme comme fonction de niveau d'accommodation, de situation du désir du sujet comme tel, et c'est bien pourquoi le désir humain a cette propriété d'être fixé, d'être adapté, d'être coapté, non pas à un objet, mais toujours essentiellement à un *fantasme*.

Ceci est un fait d'expérience qui a pu longtemps demeurer mystérieux.  
C'est tout de même le fait d'expérience, n'oublions pas, que l'analyse a introduit dans le courant de la connaissance.

Ce n'est qu'à partir de l'analyse que ceci n'est pas une anomalie, quelque chose d'opaque, quelque chose de l'ordre de la déviation, du dévoiement, de la perversion du désir.

C'est à partir de l'analyse que même tout ceci qui peut à l'occasion s'appeler dévoiement, perversion, déviation, voire même délire, est conçu et articulé dans une dialectique qui est celle qui peut, comme je viens de vous le montrer, concilier *l'imaginaire* avec *le symbolique*.

Je sais que je ne vous mène pas, pour commencer, par un sentier facile, mais si je ne commence pas tout de suite par poser nos termes de références, que vais-je arriver à faire ?

À y aller lentement, pas à pas, pour vous suggérer la nécessité d'une référence, et si je ne vous apporte pas ceci que j'appelle *le graphe* tout de suite, il faudra tout de même que je vous l'amène comme je l'ai fait l'année dernière, peu à peu, c'est-à-dire d'une façon qui sera d'autant plus obscure.

Voilà donc pourquoi j'ai commencé par là, je ne vous dis pas que je vous ai rendu pour autant l'expérience plus facile, c'est pour cela que maintenant pour la détendre, cette expérience, je voudrais vous en donner tout de suite de petites illustrations.

Ces illustrations, j'en prendrai une d'abord et vraiment au niveau le plus simple puisqu'il s'agit des rapports du sujet au signifiant, la moindre et la première chose qu'on puisse exiger d'un schéma, c'est de voir à quoi il peut servir à propos du fait de commutations.

Je me suis souvenu de quelque chose que j'avais lu autrefois dans le livre de DARWIN<sup>5</sup>. Le passage qui est cité ici se réfère à l'autobiographie de Charles DARWIN sur l'expression chez l'homme et chez l'animal, et qui je dois dire, m'avait bien amusé.

DARWIN raconte qu'un nommé Sidney SMITH qui, je suppose devait être un homme de la société anglaise de son temps, et dont il dit ceci : il pose une question, DARWIN, il dit :

« J'ai entendu Sidney SMITH dans une soirée, dire tout à fait tranquillement la phrase suivante :  
« il m'est revenu aux oreilles que la chère vieille Lady COCK y a coupé » ».

En réalité « *overlook* » veut dire que le surveillant ne l'a pas repérée, sens étymologique.

---

5 Charles Darwin : L'expression des émotions chez l'homme et les animaux, éd Rivages 2001.

« *Overlook* » est d'un usage courant dans la langue anglaise. Il n'y a rien de correspondant dans notre usage courant. C'est pour cela que l'usage des langues est à la fois si utile et si nuisible, parce qu'il nous évite de faire des efforts, de faire cette substitution de signifiants dans notre propre langue, grâce à laquelle nous pouvons arriver à viser un certain signifié, car il s'agit de changer tout le contexte pour obtenir le même effet dans une société analogue.

Cela pourrait vouloir dire : *l'œil lui est passé au-dessus*, et DARWIN s'émerveille que ce fut absolument parfaitement clair pour chacun, mais sans aucun doute que cela voulait dire que le diable l'avait oubliée, je veux dire qu'il avait oublié de l'emporter dans la tombe, ce qui semble avoir été à ce moment dans *l'esprit* de l'auditeur sa place naturelle, voire souhaitée. Et DARWIN laisse vraiment le point d'interrogation ouvert : *Comment fit-il pour obtenir cet effet*, dit DARWIN ? Voilà, je suis vraiment incapable de le dire.

Remarquez que nous pouvons lui être reconnaissants à lui-même de marquer l'expérience qu'il fait là d'une façon spécialement significative et exemplaire de sa propre limite dans l'abord de ce problème.

Qu'il ait pris d'une certaine façon le problème des émotions, dire que l'expression des émotions y est tout de même intéressée justement à cause du fait que le sujet n'en manifeste strictement aucune, qu'il dise cela « *placidely* » c'est peut-être porter les choses un peu loin.

En tout cas DARWIN ne le fait pas, il est vraiment très étonné de ce quelque chose qu'il faut prendre au pied de la lettre, parce que comme toujours quand nous étudions un cas, il ne faut pas le réduire en le rendant vague.

DARWIN dit : *tout le monde a compris que l'autre parlait du diable*, alors que le diable n'est nulle part, et c'est cela qui est intéressant, c'est que DARWIN nous dise que le frisson du diable est passé sur l'assemblée. Essayons maintenant un peu de comprendre.

Nous n'allons pas nous attarder sur les limitations mentales propres à DARWIN, nous y viendrons forcément tout de même bien, mais pas tout de suite.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dès le premier abord quelque chose qui participe d'une connaissance frappante, parce qu'enfin il n'y a pas besoin d'avoir posé les principes de l'effet métaphorique...

c'est-à-dire de la substitution  
d'un signifiant à un signifiant  
...autrement dit, il n'y a pas besoin d'exiger de DARWIN qu'il en ait le pressentiment pour qu'il s'aperçoive tout de suite que l'effet en tous cas tient d'abord à ce qu'il n'articule même pas dans le fait qu'une phrase qui commence quand on dit « *Lady Cock* », se termine normalement par « *ill* », *malade* : « *j'ai entendu dire quand même qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond* », donc la substitution, *quelque chose*...

qu'il paraît que l'on attend une nouvelle concernant la santé de la vieille dame, car c'est toujours de leur santé que l'on s'occupe d'abord quand il s'agit de vieilles dames  
...est remplacé par *quelque chose d'autre*, voire même d'irrévérencieux par certains côtés.

Il ne dit pas, ni qu'elle est à la mort, ni non plus qu'elle se porte fort bien. Il dit qu'elle a été oubliée.

Alors ici qu'est-ce qui intervient pour que cet effet métaphorique, à savoir en tous cas *quelque chose d'autre* que ce que cela voudrait dire si « *overlook* » pouvait être attendu ?

- C'est en tant qu'il n'est pas attendu,
- qu'il est substitué à un autre signifiant,
- qu'un effet de signifié se produit qui est *nouveau*,
- qui n'est ni dans la ligne de ce qu'on attendait,
- ni dans la ligne de l'inattendu.

Si cet inattendu n'avait pas justement été caractérisé comme inattendu, c'est quelque chose d'original qui d'une certaine façon a à être réalisé dans l'esprit de chacun selon ses angles de réfraction propres.

Dans tous les cas il y a cela : qu'il y a ouverture d'un nouveau signifié à ce quelque chose qui fait par exemple que Sidney SMITH passe dans l'ensemble pour un homme d'esprit, c'est-à-dire ne s'exprime pas par clichés.

Mais pourquoi diable ?

Si nous nous reportons à notre petit schéma, cela nous aidera tout de même beaucoup. C'est à cela que ça sert, si l'on fait des schémas, c'est pour s'en servir.

On peut d'ailleurs arriver au même résultat en s'en passant, mais le schéma en quelque sorte nous guide, nous montre très évidemment que ce qui se passe là dans le réel, ceci qui se présente c'est *un fantasme* à proprement parler, et par quels mécanismes ?

C'est ici que le schéma aussi peut aller plus loin que ce que permet, je dirais, une espèce de notion naïve que les choses sont faites pour exprimer quelque chose, qu'en somme se communiquerait une émotion comme on dit, comme si les émotions en elles-mêmes ne posaient pas à soi toutes seules tellement d'autres problèmes :

- à savoir ce qu'elles sont,
- à savoir si elles n'ont pas besoin déjà elles de communication.

Notre sujet, nous dit-on, est là parfaitement tranquille, c'est-à-dire qu'il se présente en quelque sorte à l'état pur, la présence de sa parole étant son pur effet métonymique. Je veux dire sa parole en tant que parole dans sa continuité de parole.



Et dans cette continuité de parole précisément, il fait intervenir ceci :  
la présence de la mort en tant que le sujet peut ou non lui échapper, c'est-à-dire pour autant qu'il évoque cette présence de quelque chose qui a la plus grande parenté avec la venue au monde du signifiant lui-même, je veux dire que s'il y a une dimension où la mort...

ou le fait qu'il n'y en a plus  
...peut être à la fois directement évoquée, et en même temps voilée, mais en tout cas incarnée, devenir immanente à un acte, c'est bien *l'articulation signifiante*.

C'est donc pour autant que ce sujet qui parle si aisément de la mort, il est bien clair qu'il ne lui veut pas spécialement du bien à cette dame, mais que d'un autre côté la parfaite placidité avec laquelle il en parle, implique justement qu'à cet égard il a dominé son désir, en tant que ce désir comme dans *Volpone*<sup>6</sup>, pourrait s'exprimer par l'aimable formule : « *Pue et crève !* »

Il ne dit pas cela, il articule simplement *sereinement* que ce qui est le niveau qui nous vaut ce destin...

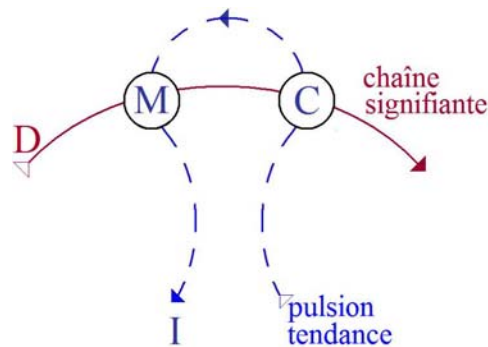
chacun à notre tour, là pour un instant oublié...mais cela, si je puis m'exprimer ainsi, ce n'est pas le diable, et *l'au-delà* ça viendra un jour ou l'autre, et du même coup ce personnage, lui se pose comme quelqu'un qui ne redoute pas de s'égaliser avec celle dont il parle, de se mettre au même niveau, sous le coup de la même faute, de la même *légalisation* terminale par le *Maître absolu* ici présentifié.

En d'autres termes, ici le sujet se révèle à l'endroit de ce qui est voilé du langage comme y ayant cette sorte de *familiarité*, de *complétude*, de *plénitude* du maniement du langage qui suggère quoi ? Justement quelque chose sur quoi je veux terminer, parce que c'est ce qui manquait à tout ce que j'ai dit dans mon développement en trois étapes, pour qu'ici le ressort, le relief de ce que je voulais vous articuler soit complet.

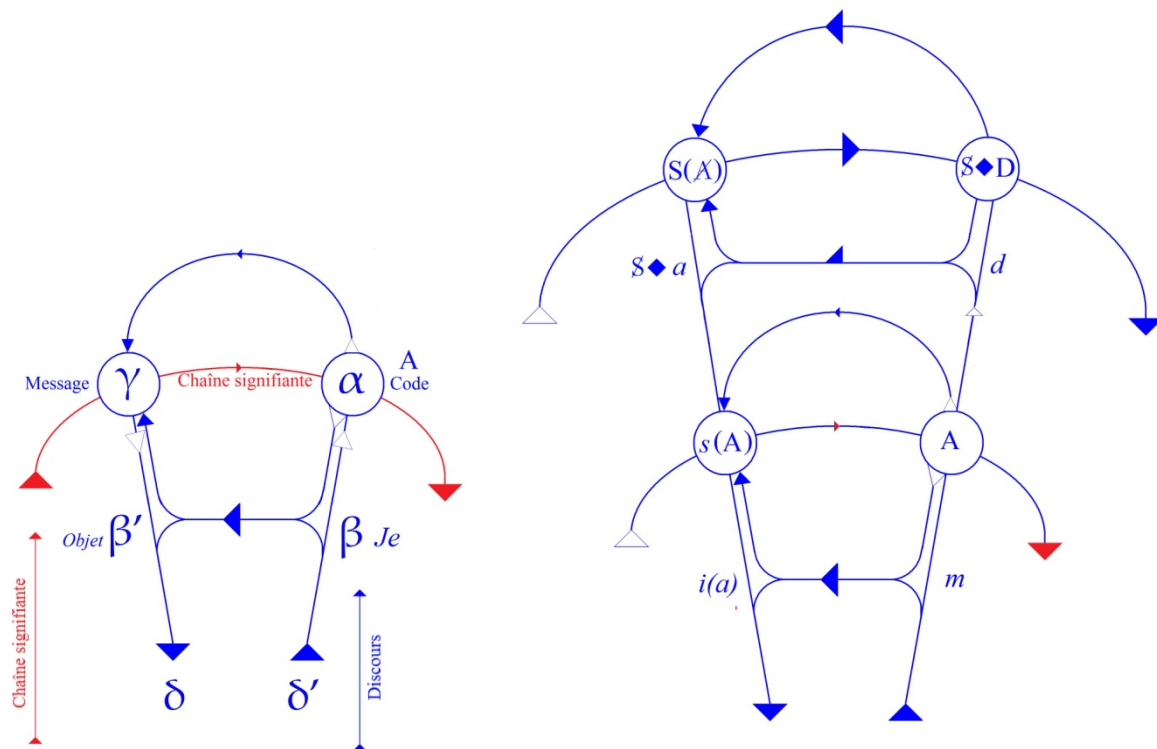
---

6 Ben Jonson : *Volpone ou le Renard*, Les Belles lettres, 2004, Bilingue.

Au niveau du *premier* schéma nous avons l'image *innocente*.



Il est inconscient bien sûr, mais c'est une inconscience qui ne demande qu'à passer au *savoir*. N'oublions pas que dans l'inconscience cette dimension de « *avoir conscience* », même en français implique cette notion.



Au niveau de la *deuxième* et de la *troisième* étape du schéma, je vous ai dit que nous avons un usage beaucoup plus conscient du savoir, je veux dire que le sujet sait parler et qu'il parle. C'est ce qu'il fait quand il appelle l'Autre et pourtant c'est là à proprement parler que se trouve l'originalité du champ que FREUD a découvert et qu'il appelle l'inconscient.

C'est-à-dire ce quelque chose qui met toujours le sujet à une certaine distance de son *être* et qui fait que précisément cet être ne le rejoint jamais, et que c'est pour cela qu'il est nécessaire qu'il ne peut faire autrement que d'atteindre son *être* dans cette *métonymie de l'être* dans le sujet qu'est le *désir*.

Et pourquoi ?

Parce qu'au niveau où le sujet est engagé...

    entré lui-même dans la parole et par là dans  
    la relation à l'Autre comme tel, comme *lieu de la parole*  
...il y a un signifiant qui manque toujours.

Pourquoi ?

Parce que c'est un signifiant, et le signifiant est spécialement délégué au rapport du *sujet* avec le *signifiant*.  
Ce signifiant a un nom, c'est *le phallus*.

- *Le désir est la métonymie de l'être dans le sujet.*
- *Le phallus est la métonymie du sujet dans l'être.*

Nous y reviendrons.

Le *phallus*...

    pour autant qu'il est élément signifiant  
    soustrait à la chaîne de la parole, en tant  
    qu'elle engage tout rapport avec l'Autre  
...c'est là le principe limite qui fait que le sujet,  
dans toute parole...

    et pour autant qu'il est impliqué dans la parole  
...tombe sous le coup de ce qui se développe dans  
toutes ses conséquences cliniques, sous le terme  
de *complexe de castration*.

Ce que suggère toute espèce d'usage, je ne dirais pas  
« *pur* », mais peut-être plus impur des « *mots de la tribu* »<sup>7</sup>,  
toute espèce d'inauguration métaphorique, pour peu  
qu'elle se fasse audacieuse et au défi de ce que  
le langage voile toujours, et ce qu'il voile toujours  
au dernier terme, c'est la mort.

---

<sup>7</sup> Cf. Stéphane Mallarmé : « [Le tombeau d'Edgar Poe](#) »

Ceci tend toujours à faire surgir, à faire sortir cette figure énigmatique du signifiant manquant, du *phallus* qui ici apparaît...

et comme toujours bien entendu  
...sous la forme qu'on appelle diabolique, oreille, peau, voire phallus lui-même, et si dans cet usage bien entendu la tradition du jeu d'esprit anglais, de ce quelque chose de contenu qui n'en dissimule pas moins le désir le plus violent, mais cet usage suffit à soi tout seul à faire apparaître dans l'imaginaire, dans l'autre qui est là comme spectateur, dans le *petit(a)*, cette image du sujet en tant qu'il est marqué par ce rapport au signifiant qui s'appelle l'*interdit*.

Ici en l'occasion en tant qu'il viole un interdit, en tant qu'il montre qu'au-delà des interdits qui font la loi des langages, on ne parle pas comme cela des vieilles dames.

Il y a quand même un monsieur qui entend parler le plus placidement du monde et qui fait apparaître le diable, et c'est au point que le cher DARWIN se demande : comment diable, a-t-il fait cela ?

Je vous laisserai là-dessus aujourd'hui.  
Nous reprendrons la prochaine fois *un rêve* dans FREUD, et nous essayerons d'y appliquer nos *méthodes d'analyse*, ce qui en même temps nous permettra de situer les différents modes d'interprétation.

[Stéphane Mallarmé](#), « Le tombeau d'Edgar Poe »

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,  
Le Poète suscite avec un glaive nu  
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu  
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange  
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu  
Proclamèrent très haut le sortilège bu  
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !  
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief  
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,  
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne  
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

## Sigmund Freud : Über die allgemeinste Erniedrigung des Liebeslebens (1912)

1

Wenn der psychoanalytische Praktiker sich fragt, wegen welches Leidens er am häufigsten um Hilfe angegangen wird, so muß er – absehend von der vielgestaltigen Angst – antworten: wegen psychischer Impotenz. Diese sonderbare Störung betrifft Männer von stark libidinösem Wesen und äußert sich darin, daß die Exekutivorgane der Sexualität die Ausführung des geschlechtlichen Aktes verweigern, obwohl sie sich vorher und nachher als intakt und leistungsfähig erweisen können und obwohl eine starke psychische Geneigtheit zur Ausführung des Aktes besteht. Die erste Anleitung zum Verständnis seines Zustandes erhält der Kranke selbst, wenn er die Erfahrung macht, daß ein solches Versagen nur beim Versuch mit gewissen Personen auftritt, während es bei anderen niemals in Frage kommt. Er weiß dann, daß es eine Eigenschaft des Sexualobjekts ist, von welcher die Hemmung seiner männlichen Potenz ausgeht, und berichtet manchmal, er habe die Empfindung eines Hindernisses in seinem Innern, die Wahrnehmung eines Gegenwillens, der die bewußte Absicht mit Erfolg störe. Er kann aber nicht erraten, was dies innere Hindernis ist und welche Eigenschaft des Sexualobjekts es zur Wirkung bringt. Hat er solches Versagen wiederholt erlebt, so urteilt er wohl in bekannter fehlerhafter Verknüpfung, die Erinnerung an das erste Mal habe als störende Angstvorstellung die Wiederholungen erzwungen; das erste Mal selbst führt er aber auf einen »zufälligen« Eindruck zurück.

Psychoanalytische Studien über die psychische Impotenz sind bereits von mehreren Autoren angestellt und veröffentlicht worden [Fußnote]M. Steiner (1907) – W. Stekel (1908) – Ferenczi (1908).. Jeder Analytiker kann die dort gebotenen Aufklärungen aus eigener ärztlicher Erfahrung bestätigen. Es handelt sich wirklich um die hemmende Einwirkung gewisser psychischer Komplexe, die sich der Kenntnis des Individuums entziehen. Als allgemeinsten Inhalt dieses pathogenen Materials hebt sich die nicht überwundene inzestuöse Fixierung an Mutter und Schwester hervor. Außerdem ist der Einfluß von akzidentellen peinlichen Eindrücken, die sich an die infantile Sexualbetätigung knüpfen, zu berücksichtigen und jene Momente, die ganz allgemein die auf das weibliche Sexualobjekt zu richtende Libido verringern [Fußnote]W. Stekel (1908, 191 ff.)..

Unterzieht man Fälle von greller psychischer Impotenz einem eindringlichen Studium mittels der Psychoanalyse, so gewinnt man folgende Auskunft über die dabei wirksamen psychosexuellen Vorgänge. Die Grundlage des Leidens ist hier wiederum – wie sehr wahrscheinlich bei allen neurotischen Störungen – eine Hemmung in der Entwicklungsgeschichte der Libido bis zu ihrer normal zu nennenden Endgestaltung. Es sind hier zwei Strömungen nicht zusammengetroffen, deren Vereinigung erst ein völlig normales Liebesverhalten sichert, zwei Strömungen, die wir als die *zärtliche* und die *sinnliche* voneinander unterscheiden können.

Von diesen beiden Strömungen ist die zärtliche die ältere. Sie stammt aus den frühesten Kinderjahren, hat sich auf Grund der Interessen des Selbsterhaltungstriebes gebildet und richtet sich auf die Personen der Familie und die Vollzieher der Kinderpflege. Sie hat von Anfang an Beiträge von den Sexualtrieben, Komponenten von erotischem Interesse mitgenommen, die schon in der Kindheit mehr oder minder deutlich sind, beim Neurotiker in allen Fällen durch die spätere Psychoanalyse aufgedeckt werden. Sie entspricht der *primären kindlichen Objektwahl*. Wir ersehen aus ihr, daß die Sexualtriebe ihre ersten Objekte in der Anlehnung an die Schätzungen der Ichtriebe finden, geradeso, wie die ersten Sexualbefriedigungen in Anlehnung an die zur Lebenserhaltung notwendigen Körperfunktionen erfahren werden. Die »Zärtlichkeit« der Eltern und Pflegepersonen, die ihren erotischen Charakter selten verleugnet (»das Kind ein erotisches Spielzeug«), tut sehr viel dazu, die Beiträge der Erotik zu den Besetzungen der Ichtriebe beim Kinde zu erhöhen und sie auf ein Maß zu bringen, welches in der späteren Entwicklung in Betracht kommen muß, besonders wenn gewisse andere Verhältnisse dazu ihren Beistand leihen.

Diese zärtlichen Fixierungen des Kindes setzen sich durch die Kindheit fort und nehmen immer wieder Erotik mit sich, welche dadurch von ihren sexuellen Zielen abgelenkt wird. Im Lebensalter der Pubertät tritt nun die mächtige »sinnliche« Strömung hinzu, die ihre Ziele nicht mehr verkennt. Sie versäumt es anscheinend niemals, die früheren Wege zu gehen und nun mit weit stärkeren Libidobeträgen die Objekte der primären infantilen Wahl zu besetzen. Aber da sie dort auf die unterdessen aufgerichteten Hindernisse der Inzestschranke stößt, wird sie das Bestreben äußern, von diesen real ungeeigneten Objekten möglichst bald den Übergang zu anderen, fremden Objekten zu finden, mit denen sich ein reales Sexualleben durchführen läßt. Diese fremden Objekte werden immer noch nach dem Vorbild (der Imago) der infantilen gewählt werden, aber sie werden mit der Zeit die Zärtlichkeit an sich ziehen, die an die früheren gekettet war. Der Mann wird Vater und Mutter verlassen – nach der biblischen Vorschrift – und seinem Weibe nachgehen, Zärtlichkeit und Sinnlichkeit sind dann beisammen. Die höchsten Grade von sinnlicher Verliebtheit werden die höchste psychische Wertschätzung mit sich bringen. (Die normale Überschätzung des Sexualobjekts von Seiten des Mannes.)

Für das Mißlingen dieses Fortschrittes im Entwicklungsgang der Libido werden zwei Momente maßgebend sein. Erstens das Maß von *realer Versagung*, welches sich der neuen Objektwahl entgegensetzen und sie für das Individuum entwerten wird. Es hat ja keinen Sinn, sich der Objektwahl zuzuwenden, wenn man überhaupt nicht wählen darf oder keine Aussicht hat, etwas Ordentliches wählen zu können. Zweitens das Maß der *Anziehung*, welches die zu

verlassenden infantilen Objekte äußern können und das proportional ist der erotischen Besetzung, die ihnen noch in der Kindheit zuteil wurde. Sind diese beiden Faktoren stark genug, so tritt der allgemeine Mechanismus der Neurosenbildung in Wirksamkeit. Die Libido wendet sich von der Realität ab, wird von der Phantasietätigkeit aufgenommen (Introversion), verstärkt die Bilder der ersten Sexualobjekte, fixiert sich an dieselben. Das Inzesthindernis nötigt aber die diesen Objekten zugewendete Libido, im Unbewußten zu verbleiben. Die Betätigung der jetzt dem Unbewußten angehörigen sinnlichen Strömung in onanistischen Akten tut das Ihrige dazu, um diese Fixierung zu verstärken. Es ändert nichts an diesem Sachverhalt, wenn der Fortschritt nun in der Phantasie vollzogen wird, der in der Realität mißglückt ist, wenn in den zur onanistischen Befriedigung führenden Phantasiesituationen die ursprünglichen Sexualobjekte durch fremde ersetzt werden. Die Phantasien werden durch diesen Ersatz bewußtseinsfähig, an der realen Unterbringung der Libido wird ein Fortschritt nicht vollzogen.

Es kann auf diese Weise geschehen, daß die ganze Sinnlichkeit eines jungen Menschen im Unbewußten an inzestuöse Objekte gebunden oder, wie wir auch sagen können, an unbewußte inzestuöse Phantasien fixiert wird. Das Ergebnis ist dann eine absolute Impotenz, die etwa noch durch die gleichzeitig erworbene wirkliche Schwächung der den Sexualakt ausführenden Organe versichert wird.

Für das Zustandekommen der eigentlich sogenannten psychischen Impotenz werden mildere Bedingungen erfordert. Die sinnliche Strömung darf nicht in ihrem ganzen Betrag dem Schicksal verfallen, sich hinter der zärtlichen verbergen zu müssen, sie muß stark oder ungehemmt genug geblieben sein, um sich zum Teil den Ausweg in die Realität zu erzwingen. Die Sexualbetätigung solcher Personen läßt aber an den deutlichsten Anzeichen erkennen, daß nicht die volle psychische Triebkraft hinter ihr steht. Sie ist launenhaft, leicht zu stören, oft in der Ausführung inkorrekt, wenig genüßreich. Vor allem aber muß sie der zärtlichen Strömung ausweichen. Es ist also eine Beschränkung in der Objektwahl hergestellt worden. Die aktiv gebliebene sinnliche Strömung sucht nur nach Objekten, die nicht an die ihr verpönten inzestuösen Personen mahnen; wenn von einer Person ein Eindruck ausgeht, der zu hoher psychischer Wertschätzung führen könnte, so läuft er nicht in Erregung der Sinnlichkeit, sondern in erotisch unwirksame Zärtlichkeit aus. Das Liebesleben solcher Menschen bleibt in die zwei Richtungen gespalten, die von der Kunst als himmlische und irdische (oder tierische) Liebe personifiziert werden. Wo sie lieben, begehren sie nicht, und wo sie begehren, können sie nicht lieben. Sie suchen nach Objekten, die sie nicht zu lieben brauchen, um ihre Sinnlichkeit von ihren geliebten Objekten fernzuhalten, und das sonderbare Versagen der psychischen Impotenz tritt nach den Gesetzen der »Komplexempfindlichkeit« und der »Rückkehr des Verdrängten« dann auf; wenn an dem zur Vermeidung des Inzests gewählten Objekt ein oft unscheinbarer Zug an das zu vermeidende Objekt erinnert.

Das Hauptschuttmittel gegen solche Störung, dessen sich der Mensch in dieser Liebesspaltung bedient, besteht in der psychischen *Erniedrigung* des Sexualobjektes, während die dem Sexualobjekt normalerweise zustehende Überschätzung dem inzestuösen Objekt und dessen Vertretungen reserviert wird. Sowie die Bedingung der Erniedrigung erfüllt ist, kann sich die Sinnlichkeit frei äußern, bedeutende sexuelle Leistungen und hohe Lust entwickeln. Zu diesem Ergebnis trägt noch ein anderer Zusammenhang bei. Personen, bei denen die zärtliche und die sinnliche Strömung nicht ordentlich zusammengefloßen sind, haben auch meist ein wenig verfeinertes Liebesleben; perverse Sexualziele sind bei ihnen erhalten geblieben, deren Nichterfüllung als empfindliche Lusteinbuße verspürt wird, deren Erfüllung aber nur am erniedrigten, geringgeschätzten Sexualobjekt möglich erscheint.

Die in dem ersten Beitrag **[Fußnote] »Über einen besonderen Typus der Objektwahl beim Manne«, S. 193, oben.** erwähnten Phantasien des Knaben, welche die Mutter zur Dirne herabsetzen, werden nun nach ihren Motiven verständlich. Es sind Bemühungen, die Kluft zwischen den beiden Strömungen des Liebeslebens wenigstens in der Phantasie zu überbrücken, die Mutter durch Erniedrigung zum Objekt für die Sinnlichkeit zu gewinnen.

## 2

Wir haben uns bisher mit einer ärztlich-psychologischen Untersuchung der psychischen Impotenz beschäftigt, welche in der Überschrift dieser Abhandlung keine Rechtfertigung findet. Es wird sich aber zeigen, daß wir dieser Einleitung bedurft haben, um den Zugang zu unserem eigentlichen Thema zu gewinnen.

Wir haben die psychische Impotenz reduziert auf das Nichtzusammentreffen der zärtlichen und der sinnlichen Strömung im Liebesleben und diese Entwicklungshemmung selbst erklärt durch die Einflüsse der starken Kindheitsfixierungen und der späteren Versagung in der Realität bei Dazwischenkunft der Inzestschranke. Gegen diese Lehre ist vor allem eines einzuwenden: sie gibt uns zu viel, sie erklärt uns, warum gewisse Personen an psychischer Impotenz leiden, läßt uns aber rätselhaft erscheinen, daß andere diesem Leiden entgehen konnten. Da alle in Betracht kommenden ersichtlichen Momente, die starke Kindheitsfixierung, die Inzestschranke und die Versagung in den Jahren der Entwicklung nach der Pubertät, bei so ziemlich allen Kulturmenschen als vorhanden anzuerkennen sind, wäre die Erwartung berechtigt, daß die psychische Impotenz ein allgemeines Kulturleiden und nicht die Krankheit einzelner sei.

Es läge nahe, sich dieser Folgerung dadurch zu entziehen, daß man auf den quantitativen Faktor der Krankheitsverursachung hinweist, auf jenes Mehr oder Minder im Beitrag der einzelnen Momente, von dem es abhängt, ob ein kenntlicher Krankheitserfolg zustande kommt oder nicht. Aber obwohl ich diese Antwort als richtig anerkennen möchte, habe ich doch nicht die Absicht, die Folgerung selbst hiemit abzuweisen. Ich will im Gegenteil die Behauptung aufstellen, daß die psychische Impotenz weit verbreiteter ist, als man glaubt, und daß ein gewisses Maß dieses Verhaltens tatsächlich das Liebesleben des Kulturmenschen charakterisiert.



Wenn man den Begriff der psychischen Impotenz weiter faßt und ihn nicht mehr auf das Versagen der Koitusaktion bei vorhandener Lustabsicht und bei intaktem Genitalapparat einschränkt, so kommen zunächst alle jene Männer hinzu, die man als Psychanästhetiker bezeichnet, denen die Aktion nie versagt, die sie aber ohne besonderen Lustgewinn vollziehen; Vorkommnisse, die häufiger sind, als man glauben möchte. Die psychoanalytische Untersuchung solcher Fälle deckt die nämlichen ätiologischen Momente auf, welche wir bei der psychischen Impotenz im engeren Sinne gefunden haben, ohne daß die symptomatischen Unterschiede zunächst eine Erklärung finden. Von den anästhetischen Männern führt eine leicht zu rechtfertigende Analogie zur ungeheuren Anzahl der frigiden Frauen, deren Liebesverhalten tatsächlich nicht besser beschrieben oder verstanden werden kann als durch die Gleichstellung mit der geräuschvolleren psychischen Impotenz des Mannes **[Fußnote]Wobei gerne zugestanden sein soll, daß die Frigidität der Frau ein komplexes, auch von anderer Seite her zugängliches Thema ist..**

Wenn wir aber nicht nach einer Erweiterung des Begriffes der psychischen Impotenz, sondern nach den Abschattungen ihrer. Symptomatologie ausschauen, dann können wir uns der Einsicht nicht verschließen, daß das Liebesverhalten des Mannes in unserer heutigen Kulturwelt überhaupt den Typus der psychischen Impotenz an sich trägt. Die zärtliche und die sinnliche Strömung sind bei den wenigsten unter den Gebildeten gehörig miteinander verschmolzen; fast immer fühlt sich der Mann in seiner sexuellen Betätigung durch den Respekt vor dem Weibe beeengt und entwickelt seine volle Potenz erst, wenn er ein erniedrigtes Sexualobjekt vor sich hat, was wiederum durch den Umstand mitbegründet ist, daß in seine Sexualziele perverse Komponenten eingehen, die er am geachteten Weibe zu befriedigen sich nicht getraut. Einen vollen sexuellen Genuß gewährt es ihm nur, wenn er sich ohne Rücksicht der Befriedigung hingeben darf, was er zum Beispiel bei seinem gesitteten Weibe nicht wagt. Daher rührt dann sein Bedürfnis nach einem erniedrigten Sexualobjekt, einem Weibe, das ethisch minderwertig ist, dem er ästhetische Bedenken nicht zuzutrauen braucht, das ihn nicht in seinen anderen Lebensbeziehungen kennt und beurteilen kann. Einem solchen Weibe widmet er am liebsten seine sexuelle Kraft, auch wenn seine Zärtlichkeit durchaus einem höherstehenden gehört. Möglicherweise ist auch die so häufig zu beobachtende Neigung von Männern der höchsten Gesellschaftsklassen, ein Weib aus niederem Stande zur dauernden Geliebten oder selbst zur Ehefrau zu wählen, nichts anderes als die Folge des Bedürfnisses nach dem erniedrigten Sexualobjekt, mit welchem psychologisch die Möglichkeit der vollen Befriedigung verknüpft ist.

Ich stehe nicht an, die beiden bei der echten psychischen Impotenz wirksamen Momente, die intensive inzestuöse Fixierung der Kindheit und die reale Versagung der Jünglingszeit, auch für dies so häufige Verhalten der kulturellen Männer im Liebesleben verantwortlich zu machen. Es klingt wenig anmutend und überdies paradox, aber es muß doch gesagt werden, daß, wer im Liebesleben wirklich frei und damit auch glücklich werden soll, den Respekt vor dem Weibe überwunden, sich mit der Vorstellung des Inzests mit Mutter oder Schwester befreundet haben muß. Wer sich dieser Anforderung gegenüber einer ernsthaften Selbstprüfung unterwirft, wird ohne Zweifel in sich finden, daß er den Sexualakt im Grunde doch als etwas Erniedrigendes beurteilt, was nicht nur leiblich befleckt und verunreinigt. Die Entstehung dieser Wertung, die er sich gewiß nicht gerne bekennt, wird er nur in jener Zeit seiner Jugend suchen können, in welcher seine sinnliche Strömung bereits stark entwickelt, ihre Befriedigung aber am fremden Objekt fast ebenso verboten war wie die am inzestuösen.

Die Frauen stehen in unserer Kulturwelt unter einer ähnlichen Nachwirkung ihrer Erziehung und überdies unter der Rückwirkung des Verhaltens der Männer. Es ist für sie natürlich ebensowenig günstig, wenn ihnen der Mann nicht mit seiner vollen Potenz entgegentritt, wie wenn die anfängliche Überschätzung der Verliebtheit nach der Besitzergreifung von Geringschätzung abgelöst wird. Von einem Bedürfnis nach Erniedrigung des Sexualobjekts ist bei der Frau wenig zu bemerken; im Zusammenhange damit steht es gewiß, wenn sie auch etwas der Sexualüberschätzung beim Manne Ähnliches in der Regel nicht zustande bringt. Die lange Abhaltung von der Sexualität und das Verweilen der Sinnlichkeit in der Phantasie hat für sie aber eine andere bedeutsame Folge. Sie kann dann oft die Verknüpfung der sinnlichen Betätigung mit dem Verbot nicht mehr auflösen und erweist sich als psychisch impotent, d. h. frigid, wenn ihr solche Betätigung endlich gestattet wird. Daher rührt bei vielen Frauen das Bestreben, das Geheimnis noch bei erlaubten Beziehungen eine Weile festzuhalten, bei anderen die Fähigkeit, normal zu empfinden, sobald die Bedingung des Verbots in einem geheimen Liebesverhältnis wiederhergestellt ist; dem Manne untreu, sind sie imstande, dem Liebhaber eine Treue zweiter Ordnung zu bewahren.

Ich meine, die Bedingung des Verbotenen im weiblichen Liebesleben ist dem Bedürfnis nach Erniedrigung des Sexualobjekts beim Manne gleichzustellen. Beide sind Folgen des langen Aufschubes zwischen Geschlechtsreife und Sexualbetätigung, den die Erziehung aus kulturellen Gründen fordert. Beide suchen die psychische Impotenz aufzuheben, welche aus dem Nichzusammentreffen zärtlicher und sinnlicher Regungen resultiert. Wenn der Erfolg der nämlichen Ursachen beim Weibe so sehr verschieden von dem beim Manne ausfällt, so läßt sich dies vielleicht auf einen anderen Unterschied im Verhalten der beiden Geschlechter zurückführen. Das kulturelle Weib pflegt das Verbot der Sexualbetätigung während der Wartezeit nicht zu überschreiten und erwirbt so die innige Verknüpfung zwischen Verbot und Sexualität. Der Mann durchbricht zumeist dieses Verbot unter der Bedingung der Erniedrigung des Objekts und nimmt daher diese Bedingung in sein späteres Liebesleben mit.

Angesichts der in der heutigen Kulturwelt so lebhaften Bestrebungen nach einer Reform des Sexuallebens ist es nicht überflüssig, daran zu erinnern, daß die psychoanalytische Forschung Tendenzen so wenig kennt wie irgendeine andere. Sie will nichts anderes als Zusammenhänge aufdecken, indem sie Offenkundiges auf Verborgenes zurückführt. Es soll ihr dann recht sein, wenn die Reformen sich ihrer Ermittlungen bedienen, um Vorteilhafteres an



Stelle des Schädlichen zu setzen. Sie kann aber nicht vorhersagen, ob andere Institutionen nicht andere, vielleicht schwerere Opfer zur Folge haben müßten.

### 3

Die Tatsache, daß die kulturelle Zügelung des Liebeslebens eine allgemeinste Erniedrigung der Sexualobjekte mit sich bringt, mag uns veranlassen, unseren Blick von den Objekten weg auf die Triebe selbst zu lenken. Der Schaden der anfänglichen Versagung des Sexualgenusses äußert sich darin, daß dessen spätere Freigabe in der Ehe nicht mehr voll befriedigend wirkt. Aber auch die uneingeschränkte Sexualfreiheit von Anfang an führt zu keinem besseren Ergebnis. Es ist leicht festzustellen, daß der psychische Wert des Liebesbedürfnisses sofort sinkt, sobald ihm die Befriedigung bequem gemacht wird. Es bedarf eines Hindernisses, um die Libido in die Höhe zu treiben, und wo die natürlichen Widerstände gegen die Befriedigung nicht ausreichen, haben die Menschen zu allen Zeiten konventionelle eingeschaltet, um die Liebe genießen zu können. Dies gilt für Individuen wie für Völker. In Zeiten, in denen die Liebesbefriedigung keine Schwierigkeiten fand, wie etwa während des Niederganges der antiken Kultur, wurde die Liebe wertlos, das Leben leer, und es bedurfte starker Reaktionsbildungen, um die unentbehrlichen Affektwerte wiederherzustellen. In diesem Zusammenhange kann man behaupten, daß die asketische Strömung des Christentums für die Liebe psychische Wertungen geschaffen hat, die ihr das heidnische Altertum nie verleihen konnte. Zur höchsten Bedeutung gelangte sie bei den asketischen Mönchen, deren Leben fast allein von dem Kampfe gegen die libidinöse Versuchung ausgefüllt war.

Man ist gewiß zunächst geneigt, die Schwierigkeiten, die sich hier ergeben, auf allgemeine Eigenschaften unserer organischen Triebe zurückzuführen. Es ist gewiß auch allgemein richtig, daß die psychische Bedeutung eines Triebes mit seiner Versagung steigt. Man versuche es, eine Anzahl der allerdifferenziertesten Menschen gleichmäßig dem Hungern auszusetzen. Mit der Zunahme des gebieterischen Nahrungsbedürfnisses werden alle individuellen Differenzen sich verwischen und an ihrer Statt die uniformen Äußerungen des einen ungestillten Triebes auftreten. Aber trifft es auch zu, daß mit der Befriedigung eines Triebes sein psychischer Wert allgemein so sehr herabsinkt? Man denke z. B. an das Verhältnis des Trinkers zum Wein. Ist es nicht richtig, daß dem Trinker der Wein immer die gleiche toxische Befriedigung bietet, die man mit der erotischen so oft in der Poesie verglichen hat und auch vom Standpunkte der wissenschaftlichen Auffassung vergleichen darf? Hat man je davon gehört, daß der Trinker genötigt ist, sein Getränk beständig zu wechseln, weil ihm das gleichbleibende bald nicht mehr schmeckt? Im Gegenteil, die Gewöhnung knüpft das Band zwischen dem Manne und der Sorte Wein, die er trinkt, immer enger. Kennt man beim Trinker ein Bedürfnis, in ein Land zu gehen, in dem der Wein teurer oder der Weingenuß verboten ist, um seiner sinkenden Befriedigung durch die Einschlebung solcher Erschwerungen aufzuhelfen? Nichts von alledem. Wenn man die Äußerungen unserer großen Alkoholiker, z. B. Böcklins, über ihr Verhältnis zum Wein anhört **[Fußnote]G. Flörke (1902, 16).**, es klingt wie die reinste Harmonie, ein Vorbild einer glücklichen Ehe. Warum ist das Verhältnis des Liebenden zu seinem Sexualobjekt so sehr anders?

Ich glaube, man müßte sich, so befremdend es auch klingt, mit der Möglichkeit beschäftigen, daß etwas in der Natur des Sexualtriebes selbst dem Zustandekommen der vollen Befriedigung nicht günstig ist. Aus der langen und schwierigen Entwicklungsgeschichte des Triebes heben sich sofort zwei Momente hervor, die man für solche Schwierigkeit verantwortlich machen könnte. Erstens ist infolge des zweimaligen Ansatzes zur Objektwahl mit Dazwischenkunft der Inzestschranke das endgültige Objekt des Sexualtriebes nie mehr das ursprüngliche, sondern nur ein Surrogat dafür. Die Psychoanalyse hat uns aber gelehrt: wenn das ursprüngliche Objekt einer Wunschregung infolge von Verdrängung verlorengegangen ist, so wird es häufig durch eine unendliche Reihe von Ersatzobjekten vertreten, von denen doch keines voll genügt. Dies mag uns die Unbeständigkeit in der Objektwahl, den »Reizhunger« erklären, der dem Liebesleben der Erwachsenen so häufig eignet.

Zweitens wissen wir, daß der Sexualtrieb anfänglich in eine große Reihe von Komponenten zerfällt – vielmehr aus einer solchen hervorgeht –, von denen nicht alle in dessen spätere Gestaltung aufgenommen werden können, sondern vorher unterdrückt oder anders verwendet werden müssen. Es sind vor allem die koprophilen Triebanteile, die sich als unverträglich mit unserer ästhetischen Kultur erwiesen, wahrscheinlich, seitdem wir durch den aufrechten Gang unser Riechorgan von der Erde abgehoben haben; ferner ein gutes Stück der sadistischen Antriebe, die zum Liebesleben gehören. Aber alle solche Entwicklungsvorgänge betreffen nur die oberen Schichten der komplizierten Struktur. Die fundamentalen Vorgänge, welche die Liebeserregung liefern, bleiben ungeändert. Das Exkrementelle ist allzu innig und untrennbar mit dem Sexuellen verwachsen, die Lage der Genitalien – *inter urinas et faeces* – bleibt das bestimmende unveränderliche Moment. Man könnte hier, ein bekanntes Wort des großen Napoleon variierend, sagen: die Anatomie ist das Schicksal. Die Genitalien selbst haben die Entwicklung der menschlichen Körperformen zur Schönheit nicht mitgemacht, sie sind tierisch geblieben, und so ist auch die Liebe im Grunde heute ebenso animalisch, wie sie es von jeher war. Die Liebestriebe sind schwer erziehbar, ihre Erziehung ergibt bald zuviel, bald zuwenig. Das, was die Kultur aus ihnen machen will, scheint ohne fühlbare Einbuße an Lust nicht erreichbar, die Fortdauer der unverwerteten Regungen gibt bei der Sexualtätigkeit als Unbefriedigung zu erkennen.

So müßte man sich denn vielleicht mit dem Gedanken befreunden, daß eine Ausgleichung der Ansprüche des Sexualtriebes mit den Anforderungen der Kultur überhaupt nicht möglich ist, daß Verzicht und Leiden sowie in weitester Ferne die Gefahr des Erlöschens des Menschengeschlechts infolge seiner Kulturentwicklung nicht abgewendet werden können. Diese trübe Prognose ruht allerdings auf der einzigen Vermutung, daß die kulturelle Unbefriedigung die notwendige Folge gewisser Besonderheiten ist, welche der Sexualtrieb unter dem Drucke der Kultur angenommen hat. Die nämliche Unfähigkeit des Sexualtriebes, volle Befriedigung zu ergeben, sobald er den

ersten Anforderungen der Kultur unterlegen ist, wird aber zur Quelle der großartigsten Kulturleistungen, welche durch immer weitergehende Sublimierung seiner Triebkomponenten bewerkstelligt werden. Denn welches Motiv hätten die Menschen, sexuelle Triebkräfte anderen Verwendungen zuzuführen, wenn sich aus denselben bei irgendeiner Verteilung volle Lustbefriedigung ergeben hätte? Sie kämen von dieser Lust nicht wieder los und brächten keinen weiteren Fortschritt zustande. So scheint es, daß sie durch die unausgleichbare Differenz zwischen den Anforderungen der beiden Triebe – des sexuellen und des egoistischen – zu immer höheren Leistungen befähigt werden, allerdings unter einer beständigen Gefährdung, welcher die Schwächeren gegenwärtig in der Form der Neurose erliegen.

Die Wissenschaft hat weder die Absicht zu schrecken noch zu trösten. Aber ich bin selbst gern bereit zuzugeben, daß so weittragende Schlußfolgerungen wie die obenstehenden auf breiterer Basis aufgebaut sein sollten und daß vielleicht andere Entwicklungseinrichtungen der Menschheit das Ergebnis der hier isoliert behandelten zu korrigieren vermögen.

Je voudrais poser d'abord les limites de ce que je voudrais faire aujourd'hui.  
Je veux dire dans cette leçon même, vous énoncer ce que je vous montrerai aujourd'hui, et d'abord en abordant l'exemple de l'interprétation d'un rêve, ainsi que l'usage de ce que conventionnellement nous appelons depuis quelques temps « *le graphe* ».

Comme je ne poursuis pas ce discours, si j'ose m'exprimer ainsi, simplement au-dessus de vos têtes, j'aimerais que s'établisse à travers lui une certaine communication, comme on dit.

Je n'ai pas été sans avoir écho des difficultés que déjà vous-mêmes la dernière fois...  
c'est-à-dire à un moment où il était loin d'être pour tous nouveau  
...avez éprouvées, et ce que la reposition de ce graphe a constitué encore pour certains.

Pour beaucoup même, il reste, ne disons pas encore maniable puisqu'à la vérité ce qui n'est pas extraordinaire, ce graphe, nous l'avons construit ensemble l'année dernière, c'est-à-dire mis au point progressivement, vous l'avez vu en quelque sorte s'édifier dans les besoins d'une certaine formulation centrée autour de ce que j'ai appelé *les formations de l'inconscient*.

Que vous ne puissiez pas, comme certains le remarquent, vous apercevoir que son usage n'est pas encore pour vous univoque, il n'y a pas lieu de s'en étonner puisque précisément une partie de ce que nous aurons à articuler cette année sur le désir nous en montrera l'utilité et du même coup, nous en enseignera le maniement.

Il s'agit donc d'abord de sa compréhension.  
C'est cela même qui semble faire pour *un certain nombre...*  
à différents degrés, peut-être même  
moins qu'ils ne l'émettent eux-mêmes  
...qui semble faire difficulté.

À propos de ce terme de « compréhension » je voudrais faire remarquer...

je vous assure qu'il n'y a là nulle ironie  
...que c'est un terme problématique.  
S'il y en a parmi vous qui comprennent toujours, en tout état de cause et à tout instant ce qu'ils font, je les félicite et les envie.  
Ce n'est pas ce qui correspond, même après vingt cinq ans d'exercice, à mon expérience et, à la vérité il nous montre assez les dangers qu'il comporte en lui-même, danger d'*illusion* de toute compréhension, pour que je pense, il ne soit douteux que ce que je cherche à vous montrer, ce n'est pas tellement de comprendre ce que je fais, que de le savoir.

Ce n'est pas toujours la même chose, cela peut ne pas se confondre, et vous verrez justement qu'il y a des raisons internes pour que ça ne se confonde pas, à savoir que vous puissiez dans certains cas savoir ce que vous faites, savoir où vous en êtes, sans toujours savoir comprendre, au moins immédiatement, de quoi il s'agit. Le graphe est précisément fait pour cet usage de repérage, il est destiné à annoncer tout de suite quelque chose.

Je pense aujourd'hui, si j'en ai le temps, pouvoir commencer de voir par exemple comment ce graphe, et je crois seulement ce graphe ou quelque chose, bien entendu, d'analogue...

ce n'est pas à l'uniforme sous lequel  
il puisse être présenté qu'il faut s'attacher  
...vous paraîtra d'un usage éminent pour distinguer...

je dis cela pour susciter votre intérêt  
...pour distinguer par des positions, des situations différentes, trois phases que, je dois dire, il n'est que trop fréquent que vous confondiez au point de *glisser* sans précautions de l'une à l'autre, le *refoulé* par exemple.

Nous aurons à dire des choses, ou simplement à prendre la façon dont FREUD lui-même le définit. Le *refoulé*, le *désir* et l'*inconscient*.

Refaisons-le au moins à petits pas, avant de le mettre en application, pour qu'il ne soit pas douteux que ce qui représente au moins ce que nous appellerons les deux étages, encore que bien entendu...  
et c'est même cela qui serait la  
difficulté pour beaucoup d'entre vous  
...ces deux étages ne correspondent en rien à ce qui d'habitude vous est présenté au niveau de ce que je pourrais appeler l'architectonie des fonctions supérieures et inférieures, automatismes et fonctions de synthèse.

C'est justement parce que vous ne la retrouvez pas que ces deux étages vous *embarrassent*, et c'est pourquoi je vais essayer de les réarticuler devant vous, puisqu'il semble que *le second étage* de la construction...  
étage évidemment abstraitement défini,  
parce que comme ce graphe est un discours,  
on ne peut pas tout dire en même temps  
...ce second étage, qui n'est pas forcément une seconde étape, fait pour certains difficulté.

Je reprends donc les choses.  
Quel est le but de ce graphe ?  
C'est de montrer les rapports, pour nous essentiels, en tant que nous sommes analystes, du sujet parlant avec le signifiant.

En fin de compte, la question autour de laquelle se divisent ces deux étages est la même, pour lui le sujet parlant...  
c'est un bon signe  
...est la même que pour nous.

Je disais à l'instant : *savons-nous* ce que nous faisons ?  
Eh bien lui aussi sait-il ou non ce qu'il fait en parlant ? Ce qui veut dire :  
peut-il se signifier efficacement son action de signification ?

C'est justement autour de cette question que se répartissent ces deux étages dont je vous dis tout de suite...

parce que cela semble la dernière fois avoir échappé à certains

...je vous le dis tout de suite, dont il faut penser qu'ils fonctionnent tous les deux en même temps dans le moindre acte de parole, et vous verrez ce que j'entends, et où j'étends le terme « *acte de parole* ».

En d'autres termes, si vous pensez aux procès de ce qui se passe dans le sujet...

dans le sujet en tant qu'intervient dans son activité le signifiant

...il faut que vous pensiez ceci...

que j'ai eu l'occasion d'articuler pour l'un d'entre vous à qui je donnais un petit supplément d'explications après mon séminaire, et si je vous le souligne, c'est parce que mon interlocuteur m'a fait remarquer ce que pouvait avoir pour lui de non-aperçu ce que je vais vous dire

...c'est à savoir par exemple ceci :

ce qu'il faut que vous considériez, c'est que les procès en question partent en même temps des quatre points :  $\Delta$ , A, d, D.

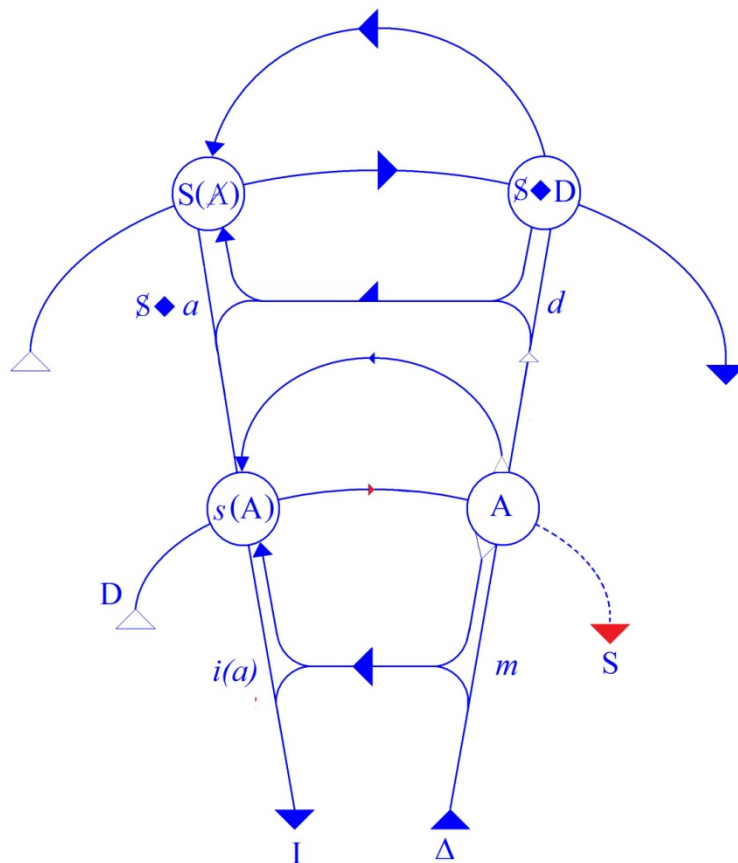
C'est-à-dire...

vous allez voir ce qu'est cet appoint aujourd'hui de mon exposé

...dans ce rapport respectivement :

- l'intention du sujet [ $\Delta$ ],
- le sujet en tant que je parlant [A],
- l'acte de la demande [D],
- et ceci [d] que nous appellerons tout à l'heure d'un certain nom et que je laisse pour l'instant réservé.

Les procès donc sont simultanés dans ces quatre *trajets* : D- $\Delta$ -I-S(A), je pense que c'est assez appuyé.



Il y a donc deux étages dans le fait que le sujet fait quelque chose qui est en rapport avec l'action prévalente, la structure prévalente du signifiant .

À l'étage inférieur il reçoit, il subit cette *structure*. Ceci est spécialement apparent.

Entendez bien tout ce que je dis, parce que cela n'a rien d'improvisé, et c'est pour cela que ceux qui prennent des notes sont ceux qui sont dans le vrai.

Ceci prend sa valeur d'être spécialement - pas uniquement mais spécialement - illustré .

Je veux dire que c'est là que c'est spécialement compréhensible, mais du même coup, d'abord c'est cela aussi qui peut faire que vous n'en voyez pas toute la généralité, à savoir que cela engendre certaines incompréhensions.

Dites-vous le tout de suite, chaque fois que vous comprendrez, c'est là que commence le danger.

C'est spécialement que ceci prend sa valeur dans le contexte...

je dis le contexte de *la demande*  
...c'est dans ce contexte que le sujet en tant qu'ici, à ce niveau, à cet étage, la ligne de *l'intentionnalité du sujet*, ce que nous supposons être le sujet...

- un sujet tant qu'il n'est pas devenu le sujet parlant,
- tant qu'il est le sujet dont on parle toujours, dont je dirais même, on parle jusqu'ici, car je ne sache pas que personne en ait jamais vraiment bien fait la distinction comme j'essaie ici de vous l'introduire
- le sujet de la connaissance pour tout dire,
- le sujet corrélatif de l'objet,
- le sujet autour de quoi tourne l'éternelle question de l'idéalisme, et qui est lui-même un sujet idéal,

...a toujours quelque chose de problématique, à savoir qu'après tout comme on l'a remarqué et comme son nom l'indique [sub-jectum], il n'est que *supposé*.

Il n'en est pas de même, vous le verrez, pour *le sujet qui parle*, qui s'impose avec une complète nécessité.

Le sujet donc, dans le contexte de *la demande*, c'est le premier état si je puis dire *informe* de notre sujet à nous, de celui dont nous essayons d'articuler par ce graphe les conditions d'existence.  
Ce sujet n'est pas autre chose que *le sujet du besoin*, car c'est ce qu'il exprime dans *la demande*, et je n'ai pas besoin d'y revenir une fois de plus.

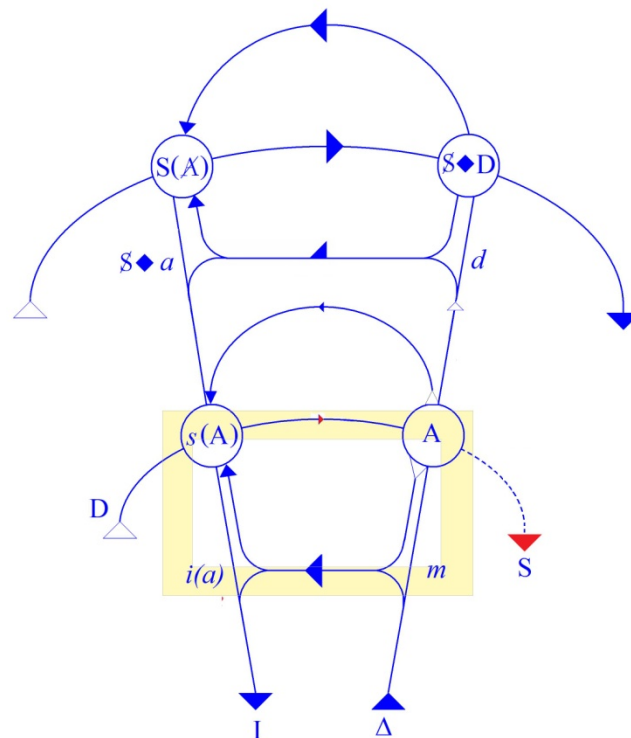
Tout mon point de départ consiste à montrer comment cette demande du sujet est du même coup, profondément modifiée par le fait que le besoin doit passer par les défilés du signifiant.



Je n'insiste pas plus parce que je le suppose acquis, mais je veux simplement à ce propos vous faire remarquer ceci :

que c'est précisément dans cet échange qui se produit entre la position primitive inconstituée du *sujet du besoin* et les conditions structurales imposées par le signifiant, que réside ce qui se produit et qui est ici sur ce schéma représenté par le fait :

- que la ligne  $D \rightarrow S$  est pleine jusqu'en  $A$ , alors que plus loin elle reste fragmentée,
- qu'inversement c'est en tant qu'antérieure à  $s(A)$  que la ligne dite d'intentionnalité...  
     dans l'occasion du sujet  
     ...est fragmentée et qu'elle n'est pleine qu'après, disons spécialement dans ce segment  $s(A) \rightarrow I$ , et même provisoirement...  
     car c'est secondairement que  
     j'aurai à insister là-dessus  
     ...dans celui-ci :  
     en tant que vous n'avez pas à tenir compte de la ligne :  $A \rightarrow m \rightarrow i(a) \rightarrow s(A)$ .



Pourquoi en est-il ainsi ?

Il faut tout de même que je ne m'attarde pas éternellement sur ce graphe, d'autant plus que nous aurons à y revenir.

Qu'est-ce que représente, en d'autres termes, cette *continuité de la ligne* jusqu'en ce point **A** dont vous savez que c'est le lieu du code, *le lieu où gît le trésor de la langue* dans sa synchronie, je veux dire *la somme des éléments taxématiques* ? Sans quoi il n'y a pas moyen de communiquer entre des êtres qui sont soumis aux conditions du langage.

Ce que représente *la continuité de la ligne* **D→S** jusqu'au point **A** est ceci :

c'est cette synchronie de l'organisation systématique de la langue.

Je veux dire que synchroniquement, il est donné là comme un système, comme *un ensemble* à l'intérieur duquel chacun de *ces éléments* a sa valeur en tant que distinct des autres, des autres signifiants, des autres *éléments* du système.

C'est là, je vous le répète, le point ressort de tout ce que nous articulons concernant la communication.

C'est ceci qui est toujours oublié dans les théories de la communication, c'est que ce qui est communiqué n'est pas *le signe d'autre chose*, et c'est simplement *le signe de ce que c'est la place où un autre signifiant n'est pas*.

C'est de la solidarité de ce système...

synchronique en tant que reposant au lieu du code  
...que le discours de la demande en tant qu'antérieur  
au code prend sa solidité.

En d'autres termes, que dans *la diachronie*...

c'est-à-dire dans le développement de ce discours  
...apparaît ceci qui s'appelle « *minimum de durée exigible pour la satisfaction* »...

fût-elle ce qu'on appelle une satisfaction  
magique, du moins de refus  
...à savoir le temps de parler.

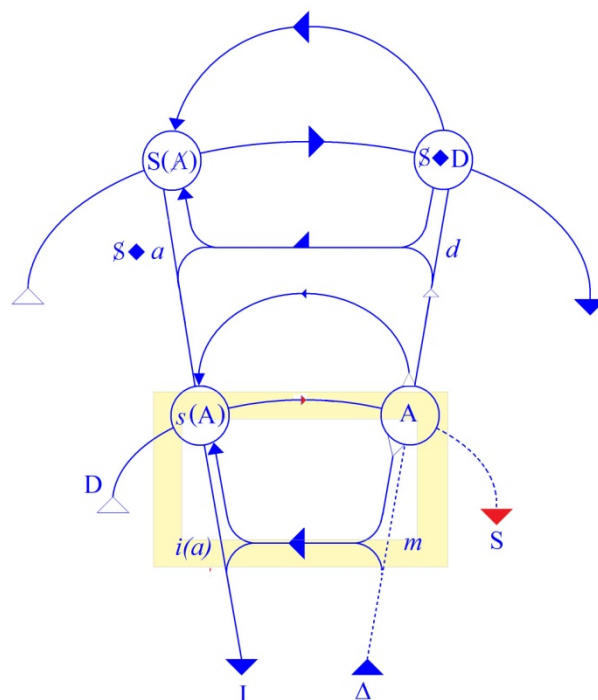
C'est en raison de ce rapport que la ligne du discours signifiant...

du discours signifiant de la demande  
...qui de lui-même...

puisqu'il est composé de signifiants  
...devrait ici apparaître et se représenter sous  
la forme fragmentée que nous voyons subsister ici...

à savoir sous la forme d'une succession d'éléments  
discrets, donc séparés par des intervalles  
...c'est en fonction de *la solidité synchronique du code* auquel  
ces éléments successifs sont empruntés que se conçoit  
*cette solidité de l'affirmation diachronique* et la constitution de  
ce qu'on appelle dans l'articulation de la demande,  
le temps de la formule.

Donc c'est antérieurement au code, ou en-deçà du code  
que cette ligne se présente comme continue. Par  
contre ce que représente ici ce graphe par la ligne  
fragmentée qui est celle de *l'intentionnalité* du sujet,  
qu'est-ce que c'est ?

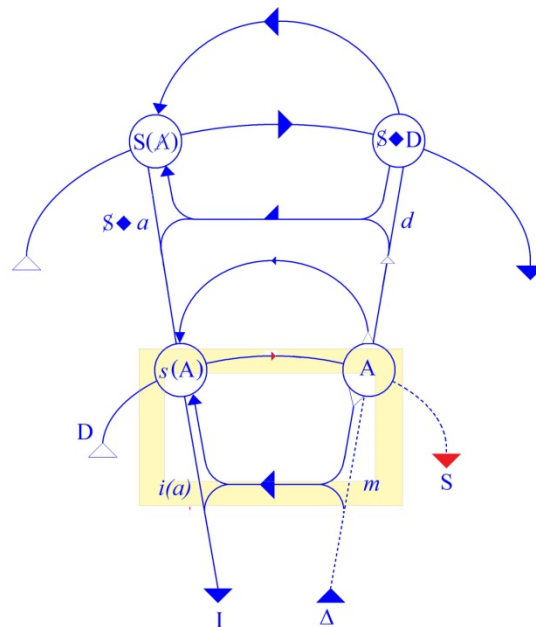


Observons que déjà le fait d'affirmer le contexte de  
la demande simplifie la diversité supposée du sujet,  
à savoir ceci qui se présente comme essentiellement  
mouvant des moments, des variations de ce point.

Vous le savez, ce problème de la continuité du sujet s'est posé depuis longtemps aux psychologues. C'est à savoir pourquoi un être essentiellement livré à ce qu'on peut appeler les intermittences...

non pas simplement du cœur comme on l'a dit, mais de bien d'autres choses ...peut se poser et s'affirmer comme un *moi*.

C'est là le problème dont il s'agit, et assurément déjà la mise en jeu d'un besoin dans la demande est déjà quelque chose qui le simplifie, ce sujet, par rapport aux interférences plus ou moins chaotiques, plus au moins hasardeuses entre eux des différents besoins.



Ce que représente l'apparition sur ce schéma de la forme fragmentée qui représente la première partie de la ligne  $\Delta \rightarrow I$ , ici jusqu'en ce  $A$ , c'est autre chose, c'est la rétroaction sur cette mouvance à la fois continue et discontinue, assurément confuse, nous devons la supposer être celle de la forme primitive de la manifestation primitive de la tendance.

C'est la rétroaction sur elle précisément de la forme d'éléments discrets que lui impose le discours, c'est ce qu'elle subit rétroactivement de la discursivité, c'est pourquoi dans cette ligne, c'est en-deça, non pas du code mais du message lui-même, que la ligne apparaît dans sa forme fragmentée.

Ce qui se produit au-delà, c'est ce que j'ai déjà suffisamment souligné à d'autres moments pour y passer vite maintenant, c'est ceci : c'est *l'identification* qui en résulte du sujet à l'autre de la demande en tant que celui-ci est tout-puissant.

Je ne pense pas que ce soit un thème sur lequel j'ai besoin de revenir, que celui de l'omnipotence tantôt à la pensée, tantôt à la parole dans l'expérience analytique.

À ceci près que je vous ai fait remarquer combien il était abusif de le mettre dans la position dépréciative que prend d'habitude le psychologue... pour autant qu'il est toujours plus ou moins, au sens original du terme, un pédant ...de le mettre à la charge du sujet alors que l'omnipotence dont il s'agit, c'est celle de l'autre en tant qu'il dispose de la somme des signifiants, tout simplement.

En d'autres termes, pour donner le sentiment que nous ne nous éloignons pas de quelque chose de concret en articulant les choses ainsi, je vais désigner très expressément ce que je veux dire par là dans *l'évolution*, dans le *développement*, dans l'*acquisition* du langage, dans les rapports enfant-mère, pour le dire enfin : c'est très précisément ceci que le quelque chose dont il s'agit et sur quoi repose cette identification primaire que je désigne par le segment *s(A)*, *signifié de A*, et qui aboutit au premier « *noyau* »...

comme on s'exprime couramment dans l'analyse sous la plume de Monsieur GLOVER, vous verrez cela articulé : « *le premier noyau de la formation du moi* » ...le noyau de l'identification auquel cela aboutit, ce processus, il s'agit de ce qui se produit pour autant que la mère n'est pas simplement celle qui donne *le sein*, je vous l'ai dit, elle est aussi celle qui donne *le seing* de l'articulation signifiante, et pas seulement pour autant qu'elle *parle* à l'enfant... comme il est bien manifeste qu'elle lui parle, et bien avant qu'elle puisse présumer qu'il y entend quelque chose, de même qu'il y entend quelque chose bien avant qu'elle ne se l'imagine

...mais pour autant que toutes sortes de jeux de la mère, les jeux par exemple d'occultation qui si vite déchaînent chez l'enfant le sourire, voire le rire sont à proprement parler déjà une action symbolique au cours de laquelle ce qu'elle lui révèle, c'est justement la fonction du symbole en tant que révélateur.

Elle lui révèle dans ces jeux d'occultation, à faire disparaître quelque chose ou à le faire reparaître, à faire disparaître son propre visage ou à le faire reparaître, ou à cacher la figure de l'enfant ou à la découvrir : elle lui révèle la fonction révélatrice. C'est déjà une fonction au *second degré* dont il s'agit. C'est à l'intérieur de ceci que se font ces premières identifications à ce qu'on appelle dans l'occasion la mère...

la mère comme toute-puissante  
...et vous le voyez, ceci a une autre portée que la pure et simple satisfaction du besoin.

Passons au *second étage* de ce graphe, celui donc que la dernière fois, il semble, au moins pour certains, que la présentation a fait quelques difficultés. Ce second étage du graphe est autre chose que le sujet en tant qu'il passe sous les défilés de l'articulation signifiante. C'est le sujet qui assume l'acte de parler : c'est le sujet en tant que « *je* », encore ici me faut-il me suspendre à quelque articulation de réserve essentielle.

Après tout ce « *je* », je ne m'y attarderai pas, je vais vous le faire remarquer, à l'origine ce « *je* »...  
*alors que j'y ai fait allusion dans quelque développement*  
...n'est pas notre affaire, c'est pourtant le « *je* » du « *Je pense donc je suis* ».

Sachez simplement qu'il s'agit ici d'une parenthèse, toutes les difficultés qui m'ont été soumises me l'ont été à propos du « *Je pense donc je suis* », c'est à savoir que ceci n'avait aucune valeur probante puisque le « *je* » a déjà été mis dans le « *Je pense* » et qu'il n'y a après tout qu'un *cogitatum*, *ça pense*, et pourquoi donc serait-ce « *je* » là-dedans ?

Je crois que toutes les difficultés ici se sont élevées précisément de cette non distinction des deux sujets, telle que d'abord je vous l'ai articulée.

C'est à savoir que plus ou moins - d'abord - je pense que plus ou moins à tort on se reporte, dans cette expérience à laquelle nous convie le philosophe, à la confrontation du sujet à un objet, par conséquent à un objet imaginaire parmi lesquels il n'est pas étonnant que le « *je* » ne s'avère être qu'un objet parmi les autres <sup>8</sup>.

Si au contraire nous poussons la question au niveau du sujet défini comme parlant, la question va prendre une tout autre portée, comme la phénoménologie que je vais simplement vous indiquer maintenant va vous le montrer.

Pour ceux qui veulent des références concernant toute cette discussion autour du « *je* », du *cogito*, je vous rappelle qu'il y a un article déjà cité de M. SARTRE dans les *Recherches philosophiques* <sup>9</sup>.

Le « *je* » dont il s'agit n'est pas simplement le « *je* » articulé dans le discours, le « *je* » en tant qu'il se prononce dans le discours et ce que les linguistes appellent, au moins depuis quelque temps, un *shifter*.

C'est un sémantème qui n'a pas d'emploi articulable qu'en fonction du *code*, je veux dire en fonction purement et simplement du *code* articulable *lexicalement*. C'est à savoir que comme l'expérience la plus simple le montre :

- le « *je* » ne se rapporte jamais à quelque chose qui puisse être défini en fonction d'autres éléments du code dont un sémantème, mais simplement en fonction de l'acte du message.
- Le « *je* » désigne celui qui est le support du message, c'est-à-dire quelqu'un qui varie à chaque instant.

---

<sup>8</sup> Cf. Hegel : La phénoménologie de l'Esprit, Aubier Montaigne, 1941, trad. Jean Hyppolite.

<sup>9</sup> Jean-Paul Sartre : La Transcendance de l'ego, in Recherches philosophiques, Vol. VI, 1936-1937.

Ce n'est pas plus malin que cela, mais je vous ferai remarquer que ce qu'il en résulte, c'est que ce « *je* » est essentiellement, donc, distinct à partir de ce moment là, comme je vais vous le faire très vite sentir, de ce qu'on peut appeler le sujet véritable de l'acte de parler en tant que tel, et c'est même ce qui donne au discours en « *je* » le plus simple, je dirais une toujours présomption de *discours indirect*.

Je veux dire que ce « *je* » pourrait très facilement être suivi dans le discours même d'une parenthèse : « *je qui parle* » ou « *je dis que* », ceci qui d'ailleurs est rendu très évident...

comme d'autres l'ont remarqué avant moi  
...par le fait qu'un discours qui formule « *je dis que* », et qui rajoute ensuite : « *et je le répète* », ne dit pas dans ce « *je le répète* » quelque chose d'inutile car c'est justement pour distinguer les deux « *je* » qui sont en question :

- *celui qui a dit que...*
- et *celui qui adhère* à ce que « *celui qui a dit que...* » a dit.

En d'autres termes encore, je veux simplement...

s'il faut d'autres exemples

pour vous le faire sentir

...vous suggérer la différence qu'il y a entre le « *je* » de « *je vous aime* » ou de « *je t'aime* » et le « *je* » de « *je suis là* ».

Le « *je* » dont il s'agit est particulièrement sensible justement en raison de la structure que j'évoque, là où il est pleinement occulté.

Et là où il est pleinement occulté c'est dans ces formes du discours qui réalisent ce que j'appellerai « *la fonction vocative* », c'est-à-dire celles qui ne font apparaître dans leur structure signifiante que le destinataire n'est absolument pas le « *je* ».

C'est le « *je* » du « *lève-toi et marche* », c'est ce même « *je* » fondamental qui se retrouve dans n'importe quelle forme vocative impérative et un certain nombre d'autres.



Je les mets toutes provisoirement *sous le titre de vocatif* :

- c'est le « *je* » si vous voulez, vocatif,
- c'est le « *je* » dont je vous ai déjà parlé au moment du séminaire du Président SCHREBER, parce qu'il était essentiel à faire apparaître...
  - je ne sais pas si à ce moment là j'y suis pleinement parvenu, je ne l'ai même pas repris dans ce que j'ai donné concernant le *résumé de mon séminaire* sur le Président SCHREBER...c'est le « *je* » *sous-jacent* à ce « *tu es celui qui me suivras* » et sur lequel j'ai tellement insisté, et dont vous voyez comment il s'inscrit avec tout le problème d'un certain futur d'ailleurs à l'intérieur de vocatifs à proprement parler, de vocatifs de la vocation.

Je rappelle pour ceux qui n'étaient pas là, la différence qu'il y a en français...

c'est une finesse que toutes les langues ne permettent pas de mettre en évidence...entre « *tu es celui qui me suivras* » et « *tu es celui qui me suivra* ».

Cette différence de pouvoir performant...

du « *tu* » dans l'occasion...c'est effectivement une différence actuelle du « *je* » en tant qu'il opère dans cet acte de parler qu'il représente et qu'il s'agit de montrer une fois de plus et à ce niveau que *le sujet reçoit toujours son propre message...* à savoir ce qu'il est ici à s'avouer, c'est-à-dire le « *je* »...*sous une forme inversée*, à savoir par l'intermédiaire de la forme qu'il donne au « *tu* ».

Ce discours...

donc le discours qui se formule au niveau du second étage, et qui est le discours de toujours : nous ne distinguons qu'arbitrairement ces deux étages...ce discours...qui comme tout discours, est *le discours de l'Autre* même quand c'est le sujet qui le tient...est fondamentalement à son étage un appel de l'être.

Avec plus ou moins de force, il contient toujours...  
et c'est là une fois de plus une des  
merveilleuses équivoques homophoniques  
que contient le français  
...il contient toujours plus ou moins un « *sois* »,  
en d'autres termes un « *fiat* », un *fiat* qui est la source  
et la racine de ce qui...  
de la tendance  
...devient pour l'être parlant et s'inscrit dans  
le registre du vouloir, ou encore du « *je* » en tant  
qu'il se divise dans les deux termes étudiés  
de l'un à l'autre, de l'impératif, du « *lève-toi et marche* »  
dont je parlais tout à l'heure, ou par rapport au  
sujet, de l'érection de son propre « *je* ».

La question, si je puis dire, celle que la dernière  
fois j'ai ici articulée sous la forme du « *Che vuoi ?* »  
vous voyez maintenant à quel niveau elle se place.

Ce « *Che vuoi ?* » qui est, si l'on peut dire, la réponse  
de l'Autre à cet acte de parler du sujet,  
elle répond, cette question, je dirais comme  
toujours, elle répond cette réponse avant la question  
à celle-ci, au point d'interrogation redoutable  
dont la forme même dans mon schéma articule  
cet acte de parler.

Est-ce que parlant, le sujet sait ce qu'il fait ?

C'est justement ce que nous sommes en train de nous  
demander ici, et c'est pour répondre à cette question  
que FREUD a dit non.

Le sujet dans l'*acte de parler*, et pour autant que cet *acte de parler* va bien entendu beaucoup plus loin que simplement sa parole :

- puisque toute sa vie est prise dans des *actes de parler*,
- puisque sa vie en tant que telle, à savoir toutes ses actions sont des actions symboliques, ne serait-ce que parce qu'elles sont enregistrées.

Elles sont sujettes à enregistrement,  
elles sont souvent action pour prendre acte,  
et qu'après tout, tout ce qu'il fera...  
comme on dit, et contrairement à ce qui se passe,  
ou plus exactement conformément à tout ce qui se  
passe chez le juge d'instruction  
...tout ce qu'il fera pourra être retenu contre lui ,  
toutes ses actions seront imposées dans un contexte  
de langage et ses gestes mêmes sont des gestes qui ne  
sont jamais que des gestes à choisir dans un rituel  
préétabli, à savoir dans une articulation de langage.

Et FREUD à ceci : « *Sait-il ce qu'il fait ?* », répond non.

Ce n'est rien d'autre que ce qu'exprime le second  
étage de mon graphe, c'est à savoir que ce second  
étage ne vaut qu'à partir de la question de l'Autre...  
à savoir « *Che vuoi ?* » : *Qu'est-ce que tu veux ?*  
...que jusqu'au moment de la question, bien entendu  
nous restons dans l'ignorance et la niaiserie .

J'essaie ici de faire cette preuve que le didactisme  
ne passe pas obligatoirement par la niaiserie.

Ce ne peut évidemment être sur vous que l'on se base  
pour que la démonstration soit achevée !

Où donc par rapport à cette question, et dans les  
réponses, le second étage du schéma articule où se  
placent les points de recroisement entre le discours  
véritable qui est tenu par le sujet et ce qui se  
manifeste comme vouloir dans l'articulation de  
la parole, où ces points de recroisement se placent,  
c'est là tout le mystère de ce symbole qui semble  
faire opacité pour certains d'entre vous.

Si ce discours qui se présente à ce niveau comme  
*appel de l'être*, n'est pas ce qu'il a l'air d'être,  
nous le savons par FREUD, et c'est cela que  
le second étage du graphe essaie de nous montrer.

On ne peut au premier abord que s'étonner que vous ne  
le reconnaissiez pas, car c'est ce que FREUD a dit.

Qu'est-ce que nous faisons tous les jours,  
si ce n'est ceci :  
de montrer qu'à ce niveau, au niveau de l'acte de la  
parole, le code est donné par quelque chose qui n'est  
pas la demande primitive, qui est un certain rapport  
du sujet à cette demande en tant que le sujet est  
resté marqué par ses *avatars*. C'est cela que  
nous appelons les formes *orales*, *anales* et autres, de  
l'articulation inconsciente, et c'est pour cela qu'il  
ne me paraît pas soulever beaucoup de discussions.

Je parle tout simplement, comme admission des  
prémises que nous situons ici au niveau du code.  
La formule  $s \diamond a$  le sujet en tant que marqué par  
le signifiant en présence de sa demande comme donnant  
le matériel, le code de ce discours véritable qui est  
le véritable discours de l'être à ce niveau.

Quant au message qu'il reçoit, ce message j'y ai déjà  
*plusieurs fois* fait allusion, je lui ai donné *plusieurs*  
*formes*, toutes, non sans quelques raisons, plus ou  
moins glissantes, comme c'est là tout le problème de  
la visée analytique, à savoir quel est ce message.

Je peux le laisser pour aujourd'hui, et en ce temps  
tout au moins de mon discours, à l'état de *problématique*,  
et le symboliser par un signifiant présumé comme tel.  
C'est une forme purement hypothétique, c'est un X,  
un signifiant, un signifiant de l'Autre puisque c'est  
au niveau de l'Autre que la question est posée d'un  
autre manquée, d'une part qui est justement l'élément  
problématique dans la question concernant ce message.

Résumons-nous.

La situation du sujet au niveau de l'inconscient  
telle que FREUD l'article...

ce n'est pas moi c'est FREUD qui l'article  
...c'est *qu'il ne sait pas avec quoi il parle*, on a besoin de lui  
révéler les éléments proprement signifiants de son  
discours, et qu'il ne sait pas non plus le message  
qui lui parvient *réellement* au niveau du discours  
de l'être, disons véritablement si vous voulez,  
mais ce « *réellement* » je ne le récuse point.

En d'autres termes, il ne sait pas le message qui lui parvient de la réponse à sa demande dans le champ de ce qu'il veut.

Vous savez déjà vous la réponse, la réponse véritable, elle ne peut être qu'une : c'est à savoir *le signifiant* - et rien d'autre - *qui est spécialement affecté à désigner justement les rapports du sujet au signifiant*. Je vous ai dit, je veux quand même l'exprimer, pourquoi ce signifiant était *le phallus*. Même pour ceux qui l'entendent pour la première fois, je leur demande provisoirement d'accepter ceci.

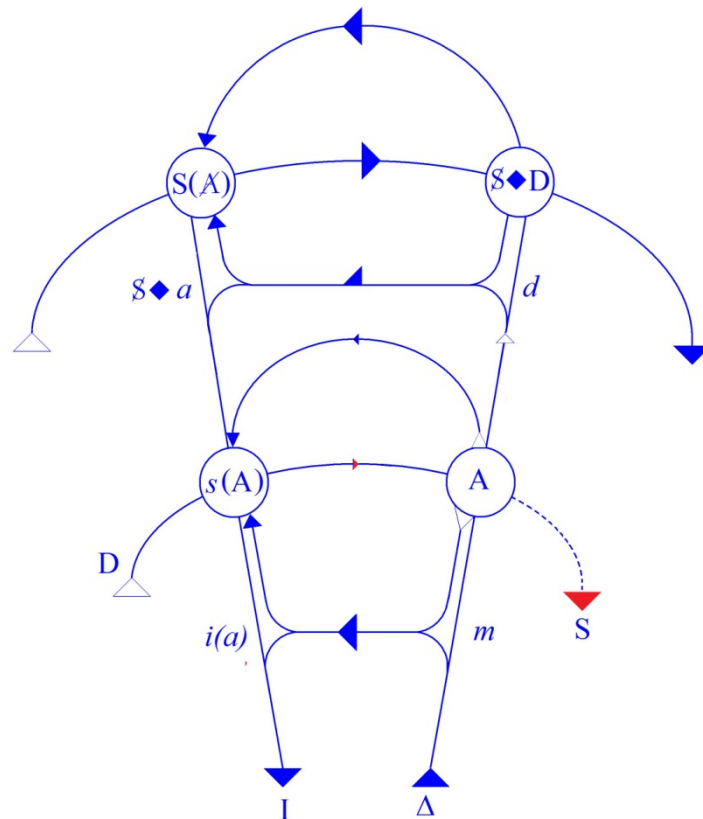
L'important n'est pas là, l'important est que c'est pour cela qu'il ne peut pas avoir la réponse parce que comme la seule réponse possible c'est *le signifiant qui désigne ses rapports avec le signifiant*, à savoir si c'était déjà en question dans toute la mesure où il articule cette réponse, lui, le sujet s'anéantit et disparaît.

C'est justement ce qui fait que la seule chose qu'il puisse en ressentir, c'est cette menace directement portée sur *le phallus*, à savoir la castration ou cette notion du *manque du phallus* qui, dans un sexe et dans l'autre, est ce quelque chose à quoi vient se terminer l'analyse, comme FREUD - je vous le fais remarquer - l'a articulé.

Mais nous n'en sommes pas à répéter ces *vérités premières*. Je sais que cela tape un peu sur les nerfs de quelques uns que l'on jongle un peu trop depuis quelques temps avec l'*être* et l'*avoir*, mais cela leur passera car cela ne veut pas dire qu'en route nous n'ayons pas à faire une cueillette précieuse, une cueillette clinique, une cueillette qui permette même à l'intérieur de mon enseignement de se produire avec toutes les caractéristiques de ce que j'appellerais « *le chiqué médical* ».

Il s'agit maintenant à l'intérieur de ceci de situer ce que veut dire le désir. Nous l'avons dit, il y a donc à ce second étage aussi un trésor synchronique, il y a une batterie de signifiants inconscients pour chaque sujet, il y a un message où s'annonce la réponse au « *Che vuoi?* » et où elle s'annonce comme vous pouvez le constater, dangereusement.

Qu'est-ce que veut dire le désir ?  
Où se situe-t-il ?



- *d* signifie la place d'où le sujet descend,
- et *S* en face de *petit(a)* [*g* *◇* *a*] signifie - je l'ai déjà dit, donc je le répète - *le fantasme*.

62

Il y a là dans le rapport entre les deux étages, quelque chose qui mérite d'être plus pleinement articulé. Je ne le fais pas aujourd'hui, uniquement... non pas parce que j'en ai pas le temps car je suis disposé à prendre tout mon temps pour vous communiquer ce que j'ai à vous dire ...mais parce que je préfère prendre les choses d'une façon indirecte, parce qu'elle me paraît susceptible de vous en faire sentir la portée.

Vous n'êtes pas dès maintenant incapables de deviner ce que peut avoir de riche le fait que ce soit une certaine reproduction d'un *rapport imaginaire* au niveau du champ de béance déterminé entre les deux discours, en tant que ce *rapport imaginaire* reproduit homologiquement celui qui s'installe dans le rapport avec l'autre du jeu de prestance.

Vous n'êtes pas incapable de le pressentir dès maintenant, mais bien entendu il est tout à fait insuffisant de le pressentir. Je veux simplement avant de l'articuler pleinement, vous faire vous arrêter un instant sur ce que comporte à l'intérieur, situé, planté à l'intérieur de cette économie, le terme de désir.

Vous le savez, FREUD a introduit ce terme dès le début de l'analyse. Il l'a introduit à propos du rêve et sous la forme du « *Wunsch* », c'est-à-dire en droit, de quelque chose qui s'articule sur *cette ligne*.

Le « *Wunsch* » n'est pas en lui-même, à soi tout seul, le désir, c'est un désir formulé, c'est un désir articulé. Ce à quoi je veux pour l'instant vous arrêter, c'est à la distinction de ce qui mérite - dans ce que j'installe et introduis cette année - d'être appelé désir et de ce « *Wunsch* » .

Vous n'êtes pas sans avoir lu *La science des rêves*, et ce moment où je vous en parle marque le moment où nous allons nous-mêmes cette année commencer d'en parler. De même que nous avons commencé l'année dernière par le trait d'esprit, nous commençons cette année par le rêve.

Vous n'êtes pas sans avoir remarqué dès les premières pages, et jusqu'à la fin, que si vous pensez au désir sous la forme où je dirais, vous avez affaire à lui tout le temps dans l'expérience analytique, c'est à savoir celle où il vous donne du fil à retordre par ses excès, par ses déviations, par - après tout disons-le - le plus souvent par ses défaillances, je veux dire *le désir sexuel*, celui qui joue des tours, encore que depuis tout le temps s'exerce sur tout le champ analytique là-dessus un accent de mise à l'ombre tout à fait remarquable, celui dont il s'agit constamment dans l'analyse.

Vous devez donc remarquer la différence - à condition bien entendu que vous lisiez vraiment, c'est-à-dire que vous ne continuiez pas à penser à vos petites affaires pendant que vos yeux parcourent *la Traumdeutung*. Vous vous apercevrez que c'est très difficile à saisir, ce fameux désir, que dans chaque rêve prétendument on retrouve partout.

Si je prends le rêve inaugural, *Le rêve de l'injection d'Irma*, dont nous avons déjà plusieurs fois parlé, sur lequel j'ai un peu écrit, et sur lequel je réécrirai, et dont nous pourrions parler excessivement *longtemps*.

Rappelez-vous ce que c'est que *Le rêve de l'injection d'Irma*. Que veut-il dire exactement ? Cela reste très incertain même dans ce qui arrive. Lui-même, FREUD, dans le désir du rêve veut faire céder Irma, qu'elle ne soit plus, comme on dit là-dedans : « *se hérissant* » à propos de toutes les approches de FREUD.

Que veut-il ?

- Il veut la déshabiller,
- il veut la faire parler,
- il veut discréditer ses collègues,
- il veut forcer sa propre angoisse jusqu'à la voir projetée dans l'intérieur de la gorge d'Irma, ou il veut apaiser l'angoisse du mal ou du tort causé à Irma ?



Mais ce mal est, nous semble-t-il, sans recours,  
il est assez articulé justement dans le rêve.  
Est-ce de cela qu'il s'agit : *qu'il n'y a pas eu de crime* ?

Et ce qui n'empêche pas que l'on dise que, *puisque'il n'y a pas eu de crime, tout ira bien puisque tout est réparé*, et puis que tout cela est dû au fait que tel et tel prennent de singulières libertés et que c'est le troisième terme qui en est responsable, et ainsi de suite.  
Nous pourrions aller comme cela excessivement loin.

D'ailleurs je vous fais remarquer que FREUD lui-même souligne en un point de la *Traumdeutung*, et avec la plus grande énergie, au moins jusqu'à la septième édition, qu'il n'a jamais dit nulle part que le désir dont il s'agit dans le rêve soit toujours un désir sexuel. Il n'a pas dit le contraire non plus, mais enfin il n'a pas dit cela, ceci pour les gens qui, au niveau de cette septième édition, le lui reprochent.

Ne nous trompons pas pour autant.

Sachons que la sexualité y est toujours plus ou moins intéressée. Seulement elle l'est en quelque sorte latéralement, disons en dérivation.

Il s'agit justement de savoir pourquoi, mais pour savoir pourquoi je veux simplement un petit instant m'arrêter là à ces choses évidentes que nous donnent l'usage et l'emploi du langage, c'est à savoir qu'est-ce que cela veut dire quand on dit à *quelqu'un...*

si c'est un homme ou si c'est une femme, et dont il faut bien choisir que c'est un homme et que cela va peut-être entraîner nombre de références contextuelles

...qu'est-ce que cela veut dire quand on dit à une femme « *je vous désire* » ?

Est-ce que cela veut dire...

comme l'optimisme moralisant sur lequel vous me voyez de temps en temps rompre des lances à l'intérieur de l'analyse

...est-ce que cela veut dire :

« *Je suis prêt à reconnaître à votre être autant, sinon plus de droits qu'au mien, à prévenir tous vos besoins, à penser à votre satisfaction. Seigneur que votre volonté soit faite avant la mienne ?* »

Est-ce cela que cela veut dire ?

Je pense qu'il suffit d'évoquer cette référence pour provoquer en vous les *sourires* que je vois, heureusement, s'épanouir à travers cette assemblée. Personne d'ailleurs, quand on emploie les mots qui conviennent, ne se trompe sur ce que veut dire la visée d'un terme comme celui-là, si *génitale* soit-elle.

L'autre réponse est celle-ci :

« *je désire* ...

disons pour employer des bons gros mots comme cela tout ronds

...*coucher avec vous* ».

c'est beaucoup plus vrai, il faut le reconnaître, mais est-ce si vrai que cela ?

C'est vrai dans un certain contexte, je dirais social, et après tout parce que peut-être, vue l'extrême difficulté de donner son issue exacte à cette formulation « *je vous désire* », on ne trouve, après tout rien de mieux pour le prouver.

Croyez-moi : peut-être suffit-il que cette parole ne soit pas liée aux incommensurables embarras et bris de vaisselle qu'entraînent les propos qui ont un sens, il suffit peut-être que cette parole ne soit prononcée qu'à l'intérieur pour qu'aussitôt vous saisissiez que si ce terme a un sens, c'est un sens bien plus difficile à formuler.

« *Je vous désire* » articulé à l'intérieur si je puis dire, concernant un objet, c'est celui-ci à peu près :

« vous êtes belle » autour de quoi se fixent, se condensent toutes ces images énigmatiques dont le flot s'appelle pour moi mon désir, à savoir :

« *je vous désire parce que vous êtes l'objet de mon désir* ».

Autrement dit : « *Vous êtes le commun dénominateur de mes désirs* ».

Et Dieu sait si je peux mettre Dieu dans l'affaire, et pourquoi pas ?

Dieu sait ce que remue avec soi le désir.

C'est quelque chose qui en réalité mobilise, oriente dans la personnalité bien autre chose que ce vers quoi par convention paraît s'ordonner son but précis.

En d'autres termes, pour nous référer à une expérience beaucoup moins infiniment poétique aussi peut-être il semble que je n'ai pas besoin d'être analyste pour évoquer combien vite et immédiatement à ce niveau...

à propos de la moindre distorsion comme on dit de la personnalité ou des images ...combien vite et au premier plan vient surgir à propos de cette implication dans le désir, ce qui peut, ce qui le plus souvent, ce qui en droit y apparaît comme prévalent, à savoir la structure du fantasme.

Dire à quelqu'un : je vous désire, c'est très précisément lui dire, mais cela ce n'est pas l'expérience qui le donne toujours, sauf pour les braves et instructifs petits pervers, petits et grands, c'est dire :

« *Je vous implique dans mon fantasme fondamental* ».

C'est ici...

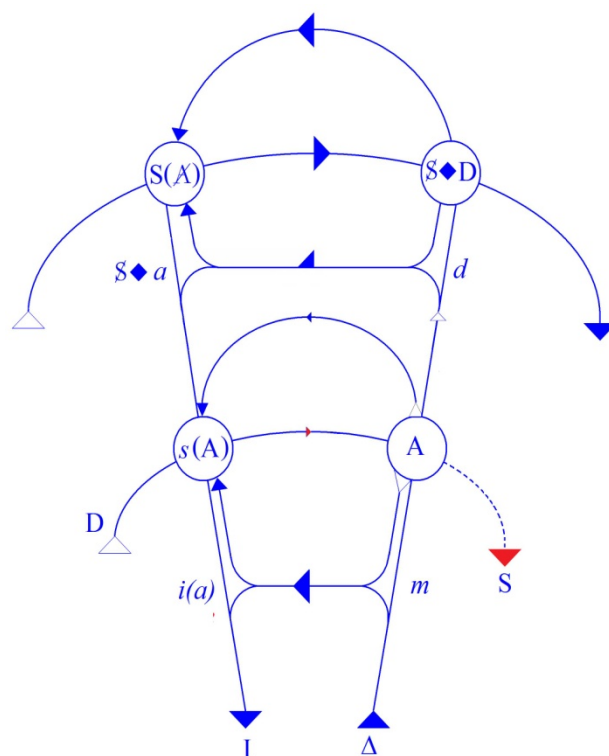
puisque j'ai décidé que je ne pousserai pas cette année au-delà d'un certain temps - j'espère m'y tenir encore - l'épreuve où je vous prie de m'entendre

...c'est ici, c'est-à-dire bien avant le point où je pensais aujourd'hui conclure, que je m'arrêterai.

Je m'arrêterai en désignant ce point du fantasme qui est un point essentiel, qui est le point clef autour duquel je vous montrerai la prochaine fois donc à faire tourner le point décisif où doit se produire...

si ce terme de « *désir* » a un sens différent de celui de « *vœu* » dans le rêve ...où doit se produire l'interprétation du désir.

Ce point est donc ici, et vous pouvez faire remarquer qu'il fait partie du circuit pointillé qui est celui de cette espèce de petite queue qui se trouve au second étage du graphe.



Je voudrais vous dire simplement, histoire de vous laisser un peu en appétit, que ce circuit pointillé, ce n'est rien d'autre que le circuit dans lequel nous pouvons considérer que tournent...

c'est pour cela qu'il est construit comme cela, c'est parce que ça tourne, une fois que c'est alimenté par le début, ça se met à tourner indéfiniment à l'intérieur

...que tournent les éléments du refoulé.

En d'autres termes, c'est le lieu sur le graphe de l'inconscient comme tel, c'est de cela, et uniquement de cela que FREUD a parlé jusqu'en 1915 quand il conclut par les deux articles qui s'appellent respectivement *L'inconscient* et *Le refoulement*.

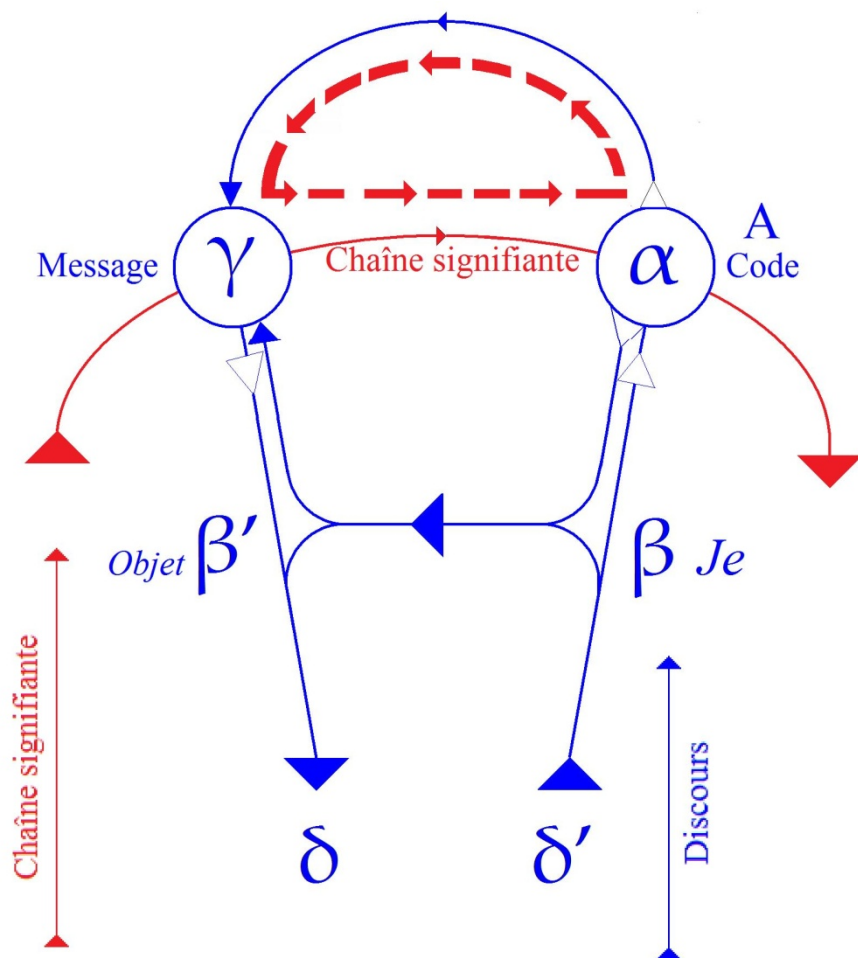
C'est là que je reprendrai pour vous dire à quel point est articulé dans FREUD d'une façon qui soutient, qui est la substance même de ce que j'essaye de vous faire comprendre concernant le signifiant, c'est à savoir que FREUD lui-même articule bel et bien de la façon la moins ambiguë quelque chose qui veut dire : ne sont jamais - ne peuvent être jamais - refoulés que les éléments signifiants.

C'est dans FREUD, il n'y a que le mot « *signifiant* » qui manque. Je vous montrerai sans ambiguïté que ce dont FREUD parle dans son article sur *L'inconscient*, concernant ce qui peut être refoulé, FREUD le désigne. Ce ne peuvent être que des signifiants.

Nous verrons cela la prochaine fois.

Et alors vous voyez deux systèmes ici s'opposer :

- ce système ici pointillé :



Nous l'avons dit, c'est cela dont il s'agit, c'est le lieu de l'inconscient et le lieu où le refoulé tourne en rond jusqu'au point où il se fait sentir, c'est-à-dire où quelque chose du message au niveau du discours de l'être, vient déranger le message au niveau de la demande, ce qui est tout le problème du symptôme analytique.

Il y a un autre système, c'est celui qui prépare ce que j'appelle là le petit palier, à savoir la découverte de l'*avatar*, découvert parce qu'on avait déjà eu tellement de peine à s'habituer au premier système, que comme FREUD vous a fait le fatal bienfait de faire le pas suivant lui-même avant sa mort, c'est-à-dire que FREUD dans sa *seconde topique* a découvert le registre de l'autre système pointillé : petit palier, c'est justement cela à quoi correspond sa seconde topique.

En d'autres termes, c'est concernant ce qui se passe, c'est dans la mesure où il s'est interrogé sur ce qui se passe au niveau du sujet prédiscours, mais en fonction même de ce fait que le sujet qui parle ne savait pas ce qu'il faisait en parlant, c'est-à-dire à partir du moment où l'inconscient est découvert comme tel, que FREUD a...

si vous voulez pour schématiser les choses ...ici cherché à quel niveau de cet endroit original d'où ça parle, à quel niveau et en fonction de quoi, c'est-à-dire justement par rapport à une visée qui est celle de l'aboutissement du processus en I, à quel moment se constitue le *moi*, c'est-à-dire le *moi* en tant qu'il a à se repérer par rapport à la première formulation, la première prise dans la demande du *Ça*.

C'est aussi là que FREUD a découvert ce discours primitif en tant que purement imposé, et en même temps en tant que marqué de son foncier arbitraire, que cela continue à parler, c'est-à-dire le *surmoi*.

C'est là aussi bien entendu qu'il a laissé quelque chose d'ouvert, c'est là, c'est-à-dire dans cette fonction foncièrement métaphorique du langage, qu'il nous a laissé quelque chose à découvrir, à articuler, qui complète sa seconde topique et qui permet de la restaurer, de la re-situer, de la restituer dans l'ensemble de sa découverte.

Je commence par tenir mes promesses.  
La dernière fois je vous avais indiqué l'article  
de SARTRE qui s'appelle : *La transcendance de l'ego*, esquisse  
d'une description phénoménologique. Cet article  
se trouve dans le VI<sup>ème</sup> volume des *Recherches philosophiques...*  
excellente revue qui a cessé de paraître  
avec la guerre et avec la disparition  
de son éditeur BOIVIN  
...pages 85 à 103.

La remarque faite par FREUD que :

« *L'affirmation que tous les rêves ont une signification sexuelle...*  
plus exactement « *exigent une interprétation sexuelle* »,  
contre laquelle toute la littérature  
infatigablement a polémique  
*...est absolument étrangère à ma Traumdeutung* »

Dans les sept éditions de ce livre...  
ceci est écrit naturellement dans la VII<sup>ème</sup>  
...elle se trouve dans une contradiction  
particulièrement saisissable avec le reste du contenu  
de ce qui se trouve dans les *Gesammelte Werke N°2,3*  
qui contiennent la *Traumdeutung*, à la page 402.

Beaucoup d'entre vous ont entendu hier soir  
*la relation clinique* d'un de nos camarades, et excellent  
psychanalyste, sur le sujet de l'obsédé. Vous l'avez  
entendu parler à propos du *désir* et de *la demande*.

Nous cherchons ici à mettre en relief...  
parce qu'elle n'est pas seulement une question  
théorique, mais qu'elle est liée à l'essentiel  
de notre pratique  
...cette question qui est celle autour de laquelle  
se joue le problème de *la structure du désir et de la demande*,  
et qui est quelque chose qui sans doute s'applique  
tout de suite à la clinique, la vivifie, la rend,  
je dirais « *compréhensible* ».

Je dirais presque que c'est un signe qu'à l'avoir maniée trop au niveau de la compréhension, vous puissiez éprouver je ne sais quel sentiment d'*insuffisance*.

Et c'est vrai d'ailleurs, c'est que le niveau de la compréhension est loin d'épuiser les ressorts de ce qui est la structure que nous cherchons à pénétrer, parce que c'est sur elle que nous cherchons à agir et que la clef autour de laquelle nous devons faire pivoter cette distinction de *la demande* et du *désir*, pour autant que tout de suite elle clarifie *la demande*, mais que par contre elle situe bien à sa place...

c'est-à-dire à son point strictement énigmatique ...la position du *désir* de l'Homme.

La clef de tout cela, c'est *le rapport du sujet au signifiant*. Ce qui caractérise la demande, ce n'est pas seulement que c'est un rapport de sujet à un autre sujet, c'est que ce rapport se fait par l'intermédiaire du *langage*, c'est-à-dire par l'intermédiaire du *système des signifiants*.

Puisque nous abordons - je vous l'ai annoncé - maintenant la question de ce qu'est le *désir* en tant qu'il est le fondement du rêve, et vous savez tout de suite il n'est pas simple de savoir quel est ce *désir*, s'il est le moteur du rêve, vous savez qu'à tout le moins il est double :

- que ce désir d'abord est dans le maintien du sommeil. FREUD l'a articulé de la façon la plus expresse, c'est-à-dire de cet état où pour le sujet se suspend la réalité.
- Le désir est désir de mort, il l'est d'autre part et en même temps et parfaitement compatiblement je dirais, pour autant que c'est souvent par l'intermédiaire de ce second désir que le premier est satisfait, le désir étant ce en quoi le sujet du « *Wunsch* » [*désir, souhait, vœu*] se satisfait, et ce sujet, je voudrais le mettre dans une sorte de *parenthèse* : le sujet, nous ne savons pas *ce que c'est*, et le sujet du *Wunsch*, du rêve, la question est de savoir *qui il est*.

Quand certains disent « *le moi* », ils se trompent.



FREUD a sûrement affirmé le contraire.  
Et si on dit c'est « *l'inconscient* », ce n'est rien dire.  
Donc quand je dis « *le sujet du « Wunsch » se satisfait* »,  
je mets ce sujet entre parenthèses, et tout ce que  
nous dit FREUD, c'est que c'est un *Wunsch* qui *se satisfait*.

Il se satisfait de quoi ?

Je dirais qu'il se satisfait de *l'être*...

entendez de *l'être* qui se satisfait

...c'est tout ce que nous pouvons dire, car à la vérité  
il est bien clair que le rêve n'apporte avec soi  
aucune autre *satisfaction* que la *satisfaction* au niveau du *Wunsch*,  
c'est-à-dire une *satisfaction* si l'on peut dire *verbale*.

Le *Wunsch* se contente ici d'apparences, et c'est bien  
clair s'il s'agit d'un rêve et aussi bien d'ailleurs  
le caractère de cette satisfaction est ici reflété  
dans le langage par où il nous l'a exprimé, par ce  
« *satisfait de l'être* » auquel je me suis exprimé à l'instant,  
et où se trahit cette ambiguïté du mot « *être* » en tant  
qu'il *est* là, qu'il se glisse partout et qu'aussi bien,  
à se formuler ainsi à cette forme grammaticale de  
renvoi de *l'être*, *l'être* satisfait, je veux dire :  
peut-il être pris pour ce côté *substantiel* ?

Il n'y a rien d'autre de *substantiel* dans *l'être* que ce mot  
même, « *il se satisfait de l'être* », nous pouvons le prendre  
pour ce qui est de *l'être*, si ce n'est au pied de la *lettre*.

En fin de compte, c'est bien en effet comme quelque  
chose de l'ordre de *l'être* qui satisfait le *Wunsch*.

Il n'y a en somme que dans le rêve, tout au moins  
sur le plan de *l'être*, que le *Wunsch* puisse se satisfaire.

Je voudrais presque faire ici cette chose que je fais  
souvent, ce petit préambule si vous voulez, ce regard  
en arrière, cette remarque qui vous permet de vous  
déciller les yeux, de je ne sais quoi qui ne comprend  
rien de moins que l'ensemble de l'histoire de la  
spéculation psychologique, pour autant qu'elle est  
liée, que la psychologie moderne a commencé par  
formuler, comme vous le savez, dans les termes de  
*l'atomisme psychologique*, ici toutes les *théories associationnistes*.

Chacun sait que nous n'en sommes plus là,  
à l'*associationnisme*<sup>10</sup> comme on dit, et que nous avons fait  
des progrès considérables depuis que nous avons fait  
entrer la demande de la totalité, l'unité du champ,  
l'intentionnalité et autres forces en considération.

Mais je dirais que l'histoire n'est pas du tout *réglée*,  
et elle n'est pas du tout réglée précisément à cause  
de la psychanalyse de FREUD. Mais on ne voit pas du  
tout comment en réalité le ressort a joué de ce *règlement  
de compte qui n'en est pas un*, je veux dire que l'on a laissé  
complètement échapper l'essence, et du même coup aussi  
la persistance de ce qui y a été prétendument réduit.

Au départ c'est vrai, l'associationnisme de  
la tradition de l'école psychologique anglaise,  
où c'est le jeu articulé et une vaste méprise,  
si je puis m'exprimer ainsi, où je dirais l'on note  
le champ du réel, au sens où ce dont il s'agit c'est  
de l'*appréhension psychologique du réel*, et où il s'agit d'*expliquer*  
en somme, non pas seulement qu'il y a des hommes qui  
pensent, mais qu'il y a des hommes qui se déplacent  
dans le monde en y appréhendant d'une façon à peu  
près convenable le champ des objets.

Où est donc ce champ des objets, son caractère  
fragmenté, structuré ? De quoi ? De *la chaîne signifiante* tout  
simplement, et je vais vraiment essayer de choisir un  
exemple pour essayer de vous le faire sentir, qu'il  
s'agit de rien d'autre chose, et que tout ce qu'on  
apporte dans la théorie associationniste dite  
structurée, pour concevoir la progressivité de  
l'appréhension psychologique à partir de l'ascension  
jusqu'à la constitution ordonnée également au réel,  
n'est rien d'autre en fait que le fait de doter  
d'emblée ces champs du réel du caractère fragmenté  
et structuré de la chaîne signifiante.

---

10 Sur l'associationnisme cf. [Edward Thorndike](#), [Edwin Ray Guthrie](#), [Clark Leonard Hull](#).

À partir de là bien entendu on s'aperçoit qu'il va y avoir *maldonne* et qu'il doit y avoir des rapports plus originels si l'on peut dire, avec le réel, et pour cela on part de la notion proportionnaliste, et on s'en va vers tous les cas où cette appréhension du monde est en quelque sorte plus *élémentaire* justement, moins *structurée* par la chaîne signifiante.

Sans savoir que c'est de cela qu'il s'agit, on va vers la psychologie animale, on évoque tous les linéaments stigmatiques grâce auxquels l'animal peut venir à structurer son monde et essaie d'y retrouver le point de référence.

On s'imagine que, quand on a fait cela on a résolu dans une espèce de théorie du champ animé, du vecteur du désir primordial, qu'on a fait la résorption de ces fameux éléments qui étaient une première et fausse appréhension de la prise du champ du réel par la psychologie du sujet humain.

On n'a simplement rien fait du tout, on a décrit autre chose, on a introduit une autre psychologie, mais les éléments de l'associationnisme survivent tout à fait parfaitement à l'établissement de la psychologie plus primitive, je veux dire qui cherche à saisir le niveau de coaptation dans le champ sensorimoteur du sujet avec son *Umwelt*, avec *son entourage*.

Il n'en reste pas moins que tout ce qui se rapporte, que tous les problèmes soulevés à propos de l'associationnisme survivent parfaitement à ceci, qu'il n'a été nullement une réduction, mais une espèce de déplacement du champ de visée, et la preuve en est justement le champ analytique dans lequel restent rois tous les *principes* de l'associationnisme.

Car rien jusqu'ici n'a étranglé le fait que quand nous avons commencé d'explorer le champ de l'inconscient, nous l'avons fait...

nous le refaisons tous les jours  
...à la suite de quelque chose qui s'appelle en principe « *association libre* ».

Et jusqu'à présent en principe...

quoique bien entendu ce soit un *terme approximatif*,  
inexact pour désigner le discours analytique  
...la visée de *l'association libre* reste valable et que  
les expériences originelles recèlent des mots *induits*,  
et gardent toujours...

encore que bien entendu elles ne gardent  
pas de valeur thérapeutique ni pratique  
...mais elles gardent toujours leur valeur orientative  
pour l'exploration du champ de l'inconscient, et ceci  
suffirait à soi tout seul pour nous montrer que nous  
sommes dans un champ où règne *le mot*, où règne *le signifiant*.

Mais si ceci ne vous suffit pas encore, je complète  
cette parenthèse parce que je tiens à le faire  
pour vous rappeler sur quoi se fonde *la théorie associationniste*,  
et sur ce fond d'expérience, ce qui vient à la suite,  
ce qui se coordonne dans l'esprit d'un sujet à tel  
niveau, ou pour reprendre l'exploration telle qu'elle  
est dirigée dans ce premier rapport expérimental,  
les éléments, les atomes, les idées comme on dit,  
sans doute approximativement, insuffisamment,  
ce premier rapport, mais non sans raison, se présente  
sous cette forme .

Ces idées sont entrées par quoi, nous dit-on,  
à l'origine ? Il s'agit des rapports de contiguïté.  
Voyez, suivez les textes, voyez de quoi on parle,  
sur quels exemples on s'appuie, et vous reconnaîtrez  
parfaitement que la contiguïté n'est rien d'autre  
que cette combinaison discursive sur laquelle  
se fonde l'effet que nous appelons ici *la métonymie*.  
Sans doute contiguïté entre deux choses qui sont  
survenues, pour autant qu'elles sont évoquées dans  
la mémoire sur le plan des lois de l'association.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela signifie comment un événement a été vécu dans  
un contexte que nous pouvons appeler en gros  
un contexte de hasard :  
une partie de l'événement étant évoquée, l'autre  
viendra à l'esprit constituant une association de  
contiguïté, qui n'est rien d'autre qu'une *rencontre*.

Qu'est-ce que cela veut dire ?  
Cela veut dire en somme qu'elle se brise,  
que *ses éléments* sont pris dans un même texte de récit.  
C'est pour autant que l'événement évoqué dans  
la mémoire est un événement récité, que le récit  
en forme le texte, que nous pouvons parler  
à ce niveau de contiguïté.

Contiguïté d'autre part que nous distinguons  
par exemple dans une expérience des mots induits.  
Un mot viendra avec un autre :  
si à propos du mot « cerise » j'évoque évidemment le  
mot « table », ce sera un rapport de contiguïté parce  
qu'il y avait tel jour des cerises sur la table .

Mais rapport de contiguïté si nous parlons de quelque  
chose qui n'est autre qu'un rapport de similitude.

Un rapport toujours de similitude, est également  
toujours un rapport de signifiant pour autant que la  
similitude c'est le passage de l'un à l'autre par une  
similitude qui est une similitude d'être, qui est une  
similitude de l'un à l'autre, entre l'un et l'autre  
en tant que l'un et l'autre étant différents, il y a  
quelque sujet d'être qui les rend semblables.

Je ne vais pas entrer dans toute « *la dialectique du même  
et de l'autre* », avec tout ce qu'elle a de difficile  
et d'infiniment plus riche qu'un premier abord  
le laisse soupçonner. Ceux que cela intéresse, je les  
renvoie au *Parménide*, et ils verront qu'ils y passeront  
un certain temps avant d'épuiser la question.

Ce que je dis simplement ici et ce que je veux vous  
faire sentir, c'est, puisque j'ai parlé tout à  
l'heure des *cerises*, qu'il y a d'autres usages que  
l'usage métonymique à propos de ce mot, je dirais  
justement servir pour un usage métaphorique :  
je peux m'en servir pour parler de *la lèvre* en disant que  
cette *lèvre* est comme une *cerise*, et donner le mot « *cerise* »  
venant comme mot induit à propos du mot « *lèvre* ».  
ils sont liés ici pourquoi ?  
Parce qu'elles sont toutes les deux rouges,  
semblables par quelque attribution.

Ce n'est pas uniquement que ce soit cela, ou parce qu'elles ont toutes les deux *la même forme* analogiquement, mais ce qui est tout à fait clair, c'est que de quoi qu'il s'agisse, nous sommes immédiatement - et ceci se sent - dans l'effet tout à fait substantiel qui s'appelle l'effet de *métaphore*.

Ici il n'y a aucune espèce d'ambiguïté quand je parle, dans une expérience de mots induits, de la cerise à propos de la lèvre. Nous sommes sur le plan de la *métaphore* au sens le plus substantiel de ce que contient cet effet, ce terme, et sur le plan le plus formel, ceci se présente toujours...

comme je vous l'ai réduit à cet effet de *métaphore* ...à *un effet de substitution dans la chaîne signifiante*.

C'est pour autant que la cerise peut être mise dans un contexte structural ou non, à propos de la lèvre, que la cerise est là.

À quoi vous pouvez me dire :  
la cerise peut venir à propos des lèvres dans une fonction de contiguïté :  
la cerise a disparu entre les lèvres,  
ou elle m'a donné la cerise à prendre sur ses lèvres.

Oui, bien entendu c'est aussi comme cela qu'elle peut se présenter, mais de quoi s'agit-il ?

Il s'agit ici d'une contiguïté qui précisément est celle du récit dont je parlais tout à l'heure, car l'événement dans lequel s'intègre cette contiguïté, et qui fait que la cerise est en effet pendant un court moment au contact de la lèvre, c'est quelque chose qui bien entendu du point de vue réel, ne doit pas nous leurrer.

Ce n'est pas que la cerise touche la lèvre qui importe, c'est qu'elle soit avalée.  
De même que ce n'est pas qu'elle soit tenue avec les lèvres dans le geste érotique que j'ai évoqué, c'est qu'elle nous soit offerte dans ce mouvement érotique lui-même qui compte.

Si un instant nous arrêtons cette cerise au contact de la lèvre, c'est en fonction d'un *flash* qui est le *flash* précisément du récit, où c'est la phrase, où ce sont les mots qui un instant suspendent cette cerise entre les lèvres.

Et c'est d'ailleurs précisément parce qu'il existe cette dimension du récit en tant qu'elle institue ce *flash*, qu'inversement cette image en tant qu'elle est créée par la suspension du récit, devient effectivement à l'occasion un des stimulants du désir, pour autant qu'en imposant un ton qui n'est ici qu'implication du langage de l'acte, le langage introduit dans l'acte cette stimulation après coup, cet élément stimulant à proprement parler qui est arrêté comme tel et qui vient à l'occasion nourrir l'acte lui-même de cette suspension qui prend la valeur du fantasme, qui a signification érotique dans le détour de l'acte.

Je pense que ceci est suffisant pour vous montrer cette instance du signifiant en tant qu'il est au fondement de la structuration même d'un certain champ psychologique, qui n'est pas la totalité du champ psychologique, qui est précisément cette partie du champ psychologique qui jusqu'à un certain degré est par convention à l'intérieur de ce que nous pouvons appeler « *la psychologie* », pour autant que la psychologie se constituerait sur la base de ce que j'appellerai une sorte de théorie unitaire intentionnelle ou appétitive du champ.

Cette présence du signifiant, elle est articulée, d'une façon infiniment plus instante, infiniment plus puissante, infiniment plus efficace dans l'expérience freudienne, et c'est ce que FREUD nous rappelle à tout instant.

C'est également ce qu'on tend à oublier de la façon la plus singulière, pour autant que vous voudrez faire de la psychanalyse quelque chose qui irait dans le même sens, dans la même direction que celle où la psychologie est venue situer son intérêt.

je veux dire dans le sens d'un champ clinique, d'un champ tensionnel où l'inconscient serait quelque chose qui aurait été une espèce de puits, de chemin, de forage si on peut dire, parallèle à l'évolution générale de la psychologie, et qui nous aurait permis aussi d'aller par un autre accès au niveau de ces tensions plus élémentaires, au niveau du champ des profondeurs, pour autant qu'il arrive quelque chose de plus réduit au vital, à l'élémentaire que ce que nous voyons à la surface qui serait le champ dit du préconscient ou du conscient. Ceci, je le répète, est une erreur.

C'est très précisément dans ce sens que tout ce que nous disons prend sa valeur et son importance, et si certains d'entre vous ont pu la dernière fois suivre mon conseil de vous reporter aux deux articles parus en 1915, que pouvez-vous y lire ?

Vous pourrez y lire et y voir ceci : si vous vous reportez par exemple à l'article *Unbewußte* le point qui paraît là-dessus le plus sensible, au point je dirais à l'encontre desquels dans une descriptive superficielle au moment où il s'agit d'autres choses que d'éléments signifiants, de choses que ceux qui ne comprennent absolument rien à ce que je dis ici, articulent et appellent tous les jours une théorie intellectualiste.

Nous irons donc nous placer au niveau des sentiments inconscients, pour autant que FREUD en parle, parce que bien entendu on opposera naturellement à tout ceci que parler de signifiants, ce n'est pas la vie affective, la dynamique. Ceci bien entendu, je suis loin de chercher à le contester puisque c'est pour l'expliquer d'une façon claire que j'en passe par là au niveau de l'*Unbewußte*.

Que verrez-vous FREUD nous articuler ?

Il nous articule très exactement ceci...

c'est la partie troisième de [\*Das Unbewußte\*](#) FREUD nous explique très nettement ceci : que ne peut être refoulé - nous dit-il - que ce qu'il appelle « *Vorstellungsrepräsentanz* ».



*Ceci seul*, nous dit-il, *peut être* à proprement parler *refoulé* . Ceci donc veut dire *représentant dans la représentation* de quoi ? Du mouvement pulsionnel qui est ici appelé *Triebregung*. Le texte ne laisse aucune espèce d'ambiguïté à ce moment. Il nous dit ceci expressément que la *Triebregung*, elle en tous cas, est un concept et vise comme tel ce qu'on peut même plus précisément appeler l'unité de motion pulsionnelle, et là il n'est pas question de considérer cette *Triebregung* ni comme inconsciente, ni comme consciente.

Voilà ce qui est dit dans le texte.  
Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire simplement que l'on doit prendre comme un concept objectif ce que nous appelons *Triebregung*. C'est une *unité objective* en tant que nous la regardons, et elle n'est ni *consciente* ni *inconsciente*, elle est simplement ce qu'elle est : un fragment isolé de réalité que nous concevrons comme ayant son incidence d'action propre.

Il n'en est à mon avis que plus remarquable que ce soit son *représentant dans la représentation* . C'est la valeur exacte du terme allemand et ce seul représentant que la pulsion dont dont il s'agit, *Trieb*, puisse être dit appartenir à l'inconscient en tant que celui-ci justement implique ce que j'ai mis tout à l'heure avec un point d'interrogation, à savoir un sujet inconscient.

Je n'ai pas à aller ici beaucoup plus loin.  
Ce que je veux dire que...

vous devez bien le sentir  
...c'est justement préciser ce qu'est ce « *représentant dans la représentation* »...

et cela vous voyez bien entendu déjà,  
non pas où je veux en venir, mais où nous  
en viendrons nécessairement  
...c'est que ce « *Vorstellungsrepräsentanz* »...  
encore que FREUD en son temps est au point où  
les choses pouvaient se dire dans *un discours scientifique*  
...ce « *Vorstellungsrepräsentanz* » est strictement équivalent  
à la notion et au terme de *signifiant*.

Ce n'est pas autre chose, ceci, encore que ce soit seulement annoncé, et bien entendu que *la démonstration* soit nous semble-t-il, déjà annoncée, car alors à quoi servirait tout ce que je vous ai dit tout à l'heure .

Ceci le sera bien entendu encore plus, toujours plus, c'est très précisément *de cela qu'il s'agit*. Que FREUD par contre soit opposé à cela, est également articulé de la façon la plus précise par lui-même.

Tout ce qu'on peut connoter sous les termes qu'il réunit lui-même de sensation, sentiment, affect, qu'est-ce que FREUD en dit ?

Il dit que ce n'est que par une négligence de l'expression qui a ou qui ne peut ou qui n'a pas selon le contexte, des inconvénients, comme toutes les négligences, mais c'est un relâchement que de dire qu'il est inconscient.

Il ne peut en principe, dit-il, jamais l'être, il lui dénie formellement toute possibilité d'une incidence inconsciente.

Ceci est exprimé et répété d'une façon qui ne peut comporter aucune espèce de doute, aucune espèce d'ambiguïté. L'affect, quand on parle d'un affect inconscient cela veut dire qu'il est perçu et *connu*.

Mais *connu* dans quoi ?  
Dans ses attaches !

Mais non pas qu'il soit inconscient, car il est toujours perçu, nous dit-il, simplement il a été se rattacher à une autre représentation, elle non refoulée.

Autrement dit, il a eu à s'accommoder du contexte subsistant dans le préconscient, ce qui lui permet d'être tenu par la conscience...

qui en l'occasion n'est pas difficile  
...pour une manifestation de son dernier contexte.

Ceci est articulé dans FREUD.

Il ne suffit pas qu'il l'articule une fois,  
il l'articule cent fois, il y revient à tout propos.

C'est précisément là que s'insère l'énigme de ce que l'on appelle « *transformation* » de cet affect, de ce qui s'avère à ce propos singulièrement *plastique*, et ce dont tous les auteurs d'ailleurs dès qu'ils s'approchent de cette question de l'affect...

c'est-à-dire « à *chaque fois qu'il leur tombe un œil* » ...ont été frappés, je veux dire pour autant qu'on ose toucher à cette question.

Car ce qu'il y a de tout à fait frappant c'est que moi qui fais de « *la psychanalyse intellectualiste* », je vais passer mon année à en parler, mais que par contre vous compterez sur les doigts les articles consacrés à la question de l'*affect* dans l'analyse, encore que les psychanalystes en aient plein la bouche quand ils parlent d'une observation clinique, car bien entendu c'est toujours à l'*affect* qu'ils ont recours !

Il y a à ma connaissance *un seul article* valable sur cette question de l'*affect*, c'est *un article de GLOVER*<sup>11</sup> dont on parle beaucoup dans les textes de Marjorie BRIERLEY.

Il y a dans cet article une tentative de pas en avant dans la découverte de cette notion de l'*affect*, qui laisse un peu à désirer dans ce que FREUD dit sur le sujet.

Cet article est d'ailleurs détestable, comme d'ailleurs l'ensemble de ce livre qui, se consacrant à ce qu'on appelle les tendances de la psychanalyse, est une assez belle illustration de tous les endroits véritablement impossibles où la psychanalyse est en train d'aller se nicher : en passant par la morale, la personnologie et autres perspectives éminemment si pratiques autour desquelles le *bla-bla* de notre époque aime à se dépenser.

Par contre si nous revenons ici aux choses qui nous concernent, c'est-à-dire aux choses sérieuses, que lironons-nous dans FREUD ?

---

<sup>11</sup> Edward Glover : *The Psychoanalysis of Affects*, Int. J. Psa., XX, 1939, pp. 299-307.

Nous lisons ceci :

« *L'affect, le problème est de savoir ce qu'il devient, pour autant qu'il est **décroché** de la représentation refoulée et qu'il ne dépend plus de la représentation substitutive à laquelle il trouve à s'attacher.* »

Au « **décroché** » correspond cette possibilité d'*annexion* qui est sa propriété, et ce en quoi l'*affect* se présente dans l'expérience analytique comme quelque chose de problématique, qui fait que par exemple dans le vécu d'une hystérique...

c'est de là que part l'analyse c'est de là que FREUD part quand il commence à articuler les vérités analytiques

...c'est qu'un affect surgit dans le texte ordinaire, compréhensible, communicable du vécu de tous les jours d'une hystérique.

C'est que cet affect qui est là...

qui a l'air d'ailleurs de tenir avec l'ensemble du texte sauf pour un *regard* un petit peu exigeant

...cet affect qui est là est *la transformation de quelque chose d'autre...*

et c'est *quelque chose* qui vaut que nous nous y arrêtions ... *de quelque chose d'autre* qui n'est pas un autre affect qui serait, lui, dans l'inconscient.

Ceci, FREUD le dénie absolument.

Il n'y a absolument rien de semblable, c'est la transformation du facteur purement quantitatif. il n'y a absolument rien qui à ce moment là, soit réellement dans l'inconscient ce facteur quantitatif sous une forme transformée, et toute la question est de savoir comment dans l'*affect* ces transformations sont possibles, à savoir par exemple comment un affect qui est dans la profondeur est concevable dans le texte inconscient, restitué comme étant tel ou tel, se présente sous une autre forme quand il se présente dans le contexte préconscient.

Qu'est-ce que FREUD nous dit ? Premier texte :

« *Toute la différence provient de ce que dans l'inconscient les *Vorstellungen* sont des investissements dans le fond et traces les souvenirs, tandis que les affects correspondent à des procès de décharge dont les manifestations dernières sont perçues comme sensations. Telle est la règle de la formation des affects* » .

C'est aussi bien que...

comme je vous l'ai dit  
...l'affect renvoie au facteur *quantitatif* de la pulsion,  
ce en quoi il entend qu'il n'est pas seulement  
muable, mobile, mais soumis à la variable que  
constitue ce facteur, et il l'articule précisément  
encore en disant que son sort peut être triple :

« *L'affect reste, subsiste en totalité ou en partie tel qu'il est. Ou bien il subit une métamorphose  
en une quantité d'affects qualitativement autres, avant-tout en angoisse...*

c'est ce qu'il écrit en 1915, et où on voit  
s'amorcer une position que l'article *Inhibition, symptôme,  
angoisse* articulera dans la topique

...ou bien il est supprimé, c'est-à-dire que son développement est entravé. »

La différence, nous dit-on, entre ce qu'il en est  
de l'affect et ce qu'il en est du *Vorstellungsrepräsentanz*,  
c'est que la représentation après le refoulement  
reste comme formation réelle dans le système *ICS*,  
tandis qu'à l'affect inconscient ne répond qu'à  
une possibilité annexe qui n'avait nulle nécessité,  
écrit FREUD, à s'épanouir<sup>12</sup>.

C'est un préambule tout à fait inévitable avant  
d'entrer dans le mode dont j'entends ici poser  
les questions à propos de *l'interprétation du désir du rêve*.

Je vous ai dit que je prendrais pour cela un rêve  
pris au texte de FREUD, parce qu'après tout  
c'est encore le meilleur guide pour être sûr  
de ce qu'il entend dire quand il parle du *désir du rêve*.

Nous allons prendre un rêve que j'emprunterai à cet  
article qui s'appelle *Formulierung, Formulations à propos des deux  
principes de régulation de la vie psychique*<sup>13</sup> de 1911, paru juste avant  
le cas SCHREBER.

---

<sup>12</sup> Freud, 1915, GW X, p.276. « L'inconscient », in *Métopsychologie*, Gallimard, 1968, Coll. Idées, p.83.

<sup>13</sup> Freud, G.W. VIII, pp.230-238. Résultats, Idées, Problèmes, t.1, Paris, 1984, P.U.F., pp. 135-143.

J'emprunte ce rêve...

et la façon dont FREUD en parle et le traite  
...à cet article, parce qu'il y est articulé d'une  
façon *simple, exemplaire, significative, non ambiguë*,  
et pour montrer comment FREUD entend la manipulation  
de ces *Vorstellungsrepräsentanz*, pour autant qu'il s'agit  
de la formulation du désir inconscient.

Ce qui se dégage de l'ensemble de l'œuvre de FREUD  
concernant les rapports de ce *Vorstellungsrepräsentanz*  
avec *le processus primaire*, ne laisse aucune espèce de doute.

Si *le processus primaire* est capable, pour autant  
qu'il est soumis au premier principe, dit *principe de plaisir*,  
il n'y a aucune autre façon de concevoir l'opposition  
qui dans FREUD, est marquée entre le *principe de plaisir* et  
le *principe de réalité*, si ce n'est de nous apercevoir que  
ce qui nous est donné comme le surgissement *hallucinatoire*...

où le processus primaire, c'est-à-dire *le désir* au  
niveau du processus primaire trouve sa *satisfaction*  
...concerne non pas simplement *une image*, mais quelque  
chose qui est *un signifiant*.

c'est d'ailleurs chose surprenante qu'on ne s'en soit  
pas *avisé* autrement, je veux dire à partir de *la clinique*.  
On ne s'en est jamais avisé autrement, semble-t-il,  
précisément pour autant que la notion de *signifiant*  
était quelque chose qui n'était pas élaboré au moment  
du grand épanouissement de la psychiatrie classique.

Car enfin dans la massivité de l'expérience clinique,  
sous quelles formes se présentent à nous les formes  
majeures problématiques les plus insistantes  
sous lesquelles se pose pour nous la question de  
l'hallucination, si ce n'est dans les hallucinations  
verbales ou de structure verbale, c'est-à-dire  
dans l'intrusion, l'immixtion dans le champ du réel,

- non pas de n'importe quoi,
- non pas d'une image,
- non pas d'un fantasme,
- non pas de ce que supporterait souvent simplement  
un processus hallucinatoire...

Mais si une hallucination nous pose des problèmes qui lui sont propres, c'est parce qu'il s'agit de signifiants et non pas d'images, ni de choses, ni de perceptions, enfin de « *fausses perceptions du réel* » comme on s'exprime.

Et au niveau de FREUD *ceci ne fait aucune espèce de doute*, et précisément à la fin de cet article, pour illustrer ce qu'il appelle la *Neurotische Währung*, c'est-à-dire...

c'est un terme à retenir, le mot *Währung* veut dire *durée*, il n'est pas très habituel en allemand, il est lié au verbe *währen* qui est une *forme durative* du verbe *wahren* et cette idée de durée, de *valorisation*, car c'est l'usage le plus commun, si le mot *Währung* se rapporte à la durée, l'usage le plus commun qui en est fait c'est *la valeur, la valorisation*

...pour nous parler de la *valorisation* proprement *névrotique*, c'est-à-dire pour autant que le processus primaire y fait irruption, FREUD prend comme exemple un rêve, et voici ce rêve.

C'est le rêve d'un sujet en deuil de son père, qu'il a - nous dit-il - assisté dans les longs tourments de sa fin.

Ce rêve se présente ainsi :  
Le père est encore en vie et lui parle comme naguère. Moyennant quoi il n'en a pas moins éprouvé de façon extrêmement douloureuse le sentiment que son père est cependant déjà mort, que seulement « *il n'en savait rien* » j'entends le père.

C'est un rêve court. C'est un rêve...  
comme toujours

...que FREUD apporte au niveau *transcrit*, car l'essentiel de l'analyse freudienne se fonde toujours sur *le récit* du rêve en tant que d'abord *articulé*.

Ce rêve donc s'est *répété avec insistance* dans les mois qui ont suivi le décès du père, et comment FREUD va-t-il l'aborder ?

Il est hors de doute bien entendu que FREUD n'a jamais pensé à aucune espèce de moment, qu'un rêve...

ne serait-ce que par cette distinction qu'il a toujours faite du *contenu manifeste* et du *contenu latent* en se rapportant immédiatement à ce qu'on pourrait appeler - et à ce que l'on ne se fait pas faute d'appeler - à tout instant dans l'analyse de ce terme qui n'a pas je crois d'équivalent, de « *wishful thinking* ».

C'est que je voudrais presque faire rendre quelque son d'équivalence avec alarme.

Cela devrait mettre à soi tout seul un analyste en défiance, voire en défense, et le persuader qu'il s'est engagé dans la fausse voie

...il n'est pas question que FREUD un instant la taquine, cette « *Wishful* » et nous dise que c'est simplement parce qu'il a besoin de voir son père et que cela lui fait plaisir.

Car ce n'est pas du tout suffisant, pour la simple raison que cela ne semble pas du tout être une satisfaction, et que cela se passe avec des éléments et un contexte dont le caractère douloureux est très suffisamment marqué pour nous éviter cette sorte de pas précipité dont d'ailleurs je fais ici état pour en marquer la possibilité à la limite.

Je ne pense pas en fin de compte qu'un seul psychanalyste puisse aller jusqu'à là quand il s'agit d'un rêve. Mais c'est précisément parce qu'on ne peut pas aller jusqu'à là quand il s'agit d'un rêve, que les psychanalystes ne s'intéressent plus au rêve.

Comment FREUD aborde-t-il les choses ?

C'est son texte au niveau duquel nous restons :

« *Aucun autre moyen...* écrit-il dans cet article, tout à fait à la fin :

« *Aucun autre moyen ne conduit à l'intelligence du rêve dans sa sonorité de non-sens, que l'adjonction « selon son vœu » ou « par suite de son vœu » après les mots « que son père cependant était mort »*



Et le corollaire si vous voulez, qu'il le souhaitait après la fin de la phrase qui donne ceci :

« *Mais que seulement il ne savait pas, le père, que ce fût là le vœu de son fils* » .

La pensée du rêve s'entend alors :

« *Qu'il lui serait douloureux de se rappeler qu'il lui faudrait souhaiter à son père la mort, et combien effroyable ce serait s'il s'en était douté* » .

Ceci vous conduit à donner son poids à la façon dont FREUD traite le problème : c'est un signifiant.

Ce sont des choses qui sont des *clausules*, dont nous allons essayer d'articuler sur le plan linguistique ce qu'elles sont, l'exacte valeur de ce qui est donné là comme permettant d'accéder à *l'intelligence du rêve*.

Elles sont données comme telles, et comme le fait que leur mise en place, leur adaptation dans le texte, livre le sens du texte.

Je vous prie d'entendre ce que je suis en train de dire. Je ne suis pas en train de dire que c'est là l'interprétation...

et c'est peut-être en effet là l'interprétation ...mais je ne le dis pas encore, je vous suspends à ce moment où un certain signifiant est désigné comme produit par son manque.

Ce dont il s'agit, le *phénomène* du rêve, quel est-il ? C'est en le remettant dans le contexte du rêve que nous accédons d'emblée à quelque chose qui nous est donné pour être l'intelligence du rêve, à savoir que le sujet se trouve dans le cas déjà connu, ce reproche que l'on se reproche à soi-même à propos de la personne aimée, et que ce reproche nous ramène dans cet exemple à la signification infantile du souhait de mort.

Nous voilà donc devant un cas typique où le terme *transfert*, *Übertragung*, est employé dans le sens où il est employé primitivement d'abord dans la *Science des rêves*.

Il s'agit d'un report *de quelque chose* qui est une situation originelle...

le souhait de mort originel dans l'occasion *...dans quelque chose d'autre*, d'actuel, qui est un souhait analogue, homologue, parallèle, similaire d'une façon quelconque, s'introduisant pour faire revivre le souhait archaïque dont il s'agit.

Ceci vaut naturellement qu'on s'y arrête, parce que c'est à partir de là simplement que nous pouvons d'abord essayer d'élaborer ce que veut dire *interprétation*, car nous avons laissé de côté *l'interprétation du Wishful*.

Pour régler cette interprétation, il n'y a qu'une remarque à faire :

si nous ne pouvons pas traduire « *Wishful thinking* » par *pensée désireuse*, *pensée désirante*, c'est pour une raison très simple : c'est que si « *Wishful thinking* » a un sens...

bien entendu il a un sens, mais il est employé dans un des contextes où ce sens n'est pas valable

...si vous voulez mettre à l'épreuve chaque fois que ce terme est employé, l'opportunité, la pertinence du terme « *Wishful thinking* », vous n'avez qu'à faire la distinction que « *Wishful thinking* », ce n'est pas « *prendre son désir pour des réalités* » comme on s'exprime...

c'est le sens de la pensée en tant qu'elle glisse, en tant qu'elle fléchit, donc à ce terme on ne doit pas attribuer la signification « *prendre son désir pour des réalités* » comme on s'exprime couramment

...mais « *prendre son rêve pour une réalité* ».

À ce seul titre justement que c'est tout à fait inapplicable à l'interprétation du rêve, car cela veut simplement dire à l'occasion si son rêve...

c'est à ce type de compréhension du rêve ...cela veut simplement dire dans ce cas là qu'on fit ce rêve, en d'autres termes qu'on rêve parce qu'on rêve, et c'est bien pour cela que cette *interprétation* à ce niveau-là n'est nullement applicable, à aucun moment, à un rêve.

Il faut donc que nous venions au procédé dit « *d'adjonction de signifiants* », ce qui suppose la *soustraction* préalable d'un signifiant.

Je parle de ce qu'il suppose dans le texte de FREUD, *soustraction* étant à ce moment-là exactement le sens du terme dont il se sert pour désigner l'opération du refoulement dans sa forme pure, je dirais dans son effet : *unterdrückt*.

C'est alors que nous nous trouvons arrêtés par quelque chose qui, comme tel, présentait pour nous une objection et un obstacle...

- qui si nous n'étions pas décidés d'avance à trouver tout *bien*,
- c'est-à-dire si nous n'étions pas décidés d'avance à « *croire-croire* » comme dit monsieur PRÉVERT,

...on doit tout de même s'arrêter à ceci :  
c'est que la pure et simple restitution de ces deux termes « *nach seinem Wunsch* » et « *dass er wunschte* »...

c'est-à-dire qu'il la souhaitait  
le fils, cette mort du père  
...que la simple restitution de ces deux *clausules*,  
du point de vue de ce que FREUD nous désigne lui-même comme *le but final de l'interprétation, à savoir la restauration du désir inconscient*,  
ne donne strictement rien, car que restitue-t-on  
à ce moment là ?

C'est quelque chose que le sujet *connaît parfaitement* :  
pendant la maladie extrêmement douloureuse,  
le sujet a effectivement souhaité à son père la mort  
comme solution et comme fin de ses tourments et de  
sa douleur, et effectivement bien entendu il ne lui  
a pas montré, il a tout fait pour le lui dissimuler,  
le désir, le vœu qui était dans son contexte,  
dans son contexte récent, vécu, *parfaitement accessible*.

Il n'est même pas besoin de parler à ce sujet de  
*préconscient*, mais de *souvenir conscient*, *parfaitement accessible* au texte  
continu de la conscience.

Donc si le rêve soustrait à un texte quelque chose qui n'est nullement dérobé à la conscience du sujet, s'il le soustrait, c'est si je puis dire ce phénomène de soustraction qui prend valeur positive. Je veux dire que c'est cela le problème, c'est le rapport du refoulement, pour autant que sans aucun doute il s'agit là de *Vorstellungsrepräsentanz*, et même tout à fait typique, car si quelque chose mérite ce terme, c'est justement quelque chose qui est, je dirais en soi-même, une forme vide de sens : « *selon son vœu* », en soi isolée .

Cela ne veut rien dire, cela veut dire « *selon son vœu* », celui dont on a parlé précédemment, *qu'il souhaitait quoi* ? Cela dépend également de la phrase qui est avant, et c'est bien dans ce sens que je désire vous amener pour vous montrer le caractère irréductible de ce dont il s'agit par rapport à toute conception qui relève d'une sorte d'élaboration imaginaire, voire d'abstraction des *données objectales* d'un champ, quand il s'agit du *signifiant* et de ce qui ferait l'originalité du champ qui, dans le psychisme, dans le vécu, dans le sujet humain, est instauré par lui, par *l'action du signifiant*.

C'est cela que nous avons...

ces *formes signifiantes* qui en elles-mêmes ne se conçoivent, ne se soutiennent que pour autant qu'elles sont articulées avec d'autres *signifiants* ...c'est de cela qu'il s'agit en fait.

Je sais bien que là je m'introduis dans quelque chose qui supposerait une articulation beaucoup plus longue que tout ce dont il s'agit.

Ceci est lié avec toutes sortes d'expériences qui ont été poursuivies avec beaucoup de persévérance par une école dite « *École de Marburg* », celle dite de « *la pensée sans images* » : sorte d'intuition que...

dans les travaux de cette école qui se faisaient en petit cercle tout à fait fermé de psychologues ...on était amené à penser sans images ces sortes de *formes* qui sont autres que justement des *formes signifiantes* sans contexte et à l'état naissant, que la notion de « *Vorstellung* »...

et très spécialement à l'occasion  
des problèmes qui nous sont ici posés  
...méritait qu'on rappelle que FREUD a assisté pendant  
deux ans...

comme nous en avons  
des témoignages sans ambiguïté  
...au cours de BRENTANO, et que la psychologie de  
BRENTANO, pour autant qu'elle donne une certaine  
conception de la « *Vorstellung* » est bien là pour nous  
donner le poids exact de ce que pouvait, même dans  
l'esprit de FREUD, et pas simplement dans mon  
interprétation, prendre le terme de « *Vorstellung* ».

Le problème est justement du rapport qu'il y a entre  
le refoulement...

si le refoulement est dit s'appliquer exactement  
et comme tel à quelque chose qui est de l'ordre  
de la « *Vorstellung* »  
...et d'autre part ce fait de quelque chose qui n'est  
rien d'autre que l'apparition d'un sens nouveau  
par quelque chose qui est différent pour nous..  
au point où nous progressons  
...qui est différent du fait du refoulement,  
qui est ce que nous pouvons appeler dans le contexte..  
dans le contexte de préconscient  
*...l'élision des deux clauses.*

Cette *élision* est-elle la même chose que le *refoulement* ?  
En est-elle exactement le pendant, le contraire ?  
Quel est l'effet de cette *élision* ?

Il est clair que c'est un effet de sens, je veux dire  
qu'il faut pour nous expliquer sur le plan le plus  
formel que nous considérons cette *élision*..  
Je dis *élision* et non pas *allusion*.

Ce n'est pas...  
pour employer le langage quotidien  
...une *figuration*, ce rêve ne fait pas *allusion* - bien loin de  
là - à ce qui a précédé..  
à savoir aux rapports du père avec le fils  
...il introduit quelque chose qui *sonne absurdement*,  
qui a sa portée de signification - sur le plan  
manifeste - tout à fait originale.

Il s'agit bien d'une *figura verborum*, d'une *figure de mots*, de termes, pour employer le même terme qui est pendant au premier. Il s'agit d'une *élision*, et cette *élision* produit un *effet de signifié*.

Cette *élision* équivaut à une *substitution*, aux termes manquants, d'un blanc, d'un zéro.

Mais un zéro ça n'est pas rien, et l'effet dont il s'agit peut être qualifié d'effet *métaphorique*.

*Le rêve est une métaphore.*

Dans cette métaphore quelque chose de nouveau surgit qui est un sens, un signifié.

Un signifié sans aucun doute énigmatique, mais qui n'est tout de même pas quelque chose dont nous n'ayons pas à tenir compte comme d'une des *formes*, je dirais les plus *essentielles*, du vécu humain puisque c'est cette image même qui pendant des siècles a jeté les êtres à tel détour de deuil de leur existence, sur les chemins plus ou moins dérobés qui les menaient chez le « *nécroman* », et ce qu'il faisait surgir dans le cercle de l'incantation était ce quelque chose appelé « *ombre* », devant quoi il ne se passait pas autre chose que ce qui se passe dans ce rêve, à savoir cet être qui est là à être sans qu'on sache comment il existe, et devant lequel littéralement on ne peut rien dire, car lui - bien entendu - parle.

Mais peu importe, je dirais que jusqu'à un certain point ce qu'il *dit* est aussi bien ce qu'il *ne dit pas*, on ne nous le dit même pas dans le rêve, cette parole ne prend sa valeur que du fait que celui qui a appelé l'être aimé du *royaume des ombres*, lui, ne peut *littéralement* rien lui dire de ce qui est la vérité de son cœur.

Cette confrontation, cette scène structurée, ce scénario, ne nous suggère-t-il pas qu'en lui-même nous devons essayer d'en situer la portée ?

Qu'est-ce que c'est ?

Cela a-t-il cette valeur fondamentale structurée et structurante qui est celle que j'essaye pour vous de préciser cette année devant vous sous le nom de *fantasme* ?

Est-ce un *fantasme* ?

Y a-t-il un certain nombre de caractères exigibles pour que dans une telle présentation, dans un tel scénario, à ce scénario nous reconnaissons les caractères du *fantasme* ?

C'est une première question que malheureusement nous ne pourrons commencer d'*articuler* que la prochaine fois.

Entendez bien que nous lui donnerons des réponses tout à fait précises, et qui nous permettront d'approcher :

- ce en quoi effectivement c'est un *fantasme*,
- et ce en quoi c'est un *fantasme de rêve*

À savoir, je vous l'articule tout de suite : un *fantasme* qui a des formes très particulières, je veux dire qu'un *fantasme de rêve*...

au sens où nous pouvons donner

un sens précis à ce mot *fantasme*

...n'a pas la même portée que celle d'un *fantasme vigile*, ceci qu'il soit inconscient ou pas.

Voilà un *premier point* sur lequel je vous répondrai, à la question qui se pose ici, la prochaine fois.

Le *deuxième point* c'est à ce propos et en partant de là...

à savoir de cette articulation

de la fonction du fantasme

...comment nous devons concevoir que gît l'incidence de ce que l'on peut appeler...

de ce que FREUD a appelé

...les mécanismes d'élaboration du rêve, à savoir :

- ces rapports d'une part avec le refoulement supposé antécédent,
- et le rapport de ce refoulement avec les signifiants dont je vous ai montré à quel point FREUD les isole et articule l'incidence de leur absence en termes de pures *relations signifiantes*.

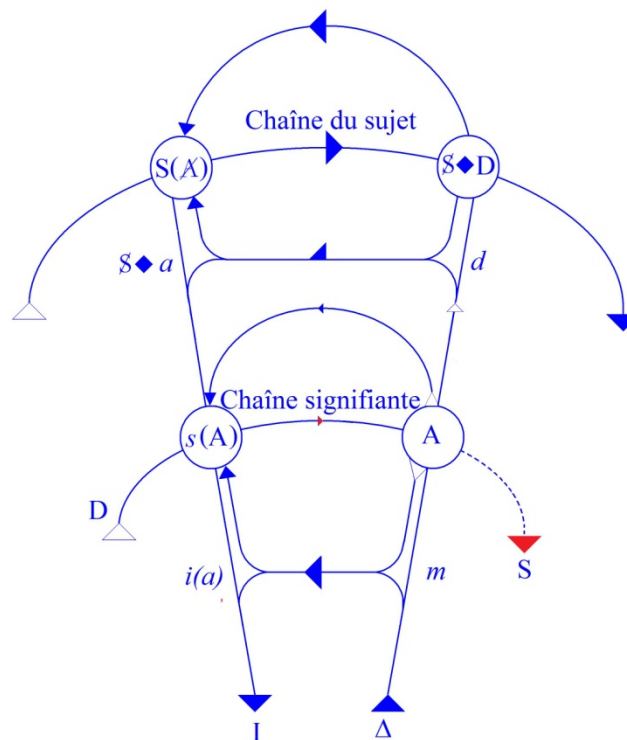
Ces signifiants, je veux dire les rapports qu'il y a entre les signifiants du récit :

- « *il est mort* » d'une part,
- « *il ne le savait pas* » d'autre part,
- « *selon son vœu* » en troisième lieu,

nous essayerons de les poser, de les placer, de les faire fonctionner sur les lignes, les trajets des chaînes dites respectivement :

- *chaîne du sujet*
- et *chaîne signifiante*,

telles qu'elles sont ici posées, répétées, insistantes devant nous sous la forme de notre graphe.



Et vous verrez à la fois à quoi peut servir ceci qui n'est rien d'autre que position topologique des éléments et des relations sans lesquelles il n'y a aucun fonctionnement possible du discours, et comment seule la notion des structures qui permettent ce fonctionnement du discours, peut permettre également de donner un sens à ceci que les *deux clauses* en question peuvent être dites jusqu'à un certain point, être vraiment le contenu, comme dit FREUD la réalité, le « *real verdrängten* », ce qui est réellement refoulé.



Mais ceci ne suffit pas, il nous faut aussi distinguer comment et pourquoi le rêve ici fait usage de ces éléments qui sans aucun doute sont refoulés, mais précisément, justement là à un niveau où ils ne le sont pas, c'est-à-dire où le vécu immédiatement antécédent les a mis en jeu comme tels, comme *clausules* et où, loin d'être *refoulés*, *le rêve les élide*.

Pourquoi ?

Pour produire un certain effet de quoi ?

Je dirai de quelque chose qui n'est pas non plus si simple puisqu'en somme c'est pour produire *une signification*, il n'y a pas de doute, et nous verrons que la même éliision du même vœu peut avoir selon des structures différentes, des effets tout à fait différents.

Pour simplement éveiller un peu, stimuler votre curiosité, je voudrais simplement vous faire remarquer qu'il y a peut-être un rapport entre la même éliision de la même clausule : « *selon son vœu* », et le fait que dans d'autres contextes, qui ne sont pas de rêve mais de psychose par exemple, ceci peut aboutir à la méconnaissance de la mort.

Le « *il ne le savait pas* », ou « *il ne voulait rien savoir* » s'articulant simplement autrement avec le « *il est mort* », ou même... dans un contexte encore différent ...ont peut-être intérêt à être *distingués* du premier coup, comme la « *Verwerfung* » se distingue de la « *Verneinung* ».

Ceci peut aboutir, à ces moments-là, à ces sentiments dits d'invasion ou d'irruption, ou à ces moments féconds de la psychose où le sujet pense qu'il a en face de soi effectivement quelque chose de beaucoup plus près encore de l'image du rêve que nous ne pouvons même nous y attendre.

À savoir :

- qu'il a en face de soi quelqu'un qui est mort,
- qu'il vit avec un mort,
- et simplement qu'il vit avec un mort qui ne sait pas qu'il est mort.

Et peut-être même dirons-nous *jusqu'à un certain point*, que dans la vie tout à fait normale, celle où nous vivons tous les jours, il nous arrive peut-être plus souvent que nous ne le croyons d'avoir en notre présence quelqu'un qui avec toutes les apparences d'un comportement socialement satisfaisant, est quelqu'un qui du même coup désire par exemple du point de vue de l'intérêt, du point de vue de ce qui nous permet d'être avec un être humain d'accord, est bel et bien...

nous en connaissons plus d'un, à partir du moment où je vous le signale cherchez dans vos relations ...quelqu'un qui est bel et bien un mort, et mort depuis longtemps, mort et momifié, qui n'attend que le petit coup de bascule de je ne sais quoi de *semblant* pour se réduire à cette sorte de poudre qui doit le conduire à sa fin.

N'est-il pas vrai aussi qu'en présence de ce quelque chose qui après tout est peut-être beaucoup plus diffusément présent qu'on ne le croit dans les rapports de sujet à sujet...

à savoir qui a aussi cet aspect de demi-mort, et que ce qu'il y a de demi-mort dans toute espèce d'être vivant ...n'est pas non plus sans nous laisser la conscience tout à fait tranquille ?

Et qu'une grande part de notre comportement avec nos semblables :

- est peut-être que quelque chose dont nous avons à tenir compte quand nous nous chargeons d'entendre les *discours*, la *confidence*, le *discours libre* d'un sujet sous une expérience de la psychanalyse,
- introduit peut-être en nous une réaction beaucoup plus importante à mesurer, beaucoup plus toujours présente, incidente, essentielle qui chez nous correspond à cette sorte de précaution qu'il nous faut prendre pour ne pas faire remarquer au demi-mort que là où il est, où il est en train de nous parler, il est à demi la proie de la mort.

Et ceci aussi bien parce que pour nous-mêmes sur ce sujet, une telle audace d'intervention ne serait pas sans comporter pour nous quelque contre-coup qui est très précisément ce contre quoi nous nous défendons le plus, c'est à savoir ce qu'il y a en nous de plus fictif, de plus répété, à savoir aussi la demi-mort.

Bref, vous le voyez, les questions sont plutôt multipliées que fermées, au point où nous en arrivons à la fin de ce discours aujourd'hui.

Et sans aucun doute si ce rêve doit vous apporter quelque chose concernant la question des rapports du sujet avec le désir, c'est qu'il a une valeur dont nous n'avons pas à nous étonner, étant donné ses protagonistes, à savoir :

- un père,
- un fils,
- la mort présente,
- et - vous le verrez - le rapport au désir.

Ce n'est donc pas par hasard que nous avons choisi cet exemple et que nous aurons encore à l'exploiter la prochaine fois.

Wir haben aus der Psychoanalyse erfahren, das Wesen des Prozesses der Verdrängung bestehe nicht darin, eine den Trieb repräsentierende Vorstellung aufzuheben, zu vernichten, sondern sie vom Bewußtwerden abzuhalten. Wir sagen dann, sie befinde sich im Zustande des »Unbewußten«, und haben gute Beweise dafür vorzubringen, daß sie auch unbewußt Wirkungen äußern kann, auch solche, die endlich das Bewußtsein erreichen. Alles Verdrängte muß unbewußt bleiben, aber wir wollen gleich eingangs feststellen, daß das Verdrängte nicht alles Unbewußte deckt. Das Unbewußte hat den weiteren Umfang; das Verdrängte ist ein Teil des Unbewußten.

Wie sollen wir zur Kenntnis des Unbewußten kommen? Wir kennen es natürlich nur als Bewußtes, nachdem es eine Umsetzung oder Übersetzung in Bewußtes erfahren hat. Die psychoanalytische Arbeit läßt uns alltäglich die Erfahrung machen, daß solche Übersetzung möglich ist. Es wird hierzu erfordert, daß der Analysierte gewisse Widerstände überwinde, die nämlich, welche es seinerzeit durch Abweisung vom Bewußten zu einem Verdrängten gemacht haben.

---

<sup>\*)</sup> [Erstveröffentlichung: *Internationale Zeitschrift für Ärztliche Psychoanalyse*, Bd. 3 (4), 1915, S. 189-203. — *Gesammelte Werke*, Bd. 10, S. 264-303.]

<sup>1)</sup> Dieses für den Verdrängungsvorgang brauchbare Gleichnis kann auch über einen früher erwähnten Charakter der Verdrängung ausgedehnt werden. Ich brauche nur hinzuzufügen, daß ich die dem Gast verbotene Tür durch einen ständigen Wächter bewachen lassen muß, weil der Abgewiesene sie sonst aufsprengen würde. (S. oben.)

## I. Die Rechtfertigung des Unbewussten

Die Berechtigung, ein unbewußtes Seelisches anzunehmen und mit dieser Annahme wissenschaftlich zu arbeiten, wird uns von vielen Seiten bestritten. Wir können dagegen anführen, daß die Annahme des Unbewußten *notwendig* und *legitim* ist und daß wir für die Existenz des Unbewußten mehrfache *Beweise* besitzen. Sie ist notwendig, weil die Daten des Bewußtseins in hohem Grade lückenhaft sind; sowohl bei Gesunden als bei Kranken kommen häufig psychische Akte vor, welche zu ihrer Erklärung andere Akte voraussetzen, für die aber das Bewußtsein nicht zeugt. Solche Akte sind nicht nur die Fehlhandlungen und die Träume bei Gesunden, alles, was man psychische Symptome und Zwangerserscheinungen heißt, bei Kranken — unsere persönlichste tägliche Erfahrung macht uns mit Einfällen bekannt, deren Herkunft wir nicht kennen, und mit Denkresultaten, deren Ausarbeitung uns verborgen geblieben ist. Alle diese bewußten Akte blieben zusammenhanglos und unverständlich, wenn wir den Anspruch festhalten wollen, daß wir auch alles durchs Bewußtsein erfahren müssen, was an seelischen Akten in uns vorgeht, und ordnen sich in einen aufzeigbaren Zusammenhang ein, wenn wir die erschlossenen unbewußten Akte interpolieren. Gewinn an Sinn und Zusammenhang ist aber ein vollberechtigtes Motiv, das uns über die unmittelbare Erfahrung hinaus führen darf. Zeigt es sich dann noch, daß wir auf die Annahme des Unbewußten ein erfolgreiches Handeln aufbauen können, durch welches wir den Ablauf der bewußten Vorgänge zweckdienlich beeinflussen, so haben wir in diesem Erfolg einen unanfechtbaren Beweis für die Existenz des Angenommenen gewonnen. Man muß sich dann auf den Standpunkt stellen, es sei nichts anderes als eine *unhaltbare Annahme*, zu fordern, daß alles, was im Seelischen vorgeht, auch dem Bewußtsein bekannt werden müsse.

Man kann weitergehen und zur Unterstützung eines unbewußten psychischen Zustandes anführen, daß das Bewußtsein in jedem Moment nur einen geringen Inhalt umfaßt, so daß der größte Teil dessen, was wir bewußte Kenntnis heißen, sich ohnedies über die längsten Zeiten im Zustande der Latenz, also in einem Zustande von psychischer Unbewußtheit, befinden muß. Der Widerspruch gegen das Unbewußte würde mit Rücksicht auf alle unsere latenten Erinnerungen völlig unbegreiflich werden. Wir stoßen dann auf den Einwand, daß diese latenten Erinnerungen nicht mehr als psychisch zu bezeichnen seien, sondern den Resten von somatischen Vorgängen entsprechen, aus denen das Psychische wieder hervorgehen kann. Es liegt nahe zu erwidern, die latente Erinnerung sei im Gegenteil ein unzweifelhafter Rückstand eines psychischen Vorganges. Wichtiger ist es aber sich klarzumachen, daß der Einwand auf der nicht ausgesprochenen, aber von vornherein fixierten Gleichstellung des Bewußten mit dem Seelischen ruht. Diese Gleichstellung ist entweder eine *petitio principii*, welche die Frage, ob alles Psychische auch bewußt sein müsse, nicht zuläßt, oder eine Sache der Konvention, der Nomenklatur. In letzterem Charakter ist sie natürlich wie jede Konvention unwiderlegbar. Es bleibt nur die Frage offen, ob sie sich als so zweckmäßig erweist, daß man sich ihr anschließen muß. Man darf antworten, die konventionelle Gleichstellung des Psychischen mit dem Bewußten ist durchaus unzweckmäßig. Sie zerreißt die psychischen Kontinuitäten, stürzt uns in die unlöslichen Schwierigkeiten des psychophysischen Parallelismus, unterliegt dem Vorwurf, daß sie ohne einsichtliche Begründung die Rolle des Bewußtseins überschätzt, und nötigt uns, das Gebiet der psychologischen Forschung vorzeitig zu verlassen, ohne uns von anderen Gebieten her Entschädigung bringen zu können.

Immerhin ist es klar, daß die Frage, ob man die unabweisbaren latenten Zustände des Seelenlebens als unbewußte seelische oder als physische auffassen soll, auf einen Wortstreit hinauszulaufen droht. Es ist darum ratsam, das in den

Vordergrund zu rücken, was uns von der Natur dieser fraglichen Zustände mit Sicherheit bekannt ist. Nun sind sie uns nach ihren physischen Charakteren vollkommen unzugänglich; keine physiologische Vorstellung, kein chemischer Prozeß kann uns eine Ahnung von ihrem Wesen vermitteln. Auf der anderen Seite steht fest, daß sie mit den bewußten seelischen Vorgängen die ausgiebigste Berührung haben; sie lassen sich mit einer gewissen Arbeitsleistung in sie umsetzen, durch sie ersetzen, und sie können mit all den Kategorien beschrieben werden, die wir auf die bewußten Seelenakte anwenden, als Vorstellungen, Strebungen, Entschlüssen u. dgl. Ja, von manchen dieser latenten Zustände müssen wir aussagen, sie unterscheiden sich von den bewußten eben nur durch den Wegfall des Bewußtseins. Wir werden also nicht zögern, sie als Objekte psychologischer Forschung und in innigstem Zusammenhang mit den bewußten seelischen Akten zu behandeln.

Die hartnäckige Ablehnung des psychischen Charakters der latenten seelischen Akte erklärt sich daraus, daß die meisten der in Betracht kommenden Phänomene außerhalb der Psychoanalyse nicht Gegenstand des Studiums geworden sind. Wer die pathologischen Tatsachen nicht kennt, die Fehlhandlungen der Normalen als Zufälligkeiten gelten läßt und sich bei der alten Weisheit bescheidet, Träume seien Schäume, der braucht dann nur noch einige Rätsel der Bewußtseinspsychologie zu vernachlässigen, um sich die Annahme unbewußter seelischer Tätigkeit zu ersparen. Übrigens haben die hypnotischen Experimente, besonders die posthypnotische Suggestion, Existenz und Wirkungsweise des seelisch Unbewußten bereits vor der Zeit der Psychoanalyse sinnfällig demonstriert.

Die Annahme des Unbewußten ist aber auch eine völlig *legitime*, insofern wir bei ihrer Aufstellung keinen Schritt von unserer gewohnten, für korrekt gehaltenen Denkweise abweichen. Das Bewußtsein vermittelt jedem einzelnen von uns nur die Kenntnis von eigenen Seelenzuständen; daß auch ein anderer Mensch ein Bewußtsein hat, ist ein Schluß, der *per analogiam* auf Grund der wahrnehmbaren Äußerungen und Handlungen dieses anderen gezogen wird, um uns dieses Benehmen des anderen verständlich zu machen. (Psychologisch richtiger ist wohl die Beschreibung, daß wir ohne besondere Überlegung jedem anderen außer uns unsere eigene Konstitution, und also auch unser Bewußtsein, beilegen und daß diese Identifizierung die Voraussetzung unseres Verständnisses ist.) Dieser Schluß — oder diese Identifizierung — wurde einst vom Ich auf andere Menschen, Tiere, Pflanzen, Unbelebtes und auf das Ganze der Welt ausgedehnt und erwies sich als brauchbar, solange die Ähnlichkeit mit dem Einzel-Ich eine überwältigend große war, wurde aber in dem Maße unverlässlicher, als sich das andere vom Ich entfernte. Unsere heutige Kritik wird bereits beim Bewußtsein der Tiere unsicher, verweigert sich dem Bewußtsein der Pflanzen und weist die Annahme eines Bewußtseins des Unbelebten der Mystik zu. Aber auch, wo die ursprüngliche Identifizierungsneigung die kritische Prüfung bestanden hat, bei dem uns nächsten menschlichen anderen, ruht die Annahme eines Bewußtseins auf einem Schluß und kann nicht die unmittelbare Sicherheit unseres eigenen Bewußtseins teilen.

Die Psychoanalyse fordert nun nichts anderes, als daß dieses Schlußverfahren auch gegen die eigene Person gewendet werde, wozu eine konstitutionelle Neigung allerdings nicht besteht. Geht man so vor, so muß man sagen, alle die Akte und Äußerungen, die ich an mir bemerke und mit meinem sonstigen psychischen Leben nicht zu verknüpfen weiß, müssen beurteilt werden, als ob sie einer anderen Person angehörten, und sollen durch ein ihr zugeschriebenes Seelenleben Aufklärung finden. Die Erfahrung zeigt auch, daß man dieselben Akte, denen man bei der eigenen Person die psychische Anerkennung verweigert, bei anderen sehr wohl zu deuten, d. h. in den seelischen Zusammenhang einzureihen versteht. Unsere Forschung wird hier offenbar durch ein besonderes Hindernis von der eigenen Person abgelenkt und an deren richtiger Erkenntnis behindert.

Dies trotz inneren Widerstrebens gegen die eigene Person gewendete Schlußverfahren führt nun nicht zur Aufdeckung eines Unbewußten, sondern korrekterweise zur Annahme eines anderen, zweiten Bewußtseins, welches mit dem mir bekannten in meiner Person vereinigt ist. Allein hier findet die Kritik berechtigten Anlaß, einiges einzuwerfen. Erstens ist ein Bewußtsein, von dem der eigene Träger nichts weiß, noch etwas anderes als ein fremdes Bewußtsein, und es wird fraglich, ob ein solches Bewußtsein, dem der wichtigste Charakter abgeht, überhaupt noch Diskussion verdient. Wer sich gegen die Annahme eines unbewußten Psychischen gestraubt hat, der wird nicht zufrieden sein können, dafür ein *unbewußtes Bewußtsein* einzutauschen. Zweitens weist die Analyse darauf hin, daß die einzelnen latenten Seelenvorgänge, die wir erschließen, sich eines hohen Grades von gegenseitiger Unabhängigkeit erfreuen, so als ob sie miteinander nicht in Verbindung stünden und nichts voneinander wüßten. Wir müssen also bereit sein, nicht nur ein zweites Bewußtsein in uns anzunehmen, sondern auch ein drittes, viertes, vielleicht eine unabschließbare Reihe von Bewußtseinszuständen, die sämtlich uns und miteinander unbekannt sind. Drittens kommt als schwerstes Argument in Betracht, daß wir durch die analytische Untersuchung erfahren, ein Teil dieser latenten Vorgänge besitze Charaktere und Eigentümlichkeiten, welche uns fremd, selbst unglaublich erscheinen und den uns bekannten Eigenschaften des Bewußtseins direkt zuwiderlaufen. Somit werden wir Grund haben, den gegen die eigene Person gewendeten Schluß dahin abzuändern, er beweise uns nicht ein zweites Bewußtsein in uns, sondern die Existenz von psychischen Akten, welche des Bewußtseins entbehren. Wir werden auch die Bezeichnung eines »Unbewußtseins« als inkorrekt und irreführend ablehnen dürfen. Die bekannten Fälle von »*double conscience*« (Bewußtseinsspaltung) beweisen nichts gegen unsere Auffassung. Sie lassen sich am zutreffendsten beschreiben als Fälle von Spaltung der seelischen Tätigkeiten in zwei Gruppen, wobei sich dann das nämliche Bewußtsein alternierend dem einen oder dem anderen Lager zuwendet.

Es bleibt uns in der Psychoanalyse gar nichts anderes übrig, als die seelischen Vorgänge für an sich unbewußt zu erklären und ihre Wahrnehmung durch das Bewußtsein mit der Wahrnehmung der Außenwelt durch die Sinnesorgane zu vergleichen. Wir hoffen sogar aus diesem Vergleich einen Gewinn für unsere Erkenntnis zu ziehen. Die psychoanalytische Annahme der unbewußten Seelentätigkeit erscheint uns einerseits als eine weitere Fortbildung

des primitiven Animismus, der uns überall Ebenbilder unseres Bewußtseins vorspiegelte, und anderseits als die Fortsetzung der Korrektur, die Kant an unserer Auffassung der äußeren Wahrnehmung vorgenommen hat. Wie Kant uns gewarnt hat, die subjektive Bedingtheit unserer Wahrnehmung nicht zu übersehen und unsere Wahrnehmung nicht für identisch mit dem unerkennbaren Wahrgenommenen zu halten, so mahnt die Psychoanalyse, die Bewußtseinswahrnehmung nicht an die Stelle des unbewußten psychischen Vorganges zu setzen, welcher ihr Objekt ist. Wie das Physische, so braucht auch das Psychische nicht in Wirklichkeit so zu sein, wie es erscheint. Wir werden uns aber mit Befriedigung auf die Erfahrung vorbereiten, daß die Korrektur der inneren Wahrnehmung nicht ebenso große Schwierigkeit bietet wie die der äußeren, daß das innere Objekt minder unerkennbar ist als die Außenwelt.

## II. Die Vieldeutigkeit des Unbewussten und der topische Gesichtspunkt

Ehe wir weitergehen, wollen wir die wichtige, aber auch beschwerliche Tatsache feststellen, daß die Unbewußtheit nur ein Merkmal des Psychischen ist, welches für dessen Charakteristik keineswegs ausreicht. Es gibt psychische Akte von sehr verschiedener Dignität, die doch in dem Charakter, unbewußt zu sein, übereinstimmen. Das Unbewußte umfaßt einerseits Akte, die bloß latent, zeitweilig unbewußt sind, sich aber sonst von den bewußten in nichts unterscheiden, und anderseits Vorgänge wie die verdrängten, die, wenn sie bewußt würden, sich von den übrigen bewußten aufs grellste abheben müßten. Es würde allen Mißverständnissen ein Ende machen, wenn wir von nun an bei der Beschreibung der verschiedenartigen psychischen Akte ganz davon absehen würden, ob sie bewußt oder unbewußt sind, und sie bloß nach ihrer Beziehung zu den Trieben und Zielen, nach ihrer Zusammensetzung und Angehörigkeit zu den einander übergeordneten psychischen Systemen klassifizieren und in Zusammenhang bringen würden. Dies ist aber aus verschiedenen Gründen undurchführbar, und somit können wir der Zweideutigkeit nicht entgehen, daß wir die Worte bewußt und unbewußt bald im deskriptiven Sinne gebrauchen, bald im systematischen, wo sie dann Zugehörigkeit zu bestimmten Systemen und Begabung mit gewissen Eigenschaften bedeuten. Man könnte noch den Versuch machen, die Verwirrung dadurch zu vermeiden, daß man die erkannten psychischen Systeme mit willkürlich gewählten Namen bezeichnet, in denen die Bewußtheit nicht gestreift wird. Allein man müßte vorher Rechenschaft ablegen, worauf man die Unterscheidung der Systeme gründet, und könnte dabei die Bewußtheit nicht umgehen, da sie den Ausgangspunkt aller unserer Untersuchungen bildet. Wir können vielleicht einige Abhilfe von dem Vorschlag erwarten, wenigstens in der Schrift Bewußtsein durch die Darstellung *Bw* und Unbewußtes durch die entsprechende Abkürzung *Ubw* zu ersetzen, wenn wir die beiden Worte im systematischen Sinne gebrauchen.

In positiver Darstellung sagen wir nun als Ergebnis der Psychoanalyse aus, daß ein psychischer Akt im allgemeinen zwei Zustandsphasen durchläuft, zwischen welche eine Art Prüfung (*Zensur*) eingeschaltet ist. In der ersten Phase ist er unbewußt und gehört dem System *Ubw* an; wird er bei der Prüfung von der Zensur abgewiesen, so ist ihm der Übergang in die zweite Phase versagt; er heißt dann »verdrängt« und muß unbewußt bleiben. Besteht er aber diese Prüfung, so tritt er in die zweite Phase ein und wird dem zweiten System zugehörig, welches wir das System *Bw* nennen wollen. Sein Verhältnis zum Bewußtsein ist aber durch diese Zugehörigkeit noch nicht eindeutig bestimmt. Er ist noch nicht bewußt, wohl aber *bewußtseinsfähig* (nach dem Ausdruck von J. Breuer), d. h., er kann nun ohne besonderen Widerstand beim Zutreffen gewisser Bedingungen Objekt des Bewußtseins werden. Mit Rücksicht auf diese Bewußtseinsfähigkeit heißen wir das System *Bw* auch das »*Vorbewußte*«. Sollte es sich herausstellen, daß auch das Bewußtwerden des Vorbewußten durch eine gewisse Zensur mitbestimmt wird, so werden wir die Systeme *Vbw* und *Bw* strenger voneinander sondern. Vorläufig genüge es festzuhalten, daß das System *Vbw* die Eigenschaften des Systems *Bw* teilt und daß die strenge Zensur am Übergang vom *Ubw* zum *Vbw* (oder *Bw*) ihres Amtes waltet. Mit der Aufnahme dieser (zwei oder drei) psychischen Systeme hat sich die Psychoanalyse einen Schritt weiter von der deskriptiven Bewußtseinspsychologie entfernt, sich eine neue Fragestellung und einen neuen Inhalt beigelegt. Sie unterschied sich von der Psychologie bisher hauptsächlich durch die *dynamische* Auffassung der seelischen Vorgänge; nun kommt hinzu, daß sie auch die psychische *Topik* berücksichtigen und von einem beliebigen seelischen Akt angeben will, innerhalb welchen Systems oder zwischen welchen Systemen er sich abspielt. Wegen dieses Bestrebens hat sie auch den Namen einer *Tiefenpsychologie* erhalten. Wir werden hören, daß sie auch noch um einen anderen Gesichtspunkt bereichert werden kann.

Wollen wir mit einer Topik der seelischen Akte Ernst machen, so müssen wir unser Interesse einer an dieser Stelle auftauchenden Zweifelsfrage zuwenden. Wenn ein psychischer Akt (beschränken wir uns hier auf einen solchen von der Natur einer Vorstellung) die Umsetzung aus dem System *Ubw* in das System *Bw* (oder *Vbw*) erfährt, sollen wir annehmen, daß mit dieser Umsetzung eine neuerliche Fixierung, gleichsam eine zweite Niederschrift der betreffenden Vorstellung verbunden ist, die also auch in einer neuen psychischen Lokalität enthalten sein kann und neben welcher die ursprüngliche, unbewußte Niederschrift fortbesteht? Oder sollen wir eher glauben, daß die Umsetzung in einer Zustandsänderung besteht, welche sich an dem nämlichen Material und an derselben Lokalität vollzieht? Diese Frage kann abstrus erscheinen, muß aber aufgeworfen werden, wenn wir uns von der psychischen Topik, der psychischen Tiefendimension, eine bestimmtere Idee bilden wollen. Sie ist schwierig, weil sie über das rein Psychologische hinausgeht und die Beziehungen des seelischen Apparates zur Anatomie streift. Wir wissen, daß solche Beziehungen im größten existieren. Es ist ein unerschütterliches Resultat der Forschung, daß die seelische



Tätigkeit an die Funktion des Gehirns gebunden ist wie an kein anderes Organ. Ein Stück weiter — es ist nicht bekannt, wie weit — führt die Entdeckung von der Ungleichwertigkeit der Gehirnteile und deren Sonderbeziehung zu bestimmten Körperteilen und geistigen Tätigkeiten. Aber alle Versuche, von da aus eine Lokalisation der seelischen Vorgänge zu erraten, alle Bemühungen, die Vorstellungen in Nervenzellen aufgespeichert zu denken und die Erregungen auf Nervenfasern wandern zu lassen, sind gründlich gescheitert. Dasselbe Schicksal würde einer Lehre bevorstehen, die etwa den anatomischen Ort des Systems *Bw*, der bewußten Seelentätigkeit, in der Hirnrinde erkennen und die unbewußten Vorgänge in die subkortikalen Hirnpartien versetzen wollte. Es klafft hier eine Lücke, deren Ausfüllung derzeit nicht möglich ist, auch nicht zu den Aufgaben der Psychologie gehört. Unsere psychische Topik hat *vorläufig* nichts mit der Anatomie zu tun; sie bezieht sich auf Regionen des seelischen Apparats, wo immer sie im Körper gelegen sein mögen, und nicht auf anatomische Örtlichkeiten.

Unsere Arbeit ist also in dieser Hinsicht frei und darf nach ihren eigenen Bedürfnissen vorgehen. Es wird auch förderlich sein, wenn wir uns daran mahnen, daß unsere Annahmen zunächst nur den Wert von Veranschaulichungen beanspruchen. Die erstere der beiden in Betracht gezogenen Möglichkeiten, nämlich daß die *bw* Phase der Vorstellung eine neue, an anderem Orte befindliche Niederschrift derselben bedeute, ist unzweifelhaft die gröbere, aber auch die bequemere. Die zweite Annahme, die einer bloß *funktionellen* Zustandsänderung, ist die von vornherein wahrscheinlichere, aber sie ist minder plastisch, weniger leicht zu handhaben. Mit der ersten, der topischen Annahme ist die einer topischen Trennung der Systeme *Ubw* und *Bw* und die Möglichkeit verknüpft, daß eine Vorstellung gleichzeitig an zwei Stellen des psychischen Apparats vorhanden sei, ja, daß sie, wenn durch die Zensur ungehemmt, regelmäßig von dem einen Ort an den anderen vorrücke, eventuell ohne ihre erste Niederlassung oder Niederschrift zu verlieren. Das mag befremdlich aussehen, kann sich aber an Eindrücke aus der psychoanalytischen Praxis anlehnen.

Wenn man einem Patienten eine seinerzeit von ihm verdrängte Vorstellung, die man erraten hat, mitteilt, so ändert dies zunächst an seinem psychischen Zustand nichts. Es hebt vor allem nicht die Verdrängung auf, macht deren Folgen nicht rückgängig, wie man vielleicht erwarten konnte, weil die früher unbewußte Vorstellung nun bewußt geworden ist. Man wird im Gegenteil zunächst nur eine neuerliche Ablehnung der verdrängten Vorstellung erzielen. Der Patient hat aber jetzt tatsächlich dieselbe Vorstellung in zweifacher Form an verschiedenen Stellen seines seelischen Apparats, erstens hat er die bewußte Erinnerung an die Gehörspur der Vorstellung durch die Mitteilung, zweitens trägt er daneben, wie wir mit Sicherheit wissen, die unbewußte Erinnerung an das Erlebte in der früheren Form in sich. In Wirklichkeit tritt nun eine Aufhebung der Verdrängung nicht eher ein, als bis die bewußte Vorstellung sich nach Überwindung der Widerstände mit der unbewußten Erinnerungsspur in Verbindung gesetzt hat. Erst durch das Bewußtmachen dieser letzteren selbst wird der Erfolg erreicht. Damit schiene ja für oberflächliche Erwägung erwiesen, daß bewußte und unbewußte Vorstellungen verschiedene und topisch gesonderte Niederschriften des nämlichen Inhaltes sind. Aber die nächste Überlegung zeigt, daß die Identität der Mitteilung mit der verdrängten Erinnerung des Patienten nur eine scheinbare ist. Das Gehörhaben und das Erlebhaben sind zwei nach ihrer psychologischen Natur ganz verschiedene Dinge, auch wenn sie den nämlichen Inhalt haben.

Wir sind also zunächst nicht imstande, zwischen den beiden erörterten Möglichkeiten zu entscheiden. Vielleicht treffen wir späterhin auf Momente, welche für eine von beiden den Ausschlag geben können. Vielleicht steht uns die Entdeckung bevor, daß unsere Fragestellung unzureichend war und daß die Unterscheidung der unbewußten Vorstellung von der bewußten noch ganz anders zu bestimmen ist.

### III. Unbewusste Gefühle

Wir haben die vorstehende Diskussion auf Vorstellungen eingeschränkt und können nun eine neue Frage aufwerfen, deren Beantwortung zur Klärung unserer theoretischen Ansichten beitragen muß. Wir sagten, es gäbe bewußte und unbewußte Vorstellungen; gibt es aber auch unbewußte Triebregungen, Gefühle, Empfindungen, oder ist es diesmal sinnlos, solche Zusammensetzungen zu bilden?

Ich meine wirklich, der Gegensatz von bewußt und unbewußt hat auf den Trieb keine Anwendung. Ein Trieb kann nie Objekt des Bewußtseins werden, nur die Vorstellung, die ihn repräsentiert. Er kann aber auch im Unbewußten nicht anders als durch die Vorstellung repräsentiert sein. Würde der Trieb sich nicht an eine Vorstellung heften oder nicht als ein Affektzustand zum Vorschein kommen, so könnten wir nichts von ihm wissen. Wenn wir aber doch von einer unbewußten Triebregung oder einer verdrängten Triebregung reden, so ist dies eine harmlose Nachlässigkeit des Ausdrucks. Wir können nichts anderes meinen als eine Triebregung, deren **Vorstellungsrepräsentanz** unbewußt ist, denn etwas anderes kommt nicht in Betracht.

Man sollte meinen, die Antwort auf die Frage nach den unbewußten Empfindungen, Gefühlen, Affekten sei ebenso leicht zu geben. Zum Wesen eines Gefühls gehört es doch, daß es verspürt, also dem Bewußtsein bekannt wird. Die Möglichkeit einer Unbewußtheit würde also für Gefühle, Empfindungen, Affekte völlig entfallen. Wir sind aber in der psychoanalytischen Praxis gewöhnt, von unbewußter Liebe, Haß, Wut usw. zu sprechen und finden selbst die befremdliche Vereinigung »unbewußtes Schuldbewußtsein« oder eine paradoxe »unbewußte Angst« unvermeidlich. Geht dieser Sprachgebrauch an Bedeutung über den im Falle des »unbewußten Triebes« hinaus?

Der Sachverhalt ist hier wirklich ein anderer. Es kann zunächst vorkommen, daß eine Affekt- oder Gefühlsregung wahrgenommen, aber verkannt wird. Sie ist durch die Verdrängung ihrer eigentlichen Repräsentanz zur Verknüpfung mit einer anderen Vorstellung genötigt worden und wird nun vom Bewußtsein für die Äußerung dieser letzteren

gehalten. Wenn wir den richtigen Zusammenhang wiederherstellen, heißen wir die ursprüngliche Affektregung eine »unbewußte«, obwohl ihr Affekt niemals unbewußt war, nur ihre Vorstellung der Verdrängung erlegen ist. Der Gebrauch der Ausdrücke »unbewußter Affekt« und »unbewußtes Gefühl« weist überhaupt auf die Schicksale des quantitativen Faktors der Triebregung infolge der Verdrängung zurück (s. die Abhandlung über Verdrängung). Wir wissen, daß dies Schicksal ein dreifaches sein kann; der Affekt bleibt entweder — ganz oder teilweise — als solcher bestehen, oder er erfährt eine Verwandlung in einen qualitativ anderen Affektbetrag, vor allem in Angst, oder er wird unterdrückt, d. h. seine Entwicklung überhaupt verhindert. (Diese Möglichkeiten sind an der Traumarbeit vielleicht noch leichter zu studieren als bei den Neurosen.) Wir wissen auch, daß die Unterdrückung der Affektentwicklung das eigentliche Ziel der Verdrängung ist und daß deren Arbeit unabgeschlossen bleibt, wenn das Ziel nicht erreicht wird. In allen Fällen, wo der Verdrängung die Hemmung der Affektentwicklung gelingt, heißen wir die Affekte, die wir im Redressement der Verdrängungsarbeit wieder einsetzen, »unbewußte«. Dem Sprachgebrauch ist also die Konsequenz nicht abzustreiten; es besteht aber im Vergleiche mit der unbewußten Vorstellung der bedeutsame Unterschied, daß die unbewußte Vorstellung nach der Verdrängung als reale Bildung im System *Ubw* bestehenbleibt, während dem unbewußten Affekt ebendort nur eine Ansatzmöglichkeit, die nicht zur Entfaltung kommen durfte, entspricht. Strenggenommen und obwohl der Sprachgebrauch tadellos bleibt, gibt es also keine unbewußten Affekte, wie es unbewußte Vorstellungen gibt. Es kann aber sehr wohl im System *Ubw* Affektbildungen geben, die wie andere bewußt werden. Der ganze Unterschied rührt daher, daß Vorstellungen Besetzungen — im Grunde von Erinnerungsspuren — sind, während die Affekte und Gefühle Abfuhrvorgängen entsprechen, deren letzte Äußerungen als Empfindungen wahrgenommen werden. Im gegenwärtigen Zustand unserer Kenntnis von den Affekten und Gefühlen können wir diesen Unterschied nicht klarer ausdrücken.

Die Feststellung, daß es der Verdrängung gelingen kann, die Umsetzung der Triebregung in Affektausübung zu hemmen, ist für uns von besonderem Interesse. Sie zeigt uns, daß das System *Bw* normalerweise die Affektivität wie den Zugang zur Motilität beherrscht, und hebt den Wert der Verdrängung, indem sie als deren Folgen nicht nur die Abhaltung vom Bewußtsein, sondern auch von der Affektentwicklung und von der Motivierung der Muskeltätigkeit aufzeigt. Wir können auch in umgekehrter Darstellung sagen: Solange das System *Bw* Affektivität und Motilität beherrscht, heißen wir den psychischen Zustand des Individuums normal. Indes ist ein Unterschied in der Beziehung des herrschenden Systems zu den beiden einander nahestehenden Abfuhraktionen unverkennbar.<sup>1)</sup> Während die Herrschaft des *Bw* über die willkürliche Motilität fest gegründet ist, dem Ansturm der Neurose regelmäßig widersteht und erst in der Psychose zusammenbricht, ist die Beherrschung der Affektentwicklung durch *Bw* minder gefestigt. Noch innerhalb des normalen Lebens läßt sich ein beständiges Ringen der beiden Systeme *Bw* und *Ubw* um den Primat in der Affektivität erkennen, grenzen sich gewisse Einflußsphären voneinander ab und stellen sich Vermengungen der wirksamen Kräfte her.

Die Bedeutung des Systems *Bw* (*Vbw*) für die Zugänge zur Affektentbindung und Aktion macht uns auch die Rolle verständlich, welche in der Krankheitsgestaltung der Ersatzvorstellung zufällt. Es ist möglich, daß die Affektentwicklung direkt vom System *Ubw* ausgeht, in diesem Falle hat sie immer den Charakter der Angst, gegen welche alle »verdrängten« Affekte eingetauscht werden. Häufig aber muß die Triebregung warten, bis sie eine Ersatzvorstellung im System *Bw* gefunden hat. Dann ist die Affektentwicklung von diesem bewußten Ersatz her ermöglicht und der qualitative Charakter des Affekts durch dessen Natur bestimmt. Wir haben behauptet, daß bei der Verdrängung eine Trennung des Affekts von seiner Vorstellung stattfindet, worauf beide ihren gesonderten Schicksalen entgegengehen. Das ist deskriptiv unbestreitbar; der wirkliche Vorgang aber ist in der Regel, daß ein Affekt so lange nicht zustande kommt, bis nicht der Durchbruch zu einer neuen Vertretung im System *Bw* gelungen ist.

<sup>1)</sup> Die Affektivität äußert sich wesentlich in motorischer (sekretorischer, gefäßregulierender) Abfuhr zur (inneren) Veränderung des eigenen Körpers ohne Beziehung zur Außenwelt, die Motilität in Aktionen, die zur Veränderung der Außenwelt bestimmt sind.

#### IV. Topik und Dynamik der Verdrängung

Wir haben das Resultat erhalten, daß die Verdrängung im wesentlichen ein Vorgang ist, der sich an Vorstellungen an der Grenze der Systeme *Ubw* und *Vbw* (*Bw*) vollzieht, und können nun einen neuerlichen Versuch machen, diesen Vorgang eingehender zu beschreiben. Es muß sich dabei um eine *Entziehung* von Besetzung handeln, aber es fragt sich, in welchem System findet die Entziehung statt, und welchem System gehört die entzogene Besetzung an. Die verdrängte Vorstellung bleibt im *Ubw* aktionsfähig; sie muß also ihre Besetzung behalten haben. Das Entzogene muß etwas anderes sein. Nehmen wir den Fall der eigentlichen Verdrängung vor (des Nachdrängens), wie sie sich an der vorbewußten oder selbst bereits bewußten Vorstellung abspielt, dann kann die Verdrängung nur darin bestehen, daß der Vorstellung die (vor)bewußte Besetzung entzogen wird, die dem System *Vbw* angehört. Die Vorstellung bleibt dann unbesetzt, oder sie erhält Besetzung vom *Ubw* her, oder sie behält die *ubw* Besetzung, die sie schon früher hatte. Also Entziehung der vorbewußten, Erhaltung der unbewußten Besetzung oder Ersatz der vorbewußten Besetzung durch eine unbewußte. Wir bemerken übrigens, daß wir dieser Betrachtung wie unabsichtlich die Annahme zugrunde gelegt haben, der Übergang aus dem System *Ubw* in ein nächstes geschehe nicht durch eine neue



Niederschrift, sondern durch eine Zustandsänderung, einen Wandel in der Besetzung. Die funktionale Annahme hat hier die topische mit leichter Mühe aus dem Felde geschlagen.

Dieser Vorgang der Libidentziehung reicht aber nicht aus, um einen anderen Charakter der Verdrängung begreiflich zu machen. Es ist nicht einzusehen, warum die besetzt gebliebene oder vom *Ubw* her mit Besetzung versehene Vorstellung nicht den Versuch erneuern sollte, kraft ihrer Besetzung in das System *Vbw* einzudringen. Dann müßte sich die Libidentziehung an ihr wiederholen, und dasselbe Spiel würde sich unabgeschlossen fortsetzen, das Ergebnis aber nicht das der Verdrängung sein. Ebenso würde der besprochene Mechanismus der Entziehung vorbewußter Besetzung versagen, wenn es sich um die Darstellung der Urverdrängung handelt; in diesem Falle liegt ja eine unbewußte Vorstellung vor, die noch keine Besetzung vom *Vbw* erhalten hat, der eine solche also auch nicht entzogen werden kann.

Wir bedürfen also hier eines anderen Vorganges, welcher im ersten Falle die Verdrängung unterhält, im zweiten ihre Herstellung und Fortdauer besorgt, und können diesen nur in der Annahme einer *Gegenbesetzung* finden, durch welche sich das System *Vbw* gegen das Andrängen der unbewußten Vorstellung schützt. Wie sich eine solche Gegenbesetzung, die im System *Vbw* vor sich geht, äußert, werden wir an klinischen Beispielen sehen. Sie ist es, welche den Daueraufwand einer Urverdrängung repräsentiert, aber auch deren Dauerhaftigkeit verbürgt. Die Gegenbesetzung ist der alleinige Mechanismus der Urverdrängung; bei der eigentlichen Verdrängung (dem Nachdrängen) kommt die Entziehung der *vbw* Besetzung hinzu. Es ist sehr wohl möglich, daß gerade die der Vorstellung entzogene Besetzung zur Gegenbesetzung verwendet wird.

Wir merken, wie wir allmählich dazu gekommen sind, in der Darstellung psychischer Phänomene einen dritten Gesichtspunkt zur Geltung zu bringen, außer dem dynamischen und dem topischen den *ökonomischen*, der die Schicksale der Erregungsgrößen zu verfolgen und eine wenigstens relative Schätzung derselben zu gewinnen strebt. Wir werden es nicht unbillig finden, die Betrachtungsweise, welche die Vollendung der psychoanalytischen Forschung ist, durch einen besonderen Namen auszuzeichnen. Ich schlage vor, daß es eine *metapsychologische* Darstellung genannt werden soll, wenn es uns gelingt, einen psychischen Vorgang nach seinen *dynamischen*, *topischen* und *ökonomischen* Beziehungen zu beschreiben. Es ist vorherzusagen, daß es uns bei dem gegenwärtigen Stand unserer Einsichten nur an vereinzelten Stellen gelingen wird.

Machen wir einen zaghaften Versuch, eine metapsychologische Beschreibung des Verdrängungsvorganges bei den drei bekannten Übertragungsneurosen zu geben. Wir dürfen dabei »Besetzung« durch »Libido« ersetzen, weil es sich ja, wie wir wissen, um die Schicksale von Sexualtrieben handelt.

Eine erste Phase des Vorganges bei der Angsthysterie wird häufig übersehen, vielleicht auch wirklich übergangen, ist aber bei sorgfältiger Beobachtung gut kenntlich. Sie besteht darin, daß Angst auftritt, ohne daß wahrgenommen würde, wovon. Es ist anzunehmen, daß im *Ubw* eine Liebesregung vorhanden war, die nach der Umsetzung ins System *Vbw* verlangte; aber die von diesem System her ihr zugewendete Besetzung zog sich nach Art eines Fluchtversuches von ihr zurück, und die unbewußte Libidobesetzung der zurückgewiesenen Vorstellung wurde als Angst abgeführt. Bei einer etwaigen Wiederholung des Vorganges wurde ein erster Schritt zur Bewältigung der unliebsamen Angstentwicklung unternommen. Die fliehende [*vbw*] Besetzung wendete sich einer Ersatzvorstellung zu, die einerseits assoziativ mit der abgewiesenen Vorstellung zusammenhing, anderseits durch die Entfernung von ihr der Verdrängung entzogen war (*Verschiebungersatz*) und eine Rationalisierung der noch unhemmbaren Angstentwicklung gestattete. Die Ersatzvorstellung spielt nun für das System *Bw* (*Vbw*) die Rolle einer Gegenbesetzung, indem sie es gegen das Auftauchen der verdrängten Vorstellung im *Bw* versichert, anderseits ist sie die Ausgangsstelle der nun erst recht unhemmbaren Angstaffektentbindung oder benimmt sich als solche. Die klinische Beobachtung zeigt, daß z. B. das an der Tierphobie leidende Kind nun unter zweierlei Bedingungen Angst verspürt, erstens wenn die verdrängte Liebesregung eine Verstärkung erfährt, und zweitens wenn das Angsttier wahrgenommen wird. Die Ersatzvorstellung benimmt sich in dem einen Falle wie die Stelle einer Überleitung aus dem System *Ubw* in das System *Bw*, im anderen wie eine selbständige Quelle der Angstentbindung. Die Ausdehnung der Herrschaft des Systems *Bw* pflegt sich darin zu äußern, daß die erste Erregungsweise der Ersatzvorstellung gegen die zweite immer mehr zurücktritt. Vielleicht benimmt sich am Ende das Kind so, als hätte es gar keine Neigung zu dem Vater, wäre ganz von ihm frei geworden, und als hätte es wirklich Angst vor dem Tier. Nur daß diese Tierangst, aus der unbewußten Triebquelle gespeist, sich widerspenstig und übergroß gegen alle Beeinflussungen aus dem System *Bw* erweist und dadurch ihre Herkunft aus dem System *Ubw* verrät.

Die Gegenbesetzung aus dem System *Bw* hat also in der zweiten Phase der Angsthysterie zur Ersatzbildung geführt. Derselbe Mechanismus findet bald eine neuerliche Anwendung. Der Verdrängungsvorgang ist, wie wir wissen, noch nicht abgeschlossen und findet ein weiteres Ziel in der Aufgabe, die vom Ersatz ausgehende Angstentwicklung zu hemmen. Dies geschieht in der Weise, daß die gesamte assoziierte Umgebung der Ersatzvorstellung mit besonderer Intensität besetzt wird, so daß sie eine hohe Empfindlichkeit gegen Erregung bezeigen kann. Eine Erregung irgendeiner Stelle dieses Vorbaues muß zufolge der Verknüpfung mit der Ersatzvorstellung den Anstoß zu einer geringen Angstentwicklung geben, welche nun als Signal benützt wird, um durch neuerliche Flucht der [*vbw*] Besetzung den weiteren Fortgang der Angstentwicklung zu hemmen. Je weiter weg vom gefürchteten Ersatz die empfindlichen und wachsamsten Gegenbesetzungen angebracht sind, desto präziser kann der Mechanismus funktionieren, der die Ersatzvorstellung isolieren und neue Erregungen von ihr abhalten soll. Diese Vorsichten schützen natürlich nur gegen Erregungen, die von außen, durch die Wahrnehmung an die Ersatzvorstellung

herantreten, aber niemals gegen die Triebregung, die von der Verbindung mit der verdrängten Vorstellung her die Ersatzvorstellung trifft. Sie beginnen also erst zu wirken, wenn der Ersatz die Vertretung des Verdrängten gut übernommen hat, und können niemals ganz verlässlich wirken. Bei jedem Ansteigen der Trieberregung muß der schützende Wall um die Ersatzvorstellung um ein Stück weiter hinausverlegt werden. Die ganze Konstruktion, die in analoger Weise bei den anderen Neurosen hergestellt wird, trägt den Namen einer *Phobie*. Der Ausdruck der Flucht vor bewußter Besetzung der Ersatzvorstellung sind die Vermeidungen, Verzichte und Verbote, an denen man die Angsthysterie erkennt. Überschaute man den ganzen Vorgang, so kann man sagen, die dritte Phase hat die Arbeit der zweiten in größerem Ausmaß wiederholt. Das System *Bw* schützt sich jetzt gegen die Aktivierung der Ersatzvorstellung durch die Gegenbesetzung der Umgebung, wie es sich vorhin durch die Besetzung der Ersatzvorstellung gegen das Auftauchen der verdrängten Vorstellung gesichert hatte. Die Ersatzbildung durch Verschiebung hat sich in solcher Weise fortgesetzt. Man muß auch hinzufügen, daß das System *Bw* früher nur eine kleine Stelle besaß, die eine Einbruchspforte der verdrängten Triebregung war, die Ersatzvorstellung nämlich, daß aber am Ende der ganze phobische Vorbau einer solchen Enklave des unbewußten Einflusses entspricht. Man kann ferner den interessanten Gesichtspunkt hervorheben, daß durch den ganzen ins Werk gesetzten Abwehrmechanismus eine Projektion der Triebgefahr nach außen erreicht worden ist. Das Ich benimmt sich so, als ob ihm die Gefahr der Angstentwicklung nicht von einer Triebregung, sondern von einer Wahrnehmung her drohte, und darf darum gegen diese äußere Gefahr mit den Fluchtversuchen der phobischen Vermeidungen reagieren. Eines gelingt bei diesem Vorgang der Verdrängung: die Entbindung von Angst läßt sich einigermaßen eindämmen, aber nur unter schweren Opfern an persönlicher Freiheit. Fluchtversuche vor Triebansprüchen sind aber im allgemeinen nutzlos, und das Ergebnis der phobischen Flucht bleibt doch unbefriedigend.

Von den Verhältnissen, die wir bei der Angsthysterie erkannt haben, gilt ein großer Anteil auch für die beiden anderen Neurosen, so daß wir die Erörterung auf die Unterschiede und die Rolle der Gegenbesetzung beschränken können. Bei der Konversionshysterie wird die Triebbesetzung der verdrängten Vorstellung in die Innervation des Symptoms umgesetzt. Inwieweit und unter welchen Umständen die unbewußte Vorstellung durch diese Abfuhr zur Innervation drainiert ist, so daß sie ihr Andrängen gegen das System *Bw* aufgeben kann, diese und ähnliche Fragen bleiben besser einer speziellen Untersuchung der Hysterie vorbehalten. Die Rolle der Gegenbesetzung, die vom System *Bw* (*Vbw*) ausgeht, ist bei der Konversionshysterie deutlich und kommt in der Symptombildung zum Vorschein. Die Gegenbesetzung ist es, welche die Auswahl trifft, auf welches Stück der Triebrepräsentanz die ganze Besetzung derselben konzentriert werden darf. Dies zum Symptom erlesene Stück erfüllt die Bedingung, daß es dem Wunschziel der Triebregung ebenso sehr Ausdruck gibt wie dem Abwehr- oder Strafbestreben des Systems *Bw*; es wird also überbesetzt und von beiden Seiten her gehalten wie die Ersatzvorstellung der Angsthysterie. Wir können aus diesem Verhältnis ohne weiteres den Schluß ziehen, daß der Verdrängungsaufwand des Systems *Bw* nicht so groß zu sein braucht wie die Besetzungsenergie des Symptoms, denn die Stärke der Verdrängung wird durch die aufgewendete Gegenbesetzung gemessen, und das Symptom stützt sich nicht nur auf die Gegenbesetzung, sondern auch auf die in ihm verdichtete Triebbesetzung aus dem System *Ubw*.

Für die Zwangsneurose hätten wir den in der vorigen Abhandlung enthaltenen Bemerkungen nur hinzuzufügen, daß hier die Gegenbesetzung des Systems *Bw* am sinnfälligsten in den Vordergrund tritt. Sie ist es, die als Reaktionsbildung organisiert die erste Verdrängung besorgt und an welcher später der Durchbruch der verdrängten Vorstellung erfolgt. Man darf der Vermutung Raum geben, daß es an dem Vorwiegen der Gegenbesetzung und Ausfallen einer Abfuhr liegt, wenn das Werk der Verdrängung bei Angsthysterie und Zwangsneurose weit weniger geglückt erscheint als bei der Konversionshysterie.

## V. Die besonderen Eigenschaften des Systems *Ubw*

Eine neue Bedeutung erhält die Unterscheidung der beiden psychischen Systeme, wenn wir darauf aufmerksam werden, daß die Vorgänge des einen Systems, des *Ubw*, Eigenschaften zeigen, die sich in dem nächst höheren nicht wiederfinden.

Der Kern des *Ubw* besteht aus Triebrepräsentanzen, die ihre Besetzung abführen wollen, also aus Wunschregungen. Diese Triebregungen sind einander koordiniert, bestehen unbeeinflusst nebeneinander, widersprechen einander nicht. Wenn zwei Wunschregungen gleichzeitig aktiviert werden, deren Ziele uns unvereinbar erscheinen müssen, so ziehen sich die beiden Regungen nicht etwa voneinander ab oder heben einander auf, sondern sie treten zur Bildung eines mittleren Zieles, eines Kompromisses, zusammen.

Es gibt in diesem System keine Negation, keinen Zweifel, keine Grade von Sicherheit. All dies wird erst durch die Arbeit der Zensur zwischen *Ubw* und *Vbw* eingetragen. Die Negation ist ein Ersatz der Verdrängung von höherer Stufe. Im *Ubw* gibt es nur mehr oder weniger stark besetzte Inhalte.

Es herrscht eine weit größere Beweglichkeit der Besetzungsintensitäten. Durch den Prozeß der *Verschiebung* kann eine Vorstellung den ganzen Betrag ihrer Besetzung an eine andere abgeben, durch den der *Verdichtung* die ganze Besetzung mehrerer anderer an sich nehmen. Ich habe vorgeschlagen, diese beiden Prozesse als Anzeichen des sogenannten psychischen *Primärvorganges* anzusehen. Im System *Vbw* herrscht der *Sekundärvorgang*<sup>1)</sup> wo ein solcher Primärvorgang sich an Elementen des Systems *Vbw* abspielen darf, erscheint er »komisch« und erregt Lachen.

Die Vorgänge des Systems *Ubw* sind *zeitlos*, d. h., sie sind nicht zeitlich geordnet, werden durch die verlaufende Zeit nicht abgeändert, haben überhaupt keine Beziehung zur Zeit. Auch die Zeitbeziehung ist an die Arbeit des *Bw*-Systems geknüpft.

Ebensowenig kennen die *Ubw*-Vorgänge eine Rücksicht auf die *Realität*. Sie sind dem Lustprinzip unterworfen; ihr Schicksal hängt nur davon ab, wie stark sie sind, und ob sie die Anforderungen der Lust-Unlustregulierung erfüllen. Fassen wir zusammen: *Widerspruchslosigkeit*, *Primärvorgang* (Beweglichkeit der Besetzungen), *Zeitlosigkeit* und *Ersetzung der äußeren Realität durch die psychische* sind die Charaktere, die wir an zum System *Ubw* gehörigen Vorgängen zu finden erwarten dürfen.<sup>2)</sup>

Die unbewußten Vorgänge werden für uns nur unter den Bedingungen des Träumens und der Neurosen erkennbar, also dann, wenn Vorgänge des höheren *Vbw*-Systems durch eine Erniedrigung (Regression) auf eine frühere Stufe zurückversetzt werden. An und für sich sind sie unerkennbar, auch existenzunfähig, weil das System *Ubw* sehr frühzeitig von dem *Vbw* überlagert wird, welches den Zugang zum Bewußtsein und zur Motilität an sich gerissen hat. Die Abfuhr des Systems *Ubw* geht in die Körperinnervation zur Affektentwicklung, aber auch dieser Entladungsweg wird ihm, wie wir gehört haben, vom *Vbw* streitig gemacht. Für sich allein könnte das *Ubw*-System unter normalen Verhältnissen keine zweckmäßige Muskelaktion zustande bringen, mit Ausnahme jener, die als Reflexe bereits organisiert sind.

Die volle Bedeutung der beschriebenen Charaktere des Systems *Ubw* könnte uns erst einleuchten, wenn wir sie den Eigenschaften des Systems *Vbw* gegenüberstellen und an ihnen messen würden. Allein dies würde uns so weitab führen, daß ich vorschlage, wiederum einen Aufschub gutzuheißten und die Vergleichung der beiden Systeme erst im Anschluß an die Würdigung des höheren Systems vorzunehmen. Nur das Aller-dringendste soll schon jetzt seine Erwähnung finden.

Die Vorgänge des Systems *Vbw* zeigen — und zwar gleichgültig, ob sie bereits bewußt oder nur bewußtseinsfähig sind — eine Hemmung der Abfuhrneigung von den besetzten Vorstellungen. Wenn der Vorgang von einer Vorstellung auf eine andere übergeht, so hält die erstere einen Teil ihrer Besetzung fest, und nur ein kleiner Anteil erfährt die Verschiebung. Verschiebungen und Verdichtungen wie beim Primärvorgang sind ausgeschlossen oder sehr eingeschränkt. Dieses Verhältnis hat J. Breuer veranlaßt, zwei verschiedene Zustände der Besetzungsenergie im Seelenleben anzunehmen, einen tonisch gebundenen und einen frei beweglichen, der Abfuhr zustrebenden. Ich glaube, daß diese Unterscheidung bis jetzt unsere tiefste Einsicht in das Wesen der nervösen Energie darstellt, und sehe nicht, wie man um sie herumkommen soll. Es wäre ein dringendes Bedürfnis der metapsychologischen Darstellung — vielleicht aber noch ein allzu gewagtes Unternehmen —, an dieser Stelle die Diskussion fortzuführen. Dem System *Vbw* fallen ferner zu die Herstellung einer Verkehrsfähigkeit unter den Vorstellungsinhalten, so daß sie einander beeinflussen können, die zeitliche Anordnung derselben, die Einführung der einen Zensur oder mehrerer Zensuren, die Realitätsprüfung und das Realitätsprinzip. Auch das bewußte Gedächtnis scheint ganz am *Vbw* zu hängen, es ist scharf von den Erinnerungsspuren zu scheiden, in denen sich die Erlebnisse des *Ubw* fixieren, und entspricht wahrscheinlich einer besonderen Niederschrift, wie wir sie für das Verhältnis der bewußten zur unbewußten Vorstellung annehmen wollten, aber bereits verworfen haben. In diesem Zusammenhang werden wir auch die Mittel finden, unserem Schwanken in der Benennung des höheren Systems, das wir jetzt richtungslos bald *Vbw*, bald *Bw* heißen, ein Ende zu machen.

Es wird auch die Warnung am Platze sein, nicht voreilig zu verallgemeinern, was wir hier über die Verteilung der seelischen Leistungen an die beiden Systeme zutage gefördert haben. Wir beschreiben die Verhältnisse, wie sie sich beim reifen Menschen zeigen, bei dem das System *Vbw* strenggenommen nur als Vorstufe der höheren Organisation funktioniert. Welchen Inhalt und welche Beziehungen dies System während der individuellen Entwicklung hat und welche Bedeutung ihm beim Tiere zukommt, das soll nicht aus unserer Beschreibung abgeleitet, sondern selbständig erforscht werden. Wir müssen auch beim Menschen darauf gefaßt sein, etwa krankhafte Bedingungen zu finden, unter denen die beiden Systeme Inhalt wie Charaktere ändern oder selbst miteinander tauschen.

---

<sup>1)</sup> S. die Ausführungen im VII. Abschnitt der *Traumdeutung*, welche sich auf die von J. Breuer in den *Studien über Hysterie* entwickelten Ideen stützt.

<sup>2)</sup> Die Erwähnung eines anderen bedeutsamen Vorrechtes des *Ubw* sparen wir für einen anderen Zusammenhang auf.

## VI. Der Verkehr der beiden Systeme

Es wäre doch unrecht, sich vorzustellen, daß das *Ubw* in Ruhe verbleibt, während die ganze psychische Arbeit vom *Vbw* geleistet wird, daß das *Ubw* etwas Abgetanes, ein rudimentäres Organ, ein Residuum der Entwicklung sei. Oder anzunehmen, daß sich der Verkehr der beiden Systeme auf den Akt der Verdrängung beschränkt, indem das *Vbw* alles, was ihm störend erscheint, in den Abgrund des *Vbw* wirft. Das *Ubw* ist vielmehr lebend, entwicklungsfähig und unterhält eine Anzahl von anderen Beziehungen zum *Vbw*, darunter auch die der Kooperation. Man muß zusammenfassend sagen, das *Ubw* setzt sich in die sogenannten Abkömmlinge fort, es ist den Einwirkungen des Lebens zugänglich, beeinflußt beständig das *Vbw* und ist seinerseits sogar Beeinflussungen von seiten des *Vbw* unterworfen.

Das Studium der Abkömmlinge des *Vbw* wird unseren Erwartungen einer schematisch reinlichen Scheidung zwischen den beiden psychischen Systemen eine gründliche Enttäuschung bereiten. Das wird gewiß Unzufriedenheit mit unseren Ergebnissen erwecken und wahrscheinlich dazu benützt werden, den Wert unserer Art der Trennung der psychischen Vorgänge in Zweifel zu ziehen. Allein wir werden geltend machen, daß wir keine andere Aufgabe haben, als die Ergebnisse der Beobachtung in Theorie umzusetzen, und die Verpflichtung von uns weisen, auf den ersten Anlauf eine glatte und durch Einfachheit sich empfehlende Theorie zu erreichen. Wir vertreten deren Komplikationen, solange sie sich der Beobachtung adäquat erweisen, und geben die Erwartung nicht auf, gerade durch sie zur endlichen Erkenntnis eines Sachverhaltes geleitet zu werden, der, an sich einfach, den Komplikationen der Realität gerecht werden kann.

Unter den Abkömmlingen der *ubw* Triebregungen vom beschriebenen Charakter gibt es welche, die entgegengesetzte Bestimmungen in sich vereinigen. Sie sind einerseits hochorganisiert, widerspruchsfrei, haben allen Erwerb des Systems *Bw* verwertet und würden sich für unser Urteil von den Bildungen dieses Systems kaum unterscheiden. Andererseits sind sie unbewußt und unfähig, bewußt zu werden. Sie gehören also qualitativ zum System *Vbw*, faktisch aber zum *Vbw*. Ihre Herkunft bleibt das für ihr Schicksal Entscheidende. Man muß sie mit den Mischlingen menschlicher Rassen vergleichen, die im großen und ganzen bereits den Weißen gleichen, ihre farbige Abkunft aber durch den einen oder anderen auffälligen Zug verraten und darum von der Gesellschaft ausgeschlossen bleiben und keines der Vorrechte der Weißen genießen. Solcher Art sind die Phantasiebildungen der Normalen wie der Neurotiker, die wir als Vorstufen der Traum- wie der Symptombildung erkannt haben und die trotz ihrer hohen Organisation verdrängt bleiben und als solche nicht bewußt werden können. Sie kommen nahe ans Bewußtsein heran, bleiben ungestört, solange sie keine intensive Besetzung haben, werden aber zurückgeworfen, sobald sie eine gewisse Höhe der Besetzung überschreiten. Eben solche höher organisierte Abkömmlinge des *Ubw* sind die Ersatzbildungen, denen aber der Durchbruch zum Bewußtsein dank einer günstigen Relation gelingt, wie z. B. durch das Zusammentreffen mit einer Gegenbesetzung des *Vbw*.

Wenn wir an anderer Stelle die Bedingungen des Bewußtwerdens eingehender untersuchen, wird uns ein Teil der hier auftauchenden Schwierigkeiten lösbar werden. Hier mag es uns vorteilhaft erscheinen, der bisherigen vom *Ubw* her aufsteigenden Betrachtung eine vom Bewußtsein ausgehende gegenüberzustellen. Dem Bewußtsein tritt die ganze Summe der psychischen Vorgänge als das Reich des Vorbewußten entgegen. Ein sehr großer Anteil dieses Vorbewußten stammt aus dem Unbewußten, hat den Charakter der Abkömmlinge desselben und unterliegt einer Zensur, ehe er bewußt werden kann. Ein anderer Anteil des *Vbw* ist ohne Zensur bewußtseinsfähig. Wir gelangen hier zu einem Widerspruch gegen eine frühere Annahme. In der Betrachtung der Verdrängung wurden wir genötigt, die für das Bewußtwerden entscheidende Zensur zwischen die Systeme *Ubw* und *Vbw* zu verlegen. Jetzt wird uns eine Zensur zwischen *Vbw* und *Bw* nahegelegt. Wir tun aber gut daran, in dieser Komplikation keine Schwierigkeit zu erblicken, sondern anzunehmen, daß jedem Übergang von einem System zum nächst höheren, also jedem Fortschritt zu einer höheren Stufe psychischer Organisation eine neue Zensur entspreche. Die Annahme einer fortlaufenden Erneuerung der Niederschriften ist damit allerdings abgetan.

Der Grund all dieser Schwierigkeiten ist darin zu suchen, daß die Bewußtheit, der einzige uns unmittelbar gegebene Charakter der psychischen Vorgänge, sich zur Systemunterscheidung in keiner Weise eignet. Abgesehen davon, daß das Bewußte nicht immer bewußt, sondern zeitweilig auch latent ist, hat uns die Beobachtung gezeigt, daß vieles, was die Eigenschaften des Systems *Vbw* teilt, nicht bewußt wird, und haben wir noch zu erfahren, daß das Bewußtwerden durch gewisse Richtungen seiner Aufmerksamkeit eingeschränkt ist. Das Bewußtsein hat so weder zu den Systemen noch zur Verdrängung ein einfaches Verhältnis. Die Wahrheit ist, daß nicht nur das psychisch Verdrängte dem Bewußtsein fremd bleibt, sondern auch ein Teil der unser Ich beherrschenden Regungen, also der stärkste funktionelle Gegensatz des Verdrängten. In dem Maße, als wir uns zu einer metapsychologischen Betrachtung des Seelenlebens durchringen wollen, müssen wir lernen, uns von der Bedeutung des Symptoms »Bewußtheit« zu emanzipieren.

Solange wir noch an diesem haften, sehen wir unsere Allgemeinheiten regelmäßig durch Ausnahmen durchbrochen. Wir sehen, daß Abkömmlinge des *Ubw* als Ersatzbildungen und als Symptome bewußt werden, in der Regel nach großen Entstellungen gegen das Unbewußte, aber oft mit Erhaltung vieler zur Verdrängung auffordernden Charaktere. Wir finden, daß viele vorbewußte Bildungen unbewußt bleiben, die, sollten wir meinen, ihrer Natur nach sehr wohl bewußt werden dürften. Wahrscheinlich macht sich bei ihnen die stärkere Anziehung des *Ubw* geltend. Wir werden darauf hingewiesen, die bedeutsamere Differenz nicht zwischen dem Bewußten und dem Vorbewußten, sondern zwischen dem Vorbewußten und dem Unbewußten zu suchen. Das *Ubw* wird an der Grenze des *Vbw* durch die Zensur zurückgewiesen, Abkömmlinge desselben können diese Zensur umgehen, sich hoch organisieren, im *Vbw* bis zu einer gewissen Intensität der Besetzung heranwachsen, werden aber dann, wenn sie diese überschritten haben und sich dem Bewußtsein aufdrängen wollen, als Abkömmlinge des *Ubw* erkannt und an der neuen Zensurgrenze zwischen *Vbw* und *Bw* neuerlich verdrängt. Die erstere Zensur funktioniert so gegen das *Ubw* selbst, die letztere gegen die *vbw* Abkömmlinge desselben. Man könnte meinen, die Zensur habe sich im Laufe der individuellen Entwicklung um ein Stück vorgeschoben.

In der psychoanalytischen Kur erbringen wir den unanfechtbaren Beweis für die Existenz der zweiten Zensur, der zwischen den Systemen *Vbw* und *Bw*. Wir fordern den Kranken auf, reichlich Abkömmlinge des *Ubw* zu bilden, verpflichten ihn dazu, die Einwendungen der Zensur gegen das Bewußtwerden dieser vorbewußten Bildungen zu überwinden, und bahnen uns durch die Besiegung dieser Zensur den Weg zur Aufhebung der Verdrängung, die das



Werk der früheren Zensur ist. Fügen wir noch die Bemerkung an, daß die Existenz der Zensur zwischen *Vbw* und *Bw* uns mahnt, das Bewußtwerden sei kein bloßer Wahrnehmungsakt, sondern wahrscheinlich auch eine *Überbesetzung*, ein weiterer Fortschritt der psychischen Organisation.

Wenden wir uns zum Verkehr des *Ubw* mit den anderen Systemen, weniger um Neues festzustellen, als um nicht das Sinnfälligste zu übergehen. An den Wurzeln der Triebtätigkeit kommunizieren die Systeme aufs ausgiebigste miteinander. Ein Anteil der hier erregten Vorgänge geht durch das *Ubw* wie durch eine Vorbereitungsstufe durch und erreicht die höchste psychische Ausbildung im *Bw*, ein anderer wird als *Ubw* zurückgehalten. Das *Ubw* wird aber auch von den aus der äußeren Wahrnehmung stammenden Erlebnissen getroffen. Alle Wege von der Wahrnehmung zum *Ubw* bleiben in der Norm frei; erst die vom *Ubw* weiterführenden Wege unterliegen der Sperrung durch die Verdrängung.

Es ist sehr bemerkenswert, daß das *Ubw* eines Menschen mit Umgehung des *Bw* auf das *Ubw* eines anderen reagieren kann. Die Tatsache verdient eingehendere Untersuchung, besonders nach der Richtung, ob sich vorbewußte Tätigkeit dabei ausschließen läßt, ist aber als Beschreibung unbestreitbar.

Der Inhalt des Systems *Vbw* (oder *Bw*) entstammt zu einem Teile dem Triebleben (durch Vermittlung des *Ubw*), zum anderen Teile der Wahrnehmung. Es ist zweifelhaft, inwieweit die Vorgänge dieses Systems eine direkte Einwirkung auf das *Ubw* äußern können; die Erforschung pathologischer Fälle zeigt oft eine kaum glaubliche Selbständigkeit und Unbeeinflussbarkeit des *Ubw*. Ein völliges Auseinandergehen der Strebungen, ein absoluter Zerfall der beiden Systeme, ist überhaupt die Charakteristik des Krankseins. Allein die psychoanalytische Kur ist auf die Beeinflussung des *Ubw* vom *Bw* her gebaut und zeigt jedenfalls, daß solche, wiewohl mühsam, nicht unmöglich ist. Die zwischen beiden Systemen vermittelnden Abkömmlinge des *Ubw* bahnen uns, wie schon erwähnt, den Weg zu dieser Leistung. Wir dürfen aber wohl annehmen, daß die spontan erfolgende Veränderung des *Ubw* von Seiten des *Bw* ein schwieriger und langsam verlaufender Prozeß ist.

Eine Kooperation zwischen einer vorbewußten und einer unbewußten, selbst intensiv verdrängten Regung kann zustande kommen, wenn es die Situation ergibt, daß die unbewußte Regung gleichsinnig mit einer der herrschenden Strebungen wirken kann. Die Verdrängung wird für diesen Fall aufgehoben, die verdrängte Aktivität als Verstärkung der vom Ich beabsichtigten zugelassen. Das Unbewußte wird für diese eine Konstellation ichgerecht, ohne daß sonst an seiner Verdrängung etwas abgeändert würde. Der Erfolg des *Ubw* ist bei dieser Kooperation unverkennbar; die verstärkten Strebungen benehmen sich doch anders als die normalen, sie befähigen zu besonders vollkommener Leistung, und sie zeigen gegen Widersprüche eine ähnliche Resistenz wie etwa die Zwangssymptome.

Den Inhalt des *Ubw* kann man einer psychischen Urbevölkerung vergleichen. Wenn es beim Menschen ererbte psychische Bildungen, etwas dem Instinkt der Tiere Analoges gibt, so macht dies den Kern des *Ubw* aus. Dazu kommt später das während der Kindheitsentwicklung als unbrauchbar Beseitigte hinzu, was seiner Natur nach von dem Ererbten nicht verschieden zu sein braucht. Eine scharfe und endgültige Scheidung des Inhaltes der beiden Systeme stellt sich in der Regel erst mit dem Zeitpunkte der Pubertät her.

## VII. Die Agnoszierung des Unbewussten

Soviel, als wir in den vorstehenden Erörterungen zusammengetragen haben, läßt sich etwa über das *Ubw* aussagen, solange man nur aus der Kenntnis des Traumlebens und der Übertragungsneurosen schöpft. Es ist gewiß nicht viel, macht stellenweise den Eindruck des Ungeklärten und Verwirrenden und läßt vor allem die Möglichkeit vermissen, das *Ubw* an einen bereits bekannten Zusammenhang anzuordnen oder es in ihn einzureihen. Erst die Analyse einer der Affektionen, die wir narzißtische Psychoneurosen heißen, verspricht uns Auffassungen zu liefern, durch welche uns das rätselvolle *Ubw* nähergerückt und gleichsam greifbar gemacht wird.

Seit einer Arbeit von Abraham (1908), welche der gewissenhafte Autor auf meine Anregung zurückgeführt hat, versuchen wir die Dementia praecox Kraepelins (Schizophrenie Bleulers) durch ihr Verhalten zum Gegensatz von Ich und Objekt zu charakterisieren. Bei den Übertragungsneurosen (Angst- und Konversionshysterie, Zwangsneurose) lag nichts vor, was diesen Gegensatz in den Vordergrund gerückt hätte. Man wußte zwar, daß die Versagung des Objekts den Ausbruch der Neurose herbeiführt und daß die Neurose den Verzicht auf das reale Objekt involviert, auch daß die dem realen Objekt entzogene Libido auf ein phantasiertes Objekt und von da aus auf ein verdrängtes zurückgeht (Introversion).<sup>1)</sup> Aber die Objektbesetzung überhaupt wird bei ihnen mit großer Energie festgehalten, und die feinere Untersuchung des Verdrängungsvorganges hat uns anzunehmen genötigt, daß die Objektbesetzung im System *Ubw* trotz der Verdrängung — vielmehr infolge derselben — fortbesteht. [Vgl. S. 110.] Die Fähigkeit zur Übertragung, welche wir bei diesen Affektionen therapeutisch ausnützen, setzt ja die ungestörte Objektbesetzung voraus.

Bei der Schizophrenie hat sich uns dagegen die Annahme aufgedrängt, daß nach dem Prozesse der Verdrängung die abgezogene Libido kein neues Objekt suche, sondern ins Ich zurücktrete, daß also hier die Objektbesetzungen aufgegeben und ein primitiver objektloser Zustand von Narzißmus wiederhergestellt werde. Die Unfähigkeit dieser Patienten zur Übertragung — soweit der Krankheitsprozeß reicht —, ihre daraus folgende therapeutische Unzugänglichkeit, die ihnen eigentüm-

<sup>1)</sup> [Der Prozeß wird im einzelnen in Abschnitt a) von Freuds Arbeit »Über neurotische Frkrankungstypen« (1912 c), *Studienausgabe*, Bd. 6, S. 219-21, beschrieben.]

### *Das Unbewußte*

liehe Ablehnung der Außenwelt, das Auftreten von Zeichen einer Überbesetzung des eigenen Ichs, der Ausgang in völlige Apathie, all diese klinischen Charaktere scheinen zu der Annahme eines Aufgebens der Objektbesetzungen trefflich zu stimmen. Von Seiten des Verhältnisses der beiden psychischen Systeme wurde allen Beobachtern auffällig, daß bei der Schizophrenie vieles als bewußt geäußert wird, was wir bei den Übertragungsneurosen erst durch Psychoanalyse im *Ubw* nachweisen müssen. Aber es gelang zunächst nicht, zwischen der Ich-Objektbeziehung und den Bewußtseinsrelationen eine verständliche Verknüpfung herzustellen.

Das Gesuchte scheint sich auf folgendem unvermuteten Wege zu ergeben. Bei den Schizophrenen beobachtet man, zumal in den so lehrreichen Anfangsstadien, eine Anzahl von Veränderungen der *Sprache*, von denen einige es verdienen, unter einem bestimmten Gesichtspunkt betrachtet zu werden. Die Ausdrucksweise wird oft Gegenstand einer besonderen Sorgfalt, sie wird »gewählt«, »geziert«. Die Sätze erfahren eine besondere Desorganisation des Aufbaues, durch welche sie uns unverständlich werden, so daß wir die Äußerungen der Kranken für unsinnig halten. Im Inhalt dieser Äußerungen wird oft eine Beziehung zu Körperorganen oder Körperinnervationen in den Vordergrund gerückt. Dem kann man anreihen, daß in solchen Symptomen der Schizophrenie, welche hysterischen oder zwangsneurotischen Ersatzbildungen gleichen, doch die Beziehung zwischen dem Ersatz und dem Verdrängten Eigentümlichkeiten zeigt, welche uns bei den beiden genannten Neurosen befremden würden.

Herr Dr. V. Tausk (Wien) hat mir einige seiner Beobachtungen bei beginnender Schizophrenie zur Verfügung gestellt, die durch den Vorzug ausgezeichnet sind, daß die Kranke selbst noch die Aufklärung ihrer Reden geben wollte'. Ich will nun an zweien seiner Beispiele zeigen, welche Auffassung ich zu vertreten beabsichtige, zweifle übrigens nicht daran, daß es jedem Beobachter leicht sein würde, solches Material in Fülle vorzubringen.

Eine der Kranken Tausks, ein Mädchen, das nach einem Zwist mit ihrem Geliebten auf die Klinik gebracht wurde, klagt:

*Die Augen sind nicht richtig, sie sind verdreht.* Das erläutert sie selbst, indem sie in geordneter Sprache eine Reihe von Vorwürfen gegen den Geliebten vorbringt. »Sie kann ihn gar nicht verstehen, er sieht jedes-

' [Eine Arbeit, in der gleichfalls auf diese Patientin Bezug genommen wird, wurde später von Tausk (1919) veröffentlicht.]

156

### *VII. Die Agnoszierung des Unbewußten*

mal anders aus, er ist ein Heuchler, ein *Augenverdrehler*, er hat ihr die Augen verdreht, jetzt hat sie verdrehte Augen, es sind nicht mehr ihre Augen, sie sieht die Welt jetzt mit anderen Augen.« Die Äußerungen der Kranken zu ihrer unverständlichen Rede haben den Wert einer Analyse, da sie deren Äquivalent in allgemein verständlicher Ausdrucksweise enthalten; sie geben gleichzeitig Aufschluß über Bedeutung und über Genese der schizophrenen Wortbildung. In Übereinstimmung mit Tausk hebe ich aus diesem Beispiel hervor, daß die Beziehung zum Organ (zum Auge) sich zur Vertretung des ganzen Inhaltes [ihrer Gedanken] aufgeworfen hat. Die schizophrene Rede hat hier einen hypochondrischen Zug, sie ist *Organsprache* geworden.<sup>1)</sup> Eine zweite Mitteilung derselben Kranken: »Sie steht in der Kirche, plötzlich gibt es ihr einen Ruck, sie *muß sich anders stellen, als stellte sie jemand, als würde sie gestellt.*« Dazu die Analyse durch eine neue Reihe von Vorwürfen gegen den Geliebten, »der ordinär ist, der sie, die vom Hause aus fein war, auch ordinär gemacht hat. Er hat sie sich ähnlich gemacht, indem er sie glauben machte, er sei ihr überlegen; nun sei sie so geworden, wie er ist, weil sie glaubte, sie werde besser sein, wenn sie ihm gleich werde. Er hat sich *verstellt*, sie ist jetzt so wie er (Identifizierung!); er hat sie *verstellt.*« Die Bewegung des »Sich-anders-Stellens«, bemerkt Tausk, ist eine Darstellung des Wortes »verstellen« und der Identifizierung mit dem Geliebten. Ich hebe wiederum die Prävalenz jenes Elements des ganzen Gedankenganges hervor, welches eine körperliche Innervation (vielmehr deren Empfindung) zum Inhalt hat. Eine Hysterika hätte übrigens im ersten Falle krampfhaft die Augen verdreht, im zweiten den Ruck wirklich ausgeführt, anstatt den Impuls dazu oder die Sensation davon zu verspüren, und in beiden Fällen hätte sie keinen bewußten Gedanken dabei gehabt und wäre auch nachträglich nicht imstande gewesen, solche zu äußern.

Soweit zeugen diese beiden Beobachtungen für das, was wir hypochondrische oder Organsprache genannt haben. Sie mahnen aber auch, was uns wichtiger erscheint, an einen anderen Sachverhalt, der sich beliebig oft z. B. an den in Bleulers Monographie gesammelten Beispielen nachweisen und in eine bestimmte Formel fassen läßt. Bei der Schizophrenie werden die *Worte* demselben Prozeß unterworfen, der aus den latenten Traumgedanken die Traumbilder macht, den wir den *psychi-*

157

### *Das Unbewußte*

*sehen Primärvorgang* geheißen haben. Sie werden verdichtet und übertragen einander ihre Besetzungen restlos durch Verschiebung; der Prozeß kann so weit gehen, daß ein einziges, durch mehrfache Beziehungen dazu geeignetes Wort die Vertretung einer ganzen Gedankenkette übernimmt. Die Arbeiten von Bleuler, Jung und ihren Schülern haben gerade für diese Behauptung reichliches Material ergeben.<sup>1)</sup> Ehe wir aus solchen Eindrücken einen Schluß ziehen, wollen wir noch der feinen, aber doch befremdlich wirkenden Unterschiede zwischen der schizophrenen und der hysterischen und zwangsneurotischen Ersatzbildung gedenken. Ein Patient, den ich gegenwärtig beobachte, läßt sich durch den schlechten Zustand seiner Gesichtshaut von allen Interessen des Lebens abziehen. Er behauptet, Mitesser zu haben und tiefe Löcher im Gesicht, die ihm jedermann ansieht. Die Analyse weist nach, daß er seinen Kastrationskomplex an seiner Haut abspielt. Er beschäftigte sich zunächst reuelos mit seinen Mitessern, deren

Ausdrücken ihm große Befriedigung bereitete, weil dabei etwas herausspritzte, wie er sagt. Dann begann er zu glauben, daß überall dort, wo er einen Comedo beseitigt hatte, eine tiefe Grube entstanden sei, und er machte sich die heftigsten Vorwürfe, durch sein »beständiges Herumarbeiten mit der Hand« seine Haut für alle Zeiten verdorben zu haben. Es ist evident, daß ihm das Auspressen des Inhaltes der Mitesser ein Ersatz für die Onanie ist. Die Grube, die darauf durch seine Schuld entsteht, ist das weibliche Genitale, d. h. die Erfüllung der durch die Onanie provozierten Kastrationsdrohung (resp. der sie vertretenden Phantasie). Diese Ersatzbildung hat trotz ihres hypochondrischen Charakters viel Ähnlichkeit mit einer hysterischen Konversion, und doch wird man das Gefühl haben, daß hier etwas anderes vorgehen müsse, daß man solche Ersatzbildung einer Hysterie nicht zutrauen dürfe, noch ehe man sagen kann, worin die Verschiedenheit begründet ist. Ein winziges Grübchen wie eine Hautpore wird ein Hysteriker kaum zum Symbol der Vagina nehmen, die er sonst mit allen möglichen Gegenständen vergleicht, welche einen Hohlraum umschließen. Auch meinen wir, daß die Vielheit der Grübchen ihn abhalten wird, sie als Ersatz für das weibliche Genitale zu verwenden. Ähnliches gilt für einen jugendlichen Patienten, über den Tausk

#### VII. Die Agnoszierung des Unbewußten

vor Jahren der Wiener Psychoanalytischen Gesellschaft berichtet hat. Er benahm sich sonst ganz wie ein Zwangsneurotiker, verbrauchte Stunden für seine Toilette u. dgl. Es war aber an ihm auffällig, daß er widerstandslos die Bedeutung seiner Hemmungen mitteilen konnte. Beim Anziehen der Strümpfe störte ihn z. B. die Idee, daß er die Maschen des Gewebes, also Löcher, auseinanderziehen müsse, und jedes Loch war ihm Symbol der weiblichen Geschlechtsöffnung. Auch dies ist einem Zwangsneurotiker nicht zuzutrauen; ein solcher, aus der Beobachtung von R. Reitler, der am gleichen Verweilen beim Strumpf anziehen litt, fand nach Überwindung der Widerstände die Erklärung, daß der Fuß ein Penisymbol sei, das Überziehen des Strumpfes ein onanistischer Akt, und er mußte den Strumpf fortgesetzt an- und ausziehen, zum Teil, um das Bild der Onanie zu vervollkommen, zum Teil, um sie ungeschehen zu machen.

Fragen wir uns, was der schizophränen Ersatzbildung und dem Symptom den befremdlichen Charakter verleiht, so erfassen wir endlich, daß es das Überwiegen der Wortbeziehung über die Sachbeziehung ist. Zwischen dem Ausdrücken eines Mitessers und einer Ejakulation aus dem Penis besteht eine recht geringe Sachähnlichkeit, eine noch geringere zwischen den unzähligen seichten Hautporen und der Vagina; aber im ersten Falle spritzt beide Male etwas heraus, und für den zweiten gilt wörtlich der zynische Satz: »Loch ist Loch.« Die Gleichheit des sprachlichen Ausdruckes, nicht die Ähnlichkeit der bezeichneten Dinge, hat den Ersatz vorgeschrieben. Wo die beiden — Wort und Ding — sich nicht decken, weicht die schizophrene Ersatzbildung von der bei den Übertragungsneurosen ab. Setzen wir diese Einsicht mit der Annahme zusammen, daß bei der Schizophrenie die Objektbesetzungen aufgegeben werden. Wir müssen dann modifizieren: die Besetzung der Wortvorstellungen der Objekte wird festgehalten. Was wir die bewußte Objektvorstellung heißen durften, zerlegt sich uns jetzt in die *Wortvorstellung* und in die *Sachvorstellung*,<sup>1)</sup> die in der Besetzung, wenn nicht der direkten Sacherinnerungs-

159

#### Das Unbewußte

bilder, doch entfernterer und von ihnen abgeleiteter Erinnerungsspuren besteht. Mit einem Male glauben wir nun zu wissen, wodurch sich eine bewußte Vorstellung von einer unbewußten unterscheidet [s.S. 135]. Die beiden sind nicht, wie wir gemeint haben, verschiedene Niederschriften desselben Inhaltes an verschiedenen psychischen Orten, auch nicht verschiedene funktionelle Besetzungszustände an demselben Orte, sondern die bewußte Vorstellung umfaßt die Sachvorstellung plus der zugehörigen Wortvorstellung, die unbewußte ist die Sachvorstellung allein. Das System *Ubw* enthält die Sachbesetzungen der Objekte, die ersten und eigentlichen Objektbesetzungen; das System *Vbw* entsteht, indem diese Sachvorstellung durch die Verknüpfung mit den ihr entsprechenden Wortvorstellungen überbesetzt wird. Solche Oberbesetzungen, können wir vermuten, sind es, welche eine höhere psychische Organisation herbeiführen und die Ablösung des Primärvorganges durch den im *Vbw* herrschenden Sekundärvorgang ermöglichen. Wir können jetzt auch präzise ausdrücken, was die Verdrängung bei den Übertragungsneurosen der zurückgewiesenen Vorstellung verweigert [s. S. 139]: Die Übersetzung in Worte, welche mit dem Objekt verknüpft bleiben sollen. Die nicht in Worte gefaßte Vorstellung oder der nicht überbesetzte psychische Akt bleibt dann im *Ubw* als verdrängt zurück. Ich darf darauf aufmerksam machen, wie frühzeitig wir bereits die Einsicht besessen haben, die uns heute einen der auffälligsten Charaktere der Schizophrenie verständlich macht. Auf den letzten Seiten der 1900 veröffentlichten *Traumdeutung* ist ausgeführt, daß die Denkvorgänge, d. i. die von den Wahrnehmungen entfernten Besetzungsakte, an sich qualitätslos und unbewußt sind und ihre Fähigkeit, bewußt zu werden, nur durch die Verknüpfung mit den Resten der Wortwahrnehmungen erlangen.<sup>1)</sup> Die Wortvorstellungen entstammen ihrerseits der Sinneswahrnehmung in gleicher Weise wie die Sachvorstellungen, so daß man die Frage aufwerfen könnte, warum die Objektvorstellungen nicht mittels ihrer eigenen Wahrnehmungsreste bewußt werden können. Aber wahrscheinlich geht das Denken in Systemen vor sich, die von den ursprünglichen Wahrnehmungsresten so weit entfernt sind, daß sie von deren Qualitäten nichts mehr erhalten haben und zum Bewußtwerden einer Verstärkung durch neue Qualitäten bedürfen. Außerdem können

<sup>1)</sup> [Die *Traumdeutung* (1900 a), *Studienausgabe*, Bd. 2, S. 584 f. S. auch *ibid.*, S. 547. In Wirklichkeit hatte Freud diese Hypothese noch früher, nämlich in seinem »Entwurf von 1895 (1950 a, ziemlich am Anfang des ersten Abschnitts von Teil III) dargelegt (wenngleich nicht veröffentlicht). Er erwähnt sie auch in seinen Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens (1911 b), s. oben, S. 20.]

# VII. Die Agnoszierung des Unbewußten

durch die Verknüpfung mit Worten auch solche Besetzungen mit Qualität versehen werden, die aus den Wahrnehmungen selbst keine Qualität mitbringen konnten, weil sie bloß Relationen zwischen den Objektvorstellungen entsprechen. Solche erst durch Worte faßbar gewordene Relationen sind ein Hauptbestandteil unserer Denkvorgänge. Wir verstehen, daß die Verknüpfung mit Wortvorstellungen noch nicht mit dem Bewußtwerden zusammenfällt, sondern bloß die Möglichkeit dazu gibt, daß sie also kein anderes System als das des *Vbw* charakterisiert.<sup>1)</sup> Nun merken wir aber, daß wir mit diesen Erörterungen unser eigentliches Thema verlassen und mitten in die Probleme des Vorbewußten und Bewußten geraten, die wir zweckmäßigerweise einer gesonderten Behandlung vorbehalten.<sup>2)</sup>

Bei der Schizophrenie, die wir ja hier auch nur so weit berühren, als uns zur allgemeinen Erkennung des *Ubw* unerläßlich scheint, muß uns der Zweifel auftauchen, ob der hier Verdrängung genannte Vorgang überhaupt noch etwas mit der Verdrängung bei den Übertragungsneurosen gemein hat. Die Formel, die Verdrängung sei ein Vorgang zwischen dem System *Ubw* und dem *Vbw* (oder *Bw*) mit dem Erfolg der Fernhaltung vom Bewußtsein [S. 108], bedarf jedenfalls einer Abänderung, um den Fall der Dementia praecox und anderer narzißtischer Affektionen miteinschließen zu können. Aber der Fluchtversuch des Ichs, der sich in der Abziehung der bewußten Besetzung äußert, bleibt immerhin als das [den beiden Klassen von Neurosen] Gemeinsame bestehen. Um wie vieles gründlicher und tiefgreifender dieser Fluchtversuch, diese Flucht des Ichs bei den narzißtischen Neurosen ins Werk gesetzt wird, lehrt die oberflächlichste Überlegung.

Wenn diese Flucht bei der Schizophrenie in der Einziehung der Triebbesetzung von den Stellen besteht, welche die unbewußte Objektvorstellung repräsentieren, so mag es befremdlich erscheinen, daß der dem System *Vbw* angehörige Teil derselben Objektvorstellung — die ihr entsprechenden Wortvorstellungen — vielmehr eine intensivere Besetzung erfahren sollen. Man könnte eher erwarten, daß die Wortvorstellung als der vorbereußte Anteil den ersten Stoß der Verdrängung auszuhalten hat und daß sie ganz und gar unbesetzbar wird, nachdem sich die Verdrängung bis zu den unbewußten Sachvorstellungen fortgesetzt hat.

<sup>1)</sup> [Freud nahm dieses Thema am Anfang von Kapitel II von *Das Ich und das Es* (1923 b) wieder auf, s. unten, S. 289.]

<sup>2)</sup> [Dies ist vermutlich wiederum ein Hinweis auf die nicht zur Veröffentlichung gelangte Arbeit über das Bewußtsein. S. jedoch unten, S. 188 f.]

## Das Unbewußte

Dies ist allerdings eine Schwierigkeit des Verständnisses. Es ergibt sich die Auskunft, daß die Besetzung der Wortvorstellung nicht zum Verdrängungsakt gehört, sondern den ersten der Herstellungs- oder Heilungsversuche darstellt, welche das klinische Bild der Schizophrenie so auffällig beherrschen.<sup>1)</sup> Diese Bemühungen wollen die verlorenen Objekte wiedergewinnen, und es mag wohl sein, daß sie in dieser Absicht den Weg zum Objekt über den Wortanteil desselben einschlagen, wobei sie sich aber dann mit den Worten an Stelle der Dinge begnügen müssen. Unsere seelische Tätigkeit bewegt sich ja ganz allgemein in zwei entgegengesetzten Verlaufsrichtungen, entweder von den Trieben her durch das System *Ubw* zur bewußten Denkarbeit oder auf Anregung von außen durch das System des *Bw* und *Vbw* bis zu den *ubw* Besetzungen des Ichs und der Objekte. Dieser zweite Weg muß trotz der vorgefallenen Verdrängung passierbar bleiben und steht den Bemühungen der Neurose, ihre Objekte wiederzugewinnen, ein Stück weit offen. Wenn wir abstrakt denken, sind wir in Gefahr, die Beziehungen der Worte zu den unbewußten Sachvorstellungen zu vernachlässigen, und es ist nicht zu leugnen, daß unser Philosophieren dann eine unerwünschte Ähnlichkeit in Ausdruck und Inhalt mit der Arbeitsweise der Schizophrenen gewinnt.<sup>2)</sup> Andererseits kann man von der Denkweise der Schizophrenen die Charakteristik versuchen, sie behandeln konkrete Dinge, als ob sie abstrakte wären.

Wenn wir wirklich das *Ubw* agnosziert und den Unterschied einer unbewußten Vorstellung von einer vorbereußten richtig bestimmt haben, so werden unsere Untersuchungen von vielen anderen Stellen her zu dieser Einsicht zurückführen müssen.

<sup>\*)</sup> [Erstveröffentlichung: *Internationale Zeitschrift für Ärztliche Psychoanalyse*, Bd. 3 (4), 1915, S. 189-203. — *Gesammelte Werke*, Bd. 10, S. 264-303.]

<sup>1)</sup> Gelegentlich behandelt die Traumarbeit die Worte wie die Dinge und schafft dann sehr ähnliche »schizophrene« Reden oder Wortneubildungen.

## Anhang A.

### Freud und Ewald Hering

»Dem deutschen Leser, dem der oben erwähnte Vortrag von Hering als eine Meisterleistung vertraut ist, läge es natürlich ferne, die davon abgeleiteten Erörterungen Butlers in den Vordergrund zu rücken. Bei Hering findet man übrigens treffende Bemerkungen, welche der Psychologie das Recht zur Annahme einer unbewußten Seelentätigkeit zusprechen: »Wer könnte hienach hoffen, das tausendfältig verschlungene Gewebe unseres inneren Lebens zu



entwirren, wenn er seinen Fäden nur nachgehen wollte, soweit sie im Bewußtsein verlaufen? — [...] Man hat solche Ketten unbewußter materieller Nervenprozesse, an welche sich schließlich ein von bewußter Wahrnehmung begleitetes Glied anreihet, als unbewußte Vorstellungsreihen und unbewußte Schlüsse bezeichnet, und vom Standpunkt der Psychologie läßt sich dies auch rechtfertigen. Denn der Psychologie verschwände oft genug die Seele unter den Händen, wenn sie nicht an ihren unbewußten Zuständen festhalten wollte.«

Anhang B.

## Der psycho-physische Parallelismus

Wir kehren nach dieser Abschweifung zur Auffassung der Aphasie zurück und erinnern uns, daß auf dem Boden Meynertscher Lehren die Annahme erwachsen ist, der Sprachapparat bestünde aus distinkten Rindenzentren, in deren Zellen die Wortvorstellungen enthalten sind, welche Zentren durch funktionsfreies Rindengebiet getrennt und durch weiße Fasern (Assoziationsbündel) verknüpft werden. Man kann nun zunächst in Frage ziehen, ob eine Annahme dieser Art, welche Vorstellungen in Zellen bannt, überhaupt korrekt und zulässig ist. Ich glaube: nicht. Gegenüber der Neigung früherer medizinischer Epochen, ganze Seelenvermögen, wie sie der Sprachgebrauch der Psychologie abgrenzt, an bestimmte Bezirke des Gehirns zu lokalisieren, mußte es als großer Fortschritt erscheinen, wenn Wernicke erklärte, daß man nur die einfachsten psychischen Elemente, die einzelnen Sinnesvorstellungen lokalisieren dürfe, und zwar an die zentrale Endigung des peripherischen Nerven, der den Eindruck empfangen hat. Im Grunde aber begeht man nicht denselben prinzipiellen Fehler, ob man nun einen komplizierten Begriff, eine ganze Seelentätigkeit oder ob man ein psychisches Element zu lokalisieren versucht? Ist es gerechtfertigt, eine Nervenfaser, die über die ganze Strecke ihres Verlaufes bloß ein physiologisches Gebilde und physiologischen Modifikationen unterworfen war, mit ihrem Ende ins Psychische einzutauchen und dieses Ende mit einer Vorstellung oder einem Erinnerungsbild auszustatten? Wenn der »Wille«, die »Intelligenz« u. dgl. als psychologische Kunstworte erkannt sind, denen in der physiologischen Welt sehr komplizierte Verhältnisse entsprechen, weiß man von der »einfachen Sinnesvorstellung« denn mit größerer Bestimmtheit, daß sie etwas anderes als ein solches Kunstwort ist?

Die Kette der physiologischen Vorgänge im Nervensystem steht ja wahrscheinlich nicht im Verhältnis der Kausalität zu den psychischen Vorgängen. Die physiologischen Vorgänge hören nicht auf, sobald die psychischen begonnen haben, vielmehr geht die physiologische Kette weiter, nur daß jedem Glied derselben (oder einzelnen Gliedern) von einem gewissen Moment an ein psychisches Phänomen entspricht. Das Psychische ist somit ein Parallelvorgang des Physiologischen (»a dependent concomitant«).

Ich weiß wohl, daß ich den Männern, deren Ansichten ich hier bestreite, nicht zumuten kann, sie hätten diesen Sprung und Wechsel der wissenschaftlichen Betrachtungsweise ohne Erwägung vollzogen. Sie meinen offenbar nichts anderes, als daß die — der Physiologie angehörige — Modifikation der Nervenfaser bei der Sinneserregung eine andere Modifikation in der zentralen Nervenzelle erzeugt, welche nun das physiologische Korrelat der »Vorstellung« wird. Da sie von der Vorstellung weit mehr zu sagen wissen als von den physiologisch noch gar nicht charakterisierten, unbekannten Modifikationen, bedienen sie sich des elliptischen Ausdruckes: in der Nervenzelle sei eine Vorstellung lokalisiert. Allein diese Vertretung führt auch sofort zu einer Verwechslung der beiden Dinge, die miteinander keine Ähnlichkeit zu haben brauchen. In der Psychologie ist die einfache Vorstellung für uns etwas Elementares, das wir von seinen Verbindungen mit anderen Vorstellungen scharf unterscheiden können. Wir kommen so zur Annahme, daß auch deren physiologisches Korrelat, die Modifikation, die von der erregten, im Zentrum endigenden Nervenfaser ausgeht, etwas Einfaches ist, was sich an einen Punkt lokalisieren läßt. Eine solche Übertragung ist natürlich vollkommen unberechtigt; die Eigenschaften dieser Modifikation müssen für sich und unabhängig von ihrem psychologischen Gegenstück bestimmt werden.<sup>1)</sup>

Was ist nun das physiologische Korrelat der einfachen oder der für sie wiederkehrenden Vorstellung? Offenbar nichts Ruhendes, sondern etwas von der Natur eines Vorganges. Dieser Vorgang trägt die Lokalisation, er geht von einer besonderen Stelle der Hirnrinde aus und verbreitet sich von ihr über die ganze Hirnrinde oder längs besonderer Wege. Ist dieser Vorgang abgelaufen, so hinterläßt er in der von ihm affizierten Hirnrinde eine Modifikation, die Möglichkeit der Erinnerung. Es ist durchaus zweifelhaft, ob dieser Modifikation gleichfalls etwas Psychisches entspricht; unser Bewußtsein weist nichts dergleichen auf, was den Namen »latentes Erinnerungsbild« von der psychischen Seite rechtfertigen würde. Sooft aber derselbe Zustand der Rinde wieder angeregt wird, entsteht das Psychische als Erinnerungsbild von neuem...

<sup>1)</sup> Hughlings Jackson hat aufs schärfste vor einer solchen Verwechslung des Physischen mit dem Psychischen beim Sprachvorgang gewarnt: »In all our studies of diseases of the nervous System we must be on our guard against the fallacy, that what are physical states in lower centres fine away into psychical states in higher centres; that for example, vibrations of sensory nerves become sensations, or that somehow or another an idea produces a movement.« (1878, 306.)

Anhang C.

## Wort und Ding

Wir wollen nun nachsehen, welcher Annahmen wir für die Erklärung der Sprachstörungen auf Grund eines solchen Aufbaues des Sprachapparates bedürfen, mit anderen Worten, was uns das Studium der Sprachstörungen für die Funktion dieses Apparates lehrt. Dabei wollen wir die psychologische und die anatomische Seite des Gegenstandes möglichst voneinander trennen.

Für die Psychologie ist die Einheit der Sprachfunktion das »Wort«, eine komplexe Vorstellung, die sich als zusammengesetzt aus akustischen, visuellen und kinästhetischen Elementen erweist. Die Kenntnis dieser Zusammensetzung verdanken wir der Pathologie, welche uns zeigt, daß bei organischen Läsionen im Sprachapparate eine Zerlegung der Rede nach dieser Zusammensetzung eintritt. Wir werden so darauf vorbereitet, daß der Wegfall eines dieser Elemente der Wortvorstellung sich als das wesentlichste Kennzeichen erweisen wird, welches uns auf die Lokalisation der Erkrankung zu schließen gestattet. Man führt gewöhnlich vier Bestandteile der Wortvorstellung an: das »Klangbild«, das »visuelle Buchstabenbild«, das »Sprachbewegungsbild« und das »Schreibbewegungsbild«. Diese Zusammensetzung erscheint aber komplizierter, wenn man auf den wahrscheinlichen Assoziationsvorgang bei den einzelnen Sprach Verrichtungen eingeht:

(1) Wir lernen *sprechen*, indem wir ein »Wortklangbild« mit einem »Wortinnervationsgefühl« assoziieren. Wenn wir gesprochen haben, sind wir in den Besitz einer »Sprachbewegungsvorstellung« (zentripetale Empfindungen von den Sprachorganen) gelangt, so daß das »Wort« für uns motorisch doppelt bestimmt ist. Von den beiden bestimmenden Elementen scheint das erstere, die Wortinnervationsvorstellung, psychologisch den geringsten Wert zu besitzen, ja es kann deren Vorkommen als psychisches Moment überhaupt bestritten werden. Außerdem erhalten wir nach dem Sprechen ein »Klangbild« des gesprochenen Wortes. Solange wir unsere Sprache nicht weiter ausgebildet haben, braucht dieses zweite Klangbild dem ersten nur assoziiert, nicht gleich zu sein. Auf dieser Stufe (der kindlichen Sprachentwicklung) bedienen wir uns einer selbstgeschaffenen Sprache, wir verhalten uns dabei auch wie motorisch Aphasische, indem wir verschiedene fremde Wortklänge mit einem einzigen selbstproduzierten assoziieren.

(2) Wir lernen die Sprache der anderen, indem wir uns bemühen, das von uns selbst produzierte Klangbild dem möglichst ähnlich zu machen, was den Anlaß zur Sprachinnervation gegeben hat. Wir erlernen so das »*Nachsprechen*«. Wir reihen beim »*zusammenhängenden Sprechen*« dann die Worte aneinander, indem wir mit der Innervation des nächsten Wortes warten, bis das Klangbild oder die Sprachbewegungsvorstellung (oder beide) des vorigen Wortes angelangt ist. Die Sicherheit unseres Sprechens erscheint so überbestimmt und kann den Ausfall des einen oder des anderen der bestimmenden Momente gut vertragen. Indes erklären sich aus diesem Wegfall der Korrektur durch das zweite Klangbild und durch das Sprachbewegungsbild manche Eigentümlichkeiten der — physiologischen und pathologischen — Paraphasie.

(3) Wir lernen *buchstabieren*, indem wir die visuellen Bilder der Buchstaben mit neuen Klangbildern verknüpfen, die uns indes an die bereits bekannten Wortklänge erinnern müssen. Das den Buchstaben bezeichnende Klangbild sprechen wir sofort nach, so daß der Buchstabe uns wiederum durch zwei Klangbilder, die sich decken, und zwei motorische Vorstellungen, die miteinander korrespondieren, bestimmt erscheint.

(4) Wir lernen *lesen*, indem wir das Nacheinander der Wortinnervations- und Wortbewegungsvorstellungen, die wir beim Sprechen der einzelnen Buchstaben erhalten, nach gewissen Regeln verknüpfen, so daß neue motorische Wortvorstellungen entstehen. Sobald letztere ausgesprochen sind, entdecken wir nach dem Klangbild dieser neuen Wortvorstellungen, daß uns beide Wortbewegungs- und Wortklangbilder, die wir so erhalten haben, längst bekannt und mit den während des Sprechens gebrauchten identisch sind. Nun assoziieren wir diesen buchstabierend gewonnenen Sprachbildern die Bedeutung, welche den primären Wortklängen zukam. Wir lesen jetzt mit Verständnis. Wenn wir primär nicht eine Schriftsprache, sondern einen Dialekt gesprochen haben, so müssen wir die beim Buchstabieren gewonnenen Wortbewegungsbilder und Klangbilder den alten superassoziiieren und so eine neue Sprache erlernen, was durch die Ähnlichkeit von Dialekt und Schriftsprache erleichtert wird.

Aus dieser Darstellung des Lesenlernens ersieht man, daß dasselbe einen sehr komplizierten Vorgang ausmacht, dem ein wiederholtes Hin und Her der Assoziationsrichtung entsprechen muß. Man wird ferner darauf vorbereitet, daß die Störungen des Lesens bei der Aphasie in sehr verschiedenartiger Weise erfolgen müssen. Maßgebend für eine Läsion des visuellen Elementes beim Lesen wird bloß die *Störung im Buchstabenlesen* sein. Das Zusammensetzen der Buchstaben zu einem Worte geschieht während der Übertragung auf die Sprachbahn, es wird also bei motorischer Aphasie aufgehoben sein. Das Verstehen des Gelesenen erfolgt erst vermittelt der Klangbilder, welche die ausgesprochenen Worte ergeben, oder vermittelt der Wortbewegungsbilder, welche beim Sprechen entstanden sind. Es erweist sich also als eine Funktion, die nicht nur bei motorischer, sondern auch bei akustischer Läsion untergeht, ferner als eine Funktion, die unabhängig von der Ausführung des Lesens ist. Die Selbstbeobachtung zeigt jedermann, daß es mehrere Arten des Lesens gibt, von denen die eine oder andere auf das Verständnis des Lesens verzichtet. Wenn ich Korrekturen lese, wobei ich vorhabe, den visuellen Bildern der Buchstaben und anderen Schriftzeichen besondere Aufmerksamkeit zu schenken, entgeht mir der Sinn des Gelesenen so sehr, daß ich für stilistische Verbesserungen der Probe einer besonderen Durchlesung bedarf. Lese ich ein Buch, das mich interessiert, z. B. einen Roman, so übersehe ich dafür alle Druckfehler, und es kann mir geschehen, daß ich von den Namen der darin handelnden Personen nichts im Kopfe behalte als einen verworrenen Zug und etwa die Erinnerung, daß sie lang oder kurz sind und einen auffälligen Buchstaben, ein x oder z, enthalten. Wenn ich vorlesen soll, wobei ich den Klangbildern meiner Worte und deren Intervallen besondere Aufmerksamkeit schenken muß, so bin ich wieder in Gefahr, mich um den Sinn zu wenig zu kümmern, und sobald ich ermüde, lese ich so, daß es zwar der andere noch verstehen kann, ich selbst aber nicht mehr weiß, was ich gelesen habe. Es sind dies Phänomene der geteilten

Aufmerksamkeit, die gerade hier in Betracht kommen, weil das Verständnis des Gelesenen erst auf einem so weiten Umwege erfolgt. Daß von solchem Verständnis keine Rede mehr ist, wenn der Lesevorgang selbst Schwierigkeiten bietet, wird durch die Analogie mit unserem Verhalten beim Lesenlernen klar, und wir werden uns hüten müssen, den Wegfall eines solchen Verständnisses für Anzeichen einer Bahnunterbrechung zu halten. Das Lautlesen ist für keinen anderen Vorgang zu halten als das Leiselesen, außer daß es die Aufmerksamkeit von dem sensorischen Teil des Lesevorganges abziehen hilft.

(5) Wir lernen *schreiben*, indem wir die visuellen Bilder der Buchstaben durch Innervationsbilder der Hand reproduzieren, bis gleiche oder ähnliche visuelle Bilder entstanden sind. In der Regel sind die Schriftbilder den Lesebildern nur ähnlich und superassoziiert, da wir Druckschrift lesen und Handschrift schreiben lernen. Das Schreiben erweist sich als ein verhältnismäßig einfacher und nicht so leicht wie das Lesen zu störender Vorgang.

(6) Es ist anzunehmen, daß wir die einzelnen Sprachfunktionen auch späterhin auf denselben Assoziationswegen ausüben, auf welchen wir sie erlernt haben. Es mögen dabei Abkürzungen und Vertretungen stattfinden, aber es ist nicht immer leicht zu sagen, von welcher Natur. Die Bedeutung derselben wird noch durch die Bemerkung herabgesetzt, daß in Fällen von organischer Läsion der Sprachapparat wahrscheinlich als Ganzes einigermaßen geschädigt und zur Rückkehr zu den primären, gesicherten und umständlicheren Assoziationsweisen genötigt sein wird. Für das Lesen macht sich bei Geübten unzweifelhaft der Einfluß des »visuellen *Wortbildes*« geltend, so daß einzelne Worte (Eigennamen) auch mit Umgehung des Buchstabierens gelesen werden können.

Das Wort ist also eine komplexe, aus den angeführten Bildern bestehende Vorstellung oder, anders ausgedrückt, dem Wort entspricht ein verwickelter Assoziationsvorgang, den die aufgeführten Elemente visueller, akustischer und kinästhetischer Herkunft miteinander eingehen.

Das Wort erlangt aber seine Bedeutung durch die Verknüpfung mit der »Objektvorstellung«, wenigstens wenn wir unsere Betrachtung auf Substantiva beschränken. Die Objektvorstellung selbst ist wiederum ein Assoziationskomplex aus den verschiedenartigsten visuellen, akustischen, taktilen, kinästhetischen und anderen Vorstellungen. Wir entnehmen der Philosophie, daß die Objektvorstellung außerdem nichts anderes enthält, daß der Anschein eines »Dinges«, für dessen verschiedene »Eigenschaften« jene Sinneseindrücke sprechen, nur dadurch zustande kommt, daß wir bei der Aufzählung der Sinneseindrücke, die wir von einem Gegenstande erhalten haben, noch die Möglichkeit einer großen Reihe neuer Eindrücke in derselben Assoziationskette hinzunehmen (J. S. Mill).<sup>1)</sup> Die Objektvorstellung erscheint uns also nicht als eine abgeschlossene, kaum als eine abschließbare, während die Wortvorstellung uns als etwas Abgeschlossenes, wenngleich der Erweiterung Fähiges erscheint.

Die Behauptung, die wir auf Grund der Pathologie der Sprachstörungen nun aufstellen müssen, geht dahin, daß die Wortvorstellung mit ihrem sensibeln Ende (vermittelt der Klangbilder) an die Objektvorstellung geknüpft ist. Wir gelangen somit dazu, zwei Klassen von Sprachstörung anzunehmen: (1) Eine Aphasie erster Ordnung, *verbale Aphasie*, bei welcher bloß die Assoziationen zwischen den einzelnen Elementen der Wortvorstellung gestört sind, und (2) eine Aphasie zweiter Ordnung, *asymbolische Aphasie*, bei welcher die Assoziation von Wort- und Objektvorstellung gestört ist. Ich verwende die Bezeichnung Asymbolie in anderem Sinne, als seit Finkelnburg<sup>2)</sup> gebräuchlich ist, weil mir die Beziehung zwischen Wort- und Objektvorstellung eher den Namen einer »symbolischen« zu verdienen scheint als die zwischen Objekt und Objektvorstellung. Störungen im Erkennen von Gegenständen, welche Finkelnburg als Asymbolie zusammenfaßt, möchte ich vorschlagen »*Agnosie*« zu nennen. Es wäre nun möglich, daß agnostische Störungen, die nur bei doppelseitigen und ausgebreiteten Rindenläsionen zustande kommen können, auch eine Störung der Sprache mit sich ziehen, da alle Anregungen zum spontanen Sprechen aus dem Gebiet der Objektassoziationen stammen. Solche Sprachstörungen würde ich *Aphasien dritter Ordnung* oder *agnostische Aphasien*

heißen. Die Klinik hat uns in der Tat einige Fälle kennen gelehrt, welche diese Auffassung fordern...

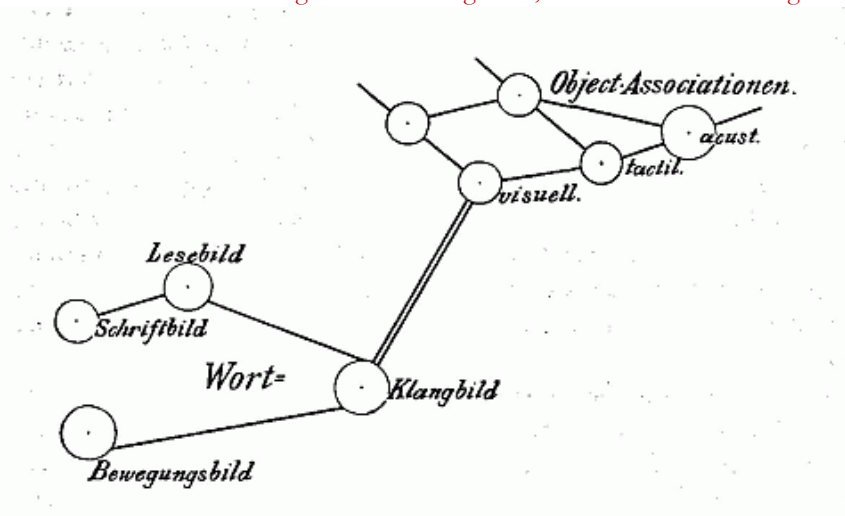


Fig. 8. *Psychologisches Schema der Wortvorstellung*

Die Wortvorstellung erscheint als ein abgeschlossener Vorstellungskomplex, die Objektvorstellung dagegen als ein offener. Die Wortvorstellung ist nicht von allen ihren Bestandteilen, sondern bloß vom Klangbild her mit der Objektvorstellung verknüpft. Unter den Objektassoziationen sind es die visuellen, welche das Objekt in ähnlicher Weise vertreten, wie das Klangbild das Wort vertritt. Die Verbindungen des Wortklangbildes mit anderen Objektassoziationen als den visuellen sind nicht eingezeichnet.

---

<sup>1)</sup> J. St. Mill, *Logik* I, Kapitel III, und *An Examination of Sir William Hamilton's Philosophy*.

<sup>2)</sup> Nach Spamer (1876).

Je vous ai laissés la dernière fois sur un rêve.  
Ce rêve extrêmement simple, au moins en apparence.  
Je vous ai dit que nous nous exercerions sur lui  
ou à son propos, à articuler le sens propre que  
nous donnons à ce terme ici qu'est *le désir du rêve*,  
et le sens de ce qu'est une *interprétation*.

Nous allons reprendre cela.

Je pense que sur le plan théorique il a aussi  
son prix et sa valeur.

Je me plonge ces temps-ci dans une relecture après  
tant d'autres, de cette *Science des rêves* dont je vous ai  
dit que c'était elle que nous allions mettre d'abord  
en cause cette année à propos du *désir et de son interprétation*,  
et je dois dire que jusqu'à un certain point,  
je me suis laissé aller à faire ce reproche,  
que ce soit un livre...

et c'est bien connu  
...dont on connaît très mal les détours dans  
la communauté analytique.

Je dirais que ce *reproche*...

comme tout reproche d'ailleurs  
...a une espèce d'autre face qui est une face d'*excuse*,  
car à vrai dire il ne suffit pas encore de l'avoir  
parcouru cent et cent fois pour le retenir,  
et je crois qu'il y a là un phénomène...

cela m'a frappé plus spécialement ces jours-ci  
...que nous connaissons bien.

Dans le fond chacun sait combien tout ce qui regarde l'inconscient s'oublie, je veux dire par exemple qu'il est très sensible...

et d'une façon tout à fait significative,  
et vraiment absolument inexpliquée en dehors  
de la perspective freudienne  
...combien on oublie les histoires drôles, les bonnes  
histoires, ce qu'on appelle *les traits d'esprit*.

Vous êtes dans une réunion d'amis et quelqu'un fait un *trait d'esprit*...

même pas une histoire drôle  
...fait un *calembour* au début de la réunion ou à la fin du  
déjeuner, et alors qu'on passe au café vous vous dites :  
« *Qu'a pu dire de si drôle tout à l'heure cette personne qui se trouve là à ma droite ?* »  
et vous ne remettez pas la main dessus.  
C'est presque une signature que ce qui est justement  
trait d'esprit échappe à l'inconscient.

Quand on lit ou relit *La Science des rêves*, on a l'impression d'un livre, je dirais *magique*, si le mot « *magique* » ne prêtait pas dans notre vocabulaire malheureusement à tant d'ambiguïté, voire d'erreurs.

On se promène vraiment dans *La Science des rêves* comme dans le livre de l'inconscient, et c'est pour cela que l'on a tellement de peine - cette chose est si articulée - à la tenir quand même rassemblée. Je crois que s'il y a là un phénomène qui mérite d'être noté à tel point et spécialement, c'est qu'il s'ajoute à cela la déformation véritablement presque insensée de la traduction française dont vraiment, plus je vais, plus je trouve que tout de même on ne peut pas vraiment excuser les *grossières inexactitudes*.

Il y en a parmi vous qui me demandent des explications et je me reporte aussitôt aux textes : il y a dans la quatrième partie, *L'élaboration des rêves*, un chapitre intitulé *Égards pris à la mise en scène* dont la traduction française de la première page est plus qu'un tissu d'inexactitudes et n'a aucun rapport avec le texte allemand <sup>14</sup>.

---

14 Sigmund Freud, *La science des rêves*, trad. Ignace Meyerson, Editions Alcan, Paris, 1926, trad. révisée par Denise Berger en 1967 aux P.U.F. sous le titre : *L'interprétation des rêves*, et nouvelle traduction en 2000 aux Puf.



Cela embrouille, cela déroute. Je n'insiste pas.  
Évidemment tout cela ne rend pas spécialement facile  
l'accès aux lecteurs français de *La Science des rêves*.

Pour en revenir à notre rêve de la dernière fois  
que nous avons commencé de déchiffrer d'une façon  
qui ne vous a pas paru peut-être très facile,  
mais tout de même intelligible, du moins je l'espère,  
pour bien voir ce dont il s'agit, pour l'articuler en  
fonction de notre graphe, nous allons commencer par  
quelques remarques.

Il s'agit donc de savoir si un rêve nous intéresse...  
au sens où il intéresse FREUD  
...au sens de réalisation de désir.

Ici *le désir et son interprétation* est d'abord le désir  
dans sa fonction dans le rêve, en tant que le rêve  
est sa réalisation.

Comment allons-nous pouvoir l'articuler ?  
je vais d'abord mettre en avant un autre rêve, un  
rêve premier que je vous ai donné et dont vous verrez  
la valeur exemplaire, il n'est vraiment pas très  
connu, il faut aller le chercher dans un coin.

Il y a là un rêve dont, je crois, personne d'entre  
vous n'ignore l'existence, il est au début du *chapitre III*  
dont le titre est *Le rêve est une réalisation de désir*<sup>15</sup>, et il s'agit  
des rêves d'enfants pour autant qu'ils nous sont donnés  
comme ce que j'appellerais un premier état du désir  
dans le rêve.

Le rêve dont il s'agit est là dès la première édition  
de la *Traumdeutung*, et il nous est donné au début de  
son appellation devant ses lecteurs d'alors,  
nous dit FREUD, comme la question du rêve.

Il faut voir aussi ce côté d'exposition, de  
développement qu'il y a dans la *Traumdeutung*, ce qui nous  
explique bien des choses, en particulier que les  
choses peuvent être amenées d'abord d'une façon en  
quelque sorte massive, qui comporte *une certaine approximation*.

---

15 Sigmund FREUD, *L'interprétation des rêves*, trad. Denise Berger, P.U.F. 1967, (Rééd. 1976), p.113.

Quand on ne regarde pas très attentivement ce passage, on s'en tient à ce qu'il nous dit du caractère en quelque sorte direct, sans déformation, sans *Entstellung* du rêve, ceci désignant simplement la forme générale qui fait que le rêve nous apparaît sous un aspect qui est profondément modifié quant à son contenu profond, son contenu pensé, alors que chez l'enfant ce serait tout simple : le désir irait là tout droit, de la façon la plus directe à ce qu'il désire, et FREUD nous en donne là plusieurs exemples, et le premier vaut naturellement qu'on le retienne parce qu'il en donne vraiment la formule.

« *Ma plus jeune fille - c'est Anna FREUD - qui avait à ce moment dix-neuf mois, avait eu un beau matin des vomissements et avait été mise à la diète, et dans la nuit qui a suivi ce jour de famine on l'entendit appeler pendant son rêve :*

- *Anna F.eud, Er(d)beer* (qui est la forme enfantine de prononcer « fraises »),
- *Hochbeer* (qui veut dire également fraises),
- *Eier(s)peis* (qui correspond à peu près au mot flan), *et enfin : Papp* (bouillie) ! »

Et Freud nous dit :

« *Elle se servait donc de son nom pour exprimer sa prise de possession et l'énumération de tous ces plats prestigieux, ou qui lui paraissaient tels, une nourriture digne de désir. Que les fraises apparussent là sous la forme de deux variétés : Erdbeer et Hochbeer...*

je ne suis pas arrivé à resituer *Hochbeer*, mais le commentaire de FREUD signale deux variétés

*...est une démonstration, une manifestation contre la police sanitaire de la maison, et a son fondement dans la circonstance fort bien remarquée par elle que la nurse avait la veille attribué son indisposition à un petit abus dans l'absorption de fraises, et de ce conseil importun, incommode, de cette remarque, elle avait pris aussitôt, dans le rêve, sa revanche. »*<sup>16</sup>

Je laisse de côté le rêve du neveu Hermann qui pose d'autres problèmes. Mais par contre je ferai état volontiers d'une petite note qui n'est pas dans la première édition pour la raison qu'elle a été élaborée au cours de discussions (enfin des comptes rendus d'école), et à laquelle FERENCZI a contribué en apportant à la rescousse le proverbe qui dit ceci :

« *Le cochon rêve de glands, l'oie rêve de maïs* »

---

<sup>16</sup> Sigmund FREUD, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p.120.



Et dans le texte aussi, FREUD a alors à ce moment là aussi, fait état d'un proverbe que, je crois, il n'emprunte pas tellement au contexte allemand étant donné la forme que le *maïs* y prend :

« *De quoi rêve l'oie ? De maïs.* »

Et enfin le proverbe juif :

« *De quoi rêve la poule ? Elle rêve de millet.* »<sup>17</sup>

Nous allons nous arrêter là-dessus.  
Nous allons même commencer par faire une petite parenthèse, parce qu'en fin de compte c'est à ce niveau qu'il faut prendre le problème qu'hier soir j'évoquais à propos de la communication de GRANOFF<sup>18</sup> sur le problème essentiel, à savoir de la différence de *la directive du plaisir* et de *la directive du désir*.

Revenons un peu sur *la directive du plaisir*, et une bonne fois, aussi rapidement que possible, *mettons les points sur les « i »*. Ceci a le rapport évidemment aussi le plus étroit avec les questions qui me sont posées ou qui se posent à propos de la fonction que je donne...

...dans ce que FREUD appelle le processus primaire ...à la *Vorstellung* pour le dire vite.  
Ceci n'est qu'un détour.

Il faut bien concevoir ceci : c'est qu'en quelque sorte à entrer dans ce problème de la fonction de la *Vorstellung* dans *le principe de plaisir*, FREUD coupe court.

En somme nous pourrions dire qu'il lui faut un élément pour reconstruire ce qu'il a aperçu dans son intuition, enfin il faut bien dire que c'est le propre de l'intuition géniale que d'introduire dans la pensée quelque chose qui jusque là n'avait été absolument pas aperçu, cette distinction du *processus primaire* comme étant quelque chose de séparé du *processus secondaire*.

---

<sup>17</sup> Sigmund FREUD, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p.122.

<sup>18</sup> Wladimir. Granoff, « Ferenczi, faux problème ou vrai malentendu », séance scientifique de la S.F.P. de Décembre 1958, in *Psychanalyse* N°6 : Perspectives structurales, Puf 1961, pp.255-282.

Nous ne nous apercevrons pas du tout de ce qu'il y a d'original. Nous pourrions toujours penser comme cela que ce fut quelque chose qui soit en quelque sorte comparable, par l'idée que ce soit dans *l'instant antérieur*. Pour autant dans leur synthèse, dans leur composition ça n'a absolument rien à faire : le *processus primaire* signifie la présence du désir, mais pas de n'importe lequel, du désir là où il se présente comme le plus morcelé, et *l'élément perceptif* dont il s'agit, c'est avec cela que FREUD va s'expliquer, va nous faire comprendre de quoi il s'agit.

En somme rappelez-vous les premiers schémas que FREUD nous donne concernant ce qui se passe quand le *processus primaire* seul est en jeu.

Le *processus primaire* quand il est seul en jeu aboutit à *l'hallucination*, et cette *hallucination* est quelque chose qui se produit par un procès de régression, de régression qu'il appelle très précisément de régression topique.

FREUD a fait plusieurs schémas de ce qui motive, de ce qui structure le *processus primaire*, mais ils ont tous ceci en commun : qu'ils supposent comme leur fond quelque chose qui est pour lui le parcours de l'arc réflexe :

- *voie afférente et afférence de quelque chose* qui s'appelle *sensation*,
- *voie efférente et efférence de quelque chose* qui s'appelle *motilité*.

Sur cette voie...

d'une façon je dirais horriblement discutable ...la perception est mise comme quelque chose qui se cumule, qui s'accumule quelque part du côté de la partie sensorielle, de l'afflux d'excitations, du stimulus du milieu extérieur, et étant mises à cette origine de ce qui se passe dans l'acte, toutes sortes d'autres choses sont supposées être après... et nommément c'est là qu'il insérera toute la suite des couches superposées qui vont depuis *l'inconscient* en passant par *le préconscient* et la suite ...pour aboutir ici à quelque chose qui passe ou qui ne passe pas vers la motilité.

Voyons bien ce dont il s'agit chaque fois qu'il nous parle de ce qui se passe dans le processus primaire. Il se passe un mouvement régressif. C'est toujours quand l'issue vers la motilité de l'excitation est pour une raison quelconque barrée, qu'il se produit quelque chose qui est de l'ordre régressif et qu'ici apparaît une *Vorstellung*, quelque chose qui se trouve donner à l'excitation en cause une *satisfaction hallucinatoire* à proprement parler.

Voilà la nouveauté qui est introduite par FREUD. Ceci littéralement vaut surtout si l'on songe à l'ordre, à la qualité de l'articulation des schémas dont il s'agit, qui sont des schémas qui sont donnés en somme pour leur valeur fonctionnelle, je veux dire pour établir...

FREUD le dit expressément  
...une séquence, une suite dont il souligne qu'il est encore plus important d'ailleurs de la considérer comme *séquence temporelle* que comme *séquence spatiale*.

Ceci vaut, je dirais, par son insertion dans un circuit, et si je dis qu'en somme ce que FREUD nous décrit comme étant le résultat du processus primaire, c'est qu'en quelque sorte, *sur ce circuit quelque chose s'allume*. Je ne ferai pas là *une métaphore*, je ne ferai que dire en substance ce que FREUD tire de l'explication dans l'occasion, de la traduction de ce dont il s'agit.

C'est-à-dire vous montrer sur le circuit à *fin homéostatique*, toujours implicitement, la notion de la réfleximétrie et de distinguer cette *série de relais*, et que le fait qu'il se passe quelque chose au niveau d'un de ces relais...

quelque chose qui en soi prend une certaine valeur d'effet terminal dans certaines conditions  
...est quelque chose qui est tout à fait identique à ce que nous voyons se produire dans une machine quelconque, sous la forme d'*une série de lampes*, si je puis dire, dont le fait qu'une d'entre elles, entrant en activité indique précisément, non pas tant ceci qui apparaît, à savoir *un phénomène lumineux*, mais une certaine *tension*, quelque chose qui se produit d'ailleurs en fonction d'une *résistance* et indique l'*état* en un point donné *de l'ensemble du circuit*.

Et alors, disons le mot, ceci ne répond nullement au principe du besoin, car bien entendu aucun besoin n'est satisfait par une *satisfaction hallucinatoire*.

Le besoin exige pour être satisfait l'intervention *du processus secondaire*, et même *des processus secondaires* car il y en a une grande variété, lesquels processus, eux, ne se paient bien entendu...

comme le nom l'indique  
...que de réalité, ils sont soumis au *principe de réalité*.

S'il y a *des processus secondaires* qui se produisent, ils ne se produisent que parce qu'il y a eu *des processus primaires*. Seulement il est non moins évident que cette *lapalissade*, qu'ici cette partition rend impensable l'instinct sous quelque forme qu'on le conçoive.

Il y est volatilisé car, regardez bien à quoi vont toutes les recherches sur l'instinct et plus spécialement les recherches *modernes* les plus *élaborées*, les plus intelligentes, elles visent quoi ?  
À rendre compte comment une structure qui n'est pas purement préformée...

nous n'en sommes plus là, ne voyons pas  
l'instinct comme M. FABRE, c'est une structure  
qui engendre, qui entretient sa propre chaîne  
...comment ces structures dessinent dans le *réel*,  
des chemins vers des objets pas encore éprouvés.

C'est là le problème de l'instinct et on vous explique qu'il y a un stade appétitif, un stade de conduite, de recherche.

L'animal, à l'une de ces phases, se met dans un certain état dont la motilité se traduit par une activité dans toutes sortes de directions.

Et au deuxième stade, à la deuxième étape, c'est un stade de déclenchement spécialisé, mais même si ce déclenchement spécialisé aboutit à la fin à une conduite qui les leurre, c'est-à-dire si vous voulez à la prise, du fait qu'il s'empare de quelques chiffons de couleur, il n'en reste pas moins que ces chiffons, ils les ont détectés dans le réel.

Ce que je veux vous indiquer ici, c'est qu'une conduite hallucinée se distingue de la façon la plus radicale d'une conduite d'auto-guidage de l'investissement régressif si on peut dire, de quelque chose qui va se traduire par l'allumage d'une lampe sur les circuits conducteurs.

Ceci peut à la rigueur illuminer un objet déjà éprouvé, si cet objet par hasard est déjà là, il n'en montre nullement le chemin, et encore moins bien entendu - s'il le montre - même quand il n'est pas là, ce qui se produit en effet dans le phénomène hallucinatoire. Car tout au plus peut-il inaugurer à partir de là le mécanisme de la recherche, et c'est bien ce qui se passe.

FREUD nous l'article également à partir du *processus secondaire*, lequel en somme remplit le rôle du comportement instinctuel mais s'en distingue absolument d'un autre côté puisque ce *processus secondaire*, du fait de l'existence du *processus primaire*, va être...

FREUD l'article ! Je ne souscris pas à tout cela, je vous répète le sens de ce que FREUD article

...un comportement de mise à l'épreuve de la réalité, cette *Erfahrung* d'abord ordonnée comme *effet de lampe* sur le circuit. Cela va être une *conduite de jugement*, le mot est proféré quand FREUD explique les choses à ce niveau.

En fin de compte selon FREUD, la réalité humaine se construit sur un fond d'*hallucination* préalable, lequel est *l'univers du plaisir* dans son illusoire, dans son essence, et tout ce processus est parfaitement avoué...

je ne dis pas trahi, même pas

...et parfaitement articulé dans les termes dont FREUD se sert sans cesse chaque fois qu'il a à expliquer la succession des *empreintes* dans lesquelles se décompose le terme.

Et dans la *Traumdeutung*...

au niveau où il parle du processus de l'appareil psychique

...il montre cette succession de couches où viennent s'imprimer...

et ce n'est même pas s'imprimer : *s'inscrire*,  
chaque fois qu'il parle dans ce texte et dans  
tous les autres, ce sont *des termes comme niederschreiben*  
...et qui, enregistrés dans la succession des couches,  
y seront réglés.

Il les articule différemment selon les différents  
moments de sa pensée :

- à une première couche par exemple, ce sera par  
des rapports de simultanéité,
- dans d'autres, empilées les unes sur les autres,
- à d'autres couches, elles seront ordonnées.

Ces « *impressions* », par d'autres rapports, séparent le  
schéma d'une succession d'inscriptions, de *Niederschriften*  
qui se superposent les unes aux autres dans un mot  
qu'on ne peut pas traduire.

C'est par une sorte d'espace typographique que  
doivent être conçues toutes les choses qui se passent  
originellement avant l'arrivée à une autre forme  
d'articulation qui est celle de la préconscience, à  
savoir très précisément dans l'inconscient.

Cette véritable topologie de signifiants, car on n'y  
échappe pas...

dès que l'on suit bien l'articulation  
de FREUD, c'est de cela qu'il s'agit  
...et dans la « *Lettre 52* » à FLIESS, on voit qu'il est  
amené nécessairement à supposer, à l'origine,  
une espèce d'idéal, qui ne peut pas être prise  
comme une simple *Wahrnehmung*, prise de vrai.

Si nous la traduisons littéralement, cette topologie  
des signifiants on arrive au *begreifen*...

c'est un terme qu'il emploie sans cesse  
...à la saisie de la réalité.

Il n'y arrive nullement par voie de tri éliminatoire,  
de tri sélectif, de quoi que ce soit qui ressemble  
à ce qui a été donné dans toute théorie de l'instinct  
comme étant le premier comportement approximatif  
qui dirige l'organisme dans les voies de la réussite  
du comportement instinctuel.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais d'une sorte de critique véritable, de critique récurrente, de critique de ces *signifiants* évoqués dans *le processus primaire*.

Laquelle critique bien entendu, comme toute critique, n'élimine pas l'antérieur sur quoi elle porte mais le complique.

Le complique en le connotant de quoi ?

D'indices de réalité qui sont eux-mêmes de l'ordre signifiant.

Il n'y a absolument pas moyen d'échapper à cette accentuation de ce que j'articule comme étant ce que FREUD conçoit et nous présente comme *le processus primaire*.

Pour peu que vous vous reportiez à l'un des textes quelconques qui ont été écrits par FREUD, vous verrez qu'aux différentes étapes de sa doctrine il a articulé, répété chaque fois qu'il a eu à aborder ce problème, qu'il s'agisse de la *Traumdeutung* ou de ce qui est dans l'introduction à *La Science des rêves*, et ensuite de ce qu'il a repris plus tard quand il a amené le second mode d'exposé de sa topique, c'est-à-dire à partir des articles groupés autour de *La Psychologie du moi* et de l'*Au-delà du principe de plaisir*.

Vous me permettrez un instant d'imager en jouant avec les étymologies, ce que veut dire cette « *prise de vrai* » qui conduirait une sorte de sujet idéal au réel, à des alternatives par où le sujet induit le réel dans ses propositions, *Vorstellung(en)*...

ici je le décompose en articulant comme cela ...ces *Vorstellung(en)* ont une organisation signifiante.

Si nous voulions en parler dans d'autres termes que les termes freudiens, dans les termes *pavloviens*, nous dirions qu'elles font partie dès l'origine, non pas d'un premier système de significations, non pas de quelque chose de branché sur la tendance du besoin, mais d'un second système de *significations*.

Elles ressemblent à quelque chose qui est l'allumage de la lampe dans la machine à sous quand la bille est bien tombée dans le bon trou.

Et le signe que la bille est bien tombée dans le bon trou, FREUD l'article également le bon trou, ça veut dire le même trou dans lequel la bille est tombée antérieurement. Le processus primaire ne vise pas la recherche d'un objet nouveau, mais d'un objet à retrouver, et ceci par la voie d'une *Vorstellung*, réévoquée parce que c'était la *Vorstellung* correspondant à un *premier fraying*, alors que l'allumage de cette lampe donne droit à une prime.

Et ceci n'est pas douteux, et *c'est cela le principe du plaisir*. Mais pour que cette prime soit honorée, il faut qu'il y ait une certaine réserve de sous dans la machine, et la réserve de sous dans la machine dans l'occasion, elle est vouée à ce second système de processus qui s'appelle les processus secondaires.

En d'autres termes, l'allumage de la lampe n'est une satisfaction qu'à l'intérieur de la convention totale de la machine, en tant que cette machine est celle du joueur à partir du moment où il joue.

À partir de là, reprenons notre rêve d'Anna. Ce rêve d'Anna nous est donné pour le rêve de la nudité du désir. Il me semble qu'il est tout à fait impossible, dans la révélation de cette nudité, d'éluder, d'élider le mécanisme même où cette nudité se révèle, autrement dit que *le mode* de cette révélation ne peut pas être séparé de cette nudité elle-même. J'ai l'idée que ce rêve soi-disant nu, nous ne le connaissons dans l'occasion que par « *oui-dire* ».

Et quand je dis par « *oui-dire* », ça ne veut pas dire du tout ce que certains m'ont fait dire, qu'en somme il s'agisse là d'une remarque sur le fait que nous ne savions jamais que quelqu'un rêve que par ce qu'il nous raconte, et qu'en somme tout ce qui se rapporte au rêve serait à mettre dans l'inclusion, dans la parenthèse du fait de le rapporter.

Il n'est certainement pas indifférent que FREUD accorde autant d'importance à la *Niederschrift* que constitue ce *résidu du rêve*, mais il est bien clair que cette *Niederschrift* se rapporte à une *expérience dont le sujet nous rend compte*.



Il est important de voir que FREUD est très très loin de retenir même un seul instant les objections pourtant évidentes qui surgissent du fait :

- qu'autre chose est un récit parlé,
- autre chose est une expérience vécue.

Et c'est à partir de là que nous pouvons brancher la remarque que le fait qu'il les écarte avec une telle vigueur, et même qu'il accorde... qu'il en fasse partir toute son analyse expressément...

jusqu'au point de le conseiller comme une technique du *Niederschrift*, de ce qui est là « *couché en écrits* » du rêve

...nous montre justement ce qu'il pense dans son fond de cette expérience vécue, à savoir qu'elle a tout avantage à être abordée ainsi puisqu'il n'a pas essayé bien entendu de l'articuler, elle est déjà elle-même structurée en une série de *Niederschriften*, dans une espèce d'*écriture en palimpseste* si l'on peut dire.

Si l'on pouvait imaginer un *palimpseste* où les divers textes superposés auraient un certain rapport...

il s'agirait encore de savoir lequel...les uns avec les autres.

Mais si vous cherchiez lequel, vous verriez que ce serait un rapport beaucoup plus à chercher dans *la forme des lettres* que dans le sens du texte.

Je ne suis pas en train, donc, de dire cela.

Je dis que, dans l'occasion, ce que nous savons du rêve est proprement ce que nous en *savons* actuellement, au moment où il se passe comme un rêve articulé.

Autrement dit que le degré de certitude que nous avons concernant ce rêve est quelque chose qui est lié au fait que nous serions également beaucoup plus sûrs de ce dont rêvent cochons et oies si eux-mêmes nous le racontaient.

Mais dans cet exemple originel nous avons plus ! C'est-à-dire que le rêve surpris par FREUD a cette valeur exemplaire qu'il soit articulé à haute voix pendant le sommeil, ce qui ne laisse aucune espèce d'ambiguïté sur la présence du signifiant dans son texte actuel.

Il n'y a là aucun doute possible à jeter sur un phénomène concernant le caractère, si on peut dire, surajouté d'informations sur le rêve que pourrait y prendre la parole.

Nous savons qu'Anna FREUD rêve parce qu'elle *articule* :

« *Anna F.eud, Er(d)beer, Hochbeer, Eier(s)peis, Papp!* »

Les images du rêve, dont nous ne savons rien dans l'occasion, trouvent donc ici un *affixe*...

si je puis m'exprimer ainsi à l'aide d'un terme emprunté à la théorie des nombres complexes ...un *affixe symbolique* dans ces mots où nous voyons en quelque sorte le signifiant se présenter à l'état *floculé*, c'est-à-dire dans une série de nominations, et cette nomination constitue une séquence dont le choix n'est pas indifférent.

Car comme FREUD nous le dit, ce choix est précisément de tout ce qui lui a été interdit, *inter-dit*, de ce à la demande de quoi on lui a dit que :

« *Non! il ne fallait pas en prendre* »

Et ce commun dénominateur introduit une unité dans leur diversité, sans qu'on puisse s'empêcher également de remarquer qu'inversement cette diversité renforce cette unité, et même la désigne.

C'est en somme cette unité que cette série oppose tout à fait à l'électivité de la satisfaction du besoin, tel que l'exemple du désir imputé au cochon comme à l'oie.

Le désir d'ailleurs, vous n'avez qu'à réfléchir à l'effet que cela ferait si au lieu, dans le proverbe, de dire que :

« *le cochon rêve de kukuruza* (de maïs doux sucré) »

nous nous mettions à faire une énumération de tout ce dont serait supposé rêver le cochon, vous verriez que ça fait un effet tout différent.

- Et même si on voulait prétendre que seule une insuffisante éducation de la glotte empêche le cochon et l'oie de nous en faire savoir autant,
- et même si on pouvait dire que nous pourrions arriver à y suppléer en percevant dans un cas comme dans l'autre, et en trouvant l'équivalent, si vous voulez, de cette articulation dans quelques frémissements détectés dans leurs mandibules,

il n'en resterait pas moins qu'il serait peu probable qu'il arrivât ceci, à savoir que ces animaux se nommassent comme le fait Anna FREUD dans la séquence.

Et admettons même que le cochon s'appelle « *Toto* » et l'oie « *Bel Azor* », si même quelque chose se produisait de cet ordre, il s'avérerait qu'ils se nommeraient dans un langage dont il serait cette fois bien évident d'ailleurs...

ni plus ni moins évident que chez l'homme, mais chez l'homme ça se voit moins...que ce langage n'a précisément rien à faire avec la satisfaction de leur besoin puisque ce nom, ils l'auraient dans *la basse-cour*, c'est-à-dire dans un contexte des besoins de l'homme et non pas des leurs.

Autrement dit, nous désirons qu'on s'arrête sur le fait, et nous l'avons dit tout à l'heure, que :

- 1) Anna FREUD *articule* qu'il y a *le mécanisme de la motilité*, et nous dirons qu'en effet il n'est pas absent de ce rêve, c'est par là que nous le connaissons.

Mais ce rêve révèle, par la structuration signifiante de sa séquence que :

- 2) nous voulons que dans cette séquence on s'arrête au fait qu'en tête de la séquence littéralement il y a un message, comme vous pouvez le voir illustré si vous savez comment
- on communique à l'intérieur d'une de ces machines compliquées qui sont celles de l'ère moderne,
- par exemple de la tête à la queue d'un avion. Quand on téléphone d'une cabine à une autre on commence à annoncer quoi ?

On s'annonce, on annonce celui qui parle.  
Anna FREUD à dix-neuf mois, pendant *son rêve-annonce*,  
elle dit « *Anna Feud* », et elle fait sa série.  
Je dirais presque qu'on n'attend plus qu'une  
seule chose, après l'avoir entendue articuler  
son rêve, c'est qu'elle dise à la fin : « *Terminé !* »

Nous voilà donc introduits à ce que j'appelle  
la topologie du refoulement la plus claire,  
la plus formelle également et la plus articulée, dont  
FREUD nous souligne que cette topologie ne saurait  
en aucun cas, si elle est celle d'un « *autre lieu* »...

comme il en a été si frappé à la lecture de  
FECHNER, au point que l'on sent que cela a été  
pour lui une espèce d'éclair, d'illumination, de  
révélation

...mais en même temps, au moment même où il nous parle...

à deux reprises au moins dans la *Traumdeutung*

...de la *andere Schauplatz*, il souligne toujours

qu'il ne s'agit nullement d'un autre lieu *neurologique*.

Nous disons que cet « *autre lieu* » est à chercher dans  
la structure du signifiant lui-même.

Alors ce que j'essaie de vous montrer ici, c'est la  
structure du signifiant lui-même, dès que le sujet  
s'y engage...

je veux dire avec les hypothèses minimales

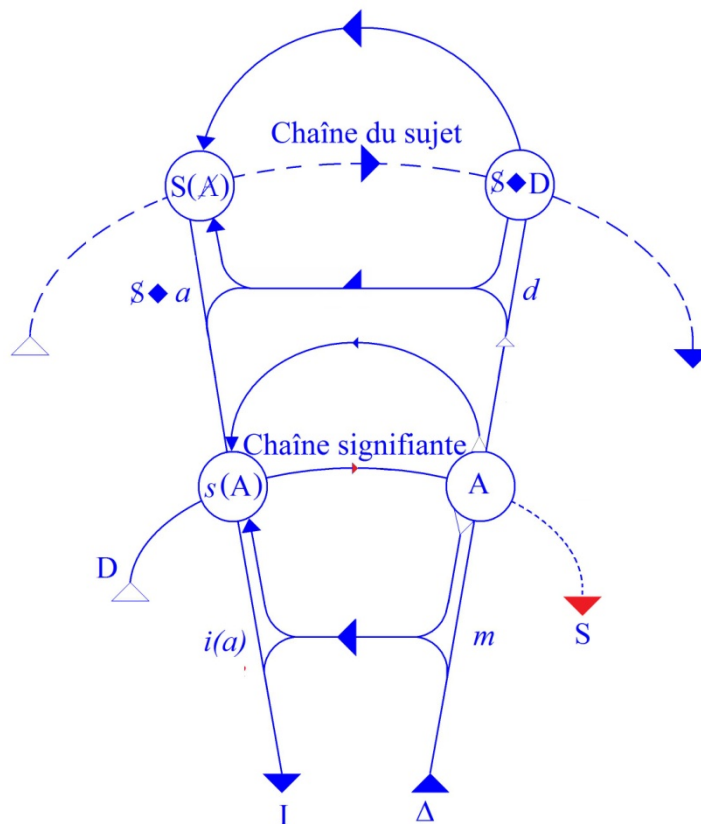
qu'exige le fait qu'un sujet entre dans son jeu

...je dis dès que le *signifiant* étant donné et le *sujet* étant  
défini comme ce qui va y entrer dans le *signifiant*, et  
rien d'autre, les choses s'ordonnent nécessairement.

Et à partir de cette nécessité, toutes sortes  
de conséquences vont découler de ceci, qu'il y a  
une *topologie* dont il faut et dont il suffit que nous  
la concevions comme constituée par *deux chaînes superposées*,  
et c'est dans cela que nous nous avançons.

Ici, au niveau du rêve d'Anna FREUD, comment les  
choses se présentent-elles ? Il est exact qu'elles se  
présentent d'une façon problématique, ambiguë, qui  
permet à FREUD, qui légitime jusqu'à un certain point  
de distinguer une différence entre le rêve de  
l'enfant et le rêve de l'adulte.

Où se situe *la chaîne des nominations* qui constitue le rêve d'Anna FREUD ? Sur *la chaîne supérieure* ou sur *la chaîne inférieure* ?



C'est une question dont vous avez pu remarquer que la partie supérieure du graphe représente cette chaîne sous la forme pointillée, mettant l'accent sur l'élément de *discontinuité du signifiant*, alors que la chaîne inférieure du graphe, nous la représentons continue.

Et d'autre part je vous ai dit que bien entendu dans tout processus les deux chaînes sont intéressées.

Au niveau où nous posons la question, qu'est-ce que veut dire la chaîne inférieure ?

La chaîne inférieure au niveau de la demande, et pour autant que je vous ai dit que le sujet en tant que parlant y prenait cette *solidité* empruntée à la *solidarité synchronique du signifiant*, il est bien évident que c'est quelque chose qui participe de l'unité de la phrase, de ce quelque chose qui a fait parler d'une façon qui a fait couler tellement d'encre, de *la fonction de l'holophrase*, de *la phrase en tant que « tout »*.

Et que l'holophrase existe, ce n'est pas douteux, l'holophrase a un nom, c'est l'interjection.

Si vous voulez, pour illustrer au niveau de la demande ce que représente *la fonction de la chaîne inférieure*, c'est : « *du pain !* », ou « *au secours !* »

Je parle dans le discours universel, je ne parle pas du discours de l'enfant pour l'instant.

Elle existe cette forme de phrase, je dirais même que dans certains cas elle prend une valeur tout à fait pressante et exigeante.

C'est de cela qu'il s'agit, c'est l'articulation de la phrase, c'est le sujet en tant que ce besoin...

qui sans doute doit passer

par les défilés du signifiant

...en tant que ce besoin est exprimé d'une façon déformée mais du moins monolithique, à ceci près que le monolithe dont il s'agit c'est le sujet lui-même, à ce niveau, qui le constitue.

Ce qui se passe dans l'autre ligne, c'est tout à fait autre chose. Ce que l'on peut en dire n'est pas facile à dire, mais pour une bonne raison, c'est que c'est justement ce qui est à la base de ce qui se passe dans la première ligne, celle du bas.

Mais assurément ce que nous voyons, c'est que même dans quelque chose qui nous est donné pour aussi primitif que ce rêve d'enfant, le rêve d'Anna FREUD, quelque chose nous marque qu'ici, le sujet n'est pas simplement constitué dans la phrase et par la phrase, au sens où quand l'individu, ou la foule, ou l'émeute crie : « *du pain !* », on sait très bien que là tout le poids du message porte sur l'émetteur, je veux dire que c'est lui l'élément dominant, et on sait même que ce cri à lui tout seul suffit justement dans les formes que je viens d'évoquer, à le constituer, cet émetteur, même s'il est à cent bouches, à mille bouches, comme un sujet bel et bien unique.

Il n'a pas besoin de s'annoncer, la phrase l'annonce suffisamment.

Alors que nous nous trouvons tout de même devant ceci, que le sujet humain, quand il opère avec le langage, se compte, et c'est même tellement sa position primitive que je ne sais pas si vous vous souvenez d'un certain test de M. BINET, à savoir les difficultés qu'a le sujet à franchir cette étape que je trouve quant à moi bien plus *suggestive* que telle ou telle étape indiquée par M. PIAGET, et cette étape...

je ne vous dirai pas parce que

je ne veux pas entrer dans le détail

...paraît comme distinctive et consiste à ce que le sujet s'aperçoive qu'il y a quelque chose qui cloche à la phrase : « *J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi.* »

Jusqu'à une étape assez avancée, cela lui paraît tout naturel et pour une meilleure raison, parce qu'à vrai dire tout est là de l'implication du sujet humain dans l'acte de la parole : c'est qu'il s'y compte, c'est qu'il s'y nomme, et que par conséquent c'est là l'expression, si je puis dire, la plus naturelle, la plus coordonnée.

Simplement l'enfant n'a pas trouvé la bonne formule qui serait évidemment celle-ci : « *Nous sommes trois frères, Paul, Ernest et moi* », mais à ceci près que nous serions très loin d'avoir à lui reprocher d'en donner les ambiguïtés de la fonction de l'être et de l'avoir.

Il est clair qu'il faut qu'un pas soit franchi pour qu'en somme ce dont il s'agit, à savoir que la distinction du « *je* » en tant que *sujet de l'énoncé* et du « *je* » en tant que *sujet de l'énonciation*, soit faite, car c'est de cela qu'il s'agit.

Ce qui s'articule au niveau de la première ligne quand nous faisons le pas suivant, c'est le procès de l'énoncé. Dans notre rêve de l'autre jour « *il est mort* ». Mais quand vous annoncez quelque chose de semblable dans lequel, je vous fais remarquer en passant, toute la nouveauté de la dimension qu'introduit la parole dans le monde est déjà impliquée, car pour pouvoir dire « *il est mort* », ça ne peut que se dire, autrement dit, dans toute autre perspective que celle du dire, « *il est mort* » ça ne veut absolument rien dire.

« *Il est mort* », c'est : « *il n'est plus* », donc il n'a pas à le dire, il n'est déjà plus là.  
Pour dire « *il est mort* », il faut que ce soit déjà un être supporté par la parole. Mais ceci on ne demande à personne de s'en apercevoir, bien entendu, mais simplement par contre de ceci, c'est que l'acte de l'énonciation de « *il est mort* » exige communément *dans le discours lui-même* toutes sortes de repères qui se distinguent des repères pris à partir de l'énoncé du procès.

Si ce que je dis là n'était pas évident, toute la grammaire se volatiliserait. Je suis en train simplement de vous faire remarquer pour l'instant la nécessité de l'usage du futur antérieur, pour autant qu'il y a deux repérages du temps.

Un repérage du temps concernant l'acte dont il va s'agir :

« *À telle époque je serai devenu son mari.* »

Par exemple, et il s'agit du repérage de ce qui va se transformer par mariage dans l'énoncé.

Mais d'autre part, parce que vous l'exprimez dans le terme du futur antérieur, c'est au point actuel d'où vous parlez, de l'acte d'énonciation qui vous repère.

Il y a donc deux sujets, deux « *je* », et l'étape à franchir pour l'enfant au niveau de ce test de BINET, à savoir la distinction de ces deux « *je* », me paraît quelque chose qui n'a littéralement rien à voir avec cette fameuse « *réduction à la réciprocité* » dont PIAGET nous fait le pivot essentiel quant à l'appréhension de l'usage des pronoms personnels.

Mais laissons donc ceci pour l'instant de côté.  
Nous voilà arrivés à quoi ?

À l'appréhension de ces deux lignes comme représentant :

- l'une ce qui se rapporte au procès de *l'énonciation*,
- l'autre au procès de *l'énoncé*.



Quelles soient deux, ça n'est pas que chacune représente une fonction, c'est que toujours cette duplicité, chaque fois qu'il va s'agir des fonctions du langage, nous devons la retrouver.

Disons encore que non seulement elles sont deux, mais qu'elles auront toujours des structurations opposées, discontinue ici par exemple pour l'une quand l'autre est continue, et inversement.

Où se situe l'articulation d'Anna FREUD ?

Ce à quoi sert cette topologie, ce n'est pas à ce que je vous donne la réponse, je veux dire que je déclare comme cela *tout de go* parce que ça m'irait, ou même parce que je verrais un petit peu plus loin étant donné que c'est moi qui ai fabriqué le truc et que je sais où je vais, que je vous dise : elle est ici ou là.

C'est que la question se pose.

La question se pose de ce que représente cette articulation dans l'occasion, qui est la face sous laquelle se présente pour nous la réalité du rêve d'Anna FREUD, et qui chez cette enfant qui a été fort bien capable de percevoir le sens de la phrase de sa nourrice...

vrai ou faux, FREUD l'implique, et FREUD le suppose, et à juste titre bien entendu, car une enfant de dix-neuf mois comprend très bien que sa nourrice va lui faire un « *emmerdement* »  
...s'articule sous cette forme que j'ai appelée *floculée* :

- cette succession de *signifiants* dans un certain ordre,
- ce quelque chose qui prend sa *forme* de son empilement, de sa superposition si je puis dire, dans une colonne, du fait de se substituer les unes aux autres,
- ces choses comme autant - chacune - de métaphores de l'autre.

Ce qu'il s'agit alors de faire jaillir, est à savoir la réalité de la satisfaction en tant qu'*inter-dite*, et nous n'irons pas avec le rêve d'Anna FREUD plus loin.

Néanmoins nous ferons le pas suivant.

Alors, une fois que nous aurons suffisamment commencé de débrouiller cette chose en nous demandant maintenant ce que, puisqu'il s'agit de topologie du refoulement, ce à quoi va pouvoir nous servir ce que nous commençons d'articuler quand il s'agit du rêve de l'adulte, à savoir comment, quelle est la véritable différence entre :

- ce que nous voyons bien être une certaine forme que prend le désir de l'enfant à cette occasion dans le rêve,
- et une forme assurément plus compliquée puisqu'elle va donner bien plus de tintouin, en tout cas dans l'interprétation, à savoir ce qui se passe dans le rêve de l'adulte.

FREUD là-dessus ne fait aucune espèce d'ambiguïté, il n'y a aucune difficulté, il suffit de lire l'usage et la fonction de ce qui intervient, c'est de l'ordre de la censure.

La censure s'exerce très exactement en ceci que j'ai pu illustrer au cours de mes séminaires antérieurs. Je ne sais pas si vous vous souvenez de la fameuse histoire qui nous avait tant plu, celle de :

« Si le roi d'Angleterre est un con alors tout est permis. »<sup>19</sup>

Dit la dactylo prise dans la révolution irlandaise. Mais ce n'était pas de cela qu'il s'agissait.

Je vous en avais donné une autre explication, à savoir ce qui est dans FREUD pour expliquer les rêves de châtiment.

---

<sup>19</sup> Cf. Jacques LACAN, Séminaire 1954-55 : Le Moi dans la théorie de FREUD et dans la psychanalyse, Paris, 1978, Seuil. Séance du 10-02-1955, p.156.

Tout spécialement nous avons supposé la loi :

« *Quiconque dira que le roi d'Angleterre est un con aura la tête tranchée.* »

Et je vous évoquais :

la nuit suivante je rêve que j'ai la tête tranchée!

Il y a des formes plus simples encore que FREUD également articule.

Puisque depuis quelques temps on réussit à me faire lire *Tintin*, je lui emprunterai mon exemple.

J'ai une manière de franchir la censure quand il s'agit de ma qualité de *Tintinesque*, je peux articuler tout haut :

« *Quiconque dira devant moi que le général TAPIOCA ne vaut pas mieux que le général ALCAZAR, aura affaire à moi.* »

Or, il est bien clair que si j'articule une chose semblable, ni les partisans du général TAPIOCA, ni ceux du général ALCAZAR ne seront satisfaits, et je dirais que ce qui est bien plus surprenant, c'est que les moins satisfaits seront ceux qui seront les partisans des deux.

Voilà donc ce que nous explique FREUD de la façon la plus précise, c'est qu'il est de la nature de ce qui est dit de nous mettre devant une difficulté très très particulière qui en même temps ouvre également des possibilités très spéciales. Ce dont il s'agit est simplement ceci : ce à quoi l'enfant avait affaire, c'était à *l'inter-dit*, au « *dit que non* ».

Tout le procès de l'éducation, quels que soient les principes de *la censure*, va donc former ce « *dit que non* », puisqu'il s'agit d'opérations avec le signifiant, en un dicible, et ceci suppose aussi que le sujet s'aperçoive que le « *dit que non* », s'il est dit, et même s'il n'est pas exécuté, reste dit.

De là le fait que de « *ne pas le dire* » est distinct d'« *obéir à ne pas le faire* », autrement dit que *la vérité du désir* est à elle seule une offense à l'autorité de la loi.

Alors l'issue offerte à ce nouveau drame est de censurer cette *vérité du désir*.

Mais cette censure n'est pas quelque chose qui, de quelque façon qu'elle s'exerce, puisse se soutenir d'un trait de plume, parce que là c'est le *procès de l'énonciation* qui est visé, et que pour l'empêcher, quelque *pré-connaissance* du *procès de l'énoncé* est nécessaire, et que tout discours destiné à bannir cet énoncé du procès de l'énoncé va se trouver en délit plus ou moins flagrant avec sa fin. C'est la matrice de cette impossibilité qui à ce niveau...

et elle vous donnera bien d'autres matrices ...est donnée dans notre graphe.

Le sujet, du fait d'articuler sa demande, est pris dans un discours dont il ne peut faire qu'il n'y soit lui-même bâti en tant qu'agent de l'énonciation, ce pourquoi il ne peut y renoncer sans cet énoncé, car c'est s'effacer alors tout à fait comme sujet, sachant ce dont il s'agit.

Le rapport de l'une à l'autre de ces deux lignes du procès de *l'énonciation* avec le procès de *l'énoncé*, c'est bien simple, c'est toute *la grammaire* !

Une *grammaire rationnelle* qui s'articule dans ces termes... si la chose vous amuse je pourrai vous dire où et comment, en quels termes et en quels tableaux ceci a été articulé, mais pour l'instant ce à quoi nous avons affaire est ceci, c'est que nous voyons que lorsque le refoulement s'introduit, il est absolument nécessaire que le sujet s'efface et disparaisse au niveau du procès de l'énonciation.

Comment, par quelles voies empiriques le sujet accède-t-il à cette possibilité ? Il est tout à fait impossible même de l'articuler si nous ne voyons pas quelle est la nature de ce procès de l'énonciation.

Je vous l'ai dit : toute parole part de ce point de croisement que nous avons désigné par le point A, c'est-à-dire que toute parole en tant que le sujet y est impliqué, est discours de l'Autre.

C'est pour cela précisément que d'abord, l'enfant ne doute pas que toutes ses pensées ne soient connues, c'est parce que la définition d'une pensée n'est pas, comme ont dit les psychologues, quelque chose qui serait un acte amorcé.

La pensée est avant tout quelque chose qui participe de cette dimension du *non-dit* que je viens d'introduire par la distinction du procès de *l'énonciation* et du procès de *l'énoncé*, mais que ce *non-dit* subsiste bien entendu, en tant que pour qu'il soit un *non-dit*, il faut dire, il faut le dire au niveau du procès de l'énonciation, c'est-à-dire en tant que discours de l'Autre.

Et c'est pourquoi l'enfant ne doute pas un seul instant que ce qui représente pour lui ce lieu où se tient ce discours, c'est-à-dire ses parents, ne sachent toutes ses pensées.

C'est en tout cas son premier mouvement.  
C'est un mouvement qui subsistera aussi longtemps qu'il ne se sera pas introduit quelque chose de nouveau que nous n'avons pas encore ici articulé concernant ce rapport de la ligne supérieure avec la ligne inférieure, à savoir ce qui les maintient en dehors de la grammaire, dans une certaine distance.

La grammaire, je n'ai pas besoin de vous dire comment elle les maintient à distance. Les phrases comme :

- « *Je ne sache pas qu'il soit mort.* » ,
- « *Il n'est pas mort, que je sache.* » ,
- « *Je ne savais pas qu'il fût mort.* » ,
- « *C'est la crainte qu'il ne fût mort.* » .

Tous ces taxièmes subtils qui vont du subjonctif ici à un « *ne* », que M. LE BIDOIS appelle...

d'une façon véritablement incroyable  
chez un philologue qui écrit dans *Le Monde* !

...le « *ne explétif* » .

Tout ceci est fait pour nous montrer que toute une partie de la grammaire, la partie essentielle, les taxièmes, sont faits pour maintenir l'écart nécessaire entre ces deux lignes.

Je vous projetterai la prochaine fois sur ces deux lignes les articulations dont il s'agit, mais pour le *sujet* qui n'a pas encore appris ces formes subtiles il est bien clair que la distinction des deux lignes se fait bien avant.

Il y a des conditions exigibles, et ce sont celles-là qui forment la base de l'interrogation que je vous apporte aujourd'hui.

Cette distinction est très essentiellement liée, comme chaque fois bien entendu que vous voyez qu'il s'agit de quelque chose qui n'est pas un repérage temporel, mais un repérage tensionnel, c'est-à-dire d'une différence de temps entre ces deux lignes, vous voyez bien le rapport qu'il peut y avoir entre cela et la situation, et la topologie du désir.

Nous en sommes là.

L'enfant pendant un temps est en somme entièrement pris dans le jeu de ces deux lignes.

Pour que puisse se produire le refoulement, que faut-il ici ?

Je dirais que j'hésite avant de m'engager dans une voie dont après tout je ne voudrais pas qu'elle paraisse ce qu'elle est pourtant, une *voie concessive*.

À savoir que je fasse appel à des notions de développement à proprement parler, je veux dire que tout soit impliqué, dans le processus empirique au niveau duquel ceci se produit, d'une intervention, d'une incidence empirique et certainement nécessaire, mais la nécessité à laquelle cette incidence *empirique*, cet accident empirique, la nécessité dans laquelle elle vient retentir, qu'elle précipite dans sa forme, est d'une nature autre.

Quoiqu'il en soit, l'enfant s'aperçoit à un moment donné que ces adultes qui sont censés connaître toutes ses pensées...

Et ici justement il ne va pas franchir ce pas...  
d'une certaine façon il pourra reproduire plus tard  
la possibilité qui est la possibilité fondamentale  
de ce que nous appellerons en bref et rapidement  
la forme dite « *mentale* » de *l'hallucination*, qu'apparaît cette  
*structure primitive* de ce que nous appelons cet arrière-fond  
du *procès de l'énonciation*, parallèlement à *l'énoncé* courant de l'existence  
qui s'appelle *l'écho des actes*, *l'écho des pensées expresses*.

Que la connaissance d'une *Verwerfung*, c'est-à-dire - de  
quoi ? - de ce dont je vais vous parler maintenant,  
n'ait pas été réalisée - et qui est quoi ? - qui est  
ceci, que l'enfant à un moment s'aperçoit que cet  
adulte qui connaît toutes ses pensées, ne les sait  
pas du tout. L'adulte, il ne sait pas, qu'il s'agisse  
dans le rêve de « *il sait* » ou « *il ne sait pas qu'il est mort* ».

Nous verrons la prochaine fois la signification  
exemplaire dans l'occasion de ce rapport, mais pour  
l'instant nous n'avons pas à rapprocher ces deux  
termes pour la raison que nous ne sommes pas encore  
assez loin avancés dans l'articulation de ce qui va  
être frappé dans le refoulement.

Mais la possibilité fondamentale de ce qui ne peut  
être que la fin de ce refoulement, s'il est réussi,  
c'est-à-dire non pas simplement qu'il affecte  
le *non-dit* d'un signe « *non* » qui dit qu'il n'est pas dit  
tout en le laissant dit, mais qu'effectivement  
le *non-dit* soit un tel truc, sans aucun doute cette  
négation est une forme tellement primordiale qu'il  
n'y a aucune espèce de doute que FREUD met la *Verneinung*  
qui paraît pourtant une des formes les plus élaborées,  
chez le sujet, du refoulement...

    puisque nous le voyons chez des sujets  
    d'une haute efflorescence psychologique  
...que tout de même FREUD la mette tout de suite après  
la *Bejahung* primitive.

Donc c'est bien comme je suis en train de vous  
le dire, par une possibilité, par une genèse, et même  
par une déduction logique qu'il procède...

    comme je le fais pour l'instant devant vous  
...et non pas génétique.

Cette *Verneinung* primitive, c'est ce dont je suis en train de vous parler à propos du non-dit, mais le « *il ne sait pas* » est l'étape suivante, et c'est précisément par l'intermédiaire de ce « *il ne sait pas* » que l'Autre qui est le lieu de ma parole est le gîte de mes pensées, et que peut s'introduire l'*Unbewusste* dans lequel va entrer pour le sujet le contenu du refoulement.

Ne me faites pas aller plus loin ni plus vite que je ne vais.

Si je vous dis que c'est à l'exemple de cet Autre que le sujet procède pour qu'en lui s'inaugure le processus du refoulé, je ne vous ai pas dit que c'était un exemple facile à suivre.

D'abord déjà je vous ai indiqué qu'il y en a plus d'un mode puisque j'ai énoncé à ce propos la *Verwerfung* et que j'ai fait reparaître là...  
je le réarticulerai la prochaine fois  
...la *Verneinung*.

La *Verdrängung*, *refoulement*, ne peut pas être quelque chose qui soit si aisé à appliquer.

Car si dans le fond, ce dont il s'agit c'est que le sujet s'efface, il est bien clair que c'est ce qui est tout à fait facile à faire apparaître dans cet ordre, à savoir que les autres, les adultes, ne savent rien.

Naturellement le sujet qui entre dans l'existence ne sait pas que s'ils ne savent rien, les adultes, comme chacun sait, c'est parce qu'ils sont passés par toutes sortes d'aventures, précisément les aventures du refoulement.

Le sujet n'en sait rien, et pour les imiter, il faut dire que la tâche n'est pas facile, parce que pour qu'un sujet s'escamote lui-même comme un sujet, c'est un tour de prestidigitation un petit peu pus fort que bien d'autres que je suis amené à vous présenter ici.



Mais disons qu'essentiellement et d'une façon qui ne fait absolument aucun doute, si nous avons à réarticuler les trois modes sous lesquels le sujet peut le faire, en *Verwerfung*, *Verneinung* et *Verdrängung*.

La *Verdrängung* va consister en ceci que pour frapper d'une façon qui soit au moins possible, sinon durable, ce qu'il s'agit de faire disparaître de ce non-dit, le sujet va opérer par la voie que je vous ai appelée la voie du signifiant.

C'est sur le *signifiant*, et sur le *signifiant* comme tel, qu'il va opérer, et c'est pour cela que le rêve que j'ai proféré la dernière fois...

autour duquel nous continuons à tourner ici malgré que je ne l'ai pas réévoqué complètement dans ce séminaire d'aujourd'hui, *le rêve du père mort* ...c'est pour cela que FREUD articule à ce propos que le refoulement porte essentiellement sur la manipulation, l'élimination de deux *clausules*, à savoir nommément :

« *nach seinem Wunsch* » est après « *il ne savait pas* » que c'était « *selon son vœu* », qu'il en fût ainsi « *selon son vœu* ».

Le refoulement se présente dans son origine, dans sa racine, comme quelque chose qui dans FREUD ne peut s'articuler autrement que comme quelque chose portant sur le signifiant.

Je ne vous ai pas fait faire un *grand pas* aujourd'hui, mais c'est un pas de plus, car c'est le pas qui va nous permettre de voir au niveau de quelle sorte de signifiant porte cette opération du refoulement.

Tous les signifiants ne sont pas également lésables, refoulables, fragiles. Que ce soit déjà sur ce que j'ai appelé deux *clausules* que ça ait porté, ceci est d'une importance essentielle.

D'autant plus essentielle que c'est cela qui va nous mettre à portée de désigner ce dont il s'agit à proprement parler quand on parle du désir du rêve d'abord, et du désir tout court ensuite.

Je vous ai laissés la dernière fois sur quelque chose qui tend à aborder notre problème, le problème du désir et de son interprétation :

- une certaine *ordination* de la structure signifiante,
- de ce qui s'énonce dans le signifiant comme comportant cette duplicité interne de l'énoncé,
- procès de l'énoncé et procès de l'acte de l'énonciation.

Je vous ai mis l'accent sur la différence qui existe du « je » en tant qu'impliqué dans un *énoncé* quelconque, du « je » en tant qu'au même titre que quelque autre, c'est le sujet d'un *procès énoncé* par exemple...

ce qui n'est d'ailleurs pas le seul mode d'*énoncé* ...au « je » en tant qu'il est impliqué dans toute *énonciation*, mais d'autant plus en tant qu'il s'annonce comme « je » de l'*énonciation*.

Ce mode sous lequel il s'annonce comme le « je » de l'*énonciation*, ce mode sous lequel il s'annonce n'est pas indifférent, s'il s'annonce en se nommant comme le fait la petite Anna Freud au début du message de son rêve.

Je vous ai indiqué qu'il reste là quelque chose d'ambigu, c'est à savoir si ce l'*énonciation*, comme l'*énonciation* de l'*énonciation*, est authentifié ou non à ce moment.

Je vous laisse entendre qu'il ne l'est pas encore et que c'est cela qui constitue la différence que FREUD nous donne pour être celle qui distingue le *désir du rêve chez l'enfant*, du *désir du rêve chez l'adulte*.

C'est que *quelque chose* n'est pas encore achevé, précipité par la structure, ne s'est pas encore distingué dans la structure qui est justement ce *quelque chose* dont je vous donnais ailleurs le *reflet* et la *trace*.

*Trace* tardive puisqu'elle se trouve au niveau d'une épreuve qui, bien entendu, suppose déjà *des conditions* très définies par l'expérience, qui ne permettent pas de préjuger dans son fond ce qu'il en est dans le sujet, mais la difficulté qui reste encore longtemps pour le sujet de distinguer ce « je » de l'*énonciation* du « je » de l'*énoncé*, et qui se traduit par cet achoppement encore tardif devant le test que *le hasard* et *le flair* du *psychologue* ont fait choisir par BINET sous la forme :

« *J'ai trois frères Paul, Ernest et moi.* »

La difficulté qu'il y a à ce que l'enfant ne tienne pas pour ce qu'il faut d'ailleurs, cet énoncé : à savoir *que le sujet ne sache pas encore se décompter*.

Mais cette *trace* que je vous ai marquée est quelque chose, un indice - et il y en a d'autres - de cet élément essentiel que constitue *la distinction, la différence* pour le sujet, du « je » de l'*énonciation* et du « je » de l'*énoncé*.

Or je vous l'ai dit, nous prenons les choses non pas par une déduction, mais par une voie dont je ne peux pas dire qu'elle est *empirique* puisqu'elle est déjà *tracée*, qu'elle a déjà été construite par Freud quand il nous dit que le désir du rêve chez l'adulte est un désir qui, lui, est *emprunté* et qui est la marque *d'un refoulement*, d'un refoulement qu'à ce niveau il apporte comme étant une censure.

Quand il entre dans le mécanisme de cette censure, quand il nous montre ce que c'est qu'une censure, à savoir les impossibilités d'une censure, car c'est là-dessus qu'il met l'accent, c'est là-dessus que j'essayais de vous faire un instant arrêter votre réflexion en vous disant une espèce de *contradiction interne* qui est *celle de tout non-dit au niveau de l'énonciation*.

Je veux dire cette *contradiction interne* qui structure le « *Je ne dis pas que...* ». Je vous l'ai dit l'autre jour sous diverses formes humoristiques :

« Celui qui dira *telle ou telle chose* de tel ou tel personnage dont il faut respecter les paroles, ne pas offenser - disais-je - aura affaire à moi ! »

Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'en proférant cette prise de parti - qui évidemment est ironique - je prononce, je me trouve prononcer précisément ce qu'il y a à ne pas dire.

Et FREUD lui-même, a souligné amplement...  
quand il nous montre le mécanisme,  
l'articulation, le sens du rêve  
...combien fréquemment le rêve emprunte cette voie,  
c'est-à-dire que ce qu'il articule comme *ne devant pas être dit* est justement ce qu'il a à dire, et ce par quoi passe ce qui dans le rêve est effectivement dit.

Ceci nous porte à quelque chose qui est lié à *la structure* la plus profonde du signifiant. Je voudrais, un instant m'y arrêter encore car cet élément, ce ressort du « *Je ne dis pas...* » comme tel, ce n'est pas pour rien que FREUD, dans son article de la *Verneinung*, le met à *la racine* même de la phrase la plus primitive dans laquelle le sujet se constitue comme tel et se constitue spécialement comme inconscient.

Le rapport de cette *Verneinung* avec la *Bejahung* la plus primitive...

avec l'accès d'un signifiant dans  
la question, car c'est cela une *Bejahung*  
...c'est quelque chose qui commence à se poser.

Il s'agit de savoir toujours ce qui se pose au niveau le plus primitif : est-ce, par exemple, le couple « *bon* » et « *mauvais* » ? Selon que nous choisissons ou ne choisissons pas tel ou tel de ces termes *primitifs*, déjà nous optons pour toute une théorisation, toute une orientation de notre pensée analytique et vous savez le rôle qu'a joué ce *terme* de *bon* et de *mauvais* dans une certaine spécification de *la voie analytique*, c'est certainement *un couple très primitif*.

Sur ce « *non-dit* » et sur la fonction du « *ne* »...

du « *ne* » dans le « *je ne dis pas...* »

...c'est là-dessus que je m'*arrêterai* un instant avant de faire un pas de plus, car je crois que c'est là l'articulation essentielle.

cette sorte de « *ne* » du « *je ne dis pas...* » qui fait que précisément en disant que l'on ne le dit pas, on le dit...

chose qui paraît presque une  
sorte d'évidence par l'absurde

...c'est quelque chose à quoi il faut nous arrêter en rappelant ce que je vous ai déjà indiqué comme étant la propriété la plus *radicale* si l'on peut dire, *du signifiant*.

Et si vous vous souvenez, j'ai déjà essayé de vous porter sur la voie d'une image, d'un exemple vous montrant à la fois le rapport qu'il y a entre *le signifiant* et une certaine espèce d'indice ou de signe que j'ai appelé « *la trace* », que déjà lui-même porte, la marque de je ne sais quelle espèce d'*envers de l'empreinte du réel*.

Je vous ai parlé de Robinson CRUSOÉ et du pas, de la trace du pas de Vendredi<sup>20</sup>, et nous nous sommes arrêtés un instant à ceci : est-ce déjà là le signifiant ?

Et je vous ai dit que le signifiant commence non pas à la trace, mais à ceci qu'on efface la trace, et ce n'est pas la trace effacée qui constitue le signifiant, c'est quelque chose qui se pose comme pouvant être effacé qui inaugure le signifiant.

Autrement dit, Robinson CRUSOÉ efface la trace du pas de Vendredi mais que fait-il à la place ?

S'il veut la garder, cette place du pied de Vendredi, il fait au minimum une croix, c'est-à-dire une barre et une autre barre sur celle-ci : ceci est le signifiant spécifique.

---

20 Cf. Jacques LACAN : séminaire 1955-56, Les Psychoses, Paris, Seuil 1981, séance du 14 mars 1956.

Le signifiant spécifique est quelque chose  
qui se présente comme pouvant être effacé lui-même  
et qui justement dans cette opération de l'effacement  
comme tel subsiste.

Je veux dire que *le signifiant effacé*, déjà se présente  
comme tel, avec ses propriétés propres au « *non-dit* ».

En tant qu'avec la barre j'annule ce signifiant,  
je le perpétue comme tel indéfiniment, j'inaugure  
la dimension du signifiant comme telle.  
Faire une croix c'est à proprement *parler* ce qui  
n'existe dans aucune forme de repérage qui soit  
permise d'aucune façon.

Il ne faut pas croire que les êtres non-parlants,  
les animaux, ne repèrent rien, qu'ils ne laissent pas  
intentionnellement de traces avec le « *dit* », mais avec  
des *traces de traces*. Nous reviendrons, quand nous aurons  
le temps, sur les mœurs de l'hippopotame,  
nous verrons ce qu'il laisse sur ses pas à dessein  
pour ses congénères.

Ce que laisse l'homme derrière lui c'est un *signifiant*,  
c'est une croix, c'est une barre en tant que barrée,  
en tant que recouverte par une autre barre d'une  
part, qui indique que comme telle elle est effacée.

Cette fonction du « *nom du non* », en tant qu'il est  
le signifiant qui *s'annule* lui-même, est quelque chose  
qui assurément mérite, à soi tout seul, un très long  
développement.

Il est très frappant de voir à quel point les  
logiciens, pour être comme toujours trop *psychologues*,  
ont...

    dans leur classification,  
    dans leur articulation de la négation  
...ont laissé de côté étrangement le plus originel.

Vous savez...

    ou vous ne savez pas  
...et après tout je n'ai pas l'intention de vous faire  
entrer dans les différents modes de la négation.

Je veux simplement vous dire que plus originellement que tout ce qui peut s'articuler dans *l'ordre du concept...*  
dans l'ordre de ce qui distingue le sens  
de la négation, de la privation, etc.  
...plus originellement c'est dans *le phénomène du parler*,  
dans l'expérience, dans l'empirisme linguistique  
que nous devons trouver, à l'origine, ce qui pour  
nous est plus important, et c'est pour cela  
qu'à cela seul, je m'arrêterai.

Et ici je ne puis...  
au moins pour un instant  
...ne pas faire état de quelques recherches qui ont  
valeur d'expérience et nommément celle qui a été le  
fait d'Édouard PICHON qui fut, comme vous le savez,  
un de nos aînés psychanalystes, qui est mort au début  
de la guerre d'une grave maladie cardiaque.

Édouard PICHON, à propos de la négation, a fait  
cette distinction dont il faut au moins que vous ayez  
un petit aperçu, une petite notion, une petite idée.  
Il s'est aperçu de quelque chose, il aurait bien  
voulu en logicien, manifestement il voulait être  
psychologue, il nous a écrit que ce qu'il fait  
c'est une sorte d'exploration *Des mots à la pensée*<sup>21</sup>.

Comme beaucoup de monde, il est susceptible  
d'illusions sur lui-même car, heureusement, c'est  
ce qu'il y a précisément de plus faible dans son  
ouvrage, cette prétention de remonter *Des mots à la pensée*.

Mais par contre, il se trouvait être un admirable  
observateur, je veux dire qu'il avait un sens  
de l'étoffe langagière qui fait qu'il nous a beaucoup  
plus renseignés sur les mots que sur la pensée.

Et quant aux *mots*, et quant à cet usage de *la négation*...  
c'est spécialement en français qu'il  
s'est arrêté sur cet usage de la négation  
...et là, il n'a pas pu ne pas faire cette trouvaille  
qui fait cette distinction, qui s'articule dans cette  
distinction qu'il fait du « *forclusif* » et du « *discordantiel* ».

---

21 Jacques Damourette et Édouard Pichon : *Des mots à la pensée*. Essai de grammaire de la langue française, Éd. Vrin.

Je vais vous donner des exemples tout de suite de la distinction qu'il en fait.

Prenons une phrase comme « *Il n'y a personne ici.* ».

Ceci est « *forclusif* » :

il est exclu pour l'instant qu'il y ait ici quelqu'un.

PICHON s'arrête à ceci de remarquable que chaque fois qu'en français nous avons affaire à une « *forclusion* » pure et simple, il faut toujours que nous employions deux termes :

- un « *ne* »,
- et puis quelque chose qui ici est représenté par le « *personne* », qui pourrait l'être par le « *pas* » : « *Je n'ai pas où loger.* », « *Je n'ai rien à vous dire.* » par exemple.

D'autre part il remarque qu'un très grand nombre d'usages du « *ne* » et justement les plus indicatifs...

là comme partout, ceux qui posent les problèmes les plus paradoxaux ...se manifestent toujours, c'est-à-dire que d'abord jamais un « *ne* » *pur et simple* - ou presque jamais - n'est mis en usage pour indiquer *la pure et simple négation*, ce qui par exemple en allemand ou en anglais, s'incarnera dans le *nicht* ou dans le *not*.

Le « *ne* » à lui tout seul, livré à lui-même, exprime ce qu'il appelle une « *discordance* » et cette « *discordance* » est très précisément quelque chose qui se situe *entre le procès de l'énonciation et le procès de l'énoncé.*

Pour tout dire et pour *illustrer* tout de suite ce dont il s'agit, je vais justement vous donner l'exemple sur lequel effectivement PICHON s'arrête le plus car il est spécialement illustratif :

c'est l'emploi de ces « *ne* » que les gens qui ne comprennent rien, c'est-à-dire les gens qui veulent comprendre, appellent le « *ne explétif* ».

Je vous le dis parce que j'ai déjà amorcé cela la dernière fois, j'y ai fait allusion à propos d'un article qui m'avait paru légèrement scandaleux dans *Le Monde*, sur soi-disant le « *ne explétif* ».



Ce « *ne explétif* »...

qui n'est pas un « *ne explétif* », qui est un « *ne* »  
tout à fait *essentiel à l'usage de la langue française*  
...est celui qui se trouve dans la phrase telle que :

« *Je crains qu'il ne vienne.* »

Chacun sait que « *Je crains qu'il ne vienne.* » veut dire  
« *Je crains qu'il vienne.* » et non pas « *Je crains qu'il ne vienne pas.* »  
mais en français, on dit : « *Je crains qu'il ne vienne.* ».

En d'autres termes, le français...

à ce point de son usage linguistique  
...saisit, si je puis dire, le « *ne* » quelque part  
au niveau si l'on peut dire de son *errance* :

- de sa descente d'*un procès de l'énonciation* où le « *ne* »  
porte sur l'articulation de *l'énonciation*, porte sur le  
signifiant pur et simple dit en acte : « *Je ne dis pas*  
*que...* », « *Je ne dis pas que je suis ta femme.* » par exemple,
- au « *ne* » de *l'énoncé* où il est : « *Je ne suis pas ta femme.* ».

Sans aucun doute ne sommes-nous pas ici pour faire  
la genèse du langage, mais quelque chose est impliqué  
même dans notre expérience.

*Ceci...*

c'est ce que je veux vous montrer,  
qui nous indique en tout cas l'articulation  
que donne FREUD du fait de la négation  
...*implique que la négation descende de l'énonciation à l'énoncé.*

Et comment en serions-nous étonnés puisque après  
tout, toute négation dans *l'énoncé* comporte un certain  
paradoxe, puisqu'elle pose quelque chose,  
pour le poser en même temps...

disons dans un certain nombre de cas  
...comme non-existant, entre les deux, quelque part,  
quelque part entre *l'énonciation* et *l'énoncé*, et dans ce  
plan :

- où s'instaurent les « *discordances* »,
- où quelque chose dans ma crainte devance le fait qu'il vienne et...  
     souhaitant qu'il ne vienne pas  
     ...se peut-il autrement que d'articuler ce  
     « *Je crains qu'il vienne.* » comme un « *Je crains qu'il ne vienne.* »,  
     accrochant au passage, si je puis dire,  
     ce « *ne de discordance* » qui se distingue comme tel  
     dans la négation, du « *ne forclusif* ».

Vous me direz :

« *Ceci est un phénomène particulier à la langue française. Vous l'avez vous-même évoqué tout à l'heure en parlant du « nicht » allemand ou du « not » anglais.* »

Bien entendu !

Seulement l'important n'est pas là.  
 L'important est que dans la langue anglaise  
 par exemple, où nous articulons des choses analogues,  
 à savoir que nous nous apercevrons...  
     et cela je ne peux pas vous faire y insister  
     puisque je ne suis pas ici pour vous faire  
     un cours de linguistique  
 ...que c'est quelque chose d'analogue qui se manifeste  
 dans le fait qu'en anglais par exemple, la négation  
 ne peut pas s'appliquer d'une façon *purement... pure et simple*  
 au verbe en tant qu'il est le verbe de *l'énoncé*, le verbe  
 désignant le procès dans *l'énoncé*.

On ne dit pas :

« *I eat not* »

mais

« *I dont eat* ».

En d'autres termes, il se trouve que nous avons  
 des *traces* dans l'articulation du système linguistique  
 anglais de ceci :  
 c'est que pour tout ce qui est *de l'ordre de la négation*,  
*l'énoncé* est amené à emprunter une forme qui est calquée  
 sur l'emploi d'un *auxiliaire*, l'*auxiliaire* étant typiquement  
 ce qui dans l'énoncé introduit *la dimension du sujet*.

« *I don't eat.* », « *I won't eat.* » ou « *I won't go.* » qui est à proprement parler « *Je n'irai pas.* », qui n'implique pas seulement *le fait*, mais *la résolution* du sujet à ne pas y aller, le fait que pour toute négation en tant qu'elle est négation pure et simple, quelque chose comme une dimension auxiliaire apparaît, et ici dans la langue anglaise, la trace de ce quelque chose qui relie essentiellement la négation à une sorte de position originelle de l'énonciation comme telle.

Le deuxième temps ou étape de ce que la dernière fois j'ai essayé d'articuler devant vous, est constitué par ceci :

que pour vous montrer par quel *chemin*, par quelle *voie* le sujet s'introduit à cette dialectique de l'Autre...  
en tant qu'elle lui est imposée par la structure même de cette différence de *l'énonciation* et de *l'énoncé*  
...je vous ai menés par *une voie* que j'ai faite...  
je vous l'ai dit  
...exprès *empirique*...  
ce n'est pas la seule  
...je veux dire que j'y introduis *l'histoire réelle du sujet*.

Je vous ai dit que le pas suivant de ce par quoi à l'origine le sujet se constitue dans le procès de la distinction de ce « *je* » de *l'énonciation* d'avec le « *je* » de *l'énoncé*, c'est la dimension du « *n'en rien savoir* », pour autant qu'il l'éprouve.

Qu'il l'éprouve en ceci que c'est sur fond de ce que l'Autre sait tout de ses pensées...  
puisque ses pensées sont, par nature et structuralement à l'origine, ce *discours de l'Autre*  
...que c'est dans la découverte que c'est un fait que *l'Autre n'en sait rien* de ses pensées, que s'inaugure pour lui cette voie qui est celle que nous cherchons :  
la voie par où le sujet va développer cette exigence contradictoire du « *non-dit* », et trouver le chemin difficile par où il a à effectuer ce « *non-dit* » dans son être et devenir cette sorte d'être auquel nous avons affaire, c'est-à-dire un sujet qui a la dimension de l'inconscient.

Car c'est cela le pas essentiel que dans l'expérience de l'homme nous fait faire la psychanalyse.

C'est ceci :

c'est qu'après de longs siècles où la philosophie s'est, en quelque sorte, je dirais *obstinée* et de plus en plus, à mener toujours plus loin ce discours dans lequel...

- le sujet n'est que le corrélatif de l'objet dans le rapport de la connaissance, c'est-à-dire que *le sujet est ce qui est supposé par la connaissance des objets*,
- cette sorte de sujet étrange dont je ne sais plus où, j'ai dit quelque part qu'il pouvait faire « *les dimanches du philosophe* <sup>22</sup> », parce que le reste de la semaine...  
c'est-à-dire pendant le travail bien entendu...tout un chacun peut le négliger abondamment,
- ce sujet qui n'est que *l'ombre* en quelque sorte et la doublure *des objets*

...quelque chose est « *oublié* » de ce *sujet*, à savoir que le *sujet* est le *sujet qui parle*.

Nous ne pouvons plus l'oublier uniquement à partir d'un certain moment, à savoir le moment où son domaine de sujet qui parle tient tout seul, qu'il soit là ou qu'il ne soit pas là.  
Ce qui change complètement la nature de ses relations à l'objet, c'est *ce point crucial* de la nature de ses relations à l'objet qui s'appelle justement *le désir*.

C'est dans ce champ que nous essayons d'articuler *les rapports du sujet à l'objet* au sens où ils sont des rapports de *désir*, car c'est dans ce champ que l'expérience analytique nous apprend qu'il a à s'articuler.  
*Le rapport du sujet à l'objet* n'est pas un rapport de besoin, *le rapport du sujet à l'objet* est un rapport complexe que j'essaie précisément d'articuler devant vous.

---

<sup>22</sup> Cf. « Le moment idéal réside justement dans cette licence exempte de soucis : c'est *le dimanche de la vie*, qui nivelle tout et éloigne tout ce qui est mauvais. » G.W.F. HEGEL *Esthétique*, et le roman « *Le dimanche de la vie* » de Raymond Queneau (Gallimard Folio N° 442) où cette citation est reprise en exergue.

Pour l'instant commençons d'indiquer ceci :  
c'est parce qu'il se situe là...

ce *rapport d'articulation du sujet à l'objet*

...que l'objet se trouve être ce quelque chose qui  
n'est pas le corrélatif et le correspondant  
d'un besoin du sujet, mais ce quelque chose :

- qui *supporte le sujet* au moment précisément où il a à faire face, si l'on peut dire, à son existence,
- qui *supporte le sujet* dans son existence, dans son existence au sens le plus radical, à savoir en ceci justement qu'il existe dans le langage.

C'est-à-dire qu'il consiste :

- en quelque chose qui est hors de lui,
- en quelque chose qu'il ne peut saisir dans sa nature propre de langage qu'au moment précis où lui, comme sujet, doit s'effacer, s'évanouir, disparaître derrière un signifiant, en ce qui est précisément le point, si l'on peut dire « *panique* » autour duquel il a à se raccrocher à quelque chose, et c'est justement à l'objet en tant qu'objet du désir qu'il se raccroche.

Quelque part quelqu'un...

que pour ne pas faire d'embrouilles,  
je ne vais pas nommer tout de suite aujourd'hui

...quelqu'un de tout à fait contemporain (mort),  
a écrit :

« Arriver à apprendre ce que l'avare... Arriver à savoir ce que l'avare a perdu  
quand on lui a volé sa cassette, on apprendrait beaucoup. <sup>23</sup> »

C'est exactement ce que nous avons à apprendre,  
je veux dire à apprendre pour nous-mêmes  
et à apprendre aux autres.

---

23 Simone WEIL : La Pesanteur et la Grâce (1947). Pocket, coll. Agora 1993. Chap. « Désirer sans objet », p.69 :  
« Arriver à savoir exactement ce qu'a perdu l'avare à qui on a volé son trésor ; on apprendrait beaucoup.

L'analyse est le premier lieu, la première dimension dans laquelle on peut répondre à cette parole, et bien entendu, parce que l'avare est ridicule...

c'est-à-dire beaucoup trop proche de l'inconscient pour que vous puissiez le supporter...il va falloir que je trouve un autre exemple, plus noble, pour vous faire saisir ce que je veux dire.

Je pourrais commencer à vous l'articuler dans les mêmes termes que tout à l'heure en ce qui concerne l'existence... et dans deux minutes vous allez me prendre pour un existentialiste, et ce n'est pas ce que je désire.

Je vais prendre un exemple dans *La Règle du jeu*, le film de Jean RENOIR.

Quelque part le personnage qui est joué par Dalio, qui est le vieux personnage comme on en voit dans la vie dans une certaine zone sociale...

et il ne faut pas croire que ce soit même limité à cette zone sociale...c'est un *collectionneur* d'objets et plus spécialement de boîtes à musique.

Rappelez-vous...

si vous vous souvenez encore de ce film...du moment où Dalio découvre devant une assistance nombreuse sa dernière découverte : une plus spécialement belle boîte à musique. À ce moment là, le personnage littéralement est dans cette position que nous pourrions appeler et que nous devons appeler exactement celle de la pudeur : il rougit, il s'efface, il disparaît, il est très gêné.

Ce qu'il a montré, il l'a montré.

Mais comment ceux qui sont là pourraient-ils comprendre que nous nous trouvons là, à ce niveau, à ce point d'oscillation que nous saisissons, qui se manifeste, à l'extrême, dans cette passion pour l'objet du collectionneur ?

C'est une des formes de l'objet du désir.

Ce que le sujet montre ne serait rien d'autre que le point majeur, le plus intime de lui-même. Ce qui est supporté par cet objet, c'est justement ce qu'il ne peut dévoiler, fût-ce à lui-même, c'est ce *quelque chose* qui est au bord même du plus *grand secret*.

C'est cela, c'est dans cette voie que nous devons chercher à savoir ce qu'est pour l'avare sa cassette. Il faut que nous fassions certainement un pas de plus pour être tout à fait au niveau de *l'avare*, et c'est pour cela que *l'avare* ne peut être traité que par *la comédie*.

Mais donc ce dont il s'agit, ce par quoi nous sommes introduits est ceci, c'est que ce dans quoi, à partir d'un certain moment, le sujet se trouve engagé, c'est à ceci : à articuler son vœu en tant que secret. Le vœu, ce qui est le vœu s'exprime comment ? Dans ces formes de la langue auxquelles j'ai fait allusion la dernière fois, pour lesquelles selon les langues, les modes, les registres, les cordes diverses ont été inventées.

Ne vous fiez pas toujours là-dessus à ce que disent les grammairiens, le subjonctif n'est pas aussi subjonctif qu'il en a l'air et le type de vœu... Je cherche dans ma mémoire quelque chose qui puisse en quelque sorte vous l'imager et, je ne sais pas pourquoi, m'est revenu du fond de ma mémoire ce petit poème que j'ai eu quelque peine d'ailleurs à recomposer, voire à resituer

« Être une belle fille blonde et populaire qui mette de la joie dans l'air  
et lorsqu'elle sourit donne de l'appétit aux ouvriers de Saint-Denis. »

Ceci a été écrit par une personne<sup>24</sup> qui est notre contemporaine, poétesse discrète mais dont l'une des caractéristiques est d'être petite et noire et qui sans aucun doute exprime, dans sa nostalgie de *donner de l'appétit aux ouvriers de Saint-Denis*, quelque chose qui peut s'attacher assez fortement à tel ou tel moment de ses rêveries idéologiques. Mais on ne peut pas non plus dire que ce soit là son occupation ordinaire.

---

24 Lise Deharme : *Vœux secrets*, in « Cahier de curieuse personne », Paris 1933. Éd. des Cahiers libres, p.27.

Ce sur quoi je voudrais vous faire un instant vous arrêter, autour de ce phénomène qui est un *phénomène poétique*, c'est d'abord ceci que nous y trouvons quelque chose d'assez important quant à *la structure temporelle*.

Peut-être est-ce là la forme pure, je ne dis pas du *vœu* mais du *souhaité*, c'est-à-dire de ce qui dans le *vœu* est énoncé comme *souhaité*.

Disons que *le sujet primitif est éliminé*, mais ceci ne veut rien dire, il n'est pas éliminé parce que ce qui est articulé ici c'est le *souhaité*, c'est quelque chose qui se présente à l'infinif, comme vous le voyez, et dont...

si vous essayez de vous introduire  
à l'intérieur de la structure

...vous verrez que ceci se situe dans une position, une position d'être *devant le sujet* et de *le déterminer rétroactivement*. Il ne s'agit là ni d'une aspiration pure et simple, ni d'un regret, il s'agit de quelque chose qui se pose *devant le sujet* comme *le déterminant rétroactivement* dans un certain type de l'être.

Ceci se situe tout à fait en l'air.

Il n'en reste pas moins que c'est comme ceci que le *souhaité* s'articule, nous donnant déjà quelque chose qu'il y a lieu de retenir quand nous cherchons à donner un sens à la phrase par où se termine *La Science des rêves*, à savoir que :

« *Le désir indestructible modèle le présent à l'image du passé*.<sup>25</sup> »

[ Indem uns der Traum einen Wunsch als erfüllt vorstellt, führt er u ns allerdings in die Zukunft; aber diese vorn Träumer für gegenwärtig genommene Zukunft ist durch den unzerstörbaren Wunsch zum Ebenbild jener Vergangenheit gestaltet. ]

Ceci dont nous entendons le *ronron* comme quelque chose que nous inscrivons tout de suite au bénéfice de *la répétition* ou de *l'après-coup* n'est peut-être pas sûr, à y regarder de très près : c'est à savoir que si le désir indestructible modèle le présent à l'image du passé, c'est peut-être parce que, comme la carotte de l'âne, il est toujours devant le sujet, produisant toujours rétroactivement les mêmes effets.

---

25 « Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés; mais cet avenir, présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé », in *L'Interprétation des rêves*, op. cit., p. 527.



Ceci nous introduit du même coup, à l'ambiguïté de cet énoncé par ses caractéristiques structurales parce qu'après tout, le caractère si l'on peut dire gratuit de cette énonciation a quelques conséquences dans lesquelles rien ne nous retient de nous engager.

Je veux dire que rien ne nous retient de nous engager dans la remarque suivante :

que ce vœu poétiquement exprimé...

intitulé comme par hasard - m'étant reporté au texte - *Vœux secrets*, c'est donc cela que j'avais retrouvé dans ma mémoire après vingt cinq ou quelques trente ans, en cherchant quelque chose qui nous porterait au secret du vœu

...ce vœu secret bien entendu, se communique.

Car c'est là tout le problème, comment communiquer aux autres quelque chose qui s'est constitué comme secret ?

Réponse :

par quelque mensonge, car en fin de compte ceci...

pour nous qui sommes un tout petit  
peu plus malins que les autres

...peut se traduire :

« *Aussi vrai que je suis une belle fille blonde et populaire,  
je désire mettre de la joie dans l'air  
et donner de l'appétit aux ouvriers de Saint Denis.* »

Et il n'est pas dit que tout être, même généreux, même poétique, même poétesse, ait tellement envie que cela, de mettre de la joie dans l'air.

Après tout pourquoi ?

Pourquoi, sinon dans le fantasme,  
sinon dans le fantasme et pour démontrer à quel point  
l'objet du fantasme est métonymique ?

C'est-à-dire que c'est *la joie* qui va *circuler* comme cela.  
Quant aux ouvriers de Saint Denis « *ils ont bon dos* »...

qu'ils se partagent l'affaire entre eux  
...ils sont en tous cas déjà assez nombreux pour que  
l'on ne sache pas auquel s'adresser !

Sur cette digression, je vous introduis à la structure du vœu par la voie de la poésie. Nous pouvons maintenant y entrer par la voie des choses sérieuses, c'est-à-dire par le rôle effectif que le désir joue, et ce désir dont nous avons vu, comme il fallait s'y attendre, qu'il devait bien en effet, avoir à trouver sa place quelque part, entre :

- ce point d'où nous sommes partis en disant que le sujet s'y aliène, essentiellement dans l'aliénation de l'appel, de l'appel du besoin, pour autant qu'il a à entrer dans les défilés du signifiant,
- et cet au-delà où va s'introduire comme essentielle la dimension du non-dit, il faut bien qu'il s'articule quelque part.

Nous le voyons dans ce rêve que j'ai choisi, ce rêve qui est un rêve assurément des plus problématiques en tant que rêve de l'apparition d'un mort.

Ce rêve de l'apparition d'un mort, dont FREUD...  
à la page 433 de la *Traumdeutung* dans l'édition allemande,  
à la page 366 et à la page 367 de *La Science des rêves*<sup>26</sup>  
...concernant l'apparition des morts, est très loin de nous avoir encore tout à fait livré leur secret, encore que déjà il y articule beaucoup de choses, ceci est essentiel.

Et c'est à ce propos que FREUD *a marqué avec le plus d'accent...*  
tout au long de cette analyse  
des rêves dans la *Traumdeutung*  
...ce qu'il y a de profond dans le premier abord qui a été celui de la psychologie de l'inconscient, à savoir l'ambivalence des sentiments à l'égard des êtres aimés et respectés.

C'est quelque chose d'ailleurs qui, dans le rêve dont j'ai fait le choix pour commencer d'essayer d'articuler devant vous la fonction du désir dans le rêve, est réabordé.

---

<sup>26</sup> Freud : *L'Interprétation des rêves*, Op. cit., pp. 366-371.

Vous avez pu voir que j'ai fait la relecture récente de la *Traumdeutung* dans la première édition à certaines fins et qu'en même temps, la dernière fois, j'avais fait une allusion au fait que, la *Traumdeutung*, on oublie toujours ce qu'il y a dedans.

J'avais oublié qu'en 1930 ce rêve avait été rajouté. Il a d'abord été rajouté en note peu après la publication dans les *Sammehung Kleiner Schriften Für Neurosen Lehre, 1913, tome III, page 271 de la 2<sup>ème</sup> édition*, et puis dans l'édition de 1930, il est rajouté dans le texte, il est donc dans le texte de la *Traumdeutung*.

Ce rêve est ainsi constitué, je vous le répète : le sujet voit apparaître son père devant lui...

ce père qu'il vient de perdre après une maladie qui a constitué pour lui de longs tourments ...il le voit apparaître devant lui et il est pénétré, nous dit le texte, d'une profonde douleur à la pensée que son père est mort et qu'« *il ne savait pas.* », formulation dont FREUD insiste sur son caractère résonnant absurdement, dont il dit qu'il se complète, il se comprend si l'on ajoute qu'il était mort « *selon son vœu* » : qu'il ne savait pas que c'était selon son vœu, bien entendu, qu'il était mort.

Voici ce que j'inscris sur le graphe selon l'étagement suivant « *Il ne savait pas.* » se rapporte essentiellement à la dimension de la constitution du sujet, pour autant que c'est sur un « *Il ne savait pas.* » inutile que le sujet a à se situer, et c'est précisément là...

ce que nous allons tâcher de voir dans le détail, à l'expérience ...qu'il a à se constituer lui-même comme *ne sachant pas*, seul point d'issue qui lui est donné pour que ce qui est « *non-dit* » prenne effectivement portée de « *non-dit* ».

C'est au niveau de l'énoncé que cela se fait mais, sans aucun doute, aucun énoncé de ce type ne peut se faire, sinon comme supporté par la sous-jacence d'une énonciation, car pour tout être qui ne parle pas...

nous en avons des preuves ...« *Il était mort* » ne veut rien dire.

Je dirais plus : nous en avons le test, jusqu'à l'indifférence immédiate que porte la plupart des animaux aux déchets, aux cadavres de leurs semblables dès lors qu'ils sont cadavres.

Pour qu'un animal s'attache à un défunt...

on cite l'exemple des chiens  
...il faut précisément que le chien soit dans cette posture exceptionnelle de faire que s'il n'a pas d'inconscient, il a un surmoi. C'est-à-dire que quelque chose soit entré en jeu qui permette ce qui est de l'ordre d'une certaine ébauche d'articulation signifiante. Mais laissons ça de côté.

Que cet « *Il était mort* » déjà suppose le sujet introduit à quelque chose qui est de l'ordre de l'existence, l'existence n'étant pas autre chose que le fait que le sujet à partir du moment où il se pose dans le signifiant ne peut plus se détruire, qu'il entre dans cet enchaînement intolérable, qui pour lui se déroule immédiatement dans l'imaginaire, qui fait qu'il ne peut plus se concevoir sinon comme rejaillissant toujours dans l'existence.

Ceci n'est pas construction de philosophe, je l'ai pu constater chez ceux qu'on appelle des « *patients* » et je me souviens d'une *patiente*, dont ce fut un des tournants de son expérience intérieure, qu'à un certain rêve, précisément où elle toucha sans aucun doute...

pas à n'importe quel moment de son analyse  
...à quelque chose d'appréhendé, de vécu oniriquement qui n'était autre qu'une sorte de sentiment pur d'existence, d'exister si l'on peut dire d'une façon indéfinie.

Et du sein de cette existence rejaillissait toujours pour elle une nouvelle existence et celle-ci s'étendant, pour son intuition intime si l'on peut dire, à perte de vue.

L'existence étant appréhendée et sentie comme quelque chose qui, de par sa nature, ne peut s'éteindre qu'à toujours rejaillir plus loin, et ceci était accompagné pour elle, précisément d'une *douleur intolérable*.

Ceci est quelque chose qui est tout proche de ce que nous donne le contenu du rêve.

Car enfin, qu'avons-nous ?

Nous avons ici un rêve qui est celui d'un fils. Il est toujours bon de faire remarquer à propos d'un rêve que celui qui le fait c'est le rêveur, il faut toujours s'en souvenir quand on commence à parler du personnage du rêve.

Qu'avons-nous ici ?

Le problème de ce qu'on appelle « *identification* » se pose avec des facilités toutes particulières car dans le rêve nul besoin de dialectique pour penser qu'il y a quelque rapport d'identification entre le sujet et ses propres fantaisies de rêve.

Qu'avons-nous ?

Nous avons le sujet qui est là devant son père, pénétré de la plus profonde douleur et en face de lui nous avons le père qui ne sait pas qu'il est mort, ou plus exactement...

car il faut bien le mettre au temps où  
le sujet l'appréhende et nous le communique  
...« *Il ne savait pas.* ».

J'y insiste sans pouvoir tout à fait y insister jusqu'au bout pour l'instant, mais j'entends toujours ne pas vous donner des choses approximatives qui me mènent quelquefois à l'obscurité, puisque aussi bien cette règle de conduite m'empêche de ne vous donner les choses qu'à peu près, et comme je ne peux pas les préciser tout de suite, naturellement cela laisse des portes ouvertes.

Néanmoins, il est important pour ce qui est du rêve, de vous souvenir que la façon dont il nous est communiqué est toujours un énoncé.

Le sujet nous rend compte de quoi ?

D'un autre énoncé, mais il n'est pas du tout suffisant de dire cela.

D'un autre énoncé qu'il nous présente comme une énonciation, car c'est un fait que le sujet nous raconte le rêve pour que précisément, nous en cherchions la clef, le sens, c'est-à-dire ce qu'il veut dire, c'est-à-dire pour tout autre chose que l'énoncé qu'il nous rapporte.

Le fait donc que ceci « *Il ne savait pas.* », soit dit à l'imparfait a dans cette perspective tout à fait son importance.



« *Il ne savait pas.* » : dans ce que je vous énonce ceci...  
pour ceux que la question des rapports du rêve  
avec la parole par laquelle nous le recueillons  
intéresse  
...peut aborder dans le dessin *le premier plan du clivage* (1).

Mais continuons. Voilà donc comment les choses se répartissent :

- d'un côté (2), du côté de ce qui se présente dans le rêve comme le sujet, quoi ? Un affect, la douleur, *douleur* - de quoi ? - « *qu'il était mort* ».
- Et de l'autre côté (3), correspondant de cette douleur : « *Il ne savait pas* » quoi ? - la même chose : « *qu'il était mort* ».

FREUD nous dit que s'y trouve *son sens* et implicitement *son interprétation*, et cela a l'air d'être tout simple. Je vous ai quand même suffisamment indiqué que cela ne l'était pas.

- En complément (4) : « *selon son vœu* ».

Mais qu'est-ce que ceci veut dire ?

Si nous sommes...

comme FREUD nous indique formellement de  
le faire, non pas simplement dans ce passage,  
mais dans celui auquel je vous ai priés de  
vous reporter, concernant le refoulement  
...si nous sommes au niveau du signifiant, vous devez  
voir tout de suite que nous pouvons faire  
de ce « *selon son vœu* » plus d'un usage.

« *Il était mort selon son vœu* », à quoi cela nous porte-t-il ?

Il me semble que certains d'entre vous au moins  
peuvent se souvenir de ce point où autrefois,  
je vous ai menés, celui du sujet qui, après avoir  
épuisé sous toutes les formes la voie du désir...  
en tant qu'il est du sujet non connu, est le  
châtiment de quel crime ? D'aucun autre crime que  
celui d'avoir justement existé dans ce désir  
...se trouve mené au point où il n'a plus d'autre  
exclamation à proférer que ce μή φῦναι [mè phunai] [Edipe à Colonne],  
ce « *ne pas être né* » où aboutit l'existence arrivée  
à l'extinction, très précisément, de son désir.

Et cette douleur que ressent le sujet dans le rêve...  
n'oublions pas que c'est un sujet dont nous ne  
savons rien d'autre que cet antécédent immédiat  
qu'il a vu mourir son père dans les affres  
d'une longue maladie pleine de tourments  
...cette douleur est proche dans l'expérience,  
de cette douleur de l'existence quand plus rien  
d'autre ne l'habite que cette existence elle-même,  
et que tout, dans l'excès de la souffrance, tend à  
abolir ce terme indéracinable qu'est *le désir de vivre*.

Cette douleur d'exister, d'exister quand le désir  
n'est plus là, si elle a été vécue par quelqu'un,  
ça a été par celui qui est loin d'être un étranger  
pour le sujet.

Mais en tout cas ce qui est clair,  
c'est que dans le rêve, *cette douleur le sujet la savait*.

Le sens de cette douleur, nous ne saurons jamais si celui qui l'éprouva dans le réel le savait ou ne le savait pas, mais par contre, ce qui est sensible, c'est que ni dans le rêve bien sûr, ni hors du rêve très sûrement...

avant que l'interprétation nous y conduise ...le sujet, lui, ne sait pas que ce qu'il assume c'est cette douleur-là en tant que telle. Et la preuve c'est qu'il ne peut dans le rêve l'articuler que d'une façon fidèle, cynique, qui répond absurdement à quoi ?

FREUD y répond si nous nous reportons au petit chapitre de la *Traumdeutung* où il parle des *rêves absurdes*, très spécialement à propos de ce rêve...

et c'est une confirmation de ce que j'essayais de vous articuler ici avant de l'avoir relu ...nous verrons qu'il précise que si le sentiment d'absurdité est souvent lié dans les rêves à cette sorte de contradiction, lié à la structure de l'inconscient lui-même et qui débouche dans le risible dans certains cas, cet absurde...

il le dit à propos de ce rêve ...s'introduit dans le rêve comme élément de quoi ?

Comme élément expressif d'une répudiation particulièrement violente du sens ici désigné et assurément en effet, le sujet peut voir que son père ne savait pas son vœu, lui, du sujet :  
*que son père meure pour en finir avec ses souffrances .*

C'est-à-dire qu'à ce niveau là, il sait lui, le *sujet*, quel est son vœu, il peut voir ou ne pas voir...

tout dépend du point de l'analyse où il en est ...que ce vœu ce fut le sien dans le passé, que son père meure...

et non pas *pour son père*, mais *pour lui*, le sujet, ...qui était son rival. Mais ce qu'il ne peut pas voir du tout, au point où il en est, c'est ceci : qu'en assumant la douleur de son père sans le savoir, ce qui est visé c'est de maintenir devant lui, dans l'objet, cette ignorance qui lui est absolument nécessaire, celle qui consiste à ne pas savoir qu'il vaut mieux ne pas être né.



Il n'y a rien au dernier terme de l'existence,  
que la douleur d'exister, plutôt l'assumer...  
    comme celle de l'autre qui est là *et qui parle toujours*,  
    comme moi le rêveur je continue à parler  
...que de voir se dénuder ce dernier mystère qui  
n'est - quoi ? - en fin de compte que le contenu  
le plus secret de ce vœu...  
    celui dont nous n'avons aucun élément  
    dans le rêve lui-même si ce n'est ce que  
    nous savons par la connaissance  
...ce qui est le contenu de ce vœu, c'est à savoir  
le vœu de la castration du père, c'est-à-dire le vœu  
par excellence qui, au moment de la mort du père,  
fait retour sur le fils parce que c'est à son tour  
d'être châtré, c'est-à-dire ce qu'il ne faut à aucun  
prix voir.

Et je ne suis pas en train de poser pour l'instant  
les termes du point, et du moment, et des temps,  
où doivent se poser - donc - l'interprétation !

Il serait facile déjà sur ce schéma de vous montrer  
qu'il y a une première interprétation qui se fait  
tout de suite : il n'a aucune peine, « *il ne savait pas* »  
votre père, selon votre vœu, l'énonciation du vœu.  
Nous sommes là au niveau de ce qui est déjà  
dans la ligne pleine de la parole du sujet  
et c'est très bien qu'il en soit ainsi.

Mais il faut qu'une certaine introduction, de par  
l'analyste, soit telle que déjà quelque chose  
de problématique soit introduit dans cette remarque  
qui est de nature à faire surgir ce qui jusque là est  
refoulé et pointillé, à savoir qu'il était mort déjà  
depuis longtemps « *selon son vœu* », selon le *vœu de l'œdipe*,  
et à faire surgir cela comme tel de l'inconscient.

Mais il s'agit de savoir, de donner sa pleine portée  
à ce quelque chose qui, comme tout à l'heure,  
va bien au-delà de la question de ce qu'est ce vœu,  
car ce vœu de châtrer le père, avec son retour  
sur le sujet, est quelque chose qui va bien au-delà  
de tout désir justifiable.

Si c'est, comme nous le disons, une nécessité structurante, une nécessité signifiante...

et ici le vœu n'est que le masque de ce qu'il y a de plus profond dans la structure du désir tel que le dénonce le rêve

...ce n'est rien d'autre - non pas qu'un vœu - mais que l'essence du « *selon* », du rapport, de l'enchaînement nécessaire qui défend au sujet d'échapper à cette concaténation de l'existence en tant qu'elle est déterminée par la nature du signifiant.

Ce « *selon* », c'est là le point de ce que je veux vous faire remarquer, c'est qu'en fin de compte dans cette problématique de l'effacement du sujet, qui en l'occasion est son salut, dans ce point dernier où le sujet doit être voué à une dernière ignorance, le ressort, la *Verdrängung*...

c'est là le sens dans lequel j'ai essayé de vous introduire *tout à fait à la fin de la dernière fois* ...repose tout entier - ce ressort de la *Verdrängung* - sur, non pas le refoulement...

- de quelque chose de plein,
- de quelque chose qui se découvre,
- de quelque chose qui se voit et qui se comprenne,

...mais dans l'éliision d'un pur et simple signifiant : du *nach*, du « *selon* », de ce qui signe l'accord ou a discordance, l'accord ou le discord entre *l'énonciation* et *le signifiant*, entre ce qui est du rapport dans *l'énoncé* de ce qui est dans les nécessités de *l'énonciation*.

C'est autour de l'éliision d'une clausule, d'un pure et simple signifiant, que tout subsiste et qu'en fin de compte, ce qui se manifeste dans le désir du rêve, c'est ceci qu'« *Il ne savait pas.* ». Qu'est-ce que veut dire le fait en l'absence de toute autre signification que nous ayons à notre portée ?

Nous verrons que quand nous prendrons un rêve de quelqu'un que nous connaissons mieux, car nous prendrons la prochaine fois un rêve de FREUD, celui qui est tout près de celui-là, le rêve que FREUD fait concernant son père, celui qu'il fait quand il le revoit sous la forme de GARIBALDI.

Là nous irons plus loin et nous verrons vraiment ce qu'est le désir de FREUD. Et ceux qui me reprochent de ne pas faire assez état de l'érotisme anal en auront pour leur argent! Mais pour l'instant restons en là, à ce rêve schématique, à ce rêve de la confrontation du sujet avec la mort.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

En appelant *cette ombre* c'est ce sens qui va tomber car cela veut dire que ce rêve n'est rien d'autre que :  
« *Lui n'est pas mort, il peut souffrir à la place de l'autre* ».

Mais derrière cette souffrance ce qui se maintient c'est le leurre autour duquel en ce moment crucial, il est le seul auquel il puisse encore s'accrocher :

- celui justement du rival,
- du meurtre du père,
- de la fixation imaginaire.

Et c'est aussi là que nous reprendrons les choses la prochaine fois, autour de l'explication que je pense avoir suffisamment préparée par l'articulation d'aujourd'hui, l'élucidation de la formule suivante comme étant la formule constante du fantasme dans l'inconscient : § ◇ a.

Ce rapport du sujet en tant qu'il est barré, annulé, aboli par l'action du signifiant et qu'il trouve son support dans l'autre, dans ce qui définit, pour le sujet qui parle, l'objet comme tel, à savoir que c'est à l'autre que nous essayerons d'identifier, que nous identifierons très rapidement parce que...

ceux qui ont assisté à *la première année de ce séminaire*  
en ont entendu parler pendant un trimestre  
...cet autre, *cet objet prévalent de l'érotisme humain, est l'image du corps propre*  
au sens large que nous lui donnerons [i(a)].

C'est là, dans l'occasion, dans ce fantasme humain qui est fantasme de lui qui n'est plus qu'une ombre, c'est là que le sujet maintient son existence, maintient le voile qui fait qu'il peut continuer d'être un sujet qui parle.

J'ai fait allusion la dernière fois à la grammaire française de Jacques DAMOURETTE et d'Édouard PICHON, éditeur : D'ARTREY. Ce que j'ai dit de la négation, du « *forclusif* » et du « *discordantiel* », est réparti en deux endroits de cette grammaire, dans le deuxième volume où il y a ramassé tout un article sur la négation, qui fixe les données du « *forclusif* » et du « *discordantiel* ».

Ce « *forclusif* » qui est si singulièrement *incarné* dans la langue française par ces « *pas* », « *point* » ou « *personne* », « *rien* », « *goutte* », « *mie* », qui portent en eux-mêmes ce signe de *leur origine dans la trace*, comme vous le voyez. Car tout cela, ce sont des mots qui désignent *la trace*, c'est là que l'action de « *forclusion* », l'acte symbolique de « *forclusion* » est rejeté en français, le « *ne* » demeurant réservé à ce qu'il est plus originellement, au « *discordantiel* ».

La négation, dans son origine, dans sa racine linguistique est quelque chose qui émigre de *l'énonciation* vers *l'énoncé*, comme j'ai essayé de vous le montrer la dernière fois.

Je vous ai montré en quoi on pouvait le représenter sur ce petit graphe dont nous nous servons. Nous en sommes restés, la dernière fois, à cette mise en position des termes, des éléments du rêve : « *Il ne savait pas qu'il était mort* », et c'est *autour* du « *selon son vœu* » que nous avons désigné le point d'incidence réel, pour autant que le rêve à la fois *marque et porte le désir*.

Il nous reste à continuer d'avancer pour nous demander en quoi et pourquoi une telle action est possible et j'avais, en terminant, montré autour de quoi j'entendais interroger cette fonction du *désir* telle quelle est articulée dans FREUD, à savoir nommément, au niveau du *désir inconscient*.

J'entendais l'interroger autour de cette formule qui est celle à laquelle tout ce que nous avons montré de la structure de ce rêve, de ce en quoi il consiste, à savoir de cet affrontement :

le sujet est un autre, un petit autre en l'occasion, le père réapparaît vivant à propos du rêve et dans le rêve, et il se trouve être par rapport au sujet dans ce rapport dont nous avons commencé d'interroger les ambiguïtés, à savoir que :

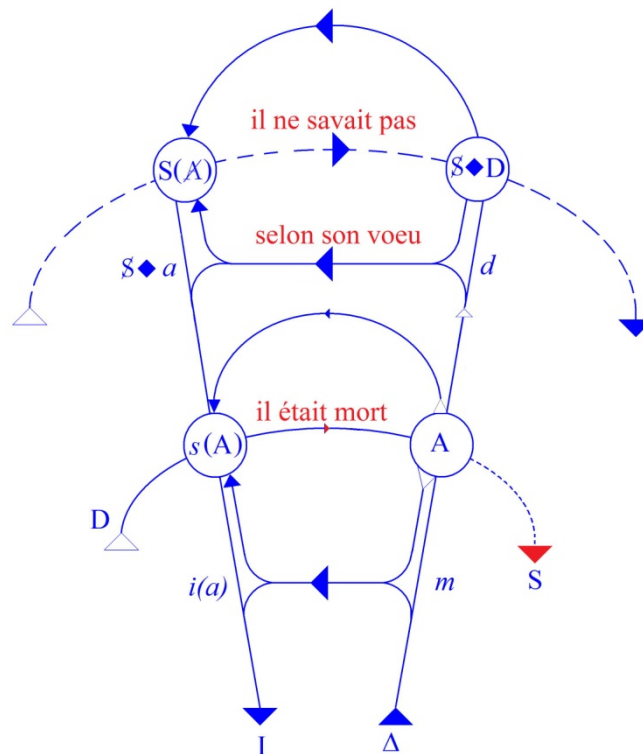
- c'est lui qui fait que le sujet se charge de ce que nous avons appelé la douleur d'exister,
- c'est lui dont il a vu l'âme agoniser, dont il a souhaité la mort, souhaité la mort pour autant que rien n'est plus intolérable que l'existence réduite à elle-même, cette existence au-delà de tout ce qui peut la soutenir, cette existence soutenue dans l'abolition précisément du désir.

Et nous avons indiqué y pressentir que [c'est] dans cette répartition, je dirais des fonctions intra-subjectives, qui fait que le sujet se charge de la douleur de l'autre, rejetant sur l'autre ce qu'il ne sait pas et qui n'est pas dans l'occasion autre chose que sa propre ignorance à lui, le sujet.

L'ignorance dans laquelle c'est précisément du désir du rêve qu'il désire *se soutenir*, qu'il désire *s'entretenir*, et qu'ici le désir de mort prend son plein sens qui est le désir de ne pas s'éveiller, de ne pas s'éveiller au message qui est précisément celui qui est le plus secret, qui est porté par le rêve lui-même et qui est ceci, c'est que le sujet par la mort de son père est désormais affronté à la mort, ce dont jusque là la présence du père le protégeait.

C'est-à-dire à ce quelque chose qui est lié à la fonction du père, à savoir ce quelque chose qui est là présent dans cette douleur d'exister, ce quelque chose qui est le point pivot autour de quoi tourne tout ce que FREUD a découvert dans le *complexe d'Edipe*, à savoir l'*X*, la signification de *la castration*. Telle est la fonction de *la castration*.

Et jusqu'à quel point dans ce rêve et à propos de ce rêve l'analyste n'est-il pas seulement en droit, n'est-il pas en position, en puissance, en pouvoir de l'interpréter ?



les trois façons de la part de l'analyste de réintroduire le « *selon son vœu* ».

rétabli là au niveau de la ligne supérieure  
...que « *selon son vœu* » rétablit là, au niveau de l'énoncé  
caché du souvenir inconscient, les traces du *complexe*  
*d'Edipe*, du désir infantile de la mort du père  
qui est ce quelque chose dont FREUD nous dit  
qu'il est dans toute formation du rêve « *le capitaliste* ».

Ce *désir infantile*, dans l'occasion, d'un désir actuel qui a à s'exprimer dans le rêve et qui est loin d'être toujours un désir inconscient, trouve l'entrepreneur.

Ce « *selon son vœu* » restauré au niveau du *désir infantile*, n'est-ce pas quelque chose qui se trouve là en position en somme, d'aller dans le sens du *désir du rêve*.

Puisqu'il s'agit d'interposer...

à ce moment crucial de la vie du sujet  
qui est réalisé par la disparition du père  
...puisqu'il s'agit dans le rêve d'interposer cette image de l'objet et, incontestablement le présenter comme support d'un voile, d'une ignorance *perpétuelle*, d'un appui donné à ce qui était en somme jusque là alibi du désir.

Puisque aussi bien la fonction même de l'interdiction véhiculée par le père, c'est bien là quelque chose qui donne au désir...

dans sa forme énigmatique, voire abyssale  
...ce quelque chose dont le sujet se trouve séparé, cet abri, cette défense en fin de compte, qui est, comme l'a très bien entrevu JONES...

et nous verrons aujourd'hui que JONES a eu certaines aperceptions très extraordinaires de certains points de cette dynamique psychique  
...ce prétexte moral à ne point affronter son désir.

Pouvons-nous dire que l'interprétation pure et simple du désir œdipien ne soit pas ici quelque chose qui en somme s'accroche à quelque étape intermédiaire de l'interprétation du rêve ?

En permettant au sujet de faire quoi ?

À proprement parler ce quelque chose dont vous allez reconnaître la nature avec la désignation de « *s'identifier à l'agresseur* », est-ce autre chose que l'interprétation du désir œdipien, à ce niveau et dans ces termes, que vous avez voulu la mort de votre père à telle date et pour telle raison.

Dans votre enfance, quelque part dans l'enfance, est « *l'identification à l'agresseur* ».

N'avez-vous pas reconnu typiquement que pour être une des formes de la défense, cela est essentiel ?

N'y a-t-il pas quelque chose qui se propose à la place même où est éliminé le « *selon son vœu* » ?

Est-ce que le « *selon* » et son sens, ne sont pas pour nous une interprétation pleine du rêve ?

Sans aucun doute !

Ceci, mises à part les opportunités et les conditions qui permettent à l'analyste d'en arriver jusque là : elles dépendront du temps du traitement, du contexte de la réponse du sujet dans les rêves, puisque nous savons que dans l'analyse le sujet répond à l'analyste, tout au moins à ce qu'est devenu l'analyste dans le transfert, par ses rêves.

Mais essentiellement...

je dirais, dans la position logique des termes ...est-ce qu'au « *selon son vœu* » n'est pas posée une *question* à laquelle nous risquons toujours de donner :

- quelque forme précipitée,
- quelque réponse précipitée,
- quelque réponse prématurée,
- quelque évitement offert,

...au sujet de ce dont il s'agit, à savoir :

- l'impasse où le met cette structure fondamentale qui fait de l'objet de tout désir le support d'une métonymie essentielle,
- et quelque chose où l'objet du désir humain comme tel, se présente sous une forme évanouissante et dont peut-être nous pouvons entrevoir que la castration se trouve être ce que nous pourrions appeler le dernier tempérament.

Nous voici donc amenés à reprendre par l'autre bout, c'est-à-dire par celui qui n'est pas donné dans les rêves, à interroger de plus près ce que veut dire, ce que signifie le désir humain.



Et cette *formule*, je veux dire cet *algorithme* :  $\S \diamond a$ ,  
le  $\S$  *affronté*, mis en présence, mis en face de (a), de *l'objet...*  
et nous l'avons introduite à ce propos dans ces  
images du rêve, et du sens qui nous y est révélé  
...n'est-ce pas quelque chose que nous ne pouvons pas  
essayer de mettre à l'épreuve de *la phénoménologie du désir*  
telle qu'elle se présente à nous, chose curieuse,  
au désir qui est là, qui est là depuis [toujours],  
qui est là au cœur de [...].

Essayons de voir sous quelle forme, pour nous *analystes*,  
ce désir se présente.

Cet algorithme va pouvoir nous mener ensemble dans  
le chemin d'une interrogation qui est celle de notre  
expérience commune, de notre expérience d'analystes,  
de la façon dont chez le sujet...

chez le sujet qui n'est pas obligatoirement  
ni toujours le sujet névrosé  
...dont il n'y a point de raison de présumer que sur ce  
point sa structure ne soit pas incluse, car  
révélatrice d'une structure plus générale.

Dans tous les cas il est hors de doute que le névrosé  
se trouve situé quelque part dans ce qui représente  
les prolongements, les processus d'une expérience  
qui pour nous a valeur universelle.

C'est bien là le point sur lequel se déroule  
toute la construction de la doctrine freudienne.

Avant d'entrer dans une interrogation sur certaines  
des façons dont déjà a été abordée cette dialectique  
des rapports du sujet à son désir...

et nommément ce que j'ai annoncé tout à l'heure  
de *la pensée de JONES* - *pensée* qui est restée en route -  
qui assurément a entrevu, vous allez le voir,  
quelque chose  
...je veux me rapporter à quelque chose de recueilli  
d'une expérience clinique la plus commune,  
à un exemple qui m'est venu assez récemment  
dans mon expérience et qui me paraît assez bien fait  
pour introduire ce que nous cherchons à illustrer.

Il s'agissait d'un impuissant.

Ce n'est pas mal de partir de l'impuissance pour commencer de s'interroger sur ce qu'est le désir. Nous sommes en tous cas sûrs d'être au niveau humain.

C'était là un jeune sujet qui, bien entendu, comme beaucoup d'impuissants, n'était *pas du tout* impuissant.

Il avait fait l'amour très normalement au cours de son existence et il avait eu quelques liaisons. Il était marié et c'est avec sa femme que ça ne marchait plus.

Ceci n'est pas à porter au compte de l'impuissance.

Pour être localisé précisément à l'objet avec lequel les relations sont pour le sujet des plus *souhaitables*, car il aimait sa femme, le terme ne semble pas approprié.

Or voici à peu près ce qui ressortait...  
au bout d'un certain temps d'épreuve analytique  
...des propos du sujet.

Ce n'était pas absolument que tout élan lui manquât, mais s'il s'y laissait conduire un soir...  
et quelque autre soir qui était dans  
la période actuelle vécue de l'analyse  
...pourrait-il, cet élan, le soutenir ?

Les choses avaient été fort loin dans le conflit entraîné par cette *carence* qu'il venait de traverser : était-il en droit d'imposer à sa femme encore quelque nouvelle épreuve, quelque nouvelle péripétie de ses essais et de ses échecs ?

Bref, ce désir dont on sentait à tout propos assurément qu'il n'était point absent de toute présence, de toute possibilité d'accomplissement, ce désir était-il légitime ?

Et sans pouvoir ici pousser plus loin la référence à ce cas précis dont, bien entendu, je ne peux pas ici pour toutes sortes de raisons vous donner l'observation...

ne serait-ce que parce que c'est une analyse en cours et pour beaucoup d'autres raisons encore, et c'est l'inconvénient qu'il y a toujours à faire des allusions à des analyses présentes ...j'emprunterai à d'autres analyses ce terme tout à fait décisif dans certaines évolutions, quelquefois menant à des écarts, voire à ce que l'on appelle des « *perversions* » d'une autre importance structurelle, que ce qu'il y a joué à nu, si l'on peut dire, dans le cas de l'impuissance.

J'évoquerai donc ce rapport qui se produit dans certains cas, dans l'expérience, dans le vécu des sujets et qui paraît au jour dans l'analyse. Une expérience qui peut avoir une fonction décisive et qui...

comme dans d'autres endroits  
...révèle une structure, le point où le sujet se pose la question, le problème:  
a-t-il un « *assez grand phallus* » ?

Sous certains angles, sous certaines incidences, cette question à soi toute seule peut entraîner chez le sujet toute une série de solutions, lesquelles se superposant les unes aux autres, se succédant et s'additionnant, peuvent l'entraîner fort loin du champ d'une exécution normale de ce dont il a tous les éléments.

Cet « *assez grand phallus* » ou plus exactement ce « *phallus* » essentiel pour le sujet, à un moment de son expérience se trouve forclos.

Et c'est quelque chose que nous retrouvons sous mille formes, pas toujours bien entendu apparentes, ni manifestes, latentes, mais c'est précisément dans le cas où, comme dirait Monsieur DE LA PALICE, ce moment de cette étape est là à ciel ouvert, que nous pouvons la voir et la toucher et aussi lui donner sa portée.

Le sujet, si je puis dire, nous le voyons plus d'une fois dans la confrontation, dans la référence avec ce quelque chose qu'il nous faut prendre là au moment de sa vie...

souvent au détour et à l'éveil de la puberté  
...où il en rencontre le signe.

Le sujet est là confronté avec quelque chose qui, comme tel, est du même ordre que ce que nous venons d'évoquer tout à l'heure.

Le désir...

par quelque chose d'autre  
...se trouve-t-il légitimé, sanctionné ?

D'une certaine façon déjà ce qui apparaît ici en éclair se [...] dans la phénoménologie sous laquelle le sujet l'exprime.

La phénoménologie sous laquelle il l'exprime nous pourrions l'assumer sous la forme suivante :  
le sujet-a-t-il ou non l'arme absolue ?

Faute d'avoir l'arme absolue, il va se trouver entraîné dans une série d'identifications, d'alibis, de jeux de cache-cache qui...

je vous le répète, nous ne pouvons pas plus ici en développer les dichotomies  
...peuvent le mener fort loin.

L'essentiel est ceci, c'est que je veux vous indiquer :

- comment le désir trouve l'origine de sa péripiétie à partir du moment où il s'agit que le sujet l'ait comme « *aliéné* » dans quelque chose qui est un *signe*, dans une promesse, dans une anticipation comportant d'ailleurs comme telle *une perte possible*.
- Comment le désir est lié à la dialectique d'un manque subsumé dans un temps qui, comme tel, est un temps qui n'est pas là, pas plus que le signe dans l'occasion n'est le désir.

Ce à quoi le désir a à s'affronter, c'est à cette crainte qu'il ne se maintienne pas sous sa forme actuelle, qu'« *artifex* » - si je puis m'exprimer ainsi - il périclisse.

Mais bien entendu cet « *artifex* »...

qu'est le désir que l'homme  
ressent, éprouve comme tel

...cet « *artifex* » ne peut périr qu'au regard de l'*artifice*  
de son propre dire.

C'est dans la dimension du dire que cette crainte  
s'élabore et se stabilise.

C'est là que nous rencontrons ce terme si surprenant  
et si curieusement délaissé dans l'analyse,  
qui est celui...

dont je vous dis que JONES l'avait  
émis pour support de sa réflexion

...qui est celui d' *ἀφάνισις* [aphanisis].

Quand JONES s'arrête, médite sur la phénoménologie  
de la castration...

phénoménologie, vous le voyez bien par  
expérience, par les publications, qui reste de  
plus en plus voilée dans l'expérience analytique  
si l'on peut dire moderne

...JONES, à l'étape de l'analyse où il se trouve  
confronté à toutes sortes de tâches qui sont  
différentes de celles que donne l'expérience moderne...

- un certain rapport au malade dans l'analyse qui  
n'est pas celui qui a été réorienté depuis, selon  
d'autres normes,
- à une certaine nécessité d'interprétation,  
d'exégèse, d'apologétique, d'explication de la  
pensée de Freud

...JONES, si l'on peut dire, essaye de trouver ce  
truchement, ce moyen de se faire entendre à propos du  
complexe de castration, que ce dont le sujet craint  
d'être privé, c'est de son propre désir.

Il ne faut pas s'étonner que ce terme d' *ἀφάνισις* [aphanisis] qui veut dire cela, *disparition* et nommément du *désir*...

dans le texte de JONES vous verrez que c'est bien de *cela* qu'il s'agit, que c'est cela qu'il articule ...ce terme lui sert d'introduction en raison d'une problématique qui - le cher homme - lui a donné beaucoup de soucis, c'est celle des rapports de la femme au *phallus*, dont il ne s'est jamais dépêtré.

Tout de suite il use de cet *ἀφάνισις* [aphanisis] pour mettre sous le même dénominateur commun les rapports de l'homme et de la femme à leur désir, ce qui est l'engager dans une impasse, puisque c'est méconnaître que, précisément, ces rapports sont foncièrement différents et uniquement...

puisque c'est là ce qu'a découvert FREUD ...en raison de leur *asymétrie* par rapport au *signifiant phallus*.

Ceci, je pense vous l'avoir déjà assez fait sentir pour que nous puissions considérer, au moins à titre provisoire aujourd'hui, qu'il y a là quelque chose d'acquis.

Aussi bien cette utilisation de l' *ἀφάνισις* [aphanisis]... qu'elle soit à l'origine de l'invention ou qu'elle soit seulement dans ses suites ...marque une sorte d'inflexion qui en somme, détourne son auteur de ce qui est la véritable question, à savoir qu'est-ce que signifie dans la structure du sujet cette possibilité de l' *ἀφάνισις* [aphanisis] ?

Est-ce qu'elle ne nous oblige pas justement à une structuration du sujet humain en tant que tel, justement en tant que c'est un sujet pour qui l'existence est supposable et supposée au-delà du désir, un sujet qui *ex-siste*, qui *sub-siste* en dehors de ce qui est son désir.

La question n'est pas de savoir si nous avons à tenir compte objectivement du désir dans sa forme la plus radicale, le désir de vivre, les instincts de vivre, comme nous disons.

La question est toute différente, elle est que ce que l'analyse nous montre...

nous montre comme mis en jeu *dans le vécu du sujet* ...c'est cela même, je veux dire que ce n'est pas seulement que le vécu humain soit soutenu...

comme de bien entendu nous nous en doutons ...par le désir, mais que le sujet humain *en tient compte*, si je puis dire *qu'il compte avec ce désir* comme tel, qu'il a peur, si je puis m'exprimer ainsi, que l'« *élan vital* »... ce cher « *élan vital* », cette charmante incarnation, c'est bien là le cas de parler d'*anthropomorphisme* du désir humain dans la nature ...que justement, ce fameux « *élan* » avec lequel nous essayons de faire tenir debout cette « *nature* » à laquelle nous ne comprenons pas grand chose, c'est que cet « *élan vital* », quand il s'agit de lui, quand le sujet humain le voit devant soi, il a peur qu'il lui manque.

À soi tout seul, ceci suggère bien quand même l'idée que nous ne ferions pas mal d'avoir quelques exigences de structure, car enfin il s'agit tout de même là d'autre chose que des « *reflets de l'inconscient* ». Je veux dire de ce rapport sujet-objet immanent, *si je puis dire*, à la pure dimension de la connaissance et que, dès lors qu'il s'agit du désir, comme d'ailleurs l'expérience nous le prouve, je veux dire l'expérience freudienne, cela va tout de même nous poser des problèmes un petit peu plus compliqués.

En effet nous pouvons, puisque nous sommes partis de l'impuissance, aller à l'autre terme. Si [le sujet] ne craint ni puissance ni impuissance, le sujet humain en présence de son *désir*...

- il lui arrive aussi de le satisfaire, il lui arrive de l'anticiper comme satisfait, ...il est également très remarquable de voir ces cas où, à portée de le satisfaire, c'est-à-dire non frappé d'impuissance, le sujet redoute la satisfaction de son désir, et c'est plus souvent qu'à son tour qu'il redoute la satisfaction de son désir comme le faisant dépendre désormais justement de celui ou de celle qui va le satisfaire, à savoir de l'autre.

Le fait phénoménologique est quotidien, il est même le texte courant de l'expérience humaine. Il n'y a pas besoin d'aller aux grands drames qui ont pris figure d'exemples et d'illustrations de cette problématique, pour voir comment une biographie, tout au long de son cours, passe son temps à se dérouler dans un successif évitement de ce qui toujours y a été ponctué comme le plus prégnant désir.

Où est cette dépendance de l'autre, cette dépendance de l'autre qui en fait est la forme et le *fantasme* sous lequel se présente ce qui est par le sujet *redouté* et qui le fait s'écarter de *la satisfaction de son désir* ?

Ce n'est peut-être pas simplement ce qu'on peut appeler « *la crainte du caprice de l'autre* », ce « *caprice* » qui... je ne sais pas si vous vous en rendez compte ...n'a pas beaucoup de rapport avec l'*étymologie vulgaire*, celle du dictionnaire LAROUSSE qui le rapporte à la chèvre. « *Caprice* », *capriccio*, ça veut dire « *frisson* » en italien auquel nous l'avons emprunté, ce n'est rien d'autre que le même mot que celui tellement chéri par FREUD qui s'appelle *sich sträuben*, « *se hérissier* ».

Et vous savez qu'à travers toute son œuvre, c'est là une des formes métaphoriques sous laquelle, pour FREUD, s'incarne à tout propos...

je parle dans les propos les plus concrets, qu'il parle de sa femme, qu'il parle d'Irma, qu'il parle du sujet qui résiste en général ...c'est une des formes sous lesquelles il incarne de la façon la plus sensible *son appréciation de la résistance*.

Ce n'est pas tellement tel que le sujet dépend essentiellement : parce qu'il se représente l'autre comme tel de son caprice, c'est...

et c'est ceci qui est voilé ...c'est justement que l'autre ne marque ce caprice de signe et qu'il n'y a pas de signe suffisant de la bonne volonté du sujet, sinon la totalité des signes où il subsiste, qu'il n'y a, à la vérité pas d'autre signe du sujet, que le signe de son abolition de sujet. C'est ce qui est écrit comme cela : §.



Ceci vous montre que quant à son désir en somme,  
« l'Homme » n'est pas vrai<sup>27</sup> puisque quelque peu  
ou beaucoup de courage qu'il y mette,  
la situation lui échappe radicalement.

Qu'en tous cas cet évanouissement, ce quelque chose  
que quelqu'un qui après mon dernier séminaire  
a appelé, en parlant ensuite avec moi :  
cette « *ombilication du sujet au niveau de son vouloir* ».  
Et je recueille très volontiers cette image de ce que  
j'ai voulu vous faire sentir autour du § en présence  
de *l'objet(a)*. [§ ♦ a]

D'autant plus que c'est strictement conforme  
à ce que FREUD désigne quand il parle du rêve :  
point de convergence de tous les signifiants où le  
rêveur finalement s'impliquait tant qu'il s'appelle  
l'inconnu lui-même, n'a pas reconnu que cet *Unbekannt...*  
terme très étrange sous la plume de FREUD  
...n'est justement que ce point par où j'ai essayé de  
vous indiquer ce qui faisait la différence radicale  
de l'inconscient freudien, c'est que :

- ce n'est pas qu'il *se constitue*, qu'il *s'institue* comme  
inconscient simplement dans la dimension de  
l'innocence du sujet, par rapport au signifiant  
qui s'organise, qui s'articule à sa place,
- c'est qu'il y a dans ce rapport du *sujet* au *signifiant*  
cette impasse essentielle, ceci - et je viens de  
reformuler - *qu'il n'y a pas d'autre signe du sujet que le signe de son  
abolition de sujet*.

Les choses ne s'en tiennent pas là vous pensez bien,  
car après tout, s'il ne s'agissait que d'une impasse  
comme on dit, ça ne nous mènerait pas loin.  
C'est que le propre des impasses, c'est justement  
qu'elles sont fécondes et cette impasse n'a d'intérêt  
que de nous montrer ce qu'elle développe comme  
ramifications qui sont justement celles dans  
lesquelles va s'engager effectivement *le désir*.  
Essayons de l'apercevoir, cet ἀφάνισις [aphanisis].

---

27 Cf. les nombreux ricannements de Lacan à propos des « Sciences de l'Homme », des « Sciences humaines ».

Il y a un moment auquel il faut que dans votre expérience :

- je veux dire cette expérience pour autant qu'elle n'est pas simplement l'expérience de votre analyse, mais l'expérience aussi des modes mentaux sous lesquels vous êtes amenés à penser cette expérience, sur le point du *complexe d'Edipe* où elle apparaît en éclair,
- qui est quand on vous dit que dans l'œdipe inversé, c'est-à-dire au moment où le sujet entrevoit la solution du conflit œdipien dans le fait de s'attirer purement et simplement l'*amour du plus puissant*, c'est-à-dire du père

...le sujet se dérobe, nous dit-on :

- pour autant que son *narcissisme* y est menacé,
- pour autant que recevoir cet amour du père comporte pour lui la castration.

Cela va de soi parce que, bien entendu, quand on ne peut pas résoudre une question, on la considère comme compréhensible.

C'est ce qui fait habituellement que ce n'est tout de même pas si clair que cela :  
que le sujet lie ce moment de solution possible, une solution d'autant plus possible qu'en partie ce sera la voie empruntée, puisque l'introjection du père sous la forme de l'*Idéal du moi* sera bien quelque chose qui ressemble à cela.

Il y a une participation de la fonction dite inverse de l'œdipe dans la solution normale, qui est tout de même un moment mis en évidence par une série d'expériences, d'entrevues, spécialement dans la problématique de l'homosexualité où le sujet ressent cet amour du père comme essentiellement menaçant, comme comportant cette menace que nous qualifions de narcissique, faute de pouvoir lui donner un terme plus approprié.

Et après tout il n'est pas, ce terme tellement inapproprié, les termes ont gardé dans l'analyse, heureusement assez de sens et de plénitude, de caractère dense, lourd et concret, pour que ce soit cela en fin de compte qui nous dirige : on sent bien, on repère qu'il y a du *narcissisme* dans l'affaire et que ce *narcissisme* est intéressé à ce détour du *complexe d'Édipe*.

Surtout, la chose nous sera confirmée par les voies ultérieures de la dialectique, quand le sujet sera entraîné dans les voies de l'homosexualité. Elles sont, vous le savez, beaucoup plus complexes, bien entendu, que celles d'une pure et simple exigence sommaire de la présence du *phallus* dans l'objet, mais fondamentalement elle y est recélée.

Ce n'est pas là que je veux m'engager. Simplement, ceci nous introduit à cette proposition : que pour faire face à cette suspension du désir, à l'orée de la problématique du signifiant, le sujet va avoir devant lui plus d'une astuce, si l'on peut dire.

Ces astuces portent, bien entendu, d'abord essentiellement sur la manipulation de *l'objet*, du *(a)* dans la formule.

Cette prise de l'objet dans la dialectique des rapports du sujet et du signifiant ne doit pas être mise au principe de toute espèce d'articulation de la relation que j'ai essayée de faire ces dernières années avec vous, car on la voit tout le temps et partout.

Est-il besoin de vous rappeler ce moment de la vie du *Petit Hans* où, à propos de tous les *objets*, il se demande : a-t-il ou n'a-t-il pas un *phallus* ?

Il suffit d'abord de voir un enfant pour s'apercevoir sous toutes ses formes, de cette fonction essentielle qui joue là, bien à ciel ouvert.

Il s'agit, dans le cas du *Petit Hans*, du *fait-pipi*, du *Wiwimacher*.

Vous savez pendant quelle période, à quel propos et à quel détour, à deux ans, cette question se pose pour lui, à propos de tous les objets, définissant une sorte d'analyse que FREUD signale incidemment comme un mode d'interprétation de cette phobie.

Ceci bien entendu, n'est pas une position qui d'aucune façon ne fasse que traduire la présence du *phallus* dans la dialectique.  
Cela ne nous renseigne d'aucune façon, ni sur l'usage la fin que j'ai essayée de vous faire voir en son temps ...ni sur la stabilité du procédé.

Ce que je veux simplement vous indiquer, c'est que nous avons tout le temps des témoignages que nous ne nous égarons pas, à savoir que les termes en présence sont bien ceux-ci :

le *sujet*, et cela par sa disparition, son affrontement à un *objet*, quelque chose qui de temps en temps se révèle comme étant le *signifiant* essentiel autour duquel se joue le sort de tout ce rapport du sujet à l'objet.

Et maintenant, pour rapidement évoquer dans quel sens, au sens le plus général, se porte cette incidence concernant *l'objet*...

je veux dire le *petit(a)* de notre algorithme ...du point de vue de ce qu'on pourrait appeler la spécificité *instinctuelle*, du point de vue du besoin.

Nous savons déjà ce qui arrive dans un rapport impossible, si l'on peut dire, rendu impossible, à *l'objet* par la présence, par l'interposition du *signifiant*, pour autant que *le sujet* a à s'y maintenir en présence de *l'objet*.

Il est bien clair que l'objet humain subit cette sorte de volatilisisation qui est celle que nous appelons dans notre pratique concrète la possibilité de déplacement, ce qui ne veut pas dire simplement que le sujet humain, comme tous les sujets animaux, voit son désir se déplacer d'objet en objet, mais que ce déplacement même est le point où peut se maintenir le fragile équilibre de son désir.

En fin de compte, de quoi s'agit-il ?  
Il s'agit, je dirais d'envisager d'un certain côté,  
d'empêcher la satisfaction tout en gardant toujours  
un objet de désir.

D'une certaine façon, c'est encore un mode,  
si l'on peut dire, de symboliser métonymiquement  
la satisfaction, et nous nous avançons là tout droit  
dans la dialectique de la cassette et de l'avare.

Elle est loin d'être la plus compliquée, encore qu'on  
ne voie guère ce dont il s'agit.  
C'est qu'il faut que le désir subsiste dans cette  
occasion, dans une certaine *réten*tion de l'objet comme  
nous disons, en faisant intervenir la *métaphore anale*.

Mais c'est pour autant que cet objet retenu  
n'est lui-même l'objet d'aucune jouissance que cette  
rétention du support du désir...

    c'est bien le cas de le dire !  
...la phénoménologie juridique en porte les traces :  
on dit qu'on a la jouissance d'un bien.  
Qu'est-ce que cela veut dire, si ce n'est que  
justement, qu'il est tout à fait concevable  
humainement d'avoir un bien dont on ne jouisse pas,  
et que ce soit un autre qui en jouisse.

Ici l'objet révèle sa fonction de gage du désir  
si l'on peut dire, pour ne pas dire d'otage.  
Et si vous voulez que nous essayons ici de faire  
le pont avec la psychologie animale, nous évoquerons  
ce qui a été dit...

    pour ce qui est de l'éthologie,  
    par un de nos confrères  
...de plus exemplaire et des plus imagés.

J'ai assez tendance quant à moi à le croire.  
Je m'en suis aperçu avec quelqu'un qui vient de faire  
paraître un petit volume...

    je ne voulais pas vous le dire parce que  
    cela va vous donner des distractions  
...cette plaquette vient de sortir, elle s'appelle  
*L'Ordre des choses*.

C'est heureusement un petit livre, paru chez PLON, qui est de Jacques BROSSE, personnage jusqu'ici complètement inconnu.

Il s'agit d'une sorte de « *petite histoire naturelle* »...

c'est comme cela que je vous l'interprète  
...une « *petite histoire naturelle* » à la mesure de notre temps.

Je veux dire que :

- cela nous restitue ce qui est si subtil et si charmant, que nous trouvons dans la lecture de BUFFON et plus jamais dans aucune publication scientifique, encore que tout de même nous pourrions nous livrer à cet exercice, alors que nous en savons sur le comportement, sur l'*éthologie* des animaux, encore beaucoup plus que BUFFON. Dans les revues spécialisées c'est illisible.
- Ce qui est dit dans ce petit bouquin, vous le verrez exprimé dans un style, le dois dire, très très remarquable. Vous lirez surtout ce qu'il y a au milieu, qui s'appelle : *Des vies parallèles*, la vie de la mygale, la vie de la fourmi.

J'ai pensé à ce petit livre parce que son auteur a ceci en commun avec moi que pour lui la question des mammifères est résolue.

Il n'y a en dehors de l'homme...

mammifère essentiellement problématique,  
il n'y a qu'à voir le rôle que jouent  
les mammes dans notre imagination

...il n'y a en dehors de l'homme, de mammifères qu'un seul mammifère vraiment sérieux c'est l'hippopotame. Tout le monde est d'accord là-dessus, pourvu qu'il ait un peu de sensibilité.

Le poète T.S. ELIOT<sup>28</sup>...

qui a de bien mauvaises idées métaphysiques,  
mais qui est tout de même un grand poète  
...a du premier coup symbolisé l'Église militante  
dans l'*Hippopotamus*. Nous y reviendrons plus tard.

---

28 Thomas-Stearns ELIOT, *La terre vaine et autres poèmes*, trad. Pierre Leyris, Seuil, PointsPoésie N° 1448 (bilingue), pp.46-50.

Revenons à l'hippopotame. Que fait-il, cet *hippopotame* ?  
On nous souligne les difficultés de son existence.  
Elles sont grandes semble-t-il, et une des choses  
essentielles, c'est qu'il garde le champ de son *pacage*...  
parce qu'il faut quand même bien  
qu'il ait quelques réserves de ressources  
...avec ses excréments.

Ceci est un point essentiel :  
il repère donc ce qu'on appelle son territoire  
en le limitant par une série de relais, de points  
devant marquer suffisamment pour tous ceux qui ont  
à s'y reconnaître - à savoir ses semblables -  
qu'ici, c'est chez lui.

Ceci pour vous dire que nous savons bien que nous  
ne sommes pas sans amorce d'activité symbolique chez  
les animaux. Comme vous le voyez, c'est un symbolisme  
très spécialement excrémental chez le mammifère.

Si en somme l'hippopotame, lui, se trouve garder  
son pacage avec ses excréments, nous trouvons que  
le progrès réalisé par l'homme...

et à la vérité ceci ne saurait entrer dans  
la question si nous n'avions pas ce singulier  
truchement du langage qui, lui, nous ne savons  
pas d'où il vient, mais c'est lui qui fait  
intervenir là-dedans la complication essentielle,  
c'est-à-dire qu'il nous a menés à ce rapport  
problématique avec l'objet

...que l'homme, lui, ce n'est pas son pacage  
qu'il garde avec de la merde donc, c'est sa merde  
qu'il garde en gage du pacage essentiel, du pacage  
essentiellement à déterminer. Et c'est ceci  
la dialectique de ce qu'on appelle le « *symbolisme anal* »,  
de cette nouvelle révélation des *Noces chymiques*<sup>29</sup>...

si je puis m'exprimer ainsi  
...de l'homme avec son *objet*, qui est une des dimensions  
absolument insoupçonnée jusque là, que l'expérience  
freudienne nous a révélée.

---

29 Christian Rosencreutz *Les Noces Chymiques*, éd. Traditionnelles 2004.

En fin de compte, j'ai simplement voulu ici vous indiquer dans quelle direction, et pourquoi, se produit ceci en somme qui est la même question que pose sans la résoudre MARX dans sa polémique avec PROUDHON, et dont nous pouvons tout de même donner une petite ébauche tout au moins, d'explication : comment il se fait que les objets humains passent d'une valeur d'usage à une valeur d'échange ?

Il faut lire ce morceau de MARX parce que c'est une bonne éducation pour l'esprit.  
Cela s'appelle *Misère de la philosophie, Philosophie de la misère*.

Il s'adresse à PROUDHON et les quelques pages pendant lesquelles il le tourne en ridicule, ce *cher* PROUDHON, pour avoir décrété que ce passage de l'un à l'autre se faisait par une sorte de *pur décret des coopérateurs*, dont il s'agit de savoir pourquoi ils sont devenus coopérateurs, et à l'aide de quoi.

Cette façon dont MARX l'étripe pendant quelques vingt, trente bonnes pages, sans compter la suite de l'œuvre, est quelque chose d'assez salubre et éducatif pour l'esprit.

Voici donc tout ce qui se passe pour l'objet, bien sûr, et le sens de cette volatilisisation, de cette *valorisation* qui est également dévalorisation de l'objet, je veux dire arrachement de l'objet au champ pur et simple du besoin.

C'est là quelque chose qui après tout, n'est qu'un rappel de la phénoménologie essentielle, de la phénoménologie du *bien* à proprement parler et dans tous les sens du mot « *bien* », figurez-vous.

Mais laissons cela pour l'instant aujourd'hui simplement à l'état d'amorce.

Disons simplement qu'à partir du moment où ce qui est intéressé comme objet c'est l'*autre*, c'est l'*autrui*, c'est le partenaire sexuel spécialement, ceci bien entendu entraîne un certain nombre de conséquences.

Elles sont d'autant plus sensibles qu'il s'agissait tout à l'heure du *plan social*.



Il est bien assuré ici que ce dont il s'agit est à la base même du contrat social, pour autant qu'il y a à tenir compte « *des structures élémentaires de la pensée* », pour autant que le partenaire féminin...

sous une forme qui est elle-même une forme qui n'est pas sans latence et sans retour ...y est comme nous l'a montré LÉVI-STRAUSS, *objet d'échange*.

Cet « *échange* » ne va pas tout seul.

Pour tout dire, nous dirons que comme « *objet d'échange* » la femme est, si l'on peut dire, une très mauvaise affaire pour ceux qui réalisent l'opération.

Puisque aussi bien tout ceci nous engage dans cette mobilisation si l'on peut dire réelle, qui s'appelle la prestation, le louage des services du *phallus*.

Nous nous plaçons là *dans la perspective* naturellement de l'« *utilitarisme social* » et ceci, comme vous le savez, ne va pas sans présenter quelques inconvénients. C'est même de là que je suis parti tout à l'heure.

Que la femme dans ceci ne subisse quelque chose de fort inquiétant comme transformation, à partir du moment où elle est *incluse* dans cette dialectique...

à savoir *comme objet socialisé*

...c'est quelque chose dont il est vraiment très amusant de voir comment FREUD, dans l'innocence de sa jeunesse...

à la page 192-193 du tome 1 de JONES<sup>30</sup> ...peut parler.

La façon dont, à propos des termes émancipatoires de la femme dans MILL...

dont vous savez que FREUD s'est fait *le traducteur* à un moment sur les instances de GOMPREZS

...dont MILL parle des thèmes émancipatoires<sup>31</sup> et dont, dans une lettre à sa fiancée elle-même, il lui représente à quoi sert une femme, « *une bonne femme* »...

cela vaut « *mille* » quand on pense

qu'il était au maximum de sa passion !

---

30 Ernest Jones, *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, Puf 2006.

31 Cf. John Stuart Mill - [\*De l'assujettissement des femmes\*](#) (1869).

...cette lettre qui se termine par le fait qu'une femme doit bien rester à sa place et rendre tous les services qui ne sont pas du tout différents des fameux : « *Kinder, Küche, Kirche.* ». [Enfants, Cuisine, Église.]

Je pense à l'époque où il se faisait volontiers lui-même le [...] éventuel de sa femme.  
Et le texte se termine sur un passage que je dois vous lire en anglais puisque ce texte n'a jamais été publié dans une autre langue :

*« Ni la loi ni la coutume n'ont beaucoup à donner à la femme qui lui ait été précédemment retiré, mais fondamentalement, la position des femmes doit sûrement être ce qu'elle est dans la jeunesse, une chère adorée, un adorable petit meuble, une potiche angélique, et dans son âge mûr, une femme aimée. »*

Voilà quelque chose qui n'est pas du tout sans intérêt pour nous et qui nous montre de quelle expérience est parti FREUD, et nous fait également apercevoir quel chemin il a dû parcourir.

L'autre face possible...

ce n'est pas pour rien que nous sommes entrés ici dans la dialectique sociale  
...c'est que devant cette position problématique, il y a une autre solution pour le sujet.

L'autre solution pour le sujet, nous la savons également par FREUD : c'est l'*identification*.

L'*identification* à quoi ?

L'*identification* au père.

L'*identification* au père, pourquoi ?

Je vous l'ai déjà indiqué :  
en tant que c'est celui qui, de quelque façon, est aperçu comme celui qui a réussi à surmonter réellement ce lien en impasse, à savoir celui qui est censé avoir réellement châtré la mère.

Je dirais qui est « *censé* » parce que, bien entendu, il n'est que « *censé* » et que d'ailleurs il y a là quelque chose qui se présente essentiellement, c'est la problématique du père.

Et peut-être si j'y reviens aujourd'hui avec quelque insistance, est-ce dans la ligne de quelque chose qui a été agité hier soir à notre « *Réunion scientifique* », c'est à savoir justement la fonction du père, la *seigneurialité* du père, la fonction *imaginaire* du père dans certaines sphères de la culture.

Il est certain qu'il y a là une problématique qui n'est pas sans présenter toutes sortes de possibilités de *glissement* parce que ce qu'il faut voir, c'est que la solution ici préparée, est si l'on peut dire, une solution directe :

le père est déjà un « *type* »...

au sens propre du terme

...« *type* » sans aucun doute présent dans des variations temporelles.

Nous ne serions pas tellement intéressés en ce qu'il n'y ait pas de ces variations, mais en ce que nous ne pouvons pas concevoir ici la chose autrement que dans ses rapports avec une fonction imaginaire, en niant le rapport du sujet avec le père, cette *identification* à *l'idéal du père* grâce à laquelle peut-être en fin de compte, nous pouvons dire qu'en moyenne les nuits de noces réussissent et tournent bien, encore que *la statistique* n'ait jamais été faite *d'une façon strictement rigoureuse*...

Ceci est évidemment lié à des données de fait, mais aussi à des données imaginaires et ne résout en rien pour nous la problématique...

d'ailleurs ni pour nous ni, bien entendu,

pour nos patients, et peut-être sur ce point

nous nous confondons

...ne résout en rien la problématique du désir.

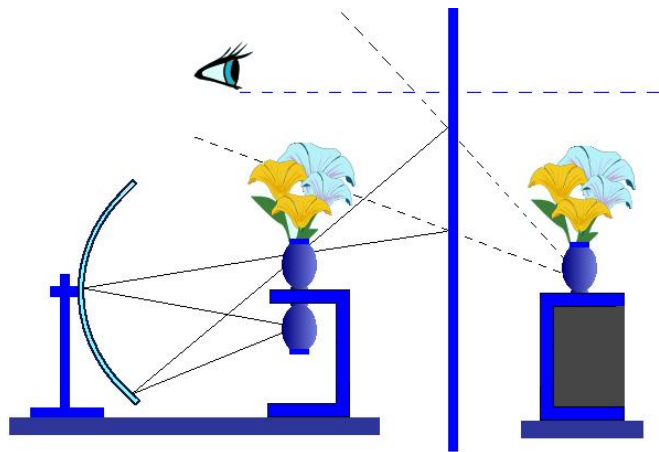
Nous allons voir en effet que cette *identification à l'image du père* n'est qu'un cas particulier de ce qu'il nous faut maintenant aborder comme étant la solution la plus générale...

je veux dire dans les rapports, dans

cet affrontement du § avec le (a) de *l'objet*

...l'introduction sous la forme la plus générale de la fonction imaginaire :

le support, la solution, la voie de solution qu'offre au sujet la dimension du narcissisme, qui fait que l'Éros humain est engagé dans un certain rapport avec une certaine image  $[i(a)]$  qui n'est pas autre chose qu'un certain rapport à son *corps propre*, et dans lequel va pouvoir se produire cet échange, cette *intersion* dans laquelle je vais essayer d'articuler pour vous la façon dont se présente le problème de *l'affrontement* de  $\S$  avec *petit(a)*.



C'est sur ce point que nous reprendrons...

puisqu'il est déjà deux heures moins le quart ...après les vacances. Je reprendrai le 7 Janvier puisque je n'ai pas pu aujourd'hui avancer les choses plus loin.

Vous verrez comment sur ce *petit(a)* que nous allons enfin avoir l'occasion de le préciser dans son essence, dans sa fonction, à savoir la nature essentielle de l'objet humain en tant que, comme je vous l'ai déjà longuement amorcé dans les séminaires précédents, il est foncièrement marqué, comme tout objet humain, d'une structure narcissique, de ce rapport profond avec l'Éros narcissique.

Comment cet objet humain en tant que marqué de ceci se trouve, dans la structure la plus générale du fantasme, recevoir normalement le plus essentiel des *Ansätze* du sujet, à savoir ni plus ni moins son affect en présence du désir, cette crainte, cette immanence dans laquelle je vous désignais tout à l'heure ce qui retient par essence le sujet au bord de son désir.

Toute la nature du fantasme est de la transférer à l'objet.

Ceci nous le verrons en étudiant, en reprenant un certain nombre des fantasmes qui sont ceux dont nous avons jusqu'ici développé la dialectique, et ne serait-ce qu'à partir d'un, fondamental, parce qu'un des premiers découverts, ce fantasme *On bat un enfant*<sup>32</sup>, où vous en verrez les traits les plus essentiels, de ce transfert de l'affect du sujet en présence de son désir, sur son objet en tant que narcissique.

Inversement ce que devient le sujet, le point où il se structure, pourquoi il se structure comme *moi* et *Idéal du moi*, ceci ne pourra justement, en fin de compte vous être livré...

à savoir par vous être aperçu dans sa nécessité structurale absolument rigoureuse ...que comme étant le retour, le renvoi de cette délégation que le sujet a faite de son affect à cet objet, à ce (*a*) dont nous n'avons jamais encore véritablement parlé, comme étant son renvoi.

Je veux dire comment nécessairement il doit lui-même se poser non pas en tant que (*a*), mais en tant qu'*image de a*, *image de l'autre*, ce qui est une seule et même chose avec le *moi*, cette *image de l'autre* étant marquée de cet indice, d'un grand I, d'un *Idéal du moi* en tant qu'il est lui-même l'héritier d'un rapport premier du sujet non pas avec son désir, mais avec le désir de sa mère, l'*Idéal* prenant la place de ce qui, chez le sujet a été éprouvé comme l'effet d'un enfant désiré.

Cette nécessité, ce développement est ce par quoi il vient s'inscrire dans une certaine trace, formation de l'algorithme que je peux déjà inscrire au tableau pour vous l'annoncer pour la prochaine fois :

$$i(a)_I \diamond a(\$)$$

---

32 Freud : Un enfant est battu, in *Névrose, psychose et perversion*, Puf 2002, p.219.

Dans un certain rapport avec l'autre, pour autant qu'il est affecté d'un autre, c'est-à-dire du sujet lui-même en tant qu'il est affecté par son désir. Ceci, nous le verrons la prochaine fois.

Il y a une *distinction* à laquelle cette expérience nous confronte, entre :

ce que chez le sujet nous devons appeler *le désir*,  
et la fonction dans la constitution de ce désir,  
dans la manifestation de ce désir,  
dans les contradictions qui au cours des  
traitements éclatent entre le discours du sujet  
et son comportement,

...*distinction* dis-je, essentielle, entre *le désir* et *la demande*.

S'il y a quelque chose que, non seulement les données d'origine : le discours freudien, mais précisément tout le développement du discours freudien, tient dans la suite, à savoir les contradictions qui vont éclater, c'est bien dû au caractère problématique qu'y joue la demande.

Puisque en fin de compte tout ce vers quoi s'est dirigé le développement de l'analyse depuis FREUD, a été de plus en plus de mettre l'importance sur ce qui a été appelé diversement et qui en fin de compte converge vers une notion générale de *névrose de dépendance*.

C'est-à-dire que ce qui a été caché, ce qui est voilé derrière cette formule, c'est bien l'accent mis par une sorte de convergence de la théorie et de ses glissements, et de ses échecs de la pratique aussi, c'est-à-dire d'une certaine conception concernant la réduction qui est à obtenir par la thérapeutique.

C'est bien ce qui est caché derrière la notion de *névrose de dépendance*.

Le fait fondamental de *la demande* avec ses effets imprimants, comprimants, opprimants sur le sujet, qui est là et dont il s'agit justement de chercher si à l'endroit de cette fonction...

que nous révélons comme formatrice,  
selon la formation de la genèse du sujet  
...nous adoptons l'attitude correcte, je veux dire celle qui en fin de compte va être justifiée, à savoir l'élucidation d'une part et la levée, du même coup, du *symptôme*.

Il est en effet clair que :

- si le *symptôme* n'est pas simplement quelque chose que nous devons considérer comme le legs d'une sorte de soustraction, de suspension qui s'appelle frustration,
- si cela n'est pas simplement une sorte de déformation du sujet, de quelque façon qu'on l'envisage, sous l'effet de quelque chose qui se dose en fonction d'un certain rapport au *réel* : comme je l'ai dit *une frustration imaginaire* c'est toujours à quelque chose de *réel* qu'elle se rapporte,
- si ce n'est pas cela,
- si entre ce que nous découvrons effectivement dans l'analyse comme ses suites, ses séquences, ses effets, voire ses effets durables, ces impressions de frustration et le symptôme, il y a quelque chose d'autre, d'une dialectique infiniment plus complexe, et qui s'appelle *le désir*,
- si *le désir* est quelque chose qui ne peut se saisir et se comprendre qu'au nœud le plus étroit, non pas de quelques impressions laissées par le *réel*, mais au point le plus étroit où se nouent ensemble, pour l'homme, *réel*, *imaginaire* et son sens *symbolique*, ce qui est précisément ce que j'ai essayé de démontrer. Et c'est ce pourquoi le rapport du désir au fantasme s'exprime ici dans ce champ intermédiaire entre les deux lignes structurales de toute énonciation signifiante :





Nous avons essayé d'en situer les éléments sur la chaîne double telle que j'en ai montré la distinction structurale, dans ce qu'on peut appeler *le graphe*, de l'inscription du sujet biologique élémentaire, du sujet du besoin dans les défilés de la demande, et longuement articulé.

J'ai posé pour vous comment nous devions considérer cette articulation fondamentalement double : pour autant qu'elle n'est jamais demande de *quelque chose*, pour autant qu'à l'arrière fond de toute demande précise, de toute demande de satisfaction, le fait même du langage, en symbolisant l'autre...

l'autre comme présence et comme absence  
...comme pouvant être le sujet du don d'amour qu'il donne par sa *présence* et rien que par sa *présence*...

je veux dire en tant qu'il ne donne rien d'autre  
...c'est-à-dire en tant :

- précisément ce qu'il donne est au-delà de tout ce qu'il peut donner,
- que ce qu'il donne est justement ce *rien* qui est tout de la détermination présence-absence.

Nous avons articulé ce rêve en rejetant de façon didactique sur cette duplicité des *signes*, quelque chose qui nous permet de saisir dans la structure du rêve, le rapport qui est établi par cette production fantasmatique dont FREUD a tenté d'élucider la structure tout au long de sa vie...

magistralement dans la *Traumdeutung*  
...et nous essayons d'en voir la fonction pour ce fils en deuil d'un père sans aucun doute aimé, veillé jusqu'à la fin de son agonie, qu'il fait ressurgir dans des conditions que le rêve articule avec une simplicité exemplaire :  
c'est-à-dire que ce père apparaît comme il était de son vivant, qu'il *parle*, et que le fils devant lui, *muet, poigné, étreint*, saisi par *la douleur, la douleur* - dit-il - de penser que : « *son père était mort et qu'il ne le savait pas* ».

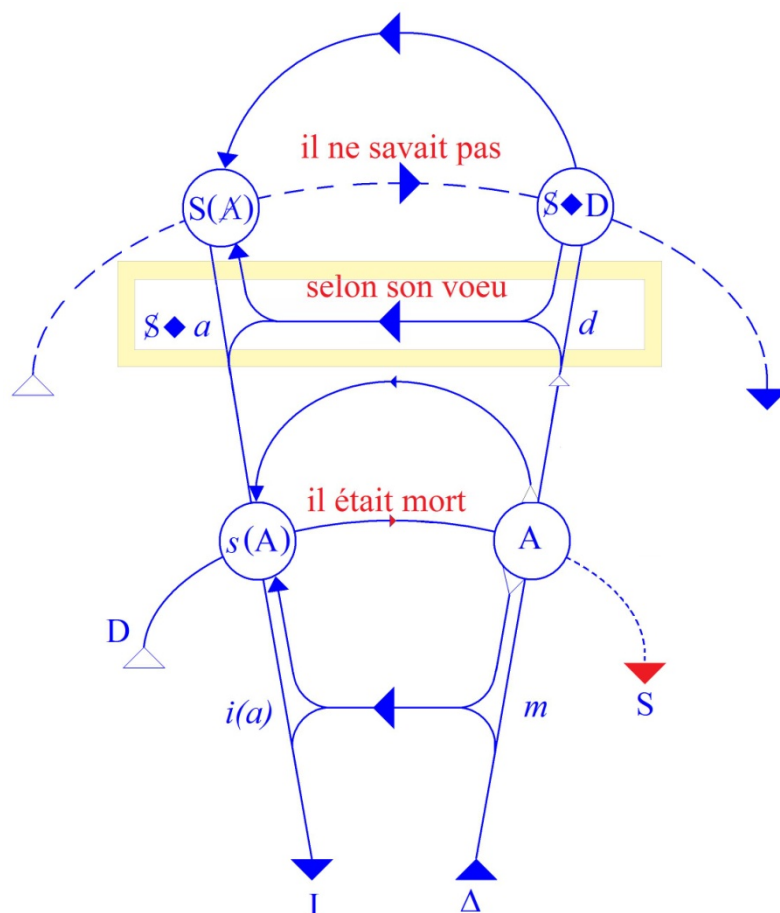
FREUD nous dit, *il faut compléter* : « qu'il était mort, *selon son vœu* ».

Il ne savait pas - quoi ? - : que c'était « *selon son vœu* ».

Tout est là donc, et si nous essayons d'entrer de plus près dans ce qui est la construction, la structure de ce rêve, nous remarquons ceci : c'est que le sujet se confronte avec une certaine image et dans certaines conditions.

Je dirais qu'entre ce qui est assumé dans le rêve par le sujet et cette image à quoi il se confronte, une distribution, une répartition s'établit qui va nous montrer l'essence du phénomène.

Déjà nous avons essayé de l'articuler, de la cerner si je puis dire, en répartissant sur l'échelle signifiante les thèmes signifiants caractéristiques.



Sur la ligne supérieure le « *il ne le savait pas* », référence essentiellement subjective dans son essence, qui va au fond de la structure du sujet : « *il ne savait pas* » comme tel, ne concerne rien de factuel.

C'est quelque chose qui implique la profondeur,  
la dimension du sujet...

et nous savons qu'ici elle est ambiguë  
...c'est-à-dire que ce qu'*il ne savait pas*, nous allons le  
voir, n'est pas seulement et purement attribuable  
à celui auquel il est appliqué...

*paradoxalement, absurdement*, d'une façon qui résonne  
contradictoire et même d'une façon de *non-sens*  
...à celui qui est mort, mais résonne aussi bien  
*dans le sujet* qui participe de cette ignorance.

Précisément ce quelque chose est essentiel.

En outre voici comment le sujet se pose dans  
*la suspension* si je puis dire de l'articulation onirique.

Lui, *le sujet* tel qu'il se pose, tel qu'il s'assume sait...  
si l'on peut dire, puisque l'autre *ne sait pas*  
...la position de l'autre « *subjective* ».

Et ici « *l'être en défaut* » si l'on peut dire, qu'il soit  
mort bien sûr, c'est là un énoncé qui *en fin de compte*  
ne saurait l'atteindre :  
*toute expression symbolique* telle que celle-ci : de « *l'être mort* »,  
le fait subsister, *en fin de compte* le conserve.

C'est précisément bien le paradoxe de *cette position symbolique*,  
c'est qu'il n'y a « *pas d'être* » à « *l'être* », d'affirmation  
de « *l'être mort* », qui d'une certaine façon ne *l'immortalise*.  
Et c'est bien de cela qu'il s'agit ans le rêve.

Mais cette « *position subjective* » de « *l'être en défaut* »,  
cette *moins-value subjective*, ne vise pas qu'il soit mort,  
elle vise essentiellement ceci :  
qu'il est celui qui *ne le sait pas*.

C'est ainsi que le sujet se situe en face de l'autre,  
aussi bien cette sorte de protection exercée à  
l'égard de l'autre...

qui fait que non seulement *il ne sait pas*, mais qu'à  
la limite, je dirais qu'*il ne faut pas le lui dire*  
...est quelque chose qui se trouve toujours *plus ou moins*  
à la racine de toute communication entre les êtres,  
ce qu'on peut et ce qu'on ne peut pas lui faire savoir.

Voilà quelque chose dont vous devez toujours soupeser les incidences chaque fois que vous avez affaire au discours analytique.

On parlait hier soir de ceux qui ne peuvent pas dire, s'exprimer : des obstacles, de la résistance à proprement parler du discours.

Cette dimension est essentielle pour rapprocher de ce rêve un autre rêve qui est emprunté à la dernière page du journal de TROTSKI, à la fin de son séjour en France, au début de la dernière guerre, je crois, rêve qui est une chose *singulièrement émouvante*.

C'est au moment où...

peut-être pour la première fois  
...TROTSKI commence à sentir en lui les premiers coups de cloche de je ne sais quel fléchissement de la puissance vitale si inépuisable chez ce sujet.

Et il voit apparaître dans un rêve son compagnon LÉNINE qui le félicite de sa bonne santé, de son caractère impossible à abattre.

Et l'autre...

d'une façon qui prend sa valeur de cette ambiguïté qu'il y a toujours dans le dialogue  
...lui laisse entendre que peut-être cette fois, il y a en lui quelque chose qui n'est pas toujours au même niveau que son *vieux compagnon* lui a toujours connu.

Mais ce à quoi il pense, ce *vieux compagnon* ainsi surgi d'une façon si significative à un moment critique, tournant de l'évolution vitale, c'est à le ménager.

Et voulant rappeler quelque chose qui précisément se rapporte au moment où lui-même, LÉNINE, a fléchi dans son effort, il dit pour lui désigner ce moment où il est mort : « *le moment où tu étais très, très malade* », comme si quelque formulation précise de ce dont il s'agissait devait par son seul souffle dissiper l'*ombre* en face de laquelle le même TROTSKI, dans son rêve, à ce même tournant de son existence, se maintient.

Eh bien, si d'une part, dans cette répartition entre les deux formes affrontées :

- ignorance émise sur l'autre,
- qui lui est imputée,

...comment ne pas voir qu'inversement il y a quelque chose là qui n'est pas autre chose que l'ignorance du sujet lui-même *qui ne sait pas* :

- non seulement quelle est la signification de son rêve, à savoir tout ce qui lui est *sous-jacent*, ce que FREUD évoque, à savoir son histoire inconsciente, *les vœux anciens*, mortels, contre le père,
- mais plus encore *quelle est la nature de la douleur même à laquelle, à ce moment-là, le sujet participe*, à savoir *cette douleur*...

dont en en cherchant le chemin et l'origine nous avons reconnu cette douleur éprouvée, entrevue dans la participation des derniers moments du père

*...de l'existence* comme telle, en tant qu'elle subsiste à la limite, dans *cet état* où plus rien n'en est encore appréhendé, le fait du caractère inextinguible de cette existence même et la *douleur fondamentale* qui l'accompagne quand tout désir s'en efface, quand tout désir en est évanoui.

C'est précisément cette douleur que le sujet assume, mais comme étant une douleur qu'il motive elle aussi absurdement, puisqu'il la motive uniquement de *l'ignorance de l'autre*, de quelque chose qui, en fin de compte, si on y regarde de très près n'est pas plus un motif de ce qui l'accompagne comme motivation, que le surgissement, l'affect dans une crise hystérique qui s'organise apparemment d'un contexte dans lequel il est extrapolé, mais qui en fait ne s'en motive pas.

Cette douleur, c'est précisément de la prendre sur lui que le sujet s'aveugle sur sa proximité, sur le fait que dans l'agonie et dans la disparition de son père, c'est quelque chose qui le menace lui-même, qu'il a vécu et dont il se sépare actuellement par cette image réévoquée, cette image qui le rattache à ce *quelque chose* qui sépare et qui apaise l'homme, dans cette sorte d'abîme ou de vertige qui s'ouvre à lui chaque fois qu'il est confronté avec le dernier terme de son existence.

C'est-à-dire justement ce qu'il a besoin d'interposer entre lui et cette existence, dans l'occasion *un désir*.

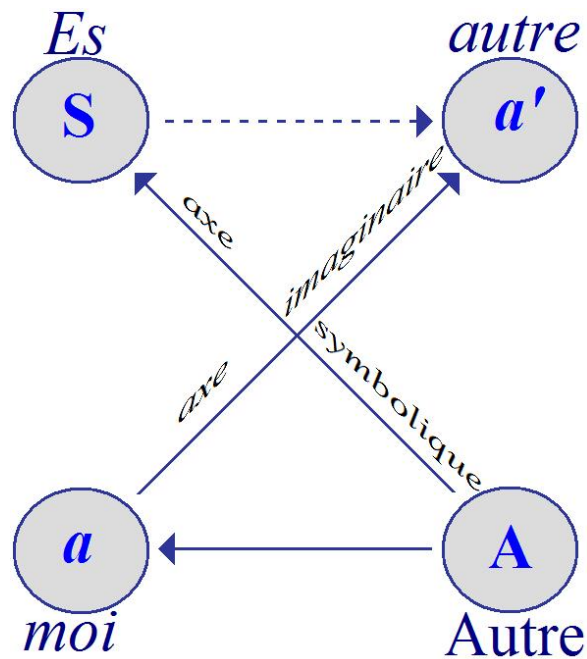
Il ne cite pas n'importe quel support de son désir, n'importe quel désir mais le plus proche et le plus urgent, le meilleur, celui qu'il a dominé longtemps, celui qui l'a maintenant abattu.

Il le faut faire - pour un certain temps - revivre *imaginativement*, parce que dans cette rivalité avec *le père*, dans ce qu'il y a là de fond de pouvoir dans le fait que lui triomphe en fin de compte, du fait qu'il ne sait pas, l'autre, alors que lui sait.

Là est la mince passerelle grâce à quoi le sujet ne se sent pas lui-même directement *envahi*, directement *englouti*, parce que ce qui s'ouvre à lui de *béance*, de *confrontation* pure et simple avec l'angoisse de la mort, telle que nous savons en fait que la mort du père, chaque fois qu'elle se produit, est pour le sujet ressentie comme la disparition - dans un langage plus grossier - de cette sorte de *bouclier*, d'*interposition*, de *substitution* qu'est le père, au maître absolu, c'est-à-dire à la mort.

On commence de voir ici s'esquisser une sorte de figure qui est constituée par quoi ?  
La formule que j'essaye de vous présenter comme étant la formule fondamentale de ce qui constitue le support, le rapport intra-sujetif essentiel où tout désir comme tel doit s'inscrire.

C'est sous cette forme la plus simple, celle qui est inscrite ici, ce rapport séparé dans le rapport quadrilatère, celui du *schéma L*, celui du sujet au grand Autre pour autant que ce discours partiellement inconscient qui vient du grand Autre vient s'interposer en lui.



La tension *a-a'*, ce qu'on peut encore sous certains rapports appeler la tension *image de (a)* par rapport à (*a'*), selon qu'il s'agit du *rapport a-a'* du *sujet à l'objet*, du rapport *image de (a)* par rapport à l'*autre*, pour autant qu'elle structure ce rapport.

C'est justement l'*absent* qui comme étant caractéristique du rapport du désir sur le rapport du sujet *S*, avec les fonctions imaginaires, qui est exprimé dans la formule *S ◇ a*, en ce sens que *le désir* comme tel, et par rapport à tout objet possible pour l'homme, pose pour lui la question de son éliision subjective.

Je veux dire qu'en tant que le sujet, dans le registre, dans la dimension de la parole en tant qu'il s'y inscrit en tant que demandeur, à approcher de ce quelque chose qui est l'objet le plus élaboré, le plus évolué...

ce que plus ou moins adroitement la conception analytique nous présente comme étant *l'objet de l'oblativité*, cette notion, je l'ai souvent souligné, fait difficulté, c'est à celle-là que nous essayons nous aussi de nous confronter, que nous essayons de formuler d'une façon plus rigoureuse ...le sujet, pour autant que comme désir... c'est-à-dire dans la plénitude d'un destin humain qui est celui d'un sujet parlant



...à approcher cet objet, se trouve pris dans cette sorte d'impasse qui fait qu'il ne saurait l'atteindre lui-même, cet objet comme objet, qu'en quelque façon en se trouvant lui comme sujet, sujet de la parole, ou dans cette élisioin qui le laisse dans la nuit du traumatisme, à proprement parler dans ce qui est au-delà de l'angoisse même, ou de se trouver devoir prendre la place, se substituer, se subsumer sous un certain signifiant qui se trouve...

je l'articule purement et simplement pour l'instant, je ne le justifie pas puisque c'est tout notre développement qui doit le justifier, et toute l'expérience analytique est là pour le justifier

...être le *phallus*.

C'est de là que part le fait que dans toute assomption de la position mûre, de la position que nous appelons génitale, quelque chose se produit au niveau de l'imaginaire qui s'appelle la castration et a son incidence au niveau de l'imaginaire.

Pourquoi ?

Parce que le *phallus*, entre autres...

il n'y a que dans cette perspective que nous pouvons comprendre toute la problématique qu'a soulevé le fait, véritablement à l'infini, et dont il est impossible autrement de sortir

...la question de la *phase phallique* pour les analystes, la contradiction je dirais, le dialogue FREUD-JONES sur ce sujet, qui est singulièrement pathétique...

Toute cette sorte d'impasse où JONES entre...

lorsque se révoltant contre la conception trop simple que se fait FREUD de la fonction phallique comme étant le terme univoque autour de quoi pivote tout le développement concret, historique, de la sexualité chez l'homme et la femme

...met en valeur ce qu'il appelle les « *fonctions de défense* » liées à cette image du *phallus*.

L'un et l'autre en fin de compte *disent la même chose*, ils l'abordent par des points de vue différents.

Ils ne peuvent se rencontrer assurément faute de cette notion centrale, fondamentale, qui fait que *nous devons concevoir le phallus comme*, dans cette occasion, pris, soustrait si l'on peut dire, à la communauté *imaginaire*, à la diversité, à la multiplicité des *images* qui viennent assumer les fonctions corporelles, isolé en face de toutes les autres dans cette fonction privilégiée qui en fait *le signifiant du sujet*.

Éclairons encore plus ici notre lanterne et disons ceci, qu'en somme sur les deux plans, qui sont : le premier plan immédiat, apparent, spontané qui est l'appel...

- qui est « *au secours !* »,
- qui est « *du pain !* »,
- qui est *un cri* en fin de compte,
- qui est en tout cas quelque chose où, de la façon la plus totale, le sujet est identique pour un moment à ce besoin

...tout de même doit s'articuler au « *niveau quésitif* » de la demande qui se trouve, lui, dans le premier rapport, dans l'expérience entre l'enfant et la mère, fonction de ce qui est articulé et qui sera de plus en plus articulé bien sûr dans le rapport de l'enfant et de la mère, de tout ce qu'il lui substitue de l'ensemble de la société qui parle sa propre langue.

Entre ce niveau et le « *niveau votif* », c'est-à-dire là où le sujet, tout au cours de sa vie, a à se retrouver, c'est-à-dire à trouver ce qui lui a échappé parce qu'étant au-delà, en dehors de tout, *la forme du langage*...

de plus en plus et à mesure qu'elle se développe ...laisse passer, laisse filtrer, rejette, refoule de ce qui d'abord tendait à s'exprimer de son besoin.

Cette articulation au second degré, c'est ce qui... comme étant justement modelé, *transformé par sa parole*, c'est-à-dire cet essai, cette tentative de passer au-delà de cette transformation même ...c'est cela que nous faisons dans l'analyse.

Et c'est pourquoi on peut dire que, de même que tout ce qui réside de ce qui doit s'articuler au *niveau quésitif* est là au **A** :

- comme un code pré-déterminé, combien préexistant à l'expérience du sujet,
- comme étant *ce qui dans l'Autre est offert au jeu du langage, à la première batterie signifiante* que le sujet expérimente pour autant qu'il apprend à parler.

Qu'est-ce que nous faisons dans l'analyse ?

Qu'est-ce que nous rencontrons ?

Qu'est-ce que nous reconnaissons lorsque nous disons que le sujet en est au *stade oral*, au *stade anal*, etc. ?

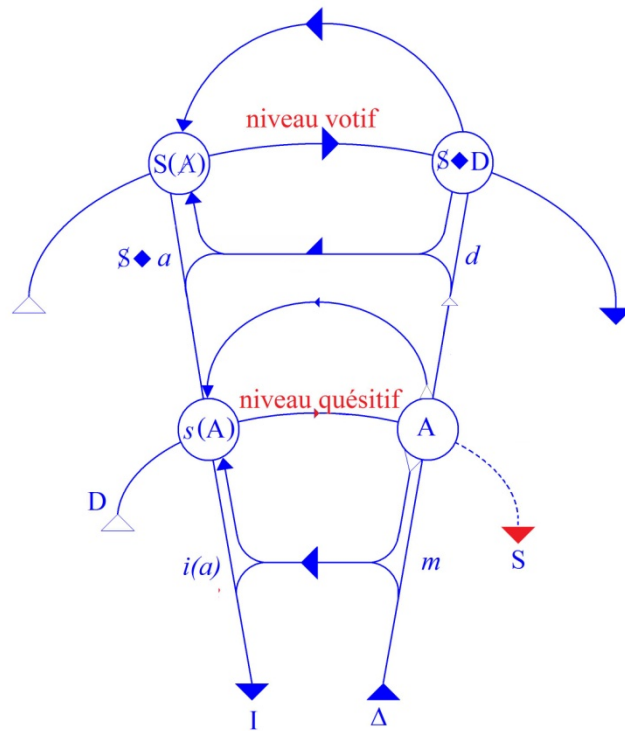
Rien d'autre que ce qui est exprimé sous cette forme mûre dont il ne faut pas oublier l'élément complet : c'est le sujet en tant que marqué par la parole et dans un certain rapport avec sa demande.

C'est ceci littéralement que dans telle ou telle interprétation où nous lui faisons sentir la structuration *orale*, *anale*, ou autre de sa demande :

- nous ne faisons pas simplement reconnaissance du caractère *anal* de la demande, nous confrontons le sujet à ce caractère *anal* ou *oral*,
- nous n'intéressons pas simplement à quelque chose qui est immanent dans ce que nous articulons comme étant la demande du sujet, nous confrontons le sujet à cette structure de sa demande.

Et c'est là justement que doit balancer, osciller, vaciller l'accentuation de notre interprétation. Car accentuée d'une certaine façon :

- nous lui apprenons à reconnaître quelque chose qui, si l'on peut dire, est à ce niveau supérieur, *niveau votif*, niveau de ses vœux, de ce qu'il souhaite, en tant qu'ils sont inconscients.
- Nous lui apprenons si l'on peut dire à parler, à se reconnaître dans ce qui correspond au [D] à ce niveau, mais nous ne lui donnons pas pour autant les réponses.



En soutenant l'interprétation entièrement dans ce registre de la reconnaissance des supports signifiants cachés dans sa demande, inconscients, nous ne faisons rien d'autre.

Si nous oublions ce dont il s'agit...

c'est-à-dire de confronter

le sujet avec sa demande

...nous ne nous apercevons pas que ce que nous produisons c'est justement le collapse, l'effacement de la fonction du sujet comme tel dans la révélation de ce vocabulaire inconscient, nous sollicitons *le sujet* de s'effacer et de disparaître. Et c'est bel et bien *dans beaucoup de cas ce dont il s'agit*.

C'est à savoir que dans « un certain apprentissage » que l'on peut faire dans l'analyse de l'inconscient, d'une certaine façon, *ce qui disparaît, ce qui fuit, ce qui est de plus en plus réduit*, ce n'est rien d'autre que *cette exigence* qui est celle *du sujet de se manifester au-delà de tout cela dans son être...*

À le ramener sans cesse au niveau de la demande on finit bien par quelque côté...

et c'est ce que l'on appelle « dans une certaine technique » l'analyse des résistances ...*par réduire* purement et simplement *ce qui est son désir*.

Or s'il est simple et facile de voir :

- que dans la relation du sujet à l'Autre, la réponse se fait rétroactivement et ailleurs,
- que là quelque chose retourne en arrière sur le sujet pour le confirmer dans le sens de la demande, pour l'identifier à l'occasion à sa propre demande,

...il est clair de même...

au niveau où le sujet cherche à se situer, à se reconnaître justement dans ce qu'il est au delà de cette demande :

- qu'il y a une place pour la réponse,
- que cette place pour la réponse, là schématisée par S signifiant de A barré,  $S(\bar{A})$ .

...c'est-à-dire le rappel :

- que l'Autre lui aussi, est *marqué par le signifiant*,
- que lui aussi - l'Autre - est aboli d'une certaine façon dans le discours,

...cela n'est rien qu'indiquer un point théorique dont nous verrons la forme qu'il doit prendre.

Cette forme, elle est essentiellement, justement la reconnaissance de ce qu'a de châtré tout ce qui, de l'être vivant, tente de s'approcher de l'être vivant tel qu'il est évoqué par le langage. Et bien entendu, ce n'est point à ce niveau que nous pouvons d'abord donner la réponse.

Mais par contre, respecter, viser, explorer, utiliser ce que déjà on exprime *au-delà de ce lieu de la réponse* chez le sujet, et qui est représenté par la situation imaginaire où lui-même se pose, se maintient, se suspend comme dans une sorte de position qui assurément participe par certains côtés des artifices de la défense, c'est bien cela qui fait l'ambiguïté de tellement de manifestations du désir, du *désir pervers* par exemple.

C'est pour autant que là, quelque chose s'exprime qui est le point le plus essentiel où l'être du sujet tente de s'affirmer.

Et ceci est d'autant plus important à considérer qu'il faut considérer que c'est précisément là, en ce lieu même, que doit se produire ce que nous appelons si aisément « *l'objet achevé* », « *la maturation génitale* », autrement dit tout ce qui constituera...

comme s'exprime quelque part *bibliquement* M. JONES  
...les rapports de l'homme et de la femme, se trouvera...  
du fait que l'homme est un sujet parlant  
...marqué des difficultés structurelles qui sont celles qui s'expriment dans ce rapport du § avec le (a). [§ ♦ a]

Pourquoi ?

Parce que précisément, si l'on peut dire que jusqu'à un certain moment, un certain état, un certain temps du développement, le vocabulaire, le code de la demande peut passer dans un certain nombre de relations, lesquelles comportent un objet amovible...

à savoir la nourriture pour ce qui est du rapport oral, l'excrément pour ce qui est du rapport anal, pour nous limiter pour l'instant à ces deux-là  
...quand il s'agit du rapport génital il est bien évident que ce n'est que par une espèce d'emprunt, de prolongation de ce *morcellement signifiant* du sujet dans le rapport de la demande que quelque chose peut nous apparaître...

et nous apparaît en effet, mais à titre morbide, à titre de toutes ces incidences symptomatiques ...à savoir le *phallus*.

Pour une très simple et bonne raison, c'est que bel et bien le *phallus* ne l'est pas cet objet amovible, qu'il ne le devient que par son passage au rang de signifiant et que tout ce dont il s'agit dans une maturation génitale complète repose sur ceci que tout ce qui chez le sujet doit se présenter comme étant ici l'achèvement de son désir est bien, pour le dire en clair, quelque chose qui ne peut pas se demander.

Et l'essence de la névrose, et ce à quoi nous avons affaire, consiste très précisément en ceci :  
que ce qui ne peut pas se demander sur ce terrain...  
chez justement le névrosé, ou dans le phénomène névrotique, à savoir dans ce qui apparaît de plus ou moins sporadique dans l'évolution de tous les sujets qui participent de la structure de la névrose ...consiste justement...  
on retrouve toujours cette structure  
...en ceci que ce qui est de l'ordre du *désir* s'inscrit, se formule, dans le registre de la demande.

Au cours d'une relecture que je faisais récemment de M. JONES, je reprenais tout ce qu'il a écrit sur *La phase phallique*<sup>33</sup> :  
c'est très saisissant à tout instant ce qu'il apporte de son expérience la plus fine, la plus directe :

*« Je voudrais relater quelque chose d'un très grand nombre de patients masculins qui présentent une déficience à achever ou à accomplir leur virilité en relation à d'autres hommes ou à des femmes, et à montrer que leur failure, leur manque dans cette occasion, leur achoppement, et de la façon la plus stricte [...] leur attitude de besoin d'abord d'acquérir quelque chose des femmes, quelque chose que pour une bonne raison, ils ne peuvent jamais réellement acquérir ».*

« Pourquoi ? » dit JONES, et quand il dit « pourquoi ? » dans son article et dans son contexte c'est un vrai pourquoi .

Il ne sait pas pourquoi mais il le constate.  
Il le ponctue comme un point d'horizon, une ouverture, une perspective, un point où les guides lui échappent.

*« Pourquoi un acte, c'est imparfait. Aussi peut-il donner au garçon ce sentiment de la possession imparfaite de son propre pénis. Je suis tout à fait convaincu que les deux choses sont tout à fait intimement reliées l'une à l'autre, alors que la connexion logique entre ces deux choses n'est certainement pas évidente. »* [ *La Psychanalyse* n°7, pp282-3 ]

En tout cas pas évidente pour lui...

À tout instant nous retrouvons ces détails sur la phénoménologie la plus affleurante, je veux dire les successions nécessaires par lesquelles un sujet se glisse, pour arriver à l'action pleine de son désir, les préalables qui lui sont nécessaires.

---

<sup>33</sup> Ernest Jones : *The Phallic Phase* (1933), I.J.P. Vol. XIV, 1933. Le stade phallique in *Théorie et Pratique de la psychanalyse*, pp.412-441, Paris, 1969, Payot, et in *La Psychanalyse* n°7, Puf.

Nous pouvons les reconstituer, retrouver ce que j'appellerai les cheminements labyrinthiques où se marque le fait essentiel de la position que le sujet a prise dans cette référence, dans cette relation, structurale pour lui, entre désir et demande.

Et si le maintien de la position incestueuse dans l'inconscient est quelque chose qui a un sens, et qui a des conséquences effectivement diversement ravageantes sur les manifestations du désir, sur l'accomplissement du désir du sujet, ce n'est justement pour rien d'autre que ceci : c'est que la position dite incestueuse conservée quelque part dans l'inconscient, c'est justement cette position de la demande.

Le sujet à un moment dit-on...

et c'est ainsi que s'exprime M. JONES  
...a à choisir entre son objet incestueux et son sexe.  
S'il veut conserver l'un, il doit renoncer à l'autre.  
Je dirai que ce entre quoi et quoi il a à choisir  
à tel moment initial, c'est entre *sa demande* et *son désir*.

Reprenons maintenant...

après ces indications générales  
...le cheminement dans lequel je désire vous introduire  
pour vous montrer la commune mesure qu'a cette  
structuration du désir et comment effectivement  
elle se trouve impliquée.

Les éléments imaginaires pour autant qu'ils...  
ils doivent être infléchis, ils doivent être pris  
dans le jeu nécessaire de la partie signifiante  
pour autant qu'il est commandé - ce jeu -  
par la structure double du « *votif* » et du « *quéitif* ».

Prenons un fantasme, le plus banal, le plus commun,  
celui que FREUD lui-même a étudié, auquel il a  
accordé une attention spéciale, *le fantasme « On bat un enfant »*.

Reprenons-le maintenant, avec la perspective qui est  
celle dont nous nous approchons, pour essayer  
de saisir comment peut se formuler la nécessité  
du fantasme en tant que support du désir.



FREUD, parlant de ces fantasmes tels qu'il les a observés sur un certain nombre de sujets à l'époque avec une prédominance chez les femmes, nous dit que la première phase de la *Schlagfantasie* est restituée...

pour autant qu'elle parvient à être réévoquée soit dans *les fantasmes*, soit dans *les souvenirs* du sujet ...par la phrase suivante :

« *Der Vater schlägt das Kind* »

et que l'enfant qui est battu dans l'occasion, est par rapport au sujet ceci :

« *Le père bat l'enfant que je hais.* »

Nous voici donc portés par FREUD, du point initial au cœur même de quelque chose qui se situe dans la qualité la plus aiguë de l'amour et de la haine, celle qui vise l'autre dans son être.

Et pour autant :

- que cet être dans cette occasion est soumis au maximum de la déchéance, dans la valorisation symbolique
- que par la violence et le caprice paternel, il est là.

L'injure ici, si on l'appelle narcissique est quelque chose qui en somme, est totale. Elle vise, chez le sujet haï, ce qui est demandé *au-delà* de toute demande. Elle vise ceci *qu'il est absolument frustré, privé d'amour*.

Le caractère de déchéance subjective qui est lié pour l'enfant à la rencontre avec la première punition corporelle laisse des traces diverses suivant le caractère diversement répété.

Et chacun peut constater à l'époque où nous vivons, où ces choses sont extrêmement ménagées aux enfants que, s'il arrive qu'après qu'un enfant n'ait jamais été battu, il soit l'objet une fois de quelques sévices, fussent-ils le plus justifiés, du moins à une époque relativement tardive, on ne saurait imaginer les conséquences, au moins sur l'instant, prostrantes qu'a cette expérience pour l'enfant.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons considérer comme donné que l'expérience primitive est bien là ce dont il s'agit, telle que FREUD nous l'exprime :

*« Entre cette phase et la suivante il doit se passer quelques grosses transformations ».*

En effet cette seconde phase, FREUD nous l'exprime ainsi :

*« la personne qui bat est restée être le père, mais l'enfant battu est devenu régulièrement, dans la règle, l'enfant du fantasme lui-même. Le fantasme est à un très très haut degré teinté de plaisir, et s'accomplit d'une façon tout à fait significative à laquelle nous aurons affaire plus tard »*

Et pour cause !

*« Sa formule articulée est maintenant ainsi: je suis battu par le père. »*

Mais FREUD ajoute que ceci qui est :

*« la plus importante et la plus lourde en conséquence de toutes les phases, nous pouvons dire d'elle quand même dans un certain sens qu'elle n'a jamais d'existence réelle. Elle n'est jamais en aucun cas ré-évoquée, elle n'est jamais portée à la conscience. Elle est une construction de l'analyse, mais elle n'en est pas moins une nécessité. »*

Je crois qu'on ne soupèse pas assez les conséquences d'une telle affirmation chez FREUD.

En fin de compte, puisque nous ne la rencontrons jamais, cette phase la plus significative, il est tout de même très important de voir...

puisqu'elle aboutit à une troisième phase, la phase en question

...qu'il est nécessaire que nous concevions cette seconde phase comme [...] et cherchée par *le sujet*.

Et bien entendu, ce quelque chose qui est cherché nous intéresse au plus haut degré, puisque ce n'est rien d'autre que la formule du masochisme primordial, c'est-à-dire justement ce moment où le sujet va chercher au plus près sa réalisation à lui, de sujet, dans la dialectique signifiante.

Quelque chose d'essentiel...

comme dit FREUD à juste titre

...s'est passé entre *la première* et *la seconde* phase.

C'est à savoir ce quelque chose où il a vu l'autre comme *précipité* de sa dignité de *sujet érigé*, de *petit rival*.

Quelque chose s'est ouvert en lui qui lui fait percevoir :

- que c'est dans cette possibilité même d'annulation subjective que réside tout son être en tant qu'être existant,
- que c'est là, en frôlant au plus près cette abolition, qu'il mesure la dimension même dans laquelle il subsiste comme être, sujet à vouloir, comme être qui peut émettre un vœu.

Qu'est-ce que nous donne toute la phénoménologie du masochisme, telle qu'il faut bien tout de même aller la chercher dans la littérature masochiste, qu'elle nous plaise ou qu'elle ne nous plaise pas, que ce soit pornographique ou pas ?

Prenons un roman célèbre, ou un roman récent paru chez une maison demi clandestine.

Qu'est-ce que l'essence du fantasme masochiste en fin de compte ?

C'est la représentation par le sujet de *quelque chose*, d'une pente, d'une série d'expériences imaginées, dont le versant, dont le rivage tient essentiellement à ceci qu'à la limite, il est purement et simplement traité comme une chose, comme quelque chose qui à la limite se marchande, se vend, se maltraite, est annulé dans toute espèce de possibilité à proprement parler « *votive* » de se saisir autonome.

Il est traité comme un *fantasme*, *comme un chien* dirons-nous, et pas n'importe quel chien, un chien qu'on *maltraite*, précisément comme un chien déjà maltraité.

Ceci c'est la pointe, le point pivot, la base de transformation supposée chez le sujet qui cherche à trouver où est ce point d'oscillation, ce point d'équilibre, ce produit de ce § qui est ce en quoi il a précisément à entrer, s'il entre, si une fois entré dans la dialectique de la parole il a quelque part à se formuler comme sujet.

Mais en fin de compte, le sujet névrotique est comme PICASSO : « *il ne cherche pas, il trouve* »...

car c'est ainsi que s'est exprimé un jour PICASSO  
...formule vraiment souveraine.

Et à la vérité, il y a une espèce de gens qui cherche  
et il y a ceux qui trouvent, croyez-moi : les *névrosés*...  
à savoir tout ce qui se produit de spontané  
de cette étreinte de l'homme avec sa parole  
...trouvent.

Et je ferai remarquer que « *trouver* » vient du mot latin  
« *tropus* », très expressément de ce dont je parle sans  
cesse : des difficultés de rhétorique.

Le mot qui dans les langues romanes désigne « *trouver* »...  
au contraire de ce qui se passe dans les langues  
germaniques où c'est une autre racine qui sert  
pour cela  
...il est curieux qu'il soit emprunté au langage  
de la rhétorique.

Suspendons-nous un instant sur ce moment tiers,  
au point où le sujet a trouvé. Celui-là nous l'avons  
tout de suite, il vaut peut-être de s'y arrêter.

Dans le fantasme *On bat un enfant* qu'est-ce qu'il y a ?  
ce qui bat, c'est « *on* », c'est tout à fait clair,  
et FREUD y insiste.

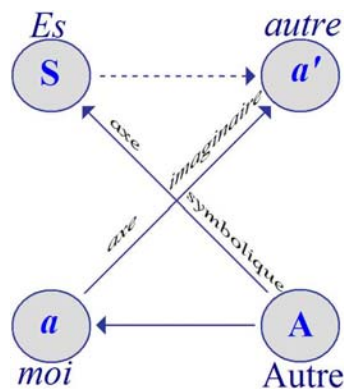
Il n'y a rien à faire, on lui dit : mais qui bat ?  
C'est un tel ou un tel ?  
Le sujet est vraiment évasif.

Ce n'est qu'après une certaine *élaboration* interprétative...  
quand on aura retrouvé la première phase  
...qu'on pourra y retrouver une certaine figure ou  
image paternelle sous cette forme, la forme où  
le sujet a trouvé son fantasme, en tant que  
son fantasme sert de support à son désir,  
à l'accomplissement masturbatoire.

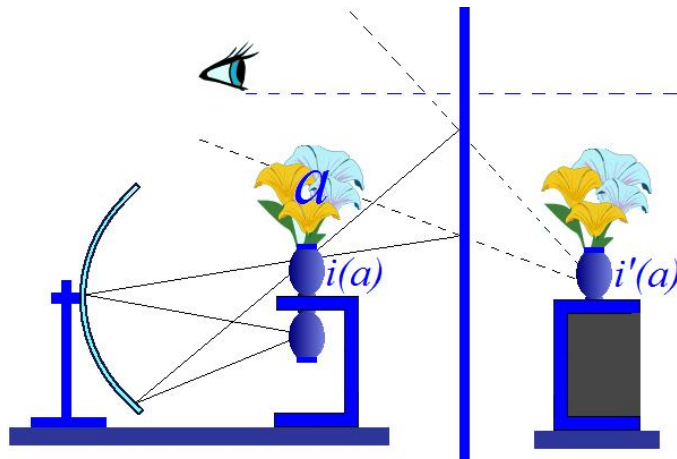
À ce moment là, le sujet est parfaitement neutralisé.  
Il est « *on* ».

Et quant à ce qui est tant battu, ce n'est pas moins difficile à saisir, c'est multiple : *immer nur Buben*, beaucoup d'enfants, des garçons, *nur Mädchen* quand il s'agit de la fille, mais pas forcément avec un rapport obligatoire entre le sexe de l'enfant qui fantasme et le sexe de l'image fantasmée.

Les plus grandes variations, les plus grandes incertitudes règnent aussi sur ce thème où nous savons bien que par quelque côté : que ce soit  $a$  ou  $a'$  :



que ce soit  $i(a)$  ou  $(a)$  :



l'enfant, jusqu'à un certain point, participe puisque c'est lui qui fait le fantasme.

Mais enfin, *nulle part*

d'une *façon précise*, d'une *façon non-équivoque*, d'une façon qui ne soit pas précisément indéfiniment oscillante

...l'enfant se situe.

Mais ce sur quoi ici nous aimerions mettre l'accent, c'est sur quelque chose de fort voisin de ce que j'ai appelé tout à l'heure la répartition entre les éléments intra-subjectifs du rêve.

D'une part dans le fantasme sadique...

celui-ci est dans les fantasmes qu'on peut observer à peu près dans leur plus grande expansion

...je demanderai où est l'affect accentué ?

L'affect accentué...

de même qu'il était dans le rêve porté sur le sujet rêvant cette forme de la douleur ...est incontestablement un fantasme sadique, porté sur l'image fantasmée du partenaire : c'est le partenaire, non pas tellement en tant qu'il soit battu, qu'en tant qu'il va l'être, ou qu'il ne sait même pas comment il va l'être.

Cet élément extraordinaire sur lequel je reviendrai à propos de *la phénoménologie de l'angoisse*, et où déjà je vous indique *cette distinction* qui est dans le texte de FREUD...

mais dont naturellement jamais personne n'a fait le moindre état à propos de l'angoisse ...entre ces nuances qui séparent :

- la perte pure et simple du sujet dans la nuit de l'indétermination subjective,
- et ce quelque chose qui est tout différent et qui est déjà avertissement, érection, si l'on peut dire, du sujet devant le danger et qui, comme tel, est articulé par FREUD dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, où FREUD introduit une distinction encore plus étonnante, car elle est tellement subtile, phénoménologique, qu'elle n'est pas facile à traduire en français : *entre abwarten* que j'essayerais de traduire par « *subir* », « *n'en pouvoir mais* », « *tendre le dos* », *et erwarten* qui est « *s'attendre à* ».

C'est dans ce registre, dans cette gamme que se situe, dans le fantasme sadique, l'affect accentué, et pour autant qu'il est attaché à l'*autre*, au partenaire, à celui qui est en face, dans l'occasion *petit(a)*. En fin de compte où est-il ce sujet qui dans cette occasion, est en proie à quelque chose qui lui manque justement pour savoir où il est ?

Il serait facile de dire qu'il est entre les deux. J'irai plus loin, je dirai qu'en fin de compte *le sujet* l'est tellement, vraiment entre les deux, que s'il y a quelque chose ici à quoi il soit identique, ou qu'il illustre d'une façon exemplaire, c'est le rôle de ce avec quoi on frappe, c'est le rôle de l'*instrument*.

C'est à l'*instrument*  $[\Phi]$  qu'il est ici en fin de compte identique, puisque l'*instrument* ici nous révèle...  
et toujours à notre stupeur, et toujours  
à la plus grande raison de nous étonner,  
sauf à ce que nous ne voulions pas voir  
...qu'il intervient très fréquemment comme  
le personnage essentiel dans ce que nous essayons  
d'articuler de la structure imaginaire du désir.

Et c'est bien là ce qui est le plus paradoxal,  
le plus avertissant pour nous, c'est qu'en somme  
c'est sous ce signifiant...  
ici tout à fait *dévoilé* dans sa nature de *signifiant*  
...que le sujet vient à s'abolir en tant qu'il  
se saisit en cette occasion dans son être essentiel,  
s'il est vrai qu'avec SPINOZA, nous puissions dire  
que cet être essentiel, c'est son désir.

Et en effet, c'est à ce même carrefour que nous sommes amenés chaque fois que se pose pour nous la problématique sexuelle. Si le point de pivot d'où nous sommes partis il y a deux ans, qui était *justement* celui de *la phase phallique* chez la femme, est constitué par ce point de relais où JONES revient toujours au cours de sa discussion, pour en repartir, pour l'élaborer, pour vraiment le [...], le texte de JONES sur ce sujet a la valeur d'une élaboration analytique :  
le point central c'est ce rapport de *la haine de la mère* avec *le désir du phallus*, c'est de là que FREUD est parti.

C'est autour de cela qu'il fait partir le caractère vraiment fondamental, génétique, de l'exigence phallique, au débouché de l'œdipe chez le garçon, dans l'entrée de l'œdipe pour la femme.

C'est ce point de connexion : *haine de la mère, désir du phallus*, ce qui est le sens propre de ce *Penisneid*.

Or JONES, à juste titre, souligne les *ambiguïtés* qui sont rencontrées chaque fois que nous nous en servons.

Or, si c'est le désir d'avoir un pénis *à l'égard d'un autre...*  
c'est-à-dire une rivalité  
...il faut quand même qu'il se présente sous un aspect ambigu qui nous montre bien que c'est au-delà qu'on doit chercher son sens.

Le désir du *phallus*, cela veut dire désir médiatisé par le *médiatisant-phallus*, rôle essentiel que joue le *phallus* dans la médiatisation du désir.

Ceci nous amène à poser...  
pour introduire ce que nous aurons à développer ultérieurement dans notre analyse de *la construction du fantasme*, à ce carrefour qui est celui-ci  
...que le problème en fin de compte est de savoir comment va pouvoir être soutenu ce rapport du *signifiant phallus* dans l'expérience *imaginaire* qui est la sienne, pour autant qu'elle est profondément structurée par les formes narcissiques qui règlent ses relations avec son semblable comme tel.

C'est entre *§*, sujet parlant, et *(a)*, c'est à savoir à cet autre que le sujet parle en lui-même. *(a)* c'est donc à cela que nous l'avons identifié aujourd'hui.

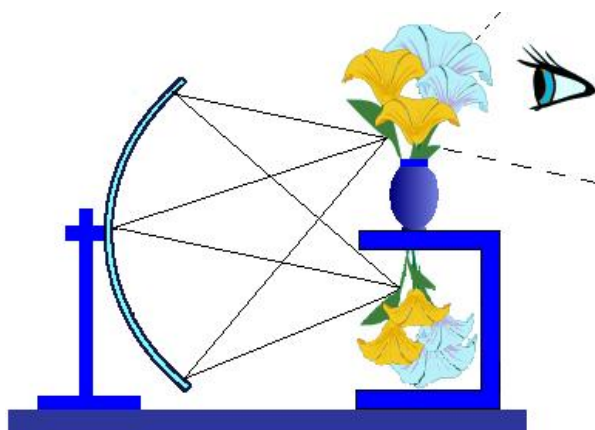
C'est l'*autre imaginaire*, c'est ce que le sujet a en lui-même comme « *pulsion* », au sens où le mot « *pulsion* » est mis entre guillemets, où ce n'est pas la pulsion encore élaborée, prise dans la dialectique signifiante, où c'est la pulsion dans son caractère primitif où la pulsion représente telle ou telle manifestation du besoin chez le sujet.



*Image de l'autre*, à savoir ce dans quoi...  
par l'intermédiaire de la réflexion  
spéculaire du sujet à situer ses besoins  
...est à l'horizon quelque chose d'autre, à savoir  
ce que j'ai d'abord appelé la première *identification à l'autre*,  
au sens radical, *l'identification aux insignes de l'autre*,  
à savoir signifiant grand I sur a.

Je vais donner un schéma que reconnaitrons ceux qui  
ont suivi la première année de mon séminaire :  
nous avons parlé du narcissisme.<sup>34</sup>

J'ai donné le schéma du miroir parabolique grâce  
auquel on peut faire apparaître sur un plateau, dans  
un vase, l'image d'une fleur cachée, soit éclairée par en  
dessous, soit du plateau et qui, grâce à la propriété  
des rayons sphériques, vient se projeter, se profiler  
ici en *image réelle*, je veux dire produire un instant  
*l'illusion* qu'il y a dans le vase précisément cette fleur.



Cela peut paraître mystérieux de voir qu'on peut  
imaginer qu'il faut avoir ici un petit écran pour  
accueillir cette *image* dans l'espace, il n'en est rien.

J'ai fait remarquer que cette illusion, à savoir la  
vue du dressage dans l'air de cette image réelle, ne  
s'aperçoit que d'un certain champ de l'espace, qui  
est précisément déterminé par le diamètre du miroir  
sphérique, repéré par rapport au centre du miroir  
sphérique.

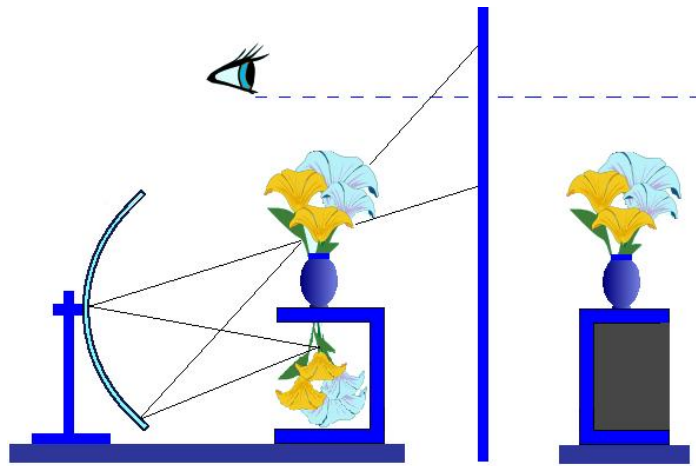
---

34 Cf. Jacques Lacan, Séminaire 1953-54. Les Écrits techniques de Freud, Paris, 1975, Seuil. p. 143.

C'est-à-dire que si le miroir est étroit, il faudra bien entendu se mettre dans un champ où les rayons qui sont réfléchis du miroir viennent recroiser son centre, et par conséquent dans *un certain épanouissement* d'une zone dans l'espace, pour voir l'image.

L'astuce de ma petite explication, dans le temps, était celle-ci : si quelqu'un veut voir cette image se produire, fantasmatique, à l'intérieur du pot...

ou un peu de côté, qu'importe  
...la voir se produire quelque part dans l'espace où il y a déjà un objet réel, et si cet observateur se trouve là, il pourra se servir du miroir plan.



S'il est dans une position symétrique par rapport au miroir, la position virtuelle de celui qui est devant le miroir sera, dans cette inclinaison-là du miroir, de venir se situer à l'intérieur du cône de visibilité de l'image qui est à se produire ici. Cela veut dire qu'il verra l'image de la fleur justement dans ce miroir plan, au point symétrique.

En d'autres termes ce qui se produit, si le rayon lumineux qui se réfléchit vers l'observateur est strictement symétrique de la réflexion visuelle...

de ce qui se passe de l'autre côté  
...c'est parce que le sujet virtuellement aura pris la place de ce qui est de l'autre côté du miroir, qu'il verra dans ce miroir le vase...

ce à quoi on peut s'attendre puisqu'il est là  
...et d'autre part l'*image réelle*, telle qu'elle se produit à la place où il ne peut pas la voir.

Le rapport, l'inter-jeu entre les différents éléments imaginaires et les éléments d'identification symbolique du sujet peuvent être d'une certaine façon imagés dans cet appareil optique, d'une façon que je ne crois pas non-traditionnelle puisque FREUD l'a formulé quelque part dans sa *Traumdeutung*.

Il donne quelque part le schéma des lentilles successives dans lesquelles se réfracte le passage progressif de l'inconscient au préconscient qu'il cherchait dans des références analogues - optiques, dit-il précisément.

Elles représentent effectivement ce quelque chose qui, dans le fantasme, essaye de rejoindre sa place dans le symbolique. Ceci par conséquent fait de **\$** autre chose qu'un œil, ce n'est qu'une métaphore. S'il désigne qu'il veut rejoindre sa place dans le *symbolique*, c'est d'une façon *spéculaire*, à savoir par rapport à l'Autre qui, ici, est le grand A. Ce miroir n'est qu'un *miroir symbolique*, il ne s'agit pas du miroir devant lequel le petit enfant s'agite.

Cela veut dire que dans une certaine réflexion qui est faite avec l'aide des mots dans le premier apprentissage du langage, le sujet apprend à régler quelque part, à la bonne distance, les insignes où il s'identifie, à savoir quelque chose qui donne de l'autre côté, qui lui correspond dans ces premières identifications du *moi*.

Et c'est à l'intérieur de ça...

pour autant qu'il y a déjà quelque chose  
à la fois de préformé, d'ouvert au morcellement,  
mais qui n'entre que dans ce jeu de morcellement  
pour autant que le symbolique existe  
et lui en ouvre le champ

...c'est à l'intérieur de cela que va se produire cette relation *imaginaire* dans laquelle le sujet se trouvera pris, et qui, je l'indique, fait que dans la relation érotique à l'autre, si achevée, si poussée qu'on la suppose, il y aura toujours un point de réduction que vous pouvez saisir comme des extrapolations de l'épure érotique entre les sujets.

C'est qu'il y a transformation de ce rapport premier de *a* à *a'*, *i(a)*, de ce rapport foncièrement spéculaire qui règle les rapports du sujet avec l'autre.

Il y a transformation de cela, et une répartition entre d'une part, l'ensemble des éléments morcellaires du corps, et ce à quoi nous avons affaire pour autant que nous sommes *la marionnette*, et pour autant que notre partenaire l'est, *la marionnette*.

Mais *la marionnette* il ne lui manque qu'une chose : *le phallus*. Le *phallus* est occupé ailleurs, à *la fonction signifiante*.

C'est pourquoi il y a toujours, je ne dis pas au sein des [...] qui s'opposent toujours, mais qui peuvent être retrouvés à n'importe quel moment de la [...] interprétative de la situation.

Le sujet, en tant qu'il s'identifie au *phallus* en face de l'autre, se morcelle en tant que lui-même, en présence de quelque chose qui est le *phallus*.

Et pour mettre les points sur les i je dirai qu'entre l'homme et la femme, je vous prie de vous arrêter à ceci que dans le rapport, fut-il le plus amoureux entre un homme et une femme, pour autant même que le désir prend [...], le désir se trouve au-delà de la relation amoureuse de la part de l'homme.

J'entends pour autant que la femme symbolise le *phallus*, que l'homme y retrouve le complément de son être, c'est la forme, si je puis dire, idéale.

C'est justement dans la mesure où l'homme, dans l'amour, est véritablement aliéné à ce *phallus*, objet de son désir qui réduit pourtant dans l'acte érotique la femme à être un objet imaginaire, que cette forme du désir sera réalisée.

Et c'est bien pour cela qu'est maintenue...  
au sein même de la relation amoureuse  
la plus profonde, la plus intime  
...cette duplicité de l'objet sur laquelle j'ai tant  
de fois insisté à propos de *la fameuse relation génitale*.

Je reviens à l'idée que justement si la relation amoureuse est ici achevée, c'est pour autant que l'autre donnera ce qu'il n'a pas, ce qui est la définition même de l'amour.

De l'autre côté le rapport de la femme à l'homme, que chacun se plait à croire beaucoup plus *monogamique*, est quelque chose qui ne présente pas moins la même ambiguïté, à ceci près que ce que la femme trouve dans l'homme, c'est le *phallus* réel, et donc son désir y trouve, comme toujours, sa satisfaction.

Effectivement elle se trouve en posture d'y voir une relation de jouissance satisfaisante.

Mais justement c'est dans la mesure où la satisfaction du désir se produit sur le plan réel que ce que la femme effectivement aime, et non pas désire, c'est cet être qui, lui, est au-delà de la rencontre du désir et qui est justement l'autre, à savoir l'homme en tant qu'il est privé du *phallus*, en tant précisément que par sa nature d'être achevé, d'être parlant, il est châtré.

## Le rêve d'Ella Sharpe 1

Puisque nous avons beaucoup parlé les dernières fois du désir, nous allons commencer d'aborder la question de l'interprétation. Le graphe doit nous servir à quelque chose.

Ce que je vais vous dire aujourd'hui sur un exemple, à savoir sur l'interprétation d'un rêve, je veux l'introduire par quelques remarques sur ce qui résulte des indications que nous donne FREUD précisément sur l'interprétation du rêve.

Voici en effet à peu près le sens de la remarque de FREUD que je vise actuellement, c'est dans un chapitre où il s'intéresse au sentiment intellectuel regardant le rêve. Par exemple au moment où le sujet rapporte un rêve, il a le sentiment qu'il y manque quelque chose qu'il a oublié, ou que quelque chose est ambigu, douteux, incertain.

Dans tous ces cas, nous dit FREUD, ce qui est dénoncé par le sujet à propos du rêve, concernant son incertitude, sa mise en doute, son ambiguïté... à savoir :

- « *c'est ou ceci ou cela...* »,
- « *je ne me souviens plus...* »,
- « *je ne peux plus dire...* »

...même son degré de réalité, c'est-à-dire le degré de réalité avec lequel il a été vu, soit que ce fut quelque chose qui s'affirme dans le rêve avec un tel degré de réalité que le sujet le remarque, ou au contraire que ce fut un rêve [abstrait], tout ceci nous dit FREUD, *dans tous ces cas*, doit être pris pour énonçant ce que FREUD appelle « *une des pensées latentes du rêve* ».

Ce qui en somme est dit par le sujet *en note marginale* concernant le texte du rêve, à savoir tous les accents de tonalité, ce qui dans une musique s'accompagne d'*annotations* comme *allegro, crescendo, decrescendo*, tout cela fait partie du texte du rêve.

Je ne pense pas que pour le plus grand nombre d'entre vous que je suppose avoir déjà pris connaissance de la *Traumdeutung*, de la technique, ceci soit nouveau. C'est là quelque chose de vraiment fondamental pour ce qui est de l'interprétation d'un rêve. Je ne fais donc que le rappeler car je n'ai pas le temps d'en donner *des exemples* qui sont dans FREUD, et je vous renvoie au texte de la *Traumdeutung*.

Vous verrez l'usage que fait FREUD de ce rappel essentiel. Il interprète le rêve en intégrant le sentiment de doute, par exemple qu'il y a dans ce rêve au moment où le sujet le raconte, comme un des éléments du rêve sans lequel le rêve ne saurait être interprété.

Nous partons donc de l'interprétation freudienne, et nous nous posons la question de savoir ce que ceci comporte d'implication.

Il ne suffit pas d'accepter ce fait, ou cette règle de conduite, comme devant être reçue religieusement comme l'ont fait bien des disciples de FREUD, sans chercher à voir plus loin, faisant confiance à l'inconscient en quelque sorte.

Qu'est-ce que cela implique que FREUD nous dise, ce n'est pas seulement *la tension* de votre inconscient qui est là au moment où votre rappel du rêve *se dérobe*, ou au contraire se met sous une certaine rubrique, sous un certain accent. Il dit :

« Ceci fait partie des pensées latentes du rêve lui-même... ».

C'est donc ici que, ce que nous sommes convenus d'appeler *le graphe* nous permet de préciser, d'articuler d'une façon plus évidente, plus certaine, ce dont il s'agit quand FREUD nous donne une telle règle de conduite dans l'interprétation du rêve.

Voici en effet ce que nous pouvons dire.  
Que faisons nous quand nous communiquons un rêve,  
que ce soit dans ou hors l'analyse ?  
On n'a pas attendu l'analyse pour que nous puissions  
donner de *l'énonciation d'un rêve* une formule qui la spécifie  
dans l'ensemble des énonciations possibles comme  
ayant une certaine structure par rapport au sujet.

Dans ce que nous pouvons, dans un discours, apporter  
comme *énoncés événementiels*, nous pouvons légitimement  
distinguer ceci :  
que parmi ces énoncés concernant des événements,  
il y en a qui ont une valeur tout à fait digne d'être  
distinguée au regard du registre signifiant :

- ce sont les énoncés que nous pouvons mettre sous  
cette rubrique générale d'être du *discours indirect*,
- ce sont les énoncés concernant les énonciations  
d'autres sujets,
- c'est ce qui est rapport des articulations  
signifiantes de quelqu'un d'autre.

Et beaucoup de choses s'introduisent par là,  
y compris d'autres énoncés, c'est-à-dire le *oui-dire* :

- « *on m'a raconté...* »,
- « *un tel a attesté que ceci s'est passé...* »,
- « *tel ou tel...* ».

Ce qui est la forme, ou une des formes les plus  
fondamentales du discours universel, la plupart  
des choses dont nous avons nous-mêmes à rendre compte  
faisant partie de ce que nous avons recueilli  
de la tradition des autres.

Disons donc un rapport d'*énoncé* pur et simple, factuel,  
que nous prenons à notre compte, et d'autre part ceci  
comportant d'une façon latente la dimension de  
l'*énonciation* qui n'est pas forcément mise en évidence,  
mais qui le devient dès lors qu'il s'agit de  
rapporter l'énoncé de quelqu'un d'autre.

Ce peut être aussi bien du nôtre qu'il s'agit.



Nous pouvons dire que nous avons dit telle chose, que nous avons porté témoignage devant tel autre, et nous pouvons même nous faire l'énonciation que l'énoncé que nous avons fait est complètement faux. Nous pouvons témoigner que nous avons menti.

Une de ces possibilités est celle qui retient notre attention à l'instant.

Qu'est-ce que nous faisons dans l'énonciation d'un rêve ?

Nous faisons quelque chose qui n'est pas unique de sa classe, tout au moins dans la façon que nous allons avoir de la définir maintenant. Car d'une façon dont il est intéressant de souligner que c'est la façon spontanée qu'on a vis à vis d'un rêve, avant que nous soyons entrés dans « la querelle des sages »...

à savoir : « *le rêve n'a aucune signification, c'est un produit de décomposition de l'activité psychique.* », qui est la position dite scientifique qui a été tenue pendant une assez courte période de l'histoire

...FREUD faisait remarquer lui-même qu'il ne faisait que rejoindre la tradition.

C'est déjà une chose considérable que ce que nous avons avancé à l'instant, à savoir que la tradition n'a jamais été sans poser...

tout le moins concernant le rêve

...un *point d'interrogation* quant à sa signification.

En d'autres termes, ce que nous énonçons en produisant l'énoncé du rêve, c'est quelque chose à quoi est donné...

dans la forme même sous laquelle nous la produisons à partir du moment où nous racontons notre rêve à quelqu'un d'autre

...ce *point d'interrogation* qui n'est pas n'importe lequel, qui suppose que quelque chose est sous ce rêve, dont ce rêve est le signifiant.

Je veux dire, nous pouvons écrire ceci dans notre formalisation, qu'il s'agit d'une énonciation, d'un énoncé qui a lui-même un indice d'énonciation, qui est supposé lui-même prendre valeur, bien entendu non pas factuelle, événementielle.

Il faut que nous y ajoutions un accent supplémentaire pour raconter cela d'une façon et dans une dimension purement descriptive.

L'attitude qui reste spontanée, *l'attitude traditionnelle*, tellement ambiguë du petit enfant qui commence à vous raconter ses rêves, qui vous dit :

« *Cette nuit j'ai rêvé...* ».

Si l'on observe les choses, tout se passe comme si, à quelque moment, avait été découverte à l'enfant la possibilité qu'il a d'exprimer ces choses-là, et c'est au point que très fréquemment on ne peut pas vraiment savoir...

à l'âge où commence cette activité confidentielle de l'enfant concernant ses rêves

...si après tout ce qu'il vous raconte est vraiment bien quelque chose qu'il a rêvé ou quelque chose qu'il vous apporte parce qu'il sait qu'on rêve et qu'on peut raconter des rêves.

Ces rêves de l'enfant ont ce caractère d'être à la limite de l'affabulation, comme le contact avec un enfant le fait sentir.

Mais justement, si l'enfant le produit ainsi et le raconte ainsi, c'est avec le caractère de ce *petit e* indice d'énonciation : *E(e)*.

Quelque chose est au-delà.

Avec cela justement il joue avec vous le jeu d'une question, d'une fascination. Et pour tout dire, la formule de toute espèce de rapport concernant le rêve, qu'elle soit intra ou extra-analytique, étant celle-ci : *E(e)*...

ce que nous dirons être *la formule générale* de quelque chose qui, donc, *n'est pas particulier au rêve* ...est celle de l'*énigme*.

À partir de là, que signifie ce que FREUD veut dire ? Voyons-le sur notre petit graphe qui se propose comme ceci à l'occasion, à savoir que si nous supposons que la production du rêve... Pour voir comment nous allons nous servir de ce graphe pour y projeter les différents éléments de cette formalisation.

Il peut y avoir plusieurs façons.

L'intérêt structural du graphe, c'est que c'est une structure qui nous permet de repérer le rapport du sujet avec le signifiant...

pour autant que nécessairement, dès que le sujet est pris dans le signifiant... et il est essentiel qu'il y soit pris, c'est ce qui le définit, c'est le rapport de l'individu avec le signifiant...une structure - et un réseau - à ce moment s'impose qui reste en quelque sorte *toujours fondamental*.

Tâchons ici de voir comment nous pouvons répartir les diverses fonctions intéressées dans l'énonciation du rêve dans ledit graphe dans ce cas.

Ce dont il s'agit, le point pivot, l'énoncé je dirai total, le rêve dans ce fait que « *création spontanée* », il se présente comme quelque chose qui dans son premier aspect a un caractère de relative totalité, il est le fait d'un certain bloc.

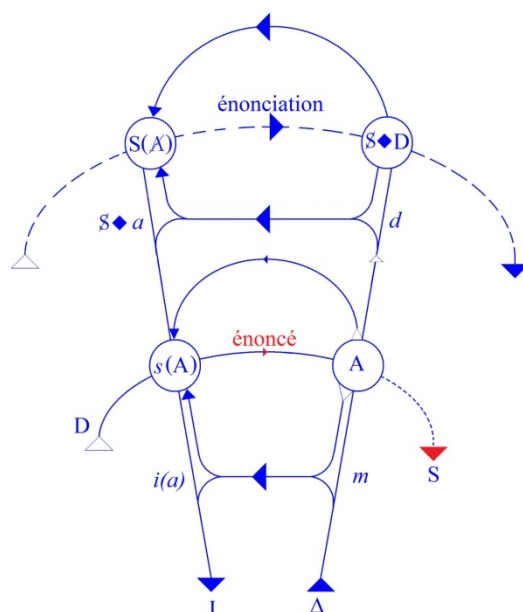
On dit « *j'ai fait un rêve* », on le distingue de l'autre rêve qui a suivi et qui n'est pas le même.

Il a le caractère de ce discours, il se réfléchit en tant que rien n'y fait apparaître, au moment où nous le faisons, ce morcellement, cette décomposition du signifiant sur laquelle nous avons toutes sortes d'indices rétroactifs que ce morcellement est là incident dans la fonction de tout discours.

Mais le discours, pour autant que le sujet s'y tienne, suspend à chaque instant notre choix au moment de pousser un discours, sans cela notre façon de communiquer aurait quelque chose d'autrement ardu.

Ce rêve il nous est donné comme un tout.

C'est cet *énoncé* qui se produit, si je puis dire, au niveau inférieur du graphe. C'est *une chaîne signifiante* qui se présente sous cette forme d'autant plus *globale* qu'elle est fermée, qu'elle se présente justement sous la forme habituelle du langage, qu'elle est quelque chose sur quoi le sujet a à faire un rapport, une *énonciation*, à se situer par rapport à elle, à vous le faire passer justement avec tous ses accents, qu'il a à y mettre le plus ou moins d'adhésion à ce qu'il vous raconte.



C'est-à-dire qu'en somme c'est au niveau du discours pour l'autre...

qui est aussi le discours

où le sujet l'assume, ce rêve

...que va se produire ce quelque chose qui accompagne le rêve et le commente en quelque sorte de sa position plus ou moins assumée par le sujet.

C'est-à-dire qu'ici, pendant le récit de ce qui s'est passé, il se présente déjà lui-même à l'intérieur de cela comme l'énoncé du rêve.

C'est ici, dans le discours où le sujet l'assume pour vous à qui il le raconte, que nous allons voir se produire ces différents éléments, ces différentes accentuations qui sont toujours des accentuations de plus ou moins d'assomption par le sujet :

« Il me semble, il m'est apparu que ceci s'est passé à ce moment-là. »

« À ce moment-là tout s'est passé comme si tel sujet était en même temps tel autre, ou se transformait en tel autre ».

C'est ce que j'ai appelé tout à l'heure ses accents. Ces divers modes d'assomption du vécu du rêve par le sujet se situent ici dans la ligne qui est celle du « je » de *l'énonciation*, pour autant que justement, vis à vis de cet événement psychique, il l'assume plus ou moins dans son *énonciation*.

Qu'est-ce à dire, sinon que ce que nous avons là, c'est justement ce qui dans notre graphe, se présente sous la forme de la ligne morcelée, discontinue, qu'il vous indique comme étant la caractéristique de ce qui s'articule au niveau de *l'énonciation* en tant que ceci intéresse le signifiant.

Car remarquez ceci :

- s'il est vrai que ce qui justifie la ligne inférieure, celle sur laquelle à chaque occasion nous avons placé cette *rétroaction du code* sur le message qui à chaque instant donne à la phrase son sens,
- cette unité phrastique est d'ampleur diverse : à la fin d'un long discours, à la fin de mon séminaire ou à la fin de mes séminaires, il y a quelque chose qui boucle rétroactivement le sens de ce que je vous ai énoncé auparavant,
- mais jusqu'à un certain point, de chacune des parties de mon discours, chacun des paragraphes, il y a quelque chose qui se forme.

Il s'agit de savoir à quel degré le plus réduit il faut nous arrêter pour que cet effet que nous appelons l'effet de signification en tant qu'il est quelque chose d'essentiellement nouveau, qui va au-delà de ce qu'on appelle les emplois du signifiant, constitue une phrase, constitue justement cette création de signification faite dans le langage.

Où cela s'arrête ?

Cela s'arrête évidemment à la plus petite unité qui soit et qui est la phrase, justement à cette unité qui dans l'occasion se présente là d'une façon tout à fait claire dans le rapport du rêve, sous la forme de ceci que le sujet :

- *assume* ou *n'assume pas*,
- *croit* ou *ne croit pas*,
- *rapporte quelque chose* ou *doute de ce qu'il nous raconte*.

Ce que je veux dire dans l'occasion, c'est que cette ligne, ou boucle de l'énonciation, elle se fait sur des fragments de phrases qui peuvent être plus courts que l'ensemble de ce qui est raconté.

Le rêve, à propos de telle ou telle partie du rêve, vous apporte une assomption par le sujet, une prise énonciative d'une portée plus courte que l'ensemble du rêve. En d'autres termes, elle introduit une possibilité de fragmentation d'ampleur beaucoup plus courte au niveau supérieur qu'au niveau inférieur.

Ceci nous met sur la voie de ce qu'implique FREUD en disant que cet accent d'assomption par le sujet fait partie des pensées latentes du rêve.

C'est nous dire que c'est au niveau de l'*énonciation* et pour autant qu'elle implique cette forme de mise en valeur du signifiant qui est impliqué par l'association libre.

C'est à savoir que si la chaîne signifiante a deux aspects :

- celui qui est l'unité de son sens, la signification phrastique, le monolithisme de la phrase, l'holophrasisme ou plus exactement à savoir qu'une phrase peut être prise comme ayant un sens unique, comme étant quelque chose qui forme un signifiant, mettons transitoire, mais qui, le temps qu'il existe, tient à lui tout seul comme tel,
- et l'autre face du signifiant, qu'on appelle association libre, comporte que pour chacun des éléments de cette phrase...
  - et aussi loin qu'on peut aller dans la décomposition, s'arrêtant strictement à l'élément phonétique
  - ...quelque chose peut intervenir qui, faisant sauter un de ces signifiants, y implante à la place un autre signifiant qui le supplante.

Et c'est là-dedans que git la propriété du signifiant  
c'est quelque chose qui se rapporte à ce côté-là  
du vouloir du sujet.

Quelque chose, une incidente, à chaque instant le  
recroise, qui implique...

sans que le sujet le sache et  
d'une façon pour lui inconsciente  
...que *dans ce discours même*, dirigé au-delà de son intention,  
quelque chose dans le choix de ces éléments  
intervient dont nous voyons émerger à la surface les  
effets, sous la forme par exemple la plus élémentaire  
du *lapsus* phonématique :  
qu'il s'agisse d'une syllabe changée dans un mot,  
qui montre là la présence d'une *autre chaîne signifiante*  
qui peut venir se recouper avec la première et *enter*,  
*implanter* un autre sens.

Ceci nous est indiqué par FREUD :  
de qui...

au niveau de *l'énonciation*, au niveau en apparence  
donc le plus élaboré de l'assomption du sujet,  
au point où le « *je* » se pose comme conscient par  
rapport à, nous ne dirons pas *sa propre production*  
puisque justement l'*énigme* reste entière  
...de qui est cet énoncé dont on parle ?

Le sujet ne tranche pas.

S'il dit « *j'ai rêvé* », c'est avec une connotation  
et un accent propre qui fait que celui qui a rêvé,  
est tout de même quelque chose qui, par rapport à  
lui, se présente comme problématique.

Le sujet de cette *énonciation*, contenue dans l'*énoncé*  
dont il s'agit, et avec un point d'interrogation,  
a longtemps été considéré comme étant « *le Dieu* »,  
avant de devenir le « *lui-même* » du sujet  
(c'est à peu près avec ARISTOTE).

Pour revenir à cet « *au-delà du sujet* » qu'est l'inconscient  
freudien, toute une *oscillation*, toute une *vacillation*  
se produit qui ne le laisse pas moins dans  
une permanente question de son altérité.

Et ce que, de cela, le sujet reprend ensuite est de la même nature morcelante, a la même valeur d'élément signifiant que ce qui se produit dans le phénomène spontané de *substitution*, de dérangement du signifiant, qui est ce que FREUD nous montre d'autre part être la voie normale pour *déchiffrer le sens du rêve*.

En d'autres termes, le morcellement qui se produit au niveau de l'énonciation...

en tant que *l'énonciation est assomption du rêve par le sujet* ...est quelque chose dont FREUD nous dit qu'elle est sur le même plan et de la même nature que ceci, dont le reste de la doctrine nous montre que c'est la voie de l'interprétation du rêve, à savoir la décomposition signifiante maximale, l'épellement des éléments signifiants, pour autant que c'est dans cet épellement que va résider la mise en valeur des possibilités du rêve.

C'est-à-dire de ces entrecroisements, de ces intervalles qu'il laisse et qui n'apparaissent que pour autant que *la chaîne signifiante* est mise en rapport, est recoupée, entre-croisée par toutes les autres chaînes qui...

à propos de chacun des éléments du rêve ...peuvent s'entrecroiser, s'entremêler avec la première.

En d'autres termes, c'est pour autant...

et d'une façon plus exemplaire à propos du rêve que par rapport à n'importe quel autre discours ...c'est pour autant que :

- dans le discours du sujet, dans le discours actuel, nous faisons vaciller, nous laissons se *décrocher* de la signification actuelle ce qui est intéressé de signifiant dans cette énonciation,
- c'est dans cette voie que nous nous approchons de ce qui chez le sujet est appelé, dans la doctrine freudienne « *inconscient* ».



C'est dans la mesure où le signifiant est intéressé, c'est dans les possibilités de rupture, dans les points de rupture de cet inconscient, que gît ce sur la piste de quoi nous sommes, ce que nous sommes là pour rechercher, c'est à savoir ce qui s'est passé d'essentiel dans le sujet qui maintient certains signifiants dans le refoulement.

Et ce quelque chose va nous permettre d'aller sur la voie précisément de son désir, à savoir de ce quelque chose du sujet qui, dans cette prise par le réseau signifiant est maintenu, doit pour ainsi dire, pour être révélé, passer à travers ces mailles, est soumis à ce filtrage, à ce criblage du signifiant, et est ce que nous avons pour but de restituer et de restaurer dans le discours du sujet.

Comment pouvons-nous le faire ?

Que signifie que nous puissions le faire ?

Je vous l'ai dit, le désir est essentiellement lié par la doctrine, par la pratique, par l'expérience freudienne, dans cette position :

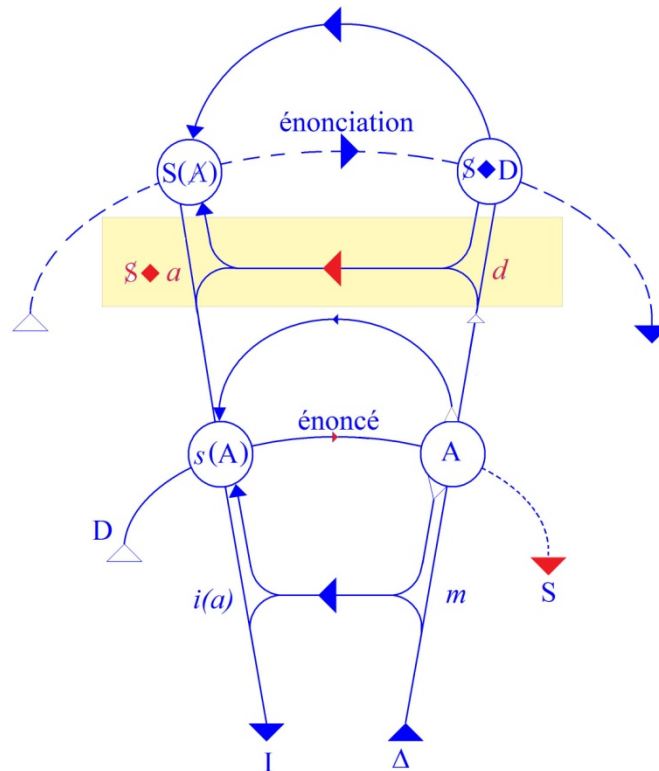
il est exclu, énigmatique, ou il se pose par rapport au sujet être essentiellement lié à l'existence du signifiant, refoulé comme tel, et sa restitution, sa restauration est liée au *retour de ces signifiants*.

Mais ce n'est pas dire que la restitution de ces signifiants énonce purement et simplement le désir :

- autre chose est ce qui s'articule dans ces signifiants refoulés et qui est toujours une demande,
- autre chose est le désir, pour autant que le désir est quelque chose par quoi le sujet se situe, du fait de l'existence du discours, par rapport à cette demande.

Ce n'est pas de ce qu'il demande qu'il s'agit, c'est de ce qu'il est en fonction de cette demande et ce qu'il est dans la mesure où la demande est refoulée, est masquée, et c'est cela qui s'exprime d'une façon fermée dans le fantasme de son désir.

C'est son rapport à un être dont il ne serait pas question s'il n'y avait pas la demande, le discours qui est fondamentalement le langage, mais dont il commence à être question à partir du moment où le langage introduit cette dimension de l'être et en même temps la lui dérobe.



La restitution du *sens du fantasme*, c'est-à-dire de quelque chose d'*imaginaire*, vient entre les deux lignes :

- entre l'énoncé de l'intention du sujet,
- et ce quelque chose que d'une façon décomposée il lie, cette intention profondément morcelée, fragmentée, réfractée par la langue.

Entre les deux est ce fantasme où d'habitude il suspend son rapport à l'être. Mais ce fantasme est toujours *énigmatique*, plus que n'importe quoi d'autre.

Et que veut-il ?

Ceci : que nous l'interprétions !

Interpréter le désir, c'est restituer ceci,  
auquel le sujet ne peut pas accéder à lui tout seul,  
à savoir l'affect qui désigne, au niveau de ce désir  
qui est le sien...

je parle du désir précis qui intervient dans tel  
ou tel incident de la vie du sujet, du *désir masochiste*,  
du *désir-suicide*, du *désir oblatif* à l'occasion

...il s'agit que ceci...

qui se produit sous cette  
forme fermée pour le sujet

...en reprenant sa place, son sens par rapport au  
discours masqué qui est intéressé dans ce désir,  
reprenne son sens par rapport à l'être, confronte  
le sujet par rapport à l'être, reprenne son sens  
véritable, celui qui est par exemple défini par  
ce que j'appellerai « *les affects positionnels par rapport à l'être* ».

C'est cela que nous appelons *amour*, *haine* ou *ignorance*  
essentiellement, et bien d'autres termes encore dont  
il faudra que nous fassions le tour et le catalogue.

Pour autant que ce qu'on appelle « *l'affect* » n'est pas  
ce *quelque chose* de purement et simplement *opaque* et *fermé*...

qui serait une sorte d'au-delà du discours,  
une espèce d'ensemble, de noyau vécu dont  
on ne saurait pas de quel ciel il nous tombe

...mais pour autant que *l'affect* est très précisément  
et toujours quelque chose qui se connote dans  
une certaine position du sujet par rapport à l'être,  
je veux dire par rapport à l'être en tant que :

- ce qui se propose à lui dans sa dimension  
fondamentale est *symbolique*,
- ou bien qu'au contraire, à l'intérieur de ce  
symbolique, il représente une irruption du *réel*,  
cette fois fort dérangement.

Et il est fort difficile de ne pas s'apercevoir  
qu'un affect fondamental comme celui de la colère  
n'est pas autre chose que cela :

le *réel* qui arrive au moment où nous avons fait  
une fort belle *trame symbolique*, où tout va fort bien,  
l'ordre, la loi, notre mérite et notre bon vouloir.

On s'aperçoit tout d'un coup que les chevilles ne rentrent pas dans les petits trous ! C'est cela, l'origine de l'affect de la colère : tout se présente bien pour « *le pont de bateaux au Bosphore* »<sup>35</sup> mais il y a une tempête, qui fait battre la mer. Toute colère, c'est faire battre la mer !

Et puis aussi bien, c'est quelque chose qui se rapporte à l'intrusion du désir lui-même et qui est aussi quelque chose qui détermine une forme d'affect sur laquelle nous reviendrons. Mais l'affect est essentiellement et comme tel...  
au moins pour toute une catégorie  
fondamentale d'affects  
...connotation caractéristique d'une position du sujet,  
d'une position qui se situe...  
si nous voyons essentiellement  
les positions possibles  
...dans cette *mise en jeu, mise en travail, mise en œuvre* de lui-même par rapport aux lignes nécessaires que lui impose comme tel son enveloppement dans le signifiant.

Voyons maintenant un exemple.  
Cet exemple, je l'ai pris dans la postérité de FREUD. Il nous permet de bien articuler ce qu'est le [rêve dans ?] l'analyse. Et pour procéder d'une façon qui ne laisse pas place à un choix plus spécialement arbitraire, j'ai pris le [chapitre V de Dream Analysis](#)<sup>36</sup> de Ella SHARPE, où l'auteur prend comme exemple l'analyse d'un rêve simple - je veux dire d'un rêve qu'elle prend comme tel en poussant autant que possible jusqu'au bout son analyse.

Vous entendez bien que dans les chapitres précédents, elle a montré un certain nombre de *perspectives*, de *lois*, de *mécanismes*, par exemple l'incidence du rêve dans la pratique analytique, ou même plus loin, les problèmes posés par l'analyse du rêve ou de ce qui se passe dans les rêves des personnes analysées.

---

<sup>35</sup> Hérodote, [Histoire Ch. VII, §10](#). En 479, les victoires de [Platées et de Mycale](#) sont sous commandement spartiate. Le roi Léotychidas II est envoyé détruire le pont de bateaux établi par les Perses sur le Bosphore, pour empêcher un retour perse, mais une tempête accomplit cette tâche pour lui.

<sup>36</sup> Ella Sharpe Freeman, *Dream Analysis*, Published by Leonard and Virginia Woolf at The Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, London 1937, ou Brunner/Mazel Publishers, New York, Reprint 1978 (même pagination).

Ce qui fait le point pivot de ce livre, c'est justement le chapitre où elle nous donne un exemple singulier d'un rêve exemplaire dans lequel elle met en jeu, en œuvre, elle illustre tout ce qu'elle peut avoir d'autre part à nous produire concernant *la façon* dont la pratique analytique nous montre que nous devons être effectivement guidés dans *l'analyse d'un rêve*.

Et nommément ceci d'essentiel qui est ce que le praticien apporte de nouveau après la *Traumdeutung*, qu'un rêve n'est pas simplement quelque chose qui s'est révélé avoir une signifiante...

c'est la *Traumdeutung*

...mais quelque chose qui, dans *la communication analytique*, dans *le dialogue analytique*, vient jouer son rôle actuel, non pas à tel moment de l'analyse comme à tel autre, et que justement le rêve vient d'une façon active, déterminée, accompagner le discours analytique pour l'éclairer, pour prolonger ses cheminement, que le rêve est un rêve en fin de compte fait non seulement *pour l'analyse* mais souvent *pour l'analyste*.

Le rêve, à l'intérieur de l'analyse, se trouve en somme porteur d'un message.

L'auteur en question ne recule pas, pas plus que les auteurs qui ont depuis eu à parler de *l'analyse des rêves*.

Il s'agit seulement de savoir quelle pensée, quel accent nous lui donnerons. Et, vous le savez, j'ai attiré l'attention là-dessus dans mon rapport de Royaumont, ce n'est pas la moindre question que pose la question de la pensée à l'égard du rêve, que certains auteurs croient pouvoir s'en détourner pour autant qu'ils y voient quelque chose comme une activité, du moins assurément, c'est quelque chose...

Je veux dire que le fait en effet que le rêve se présente comme une matière à discours, comme matière à élaboration discursive est quelque chose que, si nous ne nous apercevons pas que l'inconscient n'est point ailleurs que dans les latences, non pas de je ne sais quelle besace psychique où il serait à l'état inconstitué, mais bel et bien, en tant qu'inconscient, en deçà ou...

c'est une autre question  
...immanent à la formulation du sujet, au discours de  
lui-même, à son énonciation, nous verrons comment  
il est bel et bien légitime de *prendre le rêve*, comme il a  
toujours été considéré, *pour la voie royale de l'inconscient*.

Voici donc comment les choses se présentent  
dans ce rêve que nous présente l'auteur.

Je vais commencer par lire le rêve lui-même.  
Je vais montrer la façon dont les problèmes  
se posent à son propos.

Elle nous donne d'abord un bref *avertissement* sur le sujet,  
dont nous aurons à faire grand cas.

Tout le chapitre devra d'ailleurs être revu,  
critiqué, pour nous permettre de saisir comment  
ce qu'elle nous énonce est à la fois...

mieux que dans tout autre registre  
...applicable sur les repères qui sont les nôtres,  
et en même temps comment ces repères peut-être  
pourraient nous permettre de mieux nous orienter.

Le patient arrive à sa séance ce jour-là dans  
certaines *conditions* que je rappellerai tout à l'heure.  
C'est seulement après certaines associations dont  
vous verrez qu'elles sont extrêmement importantes,  
qu'il se rappelle : « *Ceci me rappelle...* »  
Je reviendrai sur ces associations naturelles.

« *Je ne sais pourquoi, je viens justement de penser - dit-il - à mon rêve de la nuit dernière.  
C'était un rêve terrible, (tremendous). J'ai dû rêver pendant des éternités .../ / ... je ne vais pas  
vous embêter avec cela pour la bonne raison que je ne m'en souviens plus. Mais c'était un rêve  
très excitant, plein d'incidents et plein d'intérêt. Je me suis réveillé chaud et transpirant. »*

[I do not know why I should now think of my dream last night. It was a tremendous dream. It went on for ages  
and ages. ...//... I shall not bore you with it all for the simple reason that I cannot recall it. But it was an exciting  
dream, full of incident, full of interest. I woke hot and perspiring. p.132]

Il dit qu'il ne se souvient pas de cette infinité de  
rêve, de cette mer de rêve, mais ce qui surgit c'est  
cela : une scène assez courte qu'il va nous raconter.

« *J'ai rêvé que je faisais un voyage avec ma femme...* »  
[I dreamt I was taking a journey with my wife around the world.... p.132]

Il y a ici une très jolie nuance qui n'est peut-être pas assez accentuée quant à l'ordre normal des compléments dans la langue anglaise.

Je ne crois pas me tromper pourtant en disant que :

« *J'avais entrepris un voyage avec ma femme autour du monde...* »

est quelque chose qui mérite d'être noté.  
Il y a une différence entre :

« *un voyage autour du monde avec ma femme* »

ce qui semblerait l'ordre français normal des compléments circonstanciels, et :

« *j'ai entrepris un voyage avec ma femme autour du monde* ».

Je crois qu'ici, la sensibilité de l'oreille en anglais doit être la même.

« *...nous sommes arrivés en Tchécoslovaquie, où toutes sortes de choses arrivaient. Je rencontrais une femme sur une route, une route qui maintenant me fait remémorer la route que je vous ai décrite dans deux autres rêves il y a quelque temps, et dans lesquels j'avais un jeu sexuel avec une femme devant une autre femme.* »

*[...and we arrived in Czechoslovakia where all kinds of things were happening. I met a woman on a road, a road that now reminds me of the road I described to you in the two other dreams lately in which I was having sexual play with a woman in front of another woman. p.132]*

Là-dessus, c'est à juste titre que l'auteur change la typographie, car c'est une réflexion latérale :

« C'est ainsi que cela se passait dans ce rêve. » *[So it happened in this dream.]*

« *...Cette fois...*

il reprend le récit du rêve

« *...ma femme était là pendant que l'événement sexuel se produisait. La femme que je rencontrais avait un aspect très passionné, very passionned looking...* »

*[...This time my wife was there while the sexual event occurred. The woman I met was very passionate looking... p.132]*

Et là, changement *typographique* à juste titre parce que c'est un commentaire, c'est déjà une association :

« Et ceci me faisait me rappeler une femme que j'avais vue la veille dans un restaurant. Elle était brune, dark, et avait les lèvres très pleines, très rouges, passionned looking..

Même expression, même aspect passionné.

« ...et il est évident que si je lui avais donné le moindre encouragement, elle aurait répondu. Elle peut bien avoir stimulé ce rêve. »

« Dans ce rêve, *la femme voulait avoir avec moi un rapport sexuel et elle prenait l'initiative, ce qui, comme vous le savez, est une chose qui m'aide grandement...* »

et il commente :

« Si la femme veut bien faire cela, je suis grandement aidé. »

« Dans le rêve *la femme réellement était sur moi. Cela vient juste de me venir à l'esprit. Elle avait évidemment l'intention de s'introduire mon pénis. [...] Je n'étais pas d'accord, mais elle était très désappointée, en sorte que je pensais que je devrais bien la masturber, but she was so disappointed I thought I would masturbate her.* » [p.133]

Ici, reprise du commentaire :

« Cela sonne tout à fait mal, wrong, d'user de ce verbe d'une façon transitive, on doit dire : « I masturbated, je me masturbais... »

Le propre du verbe anglais est de ne pas avoir la forme réfléchie qu'il a dans la langue française. Quand on dit « *I masturbate* » en anglais cela veut dire « *Je me masturbe* ».

« ...cela est tout à fait correct, mais il est tout à fait incorrect - *fait-il remarquer* - d'user du mot transitivement. »<sup>37</sup>

L'analyste ne manque pas de tiquer sur cette remarque du sujet, et le sujet à ce propos, fait en effet quelques remarques confirmatives, il commence d'associer sur ses propres masturbations. Ce n'est d'ailleurs pas là qu'il en reste.

Voici l'énoncé de ce rêve.

Il doit amorcer l'intérêt de ce que nous allons dire. C'est, je dois dire, un mode d'exposition tout à fait *arbitraire* d'une certaine façon, je pourrais m'en passer.

---

37 « It sounds quite wrong to use that verb transitively. One can say « I masturbated » and that is correct, but it is all wrong to use the word transitively. » Ella Sharpe Freeman, *Dream Analysis*, opus cit. p.133.



Ne croyez pas non plus que ce soit la voie systématique sur laquelle je vous conseille de vous appuyer pour interpréter un rêve. C'est seulement histoire de jeter un jalon qui montre ce que nous allons chercher de voir et de démontrer.

De même que dans le rêve de FREUD, pris dans FREUD...

rêve de mort dont nous avons parlé  
...nous avons pu désigner d'une façon dont vous avez pu voir en même temps qu'elle ne manque pas d'artifice, quels sont les *signifiants* du il est mort « *selon son vœu* », que son fils le souhaitait.

De même ici d'une certaine façon on le verra, le point où culmine effectivement le fantasme du rêve à savoir :

« *Je n'étais pas d'accord, mais elle était très désappointée, en sorte que je pensais que je devrais la masturber.* »

Avec la remarque...

que le sujet fait tout de suite  
...que « *c'est tout à fait incorrect d'employer ce verbe transitivement* ». Toute l'analyse du rêve va nous montrer que c'est effectivement en rétablissant cette intransitivité du verbe que nous trouvons le sens véritable de ce dont il s'agit.

Elle est « *très désappointée...* » de quoi ? Il semble que tout le texte du rêve l'indique suffisamment. À savoir du fait que notre sujet n'est *guère participant* quoiqu'il indique que tout dans le rêve soit fait pour l'y inciter, à savoir qu'il serait normalement très grandement aidé dans une telle position.

Sans doute est-ce là ce dont il s'agit et nous dirons que la seconde partie de la phrase tombe bien dans ce que FREUD nous articule comme étant une des *caractéristiques* de la formation du rêve, c'est à savoir l'élaboration secondaire :

qu'il se présente comme ayant un *contenu compréhensible*.

Néanmoins le sujet nous fait remarquer lui-même que cela ne va pas tout seul puisque le verbe même qu'il emploie est quelque chose dont il nous indique qu'il ne trouve pas que cet emploi sonne bien.

Selon même l'application de la formule que nous donne FREUD, nous devons retenir cette remarque du sujet comme nous mettant sur la voie, sur la trace de ce dont il s'agit, à savoir de la pensée du rêve.

Et c'est là le désir.

En nous disant que « *I thought...* » doit comporter comme suite, que la phrase soit restituée sous la forme suivante :

« *I thought she could masturbate* »

Ce qui est la forme normale dans laquelle le vœu se présenterait :

« *Qu'elle se masturbe si elle n'est pas contente !* »

...le sujet nous indique ici avec assez d'énergie que la masturbation concerne une activité qui n'est pas transitive au sens de passant du sujet sur un autre mais, comme il s'exprime, intransitive.

Ce qui veut dire dans l'occasion une activité du sujet sur lui-même. Il la souligne bel et bien :

« *Quand on dit « I masturbated » cela veut dire « je me suis masturbé ».* »

Ceci est un procédé d'exposition, car l'important ce n'est pas, bien entendu, de trancher sur ce sujet, encore que, je le répète, il soit important de nous apercevoir qu'ici, d'ores et déjà, immédiatement, la première indication que nous donne le sujet soit une indication dans le sens de la rectification de l'articulation signifiante.

Qu'est-ce que cela nous permet, cette rectification ? C'est à peu près ceci :

tout ce que nous allons maintenant avoir à considérer est, au premier abord, l'entrée en jeu de cette scène, de cette séance.

L'auteur nous la donne par une description qui n'est pas nécessairement une description générale du comportement de son sujet, même elle a été jusqu'à nous donner un petit préambule de ce qui concerne sa constellation psychique.

En bref, nous aurons à y revenir puisque ce qu'elle a mis dans ces prémisses se retrouvera dans ses résultats, et que ces résultats nous aurons à les critiquer.

Pour aller tout de suite à l'essentiel...

je veux dire : à ce qui va nous permettre d'avancer  
...nous allons dire qu'elle nous fait remarquer que

ce sujet est un sujet évidemment très doué et qu'il a un comportement... on le verra de mieux en mieux à mesure que nous allons centrer les choses.

C'est un monsieur d'un certain âge, déjà marié, qui a une activité, nommément au barreau.

Et elle nous dit...

cela vaut la peine d'être relevé dans les termes propres dont le sujet se sert  
...que :

« Dès que le sujet a commencé son activité professionnelle, il a développé de sévères phobies. À poser les choses brièvement...

c'est à ceci que se limite l'exposé du mécanisme de la phobie

...cela signifie... dit-elle, et nous lui faisons grande confiance car c'est une des meilleures analystes, une des plus intuitives et pénétrantes qui ait existé

...non pas qu'il n'ose pas travailler avec succès, successfully, mais qu'il doit s'arrêter de travailler en réalité parce qu'il ne serait que trop successful. »<sup>38</sup>

La note que l'analyste apporte ici, que cela n'est pas d'une affinité à l'échec qu'il s'agit mais que le sujet s'arrête, si l'on peut dire, devant la possibilité immédiate de mise en relief de ses *facilités*, est quelque chose qui mérite d'être retenu. Vous verrez quel usage nous en ferons par la suite.

Laissons de côté ce que, dès le début, l'analyste indique comme étant quelque chose qui ici peut être mis en rapport avec le père. Nous y reviendrons.

---

38 “ When the time came for him to practise at the bar he developed severe phobias. Put briefly this meant not that he dare not work successfully but that he must stop working in reality because he would be only too successful ”. Op. cit. p.127.

Sachons seulement que le père est mort quand le sujet avait trois ans et que pendant très longtemps, le sujet ne fait pas d'autre état de ce père que précisément de dire qu'il est mort.

Ce qui, à bien juste titre, retient l'attention de l'analyste, dans ce sens qu'elle entend par là...  
ce qui est bien évident  
...qu'il ne veut point se souvenir que son père ait vécu...  
ceci ne paraît guère pouvoir être contesté  
...et que « *quand il se souvient de la vie de son père, assurément, dit-elle, c'est un événement tout à fait startling* [saisissant] », il l'effraie, il produit en lui une espèce d'effroi.

Très vite, la position du sujet de l'analyse impliquera que le vœu de mort que le sujet a pu avoir à l'endroit de son père est là au ressort

- et de cet oubli,
- et de toute l'articulation de son désir,  
pour autant que le rêve le révèle.

Entendons bien pourtant que rien, vous allez le voir, ne nous indique d'aucune façon cette agressive intention en tant qu'elle serait à l'origine d'une crainte de rétorsion. C'est justement ce qu'une étude attentive du rêve va nous permettre de préciser.

En effet, que nous dit l'analyste de ce sujet ?  
Elle nous dit ceci :

*« Ce jour-là comme les autres jours, je ne l'ai pas entendu arriver. »*

Là, petit paragraphe très brillant concernant la présentation extra-verbale du sujet, et qui correspond à une certaine mode.

À savoir tous ces menus incidents de son comportement qu'un analyste qui a l'œil sait repérer.

*« Celui-là, nous dit-elle, je ne l'entends jamais arriver. »*

On comprend dans le contexte qu'on arrive dans son bureau en montant un escalier :

« *Il y a ceux qui montent deux marches par deux marches, et ceux-là, je les repère par un pff, pff... »*

Le mot anglais « *thud* » [p.129], n'a pas d'équivalent. En anglais, il veut dire un bruit mat, sourd, ce bruit qu'un pied a sur une marche d'escalier couverte par une moquette, et qui devient un peu plus fort lorsqu'on monte deux marches à la fois.

« *Un autre arrive, se précipite... »*

Tout le chapitre est comme cela, et il est *littérairement fort savoureux*. C'est d'ailleurs un pur détour car la chose importante est ce que fait le patient. Le patient a cette attitude d'une *parfaite correction* un peu guindée :

« *...qui ne change jamais. Il ne va jamais vers le divan que d'une seule façon. Il fait toujours un petit salut parfaitement conventionnel avec le même sourire, un sourire tout à fait gentil, qui n'a rien de forcé et qui n'est pas non plus couvrant d'une façon manifeste des intentions hostiles . »* [p130]

Ici, le tact de l'analyste s'y oriente très bien :

« *Il n'y a rien qui puisse révéler qu'une chose pareille puisse exister. [...] rien n'est laissé au hasard, les vêtements sont parfaitement corrects, [...] pas un cheveu qui bouge, [...] Il s'installe, il croise ses mains, il est bien tranquille... »* [p130]

Et jamais aucune espèce d'événement tout à fait immédiat et dérangerant comme le pourrait être le fait que justement, avant de partir, sa bonne lui ait fait quelque tour, ou l'ait mis en retard, on ne saura jamais cela qu'après un long moment tout à fait à la fin de la séance, ou voire de la séance suivante.

« *Ce qu'il racontera pendant toute l'heure, il le fera d'une façon claire, avec une excellente diction, sans aucune hésitation, avec beaucoup de pauses. De cette voix distincte et tout à fait égale, il exprime tout ce qu'il pense et jamais - ajoute-t-elle - ce qu'il sent. »*

Ce qu'il faut penser d'une distinction de la pensée et du sentiment, bien sûr nous serons tous du même avis devant une présentation comme celle-là, l'important est évidemment de savoir ce que signifie ce mode particulier de communication.

Tout analyste penserait qu'il y a là chez le sujet une chose qu'il redoute, une sorte de stérilisation du texte de la séance, ce quelque chose qui doit faire désirer à l'analyste que nous ayons dans la séance quelque chose de plus *vécu*.

Mais naturellement, le fait de s'exprimer ainsi doit bien avoir aussi un sens. Et l'absence de sentiments, comme elle s'exprime, n'est tout de même pas quelque chose qui ne soit absolument rien à porter dans la rubrique du chapitre sentimental.

Tout à l'heure, j'ai parlé de *l'affect* comme concernant le rapport du sujet à l'être et le révélant. Nous devons nous demander ce qui dans cette occasion peut, par cette voie, communiquer. Il est d'autant plus opportun de se le demander, que c'est bien là-dessus, ce jour-là, que s'ouvre la séance.

Et la discordance qu'il y a entre la façon dont l'analyste aborde ce problème de cette sorte de [...] passant devant elle, et la façon qui...

elle-même le note

...le surprend, montre bien quelle sorte de pas supplémentaire est à faire sur la position ordinaire de l'analyste pour, justement, apprécier ce qu'il en est spécialement dans ce cas.

Car ce qui commence à s'ouvrir là, nous le verrons de plus en plus s'ouvrir jusqu'à l'intervention finale de l'analyste et son fruit stupéfiant. Car il est stupéfiant pas seulement que ce soit produit, mais que ce soit consigné comme une interprétation exemplaire par son côté fructuel et satisfaisant.

L'analyste, ce jour-là, est frappée de ceci : qu'au milieu de ce tableau...

qui se distingue par une sévère rectitude,  
une « *tenue à carreau* » du sujet avec lui-même  
...quelque chose se produit qu'elle n'a jamais jusque là entendu.

Il arrive à sa porte et, juste avant d'entrer, il fait « *hum, hum !* ».

Ce n'est pas encore trop, *c'est la plus discrète des toux*. C'était une femme fort brillante, tout l'indique dans son style.

Elle fut quelque chose comme institutrice avant d'être analyste et c'est un très bon point de départ pour la pénétration des faits psychologiques. Et c'est certainement une femme d'un *très grand talent*.

Elle entend cette « *petite toux* » comme l'arrivée de la colombe dans l'Arche de NOÉ.

C'est une annonciatrice, cette toux : il y a quelque part, derrière, l'endroit où vivent des sentiments.

« *Oh, mais jamais je ne vais lui parler de cela car si j'en dis un mot, il va tout rengainer !* »

C'est la position classique en pareil cas : ne jamais faire de remarque à un patient à une certaine étape de son analyse...

au moment où il s'agit de le voir venir ...sur son comportement physique : sa façon de tousser, de se coucher, de boutonner ou déboutonner son veston, tout ce que comporte l'attitude motrice réflexive sur son propre compte, pour autant qu'elle peut avoir une valeur de signal, pour autant que cela touche profondément à ce qui est du registre narcissique.

C'est là que se distingue la puissance, la dimension symbolique pour autant qu'elle s'étend, qu'elle s'étale sur tout ce qui est du registre du vocal.

C'est que la même règle ne s'appliquera pas du tout à quelque chose comme « *une petite toux* » parce qu'une toux, quoi qu'il en soit et indépendamment de ce que cela donne par l'impression d'un événement purement *somatique*, cela est de la même dimension que ces « *hum, hum...* », ces « *ouais, ouais...* » que certains analystes utilisent quelquefois tout à fait décisivement, qui ont décidément toute la portée d'une relance.

La preuve, c'est qu'à sa grande surprise, c'est la première chose dont lui parle le sujet.

Il lui dit très exactement avec sa voix ordinaire, tout à fait égale mais très délibérée :

*« Je suis en train de remarquer cette petite toux que j'ai eue juste avant d'entrer dans la chambre. Ces jours derniers j'ai toussé, je m'en suis rendu compte, et je me demande si vous l'avez remarqué. Aujourd'hui quand la camériste qui est en bas m'a dit de monter, j'ai préparé mon esprit en me disant que je ne voulais pas tousser. À mon grand ennui, j'ai tout de même toussé quand j'ai fini de monter l'escalier. C'est tout de même embêtant qu'une pareille chose puisse vous arriver, ennuyeux, d'autant plus ennuyeux qu'elle vous arrive en vous et par vous, par soi-même. »* [p.131]

Entendez ce que vous ne pouvez pas contrôler et ce que vous ne contrôlez pas.

*« On se demande à quoi sert une pareille chose, on se demande pourquoi cela peut bien arriver, quel purpose peut bien être servi par une petite toux de ce genre. »*

L'analyste avance avec *« la prudence du serpent »* et relance :

– *« Mais oui, quel propos cela peut-il servir ? »*

*« Évidemment, dit-il, c'est une chose qu'on est capable de faire si on entre dans une chambre où il y a des amants. »*

Il raconte qu'il a fait quelque chose de semblable dans son enfance, avant d'entrer dans la chambre où était son frère avec sa *girl friend*. Il a toussé avant d'entrer parce qu'il pensait qu'ils étaient peut-être en train de s'embrasser et que cela valait mieux qu'ils s'arrêtent avant et que comme cela ils se sentiraient moins embarrassés que s'il les avait surpris.

Elle relance :

– *« À quoi cela peut-il servir que vous toussiez avant d'entrer ici ? »*

*« Oui, c'est un peu absurde - dit-il - parce que naturellement, je ne peux pas me demander s'il y a quelqu'un ici, car si on m'a dit en bas de monter, c'est qu'il n'y a plus personne. [...] Il n'y a aucune espèce de raison que je puisse voir à cette petite toux. Et cela me remet en mémoire une fantaisie, un fantasme que j'ai eu autrefois quand j'étais enfant. C'était un fantasme qui concernait ceci, d'être dans une chambre où je n'aurais pas dû être, et penser que quelqu'un pourrait entrer, pensant que j'étais là. Et alors je pensais pour empêcher que quiconque n'entre, coming in, et me trouve là, que je pourrais aboyer comme un chien. Cela déguiserait ma présence, parce que celui qui pourrait entrer se dirait : « Oh, ce n'est qu'un chien qui est là! »* [p.132]



- « *A dog ?* » relance l'analyste avec prudence.

« *Ceci me rappelle* - continue le patient assez aisément - *un chien qui est venu se frotter contre ma jambe, réellement, il se masturbait. Et j'avais assez honte de vous raconter cela parce que je ne l'ai pas arrêté, je l'ai laissé continuer, et quelqu'un aurait pu entrer.* » [pp.131-132]

Là-dessus il tousse légèrement et c'est là-dessus qu'il embranche son rêve.

Nous reprendrons ceci en détail la prochaine fois, mais d'ores et déjà, est-ce que nous ne voyons pas qu'ici, le souvenir même du rêve est venu tout de suite après *un message* que, selon toutes probabilités...  
et d'ailleurs l'auteur bien entendu, n'en doutera pas et le fera entrer dans l'analyse du rêve, et tout à fait au premier plan  
...cette « *petite toux* » était un message, mais il s'agit de savoir de quoi.

Mais elle était d'autre part...  
en tant que le sujet en a parlé,  
c'est-à-dire en tant qu'il a introduit le rêve  
...un message au second degré.

À savoir de la façon la plus formelle, non pas inconsciente :  
un message, que c'était un message puisque le sujet n'a pas simplement dit qu'il toussait.

Aurait-il dit même « *J'ai toussé* », c'était déjà *un message*.  
Mais en plus il dit « *J'ai toussé et cela veut dire quelque chose* »  
et tout de suite après, il commence à nous raconter des histoires qui sont singulièrement suggestives.

Cela veut évidemment dire :

« *Je suis là, si vous êtes en train de faire quelque chose qui vous amuse et qu'il ne vous amuserait pas que cela soit vu, il est temps d'y mettre un terme.* »

Mais ce ne serait pas voir justement ce dont il s'agit si nous ne tenions pas compte aussi de ce qui, en même temps, est apporté.

C'est à savoir ceci qui se présente comme ayant tous les aspects du fantasme, d'abord parce que le sujet le présente comme tel, et comme un fantasme développé dans son enfance, et en plus parce que peut-être, si le fantasme s'est [construit?] par rapport à un autre objet, il est tout à fait clair que rien ne réalise mieux que ce fantasme, celui dont il nous parle quand il nous dit :

« *J'ai pensé dissimuler ma présence...*

je dirais comme telle, comme présence  
de me voir - le sujet - dans une chambre

*...très précisément en faisant quelque chose dont il est bien évident que ce serait tout à fait fait pour attirer l'attention, à savoir d'aboyer . »*

Cela a bien toutes les caractéristiques du fantasme qui remplit le mieux les formes du sujet pour autant que c'est par l'effet du signifiant qu'il se trouve *paré*. C'est à savoir de l'usage par l'enfant de ce qui se présente comme étant déjà des signifiants naturels pour servir d'attributs à quelque chose qu'il s'agit de signifier :

l'enfant qui appelle un chien « *ouah-ouah* ».

Là nous sommes inclus dans une activité *fantasmatique* : c'est le sujet lui-même qui s'attribue le « *ouah-ouah* ».

Si en somme ici, il se trouve signaler sa présence, en fait il la signale justement en tant *que dans le fantasme...*

ce fantasme étant tout à fait inapplicable  
...c'est par sa manifestation même, par sa parole même qu'il est censé se faire autre qu'il n'est, se chasser même du domaine de la parole, se faire animal, se rendre absent, naturalisé littéralement.

On n'ira pas vérifier que lui est là parce qu'il se sera fait, présenté, articulé bel et bien dans un signifiant le plus élémentaire, comme étant non pas « *Il n'y a rien là* » mais littéralement « *Il y a personne* ».

C'est vraiment, littéralement ce que nous annonce le sujet dans son fantasme : *pour autant que je suis en présence de l'autre, je ne suis personne*.

C'est le « *Où est-il ?* » d'ULYSSE en face du Cyclope<sup>39</sup>.  
Ce ne sont là que des éléments.

Mais nous allons voir en poussant plus loin l'analyse  
que c'est ce que le sujet a associé à son rêve,  
qui va nous permettre de voir comment se présentent  
les choses, à savoir *en quel sens* et comment *est-il personne* ?

La chose ne va pas sans corrélatifs du côté  
précisément de l'autre qu'il s'agit là d'avertir,  
à savoir dans l'occasion qui se trouve être,  
comme dans le rêve : une femme, ce qui n'est  
certainement pas pour rien dans la situation,  
ce rapport avec la femme comme telle.

Ce qui va nous permettre d'articuler concernant  
le *quelque chose* que le sujet n'est pas, ne peut pas être,  
vous le verrez, c'est quelque chose qui nous dirigera  
vers le plus fondamental – nous l'avons dit –  
des symboles concernant l'identification du sujet.

Si le sujet veut absolument que...  
comme tout l'indique

...sa partenaire féminine se masturbe, s'occupe d'elle,  
c'est assurément pour qu'elle ne s'occupe pas de lui.

Pourquoi il ne veut pas qu'elle s'occupe de lui,  
et comment il ne veut pas, c'est aussi ce  
qu'aujourd'hui la fin normale du temps qui nous est  
assigné pour cette séance ne nous permet pas  
d'articuler et que nous remettrons *à la prochaine fois*.

---

39 Cf. [Homère : L'odyssée](#), Ulysse et le cyclope (pp63-68) : - « Quel est ton nom ? » demanda-t-il à Ulysse.  
« ΟΥΤΙΣ » [outis] : « Personne », lui répondit Ulysse.

Published by Leonard and Virginia Woolf at The Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, London 1937, pp.125-148.

1. Phase of analysis at time of dream.
2. Characteristic behaviour in analysis.
3. Analytical material given during one hour and the analyst's comments.
4. Survey of this material, inferences and interpretation given to the patient.
5. Two subsequent sessions revealing the progress of the analysis.

THIS chapter will be devoted to the consideration of all that was said by a patient during an hour in which a dream was related. I shall give a brief summary of the significant psychical events of the two analyses that followed this particular hour and the phase of analysis that developed from it, because only so can one gauge whether one's interpretations are helping to bring the repressed and suppressed emotional attitudes, phantasies or affective memories to conscious understanding.

The dream I have selected is not one that yielded up its significance as easily as did the example I gave of the woman who was in stress concerning micturition. Out of many possible interpretations I had to decide which I would select in order to focus attention upon them.

I am going to give one special aspect of this patient's problems very shortly in order to make the hour I speak of intelligible from the point of view of the stage the analysis had reached. In a case as

(125)

complex as this one is I should confuse the issue by attempting to give you any account of it as a whole. This is the phase at the moment of paramount importance. The patient's father died when he was three years of age. He was the youngest child. He has the dimmest of memories about his father, really only one of which he can fully say " I remember this." His father was much revered and beloved and the patient has only heard good and admirable things reported of him. So great had been the repression of unconscious problems associated with his father and his father's death that for nearly three years in analysis his references to his father were almost invariably to the fact that his father was dead. The emphasis has always been on " my father died," " is dead." It was a startling moment when one day he thought that his father had also lived, and still more startling when he thought that he must have heard his father speak. After that very slowly came the possibility of understanding the vicissitudes of the first three years of his life and the psychological changes that ensued on his father's death. Just as the psychical ties to his father have been bound by repression in the unconscious so the transference of those on to myself have remained unconscious. As his father has been " dead," so as far as the father transference has been concerned I have been " dead " too. He has no thoughts about me. He feels nothing about me. He cannot believe in the theory of transference. Only when he finishes at the end of a term, only when the week-ends come round, does he have a dim stirring of anxiety of some kind and only for the last month or so has he been able to entertain,

(126)

even intellectually, the idea that this anxiety has anything to do with me or the analysis. He has persistently attributed it to some real cause he can always find to account for it.

I think the analysis might be compared to a long-drawn-out game of chess and that it will continue to be so until I cease to be the unconscious avenging father who is bent on cornering him, checkmating him, after which there is no alternative to death. The way out of this dilemma (for no one will surpass him in the technique of manoeuvre since phantastically his life depends on it) is to bring slowly to light his unconscious wish of the first years to get rid of his father, for only this wish alive again in the transference will ever moderate his omnipotent belief that he killed his father in reality. It has to be tested again in the transference and against this all his ego-preservative instincts are enlisted. It is a bodily preservation for which he is phantastically struggling, not at the present even to save his penis; his penis and his body are one thing.

It is difficult in a most complicated set of interwoven problems to select one aspect of even one problem as a separate thing. Think of this problem of bodily preservation as it worked out in the patient's adult life. When the time came for him to practise at the bar he developed severe phobias. Put briefly this meant not that he dare not work successfully but that he must stop working in reality because he would be only too successful. His father's dying words, repeated to the little son, were: "Robert must take my place," and for Robert this meant that to grow up was also to die.

(127)

It also meant a re-enforcement of the unconscious phantasy of a devouring mother-imago whose love and care only ended in his father's death.

The task of analysis is to reduce the fear of the aggressive wishes experienced in his first three years. The terror of the aggressive wish and its phantastic consequences will be modified only by bringing this wish to consciousness, and only so will the libidinal wishes not continue to mean death. Moreover, since it is his body-ego that has to be preserved it will only be through or by phantasies of the body and the bodily functions that psychical development will be possible. I mean by this that the problems concern the body-ego.

The psychical-ego can only be thin when its activities are engaged extensively to defend the body itself from phantastic extinction. Even his intellectual development is used at present mainly for defensive purposes. The acquirement of knowledge is driven by one main need. The problem of this patient is a bodily one and my task if I can accomplish it is to translate his long reasoned discourses into a bodily language. The problem concerning his actual body is that of repression of bodily feeling. He dreads "feeling." All his organized efforts have produced a marvellous control of muscle and movement, a control so established as to appear natural and inevitable, and his speech in the same way exhibits by its finish and diction the same discipline. The vital life is lost, the perfection is a dead perfection, even as his father's. One thing I never lose sight of in this analysis is, therefore, the chance of analysing abstractions into terms of bodily happenings. The second thing is that I do not concentrate on the

(128)

major problem of his adult life, namely why cannot he work? when will he work? but on all those things that he can actually do, such as play tennis and golf, draw, paint and garden. For if his inhibitions and difficulties about these are resolved when the phantasies they reveal can be explored then they will lead on to an ability to work professionally. He calls these pursuits "only play." When they are really "only play" work will no longer be dangerous, for happy work is based on happy play.

On the day when the patient related to me the dream I have selected for this chapter I did not hear him coming upstairs. I never do. There is a carpet on the stairs, but that is not the reason. One patient comes up two stairs at a time and I hear just the extra thud; another hurries and I detect the hustle; another is sure to knock a suitcase or umbrella or fist on the banisters. One patient two out of three times blows his nose like a trumpet. One brings in hat, umbrella and suit-case. They have to be disposed of somewhere. One patient bangs them down on the first piece of furniture available. One carefully selects a place and puts his things down. One patient flings himself on the couch. One walks round to the farther side of the couch before lying down. One patient hesitates and looks round at the room before trusting himself on the couch at all. One lies still on the couch and then moves about when tired of one position. Another will roll about from the first moment and become comfortable and still as the hour proceeds. But I never hear this patient on the stairs. He never brings his hat or coat or umbrella with him.

(129)

He never varies. He always gets on the couch one way. He always gives a conventional greeting with the same smile, a pleasant smile, not forced or manifestly covering hostile impulses. There is never anything as revealing as that would be. There is no sign of hurry, nothing haphazard, no clothes awry; no marks of a quick toilet; no hair out of place. The maid at home may have been late, his breakfast delayed, but these facts if I am lucky I may hear before the hour is over, and often I may hear them only the next day. He lies down and makes himself easy. He puts one hand over the other across his chest. He lies like that until the hour is over. Lately to my relief he has been able to scratch his nose or his ear when he has felt an irritation and a few weeks ago he even felt a sensation in the genitals. He talks the whole hour, clearly, fluently, in good diction, without hesitation and with many pauses. He speaks in a distinct and even voice for it expresses thinking and never feeling.

I have said I never hear him on the stairs, but for a few days prior to this hour just before he came into the room I had been aware of the smallest and discreetest of coughs. You will judge of the dearth of unconscious manifestations in bodily ways when I say my ear caught that tiny discreet cough with great joy. I made no reference to it hoping it might get louder. To draw this patient's attention to a manifestation of the unconscious is to stop it. His great aim is not to betray himself and to control anything that gives him away. Added to that is the fact that he becomes aware very quickly of any unconscious manifestation and so thwarts any spontaneity.

(130)

So on this day after the initial good-morning he lay down and said to my disappointment, in his customary even and deliberate voice: "I have been considering that little cough that I give just before I enter the room. The last few days I have coughed I have become aware of it, I don't know whether you have. To-day when the maid called me to come upstairs I made up my mind I would not cough. To my annoyance, however, I realized I had coughed just as I had finished. It is most annoying to do a thing like that, most annoying that something goes on in you or by you that you cannot control, or do not control. One would think some purpose is served by it, but what possible purpose can be served by a little cough of that description it is hard to think."

(Analyst.) What purpose could be served?

(Patient.) Well, it is the kind of thing that one would do if one were going into a room where two lovers were together. If one were approaching such a place one might cough a little discreetly and so let them know they were going to be disturbed. I have done that myself when, for example, I was a lad of fifteen and my brother was with his girl in the drawing-room I would cough before I went in so that if they were embracing they could stop before I got in. They would not then feel as embarrassed as if I had caught them doing it.

(Analyst.) And why cough before coming in here?

(Patient.) That is absurd, because naturally I should not be asked to come up if someone were here, and I do not think of you in that way at all. There is no need for a cough at all that I can see.

(131)

It has, however, reminded me of a phantasy I had of being in a room where I ought not to be, and thinking someone might think I was there, and then I thought to prevent anyone from coming in and finding me there I would bark like a dog. That would disguise my presence. The "someone" would then say, "Oh, it's only a dog in there."

(Analyst.) A dog ?

(Patient.) That reminds me of a dog rubbing himself against my leg, really masturbating himself

I'm ashamed to tell you because I did not stop him. I let him go on and someone might have come in. (The patient then coughed.)

I do not know why I should now think of my dream last night. It was a tremendous dream. It went on for ages and ages. It would take me the rest of the hour to relate it all. But don't worry; I shall not bore you with it all for the simple reason that I cannot recall it. But it was an exciting dream, full of incident, full of interest. I woke hot and perspiring. It must have been the longest dream I ever had.

I dreamt *I was taking a journey with my wife around the world, and we arrived in Czechoslovakia where all kinds of things were happening. I met a woman on a road, a road that now reminds me of the road I described to you in the two other dreams lately in which I was having sexual play with a woman in front of another woman.* So it happened in this dream. *This time my wife was there while the sexual event occurred. The woman I met was very passionate looking and I am reminded of a woman I saw in a restaurant yesterday. She was dark and had very full lips, very red and passionate looking, and it was obvious that had I given her any encouragement she would have*

(132)

responded. She must have stimulated the dream, I expect. In the dream the *woman wanted intercourse with me and she took the initiative which as you know is a course which helps me a great deal.* If the woman will do this I am greatly helped. In the dream *the woman actually lay on top of me; that has only just come to my mind. She was evidently intending to put my penis in her body. I could tell that by the manœuvres she was making. I disagreed with this, but she was so disappointed I thought that I would masturbate her.* It sounds quite wrong to use that verb transitively. One can say " I masturbated " and that is correct, but it is all wrong to use the word transitively.

(Analyst.) To use the *verb* transitively is " all wrong ? "

(Patient.) I see what you mean. It is true I have only masturbated myself.

(Analyst.) Only ?

(Patient.) I only remember masturbating another boy once and I forget all the details and I feel shy about mentioning it. That is the only time I can remember. The dream is in my mind vividly. There was no orgasm. I remember her vagina gripped my finger. I see the front of her genitals, the end of the vulva. Something large and projecting hung downwards like a fold on a hood. Hoodlike it was, and it was this that the woman made use of in manœuvring to get my penis. The vagina seemed to close round my finger. The hood seemed strange.

(Analyst.) What else do you think of—let the look of it be in your mind.

(Patient.) I think of a cave. There is a cave on the hillside where I lived as a child. I often went there

(133)

with my mother. It is visible from the road along which one walks. Its most remarkable feature is that it has an overhanging top to it which looks very much like a huge lip. I used to think it was like a monster lip when I was a child. I suddenly think labia means lips. There is some joke about the labia running crosswise and not longitudinally, but I don't remember how the joke was arranged, some comparison between Chinese writing, and our I own, starting from different sides, or from bottom to top. Of course the labia are side by side, and the vagina walls are back and front, that is, one longitudinal and the other crosswise. I'm still thinking of the hood.

(Analyst.) Yes, how now ?

(Patient.) A funny man at one of the earliest golf courses I remember. He said he could get me a golf bag cheaply and the material would be " motor hood cloth." It was the accent I remember. I shall never forget it. (Imitates it.)

Imitating him like that reminds me of a friend who broadcasts impersonations which are very clever, but it sounds " swank " to tell you, as swanky as telling you what a marvellous wireless set I have. It picks up all stations with no difficulty.

My friend has a splendid memory. She remembers her childhood too, but mine is so Wad below eleven years. I do remember, however, one of the earliest songs we heard at the theatre and she imitated the man afterwards. It was " Where did you get that hat, where did you get that tile ? " My mind has gone to the hood again and I am remembering the first car I was ever in, but of course they were called motors then when they were new. I remember the

(134)

hood of it, that's " motor hood " again you see. Well! the hood of this motor was one of its most obvious features. It was strapped back when not in use. The inside of it was lined with scarlet. The peak of speed for that car was about sixty, as much as is good for the life of a car. Strange how one speaks of the life of a car as if it were human. I remember I was sick in that car, and that reminds me of the time I had to urinate into a paper bag when I was in a railway train as a child. Still I think of the hood.

(Analyst.) You said straps held it back ?

(Patient.) Yes, of course, that makes me think of how I used to collect leather straps, of how I used to cut up leather straps. I thought I wanted the strips to make something useful but I expect something quite unnecessary. I dislike thinking it was a compulsion; that's why the cough annoys me. I suppose I cut up my sister's sandals in the same way. I have only the dimmest memory of doing it. I don't know why nor what I wanted the leather for when I had done it.



But I suddenly thought of straps that one sees a child fastened by in a " pram " and immediately I wanted to say there was no " pram" in our family, and I then thought how silly you are, you must have had a " pram." I can't recall it any more than I can remember seeing my father in his invalid chair being wheeled about, though I have a vague memory of seeing the chair.

I've suddenly remembered I meant to send off letters admitting two members to the Club. I boasted of being a better secretary than the last and yet here I am forgetting to give people permission

(135)

to enter the Club. " Ah well, we have undone those things we ought to have done and there is no good thing in us."

(*Analyst.*) Undone ?

(*Patient.*) Well, I was going to say that that phrase made me think of " fly buttons," which I never leave undone, never forget, but to my astonishment last week my wife noticed I had. It was at dinner and I surreptitiously did them up under the table. And I recall now a dream in which you remember a man was telling me to fasten up my coat buttons. This reminds me of straps again and of how as a child I had to be pinned in bed at night lest I should fall out. I expect I was strapped in the pram too.

I will now review the recurring themes of the latent thoughts in the order as they appeared,

1. The cough.

2. Ideas concerning the purpose of a cough.

(a) Brings thoughts of lovers- being together.

(b) Rejection of sexual phantasy concerning analyst.

(c) Phantasy of being/where he ought not to be, and barking like a dog to put people off the scent.

(d) Dog again brought memory of masturbating a dog.

At this juncture he coughed (compare with bark) and suddenly he remembered the dream.

3. The next theme was the dream. In the recital of this was the vivid picture of the actual woman he saw with (a) full lips, (b) The dream woman's

(136)

vulva with a projection like a hood which she was using in some manoeuvre to get his penis. This occurred on a road associated in his mind with two dreams in which he was having sexual play with a woman in the presence of another. During the recital while telling about the sexual play in the dream he objected to using the verb " masturbate " transitively; " it seemed all wrong."

4. The next theme was that of the hood; leading him to remember the cave and the overhanging top of the cave which was like a lip.

5. Then he passed from labia and lips to ideas of things running cross-wise and longitudinal and a joke he could not remember. He thought again of " hood."

6. The next theme came via hood to motor-hood cloth remembered because of a man's accent. He imitated this accent himself.

7. This brought him to his friend's clever impersonations and a particular one of impersonating a man. He deprecated his " swank" about his friend as he did about his marvellous wireless set. Her memory and his *bad one* (now remembers).

8. He went back to " hood " again and remembered the first car he was ever in. It had a hood lined with scarlet which was strapped up. He was sick in the car and then he remembered urinating as a child in the train.

9. The " hood " with straps recalled a period in his childhood when he compulsively cut up leather straps and on one occasion his sister's sandals.

10. Straps made him think of children strapped

(137)

in prams. He inferred he must have had a pram. There had been two children older than himself.

11. He remembered he had not sent tickets admitting new members to the Club. He had left undone those things he should have done.

12. Leaving fly buttons undone.

13. The dream in which he was told " to button up."

14. He returned then to straps and remembered being told that he used to be pinned in bed lest he fell out, and supposes he was strapped in the pram too.

The first thing of importance is to find the cardinal clue to the significance of the dream. We can do that by noting just the moment when it came to the patient's mind. He had been speaking of the incident of a dog masturbating on his leg. The moment before he had been speaking of imitating a dog himself, that is, he identified himself with dog. Then he gave a cough. Then he remembered the dream, a long and exciting dream from which he awoke jhot and perspiring. The deduction concerning the significance of the whole dream is that it is a masturbation phantasy. That is of first importance. The next thing to notice in connection with this masturbation phantasy is the theme of potency.

He is travelling round the world. It is the longest dream he has ever had. It would take a whole hour to relate. Correlate with that his deprecation of " swank " regarding his friend's impersonations which are broadcast to the world, and his own wireless set which picks up every station. Note his own imitation of the man whose

(138)

accent attracted him, a strong colloquial accent, and incidentally he said with regard to this man " he had once been a butcher."

Impersonation here, whether via friend or himself, has the significance of imitating a stronger or better-known person. This is again a further clue to the meaning of the masturbation phantasy, that is, a phantasy in which he is impersonating another person, one of immense power and potency.

The next question that arises from that is why this phantasy of extreme power? The answer is given in the dream. He is going round the world. I would put as commensurate with this idea the actual memory that came to him when he was describing the hood in the dream which was so strange, for it brought out not only the fact that he was describing a projection, a fold of a hood, but that the hood was also overhanging like a lip of a cave. So that we get directly the hood and lips of the vulva compared with the great cave on the hillside to which he went with his mother. Hence the masturbation phantasy is one associated with immense potency because he is dreaming of compassing mother earth, of being adequate to the huge cave beneath the protruding lips. That is the second thing of importance.

Next I would draw your attention to the associations concerning lips and labia. The woman who was a stimulus for the dream had full red passionate lips. In the dream he had a vivid picture of the labia and the hood. The cave had an overhanging lip. He thinks of things longitudinal like labia and then of cross-wise things—where I would now suggest the mouth as compared with the vulva.

(139)

He thinks, moreover, of the first motor he was in and of its hood and of the scarlet lining in that motor. He then thinks immediately of the speed of the car, and says " the peak of its speed " was so many miles an hour, and then speaks of " the life of the car " and notices that he talks of a car as if it were human.

From the fact of the dream picture of the vulva and the hood, with the wealth of other associations that give the picture of "red inside " and projecting lips and hood I should deduce that the memory of the actual cave which he visited with his mother also acts as a cover memory. I would deduce that there is projected on to the motor with its scarlet lined hood this same forgotten memory and that the peak of speed has the same significance as the projection in the genitals in the dream—it is the peak of the hood. I infer there is an actual repressed memory of seeing the genitals of someone much older than himself; of seeing them when he was very tiny and I infer this from both the car and the cave and going round the world in conjunction with the immense potency required. The peak, the hood, I interpret as the clitoris. The patient's sister is eight years older than himself. Considering the references made to his woman friend's voice, that is to sound, accent, sound of a man's voice, and considering that the reference to her is in connection with male impersonation, I deduce that at least when very tiny he saw her genitals, noticed the clitoris, and heard her urinate. But considering all the work in analysis we have done so far I believe in addition there was some babyhood situation in which he had a quite definite opportunity of seeing

(140)

his mother's genitals. I mean by this, some situation such as might occur by a child being laid on the floor on a blanket. It is the only explanation I have up to the present of understanding the special importance of certain lightings that this patient favours in making pictures, namely lighted from below. One more clue I have to the woman in the dream is that she is dark. His actual selection among women has been the blonde and golden-hair type. He has on previous occasions told me that his mother was dark-haired and that he has always correlated passion in woman with dark hair.

The next thing of importance is the evidence afforded of childhood masturbation. We have the recall of the dream in which he is told to button up and the fact that this dream is remembered in conjunction with the memory of being pinned in bed. This he says was to prevent his falling out of bed. In connection with this I correlate material from other analyses in which he has told me that he was pinned in bed because he was " so restless " and also that on occasions he has remarked that he can think of nothing so infuriating to a child as to be hampered in movement, restricted in any way, but he did not know why he felt so sure about this as he never remembered any time when he was not allowed freedom. From these references to " straps " and " being pinned in bed," one is justified in deducing some restriction of his movements in early childhood connected with masturbation, and that this early masturbation was in its phantasy content of the same nature as the present-day dream.

We can now proceed with further details. We

(141)

have two references to compulsion. The first is in connection with the " little " cough which in spite of effort he does involuntarily—a fact which is extremely distasteful to him. The other is the reference to the early boyhood compulsion of cutting straps, the cutting up of his sister's sandals. Very reluctantly he has admitted that this cutting was compulsively done. The point to notice in the reference to this compulsive aggressiveness is the sequence in which it occurs, namely straps, straps of a pram, refusal to think there was a pram, then the thought that there must have been a pram, then that there had been other children before him, and finally at that point he remembered that he had forgotten to send tickets to two new members of the Club.

This sequence gives us the right to interpret that his difficulty in remembering that there was a pram which he must have had and as he says " there were other children " was due to his not wanting his mother to have other children after himself, and further that his early aggression exhibited in " cutting " was definitely aggression towards the



possible and hated rivals. The present-day manifestation of this is to neglect to send tickets to admit new members. The childhood phantasy was to cut them up or cut them out.

We can make still further inferences. Immediately he mentioned the fact that he had forgotten to send these tickets of admission he said : " We have left undone those things we ought to have done " and he was reminded of the fact that quite recently a most unusual thing happened: he found his fly buttons were unfastened. The unconscious wish to exhibit his penis is implicit in this " forgetting,"

(142)

but taken in its setting in the sequence of references first to aggressiveness by the cutting, then to not sending tickets, the penis is unconsciously associated with phantasies of aggression. I am justified here by virtue of past analyses in linking up aggressive phantasies connected with the penis, not only with masturbation, but with bed-wetting, since the restlessness referred to which caused his being pinned in bed has also been spoken of in connection with bed-wetting on previous occasions. You will notice that by this reference to leaving his fly buttons undone he recalled a dream where a father-figure exhorted him to fasten up his buttons.

This leads me to a further inference. In speaking of the cough his first thought was of warning two lovers of his approach. He remembered warning in this way his brother and a girl friend when they were together. One knows what this warning will bring about before the younger brother gets into the room. The lovers will have put some distance between themselves. He will by his cough have separated them. To use his words: "Then they will not be embarrassed by my intrusion." Now again I am justified in my surmise concerning this extreme solicitude not to be embarrassing. Some time ago he attended a function at which the King and Queen were to be present. He came up to town in his car. He developed anxiety about this and for some time it was not clear what specific phantasy was the reason of it. It turned out to be this: " Suppose, not knowing exactly where he would park the car, suppose just at the moment the King and Queen were arriving he blocked the way with his ear and could not get it to move, and

(143)

so hindered the progress of the royal pair—a most embarrassing situation."

So that in the discreet cough before he enters the room we have the pale attenuated representation of an infantile situation in which he hindered the progress of the royal pair, not by discretion, not by immobility, but by sudden movement of his bowels, or by crying, which one infers was effectual in its purpose.

With regard to one specific detail in the dream, namely the projection which he thinks the woman is manœuvring to get hold of his penis, one is justified in going as far in interpretation as this: namely that in light of the aggressive phantasies that have been evinced the woman's genitals will be aggressive towards him.

Note the actual danger places :

- (1) the projection which is equivalent to a penis,
- (2) the vagina.

He will not trust his penis in the vagina, he will put in a finger. Moreover, the mouth and vagina have been equated through the association of " over-hanging lips " and in the reference to the longitudinal and cross-wise openings; hence we have here the phantasy of the vagina being like the mouth with teeth.

To interpret more than this would be to guess. The actual interpretations I have given arise directly out of the material of the hour either by direct association, or by noticing the setting of the thoughts in sequences, or by connection of the associations in this hour with those given in another.

This is the attempt to get the full significance of everything said.

I did not interpret to the patient as I have done here. I had to select from the whole what was the

(144)

most important thing to help towards bringing the repressed material into consciousness. I was guided in selection by the patient's need, namely his fear of aggressive bodily movements. The thing I selected first was the cough. I selected it because it was the one direct transference manifestation of a compulsive nature made during the hour which could in any way make a link with the repressed compulsive aggressive acts of childhood.

I referred to the fact that he had twice used the word " little " in describing his cough and said that by using this word he was under-estimating a phantasy connected with the cough. I referred then specifically to the dream and pointed out how the dream as a whole indicated immense power, great potency.

Then I directed his attention to the purpose of the cough in the direct reference to separating lovers and said some phantasy of that kind must now be unconsciously associated with myself. He had said that he would not bore me by a long recital. I then referred to the " King and Queen " incident and surmised that the omnipotent phantasy was rooted in early infancy where he had been able to stop or interrupt his parents.

After this I correlated the associations made to aggression and deduced that he had wished to prevent any more children being born; because there had been no more children born after him his aggressive phantasy of omnipotence had been reinforced by this fact, and thus further enhanced his dread of his mother, as a revenging person. I then affirmed my conviction of his actual sight of his mother's genitals and the projection on to them

(145)

of revenge phantasies which were to be correlated with the phantasies of aggression associated with his own penis as a biting and boring thing, and with the power of his water. All this I said was the significance of the masturbation which the dream represented.

Now I will indicate very briefly what were the outstanding features of the two following hours of analysis.

The next day the patient said that he had not coughed coming up the stairs, but that he had had a slight colicky pain. This led him to think of his attacks of diarrhoea in childhood and that with colic there is very often explosive flatus. "I wonder," he said, "if the cough really meant wind and diarrhoea?" I replied, "Now you have found its meaning for yourself." During this hour he was occupied by the problem of his difficulty in tennis in putting a shot just so that it should corner his opponent.

The following day he informed me that he had had a colicky pain on leaving the house the day before. Then he proceeded to tell me that he had been unable to use his car because certain repairs had not been finished. The garage man was so very good, so very kind; it was impossible to be angry with him. Still he would like to have his car. Not that the car was imperative for him at the moment; it was not a necessity, but he wanted it, he liked it.

At this juncture I drew a comparison between the kind and good garage man with whom he could not get angry and his father. This the patient said exactly expressed his feelings about his father in

(146)

memory. Then for once I was able to deal with the libidinal wishes, "not that the car was a necessity, but he wanted it." I have had to wait a long time for the chance to make this interpretation. Here at last libidinal desire was expressed. On the following day the patient had a confession to make. For the first time since he was a tiny boy he had wet the bed during sleep.

Thus in these three analytic hours the bodily manifestations in order were the cough, colic pains, and actual bed-wetting. With this last we had made the first real contact with the rivalry situation with his father in infancy.

In this hour I was able to speak convincingly of the father transference as evinced in the analysis, and the aggressive rival phantasies towards him that in infancy were expressed in bodily ways.

I missed a chance at one spot of asking for more information, an obvious omission, although with this patient I do not interrupt more than is necessary for progress. I refer to the element in the dream of "Czechoslovakia."

Finally you will understand why I said so little, why I interpolated few questions and those couched in almost monosyllables. The reason is given in his dream and his remark "The woman took the initiative. If the woman will only take the initiative then I am greatly helped," which means that his problem of infantile aggression is shelved again. To help this patient I must on occasions of this kind let him take the initiative as far as I can make it possible.

Two dreams in which definite father-figures appeared followed the one I have given. On the

(147)

tennis court one day in the week that followed this analytic hour an opponent who beat him began to tease him about his poor play. My patient got hold of his tormentor round his neck and held him playfully in a strangle grip and warned him never to tease him again. This is the first time since he was an adolescent that he has been able to touch a man in any kind of playful way at all—still less to make a demonstration of his physical strength.

(148)

Le rêve d'Ella SHARPE (2)

Nous étions restés la dernière fois au beau milieu de l'analyse de ce qu'Ella SHARPE appelle *le rêve singulier*, unique, auquel elle consacre un chapitre dans lequel se trouve converger la partie ascendante de *son livre*, puis ensuite les compléments qu'elle ajoute.

Son livre ayant l'originalité d'être un livre important sur les rêves, fait après une trentaine d'années d'expérience analytique générale - si nous considérons que ces séminaires d'Ella SHARPE représentent des expériences se référant aux trente années précédentes.

Ce rêve qui a fait l'objet d'une séance de son patient, est un rêve *extrêmement intéressant*, et les développements qu'elle donne, la connexion qu'elle établit...

non seulement entre ce qui est à proprement parler *associations* du rêve, voire *interprétations*, mais tout message de la séance dans son ensemble ...le mérite est à lui rendre de cela qui indique chez elle *une grande sensibilité de la direction*, du sens *de l'analyse*.

Il est d'autant plus frappant de voir que ce rêve dont je rappellerai les termes...

elle l'interprète, on le verra, ligne par ligne comme il convient de le faire ...elle l'interprète dans le sens d'un *désir lié au vœu d'omnipotence chez son patient*, nous verrons ceci en détail.

C'est justifié ou non, mais d'ores et déjà vous devez bien penser que si ce rêve peut nous intéresser, c'est ici dans ce biais par où j'essayais de vous montrer ce qu'il y a d'ambigu et de leurant dans cette notion unilatérale, ce que comporte ce vœu d'omnipotence, de possibilités, de perspectives de puissance, ce qu'on peut appeler le vœu névrotique.

Est-ce que c'est toujours de l'omnipotence du sujet qu'il s'agit ? J'ai introduit ici cette notion.

Il est bien évident que l'omnipotence dont il s'agit, qu'elle soit l'omnipotence du discours n'implique nullement que le sujet s'en sente le support et le dépositaire :  
s'il a affaire à l'omnipotence du discours, c'est par l'intermédiaire de l'Autre qu'il profère.

Ceci est oublié, tout particulièrement dans l'orientation qu'Ella SHARPE donne à son interprétation du rêve.

Et pour commencer par la fin, vous verrez comment nous n'arriverons probablement pas à boucler cela dans cette leçon, parce qu'un travail aussi élaboré soulève un monde... D'autant plus un monde, qu'on s'aperçoit en fin de compte que presque rien n'a été dit - encore que tous les jours, ce soit le terrain même sur lequel nous opérons.

Donc, je commence à indiquer ce qui va apparaître à la fin. Nous verrons en détail comment elle argumente son patient sur le sujet de son *vœu d'omnipotence*, et de son « *vœu d'omnipotence agressive* », souligne Ella SHARPE<sup>40</sup>.

C'est ce patient dont elle ne nous donne pas absolument toutes les coordonnées, mais qui se trouve avoir au premier plan des difficultés majeures dans sa profession - il est au barreau - difficultés dont le caractère névrotique est si évident qu'elle les définit d'une façon nuancée puisqu'elle précise qu'il ne s'agit pas tellement d'échec que d'une peur de trop bien réussir.

Elle avait souligné dans la modulation même de la définition du symptôme quelque chose qui méritait de nous retenir par le clivage, la subtilité évidente de la nuance ici introduite dans l'analyse.

---

40 Ella Sharpe Freeman, *Dream Analysis*, op. cit. : « *Agressive phantasy of omnipotence*. » p.145.

Le malade donc, qui a d'autres difficultés que celles qui se produisent dans son travail, qui a... elle-même le signale...des difficultés dans l'ensemble des rapports avec les autres sujets.

Rapports qui débordent *ses activités professionnelles*, qui peuvent tout spécialement s'exprimer dans *les jeux*, et nommément dans le jeu de tennis comme nous le verrons par les indications qu'elle nous donne à la suite sur quelques autres séances.

Elle indique la peine qu'il a à faire ce qui lui serait bien nécessaire au moment d'enlever un set, ou une partie, *to corner*, de coincer son adversaire, de l'acculer dans un coin du court pour renvoyer comme il est classique, sa balle dans un autre coin où il ne la rattrapera pas. C'est le type d'exemple des difficultés qu'a assurément ce patient.

Et ce ne sera pas un mince appui que des symptômes comme cela puissent être mis en valeur par l'analyste pour confirmer qu'il s'agit chez le patient d'une difficulté de manifester sa puissance, ou plus exactement son pouvoir.

Elle interviendra donc d'une certaine façon, se trouvera en somme, toute réjouie d'un certain nombre de réactions qui vont suivre, ce qui sera vraiment le moment sommet, où elle va pointer où est le désir au sens vraiment où nous le définissons.

On pourrait presque dire, pointer que ce qu'elle vise est justement ce que nous localisons dans une certaine référence par rapport à la demande. Vous le verrez, c'est tout à fait cela.

Seulement, ce désir, elle l'interprète d'une certaine façon dans le sens d'un conflit agressif, elle le met sur le plan d'une référence essentiellement et profondément duelle, du conflit imaginaire.

je montrerai aussi pourquoi c'est justifié qu'elle aborde les choses sous ce biais.

Seulement je pose ici la question :  
pouvons-nous considérer comme une sanction de  
l'opportunité de ce type d'interprétation,  
deux choses qu'elle va elle-même nous déclarer être :

La première...

suivant la première ébauche de son interprétation  
du type duel, du type interprétation de *l'agressivité*  
du sujet fondée sur un retour, sur un transfert  
du vœu *d'omnipotence*

...elle note cette chose effarante, frappante chez un  
sujet adulte, que le sujet lui apporte ce résultat  
que pour la première fois depuis des *temps immémoriaux*  
de son enfance : *il a pissé au lit !*

Nous reviendrons en détail là-dessus pour pointer où  
se pose problème.

Et dans les quelques jours qui auront suivi cette  
séance qu'elle choisit parce que le sujet rapporte un  
très beau rêve mais aussi un rêve qui a été un moment  
crucial de l'analyse, au tennis...

où précisément il se trouve avoir ces embarras  
bien connus de tous les joueurs de tennis qui  
peuvent avoir un peu l'occasion de s'observer  
sur la façon dont ils mettent en œuvre leurs  
capacités, et dont aussi leur échappe quelquefois  
ce qui est la dernière récompense *d'une supériorité*  
qu'ils connaissent mais qu'ils ne peuvent pas  
manifester

...ses partenaires habituels...

avec cette sensibilité à l'endroit des  
difficultés, des impasses inconscientes qui  
forment en fin de compte la trame de ce jeu des  
caractères, des façons dont s'imposent entre les  
sujets le ferraillement du dialogue, la  
taquinerie, la raillerie, la supériorité prise

...le raillent comme d'habitude à propos de la partie  
perdue et il se met assez en colère pour prendre son  
adversaire au kiki et le coincer dans un coin du  
court, lui intimant l'ordre de ne plus jamais  
recommencer cette sorte de plaisanterie.

Je ne dis pas que rien ne fonde la direction, l'ordre  
dans lequel Ella SHARPE poussait son interprétation.

Vous verrez que, sur la base de *la plus fine dissection* du matériel, les éléments dont elle s'est servie sont situés, sont avérés pour elle.

Nous essayerons de voir aussi quelles idées *a priori*, quelles idées préconçues, souvent fondées...

après tout, jamais une erreur ne s'engendre que d'un certain manque de vérité  
...fondées sur autre chose qu'elle ne *sait pas articuler*, encore qu'elle nous en donne...

c'est là le précieux de cette observation  
...les éléments de l'autre registre.  
Mais l'autre registre, elle ne songe pas à le manier.

Le centre, le point où elle va faire porter son interprétation, a un degré au-dessous de complexité. Vous verrez là ce que ce je veux dire, encore que je pense que j'en dise assez, que vous comprenez : en le mettant sur le plan de la rivalité imaginaire, du conflit de pouvoir, elle laisse de côté quelque chose dont il s'agit maintenant, en triant à proprement parler dans son texte même...

C'est son texte qui va nous montrer...

et je crois de façon éclatante  
...ce qu'elle laisse *perdre* et qui se manifeste...  
avec une cohérence telle !  
...être là ce dont il s'agit dans cette séance analysée et le rêve qui la centre, pour qu'évidemment nous essayions de voir si les catégories qui sont celles que je propose depuis longtemps et dont j'ai essayé de donner le repère...

*ce schéma topologique, ce graphe* dont nous nous servons  
...si nous n'arrivons pas tout de même à mieux centrer les choses.

Je rappelle qu'il s'agit d'un rêve où le patient fait un voyage avec sa femme autour du monde. Il va arriver en Tchécoslovaquie où toutes sortes de choses vont lui arriver.

Il souligne bien qu'il y a un monde de choses avant ce petit moment qu'il va raconter assez rapidement, car ce rêve n'occupe qu'une séance.

Ce sont seulement les associations qu'il donne...  
Ce rêve est très court à raconter.

Et parmi ces choses qui arrivent, il rencontre une femme sur une route qui lui rappelle celle-là même qu'il a décrite à son analyste deux fois déjà, où il se passait quelque chose, un :

« *sexuel play avec une femme devant une autre femme...* ».  
[sexual play with a woman in front of another woman.p.132]

Cela arrive encore, nous dit-il en marge dans ce rêve, et il reprend :

« *Cette fois c'est ma femme qui est là pendant que l'événement sexuel arrive. Cette femme que je rencontrais dans le rêve avait un aspect véritablement passionné, très passionné, et ceci me rappelle - dit-il - une femme que j'ai rencontrée au restaurant l'autre jour, très exactement la veille. Elle était noire et avait les lèvres très pleines, très rouges et avait ce même aspect passionné, il était évident que si je lui avais donné le moindre encouragement, elle aurait répondu à mes avances. Cela peut avoir stimulé le rêve. Et dans le rêve, la femme voulait la relation sexuelle avec moi, elle prenait l'initiative et comme vous le savez évidemment, c'est toujours ce qui m'aide beaucoup* ».

[This time my wife was there while the sexual event occurred. The woman I met was very passionate looking and I am reminded of a woman I saw in a restaurant yesterday. She was dark and had very full lips, very red and passionate looking, and it was obvious that had I given her any encouragement she would have responded. She must have stimulated the dream, I expect. In the dream the woman wanted intercourse with me and she took the initiative which as you know is a course which helps me a great deal. p.132-133]

Il répète en commentaire :

« Si la femme fait cela je suis grandement aidé.  
Dans le rêve *la femme effectivement était sur moi. C'est juste maintenant que j'y pense. Elle avait évidemment l'intention to put my penis in her body (de mettre mon pénis dans son corps). Je peux dire cela d'après les manœuvres qu'elle faisait. Je n'étais pas du tout d'accord, elle était si désappointée que je pensais que je devais la masturber* ».

[If the woman will do this I am greatly helped. In the dream the woman actually lay on top of me; that has only just come to my mind. She was evidently intending to put my penis in her body. I could tell that by the manœuvres she was making. I disagreed with this, but she was so disappointed I thought that I would masturbate her. p.133]

Tout de suite après, la remarque qui ne vaut vraiment qu'en anglais :

« *Cela sonne mal, tout à fait mal, cette façon d'utiliser le verbe masturbate d'une façon transitive. On peut simplement dire I masturbate...*

ce qui veut dire « *je me masturbe* »  
...et ceci est correct... ».

[It sounds quite wrong to use that verb transitively. One can say « I masturbated » and that is correct... p.133]



On verra dans la suite du texte un autre exemple qui montre bien que, lorsqu'on emploie *to masturbate*, il s'agit de « *se masturber* ». Ce caractère primitivement réfléchi du verbe est assez marqué pour qu'il fasse cette remarque à proprement parler de philologie, et ce n'est évidemment pas pour rien qu'il fait cela à ce moment-là.

Je l'ai dit, d'une certaine façon nous pouvons *compléter...*  
si nous voulons procéder comme nous  
l'avons fait pour le précédent rêve  
...*compléter* cette phrase de la façon suivante,  
en *complétant les signifiants éludés*, nous verrons que la suite  
nous le confirmera :

« *Elle était très désappointée* » de n'avoir pas mon pénis (ou de pénis), je pensais :

*She should masturbate* (et non pas *I should* <sup>41</sup>) : *Qu'elle se masturbe !*

Vous verrez dans la suite ce qui nous permet  
de compléter les choses ainsi.

À la suite de cela, nous avons une série d'*associations*,  
il n'y en a pas très long mais cela suffit amplement  
à nos méditations.

Il y en a presque trois pages et pour ne pas vous  
fatiguer, je ne les reprendrai qu'après avoir donné  
le dialogue avec le patient qui suit ce rêve.

Ella SHARPE a écrit ce chapitre à des *fins pédagogiques*.  
Elle fait le catalogue de ce que le patient  
lui a en somme apporté.

Elle saura montrer à ceux qu'elle enseigne sur quel  
matériel elle va faire son choix :

- premièrement sur *son interprétation* par devers elle,
- deuxièmement sur ce que, de cette interprétation,  
elle va transmettre au patient,

...signalant, insistant elle-même sur le fait que  
les deux choses sont loin de coïncider puisque  
ce qu'il y a à dire au patient n'est probablement pas  
tout ce qu'il y a à dire du sujet.

---

41 « ...but she was so disappointed I thought that I would masturbate her. » p.133.

De ce que le patient lui a fourni, il y a des choses bonnes à dire et d'autres à ne pas dire. Comme elle se trouve dans une position didactique, elle va d'abord faire le bilan de ce qu'on voit, de ce qu'on lit dans cette séance.

- La toux.

La dernière fois, je vous ai dit *ce dont il s'agissait* : il s'agit de cette « *petite toux* » que le patient a faite ce jour-là avant d'entrer à la séance.

Cette « *petite toux* » dont Ella SHARPE...

vu la façon dont ce patient se comporte,  
si *contenue, compassée*, si manifeste d'une *défense*  
dont elle-même sent très bien les défenses  
et les difficultés, dont elle est loin d'admettre  
au premier plan que ce soit une défense  
de l'ordre « *défense contre ses propres sentiments* »,

...voit quelque chose qui serait d'une présence plus immédiate que cette attitude où tout est réfléchi, où rien ne reflète.

Et c'est bien à cela que nous réfère cette « *petite toux* ». C'est une chose à laquelle d'autres ne se seraient peut-être pas arrêtés.

Si peu que ce soit, c'est quelque chose qui lui fait entendre l'annonce...

littéralement comme un rameau d'olivier  
...de je ne sais quelle décrue.

Et elle se dit « *Respectons cela !* ».

Or justement il se produit tout le contraire. C'est ce que le patient dit lui-même :  
*il fait un long discours* sur le sujet de cette « *petite toux* ».

Je l'ai indiqué la dernière fois et nous allons *revenir* sur la façon dont à la fois Ella SHARPE le comprend, et dont à notre sens, il faut le comprendre.

Voici en effet comment elle analyse elle-même ceci, à savoir ce qu'elle apprend du patient, venant à la suite de la « *petite toux* » ».

Car le sujet est loin d'amener tout de suite le rêve, c'est par une série d'associations qui lui sont venues à la suite de la remarque que lui-même a faite de cette toux :

- qu'elle lui a échappé,
- et que sans doute, elle veut dire quelque chose,
- qu'il s'était même dit que cette fois-ci il ne recommencerait pas, parce que ce n'est pas la première fois, que cela lui est déjà arrivé.

Après avoir monté cet escalier...

qu'elle ne l'entend pas monter  
tellement il est discret

...il a fait cette « *petite toux* » - lui-même emploie le terme - et il s'en interroge.

Nous allons maintenant reprendre ce qu'il a dit dans la perspective de la façon dont l'enregistre Ella SHARPE elle-même.

Elle fait le catalogue de ce qu'elle appelle « *Idées concernant le but d'une toux* ». Voici comment elle l'enregistre. Premièrement :

« *Cette petite toux apporte l'idée d'amants qui sont ensemble.* » [Brings thoughts of lovers being together. p.136]

Qu'est-ce qu'a dit le patient ? Le patient, après avoir parlé de sa toux et posé la question « *Quel but peut bien servir ceci ?* » [...] *but what possible purpose can be served by a little cough ...?* p.131 ] dit :

« *Oui! c'est une sorte de chose qu'on peut faire si on va entrer dans une chambre où deux amants sont ensemble. Si on approche on peut tousser un petit peu avec discrétion et par là leur faire savoir qu'ils vont être dérangés. J'ai fait cela, moi, par exemple .../ / ... quand mon frère était avec sa girl friend dans le salon. J'avais l'habitude de tousser un peu avant d'entrer de façon à ce que s'ils étaient en train de s'embrasser, ils pouvaient s'arrêter. .../ / ... car dans ce cas, ils ne se trouveraient quand même pas aussi embarrassés que si je les avais surpris en train de faire cela.* »

[Well, it is the kind of thing that one would do if one were going into a room where two lovers were together. If one were approaching such a place one might cough a little discreetly and so let them know they were going to be disturbed. I have done that myself when, for example .../ / ... my brother was with his girl in the drawing-room I would cough before I went in so that if they were embracing they could stop .../ / ... They would not then feel as embarrassed as if I had caught them doing it. p.131]

Cela n'est pas rien que de souligner, à ce propos donc, que premièrement la toux, le patient l'a manifestée, et nous nous en doutons parce que toute la suite nous l'a développé, la toux est un message.

Mais notons tout de suite ceci...

qui déjà dans la façon dont Ella SHARPE  
analyse les choses, apparaît  
...c'est qu'elle ne *saisit pas*, qu'elle ne met pas *en relief*...

cela peut paraître un peu pointilleux,  
un peu minutieux comme remarque, mais néanmoins  
vous verrez que cet ordre de remarques  
que je vais introduire, c'est à partir de là  
que tout le reste s'ensuit, à savoir ce que  
j'ai appelé la chute de niveau qui marquera  
l'interprétation d'Ella SHARPE

...que, si la toux est un message, il est évident...  
il ressort du texte même d'Ella SHARPE  
...que ce qui est important à relever, c'est que  
le sujet n'ait pas simplement toussé, mais justement...  
c'est elle qui le souligne  
à sa plus grande surprise  
...c'est que le sujet vient dire : « *C'est un message* ».

[One would think some purpose is served by it... p131]

Ceci elle l'élide, car elle signale dans le catalogue  
de son tableau de chasse - nous n'en sommes pas  
encore à ce qu'elle va choisir et qui va d'abord  
dépendre de ce qu'elle aura reconnu...

Or il est clair qu'elle élide ceci qu'elle-même  
nous a expliqué, ceci que premièrement :  
il y a la toux sans aucun doute, mais que le sujet...  
c'est là le point important sur cette  
*toux-message*, si *message* elle est

...en parle en disant « *Quel est son but ? Qu'est-ce qu'elle annonce ?* ».  
Le sujet exactement commence par dire de cette toux,  
il le dit littéralement : « *C'est un message* ».  
Il la signale comme message. Et plus encore, dans  
cette dimension où il annonce que c'est un message,  
il pose une question « *Quel est le but de ce message ?* »

[... what possible purpose can be served by a little cough... p131]

Cette articulation, cette définition que nous essayons de donner de ce qui se passe dans l'analyse... en n'oubliant pas la trame structurale ...de ce qui repose sur le fait que ce qui se passe dans l'analyse c'est avant tout un discours, ici sans procédé d'aucun raffinement spécial d'être désarticulé, analysé à proprement parler.

Et on va voir quelle en est l'importance.

je dirai même que, jusqu'à un certain point, nous pouvons dès maintenant commencer de nous repérer sur notre graphe.

Quand il pose cette question « *Qu'est-ce que c'est que cette toux ?* », c'est une question au second degré sur l'événement. C'est une question qu'il pose à partir de l'Autre, puisque aussi bien, c'est dans la mesure où il est en analyse qu'il commence à la poser, qu'il en est, je dirais, à cette occasion...

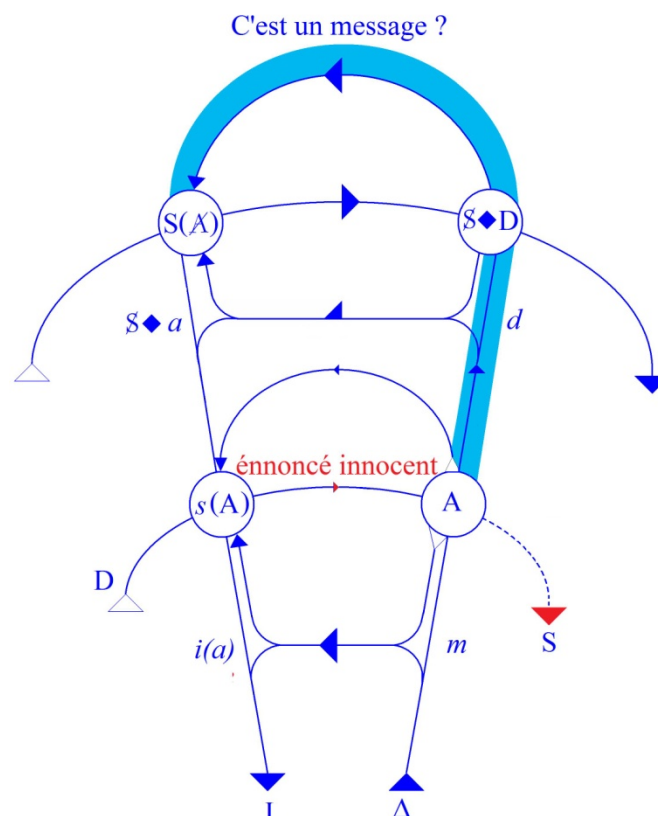
on le voit à la surprise d'Ella SHARPE ...bien plus loin qu'elle-même ne l'imagine, à peu près à la façon dont les parents sont toujours en retard sur le sujet de ce que les enfants comprennent et ne comprennent pas.

Ici, l'analyste est en retard sur le fait que le patient a depuis longtemps pigé le truc, c'est-à-dire qu'il s'agit de s'interroger sur les symptômes de ce qui se passe [dans ?] l'analyse, de la moindre anicroche qui est là posant une question.

Bref, cette question à propos de « *C'est un message* », elle est bien là, avec sa forme d'interrogation, dans la partie supérieure du graphe...

Je vous mets la partie inférieure pour vous permettre de vous repérer là où nous sommes ...elle est justement dans cette partie que j'ai définie à un autre propos en disant que c'était au niveau du discours de l'Autre, ici, pour autant que c'est bien *le discours analytique* dans lequel entre le sujet.

Et c'est une question - littéralement ! - concernant l'Autre qui est en lui, concernant son inconscient.



C'est à ce niveau d'articulation qui est toujours *en instance* dans chaque sujet pour autant que le sujet se demande « *Mais qu'est-ce qu'il veut ?* » mais qui ici, ne fait aucune espèce de doute dans sa distinction du premier plan verbal de *l'énoncé innocent*, pour autant que cela n'est pas un *énoncé innocent* qui est fait à l'intérieur de l'analyse.

Et qu'ici, le lieu où pointe cette interrogation est bien celui où nous plaçons ce qui doit être finalement « *le schibboleth* » de l'analyse...

à savoir *le signifiant de l'Autre*  
...mais qui est précisément ce qui au névrosé est *voilé*.

Et *voilé* pour autant justement qu'il ne connaît pas cette incidence du *signifiant de l'Autre*, et que, dans cette occasion, non seulement il le reconnaît, mais que ce sur quoi il l'interroge, loin d'être la réponse, c'est l'interrogation, c'est effectivement :

« *Qu'est-ce que c'est que ce signifiant de l'Autre en moi ?* »

Pour tout dire, disons au départ de notre exposé qu'il est loin - et pour cause ! - d'avoir reconnu le pouvoir, de pouvoir reconnaître ceci que l'Autre, pas plus que lui soit châtré.

Pour l'instant simplement, il s'interroge...  
de cette innocence ou ignorance docte qui  
est constituée par le fait d'être en analyse  
...sur ceci :  
qu'est-ce que ce signifiant, en tant qu'il est  
signifiant de quelque chose dans mon inconscient,  
il est signifiant de l'Autre ?

Ceci est éliminé dans le progrès d'Ella SHARPE.  
Ce qu'elle va énumérer, ce sont « *les idées concernant la toux* »,  
c'est ainsi qu'elle prend les choses. Bien sûr, ce  
sont des « *idées concernant la toux* », mais ce sont des idées  
qui, déjà, en disent beaucoup plus qu'une simple  
chaîne linéaire d'idées qui, nous le savons,  
est repérée ici nommément sur notre graphe.  
C'est à savoir que déjà quelque chose s'ébauche.

Elle nous dit :

« *Qu'est-ce qu'elle apporte, cette petite toux ? Elle apporte d'abord l'idée d'amants ensemble.* »

Je vous ai lu ce qu'a dit le patient.  
Qu'est-ce qu'il a dit ?

Il a dit quelque chose qui ne me semble pas pouvoir  
en aucune manière se résumer de *cette façon*, à savoir que  
ceci apporte « *L'idée d'amants ensemble* ».

Il me semble qu'à l'ouïr, l'idée qu'il apporte,  
c'est le quelqu'un qui arrive *en tiers* auprès de ces  
amants qui sont ensemble.

Il arrive *en tiers*, pas de n'importe quelle façon,  
puisque'il s'arrange pour ne pas arriver en tiers  
de façon trop gênante.

En d'autres termes, il est tout à fait important,  
dès le premier abord, de pointer que s'il y a trois  
personnages, leur mise *ensemble* comporte des variations  
dans le temps et des variations cohérentes, à savoir  
qu'ils sont ensemble tant que le tiers est dehors.  
Quand le tiers est entré, ils ne le sont plus,  
cela saute aux yeux.

Dites-vous bien que s'il fallait...

comme il va nous falloir, deux séminaires  
pour couvrir la matière que nous apporte  
ce rêve et son interprétation

...une semaine de méditation pour venir au bout de  
ce que le patient nous apporte, l'analyse pourrait  
paraître quelque chose d'insurmontable, surtout  
parce que les choses ne manqueront pas de se gonfler  
et nous serons rapidement débordés.

Mais en réalité, ceci n'est pas du tout une objection  
valable pour la bonne raison que, jusqu'à un certain  
degré, dans *ce schéma qui se dessine déjà* à savoir que :

- quand le tiers est dehors, *les deux sont ensemble,*
- et que quand le tiers est à l'intérieur,  
*les deux ne sont plus ensemble,*

...je ne dis pas que le tout de ce que nous allons voir  
à ce propos est déjà là car ce serait un peu simple.

Mais nous allons voir ceci se développer, s'enrichir,  
et pour tout dire, s'involver dans soi-même comme un  
*leitmotiv* indéfiniment reproduit et s'enrichissant en  
tous points de la trame, constituer toute la texture  
d'ensemble. Et vous allez voir laquelle.

Qu'est-ce qu'Ella SHARPE pointe ensuite comme étant  
la suite de la toux ?

a) Il a abordé des « *idées concernant les amants qui sont ensemble* ».

b) « *Rejet d'une fantaisie sexuelle concernant l'analyste* ».

Est-ce là quelque chose qui rende compte de ce que  
le patient a apporté ?

L'analyste lui a posé la question :

« *Et alors, cette toux, avant d'entrer ici ?* »

[And why cough before coming in here ? p.131]



Juste après qu'il a expliqué à quoi cela servirait si c'était des amants qui étaient à l'intérieur, il dit :

« C'est absurde, parce que naturellement je n'ai pas de raison de me demander... je n'aurais pas été prié de monter ici s'il y avait quelqu'un, et puis je ne pense pas du tout à vous de cette façon. Il n'y a aucune espèce de raison à celle-là. Ceci me rappelle un fantasme que j'ai eu dans une chambre où je n'aurais pas dû être... »

[That is absurd, because naturally I should not be asked to come up if someone were here, and I do not think of you in that way at all. There is no need for a cough at all that I can see. It has, however, reminded me of a phantasy I had of being in a room where I ought not to be... p.131-132]

C'est là que s'arrête ce que vise Ella SHARPE.

Pouvons-nous dire qu'il y ait ici :

« rejet d'une fantaisie sexuelle concernant l'analyste » ?

Il semble qu'il n'y ait pas absolument rejet mais qu'il y a plutôt admission, *admission détournée certes*, admission par les associations qui vont suivre.

On ne peut pas dire que dans la proposition de l'analyste concernant ce sujet, le sujet :

- rejette purement et simplement,
- soit dans une *position de* pure et simple *négation*.

Cela paraît au contraire très typiquement le type de l'interprétation opportune, puisque cela va entraîner tout ce qui va suivre et que nous allons voir.

Or justement, cette question de « *la fantaisie sexuelle* » qui est en cause à l'occasion de cette entrée dans le bureau de l'analyste où l'analyste est *censée être seule*, est quelque chose qui est bien en effet ce qui est en question et dont je crois qu'il va vous apparaître assez vite qu'il n'est pas besoin d'être grand clerc pour l'éclairer.

c) Le troisième élément que nous apportent *les associations* est, nous dit Ella SHARPE :

« Le fantasme d'être où il ne doit pas être et aboyant comme un chien pour dépister... ».

[Phantasy of being where he ought not to be, and barking like a dog to put people off the scent. p.136]

C'est une expression métaphorique qui se trouve dans le texte anglais, « *to put... off the scent* » [lancer quelqu'un sur une mauvaise piste].

Il n'est jamais vain qu'une métaphore soit employée plutôt qu'une autre, mais ici il n'est pas trace de « *scent* » dans ce que nous dit le patient, que ce soit *refoulé* ou *pas*, nous n'avons aucune raison de le trancher.

Je dis cela parce que le « *scent* » est « *la joie des dimanches* » de certaines formes d'analyse...  
Contentons-nous ici de ce qu'en dit le patient.

À propos de l'interrogation que lui a portée l'analyste, il lui dit :

« *Cela me fait souvenir de cette fantaisie que j'ai eue d'être dans une chambre où en effet...  
ceci est conforme à ce que « surmise » l'analyste  
...je n'ai pas de raison d'être...  
plus exactement :  
« où je ne devais pas être. ...//... en sorte que quelqu'un peut penser... »*

La structure est :

- double,
- de référence à la subjectivité de l'autre,
- et absolument constante.

C'est là-dessus que je vais mettre l'accent car il s'agit de cela sans cesse, et c'est *ici et uniquement là*, que nous pouvons centrer où est le désir.  
C'est cela qui est tout le temps éludé dans le compte-rendu qu'en fait Ella SHARPE et dans la façon dont elle va tenir compte des différentes incidences tendanciellles.

Il dit donc « *Je pense que quelqu'un peut penser... »*.  
[...and thinking someone might think...]

« *...j'ai eu cette fantaisie ...//... de penser que quelqu'un pouvait penser que j'étais là et alors je pensais que pour empêcher quelqu'un d'entrer et me trouver, je pourrais aboyer comme un chien. Ceci déguiserait ma présence. Someone pourrait alors dire « Oh, c'est seulement un chien, il n'y a qu'un chien ici. »*

[...a phantasy I had ...//... and thinking someone might think I was there, and then I thought to prevent anyone from coming in and finding me there I would bark like a dog. That would disguise my presence. The "someone" would then say, "Oh, it's only a dog in there." p.132 ]

Le caractère paradoxal de cette fantaisie du sujet appelle très probablement...

il dit lui-même que les souvenirs sont  
d'une enfance tardive, d'une adolescence  
...le caractère peu cohérent, voire absurde de certains  
fantasmes, n'en est pas moins perçu avec toute  
sa valeur, c'est-à-dire comme ayant du prix  
et retenu comme tel par l'analyste.

Donc elle nous dit, dans la suite des idées qui  
lui viennent, associatives :

« *C'est un fantasme d'être là où il ne devrait pas être, et pour dé-pister, d'aboyer comme un chien.* » .  
[Phantasy of being where he ought not to be, and barking like a dog to put people off the scent. p.136]

La chose est juste, à ceci près que s'il s' imagine  
être là où il ne devrait pas être, le but du *fantasme*,  
le sens du fantasme, le contenu évident du fantasme  
est de montrer qu'il n'est pas là où il est.

C'est l'autre phase !

Phase très importante parce que, nous allons le voir,  
c'est ce qui va être la caractéristique, la structure  
même de toute *affirmation subjective* de la part de ce patient.

Et que *trancher dans le vif dans des conditions semblables...*

en lui disant qu'il est en tel point  
d'où il a voulu tuer son semblable,  
dont c'est le retour et la revanche  
...est quelque chose qui *est assurément prendre parti*  
et *prendre parti* dans des conditions où les chances  
à la fois d'erreur et de succès, c'est-à-dire  
de faire effectivement adopter par le patient  
d'une façon subjective ce sur quoi vous tranchez,  
sont là particulièrement évidentes.  
Et c'est ce qui fait l'intérêt de ce texte.

Si d'autre part, nous pouvons voir que c'est là *mettre*  
*en évidence* ce qui s'annonce ici dans sa structure,  
à savoir ce que veut dire ce qui apparaît déjà dans  
le fantasme, à savoir qu'il n'est pas là où il est,  
nous allons voir le sens que cela a peut-être.  
Peut-être cela peut-il nous conduire aussi,  
nous allons le voir, à une toute autre *interprétation*.

Quoi qu'il en soit, il ne prend pas n'importe quel « *moi* » pour se faire ne pas être là où il est. Il est trop clair, bien entendu, que du point de vue de la réalité, ce fantasme est insoutenable, et que se mettre à aboyer comme un chien dans une chambre où on ne doit pas être, n'est pas la meilleure façon d'échapper à l'attention.

Laissons de côté bien entendu, cette phrase qui n'a de valeur que pour nous faire remarquer que nous sommes non pas dans le compréhensible mais dans la structure imaginaire, qu'après tout on entend des choses comme ça en cours de séance, et on se contente après coup de croire qu'on comprend puisque le malade a l'air de comprendre.

Je vous l'ai dit, ce qui est le propre de tout *affect*, de toute cette marge, cet accompagnement, ces bordures du discours intérieur...

    tout au moins spécialement tel que nous pouvons  
    le reconstituer quand nous avons le sentiment  
    que ce discours n'est justement pas un discours  
    si continu qu'on le croit

...c'est que la continuité est un effet, et *principalement* par le moyen de l'*affect*. À savoir que moins les affects sont motivés, plus - c'est une loi - ils apparaissent pour le sujet compréhensibles...

Ce n'est pas - pour nous - une raison pour le suivre et c'est pour cela que la remarque que j'ai faite là, tout aussi évidente qu'elle puisse paraître, a tout de même sa portée.

Ce qu'il s'agit d'analyser c'est le fantasme, sans le comprendre, c'est-à-dire en y retrouvant la structure qu'il révèle.

*Or qu'est ce que cela veut dire, ce fantasme ?*

De même que tout à l'heure l'important était de voir que le sujet nous disait à propos de sa toux :

« *c'est un message* », il importe de s'apercevoir que ce fantasme n'a vraiment aucun sens du caractère totalement irréel de son efficacité éventuelle. C'est que *le sujet* en aboyant dit simplement « *c'est un chien* ».

Là aussi il se fait *autre* mais ce n'est pas la question, il ne se demande pas quel est ce *signifiant de l'Autre* en lui. Là il fait un fantasme et, cela est quand même assez précieux quand cela nous vient pour que nous nous apercevions de ce qu'on nous donne, il se fait *autre* à l'aide de quoi ?

D'un signifiant précisément.

L'abolement ici, c'est le signifiant de ce qu'il n'est pas : il n'est pas un chien mais grâce à ce signifiant, pour le fantasme, le résultat est parfaitement obtenu, il est *autre* que ce qu'il est.

je vais vous demander ici...

car nous n'avons pas épuisé ce qui s'est apporté en simple association de la toux, il y a un quatrième élément que nous verrons tout à l'heure et à propos de ceci à savoir, en cette occasion, la fonction du signifiant dans le fantasme, car là c'est clair que le sujet se considère comme suffisamment couvert par cet *abolement fantasmatique* ...de faire une parenthèse.

Ce n'est plus du rêve que je vous parle, mais de telle petite remarque clinique élémentaire. À la fin d'une communication scientifique récente, j'y ai fait allusion, que j'avais cela à vous apporter ici. Il faut bien dire que dans une matière si abondante, ce qu'il y aurait à enseigner est tellement démesuré par rapport à ce qui s'enseigne, c'est-à-dire à ce qui se rabâche, que vraiment certains jours je me sens moi-même ridiculement écrasé par la tâche que j'ai entreprise.

Prenons ce « *c'est un chien* ».

Je veux attirer votre attention sur quelque chose concernant la psychologie de l'enfant, ce qu'on appelle la psychologie génétique. On essaie...

cet enfant qu'on veut comprendre ...de faire avec lui cette *psychologie* que l'on appelle *génétique* et qui consiste à se demander comment le cher petit qui est si bête, commence d'acquérir ses idées.

Et alors on se demande comment l'enfant procède.  
Son monde serait primitivement auto-érotique,  
les objets ne viendraient que plus tard.  
J'espère - Dieu merci ! - que vous avez tous,  
sinon directement l'expérience de l'enfant,  
du moins assez de patients qui peuvent vous raconter  
l'histoire de leur petit enfant pour voir qu'il n'y a  
rien de plus intéressé aux objets, aux reflets des  
objets qu'un tout petit enfant.  
Laissons cela de côté.

Il s'agit pour l'instant de nous apercevoir comment  
entre en jeu chez lui l'opération du signifiant.  
Je dis que nous pouvons voir chez l'enfant, *à la source...*  
à l'origine de sa prise sur le monde qui s'offre  
à lui et qui est avant tout un monde de langage,  
un monde où les gens lui parlent, ce qui est  
évidemment un affrontement assez stupéfiant  
...comment il va entrer dans ce monde.

J'ai déjà fait allusion à ceci que peuvent remarquer  
les gens, à condition d'avoir simplement l'oreille  
attentive et de ne pas trouver comme forcément  
confirmées les idées préconçues avec lesquelles  
ils peuvent entrer dans l'abord de l'enfant.

Un ami me faisait récemment remarquer que lui-même  
ayant pris le parti de vouloir garder son enfant  
auquel il consacre beaucoup de temps, il ne lui avait  
jamais parlé du chien que comme *le chien*.  
Et il n'avait pas manqué d'être un peu surpris  
du fait que l'enfant, qui avait parfaitement repéré  
ce qui était nommé par la nomination primitive  
de l'adulte, se mit à l'appeler un « *ouah-ouah* ».

D'autres personnes...

qui peuvent à l'occasion me parler d'une façon,  
je ne dirais pas directement éclairée par  
les plans d'enquête que je leur donne,  
mais seulement du fait de mon enseignement  
...m'ont fait remarquer cette autre chose, que non  
seulement l'enfant borne à la désignation du chien ce  
« *ouah-ouah* » qui est quelque chose qui est choisi dans  
le chien primitivement entre tous ses caractères.

Et comment s'en étonner, car l'enfant ne va pas évidemment commencer déjà à le qualifier, son chien, mais bien avant de pouvoir avoir le maniement d'aucune espèce d'attribut, il commence à faire entrer en jeu ce qu'il peut en dire, à savoir ce comme quoi l'animal se présente comme produisant lui-même un *signe* - qui n'est pas un signifiant.

Mais remarquez qu'ici c'est par l'abord, par la faveur que lui présente ceci qu'il y a dans ce qui se manifeste, la présence précisément d'un animal, quelque chose qui est assez isolé pour en fournir le matériel, quelque chose qui est déjà émission laryngée, que l'enfant prend cet élément, comme quoi?

Comme quelque chose qui...

    puisque cela remplace *le chien*  
...qu'il a déjà parfaitement compris et entendu au point de pouvoir aussi bien diriger son regard vers le chien quand on nomme ce chien que vers une image de ce chien lorsqu'on dit *chien*, et le remplace par un « *ouah-ouah* », ce qui est faire la première métaphore. En quoi c'est là que nous voyons s'amorcer, et de la façon qui est la plus conforme à la vraie genèse du langage, l'opération prédicative.

On a remarqué que dans les formes primitives du langage, ce qui joue comme fonction d'adjectif, ce sont des métaphores.

Cela est confirmé ici chez le sujet, à ceci près que nous ne nous trouvons pas là devant quelque mystérieuse opération primitive de l'esprit, mais devant une nécessité structurale du langage qui veut que, *pour que quelque chose s'engendre dans l'ordre du signifié, il faut qu'il y ait substitution d'un signifiant à un autre signifiant*.

Vous me direz : « *Qu'est-ce que vous en savez ?* ».

Je veux dire :

« *Pourquoi affirmez-vous que ce qui est essentiel, c'est la substitution de « ouah-ouah » à chien ?* »

Premièrement je vous dirai qu'il est d'observation courante...

et elle m'a été rapportée  
il n'y a pas si longtemps  
...qu'à partir du moment où l'enfant a su appeler  
« ouah-ouah » un chien, il appellera « ouah-ouah » un tas  
de choses qui n'ont absolument rien à faire avec un  
chien, montrant donc tout de suite par là que ce dont  
il s'agit, c'est bien effectivement de *la transformation  
du signe en signifiant* qu'on met à l'épreuve de toutes sortes  
de *substitutions* par rapport à ce qui, à ce moment-là,  
n'a pas plus d'importance, que ce soient d'autres  
signifiants ou des unités du réel.

Car ce dont il s'agit, c'est de mettre à l'épreuve  
le pouvoir du signifiant.

La pointe de cela est marquée dans ce moment décisif  
où l'enfant...

c'est de cela que je fais la remarque à la fin  
de la communication scientifique dont je parlais  
...déclare avec la plus grande autorité et la plus  
grande insistance :  
« *le chien fait miaou* » ou « *le chat fait ouah-ouah* ».

Pointe absolument décisive car c'est à ce moment-là  
que la primitive métaphore qui est constituée  
purement et simplement par *la substitution signifiante*...

par l'exercice de la *substitution signifiante*  
...engendre la catégorie de la qualification.

Entendez-moi bien, nous pouvons à l'occasion  
formaliser si vous voulez cela, et dire que le pas,  
le progrès qui est accompli consiste en ceci :

- que d'abord une chaîne monolinéaire est établie  
qui dit : « *le chien = ouah-ouah* »,
- que ce dont il s'agit, et ce qui est démontré  
de la façon la plus évidente par le fait que  
l'enfant superpose, combine une chaîne à l'autre,  
c'est qu'il est venu faire se croiser par rapport  
à la chaîne : « *le chien fait ouah-ouah* », la chaîne :  
« *le chat fait miaou* »,



- qu'en substituant le « *miaou* » au « *ouah-ouah* », il va faire entrer en jeu la possibilité du croisement d'une chaîne avec une autre, c'est-à-dire d'une redivision de chacune des chaînes en deux parties, ce qui provisoirement sera fixe et ce qui, non moins provisoirement, sera mobile, c'est-à-dire de quelque chose qui restera d'une chaîne autour de quoi tournera ce qui peut s'échanger.

$$\frac{S' . S}{S . S'} \quad \begin{array}{l} \text{(chien " ouah- ouah ")} \\ \text{(chat " miaou ")} \end{array}$$

En d'autres termes, c'est uniquement *à partir du moment* où s'est associé le *S'* du chat en tant qu'il est signifié par ce signe, avec le *S*, le « *ouah-ouah* » signifiant du chien, et que ceci suppose qu'en dessous...

et pour commencer, il n'y a pas d'en dessous...l'enfant lie les deux lignes à savoir que le signifié du « *ouah-ouah* », le chien, fait *S'* le « *miaou* », signifiant du chat.

Seulement *à partir du moment* où cet exercice a été accompli et l'importance que l'enfant donne à cet exercice est tout à fait évidente et démontrée par ceci que, si les parents ont la maladresse d'intervenir, de le reprendre, de le réprimander ou le gourmander pour dire de pareilles bêtises, l'enfant a des réactions émotionnelles très vives...

il pleure pour tout dire...car lui sait bien ce qu'il est en train de faire, contrairement aux adultes qui croient qu'il bêtifie.

Car c'est uniquement à partir de ce moment-là et selon la formulation que j'ai donnée de *la métaphore* qui consiste très essentiellement en ceci : c'est que *quelque chose* au niveau de *la ligne supérieure* s'est déplacé, s'est élidé par rapport à *quelque chose* qui, dans la ligne inférieure du signifié, s'est aussi déplacé.

C'est en d'autres termes, pour autant que du point de vue du *graphe*, à partir du moment où ce jeu a été introduit...

le « *ouah-ouah* » peut être élidé et vient dans les dessous de l'énonciation concernant le chien ...que cette énonciation devient proprement une énonciation signifiante et non pas simple connexion imitative par rapport à la réalité.

Le chien, qu'il soit indiqué ou qu'il soit nommé, cela revient au même. Mais littéralement le fait que, quand la qualification, l'attribution d'une qualité du chien lui est donnée, cela n'est pas sur la même ligne, c'est sur celle de la qualité comme telle : il y a ceux qui font « *ouah-ouah* », il y a ceux qui font « *miaou* », et tous ceux qui feront les autres bruits sont ici impliqués dans la verticalité, dans la hauteur, pour que commence à naître de la métaphore, la dimension de l'adjectif.

Vous savez, ce n'est pas d'hier que ces choses-là ont été vues !

DARWIN s'en était occupé déjà.

Seulement, faute d'appareil linguistique, les choses sont restées pour lui très problématiques.

Mais c'est un phénomène si général, si essentiel, si fonctionnellement dominant dans le développement de l'enfant, que même DARWIN...

qui était plutôt porté vers les explications naturalistes ...n'avait quand même pas manqué d'être frappé de ceci : il était quand même bien drôle qu'un enfant qui avait une astuce déjà remarquable qui lui permettait d'isoler du canard le « *couac* »...

c'est ainsi que dans le texte de DARWIN, le cri du canard, repris par l'enfant est phonétisé ...que ce « *couac* » est par lui reporté sur toute une série d'objets dont l'homogénéité générique va être suffisamment remarquée par le fait que si mon souvenir est bon, il y avait parmi ces objets du *vin* et un *sou*. Je ne sais pas très bien ce que ce terme « *sou* » désigne, s'il désigne un *penny* ou autre chose.

Je n'ai pas vérifié ce que cela voulait dire au temps de DARWIN, mais c'était une *pièce de monnaie* car DARWIN, dans son embarras, ne manque pas de remarquer que cette *pièce de monnaie* était marquée au coin d'un *aigle*.

Il peut paraître que l'explication qui unifierait le rapport du « *couac* » à l'espèce volatile en général sous prétexte qu'une image aussi ambiguë que celle d'un aigle aux ailes déployées sur une *pièce de monnaie* puisse être quelque chose que nous puissions considérer comme devant être homogénéisé par un enfant à son aperception du canard.

Évidemment, celle du vin, du liquide, ferait encore problème. Peut-être simplement pouvons nous penser qu'il y a quelque rapport entre le vin, quelque chose qui serait, disons, d'élément liquide pour autant que le canard y barbote.

Nous voyons qu'en tous les cas, ce dont il s'agit est une fois de plus bien plus désigné comme marqué par le travers de l'élément signifiant comme tel.

Ici, admettons-le dans la contiguïté de la perception si nous voulons admettre en effet que c'est de la qualité liquide qu'il s'agit lorsque l'enfant y applique le « *couac* » du canard.

Vous voyez bien que c'est en tous cas dans le registre de *la chaîne signifiante* que nous pouvons appréhender ce qui se fonde, chez l'enfant, de fondamental dans son appréhension du monde, comme monde structuré par *la parole*.

Cela n'est pas non plus qu'il cherche le sens ni l'essence des oiseaux, du fluide ou des sous... C'est que littéralement, il les trouve par l'exercice du *non-sens*.

Car en fin de compte, si nous avons le temps, nous nous poserons des questions sur ce qui est techniquement le *non-sens*, je veux dire dans la langue anglaise le *nonsense*. C'est précisément un genre.

La langue anglaise a deux exemples éminents de *nonsense*, très nommément :

- Edward LEAR<sup>42</sup>, auteur des *Nonsenses* qu'il a défini comme tels,
- et Lewis CARROLL<sup>43</sup> dont je pense que vous connaissez au moins *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles*.

Je dois dire que si j'avais quelque chose à *conseiller* comme livre d'introduction à ce qui doit être un psychiatre ou un psychanalyste d'enfants, plutôt que n'importe lequel des livres de M. PIAGET, je lui conseillerais de commencer par lire *Alice au pays des merveilles*.

Car il saisirait effectivement cette chose dont j'ai les meilleures raisons de penser...  
étant donné ce qu'on sait de Lewis CARROLL  
...que c'est quelque chose qui repose sur la profonde expérience du *jeu d'esprit* de l'enfant et qui effectivement nous montre la valeur, l'incidence, la dimension du jeu de *nonsense* comme tel.

Je ne peux ici qu'amorcer cette indication.  
Je l'ai amorcée en manière de parenthèse et à propos du « *c'est un chien* » de notre sujet.

Je veux dire de la façon formulée, signifiante dont il convient d'interpréter ce qui ici s'ébauche de fantasma et dont, à tout le moins, vous repérerez ici je crois facilement le titre aux termes du *fantasme*.  
Je veux dire dans ce *fantasme* « *C'est un chien, ce n'est qu'un chien* ».

Vous retrouverez ce que je vous ai donné être la formule du fantasme : § ◇ a.  
À savoir que ce que le sujet paraît élider, ce n'est pas lui pour autant qu'il y a là un autre, un autre imaginaire : (a).

Première indication de la convenance de ce *schéma* pour vous faire repérer la validité du *fantasme* comme tel.

---

42 Edward Lear : *Nonsense*, éd. Ombres 1998, bilingue Coll. Petite bibliothèque Ombres.

43 Lewis Carroll : [Alice's Adventures in Wonderland](#) ; [Les Aventures d'Alice au pays des merveilles](#), 1970, Aubier-Flammarion.

d) J'arrive au quatrième élément associatif que nous donne à cette occasion Ella SHARPE :

« *Un chien encore apporté à la mémoire sous cette forme d'un chien qui se masturbe.* » .

[ *Dog again brought memory of masturbating a dog. p.136* ]

Emploi naturellement intransitif :

il s'agit d'un chien qui se masturbe, comme le patient l'a raconté, à savoir que comme tout de suite après, le schéma :

- (*Analyst*) « *A dog ?* », *un chien ?*

- (*Patient*) « *Ceci me rappelle un chien qui se frottait contre ma jambe, réellement, se masturbant lui-même, avec grand-honte de vous en parler parce que je ne l'ai pas arrêté, je l'ai laissé continuer et quelqu'un pourrait être entré à ce moment-là.* »

[*That reminds me of a dog rubbing himself against my leg, really masturbating himself. I'm ashamed to tell you because I did not stop him. I let him go on and someone might have come in. p.132*]

Est-ce que la connotation de la chose comme un élément à mettre à la suite de la chaîne par l'analyste à savoir « *souvenir d'un chien qui se masturbe* » est quelque chose qui doive ici complètement nous satisfaire ?

je crois que non. Parce que cet élément nous permet d'avancer encore un peu plus loin, dans ce dont il s'agit dans ce *message* apportant le rêve.

Et pour vous montrer la première boucle qui a été parcourue par les associations du patient, et vous montrer là où elle est, je dirai que rien n'est plus évident dans cette occasion que la ligne associative.

C'est précisément celle que je vous dessine ici en pointillé, pour autant qu'elle est dans l'énonciation du sujet.

Ces éléments signifiants, rompus, vont passer..

comme dans la parole ordinaire et normale ...par ces deux points-repères du « *message* » et du « *code* » et « *le message* » et « *le code* » étant ici d'une bien autre nature que le partenaire qui parle la même langue dont il s'agit chez le terme de l'Autre, A.



Ce qui se montre après, c'est son propre fantasme, à savoir lui là, s'il était à la place de l'autre, songerait d'abord à ne pas y être, ou plus exactement à être pris pour un autre que lui-même.

Et maintenant, nous arrivons à quoi ?

Mais très exactement à ce qui se passe :  
La scène ici tout d'un coup se découvre,  
est développée par le patient.

Ce qui se passe, c'est quoi ?

Ce *chien* en tant qu'il est lui-même, il n'est pas là.  
Ce *chien* le voilà non plus fantasmatique,  
mais bel et bien en réalité.

C'est un autre cette fois-ci, non plus du tout *signifiant*,  
mais une *image*, un compagnon dans cette pièce,  
et *un compagnon* d'autant plus évidemment proche de lui,  
assimilé à lui, que c'est contre sa propre jambe,  
au patient, que le chien vient se masturber.

Quel est le schéma de ce qui se passe à ce moment ?

Il est essentiellement fondé en ceci que l'*autre*...

ici l'animal en tant que réel et dont nous savons  
qu'il a un rapport au sujet parce que le sujet  
a pris soin auparavant de nous en informer :  
il pouvait être imaginativement cet animal,  
à condition de s'emparer du signifiant « *aboyant* »

...cet *autre* présent se masturbe :

il lui montre quelque chose, très précisément  
à se masturber.

Est-ce que la situation est là déterminée ?

Non, comme nous le dit le patient lui-même :  
il y a la possibilité que quelqu'un d'autre entre,  
et alors quelle honte !

La situation ne serait plus tenable.  
Le sujet littéralement disparaîtrait de honte  
devant cet Autre, témoin de ce qui se passe.

En d'autres termes, ce qui s'articule ici :  
montrez-moi ce qu'il faut que je fasse à condition  
que l'autre, en tant qu'il est le grand Autre,  
le tiers, ne soit pas là.

Je regarde l'autre que je suis, ce chien, *à condition que  
l'Autre n'entre pas*, sinon je disparaissais dans la honte.  
Mais par contre cet *autre* que je suis, à savoir ce *chien*,  
je le regarde comme *Idéal du moi*, comme faisant ce que  
je ne fais pas, comme « *idéal de puissance* » comme dira plus  
tard Ella SHARPE. Mais assurément pas dans le sens  
où elle l'entend, parce que justement cela n'a rien  
à faire avec les mots.

Là, c'est pour autant justement que *le chien*, lui,  
n'est pas *un animal parlant* qu'il peut être ici *le modèle*  
et *l'image*, et que le sujet peut voir en lui  
ce qu'il désire voir, à savoir qu'on lui montre  
ce qu'il doit faire, ce qu'il peut faire,  
et ceci tant qu'il est hors de la vue de l'Autre,  
de celui qui peut entrer et de celui qui parle.

Et en d'autres termes, c'est en tant que je ne suis  
pas *entré encore* chez mon analyste que je peux l'imaginer,  
Ella SHARPE nommément, la pauvre chère femme,  
me montrant à se masturber, et je tousse pour *l'avertir*,  
elle, d'avoir à reprendre une position normale.

C'est dans ce jeu entre les deux « autre » :

- celui qui ne parle pas, qu'on imagine, *[l'autre]*
- et celui à qui on va parler *[l'Autre]*, qui est prié  
de faire attention à ce que la confrontation  
ne se produise pas trop vite, que le sujet  
ne se mette pas à disparaître

...c'est là où est le point-pivot où tout d'un coup va  
survenir à la mémoire, comme le rêve...

Eh bien le rêve, nous le reprendrons *la prochaine fois*  
pour que nous nous apercevions que l'intérêt du rêve,  
et du fantasme qu'il va nous montrer,  
c'est très précisément d'être tout le contraire  
de ce fantasme forgé à l'état de veille,  
dont nous avons aujourd'hui cerné les linéaments.



## Le rêve d'Ella SHARPE (3)

Cette recherche, cet exercice qui est le nôtre pour vous montrer comment...

    dans l'usage que nous faisons d'ores et déjà,  
    dans *notre expérience, pratiquement*, de la notion du *désir*  
...nous supposons sans le savoir un certain nombre de *rapports*, de *coordonnées* qui sont celles que j'essaie de situer, en vous montrant que ce sont *toujours les mêmes*, qu'il y a donc intérêt à les reconnaître, car faute de les reconnaître, la pensée glisse toujours un peu plus à droite, un peu plus à gauche, *se raccroche* à des coordonnées mal définies, et ceci n'est pas toujours sans inconvénients pour *la conduite de l'interprétation*.

Je vais aujourd'hui continuer l'analyse du rêve que j'ai choisi dans Ella SHARPE précisément pour son caractère exceptionnellement bien élucidé.

Et nous allons voir les choses sous cette *double face* : combien dans ce qu'elle dit...

    et ce qu'elle dit de plus aigu, de plus fin,  
    de plus remarquable dans cette observation  
    de la séance où ce rêve est analysé  
    et les deux séances qui suivent  
...ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que c'est quelque chose qui s'inscrit si bien dans les catégories qui sont celles dont j'essaie de vous apprendre l'usage, que c'est grâce à cela qu'on peut donner à ces éléments toute leur valeur et combien...  
    faute justement de distinguer  
    l'originalité de ces éléments  
...elle arrive :

- à en réduire en quelque sorte la portée,
- à en faire tomber d'un niveau *la couleur, le relief*,
- à les mélanger, les réduire à des notions plus frustes, plus sommaires qui l'empêchent de tirer tout le parti qu'elle pourrait de *ce qu'elle a dans la main*.

Mais d'ores et déjà, pour fixer, si vous voulez, dans votre esprit quelque chose qui est destiné à se dessiner toujours plus précisément et un peu mieux, je pense que vous commencez d'entrevoir ce que veut dire le double étage du graphe. En somme ce parcours qui retourne sur lui-même, de l'énonciation analytique en tant que, je dirais, libérée par le principe, la règle de *l'association libre*, il tend à quoi ?

À mettre en valeur autant que possible ce qu'il y a d'inclus dans tout discours, une chaîne signifiante en tant que morcelée de tout ce que chacun sait, c'est-à-dire d'éléments interprétables.

Et ces éléments interprétables en tant que morcelés apparaissent précisément dans la mesure où le sujet essaie de se reconquérir dans son originalité, d'être au-delà de ce que la demande en lui a figé, a emprisonné de ses besoins.

Et pour autant que le sujet, dans l'expression de ses besoins se trouve primitivement pris, coulé dans les nécessités propres à la demande, et qui sont essentiellement fondées sur le fait que déjà la forme de la demande est altérée, aliénée par le fait que nous devons penser sous cette forme du langage : c'est déjà dans le registre de l'Autre comme tel, dans le code de l'Autre qu'elle doit s'inscrire.

C'est à ce niveau-là que se produit le primitif écart, la primitive distance du sujet par rapport à quelque chose qui, dans sa racine, est son besoin, mais qui ne peut pas, à l'arrivée, être la même chose, puisqu'il ne va être reconquis à l'arrivée...

mais conquis au-delà de la demande  
...que dans une réalisation de langage, dans la forme du sujet qui parle.

Et que ce quelque chose qui s'appelle « *ce que le sujet veut* » se réfère à ce que le sujet va se constituer comme étant, dans un rapport non plus en quelque sorte *immanent*, complètement inclus dans sa participation vitale, mais au contraire comme « *déclarant* », comme « *étant* » et donc dans un certain rapport à l'*être*.

Dans cet intervalle, c'est entre :

- le langage purement et simplement *quéitatif*,
- et le langage qui s'articule où le sujet répond à la question de ce qu'il veut, où le sujet se constitue par rapport à ce qu'il est,

...c'est dans cet intervalle que va se produire ce quelque chose qui va s'appeler nommément le désir. Et ce désir, dans cette double inscription du graphe, est quelque chose...

Qu'il y ait quelque homologie entre ce désir...  
pour autant qu'il est situé quelque part  
dans la partie supérieure de ces coordonnées  
...et la fonction qu'a le *moi* pour autant que  
ce discours de l'Autre se reprend lui-même,  
et que l'appel à l'autre pour la satisfaction d'un  
besoin s'institue par rapport à l'Autre dans ce que  
j'ai appelé quelquefois « *la parole pleine* », *la parole d'engagement*,  
dans un rapport tel que celui-ci, où le sujet se  
constitue lui-même par rapport à l'autre, où il dit  
à l'autre « *Tu es mon maître* », « *Tu es ma femme* », ce rapport  
qui prend le *moi* et qui l'institue par rapport à *un objet*  
pour revenir ici sous forme de *message*.

Il y a quelque homologie entre ce rapport où le *moi*  
est pris dans le discours de l'Autre et le simple  
fait que quelqu'un parle :

- de moi comme *moi*,
- de soi comme *soi*.

Il y a quelque chose, articulé de façon fragmentaire,  
qui nécessite un déchiffrement d'un ordre spécial  
dans le désir.

De même que le *moi* se constitue dans un certain  
rapport imaginaire à l'autre, de même le désir  
s'institue, se fixe quelque part dans le discours  
de l'Autre, à mi-chemin de ce discours où le sujet,  
par toute sa vie tend à s'achever dans quelque chose  
où son être se déclare à mi-chemin.

Le désir est une réflexion, un retour dans cet effort par où un sujet se situe quelque part en face de ce que je vous désigne par *le fantasme*, c'est-à-dire le rapport du sujet en tant qu'évanouissant, en tant qu'il s'évanouit en un certain rapport à *un objet électif*.

Le *fantasme* a toujours cette structure, il n'est pas simplement relation d'objet.

Le *fantasme* est quelque chose qui coupe, un certain évanouissement, une certaine syncope signifiante du sujet en présence d'un objet.

Le *fantasme* satisfait à une certaine accommodation, à une certaine fixation du sujet, à quelque chose qui a une valeur élective.

L'électivité de cette valeur, c'est ce que j'essaie cette année de vous démontrer à l'aide d'un certain nombre d'exemples.

Déjà cette opposition du *sujet* avec un certain *objet* est quelque chose qui dans le fantasme est implicite, tel qu'il est la préface, le prélude du rêve énoncé par le sujet.

Je vous l'ai déjà, je crois, fait sentir *la dernière fois* : le sujet arrive et commence à parler de sa toux,

*message sur le message*

...de sa toux qui est faite pour mystérieusement *avertir*, avant d'entrer dans la pièce où pourraient être deux autres, deux autres qui seraient en train de s'aimer, pour les avertir qu'il est temps de se séparer.

D'un autre côté, dans les associations, nous voyons que cette toux est quelque chose qui est très proche d'un fantasme qu'il donne tout de suite : c'est à savoir qu'il a imaginé dans un *fantasme passé*, qu'étant quelque part...

et ne voulant pas y être trouvé parce qu'il ne devrait pas y être, dans ce quelque part

...il pourrait aboyer comme un chien et tout le monde se dirait « *tiens, c'est un chien !* »

Il se révèle, l'aboïement, comme étant le signal par où le sujet s'absente profondément de là où il est, se signale comme étant autre, et la corrélation de la toux avec ceci qu'un couple d'autres dans lequel une troisième association nous montre que le sujet est aussi inclus :

car ce chien qu'il a été pour aboyer, c'est-à-dire pour se faire autre qu'il est, voici maintenant que dans un troisième souvenir, lui du réel, il nous dit que ce chien est un chien qui est venu se masturber contre sa jambe, et qu'est-ce qui serait arrivé si on les avait surpris tous les deux ?

Bref, nous voyons se dessiner quelque chose qui, de l'ordre structural, est essentiel.

Quand les deux qui sont à l'intérieur d'une certaine enceinte sont là, confrontés l'un en face de l'autre dans le rapport proprement imaginaire qui fait que ce dont il s'agit est assez bien marqué par le fait que ce chien se masturbe contre sa jambe, ce chien dans l'occasion et par le fantasme même à propos duquel il est amené, est aussi lui-même imaginaire, celui qui montre à se masturber, et aussi bien qu'il n'est pas absent du couple de ces amants.

Mais ce qui est essentiel, ce n'est pas simplement de décrire que l'identification du sujet...

comme on peut s'y attendre  
...est partout. Il est aussi bien avec le sujet qui est dehors et qui s'annonce, et avec le sujet qui est dedans et qui est pris dans la relation du couple avec ce qu'elle comporte de commune *fascination imaginaire*.

C'est que :

- ou bien les deux éléments du couple imaginaire, duel, restent conjoints dans la commune fascination ici de l'acte, entre l'étreinte, entre l'accouplement et la *fascination spéculaire*,
- ou ils restent conjoints et l'autre ne doit pas être là, ou l'autre se montre et alors les autres se séparent et se dissolvent.

C'est *la structure* qui est importante à mettre en relief.  
C'est celle-là qui fausse le problème, car en fin  
de compte, qu'est-ce que le sujet nous dit ?

- Qu'il a eu une « petite toux » avant d'entrer  
chez son analyste alors qu'il est clair que  
si on l'a fait monter, c'est qu'il n'y avait  
personne d'autre, qu'elle est toute seule.
- Qu'au reste, « *ce ne sont pas ces choses-là, dit-il, que je me permettrais de  
penser à votre propos.* » Pourtant, c'est bien le problème...

Le sujet en toussant...

c'est-à-dire d'une part en faisant cet acte dont  
il ne sait pas lui-même la signification,  
puisqu'il pose la question de la signification  
...en se faisant par cette toux...

comme le chien, par son aboiement  
...autre qu'il n'est, il ne sait pas lui-même quel est  
ce message, et pourtant il s'annonce par cette toux.

Et s'annonçant, qu'est-ce qu'il *imagine* ?

Qu'est-ce qu'il *imagine* qu'il y a à l'intérieur de cette  
pièce pour que cette toux qu'il nous signale comme  
étant à cette occasion une impulsion, une compulsion,  
quelque chose qui l'irrite parce que cela a débordé ?

C'est lui-même qui le signale et j'ai mis en relief  
à ce propos combien est frappant qu'Ella SHARPE ait  
cru qu'à ce propos il ne fallait pas qu'elle en *parle*,  
que le sujet n'en était pas conscient et qu'il ne  
fallait pas le rendre conscient, alors que c'est  
lui-même qui amène ces questions, qui dit c'est un  
message, je ne sais pas lequel mais c'est très clair

Qu'est-ce qu'il *imagine* qu'il y a à l'intérieur ?

Quel est l'objet qui est là tandis que lui est à  
l'extérieur et s'annonce de cette façon qui l'aliène,  
par ce message qu'il ne comprend pas, par ce message  
dont l'association de l'aboiement du chien est là  
pour montrer que c'est pour s'annoncer comme un *autre*,  
comme quelqu'un d'autre que lui-même,  
que cette condition se manifeste ?

Et je vous signale après avoir fait cette boucle :

- un premier tour où il nous a parlé d'abord de sa toux comme message,
- ensuite de ce fantasme où il s'est plu à s'imaginer être un chien, nous avoir signalé dans la réalité le couplage de lui-même avec un chien dans une pièce, avoir en quelque sorte tracé ce passage d'une façon flottante, ambiguë parce qu'il passe successivement par quelque chose qui reflète son désir, puis incarne son fantasme,

...il revient après avoir *bouclé la boucle* quelque part. Car il va à partir de ce moment changer de registre.

« *À ce moment-là - où se terminait ma dernière leçon - le sujet tousse encore* » nous dit l'analyste. Il fait une « *petite toux* » *comme s'il ponctuait*. Après cette « *petite toux* » *il énonce le rêve* que j'ai déjà lu.

Ce que je veux vous dire, c'est quelle va être...  
à partir de là et *dans ce rêve*, à propos de ce rêve  
...notre visée.

Je vous ai dit, ce qui se manifeste dans le rêve de la relation du désir au fantasme, se manifeste avec une accentuation qui est exactement l'opposée de celle qui était donnée dans ce fantasme qui était venu dans les associations.

Là *ce qui était accentué*, c'était que le sujet - lui - aboie. Il aboie, c'est un message, une annonce. Il s'annonce comme autre essentiellement.

C'est sur le plan d'un rapport qui le *déguise*, en tant :

- qu'il aboie comme un chien,
- qu'il ne comprend pas pourquoi il procède ainsi,
- qu'il se met dans la posture ou bien de ne pas être là, ou s'il est là, de s'annoncer comme un autre, et de façon telle que les autres à ce moment-là - c'est-à-dire ce qu'il y a à voir - se séparent, disparaissent, ne montrent plus ce qu'il y a à montrer.

L'énigme, c'est évidemment ce qu'il imagine.  
Le caractère énigmatique étant bien souligné par  
le fait qu'en effet, qu'est-ce qu'il peut bien avoir  
à annoncer, à désirer annoncer, pour qu'au moment  
d'entrer dans le cabinet de son analyste,  
il ait cette toux ?

Ce qui est voilé, c'est ce côté-là du rapport avec  
cet objet X qui est à cette occasion, je ne dirai pas  
son analyste, mais ce qui est dans la chambre.

Dans le rêve, ce que nous allons voir mis tout à fait  
au premier plan, c'est quelque chose qui est ceci :  
c'est un élément imaginaire - nous allons le voir -  
qui n'est pas n'importe lequel. Et comme il faut vous  
y attendre, étant dans un rêve, il est marqué d'une  
certaine fonction. Ce que je vous aurai appris sur le  
rêve n'aurait pas de sens si cette fonction n'était  
pas une fonction de *signifiant*. Nous savons bien que ce  
qui est de ce côté-là du rapport dans le fantasme du  
sujet est *quelque chose* aussi qui doit avoir une fonction  
complexe, n'être pas seulement une *image* mais quelque  
chose de *signifiant*. Mais ceci nous reste voilé, énigmatique.  
Nous ne pouvons pas l'articuler comme tel.

Tout ce que nous savons, c'est que de l'autre côté  
de la relation, *le sujet* s'est annoncé lui-même :  
comme *autre*, c'est-à-dire comme sujet marqué du *signifiant*,  
comme sujet barré.

Dans le rêve, c'est l'image que nous avons, et ce que  
nous ne savons pas, c'est ce qui est de l'autre côté,  
à savoir : qu'est-ce qu'il est lui dans ce rêve ?  
C'est-à-dire ce que Madame Ella SHARPE va, dans son  
interprétation du rêve, essayer d'articuler pour lui.

Nous prenons maintenant les associations à propos du  
rêve, tout de suite après que le sujet ait fait cette  
remarque qui conclut le rêve, à propos de l'usage du  
verbe « *se masturber* » qu'il a employé au sens transitif  
et dont il fait remarquer que c'est intransitivement  
qu'il aurait dû l'employer pour l'utiliser d'une  
façon correcte, qu'ayant dit « *elle était si désappointée que j'avais eu  
l'idée de la masturber* », il s'agit évidemment d'autre chose.



Soit qu'il s'agisse que le sujet se masturbe,  
- c'est bien ce que pense l'analyste et c'est ce  
qu'elle va tout de suite lui suggérer en soulignant  
ce que le sujet lui-même vient de faire remarquer,  
à savoir que le verbe aurait dû être mis en usage  
au sens intransitif.

Le sujet à ce propos fait remarquer qu'en effet,  
il est *excessivement* rare qu'il ait masturbé quiconque.  
Il ne l'a fait qu'une fois avec un autre garçon.

« *C'est la seule fois dont je puisse me souvenir.* »  
[That is the only time I can remember. p.133]

et il continue :

« *Le rêve est tout à fait vivant dans ma mémoire. Il n'y a pas eu d'orgasme. ...//... Je vois le devant  
de ses parties génitales, la fin de la vulve.* »

et il décrit :

« *Quelque chose de grand qui se projette en avant et qui pendait vers le bas comme un pli  
sur un chaperon. C'était tout à fait comme un chaperon, et c'était ceci dont la femme faisait usage  
en le manœuvrant...//...*

c'est le terme qu'il avait employé dans le rêve

*...le vagin semblait serrer mon doigt autour. Le chaperon paraissait très étrange (seemed strange).* »  
[The dream is in my mind vividly. There was no orgasm. ...//... I see the front of her genitals, the end of the vulva.  
Something large and projecting hung downwards like a fold on a hood. Hoodlike it was, and it was this that the  
woman made use of in manœuvring ...//... The vagina seemed to close round my finger. The hood seemed strange.  
p.133]

L'analyste reprend :

« *Qu'est-ce que vous pensez d'autre ? Laissez dire ce qu'il y a dans votre esprit.* »  
[What else do you think of - let the look of it be in your mind. p.133]

Le patient reprend :

« *Je pense à un antre, une caverne. Il y avait quelque chose comme cela, un antre, une caverne  
sur la colline où je vivais quand j'étais enfant. Souvent j'y ai été avec ma mère. Elle était visible  
de la route le long de laquelle nous marchions. Son trait le plus remarquable était que le dessus,  
the top, était surplombant, overhanging, et il paraissait comme une énorme lèvre* ».

[I think of a cave. There is a cave on the hillside where I lived as a child. I often went there with my mother. It is  
visible from the road along which one walks. Its most remarkable feature is that it has an overhanging top to it which  
looks very much like a huge lip. p.133-134]

Quelque chose comme « *la grotte du Cyclope* », à Capri dont la côte est parsemée de choses semblables. Une caverne avec une partie se projetant en avant...

Il fait là-dessus une association très remarquable :

« *Il y a a joke à propos des lèvres - au sens génital du terme - courant transversalement et non pas longitudinalement. Mais je ne me souviens pas comment ce joke était arrangé, quelque comparaison avec l'écriture chinoise et son rapport avec la nôtre, l'une et l'autre partant de différents côtés, l'une du haut vers le bas, l'autre transversalement. Bien sûr, les lèvres sont side by side - c'est-à-dire côté contre côté - tandis que les parois du vagin sont l'une antérieure, l'autre postérieure, c'est-à-dire l'une longitudinale et l'autre transversale. Je pense encore - dit-il - au chaperon.* »

[I suddenly think labia means lips. There is some joke about the labia running crosswise and not longitudinally, but I don't remember how the joke was arranged, some comparison between Chinese writing and our own, starting from different sides, or from bottom to top. Of course the labia are side by side, and the vagina walls are back and front, that is, one longitudinal and the other crosswise. I'm still thinking of the hood. p.134]

Ces *jokes*...

qui sont en anglais une sorte de partie du patrimoine culturel ...sont bien connus, ils sont en général sous la forme de *limericks*.

Le *limerick* est quelque chose de très important et révélateur. Je n'en ferai qu'état. J'ai cherché dans une collection assez considérable de quelque trois mille *limericks*. Ce *limerick* existe sûrement, j'en ai vu d'autres qui s'en approchent, je ne sais même pas pourquoi le thème de la Chine semble justement considéré.

Il y avait cette sorte d'inversion de la ligne d'écriture, évoquée chaque fois que quelque chose se rapproche d'une assimilation, encore et en même temps, d'une opposition de la ligne à la fente génitale avec celle de la bouche, transversale, avec aussi ce qu'on suppose derrière la ligne de la fente génitale de la transversalité du vagin.

C'est-à-dire que tout cela est très très ambigu. Ce qui s'en rapproche le plus et ce qui est amusant par le fait qu'on ne voit pas spécialement pourquoi la Chine intervient dans cette association, est celui-ci, « *limerick 1381* » d'un ouvrage sur le *limerick* :

*There was a young lady from China  
Who mistook for her mouth her vagina.  
Her clitoris huge  
She covered with rouge  
And lipstick on her labia minor.*

*Il y avait une jeune femme de la Chine  
Qui confondit un jour sa bouche avec son vagin  
Son énorme clitoris  
Elle couvrit avec du rouge  
Et elle mit du rouge sur ses petites lèvres*

Traduit, cela perd de son sel, mais il est assez remarquable que c'est en tout cas quelque chose qui est le plus rapproché de notre affaire en cause, dont l'auteur nous souligne que la superposition de deux images...

- l'une qui est une image de bouche,
- l'autre qui est une image génitale,

...est très essentielle.

Qu'est-ce que je vais relever ici ? C'est qu'à propos de quelque chose sur lequel tout de suite la pensée analytique glisse vers des éléments imaginaires, à savoir assimilation de la bouche au vagin, le sein de la mère considéré comme l'élément d'*engloutissement* ou de dévoration primitif, et nous avons toutes sortes de témoignages diversement ethnologiques, folkloriques, psychologiques, qui montrent ce rapport primitif comme celui de contenant à contenu, que l'enfant peut avoir par rapport à ce qu'on peut appeler l'image maternelle.

Est-ce qu'il ne vous semble pas que mérite d'être retenu à ce niveau quelque chose dont je dirai que cela a tout à fait le même accent qu'autrefois, le point où je vous ai arrêtés lorsqu'il s'agissait de la grande et de la petite girafe ?

Ce n'était pas seulement l'élément entre le petit et le grand, entre la mère et le phallus, ces éléments, c'est ce qu'en faisait le petit Hans. On pouvait s'asseoir dessus, les chiffonner, c'étaient des symboles.

C'étaient déjà dans le fantasme des choses transformées en papier, on pourrait dire, d'une façon plus nuancée, plus interrogative, plus soumise à confirmation.

Mais disons, pour ponctuer ce dont il s'agit, que cela n'est pas rien, qu'il n'est pas vain que pour introduire là quelque chose concernant cet élément imaginaire, représenté, déjà tellement remarquable, qui est dans le rêve et qui nous a été dépeint comme quelque chose de très précisément décrit, le repli d'un chaperon.

Ce n'est pas rien !

C'est quelque chose qui a déjà une certaine structure, qui *couvre*, qui *coiffe*, qui *se redoute* aussi. Et le doigt introduit, *to close round* <sup>44</sup>...

dans cet élément, cette suée aussi ...est quelque chose qui nous donne quelque chose de tout à fait précis comme image, quelque chose qu'il n'y a pas lieu de noyer dans une simple structure générale d'enveloppement, ou de dévoration, ou d'engloutissement.

C'est déjà mis dans un certain rapport, avec le doigt du sujet précisément.

Et je dirai même que toute la question est là : Y met-il ou n'y met-il pas le doigt ?

Il est certain qu'il y met le doigt et qu'il n'y met pas autre chose, entre autres qu'il n'y met pas son pénis qui est là présent, que ce rapport avec ce qui vient envelopper, ganter la main, est quelque chose qui est là tout à fait prévalent, mis en avant, poussé en avant au débouché de la figurabilité comme dit FREUD pour désigner le troisième élément en action : le travail du rêve, *Traumarbeit*.

Il s'agit de savoir *ce que nous devons faire avec cela*.

---

44 "The vagina seemed to close round my finger" p.133.

Si nous devons tout de suite le résoudre en une série de significations rédimées, préformées, à savoir tout ce qu'on va pouvoir mettre derrière cela, introduire nous-mêmes, dans cette espèce de « *sac de prestidigitateur* », tout ce que nous sommes habitués à y trouver, ou bien nous arrêter, respecter cela comme quelque chose qui a ici une valeur spécifique.

Vous devez bien vous rendre compte, quand je dis valeur spécifique...

pour peu que vous ayez un tout petit peu plus que des notions livresques sur ce que cela peut être, un fantasma semblable  
...qu'après tout, il y a tout à fait lieu que nous ne noyons pas cela dans la notion par exemple très générale d'intérieur du ventre de la mère, dont on parle tellement dans les fantasmes.

Quelque chose d'aussi élaboré dans le rêve mérite qu'on s'y arrête. Ce que nous avons là devant nous, ce n'est certainement pas l'intérieur d'un utérus. c'est *overhanging*, ce bord qui se projette.

Et d'ailleurs...

car elle est extrêmement fine  
...Ella SHARPE souligne plus loin dans un passage que nous pourrons avoir à rencontrer dans la suite, que l'on est devant quelque chose de remarquable : « *c'est une projection* » dit-elle, et tout de suite après dans le passage elle annonce « *c'est l'équivalent d'un pénis.* »<sup>45</sup>

C'est possible, mais pourquoi se presser ?

D'autant plus qu'elle souligne aussi à ce moment-là qu'il est difficile de faire de cette projection quelque chose de lié à la présence du vagin.

C'est assez accentué dans le rêve, et par la manœuvre même à laquelle le sujet se prête, je dirais se substitue à lui-même en y mettant le doigt et non pas son pénis.  
Comment ne pas voir :

---

45 "the projection which is equivalent to a penis" p.144.

- que très précisément ce quelque chose est localisé, si l'on peut dire, dans ce fantasme qui est en effet comme le sujet l'article, quelque chose qui a le plus étroit rapport avec la paroi antérieure et postérieure du vagin !
- Que pour tout dire, pour un médecin pour qui la profession est de pratiquer la médecine...  
ce qui n'était pas le cas d'Ella SHARPE qui était professeur de lettres et cela lui donnait de grandes ouvertures *sur la psychologie*  
...c'est un *prolapsus*, quelque chose qui se produit dans la paroi du vagin, où se produit cette prosection de la paroi antérieure, plus ou moins suivie de prosections de la paroi postérieure, et qui dans un stade encore ultérieur, fait apparaître à l'orifice génital, *l'extrémité du col*.

C'est une chose extrêmement fréquente qui pose toute sorte de problèmes au chirurgien.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Bien sûr qu'il y a là quelque chose qui met en jeu tout de suite la question et *le fantasme de la femme phallique*.

C'est si vrai que je me souvenais à votre usage...

je n'ai pu vérifier le passage, c'est un fait assez connu, je pense, pour qu'il ne soit pas nouveau pour certains d'entre vous

...de la reine Christine de Suède, l'amie de DESCARTES...

qui était une rude femme comme toutes les femmes de cette époque : on ne saurait trop insister sur l'influence sur l'histoire des femmes

de cette merveilleuse moitié du XVII<sup>ème</sup> siècle

...la reine Christine de Suède un jour vit elle-même apparaître à l'orifice de la vulve la pointe d'un utérus qui, sans que nous en sachions les raisons, se trouva à ce moment de son existence, faire béance dans un cas tout à fait caractérisé de *prolapsus utérin*.

C'est alors que, cédant à une flatterie *hénaurme*, son médecin tombe à ses pieds en disant :

« *Miracle ! Jupiter vous a enfin rendu à votre véritable sexe.* »

Ce qui prouve que le fantasme de la femme phallique ne date pas d'hier dans l'histoire de la médecine et de la philosophie.

Ce n'est pas cela qui est dans le rêve,

ni qu'il faille entendre...  
l'analyste en fait état  
plus tard dans l'observation  
...que la mère du sujet, par exemple, eut un prolapsus.

Encore que : pourquoi pas ?

Puisque dans l'articulation de sa compréhension  
de ce qui se passe, l'analyste fait état du fait que,  
très probablement, le sujet a vu des tas de choses  
par en dessous, que certaines de ses imaginations  
laissent à penser qu'il a pu voir, qu'il doit même  
y avoir...

pour que son interprétation soit cohérente  
...quelque chose d'analogue, c'est-à-dire une certaine  
appréhension par dessous les jupes, de l'organe  
génital... et de celui de sa mère.

Pourquoi ne pas aller dans ce sens ?

Mais ce n'est pas cela.

Nous serons beaucoup plus légitimés à le faire  
dans ce sens, que l'analyste elle-même, pour autant  
que tout à l'heure, elle va passer nécessairement  
par cette supposition.

Pour nous, nous n'en sommes pas là.  
J'indique simplement que dès lors qu'il s'agit  
de références par rapport à des images du corps,  
on va les faire entrer en jeu dans l'interprétation.

On ne serait pas précis, pourquoi ne distinguerait-on  
pas la hantise, ou le désir, ou la crainte du retour  
au ventre maternel, et le rapport très spécialement  
avec le vagin, qui après tout n'est pas *quelque chose*...

on le voit bien dans cette simple explication  
...dont le sujet ne puisse pas avoir quelque  
appréhension directe ou indirecte ?

Ce que je veux simplement souligner ici, après avoir  
marqué l'accent spécial de cette image de ce rêve,  
c'est qu'en tous cas quelque chose doit nous retenir.  
C'est le fait que le sujet l'associe tout de suite

à quelque chose d'un tout autre ordre, à ce jeu poétique et verbal dont ce n'est pas simplement pour m'amuser que j'ai donné un exemple, c'est pour donner une idée du style, d'une extrême rigueur littéraire.

C'est *un genre qui a des lois*, les plus strictes qui soient...  
et *joke* ou *limerick*, peu importe  
...qui portent dans une histoire définie *littérairement*,  
et portant elles-mêmes sur un jeu concernant l'*écriture*.

Car ce que nous n'avons pas retrouvé dans le *limerick* que nous avons déterré, le sujet, lui, affirme l'avoir entendu : c'était en se référant à la direction différente des lignes d'écriture dans notre façon d'écrire et la chinoise, qu'il évoque à ce moment-là quelque chose qui ne s'impose pas tellement à cette association, à savoir justement ce qui met sur la voie d'un rapprochement entre l'orifice des grandes lèvres et les lèvres de la bouche.

Ce rapprochement comme tel, affectons-le à l'ordre symbolique. Ce qui peut avoir plus de symbolique, ce sont les lignes de caractères chinois, parce que c'est quelque chose qui est là, qui nous désigne qu'en tous cas cet élément-là dans le rêve est un élément qui a une valeur signifiante, que dans cette sorte d'adaptation, d'adéquation, d'accommodement du désir en tant qu'il se fait quelque part par rapport à un fantasme qui est entre *le signifiant de l'Autre* [S(A)] et le signifié de l'Autre [s(A)] car c'est cela la définition du fantasme en tant que le désir a à s'accommoder à lui.

Et qu'est ce que je dis là si ce n'est exprimer d'une façon plus articulée ce qui est notre expérience lorsque nous cherchons à centrer ce qu'est le désir du sujet ? C'est cela, quelque chose qui est une certaine position du sujet en face d'un certain objet, pour autant qu'il le met quelque part, intermédiaire entre :

- une pure et simple signification, une chose assumée, claire, transparente pour lui,



- et quelque chose d'autre qui n'est pas du tout un fantasme, qui n'est pas un besoin, qui n'est pas une poussée, un *feeling*, mais qui est toujours de l'ordre du signifiant en tant que signifiant, quelque chose de fermé, d'énigmatique.

Entre les deux, il y a ce qui ici apparaît sous la forme d'une représentation sensible extrêmement précise, imagée. Et le sujet, par les associations mêmes nous avertit : ceci est-ce qui est signifiant.

Que vais-je faire maintenant ?

Est-ce que je vais entrer dans la façon dont l'analyste l'interprète ? Il faut donc que je vous fasse connaître tout le matériel que nous avons.

Que dit l'analyste, poursuivant à ce moment ?

Eh bien quoi ? Elle revient au fait que le sujet reprend après avoir toussé, revient sur le chaperon.

« *Je pense au chaperon.* » [I'm still thinking of the hood. p.134]

- « *Eh bien quoi* » dit l'analyste ? [Yes, how now ?]

- « *Un drôle de bonhomme - répond-il - une fois, sur un de mes premiers terrains de golf, je me souviens. Il me courrait après et il m'a dit qu'il pourrait me donner un sac pour les clubs, à bon marché et que le matériel serait du tissu qui est celui dont on se sert pour les capotes de voiture* » .

[A funny man at one of the earliest golf courses I remember. He said he could get me a golf bag cheaply and the material would be « motor hood cloth. » p. 134]

Là dessus, il fait une imitation après avoir dit :

« *C'est de son accent dont je me souviens, l'imiter ainsi...* (en parlant de lui-même)

*...me rappelle une amie dont les imitations à la radio... (Broadcast est le mot qui est important)*

*...sont extrêmement astucieuses et malignes (very clever), mais tout de même, je la ramène un peu en vous racontant quelque chose comme cela, autant que si je vous racontais que j'avais la plus merveilleuse T.S.F. qu'on puisse avoir, elle prend toutes les stations sans la moindre difficulté. Mon amie a une splendide mémoire, dit-il. Elle se souvient aussi bien de son enfance, mais ma mémoire à moi est rudement mauvaise au-dessous de onze ans. Je me rappelle pourtant une des premières chansons que nous avons entendues au théâtre, et elle a imité l'homme dont il s'agit, après.* »

[It was the accent I remember. I shall never forget it. (Imitates it.) Imitating him like that reminds me of a friend who broadcasts impersonations which are very clever, but it sounds "swank" to tell you, as swanky as telling you what a marvellous wireless set I have. It picks up all stations with no difficulty. My friend has a splendid memory. She remembers her childhood too, but mine is so bad below eleven years. I do remember, however, one of the earliest songs we heard at the theatre and she imitated the man afterwards. p. 134]

C'est une chanson du bon genre anglais du music-hall, qu'on peut traduire à peu près « *Où est-ce que tu as pêché ce chapeau-là, où est-ce que t'as pêché cette tuile ?* » La « *tuile* » désigne plus spécialement ce qu'on appelle dans l'occasion un « *tube* » : le chapeau haute-forme. Cela peut signifier aussi « *bitos* » ou « *galurin* ».

« *Mon esprit - continue t-il - est revenu au chaperon de nouveau, et je me souviens d'un premier « car » que j'ai eu au début. Mais à cette époque, bien sûr, il n'était pas appelé « car » mais « motor-car » (le sujet est assez âgé) ...//... la capote de ce « motor-car » avait des traits tout à fait remarquables. Elle était serrée avec des courroies en arrière quand elle n'était pas rabattue. L'intérieur avait des dessins écarlates.* »

[My mind has gone to the hood again and I am remembering the first car I was ever in, but of course they were called motors then when they were new. ...//...the hood of this motor was one of its most obvious features. It was strapped back when not in use. The inside of it was lined with scarlet. p.134-135]

Et il continue :

« *La pointe de vitesse de ce car était environ soixante miles ...//... étrange comment on parle de la vie d'un « car », comme s'il était humain. Je me souviens que j'ai été malade dans ce « car », et cela me fait souvenir du temps où j'ai du uriner dans un sac en papier quand j'étais enfant. Je pense encore au chaperon.*»

[The peak of speed for that car was about sixty ...//...Strange how one speaks of the life of a car as if it were human. I remember I was sick in that car, and that reminds me of the time I had to urinate into a paper bag when I was in a railway train as a child. Still I think of the hood. p.135]

Nous allons nous arrêter là dans les associations. Elles ne vont pas encore très loin, mais je veux quand même contre-pointer ce que je vous apporte ici avec la façon dont l'analyste commence à *interpréter* cela.

« *La première chose d'importance* - dit-elle - *est de trouver le fil cardinal de la signification du rêve. Nous pouvons le faire* - dit-elle très justement - *en notant juste le moment où les choses viennent dans l'esprit du patient.* »

[The first thing of importance is to find the cardinal clue to the significance of the dream. We can do that by noting just the moment when it came to the patient's mind. p.138]

Et là-dessus elle commence à parler du chien qui se masturbait contre sa jambe au moment où juste auparavant, il a parlé du chien pour dire qu'il imitait lui-même ce chien, puis de la toux, puis du rêve dont il s'est réveillé transpirant.

« *La déduction* - dit-elle - *concernant la signification générale de l'ensemble du rêve est donc, pour elle, celle d'une fantaisie masturbatoire.* »

[The deduction concerning the significance of the whole dream is that it is a masturbation phantasy. p.138]

Ici je suis tout à fait d'accord, ceci est de première importance, nous sommes d'accord avec elle.

« *La chose suivante à noter - dit-elle - est, en connexion avec cette fantaisie de masturbation, le thème de la puissance. »*

[The next thing to notice in connection with this masturbation phantasy is the theme of potency. p.138]

Elle l'entend non pas dans le sens de *puissance sexuelle*, mais dans le sens de la puissance au sens le plus universel du terme, comme elle va le dire plus loin, de l'*omnipotence*.

« - *Il fait un voyage autour du monde.*

- *C'est le plus long rêve qu'il ait jamais eu - c'est ce que dit le sujet - cela prendrait toute une heure de le raconter.*
- *Avec cela, nous pouvons mettre en rapport l'excuse de le faire à l'épate en parlant des imitations de son amie qui est à la radio.*
- *Et qui est à la radio pour le monde entier, ajoute l'analyste,*
- *et son propre appareil de T.S.F. qui attrape toutes sortes de stations.*
- *Notons aussi sa propre imitation de l'homme dont l'accent l'a si fort amusé, un accent fortement cockney, et incidemment ce qu'il a dit de cet homme. »*

[He is travelling round the world. It is the longest dream he has ever had. It would take a whole hour to relate. Correlate with that his deprecation of "swank" regarding his friend's impersonations which are broadcast to the world, and his own wireless set which picks up every station. Note his own imitation of the man whose accent attracted him, a strong colloquial accent, and incidentally he said with regard to this man. p.138-139 ]

« *Les imitations par la voix de son amie et par sa voix elle-même ont la signification d'imitations d'une personne plus forte. »* [Impersonation here, whether via friend or himself, has the significance of imitating a stronger or better-known person. p.139]

Se trompe-t-elle ?

« *C'est un fil conducteur de plus vers le sens de la fantaisie de masturbation, c'est-à-dire la fantaisie dans laquelle il incarne une autre personne. C'est une signification d'un pouvoir de puissance immense. »* [This is again a further clue to the meaning of the masturbation phantasy, that is, a phantasy in which he is impersonating another person, one of immense power and potency. p.139]

Voilà donc ce qui est tenu pour l'analyste comme allant de soi. C'est-à-dire que le simple fait de ces incarnations mimées intervenant plus ou moins avec...

la fantaisie masturbatoire étant

supposée au fond de ce qui se passe

...le seul fait que le sujet se soit excusé d'en trop mettre, de se vanter, de se pousser un peu trop, signifie que nous avons une fantaisie de toute puissance qui doit être mise au tout premier plan.

Est-ce là quelque chose à quoi dès l'abord nous pouvons souscrire ? Une fois de plus je vous prie ici simplement de relever que le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y a quelque confusion peut-être, à dire qu'il s'agit d'une toute puissance souhaitée, ou plus ou moins secrètement assumée par le sujet alors que, semble-t-il, ce sujet, si nous nous en tenons au premier abord du rêve, son contenu manifeste dans cette occasion est plutôt au contraire à réduire, à minimiser.

Et l'analyste elle-même le souligne, à une autre occurrence du chaperon. L'analyste est tellement en fait, beaucoup plus loin que sa propre interprétation, sous le coup d'une certaine appréhension de cela, de ce côté réduit du sujet dans toute sa présence dans ce fantasme qu'elle dit toujours, « *il a vu ou il a aperçu cela quand il était un minuscule enfant* ».

En fait, qu'est-ce que nous voyons ?

Nous voyons plutôt le sujet se faisant bien petit en présence de cette espèce d'appendice vaguement tentaculaire vers lequel, tout au plus, ose-t-il approcher un doigt dont on ne sait s'il doit être par lui *coiffé, couvert, protégé*, en tous cas éloignant de lui et de l'exercice propre de sa puissance, en tous cas sexuelle, cet objet signifiant.

Peut-être est-ce aller un peu loin, et c'est toujours la même confusion, que de confondre l'omnipotence imputée au sujet, même plus ou moins déniée, avec ce qui est par contre tout à fait clair en cette occasion : l'omnipotence de la parole.

Mais c'est qu'il y a un monde entre les deux parce que c'est précisément au contact de la parole que le sujet est en difficulté.

C'est un avocat, il est plein de talent, il est pris de phobies les plus sévères chaque fois qu'il s'agit pour lui de comparaître, de parler.

On nous dit au début que son père est mort à trois ans, que le sujet a eu toutes les peines du monde à le faire un peu revivre dans son souvenir. Mais quel est le seul souvenir qui lui reste absolument clair ? C'est qu'on lui a transmis dans la famille que la dernière parole du père avait été :

*« Robert prendra ma place ».*

Quel sens ?

La mort du père est-elle redoutée ?

Est-ce en tant que le père est mort ou en tant que le père mourant a parlé, a dit *« il doit prendre ma place »* - c'est-à-dire *« là où je suis où je meurs »* ?

La difficulté du sujet à l'endroit de la parole, cette distance qui fait que la parole il s'en sert justement pour être ailleurs, et qu'inversement rien n'est plus difficile pour lui non seulement que de parler mais que de faire parler son père :

*« ce pas n'a été que tout récemment franchi et cela a été une espèce d'émerveillement pour lui, nous dit l'analyste, de voir que son père parlait »*

Ce n'est pas quelque chose qui à tout le moins doive nous inciter à accentuer pour lui plus que pour un autre cette division entre l'autre en tant que parlant et l'autre en tant qu'imaginaire. Parce que pour tout dire, est-ce qu'une certaine prudence ne s'impose pas à ce niveau ?

L'analyste trouvera une confirmation de l'omnipotence du sujet dans le caractère énorme du rêve.

Le caractère énorme du rêve, nous ne pouvons le savoir que par le sujet.

C'est lui qui nous dit :

- qu'il a fait un rêve énorme,
- qu'il y avait une énorme histoire auparavant,
- qu'il y a eu tout un tour du monde,
- cent mille aventures qui prendraient un temps énorme à raconter,
- qu'il ne va pas ennuyer l'analyste avec.

Mais en fin de compte, la montagne accouche d'une toute petite histoire, d'une souris.

S'il y a aussi là une notion de quelque chose qui est indiqué comme un horizon de toute puissance, c'est un récit... mais un récit qui n'est pas fait. L'omnipotence est toujours du côté de l'Autre, du côté du monde de la parole en tant que tel.

Est-ce que nous devons tout de suite voir en cette occasion, comme étant...

ce que suppose et ce que toute la suite impliquera dans la pensée de l'analyste ...comme étant la structure du sujet, non seulement ce fantasme comme omnipotent mais avec l'agressivité que cela comporte ?

C'est à cela que nous devons dès l'abord nous arrêter pour situer justement ce que je suis en train d'essayer de vous faire remarquer, à savoir ce qui se produit parfois, semble-t-il, de partialité dans les interprétations, dans toute la mesure où est ignorée une différence de plan qui, quand elle est suffisamment accentuée dans la structure elle-même, doit être respectée.

C'est à cette seule condition que nous savons que cette différence de plan existe.

« *Quelle est la question qui se pose tout de suite après ? - nous dit l'analyste.*

*C'est : pourquoi cette fantaisie d'extrême puissance ? La réponse est donnée dans le rêve.*

*Il fait un tour du monde. Je mettrais cela comme relié avec l'idée du souvenir réel qui lui vient quand il décrit le chaperon dans le rêve, qui était si étrange, car ceci met en avant non seulement le fait qu'il a décrit une projection, un repli du chaperon, mais aussi que le chaperon était surplombant comme la lèvre d'une caverne. Ainsi, nous obtenons ceci que le chaperon et les lèvres de la vulve sont comparés avec une grande caverne sur le flanc de la colline où il se promenait avec sa mère. La fantaisie de masturbation est donc une fantaisie associée avec une puissance immense parce qu'il rêve d'étreindre, d'embrasser la terre-mère, d'être à la hauteur, au niveau de l'énorme caverne, sous ses lèvres projetées en avant. Ceci est la seconde chose d'importance. »*

[The next question that arises from that is why this phantasy of extreme power ? The answer is given in the dream. He is going round the world. I would put as commensurate with this idea the actual memory that came to him when he was describing the hood in the dream which was so strange, for it brought out not only the fact that he was describing a projection, a fold of a hood, but that the hood was also overhanging like a lip of a cave. So that we get directly the hood and lips of the vulva compared with the great cave on the hillside to which he went with his mother. Hence the masturbation phantasy is one associated with immense potency because he is dreaming of compassing mother earth, of being adequate to the huge cave beneath the protruding lips. That is the second thing of importance. p.139]

Vous voyez comment procède dans cette occasion la pensée de l'analyste. Incontestablement, vous ne pouvez pas ne pas sentir ici un saut.

Qu'il y ait un rapport du fait de l'association, ceci est démontré, entre ce souvenir d'enfant, où lui-même subit une couverture comme on dit, et celui dont il s'agit à savoir la valeur *signifiante* du fantasme que j'appellerai « *fantasme de prolapsus* », ceci bien sûr n'a pas à être écarté.

Que le sujet soit considéré de ce fait même comme étant le sujet classique, si je puis dire, de la relation œdipienne, c'est-à-dire le sujet qui se hausse au niveau de cette étreinte de la mère, qui ici devient l'étreinte même de la terre-mère, du monde tout entier, il y a là quelque chose qui me semble être un pas franchi peut-être un peu vite.

Surtout quand nous savons combien, à côté de ce schéma classique, grandiose, du héros œdipien pour autant qu'il se montre à la hauteur de la mère, combien à la différence de ce schéma, nous pouvons voir ceci que FREUD a si bien détaché d'une phase de l'évolution de l'enfant, à savoir le moment où très précisément l'intégration de son organe comme tel est liée à un sentiment de l'inadéquation...

contrairement à ce que dit l'analyste  
...avec ce dont il s'agirait dans une entreprise telle que la conquête ou l'étreinte de la mère.

Effectivement, cet élément peut jouer un rôle, joue un rôle incontestable, manifesté d'une façon tout à fait instantane dans un très grand nombre d'observations concernant précisément *ce rapport narcissique du sujet à son pénis* en tant que, par lui, il est considéré comme plus ou moins insuffisant, trop petit.

Il n'y a pas que le rapport avec les semblables, les rivaux masculins qui entre en jeu. *L'expérience clinique* nous montre au contraire que l'inadéquation du pénis à *l'organe féminin* comme *supposé* tout à fait *énorme* par rapport à l'organe masculin, est quelque chose de trop important pour que nous puissions ici aller si vite.

L'analyste continue :

« Maintenant j'attirerai votre attention sur l'association concernant les lèvres et les lèvres vulvaires. La femme qui fut un stimulant pour ce rêve avait des lèvres rouges, pleines, passionnées. Dans le rêve, il a une très vive peinture de l'image des lèvres et du chaperon. Il y a la caverne avec une lèvre surplombante. Il pense à des choses longitudinales ...//... et d'autres en travers - ce qui maintenant nous suggère la bouche comparée avec la vulve. »

[Next I would draw your attention to the associations concerning lips and labia. The woman who was a stimulus for the dream had full red passionate lips. In the dream he had a vivid picture of the labia and the hood. The cave had an overhanging lip. He thinks of things longitudinal like labia and then of cross-wise things - where I would now suggest the mouth as compared with the vulva. p.139]

Ceci sans commentaires...

« Il pense d'autre part au premier motor, la première voiture qu'il a eue et à sa capote serrée par des courroies, en arrière quand elle n'est pas rabattue, au dessin écarlate de cette capote. Il pense immédiatement à la vitesse du car, à la « pointe de sa vitesse » qui était de tant de miles à l'heure. Il parle ensuite de « la vie du car », et il note qu'il parle du car comme s'il était un être vivant. Du fait de la description ...//... je déduirai de cela que la mémoire de la caverne véritable qu'il a visitée avec sa mère constitue un souvenir écran. Je déduirai que ceci est projeté sur la voiture avec son chaperon écarlate, que c'est le même souvenir dont il s'agit dans les deux cas, nous dit-elle, et que la pointe de vitesse a la même signification que la projection des parties génitales dans le rêve. La pointe de la vitesse est donc la pointe du chaperon. Je déduis que c'est un souvenir réel, réprimé, d'avoir vu les organes génitaux de quelqu'un de beaucoup plus âgé que lui, quand il était tout à fait petit. Et le car, et la caverne, et faire le tour du monde en même temps, je les mets en conjonction avec cette puissance immense par nous requise. La pointe, le chaperon, je les interprète comme le clitoris. »

[He thinks, moreover, of the first motor he was in and of its hood and of the scarlet lining in that motor. He then thinks immediately of the speed of the car, and says "the peak of its speed" was so many miles an hour, and then speaks of "the life of the car" and notices that he talks of a car as if it were human.

From the fact of the dream picture of the vulva and the hood, with the wealth of other associations that give the picture of "red inside" and projecting lips and hood I should deduce that the memory of the actual cave which he visited with his mother also acts as a cover memory. I would deduce that there is projected on to the motor with its scarlet lined hood this same forgotten memory and that the peak of speed has the same significance as the projection in the genitals in the dream - it is the peak of the hood. I infer there is an actual repressed memory of seeing the genitals of someone much older than himself; of seeing them when he was very tiny and I infer this from both the car and the cave and going round the world in conjunction with the immense potency required. The peak, the hood, I interpret as the clitoris. p.140]

Tout de même, ici, un peu à la façon dont je disais tout à l'heure que *la montagne du rêve annoncée accouche d'une souris*, il y a quelque chose d'analogue, de décelable dans ce que j'appellerais presque « *les ânonnations de l'analyste* ».

Je veux bien que cette « *pointe de vitesse* » soit identifiable au chaperon, mais si c'est vraiment quelque chose de si pointu, de si énorme, comment l'associer à un souvenir réel, vécu, de l'enfance.

Il y a tout de même quelque excès à conclure aussi hardiment qu'il s'agit là chez le sujet d'un souvenir écran concernant une expérience effective de l'organe génital féminin en tant qu'il s'agirait du clitoris.



C'est bien en effet ce à quoi pourtant se résout l'analyste en faisant état à ce moment-là comme d'un élément clef, du fait que :

*« Sa sœur a huit ans de plus que lui, et aux références qu'il a faites à la voix de femme et à la voix d'homme imitée, qui sont semblables par l'imitation. De cette référence à elle et en connexion avec une incarnation mâle, je déduis que, au moins quand il était tout petit, il vit les organes de sa sœur, s'aperçut du clitoris et l'entendit uriner ...//... étendu sur le tapis. »*

[The patient's sister is eight years older than himself. Considering the references made to his woman friend's voice, that is to sound, accent, sound of a man's voice, and considering that the reference to her is in connection with male impersonation, I deduce that at least when very tiny he saw her genitals, noticed the clitoris, and heard her urinate ...//... laid on the floor on a blanket. . p.140-141]

Il lui faut d'ailleurs tout de suite après évoquer plus loin :

*« Considérant l'ensemble du travail d'analyse fait précédemment, qu'en addition, il y avait quelque situation enfantine dans laquelle il a eu quelque occasion de voir les parties génitales de sa mère. »*

[But considering all the work in analysis we have done so far I believe in addition there was some babyhood situation in which he had a quite definite opportunity of seeing his mother's genitals. p.140-141]

Tous les détails supposent dans ces souvenirs, dans ces images :

- qu'il aurait été à ce moment-là couché sur le tapis,
- qu'il aurait vu ceci ou cela.

Je vais quand même vous ponctuer ici quelque chose qui vous indique à tout le moins où je veux en venir dans ces critiques où je vous apprends à regarder, à épeler si l'on peut dire, dans quel sens vont un certain nombre d'inflexions dans la compréhension de ce qui nous est présenté, qui n'est pas destiné, je crois, à en augmenter l'évidence, ni non plus surtout, vous le verrez quand nous y arriverons, à lui donner sa juste interprétation.

Il faut quand même que j'éclaire un peu ma lanterne, que je vous dise où je veux en venir, ce que j'entends dire, à l'opposé de ce couloir dans lequel s'engage la pensée de l'analyste.

Et vous verrez que ces interprétations seront à cet égard extrêmement actives, voire même brutales, suggérant que le fond de la question est le caractère agressif de son propre pénis.

Vous le verrez, que c'est son pénis en tant qu'organe agressif, en tant qu'organe faisant rentrer en jeu le caractère nocif et délétère de l'eau qu'il émet, à savoir de l'urination que vous avez vue évoquée à l'occasion et sur laquelle nous aurons à revenir, que l'analyste obtient un effet dont il n'y a pas tellement à être surpris :

qu'un sujet adulte et assez en âge, se trouve faire une miction dans la nuit qui suit.  
Mais laissons cela de côté.

Ce que je veux dire est ceci :  
je crois que ce rêve... pour anticiper un peu sur ce que je crois pouvoir vous démontrer en continuant ce travail pénible et lent d'analyse ligne par ligne de ce qui nous est présenté...

Où la question se pose-t-elle dans ce qu'on peut appeler le fantasme fondamental du sujet pour autant qu'il est présentifié ?

Le sujet imagine quelque chose, nous ne savons pas quoi, concernant son analyste.  
Je vous dirai ce que l'analyste pense elle-même du point où on en est du transfert.

Ce transfert est à ce moment-là un transfert du type nettement imaginaire. L'analyste est focalisée, centrée comme quelque chose qui est essentiellement, par rapport au sujet, dans un rapport d'un *autre moi*.

Toute l'attitude rigide, mesurée, de défense... comme l'analyste le sent très bien  
...en présence d'Ella SHARPE, est quelque chose qui indique *un rapport spéculaire des plus étroits* avec l'analyste.  
Et contrairement à ce que dit Ella SHARPE, c'est très loin d'être l'indication *qu'il n'y a pas de transfert*.  
C'est un certain type de transfert à la source, duel, imaginaire.

Cette analyste...

en tant qu'elle est l'image de lui  
...elle est en train de quoi faire ?  
Déjà cela s'impose, il est bien clair que ce contre  
quoi le sujet la prémunit avec sa « *petite toux* »,  
c'est qu'elle rêve de se masturber.  
C'est cela qu'elle est censée être en train de faire.

Mais comment le savons-nous ? Nous ne le savons pas  
tout de suite, et ceci est très important.

Comment pouvons nous savoir ?

C'est pour autant que dans le rêve la chose alors  
est tout à fait claire, puisque c'est justement ce  
que le sujet est en train de dire, à savoir qu'il y a  
quelqu'un qui se masturbe. L'analyste reconnaît avec  
beaucoup de justesse qu'il s'agit d'une masturbation  
du sujet, que c'est lui qui rêve.

Mais dire que le rêve est l'intention manifestée dans  
le sujet de la masturber...

ajoutant que ceci est un verbe intransitif  
...nous met suffisamment sur la voie de ceci :  
que le fantasme signifiant dont il s'agit est celui  
d'une étroite liaison d'un élément mâle et femelle,  
pris sur le thème d'une sorte d'enveloppement.  
Je veux dire que le sujet n'est pas simplement pris,  
contenu dans l'autre, pour autant qu'il la masturbe,  
il *se masturbe*, mais aussi bien *ne se masturbe-t-il pas*.

je veux dire que l'image fondamentale dont il s'agit,  
qui est là présentifiée par le rêve, est d'une sorte  
de gaine, de gant. Ce sont d'ailleurs en somme les  
mêmes mots, gaine est le même mot que vagin<sup>46</sup>.

Voilà deux rencontres linguistiques qui ne sont pas  
sans signification. Sur *la gaine*, *le gant*, *le fourreau*, il y aura  
beaucoup à dire du point de vue linguistique,  
car je crois qu'il y a là toute une chaîne d'images  
qu'il est extrêmement important de repérer parce  
qu'elles sont beaucoup plus constantes, vous allez  
le voir, et présentes, pas seulement dans le cas  
particulier mais dans beaucoup d'autres cas.

---

46 Vagin : tiré du latin classique *vagina* « gaine, fourreau où était enfermée l'épée » plus généralement : « gaine, étui », (TLF).

Ce dont il s'agit, c'est que le personnage imaginaire, signifiant, est quelque chose où le sujet voit en quelque sorte enveloppée, prise, toute sorte de possibilité de sa manifestation sexuelle. C'est par rapport à cette image centrale qu'il situe son *désir* et que son *désir* est en quelque sorte englué.

Je vais essayer de vous le montrer parce qu'il faut bien que je fasse un peu plus pour justifier cette notion qui est ceci :  
dans la suite des associations, va apparaître une idée qui a traversé l'esprit du sujet - nous dit l'analyste - lors des associations précédentes.

Le sujet par ses fonctions doit aller dans un endroit où le roi et la reine doivent se rendre. Il est hanté par l'idée d'avoir une panne de voiture au milieu de la route et de bloquer par là le passage de l'auto royale. L'analyste y voit une fois de plus les manifestations de l'omnipotence redoutée du sujet pour lui-même et va même jusqu'à y voir...

nous verrons tout cela en détail *la prochaine fois* ...le fait que le sujet a eu l'occasion, lors de quelque scène primitive, d'intervenir de cette façon, arrêtant quelque chose, les parents lors de cette scène primitive.

Ce qui est tout à fait frappant, nous semble-t-il par contre, c'est la fonction justement de la voiture sur laquelle nous reviendrons.

Le sujet est dans une voiture et, bien loin que lors de cet arrêt il sépare qui que ce soit, il arrête sans aucun doute les autres...

qu'il arrête tout, nous le savons bien puisqu'il s'agit de cela, il est en analyse pour cela ...tout s'arrête, il arrête le couple royal, parental, à l'occasion dans une voiture, et bel et bien dans une seule voiture qui les enveloppe comme la capote de sa voiture, celle qu'il évoque par ses *associations*, reproduisant le caractère de *couverture* de la caverne.

Nous sommes à l'époque où Mélanie KLEIN commence à monter dans la Société anglaise, et à apporter des choses articulées qui sont *d'une haute qualité clinique*.

Et est-ce que c'est bien la peine d'avoir tellement parlé du « *parent ambigu* », du « *monstre bi-parental* », pour ne pas savoir ici reconnaître d'une façon *particulièrement* spécifiée, un certain caractère ambigu, lié à un certain mode de l'appréhension de *la relation sexuelle*.

Disons pour accentuer encore notre pensée que ce qui est en question dans le sujet, c'est justement cela précisément de les séparer, les parents, de séparer en eux les principes mâle et femelle. Et je dirais, d'une certaine façon, ce qui se propose comme visée à l'horizon de *l'interprétation analytique*, ce n'est rien d'autre qu'une espèce d'opération de circoncision psychique.

Car en fin de compte, ce vagin *protrus, prolabé* qui est là et qui vient ici se présenter sous la forme de quelque chose qui d'autre part n'est nulle part, qui se dérobe, j'ai parlé tout à l'heure de sac de prestidigitateur, mais à la vérité, nous la connaissons, cette opération du prestidigitateur, cela s'appelle le sac à l'œuf qu'on tourne et qu'on retourne et où on trouve alternativement et ne trouve pas ce qu'on y glisse par quelque chose d'adroit.

Cette sorte de perpétuelle présence et non-présence du sujet, c'est aussi quelque chose qui a une autre face : c'est ce qu'il y a dans la masturbation qui déjà y implique un certain élément femelle présent. C'est pour cela que je parle d'une certaine circoncision.

Cette sorte d'élément *protrus*, c'est aussi le prépuce qu'il rêve, par certains côtés. Et ce dont il s'agit chez ce sujet, et qu'une autre partie de ses souvenirs va nous faire apparaître c'est incontestable, il y a un certain rapport entre lui et la conjonction sexuelle.

Il y en a eu une dans son enfance.  
Mais où était-il ?

Il était dans son lit et, vous le verrez, sévèrement boudiné avec des épingles mises à ses draps.

On a d'autres éléments qui nous montrent aussi le sujet dans sa voiture d'enfant avec des courroies, des lanières.

La question pour le sujet, telle qu'elle nous est présentée ici est ceci : dans toute la mesure où il est lié, où il est arrêté lui-même, il peut jouir de son fantasme précisément et y participer par cette activité de supplément, cette activité dérivée, déplacée qu'est l'urination compulsive.

Dans toute la mesure où il était lié, à ce moment-là même cette sorte de supplément, de fausse jouissance que lui donne cette urination que nous constatons justement chez les sujets, si fréquemment en rapport avec la proximité du coït parental, à ce moment-là, il devient quoi ?

Justement ce partenaire dont il nous dit qu'elle a tellement besoin, que c'est lui qui doit lui montrer tout et qu'il faut qu'il fasse tout, qu'il se féminise. Pour autant qu'il est impuissant, si l'on peut dire, il est mâle.

Et que ceci ait ses compensations sur le plan de la puissance ambitieuse : bien sûr !

Nous y reviendrons la prochaine fois, mais pour autant qu'il est libéré, il se féminise.

C'est dans cette sorte de jeu de cache-cache, de double jeu, de non-séparation des deux faces en lui de la féminité et de la masculinité, dans ce type d'appréhension fantasmatique unique, foncièrement masturbatoire, que reste pour lui l'appréhension du désir génital, que gît le problème.

Et j'espère montrer la prochaine fois, combien nous sommes justifiés à orienter nos interprétations dans ce sens pour permettre au sujet le pas en avant.

## Le rêve d'Ella SHARPE (4)

Nous voici donc arrivés au moment d'essayer d'interpréter ce rêve du sujet d'Ella SHARPE, entreprise que nous ne pouvons tenter...

à titre d'ailleurs purement théorique, comme un exercice de recherche ...qu'à cause du caractère exceptionnellement bien développé de ce rêve qui occupe...

aux dires d'Ella SHARPE à laquelle nous faisons crédit sur ce point ...un point crucial de l'analyse.

Le sujet, qui a fait « *un énorme rêve* » qu'il faudrait des heures pour le raconter, dont il dit qu'il l'a oublié, qu'il en reste ceci qu'il se passe sur une route de Tchécoslovaquie sur laquelle il se trouve pour avoir entrepris un voyage autour du monde avec sa femme. J'ai même souligné qu'il disait : « *un voyage avec ma femme autour du monde* ».

Il se trouve sur une route et là il se passe ceci qu'il est, en somme, en proie aux entreprises sexuelles d'une femme qui, je le fais remarquer, se présente d'une certaine façon qui n'est pas dite dans le premier texte du rêve. Le sujet dit :

« *Je m'en aperçois à l'instant même, elle était au-dessus de moi, elle faisait tout ce qu'elle pouvait to get my penis.* »

Telle est l'expression sur laquelle nous aurons à revenir plus loin.

« *Bien entendu, dit le sujet, cela ne m'agréait pas du tout, au point que je pensais que devant son désappointement je devrais la masturber.* »

Il fait une remarque ici sur la nature foncièrement intransitive du verbe *to masturbate*, en anglais, dont nous avons intérêt déjà, avec l'auteur lui-même... encore que l'auteur en ait accentué moins directement son fondement sur la remarque en quelque sorte grammaticale du sujet ...à remarquer qu'il s'agit bien entendu d'une masturbation du sujet.

Nous avons la dernière fois, mis en relief la valeur de ce qui apparaît moins encore dans les associations que dans le développement de l'image du rêve, à savoir, que forme ce repli, ce « *hood* »<sup>47</sup> à la façon du repli d'un chaperon, dont parle le sujet.

Et nous avons montré qu'assurément le recours au bagage des images... considérées par la doctrine classique et issues manifestement de l'expérience, quand on les fait agir en quelque sorte comme autant d'objets séparés sans très bien repérer leur fonction par rapport au sujet ...pousse peut-être à quelque chose qui peut être *forcé*.

Donc nous avons souligné la dernière fois ce qu'il pouvait y avoir de paradoxal dans l'interprétation trop hâtive de ce singulier appendice, de cette protusion de l'organe génital féminin comme étant d'ores et déjà le signe qu'il s'agit du *phallus* de la mère.

Aussi bien d'ailleurs une telle chose n'est-elle pas sans entraîner dans la pensée de l'analyste un autre saut, tellement il est vrai qu'une démarche imprudente ne peut se rectifier...

contrairement à ce qu'on dit ...que par une autre démarche imprudente, que l'erreur est bien moins érudite qu'on ne croit car la seule chance de se sauver d'une erreur est d'en commettre une autre qui la compense.

---

47 Something large and projecting hung downwards like a fold on a hood. Hoodlike it was, and it was this that the woman made use of in manœuvring to get my penis. Op. cit. p. 133.



Nous ne disons pas qu'Ella SHARPE a complètement *erré*, nous essayons d'articuler de meilleurs modes de direction qui auraient pu permettre une adéquation plus complète. Ceci sous toute réserve bien entendu puisque nous n'aurons jamais l'expérience cruciale.

Mais le saut suivant dont je parlais est que ce dont il s'agit, c'est encore bien moins du *phallus* du partenaire... du partenaire dans l'occasion imaginé dans le rêve ...que du *phallus* du sujet.

Ceci nous le savons, le caractère *masturbatoire* du rêve, nous l'admettons, coordonné par bien d'autres choses, de tout ce qui paraît après dans les dires du sujet.

Mais ce *phallus* du sujet, d'ores et déjà, nous sommes amenés à le considérer comme étant cet instrument de destruction, d'agression, d'un type extrêmement primitif, tel qu'il sort de ce qu'on pourrait appeler l'imagerie. Et c'est dans ce sens que d'ores et déjà s'oriente la pensée de l'analyste, Ella SHARPE dans l'occasion, et encore qu'elle soit loin de communiquer *l'ensemble de son interprétation* au sujet.

Le point sur lequel elle va tout de suite intervenir, en ce sens qu'elle le dit, c'est après lui avoir fait remarquer les éléments qu'elle appelle d'*omnipotence*. Selon son interprétation, ce qui apparaîtrait en son dire dans le rêve serait :

*deuxièmement* : *la masturbation*,

*troisièmement* : *cette masturbation est omnipotente*, dans le sens qu'il s'agit de cet organe perforant et qui mord qu'est le propre *phallus* du sujet.

Il faut bien dire qu'il y a là une véritable *intrusion*, une véritable *extrapolation théorique* de la part de l'analyste, car à la vérité rien...

ni dans le rêve, ni dans les associations ...ne donne aucune espèce de fondement à faire intervenir tout de suite dans *l'interprétation* cette notion chez le sujet que le *phallus* ici interviendrait en tant qu'organe d'agression, et que ce qui serait redouté ce serait en quelque sorte le retour, la rétorsion de l'agression impliquée de la part du *sujet*.

On ne peut pas ne pas souligner là que nous voyons mal à quel moment le sujet passe de ces intrusions à l'analyse de ce qu'elle a effectivement devant les yeux, et qu'elle sent avec tellement de détails et de finesse.

Il est clair qu'il s'agit de théorie.

Il suffit de lire cette formule pour s'apercevoir qu'après tout, rien ne justifie cela, si ce n'est quelque chose que l'analyste ne nous dit pas.

Mais encore nous a-t-elle suffisamment informés, et avec assez de soin, des antécédents du rêve, du cas du malade dans ses grandes lignes, pour que nous puissions dire qu'il y a là assurément quelque chose qui constitue un saut.

Qu'il lui soit apparu nécessaire, c'est bien après tout ce que nous lui concédons volontiers, mais qu'il nous paraisse à nous aussi nécessaire, c'est sur ce point que nous posons la question et que nous allons essayer de *reprendre* cette analyse.

Non pas en quelque sorte pour substituer aux équivalents imaginaires des interprétations au sens où l'on l'entend à proprement parler :  
« *Ceci qui est une donnée doit se comprendre comme cela.* ».

Il ne s'agit pas de savoir ce que veut dire à tel ou tel moment, dans l'ensemble, chaque élément du rêve. Dans l'ensemble on peut dire que ces éléments sont plus que correctement appréciés. Ils sont basés sur une tradition de l'expérience analytique au moment où opère Ella SHARPE. Et d'autre part ils sont *certainement perçus* avec un grand discernement et une grande finesse.

Ce n'est pas de cela dont il s'agit.  
C'est de voir si le problème ne peut pas s'éclairer à être formulé, articulé, d'une façon qui lie mieux l'interprétation avec ce quelque chose sur lequel j'essaie de vous faire mettre l'accent ici, à savoir *la topologie inter-subjective*.

Celle qui sous diverses formes est toujours celle qu'ici j'essaie de *construire* devant vous, de *restituer* pour autant qu'elle est celle même de notre expérience : celle du *sujet*, du *petit autre*, du *grand Autre*, pour autant que leurs places doivent toujours...

au moment de chaque phénomène dans l'analyse ...être par nous marquées si nous voulons éviter cette sorte d'écheveau, de nœud véritablement serré comme d'un fil qu'on n'a pas su dénouer et qui forme, si l'on peut dire, le quotidien de nos *explications analytiques*.

Ce rêve, nous l'avons parcouru déjà sous plusieurs formes et nous pouvons tout de même commencer d'articuler quelque chose de simple, de direct, quelque chose qui n'est pas absent, même du tout, de l'observation, qui se dégage de cette lecture que nous avons faite.

Je dirai qu'au stade de ce qui précède, qui amène le sujet, et du rêve lui-même, il y a un mot qui...

après tout ce que nous avons  
ici comme vocabulaire en commun  
...semble être celui qui vient le premier et dont il n'aurait pas été exclu qu'il vienne à cette époque à l'esprit d'Ella SHARPE.

Ce n'est pas faire intervenir du tout une notion qui ne fut pas à sa portée :  
nous sommes dans le milieu anglais, à ce moment-là dominé par des discussions telles que celles qui s'élaborent par exemple entre M. JONES et M<sup>me</sup> Joan RIVIÈRE dont il a déjà été question ici à propos de son livre *De la féminité comme une mascarade*<sup>48</sup>.  
Je vous en ai parlé à propos de la discussion concernant *la phase phallique et la fonction phallique dans la sexualité féminine*<sup>49</sup>.

Il y a *un mot* dont il fait état à un moment, qui est *le mot* qui est vraiment nécessaire à JONES pour entrer dans la compréhension de ce qui est bien le point le plus difficile à comprendre, pas simplement à mettre en jeu, de l'analyse, à savoir *le complexe de castration*.

---

48 Joan Rivière : « La féminité en tant que mascarade », in *La Psychanalyse* N°7, Paris, Puf 1964, et in « *Féminité mascarade* », Seuil 1994 ; (trad. Victor Smirnoff).

49 Jacques Lacan, Séminaire 1957-58 : *Les Formations de l'inconscient*, Seuil 1998, séance du 5 mars 1958.

Le mot dont JONES<sup>50</sup> se sert est le mot *aphanisis* [ἀφάνισις], qu'il a introduit de façon intéressante dans le vocabulaire analytique, et que nous ne pouvons du tout considérer comme absent du milieu anglais, car il en est fait grand état.

*Aphanisis* c'est *disparition*, ce qu'il entend ainsi, et ce qu'il veut dire par là nous le verrons plus loin. Mais je vais en faire un usage tout autre pour l'instant :

l'usage en somme *impressionniste* de ce qui est vraiment là tout le temps au cours du matériel du rêve, de ce qui l'entoure, du comportement du sujet, de tout ce que nous avons déjà essayé d'articuler à propos de ce qui se présente, de ce qui se propose à Ella SHARPE.

Ce sujet même...

qui avant de se présenter à elle d'une façon qu'elle décrit si joliment, avec cette sorte d'absence profonde qui lui donne à elle-même le sentiment qu'il n'y a pas un propos du sujet ni un de ses gestes qui ne soient quelque chose d'entièrement pensé, et que rien ne correspond à quoi que ce soit de senti

...ce sujet :

- qui se tient si bien « à carreau »,
- qui d'ailleurs ne s'annonce pas,
- qui apparaît mais qui, aussitôt apparu, est plus insaisissable que s'il n'était pas là,
- ce sujet qui lui-même nous a donné dans *les prémisses* de ce qu'il a apporté au sujet de son rêve, cette question qu'il a posée à propos de sa « *petite toux* ».

Et cette « *petite toux* » est faite pour quoi faire ?

Pour *faire disparaître* quelque chose qui doit être là au-delà de la porte. On ne sait pas quoi.

Il le dit lui-même : dans le cas de l'analyste, *qu'est-ce qu'il peut bien y avoir à faire disparaître ?*

---

<sup>50</sup> Ernest Jones : *Le stade phallique* in *Théorie et Pratique de la psychanalyse*, pp.412-441, Paris, 1969, Payot, et in *La Psychanalyse* n°7, Puf.

Il évoque à ce propos la mise en garde dans d'autres circonstances, dans un autre contexte :  
qu'il s'agit qu'ils se *séparent*, qu'ils se *désunissent*, car la situation pourrait être embarrassante si lui-même entraînait, et ainsi de suite..

Dans le rêve, nous sommes en présence de *trois personnages*, car il ne faut pas oublier qu'il y a sa femme.  
Le sujet, après l'avoir dit une fois, *n'en parle plus*. Mais qu'est-ce qui se passe bien exactement entre lui et la partenaire sexuelle, celle en somme à laquelle il se dérobe ?

Est-ce si sûr qu'il se dérobe ?

La suite de ce qu'il énonce prouve qu'il est loin d'être complètement absent et il a mis son doigt, dit-il, dans cette sorte de vagin *protus*, retourné, cette sorte de vagin *prolabé* sur lequel j'ai insisté. Là aussi des questions se posent et nous allons les poser :

- Où est ce qui est en jeu ?
- Où est l'intérêt de la scène ?

Ce qui...

pour autant qu'on puisse poser cette question à propos d'un rêve, et nous ne pouvons la poser que pour autant que toute la théorie freudienne nous impose de la poser

...ce qui se produira tout de suite après dans les associations du rêve, c'est quelque chose qui intéresse cette amie, par l'intermédiaire d'un *souvenir*...

qui lui est venu concernant le chaperon que constitue l'organe féminin

...de quelqu'un qui lui a proposé sur un champ de golf quelque chose dans lequel pourraient être enveloppés ses clubs, et qu'il a trouvé vraiment un drôle de personnage.

Il en parle avec cet espèce de *réjouissance amusée*, et on voit bien ce qui se passe autour de ce *personnage vrai*. C'est vraiment ce personnage à propos duquel on peut bien se demander où jusque là, il a bien pu *rouler sa bosse*.

C'est le ton sur lequel il en parle.

Avec cette gueule, et ce bagout qu'est-ce qu'il a bien pu être ? Peut-être « *un boucher* ? », dit-il. Dieu sait pourquoi, un boucher ! Mais le style et l'atmosphère générale, l'ambiance d'imitation à propos de ce personnage... tout de suite d'ailleurs le sujet s'amuse à l'imiter ...montrent bien qu'il s'agit bien là... C'est par là d'ailleurs qu'est introduite la notion d'imitation, et l'association avec son amie « *qui imite si bien les hommes, qui a un tel talent, et un talent qu'elle exploite à la Broadcasting* » .

Et à ce propos, la première idée qui vient au sujet c'est qu'il en parle trop, qu'il a l'air de se vanter en parlant d'une relation aussi remarquable, *d'en remettre*. J'ai vérifié le mot anglais qu'il utilise : c'est un mot tout récent d'usage, qu'on peut considérer comme étant presque du *slang*, et que nous avons essayé de traduire ici par « *la ramener* » . Il l'utilise pour dire « *J'ai scrupule à la ramener à ce propos* »<sup>51</sup>. Pour tout dire, il *disparaît*, il *se fait tout petit*, il ne veut pas prendre trop de place à cette occasion.

Bref, ce qui s'impose à tout instant, qui revient comme un thème, comme un *leitmotiv* dans tout le discours, les propos du sujet, c'est quelque chose pour lequel le terme *aphanisis* apparaît ici bien plus près du « *faire disparaître* » que du « *disparaître* », de quelque chose qui est un perpétuel jeu où nous sentons que *sous diverses formes quelque chose...* appelons cela si vous voulez l'objet intéressant *...n'est jamais là* .

La dernière fois, j'ai insisté là-dessus. Il n'est jamais où on l'attend, glisse d'un point à un autre en une sorte de jeu d'*escamoteur* .

Je vais encore y insister, et vous allez voir où cela va nous mener qui est l'essentiel, la caractéristique à tous les niveaux, de la confrontation devant laquelle l'analyste se trouve.

---

51 Imitating him like that reminds me of a friend who broadcasts impersonations which are very clever, but it sounds "swank" to tell you, as swanky as telling you what a marvellous wireless set I have (p. 134).

Le sujet ne peut rien avancer qu'aussitôt,  
par quelque côté, il n'en subtilise l'essentiel,  
si l'on peut dire.

Et je ferai la remarque que chez JONES aussi ce terme  
d'*aphanisis* est un terme qui s'offre à une critique qui  
aboutirait à la dénonciation de quelque inversion  
de la perspective. JONES a remarqué chez ses sujets  
qu'à l'approche du *complexe de castration*, ce qu'il sent,  
ce qu'il comprend, ce qu'il voit en eux,  
c'est la peur de l'*aphanisis*, de la disparition *du désir*.

Et en quelque sorte ce qu'il nous dit,  
c'est que la castration...  
    il ne le formule pas ainsi  
    faute d'en avoir l'appareil  
...c'est la symbolisation de cette perte.

Nous avons souligné combien cela est un énorme  
problème que de voir, dans une perspective génétique  
quelconque, comment un sujet...  
    supposons dans son développement,  
    à quelque moment, à un niveau en  
    quelque sorte animal de la subjectivité  
...commence à voir la tendance se détacher d'elle-même  
pour devenir crainte de sa propre perte.  
Et JONES fait de l'*aphanisis* la substance de la crainte  
de la castration.

Ici je ferai remarquer que c'est exactement dans le  
sens contraire qu'il convient de prendre les choses.  
C'est parce qu'il peut y avoir castration,  
c'est parce qu'il y a le jeu de signifiants impliqué  
dans la castration, que dans le sujet s'élabore cette  
dimension où il peut prendre crainte, alarme,  
de la disparition possible et future de son désir.

Observons bien que quelque chose comme le désir...  
    si nous lui donnons un sens plein, le sens de  
    *la tendance* au niveau de la psychologie animale  
...il nous est difficile de le concevoir en tant que  
dans l'expérience humaine ce soit quelque chose  
de tout à fait accessible.

La crainte du *défaut du désir* est quand même un pas qui est à expliquer. Pour l'expliquer je vous dis : le sujet humain, pour autant qu'il a à s'inscrire dans le signifiant, trouve là une position d'où *effectivement*, il met en question son besoin en tant que son besoin est pris modifié, identifié dans la demande.

Et là tout se conçoit fort bien, et la fonction du *complexe de castration* dans cette occasion, à savoir ce en quoi cette prise de position du sujet dans le signifiant implique la perte, le sacrifice d'un de ses signifiants entre autres, c'est ce que nous laissons pour l'instant de côté.

Ce que je veux simplement dire, c'est que la crainte de l'*aphanisis* chez les sujets névrosés correspond, contrairement à ce que croit JONES, à quelque chose qui doit être compris dans la perspective d'une insuffisante formation, articulation, d'une partielle forclusion du *complexe de castration*. C'est pour autant que le *complexe de castration* ne met pas le sujet à l'abri de cette sorte de *confusion*, d'*entraînement*, d'*angoisse* qui se manifeste dans la crainte de l'*aphanisis*, que nous la voyons *effectivement* chez les névrosés. Et ceci nous allons bien avoir l'occasion de le contrôler à propos de ce cas.

Continuons et revenons sur le texte lui-même, sur le texte du rêve, et sur ces images dont nous avons parlé la dernière fois, à savoir sur la *représentation* du sexe féminin sous la forme de ce vagin prolabé.

Dans les images du sujet, cette sorte de fourreau, cette sorte de sac, de gaine, qui fait là une image si étrange qu'on ne peut tout de même pas, encore qu'elle ne soit pas du tout un cas exceptionnel et unique, mais qui n'est tout de même pas fréquente à rencontrer, qui n'a pas été décrite d'une façon parfaitement caractérisée dans la tradition analytique, ici on peut dire que l'image même...

qui est employée dans l'articulation signifiante du rêve, à savoir qu'est-ce que cela veut dire entre les personnages qui sont présents ...prend sa valeur de ce qui se passe, de ce pour quoi elle est utilisée.



En fait ce que nous voyons, c'est que le sujet va y mettre - comme il dit - le doigt. Il n'y mettra pas son pénis, certes pas, il y mettra le doigt.

Il retourne, il ré-engaine, il ré-invagine ce qui est là dé-vaginé, et tout se passe comme si se produisait là presque *un geste d'escamoteur*.

Car en fin de compte il met quelque chose à la place de ce qu'il devrait y mettre, mais aussi, il montre que quelque chose peut y être mis.

Et si tant est que quelque chose puisse effectivement être suggéré par la forme de ce qui se présente, à savoir le *phallus féminin*, tout se passe comme si...

ce *phallus* qui est en effet en question

de la façon la plus claire : « *to get my penis* »

...nous étions en droit de nous demander ce que le sujet est en train de nous montrer puisque beaucoup plus qu'un acte de copulation, il s'agit là d'un acte d'exhibition.

Cela se passe, ne l'oublions pas, devant un tiers.

Le geste est là, le geste est déjà évoqué du prestidigitateur dans l'exercice qui s'appelle, en français « *le sac à l'œuf* », à savoir ce sac de laine dans lequel le prestidigitateur alternativement fait apparaître l'œuf et le fait disparaître :

- le fait *apparaître* au moment où on ne l'attend pas,
- et le montre *disparu* là où on croirait le voir,

... « *the bag of the eggs* » dit-on aussi en anglais.

Le geste si l'on peut dire...

la monstration dont il s'agit

...est d'autant plus frappant que dans les associations du sujet, ce que nous avons vu c'est très exactement toujours d'avertir au moment où il apparaît, de façon à ce que rien ne se voie de ce qu'il y avait avant, ou encore se faire prendre lui-même...

dit-il dans son fantasme

...pour un chien aboyant, de façon à ce qu'on dise qu'il n'y avait là qu'un chien.

Oui, toujours le même *escamotage* dont nous ne savons pas ce qui est escamoté, et assurément c'est avant tout le sujet lui-même qui est escamoté.

Mais le rêve nous indique, et nous permet de préciser qu'en tout cas, si nous cherchons à préciser ce qui se localise dans le rêve comme étant ce qui est en jeu dans cet *escamotage*, c'est certainement le *phallus*, le *phallus* dont il s'agit : « *to get my penis* » [p.133].

Et ceci nous y sommes, je dirais, tellement habitués, endurcis par la routine analytique, que nous ne nous arrêtons presque pas à cette donnée du rêve.

Néanmoins le choix du sujet du « *to get* » pour désigner ce qu'ici prétend faire la femme, c'est un verbe à usage extrêmement polyvalent.

C'est toujours dans le sens d'obtenir, de gagner, d'attraper, de saisir, de s'adjoindre. Il s'agit de quelque chose qu'on obtient, en gros, dans le sens général. Bien sur nous entendons cela avec la note et l'écho du [*femina curam et penem devoret*?], mais ce n'est pas si simple.

Car après tout, ce qui est mis en cause en cette occasion est quelque chose qui en fin de compte est très loin d'être de ce registre.

Et aussi bien la question...

s'il s'agit en effet sous quelque forme que ce soit, *réelle* ou *imaginaire* d'obtenir le pénis ...la première question à se poser est à savoir : ce pénis où est-il ?

Car cela semble aller de soi qu'il est là.

À savoir que sous prétexte qu'on a dit, que le sujet dans le compte rendu du rêve a dit qu'elle faisait des manœuvres « *to get my penis* », on a l'air de croire que pour autant, il est là quelque part dans le rêve. Mais littéralement, si l'on regarde bien le texte, absolument rien ne l'indique.

Il ne suffit pas que l'imputation du partenaire soit là donnée pour que nous déduisions que le pénis du sujet y est, suffise en quelque sorte à nous satisfaire sur le sujet de cette question : *où est-il ?* Il est peut-être tout à fait ailleurs que là où ce besoin que nous avons de compléter, dans une scène où l'on supposerait que le sujet se dérobe. Cela n'est pas si simple.

Et à partir du moment où nous nous posons *cette question*, nous voyons bien en effet que c'est là que se pose toute la question, et que c'est à partir de là aussi que nous pouvons saisir quelle est la discordance singulière, l'étrangeté que présente le signe énigmatique qui nous est proposé dans ce rêve. Car c'est sûr qu'il y a un rapport entre ce qui se passe et une masturbation.

Qu'est-ce que cela veut dire, qu'est-ce que cela nous souligne en cette occasion ? Il vaut la peine de le recueillir au passage, car... encore que cela ne soit pas élucidé ...c'est fort instructif. Je veux dire, encore que ce ne soit pas articulé par l'analyste dans ses propos, c'est à savoir que *la masturbation de l'autre et la masturbation du sujet c'est tout un*, qu'on peut même aller assez loin et dire :

- que tout ce qu'il y a dans la prise de l'autre chez le sujet lui-même qui ressemble à une masturbation, suppose effectivement une secrète *identification narcissique*, qui est moins celle du corps au corps, que *du corps de l'autre au pénis*,
- que toute une partie des activités de la caresse... et ceci devient d'autant plus évident qu'elle prend un caractère de plaisir plus détaché, plus autonome, plus insistant, voire *confinant* à quelque chose qu'on appelle plus ou moins proprement en cette occasion un certain *sadisme* ...est quelque chose qui met en jeu le *phallus*, pour autant que, comme je vous l'ai déjà montré, il se profile imaginativement dans l'au-delà du partenaire naturel.

Que le *phallus* est intéressé comme *signifiant* dans le rapport du sujet à l'autre, fait qu'il vient là comme ce quelque chose qui peut être recherché dans cet au-delà de l'étreinte de l'autre sur laquelle s'amorce, prend toute espèce de forme-type plus ou moins accentuée dans le sens de la perversion.

En fait, ce que nous voyons là c'est que justement cette masturbation de l'autre sujet diffère du tout au tout de cette prise de *phallus* dans l'étreinte de l'autre, ce qui nous permettrait de faire *équivaloir strictement la masturbation de l'autre à la masturbation du sujet lui-même*.

Que ce geste dont je vous ai montré le sens, qui est un geste presque de vérification que ce qui est là en face est assurément quelque chose de tout à fait important pour le sujet.

C'est quelque chose qui a le plus grand rapport avec le *phallus*, mais c'est quelque chose aussi qui démontre que le *phallus* n'est pas là, que le « *to get my penis* » dont il s'agit pour le partenaire est quelque chose qui fuit, qui se dérobe, non pas simplement par la volonté du sujet, mais parce que quelque accident structural, qui est vraiment ce qui est en question.

Ce qui donne son style à tout ce qui revient dans la suite de l'association, à savoir :

- aussi bien cette femme dont il nous parle, qui se conduit *si remarquablement* en ceci qu'elle imite parfaitement les hommes,
- que cette sorte d'incroyable escamoteur dont il se souvient après des années, et qui lui propose avec un bagout incroyable quelque chose...  
dont singulièrement, c'est encore  
une chose pour une autre  
...faire une enveloppe de quelque chose avec  
l'enveloppe qui est faite pour autre chose,  
nommément le tissu destiné à faire *une capote de voiture* -  
et pour faire quoi ? - pour lui permettre de  
mettre ses clubs de golf, cette sorte de  
fallacieux bonhomme, voilà donc ce qui reviendra.

Tout a toujours ce caractère...

de quelque élément qu'il s'agisse  
...que ce n'est jamais tout à fait de ce qui se  
présente qu'il s'agit. Ce n'est jamais de la chose  
vraie qu'il s'agit, c'est toujours sous une forme  
problématique que les choses se présentent.

Prenons ce qui vient tout de suite après,  
et qui va jouer son rôle. Le caractère problématique  
de ce qui insiste devant le sujet se poursuit tout de  
suite, et par une question qui lui vient à propos,  
qui va surgir des souvenirs de son enfance.

Pourquoi diable a-t-il eu à un autre moment,  
une autre compulsion...

que celle qu'il a eue au début  
de la séance, à savoir la toux  
...à savoir couper les lanières de sa sœur ?

*« Je ne pensais pas que c'était une véritable compulsion. C'est pour la même raison que la toux m'ennuyait. Je suppose que je coupais les sandales de ma sœur dans le même style. J'ai une mémoire assez obscure de l'avoir fait. Je ne sais pas pourquoi, ni ce que je désirais de ce cuir pour lequel je faisais cela, de ces bandes. »*

[I dislike thinking it was a compulsion; that's why the cough annoys me. I suppose I cut up my sister's sandals in the same way. I have only the dimmest memory of doing it. I don't know why nor what I wanted the leather for when I had done it. p.135 lignes 17 à 22]

*« Mais enfin il faut croire que je voulais en faire quelque chose d'utile mais, je pense, de tout à fait unnecessary. C'était fort utile dans mon esprit, mais cela n'avait aucune nécessité sérieuse.*

[that makes me think of how I used to collect leather straps, of how I used to cut up leather straps. I thought I wanted the strips to make something usefull but I expect something quite unnecessary. p.135 lignes 15 à 17]

Là aussi nous nous trouvons devant une sorte de fuite  
dans laquelle va suivre une autre fuite encore,  
à savoir la remarque qu'il pense tout d'un coup  
aux courroies qui liaient *la capote de la voiture*, ou plutôt  
cela lui fait penser aux courroies qu'il y a  
à un « *pram* », qui est une voiture d'enfant.

Et à ce moment là d'une curieuse façon, d'une façon  
négative, il introduit la notion de « *pram* ». Il pense  
qu'il n'y avait pas de *pram* chez lui. Or justement :

*« ...il n'y a rien de plus bête - dit-il lui-même - de dire qu'il n'y avait pas de pram chez nous.*

*Il y en avait sûrement puisqu'il y avait deux enfants. »*

[and I then thought how silly you are, you must have had a "pram." p.135]

Toujours le même style de choses qui apparaît sous la forme de quelque chose qui manque et qui domine tout le style des associations du sujet. Le pas suivant, enchaîné directement sur cela, quel est-il ?

« *Tiens je me suis rappelé, là tout de suite, dit-il, que je devais envoyer deux lettres à deux membres qui doivent être admis à notre club. Et je me vantaient d'être un meilleur secrétaire que le dernier, c'est tout de même assez drôle, maintenant voilà que je viens justement d'oublier de donner à ceux-ci la permission d'entrer au club.* »

[I've suddenly remembered I meant to send off letters admitting two members to the Club. I boasted of being a better secretary than the last and yet here I am forgetting to give people permission to enter the Club. p.135-136]

Autrement dit, je ne leur ai pas écrit. Et enchaîné tout de suite, et indiqué entre guillemets dans le texte d'Ella SHARPE, encore qu'elle n'en fasse pas état parce que pour un lecteur anglais ces lignes n'ont même pas besoin d'être entre guillemets, une citation d'une phrase qui se trouve dans ce qu'on appelle la *General Confession*, à savoir une des prières du *Book of Common Prayer* du « *Livre de prière pour tout le monde* » qui forme le fondement des devoirs religieux des individus dans l'Église d'Angleterre.

Je dois dire que mes relations avec le *Book of Common Prayer* ne datent pas d'hier et je ne ferai qu'évoquer ici le très joli objet qui avait été créé il y a vingt ou vingt cinq ans dans la communauté surréaliste par mon ami Roland PENROSE qui avait fait un usage, pour les initiés du cercle, du *Book of Common Prayer*. Lorsqu'on l'ouvrait, de chaque côté du plat intérieur de la couverture il y avait un miroir.

Ceci est fort instructif, car c'est là le seul tort qu'on puisse faire à Ella SHARPE pour qui sûrement ce texte était beaucoup plus familier qu'à nous, car le texte du *Book of Common Prayer* n'est pas tout à fait pareil à la citation qu'en donne le sujet :

« *We have left undone...* »,

« *Nous avons laissées non faites ces choses que nous avions à faire...* »

au lieu de :

« *Nous n'avons pas fait ces choses que nous devons faire* » (citation du sujet).

[« Ah well, we have undone those things we ought to have done ... » p.136 ]

C'est peu de chose, mais à la suite manque une phrase entière qui en est en quelque sorte la contre partie dans le texte de *la Prière de confession générale* :

« *Et nous avons fait ces choses que nous ne devions pas faire.* »

Ceci, le sujet n'éprouve pas du tout le besoin de s'en confesser, pour une bonne raison, c'est qu'en fin de compte *il s'agit vraiment pour lui jamais que de « ne pas faire les choses »*.

Mais « *faire les choses* », cela n'est pas son affaire. C'est bien en effet ce dont il s'agit puisqu'il ajoute qu'il est tout à fait incapable de faire quoi que ce soit *de crainte de trop bien réussir*, comme nous l'a souligné l'analyste.

Et puis, car cela n'est pas la moindre chose, c'est là que je veux en venir, le sujet continue la phrase : « *Il n'y a rien de bon en nous* ». [...and there is no good thing in us. p.136]

Ceci est une pure invention du sujet, car dans le *Book of Common Prayer*, il n'y a rien de tel. Il y a : « *Il n'y a pas de santé en nous* ».

Je crois que ce « *good thing* » qu'il a mis à la place est bien ce dont il s'agit. Je dirais que ce *bon objet* qui n'est pas là, c'est bien ce qui est en question, et il nous confirme une fois de plus qu'il s'agit du *phallus*.

Il est très important pour le sujet de dire que ce *bon objet* n'est pas là, nous retrouvons encore le terme : il n'est pas là, il n'est jamais là où on l'attend.

Et c'est assurément un « *good thing* » qui est pour lui quelque chose de la plus extrême importance, mais il est non moins clair que ce qu'il tend à montrer, à démontrer c'est toujours une seule et même chose, à savoir qu'il n'est jamais là. Là où quoi ?

Là où on pourrait *to get*, s'en emparer, le prendre. Et c'est bien ce qui domine l'ensemble du matériel dont il s'agit.

Qu'à la lumière de ce que nous venons ici d'avancer,  
le rapprochement entre les deux compulsions :

- celle de la toux,
- et aussi bien celle d'avoir coupé les bandes  
de cuir des sandales de sa sœur,

...nous paraisse moins surprenant.

Car c'est vraiment une interprétation analytique  
des plus courantes :  
le fait de couper les bandes de cuir qui retiennent  
les sandales de sa sœur a un rapport que nous nous  
contentons ici, comme tout le monde, d'approximer  
globalement avec le thème de la castration.  
Vous prendrez M. FENICHEL, vous verrez que les  
coupeurs de tresses sont des gens qui font cela  
en fonction de leur complexe de castration.

Mais comment pouvoir dire...

sauf à la pesée la plus exacte d'un cas

...si c'est :

- la rétorsion de la castration,
- l'application de la castration à un autre sujet  
qu'à eux-mêmes
- ou au contraire, apprivoisement de la castration,
- mise en jeu sur l'autre d'une castration qui  
n'est pas une vraie castration, et donc qui ne se  
manifeste pas si dangereuse que cela :  
domestication si l'on peut dire, ou moins-value,  
dévaluation de la castration au cours de cet  
exercice. D'autant plus que coupant les nattes,  
il est toujours possible, concevable, que les  
dites nattes repoussent, c'est-à-dire réassurent  
contre la castration.

Ceci est, bien sûr, tout ce que la somme des  
expériences analytiques permet sur ce sujet  
d'embrancher mais qui, dans l'occasion, ne nous  
apparaît que comme cachant...

Mais qu'il y ait liaison avec la castration  
ceci ne fait aucune espèce de doute.



Mais alors ce dont il s'agit, si nous nous obligeons à ne pas aller plus vite et à soutenir les choses au niveau où nous les avons suffisamment indiquées, c'est-à-dire qu'ici la castration est quelque chose qui fait partie si l'on peut dire, du contexte, du rapport, mais que rien ne nous permet jusqu'à présent de faire intervenir d'une façon aussi précise que l'analyste l'a fait, l'indication du sujet, postulée en l'occasion, pour articuler quelque chose comme étant une intention agressive primitivement retournée contre lui.

Mais qu'en savons nous après tout ?  
Est-ce qu'il n'est pas beaucoup plus intéressant de poser, de renouveler sans cesse la question :  
ce *phallus* où est-il ?  
Où est-il en effet, où faut-il le concevoir ?

Ce que nous pouvons dire, c'est que l'analyste va très loin, va très fort en disant au sujet :

- il est quelque part très loin en vous,
- il fait partie d'une *vieille rivalité* avec votre père,
- il est là au principe de tous vos vœux primordiaux de *toute puissance*,
- il est là à la source d'une agression dont vous avez en cette occasion la rétorsion.

Alors que *rien* à proprement parler *ne permet de saisir dans le texte quelque chose qui s'articule ainsi*.

Essayons quant à nous, après tout, de nous poser la question peut-être même un tout petit peu plus hardiment que nous n'y serions portés de nature. Nous ne pouvons pas, semble-t-il, proposer à propos d'une observation imprimée comme cela, écrite, quelque chose qui serait ce que nous demanderions à un élève.

S'il s'agissait d'un élève, j'en parlerais beaucoup plus sévèrement, je dirais quelle mouche vous a piqué de dire une chose pareille !  
Je poserais la question dans un cas semblable :  
où est l'élément de contre-transfert ?

C'est là ce qui peut sembler hardi, de poser une pareille question à propos d'un texte d'un auteur qui, somme toute, est quelqu'un dont nous avons toutes raisons de faire à cette date la plus extrême confiance, à savoir Ella SHARPE.

Je me suis souri à moi-même au moment où je me suis posé cette question car elle me paraissait à proprement parler un petit peu exorbitante. Eh bien on n'a jamais tort, en fin de compte, d'être comme cela un tout petit peu trop audacieux. Il arrive que ce soit comme cela qu'on trouve ce que l'on cherche.

Et dans l'occasion, j'ai cherché d'abord avant de trouver, je veux dire que j'avais lu *presque distraitement* les premières pages de ce livre, je veux dire que comme toujours on ne lit jamais bien, et il y avait pourtant quelque chose d'extrêmement joli.

Tout de suite après avoir parlé du père mort, de ce père qu'elle n'arrive pas à réveiller dans la mémoire du sujet, qu'elle est arrivée à faire bouger un tout petit peu ces derniers temps...

vous vous rappelez que le sujet s'émerveillait que son père, dans un temps, avait parlé ...tout de suite après, elle fait remarquer que c'est *la même difficulté qu'il y a avec elle*, à savoir que :

« *Il n'a pas de pensées à mon propos, ce patient.* ».[He has no thoughts about me. p.126]

Il y avait là déjà quelque chose qui aurait pu retenir notre attention.

« *Il ne sent rien à mon propos. Il ne peut pas croire à cela.* »

[He has no thoughts about me. He feels nothing about me. He cannot believe in the theory of transference. p.126]

C'est inquiétant, il faut le dire. Que le sujet n'en prenne pas conscience comme tel, cela ne dit pas qu'il n'y a pas de manifestation, car tout de même il y a une espèce de fourragement obscur de l'anxiété à telle ou telle occasion. C'est là que j'avais mal retenu quelque chose qui s'exprime ici.

Mais quand on lit cela, on croit que c'est une dissertation générale comme il arrive d'en faire à l'analyste :

« Je pense - dit-elle, il s'agit bien de cela - *que l'analyse pourrait être comparée à un jeu d'échecs qui tire en longueur et qui doit continuer ici* - dit-elle - *jusqu'à ce que je cesse d'être le père qui se venge dans l'inconscient, qui s'emploie à le « cornering him », à le coincer, à le mettre en échec, après quoi il n'y a plus d'autre alternative que la mort.* »

[I think the analysis might be compared to a long-drawn-out game of chess and that it will continue to be so until I cease to be the unconscious avenging father who is bent on cornering him, checkmating him, after which there is no alternative to death. p.127]

Cette référence curieuse au jeu d'échec dans cette occasion...

qu'à la vérité rien n'implique  
...est quand même ce qui mérite à cette occasion de retenir notre attention. Je dirai qu'au moment où j'ai lu cette page, je l'ai trouvée effectivement *très jolie*, que je ne me suis pas tout de suite arrêté à sa valeur dans l'ordre transférentiel.  
Je veux dire qu'au cours de la lecture, ce que cela a fait vibrer en moi c'est : c'est *très joli* !

On devrait comparer tout le déroulement d'une analyse au jeu d'échecs. Et pourquoi ?  
Parce que ce qu'il y a de plus *beau* et de plus *saillant* dans le jeu d'échecs, c'est que c'est un jeu qu'on peut décrire ainsi :  
il y a un certain nombre d'éléments que nous caractériserons comme des éléments *signifiants*, chacune des pièces est un élément *signifiant*.

Et en somme, dans un jeu qui se joue à l'aide d'une série de mouvements en réplique fondés sur la nature de ces *signifiants*, chacune ayant son propre mouvement caractérisé par sa position comme *signifiant*, ce qui se passe c'est la progressive réduction du nombre de *signifiants* qui sont dans le coup.

Et on pourrait après tout décrire une analyse ainsi : qu'il s'agit d'éliminer un nombre suffisant de *signifiants* pour qu'il reste seulement en jeu un nombre assez petit de *signifiants* pour qu'on sente bien où est la position du sujet dans leur intérieur.

Pour y être revenu par la suite, je crois qu'en effet cela peut nous mener assez loin.

Mais ce qui est important c'est ceci :

c'est qu'Ella SHARPE...

effectivement tout ce que je connais ou pouvais connaître par ailleurs de son œuvre l'indique...a effectivement cette conception de l'analyse, qu'il y a dans son interprétation de la théorie analytique cette espèce de profonde mise en valeur du caractère signifiant des choses.

Elle a mis l'accent sur *la métaphore* d'une façon qui ne *dissonne absolument pas* avec les choses que je vous explique. Et tout le temps, elle sait mettre en valeur cet élément de substitution à proprement parler linguistique, dans les symptômes, qui fait qu'elle l'a porté dans ses analyses de thèmes littéraires qui constituent une part importante de son œuvre.

Et tout ce qu'elle donne comme règles techniques participe aussi de quelque chose qui est tout à fait profondément marqué d'une espèce d'expérience, d'appréhension du jeu de signifiants comme tel.

De telle sorte que *la chose* dont, dans cette occasion, on puisse dire *qu'elle méconnaisse*, je dirai que *ce sont ses propres intentions* qui s'expriment dans ce registre...

sur le plan de la parole dont il s'agit  
au premier plan de cette observation  
...de « *coincer* ».

Le « *cornering him* » est là amené d'abord par elle. C'est uniquement dans les séances ultérieures à *l'interprétation* qu'elle a donnée de ce rêve, que nous verrons apparaître le même mot dans le discours du patient, et je vous dirai tout à l'heure à quel propos.

C'est pourquoi, vous le savez déjà, je vous ai indiqué ce qui se passait aussi deux séances après. À savoir son impossibilité de « *to corner* » son partenaire dans un jeu également, le jeu de tennis, de le coincer pour donner le dernier *shot*, celui que le type ne peut pas aller rattraper.

Il s'agit bien en effet de ceci, que c'est sur ce plan que l'analyste se manifeste. Et je ne suis pas du tout en train de dire que le sujet s'en aperçoit.

Il est bien entendu qu'elle est une bonne analyste. Elle le dit de toutes les façons : c'est un cas dans lequel vous avez pu remarquer, dit-elle aux étudiants, que je ne fais que la plus petite remarque, ou que je me tais.

Pourquoi ? - dit-elle - parce qu'il n'y a absolument rien chez ce sujet qui ne m'indique, de toutes les façons, que sa prétention à vouloir être aidé veut dire exactement le contraire, à savoir qu'avant tout il veut rester à l'abri, et avec *sa petite couverture, sa capote de voiture* sur lui.

Le « *hood* », c'est vraiment une position tout à fait fondamentale. Cela, elle le sent, tout ce qui se passe à propos du souvenir du « *pram* » qui est effacé, c'est quand même ceci qu'il a été dans son lit « *pinned in bed* », c'est-à-dire « *épinglé* ».

D'ailleurs il apparaît qu'il a des notions très précises sur ce que peut provoquer chez un enfant le fait *d'être* plus ou moins *ligoté*, encore qu'il n'y ait rien de particulier dans son souvenir qui lui permette de l'évoquer, mais qu'assurément à cette position liée, il tient beaucoup.

Donc elle est bien loin de laisser transparaître cet élément de contre-transfert, c'est-à-dire quelque chose qui serait trop interventionniste dans le jeu. Un jeu agressif dans ce jeu d'échecs.

Mais ce que je dis, c'est parce qu'elle en sent si bien la portée de cette notion, cet exercice agressif du jeu analytique, qu'elle ne voit pas *sa portée exacte*, à savoir que ce dont il s'agit, c'est de quelque chose qui a les plus étroits rapports aux *signifiants*.

À savoir que si nous nous demandons où est le *phallus*, c'est dans ce sens que nous devons le chercher.

Autrement dit que, si vous voulez, dans le quadrangle du schéma :

- du sujet,
- de l'autre,
- du moi en tant qu'image de l'autre
- et du grand Autre,

c'est de cela qu'il s'agit :  
de là où peut apparaître le signifiant comme tel.

C'est à savoir que ce *phallus* qui n'est jamais là où nous l'attendons, il est quand même là. Il est là comme la lettre volée, où on l'attend le moins, et là où pourtant tout le désigne.

Pour s'exprimer comme vraiment la métaphore du jeu d'échecs nous permet de l'articuler, je dirais que le sujet ne veut pas perdre *sa dame*, et je m'explique.

Dans le rêve, le *phallus* ce n'est pas *le sujet* qui est là et qui le regarde. Ce n'est pas là qu'il est le *phallus*. Car pour ce sujet en effet...

comme le perçoit obscurément à travers un voile  
l'analyste dans son interprétation  
...le sujet a un certain rapport à l'*omnipotence*,  
à la « *potence* » tout simplement, à la puissance.

Sa puissance...

dans cette occasion le *phallus*  
...ce qu'il convient qu'il préserve à tout prix, qu'il maintienne hors du jeu parce que ce *phallus* il peut le perdre dans le jeu, est ici dans le rêve représenté tout simplement par le personnage auquel on penserait le moins qu'il le représente, à savoir sa femme qui est là, bien loin d'être l'apparent témoin qu'elle est, car à la vérité de cette fonction de voir, *il n'est nullement indiqué que ce soit là quelque chose d'essentiel*.

Chez ce sujet comme chez beaucoup de sujets...  
et je vous prie de retenir ceci parce que  
c'est un fait clinique tellement évident  
qu'on est absolument stupéfait que ce ne soit  
un lieu commun de la psychanalyse

...le partenaire féminin en tant qu'Autre est justement ce qui représente pour le sujet ce qu'il y a en quelque sorte de plus tabou dans sa puissance, et aussi qui se trouve du même coup dominer toute l'économie de son désir.

C'est parce que sa femme est son *phallus* que je dirais qu'il a fait cette espèce de lapsus infime que je vous ai noté au passage, à savoir : faire « *un voyage avec ma femme autour du monde* » - « *...a journey with my wife round the world...* » [p.132], et non pas « *...round the world with my wife...* ».

L'accent d'omnipotence est mis sur « *round the world* » par notre analyste. je crois que le secret de l'omnipotence chez ce sujet est dans le « *with my wife* », et que ce dont il s'agit c'est qu'il ne perde pas cela, c'est-à-dire qu'il ne s'aperçoive pas justement que c'est là ce qui est à mettre en cause, c'est-à-dire de s'apercevoir que sa femme est, dans l'occasion, l'analyste.

Car en fin de compte c'est de cela qu'il s'agit. Le sujet ne veut pas « *perdre sa dame* », dirons-nous, à la façon des mauvais joueurs d'échecs qui se figurent que perdre sa dame c'est perdre la partie, alors que gagner aux échecs, c'est en fin de compte arriver à ce que l'on appelle une fin de partie, c'est-à-dire avec le sujet, la faculté de déplacement la plus simple et la plus réduite et le minimum de droits...

je veux dire qu'il n'a pas le droit d'occuper une case qui est mise en échec par une autre ...et avec cela trouver l'avantage de la position.

On a au contraire tout avantage dans l'occasion à sacrifier sa dame. C'est ce que ne veut en aucun cas faire le sujet parce que le signifiant *phallus* est ce qui pour lui est identique à tout ce qui s'est produit dans la relation à sa mère.

Et c'est ici qu'apparaît, comme l'observation le laisse nettement transsuder, le caractère déficient, boiteux, de ce qu'a pu apporter le père dans l'occasion.

Et bien entendu, nous retombons dans quelque chose, dans un versant déjà connu de la relation du sujet au couple parental.  
L'important ce n'est pas cela.

L'important, c'est effectivement d'accentuer ce rapport très caché, très secret, du sujet à son partenaire, parce qu'il est tout ce qu'il y a de plus important à mettre en évidence au moment où il apparaît dans l'analyse.

Dans l'analyse où en somme le sujet, par son discret toussotement, avertit...

de ce qui se passe à l'intérieur  
...son analyste, si par hasard elle avait...

comme ce qui se passe dans le rêve  
...retourné si l'on peut dire son sac ou son jeu, d'avoir à le rentrer, avant que lui n'arrive, parce qu'à voir ceci, à voir qu'il n'y a rien qu'un sac, il a tout à perdre.

C'est là la prudence dont le sujet fait preuve et qui en quelque sorte maintient dans un lien serré...

avec tout le « *pram pinned* » de la position de son enfance  
...le sujet dans un rapport à son désir qui ne peut être que fantasmatique, à savoir qu'il lui faut qu'il soit lui-même ligoté dans un *pram* ou ailleurs, et bel et bien serré et boudiné pour que puisse être ailleurs *Le signifiant*, l'image d'une toute-puissance rêvée.

Et c'est bien ainsi aussi qu'il nous faut comprendre le rôle pour lui capital de l'omnipotence, toute cette histoire et cette observation de l'automobile.

L'automobile, cet instrument problématique de notre civilisation dont chacun sent bien le rapport d'une part à la puissance :

les chevaux, la vitesse, le « *pin of speed* ».

Et chacun de dire évidemment « *équivalent phallique* », équivalent de la « *puissance de secours* » des impuissants.

Mais d'autre part, chacun sait bien le caractère infiniment couplé, féminin aussi.



Car automobile, ce n'est pas pour rien que nous le disons au *féminin*, que nous lui donnons à l'occasion, à cette automobile, toutes sortes de *menus surnoms* qui ont aussi le caractère d'un partenaire de l'autre sexe.

Eh bien, cette automobile dans l'occasion, sur laquelle il fait ces remarques si problématiques, à savoir : « *C'est drôle qu'on en parle comme d'un être vivant* » [p.135]

Ce sont là banalités bien entendu, mais cette automobile, chose très curieuse, est tellement évidemment ce en quoi se produit cette sorte d'ambiguïté signifiante qui fait que c'est à la fois ce qui le protège, ce qui le lie et l'enveloppe, ce qui par rapport à lui, a exactement la même position que dans le rêve le chaperon *protrus*...

il s'agit d'ailleurs du même mot  
qui est employé dans les deux cas  
...que dans le rêve cette bizarre protubérance sexuelle sur laquelle il se trouve *mettre le doigt*, que d'autre part...  
j'ai bien souligné cela que j'ai mal traduit  
...il ne faut pas lire « *striée de rouge* », mais « *doublée de rouge* »...

Mais que nous dit l'analyste ?

L'analyste ici ne s'y est pas trompée.

Le moment, nous dit-elle, où elle porte son intervention décisive n'est pas le moment où elle commence à le mettre sur la voie de son agression, avec comme résultat chez ce sujet, d'ailleurs, cette curieuse manifestation qu'on peut appeler *psychosomatique*, dont elle ne relève pas tout à fait le caractère, à savoir qu'à la place de la toux, le lendemain il éprouve une petite colique avant d'entrer.

Dieu sait s'il a serré son jeu pour cela car...

comme je l'ai dit tout à l'heure  
...il a tout à perdre au moment d'entrer pour la séance suivante dans le cabinet de l'analyste.

Mais l'interprétation qui, à Ella SHARPE elle-même, paraît la plus illuminante, c'est à la deuxième séance après cette interprétation quand le sujet lui raconte qu'il a encore eu la colique en quittant la dernière fois la séance.

Puis il parle de quoi ? il dit :

« *Je n'ai pas pu avoir ma voiture, le garagiste n'avait pas fini; je n'ai pas pu l'engueuler parce qu'il est si gentil qu'on ne peut pas lui en vouloir, il est brave comme tout ...//... et puis je n'en ai aucun besoin de cette voiture.* - Et il ajoute avec un accent d'irritation - *Mais vraiment j'en ai tout de même bougrement envie, je la veux, j'aime cela.* »

[he had been unable to use his car because certain repairs had not been finished. The garage man was so very good, so very kind; it was impossible to be angry with him ...//... Not that the car was imperative for him at the moment; it was not a necessity, but he wanted it, he liked it. p.146]

Et elle ne s'y trompe pas.

« *Pour la première fois, dit-elle, j'avais affaire à des libidinal wishes* » .  
[Then for once I was able to deal with the libidinal wishes. p.147]

Ici il s'agit de la libido, donc nous sommes bien d'accord avec elle.

Si je fais cette critique d'Ella SHARPE, c'est parce que je la trouve en tous points, dans cette observation, admirablement sensible. Elle comprend l'importance de cela, à savoir ce qui est présent dans la vie d'un sujet proprement comme *désir*. Le *désir* étant caractérisé par son caractère non-motivé, il n'a aucun besoin de cette voiture. Le fait qu'il lui déclare son désir, que c'est la première fois qu'elle entend un discours pareil, est quelque chose qui se présente soi-même comme déraisonnablement dans le discours du sujet.

Elle nous dit qu'elle saute là-dessus, c'est-à-dire qu'elle le lui souligne. Chose curieuse, ici nous avons comme une espèce de flottement de l'appareil de projection : alors qu'elle nous a toujours tellement dit ce qu'elle a dit au sujet, même les choses les plus audacieuses, les plus hasardées, là nous ne savons pas exactement ce qu'elle lui a dit.

C'est très agaçant !

Ce qu'elle nous dit, c'est qu'elle était vraiment ivre de joie de l'occasion de lui dire :  
là vous avouez que vous désirez quelque chose.

Mais qu'est-ce qu'elle a pu lui dire ?  
Nous ne le saurons pas. Nous savons simplement  
qu'elle a pu tout de même lui dire quelque chose  
d'assez orienté dans le sens de ce qu'elle lui avait  
dit avant pour que ce soit justement après  
ce qu'elle lui a dit que, le lendemain,  
le sujet vienne lui dire, mi-content, « *mi-figue, mi-raisin* »,  
que cette nuit-là, il a mouillé son lit.

Nous ne pouvons pas considérer que ce soit,  
je vous l'ai dit déjà, en soi-même un symptôme qui,  
si transitoire et si significatif soit-il de ce  
qu'un coup a été porté, qui certainement a retenti,  
puisse être tout de même quelque chose qui nous  
confirme absolument dans ce que je pourrais appeler  
« *le sens de la bonne direction du dire* » - si « *dire* » il y a.

C'est à savoir que si nous avons la notion  
de ce quelque chose que représente une énurésie,  
c'est certainement de la mise en action,  
je dirais *personnelle*, du pénis.

Mais enfin ce n'est tout de même pas une mise en  
action génitale, c'est justement le pénis comme réel  
qui intervient en écho très fréquemment...

    c'est ce que la clinique  
    nous montre chez les enfants  
...de l'activité sexuelle des parents.

C'est pour autant que les sujets *masculins* ou *féminins*,  
enfants, sont dans une période où ils sont très  
profondément intéressés par le commerce sexuel des  
parents qu'il arrive ces manifestations énurétiques  
qui dans l'occasion sont la mise en jeu sur le plan  
du réel de l'organe comme tel.

Mais l'organe comme tel, comme réel, non plus comme  
signifiant, qui est bien quelque chose qui nous  
montre qu'en cette occasion l'intervention  
d'Ella SHARPE a eu en effet une certaine portée.

Cette portée est-elle opportune ?

C'est bien entendu ce qui reste à voir de plus près.

Il est bien clair que ce qui suit, à savoir l'arrivée, le surgissement, certaines réactions que le sujet alors a lui-même...

semble-t-il avec une certaine conscience de satisfaction

...à son actif et qui est le fait qu'au jeu il ne s'est plus laissé railler par ses camarades...

c'est-à-dire qu'il en a pris un au collet et qu'il lui a serré le kiki dans un coin avec assez de force pour qu'il n'ait plus envie de recommencer

...ne peut d'aucune façon être considéré comme quelque chose qui soit vraiment *dans la ligne qui est à obtenir*.

N'oublions quand même pas que s'il y a quelque chose qui est à permettre au sujet, c'est-à-dire de « *corner l'autre dans un jeu* », cela n'est absolument *pas la même chose* que de le « *corner à la gorge* » à propos de ce jeu.

C'est justement là *la réaction inadéquate*, celle qui ne le rend pas un instant plus capable de le « *corner au jeu* », c'est-à-dire en tant que là où se passe les relations avec l'Autre, l'Autre :

- comme lieu de *la parole*,
- comme lieu de *la loi*,
- comme lieu des *conventions du jeu*

...c'est justement cela qui se trouve, par cette légère *déclinaison* de l'acte d'intervention analytique, raté.

Je crois que nous avons aujourd'hui poussé les choses assez loin. Je ferai la prochaine fois le dernier séminaire de ce qui se groupe ici autour de l'analyse littéraire à propos du *désir et de son interprétation*.

Et j'essayerai de rassembler pour vous en quelques formules comment nous devons concevoir cette fonction du *signifiant phallique* dans toute sa généralité à propos de la relation [...] et de la façon dont le sujet se situe dans le désir.

J'essayerai de rassembler autour des notions que j'essaie ici d'articuler à l'aide du graphe cette fonction que nous devons donner très précisément au *signifiant phallique*.

J'essayerai de vous montrer aussi où se situe exactement, comment à titre de repérage dans votre exercice d'analyse vous pouvez essayer de situer, le *signifiant phallique* dans ce schéma.

Pour tout dire...

et pour donner quelque chose qui est emprunté à l'œuvre d'un écrivain auquel j'ai fait déjà allusion ici, Lewis CARROLL

...je vous montrerai ce que Lewis CARROLL<sup>52</sup> quelque part dit à peu près ainsi :

« *Il pensait qu'il avait vu une porte de jardin...*

cette fameuse porte du jardin paradisiaque de l'intérieur du ventre maternel, autour duquel se centrent actuellement, ou s'engouffrent même, toutes les théories analytiques  
...qui s'ouvrait avec une clé. Il regarda de plus près et s'aperçut que c'était une double règle de trois. »

La prochaine fois je vous montrerai quelle est cette « *règle de trois* ».

---

52 Lewis Carroll : Sylvie et Bruno, Seuil 2000, Coll. Points roman.

## Le rêve d'Ella SHARPE (5)

J'ai annoncé la dernière fois que je terminerai cette fois-ci l'étude de ce rêve que nous avons particulièrement fouillé du point de vue de son interprétation, mais je serai obligé d'y consacrer encore une séance.

Je rappelle rapidement que c'est ce rêve d'un patient avocat qui a de grands embarras dans son métier. Et Ella SHARPE n'en approche qu'avec prudence, le patient ayant toute l'apparence de se *tenir à carreau*, sans qu'il s'agisse d'ailleurs de rigidité dans son comportement.

Ella SHARPE n'a pas manqué de souligner que tout ce qu'il raconte est du pensé, non pas du senti. Et au point où on en est de l'analyse, il a fait un rêve remarquable qui a été un tournant de l'analyse et qui nous est brièvement rapporté. C'est un rêve que le patient concentre en peu de mots encore qu'il y ait eu là, dit-il, « *un énorme rêve* », si *énorme* que s'il s'en souvenait, il n'en finirait pas de le rapporter.

Il émerge de ceci quelque chose qui jusqu'à un certain degré présente les caractères d'un rêve répété, c'est-à-dire d'un rêve qu'il a déjà eu.

C'est-à-dire que quelque part dans ce voyage qu'il a entrepris, comme il dit, « *...avec sa femme autour du monde...* » - et j'ai souligné cela - en un point qui est *en Tchécoslovaquie...*

c'est le seul point sur lequel Ella SHARPE nous dira qu'elle n'a pas obtenu de lumières suffisantes faute d'avoir interrogé le patient sur ce que signifie le mot *Tchécoslovaquie*, et elle le regrette car cette *Tchécoslovaquie*, après tout, nous pouvons peut-être en penser quelque chose ...il se passe : « *...un jeu sexuel avec une femme devant sa femme.* » [p.132]

La femme avec qui le jeu sexuel se poursuit est quelqu'un qui se présente par rapport à lui comme dans une position supérieure.

D'autre part il n'apparaît pas tout de suite dans son *dire*, mais nous le trouvons dans ses *associations*, qu'il s'agit pour elle de manœuvrer « *to get my penis* ».

J'ai signalé le caractère très spécial du verbe *to get* en anglais. *To get*, c'est « *obtenir* », de toutes les façons possibles du verbe obtenir.

C'est un verbe beaucoup moins limité qu'*obtenir*, c'est *obtenir, attraper, saisir, en finir avec*. Et *to get*, si la femme arrive à « *to get my penis* », cela voudrait dire qu'elle l'a.

Mais ce pénis entre d'autant moins en action que le sujet nous dit que le rêve se termine sur ce vœu que devant le désappointement de la femme il pensait qu'elle devrait bien se masturber.

Et je vous ai expliqué que ce dont il s'agissait évidemment là est le *sens clef*, le *sens secret* du rêve. Dans le rêve cela se manifeste par le fait que le sujet dit « *Je voudrais bien la masturber* ». [...I thought that I would masturbate her. p.133]

En fait il y a une véritable exploration de quelque chose qui est interprété...

avec beaucoup d'insistance et de soin  
dans l'observation par Ella SHARPE  
...comme étant l'équivalent du chaperon.

Quand on regarde de près, ce quelque chose mérite de retenir notre attention. C'est quelque chose qui montre que l'organe féminin est là comme une sorte de *vagin retourné ou prolabé*. Il s'agit de *vagin, non pas de chaperon*.

Et tout se poursuit comme si cette *pseudo-masturbation* du sujet n'était pas autre chose qu'une sorte de vérification de l'absence du phallus.

Voilà dans quel sens j'ai dit que *la structure imaginaire*, l'articulation manifeste du rêve, devait au moins nous obliger à limiter le caractère du signifiant.

Et je pose en somme la question de savoir  
si par une méthode plus prudente...

pouvant être considérée comme plus stricte  
...nous ne pouvons pas arriver à une précision  
plus grande dans l'interprétation, à condition que  
les éléments structuraux avec lesquels nous avons ici  
pris le parti de nous familiariser soient *suffisamment*  
mis en ligne de compte pour permettre justement  
de différencier ce qui est le sens de ce cas.

Et nous allons voir qu'à le faire, nous voyons  
que comme d'habitude, les cas les plus particuliers  
sont les cas dont la valeur est la plus universelle,  
et que ce que nous montre cette observation  
est quelque chose qui n'est pas à négliger.

Car il s'agit de rien moins que de préciser à cette  
occasion ce *caractère de signifiant* sans lequel on ne peut pas  
donner sa véritable position à la fonction du *phallus*...

qui reste à la fois toujours si importante,  
si immédiate, si « *carrefour* »

dans l'interprétation analytique  
...sans qu'à tout instant nous ne nous trouvions  
à propos de son maniement dans des impasses  
dont le point le plus frappant est « *traduit-trahi* » par  
la théorie de M<sup>me</sup> Mélanie KLEIN, dont on sait qu'elle  
fait de l'objet *phallus* le plus important des objets.

L'objet *phallus* s'introduit dans la théorie kleinienne,  
et dans son interprétation de l'expérience,  
comme quelque chose, dit-elle, qui est le substitut,  
le premier substitut qui vient à l'expérience  
de l'enfant, qu'il s'agisse de la petite fille ou du  
garçon, comme étant un signe plus commode,  
plus maniable, plus satisfaisant.

C'est quelque chose à provoquer des questions sur  
le rôle, le mécanisme...

Comment faut-il que nous concevions cette issue  
*d'un fantasme* tout à fait *primordial*, comme étant *ce autour de quoi*  
déjà va s'ordonner ce conflit très profondément *agressif*  
qui met le sujet dans un certain rapport avec  
le contenant du corps de la mère ?



Pour autant que du contenant il convoite, il désire...  
tous les termes sont employés, malheureusement  
toujours avec *difficulté* : c'est-à-dire juxtaposés  
...il veut arracher ces *bons* et ces *mauvais objets* qui sont là  
dans une sorte de primitif mélange à l'intérieur  
du corps de la mère.

Et pourquoi à l'intérieur du corps, le privilège accordé  
à cet objet *phallus* ?

Assurément, si tout cela nous est apporté avec  
la grande autorité, le style de description si tranché,  
dans une sorte d'éblouissement par le caractère déterminé  
des styles, je dirais presque non ouvert à aucune  
discussion des énoncés kleinien, on ne peut pas  
manquer aussi de se reprendre après en avoir entendu  
attester et à chaque instant se demander :  
qu'est-ce qu'elle vise ?

Est-ce que c'est l'enfant effectivement qui apporte  
le témoignage de cette prévalence de l'objet *phallus*,  
ou bien au contraire c'est elle-même qui nous  
le donne, le signal du caractère de *signifiant*  
comme ayant le sens du *phallus* ?

Et je dois dire que, dans de nombreux cas,  
nous ne sommes pas éclairés sur le choix qu'il faut  
faire quant à l'interprétation. En fait je sais que  
certains d'entre vous se demandent où il faut placer  
ce *signe du phallus* dans les différents éléments du graphe  
autour duquel nous essayons d'orienter l'expérience  
du désir et de son interprétation.

Et j'ai eu quelques échos de la forme qu'a pu prendre  
pour certains la question : quel est le rapport de ce  
*phallus* avec l'Autre, le grand Autre dont nous parlons  
comme du lieu de la parole?

Il y a un rapport entre le *phallus* et le grand Autre,  
mais ce n'est certainement pas un rapport au-delà,  
dans le sens où le *phallus* serait l'être du grand Autre,  
si tant est que quelqu'un a posé la question dans ces  
termes. Si le *phallus* a un rapport avec quelque chose,  
c'est bien plutôt avec *l'être du sujet*.

Car je crois que c'est là le point nouveau, important que j'essaye de vous faire saisir dans l'introduction du sujet dans cette dialectique qui est celle qui se poursuit dans le développement inconscient des diverses étapes de l'identification, à travers le rapport primitif avec la mère puis avec l'entrée du jeu de l'Œdipe et du jeu de la loi.

Ce que j'ai mis là en valeur est quelque chose qui est à la fois très sensible dans les observations...  
très spécialement à propos  
de la genèse des perversions  
...et qui est souvent voilé dans ce rapport avec  
*le signifiant phallus*.

C'est qu'il y a deux choses très différentes selon qu'il s'agit :

- pour le sujet d'être par rapport à l'Autre ce *phallus*,
- ou bien par quelques voies, ressorts ou mécanismes qui sont ceux que nous allons justement reprendre dans la suite de l'évolution du sujet, mais qui déjà sont là, ces rapports, installés dans l'Autre, dans la mère.

Précisément la mère a un certain rapport avec *le phallus*, et c'est dans ce rapport avec le *le phallus* que le sujet :

- a à se faire valoir,
- à *entrer en concurrence avec le phallus*.

C'est de là que nous sommes partis il y a deux ans quand j'ai commencé de réviser cette relation.

Ce dont il s'agit, de la fonction du *signifiant phallus* par rapport au sujet, l'opposition de ces deux possibilités du sujet par rapport au *signifiant phallus* :

- de l'être [*le phallus*],
- ou de l'avoir [*le phallus*],

...est là quelque chose qui est une distinction essentielle.

Essentielle pour autant :

- que les incidences ne sont pas les mêmes,
- que ce n'est pas au même temps du rapport d'identification que *l'être* et *l'avoir* surviennent,
- qu'il y a entre les deux une véritable ligne de démarcation, une ligne de discernement,
- qu'on ne peut pas *l'être* et *l'avoir*,
- et que pour que le sujet vienne - dans certaines conditions - à *l'avoir*, il faut de la même façon qu'il y ait renoncement à *l'être*.

Les choses en fait sont beaucoup moins simples à formuler si nous cherchons à serrer d'aussi près que possible la dialectique dont il s'agit.

Si le *phallus* a un rapport à l'être du sujet :

- ce n'est pas avec l'être du sujet pur et simple,
- ce n'est pas par rapport à ce sujet *prétendu sujet-de-la-connaissance*, support noétique de tous les objets,
- c'est avec un sujet parlant, avec un sujet en tant qu'il assume son identité et comme tel, je dirais...
  - c'est pour cela que *le phallus* joue sa fonction essentiellement signifiante
  - ...que le sujet à la fois l'est et ne l'est pas.

Je m'excuse du *caractère algébrique* que prendront les choses, mais il faut bien que nous apprenions à *fixer les idées* puisque, pour certains, des questions se posent.

Si dans la notation quelque chose se présente...

et nous allons y revenir tout à l'heure

...comme étant le sujet barré en face de l'objet : *s*  $\diamond$  *a*, c'est-à-dire le sujet du désir, le sujet en tant que dans son rapport à l'objet, il est lui-même profondément mis en question et que c'est cela qui constitue la spécificité du rapport du désir dans le sujet lui-même.

C'est en tant que le sujet est dans notre notation le sujet barré, qu'on peut dire qu'il est possible, dans certaines conditions, de lui donner comme *signifiant* le *phallus*. Ceci en tant qu'il est *le sujet parlant*.

Il est et il n'est pas le *phallus* :

- il l'est parce que c'est le signifiant sous lequel le langage le désigne,
- et il ne l'est pas pour autant que le langage, et justement la loi du langage, sur un autre plan le lui dérobe.

*En fait les choses ne se passent pas là sur le même plan.*  
Si la loi le lui dérobe, c'est précisément pour arranger les choses, c'est qu'un certain choix, à ce moment-là, est fait. La loi en fin de compte apporte dans la situation une définition, une répartition, un changement de plan. La loi lui rappelle qu'il l'a ou qu'il ne l'a pas.

Mais en fait ce qui se passe est quelque chose qui joue tout entier dans *l'intervalle* entre :  
cette identification signifiante,  
et cette répartition des rôles :

- le sujet est le *phallus*,
- mais le sujet, bien entendu, n'est pas le *phallus*.

Je vais mettre l'accent sur quelque chose que la forme même du jeu de la négation dans la langue nous permettra de saisir dans une formule où se passe le glissement concernant l'usage du verbe être.

On peut dire que le moment décisif, celui autour duquel tourne l'assomption de la *castration* est ceci :  
oui, on peut dire qu'*il est* et qu'*il n'est pas* le *phallus*...  
mais il n'est pas sans l'avoir.

C'est dans cette inflexion de « *n'être pas sans* », c'est autour de cette assomption subjective qui s'infléchit *entre* l'être et l'avoir, que joue la réalité de la castration.

C'est-à-dire que c'est pour autant que le *phallus*, que le pénis du sujet dans une certaine expérience, est quelque chose qui a été mis en balance...

qui a pris une certaine fonction d'équivalent ou d'étalon dans le rapport à l'objet ...qu'il prend sa valeur centrale et que - jusqu'à un certain point - on peut dire que c'est en proportion d'un certain renoncement à son rapport au *phallus* que le sujet entre en possession de cette sorte d'infinité, de pluralité, d'omnitude du monde des objets, qui caractérise le monde de l'homme.

Remarquez bien que cette formule, dont je vous prie de garder la modulation, l'accent, se retrouve sous d'autres formes dans toutes les langues :

« *Il n'est pas sans l'avoir* » a son correspondant qui est clair, nous y reviendrons dans la suite.

Le rapport de la femme au *phallus*, et la fonction essentielle de *la phase phallique* dans le développement de la sexualité féminine s'articulent littéralement sous la forme différente, opposée, qui suffit à bien distinguer cette différence des départs du sujet *masculin* et du sujet *féminin* par rapport à la sexualité.

La seule formule exacte, celle qui permet de sortir des impasses, des contradictions, des ambiguïtés autour desquelles nous tournons concernant *la sexualité féminine*, c'est qu'« *elle est sans l'avoir* ». Le rapport du sujet féminin au *phallus*, c'est d'« *être sans l'avoir* ».

Et c'est cela qui lui donne la transcendance de sa position, car c'est à cela que nous arriverons. Nous arriverons à articuler, concernant *la sexualité féminine*, ce rapport si particulier, si permanent, dont FREUD a insisté sur le caractère irréductible et qui se traduit psychologiquement sous la forme du *Penisneid*.

En somme nous dirons...

pour pousser les choses à l'extrême et les bien faire entendre ...que pour l'homme son pénis lui est restitué par un certain acte dont à la limite on pourrait dire qu'il l'en prive.

Ce n'est pas exact, c'est pour vous faire ouvrir les oreilles, c'est-à-dire que ceux qui ont déjà entendu la précédente formule ne la dégradent pas dans l'accent second que je lui donne.

Mais cet accent second a son importance parce que c'est là que se fait la jonction avec l'élément d'abord développemental dont on part habituellement, et qui est celui que je vais essayer de réviser à l'instant avec vous en nous demandant :

- comment nous pouvons formuler, *avec les éléments algébriques* dont nous nous servons, ce dont il s'agit dans ces fameux premiers rapports de l'enfant avec *l'objet*, avec l'objet maternel nommément,
- et comment à partir de là nous pouvons concevoir que vienne se faire la jonction avec ce *signifiant* privilégié dont il s'agit et dont j'essaie ici de situer la fonction .

L'enfant...

dans ce qui est articulé par les psychiatres, nommément M<sup>me</sup> Mélanie KLEIN

...a toute une série de rapports premiers qui s'établissent avec *le corps de la mère*, conçu ici, représenté dans une expérience primitive que nous saisissons mal d'après les comptes-rendus kleiniens :

le rapport du *symbole* et de l'*image*.

Et chacun sait bien que c'est de cela qu'il s'agit dans les textes kleiniens, du rapport de *la forme* au *symbole*, encore que ce soit toujours un contenu *imaginaire* qui soit ici promu.

Quoi qu'il en soit nous pouvons dire que jusqu'à un certain point, quelque chose qui est *symbole* ou *image*, mais qui assurément est une sorte de l'*Un*...

nous trouvons presque là une opposition qui recouvre des oppositions philosophiques, parce ce qui fait toujours le jeu du fameux *Parménide* entre l'*Un* et l'*être*

...nous pouvons dire que l'expérience du rapport à la mère est une expérience entièrement centrée autour d'une appréhension de l'*unité* ou de la *totalité*.

Tout le progrès primitif, que Mélanie KLEIN nous articule comme étant essentiel au développement de l'enfant, est celui d'un rapport du morcellement à quelque chose qui représente hors de lui :

- à la fois l'ensemble de tous ces objets morcelés, fragmentés qui semblent être là dans une sorte non de chaos mais de désordre primitif,
- et d'autre part qui progressivement lui apprendra à saisir de ces rapports, de ces objets divers, de cette pluralité, dans *l'unité de l'objet privilégié* qui est l'objet maternel, de saisir l'aspiration, le progrès, *la voie vers sa propre unité*.

L'enfant, je le répète, appréhende les objets primordiaux comme étant contenus dans le corps de la mère, ce contenant universel qui se présente à lui et qui serait le lieu idéal, si l'on peut dire, de ses premiers rapports imaginaires.

Comment pouvons-nous essayer d'articuler ceci ?  
Il y a évidemment là, non pas *deux termes*, mais *quatre termes*.

Le rapport de l'enfant au corps de la mère, si primordial, est le cadre où viennent s'inscrire ces rapports de l'enfant à son propre corps, qui sont ceux que depuis longtemps j'ai essayé d'articuler pour vous autour de la notion de *l'affect spéculaire*, pour autant que c'est là le terme qui donne la structure de ce que l'on appelle *l'affect narcissique*.

C'est en tant qu'à partir d'un certain moment le sujet se reconnaît, dans une *expérience originale* :

- comme séparé de sa propre image,
- comme ayant un certain rapport électif avec l'image de son propre corps.

Rapport spéculaire qui lui est donné soit dans l'expérience spéculaire comme telle, soit dans un certain rapport de castration transitif dans les jeux avec l'*autre* d'un âge voisin - très voisin - et qui oscille dans une certaine limite qui n'est pas à dépasser de maturation motrice.

Ce n'est pas à n'importe quel type de petit *autre*...  
ici le mot « petit » visant  
le fait de petits camarades  
...que le sujet peut faire cette expérience, ces jeux  
de prestance avec l'autre compagnon. L'âge joue ici  
un rôle sur lequel dans le temps j'ai insisté.

Le rapport de ceci avec un *Ἔρως* [Éros], *la libido*, joue  
un rôle spécial. Est ici articulée toute la mesure  
où le couple de l'enfant à l'autre qui lui représente  
*sa propre image* vient se juxtaposer, interférer, se mettre  
dans la dépendance d'un rapport plus large et plus  
obscur entre l'enfant, dans ses tentatives *primitives*...  
les tendances issues de son besoin  
...et *le corps de la mère* en tant qu'il est effectivement,  
en effet, *l'objet de l'image*, l'identification primitive.

Et ce qui se passe, ce qui s'établit, gît tout entier  
dans le fait que ce qui se passe dans *le couple primitif*...  
c'est-à-dire la forme inconstituée dans laquelle  
se présente le premier vagissement de l'enfant,  
le cri, l'appel de son besoin  
...la façon dont s'établissent les rapports de cet état  
primitif encore inconstitué du sujet par rapport  
à quelque chose qui se présente alors comme un *Un*  
au niveau de l'Autre, à savoir le corps maternel,  
le contenant universel, est ce qui va régler  
d'une façon tout à fait primitive le rapport du sujet  
en tant qu'il se constitue d'une façon spéculaire...  
à savoir comme *moi*, et *le moi c'est l'image de l'autre*  
...avec un certain *autre* qui doit être *différent de la mère* :  
dans le rapport spéculaire, c'est le petit autre.

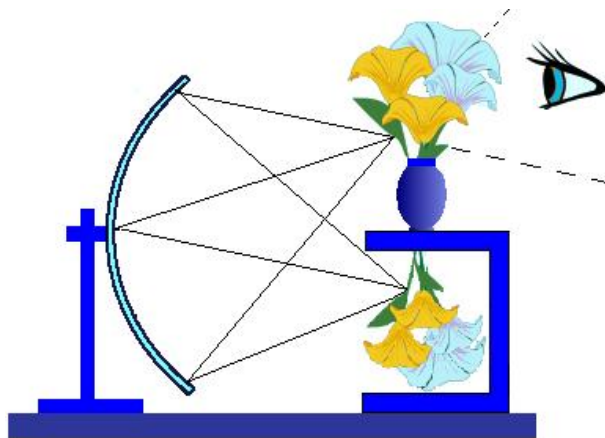
Mais, vous allez le voir, c'est de tout autre chose  
dont il s'agit, étant donné que c'est dans *ce premier rapport*  
*quadripartite* que vont se faire les premières adéquations  
du sujet à sa propre identité.  
N'oubliez pas que *c'est à ce moment*, dans ce rapport  
le plus radical, que tous les auteurs d'un commun accord,  
*situent le lieu des anomalies psychotiques ou para-psychotiques* de  
ce que l'on peut appeler l'intégration de tel ou tel  
terme des rapports auto-érotiques du sujet avec  
lui-même, dans les frontières de l'image du corps.



Le petit schéma dont je me suis servi autrefois et que j'ai rappelé récemment, qui est celui du fameux miroir concave, en tant qu'il permet de concevoir que puisse se produire...

à condition qu'on se place dans un point favorable déterminé, je veux dire à l'intérieur de quelque chose qui prolonge les limites du miroir concave à partir du moment où on les fait passer par le centre du miroir sphérique ...quelque chose qui est imagé par l'expérience que j'ai fait connaître en son temps, celle qui provoque l'apparition...

qui n'est pas un fantasme mais *une image réelle*, qui peut se produire, dans certaines conditions qui ne sont pas très difficiles à produire ...celle qui se produit quand on fait surgir *une image réelle* d'une fleur à l'intérieur d'un vase parfaitement existant grâce à la présence de ce miroir sphérique, à condition de regarder l'ensemble de l'appareil d'un certain point<sup>53</sup>.



C'est un appareil qui nous permet d'imaginer ce dont il s'agit, à savoir que c'est pour autant que l'enfant s'identifie à une certaine position de son être dans les pouvoirs de la mère qu'il se réalise.

C'est bien là-dessus que porte l'accent de tout ce que nous avons dit concernant l'importance des premiers rapports concernant la mère.

---

53 Cf. Jacques LACAN, séminaire 1953-54 : « Les Écrits techniques de Freud », op. cit., ou « Le Stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in *Écrits*, 1966, Seuil.

C'est pour autant que c'est d'une façon satisfaisante qu'il s'intègre dans ce monde d'*insignes* que représentent tous les comportements de la mère.

C'est à partir de là...  
pour autant qu'il ira ici  
se situer d'une façon favorable  
...que pourra se placer...

- soit *à l'intérieur* de lui-même,
- soit *hors* de lui-même,
- soit lui manquant si l'on peut dire,

...ce quelque chose qui lui est à lui-même caché,  
à savoir ses propres tendances, ses propres désirs,  
qu'il pourra dès le premier rapport être dans  
un rapport plus ou moins faussé, dévié,  
avec ses propres pulsions.

Ce n'est pas tellement compliqué d'imaginer cela.  
Rappelez-vous autour de quoi j'ai fait tourner  
l'explication narcissique :  
une expérience manifeste, cruciale, depuis longtemps  
décrite, le fameux exemple mis en avant dans  
les confessions de Saint AUGUSTIN, celui de l'enfant  
qui voit son *frère de lait* en possession du sein maternel :

« *Vidi ego et expertus sum zelantem parvulum : nondum loquebatur et intuebatur pallidus amaro aspectu conlactaneum suum.* »<sup>54</sup>

Ce que j'ai traduit par :

« *J'ai vu de mes yeux et bien connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore et déjà il contemplait d'un regard amer...*

« *amaro* » a un autre accent qu'en français « *amer* »,  
on pourrait traduire par « *empoisonné* » mais cela  
ne me satisfait pas non plus.

...son *frère de lait*. »

Cette expérience une fois formalisée, vous allez  
la voir apparaître dans toute sa portée absolument  
générale.

---

54 Augustin, [Les Confessions, Livre I, 7 \(11\)](#).

Cette expérience est le rapport de sa propre image qui, pour autant que le sujet voit son semblable dans un certain rapport avec la mère comme primitive identification idéale, comme première forme de l'*Un*, de cette totalité dont...

à la suite des explorations concernant cette expérience primitive ...les analystes font un état tel qu'on ne parle que de totalité, que de notion de prise de conscience de la totalité, comme si portés sur ce versant nous nous mettions à oublier de la façon la plus tenace, que justement ce que l'expérience nous montre est poursuivi jusqu'au plus extrême de tout ce que nous voyons dans les phénomènes : c'est que justement il n'y a dans l'être humain aucune possibilité d'accéder à cette expérience de la totalité, que l'être humain est divisé, déchiré, et qu'aucune analyse ne lui restitue cette totalité.

Parce que précisément autre chose est introduit dans sa dialectique qui est justement celle que nous essayons d'articuler parce qu'elle nous est littéralement *imposée par l'expérience*, et en premier lieu, par le fait que l'être humain, en tout état de cause, ne peut se considérer en rien de plus, *au dernier terme*, que *comme un être en qui il manque quelque chose*, un être - qu'il soit mâle ou femelle - châtré.

C'est pour cela que c'est à la dialectique de l'être, à l'intérieur de cette expérience de l'*Un*, que se rapporte essentiellement *le phallus*.

Mais ici nous avons donc cette *image du petit autre*, cette *image du semblable*, dans un rapport avec cette *totalité* que le sujet a fini par assumer, *non pas sans lenteurs*.

Mais c'est bien là-dessus, autour de cela que Mélanie KLEIN fait pivoter l'évolution chez l'enfant. C'est le moment dit de la « *phase dépressive* » qui est le moment crucial, quand la mère comme totalité a été à un moment réalisée.

C'est de cette *première identification idéale* qu'il s'agit.

Et qu'avons-nous en face de cela ?  
Nous avons la prise de conscience de l'objet désiré en tant que tel, à savoir que l'autre est en train de posséder le sein maternel. Et il prend cette valeur élective qui fait de cette expérience une *expérience cruciale*, autour de laquelle je vous prie de vous arrêter comme étant essentielle pour notre formalisation, pour autant que dans ce rapport avec cet objet qui, dans cette occasion, s'appelle le sein maternel, le sujet prend conscience de soi-même comme privé.

Contrairement à ce qui est articulé dans JONES :  
toute privation, dit-il quelque part...  
et c'est toujours autour de la discussion  
de la phase phallique que c'est formulé  
...engendre le sentiment de la frustration.

C'est exactement le contraire :  
c'est dans la mesure où le sujet est imaginativement frustré, où il a la première expérience de quelque chose qui est devant lui à sa place, qui usurpe sa place, qui est dans ce *rapport* avec la mère qui devrait être le sien et où il sent cet intervalle *imaginaire* comme frustration...

je dis *imaginaire* parce qu'après tout rien ne prouve qu'il soit lui-même privé, un autre peut être privé, ou on peut s'occuper de lui à son tour  
...que naît la première appréhension de l'objet en tant que le sujet en est privé.

C'est là que s'amorce, que s'ouvre le quelque chose qui va permettre à cet objet d'entrer dans un certain rapport avec un sujet, dont ici, nous ne savons pas effectivement si c'est un S auquel il faut que nous mettions l'indice petit i... [S<sub>i</sub>]

une sorte d'auto-destruction passionnelle  
absolument adhérent à cette pâleur, à cette décomposition que nous montre ici le pinceau littéraire de celui qui nous le débite,  
à savoir Saint AUGUSTIN  
...ou si c'est quelque chose que déjà nous pouvons concevoir comme à proprement parler une appréhension de l'ordre *symbolique*.

À savoir qu'est-ce que cela veut dire ?

À savoir :

- que déjà dans cette expérience *l'objet soit symbolisé*,  
d'une certaine façon *prenne valeur signifiante*,
- que déjà l'objet dont il s'agit - à savoir  
le sein de la mère - non seulement puisse être  
conçu comme étant là ou n'étant pas là,  
mais puisse être mis dans le rapport avec quelque  
chose d'autre qui puisse lui être substitué,  
...c'est à partir de cela que cela devient *un élément signifiant*.

En tout cas Mélanie KLEIN...

*sans savoir la portée de ce qu'elle dit à ce moment-là*  
...prend bien ce parti en disant qu'il peut y avoir  
quelque chose de meilleur, à savoir le *phallus*.

Mais elle ne nous explique pas pourquoi, c'est là  
le point qui reste mystérieux. Or, tout repose sur  
ce moment où naît l'activité d'une métaphore que  
je vous ai pointée comme étant si essentielle  
à déceler dans le développement de l'enfant.

Rappelez-vous ce que je vous ai dit l'autre jour :

- de ces formes particulières de l'activité  
de l'enfant devant lesquelles les adultes  
sont à la fois si déconcertés et maladroits
- de celle de l'enfant qui, non content de s'être  
mis à appeler « *ouah-ouah* »...  
c'est-à-dire par un signifiant  
qu'il a invoqué comme tel  
...ce que vous vous êtes obstiné à lui appeler  
un chien, se met à décréter que le chien fait  
« *miaou* » et que le chat fait « *ouah-ouah* ».

C'est dans cette activité de *substitution* que gît tout  
le rôle, le ressort du *progrès symbolique*, et c'est...  
beaucoup plus primitivement, bien entendu  
...ce que l'enfant articule.

Ce dont il s'agit, c'est en tout cas de quelque chose qui dépasse cette expérience passionnelle de l'enfant qui se sent frustré, c'est-à-dire celle précisément que nous pouvons formaliser en ceci :

*que cette image de l'autre va pouvoir être substituée au sujet...*

dans sa passion anéantissante,  
dans sa passion jalouse dans l'occasion  
...et se trouver dans un certain rapport à l'objet  
en tant que lui est dans un certain rapport aussi  
avec la totalité qui peut ou non le concerner.

Mais c'est pour autant que l'objet est substituable à cette totalité, pour autant que *l'image de l'autre* est substituable au sujet, que nous entrons à proprement parler dans *l'activité symbolique*, dans celle qui fait de l'être humain un être parlant, ce qui va définir tout son rapport ultérieur à notre objet.

Ceci dit, dans le cas qui est celui dont nous nous occupons, comment des distinctions si fondamentales...

à rester dans leur caractère aussi primitif  
...peuvent nous servir à nous orienter, je veux dire à créer les discriminations qui nous permettent justement de tirer le maximum de profit de ces faits qui nous sont donnés dans l'expérience du rêve et du sujet particulier dont nous analysons le cas ?

Voyons si ce rapport *au désir*, ce rapport appelé *désir*...

ce rapport à l'objet en tant  
qu'il est rapport de désir humain  
...nous devons à chaque instant nous proposer de le saisir de près, et s'il est toujours exigible que nous y trouvions ce rapport à un objet en tant que le sujet s'y avère comme à la limite anéanti.

Si c'est § par rapport à (a) qui est *la formule du désir*, et si tout ceci s'inscrit dans ce rapport quadruple qui fait que le sujet dans, *l'image de l'autre* [i(a)]...

à savoir dans les successives  
identifications qui vont s'appeler « moi » [i(a)→I]  
...trouve à se substituer une forme à ce quelque chose de foncièrement pali, de foncièrement angoissé,  
qu'est le rapport du sujet dans le désir [§ ◇ a].

Qu'est-ce que nous trouvons dans les différents éléments symptomatiques qui nous sont apportés ici dans cette observation ?

Nous pouvons le prendre à bien des bouts ce matériel qui nous est apporté par le malade.  
Prenons le autant que possible dans les bouts qui ont le plus de relief, dans les bouts symptomatiques.

Il y a un moment où il nous dit qu'il a coupé les lanières, les courroies des sandales de sa sœur. Ceci vient au cours de l'analyse du rêve, c'est-à-dire après un certain nombre d'interventions... sans doute minimales mais pour autant pas nulles...de Ella SHARPE, l'analyste.

De simples relances ont fait arriver peu à peu, de fil en aiguille :

- après *le capuchon...*  
le fait que *le capuchon* ait la forme de *l'organe génital féminin* dans ce rapport qui est celui du rêve,
- après *la capote de la voiture*,
- *les lanières* qui servent à fixer, à arrimer cette *capote*,
- puis ces lanières qu'il coupait à un certain moment aux sandales de sa sœur, sans pouvoir encore maintenant rendre compte de l'objectif que sans aucun doute il poursuivait, qui lui paraissait bien utile sans qu'il puisse bien, en quoi que ce soit, en montrer la nécessité.

Ce sont très exactement les mêmes termes dont il se sert concernant sa propre voiture dont, dans une séance ultérieure, après la séance d'interprétation du rêve, il dit à l'analyste que cette voiture que le garagiste ne lui a pas remise... et qu'il ne songe pas à en faire une affaire avec cet excellent brave homme...et dont *il n'a aucun besoin*, *il la voudrait bien*, bien qu'elle ne lui soit pas nécessaire. Il dit qu'il « *aime cela* ».

Voilà deux formes, semble-t-il, de l'objet avec lequel le sujet a bien entendu un rapport dont lui-même articule le caractère singulier, à savoir que cela ne répond dans les deux cas à aucun besoin.

Ce n'est pas nous qui le disons, nous ne disons pas :  
« *L'homme moderne n'a aucun besoin de sa voiture.* » encore que chacun en y regardant de près s'aperçoit que c'est trop évident.

Ici c'est le sujet qui le dit :

« *Je n'en ai pas besoin de ma voiture, seulement j'aime cela, je la désire.* »

Et comme vous le savez, c'est là-dessus qu'Ella SHARPE...  
saisie du mouvement du chasseur devant  
le gibier, l'objet de la recherche  
...nous dit qu'elle est intervenue avec la dernière  
énergie, sans nous dire - chose curieuse - dans quels  
termes elle l'a fait.

Commençons de décrire un peu *ces choses* dont il s'agit.  
Et puisque j'ai voulu partir de ce qui est le plus  
simple, le plus repérable dans une équation ancienne  
c'est que si elle a huit ans de plus que lui,  
elle avait 11 ans quand lui, le sujet, avait 3 ans,  
au moment de perdre son père.

Un certain goût pour le signifiant a l'avantage  
de nous faire faire de temps à autre de l'*arithmétique*.  
Ce n'est pas quelque chose d'abusif car il n'est  
absolument pas douteux que dans l'âge le plus jeune,  
les enfants ne cessent pas d'en faire concernant  
leur âge et leur rapport d'âge.

Nous autres - Dieu merci ! - nous oublions que nous  
avons passé la cinquantaine, nous avons des raisons  
pour cela, mais les enfants tiennent beaucoup à  
savoir leur âge.

Et quand on fait ce petit calcul, on s'aperçoit d'une  
chose qui est très frappante, que le sujet nous dise  
que lui ne commence à avoir des souvenirs qu'à partir  
de 11 ou 11 ans. Ceci est dans l'observation.



On n'en tire pas un grand parti mais ce n'est pas simplement une espèce de trouvaille de hasard que je vous donne là, parce que si vous lisez maintenant *l'observation*, vous verrez que cela va beaucoup plus loin.

C'est-à-dire que c'est au moment même où ceci est porté à notre connaissance par le sujet...

je veux dire qu'il avait une mauvaise mémoire pour tout ce qui est au-dessous de onze ans ...qu'il parle tout de suite après de sa *girl friend* qui est *rudement calée*, une fille *rudement chouette* concernant les impersonations, c'est-à-dire *pour imiter tout un chacun*, et *particulièrement les hommes*, d'une façon épatante puisqu'on l'utilise à la *B.B.C.*

C'est frappant qu'il parle de cela tout à fait au moment où il parle de quelque chose qui semble d'un autre registre, à savoir qu'au-dessous de 11 ans c'est le trou noir.

Il faut croire que ce n'est pas sans rapport avec un certain rapport d'aliénation imaginaire de lui-même dans ce personnes sororal :

*i(a)* c'est bien sa sœur, et cela peut nous expliquer beaucoup de choses, y compris qu'il fera ensuite l'éclision concernant l'existence dans sa famille de *pram*, « *voiture d'enfant* ».

Sur ce plan-là, c'est le passé, c'est l'affaire de la sœur. Enfin, il y a un moment où cette sœur, il l'a rattrapée si l'on peut dire, c'est-à-dire qu'il est venu à la rencontrer au même point où il l'avait laissée, autour d'un événement qui est crucial.

Elle a raison, Ella SHARPE, de dire que la mort du père est cruciale. La mort du père l'a laissé confronté avec toutes sortes d'éléments, sauf un qui lui aurait été probablement très précieux pour surmonter les diverses captations dont il va s'agir.

Ici de toutes façons, c'est le point qui bien entendu va nous être un peu mystérieux car le sujet lui-même le souligne, pourquoi ces lanières ? Il n'en sait rien.

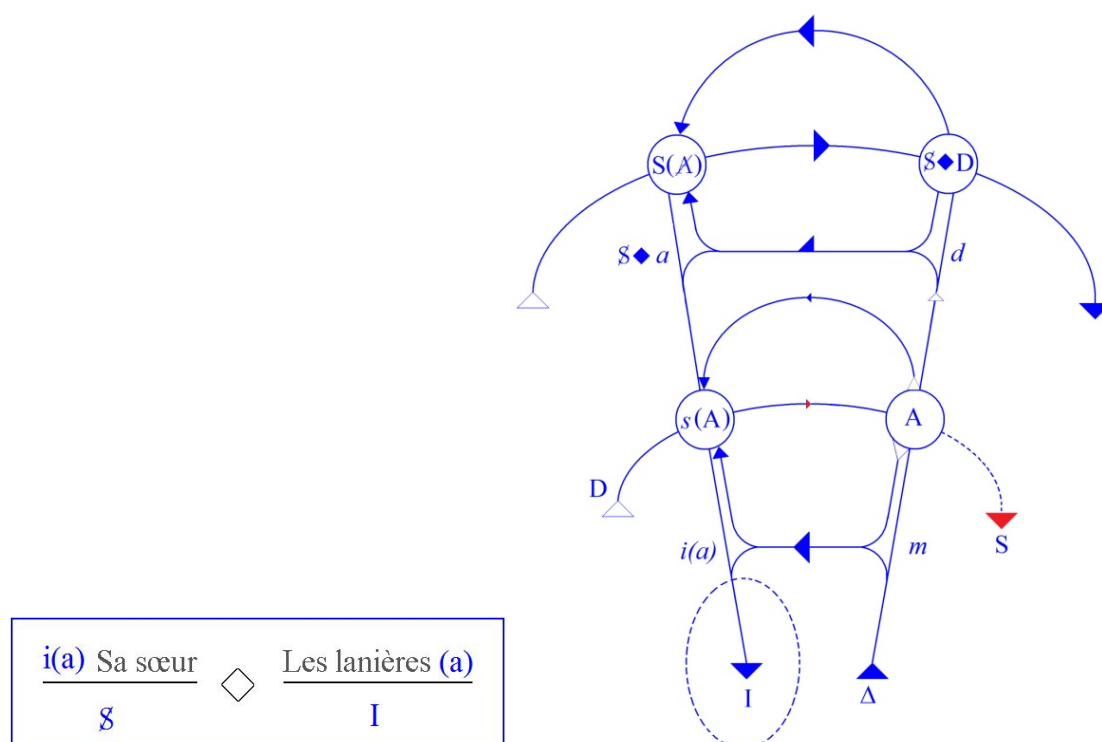
Dieu merci, nous sommes analystes et nous devinons bien que c'est ce qui est là au niveau de l' $\$$ .

Je veux dire qu'il est exigible que nous nous fassions une petite idée de ce qui est là parce que nous connaissons d'autres observations.

C'est quelque chose qui a évidemment rapport avec, non la castration...

si c'était la castration bien assimilée, bien enregistrée, assumée par le sujet, il n'y aurait pas eu ce petit symptôme transitoire ...mais à ce moment-là c'est tout de même bien autour de la castration que cela tournait, mais que nous n'avons pas le droit jusqu'à nouvel ordre, d'extrapoler, et qui est ici (I), à savoir ce qui a rapport à quelque chose que jusqu'à nouvel ordre nous pouvons bien nous permettre de suspendre un peu dans nos conclusions.

Si nous sommes en analyse, c'est justement pour essayer un peu de comprendre, et comprendre ce qu'il en est, à savoir qu'est-ce que le (I) du sujet, son *idéal*, cette identification extrêmement particulière à laquelle j'ai déjà indiqué la dernière fois qu'il convenait de s'arrêter.



Nous allons voir comment nous pouvons le préciser dans *un rapport* qu'il a par rapport à la première [identification], quelque chose de plus évolutif. Ce doit être quelque chose se rapportant à la situation actuelle dans l'analyse, et concernant les rapports avec l'*analyste*.

Eh bien, recommençons à nous poser les questions concernant ce qu'il en est actuellement. Il y aurait bien des façons à se poser ce problème car dans cette occasion, on peut dire que tous les chemins mènent à Rome ! On peut partir du rêve et de cette masse de choses que le sujet amène comme matériel en réaction aux interprétations qu'en fait l'analyste.

Nous sommes d'accord avec le sujet que l'essentiel c'est la voiture, la voiture et les lanières - cela n'est évidemment pas la même chose, il y a eu quelque chose qui a évolué dans l'intervalle. Le sujet a pris des positions, lui-même a fait des réflexions concernant cette voiture, et des réflexions qui ne sont pas sans porter les traces de quelque ironie : « *C'est drôle qu'on en parle comme de quelque chose de vivant...* ».

Là-dessus, je n'ai pas à insister, on sent...

je l'ai déjà fait remarquer la dernière fois ...que le caractère évidemment symbolique de la voiture a son importance.

Il est certain qu'au cours de son existence le sujet a trouvé dans cette voiture un objet plus *satisfaisant*, semble-t-il, que les lanières. Pour la simple raison que - les lanières - il n'y comprend toujours rien actuellement, tandis qu'il est tout de même capable de dire qu'évidemment la voiture *ne sert pas tellement* à satisfaire un besoin, mais qu'il y tient beaucoup ! Et puis il en joue, il en est maître, il est bien à l'intérieur de sa voiture.

Qu'allons nous trouver ici au niveau de l'image ? Au niveau de l'*image de a*, *i(a)*, nous trouvons des choses qui sont évidemment différentes selon que nous prenons les choses au niveau du fantasme et du rêve, ou au niveau de ce qu'on peut appeler les fantasmes du rêve et du rêve éveillé.

Dans le rêve éveillé, qui a bien son prix aussi, nous savons ce qu'est *l'image de l'autre* : c'est quelque chose vis à vis de quoi il a pris des attitudes bien particulières.

*L'image de l'autre*, c'est ce couple d'amants que, sous prétexte de ne pas déranger, remarquez-le, il ne manque jamais de déranger de la façon la plus effective, c'est-à-dire de sommer de se séparer.

*L'image de l'autre*, c'est cet autre dont tout le monde dira... rappelez-vous ce fantasme assez piquant qu'il dit avoir eu encore il n'y a pas tellement longtemps : oh pas la peine de vérifier ce qu'il y a dans cette pièce, « *ce n'est qu'un chien* » [p.132].

Bref, *l'image de l'autre*, c'est quelque chose qui laisse en tout cas très peu de place à la conjonction sexuelle, qui exige ou bien la séparation ou bien, au contraire, quelque chose qui est vraiment tout à fait en dehors du jeu, un phallus animal, un *phallus*, lui, qui est tout à fait mis hors des limites du jeu. S'il y a un *phallus*, c'est un *phallus* de chien.

Cette situation, comme vous le voyez, semble avoir fait des progrès dans le sens de la désintégration. C'est-à-dire que si pendant longtemps, le sujet a été quelqu'un qui a pris son support dans une *identification féminine*, nous constatons que son rapport avec les possibilités de conjonction, le fait de l'étreinte, de la satisfaction génitale, se présente d'une façon qui en tout cas laisse béant, ouvert, le problème de ce que fait le *phallus* là-dedans.

Il est très certain en tout cas que le sujet n'est pas à l'aise. La question du *double* ou *simple* est là :

- si c'est double c'est séparé,
- si c'est simple c'est pas humain.

De toute façon cela ne s'arrange pas bien. Et quant au sujet dans cette occasion, il y a une chose tout à fait claire. Nous n'avons pas à nous demander comme dans l'autre cas ce qu'il est, et où il est.

C'est tout à fait clair, il n'y a plus personne, c'est vraiment le οὔτις [outis]<sup>55</sup> dont nous avons fait état dans d'autres circonstances.

Que ce soit le rêve, où la femme fait tout pour « *to get my penis* », où littéralement il n'y a rien de fait - on fera tout ce qu'on voudra avec la main, voire même de montrer qu'il n'y a rien dans les manches, mais quant à lui « *personne* » !

Et quant à ce qui est son fantasme, c'est à savoir : qu'est-ce qu'il y a dans ce lieu où il ne doit pas être, il n'y a en effet *personne*. Il n'y a *personne*, parce que, s'il y a un *phallus*, c'est le *phallus* d'un chien qui se masturbait dans un endroit où il aurait été bien embêté qu'on entre - en tout cas pas lui !

Et ici, qu'est-ce qu'il y a au niveau de I ? On peut dire, on est sûr qu'il y a M<sup>me</sup> Ella SHARPE, et que M<sup>me</sup> Ella SHARPE n'est pas sans rapport avec tout ça. M<sup>me</sup> Ella SHARPE, on l'avertit à l'avance par « *une petite toux* » de renverser la formule, de ne pas mettre son doigt, elle non plus, *entre l'arbre et l'écorce*.

C'est-à-dire que si elle est en train d'opérer sur elle-même d'une façon plus ou moins suspecte, elle ait à rentrer ça avant que le sujet arrive. Il faut, pour tout dire, que M<sup>me</sup> Ella SHARPE soit tout à fait à l'abri des coups du sujet.

C'est ce que j'ai appelé la dernière fois...  
    en me référant aux propres comparaisons  
    de M<sup>me</sup> Ella SHARPE qui considère l'analyse  
    comme un jeu d'échecs  
...que le sujet ne veut pas perdre sa « *dame* ».

Il ne veut pas perdre sa « *dame* » parce que, sans aucun doute, sa « *dame* » est la clef de tout cela, que tout cela ne peut tenir debout que parce que c'est du côté de la « *dame* » que rien ne doit être changé, parce que c'est du côté de la « *dame* » qu'est la *toute puissance*.

---

55 οὔτις [outis] : « Personne », nom que se donne Ulysse pour tromper le cyclope Polyphème.

La chose étrange, c'est que cette idée de *toute puissance*, Ella SHARPE la flaire et la reconnaît partout. Au point de dire au sujet qu'il se croit *tout puissant*, sous prétexte qu'il a fait « *un rêve énorme* » par exemple, alors qu'il n'est pas capable de dire plus que ce petit bout d'aventure qui se passe sur une route de Tchécoslovaquie.

Mais ce n'est pas le sujet qui est tout puissant. Ce qui est tout puissant, c'est l'Autre, et c'est bien pour cela que la situation est plus spécialement redoutable!

N'oublions quand même pas que c'est un sujet qui ne peut pas arriver à plaider, il ne peut pas, et c'est tout de même quelque chose de très frappant.

La clef de la question est celle-ci :  
est-ce qu'il est vrai ou non que le sujet ne peut pas arriver à plaider parce que l'Autre...  
    en lieu et place duquel nous nous plaçons  
    toujours si nous avons à plaider  
...pour lui il ne faut pas y toucher ?

En d'autres termes l'Autre, lui...  
    et dans l'occasion c'est la femme  
...l'Autre ne doit être en aucun cas châtré.  
je veux dire que l'Autre apporte en lui-même  
ce signifiant qui a toutes les valeurs.

Et c'est bien ici qu'il faut considérer le *phallus*.  
Je ne suis pas le seul :  
lisez à la page 272 de M<sup>me</sup> Mélanie KLEIN<sup>56</sup> : concernant l'évolution de la petite fille, elle dit très bien que le signifiant *phallus*, primitivement, concentre sur lui toutes les tendances que le sujet a pu avoir dans tous les ordres, *oral*, *anal*, *urétral*, et qu'avant même qu'on puisse parler de génital, déjà le signifiant *phallus* concentre en lui toutes les valeurs, et spécialement les valeurs pulsionnelles, les tendances agressives que le sujet a pu élaborer.

---

56 Mélanie KLEIN : « Le retentissement des premières situations anxiogènes sur le développement sexuel de la fille », Ch.11 de « La Psychanalyse des enfants », Paris, 1959, PUF, pp. [209-250].

C'est dans toute la mesure où :

- le signifiant *phallus*, le sujet ne peut pas le mettre en jeu,
- où le signifiant *phallus* reste inhérent à l'Autre comme tel,

...que le sujet se trouve lui-même dans une posture qui est la posture en panne que nous voyons.

Mais ce qu'il y a de tout à fait frappant, c'est que, là comme dans tous les cas où nous nous trouvons en présence d'une résistance du sujet, cette résistance est celle de l'analyste.

Car effectivement, s'il y a quelque chose que M<sup>me</sup> Ella SHARPE *s'interdit*, dans l'occasion sévèrement... elle ne se rend pas compte pourquoi mais il est certain qu'elle l'avoue comme tel, qu'elle se l'interdit ...c'est de plaider.

Dans cette occasion où justement une barrière est offerte à franchir, qu'elle pourrait franchir, elle s'interdit de la franchir.

Elle s'y refuse car elle ne se rend pas compte que ce contre quoi le sujet *se tient à carreau* :

- ce n'est pas comme elle le pense, quelque chose qui concernerait une prétendue *agression paternelle*... le père, lui, il y a bien longtemps qu'il est mort, bel et bien mort, et on a eu toutes les peines du monde à lui donner une petite réanimation à l'intérieur de l'analyse,
- ce n'est pas d'inciter le sujet à se servir du *phallus* comme d'une arme qu'il s'agit,
- ce n'est pas de son conflit homosexuel,
- ce n'est pas qu'il s'avère plus ou moins courageux, agressif en présence des gens qui se moquent de lui au tennis parce qu'il ne sait pas donner le dernier shot.

Ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit, il est en deçà de ce moment où il doit consentir à s'apercevoir que la femme est châtrée.

Je ne dis pas que la femme n'ait pas *le phallus* ...  
ce qu'il démontre dans son fantasme  
de rêve tout à fait ironiquement  
...mais que l'autre comme tel, du fait même qu'il est dans l'Autre du langage, est soumis à ceci, pour ce qui est de la femme :

« *Elle est sans l'avoir.* »

Or cela c'est justement ce qui ne peut pas être admis pour lui, en aucun cas. Pour lui elle ne doit pas « *être sans l'avoir* » et c'est pour cela qu'il ne veut à aucun prix qu'elle le risque.

Sa femme est *hors du jeu* dans le rêve, ne l'oubliez pas. Elle est là qui ne joue en apparence aucun rôle. Il n'est même pas souligné qu'elle regarde. C'est là, si je puis dire, que *le phallus est mis à l'abri*.

Le sujet n'a même pas lui-même à le risquer, *le phallus*, parce qu'il est tout entier en jeu dans un coin où personne n'irait songer à le chercher.

Le sujet ne va pas jusqu'à dire qu'il est *dans la femme*, et pourtant c'est bien *dans la femme* qu'il est.

Je veux dire que c'est pour autant qu'Ella SHARPE *est là*. Ce n'est pas spécialement inopportun *qu'elle soit une femme*. Cela pourrait être *tout à fait opportun* si elle s'apercevait de ce qu'il y a à dire au sujet, à savoir qu'elle est là comme femme, et que ceci pose des questions, que le sujet ose devant elle plaider sa cause.

C'est précisément ce qu'il ne fait pas.

C'est précisément ce qu'elle s'aperçoit qu'il ne fait pas, et c'est autour de là que tourne ce moment critique de l'analyse.



À ce moment-là elle l'incite à se servir du *phallus* comme d'une arme. Elle dit : ce *phallus* c'est quelque chose qui a toujours été excessivement dangereux, n'ayez pas peur, c'est bien de cela qu'il s'agit, il est « *boring and biting* ».

[I then affirmed my conviction of his actual sight of his mother's genitals and the projection on to them of revenge phantasies which were to be correlated with the phantasies of aggression associated with his own penis as a biting and boring thing, and with the power of his water. p. 146]

Il n'y a rien dans le matériel qui nous donne une indication du caractère agressif du *phallus*, et c'est pourtant *dans ce sens qu'elle intervient* par la parole.

Je ne pense pas que ce soit là la meilleure chose. Pourquoi ?

Parce que la position qu'a le sujet, et que selon toute apparence il a gardée, qu'il gardera en tout cas encore plus *après l'intervention* de M<sup>me</sup> Ella SHARPE, c'est celle justement qu'il avait à un moment de son enfance qui est bien celui que nous essayons de préciser dans le fantasme des courroies coupées et de tout ce qui s'y rattache des identifications à la sœur et de l'absence des voitures d'enfant, c'est quelque chose qui apparaît...

vous le verrez si vous relisez

bien attentivement ses associations

...c'est une chose dont il est sûr qu'il a *l'expérience* : c'est lui ficelé, c'est lui « *pined up* » dans son lit.

C'est lui en tant qu'on l'a certainement *contenu, maintenu* dans des positions qui ne sont pas sans rapport...

à ce que nous pouvons présumer

...avec quelque répression de la masturbation, en tout cas avec quelque expérience qui a été pour lui liée à ses premiers abords d'émotions érogènes, et que tout laisse penser avoir été traumatiques.

C'est dans ce sens qu'Ella SHARPE l'interprète.

Tout ce que le sujet produit, c'est quelque chose qui a dû jouer un rôle, dit-elle, avec *quelque scène primitive*, avec l'accouplement des parents.

Cet accouplement, sans aucun doute il l'a interrompu, soit par ses *cris*, soit par quelque *trouble intestinal*.

C'est là qu'elle retrouve même la preuve que cette « *petite colique* » qui remplace la toux au moment de frapper est une confirmation de son interprétation.

Ce n'est pas sûr !

Le sujet, qu'il soit petit ou pour autant que quelque chose se produit en écho comme symptôme transitoire au cours de l'analyse, lâche ce qu'il a à l'intérieur du corps.

C'est cela une « *petite colique* », ce n'est pas pour autant trancher la question de la fonction de cette *incontinence*. Cette *incontinence*, vous le savez, se reproduira au niveau urétral, sans aucun doute avec *une fonction* différente.

Et j'ai déjà dit combien était important à noter le caractère en écho de la présence des parents en train de consommer l'acte sexuel, à toute espèce de manifestation d'énurésie.

Ici soyons prudents, il convient de ne pas toujours donner une finalité univoque à ce qui peut en effet avoir certains effets, être ensuite utilisé secondairement, par le sujet, comme constituant en effet une intervention entière dans les relations inter-parentales.

Mais là le sujet, tout récemment, c'est-à-dire à une époque assez rapprochée de ce rêve de l'analyse, a eu un fantasme tout à fait spécial, et dont à cette occasion M<sup>me</sup> Ella SHARPE fait grand état pour confirmer la notion de cette relation avec la conjonction parentale :  
c'est qu'il a craint un jour d'avoir une petite panne de sa fameuse voiture, décidément de plus en plus identifiée à sa propre personne, et de l'avoir en travers de la route où devrait passer le couple royal, ni plus ni moins !

Comme s'il était là pour nous faire écho au *jeu d'échecs*. Mais, chaque fois que vous trouvez le roi, pensez moins au père qu'au sujet.

Quoi qu'il en soit ce fantasma, cette petite angoisse que le sujet manifeste :  
pourvu, s'il devait lui aussi se rendre à cette petite réunion d'inauguration où le couple royal...  
Nous sommes en 1934, la couronne anglaise n'est pas d'une reine et d'un petit consort, il y a bien un roi et une reine qui vont se trouver là bloqués par la voiture du sujet.

Ce que nous devons nous contenter purement et simplement à cette occasion de dire, c'est :  
voilà quelque chose qui renouvelle imaginativement, fantasmatiquement, purement et simplement, une attitude agressive du sujet, une attitude de rivalité, comparable, à la rigueur, à celle qu'on peut donner au fait de mouiller son lit.

Cela n'est pas sûr !

Si cela doit éveiller en nous quelque écho, c'est quand même que le couple royal n'est pas dans n'importe quelle condition :  
il va se trouver dans sa voiture arrêté, exposé aux regards.

Il semble que ce dont il s'agit en cette occasion, c'est quand même quelque chose qui est beaucoup plus près de cette recherche éperdue du *phallus*, furet qui n'est nulle part et qu'il s'agit de trouver, et dont on est bien sûr qu'on ne le trouvera jamais.

C'est à savoir que si ce sujet est là dans ce capuchon, dans cette protection construite depuis le temps autour de son moi par la *capote de la voiture*, c'est aussi la possibilité de se dérober avec une « *pin of speed* », une « *pointe de vitesse* ».

Le sujet va se trouver dans la même position que celle où nous avons autrefois entendu retentir le rire des Olympiens :  
c'est le VULCAIN qui nous saisit sous des rêts communs, MARS et VENUS. Et chacun sait que le rire des dieux assemblés à cette occasion résonne encore dans nos oreilles et dans les vers d'HOMÈRE.

Où est le *phallus* ?

C'est bien toujours le ressort majeur du comique, et après tout n'oublions pas que ce fantasme est avant tout un fantasme autour d'une notion d'incongruité beaucoup plus que d'autre chose.

Il se raccorde de la façon la plus étroite à cette même situation fondamentale qui est celle qui va donner l'unité de ce rêve et de tout ce qui est autour, à savoir celle d'une *ἀφάνισις* [aphanisis], non pas dans le sens de « *disparition du désir* », mais dans le sens propre que le mot mérite si nous en faisons le substantif d' *ἀφάνισος* [aphanisos] [?], qui n'est pas tellement « *disparaître* », que « *faire disparaître* ».

Tout récemment un homme de talent, Raymond QUENEAU, a mis en épigraphe à un très joli livre *Zazie dans le métro* : « *O plasas ephanisen* » « *celui qui a fait cela a soigneusement dissimulé ses ressorts* ».

C'est bien de cela qu'il s'agit en fin de compte.

L' *ἀφάνισις* [aphanisis] dont il s'agit ici, c'est l'escamotage de l'objet en question, à savoir le *phallus*.

C'est pour autant que le *phallus* n'est pas mis dans le jeu, que le *phallus* est réservé, qu'il est préservé, que le sujet ne peut pas accéder au monde de l'Autre.

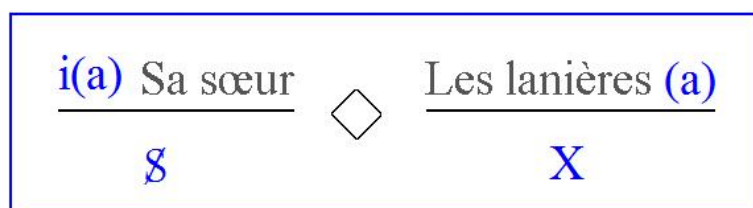
Et vous le verrez, il n'y a rien de plus névrosant, non pas que la peur de perdre le *phallus* ou la peur de la castration...

c'est là le ressort tout à fait fondamental ...mais que de ne pas vouloir que l'Autre soit châtré.

## Hamlet ( 1 )

Je crois que nous avons poussé assez loin l'analyse structurale du rêve modèle qui se trouve dans le livre d'Ella SHARPE pour que voyiez au moins à quel point ce travail nous importait, sur la route de ce que nous essayons de faire, à savoir ce que nous devons considérer comme *le désir et son interprétation*.

Bien que certains aient dit n'avoir pas trouvé la référence à Lewis CARROLL que j'avais donnée la dernière fois, je suis surpris que vous n'ayiez pas retenu la double règle de trois. Puisque c'est là-dessus que j'ai terminé à propos de deux étapes de la relation du sujet à l'objet plus ou moins fétiche, la chose qui s'exprimait finalement comme le (I), *l'identification idéale* que j'ai laissée ouverte, *non sans intention*, pour la première des deux équations, pour celle des *lanières* des sandales de *la sœur*, celle où à la place du (I) nous avons un X.



Je ne pense pas qu'aucun d'entre vous ne se soit pas aperçu que cet X...

comme de bien entendu  
...est quelque chose qui était le *phallus*.

Mais l'important c'est la place où était ce *phallus*. Précisément à la place de I, de *l'identification primitive*, de *l'identification à la mère*, précisément à cette place où le *phallus*, le sujet ne veut pas le dénier à la mère.

Le sujet...

comme l'enseigne la doctrine depuis toujours  
...veut maintenir le *phallus* de la mère.

Le sujet refuse la castration de l'Autre.

Le sujet, comme je vous le disais, ne veut pas perdre  
sa « *dame* », puisque c'est du *jeu d'échecs* qu'il s'agissait.

Il ne veut pas, dans l'occasion, mettre Ella SHARPE  
dans une autre position que la position de *phallus*  
idéalisé qui est celle dont il l'avertit  
par une « *petite toux* » avant d'entrer dans la pièce,  
d'avoir à faire disparaître les [...] de façon qu'il  
n'ait point, d'aucune façon, à les mettre en jeu.

Nous aurons peut-être l'occasion cette année de  
revenir à Lewis CARROLL<sup>57</sup>, vous verrez qu'il ne s'agit  
pas, littéralement, d'autre chose dans les deux  
grands *Alice* :

*Alice in Wonderland* et *Through the Looking-glass*.

C'est presque un poème des avatars phalliques,  
que ces deux *Alice*. Vous pouvez d'ores et déjà  
vous mettre à les bouquiner un petit peu, de façon  
à vous préparer à certaines choses que je pourrais  
être amené à en dire.

Une chose a pu vous frapper dans ce que je vous ai  
dit, qui concerne la position de ce sujet par rapport  
au *phallus*, qui est ce que je vous ai souligné :  
l'opposition entre l'être et l'avoir.

Quand je vous ai dit que c'était parce que pour lui,  
c'était la question de l'être qui se posait,  
qu'il eût fallu « *l'être sans l'avoir* »...

ce qui est par quoi j'ai défini *la position féminine*  
...il ne se peut pas qu'à propos de cet « *être et ne pas l'être* »  
le *phallus*, ne se soit pas élevé en vous l'écho qui  
véritablement s'impose même à propos de toute cette  
observation, du « *To be or not to be* », toujours si *énigmatique*,  
devenu presque un canular, qui nous donne le style  
de la position d'HAMLET.

---

<sup>57</sup> Lewis Carroll, "[Alice in Wonderland](#)", "[Through the Looking-Glass](#)"; [Alice au Pays des Merveilles](#), [De l'Autre côté du miroir](#).

Et qui...

si nous nous engageons dans cette ouverture  
...ne ferait que nous ramener à l'un des thèmes  
les plus primitifs de la pensée de FREUD :  
de ce quelque chose où s'organise la position du *désir*,  
où s'avère le fait que c'est dès la première édition  
de la *Traumdeutung* que *le thème d'HAMLET* a été promu par FREUD  
à un rang équivalent à celui du thème œdipien  
qui apparaissait alors pour la première fois  
dans la *Traumdeutung*.

Bien sûr nous savons que FREUD y pensait depuis  
un bout de temps mais c'est par des lettres  
qui n'étaient pas destinées à être publiées.

La première apparition du « *complexe d'Edipe* »,  
c'est dans la *Traumdeutung* en 1900.

L'observation sur HAMLET à ce moment-là est publiée  
aussi en 1900 dans la forme où FREUD l'a laissée  
par la suite, mais en note, et c'est en 1910-1914  
que cela passe dans le corps du texte.

Je crois que *le thème d'HAMLET* peut nous servir  
à renforcer cette sorte d'élaboration de ce complexe  
de castration. Comment le complexe s'articule-t-il  
dans le concret, dans le cheminement de l'analyse ?

*Le thème d'HAMLET*, après FREUD, a été repris maintes fois,  
je ne ferai probablement pas le tour de *tous les auteurs*  
qui l'ont repris. Vous savez que *le premier* est JONES.

Ella SHARPE a également avancé sur HAMLET un certain  
nombre de choses qui ne sont pas sans intérêt,  
*la pensée* de SHAKESPEARE et *la pratique* de SHAKESPEARE étant  
tout à fait au centre de la formation de cette *analyste*.

Nous aurons peut-être l'occasion d'y venir.

Il s'agit aujourd'hui de commencer à défricher  
ce terrain, à nous demander ce que FREUD lui-même a  
voulu dire en introduisant HAMLET, et ce que démontre  
ce qui a pu s'en dire ultérieurement dans les œuvres  
d'autres auteurs.

Voici le texte de FREUD qui vaut la peine d'être lu au début de cette recherche, je le donne dans la traduction française<sup>58</sup>.

Après avoir parlé du *complexe d'Œdipe* pour la première fois, et il n'est pas vain de remarquer ici que ce *complexe d'Œdipe*, il l'introduit dans la *Science des rêves* à propos des « *rêves de mort des personnes qui nous sont chères* », c'est-à-dire à propos précisément de ce qui nous a servi cette année de départ et de premier guide dans la mise en valeur de quelque chose qui s'est présenté d'abord tout naturellement dans ce rêve que j'ai choisi pour être un des plus simples se rapportant à un mort.

Ce rêve qui nous a servi à montrer comment s'instituait sur deux lignes d'intersubjectivité superposées, doublées l'une par rapport à l'autre, le fameux « *il ne savait pas* » que nous avons placé sur une ligne, la ligne de la position du sujet...

le sujet paternel dans l'occasion étant  
ce qui est évoqué par le sujet rêveur  
...c'est-à-dire le quelque part où se situe, sous une forme en quelque sorte incarnée par le père lui-même et à la place du père, sous la forme d'« *il ne savait pas* », précisément le fait que le père est inconscient et incarne ici l'image, l'inconscient même du sujet - et de quoi ? - de son propre vœu, du vœu de mort contre son père.

Bien entendu il en connaît un autre, une sorte de vœu bienveillant, d'appel à une mort consolatrice.

Mais justement cette inconscience...

qui est celle du sujet concernant  
son vœu de mort œdipien  
...est en quelque sorte incarnée, dans l'image du rêve, sous cette forme :  
que le père ne doit même pas savoir que le fils  
a fait contre lui ce vœu bienveillant de mort.

« *Il ne savait pas* », dit le rêve absurdement, « *qu'il était mort* ». C'est là que s'arrête le texte du rêve.

---

58 Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves*, Puf 1926, trad. Meyerson, p.230.



Et ce qui est refoulé pour le sujet, qui n'est pas ignoré du père fantasmatique, c'est le « *selon son vœu* » dont FREUD nous dit qu'il est le signifiant que nous devons considérer comme refoulé.

« Une autre de nos grandes œuvres tragiques - nous dit FREUD - *Hamlet de SHAKESPEARE*, a les mêmes racines qu'*Œdipe Roi*. La mise en œuvre toute différente montre, d'une manière identique, quelles différences il y a dans la vie intellectuelle (*Seelenleben*) de ces deux époques, et quel progrès le refoulement a fait dans la vie sentimentale...

le mot « *sentimentale* », *Gemütsleben*, est approximatif

...Dans *Œdipe*, les désirs de l'enfant apparaissent et sont réalisés comme dans le rêve ; [p.230] »

FREUD a en effet beaucoup insisté sur le fait que les rêves *œdipiens* sont là en quelque sorte comme le rejeton, la source fondamentale de ces désirs inconscients qui réapparaissent toujours, et l'*Œdipe*...

je parle de l'*Œdipe* de SOPHOCLE

ou de la tragédie grecque

...comme l'affabulation, l'élaboration de ce qui surgit toujours de ces désirs inconscients.

C'est ainsi que textuellement les choses sont articulées dans la *Science des rêves*.

« ...dans *Hamlet*, ces mêmes désirs de l'enfant sont refoulés, et nous n'apprenons leur existence, tout comme dans les névroses, que par leur action d'inhibition (*Hemmungswirkungen*). Fait singulier, tandis que ce drame a toujours exercé une action considérable, on n'a jamais pu se mettre d'accord sur le caractère de son héros. La pièce est fondée sur les hésitations d'HAMLET à accomplir la vengeance dont il est chargé; le texte ne dit pas quelles sont les raisons et les motifs de ces hésitations; les nombreux essais d'explication n'ont pu les découvrir. Selon Goethe, et c'est maintenant encore la conception dominante, HAMLET représenterait l'homme dont l'activité est dominée par un développement excessif de la pensée, *Gedankentätigkeit*, dont la force d'action est paralysée, « *Von des Gedankens Blisse angekränkt* », « Il se ressent de la pâleur de la pensée ». Selon d'autres, le poète aurait voulu représenter un caractère maladif, irrésolu et neurasthénique. Mais nous voyons dans la pièce qu'HAMLET n'est pas incapable d'agir. Il agit par deux fois : - d'abord dans un mouvement de passion violente, quand il tue l'homme qui écoute derrière la tapisserie ; [p.230-231]»

Vous savez qu'il s'agit de POLONIUS, et que c'est au moment où HAMLET a avec sa mère un entretien qui est loin d'être crucial puisque rien dans cette pièce ne l'est jamais, sauf sa terminaison mortelle où en quelques instants s'accumule, sous forme de *cadavres*, tout ce qui, des nœuds de l'action, était jusqu'alors retardé.

« ... ensuite d'une manière réfléchie et astucieuse, quand, avec l'indifférence totale d'un prince de la Renaissance, il livre les deux courtisans...

Il s'agit de ROSENCRANTZ et de GUILDENSTERN  
qui représentent des sortes de faux-frères.

...à la mort qu'on lui avait destinée. Qu'est-ce qui l'empêche donc d'accomplir la tâche  
que lui a donnée le fantôme de son père ? [p.231] »

Vous savez que la pièce s'ouvre sur la terrasse  
d'Elseneur par l'apparition de ce *fantôme* à deux  
gardes qui en avertiront, bientôt après, HAMLET.

« Il faut bien convenir que c'est la nature de cette tâche. HAMLET peut agir, mais il ne saurait  
se venger d'un homme qui a écarté son père et pris la place de celui-ci auprès de sa mère ...//...  
En réalité, c'est l'horreur qui devrait le pousser à la vengeance, qui est remplacée par des remords,  
des scrupules de conscience, ...//... Je viens de traduire en termes conscients ce qui demeure  
inconscient dans l'âme du héros; [p.231] »

Ce premier apport de FREUD se présente avec *un caractère*  
d'une justesse d'équilibre qui, si je puis dire,  
nous conserve la voie droite pour situer,  
pour maintenir HAMLET à la place où il l'a mis.

Ici cela est tout à fait clair.  
Mais c'est aussi par rapport à ce premier jet  
de la perception de FREUD que devra se situer  
par la suite tout ce qui s'imposera comme *excursions*  
autour de cela, et comme broderies et - vous verrez -  
quelquefois assez distantes.

Les auteurs, au gré justement de l'avancement  
de l'exploration analytique, centrent l'intérêt sur  
des points qui d'ailleurs, dans *Hamlet*, se retrouvent  
quelquefois valablement, mais *au détriment de cette sorte de rigueur*  
avec laquelle FREUD, dès le départ, le situe.

Et je dirais qu'en même temps...

et c'est ceci qui est le caractère en somme  
le moins exploité, le moins interrogé  
...tout est là, quelque chose qui se trouve situé  
sur le plan des « *scrupules de conscience* », quelque chose  
qui de toute façon ne peut être considéré que  
comme une élaboration.

Si on nous présente comme étant ce qui se passe, la façon dont on peut exprimer sur le plan *conscient* ce qui demeure *inconscient* dans l'âme du héros, il semble que c'est à juste titre que nous pourrions tout de même demander comment l'articuler dans *l'inconscient*. Car il y a une chose certaine, c'est qu'une *élaboration symptomatique* comme un « *scrupule de conscience* » n'est tout de même pas dans *l'inconscient*, s'il est dans le *conscient*, si c'est construit de quelque façon par les moyens de la défense, il faudrait tout de même nous demander ce qui répond dans *l'inconscient* à la *structure consciente*. C'est donc cela que nous sommes en train d'essayer de faire.

Je termine le peu qui reste du paragraphe de FREUD. Il ne lui en faut pas long pour jeter - de toutes façons - ce qui aura été *le pont sur l'abîme* d'HAMLET. À la vérité, c'est tout à fait frappant en effet qu'*Hamlet* soit resté une totale énigme littéraire jusqu'à FREUD. Cela ne veut pas dire qu'il ne l'est pas encore, mais il y a eu *ce pont*. Cela est vrai pour d'autres œuvres, *Le Misanthrope* est le même genre d'*énigme*.

« *L'aversion pour les actes sexuels ...//... concorde avec ce symptôme. Ce dégoût devait grandir toujours davantage chez le poète et jusqu'à ce qu'il l'exprimât complètement dans Timon d'Athènes.* »

Je lis ce passage jusqu'au bout car il est important et ouvre la voie en deux lignes pour ceux qui dans la suite ont essayé d'ordonner autour du problème d'un *refoulement personnel* l'ensemble de l'œuvre de SHAKESPEARE.

C'est effectivement ce qu'a essayé de faire Ella SHARPE. Ce qui a été indiqué dans ce qui a été publié après sa mort sous la forme des *Unfinished Papers*, dont son *Hamlet*<sup>59</sup> qui est paru d'abord dans le *International Journal of Psycho-analysis*, et qui ressemble à une tentative de prendre dans l'ensemble l'évolution de l'œuvre de SHAKESPEARE comme significative de *quelque chose*, dont je crois qu'en voulant donner un certain schéma, Ella SHARPE a fait certainement quelque chose d'imprudent, en tout cas de critiquable du point de vue méthodique, ce qui n'exclut pas qu'elle ait trouvé effectivement quelque chose de valable.

---

59 Ella Sharpe : « L'impatience d'Hamlet » (1929), in Ernest JONES : « Hamlet et Œdipe », Paris, Gallimard, 1967, pp.173-188 ; ou encore in « Ella Sharpe lue par Lacan », Hermann 2007, pp.165-181.

« Le poète ne peut avoir exprimé dans *Hamlet* que ses propres sentiments. Georg BRANDES indique dans son *Shakespeare* (c'est en 1896) que ce drame fut écrit aussitôt après la mort du père de SHAKESPEARE (1601), ...//... et nous pouvons admettre qu'à ce moment, les impressions d'enfance qui se rapportaient à son père étaient particulièrement vives. On sait d'ailleurs que le fils de SHAKESPEARE - mort de bonne heure - s'appelait Hamnet. [p.231] »

Je crois que nous pouvons ici terminer avec ce passage qui nous montre à quel point FREUD déjà, par de simples indications, laisse loin derrière lui les choses dans lesquelles les auteurs se sont engagés depuis. Je voudrais ici engager le problème comme nous pouvons le faire à partir des données qui ont été celles que, depuis le début de cette année, je me trouve devant vous avoir produites. Car je crois que ces données nous permettent :

- de rassembler d'une façon plus synthétique, plus saisissante, les différents ressorts de ce qui se passe dans *Hamlet*,
- de simplifier en quelque sorte cette multiplicité d'instances à laquelle nous nous trouvons, dans la situation présente souvent confrontés, je veux dire qui donne je ne sais quel caractère de reduplication aux commentaires analytiques sur quelque observation que ce soit, quand nous [les] voyons reprises simultanément, par exemple dans le registre de l'opposition de *l'inconscient* et de la défense, puis ensuite du « *moi* » et du « *ça* » et, je pense, tout ce qui peut se produire quand on y ajoute encore l'instance du « *surmoi* », sans que jamais soient unifiés ces différents points de vue qui donnent quelquefois à ces travaux je ne sais quel flou, quelle surcharge qui ne semble pas faite pour être quelque chose qui doive être utilisable pour nous dans notre expérience.

Ce que nous essayons ici de saisir, ce sont des guides qui, en nous permettant d'y resituer ces différents organes, ces différentes étapes des appareils mentaux que nous a donnés FREUD, nous permettent de les resituer d'une façon qui tienne compte du fait qu'ils ne se superposent sémantiquement que d'une façon partielle.

Ce n'est pas en les additionnant les unes aux autres, en en faisant une sorte de réunion et d'ensemble, qu'on peut les faire fonctionner normalement. C'est, si vous voulez, en les reportant sur *un canevas* que nous essayons de faire plus fondamental, de façon à ce que nous sachions ce que nous faisons de chacun de ces ordres de références quand nous les faisons entrer en jeu.

Commençons d'épeler ce grand drame d'HAMLET. Si évocateur qu'ait été le texte de FREUD, il faut bien que je rappelle de quoi il s'agit. Il s'agit d'une pièce qui s'ouvre peu après la mort d'un roi qui fut, nous dit son fils HAMLET, un roi très admirable, l'idéal du roi comme du père, et qui est mort mystérieusement.

La version qui a été donnée de sa mort est qu'il a été piqué par un serpent dans un verger, le « *orchard* » qui est ici interprété par les analystes.

Puis *très vite*...

quelques mois après sa mort  
...la mère d'HAMLET a épousé celui qui est son beau-frère : CLAUDIUS.

Ce CLAUDIUS objet de toutes les exécutions du héros central, d'HAMLET, est celui sur qui en somme, je ferai porter non seulement les motifs de rivalité que peut avoir HAMLET à son égard, HAMLET en somme écarté du trône par cet oncle, mais encore tout ce qu'il entrevoit, tout ce qu'il soupçonne du caractère scandaleux de cette substitution.

Bien plus encore, le père qui apparaît comme *ghost*, « *fantôme* », pour lui dire dans quelles conditions de trahison dramatique s'est opéré ce qui - le fantôme le lui dit - a été bel et bien un attentat. C'est à savoir...

c'est là le texte et il n'a pas manqué  
non plus d'exercer la curiosité des analystes  
...qu'on a versé dans son oreille durant son sommeil, un poison nommé mystérieusement « *hebenon* ».

« *Hebenon* » qui est une sorte de mot formé, forgé, je ne sais s'il se retrouve dans un autre texte. On a essayé de lui donner des équivalents, un mot qui est proche et qui désigne, de la façon dont il est ordinairement traduit, *la jusquiame*.

Il est bien certain que cet attentat par l'oreille ne saurait de toute façon satisfaire un toxicologue, ce qui donne par ailleurs matière à beaucoup d'interprétations à l'analyste.

Voyons tout de suite quelque chose qui, pour nous, se présente comme saisissant, je veux dire à partir des critères, des articulations que nous avons mises en valeur.

Servons-nous de ces clefs, si particulières qu'elles puissent vous apparaître dans leur surgissement. Cela a été fait à ce propos très particulier, très déterminé, mais cela n'exclut pas... et c'est là l'une des phases les plus claires de l'expérience analytique ...que ce *particulier* est ce qui *a la valeur* la plus *universelle*.

Il est tout à fait clair que ce que nous avons mis en évidence en écrivant le « *il ne savait pas qu'il était mort* » est quelque chose assurément de tout à fait fondamental.

Dans le rapport à l'Autre, A en tant que tel, l'ignorance où est tenu cet Autre d'une situation quelconque est quelque chose d'absolument originel.

Vous le savez bien puisqu'on vous apprend même que c'est l'une des révolutions de l'âme enfantine, que le moment où l'enfant, après avoir cru que toutes ses pensées...

« *toutes ses pensées* » c'est quelque chose qui doit toujours nous inciter à une grande réserve, je veux dire que les pensées, c'est nous qui les appelons ainsi, pour ce qui est vécu par le sujet, les pensées, c'est « *tout ce qui est* »

...« *tout ce qui est* » est connu de ses parents, ses moindres mouvements intérieurs sont connus, s'aperçoit que l'Autre peut « *ne pas savoir* ».

Il est indispensable de tenir compte de cette corrélation du « *ne pas savoir* » chez l'Autre, avec justement la constitution de l'inconscient : l'un est en quelque sorte l'envers de l'autre, et - peut-être - son fondement. Car en effet cette formulation ne suffit pas à les constituer.

Mais enfin, il y a quelque chose, qui est tout à fait clair et qui nous sert de guide dans le drame d'*Hamlet*, nous allons essayer de donner corps à cette notion historique, tout de même un petit peu superficielle dans l'*atmosphère*, dans le *style* du temps, qu'il s'agit de je ne sais quelle fabulation *moderne*...

par rapport à la stature des anciens,  
ce seraient de pauvres dégénérés  
...nous sommes dans le style du XIX<sup>ème</sup> siècle,  
ce n'est pas pour rien que Georg BRANDES est cité là,  
et nous ne saurons jamais si FREUD à cette époque,  
encore que ce soit probable, connaissait NIETZSCHE.

Mais cela...

cette référence aux modernes  
...peut ne pas nous suffire :  
pourquoi les modernes seraient-ils plus névrosés  
que les anciens ?

C'est en tout cas une pétition de principe.  
Ce que nous essayons de voir, c'est quelque chose  
qui aille plus loin que cette pétition de principe  
ou cette explication par l'explication :  
« *cela va mal parce que cela va mal !* »

Ce que nous avons devant nous, c'est une œuvre  
dont nous allons essayer de commencer à séparer  
les fibres, les premières fibres.

Première fibre, le père *ici sait* très bien qu'il est mort,  
mort *selon le vœu* de celui qui voulait prendre sa place,  
à savoir CLAUDIUS qui est son frère.  
Le crime est caché assurément pour le centre  
de la scène, pour le monde de la scène.  
C'est là un point qui est tout à fait essentiel,  
sans lequel bien entendu le drame d'*Hamlet* n'aurait  
même pas lieu de se situer et d'exister.

Et c'est ceci qui dans cet article de JONES - lui accessible - *The death of HAMLET's father*<sup>60</sup>, est mis en relief, à savoir la différence essentielle que SHAKESPEARE a introduite par rapport à la saga primitive, où le massacre de celui qui - dans la saga - porte un nom différent mais qui est le roi, a lieu devant tous au nom d'un prétexte qui regarde en effet ses relations à son épouse.

Ce roi est massacré aussi par son frère, mais tout le monde le sait. Là, dans HAMLET, la chose est cachée mais, c'est le point important, le père, lui, la connaît, et c'est lui qui vient nous le dire :

« *There needes no ghost my lord, come from the grave  
To tell us this.* » . [Horatio, Acte I, Scène 5, 126]

FREUD le cite à plusieurs reprises parce que cela fait proverbe :

« *Il n'y a pas besoin de fantôme mon bon seigneur,  
il n'y a pas besoin de fantôme pour nous dire cela* »

Et en effet s'il s'agit du thème œdipien, nous en savons, nous, déjà long. Mais il est clair que dans la construction du thème d'HAMLET, nous n'en sommes pas encore à le savoir.

Et il y a quelque chose de significatif dans le fait que dans la construction de la fable, ce soit le père qui vienne le dire, que le père, lui, le sache. Je crois que c'est là quelque chose de tout à fait essentiel.

Et c'est une première différence dans « *la fibre* », avec la situation, la construction, la fabulation fondamentale, première, du drame d'Œdipe. Car Œdipe, lui, ne sait pas. Quand il sait tout, le drame se déchaîne qui va jusqu'à son auto-châtiment, c'est-à-dire la liquidation par lui-même d'une situation. Mais le crime œdipien est commis par Œdipe dans l'inconscience.

---

60 Ernest Jones : « La mort du père d'Hamlet » in « Hamlet et Œdipe », Gallimard 1967, pp. 166-172.



Ici le crime œdipien est su, et il est su de qui ?  
De *l'autre*, de celui qui en est *la victime* et qui vient  
surgir pour le porter à la connaissance du sujet.

En somme, vous voyez dans quel chemin nous avançons,  
dans une méthode si je puis dire de comparaison,  
de corrélation entre ces différentes « *fibres* »  
de la structure, qui est une méthode classique,  
celle qui consiste dans un tout articulé, et nulle  
part il n'y a plus d'articulation que dans ce qui est  
du domaine du signifiant.

La notion même d'articulation...

je le souligne sans cesse  
...lui est en somme consubstantielle.  
Après tout, on ne parle d'articulation dans le monde  
que parce que le signifiant donne à ce terme un sens.  
Autrement il n'y a rien que continu ou discontinu,  
mais non point articulation.

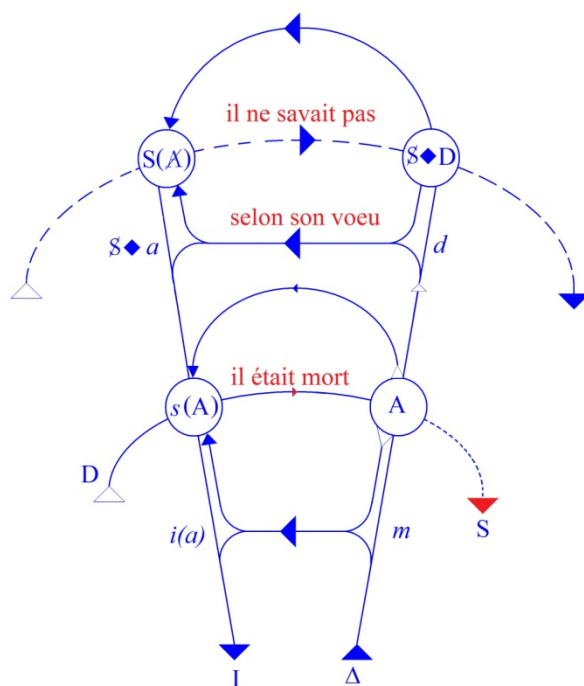
Nous essayons de voir, de saisir par une sorte de  
comparaison des fibres homologues dans l'une et  
l'autre phases, de l'*Œdipe* et de d'*Hamlet* en tant que  
FREUD les a rapprochés, ce qui va nous permettre  
de concevoir la cohérence des choses.

À savoir comment, dans quelle mesure, pourquoi,  
il est concevable que, dans la mesure même où une  
des touches du clavier se trouve sous un signe opposé  
à celui où elle est dans l'autre des deux drames,  
il se produit *une modification* strictement corrélatrice.  
Et cette corrélation est là ce qui doit nous mettre  
au joint de la sorte de causalité dont il s'agit  
dans ces drames.

C'est partir de l'idée même que ce sont ces  
modifications corrélatrices qui sont pour nous  
les plus instructives, qui nous permet de rassembler  
les ressorts du signifiant d'une manière qui soit  
pour nous plus ou moins utilisable.

Il doit y avoir un rapport saisissable et finalement  
notable d'une façon quasi algébrique entre ces  
premières modifications du signe et ce qui se passe.

Si vous voulez, sur cette ligne du haut du qu'« *il ne le savait pas* », là c'est « *il savait qu'il était mort* ». Il était mort selon le vœu meurtrier qui l'a poussé dans la tombe, celui de son frère. Nous allons voir quelles sont les relations avec le héros du drame.



Mais avant de nous lancer d'une façon toujours un peu précipitée dans la ligne de *superposition des identifications* qui est dans la tradition : il y a des concepts, et les plus commodes sont les moins élaborés, et Dieu sait ce qu'on ne fait pas avec des « *identifications* »...

« Et CLAUDIUS en fin de compte, ce qu'il a fait, c'est une forme d'HAMLET, c'est le désir d'HAMLET ! »

Cela est vite dit puisque pour situer la position d'HAMLET vis à vis de ce désir, nous nous trouvons dans cette position de devoir faire intervenir ici tout d'un coup le « *scrupule de conscience* ».

C'est à savoir quelque chose qui introduit dans les rapports d'HAMLET à ce CLAUDIUS une position double, profondément ambivalente, qui est celle par rapport à un rival, mais dont on sent bien que cette rivalité est singulière, au second degré : celui qui en réalité, est celui qui a fait ce que lui n'aurait pas osé faire.

Et dans ces conditions, il se trouve environné de  
*je ne sais quelle mystérieuse protection* qu'il s'agit de définir...  
au nom du « *scrupule de conscience* », dit-on ?

...par rapport à ce qui s'impose à HAMLET, et ce qui  
s'impose d'autant plus qu'à partir de la rencontre  
primitive avec le *ghost*, c'est-à-dire littéralement  
le commandement de le venger, *le fantôme*, HAMLET pour agir  
contre le meurtrier de son père est armé de tous les  
sentiments :

- il a été dépossédé : sentiment d'usurpation,
- sentiment de rivalité,
- sentiment de vengeance,
- et bien plus encore *l'ordre exprès* de son père  
par-dessus tout admiré.

Sûrement, d'HAMLET tout est d'accord pour qu'il *agisse*...  
Et il n'agit pas !

C'est évidemment ici que commence le problème, et que  
la voie de progression doit s'armer de la plus grande  
simplicité. Je veux dire que toujours ce qui nous  
perd, ce qui nous égare, c'est de substituer, au  
franchissement de la question, des *clés* toutes faites.

FREUD nous le dit, il s'agit là de la représentation  
consciente de quelque chose qui doit s'articuler dans  
l'inconscient. Ce que nous essayons d'articuler,  
de situer quelque part et comme tel dans *l'inconscient*,  
c'est ce que veut dire un désir.

En tout cas, disons avec FREUD qu'il y a quelque  
chose qui ne va pas à partir du moment où les choses  
sont engagées d'une telle sorte. Il y a quelque chose  
qui ne va pas dans le désir d'HAMLET.

C'est ici que nous allons choisir le chemin.

Cela n'est pas facile car nous n'en sommes pas  
beaucoup plus loin que le point où on a toujours été.

Ici, il faut prendre HAMLET, sa conduite dans la  
tragédie, dans son ensemble. Et puisque nous avons  
parlé du désir d'HAMLET, il faut s'apercevoir de  
ce qui n'a pas échappé aux analystes, naturellement,  
mais qui n'est peut-être pas du même registre,  
du même ordre.

Il s'agit de situer ce qu'il en est d'HAMLET comme d'un [...] qui pour nous est l'axe, l'âme, le centre, la pierre de touche du désir. Ce n'est pas exactement cela, à savoir les rapports d'HAMLET à ce qui peut être l'objet conscient de son désir.

Là-dessus rien ne nous est, par l'auteur, refusé. Nous avons dans la pièce comme le baromètre de la position d'HAMLET par rapport au désir, nous l'avons de la façon la plus évidente et la plus claire sous la forme du personnage d'OPHÉLIE.

OPHÉLIE est très évidemment une des créations les plus fascinantes qui ait été proposée à l'imagination humaine. Quelque chose que nous pouvons appeler :

- le drame de l'objet féminin,
- le drame du désir du monde,

...qui apparaît à l'orée d'une civilisation sous la forme d'HÉLÈNE, c'est remarquable de le voir dans un point, qui est peut-être aussi un point sommet, incarné dans le drame et le malheur d'OPHÉLIE.

Vous savez qu'il a été repris sous maintes formes par la création esthétique, artistique, soit par les poètes, soit par les peintres, tout au moins à l'époque pré-raphaélite, jusqu'à nous donner des tableaux figiolés où les termes mêmes de la description que donne SHAKESPEARE de cette OPHÉLIE flottant dans sa robe au fil de l'eau où elle s'est laissée, dans sa folie, glisser - car le suicide d'OPHÉLIE est ambigu. Ce qui se passe dans la pièce c'est que tout de suite, *corrélativement* en somme *au drame*...

c'est FREUD qui nous l'indique

...nous voyons cette horreur de *la féminité* comme telle. Les termes en sont articulés au sens le plus propre du terme.

C'est-à-dire ce qu'il *découvre*, ce qu'il *met en valeur*, ce qu'il *fait jouer* devant les yeux mêmes d'OPHÉLIE comme étant toutes les possibilités de dégradation, de variation, de corruption, qui sont liées à l'évolution de la vie même de la femme, pour autant qu'elle se laisse entraîner à tous les actes qui peu à peu font d'elle une mère.

C'est au nom de ceci qu'HAMLET repousse OPHELIE de la façon qui apparaît dans la pièce la plus *sarcastique* et la plus *cruelle*.

Nous avons ici une première corrélation de quelque chose qui marque bien l'évolution et les... une évolution et une corrélation comme essentielles de quelque chose qui porte le cas d'HAMLET sur sa position à l'endroit du désir.

Remarquez que nous nous trouvons là tout de suite confrontés, au passage, avec le « *psychanalyste sauvage* », POLONIUS, le père d'OPHELIE qui lui, a tout de suite mis le doigt dessus : la mélancolie d'HAMLET ?

C'est parce qu'il a écrit des lettres d'amour à sa fille et que lui, POLONIUS, ne manquant pas d'accomplir son devoir de père, a fait répondre par sa fille, vertement.  
Autrement dit : notre HAMLET est malade d'amour !  
Ce personnage *caricatural* est là pour nous représenter l'accompagnement ironique de ce qui s'offre toujours de pente facile à *l'interprétation externe* des événements.

Les choses se *structurent* un tout petit peu autrement, comme personne n'en doute.

Il s'agit bien entendu de quelque chose qui concerne les rapports d'HAMLET - avec quoi ? - Avec son acte essentiellement. Bien sûr, le changement profond de sa position sexuelle est tout à fait capital, mais il est à *articuler*, à *organiser* un tant soit peu autrement.

Il s'agit d'un acte à faire, et il en dépend dans sa position d'ensemble. Et très précisément de ce quelque chose qui se manifeste tout au long de cette pièce, qui en fait la pièce de *cette position* fondamentale *par rapport à l'acte*, qui en anglais a un mot d'usage beaucoup plus courant qu'en français...

c'est ce qu'on appelle, en français,  
ajournement, retardement  
...et qui s'exprime en anglais par *procrastinate* :  
« *renvoyer au lendemain* ».  
C'est en effet de cela qu'il s'agit.

Notre HAMLET, tout au long de la pièce, *procrastine*.  
Il s'agit de savoir ce que vont vouloir dire  
les divers renvois qu'il va faire de l'acte  
chaque fois qu'il va en avoir l'occasion, et ce qui  
va être déterminant à la fin, dans le fait que  
cet acte à commettre, il va le franchir.

Je crois qu'ici en tout cas, s'il y a quelque chose  
à mettre en relief, c'est justement la question  
qui se pose à propos de ce que signifie l'acte  
qui se propose à lui.

L'acte qui se propose à lui n'a rien à faire en fin  
de compte...

et c'est là ce qui est suffisamment indiqué  
dans ce que je vous ai fait remarquer  
...avec l'acte œdipien en révolte contre le père.

Le conflit avec le père, au sens où il est, dans  
le psychisme, créateur, ce n'est pas l'acte d'ŒDIPE,  
pour autant que *l'acte d'ŒDIPE soutient la vie d'ŒDIPE*,  
et qu'il en fait ce héros qu'il est avant sa chute,  
tant qu'il ne sait rien, qui fait l'Œdipe conclure  
sur le dramatique.

Lui, HAMLET, sait qu'il est coupable d'être,  
il est insupportable d'être. Avant tout commencement  
du drame d'*Hamlet*, HAMLET connaît le crime d'exister,  
et c'est à partir de ce commencement qu'il lui faut  
choisir, et pour lui le problème d'exister à partir  
de ce commencement se pose dans des termes qui sont  
les siens : à savoir le « *To be, or not to be* » qui est  
quelque chose qui l'engage irrémédiablement dans  
l'être comme il l'articule fort bien.

C'est justement parce que pour lui le drame œdipien  
est ouvert au commencement et non pas à la fin,  
que le choix se propose entre « *être* » et « *ne pas être* ».

Et c'est justement parce qu'il y a cet « *ou bien... ou bien...* »  
qu'il s'avère qu'il est pris de toutes façons dans  
la chaîne du signifiant, dans quelque chose qui fait  
que, de ce choix, il est de toutes façons la victime.

Je donnerai la traduction de LETOURNEUR qui me semble la meilleure :

« Être ou ne pas être ! C'est là la question.

*S'il est plus noble à l'âme de souffrir les traits poignants de l'injuste fortune, ou, se révoltant contre cette multitude de maux...*

*Or to take arms against a sea of troubles, and by opposing, end them. To die- to sleep - no more ; Mourir, - dormir, - rien de plus, et par ce sommeil dire : nous mettons un terme aux angoisses du cœur, et à cette foule de plaies et de douleurs...*

*and by a sleep to say we end the heartache, and the thousand natural shocks that flesh is heir to. ...l'héritage naturel de cette masse de chair...*

Je pense que ces mots ne sont pas faits pour nous être indifférents

*.../ / ... Mourir – dormir. Dormir ? Rêver peut-être ; oui, voilà le grand obstacle.*

*Car de savoir quels songes peuvent survenir dans ce sommeil de la mort, après que nous sommes dépouillés de cette enveloppe mortelle...*

« *This mortal coil* » n'est pas tout à fait « *l'enveloppe* », c'est cette espèce de torsion de quelque chose d'enroulé qu'il y a autour de nous

*...c'est de quoi nous forcer à faire une pause. Voilà l'idée qui donne une si longue vie à la calamité. Car quel homme voudrait supporter les traits et les injures du temps, les injustices de l'oppresseur, les outrages de l'orgueilleux, les tortures de l'amour méprisé ...//... L'insolence des grands en place et les avilissants rebuts que le mérite patient essuie de l'homme sans âme, lorsque avec un poinçon il pourrait lui-même se procurer le repos ? »*

Ce devant quoi se trouve HAMLET dans ce « Être, ou ne pas être » c'est rencontrer la place prise par ce que lui a dit son père. Et ce que son père lui a dit *en tant que fantôme*, c'est que : *lui a été surpris par la mort « dans la fleur de ses péchés »*.

Il s'agit de rencontrer la place prise par le péché de l'autre, le péché non payé. Celui *qui sait* est par contre – contrairement à ŒDIPE – quelqu'un qui n'a pas payé ce crime d'exister.

Les conséquences, d'ailleurs, à la génération suivante ne sont pas légères : les deux fils d'ŒDIPE ne songent qu'à se massacrer entre eux avec toute la vigueur et la conviction désirables.

Alors que pour HAMLET il en est tout autrement : HAMLET *ne peut ni payer à sa place, ni laisser la dette ouverte*.

En fin de compte, il doit la faire payer, mais dans les conditions où il est placé, le coup passe à travers lui-même. Et c'est de l'arme même...

à la suite d'une sombre trame sur laquelle nous aurons à nous étendre largement ...dont HAMLET se trouve blessé, uniquement après que lui, HAMLET, soit *touché à mort*, qu'il peut toucher le criminel qui est là à *sa portée*, à savoir CLAUDIUS.

C'est cette communauté de décillement...

le fait que le père et le fils,  
l'un et l'autre savent ...qui est ici le ressort qui fait toute la difficulté du problème de l'assomption par HAMLET de son acte.

Et les voies par lesquelles il pourra le rejoindre, qui rendront possible cet acte en lui-même impossible dans la mesure même où l'autre sait, ce sont les voies de détour qui lui rendront possible finalement d'accomplir ce qui doit être accompli, ce sont ces voies qui doivent faire l'objet de notre intérêt parce que ce sont elles qui vont nous instruire.

Puisque c'est cela qui est le véritable problème qu'il s'agissait aujourd'hui d'introduire, il faut bien que je vous porte en quelque sorte au terme de la chose, je veux dire *ce par quoi* finalement, *et par quelles voies*, HAMLET arrive à accomplir son acte.

N'oublions quand même pas que s'il y arrive, si CLAUDIUS à la fin tombe frappé, c'est tout de même du boulot bousillé. Cela n'est rien de moins qu'après être passé au travers du corps de quelqu'un qu'il se trouve certainement, vous le verrez, avoir plongé dans l'abîme.

À savoir l'ami, le compagnon, LAËRTE, après que sa mère, par suite d'une méprise, se soit empoisonnée avec la coupe même qui devait lui servir d'attentat, de sécurité, pour le cas où la pointe du fleuret empoisonnée n'aurait pas touché HAMLET, c'est après un certain nombre d'autres victimes, et ce n'est pas avant d'avoir été, lui-même, frappé à mort qu'il peut porter le coup.



Il y a pourtant là quelque chose qui pour nous, doit faire problème.

Si effectivement quelque chose s'accomplit, s'il y a eu *in extremis* cette sorte de rectification du désir qui a rendu l'acte possible, comment a-t-il été accompli ?

C'est justement là que porte la clef, ce qui fait que cette pièce géniale n'a jamais été remplacée par une autre mieux faite. Car en somme qu'est-ce que c'est que ces grands thèmes mythiques sur lesquels s'essaient au cours des âges les créations des *poètes*, si ce n'est une espèce de longue approximation qui fait que le mythe, à le serrer au plus près de ses possibilités, finit par entrer à proprement parler dans la subjectivité et dans la psychologie.

Je soutiens, et je soutiendrai sans ambiguïté...  
et je pense être dans  
la ligne de FREUD en le faisant

*...que les créations poétiques engendrent plus qu'elles ne reflètent les créations psychologiques.*

*Ce canevas diffus*, en quelque sorte, qui vaguement flotte dans *ce rapport primordial de la rivalité du fils et du père*, est quelque chose qui ici lui donne tout son relief et qui fait le véritable cœur de la pièce d'*Hamlet*.

C'est dans la mesure où quelque chose vient à *équivaloir* à ce qui a manqué...

à ce qui a manqué en raison même  
de cette situation originelle, initiale,  
distincte par rapport à l'œdipe, c'est-à-dire  
la castration, en raison même du fait  
qu'à l'intérieur de la pièce les choses se  
présentent comme une espèce de lent cheminement  
en zigzag, de lent accouchement et par des voies  
détournées de la castration nécessaire

...dans cette mesure même et dans cette mesure où ceci est réalisé au dernier terme, qu'HAMLET fait jaillir l'action terminale où il succombe et où les choses étant poussées à ne pouvoir échapper à ce que d'autres, les FORTINBRAS, toujours prêts à recueillir l'héritage, viennent à lui succéder.

Hamlet ( 2 )

Nous voici donc depuis la dernière fois dans HAMLET. HAMLET ne vient pas là par hasard, encore que je vous aie dit qu'il était introduit à cette place par la formule du « *Être ou ne pas être* » qui s'était imposée à moi à propos du rêve d'Ella SHARPE.

J'ai été amené à relire une part de ce qui a été écrit d'HAMLET sur le plan analytique, et aussi de ce qui en a été écrit avant.

Les auteurs, du moins les meilleurs, ne sont pas, bien entendu, sans faire état de ce qui en a été écrit bien avant, et je dois dire que nous sommes amenés fort loin, quitte de temps en temps à me perdre un petit peu, non sans plaisir.

Le problème est de rassembler ce dont il s'agit pour ce qui est de notre but précis.

*Notre but précis étant de donner, ou de redonner, son sens à la fonction du [désir](#) dans l'analyse et l'interprétation analytique.*

Il est clair que pour cela nous ne devons pas avoir une trop grande peine car...

j'espère vous le faire sentir et je vous donne ici tout de suite mon propos  
...je crois que ce qui distingue La tragédie d'HAMLET, prince de Danemark, c'est essentiellement d'être la tragédie du désir.

HAMLET qui...

sans qu'on en soit absolument sûr,  
mais enfin, selon les recoupements  
vraiment les plus rigoureux  
...devrait avoir été joué à Londres pour la première fois pendant la saison d'hiver 1601.

HAMLET dont la première édition *in-quarto*...

cette fameuse édition qui a été quasiment ce que l'on appelle une « *édition pirate* » à l'époque, à savoir qu'elle n'était point faite sous le contrôle de l'auteur mais empruntée à ce que l'on appelait les *prompt-books*, les livrets à usage du souffleur  
...cette édition...

c'est amusant quand même de savoir  
ces petits traits d'histoire littéraire  
...est resté inconnue jusqu'en 1823, lorsqu'on a mis la main sur un de ces exemplaires sordides, ce qui tient à ce qu'ils ont été beaucoup manipulés, emportés probablement aux représentations.

Et l'édition *in-folio*, la grande édition de SHAKESPEARE, n'a commencé à paraître qu'après sa mort en 1623, précédant la grande édition où l'on trouve la division en actes. Ce qui explique que la division en actes soit beaucoup moins décisive et claire dans SHAKESPEARE qu'ailleurs.

*En fait, on ne croit pas que SHAKESPEARE ait songé à diviser ses pièces en cinq actes.*  
Cela a son importance parce que nous allons voir comment se répartit cette pièce.

L'hiver 1601, c'est deux ans avant la mort de la reine ELISABETH. Et en effet on peut *considérer approximativement* qu'HAMLET...

qui a une importance capitale  
dans la vie de SHAKESPEARE  
...redouble, si l'on peut dire, le drame de cette jointure entre deux époques, deux versants de la vie du poète, car le ton change complètement lorsque apparaît sur le trône JACQUES I<sup>er</sup>.

Et déjà quelque chose s'annonce, comme dit un auteur, qui brise ce charme cristallin du règne d'ELISABETH, de « *la reine vierge* », celle qui réussira *ces longues années de paix miraculeuses* au sortir de ce qui constituait...

dans l'histoire d'Angleterre  
comme dans beaucoup de pays  
...une période de chaos dans laquelle elle devait promptement rentrer, avec tout le drame de la révolution puritaine.

Bref, 1601 annonce déjà cette mort de la reine qu'on ne pouvait assurément pas prévoir, par l'exécution de son amant, le comte d'Essex, qui se place la même année que la pièce d'HAMLET.

Ces repères ne sont pas absolument vains à évoquer, d'autant plus que nous ne sommes pas les seuls à avoir essayé de restituer HAMLET dans son contexte. Ce que je vous dis là, je ne l'ai vu dans aucun auteur *analytique*, souligné. Ce sont pourtant des espèces de faits premiers qui ont bien leur importance.

À la vérité, ce qui a été écrit chez les auteurs *analytiques* ne peut pas être dit avoir été éclaircissant, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je ferai la critique de ce vers quoi a versé une espèce d'interprétation *analytique*, à la ligne, d'HAMLET.

Je veux dire...

« *J'essaye de retrouver tel ou tel élément* », sans à vrai dire qu'on puisse en dire autre chose ...que s'éloigne de plus en plus, à mesure que les auteurs insistent, la compréhension de l'ensemble, la cohérence du texte.

Je dois dire aussi de notre Ella SHARPE, dont je fais grand cas, que là-dessus...

dans son *paper*, il est vrai « *unfinished* » que l'on a trouvé après sa mort ...elle m'a grandement déçu. J'en ferai état quand même parce que c'est *significatif*. C'est tellement dans la ligne que nous sommes amenés à expliquer, eu égard à la tendance qu'on voit prise par la *théorie analytique*, que cela vaut la peine d'être mis en valeur. Mais nous n'allons pas commencer par là.

Nous allons commencer par [l'article de JONES](#) <sup>61</sup> paru en 1910 dans le *American journal of Psychology* – qui est une date et un monument, et qu'il est essentiel d'avoir lu. Il n'est pas facile actuellement de se le procurer.

---

61 Ernest JONES : « The Œdipus Complex as an Explanation of Hamlet's Mystery: A Study in Motive. » *American journal of Psychology*, January, 1910 (XXI-1), pp. 72-113.

Et dans la petite réédition qu'il en a faite,  
JONES a - je crois - ajouté autre chose,  
quelques compléments à sa théorie d'HAMLET.

Dans cet article :

- *The Œdipus Complex as an explanation of HAMLET's Mystery,*
- *Le complexe d'Édipe en tant qu'explication du mystère d'HAMLET,*

il ajoute comme sous-titre :

- *A study in Motive, Une étude de motivation.*

En 1910 JONES aborde *le problème magistralement indiqué par* FREUD,  
comme je vous l'ai montré la dernière fois,  
dans cette demi-page sur laquelle on peut dire qu'en  
fin de compte tout est déjà, puisque même *les points d'horizon*  
sont marqués, à savoir les rapports de SHAKESPEARE  
avec le sens du problème qui se pose pour lui :  
la signification de l'objet féminin.

Je crois que c'est là quelque chose de *tout à fait central*.  
Et si FREUD nous pointe à l'horizon *Timon d'Athènes*,  
c'est une voie dans laquelle assurément Ella SHARPE  
a essayé de s'engager.

Elle a fait de toute l'œuvre de SHAKESPEARE une sorte  
de vaste oscillation *cyclothymique*, y montrant les pièces  
*ascendantes*, c'est-à-dire qu'on pourrait croire *optimistes*,  
les pièces où l'agression va vers le dehors,  
et celles où l'agression revient vers le héros  
ou le poète, celles de la phase *descendante*.  
Voilà comment nous pourrions classer les pièces  
de SHAKESPEARE, voire même à l'occasion les dater.

Je ne crois pas que ce soit là quelque chose  
d'entièrement valable, et nous allons nous en tenir  
pour le moment au point où nous en sommes.  
C'est-à-dire d'abord à HAMLET pour essayer...  
Je donnerai peut-être quelques indications sur ce qui  
suit ou précède, sur *La douzième nuit* et *Troilus and Cressida*,  
car je crois que c'est presque impossible de ne pas  
en tenir compte, cela éclaire grandement  
les problèmes que nous allons d'abord introduire  
sur le seul texte d'HAMLET.

Avec ce grand style de documentation qui caractérise ses écrits...

il y a chez JONES une solidité, une certaine ampleur de style dans la documentation qui distingue hautement ses contributions  
...JONES fait une sorte de résumé de ce qu'il appelle, à très juste titre, le mystère d'HAMLET.

De deux choses l'une :

- ou vous vous rendez compte de l'ampleur qu'a prise la question,
- ou vous ne vous en rendez pas compte.

Pour ceux qui ne s'en rendent pas compte, je ne vais pas répéter là ce qu'il y a dans l'article de JONES, d'une façon ou d'une autre, informez-vous.

Il faut que je dise que la masse des écrits sur HAMLET est quelque chose de *sans équivalent*, l'abondance de la littérature est quelque chose d'incroyable. Mais ce qui est plus incroyable encore, c'est l'extraordinaire diversité des interprétations qui en ont été données. Je veux dire que les interprétations les plus contradictoires se sont succédées, ont déferlé à travers l'histoire, instaurant le problème du problème, à savoir :  
*pourquoi tout le monde s'acharne-t-il à y comprendre quelque chose ?*

Et elles donnent les résultats les plus extravagants, les plus incohérents, les plus divers. On ne peut pas dire que cela n'aille excessivement *loin*, nous aurons à y revenir à l'intérieur même de ce que je vais rapidement rappeler des versants de cette explication que résume JONES dans son article.

À peu près tout a été dit.

Et pour aller à l'extrême, il y a un *Popular Science Monthly*... qui doit être une espèce de publication de vulgarisation plus ou moins médicale  
...qui a fait quelque chose en 1880 qui s'appelle *The Impediment of adipose, Les embêtements de l'adipose*.

À la fin d'HAMLET on nous dit qu'HAMLET est gros et court de souffle, et dans cette revue il y a tout un développement sur l'adipose d'HAMLET !

Il y a un certain VINING<sup>62</sup> qui, en 1881, a découvert qu'HAMLET était une femme déguisée en homme, dont le but à travers toute la pièce était la séduction d'HORATIO, et que c'était pour atteindre le cœur d'HORATIO qu'HAMLET manigançait toute son histoire. C'est tout de même une assez jolie histoire !

En même temps, on ne peut pas dire que ce soit absolument sans écho pour nous, il est certain que les rapports d'HAMLET avec les gens de son propre sexe sont quand même étroitement tissés dans le problème de la pièce.

Revenons à des choses sérieuses et, avec JONES, rappelons que ces efforts de la critique se sont groupés autour de deux versants. Quand il y a deux versants dans la logique, il y a toujours un *troisième* versant, contrairement à ce qu'on croit, le tiers n'est pas *si exclu* que cela. Et c'est évidemment le tiers qui, dans le cas, est intéressant.

Les deux versants n'ont pas eu de minces tenants. Dans le premier versant, il y a ceux qui ont, en somme, interrogé la psychologie d'HAMLET. C'est évidemment à eux qu'appartient la primauté, que doit être donné le haut du pavé de notre estime.

Nous y rencontrons GËTHER, et COLERIDGE qui dans ses *Lectures on SHAKESPEARE* a pris une position très *caractéristique* dont je trouve que JONES aurait pu peut-être faire un plus ample état.

Car JONES, chose curieuse, s'est surtout lancé dans un extraordinairement abondant commentaire de ce qui a été fait en allemand, qui a été proliférant, voire prolixe.

Les positions de GËTHER et de COLERIDGE ne sont pas identiques. Elles ont cependant une grande parenté qui consiste à mettre l'accent sur la forme spirituelle du personnage d'HAMLET.

---

62 Edward Payson Vining, *The mystery of Hamlet, An attempt to solve an old problem*, 1881 ou Adamant Media Corporation, 2005.

En gros, disons que pour GETHE, c'est « *l'action paralysée par la pensée* ». Comme on le sait, ceci a une longue lignée. On s'est rappelé...

et non en vain bien sûr  
...qu'HAMLET avait vécu un peu longtemps à Wittenberg.

Et ce terme renvoyant l'intellectuel et ses problèmes à une fréquentation un peu abusive de Wittenberg représenté, non sans raison, comme l'un des centres d'un certain style de formation de la jeunesse étudiante allemande, est une chose qui a eu une très grande postérité.

HAMLET est en somme l'homme qui voit tous les éléments, toutes les complexités, les motifs du jeu de la vie, et qui est en somme suspendu, paralysé dans son action par cette connaissance.

C'est un problème à proprement parler gœthéen, et qui n'a pas été sans profondément retentir, surtout si vous y ajoutez le charme et la séduction du style de GETHE et de sa personne.

Quant à COLERIDGE...

dans un long passage que  
je n'ai pas le temps de vous lire  
...il abonde dans le même sens, avec un caractère beaucoup moins *sociologique*, beaucoup plus *psychologique*.

Il y a quelque chose à mon avis qui domine là, dans tout le passage de COLERIDGE sur cette question, et que je me plais à retenir :

« *Il faut bien que je vous avoue que je ressens en moi quelque goût de la même chose.* »

C'est ce qui dessine chez lui le caractère *psychasthénique*, l'impossibilité de s'engager dans une voie, et une fois y être entré, engagé, d'y rester jusqu'au bout.

L'intervention de l'hésitation, des motifs multiples, est un morceau brillant de psychologie qui donne pour nous l'essentiel, le ressort, le suc de son essence, dans cette remarque dite au passage par COLERIDGE :

« *Après tout j'ai quelque goût de cela - c'est-à-dire - je me retrouve là-dedans...* »



Il l'avoue au passage, et il n'est pas le seul.  
On trouve une remarque analogue chez quelqu'un qui est quasi contemporain de COLERIDGE, et qui a écrit des *choses remarquables* sur SHAKESPEARE dans ses *Essays on SHAKESPEARE*, c'est HAZLITT, dont JONES - à tort - ne fait pas du tout état, car c'est quelqu'un qui a écrit *les choses les plus remarquables* sur ce sujet à l'époque.

Il va plus loin encore, il dit qu'en fin de compte parler de cette tragédie... elle nous a été si rebattue, cette tragédie, que nous pouvons à peine savoir comment en faire la critique, pas plus que nous ne saurions décrire notre propre visage.  
Il y a une autre *note* qui va dans le même sens, et ce sont là des lignes dont je vais faire grand état.

Je passe assez vite l'autre versant, celui d'une difficulté extérieure qui a été instaurée par un groupe de critiques allemands dont les deux principaux sont KLEIN et WERDER qui écrivaient à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle à Berlin. C'est à peu près comme cela que JONES les groupe, et il a raison.

Il s'agit de mettre en relief les causes extérieures de la difficulté de la tâche qu'HAMLET s'est donnée, et les formes que la tâche d'HAMLET aurait.

Elle serait de faire reconnaître à son peuple la culpabilité de CLAUDIUS, de celui qui, après avoir tué son père et épousé sa mère, règne sur le Danemark.

Il y a là quelque chose qui ne soutient pas la critique, car les difficultés qu'aurait HAMLET à accomplir sa tâche...

c'est-à-dire à faire reconnaître la culpabilité d'un roi, ou bien de deux choses l'une, à intervenir déjà de la façon dont il s'agit qu'il intervienne, *par le meurtre*, et ensuite d'être dans la possibilité de justifier *ce meurtre* ...sont évidemment très facilement levées par la seule lecture du texte :  
jamais HAMLET ne se pose un problème semblable !

Le principe de son action, à savoir que ce qu'il doit venger...

sur celui qui est le meurtrier de son père et qui, en même temps, a pris son trône et sa place auprès de la femme qu'il aimait par dessus tout ...doit se purger par *l'action la plus violente* et par *le meurtre*, n'est non seulement jamais mis en cause chez HAMLET, mais je crois que je vous lirai là-dessus des passages qui vous montrent qu'il se traite de lâche, de couard, il écume sur la scène du désespoir de ne pouvoir se décider à cette action.

Mais le principe de la chose ne fait aucune espèce de doute, il ne se pose pas le moindre problème concernant la validité de cet acte, de cette tâche.

Et là-dessus il y a un nommé LËNING, dont JONES fait grand état, qui a fait une remarque à la même période, discutant les théories de KLEIN et WERDER de façon décisive. Je signale au passage que c'est la plus chaude recommandation que JONES apporte sur ces remarques. En effet, il en cite quelques unes qui paraissent fort pénétrantes.

Mais tout ceci n'a pas une extraordinaire importance puisque la question est véritablement dépassée à partir du moment où nous prenons la troisième position, celle par laquelle JONES introduit la position analytique. *Ces lenteurs d'exposé sont nécessaires*, car elles doivent être suivies pour que nous ayons le fond sur lequel se pose le problème d'HAMLET.

La troisième position est celle-ci : bien que le sujet ne doute pas un instant d'avoir à l'accomplir, pour quelque raison inconnue de lui cette tâche lui répugne.

Autrement dit, c'est dans la tâche même et non pas

- ni dans le sujet,
- ni dans ce qui se passe à l'extérieur.

Inutile de dire que pour *ce qui se passe à l'extérieur*, il peut y avoir des versions beaucoup plus subtiles que celle que je vous ai amorcée pour débayer.

Il y a donc là une position essentiellement conflictuelle par rapport à la tâche elle-même. Et c'est de cette façon...

en somme très solide et qui doit tout de même nous donner une leçon de méthode ...que JONES introduit la théorie analytique.

Il montre que la notion du conflit n'est pas du tout nouvelle, à savoir la contradiction interne à la tâche a déjà été apportée par un certain nombre d'auteurs qui ont très bien vu...

comme LÉNING, si nous en croyons les citations que JONES en donne ...qu'on peut saisir le caractère problématique, conflictuel, de la tâche à certains signes, dont on n'a pas attendu l'analyse pour s'apercevoir de leur caractère *signalétique*, à savoir la diversité, la multiplicité, la contradiction, la fausse consistance des raisons que peut donner le sujet d'atermoyer cette tâche, de ne pas l'accomplir au moment où elle se présente à lui.

La notion en somme du caractère superstructural, rationalisé, rationalisant des motifs que donne le sujet, avait déjà été aperçu par les psychologues bien avant l'analyse, et JONES sait très bien le mettre en valeur, en relief.

Seulement, il s'agit de savoir où gît le conflit, dont les auteurs qui sont sur cette voie ne laissent pas d'apercevoir qu'il y a quelque chose qui se présente au premier plan, et une sorte de difficulté sous-jacente qui, sans être à proprement parler articulée comme inconsciente, est considérée comme plus profonde et en partie non maîtrisée, pas complètement élucidée ni aperçue par le sujet.

Et la discussion de JONES présente ce caractère tout à fait caractéristique de ce qui, chez lui, donnera un des traits dont il sait le mieux faire usage dans ses articles qui ont joué le plus grand rôle pour rendre valable à un large public intellectuel la notion même d'inconscient.

Il articule puissamment que ce que les auteurs, certains subtils, ont mis en valeur, c'est à savoir que le motif sous-jacent, contrariant pour l'action d'HAMLET, est par exemple un motif de droit, à savoir :  
a-t-il le droit de faire ceci ?

Et Dieu sait si les auteurs allemands n'ont pas manqué...

surtout alors que ceci se passait  
en pleine période d'hégélianisme  
...de faire état de toutes sortes de *registres* sur lesquels JONES a beau jeu d'ironiser, montrant que si quelque chose doit entrer dans les ressorts inconscients, ce ne sont pas des motifs d'ordre élevé, d'un haut caractère d'abstraction, faisant entrer en jeu *la morale, l'État, le savoir absolu*, mais qu'il doit y avoir quelque chose de beaucoup plus radical, de plus concret, et que ce dont il s'agit c'est précisément ce que JONES va alors produire.

Puisque c'est à peu près vers cette année-là que commencent à s'introduire en Amérique les points de vue freudiens, c'est cette même année qu'il publie un compte-rendu de la théorie de FREUD sur les rêves, que FREUD donne son article sur les origines et le développement de la psychanalyse, directement écrit en anglais si mon souvenir est bon, puisqu'il s'agit des fameuses *Conférences de la Clark University*.

Je crois qu'on ne peut pas toucher du doigt, dans une analyse qui va vraiment aussi loin qu'on peut aller à cette époque, qui met en valeur...  
dans le texte de la pièce, dans le déroulement du drame, pour en montrer *la signification œdipienne*  
...qui met en valeur ce que nous pouvons appeler la structure mythique de l'œdipe.

Je dois dire que nous ne sommes pas si débarbouillés mentalement que de pouvoir tous si aisément sourire de voir amener à propos d'HAMLET :  
TELESPHORE, AMPHION, MOÏSE, PHARAON, ZOROASTRE, JESUS, HERODE...

tout le monde vient dans le paquet

...et en fin de compte, ce qui est l'essentiel, deux auteurs qui ont écrit à peu près vers 1900 ont fait un *HAMLET in Iran* dans une revue fort connue, une référence du mythe d'HAMLET aux mythes iraniens qui sont autour de la légende de PYRRHUS, dont un autre auteur a fait aussi grand état dans une revue inconnue et introuvable [?].

L'important c'est que dans l'introduction par JONES, à la date de 1910, d'une nouvelle critique d'HAMLET, et d'une critique qui va consister toute entière à nous amener à cette conclusion :

« Nous arrivons à ce paradoxe apparent que le poète et l'audience sont tous deux profondément remués par des sentiments dus à un conflit de la source duquel ils ne sont pas conscients - ils ne sont pas éveillés, ils ne savent pas de quoi il s'agit. »

Je pense qu'il est essentiel de remarquer le pas franchi à ce niveau. Je ne dis pas que ce soit le seul pas possible, mais que le premier pas analytique consiste à transformer une référence psychologique non pas en une référence à une *psychologie plus profonde*, mais en une référence à un arrangement mythique censé avoir le même sens pour tous les êtres humains.

Et il faut tout de même bien quelque chose de plus, car HAMLET ce n'est tout de même pas les *Pyrrhus Saga*, les histoires de CYRUS avec CAMBYSE, ni de PERSÉE avec son grand-père ACRISIOS, c'est quand même autre chose. Si nous en parlons, ce n'est pas seulement parce qu'il y a eu des myriades de critiques, mais aussi parce que c'est intéressant de voir ce que cela fait d'HAMLET.

Vous n'en avez, en fin de compte, aucune espèce d'idée parce que, par une espèce de chose tout à fait curieuse, je crois pouvoir dire d'après ma propre expérience que c'est injouable en français. Je n'ai jamais vu un bon HAMLET en français, ni quelqu'un qui joue bien HAMLET, ni un texte qu'on puisse entendre.

Pour ceux qui lisent le texte, c'est quelque chose à *tomber à la renverse*, à *mordre le tapis*, à *se rouler par terre*, c'est quelque chose d'inimaginable !

Il n'y a pas un vers d'HAMLET, ni une réplique qui ne soit, en anglais, d'une puissance de percussion, de violence de termes qui en fait quelque chose où, à tout instant, on est absolument stupéfait. On croit que c'est écrit d'hier, qu'on ne pouvait pas écrire comme cela il y a trois siècles.

En Angleterre, c'est-à-dire là où la pièce est jouée dans sa langue, une représentation d'HAMLET, c'est toujours un événement. J'irai même plus loin...

parce qu'après tout on ne peut pas mesurer *la tension psychologique* du public, si ce n'est au *bureau de location* ...et je dirai ce que c'est pour les acteurs, ce qui nous enseigne doublement.

D'abord parce qu'il est tout à fait clair que jouer HAMLET pour un acteur anglais c'est le couronnement de sa carrière, et que lorsque ce n'est pas le couronnement de sa carrière, c'est tout de même qu'il veut se retirer avec bonheur, en donnant ainsi sa représentation d'adieu, même si son rôle consiste à jouer le premier fossoyeur. Il y a là quelque chose qui est important et nous aurons à nous apercevoir de ce que cela veut dire, car je ne le dis pas *au hasard*.

Il y a une chose curieuse, c'est qu'en fin de compte lorsque l'acteur anglais arrive à jouer HAMLET, il le joue bien, ils le jouent tous bien.

Une chose encore plus étrange est que l'on parle de l'HAMLET de tel ou tel, d'autant d'HAMLET qu'il y a de grands acteurs. On évoque encore l'HAMLET de GARRICK, d'HAMLET de KENNS etc., c'est là aussi quelque chose d'extraordinairement indicatif.

S'il y a autant d'HAMLET qu'il y a de grands acteurs, je crois que c'est pour une raison analogue.

Ce n'est pas la même parce que c'est autre chose de jouer HAMLET et d'être intéressé comme spectateur et comme critique.

Mais la pointe de convergence de tout cela, ce qui frappe particulièrement et que je vous prie de retenir, c'est qu'on peut croire en fin de compte que c'est en raison de *la structure du problème* qu'HAMLET, comme tel, pose à propos du *désir*.

À savoir, ce qui est la thèse que j'avance ici,  
qu'HAMLET fait jouer les différents plans,  
le cadre même auquel j'essaye de vous introduire ici,  
dans lequel vient se situer *le désir*.

C'est parce que cette place y est exceptionnellement  
bien articulée...

aussi bien je dirais, de façon telle que  
tout un chacun y vient trouver sa place,  
vient s'y reconnaître

...que l'appareil, le filet de la pièce d'HAMLET  
est cette espèce de réseau, de filet d'oiseleur  
où le désir de l'homme...

dans les coordonnées que justement FREUD  
nous découvre, à savoir son rapport  
à l'œdipe et à la castration  
...est là articulé essentiellement.

Mais ceci suppose que ce n'est pas simplement  
une autre édition, un autre tirage de l'éternel type  
drame-conflit, de la lutte du héros contre le père,  
contre le tyran, contre le bon ou le mauvais père.

Là, j'introduis des choses que nous allons voir se  
développer par la suite. C'est que les choses sont  
poussées par SHAKESPEARE à un point tel que ce qui  
est important ici, c'est de montrer les caractères  
atypiques du conflit, la façon modifiée dont se  
présente la structure fondamentale de l'éternelle *saga*  
que l'on retrouve depuis l'origine des âges.

par conséquent dans la fonction où, d'une certaine  
façon, les coordonnées de ce conflit sont modifiées  
par SHAKESPEARE de façon à pouvoir faire apparaître  
comment, dans ces conditions atypiques, vient jouer,  
de tout son caractère le plus essentiellement  
problématique, le problème du désir, pour autant  
que l'homme n'est pas simplement possédé, investi,  
mais que ce désir, il a à le situer, à le trouver.

À le trouver à ses plus lourds dépens et à sa plus  
lourde peine, au point de ne pouvoir le trouver  
qu'à la limite, à savoir dans une action qui ne peut  
pour lui s'achever, se réaliser, *qu'à condition d'être mortel*.

Ceci nous incite à regarder de plus près le déroulement de la pièce. Je ne voudrais pas trop vous faire tarder, mais il faut quand même que j'en mette les traits saillants principaux.

L'acte I concerne quelque chose qu'on peut appeler l'introduction du problème, et là tout de même, au point de recoupement, d'accumulation, de confusion où tourne la pièce, il faut bien quand même que nous revenions à quelque chose de simple qui est le texte.

Nous allons voir que cette composition mérite d'être retenue, qu'elle n'est pas quelque chose qui flotte ni qui aille à droite ou à gauche.

Comme vous le savez, les choses s'ouvrent sur *une garde*, une relève de la garde sur la terrasse d'Elseneur, et je dois dire que c'est une des entrées les plus magistrales de toutes les pièces de SHAKESPEARE, car toutes ne sont pas aussi magistrales à l'entrée.

C'est à minuit que se fait la relève, une relève où il y a des choses très jolies, très frappantes. Ainsi c'est ceux qui viennent pour la relève qui demandent « *Qui est là ?* », alors que ce devrait être le contraire. C'est qu'en effet, tout se passe anormalement, ils sont tous angoissés par quelque chose qu'ils attendent, et cette chose ne se fait pas attendre plus de quarante vers.

Alors qu'il est minuit quand la relève a lieu, une heure sonne à une cloche lorsque le spectre apparaît. Et à partir du moment où le spectre apparaît, nous sommes entrés dans un mouvement fort rapide, avec d'assez curieuses stagnations.

Tout de suite après, la scène où apparaissent le roi et la reine, le roi dit qu'il est tout à fait temps de quitter notre deuil, « *Nous pouvons pleurer d'un œil, mais rions de l'autre* », et où HAMLET qui est là, fait apparaître ses sentiments de révolte devant la rapidité du remariage de sa mère et du fait qu'elle s'est remariée avec quelqu'un qui, auprès de ce qu'était son père, est un personnage absolument inférieur.



À tout instant dans les propos d'HAMLET nous verrons mise en valeur l'exaltation de son père comme d'un être dont il dira plus tard que :

*« Tous les dieux semblaient avoir sur lui marqué leurs sceaux, pour montrer jusqu'où la perfection d'un homme pouvait être portée. »*

C'est sensiblement plus tard dans le texte que cette phrase sera dite par HAMLET, mais dès la première scène, il y a des mots analogues.

C'est essentiellement dans cette sorte de trahison, et aussi de déchéance...

sentiments que lui inspire la conduite  
de sa mère, ce mariage hâtif, deux mois,  
nous dit-on, après la mort de son père  
...qu'HAMLET se présente.

C'est là le fameux dialogue avec HORATIO :

*« Économie, économie ! Le rôti des funérailles n'aura pas le temps de refroidir pour servir au repas des noces. »*

Je n'ai pas besoin de rappeler ces thèmes célèbres. Ensuite, tout de suite, nous avons l'introduction de deux personnages, OPHÉLIE et POLONIUS. Et ceci à propos d'une sorte de petite mercuriale que LAERTE...

qui est un personnage tout à fait important dans notre histoire d'HAMLET, dont on a voulu faire - nous y viendrons - quelqu'un qui joue un certain rôle par rapport à HAMLET dans le déroulement mythique de l'histoire, et à juste titre bien entendu  
...adresse à OPHÉLIE qui est la jeune fille dont HAMLET fut - comme il le dit lui-même - amoureux, et qu'actuellement, dans l'état où il est, il repousse avec beaucoup de sarcasmes.

POLONIUS et LAERTE se succèdent auprès de cette malheureuse OPHÉLIE pour lui donner tous les sermons de la prudence, pour l'inviter à se méfier de cet HAMLET. Vient ensuite la quatrième scène.

La rencontre sur la terrasse d'Elseneur d'HAMLET...  
qui a été rejoint par HORATIO  
...avec le spectre de son père.

Dans cette rencontre il se montre passionné, courageux puisqu'il n'hésite pas à suivre le spectre dans le coin où le spectre l'entraîne, à avoir avec lui un dialogue assez horrifiant. Et je souligne que le caractère d'horreur est articulé par le spectre lui-même : il ne peut pas révéler à HAMLET l'*horreur* et l'*abomination* du lieu où il vit et de ce qu'il souffre, car ses organes mortels ne pourraient le supporter.

Et il lui donne une consigne, un commandement. Il est intéressant de noter tout de suite que le commandement consiste en ce que, de quelque façon qu'il s'y prenne, il ait à faire cesser le scandale de la luxure de la reine, et qu'en tout ceci, au reste, il contienne ses pensées et ses mouvements, qu'il n'aille pas se laisser aller à je ne sais quels excès concernant des pensées à l'endroit de sa mère.

Bien sûr les auteurs ont fait grand état de cet espèce d'arrière-plan trouble dans les consignes données par le spectre à HAMLET, d'avoir en somme à se garder de lui-même dans ses rapports avec sa mère.

Mais il y a une chose dont il ne semble pas qu'on ait articulé ce dont il s'agissait, qu'en somme d'ores et déjà et tout de suite, c'est autour d'une question à résoudre :

que faire par rapport à quelque chose qui apparaît ici être l'essentiel, malgré l'horreur de ce qui est articulé, les accusations formellement prononcées par le spectre contre le personnage de CLAUDIUS, c'est-à-dire l'assassin. C'est là qu'il révèle à son fils qu'il a été tué par lui.

La consigne que donne le *ghost* n'est pas une consigne en elle-même, c'est quelque chose qui d'ores et déjà met au premier plan, et comme tel, *le désir de la mère*. C'est absolument essentiel, d'ailleurs nous y reviendrons.

Le deuxième acte est constitué par ce qu'on peut appeler *l'organisation de la surveillance* autour d'HAMLET.

Nous en avons en somme, une sorte de prodrome sous la forme...

c'est assez amusant et cela montre *le caractère de doublet*  
- du *groupe* POLONIUS, LAERTE, OPHÉLIE,  
- par rapport au *groupe* HAMLET, CLAUDIUS et LA REINE  
...des instructions que POLONIUS, premier ministre, donne à quelqu'un pour la surveillance de son fils qui est parti à Paris.

Il lui dit comment il faut procéder pour se renseigner sur son fils.

Il y a là une espèce de petit morceau de bravoure du genre vérités éternelles de la police, sur lequel je n'ai pas à insister.

Puis interviennent...

c'est déjà préparé au premier acte  
...GUILDENSTERN et ROSENCRANTZ, qui ne sont pas simplement les personnages soufflés qu'on pense.  
Ce sont des personnages qui sont d'*anciens amis* d'HAMLET.

Et HAMLET qui se méfie d'eux, qui les raille, les tourne en dérision, les déroute et joue avec eux un jeu extrêmement subtil sous l'apparence de *la folie*...

nous verrons aussi ce que veut dire  
ce problème de la *folie* ou *pseudo-folie* d'HAMLET  
...fait véritablement appel, à un moment, à leur vieille et ancienne *amitié*, avec un ton et un accent qui lui aussi mériterait d'être mis en valeur si nous avions le temps, et qui mérite d'être retenu, qui prouve qu'il le fait sans aucune confiance.

Et il ne perd pas un seul instant sa position de ruse et de jeu avec eux, pourtant, il y a un moment où il peut leur parler sur ce certain ton.

ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN sont, en venant le sonder, les véhicules du roi, et c'est bien ce que sent HAMLET qui les incite vraiment à lui avouer :

« Êtes-vous envoyés près de moi ? Qu'avez-vous à faire près de moi ? »

Et les autres sont suffisamment ébranlés pour qu'un deux demande à l'autre :

« *Qu'est-ce qu'on lui dit ?* »

Mais cela passe, car tout toujours se passe d'une certaine façon, c'est-à-dire *pour que jamais ne soit franchi un certain mur* qui détendrait une situation qui apparaît essentiellement, et d'un bout à l'autre, nouée.

À ce moment ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN introduisent les comédiens qu'ils ont rencontrés en route et qu'HAMLET connaît.

HAMLET s'est toujours intéressé au théâtre et, ces comédiens, il va les accueillir d'une façon qui est remarquable. Là aussi il faudrait lire les premiers échantillons qu'ils lui donnent de leur talent.

L'un portant sur une tragédie concernant la fin de Troie, le meurtre de PRIAM - et concernant ce meurtre, nous avons une scène fort belle en anglais, où nous voyons PYRRHUS suspendre un poignard au-dessus du personnage de PRIAM, et rester ainsi :

« *So as a painted tyrant, Pyrrhus stood And like a neutral to his will and matter, Did nothing.* »

« *C'est ainsi que, comme un tyran en peinture, Pyrrhus s'arrêta Et, comme neutralisé entre sa volonté et ce qu'il y avait à faire, Ne fit rien.* »

Comme c'est un des thèmes fondamentaux de l'affaire, cela mérite d'être relevé dans cette première image, celle des comédiens à propos desquels va venir, chez notre HAMLET, l'idée de les utiliser dans ce qui va constituer le corps du troisième acte...

ceci est absolument essentiel  
...ce que les anglais appellent d'un terme stéréotypé,  
« *the play scene* », « *le théâtre sur le théâtre* ».

HAMLET là conclut :

« *The play's the thing Wherein I'll catch the conscience of the king.* »<sup>63</sup>

---

63 Hamlet : « Un drame est le piège où je surprendrai la conscience du roi. » (II, 2)

Cette espèce de bruit de cymbales qui termine là une longue tirade d'HAMLET qui est écrite toute entière en vers blancs [ vers non rimés ], je le signale, et où nous trouvons ce couple de rimes, est quelque chose qui a toute sa valeur introductive. Je veux dire que c'est là-dessus que se termine le deuxième acte et que le troisième, où va justement se réaliser « *the play scene* », est introduit.

Ce monologue est essentiel. Par là nous voyons,  
- et la violence des sentiments d'HAMLET,  
- et la violence des accusations qu'il porte contre lui-même d'une part :

« *Am I a coward ?  
Who calls me villain? breaks my pate across ?  
Plucks off my beard and blows it in my face ?  
Tweaks me by th' nose? gives me the lie i' th' throat  
As deep as to the lungs? Who dæ's me this, ha? »*

« *Suis-je un lâche ?  
Qui m'appelle à l'occasion vilain ?  
Qui est-ce qui me démolit la caboche ?  
Qui est-ce qui m'arrache la barbe, et m'en jette des petits morceaux à la face ?  
Qui est-ce qui me tord le nez ?  
Qui est-ce qui m'enfoncé dans la gorge mes mensonges jusqu'au niveau des poumons ?  
Qui est-ce qui me fait tout cela ? »*

Cela nous donne le style général de cette pièce qui est à se rouler par terre. Et tout de suite après, il parle de son beau-père actuel

« *'Swounds, I should take it! for it cannot be  
But I am pigeon-liver'd and lack gall  
To make oppression bitter, or ere this  
I should have fatted all the region kites  
With this slave's offal. »* <sup>64</sup>

Nous avons parlé de ces « *kites* », à propos d' *Un souvenir de Léonard de Vinci* .

Je pense que c'est une sorte de milan.  
Il s'agit de son beau-père et de cette victime,  
et de cet esclave fait pour être, justement, offert en victime aux muses.

---

64 Letourneur traduisait : « Sans quoi j'aurais déjà livré aux vautours le corps de ce scélérat. » (II, 2.)

Et là commence une série d'injures :

« *Bloody bawdy villain !*

*Remorseless, treacherous, lecherous, kindless villain !* »

« *Sanglant, putassier vilain!*

*Sans remord, très bas et ignoble vilain !* »

Mais ces cris, ces injures, s'adressent tout autant à lui qu'à celui auquel l'entend le contexte. Ce point est tout à fait important, c'est le *culmen* du deuxième acte.

Et ce qui constitue l'essentiel de son désespoir est ceci qu'il a vu les acteurs pleurer en décrivant le triste sort d'HÉCUBE devant laquelle on découpe en petits morceaux son PRIAM de mari.

Car après avoir longtemps gardé la position figée, son poignard suspendu, le PYRRHUS prend un plaisir malicieux...

c'est le texte qui nous le dit :

« *When she saw Pyrrhus make malicious sport*

*In Mincing with his sword her husband's limbs* »

...à découper...

« *mincing* » est, je pense, le même mot qu'« *émincer* » en français

...devant cette femme...

qu'on nous décrit très bien enroulée dans je ne sais quelle sorte d'édredon autour de ses flancs efflanqués

...le corps de PRIAM.

Le thème c'est tout cela pour HÉCUBE, mais qu'est-ce que HÉCUBE pour ces gens ? Voilà des gens qui en viennent à cette extrémité d'émotion pour quelque chose qui ne les concerne en rien.

C'est là que se déclenche pour HAMLET ce désespoir de ne rien ressentir d'équivalent. Ceci est important pour introduire ce dont il s'agit, c'est-à-dire ce « *play scene* » dont il donne la raison. Comme attrapé dans l'atmosphère, il semble s'apercevoir tout d'un coup de ce qu'on peut en faire.

Quelle est la raison qui le pousse ?  
Assurément il y a là une motivation rationnelle :  
« *attraper la conscience du roi* ».

C'est-à-dire...

en faisant jouer cette pièce avec quelques  
modifications introduites par lui-même  
...s'apercevoir de ce qui va émouvoir le roi,  
le faire se trahir.

Et en effet, c'est ainsi que les choses se passent,  
à un moment, avec un grand bruit, le roi *ne peut plus y tenir*.  
On lui représente d'une façon tellement exacte  
le crime qu'il a commis, avec commentaires d'HAMLET,  
qu'il fait brusquement : « *Lumières, lumières...* » et qu'il  
s'en va avec un grand bruit, et qu'HAMLET dit  
à HORATIO : « *Il n'y a plus de doute.* ».

Ceci est essentiel.

Et je ne suis pas le premier à avoir posé...  
dans le registre analytique qui est le nôtre  
...la question de la fonction de ce « *plays scene* ».

RANK l'a fait avant moi dans un article qui s'appelle  
[\*Das « Schauspiel » in HAMLET\*](#), paru dans *Psychoanalytische Bewegung Myth*,  
en 1919, à Vienne-Leipzig, pages 72 à 85.

La fonction de ce « *Schauspiel* » a été articulée par RANK  
d'une *certaine façon* sur laquelle nous aurons à revenir.  
Il est clair de toute façon qu'elle pose un problème  
qui va au-delà de son rôle fonctionnel dans  
l'articulation de la pièce.

Beaucoup de détails montrent qu'il s'agit  
tout de même de savoir jusqu'où et comment  
nous pouvons interpréter ces détails.

C'est à savoir, s'il nous suffit de faire ce dont  
RANK se contente, c'est-à-dire d'y relever tous  
les traits qui montrent que dans la structure même  
du fait de regarder une pièce, il y a quelque chose  
qui évoque les premières observations par l'enfant  
de la copulation parentale.

C'est la position que prend RANK, je ne dis pas qu'elle soit sans valeur, ni même qu'elle soit *fausse*, je crois qu'elle est incomplète et qu'en tout cas, elle mérite d'être articulée dans l'ensemble du mouvement.

À savoir dans ce par quoi HAMLET essaye d'ordonner, de donner une structure, de donner justement cette dimension que j'ai appelée quelque part :

« *de la vérité déguisée, sa structure de fiction* » par rapport à quoi seulement il trouve à se réorienter, au-delà du caractère plus ou moins efficace de l'action, pour faire se dévoiler, se trahir CLAUDIUS.

Il y a quelque chose ici, et RANK a touché un point juste en ce qui concerne sa propre orientation par rapport à lui-même. Je ne fais que l'indiquer pour montrer *l'intérêt des problèmes* qui sont ici soulevés.

Les choses ne vont pas tout simplement, et le troisième acte ne s'achève pas sans que les suites de cette articulation n'apparaissent sous la forme suivante : c'est qu'il est convoqué, HAMLET, de toute urgence auprès de la mère qui, bien entendu, n'en peut plus...

c'est littéralement les mots qui sont employés :

« *...speak no more !* »

...et qu'au cours de cette scène, il voit CLAUDIUS...

alors qu'il marche vers l'appartement de sa mère ...en train de venir, sinon à résipiscence du moins à repentir, et que nous assistons à toute la scène dite de « *la prière repentante* » de cet homme qui se trouve ici en quelque sorte pris dans les rets mêmes de ce qu'il garde, les fruits de son crime, et qui élève vers Dieu je ne sais quelle prière, d'avoir la force de s'en dépêtrer.

Et le surprenant littéralement à genoux et *à sa merci*, sans être vu par le roi, HAMLET a la vengeance à sa portée. C'est là qu'il s'arrête avec cette *réflexion* : est-ce qu'en le tuant maintenant il ne va pas l'envoyer *au ciel*, alors que son père a beaucoup insisté sur le fait qu'il souffrait tous les tourments d'on ne sait pas très bien *quel enfer ou quel purgatoire* ?



Est-ce qu'il ne va pas l'envoyer droit *au bonheur éternel* ?  
C'est justement ce qu'il ne faut pas que je fasse !

C'était bien l'occasion de régler l'affaire,  
et je dirai même que tout est là de « *To be or not to be* »  
qui...

je vous l'ai introduit  
la dernière fois, ce n'est pas pour rien  
...est essentiel à mes yeux.

L'essentiel est là en effet tout entier, je veux dire  
qu'en raison du fait que ce qui est arrivé au père,  
c'est justement ceci :  
de venir nous dire qu'il est figé à tout jamais  
dans ce moment, cette barre tirée au bas des comptes  
de la vie fait qu'il reste en somme identique  
à la somme de ses crimes. C'est là aussi ce devant  
quoi HAMLET s'est arrêté avec son « *To be or not to be* ».

Le suicide, ce n'est pas si simple.

Nous ne sommes pas tellement en train de rêver avec  
lui à ce qui se passe dans l'au-delà, mais simplement  
ceci, c'est que de mettre le point terminal à quelque  
chose n'empêche pas que l'être reste identique  
à tout ce qu'il articulait par le discours de sa vie,  
et que là il n'y a pas de « *To be or not to be* »,  
que le « *To be* », quoi qu'il en soit, reste éternel.

Et c'est justement pour lui aussi, HAMLET, être  
confronté avec cela, c'est-à-dire n'être pas purement  
et simplement le véhicule du drame, celui à travers  
lequel passent les passions, celui qui...

comme ÉTÉOCLE et POLYNICE  
...continue dans le crime ce que le père a achevé  
dans la castration.

C'est parce que justement, il se préoccupe du « *To be* »  
éternel dudit CLAUDIUS que...

d'une façon tout à fait cohérente en effet  
...à ce moment là, il ne tire même pas son épée du  
fourreau.

Ceci est en effet un point clef, un point essentiel.

Ce qu'il veut, c'est attendre, surprendre l'autre dans l'excès de ses plaisirs, autrement dit dans sa situation toujours par rapport à cette mère qui est là le point clef, à savoir ce désir de la mère, et qu'il va avoir en effet avec la mère cette scène pathétique, une des choses les plus extraordinaires qui puisse être donnée, cette scène où est montré à elle-même le miroir de ce qu'elle est, et où, entre ce fils qui incontestablement aime sa mère comme sa mère l'aime - ceci nous est dit - au-delà de toute expression, se produit ce dialogue dans lequel il l'incite, à proprement parler, à rompre les liens de ce qu'il appelle « *ce monstre damné de l'habitude* » :

« *Ce monstre, l'accoutumance, qui dévore toute conscience de nos actes, ce démon de l'habitude est ange encore en ceci qu'il joue aussi pour les bonnes actions. Commence à te déprendre. Ne couche plus...*

tout cela nous est dit  
avec une crudité merveilleuse

*...avec le CLAUDIUS, tu verras ce sera de plus en plus facile »*

C'est là le point sur lequel je veux vous introduire.

Il y a deux répliques qui me paraissent tout à fait essentielles. Je n'ai pas encore beaucoup parlé de la pauvre OPHÉLIE, c'est tout autour de cela que cela va tourner.

À un moment OPHÉLIE lui dit :

« *Mais vous êtes un très bon chœur, chorus...* » [You are as good as a chorus, my lord.]

c'est-à-dire « *vous commentez très bien cette pièce* ».

Il répond :

« *I could interpret between you and your love, if I could see the puppets dallying.* »

« *Je pourrais entrer dans l'interprétation entre vous et votre amour, dans toute la mesure où je suis en train de voir les puppets jouer leur petit jeu.* »

À savoir de ce qu'il s'agit sur la scène.

Il s'agit en tout cas de quelque chose qui se passe entre « *you and your love* ».

De même, dans la scène avec la mère, quand le spectre apparaît...

car le spectre apparaît à un moment où,  
justement, les objurgations d'HAMLET  
vont commencer à fléchir

...il [le spectre] dit :

« *O, step between her and her fighting soul  
Conceit in weakest bodies strongest works.  
Speak to her, Hamlet.* »

C'est-à-dire que le spectre, qui apparaît là  
uniquement pour lui...

car habituellement quand le spectre  
apparaît tout le monde le voit

...vient lui dire :

« *...glisse-toi entre elle et son âme en train de combattre...* »

« *Conceit* » est univoque. « *Conceit* » est employé tout le  
temps dans cette pièce, et justement à propos de ceci  
qui est l'âme. Le « *Conceit* » c'est justement le *concetti*  
la pointe du style, et c'est le mot qui est employé  
pour parler du style précieux.

« *...Le Conceit opère le plus puissamment dans les corps fatigués. Parle lui, HAMLET.* »

Cet endroit où il est toujours demandé à HAMLET  
d'entrer, de jouer, d'intervenir, c'est là quelque  
chose qui nous donne la véritable situation du drame.

Et malgré l'intervention, l'appel significatif...  
C'est significatif *pour nous* parce que c'est bien de cela  
qu'il s'agit, d'intervenir pour nous « *between her and her* »,  
c'est notre travail cela, « *Conceit in weakest bodies strongest works* »,  
c'est à l'analyste que c'est adressé, cet appel !

Ici, une fois de plus, HAMLET fléchit et quitte  
sa mère en disant : après tout, laisse-toi caresser,  
il va venir, va te donner un baiser gras sur la joue  
et te caresser la nuque !

Il abandonne sa mère, il la laisse littéralement  
glisser, retourner, si l'on peut dire, à l'abandon  
de son désir.

Et voilà comment se termine cet acte, à ceci près que, dans l'intervalle, le malheureux POLONIUS a eu le malheur de faire un mouvement derrière la tapisserie et qu'HAMLET lui a passé son épée à travers le corps.

On arrive au quatrième acte.

Il s'agit à ce moment-là de quelque chose qui commence assez joliment, à savoir la chasse au corps. Car HAMLET a caché le cadavre quelque part, et véritablement il s'agit au début d'une chasse au corps qu'HAMLET a l'air de trouver très amusante.

Il crie :

*« On joue à cache-renard et tout le monde court après. »*

Finalement, il leur dit :

*« Ne vous fatiguez pas, dans quinze jours vous commencerez à le sentir, il est là sous l'escalier, n'en parlons plus. »*

Il y a là une réplique qui est importante et sur laquelle nous reviendrons :

*« The body is with the king, but the king is not with the body. The king is a thing. »*  
*« Le corps est avec le roi, mais le roi n'est pas avec le corps, le roi est une chose. »*

Ceci fait vraiment partie *des propos schizophréniques* d'HAMLET.

Ce n'est pas non plus sans pouvoir nous livrer quelque chose dans l'interprétation, nous le verrons dans la suite.

L'acte IV est un acte où il se passe beaucoup de choses rapidement :

- l'envoi d'HAMLET en Angleterre,
- son retour avant qu'on ait eu le temps de se retourner. On sait pourquoi : il a découvert le pot aux roses, qu'on l'envoyait à la mort.

Son retour s'accompagne de quelques drames :

- à savoir qu'OPHÉLIE dans l'intervalle est devenue folle, disons de la mort de son père et probablement d'autre chose encore,
- que LAERTE s'est révolté, qu'il a combiné un petit coup,
- que le roi a empêché sa révolte en disant que c'est HAMLET qui est coupable, qu'on ne peut le dire à personne parce que HAMLET est trop populaire, mais qu'on peut régler la chose en douce en faisant un petit duel truqué où périra HAMLET.

C'est vraiment ce qui va se passer.

La première scène du dernier acte est constituée par la scène du cimetière. Je faisais appel tout à l'heure au premier fossoyeur, vous avez à peu près tous dans les oreilles ces propos stupéfiants qui s'échangent entre ces personnages qui sont en train de creuser la tombe d'OPHÉLIE et qui font sauter à chaque mot un crâne dont un est recueilli par HAMLET qui fait un discours là-dessus.

Puisque je parlais des acteurs, de mémoire d'habilleur de théâtre, on n'a jamais vu un HAMLET et un premier fossoyeur qui n'étaient pas *à couteaux tirés*. Jamais le premier fossoyeur n'a pu supporter le ton sur lequel lui parle HAMLET, ce qui est un petit trait qui vaut la peine d'être noté au passage, et qui nous montre jusqu'où peut aller la puissance des relations mises en valeur dans ce drame.

Venons à ceci sur lequel j'attirerai votre attention la prochaine fois, c'est que c'est après cette longue et puissante préparation que se trouve effectivement, dans le cinquième acte, le *quelque chose* dont il s'agit, ce désir toujours retombant, ce *quelque chose* d'épuisé, d'inachevé, d'inachevable qu'il y a dans la position d'HAMLET.

Pourquoi allons-nous le voir, tout d'un coup *possible* ?

C'est-à-dire, pourquoi allons-nous voir tout d'un coup HAMLET accepter, dans les conditions les plus invraisemblables, le défi de LAERTE ? Dans des conditions d'autant plus curieuses qu'il se trouve là être le champion de CLAUDIUS.

Nous le voyons défaire LAERTE dans tous les rounds...  
il le touche quatre ou cinq fois  
alors qu'on avait fait le pari  
qu'il le toucherait au plus « *cinq contre douze* »  
...et venir s'embrocher, comme il est prévu,  
sur la pointe empoisonnée - non sans qu'il y ait eu  
une sorte de confusion, où cette pointe lui revient  
dans la main, et où il blesse LAERTE aussi.

Et c'est dans la mesure où ils sont tous les deux blessés à mort, qu'arrive le dernier coup qui est porté à celui que depuis le début il s'agit d'estoquer : CLAUDIUS.  
Ce n'est pas pour rien que j'ai évoqué la dernière fois une sorte de tableau qui est celui de MILLAIS avec l'OPHÉLIE flottant sur les eaux.



Je voudrais vous en proposer un autre pour terminer nos propos d'aujourd'hui. Je voudrais que quelqu'un fasse un tableau où l'on verrait le cimetière à l'horizon et ici le trou de la tombe, des gens s'en allant comme les gens à la fin de la tragédie œdipienne se dispersent et se couvrent les yeux pour ne pas voir ce qui se passe, à savoir quelque chose qui, par rapport à l'Édipe, est à peu près la liquéfaction de M. VALDEMAR<sup>65</sup>.

---

65 Edgar Poe, [La Vérité sur le cas de M. Valdemar](#), in *Histoires Extraordinaires*.

Ici c'est autre chose. Il s'est passé quelque chose sur lequel on n'a pas attaché assez d'importance. HAMLET, qui vient de redébarquer d'urgence grâce aux pirates qui lui ont permis d'échapper à l'attentat, tombe sur l'enterrement d'OPHÉLIE. Pour lui : première nouvelle ! Il ne savait pas ce qui était arrivé pendant sa courte absence.

On voit LAERTE se déchirer la poitrine, et bondir dans le trou pour étreindre une dernière fois le cadavre de sa sœur en clamant de la voix la plus haute son désespoir.

HAMLET, littéralement, non seulement ne peut pas tolérer cette manifestation par rapport à une fille, comme vous le savez, qu'il a fort mal traitée jusque là, mais il se précipite à la suite de LAERTE après avoir poussé un véritable rugissement, cri de guerre dans lequel il dit la chose la plus inattendue, il conclut en disant :

« *Qui pousse ces cris de désespoir à propos de la mort de cette jeune fille ?* »  
Et il dit :  
« *Celui qui crie cela, c'est moi, HAMLET le danois.* »

Jamais on a entendu dire qu'il est danois, il les vomit les Danois. Tout d'un coup le voilà absolument révolutionné par quelque chose dont je peux dire qu'il est tout à fait significatif par rapport à notre schéma :

c'est dans la mesure où quelque chose, *S*, est là dans un certain rapport avec *(a)*, qu'il fait tout d'un coup cette identification qui lui fait retrouver pour la première fois son désir dans sa totalité.

Cela dure un certain temps qu'ils sont dans le trou à se colleter, on les voit disparaître dans le trou et à la fin on les tire pour les séparer.

Ce serait ce que l'on verrait dans le tableau : ce trou d'où l'on verrait des choses s'échapper. Nous verrons comment on peut concevoir ce que cela peut vouloir dire.

American Journal of Psychology, Vol. 21, No. 1 (Jan., 1910), pp. 72-113.

English-speaking psychologists have as yet paid relatively little attention to the study of genius and of artistic creativeness, at least so far as the method of analysing in detail the life-history of individual men of genius is concerned. In Germany, stimulated by Moebius' example, many workers have obtained valuable results by following this biographical line of investigation. Within the past few years this study has been infused with fresh interest by the luminous writings of Professor Freud, who has laid bare some of the fundamental mechanisms by which artistic and poetic creativeness proceeds.[1] He has shewn that the main characteristics of these mechanisms are common to many apparently dissimilar mental processes, such as dreams, wit, psycho-neurotic symptoms, etc.[2] and further that all these processes bear an intimate relation to fantasy, to the realisation of non-conscious wishes, to psychological "repression" (Verdrängung), to the re-awakening of childhood memories, and to psycho-sexual life of the subject. His analysis of Jensen's novel *Gradiva* will serve as a model to all future studies of the kind.

It is generally recognised that although great writers and poets have frequently made the most penetrating generalisations in practical psychology, the world has always been slow to profit by their discoveries. Of the various reasons for this fact one may here be mentioned, for it is cognate to the present argument. It is that the artist is often not distinctly aware of the real meaning of what he is seeking to express, and is never aware of its source. The difficulty experienced by the artist in arriving at the precise meaning of the creation to which he is labouring to give birth has been brilliantly demonstrated by Bernard Shaw[3] in the case of Ibsen and Wagner. The artist works under the impulsion of an apparently external force; indeed, being unaware of the origin of his inspiration, it frequently happens that he ascribes it to an actual external agency, divine or otherwise. We now know that this origin is to be found in mental processes which have been forgotten by the subject, but which are still operative; in Freud's language, the creative output is a sublimated manifestation of various thwarted and repressed wishes, of which the subject is no longer conscious. The artist, therefore, gives expression to the creative impulse in a form which satisfies his internal need, but in terms which he cannot translate into easily comprehensible language; he must express it directly as it feels to him, and without taking into consideration his possible audience. An evident corollary of this is that the farther away the artist's meaning from the minds of those not in possession of any of his inspiration the more difficult and open to doubt is the interpretation of it; hence the flood of quite silly criticism that follows in the wake of such men as Schopenhauer and Nietzsche.

1. Freud: Der Wahn und die Träume in W. Jensen's *Gradiva*, 1907. *Der Dichter und das Phantasieren*. Neue Revue, 1908. No. 10, S. 716.
2. Freud: Traumdeutung, 1900. Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten, 1905. Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, 1905. Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre, 1906. Zweite Folge, etc.
3. Bernard Shaw: *The Quintessence of Ibsenism*, 1891. *The Perfect Wagnerite*, 2nd ed., 1901.

It is to be expected that the knowledge so laboriously gained by the psycho-analytic method of investigation would prove of great value in the attempt to solve the psychological problems concerned with the obscurer motives of human action and desire. In fact one can see no other scientific mode of approach to such problems than through the patient unravelling of the deeper and hidden layers of the mind by means of the dissecting procedures employed in this method. The stimulating results already obtained by Muthmann,[1] Rank,[2] Riklin,[3] Sadger,[4] Abraham,[5] and others are only a foretoken of the applications that will be possible when this method has been employed over a larger field than has hitherto been the case.

1. Muthmann: Psychiatrisch-Theologische Grenzfragen. Zeitschr. f. Religions-psychologie. Bd. I. Ht. 2u. 3.
2. Otto Rank: Der Künstler. Ansätze zu einer Sexual-psychologie, 1907. Der Mythos von der Geburt des Helden, 1909.
3. Riklin: Wunscherfüllung und Symbolik im Märchen, 1908.
4. Sadger: Konrad Ferdinand Meyer. Eine pathographisch-psychologische Studie, 1908. Aus dem Liebesleben Nicolaus Lenaus, 1909.
5. Abraham: Traum und Mythos. Eine Studie zur Völkerpsychologie, 1909.



The particular problem of Hamlet, with which this paper is concerned, is intimately related to some of the most frequently recurring problems that are presented in the course of psychoanalysis, and it has thus seemed possible to secure a new point of view from which an answer might be offered to questions that have baffled attempts made along less technical routes. Some of the most competent literary authorities have freely acknowledged the inadequacy of all the solutions of the problem that have up to the present been offered, and from a psychological point of view this inadequacy is still more evident. The aim of the present paper is to expound an hypothesis which Freud some nine years ago suggested in one of the footnotes to his *Traumdeutung*;<sup>[1]</sup> so far as I am aware it has not been critically discussed since its publication. Before attempting this it will be necessary to make a few general remarks about the nature of the problem and the previous solutions that have been offered.

The problem presented by the tragedy of Hamlet is one of peculiar interest in at least two respects. In the first place the play is almost universally considered to be the chief masterpiece of one of the greatest minds the world has known. It probably expresses the core of Shakspeare's philosophy and outlook on life as no other work of his does, and so far excels all his other writings that many competent critics would place it on an entirely separate level from them. It may be expected, therefore, that anything which will give us the key to the inner meaning of the play will necessarily give us the clue to much of the deeper workings of Shakspeare's mind. In the second place the intrinsic interest of the play is exceedingly great. The central mystery in it, namely the cause of Hamlet's hesitancy in seeking to obtain revenge for the murder of his father, has well been called the Sphinx of modern Literature.<sup>[2]</sup> It has given rise to a regiment of hypotheses, and to a large library of critical and controversial literature; this is mainly German and for the most part has grown up in the past fifty years. No review of the literature will here be attempted, for this is obtainable in the writings of Loening,<sup>[3]</sup> Döring,<sup>[4]</sup> and others, but the main points of view that have been adopted must be briefly mentioned.

Of the solutions that have been offered many will probably live on account of their very extravagance.<sup>[5]</sup> Allied if not belonging to this group are the hypotheses that see in Hamlet allegorical tendencies of various kinds. Thus Gerth<sup>[6]</sup> sees in the play an elaborate defence of Protestantism,

1. S. 183.
2. It is but fitting that Freud should have solved the riddle of this Sphinx, as he has that of the Theban one.
3. Loening: *Die Hamlet-Tragödie Shakespeares*, 1893. This book is warmly to be recommended, for it is by far the most critical work on the subject.
4. Döring: *Ein Jahrhundert deutscher Hamlet-Kritik*. *Die Kritik*, 1897, Nr. 131.
5. Such, for instance, is the view developed by Vining (*The Mystery of Hamlet*, 1881) that Hamlet's weakness is to be explained by the fact that he was a woman wrongly brought up as a man.
6. Gerth: *Der Hamlet von Shakespeare*, 1861.

Rio<sup>[1]</sup> and Spanier<sup>[2]</sup> on the contrary a defence of Roman Catholicism. Stedefeld<sup>[3]</sup> regards it as a protest against the scepticism of Montaigne, Feis<sup>[4]</sup> as one against his mysticism and bigotry. A writer under the name of Mercade<sup>[5]</sup> maintains that the play is an allegorical philosophy of history; Hamlet is the spirit of truth-seeking which realises itself historically as progress, Claudius is the type of evil and error, Ophelia is the Church, Polonius its Absolutism and Tradition, the Ghost is the ideal voice of Christianity, Fortinbras is Liberty, and so on. Many writers, including Plumptre<sup>[6]</sup> and Silberschlag,<sup>[7]</sup> have read the play as a satire on Mary, Queen of Scots, and her marriage with Bothwell after the murder of Darnley, while Elze,<sup>[8]</sup> Isaac,<sup>[9]</sup> and others have found in it a relation to the Earl of Essex's domestic history. Such hypotheses overlook the great characteristic of all Shakspeare's works, namely the absence in them of any conscious tendencies, allegorical or otherwise. In his capacity to describe human conduct directly as he observed it, and without any reference to the past or future evolution of motive, lay at the same time his strength and his weakness. In a more conscious age than his or ours Shakspeare's works would necessarily lose much of their interest.

1. Rio: *Shakespeare*, 1864.
2. Spanier: *Der "Papst" Shakespeare im Hamlet*, 1890.
3. Stedefeld: *Hamlet, ein Tendenzdrama Shakespeares gegen die skeptische und kosmopolitische Weltanschauung des M. de Montaigne*, 1871.
4. Feis: *Shakespeare and Montaigne*, 1884. The importance of Montaigne's influence on Shakspeare, as shewn in Hamlet, was first remarked by Sterling (*London and Westminster Review*, 1838, p. 321), and has been clearly pointed out by J. M. Robertson in his book, *Montaigne and Shakespeare*, 1897.
5. Mercade: *Hamlet; or Shakespeare's Philosophy of History*, 1875.
6. Plumptre: *Observations on Hamlet*, being an attempt to prove that Shakespeare designed his tragedy as an indirect censure on Mary, Queen of Scots, 1796.
7. Silberschlag: *Shakespeare's Hamlet*. *Morgenblatt*, 1860, Nr. 46.

8. Elze: Shakespeare's Jahrbuch, Bd. III.
9. Isaac: Shakespeare's Jahrbuch, Bd. XVI.

The most important hypotheses that have been put forward are sub-varieties of three main points of view. The first of these sees the difficulty in the performance of the task in Hamlet's temperament, which is not suited to effective action of any kind; the second sees it in the nature of the task, which is such as to be almost impossible of performance by any one; and the third in some special feature in the nature of the task which renders it peculiarly difficult or repugnant to Hamlet.

The first of these views, which would trace the inhibition to some defect in Hamlet's constitution, was independently elaborated more than a century ago by Goethe,[1] Schlegel[2] and Coleridge.[3] Owing mainly to Goethe's advocacy it has been the most widely-held view of Hamlet, though in different hands it has undergone innumerable modifications. Goethe promulgated the view as a young man and when under the influence of Herder,[4] who later abandoned it.[5] It essentially maintains that Hamlet, for temperamental reasons, was fundamentally incapable of decisive action of any kind. These temperamental reasons are variously described by different writers, by Coleridge as "overbalance in the contemplative faculty," by Schlegel as "reflective deliberation – often a pretext to cover cowardice and lack of decision," by Vischer[6] as "melancholic disposition," and so on. A view fairly representative of the pure Goethe school would run as follows: Owing to his highly developed intellectual powers, and his broad and many-sided sympathies, Hamlet could never take a simple view of any question, but always saw a number of different aspects and possible explanations of every problem. A given course of action never seemed to him unequivocal and obvious, so that in practical life his scepticism and reflective powers paralysed his conduct. He thus stands for what may roughly be called the type of an intellect over-developed at the expense of the will, and in Germany he has frequently been held up as a warning example to university professors who shew signs of losing themselves in abstract trains of thought at the expense of contact with reality.[7]

1. Goethe: Wilhelm Meister's Lehrjahre, 1795.
2. Schlegel: Vorlesungen über dramatische Kunst und Litteratur, III, 1809.
3. Coleridge: Lectures on Shakespeare, 1808.
4. Herder: Von deutscher Art und Kunst, 1773.
5. Herder: Aufsatz über Shakespeare im dritten Stück der Adrastea, 1801.
6. Vischer: Kritische Gänge. N. F., Ht. 2, 1861.
7. See for instance Köstlin: Shakespeare und Hamlet. Morgenblatt, 1864, Nr. 25, 26. Already in 1816 Börne in his Dramaturgischen Blättern had cleverly developed this idea. He closes one article with the words "Hätte ein Deutscher den Hamlet gemacht, so würde ich mich gar nicht darüber wundern. Ein Deutscher braucht nur eine schöne, leserliche Hand dazu. Er schreibt sich ab und Hamlet ist fertig."

There are at least three grave objections to this view of Hamlet's hesitancy, one based on general psychological considerations and the others on objective evidence furnished by the play. It is true that at first sight increasing scepticism and reflexion apparently tend to weaken motive, in that they tear aside common illusions as to the value of certain lines of conduct. This is well seen, for instance, in a matter such as social reform, where a man's energy in carrying out minor philanthropic undertakings wanes in proportion to the amount of clear thought he devotes to the subject. But closer consideration will shew that this debilitation is a qualitative rather than a quantitative one. Scepticism leads to a simplification of motive in general and to a reduction in the number of those motives that are efficacious; it brings about a lack of adherence to certain conventional ones rather than a general failure in the springs of action. Every student of clinical psychology knows that any such general weakening in energy is invariably due to another cause than intellectual scepticism, namely, to the functioning of abnormal unconscious complexes. This train of thought need not here be further developed, for it is really irrelevant to discuss the cause of Hamlet's general aboulia if, as will presently be maintained, this did not exist; the argument, then, must remain unconvincing except to those who already accept it. Attempts to attribute Hamlet's general aboulia to less constitutional causes, such as grief due to the death of his father and the adultery of his mother,[1] are similarly inefficacious, for psychopathology has clearly demonstrated that such grief is in itself quite inadequate as an explanation of this condition.

Unequivocal evidence of the inadequacy of the hypothesis under discussion may further be obtained from perusal of the play. In the first place there is every reason to believe that, apart from the task in question, Hamlet is a man capable of very decisive action. This could be not only impulsive, as in the killing of Polonius, but deliberate, as in the arranging for the death of Guildenstern and Rosencrantz. His biting scorn and mockery towards his enemies, and even towards Ophelia, his cutting denunciation of his mother, his lack of remorse after the death of Polonius, are not signs of a gentle, yielding or weak nature. His mind was as rapidly made up about the organisation of the drama to be acted before his uncle, as it was resolutely made up when the unpleasant task had to be performed of breaking with the uncongenial Ophelia. He shews no trace of hesitation when he stabs the listener behind the curtain,[2] when

he makes his violent onslaught on the pirates, leaps into the grave with Laertes or accepts his challenge to the fencing match, or when he follows his father's ghost on to the battlements; nor is there any lack of determination in his resolution to meet the ghost;

"I'll speak to it, though hell itself should gape  
And bid me hold my peace,"

or in his cry when Horatio clings to him,

"Unhand me, gentlemen;  
By heaven, I'll make a ghost of him that lets me;  
I say, away!"

1. A suggestion first proffered by Herder. *Op. cit.*, 1801.
2. I find Loening's argument quite conclusive that Hamlet did not have the king in his mind when he committed his deed. (*Op. cit.*, S., 242-244, 362-363.)

On none of these occasions do we find any sign of that paralysis of doubt which has so frequently been imputed to him. On the contrary, not once is there any sort of failure in moral or physical courage except only in the matter of revenge. In the second place, as will later be expounded, Hamlet's attitude is never that of a man who feels himself not equal to the task, but rather that of a man who for some reason cannot bring himself to perform his plain duty. The whole picture is not, as Goethe depicted, that of a gentle soul crushed beneath a colossal task, but that of a strong man tortured by some mysterious inhibition.

Already in 1827 a protest was raised by Hermes[1] against Goethe's interpretation, and since then a number of hypotheses have been put forward in which Hamlet's temperamental deficiencies are made to play a very subordinate part. The second view here discussed goes in fact to the opposite extreme, and finds in the difficulty of the task itself the sole reason for the non-performance of it. This view was first hinted by Fletcher,[2] and was independently developed by Klein[3] and Werder.[4] It maintains that the extrinsic difficulties inherent in the task were so stupendous as to have deterred any one, however determined. To do this it is necessary to conceive the task in a different light from that in which it is usually conceived. As a development largely of the Hegelian teachings on the subject of abstract justice, Klein, and to a lesser extent Werder, contended that the essence of Hamlet's revenge consisted not merely in slaying the murderer, but of convicting him of his crime in the eyes of the nation. The argument, then, runs as follows: The nature of Claudius' crime was so frightful and so unnatural as to render it incredible unless supported by a very considerable body of evidence. If Hamlet had simply slain his uncle, and then proclaimed, without a shred of supporting evidence, that he had done it to avenge a fratricide, the nation would infallibly have cried out upon him, not only for murdering his uncle to seize the throne himself, but also for selfishly seeking to cast an infamous slur on the memory of a man who could no longer defend his honour. This would have resulted in the sanctification of the uncle, and so the frustration of the revenge. In other words it was the difficulty not so much of the act itself that deterred Hamlet as of the situation that would necessarily result from the act.

1. Hermes: Ueber Shakespeare's Hamlet und seine Beurteiler, 1827.
2. Fletcher: Westminster Review, Sept., 1845.
3. Klein: Emil Devrient's Hamlet. Berliner Modenspiegel, eine Zeitschrift für die elegante Welt, 1846, Nr. 23, 24.
4. Werder: Vorlesungen über Shakespeare's Hamlet, 1875. Translated by E. Wilder, 1907, under the title of "The Heart of Hamlet's Mystery."

Thanks mainly to Werder's ingenious presentation of this view, several prominent critics, including Rolfe,[1] Corson,[2] Furness,[3] Hudson[4] and Halliwell-Phillips[5] have given it their adherence. It has not found much favour in the Hamlet-literature itself, and has been crushingly refuted by a number of able critics, particularly by Toman,[6] Loening,[7] Hebler,[8] Ribbeck,[9] Bradley,[10] Baumgart,[11] and Bulthaupt.[12] I need, therefore, do no more than mention one or two of the objections that can be raised to it. It will be seen that to support this hypothesis the task has in two respects been made to appear more difficult than is really the case; first it is assumed to be not simple revenge in the ordinary sense of the word, but a complicated bringing to judgement in a more or less legal way; and secondly the importance of the external obstacles have been exaggerated. This distortion of the meaning of the revenge is purely gratuitous and has no warrant in any passage of the play, or elsewhere where the word is used in Shakespeare.[13] Hamlet never doubted that he was the legitimately appointed instrument of punishment, and when at the end of the play he secures his revenge, the dramatic situation is correctly resolved, although the nation is not even informed, let alone convinced, of the murder that is being avenged. To secure

evidence that would convict the uncle in a court of law was from the nature of the case impossible, and no tragical situation can arise from an attempt to achieve the impossible, nor can the interest of the spectator be aroused for an obviously one-sided struggle. The external situation is similarly distorted for the needs of this hypothesis. On which side the people would have been in any conflict is clearly enough perceived by Claudius, who dare not even punish Hamlet for killing Polonius. (Act IV, Sc. 3),

"Yet must not we put the strong law on him;  
He's loved of the distracted multitude,  
Who like not in their judgment, but in their eyes;"

and again in Act IV, Sc. 7,

"The other motive,  
Why to a public count I might not go,  
Is the great love the general gender bear him;  
Who, dipping all his faults in their affection  
Would, like the spring that turneth wood to stone,  
Convert his gyves to graces; so that my arrows,  
Too slightly timber'd for so loud a wind,  
Would have reverted to my bow again,  
And not where I had aim'd them."

1. Rolfe: Introduction to the English Translation of Werder, 1907.
2. Corson: Cited by Rolfe. Loc. cit.
3. Furness: A New Var. Ed. of Shakespeare, Vol. III and IV, 1877.
4. Hudson: Shakespeare's Life, Art, and Characters, 2nd ed., 1882.
5. Halliwell-Phillips: Memoranda on the tragedy of Hamlet, 1879.
6. Tolman: Views about Hamlet and Other Essays, 1904.
7. Loening: Op. cit., S. 110-113 and 220-224.
8. Hebler: Aufsätze über Shakespeare, 2e Ausg., 1874, S. 258-278.
9. Ribbeck: Hamlet und seine Ausleger, 1891, S. 567.
10. Bradley: Shakespearian Tragedy, 1904, Art. Hamlet.
11. Baumgart: Die Hamlet-Tragödie und ihre Kritik, 1877, S. 7-29.
12. Bulthaupt: Dramaturgie des Schauspiels, 4e Aufl., 1891, II, S. 237.
13. Loening: (Op. cit., Cap. VI), has made a detailed study of the significance of revenge in Shakspeare's period and as illustrated throughout his works; his conclusion on the point admits of no questioning.

The ease with which the people could be roused against Claudius is well demonstrated after Polonius' death, when Laertes carried them with him in an irresistible demand for vengeance, which would promptly have been consummated had not the king convinced the avenger that he was innocent. Here the people, the "false Danish dogs" whose loyalty to Claudius was so feather-light that they gladly hailed as king even Laertes, a man who had no sort of claim on the throne, were ready enough to believe in the murderous guilt of their monarch without any shred of supporting evidence, when the accusation was not even true, and where no motive for murder could be discerned at all approaching in weight the two powerful ones that had actually led him to kill his brother. Where Laertes succeeded, it is not likely that Hamlet, the darling of the people, would have failed. Can we not imagine the march of events during the play before the court had Laertes been at the head instead of Hamlet; the straining observation of the fore-warned nobles, the starting-up of the guilty monarch who can bear the spectacle no longer, the open murmuring of the audience, the resistless impeachment by the avenger, and the instant execution effected by him and his devoted friends? Indeed, the whole Laertes episode seems almost to have been purposely woven into the drama so as to shew the world how a pious son should really deal with his father's murderer, how possible was the vengeance under these particular circumstances, and by contrast to illuminate the ignoble vacillation of Hamlet whose honour had been doubly wounded by the same treacherous villain.

Most convincing proof of all that the tragedy cannot be interpreted as residing in difficulties produced by the external situation is Hamlet's own attitude toward his task. He never behaves as a man confronted with a straight-forward task, in which there are merely external difficulties to overcome. If this had been the case surely he would from the first have confided in Horatio and his other friends who so implicitly believed in him, and would deliberately have set to work with them to formulate plans by means of which these obstacles might be overcome. Instead of this he never makes any serious attempt to deal with the external situation, and indeed throughout the

play makes no concrete reference to it as such, even in the significant prayer scene when he had every opportunity for disclosing the reasons for his non-action. There is therefore no escape from the conclusion that so far as the external situation is concerned the task was a possible one.

If Hamlet is a man capable of action, and the task is one capable of achievement, what then can be the reason that he does not execute it? Critics who have realised the inadequacy of the above-mentioned hypotheses have been hard pressed to answer this question. Some, struck by Klein's suggestion that the task is not really what it is generally supposed to be, have offered novel interpretations of it. Thus Mauerhof[1] maintains that the Ghost's command to Hamlet was not to kill the king but to put an end to the life of depravity his mother was still leading, and that Hamlet's problem was how to do this without tarnishing her fair name. Dietrich[2] put forward the singular view that Hamlet's task was to restore to Fortinbras the lands that had been unjustly filched from the latter's father. When straits such as these are reached it is no wonder that many competent critics have taken refuge in the conclusion that the tragedy is in its essence inexplicable, incongruous and incoherent. This view, first sustained in 1846 by Rapp,[3] has been developed by a number of writers, including Rümelin,[4] Benedix,[5] Von Friefen,[6] and many others. The causes of the dramatic imperfections of the play have been variously stated, by Dowden[7] as a conscious interpolation by Shakespeare of some secret, by Reichel[8] as the defacement by an uneducated actor called Shakspeare of a play by an unknown poet called Shakespeare, etc.

1. Mauerhof: Ueber Hamlet, 1882.
2. Dietrich: Hamlet, der Konstel der Vorsehung; eine Shakespeare-Studie, 1883.
3. Rapp: Shakespeare's Schauspiele übersetzt und erläutert. Bd. VIII, 1846.
4. Rümelin: Shakespeare-Studien, 1866.
5. Benedix: Die Shakespearomanie, 1873.
6. Von Friefen: Briefe über Shakespeare's Hamlet.
7. Dowden: Shakespeare; his development in his works, 1875.
8. Reichel: Shakespeare-Litteratur, 1887.

Many upholders of this conclusion have consoled themselves that in this very obscurity, so characteristic of life in general, lies the power and attractiveness of the play. Even Grillparzer[1] saw in its impenetrability the reason for its colossal effectiveness; he adds "It becomes thereby a true picture of universal happenings and produces the same sense of immensity as these do." Now, vagueness and obfuscation may or may not be characteristic of life in general, but they are certainly not the attributes of a successful drama. No disconnected and meaningless drama could have produced the effects on its audiences that Hamlet has continuously done for the past three centuries. The underlying meaning of the drama may be totally obscure, but that there is one, and one which touches on problems of vital interest to the human heart, is empirically demonstrated by the uniform success with which the drama appeals to the most diverse audiences. To hold the contrary is to deny all the canons of dramatic art accepted since the time of Aristotle. Hamlet as a masterpiece stands or falls by these canons.

We are compelled then to take the position that there is some cause for Hamlet's vacillation which has not yet been fathomed. If this lies neither in his incapacity for action in general, nor in the inordinate difficulty of the task in question, then it must of necessity lie in the third possibility, namely in some special feature of the task that renders it repugnant to him. This conclusion, that Hamlet at heart does not want to carry out the task, seems so obvious that it is hard to see how any critical reader of the play could avoid making it.[2] Some of the direct evidence for it furnished in the play will presently be brought forward when we discuss the problem of the cause for his repugnance, but it will first be necessary to mention some of the views that have been expressed on this subject. The first writer clearly to recognise that Hamlet was a man not baffled in his endeavours but struggling in an internal conflict was Ulrici[3] in 1839. The details of Ulrici's hypothesis, which like Klein's, originated in the Hegelian views of morality, are hard to follow, but the essence of it is the contention that Hamlet gravely doubted the moral legitimacy of revenge.

1. Grillparzer: Studien zur Litteraturgeschichte, 3e Ausg., 1880.
2. Anyone who doubts this conclusion is recommended to read Loening's convincing chapter (XII), "Hamlet's Verhalten gegen seiner Aufgabe."
3. Ulrici: Shakespeare's dramatische Kunst; Geschichte und Charakteristik des Shakespeare'schen Dramas, 1839.

He was thus plunged in a struggle between his natural tendency to avenge his father and his highly developed ethical and Christian views, which forbade the indulging of this instinctive desire. This hypothesis has been much developed of late years, most extensively by Liebau,[1] Mézières,[2] Gerth,[3] Baumgart,[4] and Robertson,[5] on moral, ethical and religious lines. Kohler[6] ingeniously transferred the conflict to the sphere of jurisprudence, maintaining that



Hamlet was in advance of his time in recognizing the superiority of legal punishment to private revenge, and was thus a fighter in the van of progress. This special pleading has been effectually refuted by Loening[7] and Fuld,[8] and is contradicted by all historical considerations. Finally Schipper[9] and, more recently, Gelber[10] have suggested that the conflict was a purely intellectual one, in that Hamlet was unable to satisfy himself of the adequacy or reliability of the Ghost's evidence.

1. Liebau: Studien über William Shakespeares Trauerspiel Hamlet. Date not stated.
2. Mézières: Shakspeare, ses oeuvres et ses critiques, 1860.
3. Gerth: Op. cit.
4. Baumgart: Op. cit.
5. Robertson: Montaigne and Shakspeare, 1879, p. 129.
6. Kohler: Shakespeare vor dem Forum der Jurisprudenz, 1883, and Zur Lehre von der Blutrache, 1885. Sell also Zeitschr. f. vergleichende Rechtswissenschaft, Bd. V, S. 330.
7. Loening: Zeitschrift für die gesmate Strafrechtswissenschaft, Bd. V, S. 191.
8. Fuld: Shakespeare und die Blutrache. Dramaturgische Blätter und Bühnen-Rundschau, 1888, Nr. 44.
9. Schipper: Shakespeare's Hamlet; aesthetische Erläuterung des Hamlet, etc., 1862.
10. Gelber: Shakespeare'sche Probleme, Plan und Einheit im Hamlet, 1891.

The obvious question that one puts to the upholders of any of the above hypotheses is: why did Hamlet in his monologues give us no indication of the nature of the conflict in his mind? As we shall presently see, he gave several excuses for his hesitancy, but never once did he hint at any doubt about what his duty was in the matter. He was always clear about enough about what he ought to do; the conflict in his mind ranged about the question why he couldn't bring himself to do it. If Hamlet had at any time been asked whether it was right for him to kill his uncle, or whether he definitely intended to do so, no one can seriously doubt what his instant answer would have been. Throughout the play we see his mind irrevocably made up as to the necessity of a given course of action, which he fully accepts as being his bounden duty; indeed, he would have resented the mere insinuation of doubt on this point as an untrue slur on his filial piety. Ulrici, Baumgart and Kohler try to meet this difficulty by assuming that the ethical objection to personal revenge was never clearly present to Hamlet's mind; it was a deep and undeveloped feeling that had not fully dawned. I would agree that in no other way can the difficulty be logically met, and further, that in the recognition of Hamlet's non-consciousness of the cause of the repugnance to his task we are nearing the core of the mystery. But an invincible difficulty in the way of accepting any of the causes of repugnance suggested above is that the nature of them is such that a keen and introspective thinker, as Hamlet was, would infallibly have recognised them, and would have openly debated them instead of deceiving himself with a number of false pretexts in the way we shall presently mention. Loening[1] well states this in the sentence: "If it been a question of a conflict between the duty of revenge imposed from without and an inner moral or juristic counter-impulse, this discord and its cause must have been brought into the region of reflection in a man so capable of thought, and so accustomed to it, as Hamlet was."

In spite of this difficulty the hint of an approaching solution encourages us to pursue more closely the argument at that point. The hypothesis stated above may be correct up to a certain stage and then have failed for lack of special knowledge to guide it further. Thus Hamlet's hesitancy may have been due to an internal conflict between the need to fulfil his task on the one hand, and some special cause of repugnance to it on the other; further, the explanation of his not disclosing this cause of repugnance may be that he was not conscious of its nature; and yet the cause may be one that doesn't happen to have been considered by any of the upholders of the hypothesis. In other words the first two stages in the argument may be correct, but not the third. This is the view that will now be developed, but before dealing with the third stage in the argument it is first necessary to establish the probability of the first two, namely that Hamlet's hesitancy was due to some special cause of repugnance for his task, and that he was unaware of the nature of this repugnance.

A preliminary obstruction to this line of thought, based on some common prejudices on the subject of mental dynamics, may first be considered. If Hamlet was not aware of the cause of his inhibition, doubt may be felt as to the possibility of our penetrating to it. This pessimistic thought was thus expressed by Baumgart:[2] "What hinders Hamlet in his revenge is for him himself a problem and therefore it must remain a problem for us all."

1. Loening: Die Hamlet-Tragödie Shakespeares, 1893, S. 78.
2. Baumgart: Op. cit. S. 48.

Fortunately for our investigation, however, psycho-analytic study has proved beyond doubt that mental trends hidden from the subject himself may come to external expression in a way that reveals their nature to a trained

observer, so that the possibility of success is not to be thus excluded. Loening<sup>1</sup> has further objected that the poet himself has not revealed this hidden mental trend, or even given any indication of it. The first part of this objection is certainly true, otherwise there would be no problem to discuss, but we shall presently see that the second is by no means true. It may be asked: why has the poet not put in a clearer light the mental trend we are trying to discover? Strange as it may appear, the answer is the same as in the case of Hamlet himself, namely, he could not, because he was unaware of its nature. We shall later deal with this matter in connection with the relation of the poet to the play. But, if the motive of the play is so obscure, to what can we attribute its powerful effect on the audience, for, as Kohler<sup>[2]</sup> asks, "Who has ever seen Hamlet and not felt the fearful conflict that moves the soul of the hero?" This can only be because the hero's conflict finds its echo in a similar inner conflict in the mind of the hearer, and the more intense is this already present conflict the greater is the effect of the drama.<sup>[3]</sup> Again, the hearer himself does not know the inner cause of the conflict in his mind, but experiences only the outer manifestations of it. We thus reach the apparent paradox that the hero, the poet, and the audience are all profoundly moved by feelings due to a conflict of the source of which they are unaware.

1. Loening: *Op. cit.*, S. 78, 79.
2. Kohler: *Shakespeare vor dem Forum des Jurisprudenz*, 1883, S. 195.
3. It need hardly be said that the play appeals to its audience in a number of different respects. We are here considering only the main appeal, the central conflict in the tragedy.

The fact, however, that such a conclusion should seem paradoxical is in itself a censure on popular views of the actual workings of the human mind, and, before undertaking to sustain the assertions made in the preceding paragraph, it will first be necessary to make a few observations on prevailing views of motive and conduct in general. The new science of clinical psychology stands nowhere in sharper contrast to the older attitudes towards mental functioning than on this very matter. Whereas the generally accepted view of man's mind, usually implicit and frequently explicit in psychological writings, regards it as an interplay of various processes that are for the most part known to the subject, or are at all events accessible to careful introspection on his part, the analytic methods of clinical psychology have on the contrary decisively proved that a far greater number of these processes than is commonly surmised arise from origins that he never suspects. Man's belief that he is a self-conscious animal, alive to the desires that impel or inhibit his actions, and aware of all of the springs of his conduct, is the last stronghold of that anthropomorphic outlook on life which so long has dominated his philosophy, his theology and, above all, his psychology. In other words, the tendency to take man at his own valuation is rarely resisted, and we assume that the surest way of finding out why a person does a given thing is simply to ask him, relying on the knowledge that he, like ourselves in a like circumstance, will feel certain of the answer and will infallibly provide a plausible reason for his conduct. Special objective methods of penetrating into obscure mental processes, however, disclose the most formidable obstacles in the way of this direct introspective route, and reveal powers of self-deception in the human mind to which a limit has yet to be found. If I may be allowed to quote from a former paper:<sup>[1]</sup> "We are beginning to see man not as the smooth, self-acting agent he pretends to be, but as he really is, a creature only dimly conscious of the various influences that mould his thought and action, and blindly resisting with all the means at his command the forces that are making for a higher and fuller consciousness."

1. *Rationalisation in Every Day Life*. *Journal of Abnormal Psychology*, Aug. – Sept., 1908, Vol. III, p. 168.

That Hamlet is suffering from an internal conflict, the essential nature of which is inaccessible to his introspection, is evidenced by the following considerations. Throughout the play we have the clearest picture of a man who sees his duty plain before him, but who shirks it at every opportunity, and suffers in consequence the most intense remorse. To paraphrase Sir James Paget's famous description of hysterical paralysis: Hamlet's advocates say he cannot do his duty, his detractors say he will not, whereas the truth is that he cannot will. Further than this, the defective will-power is localised to the one question of killing his uncle; it is what may be termed a specific aboulia. Now instances of such specific aboulias in real life invariably prove, when analysed, to be due to an unconscious repulsion against the act that cannot be performed. In other words, whenever a person cannot bring himself to do something that every conscious consideration tells him he should do, it is always because for some reason he doesn't want to do it; this reason he will not own to himself and is only dimly if at all aware of. That is exactly the case with Hamlet. Time and again he works himself up, points out to himself his obvious duty, with the cruellest self-reproaches lashes himself to agonies of remorse, and once more falls away into inaction. He eagerly seizes every excuse for occupying himself with any question rather than the performance of his duty, just as on a lesser plane a schoolboy faced with a distasteful task whittles away his time in arranging his books, sharpening his pencils, and fidgeting with any little occupation that will serve as a pretext for putting off the task.

Highly significant is the fact that the grounds Hamlet gives for his hesitancy are grounds none of which will stand a moment's serious consideration, and which continually change from one time to another. One moment he pretends a

he is too cowardly to perform the deed or that his reason is paralysed by "bestial oblivion," at another he questions the truthfulness of the ghost, in another, when the opportunity presents itself in its naked form, he thinks the time is unsuited, – it would be better to wait till the king was in some evil act and then to kill him, and so on. When a man gives at different times a different reason for his conduct it is safe to infer that, whether purposely or not, he is concealing the true reason. Wetz,[1] discussing a similar problem in reference to Iago, penetratingly observed, "Nothing proves so well how false are the motives with which Iago tries to persuade himself as the constant change in these motives." We can therefore safely dismiss all the alleged motives that Hamlet propounds, as being more or less successful attempts on his part to blind himself with self-deception. Loening's[2] summing-up of them is not too emphatic, when he says, "They are all mutually contradictory; they are one and all false pretexts." The more specious the explanation Hamlet puts forth the more easily does it satisfy him, and the more readily will the reader accept it as the real motive. The alleged motives excellently illustrate the mechanisms of psychological evasion and rationalisation I have elsewhere described.[3] It is not necessary, however, to discuss them individually, for Loening has with the greatest perspicacity done this in detail, and has effectually demonstrated how utterly untenable they all are.[4]

1. Wetz: Shakespeare vom Standpunkt der vergleichenden Litteraturgeschichte, 1890, Bd. I, S. 186
2. Loening: Op. cit., S. 245.
3. Op. cit., p. 161.
4. See especially his analysis of Hamlet's pretext for non-action in the prayer scene. Op. cit., S. 240-242.

Still, in his moments of self-reproach Hamlet sees clearly enough the recalcitrancy of his conduct, and renews his efforts to achieve action. It is interesting to notice how his outbursts of remorse are evoked by external happenings which bring back to his mind that which he would so gladly forget; particularly effective in this respect are incidents that contrast with his own conduct, as when the player is so moved over the fate of Hecuba (Act II, Sc. 2), or when Fortinbras takes the field and "finds quarrel in a straw when honour's at the stake." (Act IV, Sc. 4.) On the former occasion, stung by the "monstrous" way in which the player pours out his feeling at the thought of Hecuba, he arraigns himself in words which surely should effectually dispose of the view that he has any doubt where his duty lies.

"What's Hecuba to him, or he to Hecuba,  
That he should weep for her? What would he do,  
Had he the motive and the cue for passion  
That I have? He would drown the stage with tears,  
And cleave the general ear with horrid speech,  
Make mad the guilty and appal the free,  
Confound the ignorant, and amaze indeed  
The very faculties of eyes and ears.  
Yet I,  
A dull and muddy-mettled rascal, peak,  
Like John-a-dreams, unpregnant of my cause,[1]  
And can say nothing; no, not for a king,  
Upon whose property and most dear life  
A damn'd defeat was made. Am I a coward?  
Who calls me villain? breaks my pate across?  
Plucks off my beard, and blows it in my face?  
Tweaks me by the nose? gives me the lie i' the throat,  
As deep as to the lungs? who does me this?  
Ha!  
'Swounds, I should take it: for it cannot be  
But I am pigeon-liver'd and lack gall  
To make oppression bitter, or ere this  
I should have fatted all the region kites  
With this slave's offal: bloody, bawdy villain!  
Remorseless, treacherous, lecherous, kindless villain!  
O, vengeance!  
Why, what an ass am I! This is most brave,  
That I, the son of a dear father murder'd,  
Prompted to my revenge by heaven and hell,  
Must, like a whore, unpack my heart with words,  
And fall a-cursing, like a very drab,  
A scullion!"



The readiness with which his guilty conscience is stirred into activity is again evidenced on the second appearance of the Ghost when Hamlet cries,

"Do you not come your tardy son to chide,  
That, lapsed in time and passion, lets go by  
The important acting of your dread command?  
Oh, say!"

The Ghost at once confirms this misgiving by answering,

"Do not forget: this visitation Is but to whet thy almost blunted purpose."

#### 1. How the very core of the problem is contained in these four words!

In short, the whole picture presented by Hamlet, his deep depression, the hopeless note in his attitude towards the world and towards the value of life, his dread of death,[1] his repeated reference to bad dreams, his self-accusations, his desperate efforts to get away from the thoughts of his duty, and his vain attempts to find an excuse for his recalcitrancy; all this unequivocally points to a tortured conscience, to some hidden ground for shirking his task, a ground which he dare not or cannot avow to himself. We have, therefore, again to take up the argument at this point, and to seek for some evidence that may serve to bring to the light of day the hidden motive.

The extensive experience of the psycho-analytic researches carried out by Freud and his school during the past twenty years has amply demonstrated that certain kinds of mental processes shew a greater tendency to be "repressed" (verdrängt) than others. In other words, it is harder for a person to own to himself the existence in his mind of some mental trends that it is of others. In order to gain a correct perspective it is therefore desirable briefly to enquire into the relative frequency with which various sets of mental processes are "repressed." One might in this connection venture the generalisation that those processes are most likely to be "repressed" by the individual which are most disapproved of by the particular circle of society to whose influence he has chiefly been subjected. Biologically stated, this law would run: "That which is unacceptable to the herd becomes unacceptable to the individual unit," it being understood that the term herd is intended in the sense of the particular circle above defined, which is by no means necessarily the community at large. It is for this reason that moral, social, ethical or religious influences are hardly ever "repressed," for as the individual originally received them from this herd, they can never come into conflict with the dicta of the latter. This merely says that a man cannot be ashamed of that which he respects; the apparent exceptions to this need not here be explained. The contrary is equally true, namely that mental trends "repressed" by the individual are those least acceptable to his herd; they are, therefore, those which are, curiously enough, distinguished as "natural" instincts, as contrasted with secondarily acquired mental trends. Loening[2] seems very discerningly to have grasped this, for, in commenting on a remark of Kohler's to the effect that "where a feeling impels us to action or to omission, it is replete with a hundred reasons – with reasons that are as light as soap-bubbles, but which through self-deception appear to us as highly respectable and compelling motives, because they are hugely magnified in the mirror of our own feeling," he writes: "But this does not hold good, as Kohler and others believe, when we are impelled by moral feelings of which reason approves (for these we admit to ourselves, they need no excuse), only for feelings that arise from our natural man, those the gratification of which is opposed by our reason." It only remains to add the obvious corollary that, as the herd unquestioningly selects from the "natural" instincts the sexual ones on which to lay its heaviest ban, so is it the various psycho-sexual trends that most often are "repressed" by the individual. We have here an explanation of the clinical experience that the more intense and the more obscure is a given case of deep mental conflict the more certainly will it be found, on adequate analysis, to centre about a sexual problem. On the surface, of course, this does not appear so, for, by means of various psychological defensive mechanisms, the depression, doubt, and other manifestations of the conflict are transferred on to more acceptable subjects, such as the problems of immortality, future of the world, salvation of the soul, and so on.

Bearing these considerations in mind, let us return to Hamlet. It should now be evident that the conflict hypotheses above mentioned, which see Hamlet's "natural" instinct for revenge inhibited by an unconscious misgiving of a highly ethical kind, are based on ignorance of what actually happens in real life, for misgivings of this kind are in fact readily accessible to introspection. Hamlet's self-study would speedily have made him conscious of any such ethical misgivings, and although he might subsequently have ignored them, it would almost certainly have been by the aid of a process of rationalisation which would have enabled him to deceive himself into believing that such misgivings were really ill founded; he would in any case have remained conscious of the nature of them. We must therefore invert these hypotheses, and realise that the positive striving for revenge was to him the moral and social one, and that the suppressed negative striving against revenge arose in some hidden source connected with his more personal,

"natural" instincts. The former striving has already been considered, and indeed is manifest in every speech in which Hamlet debates the matter; the second is, from its nature, more obscure and has next to be investigated.

1. Tieck (*Dramaturgische Blätter*, II, 1826) saw in Hamlet's cowardly fear of death a chief reason for his hesitancy in executing his vengeance.
2. *Op. cit.*, S. 245, 246.

This is perhaps most easily done by inquiring more intently into Hamlet's precise attitude towards the object of his vengeance, Claudius, and towards the crimes that have to be avenged. These are two, Claudius' incest with the Queen, and his murder of his brother. It is of great importance to note the fundamental difference in Hamlet's attitude towards these two crimes. Intellectually of course he abhors both, but there can be no question as to which arouses in him the deeper loathing. Whereas the murder of his father evokes in him indignation, and a plain recognition of his obvious duty to avenge it, his mother's guilty conduct awakes in him the intensest horror. Furnivall[1] well remarks, in speaking of the Queen, "Her disgraceful adultery and incest, and treason to his noble father's memory, Hamlet has felt in his inmost soul. Compared to their ingrain die, Claudius' murder of his father – notwithstanding all his protestations – is only a skin-deep stain." Now, in trying to define Hamlet's attitude towards his uncle we have to guard against assuming offhand that this is a simple one of mere execration, for there is a possibility of complexity arising in the following way: The uncle has not merely committed each crime, he has committed both crimes, a distinction of considerable importance, for the combination of crimes allows the admittance of a new factor, produced by the possible inter-relation of the two, which prevents the result from being simply one of summation. In addition it has to be borne in mind that the perpetrator of the crimes is a relative, and an exceedingly near relative. The possible inter-relation of the crimes, and the fact that the author of them is an actual member of the family on which they are perpetrated, gives scope for a confusion in their influence on Hamlet's mind that may be the cause of the very obscurity we are seeking to clarify.

We must first pursue further the effect on Hamlet of his mother's misconduct. Before he even knows that his father has been murdered he is in the deepest depression, and evidently on account of this misconduct. The connection between the two is unmistakable in the monologue in Act I, Sc. 2, in reference to which Furnivall[2] writes, "One must insist on this, that before any revelation of his father's murder is made to Hamlet, before any burden of revenging that murder is laid upon him, he thinks of suicide as a welcome means of escape from this fair world of God's, made abominable to his diseased and weak imagination by his mother's lust, and the dishonour done by his father's memory."

1. Furnivall: Introduction to the "Leopold" Shakespeare, p. 72.
2. *Furnivall: Op. cit.*, p. 70.

"O! that this too solid flesh would melt,  
Thaw and resolve itself into a dew;  
Or that the Everlasting had not fix'd  
His canon 'gainst self-slaughter! O God! O God!  
How weary, stale, flat, and unprofitable  
Seem to me all the uses of this world!  
Fie on't! ah fie! 'tis an unweeded garden,  
That grows to seed; things rank and gross in nature  
Possess it merely. That it should come to this!  
But two months dead: nay, not so much, not two:  
So excellent a king; that was, to this,  
Hyperion to a satyr; so loving to my mother  
That he might not beteem the winds of heaven  
Visit her face too roughly. Heaven and earth!  
Must I remember? why, she would hang on him,  
As if increase of appetite had grown  
By what it fed on: and yet, within a month –  
Let me not think on't – Frailty, thy name is woman! –  
A little month, or ere those shoes were old  
With which she follow'd my poor father's body,  
Like Niobe, all tears: – why she, even she –  
O, God! a beast, that wants discourse of reason,  
Would have mourn'd longer – married with my uncle,  
My father's brother, but no more like my father  
Than I to Hercules: within a month:

Ere yet the salt of most unrighteous tears  
 Had left the flushing in her galled eyes,  
 She married. O, most wicked speed, to post  
 With such dexterity to incestuous sheets!  
 It is not nor it cannot come to good:  
 But break, my heart; for I must hold my tongue."

But we can rest satisfied that this seemingly adequate explanation of Hamlet's weariness of life is a complete one only if we unquestionably accept the conventional standards of the causes of deep emotion. The very fact that Hamlet is content with the explanation arouses our gravest suspicions, for, as will presently be explained, from the very nature of the emotion he cannot be aware of the true cause of it. If we ask, not what ought to produce such soul-paralysing grief and dis- taste for life, but what in actual fact does produce it, we must go beyond this explanation and seek for some deeper cause. In real life speedy second marriages occur commonly enough without leading to any such result as is here depicted, and when we see them followed by this result we invariably find, if the opportunity for an analysis of the subject's mind presents itself, that there is some other and more hidden reason why the event is followed by this inordinately great effect. The reason is always that the event has awakened to increased activity mental processes that have been "repressed" from the subject's consciousness. His mind has been prepared for the catastrophe by previous mental processes, with which those directly resulting from the event have entered into association. This is perhaps what Furnivall means when he speaks of the world being made abominable to Hamlet's "diseased imagination." Further, to those who have devoted much time to the study of such conditions the self-description given here by Hamlet will be recognised as a wonderfully accurate picture of a particular mental state that is often loosely and incorrectly classified under the name of "neurasthenia." [1] Analysis of such states always reveals the operative activity of some forgotten group of mental processes, which on account of their unacceptable nature have been "repressed" from the subject's conscious memory. Therefore, if Hamlet has been plunged into this abnormal state by the news of his mother's second marriage it must be because the news has awakened into activity some slumbering memory, which is so painful that it may not become conscious.

1. Hamlet's state of mind more accurately corresponds, as Freud has pointed out, with that characteristic of a certain form of hysteria.

For some deep-seated reason, which is to him unacceptable, Hamlet is plunged into anguish at the thought of his father being replaced in his mother's affection by some one else. It is as though his devotion to his mother had made him so jealous for her affection that he had found it hard enough to share this even with his father, and could not endure to share it with still another man. Against this thought, suggestive as it is, may be urged three objections. First, if it were in itself a full statement of the case, Hamlet would easily have become aware of the jealousy, whereas we have concluded that the mental process we are seeking is hidden from him; secondly, we see in it no evidence of the arousing of old and forgotten memory; and thirdly, Hamlet is being deprived by Claudius of no greater share of the Queen's affection than he had been by his own father, for the two brothers made exactly similar claims in this respect, namely those of a loved husband. The last-named objection, however, has led us to the heart of the situation. How if, in fact, Hamlet had in years gone by bitterly resented having to share his mother's affection even with his father, had regarded him as a rival, and had secretly wished him out of the way so that he might enjoy undisputed the monopoly of that affection? If such thoughts had been present to him in his child days they evidently would have been gradually suppressed, and all traces of them obliterated, by filial piety and other educative influences. The actual realisation of his early wish in the death of his father would then have stimulated into activity these suppressed memories, which would have produced, in the form of depression and other suffering, an obscure aftermath of his childhood's conflict.

I am aware that to those Shaksperian critics, who have enjoyed no special opportunities for penetrating into the obscurer sides of mental activities, and who base their views of human motive on the surface valuation given by the agents themselves – to whom all conduct whether good or evil at all events springs from conscious sources, – are likely to regard the suggestions put forward above as merely constituting one more of the extravagant and fanciful hypotheses of which the Hamlet literature in particular is so full. For the sake, however, of those who may be interested to apprehend the point of view from which this strange hypothesis seems probable I feel constrained to interpolate a few considerations on two matters that are not commonly appreciated, namely a child's feelings of jealousy and his ideas of death.

The whole subject of jealousy in children is one which arouses such prejudice that even well-known facts are either ignored or are not estimated at their true significance. Stanley Hall [1] in his encyclopaedic treatise makes a number of very just remarks on the importance of the subject in adolescents, but implies that before the age of puberty this passion is of relatively little consequence. The close relation between jealousy and the desire for the removal of a rival by death, as well as the common process of suppression of these feelings, is clearly illustrated in a remark of his

to the effect that: "Many a noble and even great man has confessed that mingled with profound grief for the death and misfortune of their best friends, they were often appalled to find a vein of secret joy and satisfaction, as if their own sphere were larger or better." A similar thought is more openly expressed by Bernard Shaw[2] when he makes Don Juan, in the Hell Scene, remark: "You may remember that on earth – though of course we never confessed it – the death of any one we knew, even those we liked best, was always mingled with a certain satisfaction at being finally done with them." Such cynicism in the adult is exceeded to an incomparable extent by that of the child with its notorious, and to the parents often heartbreaking, egotism, with its undeveloped social instincts and with its ignorance of the dread significance of death. A child unreasoningly interprets the various encroachments on its privileges, and the obstacles interposed to the immediate gratification of its desires, as meaningless cruelty, and the more imperative is the desire that has been thwarted the more pronounced is the hostility towards the agent of this cruelty. For a reason that will presently be mentioned, the most important encroachment in this respect, and the most frequent, is that made on the child's desire for affection. This hostility is very often seen on the occasion of the birth of a subsequent child, and is usually regarded with amusement as an added contribution to the general gaiety called forth by the happy event. When a child, on being told that the doctor has brought him another playfellow, responds with the cry "Tell him to take it away again," he intends this, not, as is commonly believed, as a joke for the entertainment of his elders, but as an earnest expression of his intuition that in future he will have to renounce his previously unquestioned pre-eminence in the family circle, a matter that to him is serious enough.

1. Stanley Hall: *Adolescence*, 1908, Vol. I, p. 358.
2. Bernard Shaw: *Man and Superman*, 1903, p. 94.

The second matter, on which there is also much misunderstanding, is that of the attitude of a child towards the subject of death, it being commonly assumed that this is necessarily the same as that of an adult. When a child first hears of any one's death, the only part of its meaning that he realises is that the person is no longer there,[1] a consummation which in many cases he fervently desires. It is only gradually that the more dread implications of the phenomenon are borne in upon him. When, therefore, a child expresses the wish that a given person, even a near relative, would die, our feelings would not be so shocked as in fact they are, were we to interpret this wish from the point of view of the child. The same remark applies to the frequent dreams of adults in which the death of a near and dear relative takes place, for the wish here expressed is in most cases a long forgotten one, and no longer directly operative.

Of the infantile jealousies the one with which we are here occupied is that experienced by a boy towards his father. The precise form of early relationship between child and father is in general a matter of vast importance in both sexes, and plays a predominating part in the future development of the child's character; this theme has been brilliantly expounded by Jung[2] in a recent essay. The only point that at present concerns us is the resentment felt by a boy towards his father when the latter disturbs his enjoyment of his mother's affection. This feeling, which occurs frequently enough, is the deepest source of the world-old conflict between father and son, between the young and old, the favourite theme of so many poets and writers. The fundamental importance that this conflict, and the accompanying breaking away of the child from the authority of his parents, has both for the individual and for society is clearly stated in the following passage of Freud's:[3] "The detachment of the growing individual from the authority of the parents is one of the most necessary, but also one of the most painful, achievements of development. It is absolutely necessary for it to be carried out, and we may assume that every normal human has to a certain extent managed to achieve it. Indeed, the progress of society depends in general on this opposition of the two generations."

1. See Freud: *Traumdeutung*, 1900, S. 175.
2. Jung: *Die Bedeutung des Vaters für das Schicksal des Einzelnen*. *Jahrbuch f. psychoanalytische u. psychopathologische Forschungen*. 1909, Bd. I, 1e Hälfte.
3. Personal communication quoted by Rank, *Der Mythos von der Geburt des Helden*, 1909, S. 64.

That the conflict in question rests in the last resort on sexual grounds was first demonstrated by Freud,[1] when dealing with the subject of the earliest manifestations of the sexual instinct in children. He has shewn[2] that this instinct does not, as is generally supposed, differ from other biological functions by suddenly leaping into being at the age of puberty in all its full and developed activity, but that like other functions it undergoes a gradual evolution and only slowly attains the form in which we know it in the adult. In other words a child has to learn how to love just as it has to learn how to run, although the former function is so much intricate and delicate in its adjustment than the latter that the development of it is a correspondingly slower and more involved process. The earliest sexual manifestations are so palpably non-adapted to what is generally considered the ultimate aim and object of the function, and are so general and tentative in contrast to the relative precision of the later manifestations, that the sexual nature of them is commonly not recognised at all. This theme, important as it is, cannot be further pursued here, but it must be mentioned how frequently these earliest dim awakenings are evoked by the intimate physical

relations existing between the child and the persons of his immediate environment, above all, therefore, his parents. As Freud has put it, "The mother is the first seductress of her boy." There is a great variability in both the date and the intensity of the early sexual manifestations, a fact that depends partly on the boy's constitution and partly on the mother's. When the attraction exercised by the mother is excessive it may exert a controlling influence over the boy's later destiny. Of the various results that may be caused by the complicated interaction between this and other influences only one or two need be mentioned. If the awakened passion undergoes but little "repression" – an event most frequent when the mother is a widow – then the boy may remain throughout life abnormally attached to his mother and unable to love any other woman, a not uncommon cause of bachelorhood. He may be gradually weaned from this attachment, if it less strong, though it often happens

1. Freud: *Traumdeutung*, 1900, S. 176-180. He has strikingly illustrated the subject in a recent detailed study, "Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben." *Jahrbuch f. psychoanalytische u. psychopathologische Forschungen*, 1909, Bd. I, 1e Hälfte.
2. Freud: *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905.

that the weaning is incomplete so that he is able to fall in love only with women that resemble the mother; the latter occurrence is a frequent cause of marriage between relatives, as has been interestingly pointed out by Abraham.[1] The maternal influence may also manifest itself by imparting a strikingly tender feminine side to the later character.[2] When the aroused feeling is intensely "repressed" and associated with shame, guilt, etc., the memory of it may be so completely submerged that it becomes impossible not only to revive it but even to experience any similar feeling, i.e., of attraction for the opposite sex. This may declare itself in pronounced misogyny, or even, when combined with other factors, in actual homosexuality, as Sadger[3] has shewn.

The attitude towards the successful rival, namely the father, also varies with the extent to which the aroused feelings have been "repressed." If this is only slight, then the natural resentment against the father may later on be more or less openly manifested, a rebellion which occurs commonly enough, though the original source of it is not recognised. To this source many social revolutionaries owe the original impetus of their rebellion against authority, as can often be plainly traced – for instance in Shelley's case. If the "repression" is more intense, then the hostility towards the father is also concealed; this is usually brought about by the development of the opposite sentiment, namely of an exaggerated regard and respect for him, and a morbid solicitude for his welfare, which completely cover the true underlying relation. The illustration of the attitude of son to parent is so transpicuous in the Oedipus legend,[4] as developed for instance in Sophocles' tragedy, that the group of mental processes concerned is generally known under the name of "Oedipus-complex."

1. Abraham: *Verwandtenehe und Neurose*. Berl. Gesell. f. Psychiatr. u. Nervenkrankh., Nov. 8, 1908. *Neurolog. Centralbl.*, 1908, S. 1150.
2. This trait in Hamlet's character has often been the subject of comment. See especially Bodenstedt, *Hamlet*. Westermann's illustrierte Monatshefte, 1865; we mentioned above Vining's suggestion that Hamlet was really a woman. That the same trait was prominent in Shakespeare himself is well known, a fact which the appellation of "gentle Will" sufficiently recalls.
3. Sadger: *Fragment der Psychoanalyse eines Homosexuellen*. *Jahrbuch f. sex. Zwischenstufen*, 1908, Bd. IX. Ist die konträre Sexualempfindung heilbar? *Zeitschr. f. Sexualwissenschaft*, Dez., 1908. Zur ätiologie der konträren Sexualempfindung. *Mediz. Klinik*, 1909. Nr. 2.
4. See Freud: *Traumdeutung*, 1900, S. 181. Interesting expositions of the mythological aspects of the subject are given by Abraham, *Traum und Mythos*, 1909, and Rank, *Op. cit.*

We are now in a position to expand and complete the suggestions offered above in connection with the Hamlet problem.[1] The story thus interpreted would run somewhat as follows: As a child Hamlet had experienced the warmest affection for his mother, and this, as is always the case, had contained elements of a more or less dimly defined erotic quality. The presence of two traits in the Queen's character go to corroborate this assumption, namely her markedly sensual nature, and her passionate fondness for her son. The former is indicated in too many places in the play to need specific reference, and is generally recognised. The latter is equally manifest; as Claudius says (Act IV, Sc. 7, l. 11), "The Queen his mother lives almost by his looks." Hamlet seems, however, to have with more or less success weaned himself from her, and to have fallen in love with Ophelia. The precise nature of his original feeling for Ophelia is a little obscure. We may assume that at least in part it was composed of a normal love for a prospective bride, but there are indications that even here the influence of the old attraction for his mother is still exerting itself. Although some writers, following Goethe,[2] see in Ophelia many traits of resemblance to the Queen, surely more striking are the traits contrasting with those of the Queen. Whatever truth there may be in the many German conceptions of Ophelia as a sensual wanton[3] – misconceptions that have been adequately disproved by Loening[4] and others – still the very fact that it needed what Goethe happily called the "innocence of insanity" to reveal the presence of any such libidinous thoughts in itself demonstrates the modesty and chasteness of her habitual



demeanour. Her naïve piety, her obedient resignation and her unreflecting simplicity sharply contrast with the Queen's character, and seems to indicate that Hamlet by a characteristic reaction towards the opposite extreme had unknowingly been impelled to choose a woman who would least remind him of his mother. A case might further be made out for the view that part of Hamlet's courtship of Ophelia originated not so much in direct attraction for her as in a half-conscious desire to play her off against his mother, just as a disappointed and piqued lover is so often thrown into the arms of a more willing rival. When in the play scene he replies to his mother's request to sit by her with the words, "No, good mother, here's metal more attractive," and proceeds to lie at Ophelia's feet, we seem to have a direct indication of this attitude, and his coarse familiarity and bandying of ambiguous jests are hardly intelligible unless we bear in mind that they were carried out under the heedful gaze of the Queen. It is as though Hamlet is unconsciously expressing to her the following thought: "You give yourself to other men whom you prefer to me. Let me assure you that I can dispense with your favours, and indeed prefer those of a different type of woman."

1. Here, as throughout the essay, I closely follow Freud's interpretation given in the footnote previously referred to. He there points out the inadequacy of the earlier explanations, deals with Hamlet's feelings toward his mother, father and uncle, and mentions two other matters that will presently be discussed, the significance of Hamlet's reaction against Ophelia and of the fact that the play was written immediately after the death of Shakespeare's father.
2. Goethe: *Wilhelm Meister*, IV, 14. "Her whole being hovers in ripe, sweet voluptuousness." "Her fancy is moved, her quiet modesty breathes loving desire, and should the gentle Goddess Opportunity shake the tree the fruit would at once fall."
3. Storffrich: *Psychologische Aufschüsse über Shakespeare's Hamlet*, 1859, S. 131; Dietrich, *Op. cit.*, S. 129; Tieck: *Dramaturgische Blätter*, II, S. 85, etc.
4. Loening: *Op. cit.*, Cap. XIII. *Charakter und Liebe Ophelias*.

Now comes the father's death and the mother's second marriage. The long "repressed" desire to take his father's place in his mother's affection is stimulated to unconscious activity by the sight of some one usurping this place exactly as he himself had once longed to do. More, this someone was a member of the same family, so that the actual usurpation further resembled the imaginary one in being incestuous. Without his being at all aware of it these ancient desires are ringing in his mind, are once more struggling to find expression, and need such an expenditure of energy again to "repress" them that he is reduced to the deplorable mental state he himself so vividly depicts. Then comes the Ghost's announcement of the murder. Hamlet, having at the moment his mind filled with natural indignation at the news, answers with (Act I. Sc. 5. l. 29),

"Haste me to know't, that I, with wings as swift  
As meditation or the thoughts of love,  
May sweep to my revenge."

The momentous words follow revealing who was the guilty person, namely a relative who had committed the deed at the bidding of lust.[1] Hamlet's second guilty wish had thus also been realised by his uncle, namely to procure the fulfilment of the first – the replacement of his father – by a personal deed, in fact by murder.[2] The two recent events, the father's death and the mother's second marriage, seemed to the world not to be causally related to each other, but they represented ideas which in Hamlet's unconscious fantasy had for many years been closely associated. These ideas now in a moment forced their way to conscious recognition in spite of all "repressing" forces, and found immediate expression in his almost reflex cry: "O my prophetic soul! My uncle?" For the rest of the interview Hamlet is stunned by the effect of the internal conflict in his mind, which from now on never ceases, and into the nature of which he never penetrates.

1. It is not maintained that this was by any means Claudius' whole motive, but it evidently was a powerful one, and the one that most impressed Hamlet.
2. Such murderous thoughts, directed against rival members of the same family, are surprisingly common in children, though of course it is relatively rare that they come to expression. Some years ago, in two editorial articles entitled "Infant Murderers" in the *Brit. Jour. of Children's Diseases* (Nov. 1904, p. 510, and June, 1905, p. 270), I collected a series of such cases, and, mentioning the constant occurrence of jealousy between young children in the same family, pointed out the possible dangers arising from the non-realisation by children of the significance of death.

One of the first manifestations of the awakening in Hamlet's mind of the old conflict is the reaction against Ophelia. This is doubly conditioned, first by his reaction against woman in general, which culminates in the bitter misogyny of

his outburst against her,[1] and secondly by the hypocritical prudishness with which Ophelia follows her father and brother in seeing evil in his natural affection, and which poisons his love in exactly the same way that the love of his childhood had been poisoned. On only one occasion does he for a moment escape from the sordid implication with which his love has been impregnated, and achieve a healthier attitude towards Ophelia, namely at the open grave when in remorse he breaks out at Laertes for presuming to pretend that his feeling for Ophelia could ever equal that of her lover. The intensity of the previous repulsion against women in general, and Ophelia in particular, is an index of the powerful "repression" to which his sexual feeling is being subjected. The outlet for that feeling in the direction of his mother has always been firmly dammed by the forces making for "repression," and, now that the thin outlet for it in Ophelia's direction has also been closed, the increase of desire in the original direction consequent on the awakening of early memories tasks all his energy to maintain the "repression."

1. Act III, Sc. I, l. 149: "I have heard of your paintings too, well enough; God has given you one face, and you make yourselves another; you jig, you amble, and you lisp, and nickname God's creatures, and make your wantonness your ignorance. Go to, I'll no more on't; it hath made me mad."

It will be seen from the foregoing that Hamlet's attitude towards his uncle is far more complex than is generally supposed. He of course detests his uncle, but it is the jealous detestation of one evil-doer towards his successful fellow.

Much as he hates him, he can never denounce him with the ardent indignation that boils straight from his blood when he reproaches his mother, for the more vigorously he denounces his uncle the more powerfully does he stimulate to activity his own unconscious and "repressed" complexes. He is therefore in a dilemma between on the one hand allowing his natural detestation of his uncle to have free play, a consummation which would make him aware of his own horrible wishes, and on the other ignoring the imperative call for vengeance that his obvious duty demands. He must either realise his own evil in denouncing his uncle's, or strive to ignore, to condone and if possible even to forget the latter in continuing to "repress" the former; his moral fate is bound up with his uncle's for good or ill. The call of duty to slay his uncle cannot be obeyed because it links itself with the call of his nature to slay his mother's husband, whether this is the first or the second; the latter call is strongly "repressed," and therefore necessarily the former also. It is no mere chance that he says of himself that he is prompted to the revenge "by heaven and hell," though the true significance of the expression of course quite escapes him.

Hamlet's dammed-up feeling finds a partial vent in other directions, the natural one being blocked. The petulant irascibility and explosive outbursts called forth by the vexation of Guildenstern and Rosencrantz, and especially of Polonius, are evidently to be interpreted in this way, as also is in part the burning nature of his reproaches to his mother. Indeed towards the end of the interview with his mother the thought of her misconduct expresses itself in that almost physical disgust which is so often the manifestation of intensely "repressed" sexual feeling.

"Let the bloat king tempt you again to bed; Pinch wanton on your cheek; call you his mouse; And let him, for a pair of reechy kisses, Or paddling in your neck with his damn'd fingers, Make you to ravel all this matter out."

His attitude towards Polonius is highly instructive. Here the absence of family tie, and of other influences, enables him to indulge to a relatively unrestrained degree his hostility towards the prating and sententious dotard. The analogy he effects between Polonius and Jephthah[1] is in this connection especially pointed. It is here that we see his fundamental attitude towards moralising elders who use their power to thwart the happiness of the young, and not in the over-drawn and melodramatic portrait in which he delineates his father: "A combination and a form indeed, where every god did seem to set his seal to give the world assurance of a man."

1. What Shakspeare thought of Jephthah's behaviour towards his daughter may be gathered from a reference in Henry VI, Part II, Act V, Sc. I. See also on the subject Wordsworth, On Shakespeare's knowledge and use of the Bible, 1864, p.67.

In this discussion of the motives that move or restrain Hamlet we have purposely depreciated the subsidiary ones, which also play a part, so as to bring out in greater relief the deeper and effective ones that are of preponderating importance. These, as we have seen, spring from sources of which Hamlet is unaware, and we might summarise the internal conflict of which he is victim as consisting in a struggle of the "repressed" mental processes to become conscious. The call of duty, which automatically arouses to activity these unconscious processes, conflicts with the necessity for "repressing" then still further; for the more urgent is the need for external action the greater is the effort demanded of the "repressing" forces. Action is paralysed at its very inception, and there is thus produced the picture of causeless inhibition which is so inexplicable both to Hamlet[1] and to readers of the play. This paralysis arises,

however, not from physical or moral cowardice, but from that intellectual cowardice, that reluctance to dare the exploration of his inner mind, which Hamlet shares with the rest of the human race.

We have finally to return to the subject with which we started, namely poetic creation, and in this connection to enquire into the relation of Hamlet's conflict to the inner workings of Shakspeare's mind. It is here maintained that this conflict is an echo of a similar one in Shakspeare himself,[2] as to a greater or less extent it is in all men. It is, therefore, as much beside the point to enquire into Shakspeare's conscious intention, moral or otherwise, in the play as it is in the case of most works of genius. The play is the form in which his feeling finds its spontaneous expression, without any inquiry being possible on his part as to the essential nature or source of that feeling.

1. The situation is perfectly depicted by Hamlet in his cry (Act IV, Sc. 4):

- "I do not know
- Why yet I live to say 'This thing's to do,'
- Sith I have cause, and will, and strength, and means,
- To do't."

With greater insight he could have replaced the word "will" by "pious wish," which, as Loening (Op. cit., S. 246) points out, it obviously means. Curiously enough, Rolfe (Op. cit., p. 23) quotes this very passage in support of Werder's hypothesis that Hamlet was inhibited by the external difficulties of the situation.

2. The view that Shakspeare depicted in Hamlet his own inner self is a wide-spread one. See especially Döring, *Shakespeare's Hamlet seinem Grundgedanken und Inhalte nach erläutert*, 1865; Hermann, *Ergänzungen und Berichtigungen der hergebrachten Shakespeare-Biographie*, 1884; Taine, *Histoire de la littérature anglaise*; Vischer, *Altes und Neues*, 1882, Ht. 3.

This conclusion is amply supported by a historical study of the external circumstances of the play. It is well known that Shakespeare took not only the skeleton but also a surprising amount of detail from earlier writings.[1] It is probable that he had read both the original saga as told early in the thirteenth century by Saxo Grammaticus, and the translation and modification of this published by Belleforest.[2] For at least a dozen years before Shakspeare wrote Hamlet a play of the same name was extant in England, which modern evidence[3] has clearly shewn to have been written by Thomas Kyd. Ruder accounts of the story, of Irish and Norse origin, were probably still more widely spread in England, and the name Hamlet itself, or some modification of it, was very common in the Stratford district;[4] as is well known, Shakspeare in 1585 christened his own son Hamnet, a frequent variation of the name. Thus the plot of the tragedy must have been present in his mind for some years before it actually took form as a play. In all probability this was in the winter of 1601-[2], for the play was registered on July 26, 1602, and the first, piratical, edition appeared in quarto in 1603. Highly suggestive, therefore, of the subjective origin of the psychical conflict in the play is the fact that it was in September, 1601, that Shakspeare's father died, an event which might well have had the same awakening effect on old "repressed" memories that the death of Hamlet's father had with Hamlet; his mother lived till some seven years later. There are many indications that the disposition of Shakspeare's father was of that masterful and authoritative kind so apt to provoke rebellion, particularly in a first-born son.

1. No doubt much detail was also introduced by Shakspeare from personal experience. For instance there is much evidence to shew that in painting the character of Hamlet he had in mind some of his contemporaries, notably William Herbert, later Lord Pembroke, (Döring, *Hamlet*, 1898, S. 35) and Robert Essex (Isaac, *Hamlet's Familie. Shakespeare's Jahrbuch*, Bd. XVI, S. 274). The repeated allusion to the danger of Ophelia's conceiving illegitimately may be connected with both Herbert, who was imprisoned for being the father of an illegitimate child, and the poet himself, who hastily married in order to avoid the same stigma.
2. Belleforest: *Histoires tragiques*, T. V., 1564. This translation was made from the Italian of Bandello.
3. See Fleay: *Chronicle of the English Drama*, 1891; Sarrazin: *Thomas Kyd und sein Kreis*, 1892; and Corbin: *The Elizabethan Hamlet*, 1895.
4. Elton: *William Shakespeare. His Family and Friends*, 1904 p. 223.

It is for two reasons desirable here to interpolate a short account of the mythological relations of the original Hamlet legend, first so as to observe the personal contribution to it made by Shakspeare, and secondly because knowledge of it serves to confirm and expand the psychological interpretation given above. Up to the present point in this essay an attempt has been made to drive the argument along a dry, logical path, and to show that all the explanations of the



mystery prior to Freud's end in blind alleys. So far as I can see, there is no escape possible from the conclusion that the cause of Hamlet's hesitancy lies in some unconscious source of repugnance to his task; the next step of the argument, however, in which is supplied a motive for this repugnance, is avowedly based on considerations that are not generally appreciated, though I have tried to minimise the difficulty by assimilating the argument to some commonly accepted facts. Now, there is another point of view from which this labour would have been superfluous, in that Freud's explanation would appear directly obvious. To any one familiar with the modern interpretation, based on psycho-analytic study, of myths and legends, that explanation of the Hamlet problem would immediately occur on the first reading through of the play. The reason why this strong statement can be made is that the story of Hamlet is merely an unusually elaborated form of a vast group of legends, the psychological significance of which is now, thanks to Freud and his co-workers, quite plain. It would absorb too much space to discuss in detail the historical relationship of the Hamlet legend to the other members of this group, and I shall here content myself with pointing out the psychological resemblances; Jiriczek[1] and Lessmann[2] have adduced much evidence to shew that the Norse and Irish variants of it are descended from the ancient Iranian legend of Kaikhosrav, and there is no doubt of the antiquity of the whole group, some members of which can be traced back for several thousand years.[3]

1. Jiriczek: Hamlet in Iran, Zeitschr. des Vereius für Volkskunde, 1900, Bd. X.
2. Lessmann: Die Kyrossage in Europa. Wissenschaftliche Beil. z. Jahresbericht d. städt. Realschule zu Charlottenburg, 1906.
3. In the exposition of this group of myths I am especially indebted to Otto Rank's excellent volume, *Der Mythos von der Geburt des Helden*, 1909, in which the original references may also be found.

The theme common to all members of the group is the success of a young hero in displacing a rival father. In its simplest form, the hero is persecuted by a tyrannical father who has been warned of his approaching eclipse, but after marvellously escaping from various dangers he avenges himself, often unwittingly, by slaying the father. The persecution mainly takes the form of attempts to destroy the hero's life just after his birth, by orders that he is to be drowned, exposed to cold and starvation, or otherwise done away with. A good instance of this simple form is the Oedipus legend, in which the underlying motive is betrayed by the hero subsequently marrying his mother; the same occurs in many Christian variants of this legend, for example, in the Judas Iscariot and St. Gregory one. The intimate relation of the hero to the mother is also shewn in certain types of the legend (for example, the Ferdun, Perseus and Telephos ones) by the fact that the mother and son are together exposed to the same dangers. In some types the hostility towards the father is the predominating theme, in others the affection for the mother, but as a rule both of these are more or less plainly to be traced.

The elaboration of the more complex variants of the myth is brought about chiefly by three factors, namely: an increasing degree of distortion engendered by greater psychological "repression," complication of the main theme by other allied ones, and expansion of the story by repetition due to the creator's decorative fancy. In giving a description of these three processes it is difficult sharply to separate them, but they will all be illustrated in the following examples.

The first disturbing factor, that of more pronounced "repression," manifests itself by the same mechanisms that Freud has described in connection with normal dreams,[1] psychoneurotic symptoms, etc. The most interesting of these mechanisms in myth formation is that of "decomposition" (*Auseinanderlegung*), which is the opposite to the "condensation" (*Verdichtung*) mechanism so characteristic of normal dreams. Whereas in the latter process attributes of several individuals are fused in the creation of one figure, much as in the production of a composite photograph, in the former process various attributes of a given person are disunited and several individuals are invented, each endowed with one group of the original attributes. In this way one person, of complex character, gets replaced by several, each of whom possess a different aspect of the character that in a simpler form of the myth was combined in one being; usually the different individuals closely resemble one another in other respects, for instance in age. A good example of this process is seen by the figure of the tyrannical father becoming split into two, a father and a tyrant. The resolution of the original figure is most often incomplete, so that the two resulting ones stand in a close relation to each other, being indeed as a rule members of the same family. The tyrant who seeks to destroy the hero is then most commonly the grandfather, as in the legends of Cyrus, Gilgam, Perseus, Telephos and others, or the grand-uncle, as in those of Romulus and Remus and their Greek predecessors, Amphion and Zethos; less often is he the uncle, as in the Hamlet legend. When the decomposition is more complete, the tyrant is not of the same family as the father, though he may be socially related, as in the case of Abraham whose father Therachs was the tyrant Nimrod's commander-in-chief; as a rule the tyrant is in this sub-group a stranger, as in the cases of Moses and Pharaoh, Feridun and Zohäk, Jesus and Herod, and others. In the last two instances, and in many others, not only are the mother and son, but also the father, persecuted by the tyrant, and we thus reach a still more complex variant, well represented by the Feridun legend, in which the son adores his father and avenges him by slaying their common enemy. The picture of the son as avenger instead of as slayer of the father therefore illustrates the highest degree of psychological "repression," in which the true meaning of the story is concealed by the identical mechanism that in

real life conceals "repressed" hostility and jealousy in so many families, namely, exaggerated solicitude, care and respect. The dutiful Laertes avenging his murdered father Polonius is probably also an instance of the same stage in the development of the myth. Suppressed hate towards a father would seem to be adequately concealed by being thus masked by devotion and desire to avenge, and Shakspeare's modification of the Hamlet legend is the only instance in which intense "repression" has produced still further distortion of the hero's attitude; in this legend, however, the matter is more complicated by the unusual prominence of the love for the mother over the hate for the father, and by the appearance of other factors such as the relationship of the tyrant to the father and to the mother.

1. See Abraham: *Traum und Mythos*, 1908.

Not only may the two above-mentioned attributes of the parent, fatherliness and tyranny, be split off so as to give rise to the creation of separate figures, but others also. For instance, the power and authority of the parent may be invested in the person of a king or other distinguished man, who may be contrasted with the lowly-born father.[1] In the present legend I think it probable that the figure of Polonius may be thus regarded as resulting from the "decomposition" of the parental archetype, and as representing a certain group of qualities which the young not infrequently find an irritating feature in their elders. The senile nonentity, concealed behind a show of fussy pomposity, who has developed a rare capacity to bore his audience with the repetition of sententious platitudes in which profound ignorance of life is but thinly disguised by a would-be worldly-wise air; the prying busybody whose meddling is, as usual, excused by his "well-meaning" intentions, constitutes a figure that is sympathetic only to those who submissively accept the world's estimate concerning the superiority of the merely decrepit.

1. This important theme, which is fully dealt with by Freud and Rank, I have not here discussed, for it does not enter into the present legend. Abraham (*Op. cit.*, S. 40) has interestingly pointed out the significance of it in the development of paranoiac delusions.

The second disturbing factor is that due to the interweaving of the main theme of jealousy and incest between parent and child with other allied ones of a similar kind. We noted above that in the simplest form of decomposition of the paternal attributes the tyrannical role is most often relegated to the grandfather. It is no mere chance that this is so, and it is not fully to be accounted for by incompleteness of the decomposition. There is a deeper reason why the grandfather is most often chosen to play the part of tyrant, and this will be readily perceived when we recollect the large number of legends in which he has previously interposed all manner of obstacles to the marriage of his daughter. He opposes the advances of the would-be suitor, sets in his way various apparently impossible tasks and conditions – usually these are miraculously carried out by the lover, – and even locks up his daughter in an inaccessible spot, as in the legends of Gilgamesh, Perseus, Romulus, Telephos and others. The motive is at bottom that he grudges to give up his daughter to another man, not wishing to part with her himself (Father-daughter complex). When his commands are disobeyed or circumvented, his love for his daughter turns to bitterness, and he pursues her and her offspring with insatiable hate. We are here once more reminded of events that may be observed in daily life by those who open their eyes to the facts. When the grandson in the myth avenges himself and his mother by slaying her tyrannical father, it is as though he clearly realised the motive of the persecution, for in truth he slays the man who endeavoured to possess and retain the mother's affection; thus in this sense we again come back to the father, and see that from the hero's point of view the distinction between the father and grandfather is not so radical as it at first sight appears. We perceive, therefore, that for two reasons the resolution of the original parent into a kind father and a tyrannical grandfather is not a very extensive one.

The foregoing considerations throw more light on the figure of Polonius in the present legend. In his attitude towards the relation between Ophelia and Hamlet are many of the traits that we have just mentioned to be characteristic of the Father-daughter complex, though by the mechanism of rationalisation they are here skilfully cloaked under the guise of worldly-wise advice. Hamlet's resentment towards him is thus doubly conditioned, in that first Polonius, by the mechanism of "decomposition," personates a group of obnoxious elderly attributes, and secondly presents the equally objectionable attitude of the dog-in-the-manger father who grudges to others what he possesses, but cannot enjoy, himself. In this way, therefore, Polonius represents the repellant characteristics of both the father and the grandfather of mythology, and we are not surprised to find that, just as Perseus accidentally slew his grandfather Acrisios, who had locked up his daughter Danae so as to preserve her virginity, so does Hamlet "accidentally" slay Polonius, by a deed that resolves the situation as correctly from the dramatic as from the mythological point of view. With truth has this act been called the turning point of the play, for from then on the tragedy relentlessly proceeds to its culmination in the doom of the hero and his adversary.

The characteristics that constitute the Father-daughter complex are found in a similar one, the Brother-sister complex. This also may be seen in the present play, where the attitude of Laertes towards his sister Ophelia is quite indistinguishable from that of their father Polonius. Further, Hamlet not only keenly resents Laertes' open

expression of his devoted affection for Ophelia – in the grave scene, – but at the end of the play kills him, as he had previously killed Polonius, in an accurate consummation of the mythological motive. That the Brother-sister complex was operative in the formation of the Hamlet legend is also evidenced by the incest between Claudius and the Queen, for from a religious point of view the two stood to each other in exactly the same relationship as do brother and sister. This conclusion may be further supported by the following – avowedly more tentative – considerations. The preceding remark about the two main traits in Polonius, those characteristic of a pompous father of a son and a grudging father of a daughter, gives room for the supposition that his family was in a sense a rough duplicate of the main family in the legend. This notion of duplication of the principal characters will be mentioned in more detail in the next paragraph, and the present line of thought will then perhaps become clearer. In the sense here taken Laertes would therefore represent a brother of Hamlet, and Ophelia a sister. This being so, we would seem to trace a still deeper ground for the original motives of both Hamlet's misogynous turning from Ophelia, and his jealous resentment of Laertes. As, however, this theme of the relation between siblings is of only secondary interest in the Hamlet legend, discussion of it will be reserved for other legends in which it is more prominent (e.g., those of Cyrus, Karna, etc.).

The third factor to be considered is the process technically known to mythologists as "doubling" of the principal characters. The chief motive for its occurrence seems to be the desire to exalt the importance of these, and especially to glorify the hero, by decoratively filling in the stage with lay figures of colourless copies whose neutral movements contrast with the vivid activities of the principals. This factor is sometimes hard to distinguish from the first one, for a given multiplication of figures may subserve at the same time the function of decomposition and that of doubling. In general it may be said that the former function is more often fulfilled by the creation of a new person who is a relative of the principal characters, the latter by the creation of a person who is not a relative; this rule however has many exceptions. In the present legend Claudius seems to subserve both functions, and it is interesting to note that in many legends it is not the father's figure who is doubled by the creation of a brother, but the grandfather's. This is so in some versions of the Perseus legend, and, as was mentioned above, in those of Romulus and Amphion; in all three of these the creation of the king's brother, as in the Hamlet legend, subserves the functions of both decomposition and doubling. Good instances of the simple doubling processes are seen in the case of the maid of Pharaoh's daughter in the Moses legend, or of many of the figures in the Cyrus one.[1] Perhaps the purest examples of doubling in the present play are the colourless copies of Hamlet presented by the figures of Horatio, Marcellus and Bernardo. Laertes and the younger Fortinbras, on the other hand, are examples of both doubling and decomposition of the main figure. The figure of Laertes is more complex than that of Fortinbras in that it is composed of three components instead of two; he evinces, namely, the influence of Brother-sister complex in a way that contrasts with the "repressed" form in which this is manifested in the central figures of the play. Hamlet's jealousy of Laertes' interference in connection with Ophelia is further to be compared with his resentment of the meddling of Guildenstern and Rosencrantz. These are therefore only copies of the Brother of mythology, and, like him, are killed by the hero; in them is further to be detected a play on the "Twin" motive so often found in mythology, but which need not be further developed here. Both Laertes and Fortinbras represent one "decomposed" aspect of the hero, namely that concerned with revenge for a murdered or injured father.

1. This is very clearly pointed out by Rank, Op.cit., S. 84, 85.

It is instructive to note that neither of them shew any sign of inhibition in the performance of this task, and that with neither is any reference made to his mother. In Hamlet, on the other hand, in whom "repressed" love for the mother is even more powerful than "repressed" hostility towards the father, inhibition appears; this is because the stronger complex is stimulated by the fact that the object of revenge owes his guilt to the desire to win the mother.

The important subject of the actual mode of origin of myths and legends, and the relation of them to infantile fantasies, will not here be considered,[1] as our interest in the topic is secondary to the main one of the play of Hamlet as given to us by Shakspeare. Enough perhaps has been said of the comparative mythology of the Hamlet legend to shew that in it are to be found ample indications of the working of all forms of incestuous fantasy. We may summarise the foregoing considerations of this part of the subject by saying that the main theme of this story is a highly elaborated and distorted account of a boy's love for his mother and consequent jealousy of and hostility towards his father; the allied one in which the sister and brother respectively play the same part as the mother and father in the main theme is also told, though with secondary interest.

Last of all in this connection may be mentioned on account of its general psychological interest a matter which has provoked much discussion, namely Hamlet's so-called "simulation of madness." [2] The traits in Hamlet's behaviour thus designated are brought to expression by Shakspeare in such a refined and subtle way as to be not very conspicuous unless one studies them in the original saga. In the play Hamlet's feigning mainly takes the form of fine irony, and serves the purpose of enabling him to express contempt and hostility in an indirect and disguised form (indirekte Darstellung). His conversations with Polonius beautifully illustrate the mechanism. The irony in the play is

a transmutation of the still more concealed mode of expression adopted in the saga, where the hero's audience commonly fails to apprehend his meaning. Of this, Saxo Grammaticus writes,[3] "He was loth to be thought prone to lying about any matter, and wished to be held a stranger to falsehood; and accordingly he mingled craft and candour in such wise that, though his words did not lack truth, yet there was nothing to betoken the truth and betray how far his keenness went." Here Hamlet plainly adopts his curious behaviour in order to further his scheme of revenge, to which, as we shall presently note, he had in the saga whole-heartedly devoted himself.

1. Those interested in this subject are referred to the writings of Freud, Abraham, Rank and Riklin.
2. My attention was kindly called to this point by a personal communication from Professor Freud.
3. Quoted after Loening: *Op. cit.*, S. 249.

The actual mode of operation of his simulation here is very instructive to observe, for it gives us the clue to a deeper psychological interpretation of the process. His conduct in this respect has three characteristics, first the obscure and disguised manner of speech just referred to, secondly a demeanour of indolent inertia and purposelessness, and thirdly conduct of childish and at times almost imbecillic foolishness (*Dummstellen*); the third of these is well exemplified by the way he rides into the palace seated backwards on a donkey. His motive in so acting was, by playing the part of a harmless fool, to deceive the king and court as to his projects of revenge, and unobserved to get to know their plans and intentions; in this he admirably succeeded. It has been maintained that even in the play this motive of spying on the king and disarming his suspicions was at work, but even if this was the case, and there are grave reasons for doubting it,[1] it is certainly more evident in the saga. Now, in observing the kind of foolishness simulated by Hamlet in the saga, we cannot help being impressed by the childish characteristics it throughout manifests, and Freud points out how accurately it resembles a certain type of demeanour adopted at times by some children. The motive with these children is further a like one, namely to simulate innocence and an exaggerated childishness, even foolishness, in order to delude their elders into regarding them as being "too young to understand" and even into altogether ignoring their presence. The reason for the artifice with such children most frequently is that by this means they may view and overhear various private things which they are not supposed to. It need hardly be said that the curiosity thus indulged in is in most cases concerned with matters of a directly sexual nature; even marital embraces are in this way investigated by quite young children far more frequently than is generally supposed. The subject is one that would bear much exposition, but it would be too far from the main theme of this essay to render justifiable its inclusion here.

It is highly instructive now to note the respects in which Shakspeare's plot deviates from that of the original saga; we are, of course, not here concerned with the poetic and literary representation, which not merely revived an old story, but created an entirely new work of genius. The changes are mainly two[2] in number.

1. See on the point Loening: *Loc. cit.*, and S. 387.
2. Lesser points, important as they are, cannot here be followed out. Such is for instance the way Shakspeare accepts Belleforest's alteration of the original saga in making the Queen commit incest during the life of her first husband. The significance of this will be obvious to those who have followed the argument above presented.

The first is as follows: in the saga Claudius (or Fengo, as he is here called) had murdered his brother in public, so that the deed was generally known, and further had with lies and false witnesses sought to justify it in that he pretended it was done to save the Queen from the threats of her husband.[1] This view he successfully imposed on the nation so that, as Belleforest[2] has it, "his sin found excuse among the people and was considered justice by the nobility – so that instead of prosecuting him as one guilty of parricide[3] and incest, all of the courtiers applauded him and flattered him on his good fortune." When Shakspeare altered this to a secret murder known only to Hamlet it would seem as though it was done, consciously or unconsciously, to minimise the external difficulties of Hamlet's task, for it is obviously harder to rouse a nation to condemn a crime that has been openly explained and universally forgiven than one which has been guiltily concealed. If Shakspeare had retained the original plot in this respect there would have been more excuse for the Klein-Werder hypothesis, though it is to be observed that even in the saga Hamlet unhesitatingly executed his task, herculean as it was. Shakspeare's rendering makes still more conspicuous Hamlet's recalcitrancy, in that it disposes of the only justifiable plea for non-action.

1. Those who are acquainted with Freud's work will have no difficulty in discerning the sadistic origin of this pretext. (See *Sammlung kleiner Schriften*, Zweite Folge, 1909, S. 169.) The interpretation of an overheard coitus as an act of violence offered to the mother is frequently an aggravating cause of hostility towards the father.
2. Quoted after Loening, *Op. cit.*, S. 248.

3. This should of course be fratricide, though the word parricide was occasionally used in old French to denote a murder of any elder relative. It is conceivable that the mistake is a "Verschreiben," unconsciously motivated in Freud's sense. (See *Psychopathologie des Alltagslebens*, 1907, Cap. VI.)

The second and all-important respect in which Shakspeare changed the story, and thus revolutionised the tragedy, is the vacillation and hesitancy he introduced into Hamlet's attitude towards his task, with the consequent paralysis of his action. In all the previous versions Hamlet was throughout a man of rapid decision and action, not – as with Shakspeare's version – in everything except in the task of vengeance. He had, as Shakspeare's Hamlet felt he should have, swept to his revenge unimpeded by any doubts or scruples, and had never flinched from the straightforward path of duty. With him duty and natural inclination went hand in hand; from his heart he wanted to do that which he believed he ought to do, and was thus harmoniously impelled by both the summons of his conscience and the cry of his blood. There was none of the deep-reaching conflict that was so disastrous to Shakspeare's Hamlet. It is as though Shakspeare had read the previous story and realised that had he been placed in a similar situation he would not have found the path of action so obvious as was supposed, but on the contrary would have been torn in a conflict which was all the more intense for the fact that he could not explain its nature. In this transformation Shakspeare exactly reversed the plot of the tragedy, for, whereas in the saga this consisted in the overcoming external difficulties and dangers by a single-hearted hero, in the play these are removed and the plot lies in the fateful unrolling of the consequences that result from an internal conflict in the hero's soul. From the struggles of the hero issue dangers which at first did not exist, but which, as the effect of his untoward essays, loom increasingly portentous until at the end they close and involve him in final destruction. More than this, every action he so reluctantly engages in for the fulfilment of his obvious task seems half-wittingly to be disposed in such a way as to provoke destiny, in that, by arousing suspicion and hostility in his enemy, it defeats its own object and helps to encompass his own ruin. The conflict in his soul is to him insoluble, and the only steps he can make are those that inexorably draw him nearer and nearer to his doom. In him, as in every victim of a powerful unconscious conflict, the Will to Death is fundamentally stronger than the Will to Life, and his struggle is at heart one long despairing fight against suicide, the least intolerable solution of the problem. Being unable to free himself from the ascendancy of his past he can travel – to Death. In thus vividly exhibiting the desperate but unavailing struggle of a strong man against Fate, Shakspeare achieved the very essence of the Greek conception of tragedy.

There is therefore reason to believe that the new life which Shakspeare poured into the old tragedy was the outcome of inspirations that took their origin in the deepest and most hidden parts of his mind. He responded to the peculiar appeal of the story by projecting into it his profoundest thoughts in a way that has ever since wrung wonder from all who have heard or read the tragedy. It is only fitting that the greatest work of the world-poet should have been concerned with the deepest problem and the intensest conflict that has occupied the mind of man since the beginning of time, the revolt of youth and of the impulse to love against the restraints imposed by the jealous eld.



## HAMLET (3)

Les principes analytiques sont tout de même tels que, pour arriver au but, il ne faut pas se bousculer. Peut-être certains d'entre vous croient-ils...

je pense qu'il n'y en a pas beaucoup de cette sorte ...que nous sommes loin de la clinique.

Ce n'est pas vrai du tout !

Nous y sommes en plein parce que ce dont il s'agit étant de situer le sens du désir, du désir humain, ce mode de repérage auquel nous procédons...

sur ce qui est, au reste, depuis le début, un des grands thèmes de la pensée analytique ...est quelque chose qui ne saurait d'aucune façon nous détourner de ce qui est de nous requis comme le plus urgent.

Il a été dit beaucoup de choses sur HAMLET, et j'y ai fait allusion la dernière fois. J'ai essayé de montrer l'épaisseur de l'accumulation des commentaires sur HAMLET.

Il m'est arrivé, dans l'intervalle, un document après lequel je gémissais dans mon désir de *perfectionnisme*, à savoir le *HAMLET and ŒDIPUS* d'Ernest JONES.<sup>66</sup> Je l'ai lu pour m'apercevoir qu'en somme, JONES avait tenu son bouquin au courant de ce qui s'est passé depuis 1909. Et ce n'est plus à LÉNING<sup>67</sup> qu'il fait allusion comme référence recommandable, mais à Dover WILSON<sup>68</sup> qui a écrit beaucoup sur HAMLET et qui a fort bien écrit.

---

66 Ernest Jones : *Hamlet et Œdipe* (1949), Gallimard 1967.

67 Richard Lœning, *Die Hamlet Trägödie Shakespeares* (1893).

68 John Dover Wilson : "What Happens in Hamlet", Cambridge 1935. "Vous avez dit Hamlet ?", Aubier Montaigne 1992.

Dans l'intervalle, comme j'avais lu moi-même une partie de l'œuvre de Dover WILSON, je crois que je vous en ai donné à peu près la substance.

C'est plutôt un certain recul qu'il s'agirait de prendre maintenant par rapport à tout cela, à la spéculation de JONES qui, je dois le dire, est fort pénétrante et - on peut dire - *dans l'ensemble*, d'un autre style que tout ce qui, dans la famille analytique, a pu être écrit, ajouté sur le sujet.

Il fait des remarques très justes que je me trouve simplement reprendre en l'occasion.

Il fait en particulier cette remarque de simple bon sens qu'HAMLET n'est pas un personnage réel et que, tout de même, nous poser les questions les plus profondes concernant le caractère d'HAMLET, c'est peut-être quelque chose qui mérite qu'on s'y arrête un peu plus sérieusement qu'on ne le fait d'habitude.

Comme toujours, quand nous sommes dans un domaine qui concerne :

- d'une part notre exploration,
- et aussi d'autre part un objet,

il y a une double voie à suivre.

Notre voie nous engage dans une certaine spéculation fondée sur l'idée que nous nous faisons de l'objet.

Il est bien évident qu'il y a des choses, je dirais, à débayer au tout premier plan.

En particulier, par exemple, que ce à quoi nous avons affaire dans les œuvres d'art...

et spécialement dans les œuvres dramatiques

...ce sont *des caractères*, au sens où on l'entend en français.

Des caractères, c'est-à-dire quelque chose dont nous supposons que l'auteur, lui, en possède toute *l'épaisseur*, qu'il a fait un bonhomme, un caractère et il serait censé nous émouvoir par la transmission des caractères de ce caractère.

Et par cette seule signalisation, nous serions déjà introduits à une espèce de réalité supposée qui serait au-delà de ce qu'il nous est donné dans l'œuvre d'art.

Je dirai qu'HAMLET a déjà cette propriété très importante de nous faire sentir à quel point, cette vue pourtant commune que nous appliquons à tout propos spontanément quand il s'agit d'une œuvre d'art, est tout de même tout au moins sinon à réfuter, du moins à suspendre.

Car en fait, dans tout art il y a deux points sur lesquels nous pouvons nous accrocher solidement de la main, comme à des repères absolument certains, c'est qu'il ne suffit pas de dire comme je l'ai dit, qu'HAMLET est une espèce de miroir où chacun s'est vu à sa façon, lecteur ou spectateur.

Mais laissons les spectateurs qui sont insondables...

En tout cas la diversité des interprétations critiques qui en ont été données suggère qu'il y a quelque mystère, car la somme de ce qui a été avancé, affirmé à propos d'HAMLET, est à proprement parler inconciliable, contradictoire, je pense déjà vous l'avoir suffisamment montré la dernière fois.

J'ai articulé que la diversité des interprétations était strictement de l'ordre du *contraire au contraire*.

J'ai aussi un peu indiqué ce que pouvait être HAMLET pour les acteurs, c'est un domaine sur lequel nous aurons peut-être à revenir tout à l'heure, qui est très significatif.

J'ai dit que c'était le rôle par excellence et qu'en même temps, on disait « *l'HAMLET d'un tel, d'un tel, d'un tel...* ».

C'est-à-dire qu'autant il y a d'acteurs d'une certaine puissance personnelle, autant il y a d'HAMLET.

Mais cela va plus loin.



Certains ont été jusqu'à soutenir...

en particulier ROBERTSON au niveau du troisième centenaire, supportés un peu sans doute par une espèce de *rush*, qu'il y a eu à ce moment-là sur les thèmes shakespeariens, l'exaltation passionnelle avec laquelle tout le monde littéraire anglais a fait revivre ce thème

...certains ont fait entendre une voix qui s'opposait pour dire que : strictement, HAMLET c'était le vide, cela ne tenait pas debout, qu'il n'y a pas de clef d'HAMLET, que SHAKESPEARE avait fait comme il avait pu pour rapetasser un thème dont l'exploration philologique, qui est allée assez loin, montre...

on savait qu'il y avait déjà un HAMLET qu'on attribue à KYD, qui aurait été joué une douzaine d'années avant cet automne de 1601 où nous avons à peu près la certitude que pour la première fois apparut cet HAMLET

...on a pu aller jusqu'à dire...

et je dirai que c'est là-dessus que se termine le premier chapitre du livre de JONES

...il a été proprement articulé jusque par GRILLPARZER, qui est un dramaturge autrichien auquel FREUD fait à l'occasion une référence très importante et qui dit que ce qui était la raison même d'HAMLET c'était son impénétrabilité, ce qui est tout de même assez curieux comme opinion !

Que cela ait pu être avancé...

on ne peut pas dire que ce ne soit pas une opinion strictement anti-aristotélicienne, pour autant que le caractère **ὅμοιος** [omoïos] [**ὅμοιος, α, ον** +datif : semblable à...] du héros par rapport à nous est ce qu'on met au premier plan pour expliquer, sur la base même de l'explication aristotélicienne, *l'effet de la comédie et de la tragédie*.

Que tout ceci ait pu être avancé au sujet d'HAMLET est quelque chose qui a bien son prix.

Il faut dire qu'il y a là-dessus toute une gamme d'opinions qui ne s'équivalent pas, qui présentent toute une série de nuances concernant ce qu'on peut en dire, et que ce n'est pas la même chose de dire qu'HAMLET est une pièce ratée.

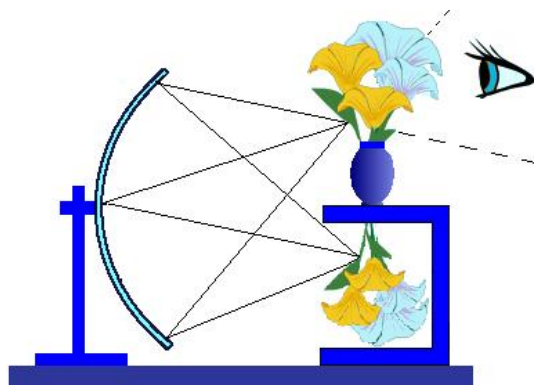
Dites-vous bien que quelqu'un qui n'est rien de moins que T.S. ELIOT...

qui pour un certain milieu est plus ou moins le plus grand poète anglais moderne  
...pense lui aussi - et il l'a dit - que SHAKESPEARE n'a pas été à la hauteur de son héros.  
Je veux dire que si HAMLET est quelqu'un qui est inégal à sa tâche, SHAKESPEARE a été aussi inégal à l'articulation du rôle d'HAMLET.

Ce sont là des opinions qu'on peut dire tout de même problématiques, je vous les énumère pour vous mener vers ce dont il s'agit. C'est l'opinion la plus nuancée qui est, je crois, ici la plus juste : c'est, dans le rapport d'HAMLET à celui qui l'appréhende...

soit comme lecteur, soit comme spectateur  
*...quelque chose qui est de l'ordre d'une illusion.*

C'est autre chose que de dire qu'HAMLET c'est simplement « *le vide* ». Une illusion, ce n'est pas *le vide*. Pour pouvoir produire sur la scène un effet fantomatique de l'ordre de ce que représenterait, si vous voulez, mon petit miroir concave avec l'image réelle qui surgit et qui ne peut se voir que d'un certain angle et d'un certain point, il faut toute une machinerie.



Qu'HAMLET soit une *illusion*, l'organisation de *l'illusion*, voilà quelque chose qui n'est pas le même ordre d'*illusion* que si tout le monde rêve à propos du vide. Il est tout de même important de faire cette distinction.

Ce qu'il y a de sûr en tout cas, c'est que tout confirme qu'il y a quelque chose de cet ordre. Cela donne, c'est le premier point, la poignée à laquelle nous pouvons solidement nous accrocher.

Par exemple quelqu'un qui est TRENCH <sup>69</sup> qui est cité par JONES - on verra dans quels termes - écrit quelque chose comme ceci :

*« Nous trouvons la plus grande difficulté, avec l'aide même de SHAKESPEARE, à comprendre HAMLET. Même SHAKESPEARE peut-être trouvait-il difficile de le comprendre HAMLET lui-même... »*

on voit que ce passage est amusant, le glissement de la plume ou de la pensée va vers ceci :

*...HAMLET lui-même se trouvait, c'est possible, dans l'impossibilité de se comprendre lui-même. »*

Et : *« Plus capable que les autres hommes de lire dans le cœur et les motifs des autres... »*

Cette fin de phrase ne se rapporte ni à nous-mêmes, ni à SHAKESPEARE, mais à HAMLET, vous savez qu'HAMLET tout le temps, se livre à ce jeu de démontage avec ses interlocuteurs, avec ceux qui viennent l'interroger, lui tendre des pièges.

Et : *« ...il est tout à fait incapable de lire ses propres motifs. »*

Voilà ce qui est dit.

Je vous signale que tout de suite après, JONES qui a justement commencé par faire toutes les réserves en disant qu'il ne faut pas nous laisser entraîner à parler d'HAMLET comme d'un personnage *réel*, c'est ailleurs qu'il faut chercher l'articulation, et que c'est au-delà nous devons trouver... C'est la position traditionnelle en matière d'interprétation psychanalytique mais qui, je crois, contient quelque erreur, quelque fallace, sur laquelle je veux d'abord attirer votre attention.

---

<sup>69</sup> Wilbraham Fitzjohn Trench : [Shakespeare's Hamlet: A new commentary](#) (1913) p.119. Cf. Jones: Hamlet et Edipe, op. cit. p.50. : « Il nous est difficile, malgré l'aide de Shakespeare, de comprendre Hamlet; il est probable que le poète lui-même avait du mal à le comprendre : c'est qu'Hamlet se trouvait dans l'impossibilité de se comprendre soi-même. Plus doué que la plupart des hommes pour déchiffrer les mobiles de son prochain, il est incapable de lire dans son propre cœur. »

JONES fait cette remarque et à la suite de cette citation, il ne manque pas de glisser lui-même dans quelque chose qui s'exprime à peu près ainsi :

« *Je ne connais pas de jugement plus authentique que celui-ci dans toute la littérature sur le problème.* »

À un autre endroit, le même JONES nous dira qu'en somme :

« *...le poète, le héros, et l'audience, sont profondément émus par des sentiments qui les touchent à leur insu.* »

Il y a là donc quelque chose qui nous fait toucher du doigt la stricte équivalence de certains termes de cette question, à savoir le poète et le héros, avec quelque chose...

il suffit de s'arrêter  
un instant pour s'en apercevoir  
...c'est qu'ils ne sont vraiment là que par *leur discours*.

S'il s'agit de quelque chose qui est la communication de ce qui est dans l'inconscient de ceux qui sont avancés là comme étant les premiers termes, à savoir le poète et le héros, on ne peut pas dire que cette communication de l'inconscient, en tout cas puisse se concevoir, n'est présentifiée par rien d'autre que par l'articulation du discours dramatique.

Ne parlons pas *du héros qui à vrai dire...*  
si vous me suivez dans le chemin  
où j'essaye de vous induire  
*...n'est strictement identique qu'à des mots*.

Surtout si nous commençons de prendre le sentiment que ce qui fait la plus haute valeur dramatique, dans l'occasion, de ce héros, c'est « *un mode* ».

C'est bien là la seconde poignée à laquelle je vous demande de vous accrocher, c'est du même ordre que ce côté qui se dérobe de tout ce que nous pouvons dire de sa consistance.

En d'autres termes, *Hamlet* ici devient l'*œuvre exemplaire*.

Que « *le mode* » sur lequel une œuvre nous touche...  
nous touche précisément de la façon  
la plus profonde, c'est-à-dire  
sur le plan de l'inconscient  
...est quelque chose qui tient à cet arrangement,  
à une composition de l'œuvre, qui sans aucun doute,  
fait que nous sommes intéressés très précisément  
au niveau de l'inconscient, mais que cela n'est pas  
en raison de la présence de quelque chose qui *réellement*  
supporte en face de nous un inconscient.

Je veux dire que nous n'avons affaire, ni...  
contrairement à ce qu'on croit  
...à l'inconscient du poète, même s'il témoigne de sa  
présence :

- par quelques *traces non concertées* dans son œuvre,
- par des éléments de *lapses*,
- par des éléments *symboliques* de lui-même inaperçus,

...ce n'est pas cela qui nous intéresse de *façon majeure*.

On peut en trouver dans HAMLET quelques traces,  
c'est à cela que s'est employée, au dernier terme,  
Ella SHARPE comme je vous l'ai dit la dernière fois.  
C'est à savoir qu'elle va chercher à écheniller,  
de ci de là, ce qui dans le caractère d'HAMLET  
peut faire apercevoir je ne sais quel accrochage,  
quelle fixation de la métaphore autour de thèmes  
féminins, ou de thèmes oraux. Je vous assure qu'au  
regard du problème que pose HAMLET, c'est vraiment là  
quelque chose qui paraît secondaire, presque puéril,  
sans perdre naturellement tout intérêt.

Dans beaucoup d'œuvres, en allant ainsi chercher  
sous cet angle quelques traces, quelque chose qui  
peut vous renseigner sur un auteur, vous faites œuvre  
d'investigation biographique sur l'auteur,  
vous n'analysez pas la portée de l'œuvre comme telle.

Et la portée de premier plan que prend pour nous  
HAMLET est celle qui lui donne la valeur de structure  
équivalente à celle d'Édipe.  
Quelque chose qui peut nous permettre de nous  
intéresser au plus profond de la trame.

Ce qui pour nous permet de structurer certains problèmes, c'est évidemment autre chose que tel ou tel aveu fugace, c'est bien évidemment l'ensemble, l'articulation de la tragédie en elle-même qui est ce qui nous intéresse, c'est cela que je suis en train d'accentuer.

Cela vaut par son organisation, par ce que cela instaure de plans superposés à l'intérieur de quoi peut trouver place la dimension propre de la subjectivité humaine, et ce qui fait que...

si vous voulez, dans *cette machinerie*, ou encore dans *ces portants*, pour métaphoriser ce que je veux vous dire, dans la nécessité d'un certain nombre de plans superposés

...la profondeur d'une pièce, d'une salle, d'une scène, la profondeur est donnée, à l'intérieur de quoi peut se poser de la façon la plus ample le problème pour nous de l'articulation du désir.

Donc...

je me fais bien comprendre

...je dis que si *Hamlet*...

c'est là le point essentiel

...a une portée pour nous privilégiée, je veux dire si *Hamlet* est bien le plus grand drame, ou l'un des plus grands drames de la tragédie moderne...

en mettant *Faust* de l'autre côté

...ce n'est pas simplement parce qu'il y a SHAKESPEARE...

si génial que nous le supposions

...et tel tournant de sa vie.

Car bien évidemment aussi, nous pouvons dire qu'HAMLET est un point où il s'est passé quelque chose dans la vie de SHAKESPEARE. Ceci se résume peut-être à cela, tout ce que nous pouvons en dire, car ce quelque chose qui s'est passé, nous le savons, c'est la mort de son père, et nous contenter de cela nous fait nous contenter de peu de choses.

Et nous supposons aussi qu'autour de cet événement il y a dû y avoir d'autres choses dans sa vie, car le virage, l'orientation, le tournant de sa production est véritablement manifeste.

Avant il n'y a rien que cette suite de comédies ou ces drames historiques qui sont vraiment deux genres qu'il a poussés, l'un et l'autre, à leur dernier degré de beauté, de perfection, d'aisance. Jusque là c'est presque un auteur avec deux grandes spécialités sur lesquelles il joue avec une *maestria*, un *brio*, un bonheur qui nous le met de l'ordre des auteurs à succès.

À partir d'*Hamlet* le ciel change, et nous touchons à ces choses au-delà de toute limite, qui n'ont plus rien à faire avec aucune espèce de canon, qui ne sont plus du même ordre.

Après *Hamlet*, c'est le *King Lear* et bien d'autres choses encore pour aboutir à la *Tempest*. Nous sentons là tout autre chose, un drame humain qui se développe, d'un tout autre registre. C'est en fin de compte le SHAKESPEARE joyau de l'histoire humaine et du drame humain, qui ouvre une nouvelle dimension sur l'homme.

Donc il s'est bien passé *quelque chose* à ce moment-là. Mais est-ce qu'il suffit que nous en soyons certains pour penser que ce soit cela ? Bien sûr, d'une certaine façon.

Mais observons tout de même que si *Hamlet* est la pièce qui se présente le plus comme une énigme, il n'est que trop évident que toute pièce qui fait problème n'est pas pour autant une bonne pièce. Une pièce fort mauvaise peut l'être aussi. Et dans une mauvaise pièce, il y a probablement à l'occasion, un inconscient tout aussi présent, et encore plus présent qu'il peut y en avoir dans une bonne.

Si nous sommes émus par une pièce de théâtre, ce n'est pas en raison de ce qu'elle représente d'efforts difficiles, de ce qu'à son insu un auteur y laisse passer, c'est en raison, je le répète, des dimensions du développement qu'elle offre à la place à prendre, pour nous, à ce qu'à proprement parler recèle en nous notre propre rapport avec notre propre désir.

Et ceci nous est offert d'une façon si éminente dans une pièce qui, par certains côtés, réalise au maximum ces nécessités de dimension, cet ordre et cette superposition de plans qui donnent sa place à ce qui doit là, en nous, venir retentir.

Cela n'est pas parce que SHAKESPEARE est à ce moment là pris dans un drame personnel.

Si l'on pousse les choses à leurs dernières limites, ce drame personnel on croit le *saisir* et il se *dérobe*.

On a été jusqu'à dire que c'était le drame qui était dans les *Sonnets*, les rapports avec son protecteur et sa maîtresse...

vous savez qu'il s'est trouvé à la fois  
doublement trompé, du côté de son ami  
et du côté de sa maîtresse.

On est allé jusqu'à dire...

encore que le drame de ce moment-là se soit très probablement passé à une autre période plus tempérée de la vie de SHAKESPEARE, on n'a aucune certitude sur cette histoire, on n'a que le témoignage des *Sonnets* qui lui-même est singulièrement élaboré.

Je crois qu'il s'agit d'une autre cause que celle là. Ce n'est pas la présence, le point derrière HAMLET de tout ce que nous pouvons, à l'occasion, rêver qui est en cause, c'est *la composition*.

Sans doute, cette composition, l'auteur est-il parvenu à la pousser à ce haut degré de perfection, qui fait d'HAMLET quelque chose qui se distingue de tous les pré-HAMLET que nous avons pu, avec notre philologie, découvrir par une articulation tellement singulière, tellement exceptionnelle que c'est là justement ce qui doit faire *l'objet de notre réflexion*.

Si SHAKESPEARE a été capable de le faire jusqu'à ce degré, c'est probablement en raison d'un *approfondissement* qui est tout autant l'*approfondissement* du métier d'auteur, que l'*approfondissement* de l'expérience vécue d'un homme qui assurément a vécu et dont toute la vie a été heureuse, dont tout nous indique que sa vie a été traversée par *toutes les sollicitations et toutes les passions*.



Qu'il y ait le drame de SHAKESPEARE derrière HAMLET, c'est secondaire au regard de ce qui compose *la structure*, c'est cette structure qui répond de l'effet d'*Hamlet*.

Et ceci d'autant plus qu'HAMLET lui-même...

comme s'expriment métaphoriquement les auteurs ...après tout, est un personnage dont ce n'est pas simplement en raison de notre ignorance que nous ne connaissons pas les profondeurs.

Effectivement c'est un personnage qui est composé de quelque chose qui est *la place vide pour situer*...

car c'est là l'important  
*...notre ignorance*.

Une *ignorance située* est autre chose que quelque chose de purement négatif. Cette *ignorance située* après tout, n'est justement rien d'autre que *cette présentification de l'inconscient*. Elle donne à HAMLET sa portée et sa force.

Je pense avoir réussi à vous communiquer avec le plus de nuances, sans rien écarter, sans nier la dimension proprement psychologique qui est intéressée dans une pièce comme celle-là, qui est une question de ce qu'on appelle « *la psychanalyse appliquée* ».

Alors que c'est bien tout le contraire, au niveau où nous sommes, c'est bien de psychanalyse théorique qu'il s'agit, et au regard de la question théorique que pose l'adéquation de notre analyse à une *œuvre d'art*, toute espèce de question clinique est une question de psychanalyse appliquée.

Il y a des personnes qui m'écoutent et qui auront sans doute besoin que j'en dise quand même un petit peu plus dans un certain sens :  
qu'elles me posent des questions !

Si HAMLET est vraiment ce que je vous dis, à savoir *une composition*, une structure telle que là, le désir puisse trouver sa place suffisamment correctement, rigoureusement posée pour que tous les désirs ou, plus exactement, tous les problèmes de rapport du sujet au désir puissent s'y projeter, il suffirait en quelque sorte de le lire.

Je fais donc allusion aux gens qui pourraient me poser la question de la fonction de l'acteur.

Où est la fonction du théâtre, de « *la représentation* » ?

Il est clair que ce n'est pas du tout la même chose de lire HAMLET et de le voir *représenté*.

Je ne pense pas non plus que ceci, pour vous, puisse faire longtemps problème et que, dans la perspective qui est celle que j'essaye de développer devant vous concernant en somme la fonction de l'inconscient...

la fonction de l'inconscient que  
j'ai défini comme discours de l'Autre  
...on ne peut pas mieux l'illustrer que dans  
la perspective que nous donne une expérience  
comme celle du rapport de l'audience à HAMLET.

Il est clair que là *l'inconscient se présente* sous la forme du discours de l'Autre qui est un discours parfaitement composé. Le héros n'est là présent que par ce discours, de même que le poète, mort depuis longtemps, en fin de compte, c'est son discours qu'il nous lègue. Mais bien sûr, cette dimension qu'ajoute *la représentation*...

à savoir les acteurs qui vont *jouer* cet HAMLET  
...c'est strictement analogue de ce par quoi nous-mêmes sommes intéressés dans notre propre inconscient.

Et si je vous dis que ce qui constitue notre rapport à l'inconscient, c'est ceci par quoi notre *imaginaire*, je veux dire notre rapport avec notre propre corps...

j'ignore paraît-il l'existence du corps, j'ai une théorie de l'analyse incorporelle, c'est ce qu'on découvre, du moins, à entendre le rayonnement de ce que j'articule ici, à une certaine distance !  
...le « *signifiant* » pour dire le mot, c'est nous qui en fournissons le matériel...

c'est cela même que j'enseigne et  
que je passe mon temps à vous dire  
...*c'est avec nos propres membres*...

*l'imaginaire* c'est cela  
...*que nous faisons l'alphabet de ce discours qui est inconscient* et, bien entendu, chacun de nous dans des rapports divers, car nous ne nous servons pas des mêmes éléments pour être pris dans l'inconscient.

Et c'est « *l'analogue* », « *l'acteur* » qui prête ses membres, sa présence, non pas simplement comme une *marionnette*, mais avec son inconscient bel et bien réel, à savoir le rapport de ses membres avec une certaine histoire qui est la sienne.

Chacun sait que s'il y a de *bons* et de *mauvais* acteurs, c'est dans la mesure, je crois, où l'inconscient d'un acteur est plus ou moins compatible avec ce prêt de sa marionnette.

Ou il s'y prête ou ne s'y prête pas, c'est ce qui fait qu'un acteur a plus ou moins de talent, de génie, voire qu'il est plus ou moins compatible avec certains rôles, pourquoi pas !

Même ceux qui ont *la gamme* la plus étendue, après tout, peuvent jouer certains rôles mieux que d'autres.

En d'autres termes, bien sûr, l'acteur est là.

C'est dans la mesure de la convenance de quelque chose qui en effet peut bien avoir le rapport le plus étroit avec son inconscient, avec ce qu'il a à nous représenter, qu'il donne à cela une pointe qui ajoute incontestablement quelque chose, mais qui est loin de constituer l'essentiel de ce qui est communiqué, la représentation du drame.

Ceci nous ouvrirait, je crois, la porte assez loin vers la psychologie de l'acteur. Bien entendu il y a des lois de compatibilité générale, le rapport de l'acteur avec la possibilité de l'exhibition est quelque chose qui pose un problème de psychologie particulière à l'acteur, le problème qui a pu être abordé du rapport entre certaines textures psychologiques et le théâtre.

Quelqu'un a écrit il y a quelques années un article qui donnait de l'espoir sur ce qu'il appelait *L'hystérie et le théâtre*. Je l'ai revu récemment. Nous aurons peut-être l'occasion d'en parler avec intérêt, sinon sans doute avec un certain acquiescement.

Cette parenthèse fermée, reprenons le fil de notre propos.

Quelle est donc cette *structure* autour de quoi se compose la mise en place qui est essentielle dans ce que je cherche à vous faire comprendre de *l'effet d'Hamlet* ? Cette mise en place de l'intérieur, à l'intérieur de quoi le désir peut et doit prendre sa place.

Au premier aspect, nous allons voir que ce qui est donné communément dans le registre analytique comme articulation, compréhension de ce qu'est HAMLET, est quelque chose qui a l'air d'aller dans ce sens.

Est-ce que c'est pour rejoindre des thématiques tout à fait *classiques*, voire *banales*, que je vous ai fait toutes ces remarques introductives ? Vous allez voir qu'il n'en est rien.

Néanmoins commençons d'aborder les choses par ce qui nous est d'habitude présenté. Et ne croyez pas que ce soit si simple, ni si univoque, une certaine *rectitude* est tout ce qu'il y a de plus difficile à maintenir pour les auteurs eux-mêmes dans le développement de leur pensée, car tout le temps il y a une sorte de fuite, d'oscillation, dont vous allez voir quelques exemples autour de ce que je vais vous énoncer.

Dans une première approximation qui est celle à laquelle tout le monde est accordé, HAMLET est celui qui « *ne sait pas ce qu'il veut* », celui qui amèrement s'arrête au moment où il voit partir les troupes du jeune FORTINBRAS qui passent à un moment à l'horizon de la scène, et qui est tout d'un coup heurté par le fait que voilà des gens qui vont faire une grande action pour trois fois rien, pour un petit bout de Pologne, et qui vont tout sacrifier, leur vie, alors que lui est là qui ne fait rien, alors qu'il a tout pour le faire :

« *la cause, la volonté, la force et les moyens.* »

Comme il le dit lui-même :

« *J'en reste toujours à dire, c'est la chose qui reste à faire.* »<sup>70</sup>

---

70 I do not know why yet I live to say 'This thing's to do,' Sith I have cause, and will, and strength, and means 'To do it. (IV,4)

Voilà le problème qui se pose à chacun :  
Pourquoi HAMLET n'agit-il pas ?

Pourquoi ce « *will* », ce désir, cette volonté,  
est quelque chose qui en lui, paraît suspendu,  
qui si vous voulez rejoint ce que Sir James PAGET  
a écrit de l'hystérique :

« *Les uns disent qu'il ne le veut pas.  
Lui dit qu'il ne peut pas.  
Ce dont il s'agit c'est qu'il ne peut pas vouloir.* »<sup>71</sup>

Que nous dit là-dessus la tradition analytique ?  
La tradition analytique dit que tout repose en cette  
occasion sur le désir pour la mère, que ce désir est  
refoulé, que c'est cela qui est la cause,  
que le héros ne saurait s'avancer vers l'action  
qui lui est commandée, à savoir la vengeance contre  
un homme qui est l'actuel possesseur...

illégitime ô combien puisque criminel !  
...de l'objet maternel, et que s'il ne peut pas frapper  
celui qui est désigné à sa vindicte, c'est dans  
la mesure où lui-même, en somme, aurait déjà commis  
le crime qu'il s'agit de venger.

C'est pour autant, nous dit-on,  
que dans l'arrière-plan, il y a le souvenir :

- du désir infantile pour la mère,
- du désir œdipien du meurtre du père,

...c'est dans cette mesure qu'HAMLET se trouve  
en quelque sorte complice de l'actuel possédant,  
que ce possédant est à ses yeux un *beatus possidens*,  
qu'il en est complice, qu'il ne peut donc s'attaquer  
à ce possesseur sans s'attaquer lui-même.

Mais est-ce cela qu'on veut dire, ou bien qu'il ne  
peut s'attaquer à ce possesseur sans réveiller en lui  
le désir ancien, c'est-à-dire un désir ressenti comme  
coupable, mécanisme qui tout de même est plus *sensible*.

---

<sup>71</sup> Cf. Jones : Hamlet et Œdipe, op.cit. p.53.

Mais après tout, est-ce que tout cela ne permet pas...  
fascinés devant une sorte d'insondable lié à un  
schéma qui pour nous est environné d'une sorte  
de caractère intouchable, non dialectique  
...que nous puissions dire que tout ceci en somme  
se renverse ?

Je veux dire qu'on pourrait aussi bien...  
si HAMLET se précipitait  
tout de suite sur son beau-père  
...dire qu'il y trouve, après tout, l'occasion  
d'étancher sa propre culpabilité en trouvant  
hors de lui le véritable coupable.

Que tout de même...  
pour appeler les choses par leur nom  
...tout le porte à agir, au contraire, et va dans  
le même sens, car le père revient de l'au-delà  
sous la forme d'un fantôme pour lui commander  
cet acte de vindicte, cela ne fait aucun doute.

Le commandement du *surmoi* est là en quelque sorte  
matérialisé et pourvu de tout le caractère sacré  
de celui-là même qui revient d'*outre-tombe*, avec ce que  
lui ajouta d'autorité de grandeur, de séduction,  
le fait d'être *la victime* :  
le fait d'avoir été vraiment atrocement dépossédé  
non seulement :  
- de l'objet de son amour,  
- mais de sa puissance, de son trône,  
- de la vie même,  
- de son salut, de son bonheur éternel.

Il y a cela, et en plus viendrait jouer  
dans le même sens quelque chose qu'on pourrait  
appeler dans l'occasion « *le désir naturel d'HAMLET* ».

Si en effet c'est quelque chose qu'il n'a pas pu  
ressentir encore, qu'il est séparé de cette mère,  
qu'incontestablement, le moins qu'on puisse dire,  
compte pour lui qu'il soit fixé à sa mère,  
c'est la chose la plus certaine et la plus apparente  
du rôle d'HAMLET.

Donc ce *désir*, que j'appelle à cette occasion « *naturel* », et non sans intention, car à l'heure où JONES écrit son article sur HAMLET, il en est encore à devoir plaider devant le public cette dimension du refoulement et de la censure, et toutes les pages qu'il écrit à cette occasion tendent à donner à cette censure une origine sociale.

« *Il est tout de même curieux - curiously enough -, dit-il, que les choses qui évidemment sont les plus censurées par l'organisation sociale, ce soient les désirs les plus naturels.* » <sup>72</sup>

En vérité cela pose en effet une question. Pourquoi après tout la société ne s'est-elle pas organisée pour la satisfaction de ces désirs les plus naturels, si c'est vraiment de la société que surgit la dimension du refoulement et de la censure.

Ceci pourrait peut-être nous conduire *un peu plus loin*, à savoir que c'est quelque chose de tout à fait sensible que les choses dont on n'a jamais l'air de s'apercevoir, les nécessités de la vie, de la vie du groupe, les nécessités sociologiques ne sont pas du tout exhaustives pour expliquer cette sorte d'interdit d'où surgit, chez les êtres humains, la dimension de l'inconscient.

Cela suffit si peu qu'il a fallu que FREUD invente un mythe originel...

    pré-social, ne l'oublions pas puisque  
    c'est lui qui fonde la société  
...à savoir *Totem et Tabou*, pour expliquer les principes mêmes du refoulement.

Et le commentaire de JONES à la date à laquelle il la fait et où curieusement, malheureusement, il la conserve, cette genèse sociologique des *interdits* au niveau de l'inconscient, très exactement à savoir de la censure, très exactement de la source de l'œdipe, est une erreur de la part de JONES.

---

72 Ernest Jones : Explanation of Hamlet's mystery, op. cit. p.89 : "It is for this reason that moral, social, ethical or religious influences are hardly ever "repressed," ...//... The contrary is equally true, namely that mental trends "repressed" by the individual are those least acceptable to his herd; they are, therefore, those which are, curiously enough, distinguished as "natural" instincts, as contrasted with secondarily acquired mental trends."

C'est une erreur peut-être assez délibérée, *apologétique*, l'erreur de quelqu'un qui veut convaincre, qui veut conquérir un certain public de psycho-sociologues, ce n'est pas du tout quelque chose qui ne soit pas sans poser un problème.

Mais revenons à notre HAMLET.

Nous le voyons en fin de compte avec deux tendances :

- la tendance impérative qui est pour lui doublement commandée par l'autorité du père et l'amour qu'il lui porte,
- et la deuxième de vouloir défendre sa mère et de se la garder,

...qui doivent le faire aller dans le même sens pour tuer CLAUDIUS.

Donc deux choses positives - chose curieuse - donneraient un résultat zéro.

Je sais bien que cela arrive.

J'avais trouvé un très joli exemple à un moment où je venais de me casser la jambe :

un *raccourcissement* plus un autre *raccourcissement* - celui de l'autre jambe - et il n'y a *plus de raccourcissement* !

C'est un très bon exercice pour nous, car nous avons affaire à des choses de cet ordre.

Est-ce que c'est de cela qu'il s'agit ?

Non, je ne le crois pas.

Je crois plutôt que nous nous engageons dans une *dialectique illusoire*, que nous nous satisfaisons de quelque chose qui, après tout, ne se justifie sans doute pas, à savoir qu'HAMLET est là, *qu'il faut bien l'expliquer*.

Que nous touchons quand même quelque chose d'*essentiel*, à savoir qu'il y a un rapport qui rend cet acte difficile, qui rend la tâche répugnante pour HAMLET, qui le met effectivement dans un *caractère problématique* vis à vis de sa propre action, et que ce soit son *désir*, qu'en quelque sorte ce soit le caractère impur de son désir qui joue le rôle essentiel, mais *à l'insu* d'HAMLET.



Qu'en quelque sorte, c'est pour autant que son action n'est pas désintéressée, qu'elle est anciennement motivée, qu'HAMLET ne peut pas accomplir son acte, je crois qu'en gros c'est là quelque chose en effet que nous pouvons dire, mais qui est, à la vérité, alors presque accessible avant l'investigation psychanalytique, et dont nous avons les traces : c'est l'intérêt de *la bibliographie* de JONES de le montrer.

Certains...

bien avant que FREUD ait commencé à articuler [l'Œdipe], dans des écrits de 1880 ou 1890  
...certains auteurs l'ont entrevu.

Néanmoins, je crois que nous pouvons analytiquement formuler quelque chose de plus juste et aller plus loin que ce à quoi - je crois - se réduit ce qui a été formulé analytiquement sur ce plan.

Et je crois que pour le faire, nous n'avons qu'à suivre vraiment le texte de la pièce et à nous apercevoir de ce qui va suivre.

Ce qui va suivre consiste à vous faire remarquer que ce à quoi HAMLET a affaire...

et tout le temps, ce avec quoi HAMLET se collete  
...c'est un désir qui doit être regardé, considéré  
là où il est dans la pièce, c'est-à-dire  
très différent, bien loin du sien  
...que c'est le désir non pas pour sa mère,  
mais *le désir de sa mère*.

Il ne s'agit vraiment que de cela.

Le point pivot, celui sur lequel il faudrait qu'avec vous je lise toute la scène, c'est celui de la rencontre avec sa mère après la *play scene*, la scène de la pièce qu'il a fait jouer et avec laquelle il a surpris la conscience du roi, et où *tout le monde* est de plus en plus angoissé à propos de ses intentions à lui, HAMLET :  
on décide de le faire appeler, d'avoir un entretien avec sa mère.

Lui-même, HAMLET, c'est tout ce qu'il désire.  
À cette occasion il va, dit-il, retourner le fer  
dans la plaie, il parle de « *dague* »<sup>73</sup>  *dans le cœur de sa mère .*

Et se passe cette longue scène qui est une espèce de  
sommet du théâtre, ce quelque chose à propos de quoi,  
la dernière fois, je vous disais que cette lecture  
est à la limite du supportable, où il va adjurer  
pathétiquement sa mère de prendre conscience du point  
où elle en est...

je regrette de ne pas pouvoir lire  
toute cette scène, mais faites-le et comme  
on le fait à l'école, la plume à la main  
...il lui explique :

- à quoi est-ce que cela ressemble, cette vie !
- Et puis tu n'es pas de la toute première jeunesse  
quand même, cela doit un peu se calmer chez toi!

Ce sont des choses de cet ordre-là qu'il lui dit dans  
cette langue admirable. Ce sont des choses qu'on ne  
croit pas pouvoir entendre d'une façon qui soit plus  
pénétrante et qui réponde mieux à ce qu'en effet  
HAMLET est parti comme *un dard* pour le dire à sa mère,  
à savoir des choses qui sont destinées à lui ouvrir  
le cœur, et qu'elle ressent comme telles.

C'est-à-dire qu'elle-même lui dit : « *Tu m'ouvres le cœur...* »<sup>74</sup>

Elle gémit littéralement sous la pression.

On est à peu près certain qu'HAMLET a *trente ans*.  
Cela peut se discuter, mais on peut dire qu'il y a  
dans la scène du cimetière une indication, quelque  
chose dont on peut déduire qu'HAMLET en a un tout  
petit peu moins, la mère en a au moins *quarante cinq*.  
si HAMLET en a un tout petit peu moins, il est bien  
clair que comme il se souvient du pauvre YORICK [V,1]  
qui est mort il y a une trentaine d'années et qui l'a  
embrassé sur les lèvres, on peut dire qu'il a *trente ans*.  
C'est important de savoir qu'HAMLET n'est pas  
un petit jeune homme.

---

73 Hamlet: "I will speak daggers to her, but use none." (III, 2)

74 Gertrude : O Hamlet, thou hast cleft my heart in twain. (III,4)

Après il compare son père à HYPÉRION, celui sur qui  
« *les dieux ont marqué tous leurs sceaux.* »<sup>75</sup>. Et à côté, voilà cette  
espèce de *déchet, roi de haillons et de chiffes perdus,*  
*une ordure, un faisan, un maquereau,* cet autre, et c'est  
avec cela que vous vous roulez dans l'ordure !

Il ne s'agit que de cela, et il y a lieu de  
l'articuler, vous verrez plus loin ce dont il s'agit,  
mais quoi qu'il en soit, il s'agit du désir de la  
mère, d'une adjuration d'HAMLET qui est une demande  
du style : « *reprenez cette voie, dominez-vous, prenez, vous disais-je la dernière*  
*fois, la voie des bonnes mœurs, commencez par ne plus coucher avec mon oncle* ».<sup>76</sup>

Les choses sont dites comme cela.  
Et puis chacun sait, dit-il, que l'appétit vient  
en mangeant, que ce démon, l'habitude, qui nous lie  
aux choses les plus mauvaises, s'exerce aussi dans  
le sens contraire, à savoir en apprenant à vous tenir  
mieux, cela vous sera de plus en plus facile.

Nous voyons quoi ? L'articulation d'une demande qui  
est faite par HAMLET manifestement au nom de quelque  
chose qui est de *l'ordre*, pas simplement de *la loi*, mais de  
*la dignité*, et qui est menée avec une force, une vigueur,  
une cruauté même, dont le moins qu'on puisse dire  
est que cela déclenche plutôt la gêne.

Puis arrivé là, alors que l'autre est littéralement  
pantelante, au point qu'on a pu se demander  
si l'apparition qui se produit alors du spectre..  
car vous savez que le spectre réapparaît  
dans la scène de la chambre à coucher  
...n'est pas quelque chose qui consiste à dire à HAMLET  
« *Taïaut, taïaut ! Vas-y, continue !* » Mais aussi, jusqu'à un certain  
point à le rappeler à l'ordre de protéger sa mère  
contre je-ne-sais-quoi qui serait une espèce de  
débordement agressif qui est celui devant quoi  
la mère elle-même à un moment a tremblé :

« *Est-ce que tu veux me tuer ? Jusqu'où vas-tu aller ?* » [ *What wilt thou do? Thou wilt not murder me ?* ]

---

<sup>75</sup> "...Hyperion's curls; the front of Jove himself; An eye like Mars, to threaten and command; A station like the herald Mercury"  
(III,4)

<sup>76</sup> "O, throw away the worser part of it, and live the purer with the other half, good night- but go not to my uncle's bed.  
Assume a virtue, if you have it not. (III,4) "

l'Autre, si le discours du sujet qui est celui qui se poursuit pour autant qu'au-delà de cette première étape, de ce premier rapport à l'Autre, ce qu'il s'agit pour lui de trouver dans ce discours qui le modèle, qui le structure, dans ce discours déjà structuré, c'est de retrouver à l'intérieur de cela ce qu'il veut vraiment.

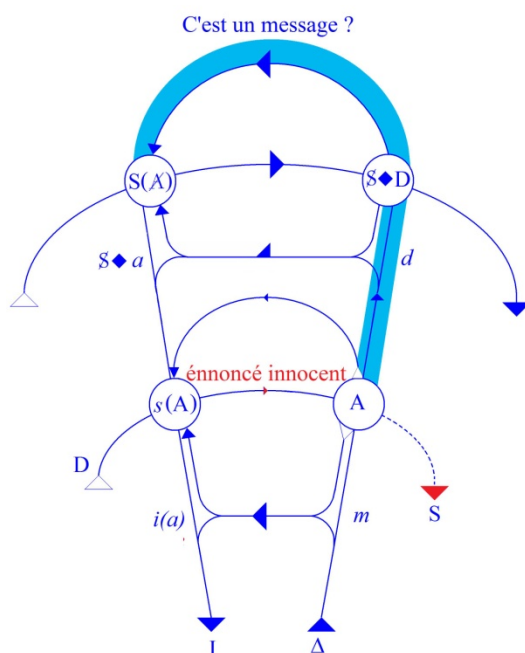
Car c'est la première étape et l'étape fondamentale de tout repérage du sujet par rapport à ce qu'on appelle son *will*, sa propre volonté.

Sa propre volonté, c'est d'abord cette chose...

...la plus problématique, à savoir ce qu'il *désire vraiment*.

Car il est tout à fait clair qu'au-delà des *nécessités* de *la demande*, pour autant qu'elle morcelle et fracture ce sujet, la retrouvaille du désir dans son caractère ingénu est quelque chose qui est le problème auquel nous avons constamment affaire.

L'analyse nous dit qu'au delà de ce rapport à l'Autre, cette interrogation du sujet sur ce qu'il veut n'est pas simplement celle du *crochet interrogatif* qui est ici dessiné dans le second plan du graphe :



Mais qu'il y a là-dessus quelque chose pour se retrouver, à savoir que, *comme dans le premier étage* :

- il y a quelque part installée *une chaîne signifiante* qui s'appelle à proprement parler *l'inconscient* et qui donne déjà à cela son support signifiant, qu'on peut s'y retrouver quelque part,
- il y a là inscrit un code qui est le rapport du sujet à sa propre demande.
- Il y a déjà un registre qui est instauré, grâce à quoi le sujet peut percevoir quoi ?

Non pas comme on le dit que sa demande est *orale*, ou *anale*, ou ceci ou cela, car ce n'est pas de cela qu'il s'agit : qu'il est dans un certain rapport privilégié en tant que sujet. Et c'est pour cela que j'ai inscrit ainsi, avec une certaine forme de demande, cette ligne au-delà de l'Autre où se pose l'interrogation du sujet. C'est une ligne consciente.

Avant qu'il y ait eu une analyse et des analystes, les êtres humains se sont posés la question...  
et se la posaient sans cesse, croyez-le bien,  
comme de notre temps, comme depuis FREUD  
...de savoir où était leur véritable volonté.

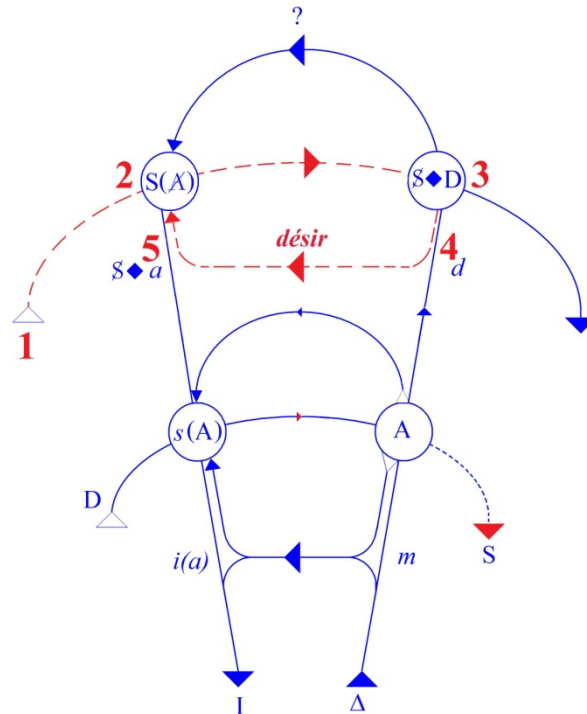
C'est pour cela que cette ligne nous la traçons d'un trait plein. Elle appartient au système de la personnalité, appelez la *consciente* ou *préconsciente*, pour l'instant je ne vais pas entrer dans plus de détails.

Mais qu'est-ce que nous indique ici le graphe ?

C'est que c'est évidemment sur cette ligne que quelque part va se situer le X qu'est le désir. Que ce désir a un rapport avec quelque chose qui doit se situer sur la ligne de retour, en face de cette ligne intentionnelle. C'est en cela qu'il est l'homologue du rapport du *moi* [*m*] avec l'*image* [*i(a)*].

Le graphe nous apprend que ce désir qui, flottant là, quelque part, mais toujours dans cet au-delà de l'Autre, ce désir est soumis à une certaine régulation, à une certaine hauteur, si l'on peut dire, de fixation qui est déterminée.

Par quelque chose qui se dessine ainsi :



Que le circuit pointillé, autrement dit inconscient, qui commence ici [1] et qui passant, au niveau du message  $S(X)$  [2], va au niveau du *code de l'inconscient*  $\$ \Diamond D$  [3], en face de la demande, revient vers le désir ( $d$ ) [4], de là vers le fantasme  $\$ \Diamond a$  [5].

car si vous remarquez comment est fait le graphe,  
vous verrez que le trait n'a pas de retour  
...c'est dans ce sens que se produit le circuit de la  
formation du désir au niveau de l'inconscient.  
Qu'est-ce que nous pouvons articuler à ce propos  
même, et à nous en tenir à cette scène d'HAMLET  
en face de sa mère ?

C'est essentiellement ceci :

qu'il n'y a pas de moment où...

d'une façon plus complète et de façon

justement à plus annuler le sujet

...la formule de ceci :

que « *le désir de l'homme est le désir de l'Autre* », ne soit plus sensible, manifeste, accomplie.

En d'autres termes, ce dont il s'agit c'est que dans la mesure où c'est à l'Autre que le sujet s'adresse, non pas avec *sa propre volonté*, mais avec celle dont il est à ce moment-là *le support* et *le représentant*, à savoir :

- celle du père,
- et aussi bien celle de l'ordre,
- et aussi bien celle de la pudeur, de la décence...  
je reviendrai sur ces termes, ils ne sont pas  
là donnés pour le *chic*, j'ai déjà fait  
intervenir le démon de la pudeur et vous  
verrez quelle place il tiendra dans la suite

...et que c'est pour autant qu'il tient devant la mère ce discours au-delà d'elle-même qu'il en retombe au niveau strict de cet Autre devant laquelle il ne peut que se courber.

Que tracé, si l'on peut dire, le mouvement de cette scène est à peu près celui-ci, qu'au-delà de l'Autre l'adjuration du sujet essaye de rejoindre au niveau du code, de la loi, et qu'il retombe...

non pas vers un point où quelque chose l'arrête, où il se rencontre lui-même avec son propre désir, il n'a plus de désir, OPHÉLIE a été rejetée, et nous verrons la prochaine fois quelle est la fonction d'OPHÉLIE là-dedans

...mais tout se passe, si vous voulez, pour *schématiser*, comme si cette voie de retour revenait purement et simplement de l'articulation de l'Autre, comme s'il ne pouvait en recevoir d'autre message qu'ici le *signifié* de l'Autre, à savoir la réponse de la mère :  
« *Je suis ce que je suis, avec moi il n'y a rien à faire, je suis une vraie génitale...*

au sens du premier volume de *La Psychanalyse d'aujourd'hui*  
...moi je ne connais pas le deuil ».

Le repas des funérailles sert le lendemain aux noces,  
« *Économie, économie !* » la réflexion est d'HAMLET. Pour elle,  
elle est simplement un con béant.  
Quand l'un est parti, l'autre arrive,  
c'est de cela qu'il s'agit.

Le drame d'HAMLET, l'articulation d'HAMLET,  
si c'est le drame du désir c'est...  
nous l'avons vu tout au long de cette scène  
...le drame...  
pourquoi ne pas le dire, c'est très curieux  
qu'on se serve tout le temps de mots comme *objet*,  
mais que la première fois qu'on le rencontre,  
on ne le reconnaisse pas du début jusqu'à la fin  
on ne parle que de cela  
...c'est qu'il y a un *objet digne* et un *objet indigne*.

« *Madame, un peu de propreté, je vous prie,*  
*il y a tout de même une différence entre ce dieu et cette ordure !* »

C'est de cela qu'il s'agit, et personne n'a jamais  
parlé de *relation d'objet* à propos d'HAMLET.  
On en reste confondu.  
Il ne s'agit pourtant que de cela !

Le discours auquel j'ai fait allusion tout à l'heure  
concernant la véritable, ou *le véritable génital*,  
est un *discours cohérent*, car vous pourrez y lire que la  
caractéristique du génital, c'est qu'il ait *le deuil léger*.  
C'est écrit dans *le premier volume de La Psychanalyse aujourd'hui*.  
C'est un merveilleux *commentaire de la dialectique d'Hamlet*.

Or on ne peut qu'être frappé de ceci...  
je vais un peu vite parce qu'il faut que je vous  
donne un aperçu des *horizons* vers lesquels je tends  
...que si c'est bien un problème de *deuil* dont il s'agit,  
voilà que nous voyons entrer par l'intermédiaire,  
et lié au problème du deuil, le problème de l'objet,  
ce qui peut-être nous permettra de donner  
une articulation de plus à ce qui nous est apporté  
dans *Trauer und Melancholie*<sup>77</sup>.

---

<sup>77</sup> Sigmund FREUD, *Trauer und Melancholie* (1916), *Deuil et mélancolie in Métapsychologie*, Idées Gallimard, 1968.



C'est à savoir que si le deuil a lieu...  
et on nous dit que c'est en raison  
d'une introjection de l'objet perdu  
...pour qu'il soit introjecté peut-être y a-t-il  
une condition préalable, c'est à savoir qu'il soit  
constitué en tant qu'objet et que, dès lors,  
la question de la constitution en tant qu'objet  
n'est peut-être pas purement et simplement liée  
à la conception, aux étapes co-instinctuelles  
comme on nous les donne.

Mais il y a quelque chose qui d'ores et déjà nous  
donne *l'indice* que nous sommes là au cœur du problème.  
C'est ce quelque chose sur quoi j'ai terminé  
la dernière séance, et sur quoi va se dérouler toute  
la suite de nos rencontres, c'est ceci :  
c'est que le point clef, le point décisif à partir  
de quoi HAMLET, si l'on peut dire, *prend le mors aux dents*.

Car en effet, on l'a très bien remarqué, après avoir  
longtemps lanterné, tout d'un coup HAMLET a mangé du  
tigre, il se lance dans une affaire qui se présente  
dans des conditions invraisemblables.

Il a à tuer son beau-père, on vient lui proposer  
de *soutenir* pour ce beau-père une sorte de gageure  
qui va consister à se battre au fleuret, sans doute  
avec un monsieur dont il sait que la moindre des  
choses pour lui c'est qu'à l'heure où cela se passe  
ce monsieur ne lui veut pas beaucoup de bien,  
ce n'est ni plus ni moins que le frère d'OPHÉLIE  
qui vient de mettre fin à ses jours, nettement dans  
un trouble où il n'est pas pour rien.

Il sait en tout cas que ce monsieur lui en veut.  
Lui, HAMLET, *aime beaucoup* ce monsieur, il le lui dit,  
et nous y reviendrons, et pourtant c'est avec lui  
qu'il va croiser le fer pour le compte de la personne  
qu'il a en principe à massacrer.

Et à ce moment, il se révèle un vrai tueur,  
absolument sans précédent, il ne laisse même pas  
faire une touche à l'autre, c'est une véritable fuite  
en avant qui est là tout à fait manifeste.

Le point sur lequel HAMLET prend le mors aux dents, c'est celui sur lequel j'ai terminé avec mon petit plan du cimetière et de ces gens qui se colletent au fond d'une tombe, ce qui est quand même une drôle de scène, entièrement du cru de SHAKESPEARE car dans les « *pré-Hamlet* » il n'y en a pas trace.

Qu'est-ce qui se passe et pourquoi HAMLET est-il allé se fourrer là ?

Parce qu'il n'a pas pu supporter de voir *un autre que lui-même* afficher, étaler justement un deuil débordant ?

Les mots que je vous dis, il faudrait les supporter chacun avec une lecture d'HAMLET, mais c'est assez long pour que je ne puisse pas le faire. Il n'y a pas un seul de ces mots qui ne soit soutenu par quelque chose qui est en substance dans le texte.

Il le dit : « *Je n'ai pas supporté qu'il fasse autant d'esbrouffe autour de son deuil.* »<sup>78</sup>

Il l'explique après, pour s'excuser d'avoir été si violent. C'est-à-dire devant ce que LAERTE a fait, de sauter dans la tombe pour étreindre sa sœur, de sauter lui à sa suite pour étreindre OPHELIE. Il faut dire qu'on se fait *une curieuse idée* de ce qui doit se passer à l'intérieur, je vous l'ai suggéré la dernière fois avec mon petit tableau imaginaire.

C'est par la voie du deuil autrement dit, et du deuil assumé dans le même rapport narcissique qu'il y a entre le *moi* et l'*image de l'autre [i(a)]*, c'est en fonction de ce que lui représente tout d'un coup dans un autre ce rapport passionnel d'un sujet avec un objet qui est au fond du tableau..

la présence de *§* qui met devant lui tout à coup un support où cet *objet* qui, pour lui, est rejeté à cause de *la confusion des objets*, de *la mixtion des objets* ...c'est dans la mesure où quelque chose là, tout à coup, l'accroche, que ce niveau peut tout d'un coup être rétabli qui de lui, pour un court instant, va faire un homme.

---

<sup>78</sup> Hamlet : But sure the bravery of his grief did put me Into a tow'ring passion. (V, 2)

À savoir quelque chose qui va en faire quelqu'un capable...

pour un court instant sans aucun doute, mais un instant qui suffit pour que la pièce se termine ...capable de se battre et capable de tuer.

Ce que je veux vous dire, c'est...

non pas que SHAKESPEARE, bien entendu, s'est dit toutes ces jolies choses ...c'est que, s'il a mis quelque part dans l'articulation de sa pièce quelque chose d'aussi singulier que le personnage de LAERTE pour lui faire jouer, au moment du sommet crucial de la pièce, ce rôle d'exemple et de support vers lequel HAMLET se précipite dans une étreinte passionnée, et d'où il sort littéralement autre...

ce *cri accompagné de commentaires* qui vont tellement dans le sens que je vous dis qu'il faut les lire ...que c'est là dans HAMLET que se produit le moment où il peut ressaisir son désir.

Ce qui vous prouve que nous sommes là au cœur de l'économie de ce dont il s'agit. Bien entendu ceci n'a presque qu'un intérêt limité après tout, et pour nous montrer vers quel point sont tirées toutes les avenues de l'articulation de la pièce. Et c'est dans ces avenues qu'à tout instant pour nous, notre intérêt est suspendu, c'est ce qui fait notre participation au drame d'HAMLET.

Bien entendu cela n'a d'intérêt d'en arriver là que parce qu'il y a eu avant quatre actes qui ont précédé cette scène du cimetière. Dans ces quatre actes il y a eu d'autres choses que nous allons revoir maintenant en remontant en arrière.

Au premier plan il y a le rôle de la *play scene*. Qu'est-ce que c'est que cette représentation, qu'est-ce qu'elle veut dire ? Pourquoi est-ce que SHAKESPEARE l'a conçue comme indispensable ? Elle a plus d'un motif, plus d'un prétexte, mais ce que nous essayerons de voir, c'est son prétexte le plus profond.

Bref, je pense aujourd'hui vous avoir suffisamment indiqué dans quel sens d'expérience, d'articulation de la structure se pose pour nous le problème de l'étude d'HAMLET, à savoir ce que nous, quand nous l'aurons finie, pourrons en garder pour nous d'utilisable, de maniable, de schématique pour notre propre repérage concernant le désir.

Lequel ? Je vous le dirai le désir du névrosé à chaque instant de son incidence, je vous le montrerai ce désir d'HAMLET.

On l'a dit, c'est le désir d'un hystérique. C'est peut-être bien vrai. C'est le désir d'un obsessionnel, on peut le dire, c'est un fait qu'il est bourré de *symptômes psychasthéniques*, même sévères, mais la question n'est pas là.

À la vérité il est les deux. Il est purement et simplement *la place de ce désir*. HAMLET n'est pas un cas clinique.

HAMLET, bien entendu...

il est *trop évident* de le rappeler ...n'est pas un être réel, c'est un drame qui permet de situer, si vous voulez, comme une plaque tournante où se situe un désir, où nous pourrions retrouver tous les traits du désir, c'est-à-dire l'orienter, l'interpréter dans le sens de ce qui se passe à l'insu d'un rêve pour le désir de l'hystérique, à savoir ce désir que l'hystérique est forcé de se construire.

C'est pour cela que je dirai que le problème d'HAMLET est plus près du désir de l'hystérique, parce qu'en quelque sorte le problème d'HAMLET est de retrouver la place de son désir. Cela ressemble beaucoup à ce qu'un hystérique est capable de faire, c'est à dire de se créer un désir insatisfait.

Mais c'est aussi vrai que c'est le désir de l'*obsessionnel*, pour autant que le problème de l'*obsessionnel*, c'est de se supporter sur un *désir impossible*. Ce n'est pas tout à fait pareil. Les deux sont vrais.

Vous verrez que nous ferons virer autant d'un côté que de l'autre l'interprétation des propos et des actes d'HAMLET. Ce qu'il faut que vous arriviez à saisir, c'est quelque chose de plus radical que le désir de tel ou tel, que le désir avec lequel vous épinglez un hystérique, ou un obsessionnel.

[Untel ?] lorsqu'il s'adresse au personnage de l'hystérique, dit que chacun sait qu'un hystérique est incapable d'aimer.

Quand je lis des choses comme cela, j'ai toujours envie de dire à l'auteur :

« *Et vous, êtes-vous capable d'aimer ?* »

Il dit qu'un hystérique vit dans l'irréel. Et lui ? Le médecin parle toujours comme si il était, lui, bien enfoncé dans ses bottes, les bottes de l'amour, du désir, de la volonté et tout ce qui s'ensuit.

C'est quand même une position très curieuse, et nous devons savoir depuis un certain temps que c'est une position dangereuse.

C'est grâce à elle qu'on prend des positions de contre-transfert grâce auxquelles on ne comprend rien au malade auquel on a affaire.

C'est exactement de cet ordre là que sont les choses, et c'est pour cela qu'il est essentiel d'articuler, de situer où se place le désir.

HAMLET (4)

Qu'on me donne mon désir !

Tel est le sens que je vous ai dit qu'avait HAMLET, pour tous ceux, critiques, acteurs ou spectateurs, qui s'en emparent.

Je vous ai dit que c'était ainsi en raison de l'exceptionnelle, de la géniale rigueur structurale où le thème d'HAMLET arrive après une élaboration ténébreuse, qui commence aux XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles chez SAXO GRAMMATICUS, puis ensuite dans la version romancée de BELLEFOREST, et sans doute dans une esquisse de KYD et une première esquisse aussi, semble-t-il, de SHAKESPEARE, pour aboutir à la forme que nous en avons.

Cette forme se caractérise à nos yeux...

avec la méthode que nous employons ici  
...par quelque chose que j'appelle *la structure*, qui est précisément ce dans quoi j'essaie de vous donner une clé qui vous permette de vous repérer avec certitude dans cette forme topologique que j'ai appelée *le graphe*, qu'on pourrait peut-être appeler *le gramme*.

Reprenons notre HAMLET.

Je pense que depuis trois fois que je vous en parle, vous l'avez tous lu au moins une fois.  
Essayons de ressaisir, dans ce mouvement à la fois simple et profondément marqué de tous les détours qui ont permis à tant de pensées humaines de s'y loger, ce mouvement d'HAMLET.

Si ce peut être à la fois simple et si jamais fini, ce n'est pas très difficile de savoir pourquoi.  
Le drame d'HAMLET, c'est la rencontre avec la mort.

D'autres ont insisté...

j'y ai fait allusion d'ailleurs  
dans nos précédentes approches  
...sur le caractère prodigieusement fixant, pertinent,  
de la première scène sur la terrasse d'Elseneur,  
de cette scène sur ce qui va revenir,  
que les sentinelles ont déjà vu une fois :  
c'est la rencontre avec le spectre, avec cette forme  
d'en bas dont on ne sait pas encore alors, ce qu'elle  
est, ce qu'elle apporte, ce qu'elle veut dire.

COLERIDGE dit dans ses notes sur HAMLET  
qui sont si jolies et que l'on trouve facilement  
dans les *Lectures on Shakespeare*...

j'y reviens car je vous ai peut-être donné  
l'impression d'en médire, je veux dire qu'en vous  
disant qu'après tout COLERIDGE ne fait *que s'y retrouver*,  
j'avais l'air de minimiser ce qu'il en disait  
...c'est le premier qui ait sondé...  
comme dans bien d'autres domaines  
...la profondeur de ce qu'il y a dans HAMLET.

À propos de cette première scène, HUME lui-même, qui  
était tellement contre les *fantômes*, croyait à celui-là,  
que l'art de SHAKESPEARE arrivait à l'y faire croire  
malgré sa résistance.

« *La force qu'il déployait contre les fantômes - dit-il - est semblable à celle d'un Samson.*  
*Et là le Samson est terrassé .* »

Il est clair que c'est bien parce que SHAKESPEARE  
a approché de très près *quelque chose* qui n'était pas  
le *ghost*, mais qui était effectivement cette rencontre  
non avec le mort, mais avec la mort, qui en somme  
est le point crucial de cette pièce.

L'aller d'HAMLET au devant de la mort, c'est là d'où  
nous devons partir pour concevoir ce qui nous est  
promis dès cette première scène où *le spectre* apparaît  
au moment même où l'on dit qu'il est apparu :

« *The bell then beating one. La cloche sonnant une heure .* » [I,1]

Ce « *one* » nous le retrouverons à la fin de la pièce quand...

après le cheminement contourné  
...HAMLET se trouve tout proche de faire l'acte  
qui doit en même temps achever son destin et où,  
en quelque sorte, il s'avance en fermant les yeux  
vers celui qu'il doit atteindre, disant à HORATIO,  
et ce n'est pas à n'importe quel moment qu'il finit  
par le lui dire :

« *Qu'est-ce que c'est de tuer un homme, le temps de dire « one ».* » <sup>79</sup>

Evidemment pour s'y acheminer il prend des chemins  
de traverse, il fait comme on dit « *l'école buissonnière* ».  
Ce qui me permet d'emprunter un mot qui est dans  
le texte. Il s'agit d'HORATIO à qui...

tout modeste et tout gentil, alors  
qu'il vient de lui apporter son aide  
...il dit « *Je suis ici un truant scholar, je musarde.* » [Horatio. A truant disposition, good my lord. I, 2]

Personne ne le croit, mais c'est bien en effet ce qui  
toujours a frappé les critiques : cet HAMLET, *il musarde*.  
Que n'y va-t-il tout droit ?

En somme ce que nous essayons de faire ici,  
d'approfondir, c'est de savoir *pourquoi* il en est ainsi.

Là-dessus ce que nous faisons n'est pas quelque chose  
qui soit une route à côté, c'est une route qui est  
différente de celle suivie par ceux qui ont parlé  
avant nous, mais elle est différente pour autant  
qu'elle reporte peut-être la question *un peu plus loin*.

Ce qu'ils ont dit ne perd pas pour autant sa portée,  
ce qu'ils ont senti est ce que FREUD a mis  
tout de suite au premier plan.

C'est que dans cette action en cause, l'action  
de porter la mort, dont on ne sait pas pourquoi une  
action si pressante et en fin de compte si brève à  
exécuter demande tant de temps à HAMLET. Ce que l'on  
nous en dit d'abord, c'est que cette action de porter  
la mort rencontre chez HAMLET l'obstacle du désir.

---

79 Hamlet : ...And a man's life is no more than to say "one". ( V, 2 )



Ceci est la découverte, la raison et le paradoxe, puisque ce que je vous ai montré...

et qui reste l'énigme irrésolue d'HAMLET

l'énigme que nous essayons de résoudre

...c'est justement cette chose à quoi il semble que l'esprit doive s'arrêter, c'est que *le désir en cause...*

puisque c'est le désir découvert par FREUD,

le désir pour la mère, le désir en tant qu'il

suscite la rivalité avec celui qui la possède

...ce *désir*, mon dieu, devrait aller dans le même sens que l'action.

Pour commencer de déchiffrer ce que ceci peut vouloir dire...

donc en fin de compte *la fonction mythique* d'HAMLET

qui en fait un thème égal à celui d'ÉDIPE

...ce qui nous apparaît d'abord c'est ce que nous lisons dans le mythe, le lien intime qu'il y a en somme entre ce meurtre à faire, ce meurtre juste, ce meurtre qu'il veut faire...

- il n'y a pas de conflit chez lui de droit ou d'ordre, concernant, comme l'ont suggéré certains auteurs, je vous l'ai rappelé, les fondements de l'exécution de la justice.
- Il n'y a pas d'ambiguïté chez lui entre l'ordre public, la main de la loi, et les tâches privées.
- Il ne fait aucun doute pour lui que ce meurtre est là toute la loi, que ce meurtre ne fait pas question.

...et sa propre mort. Ce meurtre ne s'exécutera que lorsque déjà HAMLET est frappé à mort, dans ce court intervalle qui lui reste entre cette mort reçue et le moment où il s'y perd.

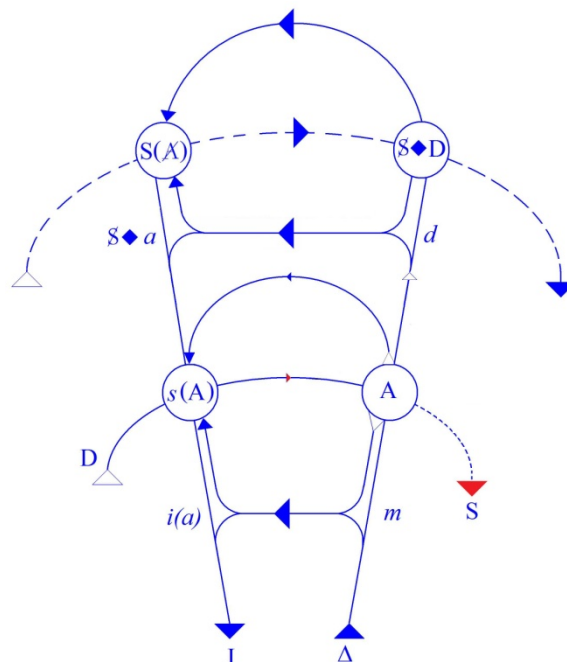
C'est donc de là qu'il faut partir.

De ce *rendez-vous* auquel nous pouvons donner tout *son sens*.

L'acte d'HAMLET se projette, se situe à son terme au rendez-vous dernier de tous les rendez-vous, en ce point par rapport :

- au sujet tel qu'ici nous essayons de l'articuler, de le définir,
- au sujet pour autant qu'il n'est pas encore venu au jour : son avènement est retardé dans l'articulation proprement philosophique,
- au sujet tel que FREUD nous a appris qu'il est construit.
- Un sujet qui se distingue du sujet dont la philosophie occidentale parle depuis que théorie de la connaissance il y a, sujet qui n'est point le support universel des objets, et en quelque sorte son négatif, son omniprésent support.
- Un sujet en tant qu'il parle et en tant qu'il est structuré dans un rapport complexe avec le signifiant qui est très exactement celui que nous essayons d'articuler ici.

Et pour le représenter une fois de plus :



si tant est que le point entrecroisé de *l'intention de la demande* et de *la chaîne signifiante* se fait pour la première fois au point **A** que nous avons défini comme le grand Autre en tant que *lieu de la vérité*.

Je veux dire en tant que lieu où la parole se situe en prenant place, instaure cet ordre évoqué, invoqué chaque fois que le sujet articule quelque chose, chaque fois qu'il parle et qu'il fait ce quelque chose qui se distingue de toutes les autres formes immanentes de captivation où de l'un par rapport à l'autre rien n'équivaut à ce qui dans la parole instaure toujours cet élément tiers, à savoir ce lieu de l'Autre où la parole, même mensongère, s'inscrit comme *vérité*.

Ce discours pour l'Autre, cette référence à l'Autre, se prolonge au-delà, dans ceci qu'elle est reprise à partir de l'Autre pour constituer la question :  
« *Qu'est-ce que je veux ?* »

Ou plus exactement la question qui se pose au sujet sous une forme déjà négative :  
« *Que veux-tu ?* »

La question de ce que...  
au-delà de cette demande aliénée dans le système du discours en tant qu'il est là, reposant au lieu de l'Autre  
...le sujet - prolongeant son élan - se demande là ce qu'il est comme sujet, et où il a en somme à rencontrer quoi au-delà du lieu de la vérité ?

Ce que le génie même, non de la langue mais de la métaphore extrême...  
qui tend devant certains spectacles significatifs à se formuler  
...appelle d'un nom que nous reconnâtrons ici au passage : « *l'heure de la vérité* ».

Car n'oublions pas...  
en un temps où toute philosophie s'est engagée à articuler ce qui lie le temps à l'être  
...qu'il est tout à fait simple de s'apercevoir que *le temps*...  
dans sa constitution même : passé-présent-futur, ceux de la grammaire  
...se repère, et à rien d'autre qu'à l'acte de la parole.

Le *présent* c'est ce moment où je parle et rien d'autre.  
Il nous est strictement impossible de concevoir  
une temporalité dans une dimension animale,  
c'est-à-dire dans une dimension de l'appétit.

Le *b, a, ba de la temporalité* exige même la structure en langage.  
Dans cet au-delà de l'Autre, dans ce discours  
qui n'est plus discours pour l'Autre, mais discours  
de l'Autre à proprement parler, dans lequel  
va se constituer cette ligne brisée des signifiants  
de l'inconscient.

Dans cet Autre dans lequel le sujet s'avance avec  
*sa question* comme telle, ce qu'il vise au dernier terme :

- c'est l'heure de cette rencontre avec lui-même,
- de cette rencontre avec son vouloir,
- de cette rencontre avec *quelque chose* que nous allons  
au dernier terme essayer de formuler, et dont  
nous ne pouvons même pas tout de suite donner les  
éléments, si tant est tout de même que certains  
signes ici nous les représentent et sont en  
quelque sorte pour vous le repère, la pré-figure  
de l'étagement de ce qui nous attend dans  
ce qu'on peut appeler les pas, les étapes  
nécessaires de la question.

Remarquons quand même que si HAMLET...

qui - je vous l'ai dit - n'est pas ceci ou cela,  
n'est pas un *obsessionnel* pour la bonne raison d'abord  
qu'il est une création poétique.  
HAMLET n'a pas de névrose, HAMLET nous démontre  
de la névrose, et *c'est tout autre chose que de l'être*

...si HAMLET, par certaines phrases...

quand nous nous regardons dans HAMLET,  
sous un certain éclairage du miroir

...nous apparaît plus près que tout de la structure de  
l'*obsessionnel*, c'est déjà en ceci que *la fonction du désir*...

puisque c'est là la question  
que nous posons à propos d'HAMLET

...nous apparaît justement en ceci qui est révélateur de l'élément essentiel de la structure, qui est celui justement mis en valeur au maximum par la *névrose obsessionnelle*, c'est qu'une des fonctions du désir, la fonction majeure chez l'*obsessionnel*, c'est...

cette heure de la rencontre désirée  
...la maintenir à distance, l'attendre.

Et ici j'emploie le terme que FREUD offre dans *Inhibition, Symptôme, Angoisse* : « *Erwartung* »...

qu'il distingue expressément  
de « *abwarten* », « *tendre le dos* »

...« *Erwartung* », « *l'attendre* » au sens actif c'est aussi « *la faire attendre* ». Ce jeu avec *l'heure de la rencontre* domine essentiellement le rapport de l'obsessionnel.

Sans doute HAMLET nous démontre-t-il toute cette dialectique, tout ce dépliant qui joue avec l'objet sous bien d'autres faces encore, mais celle-ci est la plus évidente, celle qui apparaît en surface et qui frappe, qui donne le style de cette pièce, et qui en a fait toujours l'énigme.

Essayons de voir maintenant dans d'autres éléments les coordonnées que nous donne la pièce.

Qu'est-ce qui distingue la position d'HAMLET par rapport en somme à une trame fondamentale ?  
Qu'est-ce qui en fait cette variante de l'œdipe si frappante dans son caractère de variation ?

Car enfin ŒDIPE, lui, n'y faisait pas tant de façons, comme l'a fort bien remarqué FREUD dans la petite note d'explication à laquelle on recourt quand on donne sa langue au chat, à savoir :

« *Mon Dieu, tout se dégrade, nous sommes dans la période de décadence nous autres modernes, nous nous tortillons six cents fois avant de faire ce que les autres, les bons, les braves, les anciens, faisaient tout « dret » !* »

Ce n'est pas une explication, cette référence à l'idée de décadence doit nous être suspecte, nous pouvons la prendre par d'autres côtés. Je crois qu'il convient de reporter la question plus loin.

S'il est vrai qu'en soient là les modernes, cela doit être pour une raison...

du moins si nous sommes psychanalystes  
...autre que pour la raison qu'ils n'ont pas les nerfs  
aussi solides que les avaient leurs pères.

Non ! Déjà *quelque chose* sur quoi j'ai attiré votre attention est essentiel : ŒDIPE, lui, n'avait pas à *barguigner trente six fois devant l'acte*, il l'avait fait avant même d'y penser et *sans le savoir*. La structure du mythe d'ŒDIPE est essentiellement constituée par cela.

Eh bien il est tout à fait clair et évident qu'il y a ici quelque chose, quelque chose qui est justement ce par quoi je vous ai introduit cette année...

et ce n'est pas par hasard  
...dans *cette initiation au gramme comme clef du problème du désir*.

Rappelez-vous le rêve très simple du *Principe du plaisir* et de la réalité, le rêve où le père mort apparaît, et je vous ai marqué sur la ligne supérieure, la ligne d'énonciation dans le rêve : « *Il ne savait pas* ».

Cette bienheureuse ignorance de ceux qui sont plongés dans le drame nécessaire qui s'ensuit du fait que le sujet qui parle est soumis au signifiant, cette ignorance est ici. Je vous fais remarquer en passant que personne ne vous explique pourquoi.

Car enfin, si le père endormi au jardin a été meurtri par le fait qu'on lui a versé dans l'oreille - comme on dit dans JARRY - ce délicat suc, « *hébénon* », il semble que la chose ait dû lui échapper, car rien ne nous dit qu'il est sorti de son sommeil pour en constater le dégât, que les dardres qui couvrirent son corps ne furent jamais vues que par ceux qui découvrirent son cadavre.

Et donc ceci suppose que dans le domaine de l'au-delà on a des informations très précises sur la façon dont on y est parvenu, ce qui peut en effet être une hypothèse de principe, ce qui n'est pas non plus quelque chose que nous devions d'emblée tenir pour certain.

Tout ceci pour souligner l'arbitraire de la révélation initiale, de celle dont parle tout le grand mouvement d'HAMLET : la révélation par le père de la vérité sur sa mort distingue essentiellement une coordonnée du mythe de ce qui se passe dans le mythe d'Edipe.

Quelque chose est levé, un voile, celui qui pèse justement sur l'articulation de *la ligne inconsciente*, ce voile que nous-mêmes essayons de lever, non sans qu'il nous donne, vous le savez, quelque fil à retordre.

Car il est clair qu'il doit bien avoir quelque *fonction essentielle*...

je dirais, pour la sécurité du sujet en tant qu'il parle ...pour que nos interventions pour rétablir la cohérence de la chaîne signifiante au niveau de l'inconscient présentent toutes ces difficultés, reçoivent de la part du sujet toute cette opposition, ces refus. C'est quelque chose que nous appelons « *résistance* » et qui est le pivot de toute l'histoire de l'analyse.

Ici la question est résolue : *le père savait*. Et du fait qu'il savait, *HAMLET sait aussi*. C'est-à-dire qu'il a la réponse. Il a la réponse, et il ne peut y avoir qu'une réponse.

Elle n'est pas obligatoirement dicible en termes psychologiques, je veux dire que cela n'est pas une réponse forcément compréhensible, encore bien moins qui vous prenne aux tripes, mais cela n'en est pas moins une réponse du type fatal.

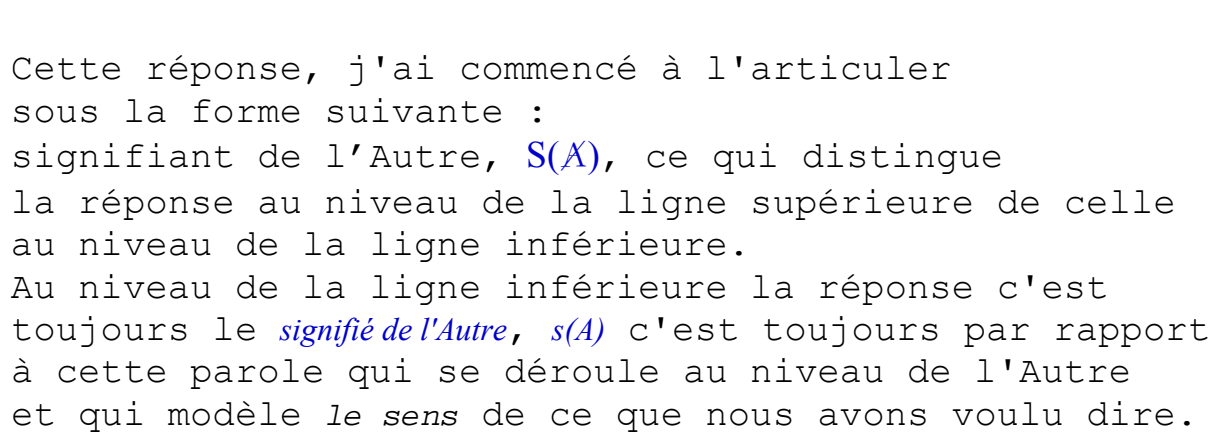
Cette réponse essayons de voir ce que c'est.

Cette réponse qui est en somme le message au point où il se constitue dans la ligne supérieure, dans la ligne de l'inconscient.

Cette réponse que j'ai déjà symbolisée pour vous à l'avance et non - bien entendu - sans être forcé de ce fait de vous demander de me faire crédit.

The diagram is a directed graph with four main nodes arranged in a 2x2 grid:  $S(A)$  (top-left),  $S \blacklozenge D$  (top-right),  $s(A)$  (bottom-left), and  $A$  (bottom-right). The edges are as follows:

- Top Row:**
  - A curved arrow from  $S(A)$  to  $S \blacklozenge D$  at the top.
  - A dashed curved arrow from  $S \blacklozenge D$  to  $S(A)$  on the left.
  - A dashed curved arrow from  $S \blacklozenge D$  to a downward arrow on the right.
- Bottom Row:**
  - A curved arrow from  $s(A)$  to  $A$  at the top.
  - A curved arrow from  $A$  to  $s(A)$  on the left.
  - A dashed curved arrow from  $A$  to a red downward arrow labeled  $S$  on the right.
- Vertical and Diagonal Edges:**
  - A solid arrow from  $S(A)$  to  $s(A)$  labeled  $s \blacklozenge a$  on the left.
  - A solid arrow from  $S \blacklozenge D$  to  $A$  labeled  $d$  on the right.
  - A solid arrow from  $s(A)$  to  $I$  (a downward arrow) labeled  $i(a)$  on the left.
  - A solid arrow from  $A$  to  $\Delta$  (a downward arrow) labeled  $m$  on the right.
  - A solid arrow from  $s(A)$  to  $A$  labeled with a red arrow.
  - A solid arrow from  $A$  to  $s(A)$  labeled with a blue arrow.
- Other Elements:**
  - A dashed arrow from an upward arrow on the left to  $S(A)$ .
  - A dashed arrow from an upward arrow on the right to  $S \blacklozenge D$ .
  - A dashed arrow from an upward arrow on the left to  $s(A)$  labeled  $D$ .



Mais qui aura voulu dire cela au niveau de l'Autre ? C'est signifié au niveau du discours simple, mais au niveau de l'*au-delà de ce discours* [ $d \rightarrow s \diamond a$ ], au niveau de la question que le sujet se pose à lui-même, qui veut dire en fin de compte :  
« *qu'est-ce que je suis devenu dans tout cela ?* ».  
La réponse je vous l'ai dit, c'est le signifiant de l'Autre avec la barre :  $S(\bar{X})$ .

« *qu'est-ce que je suis devenu dans tout cela ?* ». La réponse je vous l'ai dit, c'est le signifiant de l'Autre avec la barre :  $S(\bar{A})$ .



Il y a mille façons de commencer à vous développer ce qu'inclut ce symbole.

Mais nous choisissons aujourd'hui...  
puisque nous sommes dans HAMLET  
...la voie claire, évidente, pathétique, dramatique.  
Et c'est cela qui fait la valeur d'HAMLET :  
qu'il nous est donné d'accéder au sens de *S(A)*.

Le sens de ce qu'HAMLET apprend par ce père,  
c'est là devant nous, très clair :  
c'est l'*irréremédiable, absolue, insondable trahison de l'amour*.

De l'amour le plus pur, l'amour de ce roi,  
qui peut-être, bien entendu, comme tous les hommes  
peut avoir été un grand chenapan, mais qui, avec  
cet être qui était sa femme était celui qui allait  
jusqu'à « *écarter les souffles de vent sur sa face* »<sup>80</sup>, tout au moins  
suivant ce qu'HAMLET dit.

C'est l'absolue fausseté de ce qui est apparu  
à HAMLET comme le témoignage même de la beauté,  
de la vérité, de l'essentiel.

Il y a là la réponse :  
la vérité d'HAMLET est *une vérité sans espoir*.  
Il n'y a pas trace dans tout HAMLET d'une *élévation*  
vers quelque chose qui serait au-delà, *rachat, rédemption*.

Il nous est déjà dit que la première rencontre venait  
d'en bas. Ce rapport oral, infernal, à cet ACHÉRON  
que FREUD<sup>81</sup> a choisi de mettre en émoi, faute de  
pouvoir fléchir les puissances supérieures,  
*c'est là que se situe*, de la façon la plus claire, HAMLET.

Mais ceci bien entendu n'est qu'une remarque toute  
simple, bien évidente, à laquelle il est assez curieux  
de voir que les auteurs...

on ne sait par quelle pudeur :  
il ne faut pas alerter les âmes sensibles !  
...ne mettent guère en valeur à propos d'HAMLET.

---

80 Hamlet : « That he might not betoem the winds of heaven visit her face too roughly. » (I, 2)

81 « Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo » (Si je ne puis fléchir les Dieux, je saurai émouvoir les Enfers), citation de Virgile (*Enéide*, VII, 312) en exergue de la préface à « L'Interprétation des rêves », op. cit.

Je ne vous le donne après tout que comme une marche dans l'ordre du pathétique, dans l'ordre du sensible, aussi pénible que ce puisse être.

Il doit y avoir quelque chose où puisse se formuler plus radicalement la raison, le motif de tout ce choix, parce qu'après tout, toute conclusion, *tout verdict...* si radical soit-il à prendre une forme accentuée dans l'ordre de ce que l'on appelle pessimisme ...est encore quelque chose qui est fait pour nous voiler ce dont il s'agit.

*S(A)* cela ne veut pas dire :  
tout ce qui se passe au niveau de *A* ne vaut rien,  
à savoir toute vérité est fallacieuse.

C'est là quelque chose qui peut faire rire dans les périodes d'amusement qui suivent les après-guerres où l'on fait, par exemple, une « *philosophie de l'absurde* » qui sert surtout dans les caves [Réf. à Camus].

Essayons d'articuler quelque chose de plus sérieux, ou de plus léger.

Aussi bien avec la barre, qu'est-ce que cela veut dire essentiellement ?

Je crois que c'est le moment de le dire, encore que bien entendu cela va apparaître sous un angle bien particulier, mais je ne le crois pas contingent.

*S(A)* veut dire ceci :  
c'est que si *A*, le grand Autre, est non pas un être mais *le lieu de la parole*, *S(A)* veut dire que *dans ce le lieu de la parole...*

où repose sous une forme développée, ou sous une forme [enveloppée ?], l'ensemble du système des signifiants, c'est-à-dire d'un langage

*...il manque quelque chose.*

*Quelque chose qui peut n'être qu'un signifiant y fait défaut.*

Le signifiant qui fait défaut au niveau de l'Autre,  
et qui donne sa valeur la plus radicale à ce  $S(A)$ ,  
c'est ceci qui est, si je puis dire, *le grand secret*  
*de la psychanalyse...*

ce par quoi la psychanalyse apporte quelque  
chose, par où le sujet qui parle...  
en tant que l'expérience de l'analyse  
nous le révèle comme structuré  
nécessairement d'une certaine façon  
...se distingue du sujet de toujours, du sujet  
auquel une évolution philosophique qui après tout  
peut bien nous apparaître dans une certaine  
perspective de délire, fécond, mais de délire  
dans la rétrospection

...c'est ceci *le grand secret* :

« *Il n'y a pas d'Autre de l'Autre.* »

En d'autres termes :  
pour le sujet de la philosophie traditionnelle  
ce sujet se subjective lui-même indéfiniment :  
si « *Je suis en tant que je pense* », « *Je suis en tant que je pense que je suis* »,  
et ainsi de suite, cela n'a aucune raison de s'arrêter.

La vérité est que l'analyse nous apprend quelque  
chose de tout à fait différent.  
C'est qu'on s'est déjà aperçu qu'il n'est pas si sûr  
que je sois en tant que je pense, et qu'on ne pouvait  
être sûr que d'une chose, c'est que je suis en tant  
que je pense que je suis. Cela sûrement.

Seulement ce que l'analyse nous apprend, c'est que  
je ne suis pas celui-là qui justement est en train de  
penser que je suis, pour la simple raison que du fait  
que je pense que je suis, je pense « *au lieu de l'Autre* »,  
je suis un autre que celui qui pense que je suis.

Or la question est que je n'ai aucune garantie  
d'aucune façon que cet Autre, par ce qu'il y a dans  
son système, puisse me rendre, si je puis m'exprimer  
ainsi, ce que je lui ai donné :  
son être et son essence de vérité.

*Il n'y a pas*, vous ai-je dit, *d'Autre de l'Autre*.

Il n'y a dans l'Autre aucun signifiant qui puisse dans l'occasion répondre de ce que je suis.  
Et pour dire les choses d'une façon transformée, cette *vérité sans espoir* dont je vous parlais tout à l'heure, cette vérité qui est celle que nous rencontrons au niveau de l'inconscient, c'est une *vérité* sans figure, c'est une *vérité* fermée, une *vérité* pliable en tous sens. Nous ne le savons que trop : c'est *une vérité sans vérité*.

Et c'est bien cela qui fait le plus grand obstacle à ceux qui s'approchent du dehors de notre travail et qui, devant nos interprétations...

parce qu'ils ne sont pas dans la voie, avec nous, où elles sont destinées à porter leur effet qui n'est concevable que de façon métaphorique, et pour autant qu'elles jouent et retentissent toujours entre les deux lignes  
...ne peuvent pas comprendre de quoi il s'agit dans l'interprétation analytique.

Ce signifiant, dont l'Autre ne dispose pas, si nous pouvons en parler, c'est bien tout de même qu'il est, bien entendu, quelque part.

Je vous ai fait ce petit gramme aux fins que vous ne perdiez pas le nord.

Je l'ai fait avec tout le soin que j'ai pu, mais certainement pas pour accroître votre embarras.

Vous pouvez le reconnaître partout où est la barre, le signifiant caché, celui dont l'Autre ne dispose pas, et qui est justement celui qui vous concerne.

C'est le même que vous faites entrer dans le jeu en tant que vous, pauvres *bêtas*, depuis que *vous êtes nés*, vous êtes pris dans cette sacrée affaire de *λόγος* [logos].

C'est à savoir la part de vous qui là-dedans est sacrifiée...

et sacrifiée non pas purement et simplement, physiquement comme on dit, réellement, mais symboliquement, et qui n'est pas rien ...cette part de vous qui a pris fonction signifiante.

Et c'est pour cela qu'il y en a une seule, et il n'y en a pas trente six, c'est très exactement cette fonction énigmatique que nous appelons *le phallus*, qui est ici ce quelque chose de l'organisme de *la vie*, de cette poussée, où « *poussée vitale* », dont vous savez que je ne trouve pas qu'il faille user à tort et à travers, mais qui une fois bien *cernée*, *symbolisée*, mise là où elle est, et surtout *là* où elle sert, *là* où effectivement dans l'inconscient elle est prise, prend son sens.

Le *phallus*, la turgescence vitale, ce quelque chose d'énigmatique, d'universel, plus mâle que femelle, et pourtant dont la femelle elle-même peut devenir le symbole, voilà ce dont il s'agit, et ce qui... parce que dans l'Autre il est indisponible ...ce qui...

bien que ce soit cette vie même que le sujet fait signifiante ...ne vient nulle part garantir la signification du discours de l'Autre.

Autrement dit, toute sacrifiée qu'elle soit, cette vie ne lui est pas, par l'Autre, rendue.

C'est parce que c'est de là que part HAMLET, à savoir de la réponse du donné, que tout le parcours peut être balayé, que cette révélation radicale va le mener au rendez-vous dernier.

Pour l'atteindre, nous allons maintenant reprendre ce qui se passe dans la pièce d'HAMLET.

La pièce d'HAMLET est - comme vous le savez - l'œuvre de SHAKESPEARE et nous devons donc faire attention à ce qu'il y a rajouté.

C'était déjà un assez beau parcours, mais il faut croire qu'il offrait...

et là il suffisait qu'il s'offrit

pour qu'il fût pris [Sic]

...un chemin assez long à parcourir pour nous montrer ce qu'on appelle du pays, pour que SHAKESPEARE l'ait parcouru.

Je vous ai indiqué la dernière fois les questions que pose la *play scene*, la « scène des acteurs », j'y reviendrai.

Je voudrais aujourd'hui introduire un élément *essentiel*, essentiel parce qu'il concerne ce dont nous nous rapprochons après avoir établi la fonction des deux lignes, c'est à savoir ce qui gît dans l'intervalle, ce qui, si je puis dire, fait pour le sujet

*la distance qu'il peut maintenir entre les deux lignes pour y respirer pendant le temps qu'il lui reste à vivre, et c'est cela que nous appelons le désir.*

Je vous ai dit quelle *pression*, quelle *abolition*, quelle *destruction* ce *désir* subit pourtant, de ce qu'il se rencontre avec ce quelque chose de l'Autre réel, de la mère telle qu'elle est, cette mère comme tant d'autres, à savoir ce quelque chose de structuré, ce quelque chose qui est moins *désir* que *gloutonnerie*, voire engloutissement, ce quelque chose qui évidemment...

on ne sait pourquoi mais après tout qu'importe ...à ce niveau de la vie de SHAKESPEARE, a été pour lui la révélation.

Le problème de la femme certes, n'a jamais été sans être présent dans toute l'œuvre de SHAKESPEARE, et il y avait des luronnes avant HAMLET. Mais d'aussi abyssales, féroces et tristes, il n'y en a qu'à partir d'HAMLET.

*Troilus and Cressida...*

qui est une pure merveille et qu'on n'a

certainement pas mis assez en valeur

...nous permet peut-être d'aller plus loin

dans ce qu'HAMLET a pensé à ce moment-là.

La création de *Troilus and Cressida* est, je crois, *une des plus sublime* qu'on puisse rencontrer dans l'œuvre dramatique.

Au niveau d'HAMLET et au niveau du dialogue qu'on peut appeler le paroxysme de la pièce, entre HAMLET et sa mère, je vous ai déjà dit la dernière fois le sens de ce mouvement d'adjuration vis à vis de la mère qui est à peu près :

« *Ne détruit pas la beauté, l'ordre du monde, ne confond pas HYPÉRION même...*  
c'est son père qu'il désigne ainsi  
*...avec l'être le plus abject* » ([III,4](#))

...et la retombée de cette adjuration devant ce qu'il sait être la nécessité fatale de cette sorte de désir qui ne soutient rien, qui ne retient rien.

Les citations que je pourrais à cet endroit vous faire de ce qui est la pensée de SHAKESPEARE à cet égard sont excessivement nombreuses.

Je ne vous en donnerai que ceci, de ce que j'ai relevé pendant les vacances, dans un tout autre contexte.

Il s'agit de quelqu'un qui est assez amoureux, mais aussi il faut le dire, assez farfelu, un brave homme d'ailleurs.

C'est dans *Twelfth Night*<sup>82</sup>, le héros dialoguant avec une fille qui pour le conquérir...

encore que rien dans le héros, le Duc comme on l'appelle, ne mette en doute que ses penchants soient des femmes

...parce que c'est de sa passion qu'il s'agit, l'approche, déguisée en garçon.

Ce qui tout de même est un trait singulier pour se faire valoir comme fille, car elle l'aime.

Ce n'est pas pour rien que je vous donne ces détails, c'est parce que c'est un apport vers quelque chose vers quoi je vais vous introduire maintenant, à savoir la création d'OPHÉLIE.  
Cette femme, VIOLA, est justement *antérieure* à OPHÉLIE.

---

82 William Shakespeare : [La nuit des rois](#) ; *Twelfth Night* : 12<sup>ème</sup> nuit après Noël.

La *Twelfth Night* est de deux ans environ antérieur à la fomentation d'HAMLET, et voilà très exactement l'exemple de la transformation de ce qui se passe dans SHAKESPEARE au niveau de ses créations féminines qui comme vous le savez, sont celles parmi *les plus fascinantes, les plus attirantes, les plus captivantes, les plus troubles à la fois*, qui font le caractère vraiment immortellement *poétique* de toute une face de son génie.

Cette *fille-garçon*, ou *garçon-fille*, voilà le type même de *création* où affleure, où se révèle quelque chose qui va nous introduire à ce qui va maintenant être notre propos, notre pas suivant, à savoir *le rôle de l'objet dans le désir*.

Après avoir pris cette occasion pour vous montrer la perspective dans laquelle s'inscrit notre question sur OPHÉLIE, voilà ce que le Duc...

sans savoir que la personne qui est devant lui est une fille, et une fille qui l'aime, lui ...répond aux questions capiteuses de la fille qui, alors qu'il se désespère, lui dit :

« *Comment pouvez-vous vous plaindre ? Si quelqu'un était auprès de vous qui soupirait après votre amour, et que vous n'avez nulle envie de l'aimer...*

ce qui est le cas, c'est ce dont il souffre ...comment pourriez-vous l'accueillir ? Il ne faut donc pas en vouloir aux autres de ce qu'assurément vous feriez vous-même. »<sup>83</sup>

Lui, qui est là en aveugle et dans l'énigme, lui dit à ce moment-là un grand propos concernant la différence du *désir féminin* et du *désir masculin* :

« *Il n'y a pas de femme qui peut supporter le battement d'une passion aussi violente que celle qui possède mon cœur. Aucun cœur de femme ne peut ainsi en supporter autant. Elles manquent de cette suspension...* » [La Nuit des rois ( II, 4, )]

Et tout son développement est celui en effet de quelque chose qui, du désir, fait essentiellement cette distance qu'il y a, ce rapport particulier à l'objet soutenu comme tel, qui est quelque chose justement qui est ce qui est exprimé dans le symbole que je vous place ici sur cette ligne de retour : de l'X du vouloir.

---

83 SHAKESPEARE, La Nuit des rois ( II, 4, ).



C'est à savoir le rapport § à (a).

(a) l'objet en tant qu'il est, si l'on peut dire, le curseur, le niveau où se situe, se place ce qui est chez le sujet, à proprement parler, le désir.

Je voudrais introduire le personnage d'OPHÉLIE en bénéficiant de ce que la critique philologique et textuelle nous a apporté concernant, si je puis dire, ses antécédents.

J'ai vu sous la plume de je ne sais quel crétin un vif mouvement de bonne humeur qui lui survint le jour où...

pas spécialement précipité car il aurait dû le savoir depuis un bout de temps  
...il s'est aperçu que dans BELLEFOREST il y a quelqu'un qui joue le rôle d'OPHÉLIE.

Dans BELLEFOREST on est tout aussi embêté avec ce qui arrive à HAMLET, à savoir qu'*il a bien l'air d'être fou*, mais quand même on n'est pas plus rassuré que cela, car il est clair que *ce fou sait assez bien ce qu'il veut*, et ce qu'il veut...

c'est ce que l'on ne sait pas,  
c'est beaucoup de choses  
...ce qu'il veut c'est *la question* pour tous les autres.

On lui envoie une fille de joie destinée...  
en l'attirant dans un coin de la forêt  
...à capter ses confidences cependant que quelqu'un qui est aux écoutes pourra en savoir un peu plus long.

Le stratagème échoue comme il convient, grâce, je crois, à l'amour de la fille. Ce qui est certain, c'est que le critique en question était tout content de trouver cette sorte d'*arché-OPHÉLIE* pour y retrouver la raison des ambiguïtés du caractère d'OPHÉLIE.

Naturellement je ne vais pas *relire* le rôle d'OPHÉLIE, mais ce personnage tellement éminemment pathétique, bouleversant, dont on peut dire que c'est une des grandes figures de l'humanité, se présente comme vous le savez sous des traits extrêmement ambigus. Personne n'a jamais pu déclarer encore :

- si elle est *l'innocence même* qui parle ou qui fait allusion à ses élans les plus charnels avec la simplicité *d'une pureté qui ne connaît pas de pudeur*,
- ou si c'est au contraire une gourgandine prête à tous les travaux.

Les textes là-dessus sont *un véritable jeu de miroir aux alouettes*, on peut tout y trouver, et à la vérité, on y trouve surtout un grand charme où la scène de la folie n'est pas le moindre moment.

La chose en effet est tout à fait claire.

Si d'une part, HAMLET se comporte avec elle avec une cruauté tout à fait exceptionnelle qui gêne, qui comme on dit, fait mal, et qui la fait sentir comme une victime, d'autre part on sent bien qu'elle n'est point, et bien loin de là, la créature désincarnée ou décharnalisée que la peinture préraphaélite, que j'ai évoquée, en a faite. C'est tout à fait autre chose.

À la vérité on est surpris que les préjugés concernant le type, la nature, la signification, les mœurs pour tout dire de la femme, soient encore si fort ancrés qu'on puisse, à propos d'OPHÉLIE, se poser une question semblable.

Il semble qu'OPHÉLIE soit tout simplement ce qu'est toute fille, qu'elle ait ou non franchi...

après tout nous n'en savons rien  
...le pas *tabou* de la rupture de sa virginité.  
La question me semble n'être pas, d'aucune façon, à propos d'OPHÉLIE, posée.

Dans l'occasion il s'agit de savoir pourquoi SHAKESPEARE a apporté ce personnage qui paraît représenter une espèce de point extrême sur une ligne courbe qui va, de ses premières héroïnes *filles-garçons*, jusqu'à *quelque chose* qui va en retrouver la formule dans la suite, mais transformée sous une autre nature.

OPHÉLIE, qui semble être le sommet de sa création du type de *la femme*, au point exact où elle est elle-même ce bourgeon prêt d'éclore et menacé par l'insecte rongeur au cœur du bourgeon.

Cette vision de vie prête à éclore, et de vie porteuse de toutes les vies, c'est ainsi d'ailleurs qu'HAMLET la qualifie, la situe pour la repousser :

« Vous serez la mère de pêcheurs !... » [Hamlet : ...Why wouldst thou be a breeder of sinners ? ( III, 1 )]

Cette image justement de la fécondité vitale, cette image pour tout dire, de toutes les façons nous illustre plus, je crois, qu'aucune autre création, l'équation dont j'ai fait état dans mes cours, l'équation « *girl = phallus* ». C'est évidemment là quelque chose que nous pouvons très facilement reconnaître.

Je ne ferai pas état de choses qui, à la vérité, me paraissent simplement une curieuse rencontre. J'ai eu la curiosité de voir d'où venait OPHÉLIE et, dans un article de BOISSACQ du *Dictionnaire étymologique grec*, j'y ai vu une référence grecque.

SHAKESPEARE ne disposait pas des dictionnaires dont nous nous servons, mais on trouve chez les auteurs de cette époque des choses si stupéfiantes à côté d'ignorances somptueuses, des choses si pénétrantes, et qui retrouvent les constructions de la critique la plus moderne, que je peux bien à cette occasion vous faire état de ceci qui est dans les notes que j'ai oubliées.

Je crois que dans HOMÈRE, si mon souvenir est bon, il y a Ὀφηλίῳ [ophelio], au sens du « faire grossir », « enfler », que Ὀφηλίῳ [ophelio] est employé pour la « mue », « fermentation vitale » qui s'appelle à peu près « laisser quelque chose changer » ou « s'épaissir ».

Le plus drôle encore, on ne peut pas ne pas en faire état, c'est que dans le même article, BOISSACQ, qui est un auteur qui cribble assez sévèrement l'ordonnance de ses chaînes signifiantes, croit nécessaire de faire expressément référence à ce propos, à la forme verbale de ὀμφαλός [omphalos], au *phallus*.

La confusion d'OPHÉLIE et de ὀμφαλός [omphalos] n'a pas besoin de BOISSACQ pour nous apparaître. Elle nous apparaît dans la structure.

Et ce qu'il s'agit maintenant d'introduire, ce n'est pas en quoi OPHÉLIE peut être le *phallus*, mais...

*si elle est*, comme nous le disons, véritablement le *phallus* ...comment SHAKESPEARE lui fait remplir cette *fonction* ?

Or c'est ici qu'est l'important.

SHAKESPEARE porte sur un plan nouveau ce qui lui est donné dans la légende de BELLEFOREST, à savoir que dans la légende telle qu'elle est rapportée par BELLEFOREST, la courtisane est l'appât destiné à lui arracher son secret.

Eh bien, transposant cela au niveau supérieur qui est celui où se tient la véritable question, je vous montrerai la prochaine fois qu'OPHÉLIE est là pour interroger *le secret*, non pas au sens *des sombres desseins* qu'il s'agit de faire avouer à HAMLET, par ceux qui l'entourent et qui ne savent pas très bien de quoi il est capable, mais le secret du désir.

Dans les rapports avec l'objet d'OPHÉLIE...

pour autant qu'ils sont scandés au cours  
de la pièce par une série de temps  
sur lesquels nous nous arrêterons

...quelque chose s'articule qui nous permet de saisir, d'une façon particulièrement vivante, les rapports du sujet en tant qu'il parle, c'est-à-dire du sujet en tant qu'il est soumis au *rendez-vous de son destin*, avec quelque chose qui doit prendre...

dans l'analyse et par l'analyse  
...un autre sens.

Ce sens autour duquel l'analyse tourne et dont, ce n'est pas pour rien, le tournant où elle approche à propos de ce terme d'objet si prévalent, si certainement beaucoup plus insistant et présent qu'il n'a jamais été dans FREUD, et au point que certains ont pu dire que l'analyse l'a changé de sens pour autant que *la libido*, chercheuse de plaisir, est devenue chercheuse d'*objet*.

Je vous l'ai dit, l'analyse est engagée dans une voie fausse pour autant que cet objet elle l'articule et le définit d'une façon qui manque son but, qui ne soutient pas ce dont il s'agit véritablement dans le rapport qui s'inscrit dans la formule  $S(A)$ , S châtré, S soumis à quelque chose que je vous appellerai la prochaine fois, et que je vous apprendrai à déchiffrer sous le nom de *fading du sujet*, qui s'oppose à la notion de *splitting de l'objet*, de ce rapport de ce sujet avec l'objet en tant que tel.

Qu'est-ce que l'objet du désir ?

Un jour...

qui n'était rien d'autre, je crois,  
que la deuxième séance de cette année  
...je vous ai fait une citation de quelqu'un,  
que j'espère, quelqu'un aura identifié depuis lors,  
qui disait que ce que l'avare regrette dans la perte  
de sa cassette nous en apprendrait, si on le savait,  
long sur le désir humain.

C'est Simone WEIL qui disait cela.

C'est cela que nous allons essayer de serrer  
autour de ce fil qui court le long de la tragédie  
entre OPHÉLIE et HAMLET.

(Hamlet [III, 4 : 40- 87](#))

**Hamlet.** Such an act  
That blurs the grace and blush of modesty;  
Calls virtue hypocrite; takes off the rose  
From the fair forehead of an innocent love,  
And sets a blister there; makes marriage vows  
As false as dicers' oaths. O, such a deed  
As from the body of contraction plucks  
The very soul, and sweet religion makes  
A rhapsody of words! Heaven's face doth glow;  
Yea, this solidity and compound mass,

With tristful visage, as against the doom,  
Is thought-sick at the act.

**Gertrude.** Ah me, what act,  
That roars so loud and thunders in the index?

**Hamlet.** Look here upon th's picture, and on this,  
The counterfeit presentment of two brothers.  
See what a grace was seated on this brow;  
Hyperion's curls; the front of Jove himself;  
An eye like Mars, to threaten and command;  
A station like the herald Mercury  
New lighted on a heaven-kissing hill:  
A combination and a form indeed  
Where every god did seem to set his seal  
To give the world assurance of a man.  
This was your husband. Look you now what follows.  
Here is your husband, like a mildew'd ear  
Blasting his wholesome brother. Have you eyes?  
Could you on this fair mountain leave to feed,  
And batten on this moor? Ha! have you eyes  
You cannot call it love; for at your age  
The heyday in the blood is tame, it's humble,  
And waits upon the judgment; and what judgment  
Would step from this to this? Sense sure you have,  
Else could you not have motion; but sure that sense  
Is apoplex'd; for madness would not err,  
Nor sense to ecstasy was ne'er so thrall'd  
But it reserv'd some quantity of choice  
To serve in such a difference. What devil was't  
That thus hath cozen'd you at hoodman-blind?  
Eyes without feeling, feeling without sight,  
Ears without hands or eyes, smelling sans all,  
Or but a sickly part of one true sense  
Could not so mope.  
O shame! where is thy blush? Rebellious hell,  
If thou canst mutine in a matron's bones,  
To flaming youth let virtue be as wax  
And melt in her own fire. Proclaim no shame  
When the compulsive ardour gives the charge,  
Since frost itself as actively doth burn,  
And reason panders will.

## HAMLET (5)

J'ai annoncé somme toute qu'aujourd'hui, à titre d'appât, je parlerais de cet appât qu'est OPHÉLIE. Et je pense que je vais tenir ma parole.

Cet objet, ce thème, ce personnage, vient ici comme élément dans notre propos, celui que nous suivons depuis déjà quatre de nos rencontres, qui est de montrer dans HAMLET, *la tragédie du désir*.

De montrer que si elle peut à proprement parler être qualifiée ainsi, c'est dans toute la mesure où *le désir* comme tel, où *le désir* humain, *le désir* à quoi nous avons affaire dans l'analyse, *le désir* que nous sommes en posture, selon le mode de notre visée à son endroit, d'infléchir, voire de confondre avec d'autres termes, ce *désir* ne se conçoit, ne se situe que par rapport aux coordonnées fixes dans la subjectivité telles que FREUD a démontré qu'elles fixent à une certaine *distance* l'un de l'autre, *le sujet* et *le signifiant*, ce qui met le sujet dans une certaine dépendance du signifiant comme tel.

Ceci veut dire que nous ne pouvons pas rendre compte de l'expérience analytique en partant de l'idée que le signifiant serait par exemple un pur et simple reflet, un pur et simple produit de ce qu'on appelle en l'occasion « *les relations inter-humaines* ».

Et cela n'est pas seulement un instrument, c'est un des composants initiaux essentiel d'une topologie, faute de laquelle on voit l'ensemble des phénomènes se réduire, se raplatir d'une façon qui ne nous permet pas, à nous analystes, de rendre compte de ce qu'on peut appeler les présupposés de notre expérience.

J'ai commencé dans ce chemin, prenant HAMLET comme un exemple de quelque chose qui nous dénonce un sens dramatique très vif des coordonnées de cette *topologie*, et qui fait que c'est à ceci que nous attribuons l'exceptionnel pouvoir de captivation qu'a HAMLET, qui nous fait dire :

- que si la tragédie d'HAMLET a ce rôle prévalent dans les préférences du public critique,
- que si elle est toujours séduisante pour ceux qui en approchent,

...cela tient à quelque chose qui montre que le poète y a mis par quelque biais, quelques aperçus de sa propre expérience.

Et tout l'indique dans la sorte de tournant que représente HAMLET dans l'œuvre shakespearienne, voire aussi que son expérience de poète, au sens technique du terme, lui en ait peu à peu montré les voies.

C'est à cause de certains détours...

que nous pensons ici pouvoir interpréter  
en fonction de certains de nos repères,  
de ceux qui sont articulés dans notre *gramme*

...que nous pouvons saisir la portée de cette étude certainement très essentielle.

Une péripétie est accrochée d'une façon qui distingue la pièce de SHAKESPEARE des pièces précédentes ou des récits de SAXO GRAMMATICUS, de BELLEFOREST, comme des pièces sur lesquelles nous avons *des aperçus fragmentaires*.

Ce détour est celui du personnage d'OPHÉLIE qui est certes présent dans l'histoire depuis le début - OPHÉLIE, je vous l'ai dit, c'est le piège...

dès l'origine de la légende d'HAMLET

...c'est le piège où HAMLET ne tombe pas, d'abord parce qu'on l'a averti, ensuite parce que l'appât lui-même...

à savoir l'OPHÉLIE de SAXO GRAMMATICUS

...ne s'y prête pas, amoureuse qu'elle est depuis longtemps - nous dit le texte de BELLEFOREST - du prince HAMLET.

Cette OPHÉLIE, SHAKESPEARE en a fait tout autre chose.



Dans l'*intrigue* peut-être n'a-t-il fait qu'approfondir cette fonction, ce rôle qu'a OPHÉLIE dans la *légende*, destinée qu'elle est à prendre, à captiver, à surprendre le secret d'HAMLET.

Elle est peut-être *quelque chose* qui devient un élément des plus intimes du drame d'HAMLET que nous a fait SHAKESPEARE, d'HAMLET qui a perdu la route, la voie de son désir.

Elle est un élément d'articulation essentiel dans ce cheminement qui fait aller HAMLET à ce que je vous ai appelé la dernière fois « *l'heure de son rendez-vous mortel* », de l'accomplissement d'un acte qu'il accomplit en quelque sorte malgré lui.

Nous verrons encore plus aujourd'hui à quel point HAMLET est bien l'image de ce niveau du sujet où l'on peut dire que c'est en terme de signifiants purs que la destinée s'articule, et que le sujet n'est en quelque sorte que l'envers d'un message qui n'est même pas le sien.

Le premier pas que nous avons fait dans cette voie a donc été d'articuler combien la pièce...

qui est *le drame du désir* dans le rapport *au désir de l'Autre* ...combien elle est dominée de cet Autre qui est ici *le désir* - de la façon la moins ambiguë - *de la mère*, c'est-à-dire le sujet primordial de la demande.

Ce sujet dont je vous ai montré que c'est le vrai *sujet tout puissant* dont nous parlons toujours dans l'analyse. Cela n'est pas la [...] de la femme qui a en elle cette dimension dont elle est la *toute puissance*, dite *toute puissance*, *toute puissance de la pensée*. C'est de *toute puissance du sujet* comme sujet de la première demande qu'il s'agit, et c'est à elle que cette *toute puissance* doit toujours être référée, je vous l'ai dit aussi lors de *nos premières démarches*.

Il s'agit de quelque chose, au niveau de ce *désir de l'Autre*, qui se présente au prince HAMLET...

c'est-à-dire au sujet principal de la pièce ...tellement comme tragédie, le drame d'une *subjectivité*. HAMLET est toujours là, et on peut dire : éminemment plus qu'en tout autre drame.

Le drame se présente d'une façon toujours double, ses éléments étant à la fois *inter* et *intra-subjectifs*.  
Donc dans la perspective même du sujet, du prince HAMLET, ce désir de l'Autre, ce désir de la mère se présente essentiellement comme un désir qui...

- entre un objet éminent, cet objet idéalisé, exalté qu'est son père,
- et cet objet déprécié, méprisable qu'est CLAUDIUS, le frère criminel et adultère

...ne choisit pas.

Elle ne choisit pas en raison de quelque chose qui est présent comme de l'ordre d'une *voracité instinctuelle* qui fait que, chez elle, ce sacro-saint objet génital de notre récente terminologie se présente comme rien d'autre que comme l'objet d'une jouissance qui est vraiment satisfaction directe d'un besoin.

Cette dimension est essentielle, elle est celle qui forme un des pôles entre lesquels vacille l'*adjuration* d'HAMLET à sa mère. Je vous l'ai montré dans la scène où confronté à elle, il lui lance cet appel vers l'abstinence à ce moment où...

dans les termes, au reste  
les plus crus, les plus cruels

...il transmet le message essentiel que le fantôme, son père, l'a chargé de transmettre.

Soudain cet appel échoue et se retourne.  
Il la renvoie à la couche de CLAUDIUS, aux caresses de l'homme qui ne manqueront pas de la faire, une fois de plus, céder.

Dans cette sorte de chute, d'abandon, de la fin de l'*adjuration* d'HAMLET, nous trouvons le terme même, le modèle qui nous permet de concevoir en quoi lui, son désir, son élan vers une action qu'il brûle d'accomplir...

le monde entier devient pour lui vivant reproche  
de n'être jamais à la hauteur de sa propre *volonté*

...cette action retombe de la même façon que l'*adjuration* qu'il adresse à sa mère.

C'est essentiellement dans cette dépendance du désir du sujet par rapport au sujet Autre que se présente l'accent majeur, l'accent même du drame d'HAMLET, ce qu'on peut appeler sa dimension permanente.

Il s'agit de voir en quoi...

d'une façon plus articulée, en entrant dans un détail psychologique qui resterait, je dois dire, foncièrement énigmatique s'il n'était pas - ce détail - soumis à cette visée d'ensemble qui fait le sens de la tragédie d'HAMLET

...comment ceci retentit sur le nerf même du vouloir d'HAMLET, sur ce quelque chose qui dans mon graphe est le crochet, le point d'interrogation du « *Che vuoi?* » de *la subjectivité constituée dans l'Autre*, et *s'articulant dans l'Autre*.

C'est le sens de ce que j'ai à dire aujourd'hui : ce qu'on peut appeler « *le réglage imaginaire* » :

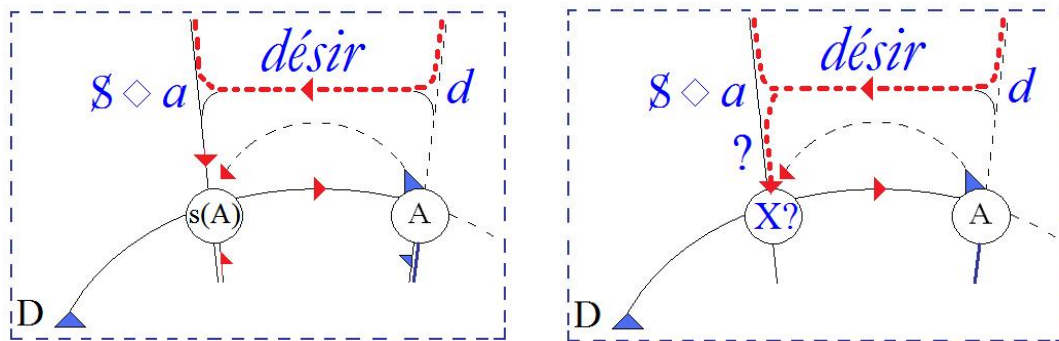
- de ce qui constitue le support du désir,
- de ce qui, en face d'un point indéterminé, un point variable, ici sur l'origine de la courbe, et qui représente cette assumption par le sujet de son vouloir essentiel,
- de ce qui vient se régler sur *quelque chose* qui est quelque part *en face* et en quelque sorte - on peut le dire tout de suite - *au niveau* du *sujet inconscient*, l'aboutissant, la butée, le terme de ce qui constitue la question du sujet,
- de ce *quelque chose* que nous symbolisons par cet § en présence de (a) : § ◇ a, et que nous appelons *le fantasme*,
- de ce qui dans l'économie psychique, représente quelque chose que vous connaissez, ce quelque chose d'ambigu autant qu'il est effectivement dans le conscient, quand nous l'abordons par une certaine phase, un dernier terme, ce terme qui fait le fond de toute passion humaine, en tant qu'elle est marquée par quelques uns de ces traits que nous appelons traits de perversion.



Et au niveau - premièrement - de la demande,  
si ce fantasme intervient...

ou aussi bien n'intervient pas  
...c'est dans la mesure où *quelque chose* [ $s \diamond a$ ] qui normalement  
n'en parvient pas par cette voie [ $(s \diamond a) \rightarrow s(A)$ ],  
n'en revient pas au niveau du message...

du signifié de l'Autre [ $s(A)$ ] qui est le module,  
la somme de toutes les significations telles  
qu'elles sont acquises par le sujet dans  
l'échange inter-humain et le discours complet  
...c'est en tant que ce *fantasme* passe ou ne passe pas,  
pour arriver au message, que nous nous trouvons dans  
une *situation normale* ou dans une *situation atypique*.



Il est normal que par cette voie il ne passe pas,  
qu'il reste inconscient, qu'il soit séparé.  
Il est aussi essentiel qu'à certaines phases,  
et à des phases qui s'inscrivent plus ou moins  
dans l'ordre du pathologique, il franchisse aussi  
ce passage.

Nous donnerons leur *nom* à *ces moments* de franchissement,  
ces moments de communication qui ne peuvent se faire,  
comme vous l'indique le schéma, que dans *un seul sens*.  
J'indique cette *articulation* essentielle puisque c'est pour  
avancer en somme dans le maniement de cet appareil  
que nous appelons ici *le gramme*, que nous sommes ici.

Nous allons voir pour l'instant simplement ce que  
veut dire, et comment fonctionne dans la tragédie  
shakespearienne, ce que j'ai appelé le moment  
d'affolement du désir d'HAMLET, pour autant que  
c'est à ce réglage imaginaire qu'il convient  
de le rapporter.

OPHÉLIE, dans ce repérage, se situe au niveau de la lettre (a), la lettre en tant qu'elle est inscrite dans cette symbolisation d'un fantasme, le fantasme étant le support, le substrat imaginaire de quelque chose qui s'appelle à proprement parler le désir, en tant qu'il se distingue de la demande, qu'il se distingue aussi du besoin.

Cet (a) correspond à ce quelque chose vers quoi se dirige toute l'articulation moderne de l'analyse quand elle cherche à articuler l'objet et la relation de l'objet.

Il y a quelque chose de juste dans cette recherche, en ce sens que le rôle de cet objet est sans doute décisif comme elle l'articule...

je veux dire la notion commune de la relation d'objet ...quand elle l'articule comme ce qui structure fondamentalement le mode d'appréhension du monde.

Simplement, dans la relation d'objet telle qu'elle nous est expliquée le plus communément actuellement dans la plupart des traités qui lui font une plus ou moins grande part...

que ce soit un volume paru assez près de nous auquel je fais allusion comme à l'exemple le plus caricatural, comme d'autres plus élaborés comme ceux de FEDERN ou tel ou tel autre<sup>84</sup> ...l'erreur et la confusion consistent dans cette théorisation de l'objet en tant qu'objet, qui s'appelle lui-même objet pré-génital.

Un objet génital est aussi nommé à l'intérieur des diverses formes de l'objet pré-génital et des diverses formes de l'objet anal, etc. C'est précisément ce qui vous est matérialisé sur ce schéma, en ceci que c'est prendre la dialectique de l'objet pour la dialectique de la demande.

Et cette confusion est explicable parce que dans les deux cas le sujet se trouve lui-même dans un moment, dans une posture dans son rapport avec le signifiant, qui est la même. Le sujet est en position d'éclipse.

---

84 Maurice Bouvet : La relation d'objet, Puf 2006. Paul Federn : La Psychologie du moi et les psychoses, Puf 1979.

Pour autant que dans ces deux points de notre *gramme*,  
qu'il s'agisse du *code* au niveau de l'inconscient [§ ◇ D]...  
c'est-à-dire de la série de rapports qu'il a  
avec un certain appareil de la demande  
...ou qu'il s'agisse du *rapport imaginaire* qui le constitue  
d'une façon privilégiée dans une certaine posture  
aussi définie par son rapport au signifiant devant  
un *objet (a)* [§ ◇ a], dans ces deux cas *le sujet est en position d'éclipse*.

Il est dans cette position que j'ai commencé  
à articuler la dernière fois sous le terme de *fading*.

J'ai choisi ce terme pour toutes sortes de raisons  
philologiques, et aussi parce qu'il est devenu tout à  
fait familier à propos de l'utilisation des appareils  
de communication qui sont les nôtres.

Le *fading* c'est exactement ce qui se produit  
dans un appareil de communication, de reproduction  
de la voix, quand la voix *disparaît, s'effondre,*  
*s'évanouit*, pour reparaître au gré de quelque variation  
dans le support lui-même, dans *la transmission*.

C'est en tant donc que le sujet est en un même moment  
d'oscillation qui est celui qui caractérise...

nous viendrons naturellement à donner son support  
et ses coordonnées réelles à ce qui n'est  
qu'une métaphore

...le *fading* devant la demande et devant l'objet,  
que la confusion peut se produire et qu'en fait,  
ce qu'on appelle relation d'objet est toujours  
rapport du sujet...

dans ce moment privilégié et dit de *fading du sujet*  
...à des...

non pas « *objets* » comme on le dit  
...signifiants de la demande.

Et pour autant que *la demande* reste fixe, c'est au mode,  
à l'appareil signifiant qui correspond aux différents  
types, oral, anal et autres, que l'on peut articuler  
quelque chose qui a en effet une sorte de  
correspondance clinique.

Mais il y a un grand inconvénient à confondre :

- ce qui est rapport au signifiant,
- avec ce qui est rapport à l'objet.

Car cet objet est autre, car cet objet, en tant qu'objet du désir, a un autre sens, parce que toutes sortes de choses rendent nécessaire que nous ne méconnaissions pas...

même donnerions-nous toute leur valeur primitive déterminante, comme on le fait, aux signifiants de la demande en tant qu'ils sont signifiants oraux, anaux, avec toutes les subdivisions, toutes les différences d'orientation ou de polarisation que peut prendre cet objet en tant que tel par rapport au sujet, ce que *la relation d'objet...* telle qu'elle est pour l'instant articulée ...méconnaissait

...justement cette corrélation au *sujet* qui est exprimée ainsi en tant que le sujet est marqué de la barre.

C'est ce qui fait que le sujet, même quand nous le considérons aux stades les plus primitifs de la période orale telle que l'a articulée par exemple, d'une façon autrement proche, autrement rigoureuse, exacte, une Mélanie KLEIN : nous nous trouvons, remarquez-le dans le texte même de Mélanie KLEIN, en présence de certains paradoxes, et que ces paradoxes ne sont pas inscrits dans la pure et simple articulation qu'on peut faire du sujet comme étant mis face à face avec l'*objet* correspondant à un besoin, nommément *le mamelon*, *le sein* dans l'occasion.

Car le paradoxe apparaît en ceci que, dès l'origine, un autre signifiant énigmatique se présente à l'horizon de cette relation. Ceci est parfaitement mis en évidence dans Mélanie KLEIN, qui n'a qu'un seul mérite en cette occasion, c'est de ne pas hésiter à foncer, c'est-à-dire à entériner ce qu'elle trouve dans *l'expérience clinique* et, faute d'explication, de se contenter d'explications fort pauvres. Mais assurément elle témoigne que le *phallus* est déjà là comme tel et comme, à proprement parler, destructeur par rapport au sujet.



Elle en fait dès l'abord cet objet primordial qui est à la fois le meilleur et le pire, ce autour de quoi vont tourner tous les avatars de la période paranoïde comme de la période dépressive.

Je ne fais ici bien entendu qu'*indiquer*, que *rappeler*.

Ce que je puis *articuler* plus avant à propos de cet *§*, et pour autant qu'il nous intéresse, non pas en tant qu'il est confronté, mis en rapport avec la demande, mais avec cet élément que nous allons cette année essayer de serrer de plus près, qui est représenté par le *(a)*.

Le *(a)*, objet essentiel, objet autour de quoi tourne comme telle, la dialectique du désir, objet autour de quoi le sujet s'éprouve dans une altérité *imaginaire*, devant un élément qui est altérité au niveau imaginaire tel que nous l'avons déjà articulé et défini maintes fois. Il est *image*, et il est *pathos*.

Et c'est par cet *autre* qu'est l'objet du désir, qu'est remplie une fonction qui définit le désir dans cette double coordonnée qui fait qu'il ne vise pas...

non pas du tout !

...un *objet* en tant que tel d'une *satisfaction de besoin*, mais un *objet* en tant qu'il est déjà lui-même relatif, je veux dire mis en relation avec le sujet, le sujet qui est présent dans le fantasme.

Ceci est une évidence phénoménologique, et j'y reviendrai plus loin.

Le sujet est présent dans le fantasme.

Et la fonction de l'objet...

qui est objet du désir uniquement

en ceci qu'il est *terme* du fantasme

...l'objet prend la place, dirais-je, de ce dont le sujet est privé *symboliquement*.

Ceci peut vous paraître un peu abstrait, je veux dire, à ceux qui n'ont pas fait tout le chemin qui précède avec nous. Disons pour ceux-là que c'est pour autant que dans l'articulation du fantasme, l'objet prend la place de ce dont le sujet est privé.

C'est quoi ?

C'est du *phallus* que l'objet prend cette fonction qu'il a dans le fantasme, et que le désir, avec le fantasme pour support, se constitue.

Je pense qu'il est difficile d'aller plus loin dans l'extrême de ce que je veux dire concernant ce que nous devons appeler à proprement parler le désir et son rapport avec le fantasme.

C'est en ce sens...

et pour autant que cette formule :

« *L'objet du fantasme est cette altérité, image et pathos par où un autre prend la place de ce dont le sujet est privé symboliquement.* »

...vous le voyez bien, c'est dans cette direction que cet *objet imaginaire* se trouve en quelque sorte en position de *condenser sur lui* ce qu'on peut appeler les vertus ou *la dimension de l'être*, qu'il peut devenir ce véritable *leurre de l'être* qu'est l'objet du désir humain.

Ce quelque chose devant quoi Simone WEIL s'arrête quand elle pointe le rapport le plus épais, le plus opaque qui puisse nous être présenté de l'homme avec l'objet de son désir, le rapport de l'avare avec sa cassette, où semble culminer pour nous de la façon la plus évidente *ce caractère de fétiche* qui est celui de *l'objet du désir* humain, et qui est aussi bien le caractère ou l'une des faces de tous ces objets.

Il est assez comique de voir...

comme il m'a été donné récemment

...un bonhomme...

qui était venu nous expliquer le rapport de la théorie de la signification avec le marxisme

...dire qu'on ne saurait aborder la théorie de la signification sans la faire partir des relations inter-humaines : ceci allait assez loin !

Au bout de trois minutes nous apprenions que le signifiant était l'instrument grâce à quoi l'homme transmettait à son semblable ses pensées privées... Cela nous a été dit textuellement dans une bouche qui s'autorisait de MARX.

À ne pas rapporter les choses à ce fondement de la relation inter-humaine nous tombions, paraît-il, dans le danger de fétichiser ce dont il s'agit dans le domaine du langage !

Assurément je veux bien qu'en effet nous devions rencontrer quelque chose qui ressemble fort au fétiche, mais je me demande si ce quelque chose qui s'appelle fétiche, cela n'est justement pas une des dimensions mêmes du monde humain, et précisément celle dont il s'agit de rendre compte.

Si nous mettons le tout dans la racine de la relation inter-humaine nous n'aboutissons qu'à une chose, c'est à renvoyer le fait de la fétichisation des objets humains à je ne sais quel *malentendu inter-humain* qui, lui-même donc, suppose un renvoi à des significations. De même que les pensées privées dont il s'agissait...

je pense dans une pensée génétique  
...sont bien là pour vous faire sourire, car déjà si les pensées privées sont là, à quoi bon aller chercher plus loin!

Bref, il est assez surprenant que ce rapport, non pas à *la praxis humaine*, mais à une *subjectivité humaine* donnée comme essentiellement primitive, soit soutenu dans une doctrine qui se qualifie marxiste, alors qu'il me semble qu'il suffit d'ouvrir le premier tome du *Capital* pour s'apercevoir que le premier pas de l'analyse de MARX est très à proprement parler à propos du caractère fétiche de la marchandise, d'aborder le problème très exactement au niveau propre et, comme tel, encore que le terme n'y soit pas dit, comme tel au niveau du signifiant.

Les rapports signifiants, les rapports de valeurs sont donnés d'abord, et toute la subjectivité, celle de la fétichisation éventuellement, vient s'inscrire à l'intérieur de cette dialectique signifiante. Ceci ne fait pas l'ombre d'un doute. Ceci est une simple parenthèse, reflet que je déverse dans votre oreille, de *mes indignations occasionnelles*, et de l'ennui que je peux ressentir d'avoir perdu mon temps.

Maintenant essayons de nous servir de ce rapport  $\$$  en présence du (a) [s  $\diamond$  a] qui est pour nous le support fantasmatique du désir. Il faut que nous l'articulions nettement, parce que (a), cet *autre imaginaire*, qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire que *quelque chose de plus ample qu'une personne* peut s'y inclure, toute une chaîne, tout un scénario. Je n'ai pas besoin de revenir à cette occasion à ce que, l'année dernière, j'ai mis ici en avant à propos de l'analyse du *Balcon* de Jean GENET. Il suffit, pour donner son sens à ce que je veux dire en l'occasion, de renvoyer à ce que nous pouvons appeler « *le bordel diffus* », pour autant qu'il devient la cause de ce qu'on appelle chez nous le sacro-saint génital.

Ce qui est important dans cet élément à proprement parler structurel du fantasme imaginaire en tant qu'il se situe au niveau de (a), c'est d'une part ce caractère opaque, celui qui le spécifie sous ses formes les plus accentuées comme le pôle du *désir pervers*.

En d'autres termes qui en fait l'élément structural des perversions et nous montre donc que la perversion se caractérise en ceci :

que tout l'accent du fantasme est mis du côté du corrélatif proprement imaginaire de l'autre : (a), ou de la parenthèse dans laquelle quelque chose qui est (a+b+c...) c'est toute la combinaison des objets les plus élaborés qui peuvent se trouver là réunis selon l'aventure, les séquelles, les résidus dans lesquels est venu se cristalliser la fonction d'un fantasme dans un désir pervers.

Néanmoins ce qui est essentiel...

et ce qui est cet élément de phénoménologie auquel je faisais allusion tout à l'heure ...c'est de vous rappeler que si étrange, si bizarre que puisse être dans son aspect le fantasme du désir pervers, le désir y est toujours de quelque façon intéressé. Intéressé dans un rapport qui est toujours lié au *pathétique*, à *la douleur d'exister* comme tel, d'exister tout purement, ou d'exister comme terme sexuel.

C'est évidemment dans la mesure où celui qui subit l'injure dans le *fantasme sadique* est quelque chose qui intéresse le sujet en tant que lui-même peut être offert à cette injure, que le *fantasme sadique* subsiste.

Et de cette dimension on ne peut dire qu'une chose, c'est qu'on ne peut être que surpris que - même un seul instant - on ait pu penser à l'éluder en faisant de la tendance sadique quelque chose qui d'aucune façon puisse se rapporter à une pure et simple agression primitive.

Je ne m'étends que trop. Si je le fais, ce n'est que pour bien accentuer *quelque chose* qui est ce vers quoi il nous faut articuler maintenant la véritable opposition entre perversion et névrose.

Si la perversion est donc quelque chose d'articulé bien sûr...

et exactement du même niveau,  
vous allez le voir, que la névrose  
...quelque chose d'interprétable, d'analysable...  
pour autant que dans les éléments imaginaires  
quelque chose se trouve d'un rapport essentiel du  
sujet à son être, sous une forme essentiellement  
localisée, fixée comme on l'a toujours dit  
...la névrose se situe par un accent mis sur l'autre  
terme du fantasme, c'est-à-dire au niveau de l'*§*.

Je vous ai dit que ce fantasme comme tel se situe à l'extrême, à la pointe, au niveau de butée du reflet de l'interrogation subjective, pour autant que le sujet tente de s'y ressaisir dans cet au-delà de la demande, dans la dimension même du discours de l'Autre où il a à retrouver ce qui a été perdu par cette entrée dans le discours de l'Autre.

Je vous ai dit qu'au dernier terme ce n'est pas du *niveau de la vérité*, mais de *l'heure de la vérité* qu'il s'agit.

C'est en effet essentiellement ce qui nous montre, ce qui nous permet de désigner ce qui distingue le plus profondément *le fantasme de la névrose* du *fantasme de la perversion*.

Le fantasme de la perversion - vous ai-je dit - est appellable, il est dans l'espace, il suspend je ne sais quelle relation essentielle. Il n'est pas à proprement parler a-temporel, il est hors du temps.

Le rapport du sujet au temps, dans la névrose, est justement ce quelque chose dont on parle trop peu et qui est pourtant la base même des rapports du sujet à son objet au niveau du fantasme.

Dans la névrose, l'objet se charge de cette signification qui est à chercher dans ce que j'appelle *l'heure de vérité*.

L'objet y est toujours à *l'heure d'avant*, ou à *l'heure d'après* :

- si *l'hystérie* se caractérise par la fondation d'un *désir* en tant qu'*insatisfait*,
- *l'obsession* se caractérise par la fonction d'un *désir impossible*.

Mais ce qu'il y a au-delà de ces deux termes est quelque chose qui a un rapport double et inverse... dans un cas et dans l'autre

...avec ce phénomène qui affleure, qui pointe, qui se manifeste d'une façon permanente dans cette procrastination de *l'obsessionnel* par exemple, fondée sur le fait d'ailleurs qu'il anticipe toujours trop tard. De même que pour *l'hystérique*, il y a qu'il répète toujours ce qu'il y a d'initial dans son trauma, à savoir un certain « *trop tôt* », une *immaturation* fondamentale.

C'est ici...

- dans ce fait que le fondement d'un comportement névrotique, dans sa forme la plus générale,
- et que dans son objet, le sujet cherche toujours à lire son heure, même si l'on peut dire qu'il apprend à lire l'heure,

...c'est en ce point que nous retrouvons notre HAMLET.

Vous verrez pourquoi HAMLET peut être gratifié, qu'on peut lui prêter au gré de chacun, toutes les formes du comportement névrotique aussi loin que vous les poussiez, à savoir jusqu'à *la névrose de caractère*.

Mais aussi bien, tout aussi légitimement, il y a à cela une raison qui, elle, s'étale à travers toute l'intrigue et qui fait véritablement un des facteurs communs de la structure d'HAMLET :

- de même que le premier terme, le premier facteur était la dépendance par rapport au désir de l'Autre, au désir de la mère,
- voici le second caractère commun que je vous prie maintenant de retrouver à la lecture ou à la relecture d'HAMLET, HAMLET est toujours suspendu à l'heure de l'autre, et ceci jusqu'à la fin.

Vous rappelez-vous un des premiers *tournants* que je vous ai arrêté en commençant de déchiffrer ce texte d'HAMLET, celui après la *play scene*, « la scène des comédiens » où le roi s'est troublé, a dénoncé visiblement aux yeux de tous...

à propos de ce qui se produisait sur la scène ...son propre crime, qu'il ne pouvait en supporter le spectacle.

HAMLET triomphe, exulte, bafoue celui qui ainsi s'est dénoncé, et sur le chemin qui le mène au rendez-vous déjà pris, avant la *play scene*, avec sa mère...

et dont tout un chacun presse sa mère de hâter le terme ...sur le chemin de cette rencontre où va se dérouler la grande scène sur laquelle j'ai déjà tant de fois mis l'accent, il rencontre son beau-père, CLAUDIUS, en prière, CLAUDIUS ébranlé jusque dans ses fondements par ce qui vient de le toucher, en lui montrant le visage même, le scénario de son action.

HAMLET est là devant son oncle dont tout semble indiquer, même dans la scène, que non seulement il est peu disposé à se défendre, mais même qu'il ne voit pas la menace qui pèse au-dessus de sa tête.

*Et il s'arrête parce que ce n'est pas l'heure .*

Ce n'est pas l'heure de l'autre.  
Ce n'est pas l'heure où l'autre doit avoir à rendre ses comptes devant l'Éternel.

Cela serait *trop bien* d'un côté, ou *trop mal* de l'autre.  
Cela ne vengerait pas assez son père, parce que,  
peut-être dans ce geste de repentir qu'est la prière,  
s'ouvrirait pour lui la voie du salut.

Quoiqu'il en soit, il y a une chose certaine,  
c'est qu'HAMLET qui vient de faire cette capture  
de la conscience du roi...

« *The play's the thing Where in I'll catch the conscience of the king.* »<sup>85</sup>

...qu'il se proposait, HAMLET s'arrête.

Il ne pense pas un seul instant que c'est maintenant  
son heure. Quoi qu'il puisse par la suite advenir,  
*ce n'est pas l'heure* de l'autre, et il suspend son geste.  
De même ce ne sera jamais - et toujours dans tout ce  
que fait HAMLET - *qu'à l'heure de l'autre* qu'il le fera.

Il accepte tout.

N'oublions pas tout de même, qu'au départ  
et dans l'écœurement où il était déjà, avant même  
la rencontre avec le *ghost* et le dévoilement du fond  
du crime, de ces simples ré-épousailles de sa mère,  
il ne songeait qu'à une chose : *partir pour Wittenberg*.

C'est ce que quelqu'un illustrait récemment  
pour commenter un certain style pratique qui tend  
à s'établir dans les mœurs contemporaines, il faisait  
remarquer qu'HAMLET était le plus bel exemple  
de ce que l'« *on évite beaucoup de drames en donnant des passeports à temps* ». Si on lui avait donné ses passeports pour Wittenberg, il n'y aurait pas eu de drame.

C'est à l'heure de ses parents *qu'il reste là*.

C'est à l'heure des autres *qu'il suspend son crime*.

C'est à l'heure de son *beau-père*, *qu'il s'embarque pour l'Angleterre*.

c'est à l'heure de ROSENCRANTZ et de GUILDENSTERN  
qu'il est amené, évidemment avec une aisance qui  
faisait l'émerveillement de FREUD, à les envoyer  
au-devant de la mort grâce à un tour de passe-passe  
assez joliment accompli.

---

85 Trad. Letourneur : « Un drame est le piège où je surprendrai la conscience du roi. » (II, 2 : fin)



Et c'est quand même à l'heure d'OPHÉLIE aussi, à l'heure de son suicide, que cette tragédie va trouver son terme, dans un moment où HAMLET, qui vient - semble-t-il - d'apercevoir que cela n'est pas difficile de tuer quelqu'un, « *le temps de dire one* », il n'aura pas le temps de « *faire ouf* ».

Et pourtant on vient de lui annoncer quelque chose *qui ne ressemble en rien* à une occasion de tuer CLAUDIUS. On vient de lui proposer un très joli tournoi dont tous les détails ont été minutieusement minutés, préparés, et dont les enjeux sont constitués par ce que nous appellerons au sens collectionniste du terme, une série d'objets qui sont tous à caractère d'*objets précieux*, d'*objets de collection*.

Il faudrait reprendre le texte, il y a même là des raffinements, nous entrons dans le domaine de la collection. Il s'agit d'*épées*, de *dragonnes*, de choses qui n'ont de valeur que comme objets de luxe. Et ceci va fournir l'enjeu d'une sorte de joute dans laquelle HAMLET en fait est provoqué sur le thème d'une certaine infériorité dont on lui accorde le bénéfice du challenge.

C'est une cérémonie compliquée, un tournoi qui, bien entendu, pour nous, est le piège où il doit tomber, qui a été fomenté par son beau-père et son *ami* LAERTE, mais qui pour lui, n'oublions pas, n'est rien d'autre que d'accepter encore de faire *l'école buissonnière*, à savoir : « *on va beaucoup s'amuser* ».

Quand même il ressent au niveau du cœur un petit avertissement. Il y a là quelque chose qui l'émeut. La dialectique du *pressentiment* à ce moment - du héros - vient ici donner un instant son accent au drame.

Mais tout de même, essentiellement, c'est encore « *à l'heure de l'autre* » et...

d'une façon encore bien plus énorme  
...pour soutenir la gageure de l'autre...

car ce ne sont pas ses biens qui sont engagés,  
c'est au bénéfice de son beau-père, et lui-même  
comme tenant de son beau-père

...qu'il va se trouver entrer dans cette lutte...  
courtoise en principe  
...avec celui qui est présumé être plus fort que lui  
en escrime et, comme tel, va susciter en lui  
les sentiments de rivalité et d'honneur au piège  
desquels on a calculé qu'on le prendrait sûrement.

Il se précipite donc dans le piège.  
Je dirais que ce qu'il y a de nouveau à ce moment-là,  
c'est seulement l'énergie, le cœur avec lequel  
il s'y précipite.

Jusqu'au dernier terme,  
jusqu'à l'heure dernière,  
jusqu'à l'heure qui est tellement déterminante  
qu'elle va être sa propre heure...  
à savoir qu'il sera atteint mortellement  
avant qu'il puisse atteindre son ennemi  
...c'est « *à l'heure de l'autre* » que la tragédie poursuit tout  
le temps sa chaîne, et s'accomplit.  
Ceci est, pour concevoir ce dont il s'agit,  
un cadre absolument essentiel.

C'est en ceci que la résonance du personnage  
et du drame d'HAMLET, est la résonance même,  
métaphysique, de la question du héros moderne,  
pour autant qu'en effet quelque chose pour lui  
a changé dans son rapport à son destin.

Je vous l'ai dit, ce qui distingue HAMLET d'ŒDIPE,  
c'est que lui, HAMLET, *sait*.  
Et ceci d'ailleurs explique avant tout...  
menés en ce point cœur  
...ce que nous venons de désigner être *des traits de surface*.

Par exemple, la folie d'HAMLET.  
Il y a des héros tragiques, dans la tragédie antique,  
qui sont fous mais, à ma connaissance, *il n'y en a pas...*  
je dis dans la tragédie,  
je ne parle pas des textes légendaires  
*...qui fassent le fou comme tel*.

Est-ce qu'on peut dire que tout dans la folie  
d'HAMLET se résume à *faire le fou* ?

C'est une question que nous allons maintenant nous poser. Mais *il fait le fou parce qu'il sait qu'il est le plus faible*. Et ceci n'a d'intérêt à être pointé, vous voyez que, tout superficiel que ce soit, je le pointe maintenant non pas parce que cela va plus avant dans notre direction, mais seulement parce que *c'est secondaire*.

Ce n'est cependant pas secondaire en ceci...  
il faut réfléchir à ceci si nous voulons  
comprendre ce que SHAKESPEARE a voulu dans HAMLET  
...c'est que *c'est le trait essentiel de la légende originale*, ce qu'il y a dans SAXO GRAMMATICUS et dans BELLEFOREST.

SHAKESPEARE a choisi le sujet d'un héros contraint, pour poursuivre les cheminements qui l'amènent au terme de son geste, à *faire le fou*. Ceci est une dimension proprement moderne. Celui qui sait est dans une position si dangereuse, comme tel tellement désigné pour l'échec et le sacrifice, que son cheminement doit être - comme dit quelque part PASCAL, « *d'être fou avec les autres* »<sup>86</sup>

Cette façon de *faire le fou* qui est un des enseignements, une des dimensions de ce que je pourrais appeler la politique du héros moderne, est quelque chose qui mérite de n'être pas négligé si nous pensons que c'est ce dont s'est saisi SHAKESPEARE au moment où il veut faire la tragédie d'HAMLET. Ce que lui offrent les auteurs, c'est essentiellement cela. Et il ne s'agit que de cela, de savoir ce que ce fou a derrière la tête. Que ce soit à l'intérieur de cela que SHAKESPEARE ait choisi son sujet est un point tout à fait essentiel.

Nous voici maintenant arrivés au point où OPHÉLIE a à remplir son rôle. Si la pièce a vraiment tout ce que je viens déjà de vous développer dans sa structure, en fin de compte à quoi bon ce personnage d'OPHÉLIE ?

Je rappelle ce que certains me reprochent de n'avoir avancé qu'avec une certaine timidité, je ne crois pas que j'ai fait preuve d'une exceptionnelle timidité.

---

86 Pascal : « Les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou par un autre tour de folie de n'être pas fou. »

Je ne voudrais pas vous encourager à cette sorte de calembredaine dont les textes psychanalytiques fourmillent littéralement, je suis seulement étonné qu'on n'ait pas donné qu'OPHÉLIE est l'ὀμφαλός [omphalos]<sup>87</sup> parce qu'on en trouve d'aussi gros et d'aussi énormes, des pas piqués des hannetons, à seulement ouvrir les *Unfinished papers on HAMLET* qu'Ella SHARPE a peut-être laissés regrettablement inachevés avant sa mort, et qu'on a peut-être eu tort de publier. Mais OPHÉLIE est évidemment essentielle. Elle correspond à ça, et est liée à jamais, pour les siècles à la figure d'HAMLET.

Je veux simplement...

    puisqu'il est assez tard pour que je ne puisse  
    pas en finir aujourd'hui avec OPHÉLIE  
...vous scander ce qui se passe le long de la pièce.

OPHÉLIE, nous en entendons d'abord parler comme de la cause du triste état d'HAMLET.  
Cela c'est la sagesse psychanalytique de POLONIUS :

*« Il est triste, c'est parce qu'il n'est pas heureux. il n'est pas heureux, c'est à cause de ma fille. Vous ne la connaissez pas ? C'est la fine fleur, et comme de bien entendu, moi, le père, je ne tolérerai pas cela ! »*

On la voit apparaître à propos de quelque chose qui en fait déjà une personne très remarquable, à savoir à propos d'une observation clinique, que c'est elle qui a eu le bonheur d'être la première personne qu'HAMLET a rencontrée après la rencontre avec le *ghost*. C'est-à-dire qu'à peine sorti de cette rencontre qui avait quand même quelque chose d'assez secouant, il a rencontré OPHÉLIE. Et la façon dont il se comporte avec OPHÉLIE est quelque chose qui, je crois, vaut la peine d'être rapportée :

*« My lord, as I was sewing in my closet, Monseigneur, comme j'étais à coudre dans ma chambre, Le seigneur HAMLET, son pourpoint tout défait, Point de chapeau sur la tête, les bas crottés et qui sans jarretières tombaient sur ses talons, Pale as bis shirt, bis knees knocking each other, Pale comme sa chemise, ses genoux s'entrechoquant, Et l'air aussi malheureux que s'il eut été délivré de l'enfer pour parler de ses horreurs, Le voilà qui vient à moi [...].*

---

<sup>87</sup> Omphalos : littéralement l'ombilic, le centre du monde. Cf. l'omphallos de Delphes.

*He took me by the wrist and held me the hard, Il me prend par le poignet et le serre bien fort, Then gæs he to the length of all his arms, Il se recule de toute la longueur de son bras, And with his other hand thus o'er his brow, Avec son autre main sur les sourcils, He falls to such perusal of my face, Il tombe dans un tel examen de ma figure, comme s'il voulait la dessiner. Il se tient longuement ainsi, Et à la fin, me secouant légèrement le bras, Et par trois fois hochant la tête de haut en bas, And thrice his head thus waving up and down, Il exhala un soupir si triste et si profond que ce soupir parut ébranler tout son être et terminer sa vie; Après quoi il me lâche: Et toujours regardant par dessus son épaule, He seem'd to find his way without his eyes, Il paraît trouver son chemin sans l'aide de ses yeux, Hors de la porte et jusqu'à la fin il les tient fixes sur moi . » [II, 1, 87-100]*

Aussitôt POLONIUS s'écrit : « c'est l'amour ! »

Cette observation et, je crois, cette interrogation, cette distance prise à l'objet comme pour procéder à je ne sais quelle *identification* désormais difficile, cette vacillation en présence de ce qui jusqu'alors a été *l'objet d'exaltation suprême*, est quelque chose qui nous donne *le premier temps*, « *estrangement* »<sup>88</sup> si l'on peut dire.

Nous ne pouvons pas en dire plus.  
Néanmoins je crois, jusqu'à un certain point, que nous ne *forçons* rien en désignant comme proprement pathologique ce qui se passe dans ce moment, qui témoigne d'un grand désordre d'HAMLET dans sa tenue, et en le rendant parent de ces périodes d'irruption de désorganisation subjective quelle qu'elle soit.

Il se passe pour autant que *quelque chose vacille dans le fantasme*, y fait *apparaître ses composantes*, les fait apparaître et recevoir dans quelque chose qui se manifeste dans ces symptômes comme ce qu'on appelle *une expérience de dépersonnalisation*, et qui est ce par quoi les limites imaginaires entre le sujet et l'objet trouvent à se changer, au sens propre du terme, dans l'ordre de ce qu'on appelle le fantastique.

C'est bien proprement quand quelque chose dans la structure imaginaire du fantasme trouve à se rejoindre, à communiquer avec ce qui parvient beaucoup plus aisément au niveau du message, à savoir ce qui vient en-dessous, à ce point-là qui est *l'image de l'autre*, en tant que *cette image de l'autre c'est mon propre moi*.

---

88 Estrangement - en vieux français : aliénation.  
en anglais : rupture, séparation, brouille.

C'est ce dans quoi les auteurs comme FEDERN marquent avec beaucoup de finesse les corrélations nécessaires entre le sentiment du propre corps et *l'étrangeté* de ce qui parvient dans une certaine *crise*, dans une certaine *rupture*, dans une certaine atteinte de l'*objet* comme tel, et d'un niveau spécifié que nous trouvons là.

Peut-être ici forcé-je un peu les choses dans le dessein de vous intéresser, je veux dire dans le dessein de vous montrer en quoi ceci se rapporte à des expériences électives de notre clinique. Nous y reviendrons sans doute.

Dites-vous qu'il est impossible en tout cas, sans cette référence à ce schéma pathologique, à ce drame, de bien situer ce qui a été promu pour la première fois par FREUD au niveau analytique sous le nom de *Unheimliche*. Ce n'est pas lié, comme certains l'ont cru, à toutes sortes d'irruptions de l'inconscient.

C'est lié à cette sorte de *déséquilibre qui se produit dans le fantasme*, et pour autant que le fantasme, franchissant les limites qui lui sont d'abord assignées, se décompose et vient retrouver ce par quoi il rejoint *l'image de l'autre*. En fait, ceci n'est qu'une touche.

Dans le cas d'HAMLET, nous trouvons après, quelque chose en quoi OPHELIE est complètement *dissoute* en tant qu'objet d'amour.

« *I did love you once. Je vous aimais autrefois.* [III, 1] », dit HAMLET.

Et les choses passent dans les rapports avec OPHELIE dans ce style d'agression cruelle, de sarcasmes poussés très loin, qui n'en fait pas les scènes les moins étranges de toute la littérature classique.

Car si on a pu voir jouer sur cette corde dans des pièces extrêmes, dans quelque chose qui se situe avec ce caractère vraiment central, milieu, de la scène tragique de la pièce d'HAMLET, une scène comme celle qui a eu lieu entre HAMLET et OPHELIE n'est pas une scène banale.

Ça, c'est ce qui caractérise cette attitude par quoi nous trouvons trace de ce que j'indiquais tout à l'heure comme déséquilibre de *la relation fantasmatique* en tant qu'il verse vers l'objet côté pervers. C'est un des traits de cette relation. Un autre des traits, c'est que cet objet dont il s'agit n'est plus du tout traité comme il pouvait l'être, comme une femme.

Elle devient pour lui la porteuse d'enfants, de tous les péchés, celle qui est désignée pour engendrer les pécheurs et celle qui est désignée ensuite comme devant succomber sous toutes les calomnies.

*Elle devient le pur et simple support d'une vie qui, dans son essence, devient pour HAMLET condamnée.*

Bref, ce qui se produit à ce moment, c'est cette destruction ou *perte de l'objet* qui est réintégrée dans son cadre narcissique. Pour le sujet il apparaît, si je puis dire, au-dehors.

Ce dont il est l'équivalent, selon la formule que j'employais tout à l'heure, ce dont il prend la place, et ce qui ne peut être donné au sujet qu'au moment où littéralement il se sacrifie, où il ne l'est plus lui-même, où il le rejette de tout son être, il est bien et uniquement le *phallus*.

En quoi OPHÉLIE est à ce moment-là le *phallus*, c'est en ceci, et pour autant qu'ici le sujet extériorise le *phallus* en tant que symbole signifiant de la vie et que comme tel il le rejette.

Ceci c'est *le deuxième temps de la relation à l'objet*.

Le temps un peu avancé me fait scrupule de vous donner toutes les coordonnées, et j'y reviendrai. Que c'est bien de cela qu'il s'agit, c'est-à-dire d'une transformation de la formule  $\S \diamond \Phi$ , ( $\Phi$ : le *phallus*) et sous la forme du rejet, ceci est démontré une fois que vous vous en êtes aperçu, par tout à fait autre chose que l'étymologie d'OPHÉLIE.

D'abord parce qu'il ne s'agit que de cela, à savoir de la fécondité.

« *La conception est une bénédiction...* [Conception is a blessing...]

dit HAMLET à POLONIUS

*...mais prenez garde à votre fille.* » [...but not as your daughter may conceive. Friend, look to't. (II, 2) ]

Et tout le dialogue avec OPHÉLIE est bien la femme conçue ici uniquement comme le porteur de cette turgescence vitale qu'il s'agit de maudire et de tarir. Une *nunnery* peut aussi bien à l'époque désigner un bordel [III, 1, 121-141], l'usage sémantique le montre.

D'autre part, l'attitude d'HAMLET avec OPHÉLIE dans la *play scene* est aussi quelque chose où se désigne ce rapport entre *le phallus* et *l'objet*.

Là, parce qu'il est devant sa mère et expressément en tant qu'il est devant sa mère, en lui disant :

« *...il y a ici un métal qui m'attire plus que vous.* » [III, 2]

il va situer sa tête entre les jambes...

« *Lady, shall I lie in your lap ?* » [III, 2]

...d'OPHÉLIE, en le lui demandant expressément.

Le rapport phallique de l'objet du désir est aussi clairement indiqué à ce niveau-là, et ne se trouve pas non plus superflu d'indiquer...

puisque l'iconographie en a fait un tel état ...que parmi les fleurs avec lesquelles OPHÉLIE va se noyer, il est expressément mentionné que les « *dead men's fingers* »<sup>89</sup> dont il s'agit sont désignées d'une façon plus grossière par les gens du commun. Cette plante dont il s'agit est l'*orchis mascula*.

Il s'agit de quelque chose qui a un rapport quelconque avec la mandragore qui fait que ceci a quelque rapport avec l'élément phallique.

J'ai cherché ceci dans le *New English Dictionary*, mais j'ai été très déçu car encore que ceci soit cité en référence au terme *finger*, il n'y a aucune allusion à ce à quoi SHAKESPEARE fait allusion par cette appellation.

---

89 *Dead man's fingers* may refer to [Xylaria polymorpha](#), a genus of ascomycetous fungi, [Alcyonium digitatum](#), a type of coral, [Codium fragile](#), a seaweed.



*Troisième temps* qui est celui où je vous ai déjà plusieurs fois amenés et où je vais une fois de plus vous quitter, le temps de la scène du cimetière.

C'est à savoir le lien en valeur entre quelque chose qui se pose comme une réintégration de (a) et la possibilité enfin pour HAMLET de boucler la boucle, c'est-à-dire enfin de se précipiter vers son destin.

Ce *troisième temps*, pour autant qu'entièrement gratuit, absolument capital, car toute la scène du cimetière est faite pour qu'elle se produise, cette chose que SHAKESPEARE n'a trouvé nulle part ailleurs : cette sorte de bataille furieuse au fond d'une tombe sur laquelle j'ai déjà insisté.

Cette désignation comme d'une pointe de la fonction de l'objet comme n'étant ici reconquis qu'au prix du deuil et de la mort, c'est là-dessus que je pense qu'enfin je pourrai achever la prochaine fois.

HAMLET (6)

HAMLET, nous l'avons dit, ne peut supporter le rendez-vous. Le rendez-vous est toujours trop tôt pour lui, et il le retarde.

Cet élément de la procrastination ne peut pas, d'aucune façon...

encore que certains auteurs, dans une littérature que j'ai de plus en plus, au cours de cette étude, approfondie...

...être écarté. La procrastination reste une des dimensions *essentielle*s de la tragédie d'HAMLET.

Quand il agit par contre, c'est toujours *avec précipitation*. Il agit quand tout d'un coup, il semble qu'une occasion s'offre, quand je ne sais quel *appel de l'événement* au-delà de lui-même, de sa *résolution*, de sa *décision*, semble lui offrir je ne sais quelle ouverture ambiguë qui est proprement pour nous, analystes, ce qui a introduit dans la dimension de l'accomplissement cette perspective que nous appelons *la fuite*.

Rien n'est plus net que ce moment où il se précipite sur ce quelque chose qui remue derrière la tapisserie, où il tue POLONIUS.

En d'autres moments aussi, la façon *quasi mystérieuse*...

je dirai presque en état second, quand la nuit il se réveille sur ce bateau dans la tempête

...dont il va vérifier les messages, rompre les sceaux du message dont GUILDENSTERN et ROSENCRANTZ sont porteurs, et la façon aussi quasi automatique dont il substitue un message à un autre, refait grâce à sa bague le sceau royal, et va rencontrer aussi cette prodigieuse occasion de l'enlèvement par les pirates pour fausser compagnie à ses gardiens qui iront sans s'en douter vers leur propre exécution.

Nous avons là quelque chose d'une vraie *phénoménologie*...  
puisqu'il faut appeler les choses par leur nom  
...dont nous savons tout l'accent *facilement reconnaissable, presque  
familier, de notre expérience*, comme aussi bien à nos conceptions,  
dans la relation avec la vie du névrosé.

C'est ce que la dernière fois j'ai essayé de vous  
faire sentir au-delà de ces caractéristiques  
si sensibles, dans cette référence structurale qui  
parcourt toute la pièce : *HAMLET est toujours à l'heure de l'Autre*.

Bien sûr ce n'est là qu'un mirage, car *l'heure de l'Autre*...  
et c'est aussi ce que je vous ai expliqué lorsque  
j'ai appelé la réponse dernière dans ce  
signifiant de l'Autre barré :  
*il n'y a pas* - vous ai-je dit - *d'Autre de l'Autre*. Il n'y a  
pas, dans le signifiant lui-même, de garant de la  
dimension de vérité instaurée par le signifiant  
...il n'y a que la sienne d'heure, et il n'y a aussi  
qu'une seule heure : c'est l'heure de sa perte.

Et toute la tragédie d'HAMLET est de nous montrer  
le cheminement implacable d'HAMLET vers cette heure.  
Ce qui spécifie sa destinée, ce qui en fait la valeur  
hautement problématique, qu'est-ce donc ?

Car ce rendez-vous avec l'heure de sa perte,  
n'est pas seulement *le sort commun* qui est significatif  
pour toute destinée humaine. La fatalité d'HAMLET  
a un signe particulier car elle n'aurait pas  
pour nous autrement cette valeur éminente.  
C'est là donc que nous en sommes. C'est là que nous  
en étions à la fin de notre discours *la dernière fois*.

Qu'est-ce qui manque à HAMLET ?  
Et jusqu'à quel point le dessein de la tragédie  
d'HAMLET telle que SHAKESPEARE nous l'a composée,  
nous permet-il une articulation, un repérage de  
ce manque qui va au-delà des approximations  
dont toujours nous nous contentons et qui aussi bien,  
pour ce que nous nous contentions qu'elles soient  
approximatives, font aussi le flou, pas seulement de  
notre langage : de notre conduite, de nos suggestions  
- il faut le dire - à l'endroit du patient.

Commençons tout de même par cette approximation dont il s'agit.

On peut le dire, ce qui manque c'est à tout instant, chez HAMLET...

ce que nous pourrions appeler d'un langage  
communicatif, dans le langage de tous les jours  
...cette sorte de *fixation d'un but*, d'*un objet* dans son action  
qui comporte toujours quelque *part* de ce qu'on appelle  
arbitraire.

HAMLET, nous l'avons vu...

nous avons même commencé d'explorer pourquoi  
...est quelqu'un...

comme le disent les bonnes femmes  
...qui « *ne sait pas ce qu'il veut* ».

Et en quelque sorte cette première dimension est par  
lui, dans le discours que lui fait tenir SHAKESPEARE,  
présentifiée. Elle est présentée à un certain  
tournant qui est bien significatif d'ailleurs.  
C'est le tournant de son éclipse dans sa tragédie.

Je veux dire pendant le court moment où il ne va pas  
être là, où il va faire ce circuit marin duquel il va  
revenir excessivement vite, à peine sorti du port,  
où il va faire ce voyage vers l'Angleterre,  
sur les ordres du roi, toujours obéissant.

Il croise les troupes de FORTINBRAS qui est là dans  
l'arrière-plan de la tragédie, évoqué dès le début,  
et qui à la fin vient faire le ménage sur la scène,  
ramasser les morts, remettre en ordre les dégâts.

Et voici comment notre HAMLET parle de ce FORTINBRAS.  
Il est frappé de voir ces troupes vaillantes qui vont  
conquérir quelques arpents de Pologne au nom  
d'un prétexte guerrier plus ou moins futile qui est  
celui d'une occasion de retour sur lui-même.

*« La moindre occasion m'accuse, Elle éperonne ma vengeance qui s'engourdit ! Qu'est-ce qu'un  
homme si son bonheur suprême, si l'emploi de son temps est seulement manger et dormir ?  
Une bête sans plus. Celui qui mit en nous cet œil de la raison... »*

En anglais, c'est :

« *Sure he that made us with such large discourse, Looking before and after, gave us not That capability and godlike reason To fust in us unused.* »

Ce que le traducteur transcrit par : « ...la raison...

c'est le grand discours, le discours fondamental,  
ce que j'appellerai ici le discours concret

*...qui nous fait voir devant et derrière, et nous donne cette capacité...*

ici le mot raison vient à sa place

*...ne nous a sûrement pas fait ce don divin pour que faute d'emploi il moisisse en nous.*  
Or - dit HAMLET - soit oublié bestial, bestial oblivion...

c'est un des mots clefs de la dimension  
de son être dans la tragédie

*...soit lâche scrupule, craven scruple, qui trop minutieux envisage l'issue, - pensée qui mise en quatre, a un quart de sagesse contre trois quart de lâcheté - je vis disant, je ne sais trop pourquoi, « cette chose est à faire », « This thing's to do », quand j'ai mieux de la faire et le puis, Sith I have cause, and will, and strength, and means, To do't. Quand j'ai la raison, la cause, la volonté, la force et les moyens de la faire. Des exemples gros comme le monde m'y convient, comme ces grosses et onéreuses armées conduites par un tendre et délicat prince, dont l'esprit, au souffle d'une ambition divine, nargue le dénouement invisible, exposant sa faiblesse débile et mortelle aux audaces de la fortune, du danger et de la mort, even for an egg-shell, pour une coquille vide. Être grand, sans conteste ce n'est point de s'émouvoir sans grand sujet, c'est de trouver ce grand sujet dans un fêtu quand l'honneur est en jeu. Rightly to be great is not to stir without great argument, but greatly to find quarrel in a straw When honour's at the stake. Que suis-je moi si mon père tué et ma mère salie, deux motifs, ma raison et mon sang laissent tout sommeiller, quand je vois à ma honte le trépas imminent de plus de vingt mille hommes qui pour un fantôme de gloire vont au tombeau ainsi qu'au lit, en combattant pour un lopin sur lequel ne peut lutter leur nombre, dont la capacité comme tombe ne peut tenir les morts, Which is not tomb enough and continent to hide the slain ? Et que dorénavant mes pensées soient de sang ou qu'elles ne soient dignes de rien. O, from this time forth, My thoughts be bloody, or be nothing worth. »* [ [IV, 4, 32-66](#) ]

Telle est la méditation d'HAMLET sur ce que j'appellerais  
« l'objet de l'action humaine », cet objet qui ici,  
laisse la porte ouverte à ce que j'appellerai toutes  
les particularisations auxquelles nous nous arrêtons.

Nous appellerons cela l'oblativité :  
verser son sang pour une noble cause, l'honneur.  
L'honneur est aussi désigné : être engagé par sa parole.  
Nous appellerons cela le don.

Il ne s'agit pas seulement d'une *position*, d'une *articulation* qui pourrait se caractériser comme un *formalisme*, quand je vous écris la formule  $S \diamond a$  mise au terme de cette question que le sujet pose dans l'Autre qui, s'adressant à lui, s'appelle le « *Que veux-tu ?* ».

- hors de l'exploration de la chaîne inconsciente en tant qu'elle parcourt le circuit de la chaîne signifiante supérieure, mais qui n'est...  
hors *conditions spéciales* que nous appelons *analytiques* ...rien qui ne soit effectivement *ouvert à l'investigation*,
- hors ce secours de la chaîne inconsciente en tant qu'elle a été, par l'analyste, par l'expérience freudienne découverte.



Ce à quoi nous avons affaire, c'est ce quelque chose à quoi peut s'accorder, dans un court circuit imaginaire, dans le rapport à mi-chemin de ce circuit du désir [*d*] avec ce qui est en face, à savoir le fantasme [*§ ♦ a*] et la structure du fantasme...

sa structure générale, c'est ce que j'exprime ...à savoir un certain rapport du sujet au signifiant, c'est ce qui est exprimé par le *§*, c'est *le sujet*...

en tant qu'il est *affecté* irréductiblement *par le signifiant* avec toutes les conséquences que ceci comporte ...dans un certain rapport spécifique avec une conjoncture *imaginaire* dans son essence : (*a*), non pas l'*objet du désir*, mais l'*objet dans le désir*.

C'est de cette fonction de l'*objet dans le désir* qu'il s'agit d'approcher.

C'est pour autant que la tragédie d'HAMLET nous permet de l'approcher, de l'articuler d'une façon exemplaire que nous nous penchons avec cet intérêt insistant sur *la structure de l'œuvre de SHAKESPEARE*.

Approchons plus près.

*§ ♦ a* comme tel signifie ceci :

- c'est en tant que le sujet est privé de quelque chose de lui-même qui a pris valeur du signifiant même de son aliénation, (ce *quelque chose* c'est le *phallus*)
- c'est en tant donc que le sujet est privé de *quelque chose* qui tient à sa vie même, parce que ceci a pris valeur de ce qui le rattache au signifiant
- c'est en tant qu'il est dans cette position qu'un objet particulier devient *objet de désir*.

Être *objet de désir* est quelque chose d'essentiellement différent d'être l'objet d'aucun besoin.

C'est de cette subsistance de l'objet comme tel, de l'*objet dans le désir*, *dans le temps*, qu'il vient prendre *la place de ce qui*, au sujet, *reste de par sa nature masqué*.

Ce sacrifice de lui-même, cette « *livre de chair* » engagée dans son rapport au signifiant, c'est parce que quelque chose vient prendre la place de ça, que ce quelque chose devient *objet dans le désir*.

Et ceci qui est si profondément énigmatique d'être dans son fond une relation au caché, à l'occulté, c'est parce qu'il en est ainsi, c'est parce que...

si vous me permettez une formule qui est de celles qui viennent sous ma plume dans mes notes et qui me revient là, mais n'en faites pas

*une formule doctrinale, prenez-là tout au plus pour une image*

...c'est en tant que la vie humaine pourrait se définir comme un calcul dont le zéro serait *irrationnel*.

Cette formule n'est qu'une métaphore mathématique et il faut donner ici à l'*irrationnel* son sens mathématique. Je ne fais pas ici allusion à je ne sais quel affectif insondable, mais à quelque chose qui se manifeste à l'intérieur même des mathématiques sous la forme équivalente de ce qu'on appelle *un nombre imaginaire* qui est  $\sqrt{-1}$ .

Car il y a quelque chose qui ne saurait correspondre à quoi que ce soit d'intuitivable, et qui pourtant veut être gardé avec sa pleine fonction.

C'est ce rapport, dis-je :

de *l'objet avec cet élément caché du support vivant du sujet*, pour autant que prenant fonction de signifiant il ne peut pas être subjectivité comme tel.

C'est parce qu'il en est ainsi que cette structure, de la même façon, dans le même rapport où nous sommes avec la  $\sqrt{-1}$ ...

qui est quelque chose qui en soi ne saurait correspondre à rien de réel au sens aussi mathématique du terme

...c'est justement aussi à cause de cela que nous ne pouvons saisir la véritable fonction de l'objet qu'en faisant le tour d'une série de ses relations possibles avec le  $\$$ , c'est-à-dire avec le  $\$$  qui...

au point précis où le *(a)* prend le maximum de sa valeur ...ne peut être qu'occulté.



Et c'est justement ce tour des fonctions de l'objet, ce serait beaucoup de dire que la tragédie d'HAMLET nous le fait fermer, mais assurément en tout cas elle nous permet d'aller beaucoup plus loin que l'on n'est jamais allé par aucune voie.

Partons de la fin, du point de rencontre, de l'heure du rendez-vous, de cet acte où, en fin de compte, vous devez bien vous rendre compte que *l'acte terminal*, celui où enfin il jette, pour prix de son action accomplie, tout le poids de sa vie, cet acte mérite d'être appelé acte qu'il active et qu'il subit.

Il y a bien tout autour de cet acte un côté d'*hallali*. Au moment où son geste s'accomplit, il est aussi bien le cerf forcé de DIANE. Il est celui autour duquel se resserre le complot ourdi...

je ne sais pas si vous vous en rendez compte ...avec un cynisme et une méchanceté incroyable, entre CLAUDIUS et LAERTE, quelles que puissent être les raisons de l'un et de l'autre, probablement y étant impliquée aussi cette sorte de tarentule, le courtisan ridicule qui est venu lui proposer le tournoi où se cache le complot.

Telle est la structure.

Elle est des plus claires.

Le tournoi qui lui est proposé le met en position de champion d'un autre. J'ai déjà insisté là-dessus.

Il est le tenant du pari, de la gageure de son oncle et beau-père, CLAUDIUS. Il se passe quelque chose sur quoi j'ai insisté déjà la dernière fois, *c'est à savoir* pour des enjeux, des *objets(a)* qui se caractérisent là avec tout leur éclat, à savoir que comme tous les objets et tous les enjeux, ils sont essentiellement d'abord dans le monde du désir humain caractérisés par ce que la tradition religieuse...

dans des représentations exemplaires ...nous apprend à nommer une *vanitas*, une sorte de tapisserie au petit point. C'est l'accumulation de tous les objets de prix qui sont là et mis dans une balance en face de la mort.



Il a gagé avec LAERTE six chevaux de Barbarie contre lesquels il a mis en balance six rapières et des poignards français, à savoir tout un attirail de duelliste, avec tout ce qui en dépend, comme ce qui sert à les pendre, leurs fourreaux, je pense. [V,2,141]

Et particulièrement, il y en a trois qui ont ce que le texte appelle des « *carriages* ». Ce mot « *carriage* » est une forme particulièrement précieuse d'exprimer une sorte de boucle dans laquelle doit pendre l'épée. C'est un mot de collectionneur qui fait ambiguïté avec l'affût du canon, de sorte qu'il s'établit tout un dialogue entre HAMLET et celui qui vient lui rapporter les conditions du tournoi.

Pendant un assez long dialogue tout est fait pour faire miroiter devant vos yeux la qualité, le nombre, la panoplie de ces objets, donnant tout son accent à cette sorte d'épreuve dont je vous ai dit le caractère paradoxal, voire absurde, ce tournoi qui vient se proposer à HAMLET.

Et pourtant HAMLET semble une fois de plus tendre le cou, comme si rien en somme ne pouvait en lui s'opposer à une sorte de disponibilité fondamentale. Sa réponse est là tout à fait significative.

« *Monsieur, je vais me tenir dans cette salle n'en déplaise à sa Majesté, c'est mon heure de délassement; qu'on apporte les fleurets, au bon vouloir du gentilhomme, et si le roi persiste dans sa décision, je le ferai gagner si je peux; sinon, je ne gagnerai rien que ma courte honte et les bottes reçues.* » [V, 2, 164-68]

Voilà donc quelque chose qui, dans *l'acte terminal*, nous montre *la structure même du fantasme* : au moment où il est à la pointe de sa résolution, enfin, comme toujours à la veille de sa résolution, le voilà qui se loue littéralement à un autre et encore pour rien, de la façon la plus gratuite, cet autre étant justement son ennemi et celui qu'il doit abattre.

Et ceci, il le met en balance avec les choses du monde, premièrement qui l'intéressent le moins, à savoir que ce n'est pas à ce moment-là tous *ces objets de collection* qui sont sa préoccupation majeure, mais qu'il va s'efforcer de gagner pour un autre.

Sans doute à l'étage au-dessous il y a quelque chose dont les autres pensent que c'est avec cela qu'on va le captiver, et à quoi bien entendu il n'est pas tout à fait étranger, non pas comme les autres le pensent, mais quand même sur le même plan où les autres le situent, à savoir qu'il est intéressé d'honneur...

c'est-à-dire à un niveau de ce que HEGEL appelle « *la lutte de pur prestige* » ...intéressé d'honneur dans ce qui va l'opposer à un rival d'autre part admiré.

Et nous ne pouvons pas ne pas nous arrêter un instant à la sûreté de cette connection mise là, poussée en avant par SHAKESPEARE.

Vous y reconnaissez quelque chose qui est ancien dans notre discours, dans notre dialogue, à savoir *le stade du miroir*.

Que LAERTE à ce niveau soit son semblable, c'est ce qui est expressément articulé dans le texte. C'est articulé d'une façon indirecte, je veux dire à l'intérieur d'une parodie.

C'est quand il répond à ce courtisan trop borné, qui s'appelle OSRIC, et qui vient lui proposer le duel, lui parler de son adversaire en commençant à faire jouer devant ses yeux la qualité éminente de celui auquel il aura à montrer son mérite.

Il lui coupe la parole en faisant encore mieux que lui :

« *Sir, his definement suffers no perdition in you, Monsieur, sa représentation ne souffre point en vous de défaillance, si comme je le sais, diviser ses mérites pour en faire l'inventaire doit dépasser l'arithmétique de la mémoire, et cependant ne saurait le désenparer, si merveilleusement grande est la rapidité de ses voiles.* » [V, 2, 110]

C'est un discours *extrêmement précieux* qu'il poursuit, très alambiqué, qui parodie en quelque sorte le style de son interlocuteur, et par lequel il conclut :

« *I take him to be a soul of great article, je tiens que son âme est une âme d'assez grand prix, et qu'en lui est infuse une telle rareté et un tel prix que pour faire de lui prononciation véritable, son semblable ne peut être que son miroir, et qui d'autre pourrait tracer son portrait sinon à être sa propre ombre et rien de plus.* » [V, 2, 113-117]

Bref, la référence à *l'image de l'autre* [*i(a)*] comme étant ce qui ne peut qu'absorber complètement celui qui le contemple, est là à propos des mérites de LAERTE certainement présentée, gonflée d'une manière très gongorique, le *concetti* est quelque chose qui a tout son prix à ce moment-là.

D'autant plus que, comme vous allez le voir, c'est dans cette attitude qu'HAMLET va aborder LAERTE avant le duel. C'est sur ce pied qu'il l'aborde et qu'il n'en devient que plus significatif qu'à ce paroxysme de l'absorption imaginaire formellement articulée comme une *relation spéculaire*, une réaction en miroir, ce soit là qu'est situé par le dramaturge également le point manifeste de l'agressivité.

Celui qu'on admire le plus est celui qu'on combat. Celui qui est l'*Idéal du moi*, c'est aussi celui que, selon la formule hegelienne de l'impossibilité des cœxistences, on doit tuer.

Ceci HAMLET ne le fait que sur un plan que nous pouvons appeler désintéressé, sur le plan du tournoi. Il s'y engage d'une façon qu'on peut qualifier de formelle, voire de fictive. C'est à son insu qu'il entre en réalité tout de même dans le jeu le plus sérieux.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire qu'*il n'y est pas entré*, disons avec son *phallus*.

Cela veut dire que ce qui se présente pour lui dans cette relation agressive est un *leurre*, est un *mirage*, que c'est malgré lui qu'il va y perdre la vie, que c'est à son insu qu'il va...

précisément à ce moment

...à la fois à la rencontre :

- de l'accomplissement de son acte,
- et de sa propre mort qui va à peu d'instant près coïncider avec lui.

*Il n'y est point entré avec son phallus*, c'est une façon d'exprimer ce que nous sommes en train de chercher, à savoir où est le manque, où est la particularité de cette position du sujet HAMLET dans le drame.

Il y est entré tout de même, car si les fleurets sont *mouchetés*, ce n'est que dans son leurre. En réalité, il y en a au moins un qui n'est pas *moucheté* qui, au moment de la distribution des épées, est déjà à l'avance soigneusement marqué pour être donné à LAERTE. Celui-là est une pointe véritable et en plus c'est une pointe *envenomed*, empoisonnée.

Ce qui est frappant, c'est qu'ici le sans-gêne du scénariste rejoint ce qu'on peut appeler la formidable intuition du dramaturge. Je veux dire qu'il ne se donne pas tellement de peine pour nous expliquer que cette arme empoisonnée va passer dans la bagarre...

Dieu sait comment ! Cela doit être  
une des difficultés du jeu de scène

...de la main d'un des adversaires dans la main de l'autre.

Vous savez que c'est dans une espèce de corps à corps où ils se mêlent, après que LAERTE ait porté le coup de pointe dont HAMLET ne peut pas guérir et dont il doit périr.

En quelques instants il se trouve que cette même pointe est dans la main d'HAMLET. Personne ne se donne de mal pour expliquer un si étonnant incident de séance.

Personne n'a d'ailleurs à se donner le moindre mal,  
car ce dont il s'agit c'est bien de cela,  
c'est-à-dire de montrer qu'ici *l'instrument de la mort...*  
dans l'occasion *l'instrument le plus voilé du drame,*  
ce qu'HAMLET ne peut *recevoir que de l'autre*  
...l'instrument qui fait mourir est quelque chose qui  
est ailleurs que dans ce qui est là matériellement  
représentable.

Ici on ne peut pas ne pas être frappé de quelque  
chose qui littéralement se trouve dans le texte.  
Il est clair que ce que je suis en train de vous  
dire, c'est qu'au-delà de cette parade du tournoi...  
de la rivalité avec celui qui est son semblable,  
en plus beau, le moi-même qu'il peut aimer  
...au-delà se joue le drame de l'accomplissement  
du désir d'HAMLET, au-delà le *phallus* est là.

Et en fin de compte, c'est dans cette rencontre  
avec l'autre qu'HAMLET va enfin s'identifier avec  
le signifiant fatal. Eh bien, chose très curieuse,  
c'est dans le texte : on parle des fleurets, des *foils*,  
au moment de les distribuer :

« *King : Give them the foils, young OSRIC, donne-leur les fleurets.*  
*Cousin HAMLET, you know the wager, vous connaissez la gageure ?* »

Et plus haut HAMLET dit : « *Give us the foils.* »  
Entre ces deux termes où il est question des  
fleurets, HAMLET fait un jeu de mots :

« *I'll be your foil, LAERTE. In mine ignorance*  
*Your skill shall, like a star i'th'darkest night,*  
*Stick fiery off indeed.* »

Ce que l'on a traduit en français comme on a pu :

« *LAERTE, mon fleuret ne sera que fleurette auprès du vôtre.* »

*Foil* veut dire *fleuret* dans le contexte.  
Ici *foil* ne peut pas avoir ce sens, et il a un sens  
parfaitement repérable, c'est un sens parfaitement  
attesté à l'époque, il est même assez fréquemment  
employé.

C'est le sens où *foil*, qui est le même mot que le mot français « *feuille* » en ancien français, est utilisé sous une forme précieuse pour désigner la feuille dans laquelle quelque chose de précieux est porté, c'est-à-dire « *un écrin* ».

Ici il est utilisé pour dire :

« *Je ne vais être ici que pour mettre en valeur votre éclat d'étoile dans la noirceur du ciel en combattant avec vous.* »

D'ailleurs ce sont les conditions mêmes dans lesquelles le duel a été engagé, à savoir qu'HAMLET n'a aucune chance de gagner, qu'il aura suffisamment gagné si l'autre ne lui gagne que *trois* pointes sur *douze*. Le pari est engagé à neuf contre douze, c'est-à-dire qu'on donne un handicap à HAMLET.

Je dirai que dans ce jeu de mot sur *foil* nous trouvons légitimement ceci qui est inclus dans les dessous du calembour, je veux dire que c'est une des fonctions d'HAMLET de faire tout le temps des *jeux de mots*, des *calembours*, des *doubles sens*, de jouer sur l'*équivoque*.

Ce jeu de mots n'est pas là par hasard. Quand il lui dit « *je serai votre écrin* », il emploie le même mot qui fait jeu de mots avec ce qui est en jeu à ce moment-là, à savoir la distribution des épées.

Et très précisément dans le calembour d'HAMLET, il y a en fin de compte cette identification du sujet au *phallus* mortel pour autant qu'il est là présent.

Il lui dit, je serai votre écrin pour faire miroiter votre mérite, mais ce qui va venir dans un instant, c'est bel et bien l'épée de LAERTE, pour autant que cette épée est celle qui l'a blessé lui, HAMLET, à mort, mais c'est également *la même* qu'il va se trouver avoir dans la main pour achever son parcours et tuer en même temps, et son adversaire, et celui qui est l'objet dernier de sa mission, à savoir le roi qu'il doit faire périr immédiatement après.



Cette référence verbale, ce jeu de signifiant n'est certainement pas là par hasard. Il est légitime de le faire entrer en jeu, cela n'est pas en effet un accident dans le texte :

C'est une des *dimensions* dans lesquelles se présente HAMLET, et sa texture est en effet celle-ci à travers tout le texte de SHAKESPEARE, et ceci à soi tout seul mériterait un développement.

Vous voyez, comme y jouant un rôle essentiel, ces personnages divers qu'on appelle les *clowns*, qu'on appelle les *fous de la Cour* qui sont à proprement parler ceux qui, ayant leur franc-parler, peuvent se permettre de dévoiler les motifs les plus cachés, les traits de caractère des personnes que la politesse interdit d'aborder franchement.

C'est quelque chose qui n'est pas simplement cynisme et jeu plus ou moins injurieux du discours, c'est essentiellement par la voie de *l'équivoque*, de *la métaphore*, du *jeu de mots*, d'un certain usage du *conceit*, d'un parler précieux, de ces substitutions de signifiants sur lesquels ici j'insiste quant à leur fonction essentielle : ils donnent à tout le théâtre de SHAKESPEARE *un style*, *une couleur*, qui est absolument caractéristique de son style et qui en crée *essentiellement la dimension psychologique*.

Le fait qu'HAMLET soit un personnage angoissant plus qu'un autre, ne doit pas nous dissimuler que la tragédie d'HAMLET c'est la tragédie qui...  
par un certain côté, au pied de la lettre  
...porte ce *fou*, ce *clown*, ce *faiseur de mots* au rang du *zéro*.

Si par quelque raison on devait ôter cette dimension d'HAMLET de la pièce de SHAKESPEARE, plus des *quatre cinquièmes* de la pièce disparaîtraient comme l'a remarqué quelqu'un.

Une des dimensions où s'accomplit la tension d'HAMLET, c'est cette perpétuelle équivoque, celle qui nous est en quelque sorte dissimulée par le côté, si je puis dire, masqué de l'affaire.



Je veux dire, ce qui se joue entre CLAUDIUS,  
le tyran, l'usurpateur et le meurtrier HAMLET,  
c'est à savoir le démasquage des intentions d'HAMLET,  
à savoir pourquoi il fait le fou.

Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est la façon  
dont il fait le fou, cette façon qui donne à son  
discours cet aspect quasi maniaque, cette façon  
d'attraper au vol les idées, les occasions d'*équivoque*,  
les occasions de faire briller un instant devant  
ses adversaires cette sorte d'éclair de sens.

Il y a là-dessus dans la pièce, des textes où ils  
se mettent eux-mêmes à construire, voire à affabuler.  
Cela les frappe non pas comme quelque chose  
de discordant, mais comme quelque chose d'étrange  
par leur tour de spéciale pertinence.  
C'est dans ce jeu qui n'est pas seulement un jeu  
de dissimulation, mais un jeu d'esprit,  
un jeu qui s'établit au niveau des signifiants,  
dans la dimension des sens, que se tient  
ce qu'on peut appeler l'esprit même de la pièce.

C'est à l'intérieur de cette disposition ambiguë  
qui fait de tous les propos d'HAMLET, et du même coup  
de la réaction de ceux qui l'entourent, un problème  
où le spectateur lui-même, l'auditeur, s'égare  
et s'interroge sans cesse, c'est là qu'il faut situer  
la base, le plan sur lequel la pièce d'HAMLET prend  
sa portée. Et je ne le rappelle ici que pour vous  
indiquer qu'il n'y a rien d'arbitraire, ni d'excessif  
à donner tout son poids à ce dernier petit *jeu de mots*  
sur le *foil*.

Voici donc la caractéristique de la constellation  
dans laquelle s'établit l'acte dernier, le duel entre  
HAMLET et celui qui est ici une sorte de *semblable*  
ou de *double* plus beau que lui-même. Nous avons insisté  
sur cet élément qui est en quelque sorte au niveau  
inférieur de notre schéma : *i(a)*, qui est ce qui se  
trouve pour HAMLET un instant remodelé, que lui...

pour qui plus aucun homme ni femme n'est autre  
chose qu'une ombre inconsistante et putride  
...trouve ici un *rival* à sa taille.

Disons-le, ce *semblable* remodelé...

celui qui va lui permettre au moins  
pour un instant de soutenir en sa présence  
la gageure humaine d'être lui aussi un homme  
...ce n'est là, ce remodelage, qu'une conséquence,  
ce n'est pas un départ.

Je veux dire que c'est la conséquence de ce qui  
se manifeste dans la situation, à savoir la position  
du sujet en présence de l'autre comme *objet du désir*,  
la présence immanente du *phallus* qui ne peut  
ici apparaître dans sa fonction formelle  
qu'avec la disparition du sujet lui-même.

Qu'est-ce qui rend possible le fait que *le sujet* lui-même  
succombe avant même que de le prendre en main  
pour devenir lui-même le meurtrier ?

Nous revenons une fois de plus à notre carrefour.  
Ce carrefour si singulier dont j'ai parlé,  
dont j'ai marqué dans HAMLET le caractère essentiel :

- à savoir ce qui se passe dans le cimetière,
- à savoir quelque chose qui devrait bien  
intéresser un de nos collègues qui se trouve  
dans son œuvre avoir traité éminemment  
à la fois et de la jalousie et du deuil<sup>90</sup>.

C'est quelque chose qui est un des points les plus  
saillants de cette tragédie : la jalousie du deuil.  
Car je vous prie de vous reporter à la scène qui  
termine *l'acte du cimetière*, celui sur lequel je vous ai  
ramené par trois fois au cours de mon exposé.

C'est à savoir ceci d'absolument caractéristique :  
c'est qu'HAMLET ne peut pas supporter la parade  
ou l'ostentation, et qu'il articule comme tel  
ce qu'il y a d'*insupportable* dans l'attitude de LAERTE  
au moment de l'enterrement de sa sœur.  
Cette *ostentation du deuil* chez son partenaire, c'est par cela  
même qu'il se trouve arraché à lui-même, bouleversé,  
secoué dans ses fondements au point de ne pouvoir,  
comme tel, le tolérer.

---

90 Daniel Lagache, « Deuil pathologique » in *La Psychanalyse* N°2 : Mélanges cliniques, pp. 45-74, Puf 1956.

Et la première rivalité, celle-là beaucoup plus authentique, car si c'est avec tout l'apparat de la courtoisie et avec un fleuret moucheté qu'HAMLET aborde le duel, c'est à la gorge de LAERTE qu'il saute dans le trou où l'on vient de descendre le corps d'OPHÉLIE, pour lui dire :

« Montre-moi ce que tu sauras faire. Pleureras-tu, te battras-tu, jeûneras-tu ? ...//... Moi je le ferai. Es-tu venu séant pour geindre, me narguer en sautant dans sa tombe ? Fais-toi enterrer vif avec elle, moi aussi je le ferai. Et si tu jases de montagnes, qu'on jette sur nous des millions d'arpents, tant qu'auprès de ce tertre qui roussira son sommet à la zone de feu, Ossa paraisse une verrue ! Et si tu brailles, je vociférerai. »<sup>91</sup> [ V, 1, 263-272 ]

Et là-dessus tout le monde se scandalise, se répand pour séparer ces frères ennemis en train de s'étouffer. Et HAMLET tient encore ces propos en parlant à son partenaire :

« Et Monsieur, qui vous fait en user de la sorte avec moi ? Moi je vous ai toujours aimé. Il n'importe. Hercule a beau faire ce qu'il pourra, le chat miaulera, et le chien aura toujours son jour. » [ V, 1, 276 ]

Ce qui est d'ailleurs un élément proverbial qui, ici, me semble prendre toute sa valeur de certains rapprochements que certains d'entre vous peuvent faire, mais je ne peux pas m'arrêter [ Sic ]. L'essentiel est que lorsqu'il s'entretiendra avec HORATIO il lui expliquera :

« Je n'ai pu supporter de voir cette sorte d'étalage de son deuil. » [ V, 2, 78-79 ]

Nous voici portés au cœur de quelque chose qui va nous ouvrir toute une problématique.

Quel rapport y-a-t-il entre ce que nous avons apporté sous la forme § ♦ a, concernant la constitution de l'objet dans le désir, et le deuil ? Observons ceci, abordons par ses caractéristiques les plus manifestes qui peuvent paraître aussi les plus éloignées du centre que nous cherchons ici, ce qui se présente à nous.

---

91 Hamlet : "Swounds, show me what thou't do. Woo't weep? woo't fight? woo't fast? woo't tear thyself? Woo't drink up esill? eat a crocodile? I'll do't. Dost thou come here to whine? To outface me with leaping in her grave? Be buried quick with her, and so will I. And if thou prate of mountains, let them throw Millions of acres on us, till our ground, Singeing his pate against the burning zone, Make Ossa like a wart! Nay, an thou'lt mouth, I'll rant as well as thou".

HAMLET s'est conduit avec OPHELIE d'une façon plus que méprisable et cruelle. J'ai insisté sur le caractère d'*agression* dévalorisant, d'*humiliation* sans cesse imposée à cette personne qui est *devenue soudain* le symbole même du rejet comme tel de son désir.

Nous ne pouvons pas manquer d'être frappés de quelque chose qui complète pour nous une fois de plus, sous une autre forme, dans un autre trait, la structure pour HAMLET. C'est que *soudain*, cet *objet* va reprendre pour lui sa présence, sa valeur. Il déclare :

« *J'aimais OPHELIE, et trente-six mille frères avec tout ce qu'ils ont d'amour n'arriveraient point à la somme du mien. Que feras-tu pour elle ?* » [V, 1, 257]

C'est dans ces termes que commence le défi adressé à LAERTE. C'est en quelque sorte dans la mesure où l'objet de son désir est devenu un objet impossible qu'il redevient pour lui l'objet de son désir. Une fois de plus nous croyons nous trouver là à un détour familier, à savoir une des caractéristiques du désir de l'obsessionnel. Ne nous arrêtons pas trop vite à ces apparences trop évidentes.

L'obsessionnel, ce n'est pas tellement que l'objet de son désir soit impossible qui le caractérise...  
si tant est que de par la structure même des fondements du désir, il y a toujours cette note d'impossibilité dans l'objet du désir  
...ce qui le caractérise...  
cela n'est donc pas que l'objet de son désir soit impossible, car il ne serait là, et par ce trait il n'est là qu'une des formes spécialement manifestes d'un aspect du désir humain  
...c'est que l'obsessionnel met l'accent sur la rencontre avec cette impossibilité.

Autrement dit, il s'arrange à ce que l'objet de son désir prenne valeur essentielle de signifiant de cette impossibilité. C'est là une des notes par laquelle nous pouvons aborder déjà cette forme. Mais il y a quelque chose de plus profond qui nous sollicite.

Le deuil est quelque chose que notre théorie,  
que notre tradition, que *les formules freudiennes* nous  
ont déjà appris à formuler en termes de *relation d'objet*.  
Est-ce que par un certain côté nous ne pouvons pas  
être frappés par le fait que l'objet du deuil,  
c'est FREUD qui l'a mis...

pour la première fois depuis qu'il y a  
des psychologues et qui pensent  
...en valeur.

L'objet du deuil, c'est dans un certain rapport  
d'identification...

et qu'il a essayé de définir de plus près,  
d'appeler un *rapport d'incorporation* avec le sujet  
...qu'il prend sa portée, que *se groupent, s'organisent*,  
les manifestations du deuil.

Alors, est-ce que nous ne pouvons pas essayer, nous,  
de réarticuler de plus près, dans le vocabulaire  
que nous avons appris ici à manier, ce que peut-être  
cette identification du deuil ?  
Quelle est la fonction du deuil ?

Si nous nous avançons dans cette voie nous allons  
voir...

et uniquement en fonction des *appareils symboliques*  
que nous employons dans cette exploration  
...apparaître de la fonction du deuil des conséquences  
que je crois nouvelles, et pour vous *éminemment suggestives*.  
Je veux dire destinées à vous ouvrir des aperçus  
efficaces et féconds auxquels vous ne pouviez pas  
accéder par une autre voie.

La question de ce qu'est l'identification doit  
s'éclairer des catégories qui sont celles qu'ici  
devant vous, depuis des années, je promeus, c'est à  
savoir celles du *symbolique*, de l'*imaginaire* et du *réel*.

Qu'est-ce que c'est que cette *incorporation de l'objet perdu* ?  
En quoi consiste le travail du deuil ?  
On reste dans un vague qui explique l'arrêt de toute  
spéculation autour de cette voie pourtant ouverte par  
FREUD autour du deuil et de la mélancolie, du fait  
que la question n'est pas articulée convenablement.

Tenons-nous en aux premiers aspects, les plus évidents, de l'expérience du deuil.

Le sujet s'abîme dans le vertige de la douleur et se trouve dans un certain rapport, ici en quelque sorte illustré de la façon la plus manifeste par ce que nous voyons se passer dans la scène du cimetière...

le saut de LAERTE dans la tombe et le fait qu'il embrasse, hors de lui, l'objet dont la disparition est cause de cette douleur...qui en fait dans le temps, au point de cet embrassement, de la façon la plus manifeste, une sorte d'existence d'autant plus absolue qu'elle ne correspond plus à rien qui soit.

En d'autres termes, le *trou dans le réel* provoqué par une perte, une perte véritable, cette sorte de perte intolérable à l'être humain qui provoque chez lui le deuil, ce *trou dans le réel* se trouve par cette fonction même dans cette relation qui est l'inverse de celle que je promeus devant vous sous le nom de *Verwerfung*.

De même que « *ce qui est rejeté du symbolique réapparaît dans le réel* »...

ces formules doivent être prises au sens littéral...de même la *Verwerfung*, le trou de la perte dans le *réel* de quelque chose :

- qui est la dimension à proprement parler intolérable offerte à l'expérience humaine,
- qui est non pas l'expérience de la propre mort, que personne n'a, mais celle de la mort d'un autre, qui est pour nous un être essentiel, ceci est *un trou dans le réel*.

Ce *trou dans le réel* de ce fait, se trouve...

et en raison de la même correspondance qui est celle que j'articule dans la *Verwerfung*...offrir la place où se projette précisément :

- ce signifiant manquant,
- ce signifiant essentiel, comme tel, à la structure de l'Autre,
- ce signifiant dont l'absence rend l'Autre impuissant à vous donner votre réponse,
- ce signifiant que vous ne pouvez payer que de votre chair et de votre sang,
- *ce signifiant* qui est essentiellement *le phallus sous le voile*.

C'est parce que ce signifiant trouve là sa place...  
et en même temps ne peut la trouver  
parce que ce signifiant  
ne peut pas s'articuler au niveau de l'Autre  
...que viennent, comme dans la psychose...  
et c'est ce par quoi le deuil  
s'apparente à la psychose  
...pulluler à sa place toutes *les images* dont relèvent les  
phénomènes du deuil...  
et dont les phénomènes de premier plan, ceux par  
quoi se manifeste non pas telle ou telle *folie*  
*particulière*, mais *une des folies collectives les plus essentielles* de la  
communauté humaine comme telle, c'est à savoir  
ce qui est là mis au premier plan, au premier  
chef de la tragédie d'HAMLET  
...à savoir le *ghost*, *le fantôme*, cette *image* qui peut  
surprendre l'âme de tous et de chacun.

Si du côté du mort, de celui qui vient de *disparaître*,  
ce quelque chose n'a pas été accompli qui s'appelle  
les rites.

Les rites destinés à quoi en fin de compte ?  
Qu'est-ce que c'est que les rites funéraires ?  
Les rites par quoi nous satisfaisons à ce qu'on  
appelle la mémoire du mort, qu'est-ce, si ce n'est  
l'intervention totale, massive, de l'enfer jusqu'au  
ciel, de tout le jeu *symbolique*.

Je voudrais avoir le temps de vous faire quelques  
séminaires sur ce sujet du rite funéraire à travers  
une enquête ethnologique. Je me souviens, il y a de  
nombreuses années, d'avoir passé assez de temps sur  
un livre qui en est une illustration vraiment  
admirable et qui prend toute sa valeur, pour nous  
exemplaire, d'être d'une civilisation assez distante  
de la nôtre pour que les reliefs de cette fonction  
en apparaissent vraiment d'une façon éclatante.

C'est le 結臧 [!Yǐjīng], un des *livres chinois consacrés*.

Le caractère macrocosmique des rites funéraires...  
à savoir le fait qu'en effet il n'y a rien qui  
puisse combler de signifiants ce trou dans  
le réel si ce n'est la totalité du signifiant  
le travail accompli au niveau du **λόγος** [logos]...  
je dis cela pour ne pas dire au niveau du groupe  
ni de la communauté : bien sûr c'est le groupe  
et la communauté en tant que culturellement  
organisés qui en sont les supports  
...le travail du deuil se présente d'abord comme une  
satisfaction donnée à ce qui se produit de désordre  
en raison de l'insuffisance de tous les éléments  
signifiants à faire face au **trou** créé dans l'existence,  
par la mise en jeu totale de *tout le système signifiant*  
autour du moindre deuil.

Et c'est ce qui nous explique que toute la croyance  
folklorique met essentiellement la relation la plus  
étroite entre le fait que quelque chose soit manqué,  
éliminé ou refusé de cette satisfaction au mort,  
et le fait que se produisent ces phénomènes  
qui correspondent à l'emprise, à l'entrée en jeu,  
à la mise en marche des fantômes et des larves,  
à la place laissée libre par le rite signifiant.

Et ici nous apparaît une nouvelle dimension de  
la tragédie d'HAMLET.  
Je vous l'ai dit au départ, c'est une tragédie du  
monde souterrain :  
le *ghost* surgit d'une inexpiable offense.

OPHÉLIE apparaît, dans cette perspective, neutre,  
rien d'autre qu'une victime offerte à cette offense  
primordiale.

Le meurtre de POLONIUS et le ridicule traînage  
de son cadavre par le pied, par un HAMLET qui devient  
soudain littéralement déchaîné et s'amuse à narguer  
tout le monde qui lui demande où est le cadavre,  
et qui s'amuse à proposer toute une série d'énigmes  
de fort mauvais goût dont le sommet culmine dans  
la formule :

« *Hide fox, and all after.* » [IV, 2, 29]



Ce qui est évidemment une référence à une espèce de jeu de cache-tampon. Cela veut dire :

« *Le renard est caché, courons après !* »

Le meurtre de POLONIUS et cette extraordinaire scène du cadavre caché au défi de la sensibilité et de l'inquiétude de tout l'entourage n'est encore qu'une dérision de ce dont il s'agit, à savoir : d'un deuil non satisfait.

Nous avons ici, dans quelque chose dont - vous le voyez - je n'ai pas pu vous donner encore aujourd'hui le dernier mot, cette perspective, ce rapport entre la formule  $\$ \diamond a$ , le fantasme, et quelque chose qui en apparaît paradoxalement éloigné, c'est à savoir *la relation d'objet* pour autant que le deuil nous permet de l'éclairer.

Nous allons, la prochaine fois, le poursuivre dans le détail, en montrant, en reprenant les détours de la pièce d'HAMLET pour autant qu'elle nous permet de mieux saisir l'économie ici étroitement liée du *réel*, de l'*imaginaire* et du *symbolique*.

Peut-être au cours de ceci beaucoup d'idées préconçues chez vous resteront-elles en panne, voire je l'espère bien fracassées, mais ceci je pense que vous y serez préparés par le fait que, puisque nous commentons une tragédie où l'on ne ménage guère les cadavres, ces sortes de dégâts purement idéiques ne vous paraîtront...

à côté des dégâts laissés derrière lui par HAMLET ...que peu de chose et que, pour tout dire, vous vous consolerez du chemin peut-être difficile que je vous fais parcourir avec cette formule hamlétique :

« *On ne fait pas d'HAMLET sans casser des neufs !* »

#### IV, 4, 32-66

[ Now, whether it be  
Bestial oblivion, or some craven scruple  
Of thinking too precisely on th' event,  
A thought which, quarter'd, hath but one part wisdom  
And ever three parts coward,- I do not know  
Why yet I live to say 'This thing's to do,'  
Sith I have cause, and will, and strength, and means  
To do't. Examples gross as earth exhort me.  
Witness this army of such mass and charge,  
Led by a delicate and tender prince,  
Whose spirit, with divine ambition puff'd,  
Makes mouths at the invisible event,  
Exposing what is mortal and unsure  
To all that fortune, death, and danger dare,  
Even for an eggshell. Rightly to be great  
Is not to stir without great argument,  
But greatly to find quarrel in a straw  
When honour's at the stake. How stand I then,  
That have a father kill'd, a mother stain'd,  
Excitements of my reason and my blood,  
And let all sleep, while to my shame I see  
The imminent death of twenty thousand men  
That for a fantasy and trick of fame  
Go to their graves like beds, fight for a plot  
Whereon the numbers cannot try the cause,  
Which is not tomb enough and continent  
To hide the slain? O, from this time forth,  
My thoughts be bloody, or be nothing worth ! ]

Traduction LETOURNEUR :

[HAMLET : « Comme toutes les circonstances s'élèvent contre moi, et réveillent ma vengeance assoupie ! Qu'est-ce que l'homme, si son bien suprême et tout le prix du marché de son temps se réduisent à manger et dormir ? Une brute, rien de plus. Sûrement celui qui nous a formés avec cette vaste raison, qui peut voir dans le passé et dans l'avenir, ne nous a pas donné cette intelligence et cette divine faculté pour qu'elle reste en nous oisive et sans emploi. Maintenant, soit par un oubli stupide semblable à celui de la brute, soit par une délicatesse scrupuleuse qui craint de trop approfondir l'événement (et dans ce scrupule, pour un quart de sagesse, il y en a trois de lâcheté) je ne sais pas pourquoi je vis encore, pour toujours dire : « j'ai cette chose à faire » puisque j'ai un motif, la volonté, la force et les moyens de la faire.

Des exemples, plein l'univers ! Le globe est couvert d'exemples qui m'exhortent : témoin la masse énorme de cette armée nombreuse conduite par un prince jeune et délicat dont l'âme, stimulée par une divine ambition, affronte l'événement invisible; exposant une vie mortelle et incertaine à tous les hasards, à la mort et aux dangers les plus terribles, pour une poignée de terre. Ce n'est pas être vraiment grand que de ne jamais agir sans un grand motif : c'est de trouver avec noblesse un sujet de querelle dans un atome quand il s'agit de l'honneur. Comment resté-je donc immobile, ici, moi qui ai un père assassiné, une mère souillée; ... autant d'aiguillons qui pressent mon courage et ma raison; et comment les laissé-je tous s'engourdir dans un lâche sommeil ? Tandis qu'à ma honte, je vois la mort prochaine de vingt milliers d'hommes, qui, pour une chimère, pour une vaine renommée, vont à leurs tombeaux comme à leurs lits; combattant pour un projet dont la multitude ne peut juger la cause; pour un terrain qui n'est pas même une tombe assez vaste pour cacher les morts ! Oh ! que désormais donc mes pensées soient sanguinaires ou nulles.]

## HAMLET (7)

Si la tragédie d'HAMLET est la tragédie du désir,  
il est temps de remarquer...

c'est là où je vous ai amenés à la fin  
de mon dernier propos, au moment où  
nous arrivions au bout de notre cours  
...ce que l'on remarque toujours en dernier,  
à savoir ce qui est le plus évident.

Je ne sache pas en effet qu'aucun auteur se soit  
arrêté seulement à cette remarque...

difficile pourtant à méconnaître  
une fois qu'on l'a formulée  
...que *d'un bout à l'autre d'HAMLET on ne parle que de deuil*.

La première remarque d'HAMLET concerne ce scandale,  
ce mariage précoce de sa mère :  
ce mariage que la mère, elle-même, dans son anxiété...  
son anxiété à savoir *ce qui tourmente son fils aimé*  
...appelle elle-même « *Notre mariage trop précoce* » :

« *I doubt it is no other but the main, his father's death and our o'er-hasty marriage.* »  
[ Pour moi, je n'en soupçonne point d'autre que la mort de son père et notre mariage précipité. ( II, 2, 56 ) ]

Pas besoin de vous rappeler ces paroles d'HAMLET sur  
ces reliefs du repas des funérailles qui servirent au  
repas des noces : « *Économie! Économie! Thrift, thrift, Horatio!* » [ 1, 2, 180 ]  
indiquant avec ce terme quelque chose qui nous  
rappelle que dans notre exploration du *monde de l'objet*...

dans cette articulation qui est  
celle de la société moderne  
...entre ce que nous appelons « *les valeurs d'usage* » et  
« *les valeurs d'échange* » avec toutes les notions qui autour  
de cela s'engendrent, il y a quelque chose peut-être  
que l'analyse méconnaît...

j'entends l'analyse marxiste, économique, pour  
autant qu'elle domine la pensée de notre époque  
...et dont nous touchons à tout instant la force et  
l'ampleur, ce sont les valeurs rituelles.

Encore pour ce que nous les pointions sans cesse dans notre expérience, peut-il être utile que nous les détachions, que nous les articulions comme *essentiels*.

J'ai déjà fait allusion *l'avant-dernière fois* [en fait le 22-04-1959], à cette fonction du rite dans le deuil.  
C'est par cette médiation que le rite introduit à ce que le deuil ouvre de béance quelque part, plus exactement à la façon dont il vient coïncider, mettre au centre d'une *béance* tout à fait essentielle, la *béance symbolique*, majeure, le *manque symbolique*, le *point X* en somme dont on peut dire que quelque part, quand FREUD fait allusion à « *l'ombilic du rêve* », peut-être est-ce justement le *correspondant psychologique* qu'il évoque de ce *manque*.

Aussi bien sur la question du deuil ne pouvons-nous ne pas être frappés que dans tous les deuils qui sont majeurs, qui sont mis en question dans HAMLET, toujours revient ceci :  
que les rites ont été abrégés, clandestins.

POLONIUS est enterré sans cérémonie, secrètement, *à la va-vite*, pour des raisons politiques.

Et vous vous souvenez de tout ce qui se joue autour de l'enterrement d'OPHÉLIE, de *la discussion* de savoir comment il se fait que très probablement, étant morte l'ayant voulu, s'étant noyée d'une façon délibérée...

du moins est-ce l'avis du populaire  
...néanmoins elle est enterrée *en terre sainte, en terre chrétienne*, néanmoins quelque chose du rite chrétien lui est accordé, les fossoyeurs n'en doutent pas.

Si elle n'était pas une personne d'un rang si élevé, on l'aurait traitée autrement, de la façon dont le prêtre articule que cela aurait dû être, car lui n'est pas d'avis qu'on lui rende ces *honneurs funéraires*.

On l'aurait jetée en terre non consacrée, on aurait accumulé sur elle les tessons et les détritrus de la malédiction et des ténèbres. Le prêtre n'a consenti qu'à des rites abrégés eux aussi.

Tout ceci est fortement accentué à la fin de la scène du cimetière. Nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de tous ces éléments, surtout si nous y ajoutons bien d'autres choses.

L'ombre du père est une ombre qui a un *grief inexpiable*, qui a été surprise...

    nous dit-il - offensée d'une façon éternelle  
...qui a été surprise...

    ce n'est pas là un des moindres  
    mystères du sens de cette tragédie

...« ...dans la fleur de ses péchés... » . [Cut off even in the blossoms of my sin... (I, 5, 76) ]

Il n'a pas eu le temps de rassembler avant sa mort ce quelque chose qui l'eut mis en état de comparaître devant le jugement dernier.

Nous avons là une sorte de traces, de *clues* comme on dit en anglais, d'éléments qui s'ordonnent trop, convergent trop d'une façon éminemment significative pour que nous ne nous y arrêtions pas...

    pour que nous ne demandions pas, comme nous  
    avons commencé de le faire la dernière fois  
...sur le rapport du drame du *désir* avec tout ce dont  
il s'agit autour du *deuil* et des exigences du deuil.

C'est le point sur lequel je voudrais aujourd'hui m'arrêter pour tâcher d'approfondir dans quel sens ceci, pour nous, introduit une question :

- en tant que cette question est celle de *l'objet*,
- et de *l'objet* en tant que nous l'abordons dans l'analyse sous diverses formes.

Nous l'abordons au sens de *l'objet du désir*.

Et il y a aussi de *l'objet* au *désir* un rapport simple, comme dans un rendez-vous qui pourrait être articulé comme s'il s'agissait d'un simple appointement, alors que peut-être c'est autre chose.

Nous abordons aussi la question de *l'objet* d'un angle tout différent quand nous parlons de *l'objet* en tant que le sujet s'y identifie dans le deuil, il peut, dit-on, le réintégrer à son ego. Qu'est-ce là ?

Est-ce qu'il n'y a pas là *deux phases* qui dans l'analyse ne sont pas articulées, ne sont pas accordées ?

Est-ce que quelque chose n'exige pas de nous que nous essayions de pénétrer plus loin dans ce problème?

Bien sûr, ce que je viens de dire du deuil dans HAMLET ne nous permet pas de voiler :

- que le fond de ce deuil c'est - dans HAMLET comme dans ŒDIPE - un *crime*,
- que jusqu'à un certain point tous ces deuils se succèdent en cascade comme *les suites, les séquelles, les conséquences* du *crime* d'où part le drame.

Et ceci est aussi bien ce par quoi *Hamlet*, disons-nous, est un drame œdipien, ce qui nous permet de l'égaliser, de le mettre au même niveau fonctionnel, dans la généalogie tragique, que l'Œdipe.

C'est cela qui a mis FREUD...  
et à sa suite ses disciples  
...sur la piste de l'importance pour nous d'HAMLET.

Mais ce doit être du même coup pour nous une occasion de faire sur ce sujet...

- puisque HAMLET pour la tradition analytique se situe au centre d'une *méditation sur les origines*,
  - puisque nous avons l'habitude de reconnaître dans le crime d'Œdipe la trame la plus essentielle du rapport du sujet à ce que nous appelons ici l'Autre, à savoir *le lieu où s'inscrit la loi*
- ...de rappeler quelques termes essentiels de la façon dont, pour nous, sont jusqu'à présent articulées *ces relations du sujet* avec ce qu'on peut appeler le *crime originel*.

Il est bien clair que nous devons distinguer...  
au lieu de faire comme toujours, de laisser les choses dans une sorte de trouble et de flou qui ne facilite pas les spéculations des choses que nous avons à dire sur ce sujet  
...que nous nous trouvons en présence de deux étages.

Il y a *le mythe freudien*, qui mérite d'être appelé ainsi...  
*la construction du totem*, établie en tant qu'elle ordonne  
ce qu'on peut appeler à proprement parler *un mythe*.  
J'ai déjà, à l'occasion, touché ce problème :  
en quoi peut-être même on peut dire que la  
construction freudienne est peut-être ici  
l'exemple unique d'un mythe formé qui soit sorti  
dans notre âge historique

...il y a ce mythe qui nous indique en quelque sorte  
la liaison primitive, essentielle, de toute  
nécessité, qui fait que nous ne pouvons concevoir  
l'ordre de la loi, sinon sur la base de quelque chose  
de plus primordial qui se présente comme quoi ?

C'est là le sens du mythe d'Œdipe de FREUD,  
il est trop évident que ce crime, qui est  
*le meurtre primitif du père...*

qui est pour lui exigé comme devant reparaître  
toujours comme formant l'horizon, la barre  
terminale du problème des origines en toute  
matière analytique, remarquons-le, car il le  
retrouve toujours et rien ne lui paraît épuisé  
qu'il ne le rejoigne à ce dernier terme

...*le meurtre primitif du père*, qu'il le place à l'origine de  
la horde ou à l'origine de la tradition juïque,  
a bien évidemment un caractère d'exigence mythique.

Un autre plan est celui où ce quelque chose se  
développe et s'incarne d'un drame formateur.  
Autre chose est le rapport de la loi primitive au  
crime primitif, et ce qui se passe quand le héros  
tragique qui est ŒDIPE, qui aussi bien est chacun  
de nous en quelque point de son être virtuellement  
quand il reproduit le drame œdipien, quand en tuant  
le père il s'accouple avec la mère, quand en quelque  
sorte il renouvelle sur le plan tragique,  
en une sorte de *bain lustral*, la renaissance de la loi.

Ici nous pouvons voir les dissymétries entre la  
tragédie d'ŒDIPE et la tragédie d'HAMLET.

ŒDIPE répond strictement à cette définition que  
je viens de donner de reproduction rituelle du mythe.

ŒDIPE...

en somme, complètement innocent, inconscient  
...fait dans une sorte de rêve qui est sa vie...

*La vie est un songe*<sup>92</sup>

...accomplit à son insu le renouvellement des passes  
qui vont du crime à la restauration de l'ordre  
et à la punition qu'il assume lui-même,  
qui nous le fait apparaître à la fin, châtré.

Car c'est bien là l'élément dont nous devons tenir  
un compte essentiel et qui reste...

si nous nous tenons au niveau  
génétique du meurtre primitif  
...l'élément qui nous reste voilé.

C'est le sens en fin de compte de ce qui pointe,  
de ce qui importe, c'est à savoir de cette punition,  
de cette sanction, de cette castration dans laquelle  
reste *enfermé à clef* le quelque chose qui est le résultat,  
qui est à proprement parler *l'humanisation de la sexualité* chez  
l'homme, qui est aussi bien la clef dans laquelle  
nous avons coutume, par *notre* expérience, de faire  
tourner tous les *accidents* d'évolution *du désir*.

C'est ici qu'il n'est pas indifférent de nous  
apercevoir des dissymétries entre le drame d'HAMLET  
et le drame d'ŒDIPE.

Les poursuivre jusque dans le détail serait presque  
une opération trop brillante. Indiquons quand même  
que le crime se produit dans ŒDIPE, au niveau de  
la génération du héros.

Dans HAMLET, il s'est déjà produit au niveau de  
la génération précédente.

Dans ŒDIPE il se produit, le héros ne sachant pas  
ce qu'il fait et en quelque sorte guidé par le *fatum*.

Ici, dans HAMLET, le crime est accompli d'une façon  
délibérée puisqu'il l'est même par trahison.

---

92 Cf. - le poème de Jacques Vallée Des Barreaux (1599-1673) : « *La vie est un songe* », et « *La vie est un songe* »  
(*La vida es sueño*) pièce de théâtre espagnole, écrite en 1635 par Pedro Calderón de la Barca, Gallimard 2006, Folio bilingue.



Il surprend celui qui en est la victime : le père, dans une sorte de sommeil, et même dans un sommeil tout à fait réel.

Il est dans ce sommeil quelque chose qui n'est pas absolument intégré.

On peut dire qu'ŒDIPE a joué le drame comme chacun de nous le répète dans ses rêves, mais ici le héros a été vraiment...

ici nos références peuvent servir  
...surpris d'une façon complètement étrangère au *phylum* de ce qu'il poursuit alors de ses pensées.

Il l'indique : « *J'ai été surpris dans la fleur de mes péchés.* »<sup>93</sup>

Un coup vient le frapper, partant d'un point d'où il ne l'attend pas, véritable intrusion du réel, véritable rupture du fil de la destinée.

Il meurt sur un lit de fleurs, nous dit le texte shakespearien, et la scène des acteurs va même jusqu'à nous reproduire, dans l'espèce de pantomime préliminaire, ce lit de fleurs sur la scène.

Il y a là sans aucun doute quelque mystère, et dont aussi bien dès le début, je vous ai signalé le contraste avec le fait si singulier que ceci...

qui est l'irruption la plus étrangère au sujet  
...dans le crime est quelque chose qui paraît en quelque sorte compensé, contrasté de la façon la plus paradoxale par le fait qu'ici le sujet sait.

Je veux dire qu'HAMLET est informé par son père qui sait ce qui est arrivé, et ce n'est pas là non plus l'une des moindres énigmes.

---

93 Thus was I, sleeping, by a brother's hand Of life, of crown, of queen, at once dispatch'd;  
Cut off even in the blossoms of my sin, Unhous'led, disappointed, unanel'd,  
No reckoning made, but sent to my account With all my imperfections on my head.

Letourneur traduit :

C'est ainsi que je fus en dormant dépouillé, par la main d'un frère, de la vie, de la couronne et de mon épouse, et enlevé du monde dans l'effervescence de mes péchés flagrants, sans les grâces du ciel, sans les derniers secours de la religion, sans les prières implorées par la cloche des mourants, sans compte rendu au juge suprême, et envoyé devant lui avec toutes mes fautes accumulées sur ma tête !

Le drame d'HAMLET, contrairement à celui d'ŒDIPE, ne part pas de cette question :

- qu'est-ce qui se passe ?
- Où est le crime ?
- Où est le coupable ?

Il part de la dénonciation du crime...

du crime mis au jour dans l'oreille du sujet  
...et il se déroule à partir de la révélation du crime.

Aussi bien verrons-nous là à la fois toute l'*ambiguïté*  
et le *contraste* de quelque chose dont on peut inscrire,  
sous la forme qui est celle où nous inscrivons  
le message de l'inconscient, à savoir :  
le signifiant de A barré, S(~~A~~).

Dans la forme si l'on peut dire normale de l'œdipe,  
le S(~~A~~) porte une incarnation, celle de l'Autre,  
du père...

d'autant que de lui est attendue et  
appelée la sanction du lieu de l'Autre  
...la vérité de la vérité :  
- en tant qu'il doit être l'auteur de la loi,  
- et pourtant en tant qu'il n'est jamais que celui  
qui la subit,  
- celui qui, pas plus que quiconque d'autre,  
ne peut la garantir,  
- celui qui lui aussi, a à subir la barre,  
- celui qui pour autant qu'il est le père réel  
fait de lui un père châtré.

Toute différente...

quoi qu'elle puisse se  
symboliser de la même manière  
...est la position à la fin, d'HAMLET, ou plus  
exactement à son départ puisque c'est le message  
qui ouvre le drame d'HAMLET.

Ici aussi nous voyons l'Autre s'avérer sous la forme  
la plus signifiante comme un A barré, ~~A~~ .

Ce n'est pas seulement de la surface des vivants qu'il est rayé, c'est de sa juste rémunération. Il est entré avec le crime dans le domaine de *l'enfer*, c'est-à-dire une dette qu'il n'a pas pu payer, une dette inexpiable, dit-il.

Et c'est bien là le sens le plus terrible et le plus angoissant de sa révélation pour son fils.

ŒDIPE a payé, se présente comme celui qui porte dans la destinée du héros la charge de la dette accomplie, rétribuée.

Ce dont se plaint pour l'éternité le père d'HAMLET, c'est d'avoir été dans ce fil, interrompu, surpris, brisé, c'est de ne plus pouvoir en répondre jamais.

Vous le voyez, ce autour de quoi nous mène notre investigation à mesure qu'elle progresse, c'est ce dont il s'agit dans la rétribution, dans la punition, dans la castration, dans le rapport au *signifiant phallus* puisque c'est dans ce sens que nous avons commencé de l'articuler.

Et une ambiguïté s'établit entre ce que FREUD lui-même nous a indiqué...

d'une façon peut-être un peu « *fin de siècle* » ...à savoir ce quelque chose qui ferait que nous sommes voués à ne plus vivre l'œdipe que sous une forme en quelque sorte faussée, ce quelque chose dont il y a assurément un écho dans HAMLET.

Un des premiers cris à la fin du premier acte d'HAMLET est celui-ci :

« *The time is out of joint. O cursed spite That ever I was born to set it right !*  
*Le temps est sorti de ses gonds, Ô maudit...*

Je ne peux traduire autrement « *spite* »

...*dépit*. » [I, 5, 188]

« *Spite* » est partout dans les *Sonnets* de SHAKESPEARE, « *dépit* » a pris pour nous un sens subjectif.

Notre premier pas dans une introduction à la compréhension des élisabéthains serait...

à propos d'un certain nombre de mots  
...de voir leur redonner aussi le pouvoir de tourner sur leurs gonds, c'est-à-dire de situer le dépit quelque part...

entre le *dépit objectif* et le *dépit subjectif*  
...dans quelque chose dont nous semblons avoir perdu la référence, qui est justement ce qui se passe au niveau de l'ordre, à savoir des termes qui peuvent être entre les deux, entre *l'objectif* et le *subjectif*.

« *O cursed spite* », c'est ce dont il a dépit, c'est en quoi le temps lui fait aussi injustice...

nous ne savons plus articuler ces mots qui sont en jeu au centre de ce qui est le vécu du sujet  
...ou bien tout ce qu'il peut désigner comme l'injustice dans le monde.

Peut-être y reconnaissez-vous au passage le *fourvoisement* de « *la belle âme* » dont nous ne sommes pas sortis, loin de là, malgré tous nos efforts, mais que le vocabulaire shakespearien transcende.

Et ce n'est pas pour rien que j'ai fait allusion ici aux *Sonnets* si allégrement. Donc :

« *Ô malédiction, que je ne sois né jamais pour le remettre droit.* »

[*O cursed spite That ever I was born to set it right ! (I, 5, 188)*]

Et voici donc à la fois justifié, mais approfondi, ce qui peut nous apparaître dans l'HAMLET illustrer une forme décadente de l'œdipe. [Cf. *Œdipe à Colonne* : μή φῦναι [mè phunai]]

Une sorte d'*Untergang* complète qui fait ambiguïté avec ce vers quoi je veux maintenant un instant amener votre attention, à savoir ce que FREUD appelle ainsi dans chaque vie individuelle, à savoir ce qu'il a décrit sous ce titre en 1924, attirant lui-même l'attention sur ce qui est en fin de compte l'énigme de l'œdipe, qui n'est pas simplement que le sujet ait voulu, désiré le meurtre de son père, le viol de sa mère, mais que ceci soit dans l'inconscient.

C'est à savoir comment ceci vient à être dans l'inconscient et comment il vient à y être au point que le sujet, pendant une période de sa vie importante, la période de latence...

source des points de construction chez l'être humain de tout son monde objectif ...vient à ne plus s'en occuper du tout.

Tellement à ne plus s'en occuper du tout que vous savez fort bien que FREUD admet, du moins à l'origine de son articulation doctrinale, que dans un cas idéal ne plus s'en occuper devienne quelque chose d'heureusement définitif.

Je vous renvoie à ce texte qui n'est pas long, et que vous trouverez dans le *tome XIII* des *Gesammelte Werke*.<sup>94</sup> Qu'est-ce que FREUD nous dit ?

Partons de ce qu'il nous dit, puis nous verrons après en quoi cela peut venir apporter de *l'eau à notre moulin*.

FREUD nous dit :

*le complexe d'Œdipe* entre dans son *Untergang*, dans sa descente, dans son déclin, dans ce déclin qui sera une péripétie décisive pour tout développement ultérieur du sujet, à la suite de ceci :

- pour autant, dit-il, que *le complexe d'Œdipe* n'a été éprouvé, expérimenté sous les deux faces de sa position triangulaire,
- pour autant que le sujet, rival du père, s'est vu sur ce point concret d'une menace, qui n'est rien d'autre que la castration, c'est-à-dire que pour autant qu'il veut prendre la place du père, il sera châtré,
- pour autant qu'il prendra la place de la mère...  
c'est littéralement ce que dit FREUD  
il perdra aussi *le phallus*, puisque le point d'achèvement, de maturité de l'œdipe, la découverte plénière du fait que la femme est châtrée, est faite également.

---

<sup>94</sup> Sigmund Freud, « La disparition du complexe d'œdipe » in *La Vie sexuelle*, Paris, Puf 1969, P117.

C'est très précisément en tant que le sujet est pris dans cette alternative close qui ne lui laisse aucune issue, sur le plan de quelque chose que nous pouvons articuler comme le rapport, que nous allons essayer plus loin de mieux approfondir cette chose qui s'appelle le *phallus* et qui est la clef de la situation, qui à ce moment-là est celle qui se forme comme celle du drame essentiel de l'œdipe.

L'œdipe, dirai-je, en tant qu'il est précisément chez le sujet, marque le joint et le tournant qui le fait passer du plan de la demande à celui du désir.

C'est en tant que cette « chose »...  
car je laisse l'interrogation sur  
la qualification, et nous allons voir  
ce que cela doit être pour nous  
...je n'ai pas dit « objet », en disant « chose »,  
je dis *réelle*, *non* encore *symbolisée* mais en quelque sorte  
en puissance de l'être : ceci, pour tout dire,  
que nous pouvons appeler *un signifiant* avec un sens diffus.

Le *phallus*, c'est ceci qui nous est présenté par FREUD  
comme la clef de l'*Untergang*, de la descente, du déclin  
de l'œdipe. Et nous voyons rassemblé dans *l'articulation  
freudienne* quelque chose qui ne met point la fille  
dans une position - je ne dis pas dissymétrique -  
tellement dissymétrique.

Et c'est en tant :

- que le sujet entre quant à cette « chose » dans un rapport que nous pouvons appeler de lassitude...  
c'est dans le texte de FREUD  
...quant à la gratification,
- c'est en tant que le garçon renonce à *être à la hauteur*...  
ceci a été encore plus articulé pour la fille :  
*qu'aucune gratification* n'est à attendre sur ce plan
- c'est en tant, pour tout dire, que quelque chose dont on sait que ne se produit pas à ce moment-là l'émergence articulée, que le sujet a à faire son deuil du *phallus*, que l'œdipe entre dans son déclin.

La chose se dégage d'une façon tellement évidente que c'est autour d'un deuil, qu'il ne se peut pas que nous n'essayions pas de faire le rapprochement pour nous apercevoir que c'est par là que, pour nous, s'éclaire la fonction ultérieure de ce *moment de déclin*, son rôle décisif qui, ne l'oublions pas, n'est pas seulement...

ne peut pas être seulement, pour nous, ...le fait que les fragments, les détritiques plus ou moins incomplètement refoulés dans l'œdipe vont ressortir au niveau de la puberté sous la forme de symptômes névrotiques, mais ceci que nous avons toujours admis aussi, qui est de l'expérience commune des analystes, de ceci dépend quelque chose dans l'économie, non plus seulement de l'inconscient, mais dans l'économie imaginaire du sujet, qui ne s'appelle rien d'autre que sa normalisation sur le plan *génital*.

À savoir qu'il n'y a pas d'heureux succès de la maturation génitale, sinon par l'achèvement justement aussi plein que possible de cet œdipe, et en tant que l'œdipe porte comme conséquence le stigmate, chez l'homme comme chez la femme, du *complexe de castration*.

C'est ici alors, peut-être...

en faisant le rapprochement, la synthèse avec ce qui nous a été donné dans l'œuvre freudienne concernant le mécanisme du deuil ...que nous pouvons nous apercevoir que c'est cela, pour nous, qui va être éclairant quant au fait que se produit chez le sujet ce deuil, sans doute particulier puisque ce *phallus* n'est pas, sans doute, un objet comme les autres.

Mais ici aussi nous pouvons nous arrêter, car après tout...

si je vous le demande : qu'est-ce qui définit la portée, les limites des objets dont nous pouvons avoir à porter *le deuil* ? ...ceci jusqu'à présent n'a pas été non plus articulé.

Nous nous doutons bien que le *phallus*, parmi les objets dont nous pouvons avoir à porter le deuil, n'en est pas un comme les autres.

Là comme partout, il doit avoir sa place bien à part, mais justement, c'est ce qu'il s'agit de préciser et comme dans bien des cas quand il s'agit de préciser, c'est la place de quelque chose sur un fond : c'est en le précisant sur ce fond que la précision de la place du fond apparaît aussi en rétroaction.

Nous sommes ici en terrain complètement nouveau. Essayons donc de nous avancer, car c'est à cela que va nous servir, au dernier terme, notre analyse d'HAMLET, c'est à nous rappeler cette question que je laboure devant vous par une série de touches concentriques, que j'accentue, que je vous fais entendre d'une façon diversement résonnante et que j'espère faire de plus en plus précise, à savoir ce que j'appelle *la place de l'objet dans le désir*.

Que nous dit FREUD quant à ce deuil du *phallus* ?

Il nous dit que ce qui est lié à lui, ce qui en est un des ressorts fondamentaux, ce qui lui donne sa valeur...

car c'est cela que nous cherchons  
...c'est une exigence narcissique du sujet.

Voici établi ici le rapport de ce moment critique où le sujet se voit de toutes façons châtré ou privé de *la chose*, du *phallus*.

Ici FREUD fait intervenir, et comme toujours sans la moindre précaution...

je veux dire qu'il nous bouscule comme à l'habitude, et - *Dieu merci* ! - il l'a fait toute son existence, car il ne serait jamais venu à bout de ce qui lui restait à tracer dans son champ  
...il nous dit que c'est une exigence narcissique.

En présence de l'issue dernière de ses exigences œdipiennes, le sujet préfère, si l'on peut dire, s'abandonner toute la partie de lui-même, sujet...

qui lui sera à jamais dès lors interdite  
...à savoir dans la chaîne signifiante ponctuée, ce qui fait le haut de notre graphe.



Toute l'affaire n'est rien d'autre que l'affaire fondamentale de *la relation d'amour* telle qu'elle s'est pour lui présentée dans la dialectique parentale, et la façon dont il pouvait s'y introduire.

Il va laisser sombrer tout cela en raison, nous dit FREUD, de quelque chose qui a rapport à ce *phallus*... comme tel déjà si énigmatiquement introduit là dès l'origine, et pourtant d'une façon si claire à travers toute l'expérience ...dans un rapport narcissique avec ce terme.

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire pour nous, dans notre vocabulaire, pour autant que notre vocabulaire peut être quelque chose d'éclairant, de plus éclairant, quelque chose par quoi nous essayons de répondre à cette exigence que FREUD - disais-je à l'instant - doit laisser de côté parce qu'il lui faut aller au vif, au tranchant du sujet et qu'il n'a pas longtemps à s'arrêter sur les prémisses.

C'est d'ailleurs en général comme cela que se fonde toute action, et plus encore toute action véritable, c'est-à-dire l'action qui est là notre propos, tout au moins qui devrait l'être.

Eh bien, *traduit dans notre discours*, dans nos références : « *narcissique* » implique un certain rapport avec l'*imaginaire*. « *Narcissique* » nous explique ici ceci, c'est que très exactement dans le deuil, en tant que dans ce deuil rien n'est satisfait...

et ici rien ne peut satisfaire, puisque la perte du *phallus* éprouvée comme telle est l'issue même du tour fait de tout le rapport du sujet à ce qui se passe au lieu de l'Autre, c'est-à-dire au champ organisé du rapport symbolique dans lequel a commencé de s'exprimer son exigence d'amour ...il est au bout, et *sa perte* en cette affaire *est radicale*.

Ce qui se produit alors est très précisément ce quelque chose dont j'ai déjà indiqué la parenté avec un mécanisme psychotique, pour autant que c'est avec sa texture imaginaire, et seulement avec elle, que le sujet peut y répondre.

Ce que, sous une forme voilée, FREUD nous présente comme étant le lien narcissique du sujet à la situation représentant ceci, ceci qui nous permet à ce moment-là de l'identifier à quelque chose qui représente en lui, sur le plan imaginaire, ce manque comme tel qui met...

si l'on peut dire : en néantise ou en réserve ...en lui, tout ce qui plus tard va être le moule d'où viendra se remodeler son *assomption* de sa position dans la fonction génitale.

Mais là, est-ce encore franchir trop vite ce dont il s'agit réellement ?

Est-ce à faire croire - comme on le croit - que *le rapport à l'objet génital* est un rapport de *positif* à *négatif* ?

Vous verrez, il n'en est rien, et c'est pour cela que nos notations sont meilleures, parce qu'elles permettent d'articuler comment va se présenter réellement le problème.

Ce dont il s'agit en fait, c'est de quelque chose qui, pour nous, doit se connoter sous la forme suivante, pour autant qu'elle nous a fait aborder ce quelque chose que nous avons déjà approché quand nous avons distingué les fonctions *de la castration, de la frustration et de la privation*.

Agent	Manque	Objet
	<b>Castration</b> : dette <i>symbolique</i>	<i>Imaginaire</i>
Mère <i>symbolique</i>	<b>Frustration</b> : Dam <i>imaginaire</i>	<i>réel</i>
	<b>Privation</b> : trou <i>réel</i>	<i>symbolique</i>

Si vous vous souvenez, alors je vous ai écrit :

- *castration*, action *symbolique*,
- *frustration* terme *imaginaire*,

- et *privation* terme *réel*.

je vous ai donné les connotations de leurs relations aux objets. je vous ai dit que la castration se rapportait à l'objet phallique imaginaire, et je vous ai écrit que la frustration, imaginaire dans sa nature, se rapportait toujours à un bien et à un terme réel, et que la privation, réelle, se rapportait à un terme symbolique.

Il n'y a...

ajoutais-je à ce moment-là

... *dans le réel* aucune espèce de phase ou de fissure.

Tout manque est manque à sa place,

mais « *manque à sa place* » est « *manque symbolique* ».

Il y a ici une colonne qui est celle de l'agent, de ces actions avec leur terme objectal qui est quelque chose que j'ai touché à ce moment-là en un seul point, au niveau de l'agent de *la frustration*, la mère, et pour vous montrer que c'est pour autant que la mère comme telle est lieu de la demande d'amour, était d'abord symbolisée dans le double registre de la présence et de l'absence, qu'elle se trouvait être en position de donner le départ génétique de la dialectique, pour autant que, mère réelle, elle fait tourner ce dont le sujet est privé réellement, le sein par exemple, en symbole de son amour. Et j'en suis resté là.

Vous pourrez voir que sont restées libres ici les cases qui correspondent au terme « *agent* » dans les deux autres relations.

C'est maintenant en effet, et seulement maintenant que nous pouvons ici inscrire ce dont il s'agit.

Le terme « *agent* » est quelque chose qui, quant à sa place, se rapporte au sujet. Ce sujet, nous ne pouvions pas à ce moment-là en articuler nettement les différents étages. C'est maintenant que nous pouvons le faire, et maintenant que nous pouvons inscrire au niveau où nous avons placé le lieu effectif de la mère, le terme où tout ce qui se passe de son fait prend sa valeur, c'est-à-dire le *A* de l'Autre en tant que c'est là que s'articule *la demande*.

Agent	Manque	Objet
Père <i>réel</i>	<b>Castration</b> : dette <i>symbolique</i>	Phallus <i>Imaginaire</i>
Mère <i>symbolique</i>	<b>Frustration</b> : Dam <i>imaginaire</i>	Sein <i>réel</i>
Père <i>imaginaire</i>	<b>Privation</b> : trou <i>réel</i>	Phallus <i>symbolique</i>

Au niveau de la castration, nous avons un sujet en tant que réel, mais sous la forme où nous avons appris à l'articuler et à le découvrir depuis, c'est-à-dire en tant que le sujet parlant, en tant que le sujet concret, c'est-à-dire *marqué du signe de la parole*.

Bien sûr ! vous l'y verrez tout de suite justement. C'est ce qu'il me semble que depuis quelque temps des philosophes essaient d'articuler concernant *la nature singulière de l'action humaine*.

*Il n'est pas possible d'approcher le thème de l'action humaine sans s'apercevoir que, quant à l'illusion de je ne sais quel commencement absolu qui serait le dernier terme où l'on peut pointer la notion d'agent, il y a quelque chose qui cloche.*

Ce quelque chose qui cloche, à travers les temps, on a essayé de nous l'introduire sous la forme de diverses spéculations sur la liberté qui est en même temps nécessité : c'est là le dernier terme où les philosophes sont arrivés à articuler quelque chose, c'est-à-dire *qu'il n'y a pas d'autre action vraie que de vous mettre en quelque sorte dans le droit fil des volontés divines*.

Il nous semble qu'à tout le moins nous pouvons prétendre ici apporter quelque chose d'un registre tout à fait différent par la qualité particulière de son articulation, quand nous disons que le sujet, en tant que réel, est quelque chose qui a cette propriété d'être dans un rapport particulier avec la parole, conditionnant chez lui cette éclipse, ce manque fondamental qui le structure comme tel au niveau symbolique, dans le rapport à *la castration*.

Il ne s'agit pas là d'un lingot d'or, d'un sésame, de quelque chose qui nous ouvre tout, mais que cela commence d'articuler quelque chose, et quelque chose qui n'a jamais été dit, assurément peut-être cela vaut-il la peine de le souligner.

Alors, qu'est-ce qui va apparaître ici au niveau de la privation ?

À savoir de ce que devient le sujet en tant qu'il a été symboliquement castré ?

Mais il a été symboliquement castré au niveau de sa position comme sujet parlant, non point de son être, de cet être qui a à faire le deuil de ce quelque chose qu'il a à porter en sacrifice, en holocauste, à sa fonction de signifiant manquant.

Cela devient beaucoup plus clair et beaucoup plus facile à connoter à partir du moment où c'est en termes de deuil que nous posons le problème.

En termes de deuil, c'est pour autant que nous pouvons écrire sur le plan où le sujet est identique aux images biologiques qui le guident, et qui pour lui font le sillon préparé de son *behavior*, de ce qui va l'attirer, et par toutes les voies de la voracité et de l'accouplement, et là que quelque chose est pris, est marqué, est soustrait sur ce plan *imaginaire* qui fait du sujet comme tel quelque chose de réellement *privé*.

Cette privation que notre contemplation, notre connaissance, ne nous permet de repérer, de situer nulle part dans le réel, parce que le réel en tant que tel se définit comme toujours plein.

Nous retrouvons ici, mais sous une autre forme et autrement accentuée cette remarque de la pensée qu'on appelle, à tort ou à raison, *existentialiste*, que c'est le sujet humain, vivant, qui y introduit une néantisation - qu'ils appellent comme cela, mais que nous, nous appelons autrement.

Car cela ne nous suffit pas cette « *néantisation* » dont les philosophes font leurs dimanches, et même leurs « *Dimanches de la vie* » [Cf. note 22 du 10-12-1958].

Cela ne nous satisfait pas par les usages plus *artificieux* qu'en fait la prestidigitatation dialectique moderne.

Nous, nous appelons cela  $-\Phi$ , c'est-à-dire ce que FREUD a pointé comme étant l'essentiel de la marque sur l'homme de son rapport au Logos, c'est-à-dire *la castration*, ici effectivement assumée *sur le plan imaginaire*.

Vous verrez par la suite à quoi nous servira cette notation  $-\Phi$ .

Elle nous servira à définir ce dont il s'agit, c'est-à-dire l'*objet(a)* du désir, tel qu'il apparaît dans notre formulation du fantasme, qui va être pour nous à situer par rapport aux catégories, aux têtes de chapitres, aux registres qui sont nos registres habituels dans l'analyse.

L'*objet(a)* du désir...

nous allons le définir, nous allons le formuler  
comme nous l'avons déjà fait et allons le répéter  
une fois de plus ici

*...c'est cet objet qui soutient le rapport du sujet à ce qu'il n'est pas.*

Jusque-là nous allons à peu près aussi loin...

quoiqu'un tout petit peu plus

...que ce que la philosophie *traditionnelle* et *existentialiste*  
a formulé sous la forme de *la négativité* ou de *la néantisation*  
du sujet existant, mais nous ajoutons :  
à ce qu'il n'est pas, en tant *qu'il n'est pas le phallus*.

C'est l'objet qui soutient le sujet dans cette position privilégiée qu'il est amené à occuper dans certaines situations, qui est d'être proprement celle-ci *qu'il n'est pas le phallus*, que l'*objet(a)* tel que nous essayons de le définir...

parce qu'il est devenu pour nous maintenant exigible que nous ayons une juste définition de l'objet, tout au moins que nous fassions cette expérience à partir d'une définition que nous avons cru juste de cet objet

...d'essayer de voir comment s'ordonne, et du même coup se différencie, ce que jusqu'à présent dans notre expérience nous avons à tort ou à raison commencé d'articuler comme étant l'objet.

Car bien entendu ce que nous allons voir, c'est que nous allons nous poser la question : cet objet-là, en tant qu'il est (a), est-ce que nous définissons par là l'objet génital ? Ce qui voudrait dire que tous les objets prégénitaux ne seraient pas des objets ? Je n'y réponds pas, à cette question, je dis qu'elle va se poser à partir du moment où c'est ainsi que nous allons commencer de poser le problème.

Il est clair que la réponse ne saurait être toute simple, et que dès à présent un des avantages qui apparaît est de nous permettre en tout cas de voir la distinction, le biais, le plan de clivage qui s'établit entre ce qu'on a appelé jusqu'à présent *la phase phallique*...

et je suis ici dans la stricte voie de notre expérience traditionnellement acceptée  
...et *la phase génitale*.

C'est du rapport...

qui depuis quelques années était tout à fait impossible à trouver  
...de cette phase phallique dans la formation et la maturation de l'objet qu'il s'agit.

C'est par rapport à cette position toujours voilée, qui n'apparaît que dans des *phanies*, dans des apparitions en éclair, qui s'appelle l'avoir, bien sûr, ou ne pas l'avoir, c'est-à-dire dans son reflet au niveau de l'objet, que nous rencontrons, que nous apercevons la position radicale de ce dont il s'agit. Mais la position radicale, celle du sujet au niveau de la privation, du sujet en tant que sujet du désir comme tel, c'est de n'être pas *le phallus*, c'est d'être lui-même, si je puis dire, un objet négatif.

Vous voyez jusqu'où je vais.

Les trois formes donc dans lesquelles apparaît *le sujet* au niveau des trois termes, *castration*, *frustration*, et *privation*, sont trois formes que nous pouvons bien appeler *aliénées*, mais peut-être apportons-nous à ce terme d'aliénation une articulation sensiblement différente en tant que diversifiée.

Je veux dire que si au niveau de la castration  
le sujet apparaît dans une syncope du signifiant :

- c'est autre chose que quand il apparaît au niveau  
de l'Autre comme soumis à la loi de tous,
- c'est autre chose encore que quand il a lui-même  
à se situer dans le désir, où la forme de sa  
disparition nous apparaît alors avoir,  
par rapport aux deux autres, une originalité  
singulière bien propre à nous susciter  
de l'articuler plus avant.

Et c'est bien cela qui se produit en effet dans notre  
expérience, et ce vers quoi nous tire le déroulement  
de la tragédie d'HAMLET.

Le « ...quelque chose de pourri... »<sup>95</sup> que le pauvre HAMLET a  
à remettre sur ses pieds, est quelque chose  
qui a le rapport le plus étroit avec cette position  
vis-à-vis du *phallus*.

À travers toute la pièce nous le sentons, ce terme,  
partout présent dans le désordre manifeste qui est  
celui d'HAMLET chaque fois qu'il approche, si l'on  
peut dire, des points brûlants de son action.

Je ne pourrai aujourd'hui que vous indiquer les  
points qui nous permettent de le suivre à la trace.  
Il y a quelque chose de très étrange dans la façon  
dont HAMLET parle de son père.

Il y a une exaltation idéalisante de son père mort  
qui se résume à peu près en ceci que la voix  
lui manque pour dire ce qu'il peut avoir à en dire  
et que véritablement, il s'étouffe et s'étrangle  
pour conclure en ceci, qui apparaît une de ces formes  
particulières du signifiant qu'on appelle en anglais  
*pregnant* [lourd de sens], c'est-à-dire quelque chose qui a  
un sens au-delà de son sens.  
Il ne trouvait rien d'autre à dire de son père sinon,  
dit-il, qu'il était *a man* comme tout autre<sup>96</sup>.

---

95 Marcellus : Something is rotten in the state of Denmark. [ I, 4, 90 ]

96 Hamlet : « He was a man, take him for all in all. I shall not look upon his like again. » « C'était un homme, en tout point !  
Je ne reverrai jamais son pareil. » [ I, 2, 187 ]



Ce qu'il veut dire c'est bien évidemment *le contraire*, première indication et trace de ce dont je veux vous parler.

Il y a bien d'autres termes encore. Le rejet, la dépréciation, le mépris jeté sur CLAUDIUS est quelque chose qui a toutes les apparences d'une dénégation.

C'est à savoir que dans le déchaînement d'injures dont il le couvre, et devant sa mère nommément, il culmine dans ce terme : « *Un roi de pièces et de morceaux* »<sup>97</sup>, un roi fait de débris raboutés, qui ne peut pas ne pas nous indiquer qu'il y a là quelque chose aussi de problématique, et dont assurément nous ne pouvons pas ne pas faire la liaison avec un fait, c'est que s'il y a quelque chose de frappant dans la tragédie d'HAMLET par rapport à la tragédie œdipienne, c'est qu'après le meurtre du père, le *phallus*, lui, est toujours là.

Il est bel et bien là et c'est justement CLAUDIUS qui est chargé de l'incarner.

C'est à savoir que le *phallus* réel de CLAUDIUS il s'en agit tout le temps, et qu'il n'a en somme pas d'autre chose à reprocher à sa mère, sinon précisément, à peine la mort de son père, de s'en être remplie, et de la renvoyer d'un bras et d'un discours découragés à ce fatal et fatidique objet, lui ici bel et bien réel, qui semble être en effet le seul point autour duquel tourne le drame.

C'est à savoir que pour cette femme, qui ne nous apparaît pas une femme, dans sa nature, tellement différente des autres, dans la pièce il y a, étant donné tous les sentiments humains qu'elle montre par ailleurs, quelque chose de bien fort qui doit quand même l'attacher à son partenaire.

Or, il semble bien que ce soit là le point autour duquel tourne et hésite l'action d'HAMLET, le point où, si l'on peut dire, son génie étonné tremble devant quelque chose de complètement inattendu.

---

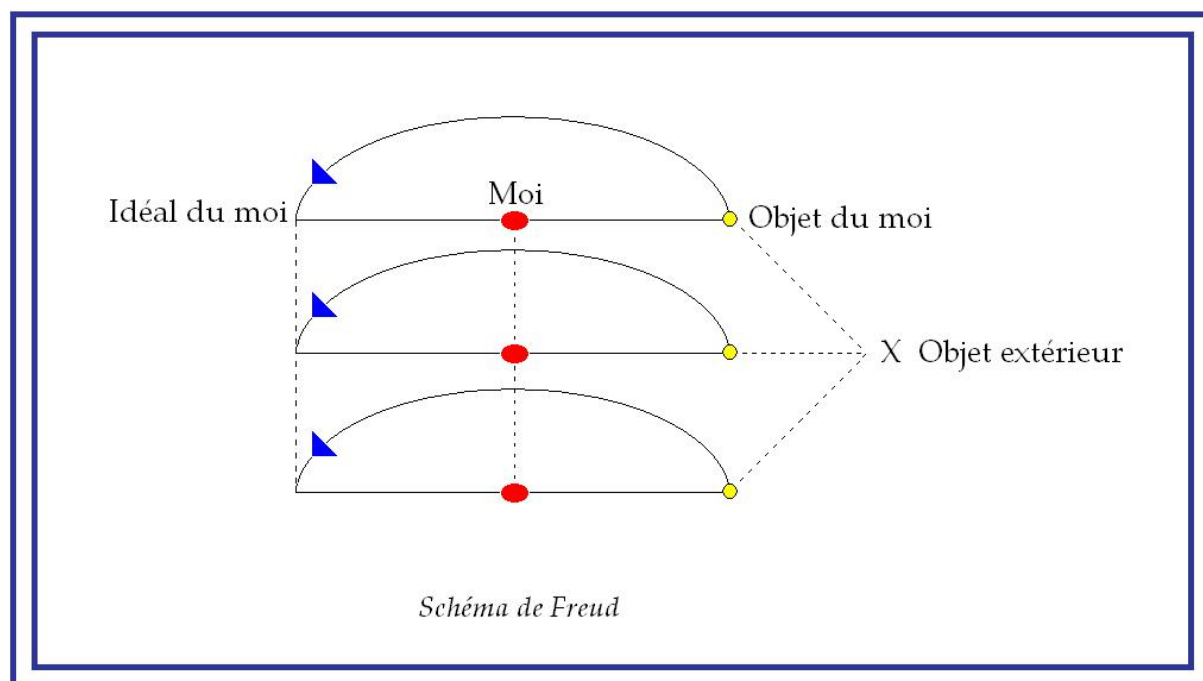
97 HAMLET : « A king of shreds and patches ! » [ III, 4, 103 ].

C'est que le *phallus* est en position tout à fait *ectopique* par rapport à notre analyse de la position *œdipienne*. Le *phallus*, là bel et bien réel, c'est comme tel qu'il s'agit de le frapper. HAMLET s'arrête toujours. Il dit « *Je pourrais bien le tuer* »<sup>98</sup> au moment où il trouve notre CLAUDIUS en prières.

Et cette sorte de flottement devant l'objet à atteindre, ce côté incertain de ce qu'il y a à frapper, c'est là qu'est le ressort même de ce qui fait dévier à tout instant le bras d'HAMLET, justement ce lien narcissique dont nous parle FREUD dans son texte du déclin de l'œdipe.

On ne peut pas frapper le *phallus*, parce que le *phallus* même s'il est là bel et bien réel, *il est une ombre*.

Je vous prie de méditer ceci à propos de toutes sortes de choses bien étranges, paradoxales, nommément ceci : à quel point cette chose dont nous nous émouvions à l'époque, à savoir pourquoi, après tout, il était tout à fait clair qu'on n'assassinait pas HITLER.



98 HAMLET : « Now might I do it pat, now he is praying ; And now I'll do't. » [ III, 3. 73 ].

HITLER qui représente si bien l'objet dont FREUD nous montre la fonction dans cette espèce d'*homogénéisation* de la foule par *identification* à un objet à l'horizon, à un objet X, à un objet qui n'est pas comme les autres, est-ce que ce n'est pas là quelque chose qui nous permet de rejoindre ce dont nous sommes pour l'instant en train de parler ?

La manifestation tout à fait énigmatique du *signifiant de la puissance* comme tel, c'est là ce dont il s'agit.

L'œdipe...

quand ceci se présente sous la forme  
particulièrement saisissante dans le réel,  
comme c'est dans HAMLET, celui du criminel  
et de l'usurpateur installé comme tel  
...détourne le bras d'HAMLET, non pas parce qu'il a  
peur de ce personnage qu'il méprise mais parce qu'il  
sait que *ce qu'il a à frapper c'est autre chose que ce qui est là*.

Et ceci est tellement vrai que *deux minutes plus tard*,  
quand il sera arrivé dans la chambre de sa mère,  
qu'il aura commencé à lui secouer les tripes  
d'importance, il entend un bruit derrière  
la tapisserie et il se rue sans regarder.

Je ne sais plus quel auteur *astucieux* a fait remarquer  
qu'il est *impossible* qu'il croie que ce soit CLAUDIUS,  
car il vient de le quitter dans la pièce à côté,  
et néanmoins, quand il aura éventré, étripé  
le malheureux POLONIUS, il fera cette réflexion :

« *Pauvre vieux fou, je croyais avoir affaire à quelque chose de meilleur.* »<sup>99</sup>

Chacun pense qu'il a voulu tuer le roi, mais devant  
le roi...

je parle de CLAUDIUS, le roi réel,  
l'usurpateur aussi  
...il s'est en fin de compte arrêté parce qu'il voulait  
en avoir un meilleur, c'est-à-dire l'avoir lui aussi  
dans la fleur de son pêché. Tel qu'il se présentait  
là, c'était pas ça, c'était pas le bon.

---

99 HAMLET : « I took thee for thy better. » [ III, 4, 32 ].

Ce dont il s'agit, c'est justement du *phallus* et c'est pour cela qu'il ne pourra jamais l'atteindre jusqu'au moment où justement, il aura fait le sacrifice complet, et aussi bien malgré lui, de tout son attachement narcissique, à savoir quand lui est blessé à mort et qu'il le sait.

C'est seulement à ce moment-là qu'il pourra faire l'acte qui atteint CLAUDIUS. La chose est singulière et évidente, elle est frappante, et je dirais, elle est inscrite dans toutes sortes de menues *énigmes* du style d'HAMLET.

Quand cette sorte de personnage qui pour lui n'est qu'un *calf*, un veau capital qu'il a en quelque sorte immolé aux mânes de son père...

car il n'est guère affecté

par le meurtre de POLONIUS

...quand il a planqué ce POLONIUS dans un coin sous l'escalier et qu'on lui demande partout *de quoi il s'agit*, il glisse là quelques unes de ces *menues* plaisanteries qui sont chez lui toujours si déroutantes pour ses adversaires.

Tout le monde se demande...

c'est bien là le fond de l'affaire

...si ce qu'il dit, c'est bien ce qu'il veut dire, car ce qu'il dit, cela chatouille tout le monde au bon endroit. Mais pour qu'il le dise il faut qu'il en sache tellement qu'on ne peut pas y croire, et ainsi de suite...

C'est une position qui doit nous être assez familière du point de vue du phénomène de l'aveu du sujet. Il dit ces propos qui sont restés jusqu'à présent assez fermés aux auteurs :

« *The body is with the king...*

il n'emploie pas le mot « *corpse* »,

il dit « *body* » ici, je vous prie de le remarquer

*...but the king is not with the body.* » [IV, 2, 25]

Je vous prie simplement de remplacer le mot « *roi* » par le mot « *phallus* » pour vous apercevoir que c'est précisément ce dont il s'agit, à savoir que le corps est engagé dans cette affaire du *phallus* - Ô combien ! - mais que par contre le *phallus*, lui, n'est engagé à rien, et qu'il vous glisse toujours entre les doigts.

Tout de suite après il dit :

- « *The King is a thing, le Roi est une chose.* »<sup>100</sup>
- « *Une chose ?* »

lui disent les gens complètement sidérés, abrutis, comme chaque fois qu'il se livre à ses aphorismes coutumiers :

- « *A thing, my lord ?* »
- HAMLET : « *Of nothing, une chose de rien.* »

À partir de quoi tout le monde trouve à se conforter de je ne sais quelle citation du *psalmiste* où l'on dit qu'en effet l'homme est une « *Thing of not, une chose de rien* ». Mais je crois qu'il vaut mieux pour cela se rapporter aux textes shakespeariens eux-mêmes.

SHAKESPEARE me paraît, après lecture attentive des *Sonnets*, être quelqu'un qui a illustré singulièrement, en sa personne, un point tout à fait extrême et singulier du désir.

Quelque part dans un de ses sonnets dont on n'imagine pas l'audace...

je suis étonné qu'on puisse  
parler à ce propos d'ambiguïté  
...il parle à l'objet de son amour qui - comme chacun le sait - était de son propre sexe, et semble-t-il un fort charmant jeune homme qui semble bien avoir été le comte d'Essex.

---

100 Hamlet : The body is with the King, but the King is not with the body. The King is a thing...  
Guildenstern : A thing, my lord ?  
Hamlet : Of nothing. Bring me to him. Hide fox, and all after. [ IV, 2, 25 ]

Il lui dit qu'il a toutes les apparences qui en lui satisfont à l'amour, en ceci qu'il ressemble en tout à une femme, qu'il n'y a qu'une *toute petite chose* dont la nature a voulu le pourvoir - Dieu sait pourquoi ! - et que cette *petite chose* il n'a malheureusement, lui, rien à en faire et qu'il est bien désolé que cela doive faire *les délices des femmes*.

Il lui dit que « *Tant pis, pourvu que ton amour reste, que ceci soit leur plaisir.* »<sup>101</sup>

Les termes « *thing* » et « *nothing* » sont là strictement employés et ne laissent aucune espèce de doute que ceci fasse partie du vocabulaire familier de SHAKESPEARE.

Ce vocabulaire familier après tout, ici, est une chose secondaire. L'important, c'est si en allant plus loin nous pouvons justement pénétrer dans ce qui est la position, elle-même créatrice, de SHAKESPEARE, sa position que je crois sans aucun doute pouvoir être dite sur le plan sexuel invertie, mais peut-être pas sur le plan de l'amour tellement pervertie.

Si nous nous introduisons dans ce chemin des *Sonnets* qui va nous permettre de préciser d'encore un peu plus près ce qui peut apparaître dans cette *dialectique* du sujet avec l'objet de son désir, nous pourrions aller plus loin dans quelque chose que j'appellerai les instants où l'objet par quelque voie...

et la voie majeure étant celle du deuil  
...disparaissant, s'évanouissant au petit pas,  
fait pour un temps...

un temps qui ne saurait subsister  
que dans l'éclair d'un instant  
...se manifester la vraie nature de ce qui lui  
correspond dans le sujet, à savoir ce que  
j'appellerai les « *apparitions du phallus* », les « *phallophanies* ». C'est là-dessus que je vous laisserai aujourd'hui.

---

101 [Shakespeare, Sonnet N°20](#), dont les derniers vers :

And for a woman wert thou first created;	(Et en tant que femme tu fus d'abord créé)
Till Nature, as she wrought thee, fell a-doting,	(Jusqu'à ce que la nature, en te façonnant, tombât folle amoureuse,)
And by addition me of thee defeated,	(Et de surcroît te frustrant de moi)
By adding one thing to my purpose nothing.	(En ajoutant une chose qui ne m'est d'aucun usage.)
But since she prick'd thee out for women's pleasure,	(Mais puisqu'elle t'a désigné pour le plaisir des femmes,)
Mine be thy love and thy love's use their treasure.	(Que ton amour soit mien, et l'usage de ton amour leur trésor.)

## Jacques Vallée DES BARREAUX

### La vie est un songe

Tout n'est plein ici bas que de vaine apparence,  
Ce qu'on donne à sagesse est conduit par le sort,  
L'on monte et l'on descend avec pareil effort,  
Sans jamais rencontrer l'état de consistance.

Que veiller et dormir ont peu de différence,  
Grand maître en l'art d'aimer, tu te trompes bien fort  
En nommant le sommeil l'image de la mort,  
La vie et le sommeil ont plus de ressemblance.

Comme on rêve en son lit, rêver en la maison,  
Espérer sans succès, et craindre sans raison,  
Passer et repasser d'une à une autre envie,

Travailler avec peine et travailler sans fruit,  
Le dirai-je, mortels, qu'est-ce que cette vie ?  
C'est un songe qui dure un peu plus qu'une nuit.

Nous parlons du *désir*.

Pendant cette interruption d'une quinzaine de jours, j'ai essayé moi-même de recentrer ce chemin qui est le nôtre cette année et qui nous oblige, comme tout chemin, parfois à de longs détours.

Dans mon effort de ressaisir l'origine en même temps que la visée de notre propos, je crois avoir essayé de refaire aussi pour vous cette mise au point qui aussi bien n'est qu'une façon de plus de se concentrer dans le progrès de notre attention.

Il s'agit en somme, au point où nous en sommes, d'essayer d'articuler où est notre *rendez-vous* :

- il n'est pas seulement le *rendez-vous de ce séminaire*,
- ni non plus le *rendez-vous de notre travail quotidien d'analystes*,
- il est aussi bien *le rendez-vous de notre fonction d'analyste et du sens de l'analyse*.

On ne peut qu'être surpris de *la persistance d'un mouvement* tel que l'analyse, s'il était seulement, parmi d'autres dans l'histoire, une entreprise thérapeutique plus ou moins fondée, plus ou moins réussie.

Il n'y a pas d'exemple d'aucune théorisation, d'une orthopédie psychique quelconque qui ait eu une carrière plus longue qu'un demi-siècle.

Et assurément, on ne peut manquer de sentir que ce qui fait *la durée* de l'analyse, ce qui fait *sa place* au-delà de sa fonction, de son utilisation médicale...  
que personne en fin de compte  
ne songe à contester  
...c'est qu'il y a dans l'analyse quelque chose concernant l'homme de façon tout à fait nouvelle, sérieuse, authentique.



Nouvelle dans son apport, sérieuse dans sa portée, authentifiée par quoi ? Sûrement par autre chose que des résultats souvent discutables, parfois précaires.

Je crois que ce qui est le plus caractéristique dans le phénomène, c'est ce sentiment qu'on a de cette chose que j'ai appelée une fois *La chose freudienne*, que c'est une chose dont on parle pour la première fois.

J'irai plus loin, jusqu'à dire que ce qui est à la fois le témoignage et *la manifestation la plus certaine* de cette authenticité dont il s'agit *de la chose*, le témoignage en est donné chaque jour par le formidable verbiage qu'il y a autour. Si vous prenez dans sa masse *la production analytique*, ce qui saisit c'est cet effort des auteurs qui en fin de compte glisse toujours à saisir, de sa propre activité, *un principe*.

Mais ce principe, à l'articuler d'une façon qui, tout au cours de l'analyse, ne se présente jamais comme clos, fermé, accompli, satisfaisant, ce perpétuel mouvement, glissement dialectique, qui est le mouvement et la vie de *la recherche analytique*, est quelque chose qui témoigne de la spécificité du problème autour duquel cette recherche est accrochée.

Auprès de cela, tout ce que notre recherche comporte de maladresse, de confusion, de mal assuré même dans ses principes, tout ce que dans sa pratique cela apporte d'équivoque...

j'entends de retrouver toujours non seulement devant soi, mais dans sa pratique même ce qui est justement son principe, ce qu'on voulait éviter, à savoir la suggestion, la persuasion, la construction, voire la mystagogie ...toutes ces contradictions dans le mouvement analytique ne font que mieux accuser la spécificité de *La chose freudienne*.

Cette *chose*, nous l'envisageons cette année *par hypothèse*... soutenus par toute la marche concentrique de notre recherche précédente ...sous cette forme, à savoir que *cette chose c'est le désir*.

Et en même temps, au moment où nous articulons cette formule, nous nous apercevons d'une sorte de contradiction du fait que tout notre effort semble s'exercer dans le sens de faire perdre à ce désir sa valeur, son accent original, sans pourtant que nous puissions toucher du doigt, voire faire que l'expérience nous montre que c'est bien avec son accent original que nous avons affaire à lui.

Le désir n'est pas quelque chose que nous puissions considérer comme réduit, normalisé, fonctionnant à travers les exigences d'une sorte de préformation *organique* qui nous entraînerait à l'avance dans la voie et le chemin tracé dans lequel nous aurions à le faire rentrer, à le ramener.

Le désir, depuis l'origine de l'articulation analytique par FREUD, se présente avec ce caractère :

- qu'en anglais, « *lust* » veut bien dire « *convoitise* » aussi bien que « *luxure* », ce même mot qui est dans le *lust principle*.
- Et vous savez qu'en allemand, il garde toute l'ambiguïté du « *plaisir* » et du « *désir* ».

Ce quelque chose qui se présente d'abord pour l'expérience comme trouble, comme quelque chose qui trouble la perception de l'objet, quelque chose... aussi bien que les malédictions des poètes et des moralistes ...qui nous montre, comme aussi bien il le dégrade cet objet, le désordonne, l'avilit, en tout cas l'ébranle, parfois va jusqu'à dissoudre celui-là même qui le perçoit, c'est-à-dire le sujet.

Cet accent est certainement *articulé* au principe de la position freudienne pour autant que la mise au premier plan du *Lust*, tel qu'il est *articulé* dans FREUD, nous est présentée d'une façon radicalement *différente* de tout ce qui a été articulé précédemment concernant le principe du désir.

Et il nous est présenté dans FREUD comme étant, dans son origine et sa source, opposé au *principe de réalité*. L'accent est conservé, dans FREUD, de l'expérience originale du désir comme étant opposée, contraire, à la construction de la réalité.

Le désir est précisé comme marqué, accentué par le caractère aveugle de la recherche qui est la sienne, comme quelque chose qui se présente comme le tourment de l'homme, et qui est effectivement fait d'une contradiction dans la recherche de ce qui jusque-là...  
pour tous ceux qui ont tenté d'articuler  
le sens des voies de l'homme dans sa recherche  
...de tout ce qui jusque-là, a toujours été articulé au principe comme étant « *la recherche de son bien* » par l'homme.

Le *principe du plaisir*, à travers toute la pensée philosophique et moraliste à travers les siècles, n'est jamais parti dans toute définition originelle par laquelle toute théorie morale de l'homme se propose, s'est toujours affirmé, quelle qu'il soit, comme hédoniste.

À savoir que l'homme *recherchait* fondamentalement *son bien*, qu'il le sût ou qu'il ne le sût pas, et qu'aussi bien ce n'était que par une sorte d'accident que se trouvait promue l'expérience de cette erreur de son désir, de ses aberrations.

C'est dans son principe, et comme fondamentalement contradictoire, que pour la première fois dans une théorie de l'homme, le plaisir se trouve articulé avec un accent différent, et dans toute la mesure où le terme du plaisir dans son signifiant même, dans FREUD, est contaminé de l'accent spécial avec lequel se présente *the lust, la Lust, la convoitise, le désir*.

Le désir donc ne s'organise pas, ne se compose pas dans une sorte d'accord préformé avec *le chant du monde*, comme après tout une idée *harmonique*, optimiste du développement humain pourrait le supposer.

L'expérience analytique nous apprend que les choses vont dans un sens différent.

Comme vous le savez, comme nous l'avons ici énoncé, elle nous montre quelque chose qui est justement ce qui va nous engager dans une voie d'expérience qui est aussi bien, de par son développement même, quelque chose où nous allons perdre l'accent, l'affirmation de cet instant primordial.

C'est à savoir que l'histoire du désir s'organise en un discours qui se développe dans l'insensé...

ceci c'est l'inconscient  
...en un discours dont les déplacements,  
dont les condensations sont sans aucun doute  
ce que sont déplacements et condensations  
dans le discours, c'est-à-dire *métonymies* et *métaphores*,  
- mais *métaphores qui n'engendrent aucun sens*,  
à la différence de la métaphore,  
- *déplacements qui ne portent aucun être* et où le sujet  
ne reconnaît pas quelque chose qui se déplace.

C'est autour de l'exploration de ce discours de l'inconscient que l'expérience de l'analyse s'est développée, c'est donc autour de quelque chose dont la dimension radicale, nous pouvons l'appeler *la diachronie du discours*.

Ce qui fait l'essence de notre recherche,  
ce où se situe ce que nous essayons de ressaisir  
quant à ce qu'il en est de ce désir,  
c'est notre effort pour *le situer dans la synchronie*.

Nous sommes introduits à ceci par *quelque chose qui se fait entendre* chaque fois que nous abordons notre expérience.

Nous ne pouvons pas ne pas voir, ne pas saisir...  
que nous lisions le compte-rendu, le *text book*  
de l'expérience la plus originelle de l'analyse,  
à savoir *L'Interprétation des rêves* de FREUD,  
ou que nous nous rapportions à une séance  
quelconque, une suite d'interprétations  
...le caractère de renvoi indéfini qu'a tout exercice  
d'interprétation, qui ne nous présente jamais  
*le désir* que sous une forme articulée, mais qui suppose  
au principe quelque chose qui nécessite ce mécanisme  
de renvoi de vœu en vœu où le mouvement du sujet  
s'inscrit, et aussi bien cette distance  
où il se trouve de ses propres vœux.

C'est pourquoi il nous semble qu'il peut légitimement se formuler comme un espoir, la référence à *la structure*...  
référence linguistique comme telle  
...en tant qu'elle nous rappelle qu'il ne saurait y avoir *formation symbolique* si à côté...  
et principiellement, primordiallement à tout exercice de la parole qui s'appelle discours  
...il n'y a nécessairement *un synchronisme, une structure du langage comme système synchronique*.

C'est là que nous cherchons à repérer quelle est la fonction du désir.

Où *le désir* se situe-t-il dans ce rapport qui fait que ce *quelque chose* d'*X* désormais, que nous appelons « *l'homme* » dans la mesure où il est le sujet du *λόγος* [logos], où il se constitue dans le signifiant comme sujet ?

Où se situe dans ce rapport comme *synchronique*, le *désir* ?  
Ce qui - je pense - vous fera sentir la nécessité primordiale de cette reprise, c'est ce quelque chose où nous voyons la recherche analytique...  
en tant qu'elle méconnaît  
cette organisation structurale  
...s'engager.

En effet au moment même où j'articulais plus tôt la fonction contraire, instaurée à l'origine, principiellement, par l'expérience freudienne entre *principe du plaisir* et *principe de réalité*, vous ne pouviez pas en même temps vous apercevoir que nous en sommes justement au point où la théorie essaye de *s'articuler*, justement dans les termes mêmes où je disais que nous pouvions dire que *le désir*, là ne se compose pas.

Il se compose pourtant dans l'appétit qu'ont les auteurs de le penser, de le sentir d'une certaine façon, dans ce certain accord avec le chant du monde.

Tout est fait pour essayer de déduire d'une convergence de l'expérience avec une *maturation* ce qui est au moins à souhaiter comme un *développement achevé*.

Et en même temps, il est bien clair que tout ceci voudrait dire que les auteurs ont abandonné eux-mêmes tout contact avec leur expérience, s'ils pouvaient effectivement articuler la théorie analytique dans ces termes, c'est-à-dire trouver quoi que ce soit de satisfaisant, de classique, à l'adaptation ontologique du sujet à son expérience.

Le paradoxe est le suivant, c'est que plus on va dans le sens de cette exigence à laquelle on va par toutes sortes d'erreurs...

il faut bien le dire d'erreurs révélatrices, révélatrices justement qu'il faudrait essayer d'articuler les choses autrement  
...plus on va dans le sens de cette expérience, plus on arrive à des paradoxes comme le suivant.

Je prends un exemple.

Et je le prends chez *un des meilleurs auteurs* qui soit, chez *un des plus soucieux* précisément d'une articulation juste, non seulement de notre expérience mais aussi bien de la somme de ses données, dans un effort aussi pour recenser nos *termes*, les *notions* dont nous nous servons, les *concepts*, j'ai nommé Edward GLOVER dont l'œuvre est assurément une des plus utiles pour quiconque veut essayer...

d'abord dans l'analyse, cela est absolument indispensable, plus qu'ailleurs  
...de savoir ce qu'il a fait, et aussi bien dont la somme d'expériences qu'il inclut dans ses écrits.

Je prends un exemple d'un des nombreux articles qu'il faut que vous lisiez, celui qui est paru dans le *International Journal of Psycho-analysis*, d'Octobre 1933, *part 4* :  
« *De la relation de la formation perverse au développement du sens de la réalité* »<sup>102</sup>.

Beaucoup de choses sont importantes à discuter dans cet article, ne seraient-ce que les termes de départ qu'il nous donne dans le dessein de *manier* correctement ce qu'il s'agit pour lui de nous montrer, nommément :

---

102 Edward Glover, *The relation of perversion-formation to the development of reality-sense*, *The International Journal of Psycho-Analysis*, 1933, vol. 14, n° 4, pp. 486-504. Traduction in Ornica n°43, éd. Navarin 1987-88, pp.17-37.

- La définition du « *Sens de la réalité comme étant cette faculté dont nous inférons l'existence dans l'examen de l'épreuve de la réalité.* »  
Il y a grand intérêt à ce que les choses soient formulées quelques fois.
- Deuxièmement, ce qu'il appelle « *L'épreuve efficiente de la réalité, pour tout sujet ayant passé l'âge de la puberté, c'est la capacité de conserver le contact psychique avec les objets qui permettent la gratification de l'instinct, incluant aussi bien ici les pulsions infantiles modifiées résiduelles.* »
- Troisièmement, « *L'objectivité est la capacité d'asseoir correctement la relation de la pulsion instinctuelle à l'objet instinctuel, quels que soient les buts de cette impulsion, c'est à savoir qu'ils puissent être ou non gratifiés.* »

Voilà des données de principe qui sont *fort importantes* et qui, assurément, ne peuvent manquer de vous frapper comme donnant au terme d'*objectivité* en tout cas un caractère qui n'est plus celui qui lui est habituellement dévolu.

Sa nature va nous donner l'idée qu'en effet quelque chose n'est pas perdu de la dimension originale de la recherche freudienne, puisque quelque chose peut être bouleversé de ce qui, justement jusque-là, nous paraissait être les catégories et les ordres nécessités par notre vue du monde.

On ne peut d'autant plus qu'être frappé de ce que comporte notre enquête avec un tel départ. Elle comporte en l'occasion une recherche de ce que signifie la relation perverse, ceci étant entendu au sens le plus large, par rapport au « *sens de la réalité* ».

Je vous le dis, l'esprit de l'article comporte que la formation perverse est conçue par l'auteur comme étant en fin de compte un moyen pour le sujet de parer aux déchirures, aux choses qui font « *flop* », aux choses qui ne se disent pas pour lui dans une réalité cohérente.

La *perversion* est très précisément articulée par l'auteur comme « *le moyen de salut pour le sujet d'assurer à cette réalité une existence continue.* »

Assurément voici encore une vue originale, je vous passe ceci, ce qu'il résulte de cette forme d'articulation une sorte d'omniprésence de la fonction perverse.

Car aussi bien, faisant l'épreuve d'en retracer si l'on peut dire les insertions chronologiques, je veux dire par exemple où il convient de la placer dans un système d'antériorité et de postérité où nous verrions s'étager comme plus primitifs les troubles psychotiques, ensuite les troubles névrotiques et, dans l'intermédiaire, le rôle que joue dans le système de GLOVER la toxicomanie pour autant qu'il en fait quelque chose qui répond à une étape intermédiaire, chronologiquement parlant, entre les points d'attache, les points féconds historiquement, les points dans le développement où remonte l'origine de ces diverses affections.

Nous ne pouvons pas ici entrer dans un détail de la critique de cette vue qui n'est pas sans être critiquable, comme chaque fois qu'on essaye un pur et simple repérage génétique des affections analysables.

Mais de tout cela je veux détacher un paragraphe qui vous montre à quel point de paradoxe on est amené par toute tentative qui, en quelque sorte, part d'un principe de réduire la fonction à laquelle nous avons affaire au niveau du désir, au niveau du principe du désir, à quelque chose comme à une étape *préliminaire*, préparatoire, non encore informée, de l'adaptation à la réalité, à une première forme du rapport à la réalité comme telle.

Car c'est en partant de ce principe de classer la formation perverse par rapport au sens de la réalité que GLOVER, ici comme ailleurs, développe sa pensée.

Ce que ceci comporte je vous l'indiquerai simplement par ceci, que vous reconnaîtrez par ailleurs dans mille autres récits, qui ici prend son intérêt de se présenter sous une forme en quelque sorte imagée, littéraire, paradoxale et véritablement expressive.



Vous y reconnaîtrez quelque chose qui n'est rien d'autre que, vraiment, la période qu'on peut appeler kleinienne de la pensée de GLOVER.

Aussi bien cette période n'est pas tellement une période de la lutte qu'il a cru devoir mener sur le plan théorique avec Mélanie KLEIN, sur beaucoup de points on peut dire qu'une telle pensée a beaucoup de points communs avec celui du système kleinien.

Il s'agit de la période qui, dit-il, se présente au moment où la phase dite *paranoïde* du sujet se trouve aboutir à ce « *système de réalité* » qu'il appelle « *oral-anal* », et qui serait celui que l'enfant se trouverait vivre à cette époque.

Il le caractérise comme :

« *un monde extérieur qui représenterait la combinaison d'une boutique de boucher, d'un public lavatory...*

autrement dit d'un urinoir  
ou quelque chose même de plus élaboré

*...sous un bombardement, et d'une post mortem room, d'une morgue. »*

Il explique que l'issue particulière que donne ce qui est le pivot et le point central de son intention à ce moment-là, transforme ce monde, comme vous le voyez en effet, plutôt bouleversé, catastrophique :

« *en une rassurante et fascinante boutique de pharmacien dans laquelle pourtant il y a cette réserve, c'est que l'armoire où se trouvent les poisons a la clef dessus. »* <sup>103</sup>

Ceci qui est fort joli et fort pittoresque, et de nature à suggérer qu'il y a tout de même quelque difficulté à concevoir qu'effectivement l'abord de la réalité est quelque chose que nous devons voir dans un vécu si profond, si immergé, si implicite, que nous le supposons comme devant être pour le petit homme, celui d'une boutique de boucher, d'un cabinet de nécessité public sous un bombardement et d'une chambre froide.

---

103 Ornicar, op. cit. p.23

Il y a là assurément quelque chose, dont ce n'est pas une raison parce que cela se présente sous un aspect d'abord heurtant pour que nous en repoussions le principe, mais qui peut en même temps nous faire légitimement émettre quelque doute sur l'exactitude de cette formulation, qui d'une façon certaine, manifeste, ne saurait recouper une forme régulière du développement du petit homme, que l'on considérerait comme caractérisé par les modes d'adaptations du sujet à la réalité.

Nécessairement, une telle formulation implique à tout le moins l'articulation d'une double réalité :

- de celle dans laquelle pourrait s'inscrire l'expérience behaviouriste,
- et d'une autre dans laquelle nous serons obligés, réduits, à surveiller les éruptions dans le *comportement* du sujet, c'est-à-dire effectivement, à restaurer dès l'origine quelque chose qui implique l'autonomie, l'originalité d'une autre dimension qui n'est pas *la réalité primitive*, mais qui est dès le départ un au-delà du vécu du sujet.

Je vais peut-être avoir à m'excuser d'aussi longtemps appuyer sur une contradiction...

qui après tout, une fois qu'elle est articulée, devient si évidente  
...mais nous ne pouvons pas non plus ne pas nous apercevoir de ce que comporte le fait que dans certaines formulations, elle soit masquée.

En effet, nous aboutissons à quelque chose qui comporte à l'endroit du terme de réalité une grave équivoque.

Si la réalité est considérée comme ayant pour nous quoi que ce soit qui permette de l'accorder à un développement parallèle à celui des instincts...  
et c'est bien là la vérité la plus communément reçue  
...nous aboutissons à d'étranges paradoxes, qui eux ne manquent pas d'avoir des *retentissements dans la pratique*.

Si le désir est là, il est justement nécessaire de le parler sous sa forme originelle, et non pas sous sa forme masquée, à savoir l'instinct, de ce dont il s'agit dans l'évolution, de ce à quoi nous avons affaire dans notre expérience analytique.

Si ce désir s'inscrit dans un ordre homogène, en tant qu'il est entièrement articulable et assumable en termes de réalité, s'il est du même « *ordre de la réalité* », alors en effet, on conçoit ce paradoxe impliqué dans des formulations qui tiennent de l'expérience analytique la plus quotidienne.

C'est que le désir ainsi situé comporte que ce soit sa maturation qui permette au monde de s'achever dans son objectivité. Ceci fait à peu près partie du *credo* d'une certaine analyse.

Je veux simplement ici poser la question de ce que ceci veut dire concrètement.

Qu'est-ce qu'un monde, pour nous vivants ?  
Qu'est-ce que la réalité au sens où, par exemple, la psychanalyse hartmanienne, celle qui donne toute la part qu'ils méritent aux éléments structurants que comporte l'organisation du moi, en tant que le *moi* est adapté à se déplacer d'une façon efficace dans la réalité constituée, dans un monde qui est à peu près identique pour l'instant à un champ tout au moins important de notre univers.

Ceci veut dire que la forme la plus typique de ce monde, la plus achevée...

je voudrais moi aussi me permettre de donner des *images* qui vous fassent sentir ce dont nous parlons ...la réalité adulte, nous l'identifierons, pour fixer les idées, à « *un monde d'avocats américains* » !

Le « *monde d'avocats américains* » me paraît actuellement le monde le plus élaboré, le plus poussé qu'on puisse définir concernant le rapport avec ce que, dans un certain sens, il faut s'entendre appeler la réalité.

À savoir que rien n'y manque d'un éventail qui part d'un certain rapport fondamental de *violence essentielle*, marquée, toujours présente pour que la réalité soit là quelque chose que nous puissions dire n'être nulle part élidée, et qui s'étend jusqu'à ces raffinements de procédure qui permettent, dans ce monde, d'insérer toutes sortes de paradoxes, de nouveautés qui sont essentiellement définis par un rapport à la loi étant essentiellement constitué par les détours nécessaires à obtenir sa violation la plus parfaite.

Voilà le monde de la réalité.

Quel rapport y-a-t-il entre ce monde et ce qu'on peut appeler un désir mûr, un désir mûr au sens où nous l'entendons, à savoir *maturation génitale*, qu'est-ce ?

La question assurément peut être tranchée de plusieurs manières dont l'une qui est celle de l'expérience, à savoir le comportement sexuel de « *l'avocat américain* ».

Rien ne semble, jusqu'à ce jour, confirmer qu'il y a un rapport, une corrélation exacte entre l'achèvement parfait d'un monde aussi bien tenu en mains dans l'ordre de toutes les activités, et une parfaite harmonie dans les rapports avec l'autre, pour autant que ceux-ci comportent une réussite sur le plan de ce qu'on appelle l'accord de l'amour.

Rien ne le prouve, et presque personne même ne songera à le soutenir, ceci aussi bien n'est après tout qu'une façon globale, illustrative, de montrer où se pose la question.

La question se pose en ceci qu'une confusion est maintenue à ce niveau à propos du terme « objet », entre la réalité...

au sens où nous venons de l'articuler  
...où il se situerait, et le rapport du *sujet* à l'*objet*, pour autant qu'il implique connaissance, d'une façon latente.

Dans l'idée que la maturation du désir est quelque chose qui comporte du même coup une maturation de l'objet, il s'agit d'un bien autre objet que celui que nous pouvons effectivement situer là. Un repérage objectif nous permet de caractériser les rapports de réalité.

Cet objet dont il s'agit nous le connaissons depuis longtemps, encore qu'il soit là tout à fait masqué, voilé, il est cet objet qui s'appelle :  
« *l'objet de la connaissance* ».

L'objet qui est le but, la visée, le terme d'une longue recherche au cours des âges, celle qui est là, derrière les fruits qu'elle a obtenus au terme de ce que nous appelons la science, mais qui pendant longtemps dût traverser les voies d'un enracinement, d'un certain rapport du sujet au monde.

Enracinement...

je l'entends sur le plan philosophique  
...de quelque chose dont nous ne pouvons pas nier que ce soit sur son terrain que *la science* ait pu prendre à un moment son départ, originellement.

Et c'est justement ce qui maintenant la distingue...  
comme un enfant qui prend son indépendance,  
mais qui pendant longtemps en était nourri  
...de ce rapport de méditation dont il nous reste des traces sous le nom de « *théorie de la connaissance* »,  
et qui, dans cet ordre, s'est approché aussi loin qu'il se peut de ce terme, de cette pensée d'un rapport de l'objet au sujet par quoi « *connaître* » comporte une profonde identification, le rapport à une *connaturalité* par quoi toute prise de l'objet manifeste quelque chose d'une harmonie principielle.

Mais ceci, ne l'oublions pas, n'est que le fait d'une expérience spécialisée, historiquement définissable en plusieurs rameaux.

Mais nous nous contenterons de nous reporter l'esprit, en l'articulant, sur ce rameau qui est le nôtre, qui est celui de la philosophie grecque.

Cet effort d'assertion, de cernage de ce quelque chose qui s'appelle *objet*, comporte une attitude principielle dont on aurait tout à fait tort de considérer que nous pouvons maintenant...

une fois les résultats obtenus  
...l'éliider, comme si sa position de principe était sur son effet sans importance.

Assurément nous autres analystes sommes capables d'introduire la question de ce qui...

dans cet effort de la connaissance  
...était impliqué d'une position de désir.

Nous ne ferons - aussi bien ici qu'ailleurs - que retrouver quelque chose qui n'est pas passé inaperçu à l'expérience religieuse qui, pour autant qu'elle peut s'indiquer à elle-même d'autres fins, a *individualisé* ce désir comme « *désir de savoir* » : *cupido sciendi*.

Que nous lui trouvions des assises plus radicales sous la forme de quelque pulsion ambivalente du type de la *scoptophilie*, voire même de *l'incorporation orale*, c'est là question où nous ne faisons qu'ajouter notre touche, mais il y a une chose certaine, c'est qu'en tout cas tout *ce développement de la connaissance...*

avec ce qu'elle comporte comme portant ces notions implicites de la fonction de l'objet  
*...est le fait d'un choix*.

Toute instauration, toute introduction à la position philosophique n'a jamais été, au cours des âges, sans se faire reconnaître comme étant une position de *sacrifice de quelque chose*.

C'est pour autant que le sujet entre dans l'ordre de ce qu'on appelle la recherche désintéressée...

après tout son fruit, l'objectivité, ne s'est jamais définie autrement que comme l'atteinte d'une certaine réalité dans une perspective désintéressée

...dans l'exclusion au moins de principe d'une certaine forme de désir, c'est dans cette perspective que s'est constituée la notion de l'objet que nous réintroduisons :

- parce que nous savons ce que nous faisons,
- parce qu'elle est implicite à ce que nous faisons quand nous la réintroduisons, quand nous *supposons* qu'à toute notre *investigation du désir* nous pouvons...  
comme virtuelle, comme latente,  
comme à retrouver, comme à obtenir  
...mettre une correspondance de l'objet,  
comme objet naturellement de ce que nous avons exploré dans la perspective du désir.

C'est par une confusion donc entre :

- la notion de *l'objet* telle qu'elle a été le fruit de l'élaboration des siècles dans la recherche philosophique, *l'objet satisfaisant le désir de la connaissance*
- avec ce que nous pouvons attendre de *l'objet de tout désir*,  
...que nous nous trouvons amenés à poser aussi *facilement la correspondance* d'une certaine constitution de l'objet avec une certaine maturation de la pulsion.

C'est m'opposant à cela que j'essaie pour vous d'articuler autrement, et d'une façon que je prétends plus conforme à notre expérience, à savoir de vous permettre de saisir à chaque instant quelle est la véritable articulation entre *le désir et* ce qu'on appelle à l'occasion *son objet*.

C'est cela que j'appelle l'articulation synchronique...  
que j'essaye d'introduire auprès de vous  
...du rapport du désir à son objet.  
C'est la forme vraie de la prétendue relation d'objet telle qu'elle est jusqu'ici pour vous articulée.

La formule symbolique *§ ◇ a*, pour autant qu'elle est celle qui vous permet de donner sa forme à ce que j'appelle le fantasme - je l'appelle ici *fondamental* - cela ne veut rien dire d'autre, si ce n'est dans la perspective synchronique qui assure la structure minima à ce qui doit être le support du désir.

Dans cette structure minima, deux termes dont la relation l'un à l'autre constitue le fantasme lui-même, complexe pour autant que *c'est dans un rapport tiers avec ce fantasme que le sujet se constitue comme désir*.

Nous prenons aujourd'hui la perspective tierce de ce fantasme en faisant passer l'assomption du sujet par (a), ce qui est tout aussi légitime que de le faire passer par \$, étant donné que c'est dans le rapport de confrontation : \$ ◇ a que se tient le désir.

Vous m'avez déjà entendu articuler les choses assez loin pour n'être point, je pense, étonnés, déroutés ni surpris, si j'avance que *l'objet(a) se définit d'abord comme le support que le sujet se donne pour autant qu'il défaille.*

Ici, arrêtons-nous un instant.

Commençons par dire quelque chose d'approximatif pour que cela vous parle, au sens, si je puis dire

« *qu'il défaille dans sa certitude de sujet* ».

Et puis je me reprendrai pour le dire sous un autre terme...

parlant trop peu à l'intuition pour que  
je n'ai pas craint de l'amener pour vous d'abord  
...qui est pourtant le terme exact :  
pour autant « *qu'il défaille dans sa désignation de sujet* ».

Car ce dont il s'agit repose tout entier sur ce qui se passe pour autant - vous ai-je dit - que le sujet a comme tel, ce désir dans l'Autre.

C'est pour autant que dans l'Autre...

dans ce discours de l'Autre qu'est l'inconscient  
...quelque chose fait défaut au sujet

nous y reviendrons tout à l'heure,

nous y reviendrons autant de fois qu'il faudra,

nous y reviendrons jusqu'à la fin

...c'est pour autant que quelque chose...

de par la structure même qu'instaure le rapport

du sujet à l'Autre en tant que lieu de la parole

...quelque chose au niveau de l'Autre fait défaut...

qui permet au sujet de s'y identifier comme

précisément le sujet de ce discours qu'il tient

...ce quelque chose qui fait :

- que le sujet y disparaît comme tel en tant que ce discours est le discours de l'inconscient,



- que le sujet emploie à cette désignation quelque chose qui est pris à ses dépens...  
à ses dépens non pas de sujet constitué dans la parole, mais de sujet réel, bel et bien vivant  
...c'est-à-dire de quelque chose qui à soi tout seul n'est pas du tout un sujet,
- que le sujet payant le prix nécessaire à ce repérage de lui-même en tant que défaillant est introduit à cette dimension toujours présente chaque fois qu'il s'agit du désir, à savoir d'avoir à payer la castration.

C'est-à-dire que *quelque chose de réel, sur lequel il a prise dans un rapport imaginaire, est porté à la pure et simple fonction de signifiant*.

C'est le sens dernier, c'est le sens le plus profond de *la castration* comme telle. Le fait que *la castration* soit intéressée dès que se manifeste d'une façon claire le désir comme tel :

- c'est là la découverte essentielle du freudisme,
- c'est la chose qui était jusque-là méconnue,
- c'est la chose qui a permis de nous donner toutes sortes de vues et d'aperçus historiques auxquels on a donné des traductions diversement mythiques, lesquelles, elles-mêmes, on a essayé ensuite de réduire en termes développementaux.

La *fécondité* dans cette dimension n'a pas été douteuse. Elle ne doit pas nous dispenser de rechercher dans l'autre dimension que celle-là : diachronique...

c'est-à-dire dans la dimension synchronique  
...quel est ici le rapport essentiel qui est intéressé.

Le rapport qui est intéressé est celui-ci, à savoir que le sujet payant...

j'essaye là d'être le plus imagé possible,  
ce ne sont pas toujours les termes  
les plus rigoureux que j'amène

...payant de sa personne, doit suppléer à ce rapport qui est rapport du sujet au signifiant, où il ne peut se désigner, où il ne peut se nommer comme sujet.

Il intervient par ceci dont nous pouvons trouver l'analogue dans la fonction de certains *symboles* du langage, pour autant que les linguistes les distinguent sous le terme de *shifter symbols* nommément. J'y ai fait allusion, au pronom personnel, pour autant que la notion *symbolique*, dans le système lexical, fait qu'il est quelque chose qui désigne celui qui parle quand c'est le « je ».

De même sur le plan de l'inconscient...

qui lui n'est pas un *symbole*,

qui est un élément réel du sujet

*...(a) est ce qui intervient pour supporter ce moment, au sens synchronique, où le sujet défaille pour se désigner au niveau d'une instance qui, justement, est celle du désir.*

Je sais ce que peut avoir de fatigant pour vous *la gymnastique mentale* d'une articulation portée à ce niveau. Aussi bien n'illustrerai-je, pour vous donner quelque relâche, que certains termes qui sont ceux de notre expérience concrète.

Le *(a)*, j'ai dit que c'était l'effet de la castration. Je n'ai pas dit que c'était l'objet de la castration. Cet objet de la castration nous l'appelons *le phallus*. Le *phallus* qu'est-ce que c'est ?

Il faut reconnaître que dans notre expérience, quand nous le voyons apparaître dans les *phallophanies*, comme je le disais la dernière fois ...artificielles de l'analyse : c'est là aussi que l'analyse s'avère comme ayant été une expérience absolument unique, originale : dans aucune espèce d'alchimie, thérapeutique ou non, du passé nous ne l'avions vu apparaître.

Dans Jérôme BOSCH nous voyons des tas de choses, toutes sortes de membres disloqués, nous voyons le *flatus* dont M. JONES a cru devoir retrouver plus tard le prototype de celui [...], et vous savez que c'est rien moins qu'un *flatus* odorant.

Nous trouvons tout cela étalé sur des images tout ce qu'il y a de plus manifestes, le *phallus* vous pouvez remarquer qu'on ne le voit pas souvent !

Nous, nous le voyons. Nous le voyons et nous apercevons aussi qu'il n'est pas non plus très facile à désigner comme étant ici ou là. Je ne veux faire là-dessus qu'une référence, celle par exemple à notre expérience de l'homosexualité.

Notre expérience de l'homosexualité s'est définie à partir du moment où l'on a commencé d'analyser les homosexuels.

Dans un premier abord on ne les analysait pas. Le Professeur FREUD nous dit, dans les *Trois essais sur la sexualité*, que l'homosexualité masculine...

il ne peut pas à ce moment-là avancer plus loin ...se manifeste par cette exigence narcissique que l'objet ne saurait être dépourvu de cet attribut considéré par le sujet comme essentiel.

Nous commençons d'analyser les homosexuels. Je vous prie de vous reporter à ce moment-là aux travaux de BEHM tels qu'ils ont commencé, vers les années 29 jusqu'à 33 et au-delà, à s'ordonner. Il a été un des premiers.

Je vous signale cela parce que c'est très exemplaire. D'ailleurs j'ai indiqué la bibliographie de l'homosexualité quand je vous ai parlé de l'importance des articles de [...].

Le développement de l'analyse nous montre que l'homosexualité est bien loin d'être *une exigence instinctuelle primordiale*. Je veux dire identifiable avec une pure et simple fixation ou déviation de l'instinct.

Nous allons trouver dans un second stade que le *phallus*, de quelque façon qu'il intervienne dans le mécanisme de l'homosexualité, est bien loin d'être celui de l'objet, que le *phallus* dont il s'agit est un *phallus* qu'on identifie peut-être hâtivement au *phallus* paternel pour autant que ce *phallus* se trouve *dans le vagin de la femme*. Et c'est parce que c'est là qu'il est, là qu'il est redouté, que le sujet se trouve porté jusqu'aux extrêmes, et à l'homosexualité.

Voilà donc un *phallus* d'une toute autre portée,  
d'une toute autre fonction, et d'une toute autre  
place que ce que nous avons vu tout d'abord.

Ce n'est pas tout.

Après nous être réjouis, si je puis dire, de *tenir ce lièvre par les oreilles*, voici que nous poursuivons les analyses des homosexuels, et que nous nous apercevons qu'au fond...

c'est là que je me rapporte plus spécialement  
aux travaux de BEHM particulièrement *illustratifs*  
et confirmés par une expérience très abondante  
...l'image que nous rencontrons à une date ultérieure,  
dans des structurations *analytiques* de l'homosexualité,  
est une image qui, pour se présenter comme  
l'appendice...

nous l'attribuons dans une première croyance  
à la femme pour autant qu'elle ne serait pas  
encore châtrée  
...se montre, à être serrée plus dans les détails,  
comme quelque chose qui est ce qu'on peut appeler  
l'*évagination*, l'*extraposition* de l'intérieur de cet organe.

Que ce *fantasme*, que justement nous avons rencontré dans  
le rêve et que j'ai si longuement analysé pour vous,  
dont j'ai si longuement repris l'analyse devant vous,  
ce rêve de ce chaperon retourné, d'*appendice* fait de  
quelque chose qui est en quelque sorte l'*extériorisation*  
de l'intérieur, c'est là quelque chose qui, dans une  
certaine perspective d'investigation, s'avère comme  
le terme imaginaire dernier auquel l'homosexuel  
dont il s'agit en l'occasion...

et il y en a plusieurs analysés par BEHM  
...se trouve confronté lorsqu'il s'agit de lui montrer  
la dialectique quotidienne de son désir.

Qu'est-ce à dire si ce n'est qu'ici le *phallus*  
se présente bien sous une forme radicale où il est  
quelque chose, pour autant :

- que ce quelque chose est à montrer à l'extérieur  
ce qui est à l'intérieur imaginaire du sujet,

- que dans le dernier terme il n'y a presque pas à se surprendre qu'une certaine convergence s'établisse entre la fonction imaginaire de ce qui est ici - dans l'imaginaire - en posture d'extraposition, d'extirpation, presque détaché, mais non encore détaché de l'intérieur du corps, ce qui se trouve le plus naturellement pouvoir être porté à la fonction de symbole, sans pour autant être détaché de son insertion radicale, de ce qui le fait ressentir comme une menace à l'intégrité de l'image de soi.

Cet aperçu étant donné, je ne veux pas vous laisser là, car ce n'est pas cela qui va vous donner le sens et la fonction de (a) en tant qu'objet dans toute sa généralité.

Je vous ai dit, l'objet dans le fantasme...

c'est-à-dire dans sa forme la plus achevée pour autant que le sujet est désir, que le sujet est donc en imminence de ce rapport castratif

...l'objet est ce qui donne à cette position *son support*.

Ici je voudrais vous montrer dans quelle *synchronie* ceci peut s'articuler.

Je souligne *synchronie*, car aussi bien, la nécessité du discours va forcément vous en donner une formule qui, elle, sera *diachronique*. C'est-à-dire que vous allez pouvoir confondre ce que je vais vous donner ici avec une genèse.

Il ne s'agit pourtant de rien de tel.

Ce que je veux vous indiquer par les rapports de lettres que je vais maintenant inscrire au tableau, c'est quelque chose qui nous permet de situer à sa place cet acquis et cet objet dans son rapport au sujet comme en présence de la castration imminente, dans un rapport que provisoirement j'appellerai rapport de rançon de cette position, puisque aussi bien il me faut accentuer ce que je veux dire en parlant de rapport de support.

Comment ce rapport synchronique s'engendre-t-il ?

Il est le suivant.

Si nous partons de la position subjective la plus originelle, celle de la demande...

telle que nous la trouvons

au niveau du schéma illustrée

...comme l'illustration, l'exemple manifestable dans le comportement qui nous permet de saisir dans son essence comment le sujet se constitue en tant qu'il entre dans le signifiant, le rapport est le suivant: il va s'établir dans le très simple algorithme qui est celui de la division.

A	D
$S^t$	$\emptyset$
$\mathcal{A}$	S
a	$\mathcal{S}$
a'	
a''	
a'''	

Il est essentiellement constitué par cette barre verticale, la barre horizontale étant en l'occasion adjointe mais n'ayant rien d'essentiel puisqu'on peut la répéter à chaque niveau.

Disons que c'est pour autant qu'est introduit par le rapport le plus primordial du sujet, le rapport de l'Autre...

en tant que lieu de la parole

...à la demande, que la dialectique s'institue,

dont *le résidu* [ le reste ] va nous apporter *la position de (a)*, *l'objet*.

Je vous l'ai dit, par le fait que c'est en termes d'alternative signifiante que s'articule *primordialement*...

au départ du processus qui est

celui-là, ce qui nous intéresse

...que s'articule *primordialement* le besoin du sujet,

que s'instaure tout ce qui dans la suite va

structurer ce rapport du sujet à lui-même qui

s'appelle le désir.

L'Autre, pour autant qu'il est ici quelqu'un de réel mais qui est interpellé dans la demande, se trouve en posture de faire passer cette demande quelle qu'elle soit à une autre valeur qui est celle de *la demande d'amour* comme telle, en tant qu'elle se réfère purement et simplement à l'alternative *présence-absence*.

Et je n'ai pu manquer d'être surpris, touché, voire ému, de retrouver dans les *Sonnets* de SHAKESPEARE, littéralement ce terme « *présence-absence* », au moment où il s'agit pour lui d'exprimer la relation de l'amour, avec un tiret.

Voici donc le sujet constitué en tant que l'Autre est un personnage réel, comme étant celui par lequel la demande elle-même est chargée de signification, comme étant celui par qui la demande du sujet devient autre chose que ce qu'elle demande nommément, à savoir la satisfaction d'un besoin.

*Il n'y a...*

c'est un principe que nous avons  
à maintenir comme principe de toujours

*...de sujet que pour un sujet :*

- c'est en tant que l'Autre a été posé  
primordialement comme celui qui, en présence de  
*la demande*, peut ou ne peut pas jouer un certain jeu,
- c'est en tant que déjà, comme terme d'une  
tragédie, l'Autre est instauré comme sujet.

...dès lors, c'est à partir de ce moment que  
l'introduction du sujet, de l'individu dans  
le signifiant prend fonction de le subjectiver.

C'est pour autant que l'Autre est un sujet comme tel que le sujet, à ce moment, s'instaure et peut s'instituer lui-même comme sujet, que s'établit à ce moment ce nouveau rapport à l'Autre par quoi il a, dans cet Autre, à se faire reconnaître comme sujet, non plus comme demande, non plus comme amour, mais comme sujet.

Ne croyez pas que je sois en train d'attribuer ici à je ne sais quelle larve toutes les dimensions de la méditation philosophique.

Il ne s'agit pas de cela.

Mais il ne s'agit pas de cela comme caché non plus.

Il s'agit de cela sous une forme bien concrète et bien réelle, à savoir ce quelque chose par quoi toute espèce de fonction et de fonctionnement de l'Autre dans le réel, comme répondant à sa demande, *ce en quoi ceci a à trouver sa garantie*, la vérité de ce comportement quel qu'il soit.

C'est-à-dire précisément ce quelque chose qui est au fond concret de la notion de vérité, comme d'inter-subjectivité, à savoir ce qui donne son sens plein au terme de « *truth* », en anglais, qui est employé simplement pour exprimer la *Vérité* avec un grand V, mais aussi bien ce que nous appelons...

dans une décomposition du langage qui se trouve être le fait d'un système langagier ...« *la foi en la parole* ».

En d'autres termes, *ce en quoi on peut compter sur l'Autre*. C'est de cela qu'il s'agit quand je vous dis qu'« *il n'y a pas d'Autre de l'Autre* ».

Qu'est-ce que cela veut dire si ce n'est justement cela : qu'aucun signifiant n'existe qui *garantisse* la suite concrète d'aucune manifestation de signifiants.

C'est là que s'introduit ce terme qui se manifeste en ceci qu'au niveau de l'Autre, quelque chose se manifeste comme un garant devant la pression de la demande du sujet devant quoi ce quelque chose se réalise d'abord et primordialement de ce manque par rapport auquel le sujet aura à se repérer.

Ce manque, observez-le, se produit au niveau de l'Autre en tant que lieu de la parole, non pas au niveau de l'Autre en tant que réel.



Mais rien de réel du côté de l'Autre ne peut y suppléer, si ce n'est par une série d'additions qui ne seront jamais épuisées mais que je mets en marge, à savoir le (a) ou le (a') en tant qu'*autre*, en tant qu'il se manifestera au sujet tout au cours de *son existence* par des dons ou par des refus, mais qu'il ne se situera jamais qu'en marge de ce manque fondamental qui se trouve comme tel au niveau du signifiant.

Le sujet sera intéressé historiquement par toutes ces expériences avec l'Autre...

l'Autre maternel dans l'occasion  
...mais rien de ceci ne pourra épuiser le manque qui existe au niveau du signifiant comme tel, au niveau où c'est à ce niveau que le sujet a à se repérer pour se constituer comme sujet, au niveau de l'Autre.

C'est là que...

pour autant que lui-même se trouve marqué de cette défaillance, de cette non-garantie au niveau de la vérité de l'Autre, il aura à instituer :

- ce quelque chose que nous avons déjà essayé d'approcher tout à l'heure sous la forme de sa genèse,
- ce quelque chose qui est (a).
- ce quelque chose qui se trouve soumis à cette condition d'exprimer sa tension dernière, celle qui est *le reste*, celle qui est *le résidu*, celle qui est en marge de toutes ces demandes et qu'aucune de ces demandes ne peut épuiser,
- ce quelque chose qui est destiné comme tel à représenter un manque et à le représenter avec une tension réelle du sujet.

C'est, si je puis dire, l'os de la fonction de l'objet dans *le désir*. C'est ce qui vient en rançon du fait que le sujet ne peut se situer dans *le désir* sans se châtrer, autrement dit sans perdre le plus essentiel de sa vie.

Et c'est aussi bien ce autour de quoi se situe cette forme, une des plus exemplaires du désir, celle que déjà le propos de Simone WEIL vous proposait comme ceci :

« Si l'on savait ce que l'avare enferme dans sa cassette  
on en saurait - dit-elle - beaucoup sur le désir. » [Cf. note 23]

Bien sûr, c'est justement *pour garder sa vie* que l'avare...  
et c'est une dimension essentielle, observez-le  
...renferme dans quelque chose, dans une enceinte, (a),  
l'objet de son désir, et dont vous allez voir que de  
ce fait même cet objet se trouve un objet mortifié.  
C'est pour autant que ce qui est dans la cassette est  
*hors du circuit* de la vie, en est *soustrait* et *conservé*  
comme étant *l'ombre de rien*, qu'il est l'objet de l'avare.  
Et aussi bien ici se sanctionne la formule que :

« Qui veut garder sa vie, la perd »<sup>104</sup>.

Mais ce n'est pas dire si vite que celui qui consent  
à la perdre la retrouve comme cela, directement.

Où il la retrouve, c'est ce que nous essayerons  
de voir à la suite. Assurément ce n'est pas un des  
moindres prix du chemin que nous avons parcouru  
aujourd'hui, de nous faire voir que le chemin où  
il s'engage pour la retrouver va lui présenter en  
tout cas ce qu'il consent à perdre, à savoir *le phallus*.  
S'il en a fait...

nous l'avons indiqué comme une étape nécessaire  
...son deuil à un moment, il ne peut l'apercevoir,  
le viser que comme un objet caché.

Que le terme du (a) en tant que terme opaque, en tant  
que terme obscur, en tant que terme participant d'un  
rien auquel il se réduit, c'est au-delà de ce *rien*  
qu'il va chercher *l'ombre de sa vie* d'abord perdue, ce relief  
du fonctionnement du désir qui nous montre que cela  
n'est pas seulement l'objet primitif de l'impression  
primordiale, dans une perspective génétique, qui est  
l'objet perdu à retrouver.  
Qu'il est de la nature même du désir de constituer  
l'objet dans cette dialectique, c'est cela que nous  
reprendrons la prochaine fois.

---

104 Cf. Juvenal : « Et propter vitam vivendi perdere causas. »

Nous allons aujourd'hui reprendre notre propos au point où nous l'avons laissé la dernière fois, c'est-à-dire au point où c'est d'une sorte d'*opération*, que j'avais pour vous formalisée sous le mode d'une division subjective dans la demande, qu'il s'agit.

Nous allons reprendre ceci pour autant que cela nous conduit à l'examen de la formule du fantasme, pour autant qu'elle est le support d'une relation essentielle, d'une relation pivot, celle que j'essaye de promouvoir pour vous cette année dans le fonctionnement de l'analyse.

Si vous vous souvenez, je vous ai la dernière fois inscrit les lettres suivantes :  
imposition, proposition de la demande au lieu de l'Autre, comme étant l'étape idéale primaire.

C'est une reconstruction bien entendu, et pourtant rien n'est plus concret, rien n'est plus réel puisque c'est dans la mesure où la demande de l'enfant commence à s'articuler que le processus s'engendre ou que nous prétendons tout au moins montrer que le processus s'engendre, d'où va se former cette *Spaltung* du discours qui est exprimée dans les effets de l'inconscient.

Si vous vous souvenez, la dernière fois nous avons...  
à la suite de cette première position  
du sujet dans l'acte de la première  
articulation de la demande  
...fait allusion à ce qui s'en dégage comme ce pendant  
nécessaire de la position de l'Autre réel,  
comme celui qui est tout puissant pour répondre  
à cette demande.

Comme je vous l'ai dit, c'est un stade que nous avons évoqué, qui est essentiel pour la compréhension de la fondation du premier rapport à l'Autre, à *la mère*, comme donnant dans l'Autre la *première forme de l'omnipotence*. Mais comme je vous l'ai dit, c'est en considérant ce qui se passe au niveau de la demande que nous allons poursuivre le processus de la génération logique qui se produit à partir de cette demande.

De sorte que ce que j'avais exprimé l'autre jour sous la forme qui faisait intervenir l'Autre comme *sujet réel*...

je ne sais plus si c'est sous cette forme ou sous une autre que j'avais écrit au tableau ceci ...que la demande ici prend une autre portée, qu'elle devient demande d'amour, qu'en tant qu'elle est demande de satisfaction d'un besoin, elle est revêtue à ce niveau d'un signe, d'une barre qui en change essentiellement la portée.

Peu importe que j'ai employé ces lettres ou pas...

c'est bien celles-là que j'ai utilisées ...puisque ceci est très précisément ce qui peut engendrer toute une sorte de palette qui est celle des expériences réelles du sujet, pour autant qu'elles vont s'inscrire dans un certain nombre de réponses qui sont gratifiantes ou frustrantes et qui sont évidemment très essentielles pour que s'y inscrive une certaine modulation de son histoire.

Mais ce n'est pas cela qui est poursuivi dans l'analyse synchronique, l'analyse formelle qui est celle que nous poursuivons maintenant.

C'est dans la mesure où...

au stade ultérieur à celui de la position de l'autre comme autre réel qui répond à la demande ...le sujet l'interroge comme sujet...

c'est-à-dire où lui-même s'apparaît comme sujet pour autant qu'il est sujet pour l'autre ...c'est dans ce rapport de première étape où le sujet se constitue par rapport au sujet qui parle, se repère dans la stratégie fondamentale qui s'instaure dès qu'apparaît la dimension du langage et qui ne commence qu'avec cette dimension du langage.

C'est pour autant que l'autre, s'étant structuré dans le langage, de ce fait devient sujet possible d'une tragédie par rapport à laquelle le sujet lui-même peut se constituer comme sujet reconnu dans l'autre, comme sujet pour un sujet.

Il ne peut pas y avoir d'autre sujet qu'un sujet pour un sujet et d'autre part, le sujet premier ne peut s'instituer comme tel que comme sujet qui parle, que comme *sujet de la parole*.

C'est donc pour autant que l'Autre lui-même est marqué des nécessités du langage, que l'Autre s'instaure non pas comme autre réel, mais comme Autre, comme *lieu* de l'articulation *de la parole*, que se fait la première position possible d'un sujet comme tel, d'un sujet qui peut se saisir comme sujet, qui se saisit comme sujet dans l'autre, en tant que l'autre pense à lui comme sujet.

Vous voyez, je vous l'ai fait remarquer la dernière fois, rien de plus concret que cela.

Ce n'est point une étape de la *méditation philosophique*, c'est ce quelque chose de primitif qui s'établit dans la relation de confiance.

- *Dans quelle mesure, et jusqu'à quel point puis-je compter sur l'autre ?*
- *Qu'est-ce qu'il y a de fiable dans les comportements de l'autre ?*
- *Quelle suite puis-je attendre de ce qui déjà par lui a été promis ?*

C'est bien là ce sur quoi un des conflits les plus primitifs...

le plus primitif sans doute  
du point de vue qui nous intéresse  
...de la relation de l'enfant à l'autre, est quelque chose autour de quoi nous voyons tourner l'instauration et la base même des principes de son histoire, et aussi bien que cela se répète au niveau le plus profond de son destin, de ce qui commande la modulation inconsciente de ses comportements. C'est ailleurs que dans une pure et simple frustration ou gratification.

C'est dans la mesure où il peut se fonder sur quelque autre que, vous le savez, s'institue ce que nous trouvons dans l'analyse, voire dans l'expérience la plus quotidienne de l'analyse, ce que nous trouvons de plus radical dans la modulation inconsciente du patient, névrosé ou non.

C'est donc pour autant que devant l'autre comme sujet de la parole, en tant qu'elle s'articule primordialement, c'est par rapport à cet autre que le sujet lui-même se constitue comme sujet qui parle, non point comme sujet primitif de la connaissance, non pas le sujet des philosophes, mais le sujet en tant qu'il se pose comme regardé par l'autre, comme pouvant lui répondre au nom d'une *tragédie commune*, comme sujet qui peut interpréter tout ce que l'autre articule, désigne de son intention la plus profonde, de sa bonne ou de sa mauvaise foi.

Essentiellement à ce niveau...

si vous me permettez un jeu de mots  
...le **S** se pose vraiment non seulement comme le **S** qui s'inscrit comme une lettre, mais aussi bien à ce niveau comme le **Es** de la formule topique que FREUD donne du sujet : « *Ça* ». « *Ça* », sous une forme interrogative, sous la forme aussi où, si vous mettez ici *un point d'interrogation*, le « **S?** » s'articule « *est-ce?* ».

C'est là tout ce qu'à ce niveau le sujet formule encore de lui-même. Il est, à l'état naissant, en présence de l'articulation de l'Autre pour autant qu'elle lui répond, mais qu'elle lui répond au-delà de ce qu'il a formulé dans sa demande.

**S**, c'est à ce niveau que le sujet se suspend et qu'à l'étape suivante...

c'est-à-dire pour autant qu'il va faire ce pas où il veut se saisir dans l'au-delà de la parole, est lui-même comme marqué de quelque chose qui le divise primordialement de lui-même en tant que sujet de la parole  
...c'est à ce niveau, en tant que sujet barré, **\$**, *qu'il peut, qu'il doit, qu'il entend* trouver la réponse.

Et qu'aussi bien il ne la trouve pas pour autant qu'il rencontre dans l'Autre, à ce niveau, ce creux, ce vide que j'ai articulé pour vous en tant que disant qu'« *il n'y a pas d'Autre de l'Autre* », qu'aucun signifiant possible ne garantit l'authenticité de la suite des signifiants, qu'il dépend essentiellement pour cela de la bonne volonté de l'Autre, qu'il n'y a rien qui, au niveau du signifiant, garantisse, authentifie en quoi que ce soit la chaîne et la parole signifiante.

Et c'est ici que se produit de la part du sujet ce quelque chose :

qu'il tire d'ailleurs,  
qu'il fait venir d'ailleurs,  
qu'il fait venir du registre *imaginaire*,  
qu'il fait venir d'une partie de lui-même en tant qu'il est engagé dans la relation *imaginaire* à l'autre.

Et c'est ce *(a)* qui vient ici, qui surgit à la place où se porte, où se pose l'interrogation du S, sur ce qu'il est vraiment, sur ce qu'il veut vraiment.

C'est là que se produit le surgissement de ce quelque chose que nous appelons *(a)*.

*(a)* en tant qu'il est l'objet, l'objet du désir sans doute et non pas pour autant que cet objet du désir se coapterait directement par rapport au désir, mais pour autant que cet objet entre en jeu dans un complexe que nous appelons « *le fantasme* », le fantasme comme tel.

C'est-à-dire pour autant que cet objet est le support autour de quoi, au moment où le sujet s'évanouit devant la carence du signifiant qui répond de sa place au niveau de l'Autre, il trouve son support dans cet objet.

C'est-à-dire qu'à ce niveau, l'opération est *division*. Le sujet essaie de se *reconstituer*, de s'*authentifier*, de se *rejoindre* dans la demande portée vers l'Autre. L'opération s'arrête.

C'est pour autant qu'ici le *quotient* que le sujet cherche à atteindre...

pour autant qu'il doit se saisir, se reconstituer et s'authentifier comme sujet de la parole  
...reste ici *suspendu*, en présence, au niveau de l'Autre, de l'apparition de ce *reste*, par où lui-même, le sujet, supplée, apporte la rançon, vient *remplacer la carence* au niveau de l'Autre, *du signifiant* qui lui répond.

C'est pour autant que ce *quotient* et ce *reste* restent ici en présence l'un de l'autre et, si l'on peut dire, se soutenant l'un par l'autre, que le fantasme n'est rien d'autre chose que l'affrontement perpétuel de cet *S*, de cet *S* pour autant qu'il marque ce moment de *fading* du sujet où le sujet ne trouve rien dans l'Autre qui le garantisse, lui, d'une façon sûre et certaine, qui l'authentifie, qui lui permette de se situer et de se nommer au niveau du discours de l'Autre, c'est-à-dire en tant que *sujet de l'inconscient*.

C'est répondant à ce moment que surgit comme *suppléant du signifiant manquant*, cet élément imaginaire (*a*), que nous appelons dans sa forme la plus générale, pour autant que terme corrélatif de la structure du fantasme, ce support de *S* comme tel, au moment où il essaie de s'indiquer comme sujet du discours inconscient.

Il me semble qu'ici je n'ai pas plus à en dire.  
Je vais pourtant en dire plus pour vous rappeler ce que ceci veut dire dans le discours freudien, par exemple le : « *Wo Es war, soll Ich werden, Là où C'était, là je dois devenir* ».

C'est très précis, c'est ce *Ich* qui n'est pas *das Ich* qui n'est pas le *moi*, qui est un *Ich*, le *Ich* utilisé comme sujet de la phrase.

« *Là où C'était, là où Ça parle* », c'est-à-dire où à l'instant d'avant quelque chose était qui est le désir inconscient, là je dois me désigner, là « *je dois être* », ce *Je* qui est le but, la fin, le terme de l'analyse avant qu'il se nomme, avant qu'il se forme, avant qu'il s'articule, si tant est qu'il le fasse jamais, car aussi bien dans la formule freudienne ce « *soll Ich werden* », ce doit être ce « *dois-je devenir* » est le sujet d'un devenir, d'un devoir qui vous est proposé.



Nous devons reconquérir ce champ perdu de l'être du sujet, comme dit FREUD dans la même phrase, par une jolie comparaison, comme la reconquête de la Hollande sur le Zuiderzee, de terres offertes à une conquête pacifique.<sup>105</sup>

Ce champ de l'inconscient sur lequel nous devons gagner dans la réalisation du *Grand Œuvre* analytique, c'est bien de cela qu'il s'agit.

Mais avant que ceci soit fait « *Là où Ça était* », qu'est-ce qui nous désigne la place de ce *Je* qui *doit venir au jour* ?

Ce qui nous le désigne, c'est l'index - de quoi ? - très exactement de ce dont il s'agit, du désir, du désir en tant qu'il est fonction et terme de ce dont il s'agit dans l'inconscient.

Et le désir est ici soutenu par l'opposition, la coexistence des deux termes qui sont ici le *§*, le sujet en tant que justement à cette limite il se perd, que là l'inconscient commence.

Ce qui veut dire qu'il n'y a pas, *purement et simplement* privation de quelque chose qui s'appellerait « conscience », c'est qu'une autre dimension commence où il ne lui est plus possible de *savoir*, où il n'est plus *consciencia*.

Ici s'arrête toute possibilité de se nommer.

Mais dans ce point d'arrêt est aussi l'index...  
l'index qui est apporté, qui est la fonction majeure, quelles que soient les apparences de ce qui, à ce moment-là, est soutenu devant lui comme l'objet qui le fascine  
...mais qui est aussi celui qui le retient devant l'annulation pure et simple, *la syncope* de son existence.

Et c'est cela qui constitue *la structure* de ce que nous appelons *le fantasme*.

---

105 Sigmund Freud : « Les différentes instances de la personnalité psychique » in [Nouvelles Conférences sur la psychanalyse](#).

C'est aujourd'hui à *cela* que nous allons nous arrêter.  
Nous allons voir ce que comporte comme généralité  
d'application cette formule du fantasme.

Aussi bien allons-nous le prendre, puisque nous avons  
dit la dernière fois que c'était dans sa fonction  
synchronique, c'est-à-dire pour la place qu'il occupe  
dans cette référence du sujet à lui-même, du sujet  
à ce qu'il est au niveau de l'inconscient quand...

je ne dirai pas, il s'interroge sur ce qu'il est  
...quand il est en somme porté par la question sur ce  
qu'il est, ce qui est la définition de la névrose.

Arrêtons-nous d'abord aux propriétés formelles,  
telles que l'expérience analytique nous permet de  
les reconnaître, de cet *objet(a)* pour autant qu'il  
intervient dans la structure du fantasme.

*Le sujet*, disons-nous, *est au bord de cette nomination défailante qui est*  
le rôle structural de *ce qui est visé au moment du désir*.

Et il est au point où il subit, si je puis dire,  
au maximum, à un point d'acmé, ce qu'on peut appeler  
la virulence du Logos, pour autant qu'il se rencontre  
avec le point suprême de l'effet aliénant de son  
implication dans le Logos.

Cette prise de l'homme dans *la combinatoire fondamentale*  
qui donne la caractéristique essentielle du *λόγος* [logos],  
c'est une question que d'autres que moi ont à résoudre,  
de savoir ce qu'elle peut vouloir dire.  
Je veux dire, ce que veut dire que l'homme soit  
nécessaire à cette action du *λόγος* [logos] dans le monde<sup>106</sup>.

Mais ici ce que nous avons à voir, c'est ce qu'il en  
résulte pour l'homme et comment l'homme y fait face,  
comment il le soutient.

La première formule qui peut nous venir, c'est qu'il  
faut qu'il le soutienne *réellement*, qu'il le soutienne  
de son *réel*, de lui en tant que *réel*, c'est-à-dire aussi  
bien de ce qui lui reste toujours le plus mystérieux.

---

106 Cf. Heidegger : Lettre sur l'humanisme, « L'Homme n'est pas le maître de l'étant. L'Homme est le berger de l'être.... ».

Un détour ici ne serait pas mal venu.  
C'est d'essayer pour nous d'appréhender...  
c'est ce sur quoi d'ailleurs certains d'entre  
vous depuis longtemps s'interrogent  
...ce que peut bien, au dernier terme, vouloir dire  
cet emploi que nous faisons ici du terme de *réel*,  
pour autant que nous l'opposons au *symbolique et à l'imaginaire*.

Il faut bien dire que si *la psychanalyse*, si *l'expérience freudienne*  
vient en son temps, à notre époque, il n'est  
certainement pas indifférent de constater que c'est  
pour autant que peut venir pour nous, avec la plus  
grande résistance, ce que je pourrais appeler  
- soit la forme d'« *une crise de la théorie de la connaissance* »,  
- ou de la connaissance elle-même.

Enfin, ce point sur lequel la dernière fois  
j'ai essayé déjà d'attirer votre attention, c'est  
à savoir ce que signifie l'aventure de la science...  
comment elle s'est créée, greffée,  
branchée sur cette longue culture  
...qui a été une prise de position, assez partielle  
pour que nous puissions l'appeler partielle, qui a  
été ce retrait de l'homme sur certaines positions  
en présence du monde qui ont été d'abord des  
positions contemplatives, celles qui impliquaient  
non pas la position du désir...  
sans doute je vous l'ai fait remarquer  
...mais le choix, *l'élection d'une certaine forme de ce désir* :  
*désir - ai-je dit - de savoir, désir de connaître*.

Assurément nous pouvons le spécifier comme  
une discipline, une ascèse, un choix, et nous savons  
que ce qui en est sorti, à savoir la *science*, notre *science*  
moderne, notre *science* pour autant qu'on peut dire  
qu'elle se distingue pour nous par cette prise  
exceptionnelle sur le monde qui, d'un certain côté,  
nous rassure quand nous parlons de réalité.

Nous savons que nous ne sommes pas sans prise  
sur le *réel*, mais laquelle après tout ?  
Est-ce une prise de connaissance ?

Et je ne peux ici que vous *indiquer* au moins la question.

Est-ce qu'il ne semble pas...

à la première approche, à la première  
appréhension que nous avons de ce qui résulte  
de ce processus, qu'assurément au point où nous  
en sommes, au point de l'élaboration spécialement  
de la science physique qui est la forme où la  
réussite s'est poussée le plus loin de la prise  
de nos chaînes symboliques sur quelque chose que  
nous appelons l'expérience, l'expérience *construite*

...est-ce qu'il ne semble pas que moins que jamais  
nous avons le sentiment d'atteindre à ce *quelque chose*  
qui, dans l'idéal de la philosophie incipiente,  
de la philosophie à ses débuts, se proposait comme *la fin*,  
la récompense de l'effort du philosophe, du sage,  
c'est-à-dire cette participation, cette connaissance,  
cette identification à l'être qui était visée  
et qui était représentée dans la perspective grecque,  
dans la perspective aristotélicienne, comme étant  
ce qui était *la fin du connaître*, à savoir l'identification  
par la pensée du sujet...

qui ne s'appelait pas à ce moment-là sujet  
...de celui qui pensait, de celui qui poursuivait  
la connaissance, à l'objet de sa contemplation ?

À quoi *nous identifions-nous* au terme de la science moderne ?  
Je ne crois même pas qu'il y ait *une seule branche de la science* :

- que ce soit celle où nous sommes arrivés aux  
résultats les plus parfaits, les plus poussés,
- que ce soit celle même où la science essaie de  
s'ébaucher, de faire le premier pas, comme dans  
les termes d'une *psychologie* qui s'appelle *behaviourisme*.

Si bien que nous sommes sûrs d'être déçus au dernier  
terme quant à ce qu'il y a à connaître.

Que même quand nous nous trouvons dans une des formes  
de cette science qui est encore balbutiante...

qui prétend imiter, comme le petit personnage  
de la *Melancholia* de DÜRER, *le petit ange*, qui aux côtés de  
*la grande Mélancolie* commence à faire ses premiers *cercles* :





...quand nous commençons une *psychologie* qui se prétend *scientifique*, nous posons au principe que nous allons faire du simple *behaviourisme*, c'est-à-dire que nous allons nous contenter de regarder, surtout que nous nous refusons au départ même toute visée qui comporte *cette assomption*, *cette identification* à ce qui est là devant nous.

Au-delà de la méthode, cela va consister d'abord à nous refuser de croire que nous puissions, au but, arriver à ce qui est dans l'antique idéal de la connaissance.

Il y a sans doute là quelque chose de véritablement exemplaire et qui est de nature à nous faire méditer sur ce qui se passe quand d'autre part une *psychologie...* qui elle, bien entendu, si nous ne la posons et ne l'articulons comme une science, est quand même une chose qui se pose comme paradoxale par rapport à la méthode jusqu'ici définie sur l'apport scientifique  
...la psychologie freudienne elle, nous dit que *le réel du sujet n'est pas à concevoir comme le corrélatif d'une connaissance*.

Le premier pas où se situe le *réel* comme *réel*, comme terme de quelque chose où le sujet est intéressé, ce n'est pas par rapport au sujet de la connaissance qu'il se situe, puisque quelque chose dans le sujet s'articule qui est au-delà de *sa connaissance possible*, et qui pourtant est déjà le sujet et, qui plus est, le sujet qui se reconnaît à ceci qu'il est sujet d'une chaîne articulée.

Que quelque chose qui est de l'ordre d'un discours dès l'abord, que soutient donc quelque support, quelque support dont il n'est pas abusif de le qualifier du terme d'« être »...

si après tout nous donnons à ce terme d'« être » sa définition *minima*  
...si le terme d'« être » veut dire quelque chose, c'est *le réel* pour autant qu'il s'inscrit dans *le symbolique*, le *réel* intéressé dans cette chaîne que FREUD nous dit être cohérente et commander, au-delà de toutes ces motivations accessibles au jeu de la connaissance, le comportement du sujet.

C'est bien quelque chose qui, au sens complet, mérite d'être nommé comme de l'ordre de l'« être », puisque c'est déjà quelque chose qui se pose

- comme un *réel* articulé dans le *symbolique*,
- comme un *réel* qui a pris sa place dans le *symbolique*,

...et qui a pris cette place *au-delà du sujet de la connaissance*.



C'est au moment, dirais-je...  
et c'est là que se boucle la parenthèse  
que j'avais ouverte tout à l'heure  
...c'est au moment :

- où dans notre expérience de la connaissance quelque chose pour nous se dérobe dans ce qui s'est développé sur « *l'arbre de la connaissance* »,
- où quelque chose dans ce rameau qui s'appelle *la science* s'avère, se manifeste à nous comme étant quelque chose *qui a trompé l'espoir de la connaissance*.

Si d'autre part, on peut dire que cela a été peut-être beaucoup plus loin que toute espèce d'effet attendu de la connaissance, c'est en même temps et à ce moment que...

dans l'expérience de la subjectivité,  
dans celle qui s'établit dans la confiance,  
dans la confiance analytique

...FREUD nous désigne cette chaîne où les choses s'articulent d'une façon qui est structurée de façon homogène avec toute autre chaîne symbolique, avec ce que nous connaissons comme discours, qui pourtant n'est pas accessible - comme dans la contemplation - n'est pas accessible au sujet en tant qu'il pourrait s'y reposer comme l'objet où il se reconnaît.

Bien au contraire, fondamentalement il se méconnaît.

Et dans toute la mesure où il essaie, à cette chaîne, d'*aborder*, où il essaye là de *se nommer*, de *se repérer*, c'est là précisément qu'il ne s'y trouve pas.

Il n'est là que dans les *intervalles*, dans les *coupures*. Chaque fois qu'il veut se saisir, il n'est jamais que dans un intervalle, et c'est bien pour cela que *l'objet imaginaire du fantasme*, sur lequel il va chercher à se supporter, est structuré comme il l'est.

C'est ce que je veux vous montrer maintenant.

Il y a bien d'autres choses à démontrer sur cette formalisation §  $\diamond$  *a*, mais je veux vous montrer comment est fait (*a*).

Je vous l'ai dit, c'est comme *coupure* et comme *intervalle* que le sujet se rencontre au point terme de son interrogation.

C'est aussi bien essentiellement comme *forme de coupure* que le (*a*), dans toute sa généralité, nous montre sa forme.

Ici je vais simplement regrouper un certain nombre de traits communs que vous connaissez déjà concernant les différentes formes de cet objet.

Pour ceux qui ici sont analystes, je peux aller vite, quitte ensuite à entrer dans le détail, à *recommencer*.

S'il s'agit que l'objet dans le fantasme soit quelque chose qui ait la forme de la coupure, dans quoi allons-nous pouvoir le reconnaître ? Franchement, je dirai qu'au niveau du résultat, je pense que déjà vous me devancerez, du moins j'ose l'espérer.

Dans ce rapport qui fait que le §...

au point où il s'interroge comme §  
...ne trouve à se supporter que dans une série de termes qui sont ceux que nous appelons ici (*a*), en tant qu'objets dans le fantasme, nous pouvons dans une première approximation en donner trois exemples.

Cela n'implique pas que ce soit complètement exhaustif, ce l'est presque.

Je dis que cela ne l'est pas complètement pour autant que prendre les choses au niveau de ce que j'appellerai le résultat, c'est-à-dire du (*a*) *constitué*, n'est pas une démarche tellement légitime.

Je veux dire que commencer par là c'est simplement vous faire partir d'un terrain déjà connu dans lequel vous vous retrouviez pour faire le chemin plus facile.



Cela n'est pas la voie la plus rigoureuse comme vous le verrez quand nous aurons à rejoindre ce terme par la voie plus rigoureuse de la structure, c'est-à-dire *la voie qui part du sujet en tant qu'il est barré, en tant que c'est lui qui soulève, qui suscite le terme de l'objet.*

Mais c'est de l'objet que nous partirons parce que c'est de là que vous vous reconnaîtrez le mieux. Il y en a *trois espèces repérées* dans l'expérience analytique, *identifiées* bel et bien jusqu'à présent comme telles.

- La première espèce est celle que nous appelons habituellement, à tort ou à raison, *l'objet prégénital*.

- La deuxième espèce est cette sorte d'objet qui est intéressé dans ce qu'on appelle le complexe de castration, et vous savez que sous sa forme la plus générale, c'est *le phallus*.

- La troisième espèce...

c'est peut-être le seul terme qui vous surprendra comme une nouveauté mais, à la vérité, je pense que ceux d'entre vous qui ont pu étudier d'assez près ce que j'ai pu écrire sur *les psychoses* ne s'y trouveront tout de même pas essentiellement *déroutés* ...la troisième espèce d'objet remplissant exactement la même fonction par rapport au sujet à son point de défaillance, de *fading*, cela n'est rien d'autre et ni plus ni moins que ce qu'on appelle communément *le délire* et très précisément, ce pourquoi FREUD, depuis presque le début de ses premières appréhensions, a pu écrire :

« *Ils aiment leur délire comme soi-même. Sie lieben also den Wahn wie sich selbst* »<sup>107</sup>.

Nous allons reprendre ces *trois formes d'objet* pour autant qu'elles nous permettent de saisir quelque chose dans leur forme qui leur permet de remplir cette fonction, de devenir *les signifiants* que le sujet tire de sa propre substance *pour soutenir* devant lui, précisément, *ce trou, cette absence du signifiant* au niveau de la chaîne inconsciente.

---

107 Sigmund Freud : Manuscrit H, in Naissance de la psychanalyse, Paris, 1956, Puf.

En tant qu'*objet pré-génital*, qu'est-ce que veut dire le (a) ?

Dans l'expérience animale, pour autant qu'elle se structure en images, ne devons-nous pas ici évoquer le terme même par où plus d'une *réflexion matérialiste* arrive à résumer ce qu'est après tout le fonctionnement d'un organisme - tout humain qu'il soit - au niveau des échanges matériels ?

Précisément...

ce n'est pas moi qui ai inventé la formule  
...cet animal, tout humain qu'il soit, n'est après tout qu'un boyau avec *deux orifices* :

- celui *par où ça rentre*,
- et l'autre *par où ça sort*.

Et aussi bien, c'est là ce par quoi se constitue l'*objet* dit « *pré-génital* » pour autant qu'il vient remplir sa fonction signifiante dans le fantasme.

C'est pour autant que ce dont le sujet se nourrit *se coupe* à quelque moment de lui, voire qu'à l'occasion...  
c'est le renversement de la position,  
le stade « *sadique-oral* »  
...lui-même le coupe, ou tout au moins fasse effort pour le couper et mordre.

C'est donc l'*objet* en tant qu'*objet de sevrage*, ce qui veut dire à proprement parler *objet de coupure* d'une part,  
et d'autre part à l'autre extrémité du boyau,  
pour autant que ce qu'il rejette se coupe de lui...  
et aussi bien que tout l'apprentissage, lui,  
est fait des rites et des formes de la propreté  
...qu'il apprend que *ce qu'il rejette, il le coupe de lui-même*.

C'est essentiellement en tant que ce dont nous faisons, dans l'expérience analytique commune, les formes fondamentales de l'objet des phases dites *orale* et *anale*...

à savoir *le mamelon* [1], cette partie du sein que le sujet peut tenir dans son *orifice buccal*, et aussi ce dont il est séparé, et aussi bien *cet excrément* [2] qui devient aussi pour le sujet à un autre moment la forme la plus significative de *son rapport aux objets*

- [ en tant que mamelon et excrément] sont pris, choisis très précisément
- en tant qu'ils sont spécialement exemplaires, manifestant dans la forme *la structure de la coupure*, qu'ils sont intéressés à jouer ce rôle de support au niveau où le sujet se trouve lui-même situé comme tel dans le signifiant, en tant qu'il est structuré par la coupure.

Et c'est ce qui nous explique que *ces objets-là*, entre autres et *de préférence à d'autres*, soient choisis.

Car on n'a pas pu ne pas *remarquer* que :

- s'il s'agissait que le sujet *érotise* telle ou telle de ses fonctions en tant simplement que vitale,
- pourquoi n'y aurait-il pas aussi une phase plus primitive que les autres et, semble-t-il plus fondamentale, qui est qu'il serait rattaché à une fonction du point de vue de la nutrition tout aussi vitale que celle qui se passe par la bouche pour se finir par l'excrétion de l'orifice intestinal, c'est la respiration ?

Oui, mais la respiration ne connaît nulle part cet élément de coupure, la respiration ne se coupe pas, ou si elle est coupée, c'est d'une façon qui ne manque pas d'engendrer quelque drame. Rien ne s'inscrit dans une coupure de la respiration si ce n'est de façon exceptionnelle.

La respiration, ce rythme, la respiration est pulsation, la respiration est alternance vitale, elle n'est rien qui permette sur le plan imaginaire de symboliser précisément ce dont il s'agit, à savoir l'intervalle, la coupure.

Ce n'est pas dire pourtant que rien de ce qui passe par l'orifice respiratoire ne puisse, comme tel, être scandé, puisque précisément c'est par ce même orifice que se produit l'émission de *la voix*, et que l'émission de *la voix* est, elle, quelque chose qui se coupe, qui se scande.

Et c'est aussi bien pourquoi celle-là,  
nous la retrouverons tout à l'heure et précisément  
au niveau de ce troisième type du (a) que nous avons  
appelé *le délire du sujet*.

Pour autant que *cette émission* justement *n'est pas scandée*,  
pour autant qu'elle est simplement *πνεῦμα* [pneuma], *flatus*,  
il est évidemment très remarquable...

et ici je vous prie de vous  
reporter aux études de JONES  
...de voir que, du point de vue de *l'inconscient*, elle n'est  
pas *individualisée*, au point le plus radical, comme étant  
quelque chose qui soit de l'ordre respiratoire.

Mais précisément, en raison justement de cette  
imposition de la forme de la coupure, rapportée au  
niveau le plus profond de l'expérience que nous en  
avons dans l'inconscient...

et c'est le mérite de JONES de l'avoir vu  
...au *flatus* anal qui se trouve...  
paradoxalement et par cette sorte de *déplaisante surprise*  
que les découvertes analytiques nous ont apportée  
...se trouve symboliser au plus profond ce dont il  
s'agit chaque fois qu'au niveau de l'inconscient,  
c'est *le phallus* qui se trouve symboliser le sujet.

Au deuxième niveau [-φ], et il ne s'agit là bien  
entendu que d'un artifice d'exposition, car il n'y a  
ni premier ni deuxième niveau. Au point où nous nous  
déplaçons ici, tous les (a) ont la même fonction.

Ils ont la même fonction, il s'agit de savoir  
pourquoi ils prennent une forme ou l'autre,  
mais dans la forme que nous décrivons dans *la synchronie*,  
ce que nous essayons de dégager, ce sont les traits,  
ce sont les caractères communs.

Ici, au niveau du complexe de castration, nous lui  
trouvons une autre forme qui est celle de *la mutilation*.  
En effet s'il s'agit de coupure, il faut et il suffit  
que le sujet se sépare de quelque partie de lui-même,  
qu'il soit capable de se mutiler.

Et après tout la chose...

les auteurs analystes l'ont aperçue  
...n'implique pas même une modalité tellement nouvelle  
au premier aspect, puisqu'ils ont rappelé à propos  
de la mutilation...

pour autant qu'elle joue un rôle si important  
dans toutes les formes, dans toutes les  
manifestations de l'accès de l'homme à *sa propre*  
*réalité*, dans la consécration de *sa plénitude d'homme*  
...nous savons par l'histoire, nous savons par  
l'ethnographie, nous savons par la constatation de  
tous les procédés initiatiques...

par où l'homme cherche, dans un certain nombre  
de formes de stigmatisation, à définir son accès  
à un niveau supérieur de réalisation de lui-même  
...nous savons cette fonction de la mutilation comme  
telle, et ce n'est pas ici que j'aurai à vous en  
rappeler le catalogue et l'éventail.

*Il faut* simplement *et il suffit*, que je vous rappelle ici...  
simplement pour vous le faire  
à cette occasion toucher du doigt  
...que sous une autre forme c'est encore ici de quelque  
chose que nous pouvons appeler « *coupure* » qu'il s'agit,  
et bien et bellement pour autant qu'elle instaure  
le passage à une fonction signifiante, puisque  
ce qu'il en reste de cette mutilation, c'est *une marque*.

C'est ce qui fait que le sujet qui a subi  
la mutilation comme un individu particulier dans  
le troupeau, porte désormais sur lui *la marque d'un signifiant*  
qui l'extraît d'un état premier pour le porter,  
l'identifier à *une puissance d'« être »* différente, supérieure.

C'est le sens de toute espèce *d'expérience* de traversée  
*initiatique*, pour autant que nous retrouvons sa  
signification au niveau du *complexe de castration* comme tel.

Ce n'est pas aussi bien, je vous le fais remarquer  
au passage, épuiser la question, car depuis le temps  
que j'essaye, avec vous, de m'approcher de ce dont  
il s'agit au niveau du complexe de castration,  
vous avez bien dû vous apercevoir des ambiguïtés  
qui règnent autour de la fonction de ce *phallus*.

En d'autres termes, que s'il est simplement le résultat de voir que, par quelque côté, c'est lui qui est *marqué*, c'est lui qui est *porté à la fonction de signifiant*, il reste que pour autant, la forme de la castration n'est pas entièrement impliquée dans ce que nous pouvons avoir à l'extérieur, dans les résultats des cérémonies qui aboutissent à telle ou telle déformation, circoncision.

*La marque portée sur le phallus* n'est pas cette espèce d'extirpation, de fonction particulière de négativation apportée au *phallus* dans le complexe de castration.

Ceci nous ne pouvons pas le saisir à ce niveau de l'exposé, nous y reviendrons je pense la prochaine fois, quand nous aurons à expliquer ce qui...

je vous l'indique simplement aujourd'hui  
...est le problème qui se pose maintenant que nous réabordons ces choses, que nous en refaisons *l'inventaire*.

C'est à savoir en quoi et pourquoi FREUD a pu, au départ, faire cette chose énorme que de lier *le complexe de castration* à ce quelque chose à quoi un examen attentif montre qu'il n'est pas tellement solidaire, à savoir d'une fonction dominatrice, cruelle, tyrannique, d'une sorte de père absolu.

C'est là *un mythe* assurément. Et comme tout ce que FREUD a apporté...

c'est un fait très miraculeux  
...c'est *un mythe* qui tient. Nous essayerons d'expliquer pourquoi.

Il n'en reste pas moins que, dans leur fonction fondamentale, les rites d'initiation qui se marquent, qui s'inscrivent dans un certain nombre de formes de stigmatisations, de mutilations, ici au point où nous les abordons aujourd'hui, à savoir :

- en tant qu'ils jouent ce rôle du *(a)*,
- en tant qu'ils sont par les sujets eux-mêmes qui les expérimentent destinés à changer de nature.

Ce qui chez le sujet jusque-là...

    dans la liberté des stades pré-initiatiques  
    qui caractérisent les sociétés primitives  
...a été laissé à une sorte de jeu indifférent des  
désirs naturels, les rites d'initiation prennent  
la forme de changer le sens de ces désirs, de leur  
donner, à partir de là précisément, une fonction :

- où s'identifie, où se désigne comme tel l'être  
du sujet, où il devient si l'on peut dire homme,  
mais aussi bien femme de plein exercice,
- où la mutilation sert ici à orienter le désir,  
à lui faire prendre précisément cette fonction  
d'index, de quelque chose qui est réalisé et  
qui ne peut s'articuler, s'exprimer que dans  
un au-delà symbolique et un au-delà qui est celui  
que nous appelons aujourd'hui *l'être*,  
une réalisation d'être dans le sujet.

On pourrait à cette occasion faire quelques remarques  
latérales et nous apercevoir que si quelque chose  
s'offre à l'atteinte, à la marque signifiante du rite  
d'initiation, ce n'est bien entendu pas par hasard  
que ce soit tout ce qui peut s'y offrir comme *appendice*.

Vous savez aussi bien que l'*appendice phallique* n'est pas  
le seul qui en l'occasion est employé, que sans aucun  
doute aussi le rapport que le sujet peut établir  
dans toute référence à lui-même, et qui est celui  
où nous pouvons concevoir que l'appréhension vécue  
puisse être la plus remarquable...

    à savoir le rapport de *tumescence*  
...désigne bien entendu au premier plan le *phallus*  
comme quelque chose qui s'offre d'une façon privilégiée  
à cette fonction de pouvoir s'offrir à la coupure  
et aussi bien d'une façon qui sera assurément, plus  
que dans tout autre objet, redoutée et scabreuse.

C'est ici que pour autant que la fonction du  
narcissisme est *rapport imaginaire du sujet à soi-même*, elle doit  
être prise pour le point de support où s'inscrit,  
au centre, cette formation de l'objet significatif.

Et là aussi nous pouvons peut-être apercevoir comment ce qui est ici important dans l'expérience que nous avons de tout ce qui se passe au niveau du *stade du miroir*... à savoir l'inscription, la situation où le sujet peut placer *sa propre tension, sa propre érection, par rapport à l'image* d'au-delà de lui-même qu'il a dans l'autre ...nous permet d'apercevoir ce que peuvent avoir de légitime certaines des approches que la tradition des psychologues-philosophes avait déjà faites de cette appréhension de la fonction du *moi*.

Je fais ici allusion à ce que MAINE DE BIRAN nous a apporté dans son analyse si fine *du rôle du sentiment de l'effort* :

- *le sentiment de l'effort* pour autant qu'il est « *poussée* », appréhendée par le sujet des *deux côtés à la fois*,
- pour autant qu'il est l'auteur de *la poussée* mais qu'il est aussi bien l'auteur de *ce qui la contient*,
- pour autant qu'il éprouve cette *poussée* de lui comme telle à l'intérieur de lui-même.

Voilà qui, rapproché de cette expérience de *la tumescence*, nous fait bien apercevoir combien peut se situer là et entrer en fonction, à ce même niveau de *l'expérience*... comme ce par quoi le sujet s'éprouve sans jamais pourtant pouvoir se saisir, puisque aussi bien ici *il n'y a pas à proprement parler de marque possible, de coupure possible* ...quelque chose dont je crois que le lien ici doit être repéré pour autant qu'il prend valeur *symbolique, symptomatique*, au même niveau de l'expérience qui est celui que nous essayons d'analyser ici dans *l'expérience*, qui est celui si paradoxal de la fatigue.

Si l'effort ne peut servir d'aucune façon au sujet, pour la raison que rien ne permet de l'empêcher de la coupure signifiante, inversement il semble que ce quelque chose dont vous savez le caractère de mirage, le caractère inobjectivable au niveau de l'expérience érotique, qui s'appelle la fatigue du névrotique :

- cette fatigue paradoxale qui n'a rien à faire avec aucune des fatigues musculaires que nous pouvons enregistrer sur le plan des faits,
- cette fatigue, en tant qu'elle répond, elle est en quelque sorte l'inverse, la séquelle, la trace d'un effort que j'appellerai de « *signifiant* ».



C'est là que nous pourrions trouver...

et je crois qu'au passage *il importait de le noter*  
...ce quelque chose qui est, dans sa forme la plus  
générale, ce qui au niveau *de la tumescence, de la poussée* comme  
telle du sujet, nous donne les limites où vient  
s'évanouir la consécration possible dans *la marque*  
*signifiante*.

Nous arrivons à *la troisième forme de ce petit(a)*, pour autant  
qu'il peut ici servir d'objet.

Ici j'aimerais bien qu'on ne se méprenne pas et  
assurément je n'ai pas devant moi assez de temps pour  
pouvoir mettre l'accent sur ce que je vais essayer  
ici d'isoler dans tous ses détails.

Ce que je crois le plus favorable à vous montrer  
ce dont il s'agit et comment je l'entends...

hors d'une relecture attentive que je vous prie  
de faire de ce que j'ai écrit sur le sujet

*D'une question préalable à tout traitement possible de la psychose, à savoir*

ce que j'ai articulé de ce que nous permet,

d'une façon si poussée, si élaborée,

d'articuler le délire de SCHREBER

...c'est ce qui va nous permettre de saisir la fonction  
de *la voix dans le délire* comme tel.

Je crois que c'est :

- pour autant que nous aurons cherché à voir  
en quoi *la voix dans le délire* répond tout spécialement  
aux exigences formelles de ce *(a)*,
- pour autant qu'il peut être élevé à la fonction  
signifiante de la coupure, de l'intervalle comme  
tel, que nous comprendrons les caractéristiques  
phénoménologiques de cette voix.

Le sujet produit la voix et, je dirai plus, nous  
aurons à faire intervenir cette fonction de la voix  
pour autant que faisant intervenir le poids du sujet,  
le poids réel du sujet dans le discours, dans la  
formation de l'instance du *surmoi*, *la grosse voix* est à faire  
entrer en jeu comme quelque chose qui représente  
l'instance d'un Autre se manifestant comme *réel*.

Est-ce de *la même voix* qu'il s'agit dans *la voix du délirant* ?

La voix du délirant, est-elle ce quelque chose dont M. COCTEAU a essayé d'isoler la fonction dramatique sous le titre *La Voix humaine* ?

Il suffit de se rapporter à cette expérience que nous pouvons en avoir en effet, sous une forme isolée là où COCTEAU, avec beaucoup de pertinence et de flair, a su lui-même nous en montrer l'incidence pure, à savoir au téléphone.

Qu'est-ce que la voix nous apprend comme telle, au-delà du discours qu'elle tient au téléphone ?

Il n'y a assurément pas là à varier et à vous faire un petit *kaléidoscope* des expériences qu'on en peut avoir.

Qu'il vous suffise d'évoquer qu'essayant de demander un service dans n'importe quelle maison de commerce, ou n'importe quoi d'autre, vous vous trouvez avoir au bout du fil une de ces voix qui vous en apprennent assez sur le caractère d'indifférence, de mauvaise volonté, de volonté bien établie d'éluder ce qu'il peut y avoir de présent, de personnel dans votre demande, et qui est très essentiellement cette sorte de voix qui vous en apprend assez déjà sur le fait que vous n'avez rien à attendre de celui que vous interpellez :

une de ces *voix* que nous appellerons « *une voix de contremaître* » ce terme si véritablement magnifiquement fait par le génie de la langue, non pas qu'il soit *contre le maître*, mais il est le contraire du maître véritablement.

Cette voix, cette sorte de présentification de la vanité, de l'inexistence, du vide bureaucratique que peut vous donner quelquefois certaines voix, est-ce cela que nous désignons lorsque nous parlons de la voix dans la fonction où nous avons à la faire intervenir au niveau de (a) ?

Non, absolument pas !

Si ici la voix se présente bel et bien et comme telle, comme articulation pure et c'est bien ce qui fait le paradoxe de ce que nous communiquons le délirant quand nous l'interrogeons et que quelque chose qu'il a à communiquer sur la nature des voix paraît se dérober toujours de façon si singulière, rien de plus ferme pour lui que la consistance et l'existence de la voix comme telle.

Et bien sûr, c'est justement parce qu'elle est réduite sous sa forme la plus tranchante, au point pur où le sujet ne peut la prendre que comme s'imposant à lui.

Et aussi bien ai-je mis l'accent...

quand nous analysions *le délire du* Président SCHREBER ...sur ce caractère de coupure qui est tellement mis en évidence que les voix entendues par SCHREBER sont exactement les débuts de phrases :

« *Sie sollen werden, etc.* »

...et justement des mots, les mots significatifs qui s'interrompent, qui se poussent, laissant surgir après leur coupure l'appel à la signification.

Le sujet y est *intéressé* en effet ici, mais à proprement parler en tant que lui-même disparaît, succombe, s'engouffre tout entier dans cette signification qui ne le vise que d'une façon globale.

Et c'est bien dans ce mot :

« *il l'intéresse* »

...que je résumerai aujourd'hui, au moment de vous quitter, ce quelque chose que j'ai essayé d'appréhender et de saisir pour vous aujourd'hui.

Je conviens que cette séance a été peut-être *une des plus difficiles* de toutes celles que j'ai eu à vous tenir. Vous en serez, j'espère, *récompensés* la prochaine fois. Nous aurons à procéder par des voies moins arides.

Mais je vous ai demandé aujourd'hui de vous soutenir autour de cette notion d'intérêt, c'est le sujet :

- comme étant dans l'intervalle,
- comme étant ce qui est dans l'intervalle du discours de l'inconscient,
- comme étant à proprement parler la métonymie de cet être qui s'exprime dans *la chaîne inconsciente*.

Si le sujet se sent éminemment *intéressé* par ces voix, par ces phrases sans queue ni tête du délire, *c'est pour la même raison que dans toutes les autres formes de cet objet* que je vous ai aujourd'hui énumérées, c'est au niveau *de la coupure*, c'est au niveau *de l'intervalle* qu'il se fascine, qu'il se fixe pour se soutenir à cet instant où, à proprement parler, il se vise et il s'interroge comme être, comme être de son inconscient.

C'est bien là ce autour de quoi *nous posons la question* ici, et je ne veux tout de même pas finir...

au moins pour ceux qui viennent ici pour la première fois  
...sans leur faire sentir quelle est la portée d'une telle analyse, de ce petit chaînon qu'est mon discours d'aujourd'hui par rapport à ceux qui se succèdent depuis des jours.

C'est qu'aussi bien ce dont il s'agit, c'est justement de voir ce que nous devons faire par rapport à ce fantasme.

Car ce fantasme je vous en ai montré ici les formes les plus radicales, les plus simples, celles dans lesquelles nous savons qu'il constitue les objets privilégiés du désir inconscient du sujet.

Mais ce fantasme, il est mobile, si on le taquine il ne faut pas croire qu'il puisse, comme cela, laisser tomber, lui, un de ses membres.

Il n'y a pas d'exemple qu'un fantasme convenablement attaqué ne réagisse pas en *réitérant sa forme* de fantasme. Aussi bien nous savons à quelles *formes* de complications ce fantasme peut atteindre pour autant, justement, que sous sa forme dite « *perverse* » il insiste, il maintient, il complique sa structure, il essaie de plus en plus près de remplir *sa fonction*.

Est-ce qu'interpréter le fantasme, comme on dit, doit être purement et simplement ramener le sujet à un actuel à notre mesure, l'actuel de la réalité que nous pouvons définir comme hommes de science, ou comme hommes qui nous imaginons qu'après tout, tout est réductible en termes de connaissance ?

Il semble bien que ce soit quelque chose vers quoi penche toute une direction de *la technique analytique*, de réduire le sujet aux fonctions de la réalité, cette réalité que je vous rappelais la dernière fois, cette réalité qui, pour certains analystes, paraît ne devoir pas pouvoir s'articuler autrement que comme ce que j'ai appelé « *un monde d'avocats américains* ».

Est-ce que, sans aucun doute, l'entreprise n'est pas hors de la portée des moyens d'une certaine *persuasion* ? Est-ce que *la place occupée par le fantasme* ne nous requiert pas de voir qu'*il y a une autre dimension* où nous avons à tenir compte de ce qu'on peut appeler *les exigences vraies du sujet* ?

Précisément cette dimension non point de la réalité, d'une réduction au monde commun, mais d'*une dimension d'être*, d'une dimension où le sujet porte en lui *quelque chose* - mon Dieu ! - qui est peut-être aussi incommode à porter que le message d'HAMLET, mais qui aussi bien, pour devoir peut-être le promettre à un destin fatal, n'est pas *quelque chose* non plus *dont nous, analystes...*

si tant est que, nous analystes, nous pouvons dans l'expérience du désir trouver plus qu'un simple accident, que quelque chose d'après tout bien gênant, mais dont il n'y a en somme qu'à attendre que ça se passe et que la vieillesse vienne pour que le sujet retrouve tout naturellement « *les voies de la paix et de la sagesse* »  
...ce désir nous désigne à nous, analystes, *autre chose*.

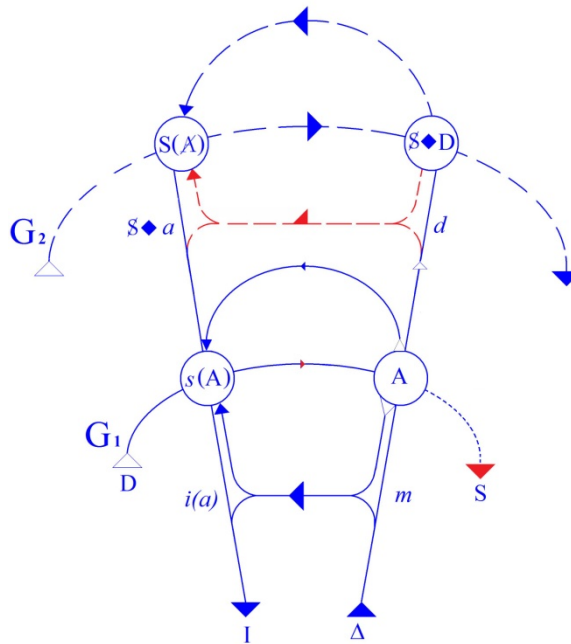
Cette *autre chose* qu'il nous désigne :

- comment devons-nous, avec, opérer ?
- Quelle est notre mission ?
- Quel est en fin de compte notre devoir ?

C'est là la question que je pose en parlant de  
*l'interprétation du désir*.

## HAMLET (8)

Nous allons aujourd'hui poursuivre l'étude de la place de la fonction du fantasme en tant qu'il est symbolisé dans les rapports du sujet, pourvu de la part du sujet en tant que marqué de l'effet de *la parole* par rapport à un *objet(a)* que nous avons essayé, la dernière fois, de définir comme tel. Cette fonction du fantasme, vous le savez, se situe quelque part au niveau de ce rapport que nous avons essayé d'inscrire dans ce que nous appelons *le graphe*.



C'est quelque chose de très simple en somme, puisque les termes se résument aux quatre points, si je puis dire, situés aux croisements des *deux chaînes signifiantes* par *une boucle* qui est celle de *l'intention subjective*. [ $\Delta \rightarrow \mathbf{I}$ ]

Ces croisements donc, déterminent ces quatre points que nous avons appelés *points de code*, qui sont ceux de droite, ici [A et S  $\diamond$  D], et ces deux autres points de message [S(X) et s(A)], ceci en fonction du caractère rétroactif de l'effet de la chaîne signifiante quant à la signification.

Voici donc les quatre points que nous avons appris à meubler des significations suivantes, ce sont les lieux où vient se situer la rencontre de l'intention du sujet avec le fait concret, le fait qu'il y a langage. Ici, les deux autres signes sur lesquels nous allons avoir à venir aujourd'hui sont  $S$  en présence de  $D$ , [ $S \diamond D$ ], et  $S$  *signifiant* de  $A$ , [ $S(A)$ ].

Ces deux chaînes signifiantes, vous le savez...  
ceci est élucidé depuis longtemps  
...représentent respectivement :

[G1] la chaîne inférieure, celle du discours concret du sujet en tant qu'elle est comme telle, disons, accessible à la conscience.

Ce que l'analyse nous a appris, c'est pour autant qu'elle est accessible à la conscience, c'est peut-être, c'est sûrement parce qu'elle part d'illusions que nous l'affirmons entièrement transparente à la conscience. Et si...

- pendant plusieurs années, j'ai insisté devant vous par tous les biais par lesquels pouvaient vous être suggérées les parts illusoire qu'il y a dans cet effet de transparence,
- si j'ai essayé de montrer, par toutes sortes de fables dont vous avez peut-être encore le souvenir, comment à la limite, nous pouvions essayer, sous la forme d'une image dans un miroir rendue efficace au-delà de toute subsistance du sujet, par quel mécanisme persistant, dans le néant subjectif réalisé par la destruction de toute vie,
- si j'ai essayé de vous donner là l'image d'une possibilité de subsistance de *quelque chose d'absolument spéculaire*, indépendamment de tout support subjectif,

...ce n'est pas pour le simple plaisir d'un tel jeu, mais cela repose sur le fait qu'un montage structuré comme celui d'une *chaîne signifiante* peut être supposé durer au-delà de toute *subjectivité des supports*.



La conscience...

pour autant qu'elle nous donne ce sentiment  
d'être *moi* dans le discours

...est quelque chose qui dans *la perspective analytique*...  
celle qui nous fait toucher sans cesse du  
doigt la méconnaissance systématique du sujet  
...est quelque chose que justement notre expérience  
nous apprend à référer à un rapport, nous montrant  
que cette conscience...

pour autant qu'elle est d'abord expérimentée,  
qu'elle est d'abord éprouvée dans une image  
qui est image du semblable

...est quelque chose qui, bien plutôt, recouvre  
d'une apparence de conscience :

- ce qu'il y a d'inclus dans les rapports du sujet  
à *la chaîne signifiante primaire*, naïve, à la *demande innocente*,  
au discours concret pour autant qu'il se perpétue  
de bouche en bouche, organise ce qu'il y a  
de discours dans l'histoire même,
- ce qui *rebondit* d'articulation en articulation dans  
ce qui se passe effectivement à plus ou moins  
de distance de ce discours concret commun,  
universel, qui englobe toute activité réelle,  
sociale du groupe humain.

[G2] L'autre chaîne signifiante est celle qui nous est  
positivement donnée dans l'expérience analytique  
comme inaccessible à la conscience.

Vous sentez bien pour autant que déjà, pour nous,  
cette référence à la conscience de la première chaîne  
est suspecte, *a fortiori* cette seule caractéristique de  
l'inaccessibilité à la conscience est quelque chose  
qui, pour nous, pose des questions sur ce qu'il en  
est du sens de cette inaccessibilité.

Aussi bien devons-nous *considérer*...

et je vais y revenir

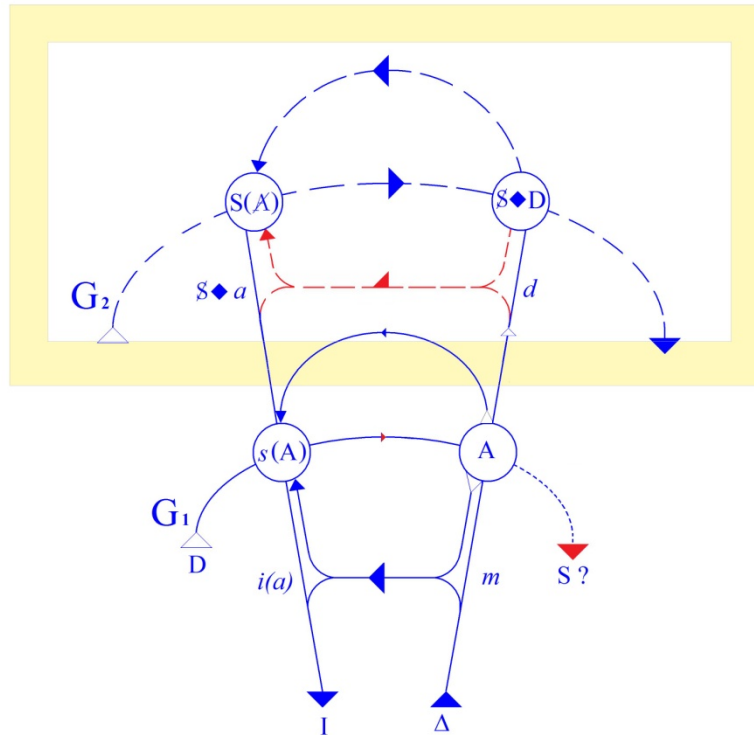
...devons-nous bien *préciser* ce que nous entendons par là.

Devons-nous considérer que cette chaîne...

comme telle inaccessible à la conscience

...est faite comme une chaîne signifiante ?

Mais c'est là-dessus que je reviendrai toute à l'heure, posons-la pour l'instant, comme elle se présente à nous.



Ici, le pointillé sur lequel elle se présente signifie que le sujet ne l'articule pas en tant que discours. Ce qu'il articule actuellement c'est autre chose. Ce qu'il articule au niveau de la chaîne signifiante se situe au niveau de la boucle intentionnelle  $[\Delta \rightarrow I]$ .

C'est pour autant que le sujet se repère en tant qu'agissant dans l'aliénation de la signifiante avec le jeu de la parole, que le sujet s'articule - comme quoi ? - comme énigme, comme *question*, très exactement.

Ce qui nous est donné dans l'expérience à partir de ce qui est tangible dans l'évolution du sujet humain, dans un moment de l'articulation enfantine, à savoir qu'au-delà de la première demande avec déjà tout ce qu'elle comporte comme conséquence, il y a un moment où il va chercher à sanctionner ce qu'il a devant lui, à sanctionner les choses dans l'ordre inauguré par la signifiante. Comme tel, il va dire « *Quoi ?* » et il va dire « *Pourquoi ?* »

C'est à l'intérieur de ceci qui est référence expresse au discours, c'est ceci qui se présente comme continuant la première intention de la demande, la portant à la seconde intention du discours comme discours, du discours qui s'interroge, qui interroge les choses par rapport à lui-même, par rapport à leur situation dans le discours, qui n'est plus *exclamation, interpellation, cri du besoin* mais déjà nomination.

C'est ceci qui représente l'intention seconde du sujet et si, cette intention seconde, je la fais partir du lieu *A*, c'est pour autant que si le sujet est tout entier dans l'aliénation de la signifiante, dans l'aliénation de l'articulation parlée comme telle, et que c'est là et à ce niveau-là que se pose la question que j'ai appelée la dernière fois : sujet comme tel, du « *S?* » avec *un point d'interrogation*.

Aussi bien, ce n'est pas que je me complaise dans les jeux de l'équivoque, mais il est aussi bien cohérent avec le niveau auquel nous procédons, au point que nous articulons.

C'est à l'intérieur de cette interrogation...  
de cette interrogation interne au lieu  
institué de la parole, au discours  
...c'est à l'intérieur de ceci que le sujet doit  
essayer de se situer comme sujet de la parole,  
demandant là encore :

- *Est-ce ?*
- *Quoi ?*
- *Pourquoi ?*
- *Qui est-ce qui parle ?*
- *Où est-ce que cela parle ?*

C'est précisément dans le fait que ce qui s'articule au niveau de la chaîne signifiante n'est pas articulable au niveau de ce « *S?* », de cette question qui constitue le sujet une fois institué dans la parole, c'est en ceci que consiste *le fait de l'inconscient*.

Ici je veux simplement rappeler...

à l'usage de ceux qui pourraient ici s'inquiéter, comme d'une construction arbitraire, de cette identification de la chaîne inconsciente que je présente ici, par rapport à l'interrogation du sujet, être dans les mêmes relations que celles du discours premier de la demande à l'intention qui surgit du besoin

...je veux vous rappeler ceci :

c'est que si le signifiant, si l'inconscient a un sens, ce sens a toutes les caractéristiques de la fonction de la chaîne signifiante comme telle.

Et ici je sais bien qu'en faisant ce bref rappel, je dois faire, pour la plupart de mes auditeurs, allusion à ce que je sais qu'ils ont déjà entendu de moi quand j'ai parlé de cette chaîne signifiante, pour autant qu'elle est illustrée dans l'histoire que j'ai publiée ailleurs, la fable des *disques blancs* et des *disques noirs*, en tant qu'elle illustre quelque chose de structural dans les rapports de sujet à sujet, pour autant qu'on y trouve trois termes.<sup>108</sup>

Dans cette histoire un signe distinctif permet d'identifier, de discriminer par rapport à un couple blanc ou noir, le rapport avec les autres sujets. Pour ceux qui ne s'en souviennent pas, je me contenterai de leur dire qu'ils se réfèrent à ce que j'ai écrit à ce sujet par rapport à cette succession d'*oscillations* par où le sujet se repère.

Par rapport à quoi ?

Par rapport à la recherche de l'autre qui se fait en fonction de ce que les autres voient de lui-même et de ce qui les détermine de façon conclusive, à savoir ce que j'appellerai ici le [genre ?], ce par quoi le sujet décide qu'il est effectivement blanc ou noir, s'avère prêt à déclarer ce pour quoi la fable est construite.

---

108 Jacques Lacan, « Le Temps logique et l'assertion de certitude anticipée » in *Écrits*, p.197. Paris, Seuil 1966, ou t.1 p.195.

Est-ce que vous ne trouvez pas là très exactement ce qui, dans la structure de la pulsion, nous est d'usage familier, à savoir ce fait d'identification relative, cette possibilité de la dénégarion, du refus de l'articulation, de la défense, qui sont aussi cohérentes à la pulsion que *l'envers* à *l'endroit* d'une même chose, et qui se concluent par quelque chose qui devient pour le sujet la marque, le choix dans telles conditions, dans telles situations, ce en quoi il choisit toujours en fait ce pouvoir de répétition, toujours le même, que nous essayons d'appeler selon les sujets, une tendance masochiste, un penchant à l'échec, retour de refoulé, évocation fondamentale de la chaîne primitive ?

Tout cela est une seule et même chose, la répétition dans le sujet d'un type de sanction dont les formes dépassent de beaucoup les caractéristiques du *contenu*.

Essentiellement, l'inconscient se présente pour nous toujours comme *une articulation indéfiniment répétée* et c'est pour cela qu'il est légitime que nous le situions dans ce schéma sous la forme de *cette ligne pointillée*.

Nous la pointillons ici pourquoi ?

Nous l'avons dit :

- pour autant que le sujet n'y accède pas et nous disons plus précisément :
- pour autant que la façon dont le sujet peut s'y nommer lui-même, peut se situer en tant qu'il est le support de cette sanction,
- pour autant qu'il peut s'y désigner,
- pour autant qu'il est celui sur qui portera enfin la marque, les stigmates de ce qui reste pour lui non pas seulement ambigu, mais à proprement parler inaccessible jusqu'à un certain terme qui est celui, justement, que donne l'expérience analytique.

Nul « *je* » de lui ne peut être articulé à ce niveau, mais l'expérience se présente comme « *ça arrive du dehors* », et c'est déjà beaucoup que ça arrive, il peut le lire comme un « *Ça parle* ».

Il y a là une distance dont il n'est même pas dit...  
malgré que le commandement  
de FREUD nous en donne la visée  
...que d'une façon quelconque le sujet puisse  
en atteindre le but.

La portée donc, à ce niveau du *point* dit *de code*...  
pour autant que nous le symbolisons ici par  
la confrontation du § avec la demande D : § ◇ D  
...signifie quoi ?

Très précisément ceci :  
c'est que ceci et rien d'autre que ce point que nous  
appelons *point de code* et qui n'est emporté que pour autant  
que l'analyse commence le déchiffrement de la cohérence  
de la chaîne supérieure, c'est pour autant que  
le sujet §, en tant que sujet de l'inconscient...  
c'est-à-dire en tant que le sujet qui est  
constitué dans l'au-delà du discours concret,  
en tant que le sujet voit, lit, entend, je dis  
rétroactivement, nous pouvons le supposer ici  
comme support de l'articulation de l'inconscient  
...rencontre - quoi ? - rencontre ce qui...  
dans cette chaîne de la parole du sujet  
en tant qu'il questionne sur lui-même  
...rencontre la demande.

Quel rôle joue la demande à ce niveau ?  
À ce niveau...

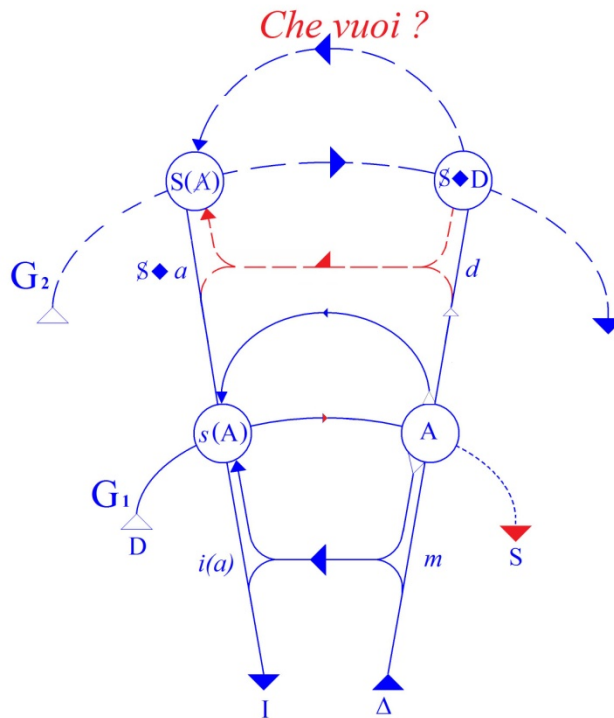
et c'est ce que veut dire le signe à entre § et D  
...à ce niveau, la demande est affectée de sa forme  
proprement symbolique, la demande est utilisée  
pour autant qu'au-delà de ce qu'elle exige quant à  
la satisfaction du besoin, elle se pose comme cette  
*demande d'amour* ou cette *demande de présence* par où nous avons  
dit que la demande institue l'autre à qui elle  
s'adresse comme celui qui peut être *présent* ou *absent*.

C'est en tant que la demande joue cette fonction *métaphorique*, en tant que *la demande*...

qu'elle soit orale ou anale

...*devient symbole* du rapport avec l'Autre, qu'elle joue là sa fonction de code, qu'elle permet de constituer le sujet comme étant situé à ce que nous appelons dans notre langage, la phase *orale* ou *anale* par exemple.

Mais ceci peut être appelé aussi la correspondance du message, c'est-à-dire de ce qu'avec ce code le sujet peut répondre ou recevoir comme message à ce qui est la question qui, dans l'au-delà, donne la première prise dans la chaîne signifiante.



Elle se présente là aussi *en pointillés* et comme venant de l'Autre, la question du « *Che vuoi ?* », « *Que veux-tu ?* ».

C'est ce que le sujet, au-delà de l'Autre, se pose sous la forme du « *S ?* » La réponse est celle qui est symbolisée ici sur le schéma par la signifiante de l'Autre en tant que *s(A)*. Cette signifiante de l'Autre en tant que « *S ?* » nous lui avons donné, à ce niveau, un sens qui est ce sens plus général, ce sens dans lequel va se couler l'aventure du sujet concret, son histoire subjective.

La forme la plus générale est celle-ci :

- c'est qu'il n'y a rien dans l'Autre,
- il n'y a rien dans la signifiance qui puisse suffire à ce niveau de *l'articulation signifiance*,
- il n'y a rien dans la signifiance qui soit la garantie de la vérité,
- il n'y a point d'autre garantie de la vérité que la bonne foi de l'Autre, c'est-à-dire quelque chose qui se pose toujours pour le sujet sous une forme problématique.

Est-ce à dire que le sujet reste au bout de sa question de cette entière foi concernant ce que pour lui fait surgir le royaume de la parole ?

C'est justement ici que nous arrivons à *notre fantasme*.

Déjà la dernière fois, je vous ai montré que le fantasme, pour autant qu'il est le point de butée concret par où nous abordons *aux rives de la conscience*, comment le fantasme joue pour le sujet ce rôle du support imaginaire, précisément de ce point où le sujet ne trouve rien qui puisse l'articuler en tant que sujet de son discours inconscient.

C'est là donc que nous revenons aujourd'hui, qu'il nous faut de plus près *interroger* ce qu'il en est de ce phénomène.

Je vous rappelle ce que la dernière fois je vous ai dit à propos de l'objet :  
comme si *l'objet* jouait là le même rôle de mirage qu'à l'étage inférieur *l'image* de l'autre *spéculaire i(a)*, joue par rapport au *moi*.

Ainsi donc, en face du point où le sujet va se situer pour accéder au niveau de la chaîne inconsciente, ici, je pose le fantasme comme tel : § ◇ a.



Ce rapport à l'objet tel qu'il est dans le fantasme nous induit à quoi ?

À une phénoménologie de la coupure, à l'objet en tant qu'il peut supporter sur le plan *imaginaire* ce rapport de *coupure* qui est celui où - à ce niveau - le sujet a à se supporter.

Cet objet en tant que support imaginaire de ce rapport de coupure, nous l'avons vu aux trois niveaux de l'objet :

- prégénital,
- de la mutilation castrative,
- et aussi de la voix hallucinatoire comme telle, c'est-à-dire moins, pour autant qu'elle est voix incarnée, discours en tant qu'interrompu, que coupée du monologue intérieur, que coupée dans le texte du monologue intérieur.

Voyons aujourd'hui s'il ne reste pas beaucoup plus à dire si nous revenons *sur le sens* de ce qui là s'*exprime*.

Car aussi bien de quoi s'agit-il par rapport à *quelque chose* que j'ai déjà introduit la dernière fois, à savoir du point de vue du réel, du point de vue de la connaissance ?

À quel niveau sommes-nous ici puisque nous sommes introduits au niveau d'un *§* ?

Est-ce que ce « *S?* » est autre chose qu'une équivoque qui est susceptible d'être remplie par n'importe quel sens ?

Où allons-nous nous arrêter à son appartenance verbale de conjugaison, au verbe être ? <sup>109</sup>

Déjà quelque chose là-dessus a été apporté la dernière fois. Il s'agit en effet de savoir à quel niveau nous sommes ici quant au sujet, pour autant que le sujet ne se réfère pas simplement quant au discours, mais aussi bien quant à quelques réalités.

---

109 Lacan « équivoque » sur « *S?* », « Est-ce ? » et « Es ».

Je dis ceci : si quelque chose *se présente, s'articule* que nous puissions de façon cohérente intituler la réalité...

je veux dire la réalité dont nous faisons  
état dans notre discours analytique  
...j'en situerai le champ sur le schéma ici,  
*dans le champ qui est au-dessous du discours concret*, pour autant que  
ce discours l'englobe et le ferme, qu'il est réserve  
d'un savoir, d'un savoir que nous pouvons étendre  
aussi loin que tout ce qui peut parler pour l'homme.

J'entends qu'il n'est pas pour autant obligé à tout instant de reconnaître ce que déjà dans sa réalité, dans son histoire, il a d'ores et déjà inclus dans son discours, que tout ce qui se présente par exemple dans la dialectique marxiste comme aliénation peut ici se saisir et s'articuler d'une façon cohérente.

Je dirai plus : la coupure, ne l'oublions pas...  
et ceci nous est déjà indiqué dans le type du  
premier objet du fantasme, de l'objet prégénital  
...à quoi est-ce que je fais allusion comme *objets*  
qui ici puissent *supporter les fantasmes*, si ce n'est à des *objets*  
*réels* dans un rapport étroit avec *la pulsion vitale* du sujet,  
pour autant qu'ils soient, de lui, séparés ?

Ce qui n'est que trop évident c'est que le *réel* n'est pas un continu compact, que le *réel* est fait - bien entendu - de coupures, tout autant et bien au-delà des coupures du langage, et que ce n'est pas d'hier que le philosophe - ARISTOTE<sup>110</sup> - nous a parlé du *bon philosophe*, ce qui veut dire à mon sens, aussi bien :

« Celui qui sait dans toute sa généralité, il est comparable au bon cuisinier, c'est celui qui sait faire passer le couteau au point qui est juste de coupure des articulations, il sait pénétrer sans les blesser. »

Le rapport de *la coupure du réel* et de *la coupure du langage* est quelque chose donc qui, jusqu'à un certain point, paraît satisfaire ce dans quoi la tradition philosophique s'est en somme toujours installée, à savoir qu'il ne s'agit que du recouvrement d'un système de coupure par un autre système de coupure.

---

110 Il s'agit en fait de Socrate, in PLATON : Phèdre, 265c.

Ce en quoi je dis que la question freudienne vient à son heure, c'est pour autant que ce que le parcours maintenant accompli de la science nous permet de formuler, c'est qu'il y a dans l'aventure de la science quelque chose qui va bien au-delà de cette identification, de cette recouverture des coupures naturelles par les coupures d'un discours quelconque.

Ce qui d'un effort qui a essentiellement consisté à vider toute l'articulation scientifique de ses implantations mythologiques est, nous verrons tout à l'heure, quelque chose qui, de là, nous a menés au point où nous en sommes et qui me semble suffisamment caractérisé sans faire plus de drame, par le terme de désintégration de la matière.

C'est bien quelque chose qui peut nous suggérer de ne voir dans cette aventure que de pures et simples connaissances.

Ceci, c'est qu'à nous placer sur le plan du réel...  
ou, si vous voulez provisoirement, de quelque chose que j'appellerai à cette occasion...  
avec tout l'accent *d'ironie nécessaire*, car ce n'est certes pas mon penchant de l'appeler ainsi  
...« *le grand Tout* »

...de ce point de vue, la science et son aventure se présentent non comme le réel se renvoyant à lui-même ses propres coupures, mais comme éléments créateurs de quelque chose de nouveau, et qui prend la tournure de proliférer d'une façon qu'ici, assurément, nous ne pouvons pas nous dénier à nous-mêmes, en tant qu'hommes, que notre fonction médiatrice, notre fonction d'agents ne laisse pas de poser la question de savoir si les conséquences de ce qui se manifeste ne nous dépassent pas quelque peu.

Pour tout dire :  
l'homme - dans ce jeu - entre à ses dépens.

Peut-être, il n'y a pas lieu ici pour nous d'aller plus loin.

Par ce discours...

que je fais exprès sobre et réduit, dont  
tout de même je suppose que l'accent dramatique  
et *actuel* ne vous échappe pas

...ce que je veux ici dire, c'est que cette question  
quant à l'aventure de la science est autre chose  
que tout ce qui a pu s'articuler, avec même cette  
conséquence extrême de la science, avec toutes les  
conséquences qui ont été celles du dramatisme humain  
en tant qu'inscrit dans toute l'histoire.

Ici, dans ce cas, le sujet particulier est en rapport  
avec cette sorte de coupure constituée par le fait  
qu'il n'est pas par rapport à un certain discours  
conscient, qu'il ne sait pas ce qu'il est.

C'est de cela qu'il s'agit, il s'agit du rapport  
du *réel du sujet* comme entrant dans la coupure,  
et cet avènement du sujet au niveau de la coupure  
à quelque chose qu'il faut bien appeler un *réel*,  
mais qui n'est symbolisé par *rien*.

Il vous paraît peut-être excessif de voir désigner...  
au niveau de ce que nous avons appelé tout à  
l'heure une manifestation pure de cet être  
...le point électif du rapport du sujet à ce que nous  
pouvons ici appeler son « *être pur de sujet* », ce par quoi  
dès lors le fantasme du désir prend la fonction - ce  
point - de le désigner.  $[S(X) \rightarrow \S \Diamond a \rightarrow i(a)]$

C'est pourquoi, à un autre moment, j'ai pu définir  
cette fonction remplie par le fantasme comme  
une métonymie de l'être et identifier comme tel,  
à ce niveau, le désir.

Entendons bien qu'à ce niveau, la question reste  
entièrement ouverte de savoir si nous pouvons appeler  
homme ce qui s'indique de cette façon, car que  
pouvons-nous appeler « *homme* » sinon ce qui s'est déjà  
symbolisé comme tel et qui, aussi bien, chaque fois  
qu'on en parle, se trouve donc chargé de toutes  
les reconnaissances, disons historiques ?

Le mot « *humanisme* » ne désigne communément *rien* à ce niveau.

Mais il y a quelque chose bien sûr en lui, de réel, quelque chose de réel qui est nécessaire et qui suffit à assurer dans l'expérience même cette dimension que nous appelons...

je crois assez improprement d'habitude  
...cette profondeur, disons d'au-delà, qui fait que l'être n'est identifiable à aucun des rôles...

pour employer le terme en usage actuellement  
...qu'il assume.

Ici donc la dignité, si je puis dire, de cet être est définie dans un rapport qui n'est pas - *en quoi que ce soit* - qu'il soit « *coupé* », si je puis m'exprimer ainsi, avec tous les arrière-plans, les références castratives spécialement.

Si vous pouvez, avec d'autres expériences, y mettre non un « *coupable* », pour me permettre un jeu de mots, mais la « *coupure* » comme telle, à savoir en fin de compte ce qui se présente pour nous comme étant la dernière caractéristique structurale du symbolique comme tel, à quoi, je ne veux simplement qu'indiquer en passant que ce que nous trouvons là, c'est la direction où je vous ai déjà appris à rechercher ce que FREUD a appelé *instinct de mort*, ce par quoi cet *instinct de mort* peut se trouver converger avec l'être.

À ce point, il peut y avoir quelques difficultés, je voudrais essayer de les meubler.

Dans le dernier numéro de *The Psychoanalytic Quarterly*, il y a un article fort intéressant...

d'ailleurs sans excès  
...de M. Kurt EISSLER qui s'appelle *La jonction des détails dans l'interprétation des œuvres d'art*. [The Psychoanalytic Quarterly. 1959, N°28.]

C'est à une œuvre d'art, et à l'œuvre d'art en général en effet que je vais essayer de me référer pour illustrer ce dont il s'agit ici.  
Kurt EISSLER commence son discours, et le termine d'ailleurs, par une remarque dont je dois dire qu'on peut la qualifier diversement, selon qu'on la considère comme *confuse* ou comme simplement *inexpliquée*. Voici, en effet, à peu près ce qu'il articule.

Le terme de détail lui semble particulièrement significatif à propos et à l'occasion de l'œuvre d'un auteur d'ailleurs parfaitement inconnu au-delà du cercle autrichien. C'est un *acteur-auteur*...

et si je me réfère à cela c'est bien parce que  
je vais revenir tout à l'heure à HAMLET  
...l'*acteur-auteur* en question est un *petit* SHAKESPEARE inconnu.

À propos de ce SHAKESPEARE qui vivait au siècle précédent à Vienne, EISSLER a fait une de ces très jolies petites histoires tout à fait typique de ce qu'on appelle *la psychanalyse appliquée*.

C'est-à-dire qu'une fois de plus, il a retrouvé à travers la vie du personnage, un certain nombre d'éléments signalétiques paradoxaux qui permettent d'introduire des questions qui resteront à jamais irrésolues, à savoir si Monsieur Ferdinand RAIMUND a été tout spécialement affecté, cinq ans auparavant qu'il n'ait écrit un de ses chefs-d'œuvre, par la mort de quelqu'un qui était pour lui une sorte de modèle, mais un modèle tellement assumé que toutes les questions se posent à propos d'identifications *paternelle, maternelle, sexuelle*, tout ce que vous voudrez !

La question en elle-même nous laisse assez froids, c'est l'exemple d'un de ces travaux gratuits qui, dans ce genre, se renouvellent toujours avec une valeur de répétition qui garde aussi sa valeur de conviction, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Ce dont il s'agit est ceci, c'est l'espèce de distinction qu'EISSLER veut établir entre la fonction de ce qu'il appelle à peu près le détail *relevant*, en anglais, appelons-le le détail qui ne colle pas, le détail pertinent. En effet, c'est à propos de quelque chose dans une pièce assez bien faite du dénommé M. Ferdinand RAIMUND, c'est à propos de quelque chose qui vient là, disons un peu comme des cheveux sur la soupe, que rien n'implique absolument, que l'oreille de Kurt EISSLER s'est trouvée se dresser, que de fil en aiguille il est arrivé à retrouver un certain nombre de faits biographiques dont l'intérêt est absolument patent.

Donc c'est de la valeur de guide du détail *irrelevant* [hors de propos] qu'il s'agit. Et là, EISSLER fait une sorte d'opposition entre ce qui se passe dans la clinique et ce qui se passe dans l'analyse dite de psychanalyse appliquée qu'on fait communément dans l'analyse d'une œuvre d'art.

Il répète par deux fois quelque chose...

si j'avais le temps il faudrait que je vous lise  
cela dans le texte pour vous faire sentir  
le caractère assez opaque

...il dit en somme :

c'est à peu près le même rôle que jouent le *symptôme*  
et ce *détail* qui ne convient pas, à ceci près que dans  
l'analyse, nous partons d'un symptôme qui est donné  
comme un élément *irrelevant* essentiellement pour le sujet.  
C'est dans son interprétation que nous progressons  
jusqu'à sa solution.

Dans l'autre cas, c'est *le détail qui nous introduit au problème*,  
c'est-à-dire que pour autant que dans un texte...

il ne va même pas jusqu'à  
formuler cette notion de texte

...dans un texte, nous saisissons quelque chose,  
qui n'y était pas spécialement impliqué, comme étant  
discordant, nous sommes introduits à quelque chose  
qui peut nous mener jusqu'à la personnalité de l'auteur.

Il y a là quelque chose qui, si l'on y regarde  
de plus près, ne peut pas tout à fait passer pour  
une relation de contraste, il semble qu'il suffit  
que vous y réfléchissiez pour vous en apercevoir...

s'il y a contraste, il y a aussi  
bien entendu parallélisme

...que dans l'ensemble, ce vers quoi, semble-t-il,  
devrait le mener cette remarque, c'est assurément  
que la discordance dans le symbolique...

dans le symbolique comme tel dans  
une œuvre écrite, et ici en tout cas

...joue un *rôle fonctionnel* tout à fait identifiable  
au *symptôme réel*, en tout cas du point de vue du progrès,  
si ce progrès doit être considéré comme un progrès  
de connaissance concernant le sujet.

À ce titre, de toutes façons, le rapprochement a vraiment un intérêt. Simplement, la question se pose à ce moment-là pour nous de savoir si dans l'œuvre d'art, je dirais, seule la *faute de frappe* va devenir pour nous significative.

Et pourquoi après tout ?

Car s'il est clair que dans l'œuvre d'art, ce qu'on peut appeler la *faute de frappe*...

vous entendez bien que je veux dire quelque chose qui se présente à nous comme une discontinuité ...peut nous mener à quelque connaissance utile pour nous servir d'indice où nous retrouvons dans les éclairages majeurs, dans leur portée inconsciente, tel ou tel incident de la vie passée de l'auteur...

ce qui se passe effectivement dans cet article ...est-ce qu'en tout cas la chose ne nous introduit pas à ceci :

c'est que dès lors, la dimension de l'œuvre d'art doit être pour nous éclairée ?

En effet, nous pouvons dès lors, et à partir de ce seul fait...

nous le verrons bien au-delà de ce fait ...poser que l'œuvre d'art dès lors, ne saurait plus pour nous d'aucune façon, être affirmée comme représentant cette *transposition*, cette *sublimation*...

appelez cela comme vous voulez ...de la réalité.

Il ne s'agit pas de quelque chose qui joue aussi largement que possible dans l'imitation, il ne s'agit pas de quelque chose qui joue aussi largement que possible dans l'ordre de la *μίμησις* [mimésis].

Ceci peut donc s'appliquer aussi bien à ceci qui est d'ailleurs le cas général, à savoir que l'œuvre d'art a toujours un remaniement profond, cela ne met pas en cause, ceci même qui, je crois, est déjà pour nous dépassé. Mais ce n'est pas sur ce point que j'entends attirer votre attention. C'est que l'œuvre d'art est pour nous limitée à un type de l'œuvre d'art.



Pour l'instant, je me limiterai à l'œuvre d'art écrite.  
L'œuvre d'art, loin d'être quelque chose qui  
transfigure de quelque façon que ce soit...

aussi large que vous puissiez le dire  
...la réalité, introduit dans sa structure même  
ce fait de l'avènement de la coupure pour autant que  
s'y manifeste le réel du sujet, en tant qu'au-delà  
de ce qu'il dit, il est le sujet inconscient.

Car si ce rapport du sujet à l'avènement de *la coupure*  
lui est interdit en tant que c'est justement là  
son inconscient, il ne lui est pas interdit en tant  
que le sujet a l'expérience du fantasme, à savoir  
qu'il est animé par ce rapport dit du désir et que...

par la seule référence de cette expérience  
et pour autant qu'elle est intimement tissée à  
l'œuvre

...quelque chose devient possible par quoi l'œuvre  
va exprimer cette dimension, ce réel du sujet en tant  
que nous l'avons appelé tout à l'heure avènement  
de l'être au-delà de toute *réalisation subjective possible*.

Et que c'est la vertu et la forme de l'œuvre d'art...

celle qui réussit et celle aussi qui échoue  
...qu'elle intéresse cette dimension-là...

cette dimension, si je puis dire, si je puis me  
servir de la topologie de mon schéma pour le  
faire sentir

...cette dimension transversale qui n'est pas parallèle  
au champ créé dans le réel par la symbolisation  
humaine qui s'appelle réalité, mais qui lui est  
transversale pour autant que le rapport le plus  
intime de l'homme à la coupure, en tant qu'il dépasse  
toutes les coupures naturelles, qu'il y a cette  
coupure essentielle de son existence, à savoir qu'il  
est là et il doit se situer dans ce fait même de  
l'avènement de la coupure, que c'est ceci dont il  
s'agit dans l'œuvre d'art.

Et spécialement dans celle que nous avons abordée  
le plus récemment parce qu'elle est à cet égard  
l'œuvre la plus problématique, à savoir HAMLET.

Il y a aussi toutes sortes de choses *irrelevant* dans HAMLET.

Je dirai même que c'est par là que nous avons progressé, mais d'une façon complètement énigmatique.

Nous ne pouvons, à tout instant, que nous interroger sur ceci, que veut dire cette *irrelevance* ?

Car une chose est claire, c'est qu'il n'est jamais exclu que SHAKESPEARE l'ait voulue.

Si à tort ou à raison - peu importe ! - Kurt EISSLER, dans l'œuvre de Ferdinand RAIMUND, peut trouver bizarre qu'on fasse intervenir à un moment, une période de cinq ans dont jamais personne n'avait parlé avant...

c'est le détail *irrelevant* qui va le mettre sur la voie d'une certaine recherche

...il est clair que nous n'avons pas du tout procédé de la même façon concernant ce qui se passe dans HAMLET car en tout cas nous sommes sûrs que ce tissu d'*irrelevances* ne peut en aucun cas être purement et simplement *résolu par nous*, par le fait que SHAKESPEARE se laissait conduire ici par son bon génie.

Nous avons le sentiment qu'il y était pour quelque chose et après tout, n'y serait-il même pour rien d'autre que pour la manifestation de son inconscient le plus profond, c'est en tout cas ici l'architecture de ces *irrelevances* qui nous montre que ce à quoi il parvient, c'est essentiellement à se déployer dans l'affirmation majeure que nous distinguons tout à l'heure, à savoir dans ce type de rapport du sujet, à son niveau le plus profond, comme sujet parlant, c'est-à-dire pour autant qu'il fait venir au jour son rapport à la coupure comme tel.

C'est bien là ce que nous montre l'architecture d'HAMLET pour autant que nous voyons ce qui, dans HAMLET, dépend fondamentalement d'un rapport qui est celui du sujet à la vérité.

À la différence du « *rêve du père mort* » dont nous sommes partis cette année dans notre exploration, le rêve du père mort qui apparaît devant le fils transpercé de douleur, *ici le père sait qu'il est mort et le fait savoir à son fils*.

Et ce qui distingue le scénario, l'articulation d'HAMLET de SHAKESPEARE de l'histoire d'HAMLET telle qu'elle apparaît dans l'histoire de SAXO GRAMMATICUS, c'est justement qu'ils sont tous *les deux seuls à savoir*.

Dans l'histoire de SAXO GRAMMATICUS, c'est *publiquement* que le meurtre a eu lieu et HAMLET fait le fou pour dissimuler ses intentions, *tout le monde sait qu'il y a eu crime*.

Ici, il n'y a qu'eux deux qui savent, dont un *ghost*. Or un *ghost*, qu'est-ce que c'est, si ce n'est la représentation de ce paradoxe tel que seule peut le fomenter l'œuvre d'art, et c'est là que SHAKESPEARE va nous le rendre entièrement crédible.

D'autres que moi ont montré la fonction que remplit cette venue du *ghost* au premier plan. La fonction du *ghost* s'impose dès le départ d'HAMLET. Et ce *ghost* que dit-il ?

Il dit des choses très étranges et je suis étonné qu'aucun n'ait même abordé, je ne dis pas la psychanalyse du *ghost*, mais n'ait mis l'accent de quelque interrogation sur ce que dit le *ghost*. Ce qu'il dit en tout cas, ce n'est pas douteux.

Il dit la trahison est absolue, il n'y avait rien de plus grand, de plus parfait, que mon rapport de fidélité à cette femme. Il n'y a rien de plus total que la trahison dont j'ai été l'objet.

Tout ce qui se pose, tout ce qui s'affirme comme bonne foi, fidélité et vœu, est donc pour HAMLET, posé non seulement comme révocable, mais comme littéralement révoqué. L'annulation absolue de ceci se déroule au niveau de la chaîne signifiante, et c'est quelque chose qui est tout différent de cette *carence de quelque chose qui garantisse*.

Ce terme qui est garanti, c'est la non-vérité, cette sorte de révélation, si l'on peut dire, du mensonge...

c'est quelque chose qui mériterait d'être suivi ...représente l'esprit d'HAMLET, cette sorte de stupeur où il entre après les révélations paternelles.

C'est quelque chose qui est, dans le texte de SHAKESPEARE, traduit d'une façon tout à fait remarquable, à savoir que quand on lui demande ce qu'il a appris, il ne veut pas le dire, *et pour cause* !

Mais il l'exprime de façon tout à fait particulière, on pourrait dire en français :

« *Qu'il n'y a pas un bougre de salaud dans le royaume de Danemark qui ne soit un immonde individu.* » [ *There's never a villain dwelling in all Denmark... But he's an arrant knave.* I, 5, 124 ]

C'est-à-dire qu'il s'exprime dans le régime *de la tautologie*.

Mais laissons cela de côté, ce ne sont que détails et anecdotes, la question est ailleurs.

La question est ceci : où sommes-nous trompés ? Il est généralement reçu qu'un mort ne saurait être un menteur. Et pourquoi ?

Pour la même raison peut-être que toute notre science conserve encore ce postulat. EINSTEIN l'a souligné en termes propres...

il disait de temps en temps, des choses  
qui n'étaient pas si superficielles que cela,  
dans l'ordre philosophique

...il disait :

« *Le bon vieux Dieu est malin, assurément il est honnête.* » .

En pouvons-nous dire autant d'un père qui nous exprime de façon catégorique qu'il est en proie à tous les tourments des flammes de l'enfer, et ceci pour des crimes absolument infâmes ?

Il y a là, quand même, quelque chose qui ne peut pas manquer de nous alerter, il y a là quelque *discordance*...

- et si nous suivons les effets, dans HAMLET, de ce qui se présente comme *la damnation éternelle*, de *la vérité* à jamais condamnée à se dérober à lui,
- si nous concevons qu'HAMLET reste alors enfermé dans cette affirmation du père,

...est-ce que nous-mêmes, jusqu'à un certain point, nous ne pouvons pas nous interroger sur ce que signifie, *au moins fonctionnellement*, cette parole par rapport à la genèse et au déroulement de tout le drame ?

Bien des choses pourraient être dites, y compris celle-ci, que le père d'HAMLET dit ceci : en français :

« Mais si ne s'émeut point la vertu quand le vice s'en viendrait la tenter sous la forme du ciel. Ainsi, la luxure, le vice, au lit d'un ange radieux prend bientôt en dégoût cette couche céleste et court à l'immondice. » <sup>111</sup>

C'est d'ailleurs une mauvaise traduction car on doit dire : « Ainsi le vice, quoique lié à un ange radieux. »

De quel « *ange radieux* » s'agit-il ?

Si c'est un « *ange radieux* » qui introduit le vice dans ce rapport d'amour déchu dans lequel toute la charge est portée sur l'autre, se peut-il - ici plus que n'importe où - que celui qui vient à jamais porter le témoignage de l'injure subie n'y soit pour rien ? Ceci, bien sûr, est la clé qui ne pourra jamais être tournée, le secret qui ne pourra jamais être levé.

Mais est-ce que *quelque chose* ne vient pas ici nous mettre sur la trace du mot sous lequel nous devons comprendre ? Eh bien, c'est - ici comme ailleurs - le fantôme.

Car l'énigme à jamais irrésolue, si primitive que nous supposions - et à juste titre - la cervelle des contemporains de SHAKESPEARE, tout de même quel curieux choix que *cette fiole de poison versé dans l'oreille du ghost* qui est le père, qui est HAMLET-père, ne l'oubliez pas, car ils s'appellent tous les deux HAMLET.

Là-dessus, les analystes ne se sont guère aventurés. Il y en a bien eu pour indiquer que peut-être quelque élément symbolique devait être reconnu.

Mais il est quelque chose qui, en tout cas, peut être situé selon notre méthode sous la forme du *bloc* qu'il forme, du *trou* qu'il forme, de l'*énigme impénétrée qu'il constitue*. Inutile, je l'ai déjà fait, de souligner le paradoxe de cette révélation, jusqu'à y compris de ses suites.

---

111 « Ghost : But virtue, as it never will be moved, Though lewdness court it in a shape of heaven, So lust, though to a radiant angel linked, Will sate itself in a celestial bed And prey on garbage. » [ I, 5, 53-57 ].

Trad. Letourneur : « Mais comme la vertu ne succombera jamais quand la débauche viendrait la tenter sous une forme céleste, de même la débauche, fût-elle associée à un ange éblouissant de beauté, profanerait sa couche céleste et se rassasierait d'opprobre. »

L'important est ceci, nous avons là une structure non seulement fantasmatique qui colle tellement bien à ce qui se passe, à savoir : qu'en tout cas s'il y a quelqu'un qui est empoisonné par l'oreille, c'est HAMLET, et ici ce qui fait fonction de *poison*, c'est *la parole de son père*.

Dès lors, l'intention de SHAKESPEARE s'éclaire quelque peu, c'est à savoir que ce qu'il nous a montré d'abord, c'est le rapport du désir avec cette révélation : pendant deux mois, HAMLET reste sous le coup de cette révélation. Et comment va-t-il reconquérir peu à peu l'usage de ses membres ? Eh bien, justement, par *une œuvre d'art*. Les comédiens lui viennent à *temps* pour qu'il en fasse « *le banc d'épreuve de la conscience du roi* », nous dit le texte.

Ce qui est certain, c'est que c'est par la voie de cette épreuve qu'il va pouvoir rentrer dans l'action, dans une action qui va se dérouler nécessairement à partir de la première des conséquences. C'est à savoir d'abord que ce personnage qui, à partir de la révélation paternelle souhaitait uniquement sa propre dissolution :

« *Ô viande trop solide, que ne t'évapores-tu, que ne puisses-tu te dissoudre !* [I, 2, 129-130] »

...à la fin de la pièce, nous le voyons saisi d'une ivresse qui a un nom bien précis, c'est celle de l'*artifex*, il est fou de joie d'avoir réussi son pire effet, on ne peut plus le tenir et c'est tout juste si HORATIO ne doit s'accrocher à ses basques pour contenir une exubérance trop grande.

Quand il lui dit :

« *Est-ce que je ne pourrais pas maintenant m'engager dans quelques troupes comme acteur, avec une part entière ?* » [III, 2, 263]

HORATIO répond :

« *Une moitié de part.* » Il sait à quoi s'en tenir.

En effet, tout est loin d'être reconquis avec cette affaire, ce n'est pas parce qu'il est *artifex* qu'il a encore trouvé son rôle, mais il suffit qu'on sache qu'il est *artifex* pour comprendre que le premier rôle qu'il trouvera, il le prendra.

Il exercera ce qui lui est, en fin de compte, commandé, je vous lirai une autre fois ce passage dans son texte.

Tel poison une fois ingéré par le rat...  
et vous savez que le rat n'est jamais très loin de toutes ces affaires, spécialement dans HAMLET...lui donne cette soif qui est la soif même dont il mourra, car elle dissoudra complètement en lui ce *poison mortel*, tel qu'il a été d'abord inspiré à HAMLET.

Quelque chose s'ajoute à ce que je viens de vous dire qui permet d'y mettre tout son accent.

Un auteur nommé [...] s'est étonné de ceci dont tous les spectateurs auraient dû s'apercevoir depuis longtemps, c'est que CLAUDIUS se montre si insensible à ce qui précède la scène du jeu, celle où HAMLET fait représenter devant CLAUDIUS la scène même de son crime. Il y a une sorte de prologue qui consiste en une pantomime où l'on voit, avant, toute cette longue scène de protestations de fidélité et d'amour de la reine de comédie auprès du roi de comédie, avant le geste de verser le poison dans l'oreille, dans le contexte même du verger, du jardin, qui est fait pratiquement devant CLAUDIUS qui littéralement ne pipe pas.

Des vies entières se sont engagées sur ce point. M. [...] a dit quelque chose, à savoir que le ghost mentait, ce qu'à Dieu ne plaise, je ne dis pas!

Et M. [...] a écrit de longs ouvrages pour expliquer comment il peut se faire que CLAUDIUS, si manifestement coupable, ne se soit pas reconnu dans la scène représentée. Et il a échafaudé toutes sortes de choses minutieuses et logiques pour dire que s'il ne s'est pas reconnu, c'est qu'il regardait ailleurs.

Ce n'est pas indiqué dans le jeu de scène,  
et peut-être, après tout, cela ne vaut pas  
le travail d'une vie entière.

Est-ce que nous ne pourrions pas suggérer  
qu'assurément CLAUDIUS y est pour quelque chose.  
il l'avoue lui-même, il le clame à la face du ciel,  
dans une sombre histoire où chavirèrent :

- non seulement l'équilibre conjugal d'HAMLET-père,  
mais bien autre chose encore :
- et sa vie même,
- et que c'est bien vrai que :

« *Son crime sent mauvais au point de puer jusqu'au Ciel.* » [III, 3, 36]

Tout indique qu'à un moment il se sent vraiment piqué  
au vif, au plus profond de lui-même, il bondit au  
moment où HAMLET lui dit quoi ?  
Il lui dit :

« *Celui qui va entrer sur la scène c'est LUCIANUS, il va empoisonner le roi, c'est son neveu.* III, 2, 231 »

On commence à comprendre que CLAUDIUS depuis quelque  
temps sent qu'il y a quelque chose, une odeur  
de soufre dans l'air, il a d'ailleurs demandé :

- « *Il n'y a pas d'offense là-dedans ?* »
- « *Pas la moindre offense.* », a répondu HAMLET.

CLAUDIUS, à ce moment-là, sent qu'on *passé un peu la mesure*.

À la vérité, on reste dans une ambiguïté totale,  
à savoir que si le scandale est général, si toute  
la Cour à partir de ce moment-là, considère qu'HAMLET  
est particulièrement impossible...

car tout le monde est du côté du roi  
...c'est bien assurément pour la Cour parce qu'ils  
n'ont pas reconnu là le crime de CLAUDIUS.

Car personne ne sait rien et personne n'a jamais rien  
su jusqu'à la fin...

en dehors d'HAMLET et de son confident  
...de la façon dont CLAUDIUS a exterminé HAMLET-père.



La fonction du fantasme semble donc bien ici être quelque chose de différent de celle du « *moyen* » comme on dit dans les romans policiers, et ce quelque chose devient beaucoup plus clair si nous pensons...

comme je crois vous le montrer  
...que SHAKESPEARE a été plus loin que quiconque, au point que son œuvre est « L'Œuvre » même, est celle où nous pouvons voir décrite une sorte de cartographie de tous les rapports humains possibles, avec ce stigmate qui s'appelle *désir* en tant que point de touche, ce qui désigne irréductiblement son être, ce par quoi miraculeusement nous pouvons trouver cette sorte de correspondance.

Ne vous paraît-il pas absolument merveilleux que quelqu'un dont l'œuvre partout recoupée présente cette unité de correspondance, que quelqu'un qui a été certainement un des êtres qui se sont avancés le plus loin dans cette direction d'oscillations, ait lui-même sans aucun doute vécu une aventure, celle qui est décrite dans le *Sonnet* qui nous permet de recouper exactement les positions fondamentales du désir, j'y reviendrai plus tard.

Cet homme surprenant à *traversé* la vie de l'Angleterre élisabéthaine, incontestablement pas inaperçu, avec ses quelques *quarante pièces* et avec quelque chose dont nous avons tout de même quelques traces, je veux dire quelques témoignages.

Mais lisez un ouvrage fort bien fait et qui résume à l'heure actuelle à peu près tout ce qui a été fait de recherches sur SHAKESPEARE.

Il y a une chose absolument surprenante, c'est qu'à part le fait qu'il a sûrement existé, nous ne pouvons sur lui, sur ses attaches, sur tout ce qui l'a entouré, sur ses amours, ses amitiés, nous ne pouvons véritablement rien dire.

Tout est passé, tout a disparu *sans laisser de traces*. Notre auteur se présente, à nous analystes, comme l'énigme la plus radicalement à jamais évanouie, dissoute, disparue, que nous puissions signaler dans notre histoire.

Je continue ma tentative d'articuler pour vous ce qui doit régler notre action dans l'analyse en tant que nous avons affaire, dans le sujet, à l'inconscient.

Je sais que ce n'est pas là chose facile et, aussi bien, je ne me permets pas tout dans la sorte de formulation à laquelle j'aimerais vous amener.

Il arrive que mes détours soient liés au sentiment que j'ai du besoin de vous rendre sensible la démarche dont il s'agit.

Il n'est pas forcé que pour autant je réussisse toujours à ce que vous ne perdiez pas *le sens de la route*. Néanmoins je vous demande de me suivre, de me faire confiance.

Et pour repartir du point où nous étions la dernière fois, j'articule plus simplement ce que j'ai...  
évidemment non sans précautions, non sans efforts pour éviter les ambiguïtés  
...formulé en mettant au premier plan le terme de l'« *être* ».

Et pour procéder à coups de marteau, je demande...  
si hasardeuse que puisse vous sembler pareille formule  
...la restitution, la réintégration dans nos concepts quotidiens de termes si gros que, depuis des siècles, on n'ose plus y toucher qu'avec une sorte de tremblement respectueux.

Je veux parler de l'« *être* » et de l'« *Un* ».

Disons... bien entendu, c'est à leur emploi de faire la preuve de leur cohérence : que ce que j'appelle l'« *être* », et que jusqu'à un certain point j'ai été jusqu'à qualifier la dernière fois d'« *être pur* » à un certain niveau de son émergence, c'est quelque chose qui correspond aux termes selon lesquels nous nous repérons, nommément *du réel et du symbolique*.

Et qu'ici l'« *être* » c'est tout simplement ceci :

- que nous ne sommes pas des idéalistes,
- que pour nous, comme on dit dans les livres de philosophie, nous sommes de ceux qui pensons que l'être est antérieur à la pensée, mais que pour nous repérer il nous faut rien moins que cela, ici dans notre travail d'analyste.

Je regrette d'avoir à remuer pour vous le ciel de la *philosophie*, mais je dois dire que je ne le fais que contraint et forcé, et après tout, que parce que je ne trouve rien de mieux pour opérer.

*L'être, nous dirons donc que c'est proprement le réel en tant qu'il se manifeste au niveau du symbolique*, mais entendons bien que c'est *au niveau du symbolique*.

En tout cas pour nous, nous n'avons pas à la considérer ailleurs, cette *chose* qui paraît toute simple, ceci qu'il y a quelque chose d'ajouté quand nous disons « *il est ça* », et que ceci vise le *réel*, et pour autant que le *réel* est affirmé ou rejeté ou dénié dans le *symbolique*.

Cet « *être* », il n'est nulle part ailleurs...

que ceci soit bien entendu

...que dans les intervalles, dans les coupures et là où, à proprement parler, il est le moins signifiant des signifiants, à savoir la coupure.

Qu'il est la même chose que la coupure le présente dans le symbolique. Et nous parlons d'« *être pur* ».

Je vais le dire plus brutalement puisque la dernière fois il semble...

et je veux l'admettre bien volontiers

...que certaines formules que j'ai avancées ont paru circonlocutoires, voire confuses à certains.

L'« *être pur* » dont il s'agit, c'est ce même *être* dont je viens de donner la définition générale, et ceci pour autant que sous le nom d'inconscient, *le symbolique*, une chaîne signifiante subsiste selon une formule que vous me permettrez d'avancer : *tout sujet est Un*.

Ici il faut que je vous demande de l'indulgence, à savoir de me suivre. Ce qui veut dire simplement que vous ne vous imaginiez pas que ce que j'avance là est quelque chose que j'avance avec moins de précaution que j'ai avancé l'« *être* ».

Je vous demande de me faire le crédit qu'avant de vous parler, je me suis déjà aperçu que ce que je vais maintenant avancer, à savoir l'*Un*, n'est pas une notion univoque, et que *les dictionnaires de philosophie* vous diront qu'il y a plus d'un emploi de ce terme.

À savoir que l'*Un*, ce qui est le tout, ne se confond pas en tous ses emplois, en tous ses usages, avec l'*1* en nombre, c'est-à-dire l'*1* qui suppose la succession et l'ordre des nombres qui s'y dégage comme tel.

Car il semble bien en effet, selon toute apparence, que cet *Un*, il soit secondaire à l'institution du nombre comme tel, et que pour une *déduction* correcte... en tout cas les approches empiriques, elles, ne laissent là-dessus aucun doute : la psychologie anglaise essaye d'instaurer l'entrée empirique du *nombre* dans notre expérience, et ce n'est pas pour rien que je me réfère ici à la tentative d'argumentation la plus au ras de terre.

Je vous ai déjà fait remarquer qu'il est impossible de *structurer l'expérience humaine*, je veux dire cette expérience affective la plus commune, sans partir de ce fait que l'être humain *compte*, et qu'il *se compte*.

Je dirai...

d'une façon abrégée car il faut, pour aller plus loin, que je suppose acquis par un certain temps de réflexion ce que j'ai déjà dit que le désir est étroitement lié à ce qui se passe pour autant que *l'être humain a à s'articuler dans le signifiant*.

Et qu'en tant qu'être, c'est dans les intervalles qu'il apparaît à un niveau que nous essayerons peut-être, un peu plus loin, d'articuler d'une façon que là, délibérément, je vais faire plus *ambiguë* que celle de l'*Un* telle que je viens de l'introduire, puisque, *elle*, je ne pense pas qu'on ait encore essayé de bien l'articuler comme telle dans son *ambiguïté* même.

C'est la notion du « *pas Un* ».

C'est en tant que ce *§* apparaît ici comme ce « *pas Un* » que nous allons reprendre et revoir, que nous allons avoir affaire à lui aujourd'hui.

Mais reprenons les choses au niveau de l'expérience, je veux dire ici au niveau du désir.

Si *le désir* joue ce rôle de servir d'*index* au sujet *au point où il ne peut se désigner sans s'évanouir*, nous dirons qu'au niveau du désir le sujet « *se compte* ».

« *Il se compte* », pour jouer sur les ambiguïtés, sur la langue, c'est là d'abord que je veux attirer votre attention, je veux dire sur le penchant que nous avons toujours d'oublier ce à quoi nous avons affaire dans l'expérience, celle de nos patients...

ceux dont nous avons l'audace de nous charger...et c'est pourquoi je vous rapporte à vous-mêmes.

*Dans le désir, nous nous comptons comptant.*

C'est là que le sujet apparaît *comptant*, non dans le *comput* mais là où l'on dit qu'il a à faire face à ce qu'il y a, au dernier terme *qui le constitue* comme lui-même.

Il est tout de même temps de rappeler à des analystes qu'il n'y a rien qui constitue plus le dernier terme de la présence du sujet, pour autant que c'est à cela que nous avons affaire, que le désir.

À partir de là, que ce remaniement du *comptant* commence à se livrer à toutes sortes de transactions qui l'évaporent en équivalents diversement fiduciaires, c'est évidemment tout un problème, mais il y a quand même un moment où il faut payer comptant.

Si les gens viennent nous trouver, c'est en général pour cela c'est parce que ça ne marche pas au moment de payer comptant, de quoi qu'il s'agisse :

- *du désir sexuel*,
- ou *de l'action* au sens plein et au sens le plus *simple*.

C'est là-dedans que se pose la question de l'objet. Il est clair que si l'objet c'était simple, non seulement il ne serait pas difficile pour *le sujet* de faire face, comptant, à ses sentiments, mais...

si vous me permettez ce jeu de mots  
...il en serait plus souvent - de l'objet - *content* alors qu'il faut *qu'il s'en contente*, ce qui est tout différent !

Ceci est évidemment lié au fait...

qu'il convient aussi de rappeler parce que c'est le principe de notre expérience  
...qu'à ce niveau du désir, l'objet pour le satisfaire n'est pas, pour le moins, d'un accès simple, et que même nous dirons qu'il n'est pas facile de le rencontrer, pour des raisons structurales qui sont justement celles dans lesquelles nous allons essayer d'entrer plus avant.  
Nous n'avons pas l'air d'aller vite, mais c'est parce que c'est dur, encore que, je le répète, ce soit notre expérience quotidienne.

Si l'objet du désir [était] le plus « *mûr* », le plus « *adulte* »...

comme nous nous exprimons de temps en temps dans cette sorte d'ivresse baveuse qui s'appelle l'exaltation du « *désir génital* »  
...nous n'aurions pas à faire constamment cette remarque de la division qui s'y introduit régulièrement, et que nous sommes bien forcés d'articuler au moment même où nous parlons à ce sujet très conciliant, plus ou moins problématique entre les deux plans qui constituent cet objet :

- comme *objet d'amour* ou, comme on s'exprime, *de tendresse*, ou de l'autre auquel nous faisons *don de notre unicité*
- et le même autre considéré comme *instrument du désir*.

Il est bien clair que c'est l'amour de l'autre qui résout tout, mais on voit bien par cette seule remarque que peut-être ici nous sortons justement des limites de l'épure puisqu'en fin de compte, ce n'est pas à nos dispositions, mais à la tendresse de l'autre qu'est réservé ceci : qu'au prix sans aucun doute d'un certain *décentrement* de lui-même, il satisfasse au plus exact de ce qui, sur le plan du désir, est pour nous *promu comme objet*.

Finalement il semble bien ici que, plus ou moins camouflées, nous reproduisions tout simplement de vieilles distinctions introduites de l'expérience religieuse.

C'est à savoir *la distinction de la tendresse amoureuse* au sens concret ou *passionnel, charnel* - comme on s'exprime - du terme, *et de l'amour de charité*. Si c'est vraiment cela pourquoi ne pas renvoyer nos patients aux pasteurs qui le leur prêcheront bien mieux que nous.

Aussi bien d'ailleurs nous ne sommes pas sans quelque avertissement que ce serait un langage mal toléré et que, de temps en temps, il n'est pas mieux que nos patients pour anticiper les glissements là-dessus de nos langages et nous dire :

*« qu'après tout si ce sont ces beaux principes de morale que nous avons à leur prêcher ils pourraient bien aller les chercher ailleurs, mais qu'il est curieusement déjà arrivé que cela leur tape assez sur les nerfs pour qu'ils n'aient pas envie d'en entendre à nouveau. »*

Je fais là une ironie bien facile.  
Ce n'est pas une ironie pure et simple.

J'irai plus loin, je dirai qu'en fin de compte, il n'y a d'ébauche de théorie du désir, je veux dire d'une théorie du désir où nous puissions, nous, reconnaître...

si je mets les points sur les « i »  
...les chiffres mêmes à travers lesquels j'entends maintenant l'articuler pour vous, sinon les dogmes religieux.

Et que ce n'est pas *par hasard* si dans l'articulation religieuse, *le désir*, lui...

sans aucun doute *dans des coins protégés* dont l'accès bien entendu est réservé, n'est pas ouvert tout grand au commun des mortels, des fidèles, mais dans des coins *qu'on appelle la mystique* ...est bien inscrit.

Comme telle, la satisfaction du désir est liée à toute une organisation divine qui est celle qui...

pour ledit *commun*  
...se présente sous la forme des « *mystères* »...  
probablement aussi pour les autres  
...je n'ai pas besoin de les nommer.

Et il faut voir ce que peut représenter - pour le croyant - d'échelle sensible, des *termes* suffisamment vibrants comme celui d'*incarnation* ou de *rédemption*.

Mais j'irai plus loin :

je dirai que le plus profond de tous, qui s'appelle « *la Trinité* », nous aurions grand tort de croire que ça n'est pas quelque chose qui, au moins, n'est pas sans rapport avec *le chiffre 3* auquel nous avons toujours affaire, si nous nous apercevons qu'il n'y a pas de juste accès, d'équilibre possible à atteindre pour un désir que nous appelons normal, sans une expérience qui fait intervenir une certaine *triade subjective*.

Pourquoi ne pas dire ces choses, puisqu'elles sont là dans une extrême simplicité ?

Et pour moi, je ne répugne pas plus, je me satisfais tout autant, à de telles références qu'à celles de plus ou moins confuses appréhensions de cérémonies primitives - totémiques ou autres - dans lesquelles ce que nous retrouvons de meilleur n'est pas très différent de ces éléments de structure.

Bien entendu, c'est justement pour autant que nous essayons de l'aborder d'une façon qui, pour ne pas être exhaustive, n'est pas prise sous l'angle du mystère, que je crois qu'il y a intérêt à ce que nous nous engagions dans cette voie.



Mais alors, je le répète, certaines questions...  
je dirais d'horizon moral voire social  
...ne sont pas superflues à rappeler à cette occasion.

C'est à savoir d'articuler ceci...  
qui apparaît bien clair dans  
l'expérience contemporaine  
...qu'il ne saurait y avoir de satisfaction de chacun  
sans la satisfaction de tous.

Et que ceci est au principe d'un mouvement qui...  
même si nous n'y sommes pas  
avec d'autres puissamment engagés  
...nous presse de toutes parts, et assurément assez pour  
être tout prêt de *bouleverser beaucoup de nos commodités*.

Encore s'agit-il de rappeler que la satisfaction  
dont il s'agit mérite peut-être qu'on l'interroge.  
Car est-elle *purement et simplement la satisfaction des besoins* ?

Ceux-là mêmes dont je parle...  
mettons-les sous la rubrique du mouvement qui  
s'inscrit dans la perspective marxiste,  
et qui n'a rien d'autre à son principe que celui  
que je viens d'exprimer :

« *Il n'y a de satisfaction de chacun sinon dans la satisfaction de tous.* »

...n'oseraient pas le prétendre, puisque justement  
ce qui est le but de ce mouvement et des révolutions  
qu'il comporte, c'est au dernier terme de faire  
accéder ces « *tous* » à une liberté sans aucun doute  
lointaine, et posée comme devant être *post-révolutionnaire*.  
Mais cette liberté dès lors, quel autre contenu  
pouvons-nous lui donner que d'être justement  
la libre disposition pour chacun de son désir ?

Il reste néanmoins que la satisfaction du désir,  
dans cette perspective, est une question *post-révolutionnaire*,  
et de ceci nous nous apercevons tous les jours !

Cela n'arrange rien, nous ne pouvons pas renvoyer  
*le désir* auquel nous avons affaire à *une étape post-révolutionnaire*.  
Et chacun sait d'ailleurs que je ne suis pas là en  
train de dire du mal de tel ou tel mode de vie, qu'il  
soit en deçà ou au-delà d'une certaine limite.

La question du désir reste au premier plan des préoccupations des pouvoirs, je veux dire qu'il faut bien qu'il y ait quelque manière *sociale* et *collective* de « *to manage* » avec lui.

Cela n'est pas plus commode de ce côté-ci d'un certain « *rideau* » que de l'autre. Il s'agit toujours de tempérer un certain malaise, le *Malaise dans la culture* comme l'a appelé FREUD. Il n'y a pas d'autre « *malaise dans la culture* » que *le malaise du désir*.

Pour vous frapper un dernier clou sur ce que je veux dire, je vous poserai la question de savoir chacun...  
non pas en tant qu'analystes trop portés - moins  
ici qu'ailleurs - à vous croire destinés à être  
les régents des désirs des autres  
...de vous interroger sur ce que veut dire pour chacun  
de vous, au cœur de votre existence, le terme :  
*qu'est-ce que réaliser son désir ?*

Cela existe quand même !

Il y a quand même des choses qui s'accomplissent, elles sont un peu déviées à droite, un peu déviées à gauche, tordues, cafouillantes et plus ou moins merdeuses, mais ce sont quand même des choses qu'à une certaine heure, nous pouvons rassembler sous ce faisceau à tel ou tel moment :  
« *Ceci allait dans le sens de réaliser mon désir* ».

Mais si je vous demande d'articuler ce que cela veut dire de réaliser son désir, je tiens le pari que vous ne l'articulerez pas facilement.

Et pourtant, s'il m'est permis...  
je croiserai cela avec la référence religieuse  
à laquelle je me suis avancé aujourd'hui  
...de faire état de cette formidable création d'*humour noir*  
que la religion...  
à laquelle je me réfèrais tout à l'heure,  
celle que nous avons là bien vivante  
...la religion chrétienne, a promue sous le nom  
de « *Jugement dernier* ».

Je vous pose la question :

- simplement de savoir si ça n'est pas *une des questions* que nous devons projeter comme en son lieu le plus convenable - lieu du « *Jugement dernier* »,
- la question de savoir si ce jour du « *Jugement dernier* », ce que nous pourrions dire sur ce sujet...  
ce que dans notre existence unique nous aurons fait dans ce sens de *réaliser notre désir*  
...ne pèsera pas aussi lourd que celle...  
qui ne la réfute à aucun degré,  
qui ne la contrebalance d'aucune manière  
...de savoir si nous aurons - ou non - fait  
ce qu'on appelle « *le bien* ».

Mais revenons sur notre formule, notre *structure du désir*, pour voir ce qui en fait non plus seulement la fonction de l'objet...

- comme j'ai essayé de l'articuler il y a deux ans,
- ni non plus celle du sujet en tant que j'ai essayé de vous le montrer, qui se distingue en ce point clef du désir par cet évanouissement du sujet en tant qu'il a à se nommer comme tel,

...mais dans la corrélation qui lie l'un à l'autre, qui fait que l'objet a cette fonction précisément de signifier ce point où le sujet ne peut se nommer, où la pudeur dirai-je est la forme royale de ce qui se monnaie dans les symptômes en honte et en dégoût. Et je vous demande encore un temps, avant d'entrer dans cette articulation, pour vous faire remarquer ce quelque chose que je suis forcé de laisser là comme une marque, à savoir comme un point que je n'ai pas pu en son temps, pour des raisons de programme, développer comme je l'eus désiré, qui est celui de la comédie.

La comédie, contrairement à ce qu'un vain peuple peut croire, est ce qu'il y a de plus profond dans cet accès au mécanisme de la scène en tant qu'il permet à l'être humain la décomposition spectrale de ce qui est sa situation dans le monde.

La comédie est au-delà de cette pudeur.

La tragédie finit avec « *le nom du héros* »,  
et avec la totale identification du héros :  
HAMLET est HAMLET, il est tel nom.

C'est même parce que son père était déjà HAMLET  
qu'en fin de compte tout se résout là, à savoir  
qu'HAMLET est définitivement aboli dans son désir.  
Je crois en avoir assez dit maintenant avec HAMLET.

Mais la comédie est un très curieux attrape-désir,  
et c'est pourquoi chaque fois qu'un piège du désir  
fonctionne nous sommes dans la comédie.

C'est le désir en tant qu'il apparaît là où on ne  
l'attendait pas :

- le père ridicule,
  - le dévot hypocrite,
  - le vertueux en proie à une entreprise adultère,
- ...voilà ceux avec quoi on fait la comédie.

Mais il faut bien entendu cet élément qui fait que  
le désir ne s'avoue pas :

- il est masqué et démasqué,
  - il est bafoué,
  - il est puni à l'occasion,
- ...mais c'est pour la forme, car dans *les vraies comédies*,  
la punition n'effleure même pas l'aile  
de corbeau du désir, lequel file absolument intact.

- TARTUFFE est exactement le même après que  
l'exempt lui ait mis la main sur l'épaule.
- ARNOLPHE fait « *ouf!* »<sup>112</sup> c'est-à-dire qu'il est  
toujours ARNOLPHE et qu'il n'y a aucune raison  
qu'il ne recommence pas avec une nouvelle AGNÈS.
- Et HARPAGON n'est pas guéri par la conclusion  
plus ou moins postiche de la comédie moliéresque.

Le désir dans la comédie, *est démasqué* mais non *pas réfuté*.

---

<sup>112</sup> Molière, *L'École des femmes*.

Je ne vous donne là qu'une indication.

Maintenant je voudrais vous introduire dans ce qui va me servir à situer notre comportement à l'endroit du désir en tant que nous, dans l'analyse, l'expérience nous a appris à le voir pour, comme le disait un de nos grands poètes...

encore qu'il soit encore un plus grand peintre  
...ce désir-là nous pouvons *l'attraper par la queue* <sup>113</sup>,  
c'est à savoir dans le fantasme.

Le sujet donc, en tant qu'il désire ne sait pas où il en est par rapport à l'articulation inconsciente, c'est-à-dire à ce signe, à cette scansion qu'il répète en tant qu'inconsciente.

Où est-il ce sujet comme tel ?  
Est-il au point où il désire ?

C'est là *le point de mon articulation* d'aujourd'hui :  
- il n'est pas au point où il désire,  
- il est quelque part dans le fantasme.  
Et c'est là ce que je veux articuler aujourd'hui, car de là dépend toute *notre conduite dans l'interprétation*.

J'ai fait état autrefois ici d'une observation parue dans une sorte de petit bulletin en Belgique <sup>114</sup>, concernant l'apparition d'une « *perversion transitoire* » au moment de la cure, de quelque chose qui a été improprement étiqueté comme *une forme de phobie*, alors qu'il s'agissait très nettement et comme l'auteur sans doute lui-même dans ses interrogations...

Je dois dire que ce texte est précieux, il est très consciencieux et très *utilisable* par les interrogations que l'auteur lui-même pointe, à savoir la femme qui a dirigé ce traitement et qui, sans aucun doute, mieux dirigée elle-même, avait toutes les qualités qu'il fallait pour voir beaucoup mieux et aller beaucoup plus loin.

---

113 Pablo Picasso : *Le désir attrapé par la queue* (1945), Gallimard 1995, Coll. L'Imaginaire.

114 Ruth Lebovici : « Perversion transitoire au cours d'un traitement psychanalytique », in *Bulletin d'activité de l'Association des psychanalystes de Belgique*, n°25, pp.1-17, 118 rue Froissart, Bruxelles.

Il est clair que cette observation, dans laquelle on peut dire qu'au nom de certains principes...

*principe de réalité* en l'occasion

...l'analyste se permet de jouer du désir du sujet comme s'il s'agissait là du point qui chez lui devait être remis en place.

Le sujet...

sans aucun doute pas par hasard

...se met à fantasmer que sa guérison coïncidera avec le fait qu'il couchera avec l'analyste.

Sans aucun doute ce n'est pas par hasard que quelque chose d'aussi tranchant, d'aussi cru, arrive au premier plan d'une expérience analytique.

C'est une conséquence de l'orientation générale donnée au traitement, et de quelque chose qui est nettement bien perçu par l'auteur lui-même comme ayant été le point crucial.

À savoir le moment où il s'agit d'interpréter un fantasme et d'identifier ou non un élément de ce fantasme.

Lequel...

heureusement et très magnifiquement  
...est à ce moment, je ne dis pas un homme en armure, mais une armure qui avance derrière le sujet, armure armée de quelque chose d'assez facilement reconnaissable puisque c'est une seringue de *Fly-tox*, c'est-à-dire ce qu'on peut faire comme *représentation*, la plus comique et la plus caractérisée aussi, de l'appareil phallique comme destructeur.

Et ceci au plus grand embarras rétrospectif de l'auteur.

C'est bel et bien de là qu'ont dépendu beaucoup de choses et il pressent qu'à cela a été accroché, dans la suite, tout le déclenchement de la perversion artificielle.

Tout dépend du fait que cela était interprété  
en termes de *réalité*, d'expérience réelle *de la mère phallique*  
incontestablement, et non pas chez le sujet de ceci...  
qui ressort tout à fait clairement d'une certaine  
vue de l'observation à partir du moment  
où on veut bien la prendre  
...que le sujet fait là surgir l'image nécessaire et  
manquante du père comme tel pour autant qu'il est  
exigé pour la stabilisation de son désir.

Et rien ne saurait mieux tout de même nous combler  
que le fait que ce personnage manquant apparaît dès  
lors sous la forme d'un montage, de quelque chose qui  
donne l'image vivante du sujet en tant qu'il est  
reconstitué à l'aide d'un certain nombre de coupures,  
d'articulations de l'armure, pour autant qu'elles  
sont jointures, et jointures pures comme telles.

C'est en ce sens, et d'une façon tout à fait concrète  
qu'on pourrait refaire le type d'intervention qui eut  
été nécessaire, que peut-être ce qu'on appelle dans  
cette occasion « *guérison* » eut pu être trouvé à de  
moindre frais que par le détour d'une *perversion transitoire*,  
sans doute jouée dans le réel, et qui *incontestablement*  
nous permet de toucher, dans une certaine pratique,  
en quoi la référence à la réalité représente  
une régression dans le traitement.

Je vais maintenant bien préciser ce que j'entends  
vous faire sentir concernant ces *rapports* de § et de (a).

Je vais d'abord vous donner un modèle qui n'est  
qu'un modèle, le *Fort-da*, c'est-à-dire quelque chose  
que je n'ai pas besoin d'autrement commenter,  
à savoir ce moment que nous pouvons considérer comme  
théoriquement premier de l'introduction du sujet dans  
le symbolique, pour autant que c'est dans *l'alternance d'un*  
*couple signifiant* que réside cette introduction, en rapport  
avec un petit objet quel qu'il soit :  
disons une balle ou tout aussi bien un petit bout  
de cordon, quelque chose d'effiloché au bout de  
la couche, pourvu que cela tienne, et que cela puisse  
être rejeté et ramené.

Voici donc l'élément dont il s'agit et dans lequel ce qui s'exprime est quelque chose qui est juste avant l'apparition du *S*, c'est-à-dire le moment où le *S* s'interroge par rapport à *l'autre en tant que présent ou absent*.

C'est donc le lieu par lequel le sujet entre, à ce niveau, dans le *symbolique*, et fait surgir au départ ce quelque chose dont M. WINNICOTT, par la nécessité d'une pensée complètement axée sur les expériences primaires de la frustration, a introduit le terme, pour lui nécessaire dans la genèse possible de tout développement humain comme tel, d'« *objet transitionnel* ». L'*objet transitionnel*, c'est la petite balle du *Fort-da*.

À partir de quand ce jeu, pouvons-nous le considérer comme promu à sa fonction dans le désir ?  
À partir du moment où il devient fantasme, c'est-à-dire où le sujet n'entre plus dans le jeu, mais *s'anticipe* dans ce jeu, où il *court-circuite* ce jeu, où il est tout entier inclus dans le fantasme.

Je veux dire, où *il se saisit lui-même dans sa disparition*. Il ne se saisira bien entendu jamais sans peine, mais ce qui est exigible pour ce que j'appelle *fantasme* en tant que support du désir, c'est que le sujet soit *représenté* dans le fantasme dans ce moment de disparition.

Et je vous fais remarquer que je ne suis pas là en train de rien dire d'extraordinaire.  
Simplement j'articule ce biais, cet éclair, ce moment où M. JONES s'est arrêté quand il a cherché à donner son sens concret aux termes de *complexe de castration* et où...  
pour des raisons d'exigence  
de sa compréhension personnelle  
...il ne va pas ailleurs, parce que c'est comme cela que pour lui les choses sont *phénoménologiquement sensibles*.

Les gens sont quand même arrêtés par des limites de compréhension quand ils veulent *à tout prix* comprendre !  
Ce que j'essaye de vous faire dépasser un tout petit peu en vous disant qu'on peut aller un peu plus loin en s'arrêtant d'essayer de comprendre.  
Et c'est en quoi je ne suis pas phénoménologiste.



Et JONES identifie le « *complexe de castration* » à la crainte de la disparition du désir. C'est exactement ce que je suis en train de vous dire sous une forme différente. Puisque le sujet craint que son désir disparaisse, cela doit bien signifier quelque chose, c'est que quelque part il se désire désirant, que c'est là ce qui est *la structure du désir*, faites bien attention, *du névrosé*.

C'est pour cela que je n'irai pas au névrosé tout d'abord, parce que ceci vous paraît trop facilement un simple *doublement* :

je me *désire désirant*, et me *désire désirant désiré*, etc.

Ce n'est pas de cela du tout qu'il s'agit, et c'est pour cela que *le fantasme pervers* est utile à re-épeler. Et si aujourd'hui je ne peux pas aller plus loin, j'essayerai de le faire en prenant un de ces fantasme les plus accessibles, et au reste fort parent de ce à quoi j'ai eu à faire allusion tout à l'heure dans l'observation que j'ai évoquée, c'est à savoir le fantasme de *l'exhibitionniste*, du *voyeuriste* également.

Car - vous allez le voir - peut-être convient-il de ne pas se contenter de la façon dont est communément rapportée la structure dont il s'agit.

On a l'habitude de nous dire :

« *C'est très simple, c'est très joli ce fantasme pervers, la pulsion scopophilique* ». Bien sûr on aime regarder, on aime être regardé, ces « *charmantes pulsions vitales* », comme dit quelque part Paul ÉLUARD.

Il y a en somme là quelque chose, la pulsion, qui se complaît à ce que le poème d'ÉLUARD exprimait très joliment sous la formule « *Donner à voir* », manifestation de la forme s'offrant d'elle-même à l'autre.

En somme, je vous le fais remarquer :

*ce n'est pas rien déjà de dire cela.*

Cela ne nous paraît plus si simple.

Cela implique, puisque nous étions à ce niveau-là hier soir, à savoir ce qu'il peut y avoir de subjectivité implicite dans une vie animale, cela implique quand même une certaine subjectivité.

Il n'est guère possible de concevoir *ce donner à voir* même, sans donner au mot « *donner* » la *plénitude des vertus du don*, tout de même une référence, innocente sans doute, non éveillée, de cette forme, à sa propre richesse.

Et aussi bien en avons-nous des indications tout à fait concrètes dans le luxe mis par des animaux dans les manifestations de la *parade captivante*, principalement de la parade sexuelle. Je ne vais pas me remettre à faire frétiller devant vous l'épinoche, je pense vous en avoir parlé assez longuement pour que ce que je suis en train de vous dire ait un sens.

C'est simplement pour dire que dans la courbe d'un certain comportement, si instinctuel que nous le supposons, quelque chose peut être impliqué que ce même petit mouvement de retour, et du même coup d'anticipation qui est là dans la courbe de *la parole*.

Je veux dire une projection temporelle de ce quelque chose qui est dans l'exubérance de la pulsion à se montrer, telle que nous pouvons la retrouver au niveau naturel.

Ici je ne peux que latéralement...

et pour ceux qui étaient hier à la *séance scientifique* ...qu'inciter celui qui est intervenu sur ce sujet à s'apercevoir qu'il y a lieu, justement dans cette anticipation temporelle, de moduler ce qui est attente peut-être, sans aucun doute chez l'animal dans certaines circonstances, avec ce quelque chose qui nous permet d'articuler la déception de cette attente comme une tromperie.

Et le médium dirais-je jusqu'à ce qu'on me convainque du contraire, me paraît être constitué par *une promesse*. Que l'animal se fasse une promesse de la réussite de tel ou tel de ses comportements, c'est là toute la question pour que nous puissions parler de tromperie au lieu de déception de l'attente.

Maintenant revenons à notre exhibitionniste.

Est-ce qu'il s'inscrit d'aucune manière dans cette dialectique du « *montré* », même en tant que ce « *montré* » est relié aux voies de l'autre ?

Je peux simplement ici quand même vous faire remarquer dans la relation *exhibitionniste* à l'autre...

je vais employer des termes *cahin-caha* pour me faire comprendre, ce ne sont pas certainement les meilleurs, les plus littéraires...que l'autre fusse frappé dans son désir complice... et Dieu sait que l'autre l'est vraiment à l'occasion...de ce qui se passe là, et de ce qui se passe - comme quoi ? - en tant que *rupture*.

Observez que cette *rupture* n'est pas n'importe laquelle. Cette rupture, il est essentiel qu'elle soit ainsi le piège à désir. C'est que c'est une rupture qui passe inaperçue à ce que nous appellerons, dans l'occasion, « *la plupart* », et elle est aperçue à son adresse en tant qu'inaperçue ailleurs.

Aussi bien chacun sait qu'il n'y a pas de véritable exhibitionniste...

sauf raffinement, bien entendu, supplémentaire...dans le privé.

Justement pour que ça en soit, pour qu'il y ait plaisir, il faut que ça se passe dans *un lieu public*.

Là-dessus sur cette structure nous arrivons avec nos gros sabots et nous lui disons :

« *Mon petit ami, si vous vous montrez si loin c'est parce que vous avez peur d'approcher votre objet. Approchez, approchez !* »

Je demande ce que signifie cette plaisanterie ! Croyez-vous que les exhibitionnistes ne *baisent pas* ? La clinique va là tout à fait contre.

Ils font à l'occasion de fort bons époux avec leurs femmes, mais seulement le désir dont il s'agit est ailleurs. Il exige bien entendu d'autres conditions. ce sont ces conditions sur lesquelles il convient ici de s'arrêter.

On voit bien que cette manifestation, cette communication électorale qui se produit ici avec l'autre, ne satisfait un certain désir que *pour autant* que sont mis dans un certain rapport une certaine manifestation de l'*être* et du *réel*, en tant qu'il s'intéresse au *cadre symbolique* comme tel.

C'est là d'ailleurs la nécessité du *lieu public*, c'est qu'on soit bien sûr qu'on est dans le *cadre symbolique*.

C'est-à-dire...

je vous le fais remarquer pour des gens qui lui reprochent de ne pas oser approcher de l'objet, de céder à je ne sais quelle peur ...que j'ai mis comme condition à la satisfaction de leur désir justement le maximum de danger.

Là encore on ira dans l'autre sens, sans se soucier de la contradiction, et on dira, c'est ce danger qu'ils cherchent.

Ce n'est pas impossible.

Avant d'aller si loin, essayons quand même de remarquer une structure.

C'est à savoir que du côté de ce qui fait ici figure d'objet, à savoir *le*, ou *la*, ou *les intéressés*, la ou les petites filles...

sur lesquelles, versons en passant la larme des bonnes âmes ...il arrive que « *les petites filles* », surtout si elles sont plusieurs, s'amuse beaucoup pendant ce temps-là. Cela fait même partie du plaisir de l'*exhibitionniste*, c'est une variante.

Le désir de l'autre est donc là comme élément essentiel en tant :

- qu'il est surpris,
- qu'il est intéressé au-delà de la pudeur,
- qu'il est à l'occasion complice.

Toutes les variantes sont possibles.

De l'autre côté qu'est-ce qu'il y a ?

Il y a quelque chose...

dont je vous ai déjà fait remarquer  
la structure, et que j'ai ré-indiqué  
suffisamment il me semble à l'instant  
...il y a sans aucun doute *ce qu'il montre*, me direz-vous.

Mais moi je vous dirai que :

- *ce qu'il montre* dans cette occasion c'est plutôt assez variable,
- *ce qu'il montre* c'est plus ou moins glorieux,
- mais *ce qu'il montre* est une redondance qui cache plutôt qu'elle ne dévoile ce dont il s'agit.

Il ne faut pas se tromper sur *ce qu'il montre* en tant que témoignage de *l'érection de son désir*, sur la différence qu'il y a entre cela et l'appareil de son désir.

L'appareil est essentiellement constitué par ceci que j'ai souligné, de *l'aperçu* dans *l'inaaperçu* que j'ai appelé tout crûment un pantalon qui s'ouvre et se ferme, et pour tout dire dans ce que nous pouvons appeler *la fente* dans le désir.

C'est cela qui est essentiel.

Et il n'y a pas d'érection...

si réussie qu'on la suppose  
...qui ici supplée à ce qui est l'élément essentiel dans la structure de la situation, à savoir cette *fente* comme telle.

C'est là aussi où le sujet comme tel se désigne.  
c'est là ce qu'il convient de retenir pour s'apercevoir de ce dont il s'agit et, à très probablement parler, ce qu'il s'agit de *combler*.

Nous y reviendrons plus tard car je veux contrôler ceci de la phénoménologie corrélatrice du voyeur.  
Je peux - je crois - aller plus vite maintenant.  
Et néanmoins aller trop vite c'est comme toujours nous permettre d'escamoter ce dont il s'agit.

C'est pour cela que je m'approche ici avec la même circonspection, car ce qui est essentiel et ce qui est omis dans la pulsion scopophilique, c'est de commencer aussi par *la fente*.

Car pour le voyeur, cette *fente* se trouve être un élément de la structure absolument indispensable. Et le rapport de *l'aperçu* à *l'inaperçu*, pour se répartir ici différemment, n'est pas moins distinct.

Bien plus, je veux entrer dans le détail. C'est à savoir que puisqu'il s'agit de l'appui pris sur l'objet...

c'est-à-dire sur l'autre  
...dans la satisfaction ici nommément voyeuriste, l'important est que ce qui est vu soit intéressé dans l'affaire, ceci fait partie du fantasme. Car sans aucun doute, ce qui est vu peut être très souvent vu à son insu.

L'objet...

disons féminin puisque, semble-t-il, ce ne soit pas pour rien que ce soit dans cette direction que s'exerce cette recherche  
...l'objet féminin ne sait sans doute pas *qu'il est vu*.

Mais dans la satisfaction du voyeur, je veux dire dans ce qui supporte son désir, il y a ceci : c'est que tout en s'y prêtant si l'on peut dire innocemment, quelque chose dans l'objet s'y prête à cette *fonction de spectacle*, il y est ouvert, il participe en puissance à cette *dimension de l'indiscrétion*.

Et c'est dans la mesure où quelque chose dans ses gestes peut laisser soupçonner que par quelque biais il est capable de s'y offrir que la jouissance du voyeur atteint son exact et véritable niveau.

La créature surprise sera d'autant plus érotisable, dirais-je, que quelque chose dans ses gestes peut nous la révéler comme s'offrant à ce que j'appellerai les hôtes invisibles de l'air. Ce n'est pas pour rien que je les évoque ici.

Ceux-là s'appellent des « *anges de la chrétienté* » ceux que Monsieur Anatole FRANCE a eu le culot d'impliquer dans cette affaire.

Lisez *La révolte des anges*<sup>115</sup>, vous y verrez à tout le moins le lien très précis qui unit la dialectique du désir avec cette sorte de virtualité d'un œil, insaisissable mais toujours imaginable.

Et les références faites au livre du Comte DE CABANIS concernant les épousailles mystiques des hommes avec les sylphes et les ondines ne sont pas venues là pour rien dans le texte, très centré dans ses visées, que constitue tel ou tel livre d'Anatole FRANCE.

Donc c'est dans cette activité où la créature apparaît dans ce rapport de secret à elle-même, dans ces gestes où se trahit la permanence du témoin devant lequel on ne s'avoue pas, que le plaisir du voyeur comme tel est à son comble.

Est-ce que vous ne voyez pas qu'ici, dans les deux cas, *le sujet se réduit lui-même à l'artifice de la fente* comme tel.

Cet *artifice* tient sa place et le montre effectivement réduit à la fonction misérable qui est la sienne. Mais c'est bien de lui qu'il s'agit, en tant qu'il est dans le fantasme, il est *la fente*.

La question du rapport de cette *fente* avec ce qu'il y a de symboliquement le plus insupportable d'après notre expérience, à savoir la forme qui y répond à la place du sexe féminin, est une autre question que nous laissons ici ouverte pour l'avenir.

Mais maintenant reprenons l'ensemble et partons de la métaphore poétique du « *Je me voyais me voir* » célèbre de *La Jeune Parque*<sup>116</sup>.

Il est bien clair que ce rêve de parfaite clôture, de suffisance accomplie, n'est réalisé dans nul désir sinon le désir surhumain de la vierge poétique.

C'est en tant qu'ils se mettent à la place du « *Je me voyais me voir* » que le voyeur et l'exhibitionniste s'introduisent dans la situation, qui est quoi ?

---

115 Anatole France : *La Révolte des anges*, éd. Adamant Media Corporation 2001.

116 Paul Valéry, *La jeune Parque* : « ...Et dans mes doux liens, à mon sang suspendue, / Je me voyais me voir, sinieuse, et dorais / De regards en regards, mes profondes forêts... ».

Justement une situation où l'autre ne voit pas le « *Je me voyais...* », une situation de jouissance inconsciente de l'autre.

L'autre, en quelque sorte, est ici décapité de la partie tierce, il ne sait pas qu'il est en puissance d'être vu, il ne sait pas ce que représente le fait qu'il soit secoué de ce qu'il voit, c'est-à-dire de l'objet inhabituel que l'exhibitionniste lui présente et qui ne fait son effet sur cet autre que pour autant qu'il est effectivement l'objet de son désir mais qu'il ne le reconnaît pas à ce moment-là.

*Il s'établit donc la répartition d'une double ignorance.*

Car si l'autre ne réalise pas à ce niveau, en tant qu'autre, ce qui est supposé réalisé dans l'esprit de celui qui s'exhibe ou de celui qui se voit comme manifestation possible du désir, inversement dans son *désir*, celui qui s'exhibe ou qui se voit ne réalise pas la fonction de la coupure qui l'abolit dans un automatisme clandestin, qui l'écrase dans un moment dont il ne reconnaît absolument pas la spontanéité en tant qu'elle désigne ce qui se dit là comme tel, et qui est là dans son acmé, connu encore que présent mais suspendu.

Il ne connaît, lui, que cette manœuvre d'animal honteux, cette manœuvre oblique, cette manœuvre qui l'expose aux horions.

Pourtant cette *fente*, sous quelque forme qu'elle se présente...

volet, ou télescope, ou n'importe quel écran ...cette *fente* c'est là ce qui le fait entrer dans le désir de l'autre.

Cette *fente*, c'est la *fente* symbolique d'un mystère plus profond qui est celui qu'il s'agit d'élucider, à savoir sa place à un certain niveau de l'inconscient, qui nous permet de situer le pervers, à ce niveau, comme dans un certain rapport avec, c'est bien la structure du désir comme tel.

Car c'est le désir de l'autre comme tel, reproduisant la structure du sien, qu'il vise.



La solution perverse à ce problème de la situation du sujet dans le fantasme est justement celle-ci, *c'est de viser le désir de l'autre* et de croire *y voir un objet*.

L'heure est assez avancée pour que je m'arrête là.

C'est aussi une coupure, elle a simplement le défaut d'être arbitraire, je veux dire de ne pas me permettre de vous montrer l'originalité de cette solution par rapport à la solution névrotique.

Sachez simplement que c'est là l'intérêt de les rapprocher et, à partir de ce *fantasme fondamental* du pervers, de vous faire voir la fonction que joue le sujet du névrosé dans son fantasme à lui.

Je vous l'ai heureusement déjà *indiqué* tout à l'heure. Il se désire *désirant* vous ai-je dit.

Et pour quoi donc - qu'il peut pas désirer - qu'il faille tellement qu'il désire !

Chacun sait qu'il y a quelque chose d'intéressé là-dedans qui est à proprement parler le *phallus*. Car après tout jusqu'à présent vous avez pu voir que j'ai laissé réservée, dans cette économie, l'intervention du *phallus*, ce bon vieux *phallus* d'autrefois.

À deux reprises, dans la reprise du *complexe d'Œdipe* l'année dernière et dans mon article sur *les psychoses*, je vous l'ai montré comme lié à *la métaphore paternelle*, à savoir comme venant donner au sujet un signifié.

Mais il était impossible de le réintroduire dans la dialectique dont il s'agit si je ne vous posais pas d'abord cet élément de structure par lequel *le fantasme* est constitué dans quelque chose dont je vais vous demander par un dernier effort d'admettre, en nous quittant aujourd'hui, désormais le symbolisme.

Je veux dire que désormais le § dans le fantasme,  
en tant que confronté et opposé à ce (a) dont vous avez  
bien compris que je vous ai montré aujourd'hui  
qu'il était bien plus compliqué que les trois formes  
que je vous ai données d'abord comme approche,  
puisque ici le (a), c'est le désir de l'Autre  
dans le cas que je présente...

vous voyez donc que toutes les formes de coupure,  
y compris justement celles qui reflètent  
la coupure du sujet, sont signalées  
...je vous demande d'admettre la notion suivante :  
je me permets même le ridicule de me référer  
à une notation de  $\sqrt{-1}$  concernant les *imaginaires*.

Je vous ai laissés au bord du « *pas Un* » dans  
cet évanouissement du sujet.  
C'est à ce « *pas Un* », et même à ce « *comme pas un* »  
en tant que c'est lui qui nous donne l'ouverture  
sur *l'unicité du sujet* que je reprendrai la prochaine fois.

Mais si je vous demande de le noter de cette façon,  
c'est justement pour que vous n'y voyiez pas la forme  
la plus générale, et du même coup la plus confuse,  
de la négation.

S'il est tellement difficile de parler de la  
négation, c'est que personne ne sait ce que c'est.  
Déjà je vous ai pourtant indiqué au début de cette  
année l'ouverture de la différence qu'il y a entre  
forclusion et discordance.

Pour l'instant je vous indique sous une forme close,  
fermée, symbolique, mais justement à cause de cela  
décisive, une autre forme de cette négation.

C'est quelque chose qui situe le sujet dans un autre  
ordre de grandeur.

Dans notre dernier entretien, j'ai développé *la structure du fantasme* en tant qu'il est dans le sujet ce que nous appelons le soutien de son désir.

Le fantasme, là où nous pouvons le saisir dans une structure suffisamment complète pour servir ensuite en quelque sorte de plaque tournante à ce que nous sommes amenés à lui *rapporter* des diverses *structures*, c'est-à-dire à la relation du désir du sujet à ce que depuis longtemps je désigne pour vous comme étant plus que sa référence : son essence dans la perspective analytique, à savoir le désir de l'Autre.

Je vais aujourd'hui...

comme je vous l'ai annoncé  
...essayer de vous situer la position du désir dans les différentes structures disons *nosologiques*, disons celles de l'expérience : au premier plan la *structure névrotique*.

Le fantasme pervers...

puisque c'est celui que  
j'ai choisi la dernière fois  
...pour vous permettre d'y pointer :

- ce qui correspond à la fonction du sujet et à celle de l'objet dans le fantasme en tant qu'il est le support, l'index d'une certaine position du sujet,
- de même que c'est l'*image de l'autre* qui est le départ et le support, du moins en ce point où le sujet se qualifie comme désir.

Il y a cette structure plus complexe qui s'appelle le fantasme, et où paradoxalement j'ai été amené la dernière fois...

en prenant une forme particulière spécialement exemplaire - non sans profonds motifs - celle de l'exhibitionniste et du voyeur ...à vous montrer que contrairement à ce qui est trop souvent dit ce ne sont pas là deux *positions* en quelque sorte réciproques, comme une sorte de précipitation de la pensée amène à le formuler :

- celui qui montre,
- celui qui voit,

...se complétant l'un l'autre.

Je vous l'ai dit, ces deux *positions* sont au contraire strictement parallèles.

Et dans les deux cas, le sujet, dans le fantasme, se trouve indiqué par ce quelque chose que nous avons appelé *la fente*, *la béance*, quelque chose qui est - dans le *réel* - à la fois *trou* et éclair pour autant que quand le voyeur épie derrière son volet, que l'exhibitionniste entrouvre son écran :

- qu'il est là indiqué à sa place dans l'acte,
- qu'il n'est rien d'autre que cet *éclair de l'objet* dont on parle et, vécu, perçu par le sujet, par l'ouverture de cette béance dans ce quelque chose qui, lui, le situe comme ouvert.

Ouvert à quoi ?

À un *autre désir* que le sien - sien qui est profondément atteint, ébranlé, frappé par ce qui est aperçu dans cet éclair :

- c'est l'émotion de l'autre au-delà de sa pudeur,
- c'est l'ouverture de l'autre, l'attente virtuelle pour autant qu'elle ne se sent pas vue, et que pourtant elle est perçue comme *s'offrant* à la vue.

C'est cela qui caractérise dans les deux cas cette position de l'objet qui est là, dans cette *structure si fondamentale*, puisqu'en fin de compte l'expérience analytique la repère au point de départ de ce qu'elle a d'abord trouvé sur la voie des causes et des stigmates générateurs de la position névrotique, nommément la scène aperçue : la scène dite primitive.

Elle participe de cette structure, c'est-à-dire par un *renversement* sans doute *de cette structure* qui fait que :

- le sujet voit quelque chose s'ouvrir qui est cette béance soudain aperçue,
- quelque chose qui bien évidemment dans sa valeur traumatique a rapport au *désir de l'Autre*, entrevu, perçu comme tel, qui reste là comme un noyau énigmatique jusqu'à ce qu'ultérieurement, *après-coup*, il puisse en réintégrer le moment vécu dans une *chaîne* qui ne sera pas forcément la chaîne correcte, qui sera en tout cas *la chaîne génératrice* de toute une modulation *inconsciente*, génératrice, noyautée, lors *de la névrose*.

Je vous prie de vous arrêter à cette *structure du fantasme*. Il est bien entendu que c'est un temps suspendu, comme je l'ai souligné, qui fait sa valeur. Ce qui fait sa valeur c'est cela, c'est un temps d'arrêt.

Un temps d'arrêt qui a cette valeur d'*index* correspond à un moment d'action où *le sujet ne peut s'instituer d'une certaine façon X...* qui est justement ce que nous désignons comme *désir* ici, ce que nous essayons d'isoler dans sa fonction de *désir* ...à proprement parler *qu'à condition* - ce sujet - *de perdre le sens de cette position*, car c'est cela : *le fantasme lui est opaque*.

Nous pouvons, nous, désigner sa place dans le fantasme, peut-être lui-même peut-il l'entrevoir, mais le sens de la position...

à savoir ce pourquoi il est là  
ce qui vient au jour de son être  
...cela le sujet ne peut pas le dire.

C'est là le point essentiel : *aphanisis* [*ἀφάνισις*].

Sans doute le terme est heureux et nous sert, mais...  
à la différence de la fonction qui lui donne  
JONES dans l'interprétation du *complexe de castration*  
...sa forme est énigmatique.

Nous voyons dans le fantasme que l'*aphanisis*...  
tout au moins là où le mot disparition - *fading*  
ai-je dit encore - nous est utilisable  
...ce n'est pas en tant qu'*aphanisis du désir*, c'est en tant  
qu'à la pointe du désir il y a *aphanisis du sujet*.

*Le sujet :*

- *en tant qu'il se situerait à sa place, qu'il s'articulerait comme « je » là où « Ça parle » dans la chaîne inconsciente,*
  - *en tant qu'il ne peut là s'indiquer qu'en tant que disparaissant de sa position de sujet.*
- [§]

À partir de là nous voyons ce dont il va s'agir...  
pour autant que nous avons défini ce *point extrême*,  
ce *point imaginaire* où *l'être du sujet* réside dans sa densité  
maxima - ce ne sont que des images pour que votre  
esprit s'accroche à une métaphore  
...à partir du moment où nous voyons, où nous *définissons*  
ce *point imaginaire* où *l'être du sujet*...  
en tant qu'il est celui qui est  
à *articuler*, à *nommer* dans l'inconscient  
...*ne peut* en aucun cas, au dernier terme, *être nommé*  
*mais seulement indiqué par quelque chose qui se révèle soi-même comme coupure,*  
*comme fente, comme structure de coupure dans le fantasme .*

c'est autour de ce point imaginaire...  
et ceci est, en tout domaine, légitime si nous  
pouvons articuler sa structure par ce qui en part  
...que nous allons essayer de situer ce qui se passe  
effectivement dans les *différentes formes du sujet*, qui ne sont  
pas du tout obligatoirement des formes homogènes,  
*des formes compréhensibles d'un côté, par celui qui est de l'autre côté.*

Nous ne savons que trop à cet égard ce qui peut nous  
leurrer dans *la compréhension d'une psychose*. Par exemple nous  
devons nous garder de *comprendre* si nous pouvons essayer  
de reconstruire, d'articuler dans la structure,  
et c'est bien cela que nous essayons de faire ici.

Alors à partir de là, à partir de cette structure où le sujet, dans son moment de disparition...

et je vous le répète c'est là une notion dont vous pouvez trouver la trace lorsque FREUD parle de « *l'ombilic du rêve* », le point où toutes les associations convergent pour disparaître, pour n'être plus reliables à rien que ce qu'il appelle l'*unerkannt*

[le non reconnu]. C'est de cela qu'il s'agit

...par rapport à ceci, le sujet voit en face de lui s'ouvrir quoi ? Rien d'autre qu'une autre béance qui, à la limite, engendrerait un renvoi à l'infini du désir vers un autre désir.

Comme nous le voyons dans le fantasme du voyeur et de l'exhibitionniste, c'est du *désir de l'Autre* qu'il se trouve dépendant. C'est à la merci du *désir de l'Autre* qu'il se trouve offert. Ceci est concret, nous le trouvons dans l'expérience. Cela n'est pas parce que nous ne l'articulons pas que nous ne pouvons pas communément[...], que ce n'est pas très facile à saisir.

Quand je vous ai parlé longuement, il y a deux ans, de la névrose du Petit Hans, il ne s'agissait pas d'autre chose.

C'est pour autant qu'à un moment de son évolution le Petit Hans se trouve confronté à quelque chose qui va beaucoup plus loin que le moment, pourtant critique, de la rivalité à propos de la nouvelle venue, de sa petite sœur, de beaucoup plus grave que cette nouveauté qu'est pour lui l'ébauche de *maturation sexuelle* qui le rend capable d'érections, voire...

la question est ouverte auprès des spécialistes ...d'orgasmes.

Cela n'est ni au niveau « *inter-psychologique* », à proprement parler, ni au niveau de l'intégration d'une nouvelle tendance que s'ouvre la crise. Je vous l'ai *souligné* et bien *articulé* et même *martelé*, alors.

C'est pour autant que, par une fermeture à ce moment de la conjoncture, il se trouve effectivement et spécialement confronté comme tel au *désir de sa mère*, et qu'il se trouve en présence de ce désir *sans aucun recours*.

La *Hilflosigkeit* de FREUD, dans son article sur *L'Inconscient*, article de 1917, c'est cette position d'être *sans recours*, plus primitive que tout, et à l'égard de laquelle l'angoisse est déjà une *ébauche d'organisation* pour autant qu'elle est déjà attente - si on ne sait pas de quoi, si on ne l'articule pas tout de suite, en tout cas elle est avant tout *Erwartung* nous dit FREUD. Mais auparavant il y a ceci : *Hilflosigkeit*, le *sans recours*. Le *sans recours* devant quoi ?

Ce qui n'est définissable, centrable d'aucune autre façon que devant le *désir de l'Autre*.

C'est ce rapport du désir du sujet, pour autant qu'il a à se situer devant le *désir de l'Autre* qui pourtant littéralement l'aspire et le laisse sans recours, c'est dans ce drame de la relation du désir du sujet au *désir de l'Autre* que se constitue *une structure essentielle*, non seulement de la névrose, mais de toute autre structure analytiquement définie.

Nous commençons par la névrose, nous sommes assez loin, partis de la perversion, pour que vous puissiez entrevoir que la perversion aussi y est liée.

Néanmoins soulignons-le, nous ne l'avons fait entrer, cette perversion, que dans ce moment instantané du fantasme, du fantasme pour autant que *le passage à l'acte* dans la perversion, *et dans la perversion seulement*, le révèle.

Dans la névrose...

    dont il s'agit pour nous de serrer  
    de près pour l'instant ce qui a rapport à  
    cette structure que j'articule devant vous  
...c'est ce moment fécond de la névrose que je vise dans le cas du Petit Hans, parce que là il s'agit d'une phobie, c'est-à-dire la forme la plus simple de la névrose, celle où nous pouvons toucher du doigt le caractère de la solution, celui que je vous ai déjà articulé longuement à propos du Petit Hans en vous montrant l'entrée en jeu de cet *objet*, *l'objet phobique*, en tant qu'il est un signifiant à toutes fins.



Il est là, pour occuper cette place *entre* le désir du sujet et le désir de l'Autre, une certaine fonction qui est une fonction de protection ou de défense.

Là-dessus il n'y a *aucune ambiguïté sur la formulation freudienne*.

La peur de l'objet phobique est faite pour protéger le sujet de quoi ?

C'est dans FREUD : de l'approche *de son désir*.

Et c'est en regardant les choses de plus près que nous voyons ce dont il s'agit :  
*de son désir* en tant qu'il est sans armes par rapport à ce qui dans l'Autre, la mère en l'occasion, s'ouvre pour Hans comme le signe de sa dépendance absolue.

Elle l'emmènera au bout du monde.  
Elle l'emmènera plus loin encore, elle l'emmènera aussi loin et aussi souvent :

- qu'elle-même disparaît, s'éclipse,
- qu'elle est la personne qui à ce moment peut lui paraître non plus seulement comme celle qui pourrait répondre à toutes ses demandes.

Elle lui apparaît avec ce mystère supplémentaire d'être elle-même ouverte à *un manque* dont le sens apparaît à ce moment-là à Hans, d'être dans un certain rapport au *phallus* que pourtant - ce *phallus* - il n'a pas.

C'est au niveau du *manque à être* de la mère que s'ouvre pour Hans le drame qu'il ne peut résoudre qu'à faire surgir ce signifiant de la phobie dont je vous ai montré la fonction plurivalente :

une espèce de clé universelle, de clé à toutes fins qui lui sert à ce moment-là à se protéger contre ce que, d'une façon univoque, tous les analystes expérimentés ont perçu, contre le surgissement d'une angoisse plus redoutable encore que *la peur liée*, que *la peur fixée* de la phobie.

Ce moment, en tant qu'il est relation du désir,  
qu'il est quelque chose qui va...

dans la structure du fantasme,

[§ ◇ a] dans l'opposition § à (a)

...donner à ce § :

- *quelque chose* qui *en allège la part, qui en soutient la présence*,
- qui est *quelque chose* où le sujet se raccroche,
- ce point où en somme va se produire le symptôme...  
le symptôme au niveau le plus profond dans  
la névrose, c'est-à-dire pour autant  
qu'il intéresse de la façon la plus générale,  
la position du sujet  
...c'est cela qui mérite ici *d'être articulé*.

Si vous voulez procédons dans cet ordre :

- *d'être articulé* d'abord,
- puis à nous demander, si cette *structure du fantasme*  
est si fatale :  
comment quelque chose...  
qui se tient au bord de ce point de perte,  
de ce point de disparition indiqué dans  
la structure du fantasme comme ce *quelque chose*  
qui se tient *au bord*, qui se soutient à l'entrée  
du tourbillon du fantasme  
...comment ce quelque chose est possible ?

Car il est bien clair que c'est possible. Le névrosé  
accède au fantasme. Il y accède à certains *moments élus*  
de la satisfaction de son désir.

Mais tous, nous savons :

- que ce n'est là qu'une utilisation fonctionnelle  
du fantasme,
- que son rapport par contre à tout son monde et  
spécialement ses rapports aux *autres*, aux *autres réels*...  
c'est là que nous en arrivons maintenant  
...est profondément marqué par quoi ?

On l'a toujours dit : par une pulsion refoulée.

Cette pulsion refoulée, c'est sa *relation* que nous essayons d'articuler *un peu mieux*, de façon *un peu plus serrée*, d'une façon aussi *cliniquement plus évidente*.

Nous allons tout simplement voir *comment cela est possible*.  
Nous allons tout de même indiquer *comment cela se présente*.  
Prenons *l'obsessionnel*, si vous voulez, et *l'hystérique*.  
Prenons-les ensemble, pour autant que dans un certain nombre de traits nous allons les voir s'éclairer l'un par l'autre.

L'objet du fantasme, pour autant qu'il débouche sur ce *désir de l'Autre*, il s'agit de ne pas l'approcher, et pour cela évidemment il y a plusieurs solutions.

Nous avons vu celle qui est liée à la promotion de l'objet phobique, à l'objet d'interdiction.  
D'interdiction de quoi ?  
En fin de compte d'une *jouissance* qui est *dangereuse* parce qu'elle ouvre devant le sujet *l'abîme du désir* comme tel.

Il y a d'autres solutions, je vous les ai déjà indiquées sous ces deux formes schématiques dans le rapport de Royaumont. Le désir du sujet, le sujet peut le soutenir devant le désir de l'Autre.

Il le soutient de deux façons :

- comme *désir insatisfait*, c'est le cas des *hystériques*.
- Je vous rappelle l'exemple de « *la belle bouchère* » où cette structure apparaît d'une façon si claire, ce rêve dans les associations duquel apparaît la forme, en quelque sorte avouée, de l'opération de l'hystérique. La belle bouchère désire manger du caviar, mais elle ne veut pas que son mari le lui achète, parce qu'*il faut que ce désir reste insatisfait*.

Cette structure, qui est là imagée dans une petite manœuvre qui forme d'ailleurs la trame et le texte de la vie quotidienne de ces sujets, va beaucoup plus loin en fait. Elle veut dire - cette historiette - la fonction que l'hystérique se donne à elle-même :

- c'est elle qui est l'obstacle,
- c'est elle qui ne veut pas.

C'est-à-dire que dans ce rapport du *sujet* à l'*objet* dans le fantasme, elle vient occuper cette même *position tierce* qui était tout à l'heure dévolue au signifiant phobique, mais d'autre façon.

*C'est elle qui est l'obstacle, c'est elle qui est l'enjeu en réalité. Et sa jouissance est d'empêcher justement le désir dans les situations qu'elle trame elle-même.*

Car c'est là une des fonctions fondamentales du sujet hystérique dans les situations qu'elle trame : sa fonction est d'empêcher le désir de venir à terme pour en rester elle-même l'enjeu.

Elle prend la place de ce que nous pourrions appeler d'un terme anglais « *a puppet*<sup>117</sup> », c'est-à-dire quelque chose comme « *un mannequin* ». *Puppet* a un sens plus étendu, plus général, c'est « *un faux semblant* » [simulacre, marionnette].

L'hystérique, pour autant que dans une situation si fréquemment observée qu'elle est vraiment, dans les observations, reconnaissable en clair...

il suffit d'en avoir la clef qui est celle de sa position *entre* :

- une ombre qui est son double,
- une femme qui est, de façon cachée, ce point précisément où se situe, où s'insère son désir pour autant qu'il faut qu'elle ne le voie pas

...l'hystérique s'institue...

se présente elle-même dans l'occasion  
...comme le ressort de la machine, celle qui les suspend et les situe l'une par rapport à l'autre comme des sortes de *marionnettes* où elle a elle-même à se soutenir dans ce rapport dédoublé qui est celui *§ ◇ a*.

L'hystérique est pourtant dans le jeu elle-même sous la forme de celle qui en fin de compte est l'enjeu.

---

117 Ici la sténotypie est lacunaire, mais le dictionnaire Larousse fr.-angl. donne « puppet » pour « mannequin » (sens figuré péjoratif), et le mot « marionnette » (sens propre de « puppet ») apparaît dans la phrase suivante de Lacan.

*L'obsessionnel* a une position différente.

La différence de l'obsessionnel par rapport à l'hystérique est de rester, lui, hors du jeu.

Son véritable désir vous l'observerez...

fiez-vous à ces formules quand vous aurez affaire aux sujets cliniquement ainsi qualifiables  
...l'obsessionnel est quelqu'un qui n'est jamais véritablement là, à la place où quelque chose est en jeu qui pourrait être qualifié : « son désir ».

*Là où il risque le coup, apparemment, ce n'est pas là qu'il est.*

C'est de cette disparition même du sujet - le § - au point d'approche du désir, qu'il fait, si l'on peut dire, son arme et sa cachette :  
il a appris à se servir de cela pour être ailleurs.

Et - observez-le bien - ceci bien sûr, il ne le peut...  
parce qu'il n'y a pas d'autre place que celle qui était réservée jusqu'ici à la structure instantanée, relationnelle, de l'hystérique  
...il ne le peut qu'en déployant dans le temps, en temporalisant cette relation, en *remettant toujours au lendemain* son engagement dans ce vrai rapport du désir.

C'est toujours pour demain que l'obsessionnel réserve l'engagement de son véritable désir.

Ce n'est pas dire qu'en attendant ce terme, *il n'engage rien*. Bien loin de là ! Il fait ses preuves.

Bien plus ! Il peut aller jusqu'à considérer ces preuves, ce qu'il fait, comme un moyen de s'acquérir des mérites. Des mérites à quoi ?

À la référence de l'Autre à l'endroit de ses désirs.

Ces choses...

vous les constaterez bel et bien  
...s'avouant à tout bout de champ, même si *l'obsessionnel* ne le reconnaît pas comme tel, ce mécanisme.

Mais il est important que vous soyez capable de le reconnaître pour le désigner. Car après tout c'est bien là quelque chose - je le dis - d'importun que d'écraser ce mécanisme sous la forme de ce qu'il entraîne dans son sillage, à savoir toutes ces relations inter-subjectives qui ne se conçoivent qu'ordonnées par rapport à cette relation, ou à ces relations fondamentales telles que j'essaye ici de les articuler pour vous.

Qu'est-ce qu'en fin de compte cela veut dire ? Je veux dire, avant même de nous demander comment cela est possible, qu'est-ce que nous voyons poindre dans cette position névrotique ?

Il est clair que ce que nous voyons poindre c'est au moins ceci : l'appel au secours du sujet pour soutenir son désir, pour le soutenir, en présence et en face du désir de l'Autre, pour se constituer comme désirant.

C'est cela que je vous indiquais la dernière fois, c'est que la seule chose qu'il ne sait pas, c'est que, se constituant comme désirant, sa démarche est profondément marquée par quelque chose qui est là derrière, à savoir le danger que constitue cette pente du désir.

De sorte que se constituant comme désirant, il ne s'aperçoit pas :

- que dans *la constitution* de son désir il se défend contre quelque chose,
- *que son désir même est une défense et ne peut pas être autre chose.*

Encore...

pour que ceci puisse se soutenir  
...est-il clair que dans chaque cas il appelle à l'aide une chose qui se présente dans une position tierce par rapport à ce désir de l'Autre : quelque chose où il puisse se placer pour que la relation aspirante, évanouissante de l'\$ devant le (a), soit tenable [\$ ◇ a].

C'est dans la relation à l'autre, l'autre réel, que nous voyons suffisamment indiqué le rôle de ce qui permet au sujet de symboliser.

Car il ne s'agit pas d'autre chose que de symboliser sa situation, à savoir de maintenir en acte quelque chose où il puisse se reconnaître comme sujet, se satisfaire comme sujet, tout étonné qu'il est finalement de voir que ce sujet qui se soutient, il se trouve en proie à toutes sortes d'attitudes contorsionnées et paradoxales qui le désignent à lui-même...

dès qu'il peut avoir la moindre vue  
réfléchie sur sa propre situation  
...comme un névrosé en proie à des symptômes.

Ici intervient cet élément que l'expérience analytique nous a appris à mettre en un point-clé des fonctions signifiantes et qui s'appelle *le phallus*. Si *le phallus* a la *position-clé* que je désigne à l'instant, c'est très évidemment en tant que signifiant, que signifiant lié à quelque chose qui a un nom dans FREUD, et dont FREUD n'a absolument pas dissimulé la place dans l'économie inconsciente elle-même, c'est à savoir *la loi*.

À cet égard, toute espèce de tentative de ramener *le phallus* à quelque chose qui s'équilibre, qui se compose avec tel autre correspondant fonctionnel dans l'autre sexe, est quelque chose qui, bien entendu, du point de vue de l'inter-relation du sujet, a sa valeur si l'on peut dire *génétique*, mais qui ne peut s'exercer, se faire qu'à la condition de méconnaître ce qui est tout à fait essentiel dans la valorisation du *phallus* comme tel.

Il n'est pas purement et simplement un organe. Là où il est un organe, il est instrument d'*une jouissance*, il n'est pas, à ce niveau, intégré dans le mécanisme du désir, parce que le mécanisme du désir est quelque chose qui se situe à un autre niveau, que pour comprendre ce qu'est ce mécanisme du désir il faut le définir vu de l'autre côté, c'est-à-dire une fois les relations de la culture instituées et à partir ou non du mythe du meurtre primordial.

*Le désir...*

de toutes les demandes  
...se distingue en ceci qu'il *est une demande soumise à la loi*.

Cela a l'air presque d'enfoncer une porte ouverte,  
mais c'est tout de même de cela qu'il s'agit  
quand FREUD nous fait la distinction :

- des demandes qui répondent à des besoins dits  
de conservation de l'espèce ou de l'individu,
- et de celles qui sont sur un autre plan.

C'est pourquoi, nous dire que celles qui sont  
sur cet autre plan se distinguent des premières  
en ce sens qu'elles peuvent être atermoyées..  
Mais après tout si le désir sexuel peut être atermoyé  
dans ses effets, dans son *passage à l'acte* chez l'homme,  
c'est d'une façon assurément ambiguë.

Il peut être atermoyé ?  
Pourquoi peut-il l'être plus chez l'homme  
que chez les animaux où après tout, il ne souffre pas  
tellement d'atermolements ?

C'est en raison sans aucun doute d'une *souplesse génétique*.  
C'est aussi et essentiellement...

car rien n'est articulé dans l'analyse  
si on ne l'articule pas à ce niveau  
...pour autant que c'est sur ce désir sexuel lui-même  
qu'est édifié l'ordre primordial d'échanges qui fonde  
la loi par laquelle entre à l'état vivant *le nombre*  
comme tel dans l'inter-psychologie humaine.

La loi dite de l'alliance et de la parenté par quoi  
nous voyons ceci apparaître :  
que *le phallus*, fondamentalement, c'est le sujet en tant  
qu'objet de ce désir, cet objet étant soumis à ce que  
nous appellerons la loi de la fécondité.

Et aussi bien c'est ainsi que chaque fois qu'on fait  
intervenir d'une façon plus ou moins dévoilée et plus  
ou moins initiatique *le phallus*, il est...

à ceux qui participent à cette initiation  
...dévoilé.



Si la fonction du père, pour le sujet, en tant qu'« *auteur de ses jours* » comme on dit, n'est que le *signifiant* de ce que j'appelle ici la loi de la fécondité...  
pour autant qu'elle règle,  
qu'elle noue le désir à une loi  
...effectivement cette signification fondamentale du *phallus* est ce dont part *toute la dialectique du désir* :

- pour autant que le désir, en tant que s'y exprime *l'être du sujet*, au point de sa perte, s'interpose sur le trajet :  
de *cette fonctionnalisation du sujet en tant que phallus*,  
de ce par quoi le sujet se présente dans la loi d'échange définie par les relations fondamentales réglant les inter-réactions du *désir* dans *la culture*.
- C'est pour autant que le sujet est, en tant qu'à partir d'un certain moment il n'est plus, il manque à être, il ne peut plus se saisir.

C'est de la rencontre de ceci avec sa *fonction phallique*...  
avec sa *fonction phallique* dans les liens réels  
des rapports avec les autres réels,  
de la génération réelle de la lignée  
...c'est ici que se produit le point d'équilibre  
qui est celui où nous nous sommes arrêtés à la fin  
du rêve du patient d'Ella SHARPE.

Si j'ai branché toute la grande digression sur HAMLET à ce niveau, c'est pour autant que ce sujet nous présentait dans son rêve, sous la forme la plus pure, cette alternance du « *To be or not...* », dont j'ai fait déjà tellement état.

C'est à savoir ce sujet qui se qualifiait lui-même comme « *personne* », ce sujet au moment où il approche de son désir :

- où il y met tout juste le doigt,
- où il a à choisir de n'être personne ou d'être pris, absorbé entièrement dans le désir dévorant de la femme,

- que tout de suite après il est sommé d'être ou de « *ne pas être* » : de faire venir au jour le « *to be* » de la seconde partie qui n'a pas le même sens que dans la première, le « *ne pas être* » de la structure primordiale du désir

...se voit offert à une alternative :  
pour *être*, c'est-à-dire *être le phallus*, il doit *être le phallus*  
pour l'Autre, le *phallus marqué*.  
Pour être ce qu'il peut être comme sujet,  
il est offert à la menace du « *ne pas l'avoir* ».

Si vous me permettez de me servir d'un *signe* dit *logique* qui est le V [vel] dont on se sert pour désigner le « *ou bien..., ou bien...* » de la distinction, le sujet voit s'ouvrir pour lui le choix entre :

- le « *ne pas l'être* » : ne pas être *le phallus*
- ou s'il l'est : « *ne pas l'avoir* », c'est-à-dire être *le phallus* pour l'autre, *le phallus* dans la dialectique intersubjective.

C'est de cela qu'il s'agit.  
Et c'est dans ce jeu que le névrosé éprouve l'approche, l'intégration de son désir comme une menace de perte.  
Le « *pas Un* » à quoi se désigne le § dans la structure fondamentale *du désir*, se transforme dans un :

- « *l'en trop* »,
- ou « *quelque chose en trop* »
- ou « *quelque chose en moins* »,

...dans la menace de la castration pour l'homme, ou dans *le phallus* ressenti comme absence pour la femme.

C'est pourquoi on peut dire qu'à l'issue de la démystification analytique de la position du névrosé, quelque chose semble rester dans la structure...

tout au moins ce dont nous témoigne

FREUD dans sa propre expérience

...qui se présente comme un *reste*, comme quelque chose qui pour le sujet, le fait dans tous les cas rester dans une position inadéquate, celle du *péril pour le phallus* chez l'homme, celle de *l'absence du phallus* chez la femme.

Mais aussi bien c'est peut-être pour autant :

- que dans le biais adopté d'abord pour la solution du problème névrotique, la dimension transversale, ce en quoi le sujet dans son désir a affaire à la manifestation de son être comme tel, à lui comme auteur possible de la coupure, cette dimension est négligée,
- qu'en d'autres termes la visée de l'analyste va à la réduction de la position névrotique du désir et non pas au dégagement de la position du désir comme tel, hors de cet engluement de cette dialectique particulière qui est celle du *névrosé*.

Comment encore revenir sur ces points pour vous en mieux faire sentir encore l'articulation ?  
Assurément je l'ai menée là sur son tranchant *le plus pur*.  
Il est bien certain que ceci traîne avec soi non seulement toute l'anecdote de l'histoire du sujet, mais aussi d'autres *éléments structuraux dans son passé*.

Je veux dire ce que nous avons manifesté, mis en valeur au moment voulu, ce qui est ce qui se rapporte comme tel au drame narcissique, au rapport du sujet à sa propre image. Bien sûr qu'en fin de compte c'est là que s'insère pour le sujet...

FREUD l'a souligné maintes fois en son temps et en ses propres termes  
...la crainte de *la perte du phallus*, le sentiment aussi du *manque de phallus*.

Le moi, en d'autres termes, est intéressé.  
Mais remarquons-le alors à ce niveau, que s'il intervient, s'il peut intervenir à cette place où le sujet peut avoir à se soutenir dans cette dialectique complexe où il craint de perdre dans la relation à l'autre son privilège, eh bien ça n'est certes pas si la relation narcissique à l'image de l'autre intervient en raison de quelque chose que nous pourrions appeler faiblesse du moi, car après tout dans tous les cas où nous constatons une telle faiblesse, ce à quoi nous assistons, c'est au contraire à un éparpillement de la situation, voire à un blocage de la situation.

Après tout je n'ai là qu'à faire allusion à quelque chose qui vous est à tous familier, qui a été je crois traduit dans la revue, au cas notoire de Mélanie KLEIN, à savoir de cet enfant qui était bel et bien introduit comme tel à ce rapport du désir au signifiant, mais qui se trouvait par rapport à l'*autre*, à la relation possible sur le plan *imaginaire*, sur le plan *gestuel*, *communicatif*, *vivant* avec l'autre complètement suspendu, tel que nous le décrit Mélanie KLEIN.

Nous ne savons pas tout de ce cas, et après tout nous ne pouvons pas dire que Mélanie KLEIN ait fait autre chose que nous présenter là un cas remarquable.

Et ce que ce cas démontre, c'est qu'assurément cet enfant qui ne parlait pas est déjà si accessible et si sensible aux interventions parlées de Mélanie KLEIN que pour nous, dans notre registre, dans celui que nous essayons de développer ici, son comportement est vraiment éclatant.

Les seules structures du monde qui sont pour lui accessibles, sensibles, manifestes, manifestantes dès les premiers moments avec Mélanie KLEIN, ce sont des structures qui portent en elles-mêmes tous les caractères du rapport à *la chaîne signifiante*.

Mélanie KLEIN nous les désigne :

- c'est la petite chaîne du train, c'est-à-dire de quelque chose qui est constitué d'un certain nombre d'éléments accrochés les uns aux autres.
- C'est une porte qui s'ouvre ou qui se ferme, autant dire ce que, quand j'essayais de vous montrer dans les utilisations possibles de tel schéma cybernétique à notre maniement du symbole, ce qui est la forme la plus simple de l'alternance « *oui* ou *non* » qui conditionne le signifiant comme tel, « une porte doit être *ouverte* ou *fermée* ».

C'est autour de cela que tout le comportement de l'enfant se limite.

Ce n'est pourtant rien qu'à toucher à cela dans des mots qui sont tout de même des phrases et quelque chose d'essentiellement verbal que, dès les premiers moments, qu'est-ce qu'obtient de l'enfant l'intervention de Mélanie KLEIN ?

Sa première réaction est à mon avis presque *faramineuse* dans son caractère exemplaire :  
c'est d'aller se situer...

et c'est dans le texte  
...entre deux portes, entre la porte intérieure des cabinets et la porte extérieure, dans un espace noir dont on s'étonne que Mélanie KLEIN...

qui par certains côtés a si bien vu les éléments de structure comme ceux de l'introjection et de l'expulsion, à savoir cette limite du monde extérieur de ce qu'on peut appeler les ténèbres intérieures par rapport à un sujet  
...n'a pas vu la portée de cette zone intermédiaire qui n'est rien de moins que celle que nous distinguons ainsi :  
celle où se situe le désir.

À savoir cette zone qui n'est ni l'extérieur, ni l'intérieur, articulée et construite, si réduite dans ce sujet, mais ce qu'on peut appeler...

car nous en trouvons dans certaines structures du village primitif de ces sortes de zones déblayées entre les deux

...la zone de *no man's land* :  
*entre* le village et la nature vierge, qui est bien ce où est resté en panne le désir du petit sujet.

C'est là que nous voyons intervenir possiblement le *moi*, et bien entendu c'est dans toute la mesure où ce *moi* est non pas faible, mais fort, que viendront comme je l'ai répété toujours et cent fois, s'organiser les résistances du sujet.

Les résistances du sujet pour autant qu'elles sont les formes de cohérence mêmes de la construction névrotique, c'est-à-dire de ce dans quoi il s'organise pour subsister comme désir :

- à n'être pas la place de ce désir,
- à être abrité du désir de l'Autre comme tel,
- à voir s'interposer entre sa manifestation la plus profonde comme désir et *le désir de l'Autre*, cette distance, cet alibi qui est celui où il se constitue respectivement comme *phobique, hystérique, obsessionnel*.

Je reviendrai, il le faut, sur un exemple que FREUD nous donne, développé, d'un fantasme. Il n'est pas vain d'y revenir après avoir fait ce détour. C'est le fantasme « *On bat un enfant* ».

Ici on peut saisir les temps qui nous permettent de retrouver la relation structurale que nous essayons aujourd'hui d'articuler.

Qu'avons-nous ?

Le fantasme des obsessionnels.  
Filles et garçons se servent de ce fantasme pour parvenir - à quoi ? - à la jouissance masturbatoire.

La relation au désir est claire.  
Cette jouissance, quelle est sa fonction ?  
Sa fonction ici est celle de toute satisfaction de besoin dans un rapport avec l'au-delà que détermine l'articulation d'un langage pour l'homme.

C'est à savoir que la jouissance masturbatoire ici n'est pas la solution du désir, elle en est l'*écrasement*, exactement comme l'enfant à la mamelle dans la satisfaction du nourrissage écrase la demande d'amour à l'endroit de la mère.

Et aussi bien ceci est presque signé par des témoignages historiques.

Je veux dire, puisque nous avons fait allusion en son temps à la perspective hédoniste, à son insuffisance pour qualifier le désir humain comme tel : n'oublions pas, après tout, que le caractère exemplaire d'un de ses points paradoxaux comme tels, évidemment laissé dans l'ombre de la vie de ceux qui se sont présentés dans l'histoire comme les sages.

Et les sages d'une discipline dont la fin, qualifiée de philosophique, était précisément, pour des raisons après tout valables puisque méthodiques, le choix, la détermination d'une posture par rapport au désir posture qui consiste aussi bien à l'origine à l'exclure, à le rendre caduc.

Et toute perspective à proprement parler hédonique participe de cette position d'exclusion, comme le démontre l'exemple paradoxal que je vais ici vous rappeler, à savoir de la position des cyniques, pour qui, d'une façon tout à fait catégorique...

la tradition, sous la bouche de CHRYSIPPE<sup>118</sup> si mon souvenir est bon, nous en transmet le témoignage ...c'est-à-dire que DIOGÈNE le cynique affichait...

au point de le faire en public en la manière d'un acte démonstratoire, et non pas exhibitionniste ...que la solution du problème du désir sexuel était, si je puis dire « *à la portée de la main de chacun* », et il le démontrait brillamment en se masturbant.

Le fantasme de l'obsessionnel est donc quelque chose qui, bien entendu, a un rapport à la jouissance...

dont il est même remarquable que cela puisse en devenir une des conditions ...mais dont FREUD nous démontre que la structure a valeur de ce que je désigne comme étant *sa valeur d'index* puisque ce que ce fantasme pointe, ce n'est rien d'autre qu'un trait de l'histoire du sujet, quelque chose qui s'inscrit dans sa diachronie.

---

118 Cf. Diogène Laërce, [Vie et opinions des philosophes](#).

C'est à savoir que le sujet, dans un passé  
par conséquent oublié, a vu...  
    nous dit le texte de FREUD  
...un rival...  
    qu'il soit du même sexe  
    ou d'un autre, peu importe  
...subir les sévices de l'être aimé...  
    en l'occasion du père  
...et a trouvé dans cette situation originelle *son bonheur*.

En quoi l'instant fantasmatique perpétue-t-il,  
si l'on peut dire, cet instant privilégié de *bonheur* ?

C'est ici que la phase intermédiaire qui nous est  
désignée par FREUD prend sa valeur démonstrative.  
Ce n'est pour autant que dans un temps, nous dit  
FREUD, qui ne peut être que reconstruit - ceci se  
signale dans le fait que dans FREUD nous ne trouvons  
le témoignage que de certains moments inconscients  
qui sont à proprement parler *inaccessibles* comme tels.  
Qu'il ait tort ou raison dans le cas précis,  
déterminé, pour l'instant c'est hors de question.

Aussi bien n'a-t-il pas tort, mais l'important c'est  
qu'il désigne cette étape intermédiaire comme quelque  
chose qui ne peut être que reconstruit, et cette  
étape intermédiaire entre le souvenir historique  
en tant qu'il désigne le sujet dans un de ses moments  
de triomphe, souvenir historique, lui, qui n'est que  
refoulé, au pire, et qui peut être ramené au jour,  
ce en quoi l'instant fantasmatique y joue le rôle  
d'index, éternise si l'on peut dire ce moment,  
en faisant le point d'attache de quelque chose  
de tout différent, à savoir du désir du sujet.

Eh bien ceci ne se passe que par rapport à un moment  
intermédiaire que j'appellerai ici, bien que ce soit  
un point où il ne puisse être que reconstruit,  
comme à proprement parler métaphorique.

Car de quoi s'agit-il dans ce moment intermédiaire,  
ce deuxième temps dont FREUD nous dit qu'il est  
essentiel à la compréhension du fonctionnement  
de ce fantasme ?



C'est de ceci :

c'est qu'à l'autre, le frère rival qui est la proie de la colère et du châtement infligé par l'objet aimé, le sujet se substitue lui-même. C'est-à-dire que dans ce second temps c'est lui qui est châtié.

Nous nous trouvons là devant l'énigme à l'état nu de ce que comporte cette métaphore, ce transfert.

Qu'est-ce que le sujet y cherche ?

Quelle étrange voie pour la suite à donner à son triomphe que cette façon de passer lui-même à son tour par les fourches caudines de ce qui a été à l'autre infligé !

Est-ce que nous ne nous trouvons pas là devant l'énigme dernière...

FREUD aussi bien ne le dissimule pas  
...de ce qui vient s'inscrire dans la dialectique analytique comme *masochisme*, et dont on voit après tout, ici sous une forme pure se présenter la conjonction ?

C'est à savoir que quelque chose dans le sujet perpétue le bonheur de la situation initiale dans une situation *cachée, latente, inconsciente*, de malheur.

Que ce dont il s'agit dans ce *second temps* hypothétique, c'est en somme d'une oscillation, d'une ambivalence, d'une ambiguïté plus précisément de ce que l'acte de la personne autoritaire, en l'occasion le père, comporte de reconnaissance.

La jouissance que prend là le sujet est ce vers quoi il glisse d'un accident de son historique à une structure où il va apparaître comme être, comme tel.

C'est ceci :

que c'est dans le fait de s'aliéner...

c'est-à-dire de se substituer

ici à l'autre comme victime

...que consiste le pas décisif de sa jouissance en tant qu'elle aboutit à l'instant fantasmatique où il est plus « *on* » que lui-même.

D'une part instrument de l'aliénation en tant qu'elle est dévalorisation, il est « *on bat* » d'un côté, et c'est pourquoi jusqu'à un certain point j'ai pu vous dire qu'il devient purement et simplement l'instrument phallique en tant qu'il est ici instrument de son annulation.

Confronté à quoi ?

À « *on bat un enfant* », un enfant sans figure, un enfant qui n'est plus rien que l'enfant originel, ni non plus l'enfant qu'il a été au second temps lui-même, dont il n'y a aucune, même spéciale, *détermination de sexe*. L'examen de la succession des *fantasmes* échantillonnés dont nous parle FREUD le montre. Il est confronté à ce qu'on peut appeler une sorte d'extrait de l'objet.

C'est dans cette relation pourtant, du fantasme que nous voyons pointer à ce moment, ce qui pour le sujet fait l'instant privilégié de sa jouissance.

Nous dirons que le névrosé...

et nous verrons la prochaine fois comment nous pouvons lui opposer quelque chose de très particulier, non pas la perversion en général, car ici la perversion dans ce que nous explorons comme structure joue un rôle de point pivot, mais où nous pouvons lui opposer quelque chose de très spécial, et dont le facteur commun ne semble pas avoir été trouvé jusqu'ici, c'est à savoir l'homosexualité

...mais pour nous en tenir aujourd'hui ici au névrosé, sa structure la plus commune, fondamentale réside en fin de compte en ceci que s'il se désire désirant, désirant quoi ?

Quelque chose qui n'est en fin de compte que ce qui lui permet de soutenir dans sa précarité, son désir comme tel. Sans savoir que toute la fantasmagorie est faite pour cela, à savoir que ce sont ses symptômes mêmes qui sont le lieu où il trouve sa jouissance, ces *symptômes* pourtant si peu *satisfaisants* en eux-mêmes.

Le sujet donc se présente ici comme je ne dirai point un « *être pur* »...

ce dont je suis parti pour vous indiquer ce que voulait dire le rapport de cette manifestation particulière du sujet au réel  
...mais un « *être pour* ».

L'ambiguïté de la position du névrosé est tout entière ici, dans cette métonymie qui fait que c'est dans cet « *être pour* » que réside tout son pour être.

Il y a quelque chose d'instructif, je ne dirai pas jusque dans les erreurs, mais même *surtout* dans les erreurs, ou dans les errances si l'on veut.

Vous me voyez assez constamment utiliser les hésitations mêmes, voire les impasses, qui se manifestent dans la théorie analytique, comme étant par elles-mêmes révélatrices d'une structure de la réalité à laquelle nous avons affaire.

À cet égard, il est clair qu'il y a quelque chose d'*intéressant*, de *remarquable*, de *significatif* pour nous, dans des travaux pas tellement anciens puisque celui, par exemple, auquel je me référerai est de 1956: *numéro de Juillet-Octobre* de l'*International journal of Psycho-analysis*, volume XXXVII.

C'est un article, je crois, de quelques uns de nos collègues parisiens, je ne désignerai pas leurs noms, puisque ce n'est pas leur position en tant que personnelle qui est ainsi visée.<sup>119</sup>

C'est un effort pour mettre au point *le sens de la perversion*. Et il est clair que dans cet article extrêmement, curieusement, réservé dans ses conclusions, il ne ressort vraiment que cette conclusion formellement articulée :

« *Il n'y a, par conséquent, aucun contenu inconscient spécifique dans les perversions sexuelles puisque les mêmes trouvailles peuvent être reconnues dans les cas des névroses et des psychoses.* »

---

119 S. Nacht, R. Diatkine et J. Foureau : « Le moi dans la relation perverse », XIX<sup>ème</sup> congrès international de psychanalyse, Genève, 24-28 juillet 1955, in *Revue française de psychanalyse*, Paris, Puf 1956.

Il y a là quelque chose d'assez frappant que tout l'article illustre, et on ne peut pas dire d'une façon qui soit absolument convaincante car...  
sans même avoir besoin de  
prendre un très grand recul  
...on s'aperçoit que tout l'article part sur  
une confusion vraiment constamment maintenue  
entre « *fantasme pervers* » et « *perversion* ».

Du fait qu'il y a des fantasmes conscients et inconscients qui se recouvrent, que les fantasmes se manifestent, avec l'apparence de se recouvrir dans les névroses et dans les perversions, on en conclut...  
avec cette étonnante aisance  
...qu'il n'y a pas de différence fondamentale, au point de vue de l'inconscient, entre *névrose* et *perversion* !

Il y a là une des choses les plus étonnantes où certaines réflexions, qui elles-mêmes se présentent sans précautions [...] assez libre de la tradition analytique et se présentent comme une sorte de révision des valeurs et des principes.

La seule conclusion à quoi on s'arrête *en fin de compte*, c'est que c'est une relation en somme anormale qui, dans la perversion, est érotisée.

Ce n'est point donc d'un rapport à l'objet qu'il s'agit, mais plutôt d'une valorisation d'une relation [...] et comme telle érotique, ce qui tout de même...  
après un examen tant soit peu sensé,  
à la reprise de la lecture  
...ne peut apparaître vraiment autre chose que comme quelque cause de « *la vertu dormitive* »<sup>120</sup>. Cela correspond à l'objet, qu'elle soit érotisée, ce n'est pas douteux!

En fait, c'est bien de cette question du rapport du fantasme et de la perversion que nous sommes amenés à nous occuper aujourd'hui, à la suite de ce que nous avons approché la dernière fois, à savoir nous avons commencé d'indiquer les termes les plus généraux du rapport du fantasme à la névrose.

---

120 Cf. Molière, « la vertu dormitive de l'opium » dans « Le malade imaginaire » [sic].

Un tout petit mot d'histoire.

Ce qui s'est passé dans l'analyse...  
et c'est important ici à rappeler et, je dirais,  
à la lumière de notre progrès, peut être  
approché, serré d'une façon plus rigoureuse  
...c'est essentiellement ceci :  
c'est qu'en somme très peu de temps après avoir  
articulé les fonctions de l'inconscient...  
ceci tout à fait spécialement à propos  
de l'hystérie, des névroses et du rêve  
...FREUD a été amené à poser *la présence* dans l'inconscient  
de ce qu'il a appelé « *tendances perverses polymorphes* »,  
« *polymorph perverse Anlage* ».

C'est de là et c'est là pendant un certain temps...  
très dépassé maintenant, bien sûr  
...que l'on en est resté.

Et ce qu'il semble que l'on ait manqué à articuler,  
c'est que ce dont il s'agit...  
cette notion de « *tendances perverses polymorphes* »  
...ce n'est rien que ceci :  
c'est qu'il a découvert la structure des fantasmes  
inconscients.

La structure des fantasmes inconscients ressemblait  
au mode relationnel qui s'épanouit, qui s'étale  
au grand jour, qui se démontre dans les perversions.

Et ainsi, la notion dans l'inconscient de la « *tendance  
pervexe polymorphe* » a été d'abord posée.

En fin de compte, ceci peut être dit, cela relevait  
du fait que la forme de ces fantasmes inconscients  
recouvre quoi ?

Ce qui est une partie de la perversion, ce qui se  
présente à nous dans la perversion sous l'aspect  
suivant, que nous pouvons essayer d'articuler,  
à savoir *quelque chose* qui occupe le champ imagiatif,  
le désir, celui qui constitue le désir du pervers.

Et ce *quelque chose* qu'en somme le pervers met en scène, ce *quelque chose* comme quoi cela se présente dans son aspect patent en clinique, est quelque chose qui pour nous...

avec ce que nous connaissons, avec la relation que nous avons faite de ces fantasmes à l'histoire du sujet, là où nous réussissons à le rattacher, si vous voulez, à cette histoire ...c'est en somme que *le fantasme du pervers* se présente :

- comme quelque chose que l'on pourrait appeler une séquence, je veux dire comme on pourrait l'appeler dans un *movie*, dans un *film cinématographique*, j'entends une séquence coupée du développement du drame,
- quelque chose comme on voit apparaître sous le nom - je ne suis pas sûr du terme - de *rush* : cet élément qui dans les films-annonces nous apparaît sur l'écran comme étant ces quelques images éclairées qui sont faites pour exciter notre appétit de revenir la semaine prochaine voir le film, précisément, qui est ainsi annoncé.

Ce qu'ont de séduisant ces images tient bien, en effet, à leur côté de désinsertion de la chaîne, de rupture par rapport au thème.

Et c'est bien de quelque chose de cet ordre qu'il s'agit dans le fantasme du pervers. Ceci, nous le savons pour autant que l'analyse nous a appris à y voir.

C'est en effet quelque chose qui, jusqu'à un certain degré...

replacé dans son contexte, dans sa suite dramatique, celle du passé du sujet peut à différents degrés...

voire au prix de quelques modifications, retouches, transformations à l'envers ...reprendre sa place et son sens.

Aussi bien, ce rapport qu'a le fantasme du pervers à son désir, n'est-ce pas pour rien...

Je veux dire : c'est bien dans le relief de ce que déjà nous, dans notre formulation, nous avons déjà situé de la valeur, de la position du désir par rapport au sujet, je veux dire cet au-delà du *nommable*, cet au-delà du sujet dans lequel se situe ce désir.

C'est là, je le dis rétrospectivement et en passant, c'est quelque chose qui nous explique la qualité propre dont le fantasme se revêt quand il s'avoue, qu'il soit ou non celui du pervers. À savoir cette sorte de gêne qu'il faut bien nommer, dans sa pointe, celle qui effectivement retient longtemps souvent les sujets de le livrer, à savoir cette face *ridicule*, qui ne *s'explique*, ne se *comprend* que si déjà nous avons pu apercevoir les relations que nous avons faites entre le désir dans sa position propre et le champ, le domaine de la comédie. Ceci n'est qu'un rappel.

Et ayant rappelé cette position, cette fonction du fantasme spécialement à propos du pervers, et les problèmes qui sont donc posés tout de suite :

- de savoir quelle était leur nature réelle,
- si elle était d'une nature en quelque sorte radicale, naturelle,
- si elle était un terme dernier, cette nature du fantasme pervers,
- ou bien s'il fallait y voir d'autres choses d'aussi complexe, d'aussi élaboré, pour tout dire, d'aussi significatif que *le symptôme névrotique*.

C'est bien là pourquoi toute une élaboration qui s'est faite, s'est intégrée au problème de la perversité, et qui a pris une part essentielle dans l'élaboration de ce qu'on appelle « *la relation d'objet* » ou du rapport à l'objet, comme devant être défini d'une façon évolutive, d'une façon génétique : comme réglant les stades, les phases du développement du sujet, non pas simplement comme « *momentalités* » de l'Éros du sujet, [...], donc sexuels, phases érogènes du sujet, mais modes d'une relation au monde que chacune de ces phases définit.



C'est à partir de là que se sont faits...  
tant par ABRAHAM, par FERENCZI que par d'autres,  
je n'ai pas besoin de vous en rappeler ici  
les initiateurs  
...que se sont faits ces *tableaux* dits des « *phases corrélatives* »  
dites d'une part de « *réservoirs de tendances* », « *formes libidinales de*  
*l'ego* » d'autre part.

Dans cette forme de la libido, cette structure  
de l'*ego* semblait répondre et spécifier à un type  
de relation spéciale à la réalité.<sup>121</sup>

Vous savez ce que, d'une part cette sorte d'*élaboration*  
a apporté de clarté, voire d'enrichissement,  
ce qu'elle a pu d'autre part poser de problèmes.

Il suffit de se rapporter au moindre des travaux...  
pour le moins des travaux concrets essayant  
effectivement d'articuler à propos d'un cas  
précis, d'une forme précise  
...de retrouver les correspondances, établies toujours  
d'une façon un peu théorique, pour s'apercevoir  
que le problème est quelquefois par lui-même,  
dans son développement, suggestif de quelque chose,  
d'une estimation [...] qui lui manque.

Je vous rappelle donc que c'est à cela...  
à ce terme « *recherche de l'ensemble de la relation de l'objet* »  
...c'est cela que nous disons, c'est cela que  
je désigne quand il s'agit par exemple d'opposition  
comme telle entre « *objet partiel* », et « *objet total* »  
qui apparaît sous une forme élaborée,  
à notre avis inappropriée.

Dans les élaborations plus récentes, par exemple  
celle de la fameuse notion de « *distance à l'objet* »,  
si dominante dans des travaux, des règles techniques  
auxquelles j'ai maintes fois fait allusion ici,  
cette notion de « *distance à l'objet* » telle qu'un auteur  
français en particulier veut faire décisive dans  
la relation de la névrose obsessionnelle. [ Maurice Bouvet ]

---

121 Cf. Karl ABRAHAM « Débuts et développements de l'amour objectal » seconde partie de « Esquisse d'une histoire du développement de la libido... » in *Œuvres complètes*, T.2, Paris, Payot 1965, (réédition 2000, pp.211-226).

Comme s'il n'était pas évident, et bien plus évident encore, que par exemple cette notion de « *distance* » joue un rôle décisif quand on veut simplement essayer d'articuler certaines positions perverses, celle du fétichisme par exemple, où la distance d'un objet est bien plus évidemment manifestée par la phénoménologie même du fétichisme.

Bien d'autres formes sont évidemment articulables dans ce sens et la première des vérités que nous aurions là-dessus à apporter est qu'assurément cette notion de « *distance* » est même si essentielle qu'après tout, peut-être bien est-elle inéliminable comme telle du désir lui-même, je veux dire nécessaire au maintien, au soutien, à la sauvegarde même de la dimension du désir.

Il suffit en effet de considérer que si quelque chose peut répondre enfin au mythe d'un rapport à l'objet sans distance, on voit mal en effet comment pourrait se soutenir ce qui est à proprement parler le désir.

Il y a là quelque chose qui, je le dis, a une forme proprement mythologique, celle d'une sorte d'*accord*.

Je dirais qu'il y a deux faces, deux mirages, deux apparences d'*accord*...

- je dirais « *animal* » d'un côté,
- on pourrait aussi bien dire d'ailleurs, d'un autre côté, « *mystique* », n'est-ce pas ?

...avec l'objet qui est bien un *reste*, à l'intérieur de l'élaboration analytique, de quelque chose qui ne coïncide nullement avec les données de l'expérience.

Aussi bien d'ailleurs, ce qui est indiqué dans la technique analytique comme devant corriger, rectifier cette *prétendue* « *mauvaise distance maintenue à l'objet* » de l'*obsessionnel*, chacun sait de la façon la plus claire que ceci est indiqué comme devant être surmonté *hic et nunc* dans le rapport analytique, et ceci *par une identification idéale*, voire *idéalisante* avec l'analyste considéré lui-même à cette occasion comme non pas l'objet, mais le prototype d'une relation satisfaisante à l'objet !

Nous aurons à revenir à ce à quoi peut correspondre exactement un tel idéal pour autant qu'il est réalisé dans l'analyse.

Je l'ai déjà abordé, mais nous aurons peut-être à le situer, à l'articuler différemment tout à l'heure.

En effet, ces problèmes ont été abordés d'une façon beaucoup plus serrée et beaucoup plus sérieuse toujours dans la même voie, dans d'autres contextes, dans d'autres groupes, et je mettrai, comme je vous l'ai déjà indiqué ici, au premier rang les articulations d'Edward GLOVER. Je vous rappelle la place de l'article que j'ai déjà cité, dans le volume XIV de l'*International Journal of Psycho-analysis*, octobre 1933, sur *La Relation de la formation de la perversion au développement du sens de la réalité*. [Cf 13-05]

C'est dans le souci qui est par lui poursuivi dans le sens :

- d'une élaboration génétique, des rapports du sujet à ce monde, à la réalité qui l'entoure,
- et d'une évolution qui doit être serrée de près, autant par la reconstruction, par les analyses d'adultes que par l'appréhension directe du comportement de l'enfant, aussi serrée qu'il est possible dans une perspective *renovée par l'analyse*, que GLOVER essaye de situer ces perversions quelque part par rapport à une chaîne.

Il a déjà établi une chaîne comportant des dates, si l'on peut dire, d'insertion des diverses anomalies psychiques auxquelles a affaire l'analyse, et qui l'a amené à faire une série, dont l'ordre n'est pas sans prêter, comme d'habitude, à critique, mais qui, sans y insister plus, est constituée par le caractère primitif, primordial, des perturbations psychotiques, nommément des perturbations paranoïdes, à la suite desquelles se succèdent les différentes formes de névrose qui s'articulent, se situent dans un ordre progressif, je veux dire d'avant en arrière, des origines vers le plus tard, en commençant par la névrose obsessionnelle qui se trouve donc exactement à la limite avec les formes paranoïaques.

C'est pour autant qu'il a situé là...  
quelque part dans l'intervalle, dans un article  
précédent qui est celui du *volume XIII*, de *juillet 1932, partie 3*,  
*pages 298-328* de l'*International journal of Psycho-analysis* sur les *drug-*  
*addictions* [On the Aetiology of Drug-Addiction], autrement dit ce que nous  
appelons les *toxicomanies*,  
...qu'il a pu croire situer avec assez de précision les  
rapports entre les formes paranoïdes et les névroses,  
qu'il cherche à situer là quelle peut être  
la fonction des perversions, à quelle étape, à quelle  
date, à quel mode de relation du sujet au réel.

Pour autant que la forme paranoïde est liée  
à des mécanismes tout à fait primitifs de projection  
et d'introjection, il est à ce moment-là...  
disons-le tout nettement  
...travaillant tout à fait sur le même plan et  
expressément d'accord...  
d'ailleurs, d'une façon formulée  
...avec Mélanie KLEIN.

Vous savez qu'il s'en est fait *le contradicteur avec éclat*.

C'est sur ce plan qu'il adhère à l'élaboration  
kleinienne et c'est pour autant qu'un mode  
de relation à l'objet...  
très spécifique de cette étape type  
paranoïde, considéré comme primitif  
...existe, qu'il situe, qu'il élabore, articule, qu'il  
comprend la fonction de la *drug-addiction*, de la *toxicomanie*.

C'est à ceci que se rapporte le passage que je vous  
ai lu il y a quelques séances, à savoir le passage  
où, d'une façon métaphorique très brillante, où sur  
le mode très instructif, il n'hésite pas à comparer  
*le monde primitif de l'enfant* à quelque chose qui participe :

« *d'une boucherie, d'un lavatory public sous un bombardement et d'une morgue combinés* » [p.23]

À quoi assurément apporte une organisation plus  
bénigne la transformation de ce spectacle initial  
inaugural de la vie, la succession à cette étape  
d'une « *pharmacie* » avec ses réserves d'objets,  
les uns bénéfiques, les autres maléfiques. [ Séance du 13-05-59 ]

Ceci donc est articulé de la façon la plus claire et est instructif pour autant qu'il nous signifie dans quelle direction est faite la recherche de la fonction du fantasme, dans la direction de son fonctionnement comme structural, comme organisateur de la découverte, de la construction de la réalité par le sujet. Là-dessus, il n'y a pas de différence, en effet, entre GLOVER et M<sup>me</sup> Mélanie KLEIN.

Et M<sup>me</sup> Mélanie KLEIN nous articule proprement ceci : c'est qu'en somme les objets sont conquis *successivement* par l'enfant, pour autant...

ceci est articulé dans l'article

*Symbol's formation and ego* <sup>122</sup>

...pour autant que, à mesure que les objets sont moins proches des besoins de l'enfant, sont appréhendés, ils se chargent de l'anxiété liée à leur utilisation dans les relations agressives, sadiques, fondamentales qui sont celles, au départ, de l'enfant à son entourage comme suite à toute frustration.

C'est pour autant que le sujet déplace son intérêt sur des objets plus bénins, lesquels à leur tour se chargeront de la même anxiété, que l'extension du monde de l'enfant est conçue comme telle.

Observez ce que ceci représente.

Cela représente la notion que nous devons chercher dans un mécanisme, en somme, que nous pourrions appeler *contraphobique*.

À savoir que c'est pour autant :

- que les objets ont d'abord et primitivement une fonction d'*objets contraphobique*,
- et que l'objet phobique, si l'on peut dire, est cherché ailleurs,

...c'est par une extension progressive du monde des objets dans une dialectique *contra-phobique*, ceci est le mécanisme même de conquête de la réalité.

---

122 Mélanie KLEIN : « L'importance de la formation du symbole dans le développement du Moi », (1930) in Essais de psychanalyse. Paris, Payot 1868, pp. 263-278.

Si ceci ou non correspond à la clinique, c'est une question qui n'est pas directement ici dans le champ de notre visée. Je crois que directement et dans la clinique, beaucoup de choses peuvent aller contre, qu'il y a là une *unilatéralisation*, une *partialisation* d'un mécanisme qui assurément n'est pas sans interférer avec la conquête de la réalité, mais qui ne la constitue pas à proprement parler.

Mais ce n'est pas ici notre but de critiquer la théorie de Mélanie KLEIN, puisque c'est par rapport à une toute autre visée que nous la faisons entrer en ligne de compte, en jeu, c'est par rapport à quelque chose, une fonction qui est le désir.

Or c'est bien là ceci qui aussitôt montre ses conséquences, c'est à savoir que GLOVER aboutit à un paradoxe qui assurément semble plus instructif pour lui que pour nous, puisqu'il ne semble pas y avoir à s'en étonner.

Il aboutit à ceci, c'est que s'il essaie concrètement de situer les diverses perversions par rapport à sa dialectique, à ce mécanisme tel qu'il essaye de l'élaborer, de le reconstituer, de le réintégrer dans la notion d'un développement régulier de l'*ego*, pour autant qu'il serait parallèle aux modifications de la *libido*, pour autant l'on peut inscrire pour tout dire, la destinée, la structuration du sujet, en termes de pure expérience individuelle de conquête de la réalité. Tout est là en effet.

La différence qu'il y a entre la théorie que je vous donne des phobies, par exemple, et celle que vous verrez chez tels auteurs français récents...

pour autant qu'ils essayent d'indiquer la genèse de la phobie dans des formes structurales de l'expérience infantile - par exemple de la façon dont l'enfant a à s'arranger de ses rapports avec ceux qui l'entourent, du passage de la clarté à l'obscurité - il s'agit d'une genèse purement expérimentale, d'une expérience de crainte à partir de laquelle est engendrée et déduite la possibilité de la phobie

...la différence entre cette position et celle que je vous enseigne est typiquement celle-ci : c'est de dire qu'il n'y a aucune espèce de juste déduction de la phobie, sinon à admettre la fonction, l'exigence comme telle d'une fonction du signifiant, laquelle suppose une dimension propre qui n'est pas celle du rapport du sujet à son entourage, qui n'est pas celle du rapport à aucune réalité, sinon à la réalité et à la dimension du langage comme tel, du fait qu'il a à se situer comme *sujet dans le discours*, à s'y manifester comme *être*, ce qui est différent.

Il y a quelque chose de tout à fait frappant concernant l'appréciation de ces phobies, même chez quelqu'un d'aussi perspicace que GLOVER.

Il essaye d'expliquer la genèse, la stabilisation d'une phobie.

Quand il déclare que :

*« ...il est assurément plus avantageux d'être pourvu d'une phobie du tigre, quand on vit comme un enfant dans les rues de Londres, que trouver la même phobie s'il vivait au milieu de la jungle indienne. »* [p.21]

On peut se demander si on ne pourrait pas lui rétorquer que, effectivement, ce n'est pas dans ce registre que se pose le problème.

Après tout, on pourrait même renverser sa proposition et dire que la phobie du tigre dans *la jungle indienne* est au contraire, semble-t-il, la plus avantageuse pour adapter l'enfant à une adaptation réelle.

Mais que par contre, il est fort *encombrant* de souffrir d'une phobie du tigre, pour autant que nous savons quels en sont les corrélatifs, à savoir que celle de l'enfant, voire du sujet le plus avancé déjà dans son développement, au moment où il est la proie d'une phobie, est assurément un comportement des plus entravé et qui, lui, est sans aucun rapport avec le réel.

En fait, quelque chose se présente qui pose à GLOVER son problème dans ces termes :

c'est de s'apercevoir que la plus grande diversité de distorsions de la réalité est réalisée dans les perversions, et de dire qu'il ne peut situer...

dans une perspective génétique

...la perversion qu'à condition de la fragmenter, de l'interpoler à toutes les étapes supposées ou présumées du développement.

À savoir d'admettre l'existence aussi bien de perversions très archaïques...

plus ou moins contemporaines de l'époque

paranoïde, voire de l'époque dépressive

...que d'autres perversions qui, elles, se situent à des phases très avancées, voire non seulement phalliques, mais à proprement parler œdipiennes voire génitales, du développement.

Ceci ne lui semble pas une objection pour la raison suivante, c'est qu'il finit par donner de la perversion une définition qui est la suivante :

c'est qu'en somme, *la perversion est une des formes, pour lui...*

il ne peut pas aboutir à autre chose

dans la perspective dont il est parti

...du « *reality testing* », de « *l'épreuve de la réalité* ».

C'est pour autant - selon GLOVER - que quelque part, quelque chose dans « *l'épreuve de la réalité* » n'aboutit pas, échoue, que la perversion vient recouvrir ce « *hole* », ce « *trou* », n'est-ce pas, par un mode particulier d'appréhension du *réel* comme tel, du *réel*, dans l'occasion, c'est un *réel* psychique, c'est un *réel* projeté et d'autre part introjecté.

Que c'est donc à proprement parler comme fonction de maintien, préservation d'une réalité qui serait menacée dans son ensemble, c'est pour autant que la perversion sert, si vous voulez, on peut dire à la fois de « *reprise* », au sens où l'on dit qu'un tissu est *reprisé*, ou encore de clef de voûte, quelque *décharge*, quelque moment boiteux, et quelque moment menaçant compromettant l'équilibre de l'ensemble de la réalité pour le sujet.



Bref ce n'est que, d'une façon non-ambiguë, comme forme de *salut* par rapport à une *menace* supposée *de psychose*, que la perversion est conçue par Edward GLOVER.

Il y a là une perspective. Peut-être certaines observations peuvent montrer effectivement quelque chose qui semble l'illustrer, mais beaucoup d'éléments nous commandent de nous en éloigner.

Outre ceci :

qu'il semble tout à fait paradoxal de faire de la perversion quelque chose qui a ce rôle économique...  
ce rôle économique que beaucoup  
d'éléments contredisent

...serait ce quelque chose qui nous indique que ce n'est certes pas la précarité de l'édifice du pervers qui est quelque chose qui, cliniquement ni non plus dans l'expérience analytique, nous frappe, au premier aspect tout au moins !

Pour indiquer ici quelque chose, je n'abandonnerai pas cette dialectique kleinienne sans faire remarquer comment elle rejoint et amorce le problème que nous posons.

En effet, si nous cherchons ce dont il s'agit dans la *dialectique kleinienne*, à savoir les deux étapes qu'elle distingue, entre :

- la phase paranoïde,
- puis ensuite la phase dépressive qui est caractérisée, comme vous le savez, par rapport à la première, par le rapport du sujet à son objet majeur et prévalant :  
la mère, comme à un tout.

Auparavant, c'est à des éléments disjoints auxquels il a affaire. Puis la *schize* en objets bons et mauvais, avec tout ce qu'elle va instaurer chez lui, dans cette phase qui est celle de la projection et de l'introjection. C'est ainsi que la barrière paranoïde se caractérise.

Enfin, qu'est-ce que nous pouvons dire dans notre perspective ?

Je veux dire, essayons de comprendre, par la perspective où nous l'articulons nous-mêmes, ce dont il s'agit dans ce processus, ce processus tout à fait inaugural, mis au début de la vie du sujet, c'est qu'en somme la réalité des premières appréhensions de l'objet, telle que Mme KLEIN nous la montre, provient de ceci, c'est qu'en somme l'objet est d'abord...

au-delà du fait qu'il peut être bon ou mauvais, profitable ou frustrant ...c'est qu'il est significatif.

Car la notion, la distinction qui, si l'opposition comme telle est stricte...

et je dirais sans nuances, sans transitions, sans apercevoir d'aucune façon que c'est le même objet qui peut être bon ou mauvais selon les heures, à savoir la mère

...qu'il y a ici non pas « *expérience* » chez le jeune sujet, ni tout ce qu'elle peut comporter comme habitudes transitionnelles, mais qu'il y a oppositions tranchées, passage de l'objet comme tel à une fonction d'oppositions signifiantes qui est la base de toute la dialectique kleinienne, et dont on s'aperçoit, me semble-t-il, trop peu que, pour fondée qu'elle soit, elle est tout à fait à l'opposé, au bord opposé, au pôle opposé, qu'elle est le contraire de cet autre élément mis en relief par notre expérience, à savoir de l'importance de la communication vivante, aussi essentielle au départ pour le développement, qui s'exprime, se manifeste dans la dimension des soins maternels.

Il y a là quelque chose d'un autre registre, qui est contemporain mais qui ne peut pas être confondu. Et ce que Mélanie KLEIN nous apporte, c'est une sorte d'algèbre primitive, dont on peut dire qu'elle rejoint tout à fait, en effet, ce que nous essayons de mettre ici en relief sous le nom de « *fonction du signifiant* ».

Ce sont les formes primaires, primitives de cette fonction du signifiant comme tel, qui sont à tort ou à raison...

qu'il soit *effectivement présent à cette date* ou simplement « *Rück-Phantasie* », « *fantasme* » mais « *en arrière* » ...c'est cela, nous n'avons qu'à l'enregistrer, que nous décrit Mélanie KLEIN.

Dès lors, quelle valeur va prendre cette phase limite entre période paranoïde avec son ordonnance *de bons objets* qui sont comme tels intériorisés - *internalised* dit-elle - par le sujet, et *de mauvais* qui sont rejetés ?

Que se passe-t-il ?

Comment pouvons-nous décrire ce qui se passe à partir du moment où intervient la notion du sujet comme un tout, qui est essentielle pour que le sujet lui-même se considère comme ayant un dedans et un dehors ?

Car en fin de compte, ce n'est qu'à partir de là qu'il est concevable que se manifeste, se définisse le processus d'internalisation et d'externalisation, d'introjection et de projection, qui va être pour Mélanie KLEIN décisif pour cette structuration de l'animal primitif.

Avec les repères qui sont les nôtres, nous voyons que ce dont il s'agit est quelque chose qui resitue ce rapport, cette schize...

comme elle s'est exprimée elle-même ...primitive des *objets en bons* et en *mauvais* par rapport à cet autre registre du *dedans* et du *dehors* du sujet.

Ce quelque chose que, je crois, nous pouvons, sans excès de sollicitation par rapport aux perspectives kleiniennes, que nous pouvons rapporter au moment dit du *stade du miroir*, c'est pour autant que *l'image de l'autre* donne au sujet cette forme de l'unité de l'autre comme tel, que peut s'établir quelque part cette division du *dedans* et du *dehors*, ou par rapport à laquelle vont se reclasser les *bons* et les *mauvais objets* :

*les bons* pour autant qu'il doivent venir au-dedans,  
*les mauvais* pour autant qu'ils doivent rester au-dehors.

Eh bien, ce qui arrive ici à se définir de la façon la plus claire...

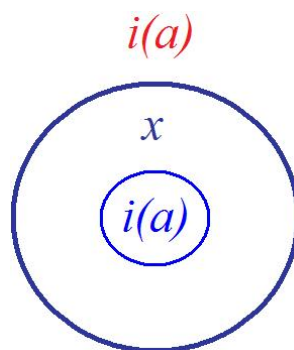
parce qu'imposée par l'expérience  
...c'est la même chose que ce que nous pourrions dire dans notre discours à nous.

C'est à savoir que le discours qui organise réellement le monde des objets, je dirais selon l'être du sujet, au départ, déborde celui où le sujet lui-même se reconnaît dans l'épreuve narcissique, l'épreuve dite du *stade du miroir*, à savoir :

- où il se reconnaît comme maîtrise et comme *moi* unique,
- où il se reconnaît donc une relation d'identification narcissique d'une *image* à *l'autre*,
- où il se reconnaît comme maîtrise d'un *moi*.

C'est pour autant que quelque chose qui le définit dans une première identification...

dans celle qui est exprimée ici au niveau de la première identification à la mère, comme objet de la première identification *aux insignes de la mère*  
...c'est pour autant que ceci conserve pour le sujet une valeur assimilatrice qui déborde ce qu'il va pouvoir mettre au-dedans de lui-même, pour autant que ce dedans est défini par ses premières expériences de maîtrise, de prestance, pour autant qu'il est « *i* » de l'autre [*i(a)*], « *i* » typiquement et idéalement de ce jeune semblable, avec lequel nous le voyons de la façon la plus claire faire ses expériences de maîtrise.



c'est pour autant que ce qui se rapporte [...], c'est pour autant que les deux expériences ne se recouvrent pas...

je ne dis pas - moi - :

toute l'expérience du développement s'ordonne ... que nécessairement, nous devons admettre ceci pour comprendre ce dont il s'agit dans ce que nous décrit Mélanie KLEIN.

En effet, ce qui définit cette différence, ce champ *x* où *i(a)* qui, à la fois, fait partie du sujet et en même temps n'en fait pas partie de ce sujet, c'est quoi ?

C'est cet objet dont on ne semble pas s'étonner du *paradoxe* à partir des prémisses que pose Mélanie KLEIN, c'est ce qu'elle appelle le mauvais objet interne.

Le mauvais objet interne se présente pour nous d'emblée dans la dialectique kleinienne, de la façon la plus manifeste, comme l'objet problématique.

En ce sens que, *vu* - si l'on peut dire - *du dehors*, là où le sujet n'est pas sujet mais où nous devons le prendre comme un être réel, nous pouvons nous demander, ce mauvais objet auquel prétendument le sujet s'identifie, le sujet, en fin de compte : *l'est-il* ou ne *l'est-il pas* ?

Inversement, *vu du dedans*, vu du point de vue de la [*πραξις*, *praxis* ?], de la maîtrise, du premier exercice du sujet, de se tenir, de s'affirmer, de se contenir, nous devons nous demander si, ce mauvais objet dont nous savons le rôle absolument décisif à partir de là, le sujet *l'a* ou *ne l'a pas*. La question qui se pose c'est : *l'a-t-il* ou ne *l'a-t-il pas* ?

Car si nous avons défini bons et mauvais objets comme déterminant le processus de structuration par quoi :

- le sujet *intériorise les bons objets* et fait qu'ils font primitivement partie de lui-même,
- et *rejette les mauvais* comme étant ce qui n'est pas lui, tout le reste, le paradoxe du mauvais objet intériorisé apparaît au premier plan.

Que signifie cette [zone ?] du premier objet en tant que le sujet l'intériorise, qu'il le fait à la fois sien et qu'en quelque sorte, comme mauvais virtuellement, il le dénie ?

Il est clair qu'ici la fonction ultérieure de l'interdit est justement ce qui a la valeur délinéatrice, grâce à quoi le mauvais objet cesse de se proposer en espèce d'énigme permanente, d'énigme anxiogène par rapport à l'être du sujet.

L'interdit est précisément ce qui introduit, à l'intérieur de cette fonction problématique du mauvais objet, cette délinéation essentielle.

C'est cela qui fait sa fonction d'interdit, c'est que *s'il l'est*, ce mauvais objet, *il ne l'a pas*.

En tant *qu'il l'est* - identifié - il est défendu *qu'il l'ait*. L'euphonie française entre le subjonctif du verbe avoir et l'indicatif du verbe être est à utiliser.

Autrement dit :

- en tant qu'*il l'est*, *il ne l'a pas*,
- en tant qu'*il l'a*, *il ne l'est pas*.

Autrement dit, c'est qu'au niveau du mauvais objet, le sujet expérimente, si je puis m'exprimer ainsi, la servitude de sa maîtrise.

C'est que le maître vrai...

chacun sait qu'il est au-delà de tout visage,  
qu'il est quelque part dans le langage,  
encore qu'il ne puisse même y être nulle part  
...le maître vrai lui délègue l'usage limité du mauvais objet comme tel, c'est à savoir d'un objet qui n'est pas situé par rapport à la demande, d'un objet qu'on ne peut pas demander.

Car c'est de là, en effet, que part toute la portée de nos données.

Auparavant, puis-je vous indiquer que ce qui se lit d'une façon saisissante dans les cas précis qui nous sont présentés par Mélanie KLEIN :  
c'est pour autant qu'il est manifestement dans cette impasse, dans ce champ du non-demandable comme tel, que nous trouvons cet enfant si singulièrement inhibé auquel elle a affaire, et qu'elle nous présente dans l'article sur *La Formation du développement de l'ego dans son rapport avec la formation du symbole*. [Op.cit.]

Est-ce qu'il n'est pas clair que ce qu'elle obtient dès qu'elle commence à parler à cet enfant, c'est quelque chose qui tout de suite se cristallise dans une demande, une demande panique :

« Nurse coming ? », « Est-ce que la nurse va venir ? »

Et qui tout de suite après...

dans la mesure où l'enfant va se permettre de reprendre contact avec ses objets dont il apparaît au départ, dans l'expérience, singulièrement séparé

...est quelque chose qu'elle nous signale comme un fait très étonnant, décisif.

Puisque - vous vous en souvenez - c'est dans l'exercice d'une sorte de petit coupage, d'arrachage à l'aide des ciseaux de l'enfant...

qui est loin d'être un maladroit, puisqu'il se sert de toutes sortes d'éléments, tels que poignées de porte

...les ciseaux, il n'a jamais pu les tenir.

Là, il les tient, et pour essayer de détacher - et il y arrive - un petit morceau de charbon de quelque chose qui n'est pas non plus sans signification, puisque c'est un élément de chaîne du train avec lequel on réussit à le faire jouer :

un *tender* nommément.

Sans vouloir même ici m'étendre sur les curieux jeux et termes qui pourraient se faire autour de ce *tender*, - qui est aussi *tender* en anglais - ce n'est pas « la carte du tendre » mais « la carte du tender » qui ici, s'offre à nous !

Et c'est dans ce petit morceau que l'enfant,  
à la vérité, s'isole, se définit, se situe lui-même  
dans ce quelque chose qu'il peut détacher de  
la chaîne signifiante.

C'est dans ce reste, dans ce petit tas minuscule,  
dans cette ébauche d'un objet, qui n'apparaît ici  
que sous la forme de petit morceau, d'un tout petit  
morceau, le même qui provoquera tout d'un coup sa  
sympathie « *panique* » quand il le verra sous la forme  
de taillures de crayon sur la poitrine de  
Mélanie KLEIN et, la première fois, s'émouvra  
en présence de cette autre en s'écriant :  
« *Pauvre madame KLEIN !* » [Op. cit. p. 272]

Le désir donc n'est pas la demande.  
Cette première intuition expérimentée à tout instant,  
qui nous ramène aux conditions originelles,  
ne doit pas freiner l'attention.

Un sujet vient nous trouver.  
Pourquoi cela ?  
Qu'est-ce qu'il demande ?  
En principe, satisfaction et bien-être.  
À ceci près que toute satisfaction n'entraîne pas  
pour lui bien-être, loin de là !

Qu'est-ce que nous lui répondons ?

À organiser l'histoire du sujet...  
comme l'histoire de l'analyse,  
comme l'histoire de la technique !  
...dans le sens de quelque chose qui doit répondre  
à cette demande de satisfaction.

Par quelle voie ?  
Par une voie qui est celle-ci, à savoir en tentant  
de répondre à la demande de satisfaction du sujet  
par une réduction de ses désirs à ses besoins.

Or n'y a-t-il pas là un paradoxe, alors que d'autre  
part, toute notre expérience on peut dire,  
se soutient dans cette dimension d'ailleurs aussi  
évidente pour le sujet que pour nous ?



Pour nous, parce que tout ce que nous avons articulé va se résumer à ce que je vais dire.  
Et pour le sujet, parce qu'en fin de compte, le sujet le sait fort bien au moment où il vient nous trouver.

On est en train de me dire que quelqu'un est en train de faire une thèse importante sur la signification sociale de l'analyse<sup>123</sup>, et cela me laisse entendre qu'il y aura là des éléments extrêmement riches d'expériences et extrêmement bien poursuivis.

J'ose espérer, car je crois qu'effectivement la représentation sociale de l'analyse est beaucoup moins distordue dans l'ensemble de la communauté qu'on ne l'imagine, que ce qu'il en ressortira de la façon la plus claire c'est cette chose qui est franchement à la base, au principe même de ce qu'un sujet implique devant nous par sa présence même, c'est quoi ?

C'est que dans les données de sa demande il y a ceci qu'il ne se fie pas à son désir. Le facteur commun devant lequel les sujets nous abordent est ceci : c'est que son désir, il ne s'y fie pas.

Qu'il puisse, par suite de nos artifices, s'engager à notre suite dans sa référence au besoin, dans ce désir, voire dans sa sublimation dans les voies élevées de l'amour, il reste, au départ, ce qui caractérise le désir, c'est qu'il y a *quelque chose qui* comme tel *ne peut pas être demandé*, et à propos de quoi la question est posée, et que c'est cela qui est à proprement parler, *le champ et la dimension du désir*.

Vous savez... pour introduire cette division, cette dialectique du désir, ce que j'ai fait à une date très précise...

à savoir maintenant, il y a deux ans et demi ...je suis parti de quoi ?

De ce que FREUD dit à propos du *complexe d'Œdipe* chez la femme.

---

123 Serge Moscovici : La Psychanalyse, son image et son public, Paris, Puf 1961, 3<sup>ème</sup> éd. 2004.

Est-ce que ceci, est-ce que ce que je viens d'articuler n'est pas lisible dans le fait que, au niveau de l'expérience analytique, au niveau de l'expérience inconsciente, est-ce qu'il n'y a pas lieu de détacher ceci :  
qu'est ce que la femme demande au départ,  
*ce par quoi*, nous dit FREUD, elle entre dans l'œdipe ?

Ce n'est pas d'avoir une satisfaction,  
c'est d'avoir ce qu'elle n'a pas comme tel.  
Il s'agit, vous le savez, du *phallus*.

Ce n'est pas autre chose que la source jaillissante de tous les problèmes qui surgissent pour essayer de réduire la dialectique de la maturation du désir chez les femmes à quelque chose de naturel.

Le fait est que nous y parvenions ou pas - à cette réduction - ce que nous avons à surmonter c'est un fait d'expérience, un fait d'expérience qui est celui-ci :

c'est que la petite fille, à un moment de son développement...

après tout peu nous importe que ce soit  
un processus primaire ou secondaire,  
c'est un processus saillant et irréductible  
...ce qu'elle demande d'avoir, à savoir le *phallus*,  
c'est de l'avoir...

à ce moment critique du développement  
que FREUD met en valeur  
...c'est à l'avoir à la place où elle devrait l'avoir  
si elle était un homme. Il s'agit bien de cela,  
il n'y a pas là-dessus d'ambiguïté.

Et tout le procès de ce qui se passe implique  
qu'en fait, même quand elle parviendra à l'avoir...  
car elle est dans une position très privilégiée,  
la femme, par rapport à l'homme  
...ce *phallus*, qui est un *signifiant*, je dis bien un *signifiant*,  
elle peut l'avoir réellement.

C'est même ce qui fait son avantage et la relative simplicité de ses problèmes affectifs par rapport à ceux de l'homme.

Mais il ne faut pas que cette relative simplicité nous aveugle, parce que ce *phallus* qu'elle peut avoir, réel, il n'en reste pas moins qu'en raison du départ, à savoir qu'il s'est introduit dans sa dialectique, dans son évolution, comme un signifiant, elle l'aura toujours en moins à un niveau de son expérience.

Je réserve toujours la possibilité limite de l'union parfaite avec un être, à savoir de quelque chose qui fonde complètement, dans l'étreinte, l'être aimé avec son organe.

Mais ce qui constitue le test de notre expérience et les difficultés mêmes auxquelles nous avons affaire dans l'ordre sexuel, se situe précisément à ceci : c'est que ce moment idéal...

et en quelque sorte poétique, voire apocalyptique, de l'union sexuelle parfaite ...ne se situe qu'à la limite, et que ce à quoi en fait, dans le test commun de l'expérience, la femme a affaire, même quand elle parvient à la réalisation de sa féminité, c'est à *l'objet phallique* toujours en tant que séparé.

C'est même parce qu'elle y a affaire comme tel, et sous ce registre, que son action, son incidence peut être perçue par l'homme comme castratrice.

Au reste, ceci bien sûr reste pour elle, jusqu'à analyse, inconscient. De même que reste inconscient ceci, c'est que *ce phallus* qu'elle n'a pas, *elle l'est* symboliquement, pour autant qu'*elle est l'objet du désir de l'autre*.

Mais pas plus l'un que l'autre, ceci elle ne le sait. Cette position spécifique de la femme vaut en tant qu'elle lui est inconsciente, ce qui veut dire en tant qu'elle ne vaut que pour l'*autre*, pour le *partenaire*.

Il reste néanmoins que la formule, la formule très singulière dans laquelle se résout son rapport au *phallus*, c'est paradoxalement que dans l'inconscient elle l'est, à la fois, et elle l'a.

C'est là un des effets les plus singuliers du rapport au discours, c'est que c'est à cette position [...] de la *femme idéale*, de la femme en son monde fantasmatique : dans l'inconscient, elle l'est et elle l'a - au meilleur des cas - à ceci près qu'elle *ne le sait pas*, sinon par son désir.

Et par son désir de ceci il résulte...

vous le verrez dans la suite de mon développement qu'il y a une singulière similarité de sa formule...

si l'on peut s'exprimer ainsi  
...de sa formule trans-subjective, de sa formule inconsciente, avec celle du pervers.

Si tout ce que nous avons découvert de l'économie inconsciente de la femme tient dans des *équivalences symboliques du phallus* avec *tous les objets qui peuvent se séparer d'elle...*

et y compris au premier chef *l'objet le plus naturel*  
à se séparer d'elle, à savoir son « *produit infantile* »  
...si c'est là ce qu'elle trouve à situer dans une série d'équivalences phalliques...

je ne fais que reproduire ici  
le test même de la doctrine analytique  
...nous allons nous trouver en présence de ceci :  
que pour elle, le plus naturellement du monde, *les objets naturels* finissent par réaliser cette fonction d'objet du désir, *en tant que ce sont des objets dont on se sépare*.

Et c'est ceci qui nous explique, je crois, la moindre fréquence de la perversion chez la femme, c'est que, inscrites dans le contexte culturel...

il n'est pas question qu'elle soit ailleurs  
...ses satisfactions naturelles trouvent naturellement, si je puis m'exprimer ainsi, à se situer dans la dialectique de la séparation comme telle, dans la dialectique d'objets signifiants du désir.

Et c'est ce que des auteurs analystes, ils sont plus d'un, ont exprimé très clairement, et d'une façon qui vous paraîtra sans doute beaucoup plus concrète que ce que je viens de dire, en disant que s'il y a moins de perversions chez les femmes que chez les hommes, c'est qu'elles satisfont, en général, leurs ardeurs perverses dans leurs rapports avec leurs enfants.

C'est pourquoi...

non pas «  *votre fille est muette* »

...mais c'est pourquoi il y a quelques enfants dont nous avons, comme analystes, à nous occuper. On retombe, comme vous le voyez, sur des vérités premières, mais il n'est pas inutile d'y retomber par une voie qui soit correcte et claire.

J'en profiterai aussi pour vous indiquer quelque chose destiné, au moins pour la partie masculine de mon assemblée, à apporter un tempérament à ce qu'elle pourrait éprouver d'*étonnement*, voire d'*impatience*, devant une des propriétés singulières de leurs rapports avec leur partenaire de l'autre sexe.

Je veux parler de ce qu'on appelle communément la jalousie. Comme d'habitude, l'analyste qui a apporté tant de *clarté*, a apporté bien entendu autant d'*obscurité* :

« *Aucun progrès...*

disait NESTROY, si apprécié par FREUD  
...n'est moitié aussi grand qu'on ne se l'imagine. »

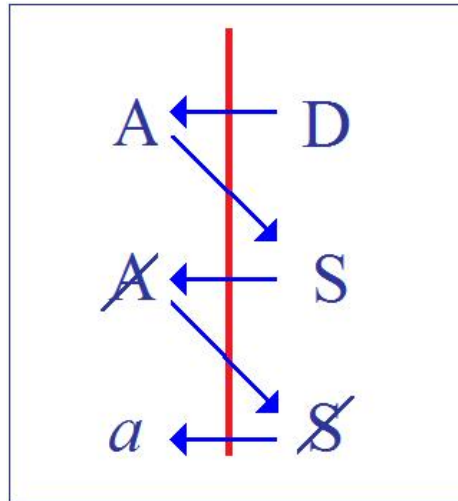
Le problème de la jalousie...

et spécialement de la jalousie féminine  
...a été noyé dans l'analyse, sous la forme bien différente de la jalousie masculine.

La jalousie féminine...

qui par des dimensions marquées, des dimensions aussi distinctes, le style de l'amour dans l'un et l'autre sexe  
...est vraiment quelque chose qui, je crois, ne peut vraiment bien se situer qu'au point le plus radical.

Et si vous vous souvenez dans mon petit graphique de la demande, du rapport à l'autre du sujet, qui interroge cette relation et qui, si je puis dire, y frappe l'autre de la déchéance signifiante, pour apparaître lui-même comme déchu en présence de quelque chose qui est en fin de compte le reste de cette division, ce quelque chose d'irréductible, de *non-demandable*, qui est précisément *l'objet du désir*.



C'est pour autant que pour le sujet, en tant qu'il se fait *objet d'amour*, la femme dans l'occasion, voit bien dans ce reste ce quelque chose qui en elle est le plus essentiel, qu'elle accorde tant d'importance à la manifestation du désir.

Car enfin, il est tout à fait clair que dans l'expérience, l'amour et le désir sont deux choses différentes, et qu'il faut tout de même parler clair et dire que l'on peut beaucoup aimer un être et en désirer un autre.

C'est précisément dans la mesure où la femme occupe cette position particulière, et qu'elle sait très bien la valeur du désir, à savoir qu'au-delà de toutes les sublimations de l'amour, le désir a un rapport à l'être :

- même sous sa forme la plus limitée, la plus bornée, la plus fétichiste et, pour tout dire, la plus stupide,
- sous la forme même limite où, dans le fantasme, le sujet se présente comme aveuglé et où le sujet n'est littéralement plus rien qu'un support et un signe, le signe de ce *reste* signifiant des rapports avec l'autre,

...c'est néanmoins à cela qu'en fin de compte la femme attachera la valeur de preuve dernière que c'est bien à elle qu'on s'adresse.

L'aimer, avec toute la tendresse et le dévouement que l'on peut imaginer, il n'en restera pas moins que si un homme désire une autre femme, elle sait que même si ce que l'homme aime c'est son soulier ou le bas de sa robe ou la peinture qu'elle a sur le visage, c'est néanmoins de ce côté-là que l'hommage à l'être se produit.

Il est de temps en temps nécessaire de rappeler des vérités premières, et c'est pour cela que je pense que vous m'excuserez du ton peut-être un peu poussé que j'ai donné à cette digression.

Et maintenant, voyons où vont les choses : à savoir par rapport à cette zone de l'objet où s'instaure cette ambiguïté.

Et quelle est la fonction comme telle du *phallus* ? Déjà, elle ne peut pas ne pas vous apparaître comme singulièrement amorcée par ce que je viens de vous dire concernant le mauvais objet interne.

On peut dire que la métaphore paternelle, comme je l'ai appelée, y instaure sous la forme du *phallus*, une dissociation qui est exactement celle qui recouvre la forme générale...

comme il fallait s'y attendre  
...que je vous ai donnée comme pour être celle de l'interdit, à savoir que :

- ou bien *le sujet ne l'est pas*,
- ou bien *le sujet ne l'a pas*.

Ce qui veut dire que si le sujet l'est, le *phallus*... et cela s'illustre tout de suite sous cette forme, à savoir comme objet du désir de sa mère ...eh bien *il ne l'a pas* ! C'est-à-dire qu'il n'a pas le droit de s'en servir, et c'est là la valeur fondamentale de la loi dite de prohibition de l'inceste.

Et que, d'autre part, s'il l'a... c'est-à-dire qu'il a réalisé *l'identification paternelle* ...eh bien il y a une chose certaine, c'est que, ce *phallus*, *il ne l'est pas* !

Voilà ce que signifie, au niveau, je dirais, symbolique le plus radical, l'introduction de la dimension de l'œdipe. Et tout ce qu'on élaborera à ce sujet reviendra toujours à cet : « *ou bien..., ou bien...* » qui introduit un ordre au niveau de « *l'objet qu'on ne peut pas demander* ».

Le *névrosé*, lui, se caractérise de quelle façon ? Eh bien le *névrosé*, bien sûr, use de cette alternance. C'est pour autant qu'il se situe pleinement au niveau de l'œdipe...

au niveau de la structuration  
signifiante de l'œdipe comme tel  
...qu'il en use, et d'une façon que j'appellerai  
métonymique, et même que j'appellerai...  
pour autant qu'ici « *il ne l'est pas* » se présente  
comme premier par rapport à « *elle ne l'a pas* »  
...une métonymie régressive.

Je veux dire que le *névrosé* est celui qui utilise l'alternative fondamentale sous cette forme métonymique en ceci que, pour lui, « ne pas l'avoir » est la forme sous laquelle il s'affirme, et de façon masquée, « l'être », j'entends le *phallus*.

Il « *n'a pas* » le *phallus* pour « *l'être* » de façon cachée, inconsciente, pour ne pas « *l'avoir* » afin de « *l'être* ». C'est le « *pour être* » un peu énigmatique sur lequel j'avais terminé, je crois, notre dernier entretien. « *C'est un autre qui l'a* », pendant que lui « *l'est* » de façon inconsciente. Observez bien ceci, c'est que le fond de la névrose est constitué en ceci, c'est que dans sa fonction de désirant, le sujet prend un substitut.

Prenez l'obsessionnel, et regardez effectivement ce qui se passe au terme de ses démarches compliquées : ce n'est pas lui qui jouit. De même que pour l'hystérique, ce n'est pas d'elle dont on jouit.

La substitution imaginaire dont il s'agit est précisément la substitution du sujet au niveau où je vous apprend ici à le situer, c'est-à-dire du *\$*, c'est la substitution de son *moi* comme tel à ce *sujet \$*, concernant le désir dont il s'agit.



C'est pour autant qu'il substitue son *moi* au sujet,  
qu'il introduit la demande dans la question du désir.

C'est parce que quelqu'un...

    qui n'est pas lui, mais son image  
...est substitué à lui dans la dialectique du désir,  
qu'en fin de compte il ne peut demander...  
    comme l'expérience le fait toucher sans cesse  
...que des substituts.

Ce qu'il y a de caractéristique dans l'expérience du  
névrosé, et ce qui affleure à son propre sentiment,  
c'est que tout ce qu'il demande, il le demande  
pour autre chose.

Et la suite de cette scène, par où l'*imaginaire* en somme,  
vous le voyez, vient ici jouer ce rôle dans ce que  
j'ai appelé « *la métonymie régressive du névrosé* »,  
a une autre conséquence, car dans ce domaine  
il ne peut pas être arrêté :  
le sujet est substitué à lui-même au niveau de  
son désir, il ne peut demander que des substituts  
en croyant demander ce qu'il désire.

Et plus loin encore, il est d'expérience qu'en raison  
même de la forme dont il s'agit, c'est-à-dire du *moi*  
en tant qu'il est « *le reflet d'un reflet* », et *la forme de l'autre*,  
il se substitue aussi à celui dont il demande.

Car il est tout à fait clair que nulle part plus  
que chez le névrosé, ce *moi* séparé ne vient facilement  
prendre la place de cet objet séparé que je vous  
désigne comme étant la forme originelle de *l'objet du désir*.

L'altruisme du névrosé, contrairement à ce que l'on  
dit, est permanent. Et rien n'est une voie plus  
commune des satisfactions qu'il cherche que ce que  
l'on peut appeler « *se dévouer à satisfaire* » alors tant qu'il  
peut, chez l'autre, toutes les demandes, dont il sait  
bien pourtant qu'elles constituent chez lui  
un perpétuel échec du désir.

Ou en d'autres termes, de s'aveugler dans son  
dévouement à l'autre, sur sa propre insatisfaction.

Ce ne sont pas là, je crois, des choses qui soient compréhensibles en dehors de la perspective que j'essaie pour vous d'articuler ici.

C'est à savoir, en fin de compte, que la formule  $\$ \diamond a$  pour le névrosé se transforme en quelque chose... si vous voulez, sous réserve et sommairement ...de l'identification de son être inconscient.

Et c'est pour cela que nous lui donnerons le même signe qu'au « *S barré* »,  $\$,$  à savoir « *phallus barré* ».

À savoir qu'en présence d'un objet, c'est la forme la plus générale d'un objet du désir, qui n'est autre que cet autre en tant qu'il s'y situe et s'y retrouve :  $\emptyset \diamond i(a)$ .

Il nous faut maintenant passer à la perversion.

Eh bien, il est tard !  
Je remettrai donc à la prochaine fois la suite de ce discours.

Si je ne peux pas le faire avancer plus vite, n'y voyez d'autre effet que de la difficulté en quoi nous avons à progresser.

La difficulté à laquelle nous avons affaire ne date pas d'hier. Elle est de celles après tout sur lesquelles toute la tradition moraliste a spéculé, à savoir celle du désir déchu.

Je n'ai pas besoin de faire retentir du fond des âges l'amertume des sages ou des pseudo-sages sur le caractère décevant du désir humain.

La question prend une forme explicitée dans l'analyse pour autant d'abord que la première *expérience analytique* nous montre les pulsions dans leur nature partielle, le rapport à l'objet supposant une complexité, une complication, un incroyable risque dans l'agencement de ces pulsions partielles, et faisant dépendre la conjonction à l'objet de ces agencements.

La combinaison des pulsions partielles nous montre vraiment le caractère foncièrement problématique de tout accès à l'objet qui, pour tout dire, ne nous montre une théorie qu'au prix de la montrer la plus contraire de ce que nous pouvons concevoir d'un premier abord de la notion d'instinct qui, de toute façon, même si nous laissons extrêmement souple son hypothèse finaliste, n'en reste pas moins... quelle qu'elle soit : toute théorie de l'instinct est une théorie, si l'on peut dire, du centrage de *l'objet*.

À savoir que le processus dans l'organisme vivant fait qu'un objet est progressivement fixé dans un certain champ, et là capté dans une certaine conduite, processus qui par lui-même se présente sous une forme de concentration progressive du champ.

Tout autre est *le processus*, toute autre est *la dialectique* que nous montre l'analyse :  
on progresse au contraire par addition, combinaison de ces pulsions partielles, et on arrive à concevoir l'avènement d'un objet satisfaisant, celui qui correspond aux deux pôles de *la masculinité* et de *la féminité*, au prix de la synthèse de toutes sortes de pulsions interchangeables, variables, et de combinaisons, pour arriver à ce succès, très diverses.

C'est pourquoi, d'une certaine façon, vous pourriez penser qu'en définissant par le  $\$ \diamond a$ , ici placé dans le schéma ou graphe dont nous nous servons pour expliquer, pour exposer la position du désir dans un sujet parlant, il n'y a là après tout rien d'autre qu'une notation très simple :

- dans le désir quelque chose est exigible qui est le rapport du sujet avec l'objet,
- que *(a)* c'est l'objet,
- le grand  $\$$  c'est le sujet, et rien de plus.

Rien de plus original dans cette notation, que cette petite barre qui rappelle que le sujet, à ce point d'acmé de la présentification du désir, est lui-même marqué par la parole.  
Et après tout ce n'est rien d'autre que ce quelque chose qui rappelle que les pulsions sont fragmentées.

Il convient de bien noter que ce n'est pas à cela que se limite la portée de cette notation.  
Cette notation désigne non pas *un rapport de sujet à l'objet*, mais le fantasme, fantasme qui soutient ce sujet comme désirant, c'est-à-dire en ce point au-delà de son discours où il s'agit du *réel*.

Cette notation signifie que dans le fantasme le sujet est présent comme sujet du discours inconscient.  
Le sujet est là présent en tant qu'il est représenté dans le fantasme par la fonction de coupure qui est la sienne, essentielle, de coupure dans un discours, et qui n'est pas n'importe quel discours, qui est un discours qui lui échappe, *le discours de l'inconscient*.

Ceci est essentiel et si vous en suivez le fil vous ne pourrez manquer d'être frappés de ce qu'il met en relief de dimensions toujours omises quand il s'agit des fantasmes pervers. Je vous ai déjà indiqué l'autre jour la prudence avec laquelle il convient d'aborder ce que nous appelons *fantasme pervers*.

Le *fantasme pervers* n'est pas la perversion.

L'erreur la plus grande est de nous imaginer que nous comprenons la perversion...

nous tous tant que nous sommes, c'est-à-dire  
en tant que nous sommes plus ou moins névrosés  
sur les bords

...pour autant que nous avons accès à ces *fantasmes pervers*.

Mais l'accès compréhensif que nous avons au fantasme pervers ne donne pas pour autant la structure de la perversion, encore qu'en quelque sorte elle en appelle la reconstruction.

Et si vous me permettez de prendre un peu de liberté dans mon discours d'aujourd'hui, à savoir de me livrer à une petite gambade au-dehors, je vous évoquerai ce livre marqué du sceau de notre époque contemporaine qui s'appelle *Lolita*.

Je ne vous impose pas plus la lecture de cet ouvrage que d'une série d'autres qui semblent indiquer une certaine constellation de l'intérêt autour justement du ressort du désir. Il y a des choses mieux faites que *Lolita* sur le plan si l'on peut dire théorique. Mais *Lolita* est tout de même une production assez exemplaire.

Pour ceux qui l'entrouvriront, rien ne paraîtra obscur quant à la fonction dévolue à un *i(a)*.

Et bien évidemment, d'une façon d'autant moins ambiguë qu'on peut dire que, curieusement, l'auteur se pose dans une opposition tout à fait articulée avec ce qu'il appelle « *la charlatanerie freudienne* » et n'en donne pas moins à plusieurs reprises...

d'une façon qui lui passe vraiment inaperçue  
...le témoignage le plus clair de cette *fonction symbolique* de l'*image de l'autre* [*i(a)*].

Y compris le rêve qu'il a, peu de temps avant de l'approcher d'une façon décisive, et qui la lui fait apparaître sous la forme d'*un monstre velu et hermaphrodite*.

Mais là n'est pas l'important.

L'important dans la structure de cet ouvrage est qu'il a toutes les caractéristiques de la relation du sujet au désir, au fantasme à proprement parler névrotique, pour la simple raison qui éclate dans le contraste entre le premier et le second volume :

- entre le caractère étincelant du désir tant qu'il est médité, tant qu'il occupe quelques trente années de la vie du sujet,
- et sa prodigieuse déchéance dans une réalité enlisée...  
aucun moyen même d'atteindre le partenaire  
...qui constitue le second volume et le misérable voyage de ce couple à travers la belle Amérique.

Ce qui est important et en quelque sorte exemplaire, c'est que par la seule vertu d'une cohérence constructive, le pervers se livre, à proprement parler, apparaît dans *un autre*.

Un autre :

- qui est plus que le double du sujet,
- qui est bien autre chose,
- qui apparaît là littéralement comme *son persécuteur*,
- qui apparaît en marge de l'aventure comme si...  
et en effet c'est tout ce qu'il y a  
de plus avoué dans le livre

...le *désir* dont il s'agit chez le sujet *ne pouvait vivre que dans un autre*, et là où il est littéralement impénétrable et tout à fait inconnu.

Le personnage qui se substitue, à un moment de l'intrigue, au héros, le personnage qui, lui, à proprement parler, est le pervers qui, lui, réellement accède à l'objet, est un personnage dont la clef ne nous est donnée que dans les gémissements derniers qu'il pousse au moment où il tombe sous les coups de revolver du héros.

Cette sorte de négatif du personnage principal...  
qui est celui dans lequel repose  
effectivement la relation à l'objet  
...a là quelque chose de bien exemplaire et qui peut  
nous servir de schéma pour comprendre que ce n'est  
jamais qu'au prix d'une extrapolation  
que nous pouvons réaliser la structure perverse.

*La structure du désir dans la névrose* est quelque chose  
d'une bien autre nature que *la structure du désir dans la perversion*,  
et tout de même ces deux structures s'opposent.

À vrai dire, la plus radicale de ces *positions perverses*  
du désir...

celle qui est mise par la théorie analytique  
comme *au point le plus originel* à la base du développement  
et *au point aussi terminal* des régressions les plus  
extrêmes, à savoir *le masochisme*,  
...celle-là ne pouvons-nous pas ici rappeler...  
faire toucher du doigt, dans une  
évidence procurée par le fantasme  
...à quel point les plans sont négligés dans la façon  
dont nous nous *précipitons* dans l'analyse, à formuler...  
dans des formules collapsées  
...la nature de ce en présence de quoi nous sommes ?

Je prends ici le masochisme parce qu'il nous servira  
de pôle pour cet abord de la perversion.

Et chacun sait qu'on tend :

- à réduire le masochisme dans ses diverses formes,  
à un rapport qui, au dernier terme, se  
présenterait dans un rapport tout à fait radical,  
de sujet à son rapport à sa propre vie,
- à le faire confluer...  
au nom d'indications valables et précieuses  
qu'a données FREUD sur ce sujet  
...avec un « *instinct de mort* » par quoi il se ferait  
sentir d'une façon immédiate et au niveau même  
de la pulsion, de l'*élan* considéré comme organique,  
quelque chose de contraire à l'organisation  
des instincts.

Sans doute y a-t-il là quelque chose qui,  
à la limite, présente *un point de mire*, *une perspective* sur  
laquelle sans aucun doute il n'est point indifférent  
de se fixer pour poser certaines questions.

Bref, ne voyons-nous pas...

à poser comme ici le situent sur ce schéma  
les lettres qui en indiquent la relation  
...la position du désir essentiel, dans une division  
du rapport du sujet au discours, quelque chose  
qui apparaît de façon éclatante et qu'on a tort  
de négliger dans l'intérieur même du fantasmatique  
de ce qu'on appelle masochisme ?

De ce masochisme sur lequel, tout en en faisant  
l'issue d'un instinct des plus radicaux,  
les analystes sans aucun doute sont d'accord  
pour s'apercevoir que l'essentiel de *la jouissance masochiste*  
ne saurait dépasser une certaine limite de sévices.

Tels ou tels traits, d'être mis en relief,  
sont faits, je crois, pour nous éclairer au moins  
sur un médium, sur quelque chose qui nous permet  
de reconnaître là le rapport du sujet, quelque chose  
d'essentiel, à quelque chose qui est à proprement  
parler le discours de l'Autre.

Est-il besoin d'avoir entendu *les confidences*  
d'un masochiste ?

Est-il besoin d'avoir lu le moindre des nombreux  
écrits qui lui sont consacrés...  
et dont il est de plus ou moins bons  
qui sont encore sortis récemment  
...pour ne pas reconnaître une dimension essentielle  
de la jouissance masochiste liée à cette sorte  
de passivité particulière qu'éprouve et dont jouit  
le sujet, à se représenter son sort comme se jouant  
au-dessus de sa tête, entre un certain nombre de gens  
qui sont là autour de lui et littéralement sans tenir  
compte de sa présence, tout ce qui se prépare  
de son destin étant discuté devant lui  
sans qu'on tienne de lui le moindre compte ?



Est-ce qu'il n'y a pas là un des traits,  
une des dimensions les plus éminemment saillantes,  
perceptibles, et sur laquelle d'ailleurs le sujet  
insiste comme étant un des constituants  
de la relation masochiste ?

Voici donc en somme une chose où se saisit,  
où apparaît ce qu'on peut toucher du doigt,  
que c'est dans la constitution du sujet  
en tant que sujet...

- et en tant que cette constitution est inhérente  
au discours,
- et en tant que la possibilité est poussée à  
l'extrême que ce discours comme tel...  
ici révélé, épanoui dans le fantasme  
...le tienne, lui sujet, pour néant,  
...que nous trouvons une des premières marches.

Marche - mon Dieu ! - assez importante puisque c'est  
sur celle-là, à partir de celle-là, qu'un certain  
nombre de manifestations *symptomatiques* se développeront.

Marche qui nous permettra de voir à l'horizon  
le rapport qu'il peut y avoir entre *l'instinct de mort*  
considéré comme une des instances les plus radicales,  
et ce quelque chose dans le discours qui donne  
ce support sans lequel nous ne pourrions nulle part  
accéder à lui, ce support de ce non-être qui est  
une des dimensions originelles, constitutives,  
implicites, aux racines mêmes de toute symbolisation.

Car nous avons déjà pendant toute une année, l'année  
que nous avons consacrée à l'*Au-delà du principe du plaisir*,  
articulé cette fonction propre à *la symbolisation*,  
qui est essentiellement dans le fondement de *la coupure*,  
donc ce par quoi le courant de la tension originelle,  
quelle qu'elle soit, est pris dans *une série d'alternatives* qui  
introduisent ce qu'on peut appeler *la machine fondamentale*,  
qui est proprement ce que nous retrouvons comme  
détaché, comme dégagé au principe de la schizophrénie  
du sujet, où le sujet s'identifie à *la discordance* de cette  
machine, par rapport au courant vital, à cette *discordance*  
comme telle.

En ce sens...

je vous le fais remarquer au passage  
...vous touchez là du doigt d'une façon exemplaire,  
à la fois radicale et tout à fait accessible,  
*une des formes* les plus éminentes de *la fonction de cette Verwerfung*.

C'est en tant que *la coupure* est à la fois constitutive  
et en même temps irrémédiablement externe au discours  
en tant qu'elle le constitue, qu'on peut dire que  
*le sujet*, en tant qu'il s'identifie à *la coupure*, est *verworfen*.  
C'est bien à cela qu'il s'appréhende et se perçoit  
comme *réel*.

Je ne fais ici que vous indiquer une autre forme...  
je ne crois pas foncièrement distincte,  
mais assurément tout autrement *articulée* et *approfondie*  
...du « *Je pense donc je suis* ».

Je veux dire que c'est pour autant que le sujet  
participe à ce discours...  
et il n'y a que ceci en plus de la dimension  
cartésienne, que ce discours est un discours  
qui lui échappe et qu'il est deux sans le savoir  
...c'est en tant qu'il est *la coupure* de ce discours  
qu'il est au suprême degré d'un « *je suis* »  
qui a cette propriété singulière dans cette réalité,  
qui est vraiment la dernière où un sujet se saisisse,  
à savoir la possibilité de couper quelque part  
le discours, de mettre la ponctuation.

Cette propriété où gît son être essentiel, son être  
où il se perçoit en tant que la seule intrusion *réelle*  
qu'il apporte radicalement dans le monde comme sujet,  
l'exclut pourtant, à partir de toutes les autres  
relations vivantes, au point qu'il faut tous  
les détours que nous autres analystes savons,  
pour que « *Je* » l'y réintègre.

Nous avons la dernière fois brièvement parlé de la  
façon dont les choses se passent chez les névrosés.  
Nous l'avons dit :  
pour le névrosé le problème passe par la métaphore  
paternelle, par la fiction, réelle ou pas, de celui  
qui jouit en paix de l'objet.

Au prix de quoi ?  
De quelque chose de pervers.

Car nous l'avons dit, *cette métaphore est le masque d'une métonymie* :  
derrière cette *métaphore* du père comme *sujet de la loi*,  
comme possesseur paisible de la jouissance,  
se cache *la métonymie de la castration*.

Et regardez-y de près, vous verrez que la castration  
du fils n'est ici que la suite et l'équivalent  
de la castration du père, comme tous les mythes...

derrière le mythe freudien primitif du père,  
et le mythe primitif du père

...l'indiquent assez :

CHRONOS châtre JUPITER, JUPITER châtre CHRONOS  
avant d'arriver à la royauté céleste.

*La métonymie* dont il s'agit tient au dernier terme  
en ceci, c'est qu'il n'y a jamais *qu'un seul phallus* dans le jeu.

Et ceci, c'est justement ce que, dans la structure  
névrotique, il s'agit d'empêcher qu'on voie.

Le névrosé ne peut être le *phallus* qu'au nom de l'Autre.  
Il y a donc quelqu'un qui l'a, qui est celui de qui  
dépend son être. Il n'a pas ce que chacun sait qu'on  
appelle « *le complexe de castration* », mais s'il n'y a personne  
à l'avoir, il l'a encore bien moins, naturellement.

Le désir du névrosé...

si vous me permettez cette formule  
un tant soit peu résumative de quelque  
chose que j'entends ici vous faire sentir

...c'est pour autant qu'il est entièrement suspendu...

comme tout le développement  
de l'œuvre de FREUD nous l'indique

...à cette garantie mythique de la bonne foi  
du signifiant, à quoi il faut que le sujet s'attache  
pour pouvoir vivre autrement que dans le vertige.

Ceci nous permet d'arriver à la formule du désir  
du névrosé.

Et chacun sait qu'il y a un rapport étroit,  
historique, entre l'anatomie que le freudisme  
fait de ce désir, et quelque chose de caractéristique  
d'une certaine époque que nous vivons, et dont  
nous ne pouvons pas savoir sur quelle forme humaine,  
vaguement vaticinée par des prophètes de divers  
acabits, elle aboutira, ou achoppera.

Mais ce qui est certain, c'est que quelque chose  
nous est sensible dans notre expérience,  
pour peu que nous n'hésitions pas à l'articuler  
c'est que *le désir du névrosé*...

dirai-je d'une façon condensée  
...c'est *ce qui naît quand il n'y a pas de Dieu*.  
Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit !  
À savoir que la situation soit plus simple quand  
il y en a un !

La question est ceci, c'est que c'est au niveau  
de cette suspension du *Garant Suprême*...

qui est ce que cache en lui le névrosé  
...que se situe et s'arrête et se suspend, *ce désir du névrosé*.  
Ce *désir du névrosé*, c'est ce qui n'est un désir  
qu'à l'horizon de tous ses comportements.

Parce que...

et vous me permettez de vous faire la  
communication d'une de ces formules qui vous  
permettent de reconnaître le *style d'un comportement*  
...nous dirons que, par rapport à *ce désir* où il se situe,  
le névrosé est toujours à l'horizon de lui-même,  
qu'il en prépare l'avènement.

Le névrosé...

si vous me permettez une expression que je crois  
calquée sur toutes sortes de choses que nous  
voyons dans l'expérience quotidienne  
...est toujours occupé :

- à faire ses bagages,
- ou son *examen de conscience* (c'est la même chose)
- ou à organiser son *labyrinthe* (c'est la même chose).

Il les rassemble ses bagages, il en oublie  
ou il les met à la consigne, mais il s'agit toujours  
de bagages pour un voyage qu'il ne fait jamais.

Ceci est absolument essentiel à considérer si nous  
voulons bien nous apercevoir qu'il y a un contraste  
du tout au tout, quoiqu'en dise une pensée paresseuse  
qui se traîne comme un escargot le long du phénomène,  
qui sans vouloir y rassembler à aucun moment une  
perspective, une perspective quelconque...

Il s'agit d'opposer à cela *la structure du désir pervers*.

Chez le pervers bien sûr il s'agit aussi d'*une béance*.  
Il ne peut s'agir aussi...

puisque c'est cela qui est *la relation fondamentale*  
...que du sujet [suprimant ?] son être dans *la coupure*.

Il s'agit de savoir comment chez le pervers cette  
coupure est vécue, est supportée.

Eh bien là, assurément, le travail au long des années  
des analystes...

pour autant que leurs expériences avec  
des malades pervers leur ont permis d'articuler  
ces théories quelquefois contradictoires, mal  
raccordées les unes aux autres mais suggestives  
de l'ordre de difficulté auquel ils ont affaire  
...est quelque chose dont nous pouvons en quelque sorte  
prendre acte.

Je veux dire dont nous pouvons parler comme d'un  
matériel qui lui-même trahit certaines nécessités  
structurales qui sont celles à proprement parler  
que nous essayons ici de formuler.

Je dirai donc que dans cet essai que nous faisons  
ici, d'institution de la fonction réelle du désir,  
nous pouvons inclure jusqu'au discret délire,  
jusqu'au délire bien organisé auquel ont été amenés  
ceux qui se sont approchés de ce sujet par la voie de  
ces comportements, je veux dire, des psychanalystes.

Je vais en prendre un exemple.  
Je crois qu'actuellement, à tout prendre, personne n'a mieux parlé, je crois, de la perversion qu'un homme fort discret autant que plein d'humour dans sa personne, je veux dire M. GILLESPIE.

Je conseille à ceux qui lisent l'anglais...  
ils en tireront le plus grand profit  
...la première étude de GILLESPIE qui a abordé ce sujet à propos du fétichisme, sous la forme d'un article, *Contribution au fétichisme* (octobre 1940, I.J.P), ensuite de notes qu'il a consacrées à *Analysis of sexual perversions*, dans le *numéro XXXIII* (1952, 4<sup>ème</sup> partie), et enfin le dernier qu'il a donné dans le *numéro de juillet-octobre 1956* (*numéro XXXVII*, 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> parties) : *La Théorie générale des perversions*<sup>124</sup>.

Quelque chose s'en dégagera pour vous, c'est que quelqu'un qui en somme est si libre, et pèse assez bien les diverses avenues par lesquelles on a tenté d'aborder la question, nettement plus complexe naturellement qu'on ne peut l'imaginer dans une perspective sommaire, celle de la perversion qui serait purement et simplement la pulsion se montrant à visage découvert...

Ce n'est pas dire pour autant non plus, comme on l'a dit, que la perversion puisse se résumer dans une sorte d'approche qui tend en somme à l'homogénéiser à la névrose.

Je vais droit à ce qu'il s'agit d'exprimer, à ce qui nous servira désormais de repère pour interroger à divers titres la perversion.

La notion de *splitting* y est essentielle, démontrant déjà quelque chose que nous pourrions, nous, applaudir...

et ne croyez pas que je vais m'y précipiter  
...comme recouvrant en quelque sorte la fonction, l'identification du sujet à la fente ou coupure du discours, qui est celle où je vous apprends à identifier la composante subjective du fantasme.

---

124 William H. GILLESPIE : A contribution of the study of fetishism, I.J.P., 1940, XXI, pp. 401-415.  
Notes on the analysis of sexual perversions, I.J.P., 1952, XXXIII, pp. 397-402.  
The general theory of sexual perversion, I.J.P., 1956, XXXVII, pp. 396-403.

Ce n'est pas justement que l'espèce de précipitation qu'implique cette reconnaissance ne se soit pas déjà offerte et n'ait pas fourni l'occasion à une sorte d'aperçu, un peu honteux de soi-même, chez tel des écrivains qui se sont occupés de la perversion.

Je n'ai pour en témoigner qu'à me référer au troisième cas auquel M. GILLESPIE, dans le deuxième des articles, se réfère. C'est le cas d'un *fétichiste*. Ce cas je vous le brosse brièvement.

Il s'agit d'un fétichiste de trente ans dont le fantasme s'avère après l'analyse expressément comme d'être fendu en deux par les dents de la mère dont la proue pénétrante, si je puis dire, est ici représentée par ses seins mordus, aussi par la fente que, lui, vient de pénétrer et qui se change soudain en une créature ressemblant à un gorille velu.

Bref, tout un retour sur une *décomposition-recomposition*, ce que M. GILLESPIE appelle l'angoisse de castration est rapporté à une série de *déroulements* où intervient aussi bien la primitive exigence de la mère ou le primitif regret de la mère, et d'autre part une conception, le dois dire non démontrée, mais supposée en fin de compte, au terme de l'analyse par l'analyste, conception kleinienne, avec *identification à la fente*.

Disons qu'au terme de l'article, M. GILLESPIE écrit de cette espèce d'aperçu, ou d'intuition à demi assumée, interrogative, questionnante, mais qui est vraiment à mon avis tout à fait significative du point extrême où est mené quelqu'un qui suit avec attention...

je veux dire après développement dans le temps, après cette explication que seule l'analyse nous donne de ce qui se trouve au fin fond de la structure perverse

...« la configuration du matériel à ce moment nous conduisit à une spéculation autour du fantasme associé avec ce *split ego*... »

l'*ego* « *refendu* », si nous acceptons ce terme de *refendu* dont on se sert assez volontiers pour parler de ce *splitting* sur lequel FREUD en quelque sorte a terminé son œuvre.

Car, vous le savez je pense, l'article inachevé de FREUD<sup>125</sup> sur *Le splitting de l'ego*, la plume lui est tombée des mains si l'on peut dire et il l'a laissé inachevé. c'est cet article qui fut retrouvé après sa mort.

Cette refente du moi a conduit Monsieur GILLESPIE à une spéculation autour du fantasme associé avec *la refente du moi* et *l'objet refendu*. C'est le *même mot* que nous pouvons employer si nous employons ce terme. C'est le « *split ego* » et le « *split object* ».

« *Est-ce que l'organe génital féminin...*

c'est GILLESPIE qui s'interroge  
*...n'est pas l'objet fendu, le split object par excellence ? Et le fantasme d'un ego, d'un split ego ne peut-il provenir d'une identification avec l'organe génital qui est une fente, le split female génital? Je tiens compte, dit-il, que quand nous parlons de splitting de l'ego, de la refente du moi, et de l'objet correspondant, nous nous référons aux mécanismes mentaux que nous présumons au phénomène. »*

Je veux dire par là que nous faisons de la science, que nous nous déplaçons dans des *concepts scientifiques*.

« *...et le fantasme appartient à un niveau différent du discours...*

l'ordre d'interrogation que se pose M. GILLESPIE est intéressant  
*...néanmoins les fantasmes, les nôtres pas moins que ceux de nos patients, doivent toujours jouer un rôle dans la façon dont nous conceptualisons ces procès sous-jacents. Il nous semble, par conséquent, que le fantasme d'être soi-même fendu en deux morceaux tout comme la vulve est fendue, peut être tout à fait approprié au mécanisme mental du splitting de l'objet et de l'introjection de l'objet fendu conduisant à la refente de l'ego. C'est implicite, bien entendu, dans un tel fantasme de la vulve comme d'un objet fendu qui fut une fois intact, et la refente, splitting, est le résultat d'une attaque sadique, soit par le père, ou par soi-même. »*

Il est bien clair que nous nous trouvons là devant quelque chose qui, pour un esprit aussi prudent et mesuré que M. GILLESPIE, ne peut pas manquer de frapper comme quelque chose où il joue lui-même à aller à l'extrême d'une pensée en réduisant, en quelque sorte, à une sorte de *schéma identificatoire* tout à fait primordial ce qui peut ensuite nous servir d'explication à quelque chose qui n'est, en l'occasion, rien moins que la structure même de la personnalité du sujet.

---

125 Sigmund Freud : « [Le clivage du moi dans le processus de défense](#) », 1938, in *Résultats, Idées, Problèmes*, Tome II Paris, PUF, 1985, pp.283-286 .



Puisque *ce dont il s'agit* tout au long de cet article...

il n'y a pas que ce cas à citer

...c'est de ce quelque chose de si sensible et qui se décompose dans *le transfert* avec les pervers, *c'est à savoir* des *splitting* qui sont ce qu'on appellerait à l'occasion, couramment, de véritables *divisions de la personnalité*.

Plaquer en quelque sorte *la division de la personnalité* du pervers sur les deux valves d'un organe originel de la fantasmatisation, est là quelque chose qui est bien fait à l'occasion à faire sourire, voire dérouter.

Mais à vrai dire ce que nous trouvons en effet...

et là ceci doit être saisi à tous les niveaux

et sous des formes extrêmement différentes

de la formation de la personnalité des pervers

...c'est quelque chose que déjà nous avons indiqué

par exemple dans un de nos articles<sup>126</sup>, celui que nous avons fait à propos du cas d'André GIDE

remarquablement étudié par le professeur DELAY<sup>127</sup>.

C'est quelque chose aussi qui se présente comme une opposition de deux volets identificatoires.

Celui lié plus spécialement à l'image narcissique

de soi-même : *i(a)* d'un côté, qui est ce qui règle chez l'illustre patient dont nous avons la confiance sous mille formes dans une œuvre...

et sans doute nous devons tenir compte de

la dimension de cette œuvre, car elle ajoute

quelque chose à l'équilibre du sujet

...mais ce n'est pas à ce propos que je veux développer pleinement ceci que je vous indique.

Parce qu'après tout, le temps de l'année est près

de s'achever, il faut bien donner pour la suite,

lancer en avant quelques petites amorces sur ce que nous permettent d'approcher nos aperçus.

C'est *le rapport* qu'il y a dans le titre que j'ai mis

au premier chef, ici particulièrement saillant, *entre*

*justement ce que ce schéma articule*, à savoir *le désir et la lettre*.

---

126 Jacques Lacan : « Jeunesse de Gide ou La lettre et le désir », in Critique, n°131, avril 1958, ou in Écrits, op. cit. p.739.

127 Jean DELAY « La Jeunesse d'André Gide » (1956), Paris, Gallimard 1992.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que c'est dans ce sens que doit être cherché à proprement parler, dans la reconversion du désir à cette *production* qui s'exprime dans *le symbole*, lequel n'est pas la super-réalité que l'on croit, mais essentiellement au contraire fait de son bris, de sa décomposition en *parties* signifiantes.

C'est - dis-je - dans la reconversion de *l'impasse du désir* dans cette matérialité signifiante que nous devons situer, et ceci si nous voulons donner un sens convenable au terme, le processus de la sublimation comme telle.

Notre André GIDE, incontestablement, mérite d'être situé dans la catégorie qui nous pose le problème de l'homosexualité. Et qu'est-ce que nous voyons ?

Nous voyons ce double rapport à un objet divisé en tant qu'il est le reflet de ce garçon malgracieux, voire « *disgracié* » comme s'exprimait un écrivain<sup>128</sup> à ce propos, que fût le petit André GIDE à l'origine. Et que dans ce rapport furtif à un objet narcissique, la présence de l'attribut phallique est essentielle.

GIDE est homosexuel.

Mais il est impossible...

c'est là le mérite de cet  
ouvrage de l'avoir montré

...il est tout à fait impossible de centrer, de concentrer la vision d'une anomalie sexuelle du sujet si nous ne mettons pas en face...

ce dont lui-même a témoigné  
...cette formule, si - dirai-je - vous ne savez pas ce qu'est « *l'amour d'un uraniste* ».

Et là, il s'agit de son amour pour sa femme, à savoir de cet amour hyper-idéalisé dont j'essaie sans aucune peine dans cet article de rassembler ce qui, dans le livre de DELAY, est pointé avec un très grand soin, à savoir toute la genèse par quoi cet amour pour sa femme se rattache à son rapport à la mère.

---

128 Il s'agit d'un commentaire de François Mauriac à propos de Gide, repris par Jean Delay.

Non pas seulement la mère réelle telle que nous la connaissons, mais à la mère en tant qu'elle recèle une structure dont il sait qu'il va être question maintenant de déceler la véritable nature.

Une structure, dirai-je tout de suite, où la présence du mauvais objet, je dirai plus, la topographie de ce mauvais objet, est essentielle.

Je ne peux pas m'attarder dans un long développement qui reprenne petit à petit, point par point, toute l'histoire d'André GIDE, comme son œuvre, à ses différentes étapes, a pris soin de le dégager :

*« Mais pour dire à quel point l'instinct d'un enfant peut errer, je veux indiquer plus précisément deux de mes thèmes de jouissance : l'un m'avait été fourni ...//... dans ce conte charmant de Gribouille, qui se jette à l'eau, un jour qu'il pleut beaucoup, non point pour se garer de la pluie, ainsi que ses vilains frères ont tenté de le faire croire, mais pour se garer de ses frères qui se moquaient. Dans la rivière, il s'efforce et nage quelque temps, puis s'abandonne ; et dès qu'il s'abandonne, il flotte ; il se sent alors devenir tout petit, léger, bizarre, végétal ; il lui pousse des feuilles par tout le corps ; et bientôt l'eau de la rivière peut couler sur la rive le délicat rameau de chêne que notre ami Gribouille est devenu. – Absurde ! ... »*

fait s'écrier l'écrivain à son interlocuteur

*... – Mais c'est bien là précisément pourquoi je le raconte ; c'est la vérité que je dis, non point ce qui me fasse honneur. Et sans doute la grand-mère de Nohant ne pensait guère écrire là quelque chose de débauchant ; mais je témoigne que nulle page d'Aphrodite ne put troubler nul écolier autant que cette métamorphose de Gribouille en végétal le petit ignorant que j'étais. »*

J'ajoute pour revenir à cela, parce qu'il ne faut pas en méconnaître la dimension, l'autre exemple de ce fantasme provocateur à ses jouissances primitives qu'il nous donne :

*« Il y avait aussi, dans une stupide piécette de Mme de Ségur : Les dîners de Mademoiselle Justine, un passage où les domestiques profitent de l'absence des maîtres pour faire bombance ; ils fouillent dans tous les placards ; ils se gobergent ; puis voici, tandis que Justine se penche et qu'elle enlève une pile d'assiettes du placard, en catimini le cocher vient lui pincer la taille ; Justine, chatouilleuse, lâche la pile ; patatras ! toute la vaisselle se brise. Le dégât me faisait pâmer. »*<sup>129</sup>

---

129 André Gide : « Si le grain ne meurt », Paris, Gallimard, Folio 1972.

S'il vous en faut plus pour saisir le rapport, le fantasme du second avec ce quelque chose de tout à fait primordial qu'il s'agit d'articuler dans le rapport du sujet à la coupure, vous citerai-je...

ceci est tout à fait commun devant de tels sujets ...qu'un des fantasmes fondamentaux dans l'initiation masturbatoire fut aussi par exemple, le fantasme d'une révélation verbale concernant plus précisément quelque chose qui est *la chose imaginée dans le fantasme*, à savoir par exemple *une initiation sexuelle* comme telle, prise comme *thème du fantasme* en tant qu'il est existant.

Le rapport...

décelé dans le premier de ces fantasmes du sujet ...à quelque chose de détaché et qui progressivement fleurit, à quelque chose de remarquable...

pour autant qu'il nous présentifie ce quelque chose qui est démontré par cent observations analytiques, à savoir le thème maintenant tout à fait admis et courant, l'ordre d'identification du sujet au *phallus* pour autant qu'il surgit d'une fantasmatisation d'un *objet interne à la mère* ...ceci est structure communément rencontrée et qui pour l'instant ne fera aucune difficulté à être acceptée et reconnue comme telle par aucun analyste.

L'important - ici nous le voyons - est manifesté comme tel dans le fantasme, pris dans le fantasme comme support de quelque chose qui représente pour le sujet une des expériences de sa vie érotique initiale d'un [...], et ce qui importe pour nous, c'est de savoir plus précisément de *quelle sorte d'identification il s'agit*.

Nous l'avons dit, la métonymie du névrosé est essentiellement constitué par ceci : c'est qu'il ne l'est, à la limite...

c'est-à-dire en un point qu'il atteindra dans la perspective fuyante de ses symptômes ...que pour autant qu'il ne l'a pas, le *phallus*, et c'est ce qu'il s'agit de ne pas révéler.

C'est-à-dire que nous rencontrerons chez lui... à mesure que l'analyse progresse ...une croissante angoisse de castration.

Il y a dans la perversion quelque chose que nous pouvons appeler *un renversement du processus de la preuve*. Ce qui est à prouver par le névrosé, à savoir la subsistance de son désir, devient ici dans la perversion la base de la preuve.

Voyez-y quelque chose comme cette sorte de retour en honneur dans l'analyse que nous appelons « *raisonnement par l'absurde* ».

Pour le pervers la conjonction se fait, qui unit en un seul terme...

en introduisant cette légère ouverture que permet une identification à l'autre tout à fait spéciale...qui unit en un seul terme le « *il l'est* » et « *il l'a* ». Il suffit pour cela que cet « *il l'a* » soit en l'occasion « *elle l'a* », c'est-à-dire *l'objet de l'identification primitive*.

Il l'aura, *le phallus, l'objet d'identification primitive*, qu'il se soit, cet objet, transformé en fétiche dans un cas, ou en idole dans l'autre.

Nous avons tout l'empan entre la forme fétichiste de ces amours homosexuels et la forme idolâtrique illustrée par GIDE. Le lien est institué, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans le support naturel.

Nous dirons que la perversion se présente comme une sorte de simulation naturelle de la coupure. C'est en cela que l'intuition de GILLESPIE est là comme un index :

- ce que le sujet n'a pas, il l'a dans l'objet.
- Ce que le sujet n'est pas, son objet idéal l'est.

Bref un certain rapport naturel est pris comme matière de cette fente subjective qui est ce qu'il s'agit de symboliser dans la perversion comme dans la névrose.

Il est le *phallus*, en tant qu'objet interne de la mère, et il l'a dans son objet de désir. Voilà à peu près ce que nous voyons chez l'homosexuel masculin.

Chez l'homosexuelle féminine...

Souvenez-vous du cas articulé par FREUD, et que nous avons ici analysé en comparaison avec *le cas de Dora*.

Que se passe-t-il au tournant où la jeune patiente de FREUD se précipite dans l'idéalisation homosexuelle ?

Elle est bien le *phallus*, mais comment ?

En tant qu'objet interne de la mère aussi !

Et ceci se voit d'une façon très nette quand au sommet de la crise, se jetant par-dessus la barrière du chemin de fer, FREUD reconnaît que dans ce *niederkommen* [enfanter, accoucher] il dit qu'il y a quelque chose qui est l'identification à cet attribut maternel.

Elle se fait l'être dans ce suprême effort de don à son idole qu'est son suicide.

Elle choit comme objet, pourquoi ?

Pour lui donner ce qui est l'objet de l'amour, lui donner ce qu'elle n'a pas, la porter au maximum de l'idéalisation, lui donner ce *phallus* objet de son adoration auquel l'amour homosexuel...

pour cette personne singulière  
qui est l'objet de ses amours  
...s'identifie.

Si nous essayons de porter ceci à propos de chaque cas, si nous faisons dans chaque cas un effort d'interrogation, nous retrouverons là ce que je prétends avancer comme une structure.

Vous pouvez toujours la retrouver, non seulement dans la perversion, mais spécialement dans cette forme...

dont on objecte, certainement avec pertinence,  
qu'elle est extrêmement polymorphe  
...à savoir l'homosexualité, surtout avec l'usage que nous donnons à ce terme d'homosexualité, combien de formes diverses l'expérience en effet ne nous en présente-t-elle pas !

Mais enfin quand même, n'y aurait-il pas aussi intérêt à ce que nous situions au niveau de la perversion quelque chose qui pourrait constituer le centre comme tel de...

en admettant que toutes sortes de formes périphériques intermédiaires entre la perversion et, par exemple, disons la psychose, la toxicomanie, ou telle ou telle autre forme de notre champ nosographique

...l'homosexualité, comparée à ce que la dernière fois par exemple nous essayions de formuler comme étant le point sur lequel le désir de désir qu'a le névrosé s'appuie, à savoir ce rapport à l'image de l'autre grâce à quoi peut s'établir tout ce jeu de substitution où le névrosé n'a jamais à faire la preuve de ce dont il s'agit, à savoir qu'il est le *phallus* : soit bel et bien  $\Phi \diamond i(a)$ .

Nous dirons que nous avons ici quelque chose qui est un certain rapport de l'identification primitive :  $I$ , avec l'identification narcissique, spéculaire, qui est  $i(a)$ . [ $I \rightarrow i(a)$ ]

C'est pour autant que quelque chose existe déjà, qu'une schize est déjà dessinée...

entre l'accession du sujet identificatoire, symbolique, rapport primordial à la mère, et des premières Verwerfungen

...c'est pour autant que ceci s'articule à la *seconde identification imaginaire* du sujet à sa forme spéculaire, à savoir  $i(a)$ , c'est ceci qui est utilisé par le sujet pour symboliser ce qu'avec GILLESPIE nous appellerons la *fente*, à savoir ce en quoi le sujet intervient dans son rapport fantasmatique.

Et ici le *phallus* est l'élément signifiant essentiel pour autant qu'il est ce qui surgit de la mère comme symbole de son désir :

- ce désir de l'Autre qui fait l'effroi du névrosé,
- ce désir où il se sent courir tous les risques,

...c'est cela qui fait le centre autour de quoi va s'organiser toute la construction du pervers.

Et pour autant, ce désir de l'Autre est bien ce que l'expérience nous montre aussi dans son cas, de plus reculé, de plus difficile d'accès.

C'est cela même qui fait la profondeur et la *difficulté* de ces analyses qui nous ont été permises :

- du primitif accès qui a été donné par la voie de l'expérience infantile,
- des constructions et des spéculations spécialement liées aux primitives identifications objectales.

Bien évidemment GIDE se fut-il offert - à *ses dépens* - rien ne dit que l'entreprise *eut pu être menée assez loin*. GIDE ne s'est pas offert à l'exploration analytique.

Pourtant, si superficielle qu'en fin de compte soit une analyse qui ne s'est développée que dans la dimension dite sublimée, nous avons sur ce point d'étranges indications.

Et je crois que personne à ma connaissance n'a donné son prix à ce petit trait qui apparaît comme une singularité de comportement qui signe presque de son accent symptomatique ce dont il s'agit, à savoir l'au-delà du personnage maternel, ou plus exactement son intérieur, son cœur même. Car ce cœur de l'identification primitive se retrouve au fond de la structure du sujet pervers lui-même.

Si dans le névrosé, le désir est à l'horizon de toutes ses demandes longuement déployées et littéralement interminables, on peut dire que *le désir du pervers* est au cœur de toutes ses demandes.

Et si *nous le lisons dans son déroulement* incontestablement noué autour d'exigences esthétiques, rien ne peut pourtant plus frapper que, je dirais, la modulation des thèmes autour desquels il se succède.

Et vous vous apercevez que ce qui apparaît dès les premières lignes, ce sont les rapports du sujet avec une vision morcelée, un kaléidoscope qui occupe les six ou sept premières pages du volume.



Comment ne vous sentez-vous pas porté au plus lointain de l'expérience morcelante ? Mais il y a plus : la notion, la perception qu'il prend à tel moment et qu'il articule lui-même en ceci qu'il y a sans doute, dit-il, la réalité et les rêves, mais qu'il y a aussi « *une seconde réalité* ».

Et plus loin encore...

c'est là que je veux en venir, c'est le plus minuscule des indices, mais chacun sait que pour nous ce sont ceux-là qui sont les plus importants ...il nous raconte l'*histoire dite* « *du nœud dans le bois d'une porte* ».

Dans le bois de cette porte, quelque part à Uzès, il y a un trou parce qu'un nœud a été extrait. Et ce qu'il y a au fond :

« *C'est une petite bille* - lui dit-on - *que votre papa a glissée là quand il avait votre âge* » <sup>130</sup>.

Et il nous raconte...

pour l'admiration des amateurs de « *caractères* » ...qu'à partir de ces vacances, il passe un an à se laisser pousser l'ongle du petit doigt pour l'avoir assez long à la prochaine rencontre pour aller extraire cette petite bille dans le trou de bois.

Ce à quoi il parvient en effet, pour n'avoir plus ensuite dans la main qu'un objet grisâtre qu'il aurait honte de montrer à quiconque.

Moyennant quoi - je crois qu'il le dit - il le remet à sa place, coupe son petit ongle, et n'en fait confidence à personne - sauf à nous, la postérité qui va immortaliser cette histoire.

je crois qu'il est difficile de trouver une meilleure introduction à la notion rejetée dans une magnifique [...] tout est d'une persévérance de quelque chose qui nous présente la figure de la forme sous laquelle se présente le rapport du sujet pervers avec l'objet interne, un objet qui est au cœur de quelque chose.

---

130 André Gide, op. cit. « Vous voulez savoir ce que c'est ? me dit Rose, tandis qu'elle mettait le couvert, car j'étais tout occupé à entrer mon petit doigt dans le trou, pour prendre contact avec l'objet. – C'est une bille que votre papa a glissée là quand il avait votre âge, et que, depuis, on n'a jamais pu retirer. »

Le rapport de cet objet comme tel, en tant que c'est la dimension *imaginaire* du désir, dans l'occasion du désir de la mère, d'ordre primordial, qui vient jouer le rôle décisif, le rôle symbolisateur, central, qui permet de considérer qu'ici, au niveau du désir, le pervers est identifié à *la forme imaginaire du phallus*.

C'est là ce sur quoi la prochaine fois nous ferons notre dernière leçon sur le désir, cette année.

Nous arrivons à la fin de cette année que j'ai *consacrée...*  
à mes risques et périls tout autant qu'aux vôtres  
...à cette question du *désir* et de son interprétation.

Vous avez pu voir en effet que c'est sur la question  
de la place du désir dans l'économie de l'expérience  
analytique que je suis resté sans en bouger,  
parce que je pense que c'est de là que doit partir  
toute interprétation particulière d'aucun désir.

Cela n'a pas été - cette place - facile à cerner.  
C'est pourquoi aujourd'hui je voudrais simplement,  
en un mot de conclusion, vous indiquer les grands  
termes, les points cardinaux par rapport auxquels  
se situe ce que nous sommes arrivés cette année,  
j'espère, à vous faire sentir, de l'importance de  
la précision à donner à cette *fonction du désir* comme tel.

Vous le savez, la moindre expérience que vous pouvez  
avoir des travaux analytiques modernes,  
et spécialement de ce qui est constitué par exemple  
par une observation d'analyse, vous montrera  
comme trait constant...

je parle d'une observation quelconque  
qu'on se plaît à communiquer au moment analytique  
que nous vivons et qui commence déjà  
il y a une vingtaine d'années  
...ce sont des cas qu'on appelle, par rapport aux  
névroses typiques de l'ancienne littérature, des  
« *caractères névrotiques* », des cas limites quant à la *névrose*.

Qu'est-ce que nous rencontrons dans le mode d'abord  
du sujet ?

J'en ai lu un certain nombre ces derniers temps,  
histoire de faire le point, où en est la cogitation  
analytique concernant ce qui fait l'essentiel  
du progrès impliqué par l'expérience ?

Eh bien en gros, on peut dire qu'avec une surprenante constance, l'état actuel des choses...

c'est-à-dire au moment d'analyse où nous sommes...est dominé...

de quelque côté qu'elle prenne ses mots d'ordre...par *la relation d'objet*.

Elle converge vers *la relation d'objet*.

Ce qui sous cette rubrique, se rattache à l'expérience kleinienne se présente, après tout, plus comme *un symptôme* que comme un centre de diffusion, je veux dire une zone où a été particulièrement approfondi tout ce qui s'y rapporte.

Mais foncièrement, l'un quelconque des autres centres d'organisation de la pensée analytique qui structurent la recherche n'en est pas tellement foncièrement éloigné.

Car *la relation d'objet* vient à dominer toute la conception que nous nous faisons du progrès de l'analyse.

Ce n'est pas là une observation qui soit des moins frappantes de celles qui s'offrent à nous en cette occasion. Néanmoins dans le concret d'une observation rapportée aux fins d'illustration d'une structure quelconque, auquel se situe le champ de notre objet nosologique, l'analyse paraît se poursuivre pendant un certain temps sur une ligne de ce que l'on pourrait appeler de « *normativisation moralisante* ».

Je ne dis pas que c'est dans ce sens que se passent directement les interventions de l'analyste - c'est selon le cas - mais c'est dans cette perspective que l'analyste lui-même prend ses repères.

La façon même dont il articule les particularités de la position du sujet par rapport à ce qui l'entoure, à cet objet, seront toujours ceux d'une appréciation de cette appréhension de l'objet par le sujet qu'il a en analyse, et les déficiences de cette appréhension de l'objet en fonction d'une normale supposée de cette approche de l'autre comme tel.

Où en somme, il nous sera montré que l'esprit de l'analyste s'arrête essentiellement sur les dégradations de cette dimension de l'autre qui, en somme, est repéré comme étant à tout instant méconnu, oublié, déchu dans le sujet de sa propre condition de sujet autonome indépendant, de l'autre pur, de l'autre absolu.

C'est tout !

C'est un repérage qui en vaut un autre pour ce qui y est pris essentiellement, qui est d'accorder dans toute vie pléniaire, cette appréciation de l'autre dans son autonomie, son relief.

Ce qui est frappant, ce n'est pas tellement cela pourtant, avec tous les présupposés culturels que cela implique, c'est un ralliement implicite à ce qu'on peut appeler un système de valeurs qui, pour être implicite, n'en est pas moins là présent.

Ce qui est frappant c'est, si l'on peut dire, la précipitation d'un certain tournant qui est qu'après avoir, avec le sujet, longuement élaboré les insuffisances de son appréhension affective quant à l'autre, nous voyons en général...

soit que cela traduise directement je ne sais quel tournant de l'analyse concrète, soit simplement que ce soit par une sorte de hâte à résumer ce qui paraît à l'analyste les derniers termes de l'expérience

...nous voyons toute une articulation essentiellement moralisante de l'observation tomber en quelque sorte brusquement à une sorte d'étage inférieur et trouver ce dernier terme de référence dans une série d'identifications extrêmement primitives : celles qui...

de quelque façon qu'on les intitule ...se rapprochent toujours plus ou moins de cette notion des bons et des mauvais objets, internes, introjectés, ou externes, externalisés, projetés.

Il y a toujours quelque penchant kleinien dans cette référence aux expériences d'*identification primordiale*.

Et le fait que ce soit masqué dans d'autres occasions par la mise en valeur des derniers ressorts auxquels sont attribuées les fixations...

qu'on les appelle à cette occasion dans des termes plus anciens, dans des termes de référence instinctuelle, dans des rapports par exemple à un sadisme oral comme ayant profondément infléchi la relation œdipienne

...et que le sujet motive en dernier ressort cet accident du drame œdipien, *l'identification œdipienne*, c'est toujours à quelque chose du même ordre qu'il s'agit de se référer au dernier terme.

C'est à savoir ces identifications dernières où nous rapportons en somme tout le développement du *drame subjectif*, que ce soit dans *la névrose*, voire dans *les perversions*.

C'est à savoir ces identifications qui laissent dans une *ambiguïté* profonde la notion même de la subjectivité.

Le sujet y apparaît *essentiellement* comme *identification* à ce qu'il peut considérer comme étant de lui-même, *plus ou moins*. Et la thérapeutique se présente comme un *réarrangement* de ces identifications au cours d'une expérience [...] qui prend son principe dans *une référence à la réalité*, dans ce que le sujet a en somme à accepter ou à refuser de lui-même, dans quelque chose qui dès lors prend un aspect qui peut sembler être extrêmement hasardeux pour ce qu'en fin de compte cette *référence à la réalité* n'est rien d'autre qu'une réalité.

Et la réalité supposée par l'analyste en fin de compte, qui revient sous une forme encore plus implicite cette fois, encore plus masquée cette fois, peut être tout à fait scabreuse, surtout impliquer une normativité idéale, qui est à proprement parler celle des idéaux de l'analyste, comme étant la mesure dernière à quoi est sollicité de se rallier la conclusion du sujet qui est une conclusion identificatoire :

« Je suis en fin de compte ce que je reconnais être en moi, le bon et le bien; j'aspire à me conformer à une normativité idéale qui, pour cachée, pour implicite qu'elle soit, est quand même celle qu'après tant de détours je reconnais pour m'être désignée" ».

*Par une subtile...*

plus subtile qu'une autre mais  
en fin de compte non différente  
...*action suggestive*, se trouve être ici dans ce rapport,  
l'action, l'interaction, analysée.

Ce que je m'efforce d'indiquer ici dans ce discours  
que j'ai poursuivi devant vous cette année,  
c'est en quoi cette expérience...

pour s'être ainsi organisée par une sorte de  
glissement progressif à partir de l'indication  
freudienne primordiale  
...est une expérience qui recèle en elle de façon  
de plus en plus masquée la question qui, je crois,  
est la question essentielle sans laquelle il n'y a  
pas de juste appréciation de notre action analytique,  
et qui est celle de *la place du désir*.

Le désir, tel que nous l'articulons, a cet effet  
de ramener au premier plan de notre intérêt...

d'une façon - elle - non ambiguë,  
mais vraiment cruciale  
...la notion de ce à quoi nous avons affaire qui est  
d'une subjectivité.

Le désir est-il ou non subjectivité ?

Cette question n'a pas attendu l'analyse pour être  
posée. Elle est là depuis toujours, depuis l'origine  
de ce qu'on peut appeler l'expérience morale.

Le désir est à la fois subjectivité...

il est ce qui est au cœur même de *notre subjectivité*,  
ce qui est le plus essentiellement sujet  
...il est en même temps quelque chose qui est aussi  
le contraire, qui s'y oppose comme une résistance,  
comme *un paradoxe*, comme *un noyau rejeté*, comme *un noyau réfutable*.

C'est à partir de là, j'y ai insisté plusieurs fois,  
que toute l'expérience éthique s'est développée dans  
une perspective au terme de laquelle nous avons la  
formule énigmatique de SPINOZA que « *Le désir – cupidita - est l'essence même  
de l'homme...* » [fin de la partie IV de l'« Éthique »]

*Enigmatique* pour autant que *sa formule laisse ouverte ceci* : si ce qu'il définit est bien ce que nous désirons ou ce qui est désirable, il laisse ouverte la question de savoir si cela ou non se confond.

Même dans l'analyse, la distance entre ce qui est *désiré* et ce qui est *désirable* est pleinement ouverte. C'est à partir de là que l'expérience analytique s'instaure et s'articule.

Le désir n'est pas simplement exilé, repoussé au niveau de l'action et du principe de notre servitude...  
ce qu'il est jusque-là  
...il est interrogé comme étant la clef même, ou le ressort en nous, de toute une série d'actions et de comportements qui sont compris comme représentant le plus profond de notre vérité.

Et c'est là le point maximum, le point d'acmé d'où à chaque instant l'expérience tend à redescendre.

Est-ce à dire, comme on a pu le croire pendant longtemps, que ce désir dont il s'agit est pur et simple recours à un jaillissement vital ?

Il est bien clair qu'il n'en est rien puisque dès le premier épellement de notre expérience, ce que nous voyons, c'est qu'à mesure même que nous approfondissons ce désir, nous le voyons moins se confondre avec cet élan pur et simple.

Il se décompose, il se désarticule en quelque chose qui se présente comme toujours plus distant d'un rapport harmonique.

Nul désir ne nous apparaît dans la remontée régressive que constitue l'expérience analytique.

Plus, il nous apparaît comme un élément *problématique*, dispersé, polymorphe, contradictoire et pour tout dire, bien loin de toute coaptation orientée.



C'est donc à cette expérience du désir qu'il s'agit de nous référer comme à quelque chose que nous ne saurions quitter sans l'approfondir, au point que nous ne puissions donner quelque chose qui nous fixe sur son sens, qui nous évite de nous détourner de ce qu'il y a là d'absolument original, d'absolument irréductible.

Tout, bien sûr, dans la façon dont...

je l'ai dit

...s'articule l'expérience analytique, est fait - ce sens du désir - pour nous le voiler.

Ce dégagement des voies vers l'objet dans *l'expérience de transfert* nous montre en quelque sorte que le négatif de ce dont il s'agit...

*l'expérience de transfert*, si nous la définissons comme une expérience de *répétition* obtenue par une *régression* elle-même dépendante d'une frustration...laisse de côté le rapport fondamental de cette frustration à la demande.

Il n'y en a pourtant pas d'autre dans l'analyse. Et seule cette façon d'articuler les termes nous permettra de voir que la demande régresse parce que la demande élaborée, telle qu'elle se présente, dans l'analyse, reste sans réponse.

Mais d'ores et déjà, une analyse, par une voie détournée, s'engage dans la réponse pour guider l'analysé vers l'objet !

D'où il sort toutes sortes d'incroyables idées dont un des exemples que j'ai eu à critiquer bien des fois est constitué par ce « *réglage de la distance* » dont j'ai parlé.

Parce que peut-être joue-t-il plus un rôle ici dans le contexte français, ce réglage de la distance de l'objet qui, si je puis dire, à soi tout seul montre assez dans quelle sorte d'impasse contradictoire s'engage dans une certaine voie l'analyse quand elle se centre étroitement sur *la relation d'objet*.

Pour autant qu'assurément tout rapport...  
    quel qu'il soit, de quelque façon que  
    nous devions en supposer la normale  
...semble bien présupposer le maintien - quoi qu'on en  
dise - d'une certaine distance, et qu'à vrai dire  
nous pouvons reconnaître là *une espèce d'application courte...*  
    et à la vérité prise à contre sens  
...de quelques considérations sur *la relation du stade du miroir*,  
sur *le rapport narcissique* en tant que tel, qui ont constitué  
chez des auteurs qui ont mis au premier plan  
la référence de « *l'action analytique* », qui leur a servi  
de bagage théorique à une époque où ils n'ont pas pu  
en situer la place dans des références plus larges.

En fait toute espèce de référence de l'expérience  
analytique a quelque chose qui, au dernier terme,  
s'appuierait sur la prétendue réalité de l'expérience  
analytique prise comme mesure, comme étalon de ce  
qu'il s'agit de *réduire* dans *la relation transférentielle*.

Tout ce qui aussi mettra, dans la place *complémentaire*  
de cette action de *réduction analytique*, une...

- plus ou moins poussée,
- plus ou moins analysée,
- plus ou moins critiquée

...distorsion du *moi* avec la notion de cette distance  
en référence à cette distorsion du *moi*, en référence  
à ce qui subsiste dans ce *moi* de possible allié  
de la réduction de l'analyse à une « *réalité* ».

Tout ce qui s'organise dans ces termes ne fait que  
restaurer cette séparation du médecin et du malade  
sur quoi est fondée toute une nosographie classique,  
ce qui en soi n'est nullement une objection, mais  
aussi l'inopérance d'une thérapeutique subjective qui  
est celle de la psychothérapie préanalytique livrant,  
si l'on peut dire, à la norme onnipotente du jugement  
du médecin ce dont il s'agit dans *l'expérience* du patient,  
faisant du rapport du médecin au patient ceci,  
à savoir la soumettant à une structuration subjective  
qui est celle d'un semblable assurément,  
mais d'un semblable engagé dans l'erreur,  
avec tout ce que ceci comporte de *distance* (*précisément !*)  
et de méconnaissance impossible à réduire.

Ce que l'analyse instaure est une structuration intersubjective qui se distingue strictement de la précédente en ceci que quelque qu'éloigné que puisse être le sujet, patient, de nos normes...  
et ceci jusqu'aux limites  
de la psychose, de la folie  
...nous le supposons pas comme ce semblable auquel nous sommes liés par des liens de charité,  
de respect de notre image.

Sans doute est-ce là une relation qui a son fondement quant à ce quelque chose :

- qui constitue un progrès assurément,
- qui a constitué un progrès,
- et un progrès historique dans la façon de se comporter vis-à-vis du malade mental.

Mais le pas qui ressort *décisif*, instauré par l'analyse : est-ce que nous le considérons *essentiellement* de sa nature...  
dans son rapport avec lui  
...comme *un sujet parlant*, c'est-à-dire comme tel, pris...  
alors exactement comme nous,  
quelle que soit sa position  
...dans *les conséquences et les risques* d'un rapport à [...] ?

Ceci suffit à changer du tout au tout nos rapports à ce sujet passif dans l'analyse car à partir de ceci, le désir se situe au-delà du sentiment d'une poussée obscure et radicale comme telle.

Car si nous considérons cette poussée, la pulsion, le cri, cette poussée ne vaut pour nous, n'existe, n'est définie, n'est articulée par FREUD que comme prise dans une séquence temporelle d'une nature spéciale :  
cette séquence que nous appelons *la chaîne signifiante* et dont les propriétés, les incidences sur tout ce à quoi nous avons affaire comme poussée, comme pulsion, sont que cette poussée elle la déconnecte essentiellement de tout ce qui la définit et la situe comme vitale, elle la rend essentiellement séparable de tout ce qui l'assure dans sa consistance vivante.

Elle rend possible...  
comme l'article dès le  
départ la théorie freudienne  
...que *la poussée* soit séparée de sa *source* même,  
de son *objet*, de sa *tendance* si l'on peut dire.  
Elle-même elle est séparée d'elle-même puisqu'elle,  
elle est essentiellement reconnaissable dans cette  
tendance même, qu'elle est sous une forme inverse.

Elle est primitivement, primordialement décomposable,  
décomposée pour tout dire en *une décomposition signifiante*.  
Le désir n'est pas cette séquence.

Il est un repérage du sujet par rapport à cette  
séquence où il se reflète dans la dimension du désir  
de l'Autre. Prenons un exemple, prenons-le sous  
la forme la plus primitive de ce qui nous est offert  
par l'expérience analytique, le rapport du sujet avec  
le nouveau venu dans la constellation familiale.

Ce que nous appelons « *une agression* » dans cette occasion  
n'est pas une agression, c'est un souhait de mort,  
c'est-à-dire, si inconscient que nous le supposons,  
c'est quelque chose qui s'articule : « *qu'il meure !* »  
et c'est quelque chose qui ne se conçoit que dans  
le registre de l'articulation, c'est-à-dire là  
où les signifiants existent.

C'est pour autant que c'est en termes signifiants,  
si primitifs que nous les supposons, que l'agression  
vis-à-vis du semblable rival, que l'agression  
du semblable rival s'articule. Le petit semblable  
se livre à des agressions, les mordille, les pousse,  
voire les rejette hors de l'enceinte où ils peuvent  
accéder à leur nourriture.

Le passage de la rivalité *primitive* dans l'inconscient  
est lié au fait que quelque chose de si rudimentaire  
que nous le supposons, s'articule, qui n'est pas  
essentiellement différent de par sa nature de  
l'articulation parlée « *qu'il meure !* » Et c'est pour cela  
que ce « *qu'il meure !* » peut rester par en dessous du  
« *qu'il est beau !* » ou du « *je l'aime* » qui est l'autre discours  
qui se superpose au précédent.

C'est dans l'intervalle de ces deux discours que se situe ce à quoi nous avons affaire comme *désir*. C'est dans l'intervalle que se constitue, si vous voulez, ce que la dialectique kleinienne a articulé comme étant le *mauvais objet*, et dont nous voyons comment peuvent venir converger la pulsion rejetée d'une part, et l'*objet introjecté* dans une ambiguïté pareille.

Néanmoins c'est de la façon dont se structure ce rapport dans l'intervalle, *cette fonction imaginaire* en tant qu'elle est appendue, qu'elle attient aux deux chaînes de discours, *la chaîne refoulée* et *la chaîne patente*, manifeste, c'est ici que nous sommes appelés essentiellement à préciser ce qu'il convient de soulever dans l'articulation pour savoir à quel niveau se situe le désir.

Le désir, vous avez pu à telle ou telle occasion penser, suggérer, que j'en donne ici une conception phallocentrique. Bien sûr il est tout à fait évident que le *phallus* y joue un rôle absolument essentiel, mais comment véritablement comprendre cette fonction du *phallus* si ce n'est à *l'intérieur des repères ontologiques* qui sont ceux qu'ici nous essayons d'introduire !

Le *phallus*, comment concevoir l'usage qu'en fait Madame Mélanie KLEIN ?

Je veux dire au niveau le plus premier, le plus archaïque de l'expérience de l'enfant. C'est à savoir au moment où l'enfant, pris dans telles ou telles difficultés du développement qui peuvent être à l'occasion sévères, au premier tournant, M<sup>me</sup> Mélanie KLEIN lui interprétera ce petit jouet qu'il manipule et qu'il va faire toucher tel autre élément de la partie du jeu avec lequel l'expérience s'instaure, en lui disant :

« Ceci est le pénis de papa. »

Il est de fait que *n'importe qui* ne peut pas ne pas rester...  
au moins s'il vient du dehors  
...dans une telle expérience, quelque peu interloqué  
par la hardiesse parfaitement brutale de l'*intervention*.

Mais plus encore, par le fait qu'en fin de compte, cela prend ! Je veux dire que le sujet peut dans certains cas sûrement résister, mais s'il résiste, c'est bien assurément...

comme Mélanie KLEIN n'en doute pas elle-même ...que *quelque chose* est là en jeu dont il n'y a nullement lieu de désespérer quant à la compréhension future.

Et Dieu sait si elle se permet à l'occasion...

on m'a rapporté des expériences, toutes vues du dehors mais rapportées d'une façon très fidèle ...*d'insister* !

Il est clair que le symbole phallique entre dans le jeu à cette période ultra-précoce comme si le sujet n'attendait que cela.

Que M<sup>me</sup> Mélanie KLEIN, à l'occasion, justifie ce *phallus* comme étant le modèle d'un simple mamelon plus maniable et plus commode, nous pouvons voir là comme une singulière pétition de principe.

Ce qui dans notre registre, dans notre vocabulaire reste, et justifie une pareille intervention, ne peut s'exprimer qu'en ces termes : c'est que le sujet n'accepte - en tout cas, c'est manifeste - cet objet...

dont il n'a dans la plupart des cas que l'expérience la plus indirecte ...que comme signifiant : et que c'est comme signifiant que l'incidence de ce *phallus* se justifie de la façon la plus claire.

Si le sujet le prend pour tel à l'âge où il est, peut-être la question reste indiscernable. Mais assurément si Mélanie KLEIN le prend, cet objet... qu'elle le sache ou qu'elle ne le sache pas ...c'est parce qu'elle n'en a pas de meilleur comme signifiant du désir en tant qu'il est *désir du désir de l'Autre*.

S'il y a quelque chose que le *phallus* signifie... je veux dire, lui, dans la position du signifiant c'est justement cela, c'est *le désir du désir de l'Autre*. Et c'est pour cela qu'il va prendre sa place privilégiée au niveau de l'objet.

Mais je crois que bien loin de nous en tenir à cette  
« *position phallocentrique* », comme ceux-ci s'expriment...

ceux qui s'en tiennent à l'apparence  
de ce que je suis en train d'articuler  
...ceci nous permet de voir où est *le véritable problème*.

Le véritable problème est celui-ci :  
c'est que l'objet auquel nous avons affaire depuis  
l'origine concernant le désir :

- loin d'être à aucun degré cet objet préformé,
- cet objet de la satisfaction instinctuelle,
- cet objet destiné à satisfaire - dans je ne sais  
quelle préformation vitale - le sujet comme son  
complément instinctuel,

...*l'objet du désir* n'est absolument pas distinct de ceci :  
*il est le signifiant du désir du désir*.

L'objet comme tel...

l'*objet(a)*, si vous voulez, du graphe  
...c'est comme tel *le désir de l'Autre* en tant - dirais-je -  
qu'il parvient...

si le mot a un sens  
...à la connaissance d'un sujet inconscient.  
C'est-à-dire qu'il est, bien sûr, par rapport  
à ce sujet, dans la position contradictoire :  
la connaissance d'un sujet inconscient.

Ce qui n'est point impensable mais c'est quelque  
chose d'ouvert. Ceci veut dire que, s'il parvient à  
quelque chose du sujet inconscient, il y parvient en  
tant qu'il est vœu de le reconnaître, qu'il est  
signifiant de sa reconnaissance.

Et c'est cela que cela veut dire :  
que *le désir n'a pas d'autre objet que le signifiant de sa reconnaissance*.

Le caractère de *l'objet* en tant qu'il est *l'objet du désir*,  
nous devons donc aller le chercher là où l'expérience  
humaine nous le désigne, nous l'indique sous sa forme  
la plus paradoxale, j'ai nommé ce que nous appelons  
communément « *le fétiche* », ce quelque chose qui est  
toujours plus ou moins implicite dans tout ce qui  
fait communément les objets d'échanges inter-humains,  
mais là sans doute masqué par le caractère régulier  
ou régularisé de ces échanges.

On a parlé du côté fétiche de la marchandise,  
et après tout il n'y a pas là quelque chose qui soit  
simplement un fait d'*homophonie*.

Je veux dire par « *homophonie* », il y a bien une  
communauté de sens dans l'emploi du mot fétiche mais,  
pour nous, ce qui doit mettre au premier plan l'*accent*  
que nous devons conserver concernant *l'objet du désir*, c'est  
ce quelque chose qui le définit d'abord et avant tout  
comme étant emprunté au matériel signifiant.

« *J'ai vu le Diable l'autre nuit...*

dit quelque part Paul-Jean TOULET,

*...et dessous sa pelure...  
il dépassait ses deux... »*

Cela se termine par :

« *Ils ne tombent pas tous, tu vois,  
Les fruits de la Science!* »<sup>131</sup>

Eh bien, qu'ils ne tombent pas tous aussi pour nous  
à cette occasion, et que nous nous apercevions que  
ce qui importe n'est pas tellement ces fruits cachés..  
que le mirage présente au désir  
...que précisément la pelure.

Le *fétiche* se caractérise en ceci qu'il est la pelure,  
le bord, la frange, la fanfreluche, la chose qui  
cache, la chose qui tient précisément en ceci que  
rien n'est plus désigné pour la fonction de *signifiant*  
de ce dont il s'agit, à savoir *du désir de l'Autre*.

C'est-à-dire *ce à quoi* a affaire l'enfant primitivement,  
dans son rapport au sujet de la demande,  
c'est à savoir *ce qu'il est en dehors de la demande*, ce désir  
de la mère que comme tel il ne peut déchiffrer,  
sinon de la façon la plus virtuelle, à travers ce  
signifiant que nous, analystes, quoique nous fassions  
dans notre discours, nous rapporterons à cette  
commune mesure, à ce point central de la partie  
signifiante qu'est à l'occasion le *phallus*.

---

131 Paul-Jean Toulet : « *Les Contretrimes* », Paris, Gallimard 1999. « Il dépassait ses deux... » ne figure pas dans le poème...



Car il n'est rien d'autre que *ce signifiant du désir du désir*.  
Le désir n'a pas d'autre objet que le signifiant  
de sa reconnaissance.

Et c'est dans ce sens qu'il nous permet de concevoir  
ce qui se passe, ce dont nous sommes nous-mêmes les  
dupes quand nous nous apercevons que dans ce rapport  
sujet-objet, au niveau du désir, le sujet est passé  
de l'autre côté. Il est passé au niveau du *(a)*, pour  
autant justement qu'à ce dernier terme, il n'est plus  
lui-même que *le signifiant* de cette reconnaissance,  
il n'est plus que *le signifiant du désir du désir*.

Mais justement ce qu'il importe de maintenir,  
c'est l'opposition à partir de laquelle cet échange  
s'opère, à savoir le groupement *§* en face de *(a)*...

d'un sujet sans aucun doute imaginaire mais au  
sens le plus radical, en ce sens qu'il est le pur  
sujet de la déconnexion, de la coupure parlée, en  
tant que la coupure est la scansion essentielle  
où s'édifie la parole

...le groupement, dis-je, de ce sujet avec un *signifiant*  
qui est quoi ?

Qui n'est rien d'autre que le signifiant de l'être  
à quoi est confronté le sujet en tant que cet être  
est lui-même marqué par le signifiant.

C'est-à-dire que le *(a)*, l'objet du désir,  
dans sa nature est un *résidu*, est un *reste*.

Il est le *résidu* que laisse l'être auquel le sujet  
parlant est confronté comme tel, à toute demande  
possible.

Et c'est par là que l'objet rejoint le *réel*.  
C'est par là qu'il y participe.

Je dis le *réel*, et non pas la réalité, car la réalité  
est constituée par tous licols que le symbolisme  
humain, de façon plus ou moins perspicace,  
passe au cou du *réel* en tant qu'il en fait les objets  
de son expérience.

Remarquons : le propre des objets de l'expérience,  
c'est précisément de laisser de quelque côté...  
comme dirait Monsieur DE LA PALICE  
...tout ce qui dans l'objet y échappe.

C'est pour cela que, contrairement à ce qu'on croit,  
« *l'expérience* », la prétendue *expérience* est à double tranchant.

C'est à savoir que quand vous vous fixez sur *l'expérience*  
pour résoudre une situation historique par exemple,  
les chances sont tout aussi grandes d'erreur et  
de faute grave que du contraire, pour la très simple  
raison que par définition, *si vous vous fixez sur l'expérience*,  
c'est justement par là que *vous méconnaissiez l'élément nouveau*  
qu'il y a dans la situation.

*L'objet* dont il s'agit, pour autant qu'il rejoint le *réel*,  
y participe en ceci que le *réel* s'y présente justement  
comme *ce qui résiste à la demande*, ce que j'appellerai l'*inexorable*.

*L'objet du désir* est l'*inexorable* comme tel, et s'il rejoint le *réel*...  
ce *réel* auquel j'ai fait allusion au moment  
où nous faisions l'analyse de SCHREBER  
...c'est sous cette forme du *réel* qu'il incarne le mieux,  
cet *inexorable*, cette forme du *réel* qui se présente en ceci  
*qu'il revient toujours à la même place*.

Et c'est pour cela que nous en avons vu le prototype  
dans les astres curieusement.

Comment expliquerait-on autrement la présence,  
à l'origine de l'expérience culturelle,  
de cet intérêt pour l'objet vraiment le moins  
intéressant qui existe pour quoi que ce soit  
de vital, c'est à savoir les étoiles ?

La culture et la position du sujet comme tel  
dans le domaine du désir...

pour autant que ce désir s'instaure, s'instituent  
foncièrement dans *la structure symbolique* comme telle  
...ceci s'explique par ceci :  
que de toute la réalité, c'est le plus purement *réel*  
qui soit.

À partir d'une seule condition, c'est que le berger dans sa solitude, celui qui le premier commence à observer ceci, qui n'a là d'autre intérêt que d'être repéré comme revenant toujours à la même place, il le repère par rapport à ce avec quoi il s'institue radicalement comme objet, par rapport à une forme, aussi primitive que vous pouvez la supposer, de fente qui permette de le repérer quand il revient à cette même place.

Voici donc où nous en arrivons, c'est à poser ceci que *l'objet du désir* est à définir foncièrement comme *signifiant*. Comme signifiant d'un rapport qui lui-même est un rapport en quelque sorte indéfiniment répercuté. Le désir, s'il est *le désir du désir de l'Autre*, s'ouvre sur l'énigme de ce qu'est le désir de l'Autre comme tel.

Le désir de l'Autre comme tel est articulé et structuré foncièrement dans le rapport du sujet à la parole, c'est-à-dire dans la déconnexion de tout ce qui est chez le sujet vitalement enraciné. Ce désir, c'est le point central, le point pivot de toute l'économie à laquelle nous avons affaire dans l'analyse.

À ne pas en montrer la fonction, nous sommes amenés nécessairement à ne trouver de repères que dans ce qui est symbolisé effectivement sous le terme de *réalité*, *réalité existante*, de contexte social. Et il semble dès lors que nous méconnaissions *une autre dimension* en tant pourtant qu'elle est *introduite* dans notre expérience, qu'elle est *réintégrée* dans l'expérience humaine, et spécialement par le freudisme comme quelque chose d'absolument essentiel.

Ici prennent leur valeur les faits sur lesquels je me suis maintes fois appuyé de ce à quoi aboutit dans l'analyse toute intervention qui tend à écraser l'expérience transférentielle par rapport à ce qu'on appelle cette réalité si « *simple* », cette réalité actuelle de la séance analytique.

Comme si cette réalité n'était pas l'artifice même !

À savoir *la condition* dans laquelle le plus *normalement*...  
et pour cause car c'est ce que nous en attendons  
...doit se produire, de la part du sujet, *tout ce que nous avons*  
sans aucun doute *à reprendre* mais certainement pas à  
réduire à aucune réalité qui soit immédiate.

Et c'est pourquoi maintes fois j'ai insisté,  
sous différentes formes, sur le caractère commun de  
ce qui se produit chaque fois que *les interventions de l'analyste*...  
d'une façon trop insistante, voire trop brutale  
...prétendent prouver, dans cette réactualisation  
d'une relation objectale considérée comme typique  
dans la réalité de l'analyse, ce qui se produit  
avec une constante dont je dois dire que, si maintes  
observations en témoignent, il ne semble pas que les  
analystes en aient toujours fait l'identification.

Quoi qu'il en soit, pour nous en tenir à quelque  
chose qui a fait l'objet ici de notre critique,  
la fameuse *observation* qui est dans le *Bulletin des analystes belges*  
auquel je me suis référé une fois<sup>132</sup>, je m'y réfère  
à nouveau pour autant que j'y trouve un recoupement  
remarquable dans un des articles de GLOVER  
précisément, qui est celui autour duquel lui-même  
essaie déjà de poser la fonction de la perversion  
en relation avec le système de la réalité du sujet.

On ne peut qu'être frappé de ceci, c'est que si  
c'est pour autant que l'analyste femme...  
J'ai visé la première observation puisque c'est elle  
qui en est l'auteur, à propos des fantasmes du sujet,  
c'est-à-dire fantasmes que le sujet élabore de  
coucher avec elle, *elle lui répond* textuellement ceci :  
« *Vous vous faites peur d'une chose dont vous savez que cela n'arrivera jamais.* ».

Tel est le style dans lequel se présente  
l'intervention analytique marquant à cette occasion  
quelque chose qu'il n'y a pas lieu de qualifier,  
concernant les motivations personnelles de l'analyste  
dans cette occasion. Sans aucun doute, elles sont  
justifiées pour lui par quelque chose *pour l'analyste*.

---

132 Ruth Lebovici : « Perversion transitoire au cours d'un traitement psychanalytique », in *Bulletin d'activité de l'Association des psychanalystes de Belgique*, n°25, pp.1-17, 118 rue Froissart Bruxelles,R.L. Cf. note 112, séance du 03-06-1959.

Et l'analyste était une analyste qui a été contrôlée par quelqu'un qui est précisément *quelqu'un* auquel j'ai déjà fait allusion dans mon discours d'aujourd'hui, nommément concernant la thématique de la distance.

Il est clair que, quoi que ce soit que représente une telle intervention de panique par rapport à l'analyse, on essaiera de la justifier dans une juste appréhension de « *la réalité* », à savoir des rapports des objets en présence.

Il est certain que le rapport est décisif et que c'est immédiatement après ce style d'intervention que se déclenche ce qui fait l'objet de la communication, à savoir ce rejet, cette espèce de surjet brutal chez le sujet...

chez un sujet qui peut-être n'est pas très bien qualifié au point de vue diagnostic, qui nous a semblé assurément plus proche d'ébauches d'illusions paranoïdes que vraiment de ce qu'on a fait, c'est à savoir d'une phobie

...ce sujet vient en effet absolument hanté par une honte d'être trop grand, et il y a là toute une série de thèmes proches de la dépersonnalisation auxquels on ne saurait donner trop d'importance.

Ce qui est certain c'est que c'est une néo-formation.

C'est d'ailleurs l'objet de l'observation...

ce n'est pas nous qui le disons  
...de voir ce sujet se livrer à ce qu'on appelle la « *perversion transitoire* », c'est-à-dire :  
se ruer vers le point géographique où il a trouvé les circonstances particulièrement favorables à l'observation...

à travers une fente  
...des personnes...  
spécialement féminines  
...dans un cinéma, alors qu'elles sont en train de satisfaire leurs besoins urinaires.

Cet élément qui jusque-là n'avait tenu aucune place dans la symptomatologie, ne nous paraît intéressant que pour la raison qu'à la *page 494* de l'*International Journal*, vol. XIV, octobre 1933, partie 4, *The relation of perversion formation to the development of reality-sense*, c'est-à-dire l'article de GLOVER sur les fonctions de la perversion, en présence d'un sujet très voisin du précédent...

en ce sens que lui, GLOVER, le diagnostique plutôt paranoïde, mais que nous le rattacherions, nous, inversement assez volontiers à une phobie ...GLOVER, en raison d'interventions sans aucun doute analogues, réalise, produit, une mise en scène analogue d'une explosion perverse transitoire et occasionnelle. Il n'y a pas une différence essentielle entre ces deux cas.

Et ce sur quoi par exemple j'ai mis l'accent dans le discours sur la *Fonction de la parole et le champ du langage*<sup>133</sup>, c'est à savoir l'intervention d'Ernest KRIS concernant sa crainte phobique du plagiat, qui explique [à son patient] qu'il n'est pas un plagiaire du tout, moyennant quoi l'autre se rue au-dehors et demande un plat de cervelles fraîches, pour la plus grande joie de l'analyste qui y voit une réaction vraiment significative à son intervention, mais dont nous pouvons dire que, sous une forme atténuée, cela représente si l'on peut dire la réaction, la réforme de la dimension propre du sujet à chaque fois que l'intervention essaie de la réduire, de la faire s'effondrer, de la comprimer dans une pure et simple réduction aux données qu'on appelle « *objectives* », c'est-à-dire aux données cohérentes avec les préjugés de l'analyste.

Si vous me permettez de terminer sur quelque chose qui introduit la place dans laquelle nous, analystes, dans ce rapport au désir, nous devons nous situer, c'est quelque chose qui assurément ne peut aller, si nous ne nous faisons pas une certaine conception cohérente de ce qui est justement notre fonction par rapport aux normes sociales.

---

133 Jacques Lacan : « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » rapport de Rome 1953, *Écrits* pp.237-322, Cf. la remarque sur Kris p.296. On trouve un commentaire de l'article de Kris : « Ego psychology and interpretation in psychoanalytic therapy » (1951) *Psychoanalytic Quarterly*, 20, pp.15-30, dans la « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite », *Écrits*, p.393.

Ces normes sociales, s'il y a une expérience qui doit nous apprendre :

- combien elles sont problématiques,
- combien elles doivent être interrogées,
- combien leur détermination se situe ailleurs que dans leur fonction d'adaptation,

...il semble que c'est celle de l'analyste.

Si dans cette expérience du sujet logique, qui est la nôtre, nous découvrons cette dimension, toujours latente mais aussi toujours présente, qui se soutient sous toute relation intersubjective et qui se trouve dans un rapport donc, d'interaction, d'échange avec tout ce qui, de là, se cristallise dans la structure sociale, nous devons arriver à peu près à la conception suivante.

C'est que nous appellerons « *quelque chose-culture* »...

je ne tiens pas à ce mot, j'y tiens même fort peu ...ce que je désigne par là, c'est certaines histoires du sujet dans son rapport au *logos* dont assurément l'instance a pu longtemps rester masquée au cours de l'histoire, dont il est difficile de ne pas voir à l'époque où nous vivons...

c'est pour cela que le freudisme y existe ...quelle béance, quelle distance, il représente par rapport à une certaine inertie sociale.

Le rapport de ce qui passe de la culture dans la société, nous pouvons provisoirement le définir comme quelque chose qui s'exprimerait assez bien dans un rapport d'entropie pour autant que *quelque chose se produit...*

de ce qui passe de la culture dans la société ...qui inclut toujours quelque *fonction de désagrégation*.

Ce qui se présente dans la société comme culture...

autrement dit pour autant qu'il soit, à divers titres, rentré dans un certain nombre de conditions stables, elles aussi latentes, qui sont ce qu'on peut appeler des conditions d'échanges à l'intérieur du troupeau

...est *quelque chose* qui instaure un *mouvement*, une *dialectique*, laissant ouverte *la même béance* à l'intérieur de laquelle nous essayons de situer *la fonction du désir*.

C'est en ce sens que nous pouvons qualifier ce qui se produit comme perversion, comme étant le reflet, la protestation au niveau du sujet logique de ce que le sujet subit au niveau de l'identification, en tant que l'identification est le rapport qui ordonne, qui instaure les normes de la stabilisation sociale des différentes fonctions.

En ce sens nous ne pouvons pas ne pas faire le rapprochement qu'il y a entre toute structure semblable à celle de la perversion et ce que quelque part FREUD, nommément dans l'article *Névrose et psychose*, articule de la façon suivante :

*« Il est possible au moi d'éviter la rupture d'aucun côté de ce qui se propose à ce moment-là alors à lui comme conflit, comme distension, il lui est possible pour autant qu'il laisse tomber toute revendication à sa propre unité, et éventuellement qu'il se schize, et se sépare. C'est ainsi...*

dit FREUD dans un de ces aperçus qui sont ce par quoi toujours ses textes, au regard de ceux qui sont des textes plus communs de la littérature à laquelle nous avons affaire dans l'analyse, sont spécialement illuminants

*...C'est ainsi que nous pouvons nous apercevoir de la parenté qu'il y a entre les perversions, ces perversions en tant qu'elles nous évitent une répression, de leur parenté qu'il y a avec tous les Inkonsequenzen, Verschrobenheiten und *Narrheiten* der Menschen » .<sup>134</sup>*

Il vise de la façon la plus claire, précisément, tout ce qui dans le contexte social se présente comme « *paradoxe* », « *inconséquence* », « *forme confusionnelle* », et « *forme de folie* » .

Le « *Narr* » c'est le *fou* dans ce qui constitue le texte de la vie sociale la plus commune et la plus ordinaire.

De sorte que nous pourrions dire que quelque chose s'instaure comme un circuit tournant entre ce que nous pourrions appeler conformisme ou formes conformes socialement, activité dite culturelle...

---

<sup>134</sup> Sigmund Freud : « Névrose et psychose », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf 1973, p. 283.



là l'expression devient excellente pour définir tout ce qui de la culture se monnaie et s'aliène dans la société

...ici au niveau du sujet logique, la perversion pour autant qu'elle représente, par une série de dégradés, tout ce qui dans la conformisation se présente comme protestation dans la dimension à proprement parler du désir en tant qu'il est rapport du sujet à son être, c'est ici cette fameuse « *sublimation* » dont nous commencerons peut-être à parler l'année prochaine.

Car à la vérité c'est bien là *la notion la plus extrême*, la plus justificatrice de tout ce que je suis en train d'essayer d'avancer devant vous, et qui est celle que FREUD a apportée, à savoir cette *sublimation*.

Qu'est-ce que c'est en effet ?

Qu'est-ce que peut être la sublimation ?

Qu'est-ce qu'elle peut être si nous pouvons avec FREUD la définir comme :

« *Une activité sexuelle en tant qu'elle est déssexualisée.* » ?

Comment pouvons-nous même concevoir ?

Car là, il ne s'agit plus ni *de source*, ni *de direction* de la *tendance*, ni *d'objet*, il s'agit de la nature elle-même de ce qu'on appelle à cette occasion *l'énergie intéressée*.

Il vous suffira je pense de lire l'article de GLOVER dans l'*International Journal of Psycho-analysis* où il essaye d'aborder avec les soucis critiques qui sont les siens, la notion de « *sublimation* ».

Qu'est cette notion si nous ne pouvons pas la définir comme la forme même dans laquelle se coule le désir ! Puisque ce qu'on vous indique, c'est justement qu'elle peut se vider de la pulsion sexuelle en tant que telle, ou plus exactement que la notion même de pulsion, loin de se confondre avec la substance de *la relation sexuelle*, c'est cette forme même qu'elle est : jeu du signifiant.

Fondamentalement elle peut se réduire à *ce pur jeu du signifiant*. Et c'est bien aussi comme telle que nous pouvons définir la « *sublimation* ».

C'est ce quelque chose par quoi - comme je l'ai écrit quelque part - peuvent s'équivaloir *le désir* et *la lettre*, si pour autant ici nous pouvons voir en un point aussi paradoxal que la perversion...

c'est-à-dire sous sa forme la plus générale, ce qui dans l'être humain résiste à toute *normalisation* ...se produire ce discours, cette apparente élaboration à vide que nous appelons « *sublimation* », qui est quelque chose qui, dans sa nature, dans ses produits, est distinct de la valorisation sociale qui lui est donnée ultérieurement.

Ces difficultés qu'il y a à coller au terme de « *sublimation* » la notion de valeur sociale sont particulièrement bien mises en valeur dans cet article de GLOVER dont je vous parle.

*Sublimation* comme telle, c'est-à-dire au niveau du sujet logique, et ce, où se déroule, où s'instaure, où s'institue tout ce travail qui est à proprement parler le travail créateur dans l'ordre du *λόγος* [logos].

Et c'est de là que viennent plus ou moins s'insérer, plus ou moins au niveau social trouver sa place, ce qu'on appelle activités culturelles et toutes les incidences et les risques qu'elles comportent, jusques et y compris le remaniement, voire l'éclatement des *conformismes* antérieurement instaurés.

Et c'est dans le circuit fermé que constitueraient ces quatre termes que nous pourrions, au moins provisoirement, indiquer quelque chose qui doit, pour nous, laisser dans son plan propre, dans son plan animateur ce dont il s'agit concernant le désir.

Ici nous débouchons sur le problème qui est le même, sur lequel je vous ai laissés la dernière année à propos du Congrès de Royaumont<sup>135</sup>.

Ce désir du sujet, en tant que désir du désir, il ouvre sur *la coupure*, sur *l'être pur*, ici manifesté sous la forme de manque.

---

135 Jacques Lacan : « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, p.585.

Ce *désir du désir de l'Autre*, en fin de compte,  
à quel désir va-t-il s'affronter dans l'analyse,  
si ce n'est au désir de l'analyste ?

C'est précisément ce pourquoi il est tellement  
nécessaire que nous maintenions devant nous cette  
dimension sur la fonction du désir.

L'analyse n'est pas une simple *reconstitution du passé*.  
L'analyse n'est pas non plus *une réduction à des normes préformées*.  
L'analyse n'est pas un *ἔπος* [épos].  
L'analyse n'est pas un *ἦθος* [èthos].

Si je la comparais à quelque chose, c'est à un récit  
qui serait tel que le récit lui-même soit le lieu  
de la rencontre dont il s'agit dans le récit.

Le problème de l'analyse est justement celui-ci :  
que le désir que le sujet a à rencontrer...  
qui est ce désir de l'Autre, notre désir,  
ce désir qui n'est que bien trop présent dans  
ce que le sujet suppose que nous lui demandons  
...ce désir se trouve dans cette situation paradoxale  
que ce désir de l'Autre qu'est pour nous le désir  
du sujet, nous devons le guider non pas vers  
notre désir, mais vers un autre.

Nous mûrissons le désir du sujet pour *un autre que nous*,  
nous nous trouvons dans cette situation paradoxale  
d'être les entremetteurs, les accoucheurs,  
ceux qui président à l'avènement du désir.

Comment cette situation peut-elle être tenue ?

Elle ne peut assurément être tenue que  
par le maintien d'un artifice qui est celui  
de toute la règle analytique.

Mais le dernier ressort de cet artifice, est-ce qu'il  
n'y a pas quelque chose qui nous permette de saisir  
où peut se faire dans l'analyse cette ouverture  
sur la coupure qui est celle sans laquelle  
nous ne pouvons pas penser la situation du désir ?

Comme toujours, c'est assurément à la fois la vérité la plus triviale et la vérité la plus cachée : l'essentiel dans l'analyse...

de cette situation où nous nous trouvons être celui qui s'offre comme support à toutes les demandes, et qui ne répond à aucune ...est-ce que c'est seulement dans cette non-réponse, qui est bien loin d'être une non-réponse absolue, que se trouve le ressort de notre présence ?

Est-ce que nous ne devons pas faire *une part essentielle* à ce qui se reproduit à la fin de chaque séance... mais à ce qui est immanent à toute la situation elle-même pour autant que notre désir doit se limiter à ce vide, à cette place que nous laissons au désir pour qu'il s'y situe ...à *la coupure* ?

À *la coupure* qui est sans doute le mode le plus efficace de l'intervention, et de l'interprétation analytique, et c'est pourquoi c'est une des choses sur laquelle nous devrions le plus insister, que cette *coupure* que nous faisons mécanique, que nous faisons limitée à un temps préfabriqué, c'est tout à fait ailleurs non seulement que nous la mettons effectivement.

C'est une des méthodes les plus efficaces de notre intervention, c'est aussi une de celles auxquelles nous devrions le plus nous appliquer. Mais dans cette *coupure* il y a quelque chose, cette même chose que nous avons appris à reconnaître sous la forme de cet objet phallique latent à tout rapport de demande comme signifiant du désir.

J'aimerais...

pour terminer notre leçon de cette année, et faire je ne sais quel rappel de ce qui inaugurera nos leçons de l'année prochaine sous la forme d'une pré-leçon ...conclure par une phrase que je vous proposerai en *énigme*, et dont on verra si vous êtes meilleurs dans *le déchiffrement des contrepèteries* que je ne l'ai constaté au cours d'expériences faites sur légion de mes visiteurs.

Un poète, Désiré VIARDOT dans une revue à Bruxelles, vers 51-52, sous le titre de *Phantômas*, a proposé cette petite énigme fermée...

nous allons voir si un cri de l'assistance  
va nous montrer tout de suite la clé

...« *La femme a dans la peau un grain de fantaisie.* »

Ce « *grain de fantaisie.* » qui est assurément ce dont il s'agit en fin de compte dans ce qui module et modèle les rapports du sujet à celui à qui il demande, quel qu'il soit.

Et sans doute ce n'est pas rien qu'à l'horizon nous ayons trouvé le sujet qui contient tout, *la mère universelle*, et que nous puissions à l'occasion nous méprendre sur ce rapport du sujet au tout qui serait ce qui vous serait livré par les archétypes analytiques.

Mais c'est bien d'autre chose qu'il s'agit.

C'est de l'*ouverture*, c'est de la *béance* sur ce quelque chose de radicalement nouveau qu'introduit toute *coupure de la parole*.

Ici ce n'est pas seulement de la femme que nous avons à souhaiter ce *grain de fantaisie* ou *ce grain de poésie*, c'est de l'analyse elle-même.

J'ai vu le Diable, l'autre nuit ;  
Et, dessous sa pelure,  
Il n'est pas aisé de conclure  
S'il faut dire : Elle, ou : Lui.

Sa gorge, — avait l'air sous la faille,  
De trembler de désir :  
Tel, aux mains près de le saisir,  
Un bel oiseau défaille.

Telle, à la soif, dans Blidah bleu,  
S'offre la pomme douce ;  
Ou bien l'orange, sous la mousse,  
Lorsque tout bas il pleut.

— « Ah ! » dit Satan, et le silence  
Frémissait à sa voix,  
« Ils ne tombent pas tous, tu vois,  
Les fruits de la Science ».